

LE MONDE MODERNE





Le Monde Moderne

6e ANNÉE

Le

Monde Moderne

Tome XI

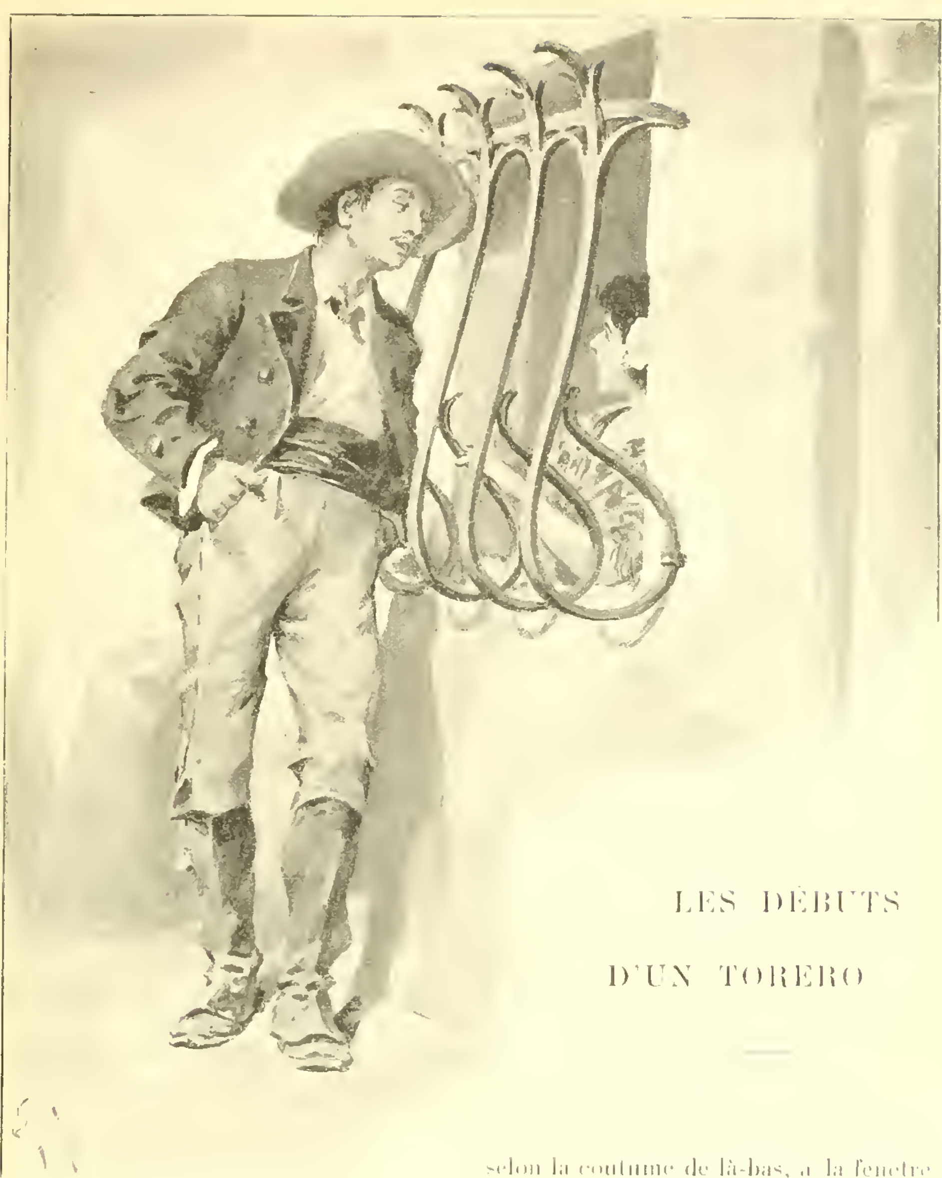
Janvier-Juin 1900



PARIS

Albert QUANTIN, Éditeur

5, Rue Saint-Benoît, 5



LES DÉBUTS D'UN TORERO

Depuis l'enfance, Rafaëlito était le *novio* de Carmela. Au village de la Algaba, leur terre natale, on peut même dire dans toute la banlieue de Séville, il n'y avait pas de plus beau couple d'amoureux.

Lorsque, vers le soir, la journée finie, le jeune campagnard venait s'appuyer, selon la coutume de là-bas, à la fenêtre grillée derrière laquelle l'attendait sa *novia*, les passants se retournaient involontairement pour les regarder. Lui, un modèle d'ampleur harmonieuse, rare chez cette race plutôt grêle, posait contre les barreaux sa tête de bronze clair, masque calme de statue que vivifiaient des prunelles grises, mobiles et mystérieuses comme les eaux du Guadalquivir, au bord duquel la Algaba masse ses maisons agrestes. Carmela,

sur son fin visage, avait cette blancheur de brune qui rappelle la pulpe de certaines fleurs très blanches et le grain de certains albâtres très blancs. Ses yeux noirs, à la fois gemmes et velours, étaient faits aussi bien pour la coquetterie que pour la langueur des caresses. Les torsades de ses cheveux s'enchevêtraient en un artistique chignon toujours largement étoilé d'œillets, de roses ou de géraniums.

Ces enfants s'aimaient comme on s'aime dans cette patrie de la passion, avec toute la fougue de leurs âmes enflammées et naïves, de leurs corps jeunes et désirants.

Rafaëlito était garçon de ferme chez un riche propriétaire des environs. Son office consistait à aller vendre de la paille par les rues de Séville et à mener à l'abattoir les animaux de boucherie. Dès l'aube, il quittait, se rendant au travail, la maisonnette blanchie à la chaux où vivaient ses vieux parents, tout au bout du village, et il ne rentrait que le soir, à la tombée de la nuit, pour manger en hâte le *gaspacho* frugal préparé par sa mère, et courir ensuite au cher rendez-vous. Carmela, de famille un peu plus aisée, après avoir pris sa part des travaux du ménage et paré de son mieux sa coquette petite personne, s'asseyait, bel oiseau diapré, dans cette sorte de cage saillante sur le chemin, que forment, avec leurs consoles de maçonnerie et leur grillage antique, la plupart des fenêtres du rez-de-chaussée dans les maisons rurales de l'Andalousie. Là, cousant et rêvant, elle attendait l'heure où un bruit de pas bien connu, frôlement d'espadrilles rasant le sol, venait la combler de félicité.

Et toutes les veillées — ces veillées tièdes et parfumées du pays sévillan — s'écoulaient pour eux dans l'extase d'un tête-à-tête souvent silencieux, mais où les regards parlaient un langage aussi expressif que celui des lèvres.

Selon la règle de fragilité des bonheurs humains, il vint un temps où des préoccupations inquiètes assombrirent ces rendez-vous Rafaëlito, avec la loyauté qui caractérise d'ordinaire, en ces campagnes, les liaisons d'amour, n'avait qu'un but ardemment poursuivi : épouser Carmela. Malheureusement, il venait d'atteindre l'âge de la conscription, et la loi espagnole interdit aux jeunes hommes de se marier avant d'avoir accompli leur service militaire.

Il y avait bien un moyen de salut : avec quinze cents pesetas, en Espagne, on se rachète de l'impôt du sang. Mais où trouver cette somme fabuleuse ? Il eut d'abord la pensée de l'emprunter à son maître ; puis, en réfléchissant, il se convainquit que personne ne consentirait à prêter autant d'argent à un bouvier qui offrait pour toute garantie le travail de ses bras.

Alors il eut recours à la loterie nationale, — cette goule qui dévore toutes les épargnes du peuple espagnol. Il acheta un décime de trois pesetas et gagna six douros, chance rare qui, en d'autres circonstances, l'aurait comblé de joie, mais qui, après ce mirage d'espoir, ne fit qu'augmenter sa détresse.

Cependant il ne lui restait que deux mois pour se racheter. Passé ce délai, il devait se résigner à « servir le roi » et renoncer jusqu'à l'époque d'un retour bien lointain, sinon bien problématique, au bonheur de posséder Carmela.

Il commençait à se désespérer, lorsqu'un jour, à la ville, comme il se reposait sous le portail d'une posada, après avoir vendu de la paille toute la matinée, les propos des paysans qui l'entouraient attirèrent son attention. On parlait des toreros, de ces hommes du peuple, presque toujours pauvres et ignorants, qui, avec de l'adresse et de la chance, parviennent à la notoriété, à la considération et surtout à la fortune.

Ce fut pour Rafaëlito un trait de lumière... Et, après tout, pourquoi pas ?... Enfant, il avait pris part bien des fois, dans les carrefours du village, à l'amusement en vogue parmi les petits Espagnols, qui, avec des cornes de rebut fixées à une planchette ou une tête de

taureau en osier, se servant de leurs vestes en guise de capes, imitent passionnément les péripéties de la corrida. C'était là toute son expérience. Certes, il ne pouvait prétendre à pratiquer ainsi d'emblée, sans autres études, le jeu savant des toreros, à exécuter ces voltes hautaines à deux pas des cornes menaçantes, ces passes de la cape qui aguichent la fougueuse bête et ensuite, par une pirouette habilement mesurée, lui laissent continuer dans le vide sa course aveugle.

... Mais tuer le taureau, c'est-à-dire viser le point faible de la nuque et, par un allongement brusque du bras replié, y enfoncer l'estoc, n'était-ce point à sa portée?... Avec du sang-froid, de la vigueur et une vue sûre, on devait en venir à bout...

Il n'hésita pas longtemps. Puisqu'en tuant le taureau, on gagnait de l'argent, il tuerait le taureau... et il aurait Carmela.

Avant d'affronter la lutte suprême, il désirait se trouver, au moins une fois, en face d'une paire de cornes véritables braquées sur lui, et aussi percevoir la sensation du fer poussé par son bras, pénétrant dans une chair vivante.

A l'abattoir, où il conduisait souvent du bétail, il n'eut pas de peine à obtenir l'autorisation de suivre quelques-unes des séances de l'École de tauromachie dépendante de cet établissement. Ces courtes et rares leçons étaient bien insuffisantes pour une initiation complète. Pourtant, il sortit de ces expériences confiant et plus que jamais résolu...

Donc, un matin, il se rendit chez le duc de la Peña, qui exploitait la plaza de toros de Séville; car les gentilshommes d'Espagne ne dédaignent pas de se transformer en organisateurs du plaisir national dont ils savent apprécier les petits profits.

L'aristocratique impresario toisa ce beau paysan, solide et fin, qui s'était planté en face de lui, de l'autre côté de sa table, dans une attitude respectueuse, mais décidée.

— Qu'est-ce que tu veux? interrogea-t-il, un peu brusque.

— Señorito, répondit Rafaël sans se déconcerter, je désirerais paraître dans la prochaine corrida, celle de dimanche qui vient...

— Toi!... Mais je ne te connais pas... Et qu'est-ce que tu veux y faire, à la corrida?...

— Je désirerais tuer un taureau...

— Vraiment, tuer un taureau... rien que cela... Et dans quelles plazas as-tu tué déjà?...

Le teint de bronze clair de Rafaëlito se couvrit d'un bistre foncé : c'était sa manière de rougir.

Pourtant, il répondit sans hésiter, en baissant un peu la voix :

— Dans aucune!...

Puis, tout de suite, d'un jet, afin d'éviter de nouvelles questions embarrassantes, il raconta son histoire.

Dès les premiers mots, l'impresario avait souri. Vraiment, l'affaire prenait, à ses yeux, une tournure intéressante. Il entrevoyait déjà une bonne réclame pour sa corrida dans ces jolies amours contrariées par les rigueurs de la loi militaire. Un article de journal, paraissant à propos, ne manquerait pas d'exciter la curiosité du public andalou, toujours friand de romanesques aventures.

— Et comment t'y prendras-tu pour tuer ton taureau? demanda-t-il, dès que Rafaëlito cessa de parler.

Le candidat torero, pour toute réponse, jeta son chapeau à terre et se campa, les jambes raidies, le buste ferme, la tête attentivement penchée, le bras replié à la hauteur de l'épaule, pointant, comme une épée, sa baguette de frêne.

La pose était si sculpturale, le geste si classique, la visée si précise et si aiguë, que l'impresario fut conquis.

— Tu ne vas pas te faire tuer, au moins, fit-il, en tendant à son audacieux interlocuteur une cigarette.

— Non!... Si Dieu le veut, répondit Rafaëlito

Le dimanche suivant, dès trois heures, la plaza de toros de Séville était pleine du haut en bas de ses gradins circulaires.

Lorsque, aux sons d'un pas redoublé, la procession des *cuadrillas* fit son entrée dans l'arène, l'attention de cette immense assemblée se concentra sur le débutant. La première impression fut très favorable. Et vraiment, sous son costume rouge et or qui accusait ses formes d'éphèbe antique, avec l'élasticité de sa démarche et l'expression un peu hautaine de ses traits, il présentait un modèle achevé de la beauté du torero, cette mâle beauté qui fait pâmer les femmes.

Rafaëlito tourna son regard vers une des assises inférieures du côté de l'ombre, où, avec des billets de faveur, avaient pris place ses vieux parents et la famille de Carmela. La blanche novia, à l'apparition de son fiancé, resta haletante, les yeux démesurément ouverts. Cette scintillante vision de pourpre, cet être fastueux ressemblant à l'archange qui règne sur l'autel de la Algaba, était-ce vraiment son Rafaël, l'ami de son enfance, le compagnon assidu de ses veillées ?... Sa poitrine s'oppressa; il lui sembla qu'un abime venait subitement de se creuser entre eux; elle éprouva comme froid à l'âme. Mais, dès que ses yeux rencontrèrent les yeux gris, débordants d'amour, cette tristesse passagère fit place à une intérieure explosion d'allégresse. Elle redressa sa taille mignonne; elle se sentit reine de cette enceinte : car, enfin, le point de mire de l'admiration générale, c'était une chose sienne, l'enveloppe d'un cœur qui lui appartenait...

La corrida commença. Ses deux premiers actes, où parurent des espadas en renom, excitèrent, comme toujours, l'intérêt passionné, ardent aux critiques, du public andalou. Mais quand vint le tour du troisième taureau, réservé à Rafaëlito, l'attention redoubla. La première phase du rôle de l'apprenti torero consistait à entremêler aux sanglantes chevauchées des picadors ces passes difficiles de l'espada, cette sorte de ballet épique dont il ignorait les plus élémentaires principes. Il y fut déplorable. Même, comme il était courageux et que sa témérité le lançait parfois entre les cornes du taureau, il aurait été blessé, tué peut-être, si ses compagnons n'avaient su détourner à temps la fureur de la bête.

Devant ses mouvements, dont la grâce native ne pouvait faire excuser l'inexpérience, le public ne tarda pas à manifester son mécontentement. Ce furent d'abord des murmures, puis des coups de sifflet espacés, puis des huées générales et le vacarme grossissant bientôt se déchainait en tempête. Les poings fermés se tendaient vers l'arène ; les cris injurieux cinglaient l'air; les voix stridentes hurlaient les anathèmes familiers à cette race parfois sauvage : « Maudite soit la mère qui t'a mis au monde ! » « Je crache dans le lait dont on t'a nourri ! » « Tu es la honte de ta famille ! »

Rafaël, qui connaissait les mœurs de la Plaza, s'attendait à cette scène cruelle ; mais comme il était venu dans le but exclusif de tuer le taureau, il s'était juré de la supporter stoïquement. Quelque pénible que fût l'épreuve, il se tint parole, attendant, non sans impatience, que le président le délivrât en faisant sonner le tour des banderillas.

A ce signal, le tumulte s'apaisa. Ce fut pour Rafaëlito un moment de répit. Tandis que les banderilleros, avec leurs gestes aériens, continuaient à préparer le taureau pour l'acte final, lui, l'espada, put selon la coutume s'éloigner du terrain de la lutte et prendre quelque repos.

Lorsque le clairon lança la ritournelle qui constitue l'appel de mort, il s'avança, très pâle, mais résolu, tenant en sa main gauche l'épée qui luisait sur l'écarlate de la *muleta*. Par place, quelques velléités de protestation s'esquissèrent ; mais la majorité du public, bienveillante à la réflexion envers ce débutant si valeureux, imposa silence aux mécontents.

Rafaëlito, après avoir salué le président, marcha vers la barrière, au-dessus de laquelle se tenait Carmela. La jeune fille se leva comme pour l'accueillir,



Elle était si blanche, si blanche, qu'elle ne le sera pas davantage dans son cercueil ; son châle de crépon bleu à ramages jaunes et la touffe de larges soucis à cœur noir qui couronnait son chignon accentuait encore cette blancheur.

Lorsque son fiancé s'arrêta, un sourire divin entr'ouvrit ses lèvres et de ses pupilles de jais descendit un rayon de tendresse ineffable. Lui, enlevant d'un geste rapide de la main droite sa coiffure de chenille noire et la brandissant en l'air, lança d'une voix vibrante son *brindis*, cette allocution que l'espada adresse à la personne de son choix, avant d'accomplir la tâche meurtrière et de courir le suprême danger.

— En l'honneur de Carmela, dit-il, je vais tuer le taureau ! C'est le premier que j'attaque. Puissent les regards de ma bien-aimée me donner la valeur et la force dont j'ai besoin !

Ensuite exécutant une noble pirouette, il jeta sa toque loin derrière lui et se dirigea vers le centre de l'arène où la bête énervée grattait le sol de son sabot.

Il lui restait encore, avant d'arriver au terme, à franchir l'écueil des passes de muleta, préliminaires de la mort où excellent les maîtres en l'art de tuer, mais dont la pratique lui était inconnue. Ses compagnons abrégèrent cette nouvelle épreuve en s'efforçant, aussitôt que possible, d'arrêter l'animal en bonne posture, à quelques pas de son sacrificateur.

Le moment décisif était arrivé. En fixant bien en face, presque à portée de la main, le front énorme dardant le croissant de ses cornes, Rafaëlito sentit passer par son cerveau un flot d'idées confuses. Certes, il pensait à Carmela. Mais aussi quelque chose de nouveau naissait en lui, ce qu'on pourrait appeler l'âme du torero : l'ambition d'égaler l'habileté de ces professionnels qui évoluaient à ses côtés ; surtout, le désir de venger les injures dont on venait de l'abreuver et l'espérance d'en anéantir la mémoire sous un tonnerre d'acclamations. Peut-être même ce dernier sentiment devenait-il plus fort que ceux qui l'avaient jeté dans l'arène...

Il se figea en la pose classique, le coude levé, l'œil visant un point unique à l'origine de l'épine dorsale. Son bras se détendit comme un ressort et l'épée, atteignant exactement l'endroit sensible de la nuque, disparut tout entière, jusqu'à la garde, dans l'encolure qui frissonna. Le taureau eut deux ou trois oscillations, puis s'abattit lourdement, les lèvres bordées d'un peu d'écume sanguinolente.

Devant cette estocade magistrale qui atteignait le degré suprême de la perfection, d'un élan, l'enceinte entière se leva et le plus délirant enthousiasme éclata de toutes parts. Des milliers de corps penchés en avant semblaient prêts à s'élancer; les mains frénétiques agitaient les chapeaux et les mouchoirs; on entendait vibrer les apostrophes magnifiantes : « Gloire au fils de la Algaba ! » « Tu es l'honneur de la patrie ! » « Bénie soit la mère qui t'a engendré, c'est la plus belle des femmes ! » Et, d'un bout à l'autre des gradins, aux places d'ombre comme à celles de soleil, dans les loges aristocratiques aussi bien qu'aux bancs de la plèbe, retentissait ce cri unanimement consenti : « Vive l'Algabène ! »

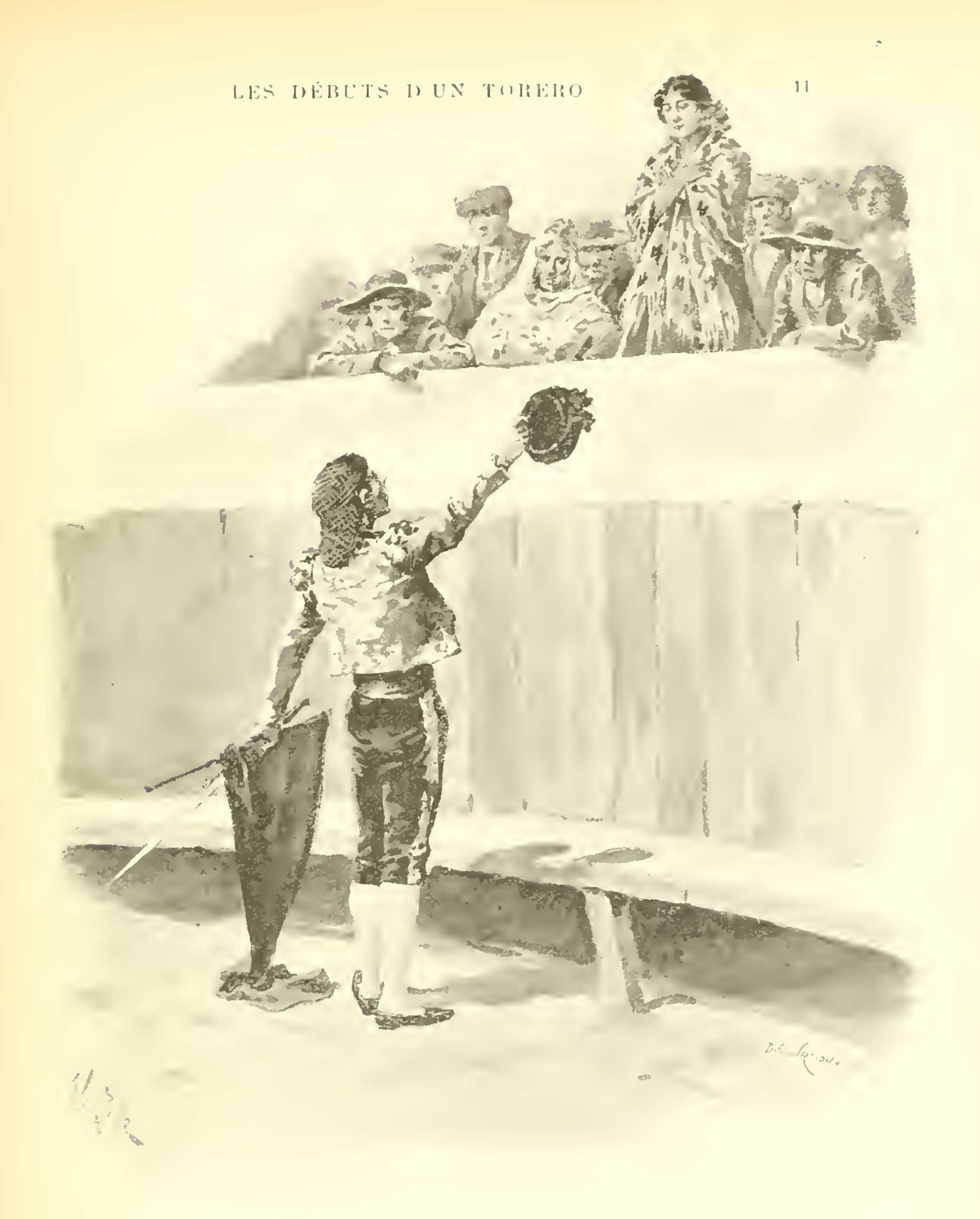
Oui ! l'Algabène. Le surnom définitif du torero, le nom de bataille, le nom de victoire, venait de naître sur les lèvres enivrées.

Lui, en voyant s'écrouler la bête, était resté immobile, les bras ballants, le front baissé, pouvant à peine croire au succès inespéré qu'il venait de remporter presque inconsciemment. Les rumeurs de la foule le réveillèrent. Il regarda autour de lui et vit l'ovation colossale dont il était le centre et l'objet. Alors, avec cette prodigieuse facilité d'assimilation de sa nature méridionale, aidé par la souplesse de son corps de demi-dieu apte aux gestes de parade, il entra d'un bond dans son rôle de triomphateur. Sa tête se releva fièrement ; son beau visage s'illumina d'un sourire de gloire. Imitant l'aisance dandinée du torero, il entreprit autour de l'arène sa promenade victorieuse. Comme les chapeaux, les éventails, les fleurs, les cigares tombaient en pluie autour de lui, lancés par la foule affolée, il remerciait d'un geste protecteur de la main et se baissait parfois pour ramasser un sombrero qu'il renvoyait, tournoyant, à ses admirateurs.

Lorsqu'il passa devant Carmela, il s'arrêta de nouveau et, posant le bout des doigts sur ses lèvres, d'un geste arrondi des deux bras, lui adressa un long baiser.

La jeune fille ne remarqua point ce qu'il y avait de théâtral dans l'attitude du nouveau torero, ni le glacis de fatuité dont les œillades féminines avaient couvert son visage.

Au sortir de la Plaza, Rafaëlito fut entouré par le groupe enthousiaste des



Aficionados, de Séville. On le fit monter dans une voiture à quatre chevaux et on l'entraîna à la Promenade des Délices où, aux approches du crépuscule, le beau monde se donne rendez-vous. Là, l'insistance de tous les regards lui fournit la preuve de sa jeune célébrité. Sur son passage, la langueur des belles senoritas couchées dans les landaus se soulevait pour contempler le profil mat et les yeux troublants de l'Algabène. Il croyait sentir sur ses joues la chaleur des effluves qui jaillissaient de leurs prunelles.

Et puis, sa nouvelle cour l'étourdissait de louanges : l'Espartero revivait en lui, le grand Espartero dont l'Espagne pleure toujours la mort tragique;... comme espada, pour tuer le taureau, il égalait les plus fameux et bientôt, avec

un peu d'étude, l'art sublime n'aurait plus de secrets pour lui... il était l'espoir et il serait la gloire de l'École sévillane !...

Rafaëlito souriait à ces éloges, vaguement, sans rien dire, un peu gêné encore ; mais il trouvait à l'encens qu'on brûlait sous ses narines un parfum délicieux.

La nuit tombée, ses nouveaux amis le conduisirent d'abord dans un restaurant à la mode où on lui présenta des mets extraordinaires que le sobre mangeur de gaspacho ne toucha que du bout des lèvres ; puis, au café, où on lui fit fumer des cigares très forts, ceints d'une bague de papier doré, en buvant des liqueurs étrangères au goût bizarre et un peu amer. Plus tard, on le mena dans une maison discrète, garnie de glaces et de fauteuils à bascule, pour voir danser les jolies filles. Enfin, Lola, la plantureuse Lola, — celle qu'il avait admirée de loin, humble spectateur, sur les tréteaux du théâtre Burrero, — Lola, la célèbre danseuse de tangos, l'accapara.

Ainsi cet heureux coup d'estoc venait de transformer une destinée. L'impresario de la Plaza de Toros, enchanté de sa découverte, dont il s'attribuait d'ailleurs toute la gloire, s'était montré généreux. Des amis, flattés de s'étaler en compagnie de l'homme du jour, — *el hombre del dia*, — offraient leur bourse. Un agent d'affaires, flairant de grasses aubaines, s'était présenté, ou plutôt imposé, comme intermédiaire pour les engagements futurs. Car il fallait s'attendre aux propositions de nombreuses villes avides de connaître ce nouvel espada dont la presse détaillait les hauts faits en ces copieuses poésies qu'elle a coutume de consacrer au compte rendu des corridas.

En face de cet avenir, l'Algabène, ivre de succès, prenait la confiance d'un maître. Il comptait, superbement, sur son bras et sur son coup d'œil. Sa vocation se révélait absorbante, inébranlable. Il était torero par les muscles et par le cœur : torero, corps et âme.

De service militaire, il n'était naturellement plus question. L'agent d'affaires s'était engagé à verser la somme requise en temps opportun. Rafaëlito pouvait donc s'abandonner sans inquiétude à cette vie nouvelle qui, dès le premier soir, lui avait prodigué ses plaisirs les plus délicats et ses plus intenses voluptés.

Dès lors, la *juelgua*, cette « noce » andalouse, ardente, folle, effrénée, en fit son jouet. Elle lui versa à pleines rasades le savoureux venin de ses philtres. Ses prêtresses, les galantes Sévillanes, au milieu de la griserie des vins d'or, lui enseignèrent en peu de jours le goût de tous les baisers.

A cette école, le petit paysan de la Algaba ne tarda pas à se mouvoir, dans ce milieu de fêtes, avec autant d'aisance que s'il n'eût vendu paille de sa vie. Un trait mit le comble à sa renommée. La bande de joyeux compagnons qui formait son escorte habituelle traversait, de nuit, une rue assez obscure, lorsque l'un d'eux laissa tomber par mégarde une pièce de monnaie. Pour la retrouver, on fit flamber une allumette que l'on promenait au ras du sol ; la petite lueur étant près de s'éteindre, l'Algabène, négligemment, tira de sa poche un billet de banque de vingt douros et l'alluma à la flamme expirante afin de faciliter la recherche du sou perdu.

Des applaudissements frénétiques accueillirent cette prodigalité qui prouvait que Rafaëlito était né pour le rôle de viveur splendide aussi bien que de torero fortuné.

Cependant que se passait-il à la Algaba ?

Carmela, après le grand événement qui venait d'interrompre la monotonie de ses journées toutes égales, avait repris son train accoutumé. Assise, dès le second soir, dans sa fenêtre grillée, elle attendait l'entrevue prochaine qu'elle se figurait pleine d'épanchements, de tendresse et de joie. Son blanc visage rayonnait d'orgueil à la pensée que le

vainqueur, dont le triomphe retentissait encore à ses oreilles, allait venir, docile amoureux, s'appuyer aux barreaux familiers. Il lui semblait même que cet appoint de gloire avait augmenté son amour...



La nuit vint, la veillée passa et elle n'entendit résonner, ni du côté du fleuve, ni du côté du village, le pas dont elle reconnaissait, entre tous, le bruit enchanteur.

Le lendemain, même attente pareillement déçue. Mais sa naïve confiance ne s'en troubla point. Sans doute, Rafaélito avait été retenu par les démarches pour le rachat du service militaire.

Au jour d'après, il lui sembla que des gens, sur la route, chuchotaient en la regardant avec des sourires de raillerie. Elle sentit au cœur un petit élancement, comme une piqûre d'épingle, et son

tourment commença... Qu'y avait-il donc pour qu'on se moquât ainsi?... Elle essaya de fixer des conjectures; mais tel était son aveuglement, qu'aucun soupçon ne l'effleura.

Le soir suivant, elle surprit la même expression malicieuse dans le salut de quelques amies qui passaient. Bien que son amour-propre saignât, blessé au vif par cette obligation d'avoir recours à des étrangères, elle les appela. Ces jeunes filles avaient toutes des novios qui allaient quotidiennement à Séville et qui leur rapportaient des nouvelles. Carmela les interrogea. Elles minaudèrent d'abord, se faisant prier, prenant des airs mystérieux, laissant comme par mégarde échapper des bribes de révélations qui se terminaient en réticences évasives. Enfin, pressées de questions, et d'ailleurs cédant à cet instinct de cruauté féminine qui prend plaisir à mortifier celle qui peut devenir une rivale, elles répétèrent, sans épargner un détail, tout ce qu'on leur avait raconté des faits et gestes de Rafaëlito.

Carmela, une fois seule, resta anéantie par sa poignante découverte. D'abord la surprise et l'horreur engourdirent sa pensée; puis, soudain, la jalousie la mordit au cœur. Elle ne se demandait pas si elle était abandonnée; elle ne pleurait pas sur ses rêves évanouis: uniquement, elle était jalouse. Le terrible sentiment qui trouve en toute âme espagnole un champ fertile où semer ses poisons avait fait une nouvelle victime.

Elle souffrait ainsi depuis quelques jours, lorsque ses amies lui annoncèrent que les parents de Rafaëlito étaient sur le point de quitter la Algaba pour s'installer à Séville où leur fils avait loué une maison sur la promenade d'Hercule.

En effet, elle ne tardait pas à voir passer les vieilles gens allant vers le fleuve dans une tartane suivie d'une charrette sur laquelle s'entassait leur mobilier.

Pour la première fois, l'idée d'abandon prit corps dans son esprit. Mais ce soupçon lui paraissait aussi monstrueux qu'un sacrilège. Pourtant, avide de savoir, elle se dirigea, au crépuscule, vers la demeure de son fiancé. La blanche maisonnette avait toute la tristesse d'un logis inhabité: ses ouvertures étaient closes et des carrés de papier se détachaient au milieu du grillage de ses fenêtres pour indiquer qu'elle était à louer. Le départ était donc définitif.

Malgré cet indice, sa foi vivace prolongeait encore ses doutes. Il aurait mieux valu pour elle qu'elle se fît une conviction, quelque pénible qu'elle pût être. Son incertitude était pire que la plus affreuse des certitudes.

Elle résolut, afin d'y échapper, de consulter saint Rafaël, dont on vénère l'image dans l'église de la Algaba et dont la tunique rouge lamée d'or lui rappelait le costume du jeune torero. Prenant avec elle sa petite sœur, elle ferait une neuvaine dans la forme qu'emploient souvent les Andalouses pour solliciter une réponse de quelque effigie miraculeuse. Neuf matins durant, elles se rendraient toutes deux à la paroisse; elles se traîneraient sur les genoux depuis le bénitier jusqu'à la chapelle de l'Archange, tout au fond, près du maître-autel; arrivées là, toujours agenouillées, elles réciteraient la prière spéciale qu'enseigne Dona Perfecta, la maîtresse d'école; puis, avec le mouvement si spécial des Espagnoles qui, d'habitude, ne disposent à l'église ni de chaises, ni de prie-Dieu, elles se laisseraient tomber assises sur la dalle, de côté, en fléchissant le corps autour des genoux, soit à droite, soit à gauche, au gré de la céleste inspiration. Si la fillette, qui ne serait point prévenue des conditions ni de l'objet de la neuvaine, s'asseyait un plus grand nombre de fois à gauche qu'à droite, cela signifierait que l'Algabène avait oublié.

La pieuse expérience fut faite. Neuf fois, le voyage à genoux s'accomplit; neuf fois la prière fut récitée; et l'enfant, sous le regard anxieux de sa sœur, s'assit quatre fois à droite, cinq fois à



gauche. Donc l'Archange répondait catégoriquement que Carmela n'avait plus de novio.

* * *

N'importe. Elle veut rester fidèle à son amour. Bien des garçons du village seraient heureux de recueillir la succession de Rafaëlito. Les sourires, les œillades, les compliments sont prodigués à la délaissée. Elle n'y prend même pas garde.

En peu de mois, son teint de fleur d'oranger a jauni ; ses yeux de diamant noir sont devenus atones. Elle ne remarque plus rien de ce qui l'entoure.

Son regard suit en elle-même une pensée obsédante qu'elle ne communique pas.

C'est qu'elle revoit sans cesse la Plaza de Toros, le coup d'épée foudroyant, le taureau terrassé, la promenade triomphale de son idole parcourant le cercle des Sévillanes enthousiasmées. En son imagination, cette scène se reproduit indéfiniment dans toutes les villes d'Espagne. Et partout le même torero resplendissant, partout les mêmes femmes en délire. Alors, elle est jalouse, follement jalouse, de toutes les Espagnoles.

EMMANUEL SORRA.

ANGE PITOU

De tous les personnages qui eurent, au cours de la période révolutionnaire, les honneurs et les inconvénients de la célébrité, il n'en est point qui présente une figure aussi originale et plus particulière que le célèbre chanteur des rues Ange Pitou.

Un roman populaire et une opérette à succès lui ont redonné un peu de cette popularité, dont il bénéficia si largement sous le Directoire; mais aussi la légende a-t-elle été un des agents principaux de cette renommée nouvelle, et c'est d'après ses données que le personnage est généralement connu.

J'ai eu la curiosité de rechercher quels avaient bien pu être sa physionomie et son caractère véritables; je n'ai pas eu à regretter mon enquête : aucune de mes illusions ne m'a été enlevée, et la vérité m'est apparue aussi singulière et romanesque que la légende elle-même.

Et j'ai pensé qu'il serait intéressant de placer, à côté de l'Ange Pitou de la légende, une rapide esquisse de l'Ange Pitou de la réalité.

* * *

Né à Châteaudun en 1767, Ange Pitou quitta cette ville en octobre 1789 pour venir à Paris : escapade de jeune homme, faite de propos délibéré pour échapper aux projets d'une tante qui voulait, contre son gré, faire de lui un prêtre.

Le grand refuge à Paris des jeunes gens peu fortunés et possédant quelque instruction fut toujours le journalisme : les hasards et les nécessités de la vie y jetèrent Ange Pitou. Il entra au *Journal général de la Cour et de la Ville* comme chroniqueur judiciaire; à ce titre, il suivit les débats de l'affaire du marquis de Favras, s'intéressa au malheureux gentilhomme, et, pour venger sa mémoire, lança dans la circulation plusieurs libelles assez vifs contre la Révolution. L'un d'eux tomba sous les yeux de Marie-Antoinette, qui manda le jeune écrivain et lui donna des pouvoirs d'agent du Roi, aux appointements de 6000 francs.

Tel fut le début de la fortune politique de notre personnage.

Les événements alors ne tardèrent pas à prendre le cours tragique que l'on sait : le Roi et la Reine prisonniers au Temple en attendant la mort ; la Terreur et une poignée de sectaires imposant à la France la tyrannie féroce et soupçonneuse d'un roi nègre. Ange Pitou tient tête aux Jacobins et les combat audacieusement dans les feuilles d'opposition ; bien plus, sur la recommandation de Charette, il s'entend avec un royaliste du nom de Pierre Molette, et tous les deux, en plein Paris, s'emploient à réunir des armes et des munitions de guerre pour les envoyer aux troupes de la Vendée. A cet effet, il loue, 74, rue du Faubourg-Montmartre sur l'emplacement actuel de la rue Lafayette, en face de la rue de la Victoire un vaste local sous le titre commercial : « Fabrique de savon », où il emmagasine des armes et de la poudre de guerre; pendant les mois d'août et de septembre 1793, six envois successifs d'armes et de munitions furent faits aux armées vendéennes, et, grâce à une corruption savamment pratiquée, le tout parvint à bon port et sans encombre.

Bientôt cependant les choses se gâtèrent : à la fin de septembre 1793, Ange Pitou était dénoncé, en compagnie de quelques amis, par un déserteur autrichien du nom de Hirchtmann et accusé d'avoir chanté des refrains contre-révolutionnaires. Arrêté, il est successivement emprisonné à la Conciergerie, puis à Bicêtre, et il subit dans toute son atrocité l'abominable régime des prisons de la Terreur; aussi est-ce à demi mort qu'il comparait le 5 mai devant le tribunal révolutionnaire. Mis en présence de son accusateur, il trouve alors assez de force pour entonner les couplets républicains du *Réveil d'Épiménide*, sur l'air desquels il avait composé cette chanson

contre les Jacobins qui lui valait tous ces ennuis; alors, se retournant vers Hirchtmann, il lui demande si c'est bien

ANGE PITOU
D'après une gravure contemporaine.

là la chanson qu'il a entendue ; l'autre, qui reconnaît l'air sans comprendre les paroles, répond affirmativement. L'affaire est entendue et Ange Pitou acquitté, tandis que ses camarades, moins avisés, sont condamnés à mort; il va même toucher hardiment la prime qui était, à cette époque, octroyée aux victimes reconnues d'erreurs judiciaires.

L'audacieux jeune homme recommence alors à mener campagne contre les Jacobins; il publie même un journal *sui generis, le Tableau de Paris en vaudevilles,* dont les dix numéros sont devenus aujourd'hui une haute rareté bibliographique, et où un bon juge en la matière, M. Édouard Drumont, déclarait avoir trouvé de vrais petits chefs-d'œuvre d'ironie et de gaieté.

***

Mais les temps ne tardèrent pas à devenir difficiles, et en messidor de l'an III, la misère sévit avec une intensité effroyable : c'était le temps où les rentiers tombaient de besoin dans les rues, où le pain valait 16 francs la livre, où trois sacs de blé se payaient 15 000 francs, où le louis d'or se négociait au cours de 1 000 livres. Les appointements, jadis considérables, des journalistes se ressentaient d'un tel état de choses, car la rame de papier se vendait 150 livres, la poste haussait ses prix de transport et, malgré l'intérêt qu'ils portaient à la chose publique, les Parisiens, ayant le choix entre un morceau de pain ou un morceau de papier, n'hésitaient pas : les appointements d'Ange Pitou s'élevaient alors à un sou par jour.

Certain jour que chez lui le niveau de la faim égalait la profondeur de ses pensées, il remarqua, en déambulant par les rues de la ville, que l'humeur joyeuse de la population n'était point atteinte par toutes ces infortunes : à la fin du règne de Louis XIV, on mourait, a dit Voltaire, au bruit des *Te Deum;* à la fin des pouvoirs de la Convention, on expirait, à Paris, au bruit des chansons. On chantait partout, et partout les chanteurs étaient entourés d'un nombreux public et faisaient de belles recettes : de fait, quand on n'a dans sa poche qu'un assignat de quelques sols, et que la livre de pain est à 16 francs, l'impossibilité d'atteindre cette somme et l'universalité de la misère rendent aisément généreux, et au pauvre diable dont le chant a procuré

quelques minutes d'oubli, on ne croit pas faire une charité très forte en déposant dans son chapeau l'assignat dont on ne peut tirer aucun parti; et ces générosités additionnées produisent un total très respectable.

Pourquoi pas? se dit Ange Pitou.

Et le 13 messidor, à cinq heures du matin, notre homme errait dans le quartier des Halles ; rue Saint-Denis, il s'accote résolument contre la maison de l'*Homme armé,* et se met à chanter quelques couplets contre l'agiotage.

C'était le premier chanteur des rues qui se permît de faire de l'opposition, car, jusque-là, tous les Tyrtées de carrefour, gagés par la police, exerçaient leur profession chantante dans le sens de la Révolution; une longue acclamation le salue, et la laborieuse population des Halles s'empresse, saisit avec joie toutes les allusions, encourage le brave petit chanteur qui ne craint pas de crier bien haut ce que tous pensaient bien bas...

Le lendemain, sur le conseil d'une marchande de la Halle, il s'adjoint le violon du marchand de vulnéraire de la place Dauphine; en une heure, ils font 100 francs de recette, 8 francs en numéraire ; le succès grandit de jour en jour, et voici Ange Pitou devenu l'une des célébrités parisiennes.

Pendant plus de deux ans, il mena ce double rôle de chanteur des rues et d'agent royaliste, accrédité à nouveau par les commissaires de Louis XVIII.

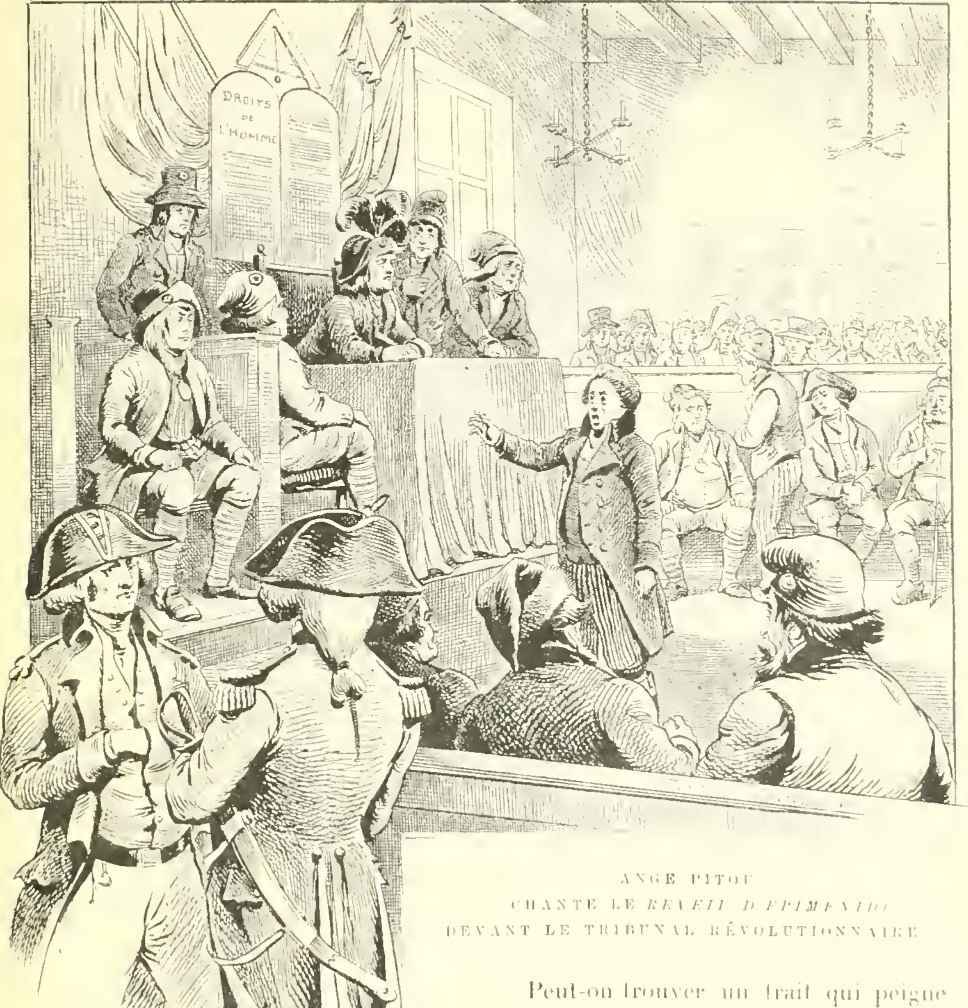
Pour lieu ordinaire de ses réunions, il avait choisi la place Saint-Germain-l'Auxerrois, et son souvenir était même si étroitement lié à cet endroit, que le surnom lui fut donné de « Pitou l'Auxerrois ». Le chanteur royaliste ne pouvait choisir un meilleur emplacement : Saint-Germain-l'Auxerrois était, en effet, l'ancienne paroisse des rois de France, et le voisinage du Louvre donnait à ce lieu un caractère de tranquille distinction, qu'il n'a pas encore tout à fait perdu aujourd'hui.

La topographie de cette place Saint-Germain-l'Auxerrois n'était pas alors la même que de nos jours : la vue directe qu'elle a maintenant sur le Louvre était interceptée par une ligne de maisons qui fermait littéralement la place et en faisait un cul-de-sac, où l'on accédait par deux rues parallèles, longeant l'église, la rue du Cloître et la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. La disposition de la place était donc exactement celle d'un théâtre, car, au débouché même de la rue des Prêtres, l'alignement des maisons présentait une rentrée assez accentuée, qui simulait une scène et semblait faite pour installer des tréteaux ; à côté, était un puits ombragé de deux arbres : c'était à cet endroit précis que se tenait Ange Pitou. La place pouvait contenir plusieurs milliers de personnes, et, quand les fenêtres des maisons qui avaient vue sur elle étaient garnies de spectateurs, on avait parfaitement l'illusion d'un théâtre, avec son parterre, ses loges et ses galeries.

Pour attirer et retenir le public, Ange Pitou disposait de trois moyens fameux : d'abord il était le chanteur de l'opposition à une époque où l'opposition était la France entière; puis il était amusant, spirituel, et chacun s'égayait aux saillies impertinentes de ce conspirateur en plein vent; mais surtout il était jeune et beau garçon, toutes les femmes en raffolaient, et ce furent elles qui lui facilitèrent en partie ses prodigieux exploits.

Quelques témoignages peuvent être donnés à l'appui de ce dire; ils montrent bien l'engouement féminin pour le beau chanteur, et on peut avancer que son « cercle » comptait plus d'admiratrices que tous les sultans ne connurent de sultanes.

Les femmes surtout — lit-on dans le *Journal des Débats* (octobre 1819) — se montraient très vives et très empressées ; elles voulaient que leur empressement et leur zèle fussent remarqués de celui qui en était l'objet. Pour cela, on les a vues prendre de singulières précautions. M. Pitou ne commençait sa mission politique et chantante que vers le soir; mais, dès le



ANGE PITOU
CHANTE LE *RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE*
DEVANT LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

matin, neuf heures, de jolies femmes faisaient retenir et garder des places par leurs domestiques, afin de se trouver plus près du *beau chanteur*, c'est ainsi qu'elles l'appelaient. A neuf heures et demie du soir, M. Pitou s'arrachait à ses triomphes ; mais la foule, ébahie, demeurait sur la place, où la retenaient fixée jusqu'à onze heures et l'admiration pour le chanteur et les réflexions et les commentaires qu'on faisait sur ses chansons.

Peut-on trouver un trait qui peigne mieux cette surprenante époque du Directoire que le fait de ces belles, désireuses d'écouter un « beau chanteur » des rues, se faisant, douze heures d'avance, retenir des places pour être plus près de lui ? Ange Pitou triomphait place Saint-Germain-l'Auxerrois comme naguère, sous les tyrans, Gluck et Mlle Laguerre à l'Opera.

Ses séances constituaient bien une des distractions à la mode ; le genre pour la société élegante était d'y assister, et, mieux que par une police, Pitou était défendu par ses tendres admiratrices.

Les femmes — écrit un rédacteur du *Constitutionnel* (1er-5 mai 1816) — se passionnent pour ce spectacle de nuit et en plein air; et quand les gardes nationaux et les gendarmes arrivent, ce sont elles qui les arrêtent. Loin de déchirer leur Orphée, elles empêchent qu'on ne le touche; leurs flots, qui l'enveloppent, le dérobent vingt fois aux mains qui veulent le saisir. Cependant, on le saisit parfois et parfois on lui ravit sa liberté; mais les dames, on ne sait comment, brisent ses fers et il chante encore. Durant plus d'une année M. Pitou a eu trois appartements et trois lits au moins : un chez lui, un en ville et l'autre en prison.

Cet engouement féminin, le jugement du 9 brumaire de l'an VI qui le condamnait à la déportation perpétuelle le constate en ces termes :

Il était accompagné et soutenu de gens affidés et notamment de femmes qui applaudissaient à tout moment et étaient fort empressées de se faire remarquer par Pitou. Il paraît que ces applaudissements n'étaient pas gratuits ; car quelques-unes de ces femmes, craignant, vu l'obscurité de la nuit, de n'avoir pas été aperçues de Pitou, ont dit : « Nous avons perdu notre journée, car Pitou ne nous a pas vues. »

Pitou, de son côté, donne une explication toute différente, et, sur ce cas psychologique, son témoignage semble plus probant que celui des policiers. Il affirme, en effet, que ces applaudissements de jolies mains féminines, loin d'être payés par lui, auraient pu, bien au contraire, être pour un homme moins scrupuleux que lui une source de profits :

On ne se doute pas, dit-il, des rencontres que trouvent un acteur et un chanteur ; sa physionomie, que tout le monde regarde sans contrainte, s'imprime plus ou moins dans la mémoire et dans le cœur de ceux qui l'entourent. De là ces prévenances, ces visites, ces avances qu'on lui fait sans conséquence et sans crainte. S'il assaisonne ses vaudevilles de quelques lazzis ou quolibets, la petite fille, qui ne désire qu'un amant entreprenant, les prend pour elle, et le chanteur remplace l'amant timide qui se gêne en sa présence... Plus un homme est exposé aux regards s'il est goûté du public ou de la société, plus on s'oublie pour lui faire des avances. On ne rougit même pas d'acheter ses faveurs.

Les marchands de la place Saint-Germain-l'Auxerrois, où j'avais établi mon théâtre ambulant, m'ont vu plus d'une fois refuser différents cadeaux ; les commissionnaires insister, au point qu'un jour je remis sur la borne trois paires de bas de soie qu'on venait de me présenter en plein jour. Et je ne me rappelle jamais sans rire la ruse d'une jeune femme qui, se trouvant un jour à mon cercle avec son vieux mari, vint le lendemain chez moi me gronder de l'avoir regardée en public et, pour appuyer sa plainte, me montrer une contusion qu'il lui avait faite au cou en la menaçant du divorce si jamais elle revenait m'entendre : je la voyais pour la première fois.

Un jour, au sortir de plaider ma cause pour mes chansons, je fus accosté par une autre, qui me pria de lui montrer la musique : « Madame, je ne la sais pas. » — « N'importe, dit-elle, mon mari est vieux et aveugle, nous lui ferons compagnie et vous serez musicien. » — « Mais, madame, on le préviendra. » — « Je me charge de tout. » — « Je vous tromperais, madame, j'ai une amie. » — « Et moi un mari. »

Le succès d'Ange Pitou tenait enfin à une autre raison : il piquait la curiosité de la foule. Sa mise élégante, sa tournure distinguée, sa double qualité d'auteur et d'acteur ne décelaient pas le vulgaire chanteur des rues ; les royalistes, au courant de l'intrigue, voyaient sous le masque mobile de l'artiste l'agent du roi de France et lui remettaient des sommes considérables, sachant bien qu'elles seraient employées à une propagande monarchique ; mais le reste du public imaginait à son sujet les légendes les plus extravagantes : c'était, pour les uns, un prêtre, et des dévotes l'avaient entendu dire la messe, il s'en rencontrait même qui s'étaient confessées à lui; pour d'autres, un attaché à la maison de Rohan; celui-ci découvrait en lui un évêque, celui-là le tenait pour un professeur de la Sorbonne. « Ce mystère est une fortune pour Pitou, ont écrit les Goncourt, — qui, avec M. Édouard Dru-



ANGE PITOU CHANTE POUR LA PREMIÈRE FOIS AUX ENVIRONS DES HALLES

mont, se sont intéressés aux faits et gestes du personnage, — et tous les jours, le chanteur de carrefour mène un peu plus l'opinion publique; tous les jours, une plus grande foule est suspendue à ses lèvres moqueuses; tous les jours, Pitou fait sonner plus fort *le vaudeville, trompette de la vérité.* »

Le jugement auquel il a déjà été fait allusion est très explicite à cet égard :

L'influence de ce chanteur, qui a acquis, dans Paris, une grande célébrité, est telle sur l'esprit du peuple que dans toutes les places, dans tous les lieux où il s'installe, il est bientôt entouré d'un cercle nombreux d'auditeurs qui ne désemparent plus, et, dociles à l'enthousiasme et aux insinuations que ce chanteur leur suggère par ses gestes, tantôt le couvrent d'applaudissements, tantôt tournent en dérision certains passants que Pitou leur signale.

Cette action d'Ange Pitou sur la foule, un rédacteur du *Journal général de France*, M. Colmet, la signalait ainsi en date du 1er février 1817 :

M. Pitou chantait fort bien, mais si bien qu'on chante dans la rue, on ne peut contenter tout le monde. Il y a des passants de si mauvais goût ! M. Pitou en fit l'épreuve. Son concert fut souvent troublé par des vandales qui n'aimaient pas sa musique et voulaient lui faire changer de gamme ; mais le peuple prenait aussitôt fait et cause pour son chanteur favori. Quelques coups de poing bien placés rappelaient à l'ordre les tapageurs, qui se retiraient chansonnés, battus et peu contents. Alors M. Pitou répétait avec plus de force le couplet, occasion du tumulte, et donnait encore plus d'expression à son geste. L'auditoire, dans ces circonstances, redoublait toujours d'attention et M. Pitou ne chantait plus qu'on l'écoutait encore.



ANGE PITOU

PLACE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS

Le « cercle » d'Ange Pitou était donc très différent de l'ordinaire des chanteurs des rues ; sans doute le populaire, grand amateur de spectacles gratuits, y participait bien, mais la grande majorité était fournie par une clientèle réactionnaire et aristocratique : royalistes comme la mère de Duport-Dutertre, l'ancien garde des sceaux, et le libraire Dentu, qui offrait sa maison au chanteur pour esquiver les recherches de la police : émigrés, journalistes, quelques députés, beaucoup de prêtres et une multitude de jolies femmes. Voici, d'ailleurs, d'après le jugement susdit de brumaire an VI, comment Pitou opérait et la tenue de ce spectacle en plein vent :

De jour en jour on voit grossir, autour de ce chanteur, les réunions et les rassemblements ; il annonce le soir ce qu'il chan-

tera le lendemain; il invite les citoyens auditeurs à lui faire passer les *impromptus* qu'il se fera un plaisir de chanter en public; mais ces soi-disant *impromptus*, qu'il dit lui être adressés, ne sont autre chose que des couplets de sa façon, qu'il a grand soin de ne pas insérer dans les cahiers qu'il distribue et vend au public : ces *impromptus* sont, ainsi que les commentaires dont il les assaisonne, des injures et outrages contre la représentation nationale, le gouvernement et les autorités constituées. Quand des citoyens paisibles avaient l'air de blâmer, des voix menaçantes s'élevaient; de là des rixes toutes récentes et des rassemblements, qui, quelquefois, se prolongeaient jusqu'à onze heures du soir; car Pitou restait sur les places jusqu'à neuf heures et demie environ.

Ainsi Ange Pitou chantait tous les soirs; presque toujours il produisait une chanson nouvelle, qu'il agrémentait de réflexions et de saillies, inspirées de l'actualité et qui réjouissaient la foule. Sur l'estrade, près de lui, un camarade raclait du violon, et derrière étaient accrochés ses cahiers, dont la vente le faisait riche; ils se vendaient deux sous, mais c'était pour les royalistes avertis un moyen de verser à l'agence royaliste, sans crainte ni péril, un argent dont ils savaient bien l'emploi : Ange Pitou transmettait scrupuleusement ces sommes. Ses bénéfices personnels, d'ailleurs, étaient des plus appréciables; il déclare qu'il se faisait 50 francs par jour (de récentes expériences analogues prouvent qu'il n'y a là rien d'impossible) et je crois même qu'en nous donnant ce chiffre il est resté en deçà de la vérité, quand je le vois, en 1797, dans l'affaire des commissaires royaux, avancer de ses propres deniers 260 000 fr. pour obtenir la commutation de la peine de mort prononcée contre les agents de Louis XVIII.

° ° °

Parlerai-je maintenant des chansons d'Ange Pitou? Ce sera, en tout cas, d'une façon assez succincte, car, à cent ans de distance, on ne peut juger équitablement ces productions légères, qui, pour être exactement appréciées, demanderaient à être entendues dans le cadre où elles furent proférées et dans l'état d'esprit auquel elles répondaient.

Aujourd'hui, les chansons d'Ange Pitou ont surtout un intérêt historique et rétrospectif; le mérite littéraire en est plus mince. Reconnaissons cependant à notre personnage une incontestable facilité à tourner le couplet et une adroite mise en œuvre; l'ironie y est légère, la satire adroite et délicate, la qualité de l'esprit assez affinée et le tour souvent des plus plaisants. Mais comme toutes les productions de l'époque révolutionnaire, ces choses faciles se ressentent toujours de la hâte de l'exécution; fleurs d'actualité, elles perdent en durée ce qu'elles gagnent en brio.



900 LIVRES POUR 24 SOLS!
D'après un croquis inédit de Desrais.

Chaque événement notable était commenté par le chanteur, et sa verve s'exerçait sur tout, devant tous, contre

tous. Ainsi, en avril 1796, un décret instituait les mandats destinés à remplacer les assignats, de fâcheuse mémoire; cette innovation financière était d'avance condamnée au plus piteux résultat, mais le gouvernement en attendait beaucoup. Sur la place publique, Ange Pitou se mit alors à chanter *les Mandats de Cythère :*

Prendront-ils, ne prendront-ils pas?

Et il imaginait une émission simultanée de mandats à Cythère et en



LAJOIE, CHANTEUR
D'après un croquis inédit de Desrais.

France; l'idée était plaisante et susceptible d'heureux effets; les mandats à Cythère sont hypothéqués sur la beauté de Vénus, et Cupidon de s'écrier :

Si les législateurs de France
Avaient d'aussi jolis états,
Ils seraient moins dans l'embarras
Pour débrouiller notre finance :
Car chez nous toujours les mandats
Sont au pair avec les ducats.

Ce n'était pas bien, bien méchant; mais le gouvernement ne badinait pas sur ce chapitre, et le chanteur fut poursuivi : on lui infligea une amende de 1 000 livres en mandats, et il s'en libéra avec 2 livres 10 sous en numéraire. C'était le couplet final de la chanson, et certes le plus réussi!

A quelque temps de là Ange Pitou chantait *les Patentes,* où il se moquait encore d'une façon très spirituelle d'un des nouveaux expédients du Directoire, à court d'argent :

Républicains, aristocrates,
Terroristes, buveurs de sang,
Vous serez parfaits démocrates,
Si vous nous comptez votre argent.
Et, comme la crise est urgente,
Il faut vous conformer au temps,
Et prendre tous une patente,
Pour devenir honnêtes gens.

Sous ce déguisement cynique,
Remets-tu ce fameux voleur,
Fournisseur de la république,
Autrefois simple décrotteur?
Depuis qu'on parle de patentes,
Monsieur dit qu'il n'a plus d'états,
Que la république indulgente
Le classe parmi les forçats.

En fredonnant un air gothique
Arrive un chanteur éclopé.
Si, pour chanter la république,
Il faut que je sois patenté,
Je ferai, dit-il, sans contrainte,
Cette offrande à la liberté,
Si désormais je puis sans crainte
Chanter partout la vérité!

Le Père Hilarion aux Français, qui fut chanté le 1er janvier 1797, est un petit chef-d'œuvre de fine ironie. Le chansonnier y montre comme quoi les pratiques de la Révolution ont assimilé les Français aux religieux de l'ancien régime :

Nous renonçons à la richesse
Par la loi de notre couvent,
Votre code, plein de sagesse,
Vous en fait faire tout autant.
Comme dans l'ordre séraphique,
Ne faut-il pas, en vérité,
Faire le vœu de pauvreté,
Pour vivre dans la république?



LES CHANTEURS DES QUAIS — (Caricature anonyme publiée sous le Directoire.)

On nous ordonne l'abstinence
Dedans notre institut pieux,
N'observait-on pas en France
Le jeûne le plus rigoureux ?
Dans votre carême civique,
Vous surpassiez le capucin ;
En vivant d'une once de pain,
Vous jeûniez pour la république.

Nous avons notre discipline,
Instrument de punition.
Vous avez votre guillotine,
Fraternelle correction.
Ce châtiment patriotique
Est bien sûr de tous ses effets.
Il n'en faut qu'un coup pour jamais
Ne manquer à la république.

Mais de toutes ces chansons d'Ange Pitou, celle qui a le mieux supporté les atteintes du temps, c'est assurément *les Incroyables, les Inconcevables et les Merveilleuses*, où l'on trouve une très vive critique des ridicules d'alors.

Voici le portrait de l'incroyable :

En vous tout est incroyable,
De la tête jusqu'aux pieds ;
Chapeau de forme effroyable,
Gros pieds dans petits souliers ;
Si pour se mettre à la mode
Gargantua venait ici,
Rien ne serait plus commode
Que d'emprunter votre habit.

Botté tout comme un saint George,
Culotté comme un Malbrouk,
Gilet croisant sur la gorge,
Épinglette d'or au cou ;
Trois merveilleuses cravates
Ont bloqué votre menton,
Et la pointe de vos nattes
Fait cornes sur votre front.

La merveilleuse est aussi décrite avec grand brio :

O charmante merveilleuse,
Mère du divin amour,
De votre taille amoureuse
Rien ne gêne le contour.
De votre robe à coulisse
Les plis sont très peu serrés ;
C'est pour faire un sacrifice
Que vos bras sont retroussés.

Talons à la cavalière,
Boucles et souliers brodés,
Bottines à l'écuyère,
Ou bas à coins rapportés ;
Ridiculement mondaines
Dans tous vos ajustements,
Des reines et des Romaines
Vous quêtez les agréments.

Mais vos perruques frisées
Tout comme un poil de barbet
Ne sont donc plus couronnées
Par des chapeaux à plumet ;
Et vos toques prolongées
Disent aux maris françois
Que leurs femmes corrigées
Portent la moitié du bois.

* * *

Pendant plusieurs années Ange Pitou eut ainsi la renommée au-dessus de sa tête.

S'il eut les avantages de cette célébrité, il en connut aussi les désagréments : ainsi il ne comptait plus les soirs où il couchait en prison, et il en avait tellement pris l'habitude qu'il y laissait son matelas et son bonnet de nuit comme à son domicile le plus ordinaire.

Seize fois il fut interrogé par le juge, et seize fois il sortit indemne de ses griffes, où tant d'autres étaient restés ; mais enfin la chance l'abandonna à la veille du 18 fructidor; il fut arrêté pour de bon, et une enquête sérieuse fut menée sur son cas. C'était lui, en effet, la cheville ouvrière de la conspiration monarchique qui motiva le coup d'État du Directoire ; il s'était ainsi employé activement à collectionner quelque sept cents fusils qu'on découvrit chez l'armurier Prévoteau et qui devaient passer entre des mains royalistes; de sa prison même il empruntait en son nom personnel 60 000 francs, qu'il faisait tenir à Pichegru pour « faire le coup ».

Mais le Directoire prit les devants, et, au lieu de coucher dans les ministères, les conspirateurs royalistes allèrent en prison rejoindre Ange Pitou. Celui-ci était extrêmement adroit, et il avait la bonne habitude de ne jamais laisser derrière lui de preuves qui pussent être reprises contre lui : on ne put donc relever aucune charge précise; mais, comme on était convaincu de sa participation au complot monarchique, il fut condamné à la déportation perpétuelle sous le prétexte — ce sont les termes mêmes du jugement — *qu'il accompagnait ses chants de gestes indécens, ne cessant de mettre la main à son derrière en parlant de la République et des républicains.*

Il fut alors envoyé en Guyane, où il subit un long et rude martyre de trois années ; mais enfin il put faire retour en France, et Bonaparte lui accorda des lettres de grâce.

Ange Pitou ne pouvait donc plus conspirer ; il se maria et s'établit libraire à Paris, 21, rue Croix-des-Petits-Champs. Ses affaires ne prospérèrent point, car il n'avait aucune aptitude commerciale, et comme, d'autre part, il avait d'assez forts engagements personnels contractés pour le service des Bourbons, il ne put faire face à ses affaires et fut mis en faillite en 1811. Pour vivre, il donna quelques leçons particulières, et sa femme tint un cabinet de lecture.

La Restauration arriva et il put raisonnablement espérer un dédommagement à ses tribulations et une récompense de son zèle et de sa fidélité royalistes; il comptait sans la révoltante ingratitude des Bourbons. Toutes les demandes qu'il adressa en ce sens à la couronne furent éludées ou vaines; tout au plus, en 1816, lui concéda-t-on une petite pension de 1 500 francs, dont le service ne lui fut fait que pendant deux années.

En vain, en 1825, une commission, nommée sur l'ordre du roi pour examiner les réclamations de l'ancien chanteur, les déclarait-elle justes et bien fondées; en vain, en 1828, la commission des dettes royales, présidée par Daru, évaluait-elle à 1 500 000 francs le montant de sa créance sur la couronne, il ne put toucher un sou, et ce fut en vain que, pendant plus de vingt ans, il réclama sans trêve ni merci.

Il en arriva à la plus affreuse misère, mendia même dans les rues, et poursuivit sa malheureuse existence jusqu'en 1846. Le 8 mai de cette année, le corbillard des pauvres menait à la fosse commune du cimetière Montparnasse le hardi chanteur qui avait si longtemps passionné le Tout-Paris du Directoire.

FERNAND ENGERAND.

ADOLPHE WILLETTE

Du jour où l'estampe sauta de la feuille illustrée sur les murs des cités, transformant l'affiche-annonce en page artistique, chaque illustrateur devait plus ou moins vite se doubler d'un affichiste. — N'est-ce pas, pour un dessinateur large et aimant l'éclat, le meilleur moyen de populariser ses œuvres?

Willette, il y a tantôt huit ans, se livra donc à l'affiche et sa manière, toute de chic et de parisianisme, allait trouver là un nouvel élément de succès, car les compositions du célèbre résurrectionniste de Pierrot conservent bien leur saveur originelle au tirage, grâce à sa connaissance profonde, à son amour pratique de la lithographie.

On a beaucoup écrit déjà sur cet imaginatif humoriste ; ses trouvailles fournissant de multiples prétextes à la *littérature:* que de choses restent à dire pourtant, surtout sur l'application de ses dons à l'affichisme !

On a loué congrûment l'esprit de son crayon ; a-t-on remarqué comme il convient son intelligence de la mise en scène ? — C'est par là qu'il impressionne et retient notre vision, ne sachant vraiment pas orchestrer, avec harmonie, des valables colorations.

Analyse-t-on son curieux « Enfant prodigue », ce tableau affectif en dépit de sa théâtralité, on y trouve un jeu de linéatures assez bien établies pour servir, pour renforcer les complexes



AFFICHE POUR *l'Exposition des pro[illegible]*



AFFICHE POUR *l'Exposition des œuvres de Charlet.*

ment parisien, les *Conférences de la salle des Capucines*, le *Petit national illustré*, la *Revue déshabillée*, le *Cacao Van Houten* (dans ses deux interprétations), et tant d'autres.

Autre qualité point dédaignable, avec très peu de figures, il dispose un scénario, il anime un motif et le rend aussitôt évocateur.

Qui ne se souvient de l'annonce de l'*Exposition des œuvres de Charlet?* — Un gamin androgyne, costumé en débardeur de Gavarni, présentant les armes, son porte-crayon, au grenadier légendaire que fête un combattant des Journées de Juillet.

Quoi de plus simple? Et cela constitue néanmoins un décor ingénieux, non sans grandeur.

Mais où Willette a montré le plus bellement peut-être son ingénieuse entente de décorateur et en même temps sa puissance transformatrice de poète, c'est dans le thème imaginé pour la plus prosaïque des annonces, l'*Exposition internationale des produits du commerce.* Sur un char antique, traîné par des amours prud'honiens, il campa fièrement une Muse très moderne, quoique faiblement drapée et par cela même d'autant plus charmante à nos yeux.

Deux figures lui suffisent pour exprimer beaucoup, quel que soit l'espace à remplir; on peut s'en convaincre en comparant la seconde version du *Cacao Van Houten* et cette affiche du *Salon des Cent* où se voit une coquette Hellade transperçant de son glaive le torse adipeux d'un musulman bouffon. N'use-t-il que d'une seule figure, c'est par l'attitude qu'il la rend décorative; tels le *Pauvre Pierrot*, cette merveilleuse ré-

harmonies et le vibrant clair-obscur qui résultent des valeurs de tons notées en noir et blanc.

La vignette héroï-comique qui proclama sa candidature antisémitique aux élections législatives de 1889 ne nous charme pas les yeux par le caractère même du trait qui, ici, est plutôt commun, mais par l'heureux groupement et le pittoresque des personnages. Ceux-ci *ne posent pas*, quoique poitrinant au public; c'est là leur grande qualité; ils concourent à un effet d'ensemble sans rien perdre de leur naturel. Et le même éloge peut également s'adresser à la plupart des protagonistes qu'il nous a présentés dans ses diverses compositions : l'*Élysée-Montmartre*, l'*Événe-*

vélation d'une âme qui fait songer au *Pauvre Lélian*, et la canéphore batave du *Cacao Van Houten* (première version), et la marchande d'estampes silhouettée en des dimensions plus modestes pour le catalogue Kleinmann.

Même dans une vue à vol d'oiseau comme la juxtaposition de croquis étalant sur une piste idéale le programme du Nouveau Cirque, le sens de l'arrangement qu'a Willette se manifeste avec netteté. Le délicat artiste a donc une des plus précieuses qualités que puisse envier un décorateur; il n'en est que plus coupable lorsqu'il néglige son dessin, or cela lui arrive trop souvent, hélas! depuis quelques années. Sans doute les gens de goût ont-ils remarqué comme nous que l'exquis fantaisiste auquel on doit tant de motifs charmeurs qui firent la fortune du *Courrier français* néglige parfois un peu trop la structure de ses formes, la précision de son dessin, sans doute aussi pensent-ils comme nous que les défauts de proportion, déjà si fâcheux sur une page de journal, deviennent tout à fait choquants sur l'affiche où ils apparaissent plus sensibles. Ce sont les conséquences d'un engouement excessif et prolongé. Rien de plus mauvais pour un artiste que ces concerts laudatifs dont rien n'atténue la fadeur, dont rien ne chasse la griserie. A cause de son esprit, de sa gaminerie amusante, Willette fut toujours traité en véritable enfant gâté; les chroniqueurs, si souvent injustes pour de laborieux chercheurs, ne lui ont pas signalé le plus mince de ses défauts et le public lui a passé des licences qu'il n'eût pas supportées chez quelque autre artiste talentueux moins en vogue. En applaudissant à ses négligences parfois excessives de dessin, à cause de la grâce du trait, disaient les uns, à cause de l'humour de la légende, clamaient les autres, les flatteurs l'ont amené peu à peu à se contenter d'œuvres très souvent mal venues.

C'est contre cette tendance que nous



AFFICHE POUR
le Cacao Van Houten.

avons voulu réagir, au nom du goût. Qu'un des rares dessinateurs sachant dessiner, créateur d'un type légendaire en son renouveau, interprète de l'âme instinctive de la grisette contemporaine, se permette de ne plus proportionner, voilà ce qui ne se peut subir sans protestation. On doit la vérité, croyons-nous, à ceux que l'Alma Mater a dotés d'un réel talent. Où en arriverons-nous si les parangons de ragoûts artistiques eux-mêmes donnent l'exemple du bâclage? Nos silhouetteurs d'images ne sont déjà que trop portés à abuser de l'amorphe et du difforme, à travailler par-dessous la jambe, trop vite encouragés par un public inconscient et facile à surprendre ; il faudrait pourtant que les derniers amoureux de beauté se donnassent enfin la peine de protéger l'auréole et le trône un peu « pompier » d'Apollon, contre les tentatives usurpatrices et anarchistes de Caliban.

Et tout en parcourant une collection des principales œuvres de Willette, toutes si gentiment présentées en dépit de leur dessin défectueux, toutes d'un effet si rythmique, nous songions à ce que pourrait donner la lithographie appliquée à la décoration murale, autrement que sous forme d'affiche. Car, en vérité, elle se prête à tout, l'admirable découverte de Senefelder, même lorsqu'on la réduit aux harmonies en noir et blanc. Les meilleurs graffites, voire le Wolf, les plus chinoises des encres appliquées sur les plus bristoliens des papiers par une dextre experte, ne sauraient réaliser plus de deux ou trois gammes. Leurs résultats, comme ceux du fusain, sont extrêmement restreints. Le crayon lithographique, au contraire, est à lui seul toute une palette. Et quelle palette, qui permet toutes les vigueurs et toutes les tendresses, des valeurs de tons qu'un œil de peintre soit susceptible de percevoir, toutes les robustesses et les crâneries, toutes



AFFICHE
POUR *la Salle des Capucines.*

les mièvreries et les sveltesses de traits, les indications les plus grasses et les plus ténues, les plus sévères et les plus capricantes! Aussi tous les artistes doués pour l'estampe, tous les vrais maîtres du crayon ont-ils voulu, au moins en une heure de curiosité, de puissance et d'inspiration, sigiller leur vision sur la pierre prestigieuse.

On peut même soutenir qu'un imaginatif de l'illustration ne sera jamais un décorateur mural qu'en recourant à ce procédé unique, capable de traduire, sans autres moyens que l'ombre et la lumière, les effets des coloristes; — (voyez les Delacroix — et même de causer sur le papier — oui, sur le simple papier blanc — une réelle impression de fresque.

Si donc la lithographie primitive a toutes ces efficacités, et nous en demeurons convaincu, que ne peut-on espérer de la lithochromie maniée, transformée, nuancée avec le sentiment de ce qui convient à notre dilettantisme subtil! Dès lors, pourquoi les lithographes en puissance de fresques, par exemple, se confineraient-ils dans l'affiche ou l'estampe d'album? — Pourquoi ne tenteraient-ils pas une combinaison nouvelle des procédés qu'illustrèrent Charlet et Daumier, d'une part, et de l'autre, Chéret et Grasset? D'ailleurs n'est-il pas déplorable que des artistes aliènent leur talent au service de réclames industrielles et se fassent les hérauts gagés d'entreprises d'ordre souventes fois trop prosaïques?

Pour toutes ces raisons, ceux de nos artistes qui le peuvent accompliraient une action des plus louables s'ils lâchaient l'affiche pour l'estampe décorative, déjà tentée ailleurs, mais trop timidement. D'autre part, ils seraient loin d'entreprendre une mauvaise affaire, car tous ceux qui achètent des affiches ne sont pas, il est permis de l'affirmer, des collectionneurs, des maniaques ou des snobs. La plupart sont des raffinés qui, ne pouvant s'offrir des Puvis de Chavannes pour parer les cloisons de leur *home*, se contentent des rectangles poly-



AFFICHE POUR *le Petit National*.

chromes que vous savez, en attendant mieux. Car ce qui convient au plein air de la rue ne saurait causer toujours d'agréables sensations sous l'éclairage discret de nos appartements; plus d'un profane s'en rend compte tôt ou tard. Qu'on leur apporte à ces raffinés, grands coureurs de musées et d'expositions, qu'on leur présente des motifs japonais, soit des thèmes gaiement évocateurs sur des subjectiles d'un transport facile, et leurs secrets désirs seront exaucés, rien de plus plausible.

Le grand public lui même ne resterait pas indifférent, car il est moins fermé que se le figurent les dyspeptiques de la chronique, et s'il manque fatalement de

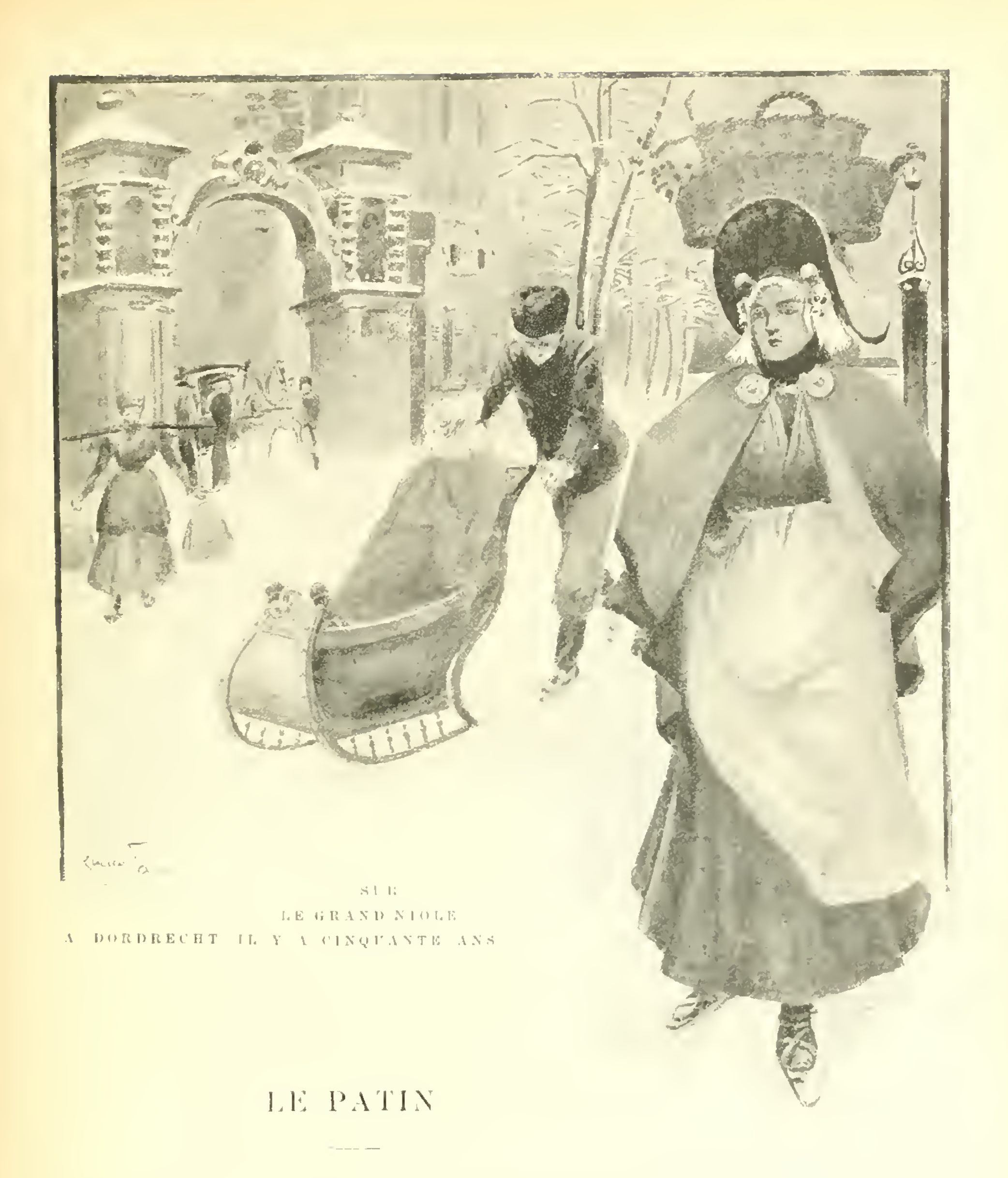


AFFICHE POUR *l'Enfant prodigue.*

la compréhension du beau, du moins va-t-il d'instinct à l'application d'art qui se recommande par un côté pratique, nécessaire. — Or, à une époque où le plus grand nombre n'a pas et ne peut avoir de foyer domestique immuable, où les plus riches, d'ailleurs, se plaisent à déplacer leurs barres fréquemment, ce serait satisfaire un besoin général que d'inventer l'estampe murale, le panneau lithochromique à l'usage du *home*, ainsi que l'a déjà tenté un grand illustrateur : Rivière, en une série de paysages admirables.

Mais existent-ils actuellement, les artistes en désir de comprendre ce projet suggéré par un examen critique des dessins de Willette ? Et s'ils existent, oseront-ils étendre et vulgariser l'entreprise ?

Octave Uzanne.



SUR
LE GRAND NIOLE
À DORDRECHT IL Y A CINQUANTE ANS

LE PATIN

Le patinage, depuis quelques années — grâce à la création de pistes de glace artificielle — a repris en France la place dont il était digne parmi les sports. En effet, ce n'est que dans les pays du Nord et de l'Est, favorisés par des hivers rigoureux et longs, qu'il était possible, jusqu'à présent, de pratiquer cet exercice charmant, qui est certainement le plus gracieux, le plus élégant, le plus artistique des sports — comme aussi le plus difficile.

Qui ne se souvient, avec un sourire en songeant au passé, des espoirs suivis d'amères déceptions durant ces lamentables hivers de Paris — qui se suivent et se ressemblent — où, sauf de rares exceptions, le gel ne durait que quelques jours, insuffisants à nous donner l'épaisseur de glace nécessaire sur les lacs et les étangs des environs?

Quel est le sportsman qui n'a suivi, de décembre à février, tous les bulletins météorologiques pour voir si du Nord



EN SKIE

ne viendraient pas bientôt les signes précurseurs de la période de froid tant attendue? Qui n'a pas examiné tous les soirs la direction du vent et le degré d'humidité de l'air?

Quel est le patineur impatient qui n'a laissé parfois à sa fenêtre le verre d'eau et le thermomètre, et ne se précipitait tous les matins à son réveil pour les examiner? Que de projets tombés à l'eau — aimablement offerte par le dégel!

Aussi le patinage était-il quasi impraticable en France. A tel point que les patineurs émérites, les véritablement passionnés de la lame — celle qui glisse et ne blesse pas — n'avaient plus qu'une chose à faire : prendre le train et partir pour trois semaines en Allemagne ou en Hollande, voire en Russie. On dit même qu'un Américain, un de ces *enragés* que rien n'arrête, a poussé l'audace et l'originalité jusqu'à s'en aller faire des « huit » devant le soleil de minuit!

Aujourd'hui point n'est besoin de tels voyages, et le temps importe peu; qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, à toute heure, dans des établissements admirablement aménagés, au milieu d'un luxe et d'un confort parfaits et dans un espace suffisant, on peut patiner très agréablement, sans crainte de voir la glace se fendre ou de prendre un bain, et se payer le plaisir, étrangement rare et très moderne, de faire des *dehors* en face d'une cheminée flambante!

C'est le renversement de tous les principes, et la nature semble manifester son mécontentement devant ce nouveau triomphe de la science, car depuis trois ans on n'a pas patiné en plein air et nous jouissons d'une uniformité incompréhensible dans les saisons. L'hiver fait, à notre époque, concurrence à l'été. Mais ces établissements, malgré les inestimables services qu'ils nous rendent et l'avantage qu'ils nous offrent pendant huit mois de l'année, nous font d'autant plus regretter les rares journées d'antan. Sans avoir parcouru, chaussés de patins spéciaux, les canaux interminables de la Hollande qui se déroulent, pareils à de grandes routes blanches à travers les plaines monotones, où se dressent, çà et là, comme des bornes, les moulins soli-

taires; sans avoir affronté, munis de *skies*, les étendues de neige de la Laponie, ou recherché la solitude sauvage des étangs de la Suède, que de sensations éprouvées, différentes suivant les heures du jour, tout simplement aux environs de Paris, sur les lacs d'Enghien, de la Porte Jaune, ou encore à l'étang de Villebon! Mais rares étaient ces belles journées de patinage que nous ignorons depuis plusieurs années et dont je voudrais ici évoquer le souvenir. On se levait à l'aurore, on ne rentrait que tard après la nuit tombée. Tout cela semble lointain, déshabitués que nous sommes! Les matins enveloppés de brume où perçaient des lueurs d'or, les premiers coups de patin sur une glace vierge encore, les midi clairs et brillants, les déjeuners en plein air autour des punchs fumants, sous les branches couvertes de givre, étincelantes et argentées, et, le soir, devant l'incertitude du lendemain, le désir de prolonger les minutes mélancoliques du crépuscule, tandis qu'au loin, derrière les troncs noirs des arbres, le soleil énorme et rouge descendait lentement dans les vapeurs mouvantes de l'horizon. Alors, seule sur l'étang déserté, la silhouette du dernier patineur, ombre glissante, fantôme noir qui se dessinait sur la glace pâlissante, blafarde, livide; puis, presque subitement, la solitude, le silence... la nuit...

* * *

On a peu de documents relatifs au patinage dans l'ancien temps, ou du moins ils sont assez insignifiants et n'offriraient aucun intérêt réel pour le lecteur.

Le patin, tel que nous l'avons chaussé pour la première fois, le patin de bois qu'il fallait fixer premièrement à l'aide d'une longue vis dans le talon de la chaussure, et maintenir ensuite par de nombreuses courroies, est une modification, ou mieux une réduction perfectionnée des patins employés par les habitants des pays du Nord. Il a été surtout modifié en vue d'un emploi différent, et l'adjonction d'une lame d'acier sous la chaussure de bois s'explique suffisamment par le simple fait qu'il s'agissait de glisser, non plus sur de la neige, qui est molle et qui cède, mais sur de la glace qui offre une surface unie et résistante.

Les Russes, les Suédois et les Norvégiens ne patinent évidemment pas pour leur plaisir. Dans leur pays, le patinage est une partie importante et indispensable de l'éducation; c'est un moyen de transport très ordinaire. Il existe même en Norvège tout un régiment de patineurs qui manœuvre avec une adresse et une précision remarquables.

Le *skie* (prononcez *schie*), le grand patin norvégien, est une simple planche de sapin de 2 mètres de long, effilée et légèrement recourbée aux deux extrémités. Le milieu du patin a une épaisseur double, et le pied, enveloppé d'une épaisse chaussure, est maintenu simplement par des courroies de cuir. Cependant le patin qui est employé par le corps des chasseurs n'est pas tout à fait semblable à celui employé dans l'Amérique du Nord. Le skie est encore en usage en Laponie et dans le Finmark (Norvège). On appelait même les Finnois du nom de *Skidfinny* ou encore *Skridfinny*, pour cette raison. On peut obtenir avec ce patin, même en pays montagneux, une grande vitesse. A la descente, le Finnois, ramassé sur lui-même, pour mieux conserver son équilibre, se laisse aller au gré de l'inclinaison; il acquiert bientôt une vitesse vertigineuse, et, s'il rencontre en route un obstacle, il peut, à l'aide d'une longue perche ou d'un pieu en fer, dont il se sert comme point d'appui avec une adresse et un sang-froid étonnants, effectuer des sauts prodigieux. Les Finnois parcourent ainsi des distances énormes: des voyageurs affirment qu'ils arrivent à faire jusqu'à 100 lieues par jour; le record du saut en skie longueur est de 15 mètres. Ce sont sûrement les plus belles performances avec

les patins à neige. Elles méritaient d'être mentionnées.

* * *

De tout temps, le patinage fut en faveur parmi les distractions des familles royales de France. On pourrait justement faire remarquer que ce sport était presque exclusivement réservé à la noblesse et à l'aristocratie françaises. On jour et de nuit, dont Versailles fut le cadre merveilleux, les plus brillantes réunions de patinage qui aient animé et coloré le Grand Canal ou le bassin de Neptune — où se donnent encore quelquefois des fêtes nocturnes avec feux d'artifice — eurent lieu sous le règne de Louis XV. On pourrait encore en évoquer le souvenir — mais bien pâle! et à grands frais d'imagination — en flânant



PATINAGE A VERSAILLES SOUS LOUIS XV

patinait peu il y a quelque cent ans, et c'était un luxe qu'on s'accordait que l'étude du patinage. Il fallait du temps pour s'exercer et tout le monde n'avait pas le loisir de profiter des rares journées de gel; aussi parmi le peuple et la bourgeoisie ignorait-on presque le patinage, qui devenait ainsi le privilège des hautes classes de la société.

Sous Louis XIV, durant les réceptions et les fêtes données au château de Versailles, le patinage, comme les parties de traîneau, furent en honneur. L'animation était grande sur les vastes pièces d'eau du parc éclairées le soir par les torches fumeuses et les lampions multicolores. Mais les plus belles fêtes, de par quelque jour d'hiver dans le parc déserté, parmi la solitude et les feuilles mortes où le soleil met encore comme un reflet d'or et de pourpre...

On se représente facilement l'éclat de ces réunions que rehaussaient les couleurs brillantes des costumes. On dit — mais qui pourrait le certifier? — que le roi lui-même parfois prenait part à ces divertissements en y apportant la gaieté et la fantaisie qui furent ses plus grandes qualités. C'était l'époque de la joyeuse vie, luxueuse et facile.

Il s'y tenait sans cesse une élégante cour d'amour, et le patinage fut peut-être le complice, ou du moins la cause, de bien des aveux qui glissèrent sur les

lèvres. La Pompadour et la du Barry chaussèrent aussi le patin, croit-on; mais l'histoire ne rapporte pas si ce fut sur la glace qu'elles firent leur premier faux pas...

Ce fut une des plus brillantes époques du patinage. Elle ne dura guère. Plus tard cependant, du temps de Marie-Antoinette, quelques jolies réunions de patinage égayèrent encore les jardins de Trianon. Mais bientôt les événements tragiques, que l'on sait, mirent fin aux manifestations artistiques de ce sport dont l'éclat semble s'être à jamais éteint.

***

Autrefois, à Paris, le grand rendez-vous de la mode était les étangs de la Glacière, les bassins de la Villette ou encore le canal de l'Ourcq. Ces temps sont loin! et nous ne concevons guère une fête mondaine, de nos jours, dans de tels quartiers. Il arriva, du reste, de nombreux accidents et il n'en fallut pas plus pour faire changer la mode, qui s'en alla chercher un endroit plus sûr où l'on pût essayer de patiner, sans risquer sa vie. C'est ainsi que les lacs du bois de Boulogne, et particulièrement le grand lac, sont devenus le rendez-vous des patineurs du *bel air*, comme le rapporte un historien.

Il existait déjà à cette époque un club des patineurs qui n'a pas eu une brillante destinée, s'il faut en croire les notes du temps, car jusqu'en 1869 — grâce aux hivers peu rigoureux habituels — ses membres n'avaient guère pu se réunir que pour banqueter!



LE GRAND LAC DU BOIS DE BOULOGNE

De nos jours nous ne sommes pas plus fiers, et, si le grand lac est reste le rendez-vous de la mode, on ne s'en doute guère... et pour cause.

A Vienne, la place la plus fréquentée encore aujourd'hui par les patineurs est celle du Belvédère; à Berlin, le lac du Thiergarten; à Londres, Regent's Park ou le Serpentine River; à Madrid, les étangs du Retiro, où les réunions de patinage doivent être curieuses.

Les belles Espagnoles revêtent, paraît-il, des costumes spéciaux, éblouissants de couleurs, et font mille et une

grâces sur la glace, en accompagnant leurs mouvements et leurs gestes, comme dans la danse, du battement rythmé de leurs castagnettes.

La création des établissements de patinage a changé toutes les vieilles habitudes. C'est à Paris que le premier essai en a été fait. L'établissement de la rue de Clichy, le *Pôle Nord*, aujourd'hui disparu, a été en effet inauguré en 1892, le Palais de Glace des Champs-Élysées, en 1893. Depuis, nombre de villes : Londres, Brighton, Bruxelles, Munich, New-York, etc., possèdent des établissements semblables.

* * *

Par sa situation exceptionnelle, en pleins Champs-Élysées, dans le quartier riche et élégant, le Palais de Glace devait en peu de temps acquérir une clientèle *select* et se faire une réputation universelle. Tout le monde — au moins par curiosité, si ce n'est par plaisir — est entré dans ce bel établissement, qu'il est inutile de décrire.

L'après-midi, particulièrement, de deux heures à cinq heures, c'est l'heure fashionable : un fourmillement de monde, des enfants, des jeunes gens, des jeunes filles ; mais l'élément féminin domine et avec lui l'entrain, la gaieté. Dans la galerie circulaire ce ne sont que conversations bruyantes, rires, éclats de voix et jabotages interminables autour des tasses de thé. A cinq heures, les globes électriques s'allument, et c'est alors le défilé, sans arrêt jusqu'au dîner, de toute la foule des sportsmen, des oisifs — retour du Bois, retour des courses — foule houleuse qui, telle la mer sous l'influence de la lune, tantôt calme, tantôt agitée, ne se meut que sous la puissance de cette force occulte et mystérieuse : la mode. Remarquons en passant combien le patinage est aujourd'hui en faveur parmi les femmes ; nombreuses sont les dames et les jeunes filles qui sans crainte du ridicule, à leurs débuts — ce grand empêcheur de glisser en rond — ou des chutes, plus tard, dans les timides essais d'indépendance, mettent un entrain et une persévérance dignes d'exemple dans l'étude des premiers pas.



LE CHAMP DE MARS A SAINT-PÉTERSBOURG



LE *Cinq à Sept* AU PALAIS DE GLACE

Les soirées ne sont pas moins suivies ; tout un essaim de jolies Parisiennes, fidèles au noctambulisme, évolue sur la piste glacée, avec une grâce, une sûreté et une souplesse remarquables ; aussi les chutes sont-elles rares, au grand désappointement des buveurs de *cocktails*. Un orchestre joue par intervalles des danses ou des valses entraînantes. A ce propos, il n'y a rien de plus artistique que cette « valse patinée » si en vogue depuis quelque temps. Le cavalier et sa dame se tiennent de la même façon que pour la valse ordinaire. Celle-ci, à coup sûr, lui est inférieure comme esthétique ; autant elle est composée de pas précipités et trop courts, autant elle est saccadée — je dirais presque heurtée — même dans le boston américain, qui seul peut subir la comparaison, autant la valse patinée est infiniment lente et douce — langoureuse. Quand elle est bien dansée, il y a un laisser-aller, un rythme vague dans les balancements, un calme dans les reprises et les changements de sens, en même temps qu'une vitesse toujours maintenue sans effort, qui donne l'impression de quelque chose d'aérien et qu'aucune danse ne rendra jamais. C'est le mouvement continu obtenu sans le travail ordinaire des jambes et dont la cause est pour ainsi dire invisible, qui, allié aux poses plastiques, fait du patinage non seulement un sport, mais un art incomparable.

* * *

Mais quittons, un instant, la salle brillante et animée, où se mêlent la joie et l'élégance, pour descendre dans le domaine profond et sévère de la science.

Du côté opposé à l'entrée principale du Palais de Glace nous descendons sous une voûte obscure, qui semble conduire dans quelques catacombes mystérieuses, tandis qu'un grondement sourd et sinistre augmente petit à petit d'intensité à mesure que nous avançons. Nous arrivons bientôt dans une vaste chambre, sorte de caverne, éclairée çà et là par des flammes de gaz tremblotantes en guise de feux follets. Dans cet immense sous-sol creusé à plusieurs mètres de profondeur, et où règne le vacarme étourdissant de toute une machinerie en action, fonctionnent également les appareils frigorifiques. Comment, avec toutes ces mécaniques tournant, suant et soufflant au milieu de l'enchevêtrement des volants, des tuyaux et des courroies de transmission, et donnant certes — à ceux qui ne sont pas dans le mouvement — un bel exemple du chaos, comment arrive-t-on à faire geler de l'eau à l'étage au-dessus ? C'est ce que M. Forgue, l'ingénieur de l'établissement, a eu l'amabilité de nous expliquer en détail.

Les machines à glace du Palais travaillent à l'ammoniaque. Dans un réservoir — que nous appellerons *récipient de départ* — se trouve du liquide ammoniac au-dessus duquel de puissantes pompes font le vide ; le liquide se vaporise alors sans cesse et s'en va, sous forme de vapeur d'ammoniaque, dans un vase clos où, comprimé à une pression de 8 à 10 atmosphères, il se refroidit et redevient liquide, pour se volatiliser à nouveau dans deux cylindres dits « congélateurs » entourés de chlorure de calcium, dissolution incongelable, que l'on amène à une température de 4, 5 ou 6 degrés au-dessous de zéro. Cette dissolution ainsi refroidie est envoyée dans des tuyaux de 6 kilomètres de longueur, disposés en serpentins sous la piste, où elle congèle l'eau. Le gaz ammoniac qui a servi à refroidir le chlorure de calcium est absorbé par des pompes et renvoyé au récipient de départ pour servir à nouveau.

C'est donc un *cycle* complet qu'effectue le gaz ammoniac, pendant lequel, au moyen de sa volatilisation dans les *cylindres congélateurs*, il donne à une dissolution incongelable une température suffisamment basse pour que, refoulée dans les tuyaux en serpentins sous la salle, elle congèle l'eau et constitue ainsi la piste de glace.

Ce liquide incongelable, du reste,

après avoir parcouru les serpentins, revient également à son point de départ pour se refroidir une seconde fois, ce qui forme ainsi un deuxième cycle. La



force motrice est produite par des moteurs à gaz de 60 chevaux chacun. Il y a trois compresseurs à ammoniaque donnant chacun 750 kilogrammes de glace à l'heure.

* * *

Il faut distinguer deux genres de patinage et qui demandent chacun un entraînement différent.

Le premier, *le sport*, comprend les voyages et les courses à patins. Le second, *l'art*, comprend l'étude des figures suivant une école déterminée.

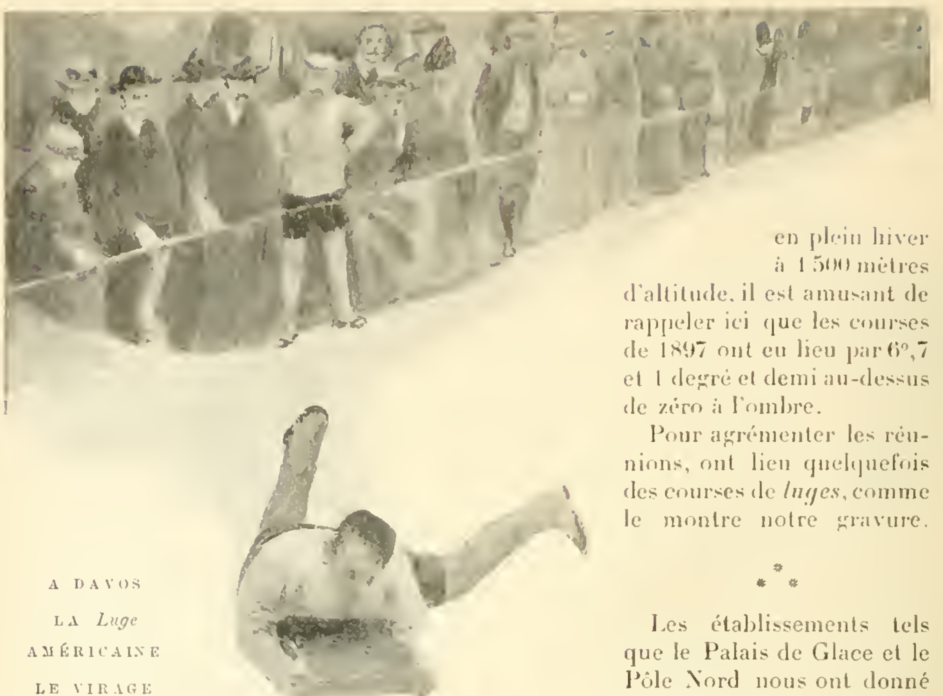
C'est assurément en Hollande que le sport du patinage est né, et c'est là qu'il est le plus répandu. Il est dans certaines contrées, comme en Norvège, le moyen de transport habituel.

Il est à noter, entre parenthèses, que la Hollande a exporté — si je puis m'exprimer ainsi — le patinage dans tous les pays et particulièrement en Amérique. Le patinage américain est, en effet, d'origine hollandaise, car il ne faut pas oublier que New-York était primitivement une bourgade hollandaise, fondée en 1621 et qu'on appelait la *Nouvelle-Amsterdam*. Cette ville ne fut reprise par les Américains qu'en 1785.

Notons en passant qu'on pratique beaucoup le *yachting à glace* sur les lacs américains, qui, seuls, offrent une étendue de glace unie suffisante.

Il y a dans chaque ville de Hollande des clubs de patineurs ; la plus importante société de ce genre est l'*Algemeene Nederlandsche Schaatsenrijdersbond* — son nom seul l'indique ! Son siège central est à Amsterdam. Elle favorise le sport du patin, même à l'étranger, en envoyant souvent, à ses frais, des patineurs aux grandes courses et championnats internationaux. Les principales courses nationales ont lieu en Friesland, qui est le vrai centre du patinage en Hollande ; dans cette partie, les enfants apprennent à patiner dès l'âge de trois ans. Les rivières et les canaux permettent, par les hivers rigoureux, de se rendre de ville en ville à patins et donnent lieu à de belles courses sur de longues distances.





A DAVOS
LA *Luge*
AMÉRICAINE
LE VIRAGE

en plein hiver à 1 500 mètres d'altitude, il est amusant de rappeler ici que les courses de 1897 ont eu lieu par 6°,7 et 1 degré et demi au-dessus de zéro à l'ombre.

Pour agrémenter les réunions, ont lieu quelquefois des courses de *luges*, comme le montre notre gravure.

*
* *

Les établissements tels que le Palais de Glace et le Pôle Nord nous ont donné des spectacles bien curieux, et d'un effet d'autant plus saisissant qu'ils étaient tout à fait nouveaux. Ceux qui ont assisté aux représentations des *Patineurs Diamants,* au Palais de Glace, se souviendront toujours de cette vision féerique : Harry et Curten, l'habile professeur et le champion allemand, habillés tous deux de blanc des pieds à la tête et couverts de paillettes d'argent, éclairés seulement par des projections multicolores, tandis que le reste de la salle était plongé dans l'obscurité, et exécutant seuls sur la piste blanche de grandes figures doubles. Tantôt, côte à côte, patinant parallèlement, et se laissant aller ensemble aux ondulations capricieuses, aux balancements alternés, aux rythmes brisés, pour ainsi dire, d'une même figure ; tantôt, au contraire, dans des dessins symétriques, se quittant, soudain emportés chacun sur des courbes différentes, puis se rejoignant pour se quitter encore, semblables parfois sous les flots d'une lumière argentée à deux

Les principaux patineurs courses sont, avec Jaap-Eden, recordman du monde sur diverses distances, Seyler, Petersen, Korseng, Ericksen, Halvorsen, etc.

Nous ne pouvons donner la liste de leurs performances ; qu'il nous suffise de citer leurs noms à côté de celui de Jaap-Eden, qui est peut-être l'homme le plus vite en patin, et qui peut certes accepter comme un hommage de la gloire le surnom éloquent de *Hollandais volant.*

C'est à Davos, en Suisse, ce poétique petit village, qu'ont lieu chaque année les championnats internationaux sous le patronage des clubs internationaux de patinage de Davos Platz. C'est sur cette piste de Davos, qui ne mesure que 400 mètres de tour, qu'ont passé les plus grands champions du patin pour la course. Le climat merveilleux de ce pays est bien connu, et, pour ceux qui croient à des températures sibériennes

grands oiseaux blancs, planant et se jouant dans un rayon de lune. Et je songe que la jeune artiste de la danse serpentine, qui a su utiliser, la première, les effets de ces projections colorées, nous donnerait une sensation d'art étrangement saisissante si elle pouvait ajouter au charme enveloppant de ses mouvements cette impression d'*envolement* du patinage.

Borgh, le champion suédois, et miss Mary Walker ont donné également, au Palais de Glace, des représentations semblables. Les figures qu'ils exécutaient ensemble étaient fort gracieuses.

Miss Walker, infiniment charmante et élégante dans son costume blanc, ajoutait à la souplesse de ses mouvements toute la grâce d'une jolie femme. Borgh, en manière d'intermède, patinait seul et exécutait alors d'étonnantes difficultés.

Parmi les champions du patinage libre, je citerai ceux qui sont venus donner des représentations à Paris, ce sera nommer en même temps les plus réputés. Axel Paulsen, le champion norvégien, « l'homme aux grandes envolées », comme quelqu'un le dénommait justement. Il donne l'impression de force, de sûreté, de puissance qui fait de l'effet sur la foule, mais qui, exagérée — et c'est le cas — détruit la sensation artistique.

Borgh, déjà nommé, est à tout point de vue le plus gracieux. Il a peut-être aussi plus de *science* — pour employer un gros mot. Il a pris part aux championnats du monde, dont je parlerai plus loin.

Meagher, champion écossais, qui a fait encore parler de lui dernièrement, dit-on, en écrivant un volume sur *l'Art du patinage*, dédié à lady Archibald Campbell, qui est une patineuse distinguée.

Nous n'avons pas eu l'occasion de l'applaudir, aussi nous ne pouvons nous faire qu'une idée très vague de l'homme que l'Angleterre a si joliment baptisé le *poète du mouvement*. Je citerai seulement : miss Mabel Davidson, Mlles Nadja Frank et Maria Vasiljenna et, enfin, les deux premiers champions de patinage *à deux*, M. et Mlle Bohatsch, qui sont arrivés à une perfection incomparable



L'ENTRAINEMENT SUR LE LAC ORANGE

dans l'exécution des figures doubles.

Ceci nous amène à parler véritablement de *l'art du patin*, qui consiste dans l'exécution de figures suivant une méthode déterminée.

Parmi les patineurs... artistes — comment donc les nommer? — nous citerons encore Georges Frost, le célèbre amateur — qu'on trouve toujours le premier sur la glace où qu'on aille. — Il apporte dans sa manière de patiner une finesse et une habileté remarquables... On dirait qu'il caresse la glace; il est aimable jusqu'au bout de ses patins!

C'est l'Autriche qui est le centre du patinage qui nous occupe; c'est à Vienne du reste qu'ont été établies les bases de la première et seule grande école de patinage dont je veux parler. Une des sociétés de patineurs, la plus importante peut-être, la *Wiener Eislauf-Verein*, a son siège social à Vienne, mais elle n'est elle-même qu'une partie de la grande *Fédération internationale des patineurs* qui est souveraine en matière de patinage comme l'U. S. F. S. A. en France en matière de cyclisme — particulièrement. C'est cette Fédération, la première du monde, qui a créé les figures fondamentales du patinage, qui les a réunies, qui les a groupées en une méthode, suivant une progression; qui, en un mot, a résumé le Code du patinage universel. Cette Fédération a donc créé une école internationale qui, chaque année, représentée par son comité du jury, préside aux championnats du monde. Toutes les figures créées à Vienne constituent ce qu'on appelle les *figures obligatoires*, qui sont du reste revisées chaque année par une Commission nommée à cet effet.

Quiconque veut prendre part au championnat du monde doit être capable d'exécuter ces figures obligatoires, qui sont exigées.

On demande, non seulement de la part du patineur une exactitude d'exécution irréprochable, mais encore certains mouvements, certains gestes, bref une tenue rigoureusement déterminée. Ceci constitue la première partie du championnat; il est donné des notes sur chaque figure qui sont totalisées en vue d'un maximum à atteindre. Dans la seconde partie, c'est la liberté pour le candidat de composer à sa guise un programme, et de l'exécuter à sa fantaisie, mais à cette condition que la série de figures qu'il exécutera ne présentera aucune solution de continuité, et que les dessins s'enchaîneront les uns aux autres sans heurts jusqu'à l'exercice final, qui consiste généralement à exécuter une « toupie ».

Et voilà pourquoi trois noms dominent les autres :

Engelmann, *champion du monde* (Vienne);

Fuchs de Gratz, *champion du monde* (Saint-Pétersbourg);

Hugel de Vienne, *champion du monde* (Stockholm).

* * *

Et maintenant, s'il fallait établir une classification des sports, où faudrait-il placer le patinage?

Nous n'hésitons pas à le mettre en première ligne. Aucun autre sport ne demande autant de travail, n'exige autant d'aptitudes; mais, encore une fois, ce qui le met au-dessus des autres, c'est qu'il est le plus artistique des sports: c'est lui qui réunit les éléments les plus variés, et en même temps les plus essentiels au développement des facultés dites sportives, par conséquent celui qui favorise le mieux leur éclosion et qui les fait concourir, par l'élégance de la ligne, par la grâce des mouvements, peut-être aussi par la noblesse des attitudes, à la manifestation de l'art plastique, partant à la réalisation momentanée de la beauté. C'est cela qui fait du patinage un art et le place au-dessus de la danse.

Développer et favoriser cet art, c'est donc faire quelque chose de plus que de faciliter la pratique d'un sport.

C'est le but du club des patineurs



UN YACHT A GLACE EN COURSE

actuel, fondé il y a quelques années à Paris par M. Lucien Tignol, le sportsman distingué.

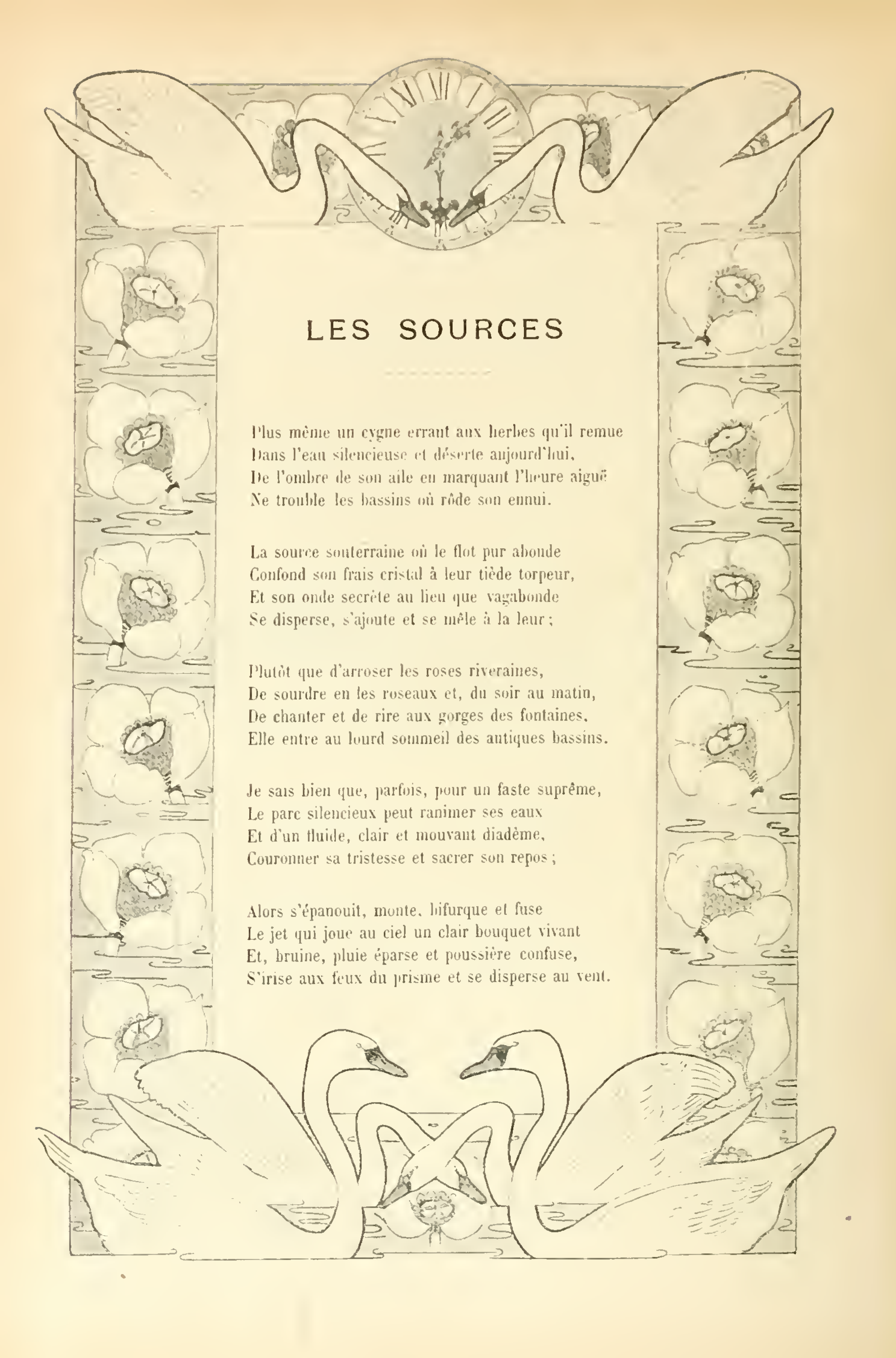
En résumé — et il faut toujours en arriver à ces deux mots — qu'il s'occupe beaucoup moins du *sport*, beaucoup plus de l'*art*.

J'ai essayé de montrer dans cet article quelles étaient dans leurs grandes lignes les manifestations du patinage.

J'ajouterai, pour terminer, qu'à notre époque, où le sport semble, avec le développement énorme qu'il a pris depuis quelques années, devenir l'idole des générations nouvelles, à l'heure où ce mot devient une telle obsession dans les esprits qu'on l'applique à tort et à travers, il est temps de montrer quelle en est la plus belle expression.

Mieux que les autres sports, parce qu'il ne demande pas seulement le travail des muscles, le déploiement de la force physique, ou l'entraînement excessif de l'énergie, mais encore parce qu'il réclame aussi le concours de facultés moins brutales, le patinage semble résumer tout ce qu'il peut y avoir dans les exercices corporels de charme, de grâce, d'élégance, en un mot : de poésie.

Louis du Morster.



LES SOURCES

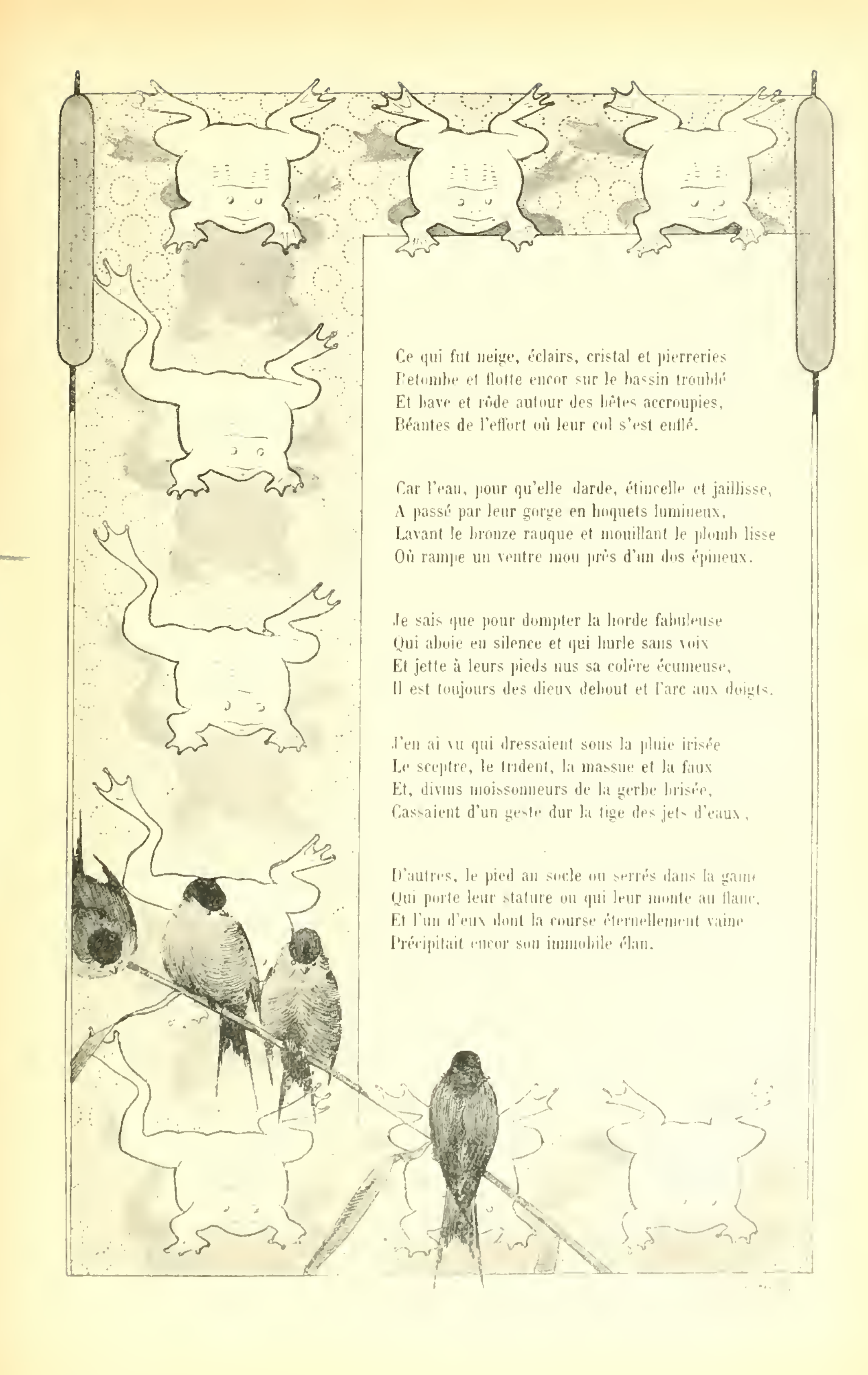
Plus même un cygne errant aux herbes qu'il remue
Dans l'eau silencieuse et déserte aujourd'hui,
De l'ombre de son aile en marquant l'heure aiguë
Ne trouble les bassins où rôde son ennui.

La source souterraine où le flot pur abonde
Confond son frais cristal à leur tiède torpeur,
Et son onde secrète au lieu que vagabonde
Se disperse, s'ajoute et se mêle à la leur;

Plutôt que d'arroser les roses riveraines,
De sourdre en les roseaux et, du soir au matin,
De chanter et de rire aux gorges des fontaines,
Elle entre au lourd sommeil des antiques bassins.

Je sais bien que, parfois, pour un faste suprême,
Le parc silencieux peut ranimer ses eaux
Et d'un fluide, clair et mouvant diadème,
Couronner sa tristesse et sacrer son repos;

Alors s'épanouit, monte, bifurque et fuse
Le jet qui joue au ciel un clair bouquet vivant
Et, bruine, pluie éparse et poussière confuse,
S'irise aux feux du prisme et se disperse au vent.



Ce qui fut neige, éclairs, cristal et pierreries
Retombe et flotte encor sur le bassin troublé
Et bave et rôde autour des bêtes accroupies,
Béantes de l'effort où leur col s'est enflé.

Car l'eau, pour qu'elle darde, étincelle et jaillisse,
A passé par leur gorge en hoquets lumineux,
Lavant le bronze rauque et mouillant le plomb lisse
Où rampe un ventre mou près d'un dos épineux.

Je sais que pour dompter la horde fabuleuse
Qui aboie en silence et qui hurle sans voix
Et jette à leurs pieds nus sa colère écumeuse,
Il est toujours des dieux debout et l'arc aux doigts.

J'en ai vu qui dressaient sous la pluie irisée
Le sceptre, le trident, la massue et la faux
Et, divins moissonneurs de la gerbe brisée,
Cassaient d'un geste dur la tige des jets d'eaux,

D'autres, le pied au socle ou serrés dans la gaine
Qui porte leur stature ou qui leur monte au flanc,
Et l'un d'eux dont la course éternellement vaine
Précipitait encor son immobile élan.



Aucun n'a plus besoin, pour réduire au silence
Les Dauphins de la vasque et les Dragons du bord,
De lever le trident ou de brandir la lance
Sur le mufle d'airain ou sur la gueule d'or.

Tout s'est tu. Le soleil aux jointures des dalles
Chauffe la mousse droite et, tournant autour d'eux,
Allonge doublement les ombres inégales
Des buis pyramidaux et des ifs anguleux,

Mais toi, las des jardins somnolents et superbes
Où le bronze verdit à l'abri du cyprès,
Laisse l'allée aride et marche dans les herbes,
Loin du parc mort taillé au milieu des forêts.

Si ta bouche désire une eau qui désaltère
Et non l'onde croupie aux feuilles des bassins,
Couche-toi sur le ventre et pose contre terre
Ton oreille attentive aux appels souterrains;

Car toute la forêt chante de sources vives
Dont le murmure épars circule au sol vivant,
Et leur sombre fraîcheur, nourricière et furtive,
En elle s'insinue et partout se répand.



Ce sont elles qui font du tissu des racines
Surgir le hêtre droit et le chêne aux durs nœuds,
Et c'est vers leur attrait que se penche et s'incline
Le bouleau jaune et blanc parmi les saules bleus.

Ce sont elles qui font, sur les mousses des sentes,
Errer les mêmes dieux à longs traits enivrés
D'avoir rebu la vie aux eaux adolescentes
Où se sont rajeunis leurs corps régénérés.

Salut, ô vous, amis des sources forestières !
Nul ne vous a sculpté des visages d'airain,
Ni des torses de bronze ou des hanches de pierre ;
Aucun marbre immortel ne vous a faits divins.

Le chêne vous ébauche en son tronc énergique.
Vous êtes à la fois partout où la forêt
Pousse des profondeurs de la terre magique
Son aspect surhumain où le vôtre apparaît.

Elle vous a prêté ses formes et ses forces ;
Votre souffle est en elle et le sien vous émeut,
Et par vos muscles sourds qui bombent les écorces,
Chaque arbre porte en lui la stature d'un dieu.

HENRI DE RÉGNIER.

TIFLIS

Il est des villes évocatrices : Naples, Venise, Stamboul, Moscou. Au prononcé du nom, seul, c'est comme un rideau qui s'élève sur le plus majestueux, le plus coloré des spectacles. Un fait, immédiatement, se précise, synthétisant toute la ville : Naples et son golfe, Venise et ses gondoles, Stamboul et sa Corne d'or, Moscou et son Kremlin. Vous souhaitez vous y rendre, et, si quelque occupation, quelque goutte malencontreuse vous cassent bras et jambes, « vous soupirez, seigneur, ainsi que je soupire, » et enviez les heureux qui peuvent aller, voir et toucher. — A Naples, à Venise, à Stamboul, à Moscou, ajoutez Tiflis !

Tiflis ! nom magique et évocateur s'il en fut ! Tiflis ! couchée comme un nid d'aigle au creux de ses montagnes ! Tiflis ! la patrie de la beauté classique, le marché des Géorgiennes aux yeux de velours, aux chairs blanches pétries de la neige de l'Elbrouz et du Kazbeck ! Tiflis ! le pays des héros de la guerre de l'Indépendance, aux kandjars d'or pendant à la ceinture d'or !

Hélas ! ami lecteur, trois fois hélas ! Il en est des villes comme de bien des femmes : adorables, mais de loin. Regardez-en les photographies, autosuggestionnez-vous, mais n'y allez pas ; ne tombez pas du rêve ! Tout, en dehors, n'est que cendre, que désillusion !

Sur le vapeur qui m'emportait se trouvait le *Voyage au Caucase*, d'Alexandre Dumas. Je l'avais lu, tout naturellement.



POPE ARMÉNIEN A TIFLIS

Chat échaudé craint l'eau chaude, et mon eau chaude à moi avait été l'Inde et le Stamboul de Loti. J'avais donc bien des raisons de me méfier de Dumas ! Mais ce diable d'homme a un tel coup d'aile, il sait si bien dramatiser et poétiser les riens que — comme l'eau d'un fleuve qui glisse fatalement sur sa pente — je m'y étais laissé prendre. Pour me servir d'un mot trivial, mais caractéristique : *j'avais gobé.*

Au débarquer du train de Bakou,

j'étais plein d'héroïsme et quelque peu... d'amour. Comme le Brésilien de l'opérette célèbre, j'aurais volontiers crié : « Où sont les femmes ? » Comme aussi, avec Dumas, j'aurais crié : « Où sont les héros ? » — La première femme que je vis en descendant du train se présenta sous les traits d'une vieille dont la figure portait les stigmates de toutes les races et qui semblait en résumer les caractéristiques côté laideur. Quant aux héros, j'en vis un. Il avait une tignasse à faire mourir d'envie les moutons de Panurge. Il était revêtu d'une longue lévite noire, serrée à la taille par une ceinture d'argent. Des cartouchières d'argent brillaient sur sa poitrine et des kandjars damasquinés pendaient à sa ceinture. Il était trop jeune pour avoir vu Schamyl, mais son père, sans doute, l'avait connu. Dans ses veines coulait, à coup sûr, le sang des *braves*. Je le regardai, en proie à une admiration émue. Il vint à moi, souriant, me dit : S'il vous plaît ? et me prit mon sac : le malheureux était commissionnaire !

J'étais à peine remis de ce coup qu'une nuée de héros s'abattit sur moi, tous armés jusqu'aux dents, qu'ils avaient fort blanches, les yeux terribles. Je crus ma dernière heure arrivée et fermai les yeux. Quand je les rouvris, je contemplai mes héros en train de prendre d'assaut mes bagages, cependant qu'un gendarme, à grands coups de poing dans le dos, essayait de leur inculquer un peu de méthode. Ils portèrent mes bagages à un « phaétonne ». L'un d'eux grimpa à côté du cocher pour me conduire à l'hôtel, me salua poliment sous la porte cochère, empocha mon pourboire et disparut.

Je voulus en avoir le cœur net. Un bout de toilette, le déjeuner du matin expédié à la va-vite et j'étais sur le Golovinsky Prospect, la promenade à la mode de Tiflis. La foule en deux courants distincts y circulait. J'y lorgnai les femmes avec une insistance qui, sans doute, leur sembla de l'admiration, car plusieurs me sourirent — mais qui n'était que de l'observation : je cherchais la belle Géorgienne !

J'en vis des grasses, des minces, des grandes, des minuscules ; j'en vis qui avaient le nez long, le nez épaté, le nez crochu, le nez retroussé : j'en vis qui avaient des chapeaux où s'étaient donné rendez-vous toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, qui portaient des toques, qui portaient des bérets, qui portaient d'affreux demi-tromblons ; j'en vis qui sentaient la violette, d'autres la rose, d'autres le patchouli ; je vis que toutes avaient de gros pieds, de grosses mains, de grosses tailles ; je vis que toutes avaient d'admirables yeux ; — mais je ne vis pas la belle Géorgienne !

Le paysage me consola.

— Si vous voulez bien voir Tiflis — m'avait dit l'aimable propriétaire de l'hôtel d'Orient où j'étais descendu — montez en voiture, dites au cocher de vous conduire au jardin botanique, fermez les yeux en route, ne les ouvrez que là-haut, tout là-haut, et vous m'en direz des nouvelles.

Je suivis ce conseil, en partie, du moins, pris un phaéton, et, sans fermer les yeux, donnai l'adresse indiquée. La voiture roula quelques instants dans la rue du Palais, la rue chic, aux magasins à l'instar de Paris, avec, un peu plus loin : « Entrée de l'instar », — traversa la place d'Érivan où se trouvait l'ancien théâtre qui brûla, — descendit dans la direction du bazar, — coupa un minuscule carrefour — et me sembla devoir s'engager dans une montée telle que je songeai au vers de La Fontaine :

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Six forts chevaux tiraient un coche.

En fait de six chevaux, j'en avais deux qui me paraissaient d'une qualité douteuse. Quant à la montée, elle était, non seulement malaisée, mais impossible. Elle était pavée de... bonnes intentions et de grosses pierres qui étaient venues là on ne sait trop pourquoi. Je fis mine de descendre, croyant que l'habitude était de faire la route à pied. Mon cocher s'indigna, me fit rasseoir,

lança ses chevaux. En quelques minutes, dans un ébrouement des quatre fers, un enveloppement de coups de fouet, les pauvres bêtes, à la mine piteuse, avalèrent la côte : ma parole, ils semblaient rager !

Une petite place, une barrière en bois, des arbres derrière : c'est le jardin botanique.

J'entre. A droite, à 100 mètres de haut, la ruine abrupte, gigantesque. A gauche, le torrent dans une gorge à pic. Devant, une mince bande creusée dans le roc, le jardin botanique et son unique ou presque unique allée. Solitude, calme absolu. J'interroge un gardien. Il m'explique que les ruines sont celles de l'ancienne forteresse persane de Nari-Kala. J'attends une légende, il n'y en a pas.

Le jardin botanique, ou plutôt sa presque unique allée, monte insensiblement sur une longueur de 500 mètres environ. Comme il faut justifier ce nom de botanique, les arbres sont habillés d'étiquettes où un triple nom s'étale : le vulgaire, le nom scientifique russe, le nom scientifique latin. Vous ne sauriez croire l'effet que produit un arbre affublé d'une terminaison en *us*, en *a* ou en *um*.

L'unique ou la presque unique allée du jardin continue à flanc de montagne, toute droite d'abord, puis en zigzag, puis à pic.

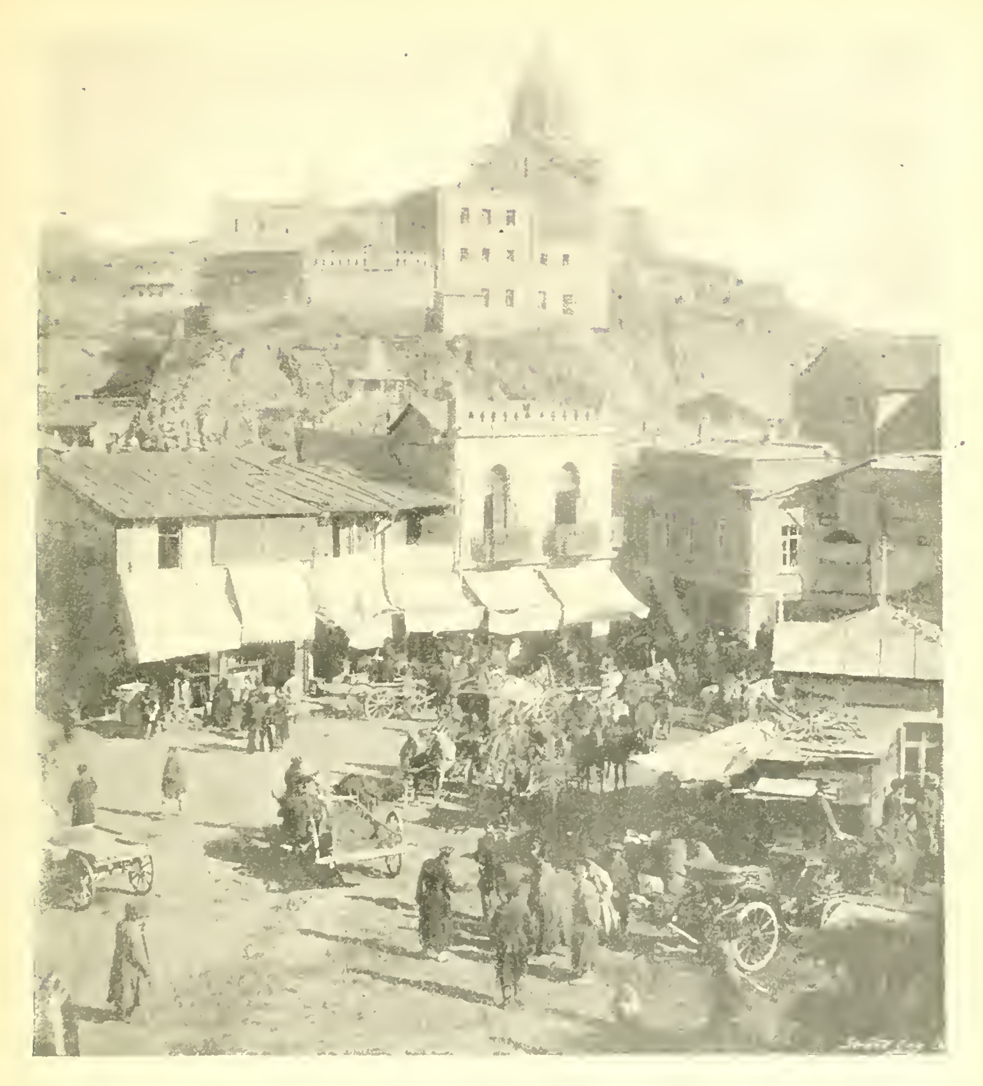
Après bien des efforts, le coche arrive en haut.

Une porte de bois devant vous est ouverte, vous la franchissez, et, c'est plus fort que vous, — vous faites : ah ! Le spectacle qui s'étend sous vos yeux est admirable, au-dessus de toute imagination : c'est vraiment du beau et du beau absolu !



UNE RUE DU BAZAR A TIFLIS

Au loin, tout au loin, les blancheurs immaculées du Kazbeck, sa bosse de neige ronde, semblable au trône d'une divinité, à laquelle d'autres divinités assises sur des trônes moindres feraient la cour — un *decrescendo* de neige, de demi-neiges, de gris, de fauve, de vert



LE BAZAR A TIFLIS

de rhododendrons, de vert d'herbe, — des montagnes, des presque montagnes, des collines. — Une plaine immense où miroite le ruban d'argent de la Koura ; puis, à vos pieds, enfin, Tiflis tout entière, résumée de telle façon qu'un seul regard semble pouvoir l'absorber, avec ses églises aux dômes d'or, ses maisons russes, géorgiennes, persanes, arméniennes, de tous les styles, de toutes les couleurs, aux toits plats, aux vérandas ouvragées, ses moulins qui battent les méandres du fleuve et dont on aperçoit distinctement les palettes !

La voilà la belle Géorgienne aux yeux de velours, à la chair faite de l'Elbrouz et du Kazbeck, que ses amants voulurent tuer pour qu'elle ne fût pas à un autre, que cent fois ils brûlèrent, cent fois ils reconstruisirent, Tiflis l'ardemment aimée, l'ardemment désirée.

Je redescends du... rêve et du jardin botanique par un sentier de chèvre. Un coup d'œil en arrière, encore. L'arrière,

c'est une montagne chauve, qu'au printemps tricolorent les bluets, les coquelicots et les pâquerettes. Des tombeaux persans y sont çà et là disséminés, minuscules mosquées aux dômes d'émail bleu, autour desquelles des femmes en pantalon vert et en voile rose s'agenouillent le soir et soupirent! Le hasard me fait tomber dans la vieille ville, j'y suis perdu, je m'y noie, mais ne veux point demander ma route : tout droit, au hasard, je vais.

Des femmes, au torrent où se dégorgent les bains, lavent leurs linges. Elles sont vêtues de jupes roses et de corsages verts, et les linges qu'elles lavent sont roses et verts. Elles chantent une complainte inharmonique et monotone que scandent les battoirs de leurs mains, les abaissements et les redressements de leurs corps. Elles ont la croupe large et le cou nu. Pan, pan, pan! et c'est, dans l'éclaboussure de l'eau, la note rose et verte du linge : telle une aile de martin-pêcheur.

Le ferrage d'un buffle. L'animal est couché sur le flanc, les quatre pattes liées à une poutre. Les fers chauffent, à deux pas, dans un brasier qu'un enfant attise avec un grand soufflet. C'est prêt! La corne, sous le baiser du fer, grésille, fume, empuantit. Toc, toc, toc! à petits coups de marteau, les clous entrent. Le buffle soulève sa tête, comme s'il voulait voir ce qu'on lui fait, et la laisse retomber douloureusement; cependant que l'enfant lui monte sur le cou, qu'il trépigne et que le maréchal ferrant et le Tartare, propriétaire du bœuf, s'empoignent dans une querelle au sujet du prix. La paix est faite. Le Tartare donnera ce qu'on lui demande, mais il recevra en échange une poignée de clous.

Un bœuf — telles les baudruches gonflées que l'on voit aux magasins de jouets — dans un chariot, se dandine. Il est sur le dos, les quatre pattes en l'air; sa tête a disparu, il a l'air d'une outre. Outre en effet, remplie de vin de Kakhétie. Sous la queue — pardon, oui, sous la queue — se trouve la bonde. On débouche. Un filet rouge jaillit que l'on recueille et que l'on boit. Les langues claquent sur les palais : le vin est bon, goûtons encore! Oui, bon, vraiment! Marché conclu. Le bœuf est déchargé, sautille sur le trottoir dans une série de soubresauts semblables à ceux d'une balle élastique qui perd sa force et va mourir, s'affale enfin sur le flanc. De la bonde mal fermée le filet rouge coule toujours, coule dans un vieux baquet de bois jadis rempli de saumure.

Le carreau du Temple, moins les marchandes. Sur une place, ornée d'une fontaine où boivent des chevaux, une série de boutiques étalant d'inénarrables défroques : vieilles capotes d'uniforme dont on a enlevé les épaulettes, burkas tcherkesses de poil de chameau, touloupes russes, loques d'astrakan ou de fourrure. Devant les boutiques, sur des tables, des milliers de chaussures éculées, ravagées, celles du Juif errant, Ashavérus, sans doute : « 10 kopecks, 15 kopecks, 20 kopecks! » Le vendeur arménien interpelle : « Vot! vois la belle chaussure! tu y trouveras des pièces pour raccommoder les tiennes. Le cuir est pour rien! » Ils palpent, décousent, sentent, font sauter en l'air.

Dans un coin du marché, un roulement de tambour et un paillasse. Le tambour est battu par un gamin en maillot rouge, aux mains couvertes d'engelures. Le paillasse est un clown rose, avec un soleil sur la poitrine et une lune dans le dos. Il bonimente en russe, en géorgien, en arménien, en tartare : salade polyglotte! Pour 5 kopecks, on verra le spectacle debout; pour 10 kopecks, assis. Entrons. Une femme est à la caisse, grande, grasse, débordante, en maillot chair garni d'un insuffisant tutu. La salle est une boutique vide, grande comme un mouchoir de poche : nous sommes dix et nous étouffons. Un orgue moud *le Beau Danube bleu* derrière un rideau que coupe un guignol. On va commencer *seïtchas*, tout de suite. Je connais le seïtchas russe et cause avec

mon voisin, le *gorodovoï* (agent de police). Je lui dis que je suis Français, il me répond qu'il aurait voulu épouser une Française, et veut que je lui apprenne le français. Les mots russes dont il me sollicite la traduction sont — comment dirai-je? — plus que rabelaisiens. Je les lui dis, il les répète, se tord de rire et fait partager sa joie à tout l'auditoire.

Un enfant me joint au sortir du spectacle. Il a entendu dire que je suis Français, donc étranger. Étranger, je ne connais évidemment pas la ville. Il me la montrera, lui, et il sait où l'on vend de beaux tapis et de belles armes, et de belles turquoises grosses « comme mes yeux ». Ses yeux, ce disant, s'ouvrent, d'un bleu non turquoise, mais d'un bleu prune. Il est vêtu d'une chemisette rouge tombant sur un pantalon serré au genou par des bottes éculées. Ces bottes sont si grandes que l'enfant pourrait y mettre ses deux pieds. Percées du bout, percées du talon, elles font floc floc. L'enfant n'en a cure, et, tout en me couvant de l'œil, court si vite que je ne puis le suivre. Il craint de me perdre et saisit le bas de mon manteau. Cahin-caha, Œdipe d'une nouvelle Antigone, je déambule. Au bout, une falaise, à pic, ingrimpable. « Où me mènes-tu? C'est une impasse! »

Mon gamin m'a laissé monter tout seul et, ostensiblement, s'est assis; mais il a couru sans doute quelque part, car il m'arrive essoufflé, et, au lieu de me laisser faire une promenade vagabonde, me conduit à un endroit déterminé.

Oh! j'y suis! Le petit finaud est allé prévenir les marchands qu'il leur conduirait un étranger et que, dame, si l'étranger achetait, il ne faudrait pas oublier le *natchaï*. Le natchaï, c'est la bedide gommission des Russes. N'ayons l'air de rien et laissons-nous faire. « Mossié, mossié. » — « Siouplète. » — « Pajaloto. » Oreille close. « Tapis. » — « Armes. » — « Bijoux. » Oreille de plus en plus hermétiquement close. « Vive la France! » Je tressaute. L'homme qui a proféré ce cri, combien doux quand il est lointain, fume, assis sur un tapis, accoudé à des tapis, dans une boutique de tapis. D'ailleurs, il me faut des tapis. Je m'installe commodément, ou plutôt, non, on m'installe commodément. L'Arménien, qui vaut deux Juifs, trois Tartares et quatre Persans, a l'intuition qu'un voyageur qui erre depuis deux heures doit être fatigué et qu'une minute de repos lui sera agréable. Il déballe ses tapis : le fer s'engage. Un tapis à fond blanc me plaît au-dessus de tout; un autre, à fond bleu, me sourit, mais seulement assez. A ce bleu, je fais des yeux en coulisse que remarque parfaitement mon homme et je marchande éperdument le blanc. L'Arménien perd la piste. Il lâche le blanc par bonds successifs, tient bride serrée le bleu : ô monologue de Dindenault à Panurge! Tope! à mon prix, marché conclu! L'Arménien me semble rire jaune; moi, je ris rose : je suis vainqueur!

Le soir, à l'hôtel, je déballe mon achat et le montre triomphalement au propriétaire de l'hôtel d'Orient, un fin connaisseur. « Pas mal, me dit-il, mais il est de la Place Clichy! »

Je reprends le fil de mes idées et... ma promenade dans le bazar. Était-ce la joie d'avoir roulé un Arménien (?), mais il me semblait monter au Capitole. J'achetai triomphalement à des Tartares au papak velu et conique, à des Albanais en fustanelle, à des Grecs mendiants, à des Turcs enjuponnés, à des Allemands au vieux costume souabe, à des Ossètes à la calotte de feutre, à des Persans au bonnet pointu, à des Géorgiens serrés dans leurs tcherkesses, à des Turcomans, à des Lesghiens... que sais-je? à tous et à toutes : j'aurais dévalisé le bazar.

Je songeai à remercier Dieu et cherchai une église. L'une d'elles me tentait, apparue dans une échappée de ruelle, posée comme une blanche colombe au flanc de la montagne qui domine Tiflis : « Saint-David, me dit mon gamin; il y est une source où vont

boire les femmes qui veulent avoir des enfants. » Une légende! cent fois plus vite : en avant!

Par quel hasard, saint David — qui n'a aucun rapport avec le David qui se trouve sur les jeux de cartes, mais qui est un brave et excellent saint du Caucase — a-t-il donné son nom à une fontaine dont l'eau a la propriété d'aider à la reproduction de l'espèce humaine? Je l'ignore, mais, ce que je puis affirmer, c'est que pas un enfant ne naît dans la ville que saint David n'y ait coopéré. Quand j'arrivai pour lui faire mes dévotions, deux personnes appartenant à un sexe opposé au mien s'y trouvaient. Elles buvaient, dans un vieux gobelet, de l'eau de la fontaine. L'aînée semblait avoir six ans, la plus jeune pouvait en avoir quatre : déjà!



TIFLIS
LA VIEILLE VILLE — DÉFILÉ DU JARDIN BOTANIQUE

Un petit cimetière aux dalles plates, semées d'inscriptions arméniennes, entoure l'église. J'en fais le tour et tombe sur deux amoureux. Ils sont assis devant une grotte où se trouve le tombeau de Griboiedow, le célèbre auteur du *Malheur d'avoir trop d'esprit*.

Je ne m'extasierai qu'à demi sur les monuments de Tiflis : ils n'offrent qu'un intérêt relatif. Rien ne subsiste de la vieille Tiflis, fondée, en 469, par le roi Vokhang Gourgoulan, qu'un débris de vieux mur. C'était, à cette époque et si l'on en croit les légendes arméniennes, une cité merveilleuse, célèbre par ses eaux, ses jardins et ses maisons aux toits plats, étagées les unes sur les autres. Ravagée par les Turcs, les Mongols, les Persans, Tiflis était en ruine lorsque les Russes en firent la conquête. Les vainqueurs s'efforcèrent de construire une ville nouvelle beaucoup plus que d'en restaurer une ancienne. De là, une foule de monuments qui, dans une cité de type asiatique pur, viennent, pardonnez-m'en l'expression, comme des cheveux sur la soupe : une

cathédrale qui est le chef-d'œuvre du biscuit de Savoie ; un musée d'artillerie dont l'architecture odieuse écrase le jardin public sous une pluie de vieille ferraille, vieux habits, vieux... canons ; un palais du gouverneur qui n'est qu'une caserne ; une série de bâtisses peuplées de Tchinovniks et pompeusement intitulées banques, clubs, mairie, etc., toutes plus monotones et plus froides les unes que les autres. Je ne ferai donc exception que pour les vieilles églises géorgiennes ou arméniennes.

L'église de Métekh, bâtie au v[e] siècle par Gourgoulan, en même temps que Tiflis, a beaucoup souffert. Au XVII[e] siècle, on y installa une poudrière, et il en fut comme de l'Acropole, un beau jour tout sauta. Au XVIII[e] siècle, rendue au culte, elle devint l'église des rois de Géorgie. Ruinée en 1795 par le schah de Perse Agha-Mohammed-Khan, elle a été restaurée (!) par les soins du gouvernement russe.

La cathédrale de Sion date, elle aussi, du v[e] siècle et fut successivement rasée par les Turcs, les Mongols et les Persans. De curieuses fresques en décoraient les voûtes. On y vénère les reliques de sainte Nino, et notamment la croix faite de deux ceps de vigne noués avec des cheveux de la sainte. « Nino, Nino, que fis-tu de la vie? » Nino prêcha le catholicisme au Caucase, pendant le commencement du IV[e] siècle. La cathédrale de Sion possède, dans son trésor, de riches vêtements sacerdotaux et de rarissimes manuscrits.



MARCHAND DE POISSONS A TIFLIS

Si l'intérêt de Tiflis au point de vue architectural est faible, il n'en est pas de même au point de vue mœurs. Dans cet ordre d'idées, tout est curieux, tout est imprévu. Tant de races ont passé sur la fertile Géorgie, depuis les indigènes primitifs, contemporains de Jason, de Médée et de la Toison d'or, jusqu'aux Russes actuels, en passant par les éléments turcs, arméniens, mon-

gols, persans, que la population actuelle a l'aspect d'une salade cosmopolite faite avec toutes les herbes de la Saint-Jean. Deux types, cependant, ressortent avec une grande netteté : le Géorgien, l'Arménien.

Le Géorgien est un sympathique, car il est brave. Non de la bravoure mystique qui consiste à quitter un monde douteux pour un monde meilleur, à aller du mauvais au moindre — mais de la bravoure de l'homme qui, sans arrière-pensée plus ou moins égotiste, n'a pas froid aux yeux. Cette bravoure est dans leur sang, dans l'air qu'ils respirent, dans les montagnes qui les entourent. Leur littérature nationale n'est qu'une série de Chansons de Roland, dont trois des plus grands poètes russes, Pouchkine, Lermontoff et Tolstoï, se sont inspirés. Là, pas de pleurnicherie, pas de faux sentimentalisme, pas de légendes d'enfants peureux, mais de l'action. On se bat pour la patrie, on se bat pour l'amour, on se bat... pour rien, mais l'on se bat. Aucun historien indigène n'a pu narrer les merveilleux héroïsmes de la guerre de l'Indépendance : les Russes ne le lui eussent pas permis. Mais, sous forme de légendes, ces héroïsmes subsistent vivaces chez les petits enfants des preux.



CORDONNIERS DU BAZAR D'ELISABETHPOL

Les Russes ont su admirablement s'y prendre, je ne dis pas pour conquérir les sympathies, mais au moins pour paralyser les antipathies des vaincus. La force donnait d'assez piètres résultats ; la ruse trouvait en face d'elle une ruse plus grande encore ; on se servit de la misère. Le prince Vorouzoff, vice-roi du Caucase, donna des bals. Les nobles géorgiens firent d'abord la sourde oreille et s'abstinrent ; mais on leur fit savoir que cette abstention était fort mal vue. Ils comprirent, parurent aux bals et y conduisirent leurs femmes. Le premier bal se passa en conversations ; au second, on se promena dans les salons ; au

troisième, on valsa. A femme qui valse, toilette est nécessaire. A cette toilette, on consacra ses champs, ses moulins, ses vignes et ses châteaux. Des Caucasiens, on put bientôt dire ce qu'on disait des gentilshommes français du camp du Drap d'or : « Ils portent sur eux leur fortune. » Ils la portèrent, tant et plus, qu'ils se trouvèrent un beau jour ruinés. On raréfia dès lors les bals : à quoi bon ? Pour vivre, les ruinés durent bien accepter des fonctions officielles — oh ! tranquillisez-vous ! — des fonctions peu compromettantes.



IMÉRITIEN DE TIFLIS

Chez ces Caucasiens devenus fonctionnaires, comme chez les fils des héros qui portent les paquets et reçoivent les bourrades des gendarmes, un je ne sais quoi subsiste cependant, qui décèle la valeureuse race tombée en quenouille. Ce sont gueux, mais gueux grands d'Espagne.

Les Arméniens de Tiflis sont identiques à ceux de Bakou, à cela près que les uns sont les Parisiens, les autres les provinciaux du Caucase. Entre leurs mains, les grosses banques, les gros commerces, les grosses industries. On les aime peu, mais on salue bien bas leurs millions.

J'assistai, l'autre jour, à une amusante scène. Deux Arméniens se querellaient. L'un était soûl, l'autre était ivre. La scène se passait dans la grande rue qui mène au bazar, rue bordée de marchands de comestibles, colorée d'étalages polychromes de viandes rouges, de pastèques roses, de carottes, de choux, de fruits. Le litige était impossible à deviner dans les hoquets des deux ivrognes. Ils pleuraient, s'injuriaient, se menaçaient, se maudissaient, mais ne se touchaient point. La foule les

criblait de lazzis. Survint un *gorodovoï*. Il essaya de comprendre ce qui se passait, n'y parvint pas et se contenta de dire :

— Allez dormir, vous êtes ivres

Les deux ivrognes s'indignèrent :

— Nous, ivres!

Ils faisaient de grands signes de croix, se tenaient sur un pied, juraient les saintes images que c'était calomnie. L'un d'eux même, au *gorodovoï*, lança un :

— C'est toi qui es ivre!

Oh! alors, la scène changea. La foule, qui, sous toutes les latitudes, aime à fronder les autorités, éclata de rire. Le *gorodovoï*, blessé dans son amour-propre, saisit le fourreau de son sabre et commença à taper sur les rieurs. Il fallait voir la débandade générale. En un clin d'œil la rue fut déblayée, telle une volée de moineaux que chasse une pierre. Le *gorodovoï*, dont la colère n'était pas suffisamment passée, s'aperçut alors que les étalages des boutiquiers dépassaient, sur les trottoirs, l'avancement réglementaire. Au lieu de faire le procès-verbal coutumier... pan! pan! à grands coups de botte il renversa les tonneaux, les paniers, jeta à la boue les poissons fumés, au ruisseau les sacs d'oranges et de fruits. Il passait comme un ouragan, démolissant tout, brisant tout. Personne ne songea à défendre son dos ou sa marchandise, et ils étaient là pourtant une bonne vingtaine de solides gaillards armés jusqu'aux dents.



GÉORGIEN A TIFLIS

Ces lignes étaient écrites, quand le hasard m'en fit donner connaissance à un Arménien de mes amis.

— Ce n'est pas qu'ils soient lâches, me dit-il, *et à eux vingt ils seraient*

venus à bout du gorodovoï, s'ils avaient eu leurs armes. Mais ils n'en ont que les fourreaux, les armes sont engagées chez les Juifs !

Mon ami resta rêveur en entendant l'éclat de rire avec lequel j'accueillis, malgré moi, cette repartie.

Le charme des femmes caucasiennes est grand, charme fait d'yeux éclatants, de teint mat, de chevelures opulentes et de je ne sais quelle *morbidezza* qui rend leur démarche la plus voluptueuse du monde. Elles ont de l'instruction, de l'intelligence, de l'esprit, et savent s'en servir. Tout au plus pourrait-on leur reprocher d'être un peu superficielles — défaut commun à tout l'Orient où la femme n'est élevée que pour faire une amoureuse. Elles apprennent trop souvent le français et les bonnes manières avec des gouvernantes parisiennes qui sont Suissesses : de là, dans leur commerce, des lacunes parfois amusantes.

Le mouvement mondain est considérable à Tiflis. Il commence, le matin, sur le Golovinsky Prospect, continue le tantôt au jardin public de Mouchtaïd, se termine le soir soit au bal, soit au théâtre ou au cirque. Dans l'un, une troupe d'opéra italienne alterne avec une troupe russe; dans l'autre, des acteurs de passage.

Au cirque, pastorale en musique, jouée par une troupe de Petits-Russiens. Au lever du rideau, dans un décor d'isbas éclairé par une lune où le hasard d'une déchirure a fait un trou, des jeunes gens chantent un chœur populaire à cinq parties. Oh! cette musique populaire russe, vol d'oiseaux meurtris planant des steppes du Sud aux rives du Volga, ces notes qui pleurent, rient, sanglotent, s'étalent, se précipitent, tantôt amour, tantôt prières, tantôt rages!

Des jeunes filles arrivent, aux bas verts, à la jupe rouge, au corsage bariolé de perles, au *kakochnik* diadème d'or. Puis des jeunes hommes, en chemise rouge et en bottes. Les voix s'enlacent, et chastement aussi s'enlacent les couples. C'est l'été, puisque au lointain du décor se devinent les lourds épis en gerbes; l'été du Sud, au soleil de feu, à la lune de lumière, l'été où l'on doit s'aimer pour être deux, chaudement serrés, l'hiver, quand la neige bloquera l'isba. Rires d'abord, puis insensiblement mélancolie, tristesse, larmes — et les jeunes filles à droite, les jeunes hommes à gauche, s'en vont, chantant moins fort, plus bas, encore plus bas, un souffle, un rien! — Un jeune homme frappe à la porte d'une isba voisine. Une jeune fille en sort, sa fiancée. Tendresses, épanchements, promesses. Amour combattu, hélas, par la famille de la jeune fille, qui trouve le fiancé trop pauvre et veut l'évincer au profit d'un vieux, mais d'un riche. La Roussalka, la fée des eaux, tire les amoureux d'affaire et les marie.

Un goût parfumé de terroir dans ce scénario. Un bon vieux moujick ivrogne, d'abord, tombant régulièrement sur les amoureux au moment le moins psychologique, secoué, battu, riant quand même. Un *tchinovnik* (fonctionnaire) descendant du fameux tchinovnik de Gogol, « tu ne voles pas selon ton grade », s'oubliant volontiers quand on lui offre un verre d'eau-de-vie, sachant s'y prendre avec les femmes, « il a habité deux jours Moscou! » La police — ô carabiniers d'Offenbach! — arrivant sous les traits d'un perclus, d'un borgne et d'un manchot.

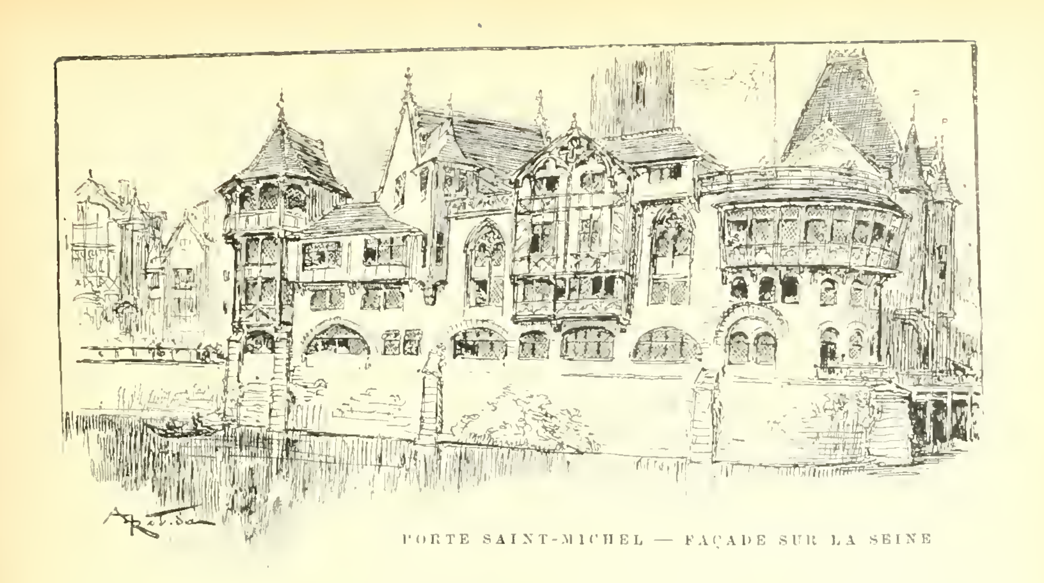
Le bon public de Tiflis se pâmait à toutes ces scènes, mais combien surtout aux scènes d'ivresse. La chanson à boire était trissée. Les moujicks, au poulailler, s'envoyaient de grandes tapes sur les épaules, criant : « C'est toi que l'acteur joue, Ivan Ivanovitch ». « Tu veux dire, toi, Timothée Mikailovitch. » Les femmes de gronder, par contre, et de dire à leurs maris : « Voilà pourtant comme tu es, quand tu rentres ivre », mais de rire aussi et d'acclamer quand la moujickesse battait son homme : « Je t'en ferai autant, va, sois-en sûr. » Hélas, de part et d'autre, autant en emporte le vent.



GÉORGIENNES PORTEUSES D'EAU A TIFLIS

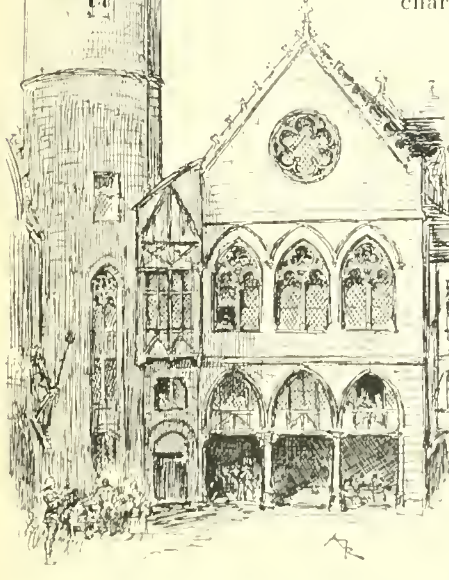
Ivresse, ivresse! Pourquoi suis-je obligé de terminer par cette ombre ces notes que j'aurais voulues imprégnées seulement de clarté. J'ai vu, de mes propres yeux vu, un ami absorber, de cinq heures du soir à quatre heures du matin, vingt-sept bouteilles de vin, dont cinq de champagne. Il se leva de table, titubant, mais pas ivre, fit seller un cheval, galopa deux heures, s'en fut aux bains turcs, et, vers le midi, tranquillement déjeuna. A quelle heure aurait-il bien pu travailler? et à quelle heure aussi, tous les autres, chamarrés d'or et d'armes, qui, sans fin, sans trêve, fêtent la dive bouteille? Le pays est la fertilité même; aux mains du paysan français, il deviendrait un des greniers de l'Asie. A quoi bon? Mieux vaut sous le ciel bleu, à la fraîcheur des eaux vives, abreuver gaiement une soif immense, et dormir.

GEORGES CARON.



PORTE SAINT-MICHEL — FAÇADE SUR LA SEINE

LE VIEUX PARIS A L'EXPOSITION DE 1900



TOUR DU LOUVRE ET MAISON AUX PILIERS

O bon Pantagruel qui, *transfretant et retransfretant la Sequane*, *aimiez à déambuler par les compites et quadriviers de l'urbe* en compagnie de Panurge, bon compagnon, coutumier des joyeuses visites aux tavernes *méritoires*, et des mauvais tours aux gens du guet, — et vous, maître François Villon « le bon poète », comme eût dit le Rodolphe Salis de la *Pomme de pin*, si toutefois le bon poète eût consenti à payer les *lippées* qu'il préférait *franches*... O Cyrano de Bergerac, qui promeniez votre longue carcasse, votre feutre à panache et votre rapière tout le long des berges de la Seine, égayées de baladins et de charlatans insignes, vous qui, sous la tour de Nesle, au château Gaillard, occupé par les marionnettes, transperciez en loyal combat le singe de Brioché, — et vous aussi, Boileau, fils de la Cité, enfant de la Sainte-Chapelle, — Molière, enfant des Halles, vous qui hantiez volontiers la même *Pomme de pin* de la vieille rue de la Calande en la Cité, c'est votre vieux Paris, le vieux Paris de votre temps, qu'on s'efforce de vous rendre et de ressusciter pendant les quelques mois de l'Exposition pour l'esbandissement de vos petits-neveux, hélas! obligés de vivre en un Paris régulier, tiré au cordeau et ratissé à l'équerre; c'est votre vieux Paris avec ses rues accidentées, ses maisons trempant du pied dans la

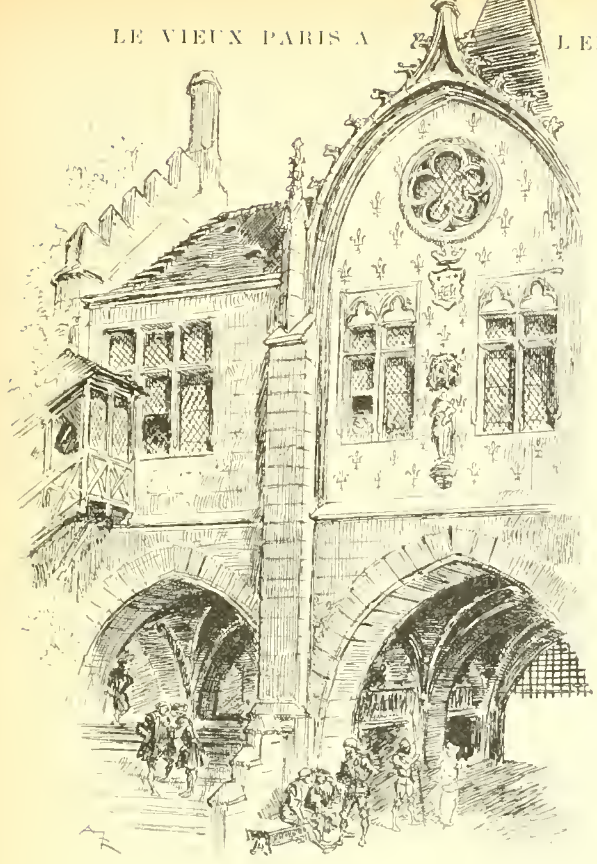
noble rivière et ses places mouvementées avec toutes les fines découpures du vieux temps dans le ciel, avec des tours, des tourelles et des échauguettes, des pinacles dentelés, des pignons de toutes silhouettes, de petites bâtisses accrochées à de hautes masses, des clochers carillonnants, des échoppes entre les contreforts des édifices, des soldats aux portes, des marchands dans les boutiques, des bateleurs sur les places, des petits métiers travaillant, forgeant, enluminant, vernissant, émaillant, et de joyeux coins où dans la fumée et le fumet des rôtisseries, près des tavernes aux enseignes rutilantes, montent des musiques et des chansons d'autrefois mêlées aux rires d'aujourd'hui...



PLACE DU PRÉ-AUX-CLERCS

Cette restitution du Vieux Paris de l'Exposition de 1900 — que *le Monde Moderne* en 1895 n'avait pas oublié dans ses projets pour l'Exposition, se souvenant qu'à Anvers, Londres, Bude, Bruxelles, Rouen, des restitutions analogues avaient été le succès d'antérieures Expositions — se construit actuellement sur la rive droite de la Seine, entre le pont de l'Alma et la passerelle dite du Vieux Paris, également en exécution.

Nous passerons rapidement sur les détails de la construction de la plate-



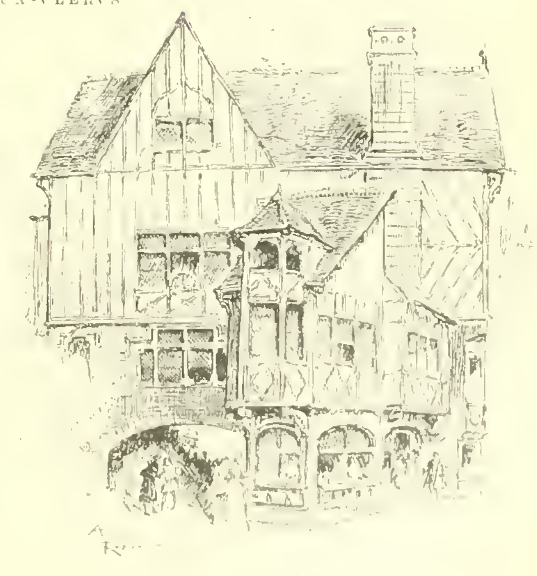
CORPS DE GARDE PLACE DU PRÉ-AUX-CLERCS

Des fenêtres du Vieux Paris en face du Champ de Mars, bien dans le centre de l'Exposition, on plane sur la grande ville et ses entours jusqu'à la Cité en amont, et jusqu'aux charmants coteaux de Bellevue et Meudon en aval.

Il se trouve, par une rencontre curieuse, que l'emplacement du Vieux Paris, dans la concavité du tournant de la Seine, possède une histoire et une histoire des plus intéressantes.

Au moyen âge, c'était une berge garnie d'oseraies au-dessous du village de Nigeon, plus tard Chaillot, dont la grande rue et l'église se voyaient à une faible distance, derrière des jardins en pente. La seigneurie de Chaillot, et par conséquent du Vieux Paris, était alors à l'abbaye Saint-Martin-des-Champs.

forme disposée en partie sur la berge et en partie sur la Seine, au-dessus du niveau des plus hautes crues. Disons seulement que, pour la conquête de son sol, le Vieux Paris a dû enfoncer dans la Seine près d'un millier d'arbres de 15 à 18 mètres qui constituent sous le Vieux Paris le plus étrange temple de Pæstum en bois qu'il soit possible d'imaginer. Pendant les six mois de travaux d'infrastructure, ce chantier à demi maritime a présenté un spectacle des plus pittoresques, avec ses arrivages de pilotis, ses batelets, sa grande sonnette battant les pieux, dont quelques-uns, rencontrant une rocaille, ne s'enfonçaient pas de plus de 1 millimètre à chaque coup du mouton de 1000 kilogrammes.

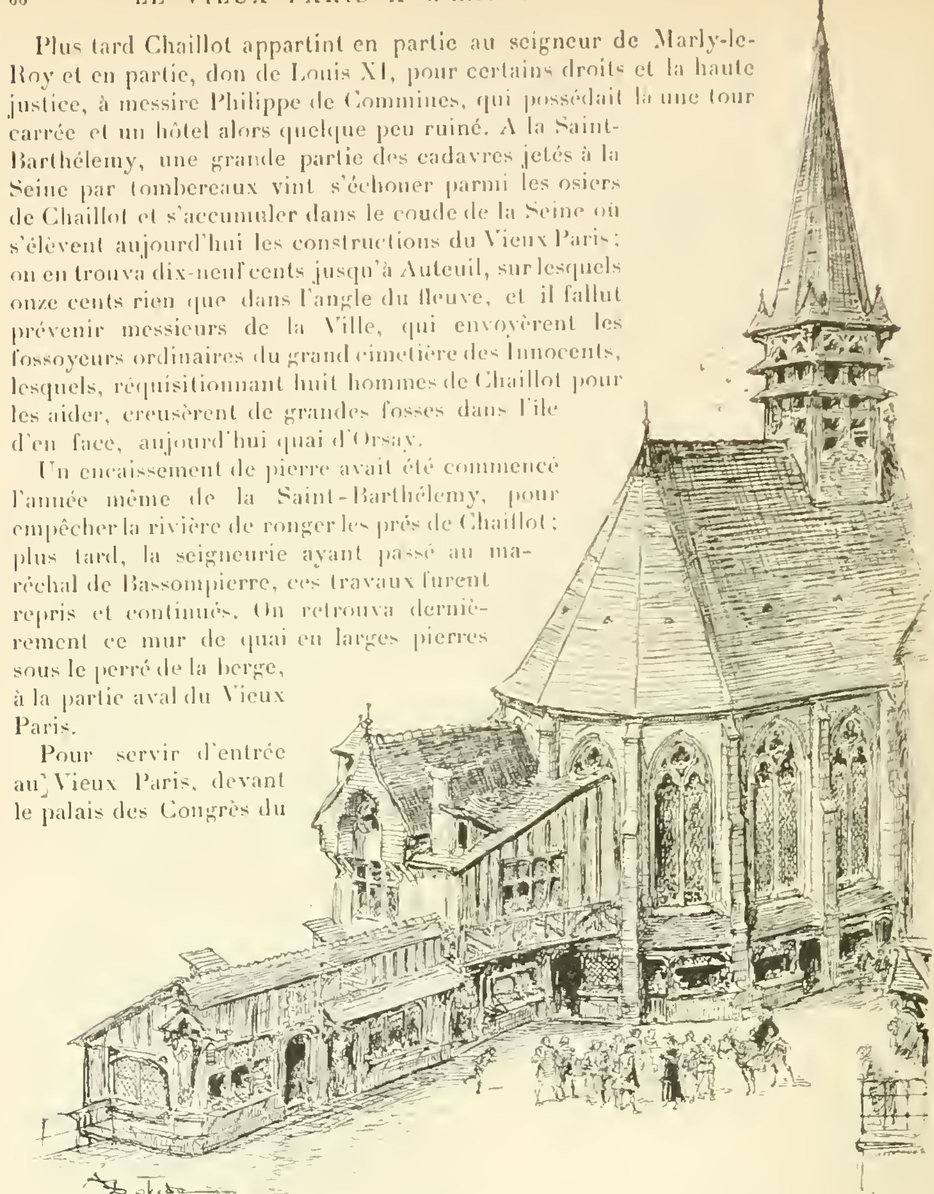


CARREFOUR
SAINT-JULIEN-DES-MÉNÉTRIERS

Plus tard Chaillot appartint en partie au seigneur de Marly-le-Roy et en partie, don de Louis XI, pour certains droits et la haute justice, à messire Philippe de Commines, qui possédait là une tour carrée et un hôtel alors quelque peu ruiné. A la Saint-Barthélemy, une grande partie des cadavres jetés à la Seine par tombereaux vint s'échouer parmi les osiers de Chaillot et s'accumuler dans le coude de la Seine où s'élèvent aujourd'hui les constructions du Vieux Paris; on en trouva dix-neuf cents jusqu'à Auteuil, sur lesquels onze cents rien que dans l'angle du fleuve, et il fallut prévenir messieurs de la Ville, qui envoyèrent les fossoyeurs ordinaires du grand cimetière des Innocents, lesquels, réquisitionnant huit hommes de Chaillot pour les aider, creusèrent de grandes fosses dans l'île d'en face, aujourd'hui quai d'Orsay.

Un encaissement de pierre avait été commencé l'année même de la Saint-Barthélemy, pour empêcher la rivière de ronger les prés de Chaillot; plus tard, la seigneurie ayant passé au maréchal de Bassompierre, ces travaux furent repris et continués. On retrouva dernièrement ce mur de quai en larges pierres sous le perré de la berge, à la partie aval du Vieux Paris.

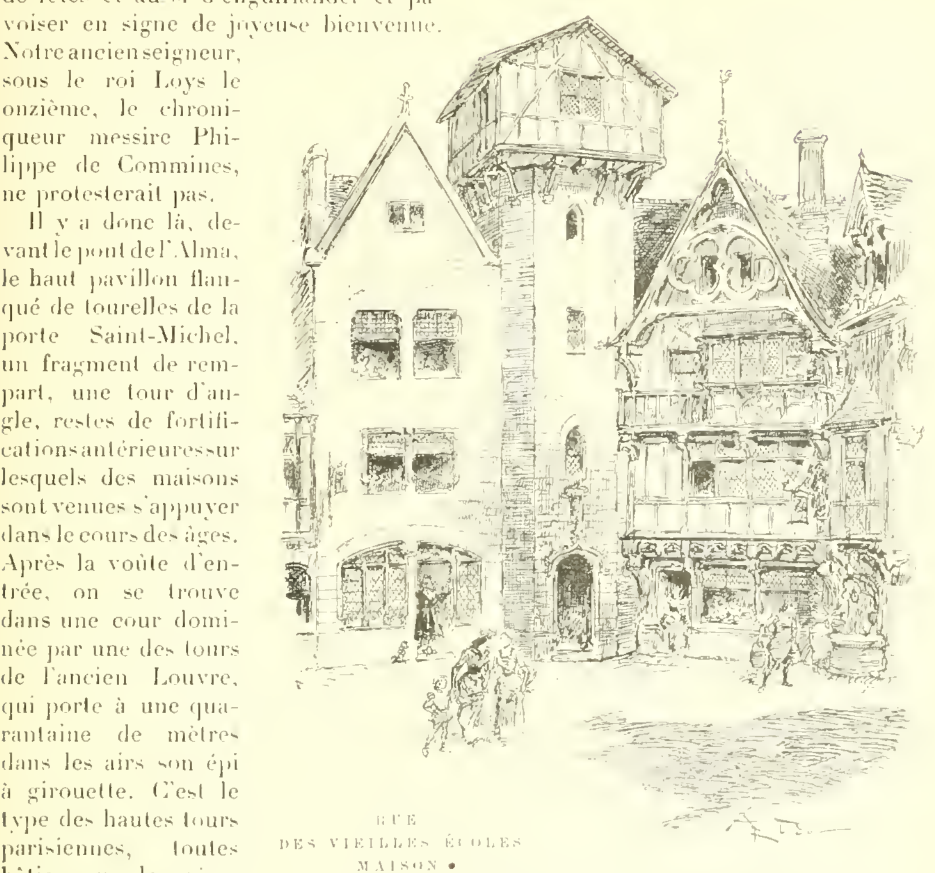
Pour servir d'entrée au Vieux Paris, devant le palais des Congrès du pont de l'Alma, on a choisi l'une des portes de la vieille enceinte sur la rive gauche, la porte Saint-Michel, extrémité de la grande traversée de Paris par la rue Saint-Denis, le Pont-au-Change, le pont Saint-Michel et la rue de la Harpe. Comme on ne pouvait songer à s'enfermer dans des bâtiments absolument militaires, ne comportant que des meurtrières pour toute ouverture, on a été amené à se supposer devant le rempart Saint-Michel par un beau jour d'entrée princière ou royale, ce qui a permis d'avoir des jours suffisants, d'établir des eschaffaux,



LES ÉCHOPPES ET BOUTIQUES AU CHEVET DE SAINT-JULIEN-DES-MÉNÉTRIERS

d'accrocher aux murailles des bretèches de fêtes et aussi d'enguirlander et pavoiser en signe de joyeuse bienvenue. Notre ancien seigneur, sous le roi Loys le onzième, le chroniqueur messire Philippe de Commines, ne protesterait pas.

Il y a donc là, devant le pont de l'Alma, le haut pavillon flanqué de tourelles de la porte Saint-Michel, un fragment de rempart, une tour d'angle, restes de fortifications antérieures sur lesquels des maisons sont venues s'appuyer dans le cours des âges. Après la voûte d'entrée, on se trouve dans une cour dominée par une des tours de l'ancien Louvre, qui porte à une quarantaine de mètres dans les airs son épi à girouette. C'est le type des hautes tours parisiennes, toutes bâties sur le même modèle au temps de Charles V. Telles étaient, pour le Louvre, les tours d'angle du château proprement dit, et surtout la tour du Bois, à l'extrémité de la muraille parisienne qui engloba le Louvre sous Charles V, la tour du Coin, la tour de Nesle en face, que reliait à la tour du Coin une chaîne tendue, le soir, à travers la Seine, et enfin, à l'autre extrémité de Paris, devers l'arsenal et l'hôtel Saint-Paul, la tour Barbeau, qui terminait l'enceinte de Philippe-Auguste, et la tour Billy, qui bouclait celle de Charles V. Les fenêtres percées dans la tour du Louvre du Vieux Paris sont celles du magnifique escalier appliqué à la grosse tour par Charles V, la grande vis si fameuse dans les annales du vieux Louvre.



RUE DES VIEILLES ÉCOLES
MAISON DE ROBERT ESTIENNE, TOUR DU COLLÈGE FORTET
MAISON DE THÉOPHRASTE RENAUDOT

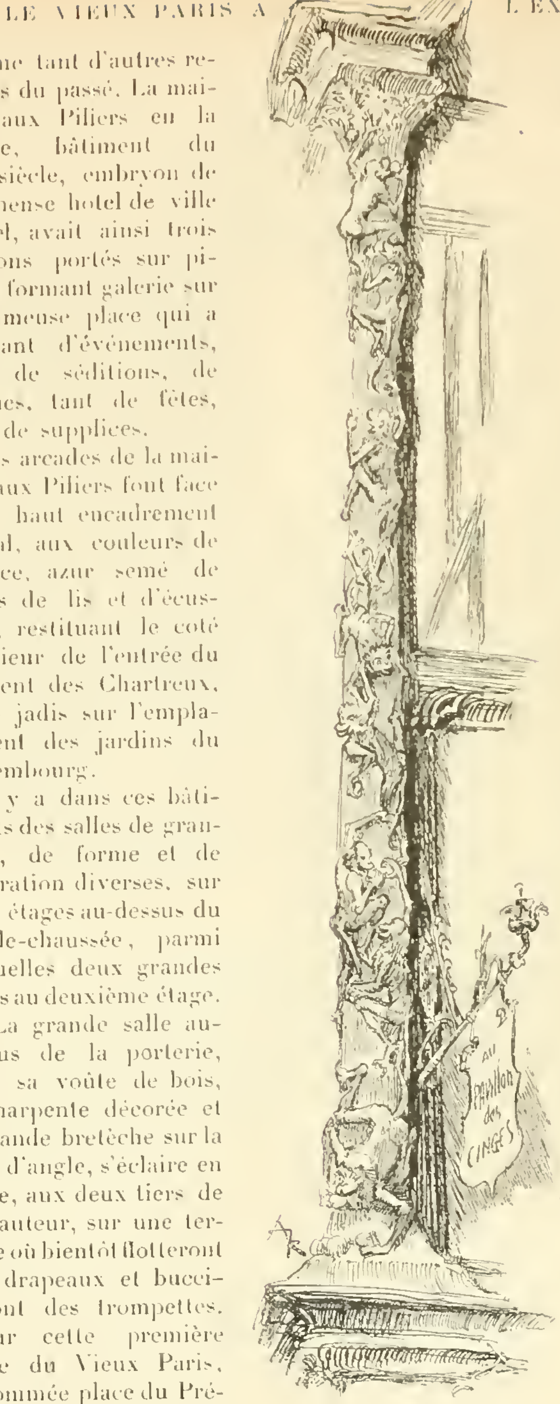
Voisinant avec ce souvenir du Louvre des rois se dresse un fragment du Louvre bourgeois et populaire, du premier hôtel de ville de Paris, l'un des pignons de la maison aux Piliers, achetée par la Ville en 1357 pour remplacer les anciens Parloirs aux bourgeois, dont l'un, la Maison de la corporation des marchands de l'eau, s'abritait, au XIIIe siècle, en une petite bicoque sous le Châtelet, et dont un autre occupa une construction carrée à cheval sur l'enceinte de la ville près la porte Saint-Jacques, construction retrouvée et balayée sans pitié de nos jours,

comme tant d'autres reliques du passé. La maison aux Piliers en la Grève, bâtiment du XIV[e] siècle, embryon de l'immense hotel de ville actuel, avait ainsi trois pignons portés sur piliers, formant galerie sur la fameuse place qui a vu tant d'événements, tant de séditions, de drames, tant de fêtes, tant de supplices.

Ces arcades de la maison aux Piliers font face à un haut encadrement ogival, aux couleurs de France, azur semé de fleurs de lis et d'écussons, restituant le coté intérieur de l'entrée du couvent des Chartreux, situé jadis sur l'emplacement des jardins du Luxembourg.

Il y a dans ces bâtiments des salles de grandeur, de forme et de décoration diverses, sur trois étages au-dessus du rez-de-chaussée, parmi lesquelles deux grandes salles au deuxième étage. — La grande salle au-dessus de la porterie, avec sa voûte de bois, sa charpente décorée et la grande bretèche sur la tour d'angle, s'éclaire en outre, aux deux tiers de sa hauteur, sur une terrasse où bientôt flotteront des drapeaux et buccineront des trompettes.

Sur cette première place du Vieux Paris, dénommée place du Pré-aux-Clercs, s'embranchent deux circulations, la *rue des Vieilles-Écoles*, à gauche, qui s'ouvre plus loin largement sur la Seine, et la *rue des Remparts*, à droite, rafraichie aussi, non par de l'eau, mais par la verdure des vieux arbres trouvés sur l'emplacement.



POTEAU CORNIER
DE LA
MAISON NATALE DE MOLIÈRE

Prenons la rue des Vieilles-Écoles, parmi les vieux pignons de pierre et de bois serrés les uns contre les autres : en voici tout de suite un qui reproduit exactement la maison natale de Molière, la vraie, non celle de la rue de la Tonnellerie où Molière vécut enfant, quand maître Poquelin, son père, y eut transporté sa boutique de tapissier, mais celle de la rue des Étuves-Saint-Honoré où, pour commencer, le tapissier avait sa boutique à l'enseigne du Pavillon des *Cinges*. C'était une maison du XV[e] siècle, qui vécut jusque vers 1810. Sa particularité était un poteau cornier remarquable, sculpté à partir du premier étage jusqu'au grenier et qui figurait, non, comme d'habitude, un arbre de Jessé, mais un arbre quelconque, sur le tronc duquel grimpaient, en des postures diverses, une douzaine de singes cueillant des pommes ou des oranges. La maison abattue sous l'Empire, l'arbre des singes fut transporté comme une curiosité du moyen âge au Musée des monuments



MAISON
DE NICOLAS FLAMEL

français — où il ne se retrouva plus à la dispersion, ayant sans doute été débité en bois à brûler par les employés.

La maison d'à côté est encore une maison de Parisien célèbre; celle-ci existe encore rue de Montmorency, 45, mais totalement défigurée; elle est ici restituée d'après des dessins du siècle dernier : son propriétaire, Nicolas Flamel, la reconnaîtrait. L'enlumineur, le savant quelque peu mystérieux et alchimiste, suivant la légende populaire, bon et brave homme dans la réalité et philanthrope, la fit construire en 1407 comme maison de rapport; mais, trouvant suffisants les loyers qu'il tirait des boutiques et des beaux étages, il logeait en haut des artisans qui ne lui devaient, pour toute redevance, qu'un *Pater* et un *Ave*. Une inscription gravée sur la sablière, au-dessus des boutiques, le constate.

La poutre, à l'inscription à demi effacée aujourd'hui, a été reproduite fidèlement, ainsi que le grand bas-relief où Nicolas Flamel et dame Pernelle son épouse, flanqués chacun de quatre anges priant, se voient agenouillés devant une représentation de la Sainte Trinité.

A deux pas, autres maisons. Flamel représentait l'art du calligraphe rubriqueur et du miniaturiste du moyen âge à son moment le plus brillant, les deux maisons voisines nous montrent l'art nouveau de la typographie se préparant à lancer par le monde ses beaux livres à figures sur bois du XVIe siècle, puis la Presse, le Journal, l'énorme puissance des temps modernes dans le berceau de ses premiers vagissements. Rapprochement intéressant, ces deux maisons voisines du bon enlumineur sont celles de Robert Estienne, *A l'Olivier*, et de Théophraste Renaudot, *Au Grand Coq*. Nous sommes chez Estienne quelques années avant que le roi François, père des lettres, y vienne visiter le maître imprimeur; mais la vieille presse à bras, le vieux mobilier typographique, les épreuves accrochées par une ficelle, sollicitant les corrections du docte passant, s'y trouvent déjà.

Théophraste Renaudot, en cette maison du *Grand Coq*, rue de la Calande, près le Palais, vieux pignon du XVe siècle, fonda bien des choses : un dispensaire de consultations médicales gratuites et de pharmacie, un bureau d'adresses et de rencontres — auquel Montaigne avait déjà songé — c'est-à-dire quelque chose comme les *Petites Affiches*, pour offres et demandes, et enfin, en 1637, la *Gazette*, mère Gigogne d'une innombrable et bruyante postérité.

Une tour d'escalier s'accroche au pignon de Renaudot; c'est une tour d'escalier comme les vénérables collèges de l'Université en possédaient au flanc de leurs bâtiments, comme il en reste une encore auprès du Panthéon — laquelle conduisait à la chambre où s'organisa la Ligue entre quarteniers et curés, moines et agents de messieurs de Guise

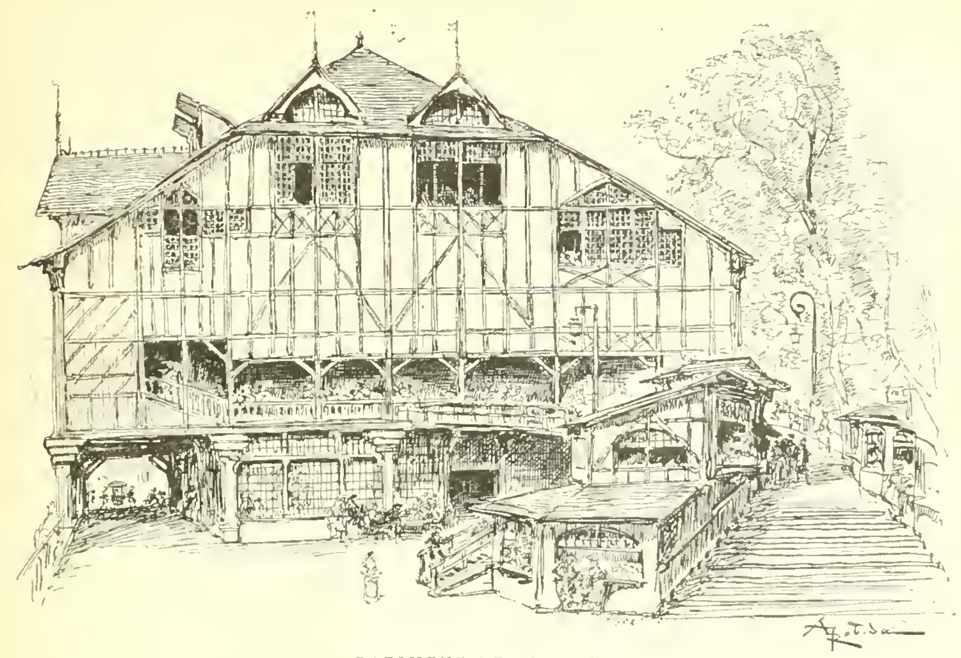
Puis viennent le *Grand Logis*, hôtel de quelque riche bourgeois ou de quelque brave seigneur, des maisons de moindre importance, et tout un groupe de boutiques, d'échoppes moutonnant au chevet de l'église du Vieux Paris, car le Vieux Paris a son église, au clocher ardoisé, lançant dans les airs les envolées de ses cloches et les chansons de son carillon. Cette église n'est pas la première venue, elle est pittoresque par son architecture, par son origine, par son affectation même qui dura jusqu'à sa fin malheureuse sous la Révolution.

VOUTE DU GRAND CHATELET
ENTRÉE
DU PONT-AU-CHANGE

C'est Saint-Julien-des-Ménétriers, église de la Confrérie des jongleurs ménestrels, plus tard de la Corporation des musiciens, Communauté des joueurs d'instruments et Académie de danse, ancienne Communauté des maîtres à danser. Voilà des titres. Fondée en la grand'rue Saint-Martin, au milieu du XIVe siècle, sur l'initiative de deux ménestrandiers, avec les économies de la corporation, l'église se complétait d'un hôpital pour les pauvres jongleurs vagabonds. Fut-elle jamais achevée? la chose est douteuse; le portail décoré de statues — un roi David jouant de la harpe, saint Genest, comédien romain et martyr, saint Julien l'Hospitalier — et d'angelots dans la voussure jouant de la viole, du rebec et autres instruments, s'achevait en un pignon de maison à pans de bois apparents.

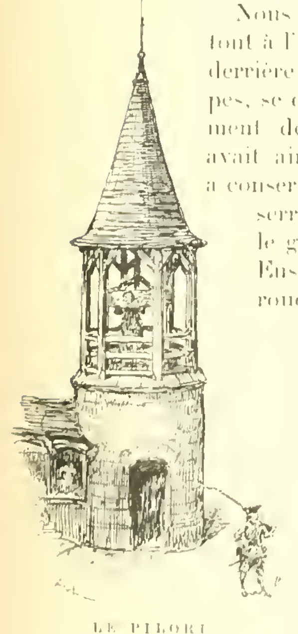
Le quartier purement moyen âge du Vieux Paris finit ici au carrefour Saint-Julien, où aboutit aussi la rue des Remparts, bordée d'autres logis et d'échoppes. Nous ne sommes point en une ville morte, il ne s'agit pas non plus d'une restitution ayant apparence de vie simplement dans les rez-de-chaussée et se terminant au-dessus en décor : toutes les maisons sont occupées et habitées depuis le haut jusqu'en bas, et tous les habitants de ces maisons, petits marchands, bourgeoises, gens de métier, servantes, taverniers, portent les costumes de leur profession et de leur époque. Les portes, d'ailleurs, sont gardées par une troupe d'archers du guet royal, portant sur leur hoqueton les armes de la Ville. Que nul ne se hasarde à bouter le désordre ès rues ou gresver de meschiefs et vilenies les bonnes gens de la Cité, les archers ont bons fauchards et guisarmes, sans doute quelque basse fosse se cache dans les maçonneries des tours, et dans tous les cas un Pilori s'élève à quelques pas de Saint-Julien, où, sur sentence des juges du Châtelet, les délinquants pourraient au besoin faire quelques heures d'exposition.

Chaque logis, chaque maison possède son enseigne sculptée ou peinte, ou grinçant à quelque potence fleurie d'arabesques de fer. On n'a eu garde d'oublier les enseignes fameuses d'autrefois, la *Truie qui file*, la *Chèvre qui harpe* et l'*Ane qui vielle*, les *Quatre Fils Aymon* chevauchent leur cheval Bayard; l'*Ymaige monseigneur Saint-Denys* fait face à la charcuterie du *Grand Saint Antoine*, puis viennent les *Trois saumons*, l'*Homme sauvaige*, le *Bœuf couronné*, la *Lamproye sur le*



BATIMENT DES HALLES

gril, l'*Homme armé*, la *Bonne Femme*, le *Pot d'étain*, le *Heaume*, l'*Ane rayé*, l'*Escarcelle*, etc.



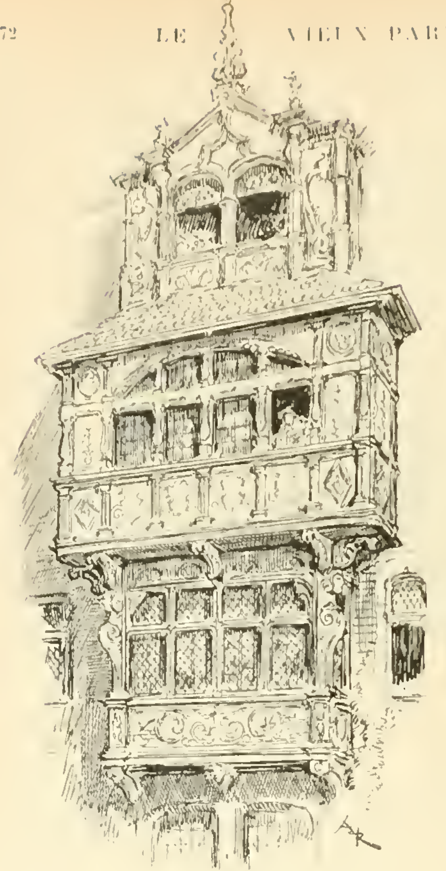
LE PILORI DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

Nous avons parlé du Pilori tout à l'heure; à côté de lui, derrière un groupe d'échoppes, se dresse le grand bâtiment des Halles; il y en avait ainsi, Jeaurat nous en a conservé l'image, plusieurs serrés et enchevêtrés vers le grand Pilori de Saint-Eustache et la rue Pirouette. Admettons que ce bâtiment des Halles, enlevé à la harengerie ou à la lingerie, a été desaffecté et transformé en théâtre, avec cabaret populaire sous les piliers. Les théâtres du XVIIe siècle, l'hôtel de Bourgogne, le théâtre du Marais, étaient ainsi des salles charpentées, d'anciens jeux de paume souvent, sans fauteuils et sans balcons de velours. Les fermes de cette charpente apparente ont 25 mètres de portée; dans chaque travée, de grandes lucarnes irrégulières s'ouvrent dans le toit, parachevant l'aspect pittoresque de la salle où de grandes auditions musicales dirigées par Colonne alterneront avec des défilés de toutes les pièces fameuses en tout genre, de tous les types célèbres du théâtre d'autrefois.

Une double circulation commence ici, celle d'en bas qui se poursuit sous les galeries — les vieux piliers des Halles si connus autrefois — et une circulation supérieure par une rampe partant du pied du Pilori, toutes deux aboutissant au Châtelet.

Devant la façade aval des Halles, formée de quelques pignons, comme la rue de la Tonnellerie en avait encore au commencement du siècle, se dresse l'entrée du Châtelet, s'ouvrant entre deux tourelles et coiffée du clocheton de sa petite chapelle.

La voûte du Châtelet donne accès au



BRETÈCHE RENAISSANCE

Pont-au-Change. Nous sommes ici dans le XVII[e] siècle, sous le roi Louis XIII; les soldats montant la garde à l'entrée du pont, le mousquet sur l'épaule, donnent la date, tandis que la circulation inférieure passant sous le pont arrive à un petit coin complètement XVIII[e] siècle par ses boutiques, sa décoration et ses habitants.

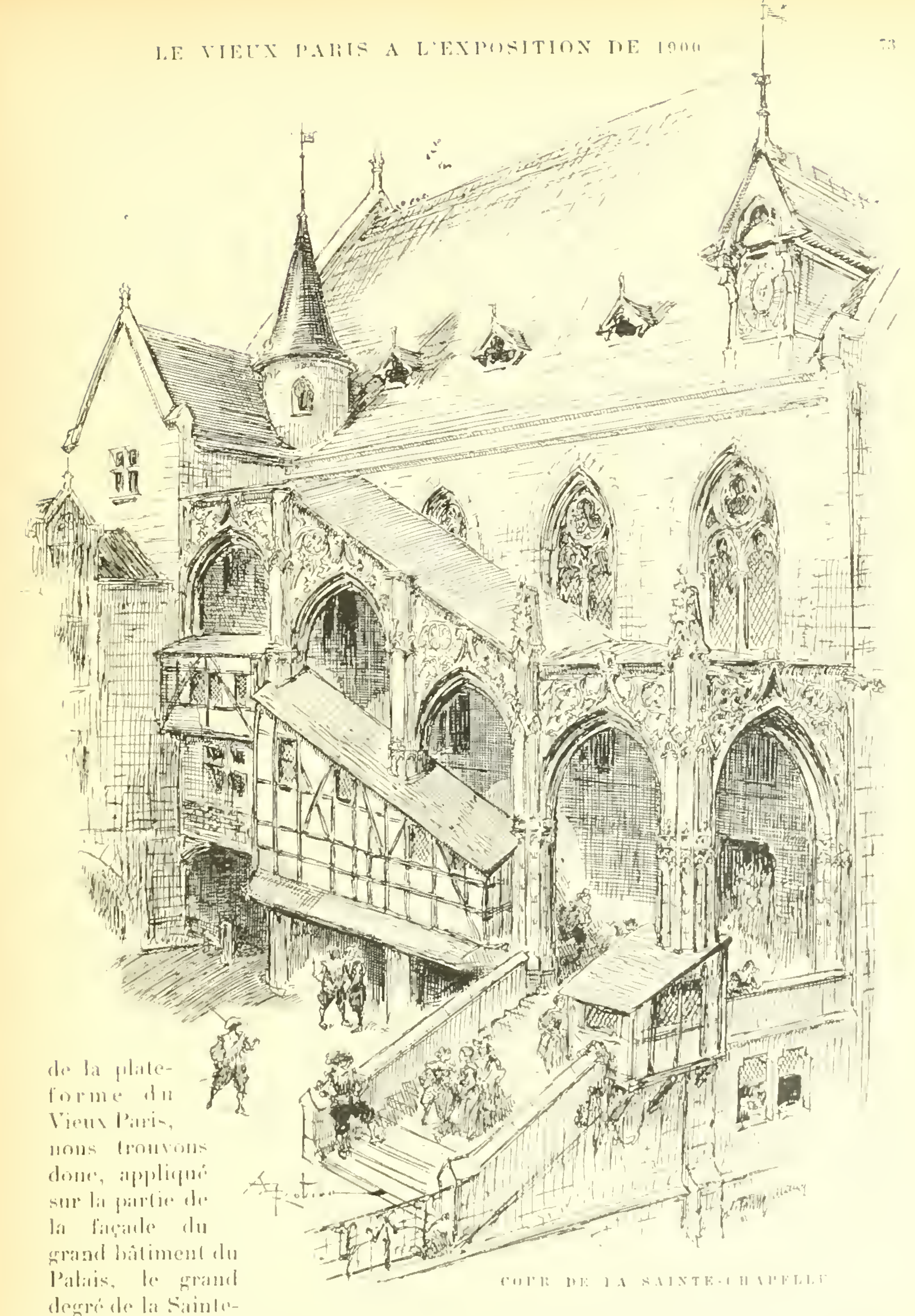
Par notre Pont-au-Change qui mène du Châtelet au Palais, nous avons voulu donner une idée de ces vieux ponts à maisons d'autrefois, formant sur l'eau des rues à maisons irrégulières d'abord, plantées en encorbellement sur les poutres ou sur les pierres du pont, au-dessus de moulins tournant d'arche en arche, puis, à partir du XVI[e] siècle, transformés en rues à constructions symétriques toutes semblables, la brique venant jouer dans la pierre, où des sculptures ajoutent des notes d'art.

C'est un pont de cette époque de la Renaissance que nous avons reproduit en partie avec ses boutiques de commerce de luxe, ses antiquaires, ses orfèvres étalant aux regards des passants, dans les vitrines de leurs boutiques XVII[e] siècle, curiosités ou objets d'art, travaillés ou mis en vente par des personnages qui semblent extraits des estampes d'Abraham Bosse.

En bas et en arrière de ce pont, entre les Halles et le Palais, il y a un coin réservé aux coquetteries du XVIII[e] siècle, un agencement de petites boutiques, comme le boulevard naissant, la foire Saint-Ovide de la place Vendôme, ou la foire Saint-Laurent en montraient, et, pour animer ce cadre fleuri de Wauxhall élégant, les marchands d'éventails et d'articles divers, la pâtisserie à la mode, le tonneau de la ravaudeuse, etc., sans oublier les chaises à porteurs promenant les visiteuses.

Le Palais constitue à l'extrémité aval du Vieux Paris, reliée à la passerelle jetée entre le Champ de Mars et le quai de Billy, un ensemble de constructions de proportions considérables ayant pour dominante le bâtiment qui reproduit une des travées de la Grande Salle du Palais, celle qui traversa tout le moyen âge et ne disparut qu'au siècle dernier. Ce bâtiment porte l'arêtier de son comble d'ardoises à une trentaine de mètres au-dessus de la plate-forme et présente sur la Seine un grand pignon ouvert par d'immenses fenestrages, lesquels, dans l'ancienne Grande Salle, où fonctionnera la Bodinière sur la fameuse grande table de marbre, découpaient leurs roses et leurs meneaux, non sur l'azur, mais sur la Tour du donjon et la Conciergerie. Après avoir suivi les circulations sous la Grande Salle même, on se trouve dans une cour, dite de la Sainte-Chapelle, largement ouverte d'un côté sur la Seine.

Dans cette cour, située, comme le Pont-au-Change, à 5 mètres au-dessus



COUR DE LA SAINTE-CHAPELLE

de la plate-forme du Vieux Paris, nous trouvons donc, appliqué sur la partie de la façade du grand bâtiment du Palais, le grand degré de la Sainte-Chapelle construit par Louis XII en face de la Cour des Comptes, écrasé, en partie par la chute de la flèche, en 1630, quelque peu restauré et resté pendant tout le cours du XVIIe siècle, le fameux perron des échoppes de libraires. Le perron de Louis XII est reproduit en entier avec ses quatre arcades, ses piliers fleurdelisés, ses échoppes de marchands suspendues suivant la ligne de l'escalier

Sur la façade, regardant la Seine, autre souvenir historique. Celui-ci rappelle l'hôtel de Bourbon, ce très vaste et très célèbre édifice féodal qui occupait presque tout le terrain entre le Louvre et le Pont-Neuf. Sa décadence commença lors de la trahison du connétable de Bourbon, quand le roi François Ier fit décapiter ses tourelles et badigeonner de jaune la façade en signe d'infamie, ce qui n'empêcha pas la Grande Salle de l'hôtel de servir aux États généraux de 1614, aux fêtes et ballets de Louis XIV, et aux débuts de la troupe de Molière...

Nous avons pris à l'hôtel de Bourbon sa belle bretèche du XIVe siècle, sur laquelle, dans les trilobes de la balustrade, se dessinaient les lettres du mot *espérance*, éternelle devise de tous les princes du sang trop rapprochés du trône. Si, réellement, dans la nuit de la Saint-Barthélemy, le roi Charles IX

... non juste roy, mais juste arquebusier,

a giboyé aux huguenots trop lents à se noyer, on donne comme lieu d'affût pour l'arquebusade, soit la fenêtre du Louvre, soit cette loge de l'hôtel de Bourbon.

Par-dessus l'autre retour de façade où de grandes fleurs de lis et des dauphins en bas-reliefs rappellent les constructions de Louis XII au Palais, une haute tour évoque un autre édifice du Vieux Paris et d'autres souvenirs. C'est le donjon de l'archevêché qui, jusqu'en 1832, mit sa note féodale dans le merveilleux paysage parisien de la pointe de la Cité, sous les aériennes découpures de l'abside de Notre-Dame, parmi les clochers des petites églises, les cloîtres et les maisons de chanoines blotties sous la cathédrale. Ce sont là les motifs principaux de ce côté du Vieux Paris, on y trouve aussi des maisons de la Renaissance, des balcons, des pignons du XVIe siècle, comme certains, les derniers, qui vont partir bientôt aux démolitions de la rue Galande. Un passage sous voûte reproduit un morceau de l'hôtel d'Harcourt, jadis en ce même quartier de l'Université, puis une rampe tourne et descend reprendre le niveau de la passerelle du Vieux Paris et du quai de Billy. Tout ce quartier est XVIe siècle, boutiquiers, gens de l'Auberge des Nations, soldats du corps de garde faisant, suivant les *maniements d'armes* de l'époque, l'exercice de la pique et de l'arquebuse, sous le morion et le corselet des troupes du roi Henry troisième...

Tel doit être le Vieux Paris de 1900, que nous construisons dans l'Exposition sur la berge du quai de Billy, avec la collaboration de M. Benouville, architecte, de M. Arana, pour l'infrastructure, pour la plate-forme qui forme notre sol, et d'artistes, sculpteurs, peintres, verriers, ferronniers et costumiers que l'on va voir à l'œuvre.

A. Robida.



EXTRÉMITÉ DE LA PARTIE AVAL — CÔTÉ DU PALAIS

L'AGRICULTURE EN BOSNIE-HERZÉGOVINE

Rien de plus pittoresque pour le voyageur que la Bosnie et l'Herzégovine, où l'on se trouve transporté en plein moyen âge. Dans ce pays qui connaît, depuis l'occupation autrichienne, la plus riante des prospérités, les sujets d'admiration se multiplient aux regards du touriste. La beauté physique des habitants, le pittoresque des costumes, la splendeur des sites alpestres, tout concourt à faire de ce voyage la plus agréable des parties de plaisir. Mais il offre, pour nous Français, un plus grand intérêt encore : nous pouvons y recueillir sur le vif de précieuses leçons sur la manière d'organiser une conquête et d'administrer un pays neuf en retard de cinq siècles sur la civilisation contemporaine.

Un parallèle instructif peut être utilement établi entre ce qu'ont fait les Autrichiens en Bosnie-Herzégovine et ce que nous avons fait autrefois en Algérie. Au lendemain de la conquête militaire, comme nous étions encore fort peu expérimentés en matière de colonisation, l'idée dominante a été de peupler notre nouvelle conquête du plus grand nombre possible de colons. La conséquence première fut de faire adopter comme ligne de conduite la dépossession des indigènes pour donner de la terre aux nouveaux colons.

En Bosnie-Herzégovine, la nécessité politique de ne pas mécontenter les musulmans turcs, dans la crainte de provoquer des réclamations de la Porte au sujet de l'occupation, fit adopter une tout autre ligne de conduite. La première préoccupation des Autrichiens a été d'assurer la sécurité, de distribuer à tous une justice impartiale et expéditive, de veiller à la rentrée intégrale de l'impôt dans les caisses de l'État en évitant la concussion des fonctionnaires, puis de doter le pays, dans la plus large



JUIVE DE DOBOJ



ARRIVÉE
DES CHARRETTES DE PRUNEAUX A DOBOJ

mesure possible, de voies de communication pour créer des débouchés à ses nombreuses richesses naturelles ; enfin, le gouvernement autrichien eut le souci d'augmenter le bien-être général en substituant aux malversations et à l'incurie de l'administration turque un régime de philanthropie, de bienveillance, de sollicitude vraiment digne d'une nation civilisée qui veut amener à elle un peuple enfant.

C'est presque exactement ce que nous avons essayé de faire en Tunisie avec le régime du protectorat, à cette différence près qu'on peut dire qu'il n'a été fait aucune tentative de colonisation agricole proprement dite en Bosnie-Herzégovine, tandis qu'en Tunisie il en a été fait de très importantes. Or, malgré ce que l'on pourrait dire de la réussite d'un grand nombre de ces tentatives en Tunisie, malgré le caractère paradoxal que peut avoir cette opinion, je pense que c'est un grand bien pour la Bosnie-Herzégovine de voir son agriculture rester en arrière et détonner, pour ainsi dire, au milieu des merveilleux progrès réalisés dans ce pays au point de vue administratif, judiciaire, économique, industriel et commercial.

En effet, au contact du conquérant, le peuple conquis, profondément troublé par cette civilisation qu'on veut lui imposer, ne peut se l'assimiler que petit à petit : l'agriculture surtout est une des choses auxquelles il est important de ne toucher qu'avec une grande circonspection. Quand on songe aux difficultés que les progrès de l'agriculture moderne ont rencontrées dans nos propres campagnes, on se rend aisément compte qu'il serait fort difficile d'essayer d'implanter, d'un coup et sans transition, les procédés scientifiques de l'agriculture moderne chez un peuple attardé aux procédés rudimentaires de culture des premiers âges.

Lancer des capitaux dans la colonisation agricole, c'est, d'autre part, exposer les colons européens à de cruels mécomptes, semblables à ceux qui ont frappé nos premiers colons algériens.

L'agriculture est une science qui vit surtout d'observations patientes et de pratique. Comment acquérir de l'expérience dans des pays nouveaux où tout est pour dérouter l'agriculteur : climat, régime des eaux, nature du sol, etc. ? Pour conquérir patiemment cette expérience et éviter les déceptions, il faut du temps, beaucoup de temps. Si les Autrichiens, suivant l'exemple de ce que nous avons si imprudemment fait en Algérie, avaient commencé par s'emparer des terres fertiles et essayé d'y implanter des agriculteurs, ces nouveaux venus ne se seraient certainement pas enrichis et les indigènes dépossédés auraient été ruinés. C'est, très exactement, ce qui est arrivé en Algérie.

En se gardant bien de toucher à l'agriculture pendant les premières années de son occupation, l'Autriche a évité cela. Et, cependant, les revenus de l'agriculture ont augmenté dans des proportions considérables par le seul fait que des débouchés nouveaux étaient créés ou que les anciens étaient rendus plus faciles par l'extension donnée aux voies de communication.

L'exportation des produits agricoles de la Bosnie a presque décuplé depuis la création des lignes de chemin de fer qui ont relié ces pays aux voies fluviales de la Save et du Danube. Dans les provinces du Nord, où les montagnes sont couvertes de véritables forêts de pruniers, un essor immense a été donné à la fabrication des pruneaux ; tel petit paysan, qui laissait perdre la moitié de ses prunes, en tire aujourd'hui un excellent parti et s'enrichit rapidement, sans avoir encore eu besoin d'améliorer ses procédés de culture ou de fabrication.

Les pruniers de Bosnie poussent librement, sans taille ni culture spéciale, pour ainsi dire à l'état sauvage.

En France, au contraire, dans l'Agenais qui s'est fait une spécialité de la culture du prunier à pruneaux et dont les produits jouissent d'une réputation universelle, on entoure des plus grands soins les plantations.

Presque partout cultivé en association avec la vigne, soit au milieu des vignobles, soit dans les vergers, l'arbre bénéficie des deux façons données à la vigne et des fumures. Ses racines, dont le développement s'effectue dans les couches supérieures du sol, sont protégées contre l'action trop énergique du soleil par les larges feuilles, les rameaux et les pampres.

Et cependant, malgré tous ces soins, on ne compte guère que sur une récolte complète tous les trois ans et sur des résultats moyens ou faibles pendant les autres années. Cela tient surtout à la précocité excessive de la végétation du prunier qui expose les fleurs et les fruits de cet arbre aux gelées du prin-



ESTIMATION DES PRUNEAUX

temps, auxquels sont également funestes les brouillards si fréquents dans les départements méridionaux, les vents violents, les orages, les chenilles, etc...

Les mêmes calamités frappent aussi les pruniers de Bosnie, et les récoltes y sont encore plus aléatoires peut-être ; mais l'étendue des vergers est telle qu'un certain équilibre s'établit, atténuant les grandes fluctuations des récoltes.



UN FOUR A PRUNEAUX

En France, on reproduit le prunier par semis, par drageons ou bien encore à l'aide de la greffe sur des variétés d'une végétation plus vigoureuse et mieux appropriée à certains terrains.

Le semis présente l'avantage de fournir des plantes à racines pivotantes, par conséquent plus susceptibles de soutenir un arbre à haute tige.

C'est ce mode de reproduction qui est adopté en Bosnie, non pas parce qu'il est trouvé supérieur à la reproduction par drageons ou par greffages, mais probablement parce que c'est là l'ordre naturel des choses.

Une prune tombe à terre, son noyau pousse ; si le sujet vient bien, il sera transplanté un jour ou grandira sur place, confié aux seuls bons soins de la bonne Nature.

Qu'un heureux hasard le mette, pendant les premières années, à l'abri de la dent meurtrière des chèvres et, à l'âge de cinq ou six ans, il commencera à produire. Un jour viendra où, devenu robuste et en plein rapport, il succédera à l'ancêtre vermoulu que le propriétaire du verger abattra un soir d'automne pour sa provision de bois d'hiver.

Tout cela est bien simple, ne coûte pas bien cher et, le terrain ne manquant pas, rien ne vient engager ces braves paysans bosniaques à changer leur manière de faire.

La Bosnie exporte actuellement une moyenne de 500 000 quintaux métriques de pruneaux ; tous ont été fabriqués dans de petits fours rudimentaires semblables à celui que représente notre gravure : petit édifice en terre et en bois, construit par le paysan lui-même. Cette quantité prodigieuse de fruits a été transportée au marché et, de là, au chemin de fer, sur des chariots à essieux et à roues de bois tels que nous les représentons dans nos illustrations.

Des bœufs attelés à l'antique traînent lentement les lourds chariots ; en gravissant la côte, les roues grincent et, entendue de loin, cette chanson des cha-



APRÈS LE MARCHÉ

riots fait songer aux chars des ancêtres.

Le spectacle admirablement pittoresque des marchés du nord de la Bosnie complète cette illusion, qui est une réalité, de se voir transporté cinq siècles en arrière.

Ces robustes montagnardes que nous coudoyons, aux costumes inchangés depuis les temps que chanta Homère, filent, tissent et brodent de leurs mains les costumes aux couleurs brillantes dont elles sont parées.

Nos gravures transportent le lecteur au marché de Doboj, un des centres importants de la production des pruneaux. Avec la plus grande équité, sans discussions ni cris, les transactions s'opèrent. On pèse, dans une petite balance, 250 grammes de pruneaux; on les compte et le cours s'établit suivant la quantité de fruits au kilogramme, indice certain de leur grosseur qui fait leur prix.

Après la vente, paysans et paysannes vont paisiblement faire leurs menus achats de bimbeloterie, d'épicerie, de quincaillerie ou d'objets manufacturés, pacotille que l'industrie viennoise fait répandre à profusion sur ces marchés. Les hommes, quand la récolte a été bonne et la vente fructueuse, s'attardent bien un peu au cabaret, et telle grosse Juive au corsage opulent, dont ces rustiques montagnards s'exaltent la beauté, marchande de poteries le jour, musicienne et danseuse le soir, videra peut-être quelques goussets à ceux qui auront un peu trop sacrifié à Bacchus; mais ce sont là de rares exceptions.

Que nous sommes loin des procédés scientifiques de fabrication employés en France ou en Amérique!

Et, cependant, dans la production générale du monde, la Bosnie-Herzégovine tient une place fort honorable, puisque la statistique nous fournit les chiffres suivants pour l'année 1891 :

	Quintaux métriques.
France	785 000
Bosnie-Herzégovine	500 000
Provinces danubiennes et Serbie	200 000
Amérique	140 000

Que de pruneaux! et où tout cela passe-t-il?

Non seulement on en fait une consommation considérable comme dessert et dans les hôpitaux, mais encore sont-ils un aliment fort employé dans les longs voyages maritimes où il sert de correctif à la nourriture trop salée et devient un préservatif du scorbut.

Ces raisons suffisent à expliquer le développement extraordinaire du commerce des pruneaux depuis le commencement de ce siècle.

En 1815, la récolte annuelle de l'Agenais s'élevait à une valeur d'environ 1 500 000 francs. Aujourd'hui, elle arrive à une valeur approximative de 15 à 20 millions. En Amérique, où la culture du prunier était naguère inconnue, les relevés statistiques accusent aujourd'hui une production d'environ 10 500 000 fr.

En dehors des richesses considérables que la Bosnie tire de ses forêts de pruniers, l'exportation du bétail a aussi considérablement augmenté. Des mines ont été ouvertes, l'exploitation des forêts a été entreprise et je n'en finirais pas si je voulais énumérer les multiples éléments de richesse de ce pays; mais je tiens cependant à signaler une véritable innovation, dont l'exemple est à méditer et à suivre. Je veux parler de l'introduction de la culture de la betterave en Bosnie-Herzégovine et des résultats vraiment miraculeux qu'elle a donnés.

Rompant avec les traditions d'une administration aux préjugés étroits et tracassiers, telle que nous concevons généralement l'administration publique, les administrateurs de ce pays, auxquels, entre parenthèses, on a donné le temps d'acquérir de l'expérience et de s'instruire, car les hauts fonctionnaires : gouverneur, préfets, sous-préfets, etc., sont presque tous en fonctions depuis dix-huit ans, — ces administrateurs ont proposé à leurs administrés de se livrer à la culture de la betterave, alors inconnue; pour faciliter la chose, le gouvernement prit l'engagement d'acheter ferme toutes les betteraves produites, sans aucune restriction et selon un prix déterminé d'avance et calculé d'après la richesse saccharifère des produits. N'arrêtant pas là l'initiative gouvernementale, on fit à une grande Compagnie industrielle les avantages nécessaires concession de terrains, subventions, exonérations diverses, etc., pour obtenir d'elle l'engagement ferme d'acheter au gouvernement, à des prix fixés également d'avance et calculés d'après la richesse saccharifère des produits, toutes les betteraves achetées par le gouvernement aux agriculteurs.

En quelques années, cette culture a pris une extension énorme, et non seulement la Bosnie tout entière est alimentée en sucre par les produits de son industrie locale, mais encore elle en exporte.

Ce sont là de beaux enseignements pour nos administrateurs coloniaux, et, je pense, aussi la preuve que je n'avais pas tort d'approuver la ligne de conduite adoptée par les Autrichiens et de soutenir cette thèse qu'il est peut-être sage de négliger un peu l'agriculture dans les débuts d'une œuvre de colonisation, car, en cette matière comme en toutes choses d'ailleurs, il importe de ne pas mettre la charrue avant les bœufs.

Gervais-Courtellemont



PASSAGES DE RIVIÈRE PAR LA CAVALERIE

Depuis qu'elle possède une arme de précision à longue portée, la cavalerie a grandi, car son rôle n'est plus borné à *éclairer*, à *protéger* et à *charger*; elle peut désormais concourir à l'action commune, au sein de la bataille.

Grâce à sa carabine à répétition, capable de résistance autant qu'elle l'est d'offensive, la cavalerie a moins besoin de l'appui des autres armes; elle peut dès lors s'éloigner avec confiance, car, si elle sait utiliser à propos sa vitesse et la puissance de son armement, elle trouvera mainte occasion d'accomplir encore de glorieux faits d'armes.

La cavalerie, en effet, se meut, se déploie, engage l'action rapidement, elle est toujours maîtresse de la rompre quand il lui plaît, à cause de la facilité qu'elle a de se dérober et de se mettre promptement hors de portée des atteintes de l'adversaire.

Son apparition inopinée sur les flancs ou sur les derrières d'un corps ennemi est déjà capable de produire, sur ce dernier, un grand effet moral; son attaque brusquée le déconcerte, l'amène à se déployer prématurément, provoque de sa part une fausse manœuvre, le trompe, le fatigue, l'use et le laisse finalement dans le vide, quand elle ne l'oblige pas à battre en retraite.

Un tel mode d'action peut donc avoir pour la cavalerie de très heureuses conséquences tactiques; mais, pour réussir, il faut qu'elle aille vite et qu'elle masque sa marche. La cavalerie va vite en prenant, non pas l'allure la plus rapide, mais le chemin le plus court; elle se dissimule en s'engageant dans la direction la moins surveillée, la mieux masquée par les couverts du terrain. Elle doit donc parfois s'affranchir des chemins battus, chercher sa voie, en rase campagne, parmi les ondulations du sol; mais alors elle rencontre des obstacles. Ces obstacles, quels sont-ils? Les montagnes? Non, car, en 1800, elle a suivi le premier consul par-dessus les sommets des Alpes.

Ces obstacles, objets de la constante préoccupation des officiers, à cause des difficultés qu'offre leur franchissement et du danger auquel ils exposent, dans le voisinage de l'ennemi, une troupe qui les a derrière elle, ce sont les *cours d'eau*. Passer un cours d'eau est toujours une opération délicate pour une troupe de cavalerie qui ne dispose ni de ponts, ni de gués.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir les chefs de cette arme s'ingénier à trouver et à expérimenter des moyens pratiques de passer les cours d'eau.

Le moyen le plus simple et le plus expéditif consiste à passer à la nage, les hommes restant sur les chevaux ou bien nageant à côté d'eux. C'est évidemment le moyen primitif, celui des Arabes, celui qu'on attribue aux Cosaques.

Si nous voulons remonter plus avant dans l'histoire, vers les temps héroïques

des luttes de Carthage et de Rome, nous voyons Annibal, sur les bords du Rhône, prêt à franchir le fleuve avec son armée, avant de s'élever sur la haute barrière des Alpes. Comment procède sa cavalerie ?

Equorum pars magna nantes loris a puppibus trahebantur, præter eos, quos instratos frenatosque, ut extemplo egresso in ripam equiti usui essent, imposuerant in naves (Tite-Live, *Histoire romaine*, liv. XXI).

« La plus grande partie des chevaux nageaient, conduits par la bride du haut de la poupe, à l'exception de ceux qu'on avait embarqués, sellés et bridés, afin que le cavalier pût s'en servir en prenant terre. »

Ainsi, en l'an 218 avant Jésus-Christ, dans cette armée en train d'accomplir un exploit qui n'a été renouvelé que par Napoléon, les cavaliers se séparent de leurs chevaux et passent le fleuve dans des barques.

Annibal avait réuni une grande quantité de bateaux et de nacelles construits simplement pour la communication des deux rives; les Gaulois en avaient façonné d'autres en creusant des troncs d'arbres, et les soldats eux-mêmes, invités à la fois par l'abondance des matériaux et la facilité du travail, avaient fait à la hâte de petits canots informes, destinés à transporter eux et leurs effets ; enfin le général carthaginois avait fait construire de grands radeaux pour le passage de ses éléphants. Tandis qu'il présidait à ses préparatifs, Annibal avait envoyé un de ses lieutenants, Hannon, faire une démonstration sur les derrières de l'ennemi qui tenait la rive opposée. Hannon était parti à la faveur de la nuit avec une partie de ses troupes, surtout des Espagnols; il avait remonté le fleuve, l'espace d'un jour de chemin, et s'était arrêté en un point où le Rhône, se divisant pour embrasser une petite île, était plus large et, partant, moins profond, et les soldats s'étaient hâtés de couper du bois et de fabriquer des radeaux à l'aide desquels ils transportèrent sur l'autre rive les chevaux, les hommes et les bagages. Les Espagnols, sans prendre aucune peine, jetèrent leurs vêtements sur des outres et traversèrent le fleuve couchés sur leurs boucliers.

Toute cette relation de Tite-Live, sauf ce qui concerne les Espagnols et les éléphants, est d'autant plus intéressante à connaître qu'elle reproduit assez fidèlement les moyens de passage des cours d'eau adoptés presque exclusivement jusqu'en ces dernières années.

Mais, en France du moins, nulle instruction ministérielle ne vint réglementer le passage des cours d'eau par la cavalerie.

Il semblerait même qu'avant la guerre franco-allemande, on se soit complètement désintéressé de la question. Pourtant, en 1868, le ministre de la guerre, maréchal Niel, comprit qu'il y avait là une lacune à combler.

« La cavalerie, écrivait-il, à la date du 8 mai, étant souvent appelée soit à reconnaître le cours d'une rivière non guéable, soit à en effectuer forcément le passage à la nage, il est important qu'elle soit exercée à ces pratiques de guerre.

« Je ne me dissimule pas qu'il serait imprudent d'employer de cette manière des corps entiers; mais il est incontestable que des cavaliers isolés, de bonne volonté et exercés, peuvent rendre de très grands services comme éclaireurs, surtout s'ils sont pourvus de chevaux habitués à nager en portant un cavalier. »

Lorsque, sous l'impulsion du général de Galliffet, la cavalerie revint aux saines traditions du premier Empire, ses chefs comprirent que les cours d'eau ne devaient plus être pour elle des obstacles. Chacun s'ingénia donc, nous l'avons vu, à trouver une méthode applicable à l'arme.

Il n'y eut guère que des tentatives isolées de passages à la nage, opérés par de petits groupes; ce procédé ne pouvant se généraliser, on y renonça; son application amenait, du reste, la ruine



PASSAGE EN RADEAU

prématurée des effets des hommes et des harnachements des chevaux; elle exposait hommes et chevaux aux excoriations et aux blessures si, comme c'est logique, on se mettait en marche sans avoir attendu que les selles et les vêtements fussent secs.

D'autre part, il n'était guère possible de faire passer les chevaux sur des radeaux, à moins de faire ces derniers très vastes et très stables, conditions qui exigent beaucoup de matériaux et beaucoup de temps.

Bref, on généralisa une méthode mixte : on fit passer les hommes et les selles sur des barques ou sur des radeaux, quelquefois sur des passerelles, et les chevaux furent mis à la nage, soit en *harde*, c'est-à-dire groupés et chassés ensuite vers l'autre rive, soit tenus à la bride à l'arrière des radeaux, soit enfin conduits le long de la passerelle par un cavalier. Quel que soit le procédé adopté, il faut donc commencer par exercer les chevaux à nager; voici comment on procède généralement.

On fait d'abord passer les chevaux dans l'eau sur un fond solide, avec une profondeur de 3 à 4 pieds. Pour les faire nager, on choisit un point où le courant soit faible et où la rive opposée soit d'un accès sûr et facile; la profondeur doit être assez grande pour que les chevaux ne puissent toucher le sol avec les pieds de derrière, sans quoi ils s'habitueraient à chercher le fond et à prendre des positions dangereuses pour les cavaliers. Si des chevaux résistent ou refusent d'avancer, on en place d'autres sur la rive opposée, et cela suffit habituellement pour décider les premiers à aller les rejoindre.

Les chevaux sont pris séparément, l'un après l'autre, sans selle et en bridon ; on les mène dans l'eau à la main, aussi loin que possible, et l'on enlève les rênes ; une longe est fixée à l'anneau du bridon et tenue par un instructeur placé en amont dans une barque que dirige un rameur intelligent. Dès qu'un cheval perd pied, il tend à retourner en arrière ; mais l'instructeur résiste avec la longe et le maintient dans la direction, en ayant soin cependant de ne point tirer trop fortement. Des cavaliers, postés sur l'autre rive, arrêtent les chevaux à mesure qu'ils arrivent.

Quand cinq ou six chevaux ont ainsi traversé, on reprend avec la longe celui qui a fait le plus de difficultés, et on le ramène de la même façon sur la rive d'où il est parti ; les autres suivent habituellement et reviennent d'eux-mêmes en nageant.

Après quelques séances, au lieu de laisser les chevaux regagner la rive, on les fait ramener par des hommes sachant nager et qui les montent. La bride doit être flottante, le haut du corps immobile et assuré du côté du courant ; le cheval n'est dirigé qu'avec une main, l'autre tenant la crinière à une hauteur d'*environ deux mains au-dessus du garrot*. La régularité de la position est indispensable, parce qu'elle peut seule assurer le maintien de l'équilibre.

Si un cheval se dresse perpendiculairement en perdant pied, le cavalier saute aussitôt en amont sans lâcher la crinière, et nage de l'autre main ; dès que le cheval a repris pied, il remonte dessus. On recourt toujours à ce moyen avec les chevaux qui nagent mal et avec ceux qui menacent de se renverser dans l'eau.

Tout en nageant, le cavalier peut diriger son cheval avec les rênes ; mais il a soin de ne les faire sentir que très légèrement, afin de ne pas gêner ses mouvements et surtout de ne pas lui faire plonger les naseaux dans l'eau.

On exerce ensuite les chevaux à traverser le cours d'eau en *harde*, non montés, d'abord par groupes de huit ou dix, puis par demi-pelotons, enfin par pelotons.

On met en tête un cheval sage qu'un cavalier, monté dans une barque, guide à l'aide d'une longe, et l'on chasse derrière lui le groupe des autres chevaux, qui suivent volontiers au bout de quelques pas.

On choisit, pour cet exercice, un endroit de la rivière dont les berges soient en talus ou à pic d'un bord et en pente douce de l'autre ; on trouve cette disposition vers le sommet des boucles. On pratique dans le talus une rampe oblique qu'on borde de haies et c'est par cette rampe que l'on engage les chevaux, en les chassant à coups de chambrière. Obligés de nager sitôt à l'eau, ayant à dos un talus, il est difficile aux chevaux de se dérober et ils reconnaissent vite qu'il est plus aisé pour eux de gagner l'autre rive, en arrière de laquelle on a du reste placé, comme nous l'avons dit, quelques cavaliers montés, bien en vue, pour les amorcer, tandis que d'autres cavaliers à pied, immobiles et silencieux, sont prêts à les saisir au passage.

Que de grâce offre le spectacle de ces chevaux lorsqu'ils se redressent, tout ruisselants, après avoir reconquis le fond solide de la rivière ! Les uns dressent fièrement la tête et, dilatant leurs naseaux frémissants, l'œil inquiet, allumé ou mutin, hennissent, tandis que d'un geste plein de souplesse ils frappent l'eau de leur sabot et la transforment en blanche écume ; d'autres, comme las, appuient nonchalamment la tête sur le garrot d'un voisin ; d'autres, pleins de convoitises, allongent l'encolure et le bout du nez vers les herbes appétissantes de la rive ; tous paraissent insensibles aux cris que poussent derrière eux les cavaliers, aux grands gestes qu'ils font pour les effrayer et les décider à achever le passage, et c'est à peine si les pierres qu'à bout de patience on leur jette parviennent à les faire avancer un peu. Enfin voilà le groupe qui s'ébranle pour regagner la

rive ; quelques chevaux simulent l'épouvante, afin d'avoir l'occasion de gambader un peu ; et puis la liberté est si douce, la campagne si belle, les prairies, encore imprégnées de rosée, sont si engageantes, il ferait si bon aller s'y détendre dans un galop, y tondre un peu d'herbe, qu'on va essayer de ruser pour échapper aux cavaliers qui attendent. On va faire semblant de venir bien doucement, bien docilement se faire prendre ; mais, au moment où les maîtres, les tyrans peut-être, tendront les bras pour saisir les rênes nouées sur l'encolure, on prendra un air sournois en couchant les oreilles, on baissera la tête, puis on fera un bond de côté, comme cela : hop ! et l'on passera entre eux. La voilà, la prairie, l'herbe moelleuse qu'on va fouler, dont on va se régaler ! Mais que signifie ? Il faut s'arrêter court ! Eh oui, la ruse est déjouée, l'élan est rompu, car les maîtres ont prévu les escapades du bord de l'eau. Ils se sont laissé tromper une fois ; maintenant qu'ils sont avertis, ils ont pris leurs précautions : derrière les premiers cavaliers ils ont tendu, à quelque distance, sur un vaste croissant, des cordes à fourrage que des hommes à pied maintiennent à hauteur de poitrail. Les délinquants essayent bien de trouver une issue, tout en s'efforçant d'échapper par des courbettes, des cabrés et même des ruades, à ceux qui s'avancent pour les cerner ; peine perdue, le cercle se rétrécit, on est sur le point d'être pris ; autant se rendre sans résistance.



PELOTON DE CHEVAUX PASSANT EN HARDE

Le passage des selles et des cavaliers n'offre aucune difficulté. On construit un, deux, trois ou quatre radeaux, suivant l'importance de la troupe, l'abondance des matériaux, le temps dont on dispose ; des tonneaux et des planches y suffisent. On articule chacun de ces radeaux, à traille, sur une corde qui va d'une rive à l'autre ; des équipes d'hommes, installées sur des plates-

formes d'atterrissage, font effort sur une corde pour amener les radeaux à la rive avec leur chargement; puis d'autres équipes, sur l'autre bord, exécutent à leur tour le même travail pour les ramener au point de départ, où ils recevront un nouveau chargement. Le va-et-vient continue ainsi jusqu'à ce que tout le monde ait passé, tandis qu'une ou deux nacelles, munies d'appareils de sauvetage et montées par de bons nageurs, croisent en aval pour parer aux accidents qui pourraient survenir au cours de l'opération.

Des expériences faites dans plusieurs régiments ont démontré qu'en se servant de deux radeaux, capables de porter chacun une dizaine d'hommes, et en chassant les chevaux à l'eau par pelotons, il faut environ une heure pour le passage d'un escadron, soit quatre heures pour un régiment. C'est trop; car il faut encore ajouter, à ces quatre heures, le temps nécessaire à la réquisition des matériaux, à la construction des radeaux et à l'aménagement des rives. Un régiment serait arrêté presque une journée devant un cours d'eau d'importance moyenne; c'est plus qu'il ne faut de temps à l'ennemi pour être renseigné, arriver et faire échouer l'opération, s'il est seulement à 20 ou 30 kilomètres.

Il fallait donc abréger à la fois la préparation et l'exécution : c'est ce qu'on a tenté.

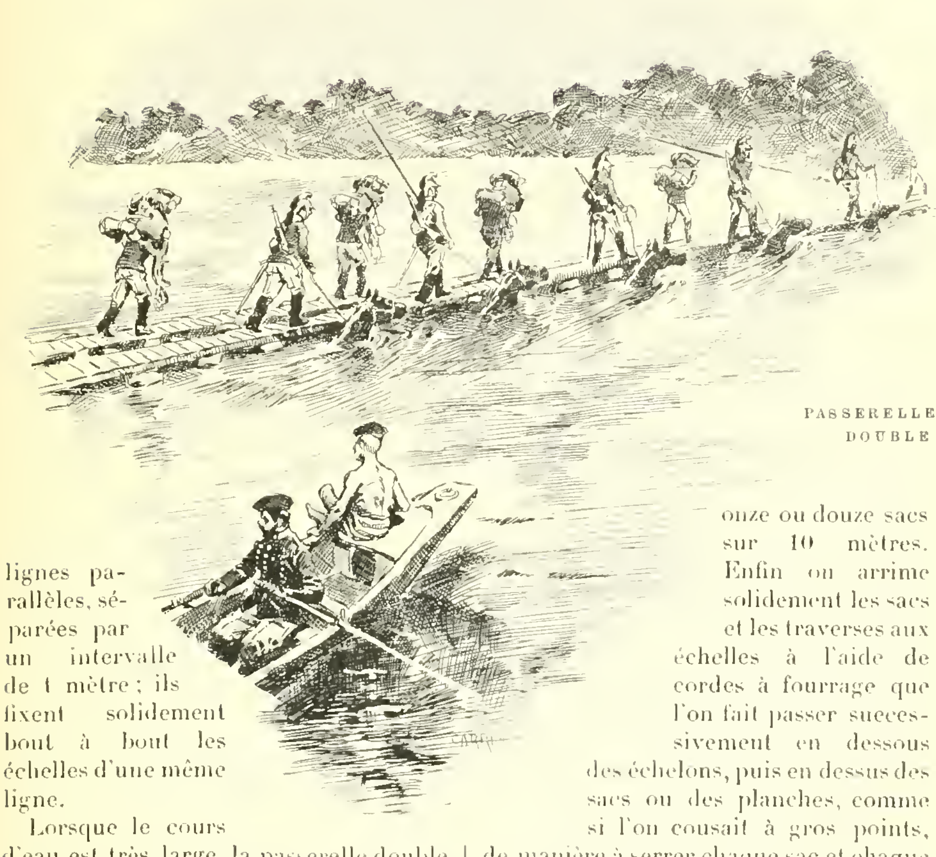
Il y a une dizaine d'années, peut-être davantage, quand on distribua à la cavalerie les sacs imperméabilisés, dits *sacs-cachous*, qui sont encore réglementaires à présent, des officiers eurent l'idée de transformer ces sacs en *flotteurs,* en les bourrant de corps légers : paille, foin, herbes, roseaux, menus branchages, etc., et de les employer, ainsi préparés, à la construction de radeaux et même de petites passerelles. Comme chaque cavalier est muni d'un sac et d'une corde, un radeau est vite fait du moment qu'on a trouvé des perches, des planches, et même des fagots en quantité suffisante pour constituer la plate-forme. Toutes les pièces sont reliées entre elles à l'aide de cordes à fourrage. La passerelle se construit de la même manière. Toutes les fois qu'on peut l'employer, elle est préférable au radeau, parce qu'elle permet aux cavaliers de passer, avec leurs chevaux, sans interruption, chacun d'eux faisant le trajet en portant sa selle sur la tête, tandis qu'il guide, à bouts de rênes, son cheval qui nage près de lui *du côté d'aval.*

A l'origine, la passerelle ne servit qu'aux détachements dont la force ne dépassait pas un escadron et sur des cours d'eau de faible largeur. Peu à peu on s'enhardit : en 1892, la brigade de cavalerie du 7ᵉ corps d'armée traversa la Saône sur une *passerelle double;* aux manœuvres d'automne de 1897, M. le général Paul de Benoist renouvela cette expérience, sur la Meurthe, avec plein succès. L'endroit choisi était la ferme de la Madeleine, près de Saint-Nicolas-de-Port (Meurthe-et-Moselle). En ce point, la rivière a une largeur de 80 mètres. Les sapeurs de la 6ᵉ brigade *bis* (devenue 20ᵉ brigade de corps d'armée) mirent deux heures pour construire la passerelle; en deux heures, également, toute la brigade avait passé, sans qu'on ait eu à déplorer le moindre accident.

Ces expériences sont concluantes. Mais comment construit-on une passerelle double? Rien de plus simple :

Les sapeurs régimentaires, placés sous la direction d'un officier, sont divisés en deux groupes. L'un des groupes est chargé de la préparation des flotteurs; l'autre, de celle du tablier. Tandis que le premier groupe se procure de la paille, bourre les sacs et les ferme hermétiquement, le second groupe va à la recherche d'échelles ou de ridelles de voitures, de planches, de perches, d'une barque, etc.

Lorsque tous les matériaux sont réunis, les sapeurs disposent les échelles ou les ridelles le long de la rive, sur deux



PASSERELLE DOUBLE

lignes parallèles, séparées par un intervalle de 1 mètre ; ils fixent solidement bout à bout les échelles d'une même ligne.

Lorsque le cours d'eau est très large, la passerelle double se construit par parties, qu'on réunit ensuite une fois qu'elles ont été mises à l'eau.

Cette première opération de la disposition des échelles sur le sol étant terminée, les sapeurs, répartis en équipes, procèdent à la mise en place des sacs qu'ils disposent, parallèlement aux échelons, à raison d'un sac par mètre courant. Tous les 4 mètres environ ils posent une planche transversalement sur les deux lignes d'échelles. Ces planches ont pour objet de relier entre elles les deux passerelles simples et de donner ainsi plus de stabilité à l'ensemble. Si la rivière est large, on augmente un peu la proportion des flotteurs, vers le centre : onze ou douze sacs sur 10 mètres. Enfin on arrime solidement les sacs et les traverses aux échelles à l'aide de cordes à fourrage que l'on fait passer successivement en dessous des échelons, puis en dessus des sacs ou des planches, comme si l'on cousait à gros points, de manière à serrer chaque sac et chaque traverse entre une boucle de la corde et l'échelle. La passerelle est construite. Les sapeurs la retournent, la mettent à l'eau, la font pivoter de manière à la placer en travers de la rivière, et l'amarrent solidement aux deux rives ; puis ils achèvent le tablier en recouvrant les échelles d'un double rang de planches jointives qu'ils prolongent, sur chaque rive, avec quelques fascines, s'il en est besoin.

Lorsque la passerelle est longue, pour empêcher le courant de peser sur le centre et de l'incurver ou même de le rompre, on rattache ce centre aux deux rives d'amont à l'aide de cordes.

On peut alors effectuer le passage. On

réserve le tablier d'amont aux cavaliers porteurs des selles et des armes et celui d'aval aux cavaliers qui guident par la bride les chevaux à la nage.

Ces passages, nous l'avons dit, s'effectuent sans accidents; pourtant les passerelles sont bien étroites : la largeur de deux planches — environ 50 centimètres — et cela, parfois, durant 60, 80 mètres et plus. Sur ces rubans mobiles, qui vacillent et s'enfoncent de plusieurs centimètres sous la pression de chaque pied, il semble que le plancher se dérobe à chaque pas. Si près de l'eau, bien des têtes sont prises de vertige. Mais, quelle que soit leur émotion, tous nos braves cavaliers savent la maîtriser en face des spectateurs qui garnissent les talus verdoyants de la rive et qui les regardent curieusement. Tous passent crânement, et c'est ainsi que l'amour-propre de chacun, son orgueil, et même une pointe de patriotisme sont une sauvegarde contre les chutes et les noyades.

Par ce qui précède, nous avons l'assurance que, désormais, des unités de cavalerie suffisamment fortes (escadron, régiment, brigade), lesquelles sont pourvues de matériel, d'outils, de main-d'œuvre, pourront passer les cours d'eau en toute sécurité, en improvisant soit des radeaux, soit des passerelles.

Mais que feront les petits groupes de trois ou quatre cavaliers? A cause de l'insuffisance de temps et de moyens, à cause de la nécessité d'opérer vite et secrètement qui leur défend les réquisitions, ces groupes se verront-ils empêchés, par un maudit cours d'eau, grand ou petit, d'accomplir une mission qui peut être d'un grand intérêt pour l'armée : reconnaissance, conservation du contact avec un adversaire qui se retire après avoir rompu les ponts ou rendu les gués impraticables, etc.?

La question méritait d'être étudiée : elle l'a été. Dans plusieurs régiments — la presse en a rendu compte en son temps — on a essayé de faire franchir les cours d'eau par des patrouilles. Ne pouvant réquisitionner, on n'avait qu'une ressource, ou du moins l'on croyait n'avoir qu'une ressource : le passage à la nage. Or chaque fois qu'on a voulu lancer une patrouille à la nage, il a fallu, même avec des cavaliers choisis, exécuter de véritables tours de force. On se rend bien compte de ce que cette opération a de délicat, on sait qu'elle ne réussira guère, en campagne, qu'au prix de la perte de chevaux et peut-être d'hommes. Le cheval à la nage n'offre aucune sécurité au cavalier qui n'est pas nageur, et le poids de ce dernier est une gêne considérable, un danger, pour le cheval qui nage mal. L'homme expose la bête et la bête expose l'homme; un mouvement désordonné du cheval peut désarçonner le cavalier, qui manque de moyens de tenue, une traction trop forte sur les rênes peut renverser le cheval à l'eau. Dans cette alternative, l'homme et le cheval perdent confiance. Sans la confiance, adieu le sang-froid. Il reste à l'homme l'*instinct* de la conservation, qui est aveugle, brutal; cet instinct est fatal en une situation où il faut du tact et du coup d'œil.

Pour rendre praticables les passages des patrouilles, il fallait donc d'abord affranchir le cheval du poids du cavalier et le cavalier du danger d'être désarçonné, renversé dans l'eau sous son cheval. Il fallait, en un mot, garantir le cheval et l'homme des conséquences de maladresses réciproques; on ne pouvait y arriver qu'en rendant l'homme indépendant du cheval.

Des expériences ont été faites en ce sens au 12e dragons, dans le courant de l'année 1898. On a transformé le cavalier en flotteur, et le cheval n'a plus eu qu'à remorquer ce flotteur ou à se laisser remorquer par lui, suivant les circonstances de la traversée du cours d'eau. Cette transformation s'est faite à l'aide de deux appareils imaginés par un capitaine du régiment et construits en trois et cinq minutes avec des matériaux que les cavaliers de la patrouille trouvent sur leurs chevaux et autour d'eux, au

point qu'ils ont choisi pour le passage.

Les deux appareils nouveaux sont la *bouée* et le *canot-bouée*.

La bouée du capitaine Frœlicher se fait avec deux sacs à moitié remplis de fourrages ou d'herbe, ou de roseaux, fermés et réunis bouts à bouts de manière à figurer une couronne au centre de laquelle l'homme descend jusqu'aux aisselles. Ainsi paré, le cavalier, libre de ses deux bras, n'ayant plus la préoccupation de se maintenir sur l'eau et sur son cheval, peut garder tout son sang-froid. Il pousse son cheval à l'eau et se fait remorquer par lui en prenant une poignée de crins; il n'a plus besoin de savoir nager; quoi que fasse son cheval, il flotte, ayant tout le haut du corps hors de l'eau.

On traverse la rivière de diverses manières. S'il y a dans la patrouille un cavalier sachant nager, il passe d'abord, entraînant l'extrémité d'une corde qu'il fixe au rivage. Ceci fait, la corde lui sert à tirer d'un bord à l'autre chacun de ses camarades, descendus successivement dans la bouée, se tenant solidement d'une main à la corde, tandis que, de l'autre main, ils remorquent leur cheval par les rênes de filet.

S'il n'y a pas de nageur dans la patrouille, le cavalier le plus habile descend dans la bouée, à laquelle il a fixé l'extrémité d'une corde, et emporte avec lui une autre corde. Les deux cordes lui serviront à faire un va-et-vient à l'aide duquel passeront ensuite les hommes et les chevaux restants. Pour traverser, le cavalier se sert d'une perche ou d'un aviron improvisé, il s'aide des jambes, il a choisi, s'il l'a pu, son point de passage, tel que le courant lui-même le porte vers l'autre rive. Si son cheval est franc nageur — et il le sera s'il a été suffisamment exercé — il aura plus vite fait de le pousser à l'eau et de se faire remorquer par lui.

Le passage à la bouée est rapide; avec un peu d'habitude on l'opère avec une grande facilité. Les cavaliers prennent



CAVALIER-BOUÉE REMORQUÉ PAR SON CHEVAL



CANOT-BOUÉE REMORQUÉ PAR UN CHEVAL

rapidement une confiance absolue en cet appareil qui ne peut chavirer, même en y mettant de la bonne volonté ; il a un inconvénient qui fait qu'on ne l'emploiera qu'en cas d'absolue nécessité : il oblige les cavaliers à se mettre à l'eau tout habillés et à passer les chevaux tout sellés. Vêtements (sauf le haut du corps), harnachements, armes, sortent de la rivière imbibés d'eau, froids, alourdis, exposent l'homme et le cheval aux blessures et, ce qui est plus grave, aux maladies.

Donc, chaque fois que les cavaliers en auront le temps, ils se serviront de barques. Malheureusement, surtout en pays ennemi, on ne trouve que très difficilement des barques aux points de passage ; on est exposé à perdre bien du temps et à faire bien du chemin pour n'en pas rencontrer. Le capitaine Frœlicher a trouvé plus simple et plus sûr d'en chercher une sur le dos des chevaux, c'est le *canot-bouée*.

Ce canot-bouée est une véritable barque sans fond. Comme la bouée, il a été expérimenté sur la Seine, par 6 mètres de fond, et s'est très bien comporté. Deux sacs pleins forment l'un la poupe, l'autre la proue ; deux perches, de longueur variable, écartées d'une largeur de hanches, forment les bords latéraux ; quatre étrivières fixent les perches en croix sur les sacs ; enfin un surfaix, passé au centre des deux perches, forme le siège, qui doit être assez bas pour que l'homme, étant assis, ait les perches *à hauteur et contre* les hanches.

Une corde tendue entre les rives, un va-et-vient, une perche, un aviron improvisé, les jambes, permettent de manœuvrer ce canot. Le cavalier quitte ses bottes et son pantalon, les fixe, avec ses armes, dans les étrivières du sac d'arrière, place son harnachement sur le sac d'avant, s'assied sur le surfaix et passe en remorquant son cheval. L'un des sacs lui sert de dossier. Il va sans dire que, dans les régiments de lanciers, les lances remplacent les perches et servent à diriger l'appareil quand la profondeur de la rivière le permet.

Un nageur peut aussi pousser et diriger l'une et l'autre bouée.

Ainsi le problème du franchissement des cours d'eau par de simples patrouilles est résolu. Il suffit de deux sacs pour construire une bouée ; en y ajoutant

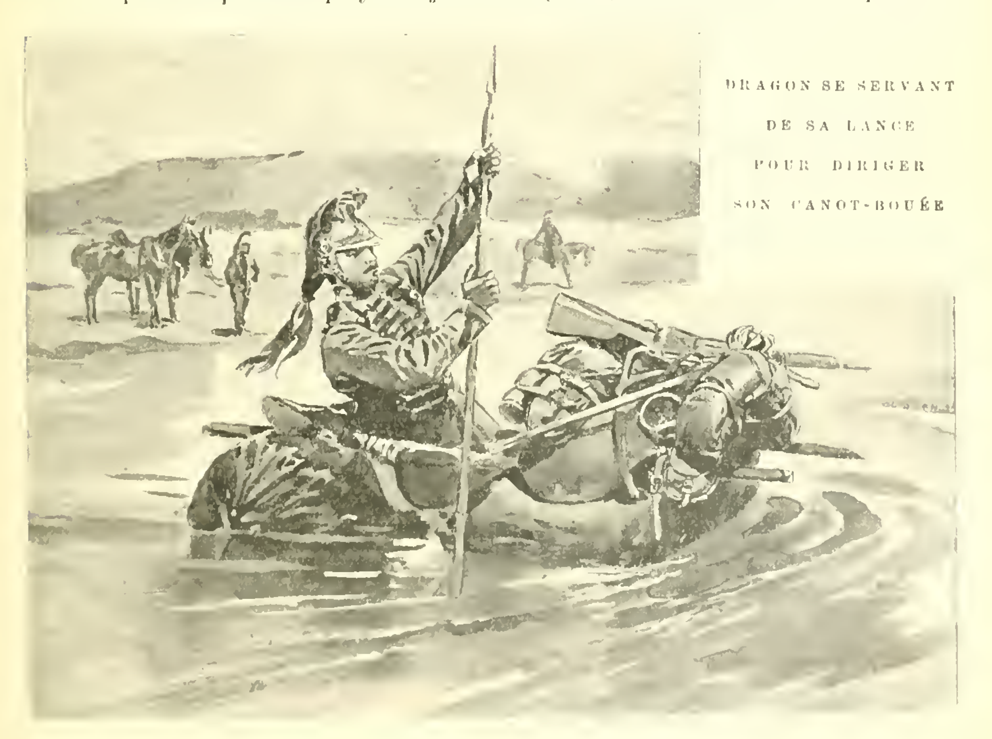
deux bâtons ou deux lances, on transforme la bouée en un canot-bouée. Or, chaque cavalier étant muni d'un sac, il suffit que deux cavaliers se trouvent ensemble pour qu'il leur soit possible de passer un cours d'eau, sans danger à courir ni pour eux, ni pour leurs chevaux. La seule précaution à leur recommander est d'avoir dans leur paquetage une pelote de bonne ficelle pour faire le va-et-vient qui leur permettra de rappeler la bouée d'un bord à l'autre.

La *bouée* et le *canot-bouée* jouissent d'une grande stabilité et les cavaliers prennent vite en eux, nous l'avons dit, une confiance absolue. Cette stabilité est due à la propriété dont jouissent ces deux appareils d'avoir leur centre de gravité en dessous de la surface de l'eau au lieu de l'avoir au-dessus, comme dans le cas des radeaux.

Un hardi explorateur dont tout le monde sait bien le nom, le colonel Binger, nous disait dernièrement :

« Ces bouées m'ont fait souvenir d'un curieux procédé qu'ont employé un jour des nègres d'Afrique pour me faire traverser un fleuve ; ils ont fabriqué, avec une peau de bœuf, ce qu'ils appellent une *tchégola*. Voici comment ils opèrent : ils commencent par creuser, au bord de l'eau, une excavation circulaire destinée à servir de moule ; sur le fond et contre les bords de cette excavation ils tendent la peau d'un bœuf fraîchement tué, puis, ramassant des herbes sèches, ils en font un bourrelet en couronne sur lequel ils rabattent le bord libre de la peau ; ce dernier a été percé de petits trous équidistants dans lesquels les nègres passent une ficelle, qu'ils coulissent afin de maintenir sa forme au bourrelet. La peau de bœuf est donc transformée en une couronne flottante munie d'un plancher ; elle peut porter environ 80 kilogrammes ; mise à l'eau, un nègre, à la nage, la pousse et la guide vers la rive opposée. »

Eh bien — et c'est aussi l'avis du colonel Binger — l'armée pourrait vraisemblablement se servir de bouées de ce genre, en substituant à la peau de



DRAGON SE SERVANT DE SA LANCE POUR DIRIGER SON CANOT-BOUÉE



TCHÉGOLA POUSSÉE PAR UN NAGEUR

bœuf des carrés de toile imperméable disposés pour cet usage et qui pourraient encore servir de toile de tente ou de sac de campement. La bouée africaine a sur celles du capitaine Frœlicher l'avantage de posséder un plancher qui isole complètement de l'eau l'homme ou les bagages qui lui sont confiés.

En attendant que cette question ait pu recevoir une solution pratique, la cavalerie pourra toujours, en campagne, passer les cours d'eau sur ses sacs en improvisant bouées, canots-bouées, radeaux et passerelles; il reste pourtant une lacune à combler : les hommes passent, les chevaux passent, les voitures — c'est-à-dire les munitions, les bagages, les vivres — ne passent pas. Or, s'il est vrai qu'en certains cas, par exemple pour opérer un coup de main pareil à celui de Hannon, au passage du Rhône par Annibal, un détachement de cavalerie aura tout avantage à se séparer momentanément de ses voitures, il y a d'autres cas où ce détachement s'en trouvera bien privé, et les péripéties des opérations pourront même faire qu'il en soit séparé pour le restant de la campagne. Cela s'est vu.

Il serait donc préférable que la cavalerie pût être toujours suivie de ses voitures régimentaires.

Examinons la forme de ces voitures : leur partie supérieure est arrondie, c'est presque un bateau renversé qu'on a là. Des officiers ont déjà pensé qu'il suffirait, pour avoir le bateau tout entier, de modifier un peu la forme de cette couverture, de la transformer en un couvercle mobile auquel on conserverait la légèreté en lui donnant une carcasse solide sur laquelle on tendrait une toile imperméable. Ainsi transformée, chaque voiture porterait son bateau, auquel on pourrait adjoindre 3 mètres de tablier démontable, très logeables le long des parois. Chaque régiment disposerait alors d'un pont léger d'environ 36 mètres, permettant, cette fois, le passage des voitures.

Quoi qu'il en soit, en l'état de la question, la cavalerie est désormais délivrée d'un grand souci : le passage des cours d'eau !

Ni rivières, ni montagnes, rien n'est plus capable d'arrêter son élan, soit qu'elle poursuive un adversaire, soit qu'elle cherche à gagner les flancs ou les derrières de l'ennemi, soit qu'elle accomplisse une autre mission.

Et, tandis qu'à l'avènement des armes à longue portée et à tir rapide quelques hommes avaient proclamé son inutilité et sa déchéance, voici que, brandissant ces mêmes armes, la cavalerie se lève plus vivante, plus formidable que jamais; confiante en elle, confiante dans l'avenir, elle monte fièrement, dans son sillon de gloire, vers son étoile, en une superbe chevauchée, en gardant son panache !

Commandant P.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La nouvelle œuvre de M. Émile Zola, *Fécondité* (chez Fasquelle), est de proportions vastes. C'est un volume épais et dense, de 751 pages, composé d'éléments variés dont la combinaison constitue un ensemble imposant, un monument massif à la gloire d'une belle idée; et l'on ne peut en parler à la légère.

Quelle est la fable? Elle est complexe, et pourtant simple; complexe, parce qu'elle fait agir un nombre considérable de personnages, et par là elle était bien servie par le talent spécial de M. Zola, qui réussit mieux à faire remuer des masses qu'à analyser le cas individuel d'un seul héros. Il lui faut de vastes horizons, des agglomérations d'hommes et d'idées à faire mouvoir; il se trouve à l'étroit dans les études trop menues et particulières d'une aventure singulière; des régiments, des foules, des classes sociales l'ont mieux inspiré, soit dans *la Débâcle*, soit dans *Germinal*, soit dans *l'Assommoir*, que la psychologie personnelle d'un docteur Pascal. C'est un tacticien d'idées, grisé et inspiré par le nombre et les multitudes.

Et cependant la fable est simple, par la convergence de tous ces groupes en marche vers le but unique, jamais perdu de vue, la mire absorbante de cette colossale manœuvre.

Les personnages sont multiples, mais on ne les confond pas, et ils ne se confondent pas. Leurs histoires s'entremêlent sans se fondre ni s'amalgamer; chacun conserve son caractère, et nous n'avons pas de devoir plus pressant ni mieux indiqué tout d'abord que de séparer cet écheveau, de démêler cette tresse entrelacée, d'en isoler les lices pour étaler devant vous la trame claire de cette magistrale tapisserie.

Cinq familles prennent une part directe à l'action, et il n'est pas inutile de les cataloguer.

Au premier plan, le ménage Mathieu Froment, qui joue le grand rôle. Mathieu est employé à l'usine Beauchêne. Il a vingt-sept ans à la première page du récit. Il en a quatre-vingt-dix à la fin. C'est dire qu'il occupe la vedette; il est le héros. Il est le mari de Marianne, une belle et saine jeune femme de vingt-quatre ans, mère de nombreux et robustes enfants. A eux deux, ils symbolisent les deux grands principes qui sont glorifiés dans ce livre: l'intelligence active et honnête, et la maternité. De vingt-quatre à quatre-vingt-sept ans, ce qui est la durée de son rôle dans ce roman, elle n'a d'autres fonctions que de mettre au monde une famille nombreuse, saine, joyeuse, de douze enfants qui sont sa parure et son orgueil. Son mari représente l'intelligence active et droite, le père, le patriarche qui voit s'étendre autour de lui ses rejetons, comme un chêne qui ombrage la forêt issue de lui. D'abord petit employé, il se livre à la culture, défriche des terrains réputés stériles, met à la tâche ses fils devenus ses sergents, prospère, s'enrichit, et supplante ses patrons appauvris de sang et de ressources. Il est le père diligent et fécond, qui sème la moisson des enfants et des blés, qui a foi dans la fécondité de la nature, et à qui la nature donne raison. Ses fils devenus grands le secondent et couronnent son œuvre. Son aîné, Blaise, devient patron de l'usine où son père travailla jadis comme petit employé; il est assassiné par l'ancienne patronne de son père; mais la moisson ne périt pas par la mort d'un épi; son frère Denis le remplace et reprend la tête de l'usine, que ses anciens maîtres ne peuvent plus soutenir ni diriger.

La gentille Rose met le sourire de sa grâce dans ce milieu laborieux; elle prend froid à bicyclette, un jour de pluie, et meurt. Mais Ambroise, le suivant, devient directeur d'une des plus puissantes maisons de crédit d'Europe; Gervais fait fructifier les cultures paternelles; Grégoire fonde un moulin qui prend des proportions superbes; Dominique va faire souche au Soudan et réussit dans ses essais de colonisation. Cette nomenclature ne comporte que sept enfants; il y en a cinq autres dont l'histoire, moins en vue, s'estompe dans un lointain horizon tout enfiévré par la rude activité et le labeur fécond.

Au cours du récit, ce sont, parmi cette colonie pressée, des mariages, des baptêmes, un essaim de petits-enfants qui viennent se ranger autour des aïeux dans un groupe charmant et pour un spectacle réconfortant, vivifiant, édifiant, dont la description (Cf. p. 724-725) est un catalogue, un dénombrement homérique d'une fière, orgueilleuse et salutaire splendeur. Quand Mathieu et Marianne célébrèrent le soixante-dixième anniversaire de leur mariage (VI, v) et qu'ils dressèrent la liste de leur descendance, ils trouvèrent, nés de leur sang, cent cinquante-huit enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants: en ajoutant les alliances, maris et femmes

venus du dehors, on fut à table trois cents, et il fallut faucher une prairie pour dresser le couvert.

Avec la simplicité des paraboles de l'Orient, la destinée de Mathieu et de Marianne s'accomplit, se déroule, croit et se développe, sans secousses, dans la douceur tenace, persévérante, lente et calme de la végétation féconde, des arbres sains, de la nature elle-même. C'est le chêne que les années couronnent sans bruit d'une frondaison de plus en plus splendide et luxuriante. La famille s'augmente, le domaine s'agrandit, la richesse s'amasse avec la placide sécurité des développements naturels, des bourgeonnements généreux, des poussées de sève printanière; et les petites fibres disloquent les plus lourds rochers. Pas de heurts, pas d'incidents dans cette poussée lente et sûre, dans ce provignement victorieux. Dans la série des générations, des rejetons meurent, doucement, comme des feuilles qui tombent, sans regret ni tristesse; et l'arbre continue à refleurir et à sourire au soleil. Aussi l'histoire de Mathieu et de Marianne n'est pas mouvementée; elle est d'une monotonie évangélique. A peine, à un moment, voit-on deux des enfants se prendre de querelle pour une question de mitoyenneté (p. 698); les frères interviennent, et les deux révoltés se réconcilient, les bras noués autour du cou de leur vieille mère; et le bel arbre continue à s'étendre, ayant vite recouvert de son écorce gonflée de sève la légère cicatrice dont on ne voit bientôt plus la trace.

Et Mathieu contribuait ainsi à combattre la dépopulation en France; il repeuplait son pays, et au delà, puisque, sa puissante famille ayant bientôt occupé toute la place disponible, un de ses fils alla coloniser, s'installa au Soudan, défricha les rives du Niger, et les Froment se mirent à pulluler en Afrique, comme ils avaient fait en Europe, pour le meilleur bien de la plus grande France.

C'est un épisode joliment inventé que cet incident de la fête par laquelle Mathieu et Marianne célèbrent leurs noces d'or. Un jeune homme inconnu arrive, se découvre; toute la famille s'interroge : et c'est le fils de celui qui est parti là-bas, de Nicolas le colon soudanais, qui est revenu pour embrasser ses grands-parents qu'il ne connait pas. Ses récits mettent dans ce roman parisien une clarté soudain éclatante de soleil africain; l'horizon s'élargit et craque, en échappées sur les paysages de là-bas, les forêts de lianes gohines, les rochers du Niger, les cases des cercles de Segou, de Bammako, de Say, les marchés mauresques de Tombouctou, les voiles noirs des Touareg, les champs de mil et de manioc, les troupeaux que font paitre les Peulhs et les Toucouleurs, les danses aux sons des guzlas que frappent les Griots, ces Pindares du continent noir.



QUEEN'S HOTEL A UPPER NORWOOD
Pavillon où M. Zola a écrit *Fécondité*.

Telle est l'histoire, — non, ne disons pas l'histoire, mais bien la parabole de Mathieu et Marianne, car leur vie ressemble à un évangile, un évangile de bonté, de tendresse, d'amour, de fraternité, de fécondité.

Mathieu apparait comme la patriarche des temps nouveaux, le tronc plein de sève et de force, dont parlent les Saintes Ecritures, et sa généalogie fait penser à quelque vitrail sur lequel s'étalerait en couleurs fulgurantes et chaudes un symbolique et moderne Arbre de Jessé.

La pensée de l'auteur n'est ni obscure ni douteuse; elle est suffisamment dénoncée par le titre général de l'œuvre, qui est la première partie d'une série, *les Quatre Evangiles*, et par les formules mêmes dont le retour rappelle les proses de l'Eglise, se répétant avec la monotonie éloquente de l'*Autem genuit :*

Deux ans se passèrent. Et, pendant ces deux années, Mathieu et Marianne eurent un enfant encore. Et cette fois, en même temps

que s'augmentait la famille, le domaine de Chantebled s'accrut aussi. (Cf. pages 371, 373, 399, 402, 425, 428, 456, 458, etc.

C'est la formule, le *Carmen* rituel qui commence à chaque fois le nouvel évangile, et chaque fois, comme un répons liturgique, le même verset chante dans la verte et fraîche senteur des champs ensemencés et fertiles.

Et ainsi, l'histoire de Mathieu et de Marianne, riches par leurs enfants, riches par le travail, devient l'hymne sacré de la production, l'épopée de la vigueur créatrice qui fait pulluler les forces, qui répand et étend la conquête du sol par les êtres, qui chante l'hosanna de la création sans bornes, — le Cantique de la Terre et le Cantique de la Mère.

J'ai dit que cinq familles jouaient le principal rôle dans ce roman. Voyons les quatre autres.

D'abord les Beauchêne, dont Marianne est parente. Son cousin, Alexandre Beauchêne, a épousé l'altière Constance, qui se refuse à donner un frère à son fils, Maurice, qu'elle veut dans l'avenir très riche et très puissant. Maurice meurt, et, quand Constance veut un autre enfant, il est trop tard. Elle voit cependant les Froment, dont la fécondité insulte à sa stérilité, devenir les maîtres de l'usine, tandis que son mari, qui a séduit une de ses ouvrières, Norine, croule dans la débauche. Elle veut opposer à la prospérité des Froment le bâtard même de son mari; elle tue un des fils Froment, elle roule au crime sur la pente de l'ambition. Le caissier Morange tue à son tour le crapuleux bâtard, et quant à elle elle meurt misérablement, vaincue dans son orgueil par sa stérilité trop longtemps volontaire.



QUEN'S HOTEL — WINDOW DU PAVILLON

Mme Zola à la fenêtre.

Avant de quitter cette famille Beauchêne, il faut encore parler d'une sœur d'Alexandre Beauchêne, appelée Séraphine, une fille vicieuse et détraquée de débauche, enlevée à dix-huit ans par un baron Lowicz, et roulant à travers des ignominies dont nous sommes obligé d'épargner ici le sommaire aux lecteurs et surtout aux lectrices. Elle tente et aguiche les hommes, jette un instant son dévolu sur Mathieu, mêle la chirurgie à ses pratiques honteuses, débauche et corrompt la fille du comptable Morange, qui en meurt, et ramasse des vauriens, parmi lesquels elle trouve le bâtard de son frère, que sa belle-sœur cherchait et à qui elle le rend. C'est un type effrayant de luxure et de vice, dont le sourire malade devient avec les années un rictus atroce et une contorsion morbide qui la font jeter dans le cabanon des aliénés, maigrie, affreuse, osseuse et hagarde. Elle y meurt.

Voilà la famille Beauchêne.

Dans cette histoire, un nom a été mêlé, le nom de Morange.

Le ménage Morange a son drame aussi, pénible et saisissant, né de la même cause qui perd toutes les victimes de ce récit, et son aventure est une des bonnes parties du roman, par la vérité saisissante des personnages, des caractères, par la vie et l'émotion des scènes.

Ce sont de petits bourgeois. Morange est comptable chez Beauchêne, avec de maigres appointements. Sa femme, Valérie, est ambitieuse, avide, éprise de luxe; c'est une honnête lionne pauvre. Son mari n'écoute qu'elle, et elle veut qu'il gagne beaucoup d'argent; elle le pousse à quitter son état pour risquer l'avenir dans une Société financière; elle a voulu habiter dans une maison neuve, dont les vitraux et les tapis font illusion et font croire à un loyer plus fort qu'il n'est. Elle a une fille qu'elle adore, qu'elle met au pinacle et qu'elle voudrait voir sinon sur un trône, au moins sous une couronne titrée, sa petite Reine, qu'elle adule, qu'elle choie, qu'elle habille richement et qu'elle laisse aller chez Séraphine, parce que celle-ci est baronne, a des voitures et même un

train luxueux ; une pareille âme la flatte.

Elle aussi, non plus que Constance, elle ne veut pas que Reine ait une sœur, car un second enfant aggraverait leur gêne, diminuerait l'avenir et anéantirait les espoirs qu'elle forme pour sa Reine chérie. Mais, un jour, une terreur, une surprise douloureuse l'envahissent. Elle va de nouveau être mère. Une horrible femme lui promet de la tirer d'embarras ; Valérie en meurt, subitement, d'une hémorragie, dans une chambre sale d'un asile louche et sombre. Toute la scène est d'une vigueur poignante.

Le pauvre Morange, affolé et épouvanté, reporte toute son affection sur sa fille, Reine. Celle-ci continue à fréquenter Séraphine, qui la jette au vice. La jeune fille passe à son tour par les mêmes épreuves que sa mère, et, à la même place, la malheureuse meurt de la même façon. Tout ce récit est d'une cruauté douloureuse et puissamment tragique.

Le vieux Morange reste seul. Il continue à être comptable à l'usine. Chez lui, il vit bizarrement, solitaire, distrait, un peu fou ; dans une chambre toujours close et ténébreuse, il a accroché des quantités de portraits de sa femme et de sa fille, et, comme ces deux créatures chéries n'avaient durant leur vie d'autre ambition ni d'autre rêve que la richesse, il dépose sur une table, devant leurs images, à peu près tout l'argent de ses appointements, dont il ne dépense presque rien pour lui-même.

Or, à l'usine, il a surpris la haine de Mme Constance Beauchêne contre le fils Froment, ce Blaise qui est devenu patron. Un jour qu'il se trouvait dans l'atelier avec elle, il voit la barrière d'un monte-charge ouverte sur le trou béant et profond de la cage. Il descend pour donner les ordres nécessaires et faire placer un gardien, après avoir recommandé à Mme Beauchêne de demeurer là pour empêcher que personne n'approche. Mais celle-ci sait que Blaise doit tout à l'heure passer par cette galerie obscure ; au lieu de rester, elle rentre chez elle. Blaise arrive, tombe et se fracasse le crâne au fond du trou.

Constance déclara que Morange en la quittant ne lui avait rien dit ni recommandé. Le comptable se tut, mais il comprit le crime. Il l'expia de façon terrible. Quand il vit, plus tard, que Constance allait dresser en face de l'autre fils Froment le fils naturel de Beauchêne, il résolut de réparer sa quasi-complicité. Il feignit de promener dans l'usine le nouveau venu pour l'acclimater ; il l'amena dans le couloir obscur devant la barrière ouverte de la cage du monte-charge, et les deux hommes tombant dans le vide allèrent s'abîmer et s'écraser à la place où Blaise avait péri. Morange avait vengé le crime et préservé le frère du sort de son aîné.



LE JARDIN DE L'HOTEL

Ce sont de tristes et lamentables figures que celles de ces Morange, petits bourgeois ambitieux rêvant un sort meilleur et le demandant à la stérilité volontaire, cause première de tous ces cataclysmes. Leur intérieur modeste, égayé de faux luxe, fait un tableau navrant, vrai, vécu, et le pauvre Morange, victime innocente de fatalités épouvantables, est un des types les plus puissamment burinés de cette galerie de pauvres êtres.

Celui que ce justicier farouche précipita avec lui dans le vide du monte-charge, ce fils naturel et abandonné d'Alexandre Beauchêne, s'appelait Alexandre-Honoré, et par sa mère Norine Moinaud il nous amène dans cet intérieur minable d'ouvriers, le ménage Moinaud, où la fécondité maternelle entretient la misère et engendre le vice. Le vieux père Moinaud était ouvrier à l'usine Beauchêne ; la Moinaude lui avait donné plus d'enfants qu'il ne fallait : Norine, Euphrasie, Eugène, Victor, Cécile, Irma. C'est Norine que séduisit Beauchêne — une belle fille grasse et blonde. Elle abandonna son enfant,

continua une vie d'aventures, eut un autre enfant, et celui-là, elle se décida à l'allaiter et elle s'installa chez sa sœur Euphrasie, épouse stérile de Bénard, qui câlina sa nièce comme si c'était sa fille. Mais un jour un coup de poing retentit à la porte : et ce fut Alexandre-Honoré, le bâtard, qui, ayant su qui était sa mère, venait la retrouver et lui demander de l'argent. Ce vaurien terrorisa ainsi Norine pendant quelque temps, extorquant des pièces de monnaie, volant le linge, brisant l'armoire, et son coup de poing dans la porte, quand il venait, jetait l'épouvante dans la chambre. Un jour, il vit chez Norine une dame, Mme Angelin, une amie de Marianne, une mère stérile qui se consolait par la charité. Il sut qu'elle reviendrait le samedi suivant, avec des fonds de secours dans son sac : il alla la guetter dans un terrain vague, l'étrangla et la vola. Il mena une vie de vol, de rapine, de vices et de honte, et roula dans la boue où il fut rencontré par la baronne Séraphine de Lowicz, qui y fréquentait aussi. On a vu comment Constance Beauchêne se proposait d'opposer ce fils de son mari aux fils Froment, quand Morange le justicier le fit périr dans une trappe.

La nomenclature n'est pas finie des personnages qui contribuent à ce grand drame de la création. Il faut aussi aller chez les Séguin, dans ce ménage bien moderne où la femme, Valentine, joint la frivolité à la sécheresse de cœur, abandonne ses trois enfants, Lucie, Gaston, Andrée, aux bonnes débauchées et aux nourrices, fréquente les théâtres scandaleux et les cabarets louches, sans retenue dans ses manières ni dans son langage, vicieuse et évaporée, dont la maison devient un enfer et dont l'honnêteté fragile sombre dans l'adultère, au scandale de sa propre fille révoltée par tant d'infamie, tandis que le père complaisant ferme les yeux sur le crime de l'épouse, autorise l'amant, le pervers romancier Santerre, et entretient la propre institutrice de ses enfants, marqués pour l'immoralité précoce.

*
* *

Mais ce qu'il faut évoquer encore, à côté de ces acteurs directement engagés dans le drame, c'est tout un monde louche et gluant de comparses horribles, qui croupissent dans leur ignominie, dans la boue et le sang : chirurgiens criminellement complaisants comme le docteur Gaude, comme le docteur Mainfroy, sages-femmes que le bagne guette, et qui ne doivent la vie sauve qu'à leur audace et à leurs mensonges ; mégères épouvantables aux mains sanglantes, qui sèment la mort et barrent le chemin à la vie. C'est Mme Bourdieu, trop habile opératrice; c'est la Rouche, l'étrangleuse ; c'est la Couteau, la meneuse de nourrices, croque-mort en jupon des nouveau-nés ; c'est la Couillard, dont la masure est la tombe des nourrissons, et qui vit du trafic des petits à tuer. Toute cette partie du tableau est sombre à faire frémir d'épouvante, à faire crier les nerfs : et l'horrible, c'est que cela est !


UNE RUE DE NORWOOD

Ce roman s'étaye sur une documentation qui, pour être, à la vérité, un peu rapide, n'en donne pas moins à l'œuvre un échafaudage résistant. La fable se double de quelques enquêtes, sur la question des nourrices, sur l'ovariotomie, sur les sages-femmes. Ce sont là des problèmes à la fois de physiologie, de gynécologie, de sociologie qui offrent un intérêt poignant. M. Zola a signalé quelques-uns de ces abus stupides et infâmes, qui font des taches noires autour de la blonde et rose maternité de Marianne, soignée par le brave et excellent docteur Boutan, dont la bonne figure et la parole joviale réconfortent au milieu des turpitudes de la médecine étalées là, sur la table de l'écrivain, comme sur une table d'amphithéâtre, dans le fade relent du sang, des morts et des plaies qui suintent.

Avec sa vigueur coutumière, M. Zola a exposé toutes pantelantes devant nous les horreurs de notre société dégradée, le marchandage des nourrices, le commerce du lait humain, les atrocités de la nourriture en province, le voyage des nouveau-nés dans les trains de nuit, à travers l'air glacé, les maisons de nourrices devenant des maisons mortuaires, avec les courants d'air, la malpropreté, les imprudences, les bouillies épaisses qui font à l'enfant, s'il résiste, le ventre ballonné et hideux; il a dit et décrit avec sincérité les prévoyances criminelles des sages-femmes et leurs réparations meurtrières; il a donné tous les repoussoirs les plus sombres et les plus horribles à la belle cause qu'il veut défendre, la maternité triomphante et l'orgueil de l'allaitement par la mère; il ne se peut pas de plus noble idéal à proposer à notre temps que trop de prudence et trop de calcul conduit au crime.

Il fallait marquer ce côté social de l'œuvre, qui n'est pas un roman, mais un évangile, et qui doit semer le bon exemple par la bonne parole. A la vérité, nous ne pouvons le faire ici bien librement, tant seraient étranges les matières auxquelles il nous faudrait toucher. Nous avons dû pourtant indiquer le caractère dominant d'un livre dont il nous reste à présent à juger la valeur littéraire.

***

A ce point de vue, cette œuvre constate une abondance rare de développement qui gagnerait de ci de là à être resserrée. C'est un flot puissant et magnifique qui entraîne, et parfois submerge.

Une grande variété de ton distingue ce récit, écrit dans une langue aisée, riche, ample, étoffée, musicale, correcte, — car les endroits sont rares où la plume emportée s'oublie et écrit comme à la page 72 :

— Les gens où il avait mis les pieds.

La note est tantôt gracieuse, tantôt brutale et triste, tantôt lyrique et philosophique. Ce sont les trois tons fondamentaux que rend cette grandiose symphonie matrimoniale.

La note la meilleure, la plus pleine, la plus sonore, la plus pure de ton, est assurément celle du milieu, la brutale et la triste. M. Zola n'est pas un délicat; il a la force, la puissance, l'ampleur; il n'a pas la grâce, et l'étonnant serait qu'il l'eût. Mettez-le en face du petit poupon rose qui gazouille au sein de sa mère, en face de la jeune fille en toilette claire qui gambade, rit et met l'éclair de sa gaieté dans le tableau de sa jeunesse : certes, M. Zola ne sera pas embarrassé, et il fera fort proprement de bon ouvrage; mais il sera facile de sentir qu'il n'est pas dans son élément, et qu'il force son talent vers un genre pour lequel il est moins désigné. Gustave Droz et Legouvé ont certainement plus de grâce et plus d'agrément à peindre, l'un les bébés, l'autre les fillettes.

Viennent les scènes brutales, douloureuses, les martyres, les morts, les atrocités de l'égoïsme bourgeois, les horreurs des bas-fonds populaires, les terreurs du luxe inquiet (car Zola ne peint jamais le luxe heureux et avenant), le crime des escarpes, la mélancolie douloureuse des petits ménages bourgeois que rongent l'ambition et l'avidité, les scènes affreuses que cachent les maisons humides et noires, aux allées gluantes, les cris des opérées dans une clinique, les déchirements d'un cœur de mère blessée à mort dans son enfant : alors M. Zola n'a pas son pair pour brosser des toiles vigoureuses qui donnent le frisson et émeuvent dans les âmes le frémissement de la pitié et de la douleur.

Quelle scène, d'une vérité poignante, quand Norine, à dix-neuf ans, abandonne le petit nouveau-né, qui deviendra une brute! La meneuse, qui flaire une cliente, la travaille pour qu'elle mette le petit en nourrice par ses soins, au lieu de l'abandonner; et Norine lutte avec douleur contre sa maternité en révolte :

Et, prise d'une véritable crise d'énervement et de désespoir, elle sanglota.

— Je vous en supplie, laissez-moi tranquille... Voilà quinze jours que vous me torturez avec cet enfant, à le garder là, près de moi, en croyant que je finirai par le nourrir. Vous me l'apportez, vous me le mettez sur les genoux, pour que je le regarde et le baise. Vous êtes toujours à m'occuper de lui, à le faire crier, dans l'espoir que je m'apitoierai, que je lui donnerai le sein... Eh! mon Dieu! vous ne comprenez donc pas que, si je détourne la tête, si je ne veux ni le baiser, ni même le voir, c'est que j'ai peur de me laisser prendre, de l'aimer comme une bête, ce qui serait un grand malheur pour lui et pour moi. Il sera plus heureux tout seul... Entendez-vous! je vous en supplie, qu'on l'emmène tout de suite, qu'on ne me martyrise pas davantage!

Elle était retombée, elle pleurait à gros sanglots, la face enfouie au fond de l'oreiller, échevelée avec ses belles épaules à demi nues, dans son désordre.

Ce sont des pages de forte venue que celles où il raconte la mort de Morange, le retour d'Honoré chez sa mère, ou son départ de chez la sage-femme à sa naissance, la mort de Reine, la scène de Lucie ayant surpris le crime de sa mère et s'obstinant dans sa honte, dans sa colère, dans son dégoût, à demeurer renfermée, immobile dans les draps de son lit, comme en un linceul. On pourrait multiplier ces ré-

Après le Chantebled conquis sur un coin dédaigné du patrimoine national, un autre Chantebled se taillait un royaume, au loin, dans les vastes étendues désertes, que la vie avait à féconder encore. Et c'était l'exode, l'expansion humaine par le monde, l'humanité en marche, à l'infini.

Angleterre. — Août 1898 - mai 1899.

Émile Zola

Dernières lignes de *Fécondité*.

FAC-SIMILÉ DE L'ÉCRITURE DE M. ZOLA

férences au texte ; il abonde en types énergiquement tracés, en plein relief, en scènes d'une vérité crue et forte, en émotions poignantes.

Ce réalisme ne descend jamais, dans ce volume, à l'immonde ; il a de la tenue, et il en faut féliciter l'auteur, car la pente était dangereuse et raide. Au contraire, il est tempéré, nettoyé, relevé par une certaine poésie, par des élans de lyrisme que soulève la parabole du grand semeur — semeur d'enfants et semeur de blé, — dans cet hymne grandiose à l'éclosion des êtres et des choses. Il en résulte un piquant alliage de bassesse et de grandeur, de vilenies et de candeur, de crime et d'amour, et les tons alternent avec aisance, soit qu'il faille décrire les assassinats du voyer Honoré ou ceux de la funèbre Couillard, soit qu'il faille entonner le cantique sacré des

semailles et des épousailles, de la perpétuité des êtres entretenue par la perpétuité des moissons.

La partie faible du travail, — il n'est pas de tableau sans ombres, — celle qui nuit à la lecture et la rend traînante, c'est la composition : et il faut bien convenir que, dans un pareil assemblage de personnages, c'était l'écueil. Il y a des longueurs, des redites, des moyens factices, et trop faciles. Il faut bien préciser le reproche, puisque nous l'émettons.

Ainsi, dès le début, la nécessité de bien poser le sujet et de faire converger tous les détails vers le même but contraint l'auteur à une convention fâcheuse qui ne constate pas un très grand art de ce qu'on appelle les préparations et l'exposition. Il faut exposer sans en avoir l'air. Ses personnages, ici, ont trop tous le même souci, et cette uniformité devient de l'invraisemblance, car il n'est pas vrai, dans la vie, que deux personnes qui se rencontrent n'aient qu'une question aux lèvres :

— Désirez-vous avoir beaucoup d'enfants?

Or c'est un peu ce qui se passe ici. Quand Mathieu sort de chez lui, il n'entend pas parler d'autre chose. On dirait une gageure. Il entre chez son patron, et la première chose que celui-ci lui dit est :

— Vous avez trop d'enfants. Moi, je sais me borner.

Un ouvrier, le père Moinaud, entre, et la première question est :

— Père Moinaud, combien avez-vous d'enfants?

Mathieu a une réparation de zingueur à demander à son propriétaire : de quoi entend-il parler? de Malthus, de la dépopulation, de l'amour sans enfant.

De là il va déjeuner chez le comptable Morange, et c'est toujours le même sujet de conversation. Morange déclarant :

— Si j'étais riche, j'aurais une ribambelle d'enfants.

Le soir, avant de reprendre son train, il traverse le boulevard Montmartre, et dans cette cohue mêlée où des femmes coudoient des hommes, c'est encore la question de la maternité qui l'obsède. Et enfin, quand il rentre chez lui, il propose à sa femme, attristée :

— Si nous nous arrêtions?

C'est un mot donné, une obsession lancinante, et l'on se dit :

— Mais ces gens-là n'ont donc pas autre chose à penser?

Ce procédé d'exposition est trop facile : on était plus exigeant jadis dans l'art des préludes.

Autre faiblesse de composition : elle est dans la façon dont tous ces nombreux personnages se retrouvent, se croisent pour s'aborder et causer entre eux. Le moyen n'est pas raffiné, et c'est trop simple. La plupart du temps, ils se rencontrent dans la rue. Mathieu aperçoit trop souvent sur le trottoir les gens dont il apprend par là les plus secrets desseins, tantôt le ménage Morange pénétrant dans la maison obscure d'une sage-femme louche, tantôt Euphrasie, qui lui donne des nouvelles de Norine, tantôt Séraphine, qui l'accoste pour lui faire ses confidences, tantôt Mme Séguin, qui monte en fiacre avec Santerre, tantôt Mme Beauchêne, qui se cache pour entrer avec Mme Angelin chez la sage-femme; enfin, une mouche de police verrait moins de choses intéressantes que le hasard n'en fournit à Mathieu quand il est dans la rue, et l'invraisemblance éclate. Plus d'art l'eût fait disparaître, car c'est l'art qui donne l'impression du vrai, et qui supprime la convention, trop flagrante ici.

Ces réserves faites, il faut louer la puissance et l'aisance qui président au fonctionnement de cette lourde machine aux rouages compliqués et divers. Telle est cette œuvre énorme qui eût écrasé un moins audacieux et un moins robuste. Cet évangile modernisé fait penser, par le mélange du sacré et du profane, du présent et de l'éternel, à ces vastes toiles des maîtres florentins, qui habillaient les apôtres à la mode du XVIe siècle. L'enseignement en est édifiant, sain, utile et opportun; la pensée première en est haute et généreuse; l'expression en est lyrique, pleine d'effusion, d'abondance, de richesse, et l'auteur est assuré d'une chose, c'est que l'inspiration ne lui a jamais manqué, et qu'il n'a jamais lui-même manqué à sa thèse ni à son titre, car son livre demeurera dans l'histoire littéraire comme un copieux exemple de fécondité.

Léo Claretie.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Nous avons déjà, à plusieurs reprises, eu l'occasion de parler ici de la photographie des couleurs, et nos lecteurs se souviendront sans doute que deux procédés sont en présence : l'un, dit des interférences, dû à M. Lippmann ; l'autre, dit des trois couleurs, dû à M. Louis Ducos du Hauron. De ces deux procédés, le premier seul donne la vraie solution du problème, les images se peignent directement sur la plaque photographique avec toutes leurs couleurs.

Mais l'application est très délicate et on compte à peine quelques opérateurs qui réussissent à obtenir de bonnes épreuves.

Le second procédé, bien qu'indirect, est d'une application beaucoup plus facile et il se prête même à l'impression typographique, qui l'emploie aujourd'hui couramment ; il y a plus de trente ans qu'il a été inventé, mais il n'est réellement devenu pratique que depuis quelques années, et il est encore inconnu de la plupart des amateurs photographes. Ils n'ont, en effet, jamais pu se rendre un compte exact de de ce qu'il était, de ce qu'il pouvait rendre, pour la bonne raison qu'aucun appareil n'était à leur disposition pour cela. Il appartenait à l'inventeur, M. L. Ducos du Hauron, de combler cette lacune, et il vient de créer un petit modèle d'appareil complet, à prix modique, qui, par des moyens aussi simples qu'ingénieux, permet de résoudre immédiatement les difficultés contre lesquelles on s'est heurté longtemps pour la construction d'appareils beaucoup plus compliqués destinés au même but. Rappelons d'abord en peu de mots que le procédé trichrome, ou des trois couleurs, est basé sur ce principe que toutes les couleurs d'un objet, le blanc et le noir compris, peuvent être reproduites en employant seulement le bleu, le vert, le rouge. Nous examinerons seulement ici le cas où l'on veut obtenir une photographie destinée à être vue par transparence, c'est le plus facile et c'est celui que résout le petit appareil en question. Il suffit pour cela d'obtenir d'abord une image négative dans laquelle les transparences plus ou moins grandes représentent les valeurs relatives des trois couleurs fondamentales. Cela est obtenu au moyen des plaques sensibles dites panchromatiques, c'est-à-dire qui peuvent être impressionnées en noir et blanc, bien entendu, par toutes les couleurs et qu'on trouve couramment dans le commerce depuis longtemps déjà. Ces plaques peuvent être, par suite, impressionnées par la couleur qu'on aura choisie ; il suffira pour cela d'intercaler entre elles et l'image que leur envoie l'objectif un écran en verre coloré de la couleur qu'on voudra prépondérante. Si l'on opère sur un bouquet de fleurs, par exemple, un écran rouge éliminera toutes les couleurs, sauf le rouge, et le négatif au développement donnera des opacités plus ou moins grandes suivant l'intensité de cette couleur ; il en sera de même pour le bleu et le vert. Il est clair que si l'on tire par contact des positifs sur verre de ces trois clichés, on obtiendra des transparences aux endroits correspondants aux opacités des négatifs ; si alors, derrière le positif correspondant

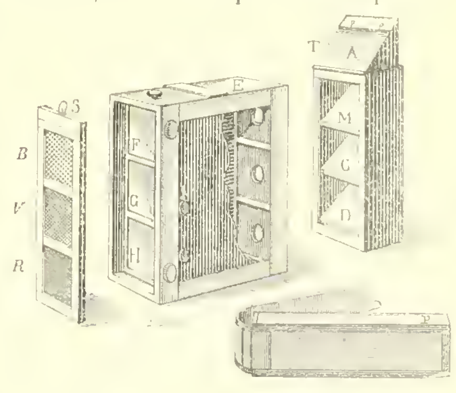


Fig. 1. — Petit appareil d'amateur imaginé par M. L. Ducos du Hauron pour la photographie des couleurs.

E, chambre noire munie de trois objectifs ; T, boîte s'ajustant sur E devant les objectifs ; le miroir incliné A, tourné vers l'image, renvoie celle-ci sur les glaces transparentes M, C et le miroir D ; il y a réflexion vers les objectifs et formation de trois images sur la plaque sensible du châssis P qui s'ajuste à l'arrière de E ; S, châssis supportant les écrans bleu, vert, rouge qui se placent devant la plaque sensible. — Le même appareil sert à regarder l'image obtenue ; les glaces transparentes F, G, H servent à obtenir le repérage parfait des trois images colorées.

au cliché obtenu avec l'écran rouge, on place ce même écran rouge et qu'on regarde par transparence, on verra forcément en rouge les parties qui correspondent à cette couleur sur le modèle. Il en sera de même pour le bleu et pour le vert, et, si l'on superpose les trois positifs transparents, ainsi que les écrans, on aura un ensemble qui reproduira toutes les couleurs.

La réalisation matérielle de cette analyse et de cette synthèse est obtenue par le même appareil : il se compose de trois chambres photographiques, munies chacune d'un objectif et disposées l'une au-dessus de l'autre (fig. 1), de façon à donner

dans l'ensemble l'aspect d'une petite boite rectangulaire E. Devant les trois objectifs, on place dans une coulisse disposée à cet effet la boite T, qui se compose d'un premier miroir étamé A, dont la partie étamée est tournée vers l'intérieur; les rayons lumineux venant horizontalement de l'objet à photographier sont donc renvoyés verticalement; ils rencontrent d'abord une glace épaisse transparente M, une partie d'entre eux se réfléchit sur cette glace et va traverser l'objectif pour aller donner une image de l'objet. Mais l'autre partie du faisceau a traversé la glace M et va se réfléchir sur la glace C, également transparente : ici nouvelle division et nouvelle image en face du second objectif; enfin le reste du faisceau se réfléchit sur le miroir étamé D et donne une troisième et dernière image en face du troisième objectif. Sur l'arrière de l'appareil, on glisse le petit châssis S, dont les trois écrans bleu, vert, rouge, viennent se placer en face des trois objectifs, et il n'y a plus qu'à mettre derrière eux le châssis P qui contient la plaque sensible. Au développement, on aura les trois images négatives voulues pour faire par contact un positif transparent qui remplira les conditions que nous avons énoncées plus haut.

Pour examiner ce positif, on se servira du même appareil : on le place derrière les trois écrans colorés à l'endroit même où était la plaque sensible, mais dans un châssis sans fond, de façon à le laisser traverser par la lumière du jour; on enlève le miroir A et l'on place l'œil de façon à regarder vers M, C, D, en tenant l'ensemble de l'appareil incliné à environ 45 degrés. On se rend facilement compte de ce qui se passe : la lumière, traversant les écrans B, V, R, suit le chemin inverse à celui qu'elle a suivi pour former le négatif; les trois images, par suite de la présence des miroirs M, C, D, se superposent et viennent former sur la rétine une image unique reproduisant toutes les teintes du modèle. Comme il pourrait arriver que dans les manipulations un léger déplacement se soit produit et que la superposition ne se fasse pas exactement, M. Ducos du Hauron a usé d'un artifice très ingénieux : il fait traverser aux rayons les glaces transparentes épaisses F, G, H, dont les faces sont bien parallèles, et qui peuvent pivoter légèrement au moyen de boutons placés à l'extérieur; en manœuvrant ceux-ci, on arrive à ramener rapidement dans le bon chemin celle des trois images qui s'en serait écartée, et la superposition se fait assez exactement pour que l'œil ne perçoive plus qu'une seule image.

Nous ne pouvons donner ici tous les détails des différentes opérations à effectuer; elles sont, en somme, très simples et à la portée de tout le monde, nous avons pu nous en rendre compte par nous-même. Si nous nous sommes étendu un peu plus que d'habitude sur la description de cet appareil, c'est que nous le considérons comme appelé à vulgariser un procédé de photographie que l'industrie emploie fréquemment aujourd'hui, dont tout le monde parle, mais que fort peu connaissent bien.

***

La télégraphie électrique n'a pas dit son dernier mot au point de vue de la rapidité de la transmission. Ce qui retarde la remise d'un télégramme, c'est le temps nécessaire à la manipulation du transmetteur ; quand on se servait des appareils à cadran, qui ne sont plus guère employés

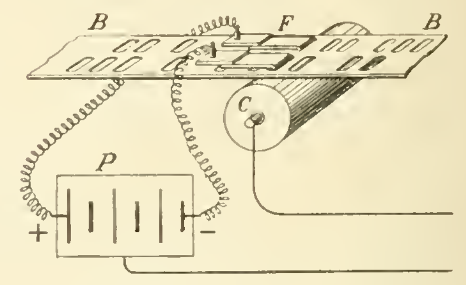


Fig. 2. — Principe du transmetteur du télégraphe Pollak et Virog, qui peut transmettre 80 000 mots à l'heure.

B, B', bande perforée; F, frotteurs laissant passer le courant quand les endroits perforés passent dessous; C, cylindre métallique qui transmet le courant à la ligne.

que dans les petites gares de certaines lignes de chemins de fer, on comptait qu'un employé exercé ne pouvait pas transmettre plus de 20 dépêches de 20 mots par heure ; avec le Morse, le plus répandu des appareils en service aujourd'hui, on peut atteindre 35 à 40 dépêches, et avec le Hugues ou le Baudot, qui ont du reste l'avantage de donner au récepteur la dépêche tout imprimé, on peut transmettre plus de 1 200 mots à l'heure. Mais voici que nous arrive de Vienne l'invention de MM. Pollak et Virag, qui permettrait de porter à 80 000 le nombre des mots transmis en une heure. Pour cela il est bon de dire que les inventeurs utilisent la transmission automatique, déjà connue et employée depuis longtemps ; ce procédé consiste à faire travailler l'employé non pas sur un manipulateur électrique, mais sur un découpeur qui perfore une bande de papier. Quand il s'agit de signaux Morse, le découpeur est muni de deux poinçons, l'un donnant un trou rond, l'autre un trou allongé de manière à for-

mer les lettres de l'alphabet spécial. Les dépêches attendent leur tour ainsi préparées et il suffit de les faire passer automatiquement entre deux parties métalliques d'un circuit électrique : ces deux parties entrent en contact et laissent circuler le courant seulement au moment où elles rencontrent les trous du papier, et cela proportionellement à la longueur de ces trous. On voit cette disposition un peu modifiée (fig. 2) dans le transmetteur de MM. Pollak et Virag ; la bande B B' porte des perforations de même forme, mais placées sur deux lignes parallèles qui pour les trois alphabets différents sur la reproduction de la bande ci-contre.

Pour obtenir la ligne sinueuse qui s'inscrit au récepteur (fig. 4), on a utilisé une membrane vibrante P qui est mise en action par une bobine de téléphone et qui porte soudé à son centre un petit miroir M ; la liaison entre la plaque et le miroir est faite par un petit aimant permanent et un petit ressort de rappel attaché au miroir, de telle façon que, suivant le sens du courant envoyé, cet aimant soit affecté d'une façon différente et provoque dans le miroir des déplacements de sens

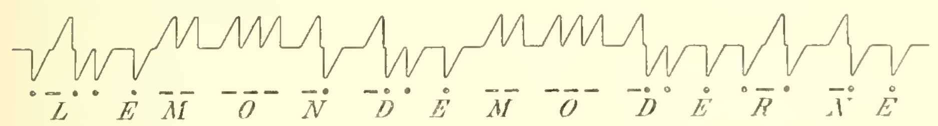


Fig. 3. — Exemple d'un télégramme transmis.

correspondent à deux frotteurs F reliés à la pile P ; par l'un d'eux arrive le courant positif, par l'autre le courant négatif. On a ainsi la faculté d'envoyer sur la ligne qui aboutit au cylindre C, et jusqu'au récepteur, par conséquent, des courants de sens différent. C'est ce qui a lieu aussi pour la télégraphie sous-marine, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de l'expliquer ici ; c'est, du reste, parce qu'ils emploient les mêmes signaux que cette dernière, que les inventeurs ont été amenés à utiliser le même mode de transmission (fig. 3) ; les sommets situés d'un côté de la ligne médiane correspondent aux points de l'alphabet Morse, ceux situés de l'autre côté de cette ligne correspondent aux traits ; on voit cette coïncidence établie

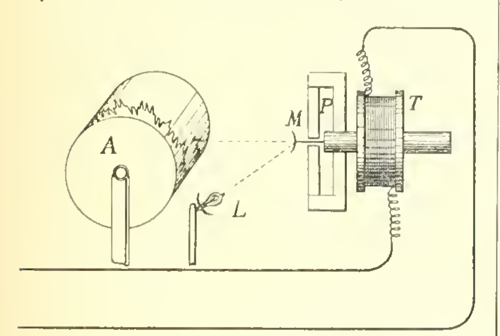


Fig. 4. — Principe du récepteur.

Le courant positif ou négatif arrive à une bobine de téléphone qui agit sur une plaque vibrante P, sur laquelle est un petit aimant portant un miroir. Celui-ci varie d'inclinaison suivant le sens du courant. Il reçoit un rayon lumineux de la lampe L et le transmet au cylindre A, qui porte un papier photographique qu'on développe ensuite par les procédés ordinaires.

différent. Une petite lampe à incandescence L éclaire le miroir, et le rayon réfléchi est reçu sur un cylindre A portant un papier sensibilisé au gélatino-bromure d'argent. On évite ainsi tout frottement entre le papier et l'organe imprimant, puisque celui-ci est constitué par le rayon lumineux ; les mouvements du miroir se trouvent amplifiés autant qu'on le veut, ils sont proportionnels à la distance qui sépare A de M. On développe ensuite le papier comme une plaque photographique ordinaire et on le fixe à l'hyposulfite de soude.

C'est là, à notre avis, la partie défectueuse de l'appareil, car, si par un accident quelconque, le développement est manqué, tout est perdu. Cependant dans des cas spéciaux où de grands comptes rendus doivent être transmis aux journaux quotidiens, comme cela eut lieu l'été dernier à propos du procès de Rennes, un appareil de ce genre pourrait rendre des services appréciables ; mais dans le service courant nous ne pensons pas qu'il remplace les appareils imprimant en caractères d'imprimerie qui sont de véritables chefs-d'œuvre de mécanique et donnent toute satisfaction pour les besoins ordinaires du trafic télégraphique.

*
* *

Dans les travaux si remarquablement conduits par M. l'ingénieur Babut, professeur à l'École des ponts et chaussées, pour l'élargissement de la ligne du chemin de fer de Ceinture et son raccordement avec l'Exposition universelle de 1900, la démolition du pont situé non loin de la gare du Trocadéro était devenue nécessaire.

En général, un travail de ce genre ne présente pas beaucoup de difficulté, il est

toujours plus facile de démolir que de construire; mais il ne faut pas oublier que, dans l'espèce, tous les travaux se compliquent de la nécessité de ne pas interrompre la circulation des trains qui est des plus actives, puisqu'ils passent à peu près toutes les cinq minutes. M. Rabut s'est arrêté à une solution très hardie, qui a permis d'enlever le pont pièce à pièce sans aucun échafaudage et sans encombrer la voie. Pour cela on a d'abord enlevé les parapets et la chaussée en travaillant toujours à la partie supérieure et en raclant pour ainsi dire la maçonnerie jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le squelette de l'arc de voûte réduit à sa plus simple expression (fig. 5). Arrivé à cet état, le pont ne présentait plus qu'une masse peu importante de matériaux qu'il fallait inévitablement faire choir sur la voie; comme on pouvait disposer de quelques heures de nuit pendant lesquelles les trains sont arrêtés, on débita la voûte par tranches transversalement à la voie, en calculant la chute des matériaux en proportions telles qu'on pouvait déblayer complètement avant le passage du premier train. On arriva ainsi en très peu de temps à terminer la démolition complète sans avoir interrompu un seul instant la circulation normale.



Fig. 5. — Curieux procédé de démolition employé par M. l'ingénieur Rabut pour un pont situé sur la ligne de Ceinture.
La démolition est effectuée par en dessus, sans arrêter la circulation intensive des trains.

* * *

La peste continue à sévir en Portugal d'une façon assez bénigne, il est vrai, mais qui n'en est pas moins faite pour laisser quelques inquiétudes aux autres pays de l'Europe. Le comité consultatif d'hygiène a proposé et fait adopter des mesures toutes spéciales pour la destruction des rats à bord des navires. On sait, en effet, que ces rongeurs sont, avec les puces qu'ils portent, les principaux agents propagateurs de ce fléau. Comme moyen préconisé il n'y a malheureusement rien de bien neuf : on se contente de prescrire l'emploi des piéges et des toxiques contre les animaux habitant le navire, et de les empêcher de communiquer avec la terre, lorsque celui-ci est à quai, en surveillant la passerelle et les cordages et en y plaçant des écrans qui les empêchent de passer; tout cela est facile à dire, mais il est moins facile d'assurer l'exécution de pareilles mesures. Quoi qu'il en soit, si la peste nous arrivait, il n'y aurait pas lieu de s'en effrayer outre mesure, car le traitement de cette maladie a fait aujourd'hui, grâce aux travaux de Pasteur, des progrès considérables, ainsi qu'a pu s'en assurer à Oporto la commission internationale composée des sommités médicales des principaux pays de l'Europe. Les expériences ont porté spécialement sur l'emploi du sérum antipesteux et on conclut à l'efficacité d'une façon incontestable. L'injection peut aller sans inconvénient jusqu'à 40 ou 60 centimètres cubes dans les cas graves

et 20 centimètres cubes suffisent dans les cas légers ; on renouvelle les injections tous les jours, en les diminuant peu à peu jusqu'à guérison complète. En tant que préventive, l'opération semble assurer l'immunité pendant environ vingt-cinq jours. Il y a, du reste, une vaccination faite avec le virus pesteux, convenablement cultivé, qui est plus efficace et que la commission estime devoir être appliquée en même temps que l'injection de sérum. Les expériences faites sont suffisamment concluantes pour que, en cas d'épidémie, ce traitement puisse être rendu obligatoire pour toute personne séjournant dans un endroit contaminé. Habitués comme nous le sommes à l'inoculation préventive de la variole, il n'y a rien là que de très rassurant et nous pouvons être sans craintes pour l'avenir.

*
* *

Si nous avons déjà en France de nombreux tramways à traction mécanique, nous sommes encore en retard sur les principales villes de l'étranger où les moyens de communication sont plus nombreux et plus rapides.

On a dû, il est vrai, prendre certaines précautions pour éviter des accidents qui, paraît-il, augmentaient dans une proportion inquiétante; les Américains ont adapté sur leurs tramways des filets protecteurs qui se chargent de cueillir le piéton imprudent qui oserait leur barrer le chemin. Il y a plusieurs systèmes, les uns restent à poste fixe, les autres, relevés en temps normal, sont abaissés par le mécanicien au moment voulu; il y en a d'automatiques, ils se décrochent et se tendent au moindre choc ; enfin on a aussi voulu les rendre solidaires du frein, de façon que la voiture s'arrête dès que le filet a fonctionné. Sans chercher de trop grandes complications qui pourraient plutôt nuire à l'extension rapide du procédé, ne pourrait-on pas au moins essayer chez nous un système analogue, tel par exemple fig. 6) que le filet Robin, employé en Amérique ?

C'est un filet tendu sur un châssis métallique articulé qui se relève à volonté et vient se rabattre sur l'avant de la voiture ; le cadre est muni à sa partie antérieure de rouleaux garnis de caoutchouc, de façon à amortir le choc au moment de la rencontre. Dès que le mécanicien prévoit un accident possible en arrivant à un carrefour très fréquenté, en passant devant des maisons d'école aux heures de sortie, etc., il est tenu par le règlement de rabattre son filet ; c'est ce qui se pratique à Boston, à Chicago, à New-York, etc. — et l'on peut dire avec succès, car les statistiques établissent que depuis l'établissement de ces filets les accidents suivis de mort ou de blessures graves ont diminué dans la proportion de 80 pour 100. Cela permettrait à nos tramways mécaniques d'aller un peu plus vite et d'avoir, par suite, des départs plus fréquents ; ils



Fig. 6. — Filet protecteur pour tramway.

Le mécanicien relève le filet à volonté et l'abaisse pour passer aux endroits très fréquentés. Ce genre de filet est très usité en Amérique, où on a reconnu souvent son efficacité.

pourraient se suivre, au moins à certaines heures, à des intervalles assez rapprochés pour éviter ces bousculades qu'on voit journellement aux points terminus et qui sont vraiment indignes d'une capitale comme Paris. Il faudrait qu'au moment de notre grande Exposition le voyageur pût constater que, sous le rapport des moyens de communication, nous ne sommes pas inférieurs à l'étranger.



On a beaucoup parlé récemment d'une expérience faite en Amérique avec le fameux vélocipédiste Murphy qui est parvenu à couvrir le mille (1610 mètres) en moins d'une minute : au chronomètre, 57 secondes 1/5, voilà qui est précis. Mais, quand on connaîtra les conditions dans lesquelles s'est réalisée la course, on sera peut-être moins étonné du résultat. Les Américains ne reculent devant rien, et les entrepreneurs de cette affaire, car il y avait là-dessous très probablement une affaire commerciale, ont fait construire un plancher sur une voie de chemin de fer, sur la distance de 2 milles; les planches, disposées dans le sens de la voie, étaient clouées sur des traverses fixées entre les rails. C'était déjà bien d'avoir une belle surface de roulement; mais, à la

vitesse d'environ 27 mètres par seconde qu'il fallait réaliser, la résistance de l'air fait l'effet d'un véritable ouragan, et chacun sait combien le moindre vent est gênant pour un cycliste ; il s'agissait donc de supprimer la résistance de l'air et, pour cela, on n'a pas hésité à construire une sorte de cage sans fond attachée derrière une locomotive et dans laquelle devait se maintenir le coureur (fig. 7). On a dû essayer plusieurs locomotives avant d'en trouver une qui donnât la vitesse voulue avec le peu d'élan qu'on pouvait lui permettre.

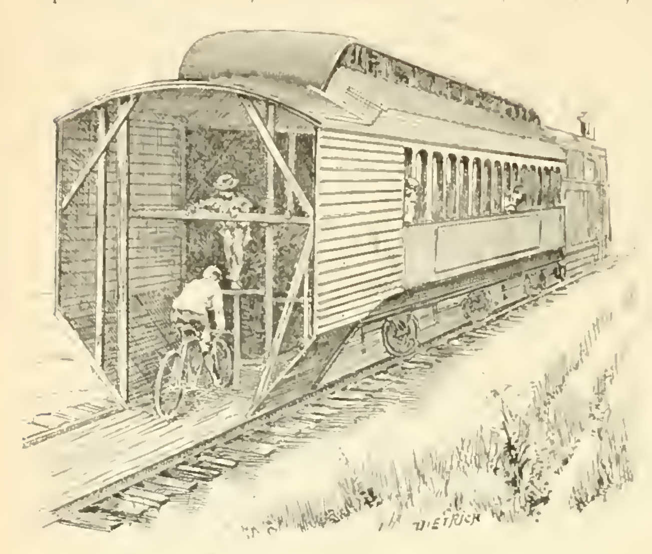


Fig. 7. — Expérience faite en Amérique pour parcourir une distance de 1609 mètres (1 mille) en une minute.

Un plancher a été construit entre les rails, une cage formant paravent est attachée derrière une locomotive; le coureur a suivi la machine sans quitter l'abri et a parcouru le mille en cinquante-sept secondes.

Nous ne voyons pas très bien, en dehors de la question réclame, à quoi rime une expérience de ce genre ; car, en somme, puisqu'on supprimait la résistance de l'air, le résultat eût été à peu près le même si l'on avait installé le coureur sur une bicyclette fixée sur un support et qu'on l'eût fait pédaler aussi vite que possible en comptant le nombre de tours de roue. Il existe, du reste, des appareils destinés à des expériences de ce genre et qui peuvent être considérés comme pouvant servir à un bon exercice hygiénique pour les personnes qui ne peuvent pas sortir de chez elles, c'est la bicyclette en chambre.

La machine est fixée (fig. 8) sur un support S de façon que la roue d'arrière, roue motrice, vienne frotter sur un galet G ; celui-ci porte une poulie sur laquelle passe une corde sans fin qui actionne, par les renvois nécessaires B, un indicateur de vitesse V, disposé devant les yeux du cycliste. Le galet est entraîné par le frottement du bandage et le cadran de l'indicateur de vitesse est gradué de façon que l'aiguille indique le nombre de kilomètres apparents que l'on parcourt.

On peut même produire l'effet d'une côte à monter en augmentant, au moyen d'un levier F disposé à cet effet, le frottement du galet avec le bandage. On voit qu'il n'est pas nécessaire de faire de bien grands frais pour répéter l'expérience de Murphy, qui ne prouve, du reste, absolument rien au point de vue sportif; ce qu'il y a de vraiment intéressant, c'est de voir l'endurance de l'organisme humain dans les conditions ordinaires et ici elles étaient plutôt extraordinaires.

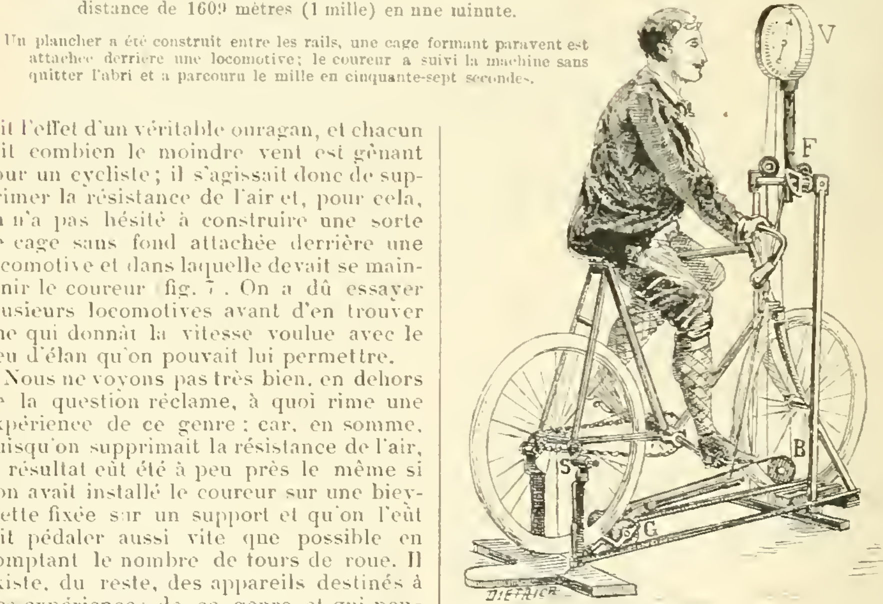


Fig. 8. — Le velo-room, appareil permettant de faire la même expérience à moins de frais.

S, support sur lequel se place la roue motrice d'une bicyclette ; G, galet auquel cette roue communique le mouvement ; B, poulie de transmission pour communiquer le mouvement à un indicateur de vitesse V.

G. Mareschal.

CHRONIQUE THÉATRALE

VAUDEVILLE. — *Le Faubourg*, comédie en quatre actes, de M. Abel Hermant.

Le prince d'Entragues — un prince d'Aurec qui a bien tourné — est un esprit libéral, très ouvert aux réalités contemporaines. Le rachitisme des castes fermées l'énerve. Il se sent étranger dans ce monde fossile dont, suivant son expression, des siècles le séparent. Ce qui l'irrite encore davantage, c'est le pharisaïsme qui est la règle de vie d'une noblesse dégénérée, la citadelle de préjugés dans laquelle le Faubourg se retranche et se croit à l'abri des conquêtes incessantes du progrès et des transformations rationnelles de l'esprit humain... Son cerveau plus large et plus délié que celui de ses pairs lui a montré les devoirs des « classes dirigeantes » à l'endroit des classes populaires et dirigées. Il aime à prendre contact avec les travailleurs, avec les humbles et les agissants et dans un but purement philanthropique il a loué sous le nom de M. Touchet — nom de sa célèbre aïeule, car les d'Entragues descendent en droite ligne de la douce amante et du féroce et sanguinaire Charles IX — un modeste logis, dans quelque quartier perdu, où quiconque a besoin d'un bon conseil, d'une aide morale ou pécuniaire, peut venir frapper à sa porte, sûr de s'en retourner consolé et secouru.

Parmi les siens, d'Entragues passe pour un original et sa philanthropie est tolérée comme un « sport » d'un genre spécial.

Jamais le jeune duc n'a voulu entendre parler de mariage. Les jeunes filles de son monde, les petites snobinettes ne sont point de son goût. Mais un soir, au cours d'une visite obligatoire, où il est forcé d'accompagner sa mère, la duchesse douairière de Verneuil, chez une de ses amies, la comtesse Nandor-Eperjès, il renoue connaissance avec la fille de celle-ci, une amie d'enfance. La jeune Margit est un être étrange, d'allures libres et indépendantes. Ce caractère, elle le doit autant à sa naissance qu'à son genre de vie. La comtesse Nandor-Eperjès vit en France séparée de son mari, qui habite ses terres de Hongrie. Margit partage sa vie entre son père et sa mère : six mois à Paris, six mois à Buda-Pest ; étrangère aux deux races dont le sang coule dans ses veines ; étrangère surtout au Faubourg dont elle fait cependant partie par son authentique et très ancienne noblesse, mais dont elle n'a en aucune façon ni l'âme figée ni l'esprit étroit et rétrograde...

Entre les deux jeunes gens, c'est le coup de foudre, et le mariage, vite décidé, est vite conclu.

Hélas! l'un et l'autre se sont trompés, ils ont été victimes d'une méprise du cœur. Ils ne se comprennent pas. D'Entragues est choqué par les façons cavalières de Margit ; mais, par un sentiment de discrétion peut-être exagéré, il ne se croit pas le droit d'être mari à la façon bourgeoise et la laisse jouir d'une liberté absolue. De son côté, Margit est étonnée de la froideur de son mari dont elle ne saisit pas la délicatesse et s'est détachée de ce rêveur dont la philosophie ne l'intéresse guère. Femme d'action, vraie fille d'un père casse-cou un peu sauvage, elle se lance dans une existence mondaine chauffée et surchauffée à toute vapeur. Les deux époux sont donc complètement étrangers l'un à l'autre, et l'amour qui guette ne peut manquer de faire des siennes.

Il se présente sous l'aspect d'un gars superbe, sportif à tous crins, M. Galland (de Limoges), beau-frère du duc de Verneuil, lequel est chef de la famille dont d'Entragues est le cadet... Il n'y a eu entre les deux jeunes gens que le flirt ordinaire et admis dans le monde des viveurs ; mais les événements vont se précipiter...

Au cours d'une promenade en automobile, ils sont venus échouer dans la petite maison où d'Entragues donne ses consultations philanthropiques. Un accident de machine en est cause. Pendant qu'on répare le teuf-teuf, Margit et Eddy poussent le flirt à ses dernières limites, et, au moment où ils vont tomber aux bras l'un de l'autre, d'Entragues paraît. Il a entendu une partie de la conversation échangée et a pu se convaincre que si la situation était grave, rien n'était du moins irréparable : il n'y a pas même eu de baisers échangés... Eddy est vite congédié et, dans une scène émouvante, les deux époux s'expliquent. Margit, hautaine, révoltée, réclame sa liberté ; d'Entragues la lui refuse et prétend reconquérir sa femme ; mari il n'a pas cru jusqu'alors devoir être, mari il sera désormais. Au diable les façons mondaines, au diable les ménages du Faubourg! Sa femme est sienne, il la veut et la garde, ou du moins prétend la garder. Il n'y a pas deux façons, et la coutume bourgeoise lui semble la meilleure.

Margit ne l'entend pas ainsi... Rien ne pourra la faire céder. Elle aime et appartient à cet amour. L'irréparable n'est pas encore accompli, la séparation peut encore être digne : que d'Entragues consente à rompre, et chacun reprendra sa liberté en

honnêtes gens qu'ils sont l'un et l'autre ; sinon, gare aux conséquences !

D'Entragues ne veut rien entendre : la suite nous prouve qu'il a eu tort...

Un soir, il apprend que la princesse a caché Eddy dans son appartement. C'est la crise finale. Soit!... Logique avec ses principes et admettant la grandeur des solutions légales, il entend faire constater le flagrant délit et demandera le divorce... Mais c'est alors qu'il se trouve aux prises avec les préjugés de sa caste. Le divorce, reconnu par la loi, n'est pas admis par le Faubourg. Quoi qu'il fasse, Margit Nandor-Eparjès est et restera princesse d'Entragues, et lui-même ne pourra jamais se remarier, le monde ne supportant pas qu'on rompe en visière avec ses traditions. Il veut passer outre et demande à son frère aîné et à un autre de ses parents de monter avec lui dans l'appartement de la princesse et de constater la présence de son amant. « Inutile, répond le duc de Verneuil, Eddy n'y est plus. Je l'ai fait partir. En ma qualité de chef de la famille, j'ai évité le scandale d'une rencontre... »

D'Entragues est obligé de se soumettre. La complicité des siens lui enlevant toute preuve légale, le divorce est impossible.

Margit, dans une dernière entrevue avec son mari, lui démontre qu'il eût mieux valu pour tous deux qu'il lui rende sa liberté le jour où, surprise par d'Entragues dans la petite maison de Ménilmontant, elle la lui a réclamée, et elle part, laissant le prince, prisonnier des règles du *Faubourg*, pleurant sur les ruines de son bonheur détruit.

L'interprétation de cette comédie attachante, curieuse, où se manifeste un véritable tempérament d'auteur dramatique, est au-dessus de tout éloge. MM. Guitry, Grand, Lerand, Nertann, Mmes Samary, Sisos, Daynes-Grassot, Cécile Caron donnent aux rôles qui leur sont confiés une vérité d'allures tout à fait remarquable.

La pièce a été et sera encore discutée : c'est le sort de toutes les œuvres vivantes et vécues.

* * *

Palais-Royal. — *Coralie et Cie*, pièce en trois actes, de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin.

Le théâtre du Palais-Royal joue en ce moment une pièce qui n'est pas pour les jeunes filles. Mais est-il des pièces pour jeunes filles ? Elle n'en est pas moins d'une gaieté folle et les pères s'y divertiront.

C'est un vaudeville d'une exubérante gaieté, un vaudeville à cascades et à quiproquos, dont l'intrigue extravagante étonne, déconcerte, déroute et finit, en dépit qu'on en ait, par emporter toute raison chagrine dans un rire homérique dont on n'a ni le loisir ni la volonté de discuter l'aloi... Écrite pour la joie, cette pièce la provoque tempêtueusement, voilà tout ! Que peut-on exiger davantage ? Il n'y faut point chercher la moindre étude de caractère ni la plus légère trace de psychologie. Ah ! Dieu non ! C'est de la folie, vous dis-je. Mais quoi ! le plaisir n'a-t-il donc qu'une source. Il n'est pas bon de toujours discuter, ergoter, soupeser sa joie... On ne réussit de cette manière qu'à empoisonner la vie. Prenons la gaieté de temps à autre d'où qu'elle vienne, du moment qu'elle n'est ni équivoque ni vulgaire, et laissons-nous « vivre joyeux », suivant la belle recommandation de maître Alcofribas.

Dois-je m'évertuer à raconter l'intrigue ? Dieu me garde de tenter le récit de ces mille et une aventures qui s'entre-croisent, se heurtent, rebondissent l'une sur l'autre à tout bout de champ et sans rime ni raison. Qu'il suffise de savoir que la maison *Coralie et Cie* est une grande maison de couture ultra-moderne où les salons d'essayage se transforment, sur un simple coup de timbre électrique, en galants asiles de flirt et *vice versa*, mettant à l'abri de toute surprise indiscrète sa clientèle féminine... et masculine. Qu'un mari soupçonneux arrive inopinément, flanqué d'un commissaire de police écharpé aux trois couleurs : drrrin ! l'amoureux disparaît ; les murs s'envolent, les cloisons tournent sur elles-mêmes, les trappes jouent et Mme Coralie en personne, flanquée d'un bataillon de premières, mannequins et essayeuses groupées en des poses professionnelles autour de la clientèle, mesure, note, essaye, se livre enfin à toute une série d'opérations préparatoires qui aboutissent à faire d'une jolie femme

... la poupée
La mieux habillée
De Rome à Paris.

De là une série d'aventures ahurissantes, abracadabrantes, où, suivant la formule éternelle, les maris bafoués, bernés excitent l'hilarité du public ravi de tout temps, depuis Molière jusqu'à nos jours, des mésaventures comiques du bonhomme Sganarelle. Je me hâte d'ajouter toutefois que la morale est sauve, que cet imbroglio impossible est rendu vraisemblable par l'habileté des auteurs et qu'il aboutit en fin de compte à la joie conjugale la plus pure et à la glorification de l'innocence injustement persécutée.

Mlles Cheirel, Augustine Leriche, Mme Berthe Legrand, MM. Raymond,

Lamy, Boisselot et Gorby sont les interprètes de cette joyeuseté.

* * *

ODÉON. — *France... d'abord!* drame en quatre actes, en vers, de M. Henri de Bornier.

Pourquoi ce titre étrange ?

Est-ce que l'auteur, maintes fois applaudi, de la *Fille de Rolland* et du *Fils de l'Arétin* aurait renoncé à ses anciennes et pittoresques habitudes de faire des enfants à l'histoire ?... Non pas !

> Et si l'on vous dit qu'il l'oublie,
> N'en croyez rien !...

Est-ce que le bibliothécaire de l'Arsenal, le galant homme et le brave homme qu'est M. Henri de Bornier, s'est voulu lancer sur le tard dans la bagarre politique et écrire une pièce à manifestations ?... Non plus ! Il affirme le contraire, et nous n'avons pas le droit de ne pas le croire !...

Alors ?

Alors, c'est que ce titre résume d'une façon très claire la moralité quelque peu confuse qui se dégage du drame qu'il vient de faire représenter à l'Odéon... C'est l'amour de la France avant tout qu'il nous enseigne, le noble souci exclusif de sa grandeur et de sa dignité qui doit dominer les esprits et s'élever au-dessus des misérables querelles de parti ou de clocher...



Cl. Mairet.

Thibault, comte de Champagne — Marquet. Blanche de Castille — Mme Segond-Weber. Louis IX — Mlle Marthe Regnier. Robert de Sorbon — Albert Lambert.

France... d'abord! — Quatrième acte.

M. de Bornier prend prétexte de la lutte des grands vassaux insurgés contre l'autorité de Blanche de Castille, régente du royaume pendant la minorité de son fils Louis IX, pour dérouler sous nos yeux un de ces drames semi historiques où l'imagination entre pour une part égale à la vérité des faits accomplis...

Suivant sa méthode, l'auteur invente une arrière-petite-fille de Charlemagne (la famille des Carlovingiens lui tient décidément au cœur). Cette enfant, abandonnée dans un couvent, a été livrée à des bohémiens qui l'ont élevée comme une Zingara. Un jour, sur le passage du cor-

tège royal, ces nomades s'étant permis d'insulter la reine mère, hommes et femmes de la tribu, tous et toutes sans exception et la jeune Aliénor — c'est le nom de l'enfant — qui, elle, n'avait rien dit ni rien fait, furent attachés à des troncs d'arbre et fouettés de verges jusqu'au sang. Cette injustice, dont la reine Blanche n'était cependant pas responsable, avait allumé dans le cœur de la sauvageonne une haine inextinguible contre la souveraine.

Parmi les seigneurs de l'escorte se trouvait le comte Hugonnel, oncle de Louis IX, grand vassal envieux et jaloux de ce trône sur lequel, après la mort de son frère Louis VIII, il avait rêvé de s'asseoir. Pour les méchants, toute haine est bonne à exploiter. Hugonnel achète au chef de la bande la fillette au regard de flamme, comptant que peut-être un jour elle pourrait servir sa rancune. Il apprend en même temps le secret de sa naissance et se réserve, si besoin est, de le lui révéler au jour opportun.

Au moment où la pièce commence, nous sommes en pleine lutte des vassaux révoltés contre la reine régente. Deux hommes sont à la tête de l'insurrection : Hugonnel, par haine, et le comte Thibault de Champagne... par amour. Oui, par amour. Le noble seigneur, qui se faisait appeler « le roi des Troubadours », s'étant épris de « la reine blanche comme un lys, qui chantait à voix de syrène », comme dit Villon en sa « Ballade des Dames du temps jadis », avait osé lui déclarer son amour. Blanche, avec fermeté, mais sans colère (une femme n'est-elle toujours flattée de l'amour qu'elle inspire à un poète?), lui avait fait comprendre que son espoir était vain. Thibault, pour tuer cet amour, s'était efforcé de croire qu'il haïssait la « Dame des Lys », et s'était laissé entraîner par Hugonnel dans sa révolte contre l'autorité royale... Mais cette haine, toute de surface, ne résiste pas au premier choc... Dans une entrevue que la reine accorde à ses deux principaux adversaires, elle n'a qu'à laisser tomber son pur regard sur le noble gentilhomme, et voilà l'amour qui revient au galop. Il abjure son erreur et se déclare le chevalier fidèle et loyal de celle qu'il venait combattre. Hugonnel persiste dans sa fureur envieuse et recommence la guerre. Il est entretenu dans sa haine par la jeune fille, devenue comtesse Aliénor, qu'il fait passer pour sa nièce.

A la suite de combats où la chance favorise successivement l'un et l'autre parti, Hugonnel est forcé de se soumettre. Il essaye alors d'atteindre son but par la ruse. Il feint de reconnaître loyalement l'autorité de la régente, et Blanche, trop loyale pour soupçonner le crime, offre à Hugonnel de lui accorder, en signe de réconciliation, la première faveur qu'il lui demandera. Le comte sollicite pour Aliénor la faveur de poser elle-même, en marque de servage, le diadème sur le front du jeune roi le jour de son couronnement. La reine y consent.

Le jour venu, nous apprenons qu'Hugonnel a fait forger par un Italien orfèvre et quelque peu alchimiste un cercle d'or muni d'une pointe empoisonnée (le poison subtil et foudroyant de tous les drames romantiques). Ce cercle, il le remet à Aliénor pour qu'elle l'applique invisiblement à l'intérieur même de la couronne. La pointe déchirera le front du roi et Louis IX mourra, laissant libre enfin ce trône objet des convoitises de l'ambitieux... Pour exciter la haine de la comtesse et lui donner la force et le courage de commettre ce crime, Hugonnel lui révèle le secret de sa naissance. Petite-fille de Charlemagne, c'est elle qui devrait occuper le rang que la régente usurpe, si la loi salique n'excluait les femmes du trône. Que Louis IX disparaisse, c'est Hugonnel qui est roi et il appellera près de lui sa complice...

Cette révélation produit un résultat tout contraire. En apprenant qu'elle est petite-fille du grand Empereur, Aliénor sent s'éveiller en elle la noblesse de sa race illustre. Loin d'accomplir l'exécrable forfait, elle feint d'y consentir pour qu'Hugonnel ne soit pas tenté de le faire commettre par un autre et garde par devers elle le bandeau meurtrier. A sa grande surprise, Hugonnel voit passer devant lui, couronne au front, le jeune roi, inconscient du danger qu'il vient de courir... A cette vue, le misérable pousse un cri de rage et accuse Aliénor de l'avoir trahi... La jeune femme le chasse de sa vue, fait appeler le comte Thibault et lui révèle le danger qui menace le roi, car Hugonnel en fuite ne manquera pas de chercher à assouvir sa vengeance. Puis, pour se punir de sa haine passée et de sa délation présente, car elle reconnaît qu'elle vient de livrer celui auquel elle doit tout, elle pose elle-même sur son front le cercle fatal et expire entre les bras du comte. Thibault lance des archers à la poursuite du traître et Hugonnel, ramené prisonnier devant Louis IX, s'attend à être puni de mort. Mais le jeune roi ne veut pas inaugurer son règne en livrant un des siens au bourreau ; il voudrait un châtiment qu'il reconnaît nécessaire pour l'exemple, mais que ce châtiment fût digne de lui. Thibault comprend, tire son épée, en fait donner une à Hugonnel, et s'en remet au jugement de Dieu. A la

première passe d'armes, le traître tombe frappé à mort. Le trône de France est désormais sans ennemis et Thibault, comte de Champagne, pour purifier son épée souillée d'un sang indigne, en la trempant dans celui des infidèles, prend la Croix et part pour la Palestine... au grand dol de la reine Blanche, moins insensible qu'il ne le pouvait croire à l'amour discret et loyal du généreux chevalier...

Cette œuvre, toute vibrante de sentiments généreux et d'enthousiasme sincère, a trouvé en Mme Segond-Weber une interprète admirable. Il est impossible d'être plus belle et mieux disante que la jeune tragédienne dans ce personnage si pur de Blanche de Castille... Mlle de Laparcerie a prêté à celui de la comtesse Aliénor le charme étrange de son talent fougueux, et MM. Chelles et Marquet incarnent à merveille les deux figures d'Hugonnel et de Thibault... Quant à M. Albert Lambert, il est parfait dans le rôle de Robert de Sorbon, personnage accessoire, mais important, qui se mêle intimement à l'action.

* * *

Comédie Française. — *La Conscience de l'enfant*, comédie en quatre actes, de M. Gaston Devore.

A-t-on le droit de pétrir la conscience de l'enfant et de la former à son gré, ou doit-on au contraire la laisser se développer toute seule, en vertu du grand principe de la liberté d'examen ? M. Gaston Devore n'hésite pas à se prononcer pour cette solution d'un problème moral des plus élevés et des plus obscurs, et il nous impose son avis à l'aide d'une action dramatique un peu sévère, mais d'une noblesse artistique incontestable.

M. Gaston Devore est le jeune auteur des *Demi-Sœurs*, auquel à cette même place, au mois de juillet 1896, j'avais prédit un brillant avenir. Mes prévisions, je m'en réjouis, se sont de tout point réalisées. Un véritable et puissant auteur dramatique nous est né.

Comme *les Demi-Sœurs*, *la Conscience de l'enfant* traite d'une haute question morale. Partisan des doctrines ibséniennes, l'auteur s'intéresse aux problèmes de l'atavisme et y trouve le sujet de véritables tragédies modernes. Ici, il s'agit de l'âme d'une jeune fille élevée par son grand-père — vieux magistrat austère quelque peu fossile, une sorte de Lamoignon attardé en notre siècle de morale facile —, suivant les règles d'une inflexible droiture et d'une solidarité familiale qui détonnent dans le concert plus doux des mœurs de notre époque.

Germaine — c'est son nom — est fille d'un homme d'affaires, honnête à la façon d'aujourd'hui, qui admet avec la morale du temps passé de nombreux accommodements. Le vieux Cauvelin — c'est le nom du grand-père — a conçu pour son gendre une horreur profonde, la haine du magistrat défenseur des lois contre le financier qui les brave et les tourne. Il a voulu soustraire sa petite-fille à l'influence néfaste du père, et, s'improvisant juge et guide de son âme, il s'est chargé de son éducation et la dirige selon ses goûts. Montret — c'est le nom du père — a connu des fortunes diverses dans sa vie aventureuse, qui n'est qu'un perpétuel combat.

Au moment où s'ouvre l'action, il est sur le point de sombrer. Un seul homme peut le sauver : Cauvelin. Que le vieux magistrat, dont le nom est une garantie d'intègre probité, consente à entrer dans l'affaire qui périclite, malgré qu'elle soit au fond excellente, qu'il préside le conseil d'administration, et les actionnaires, rendus à la confiance, feront un nouveau versement de fonds qui assurera le triomphe. Donc, Montret est à sa merci. Cauvelin profite de l'occasion. Il met à son intervention une condition expresse : Montret divorcera, — il y a aussi en jeu une question d'adultère qui forme une action parallèle à la pièce elle-même, — renoncera à tous ses droits sur sa fille et disparaîtra à tout jamais. Acculé à la ruine et au déshonneur, bien qu'il n'ait commis que des imprudences de joueur téméraire, découragé par l'hostilité latente qu'il découvre chez Germaine, toute façonnée suivant le modèle du grand-père, Montret a la faiblesse de consentir, moins pour se sauver lui-même que pour assurer par sa disparition le bonheur de ceux qu'il aime. Ce batailleur a une âme tendre... Il adore sa fille, il aime sa femme, et un sanglot lui monte à la gorge au moment de se séparer d'elles à tout jamais.

Mais ces larmes que ce courageux, ce fort vient de verser, ont opéré dans l'âme des deux femmes un revirement soudain. Elles pardonnent, elles écoutent la voix de leur cœur, qui ne trompe jamais et qui domine, ou plutôt qui s'accorde toujours avec celle de la vraie raison. Cauvelin reste seul avec ses idées d'un autre âge, abandonné à son tour par ceux qu'il avait cru pouvoir asservir à sa loi par trop rigide.

C'est la grande moralité de cette haute et noble comédie. La pièce a trouvé en MM. Worms, Silvain, Paul Mounet, Georges Beer, Raphaël Duflos, Mmes Baretta, Pierson, Lara, Wanda de Boncza, des interprètes de premier ordre.

Maurice Lefèvre

LA MUSIQUE

Dernièrement, d'heureuses circonstances artistiques ont permis à la Société des grandes auditions musicales, à l'Opéra et au vaillant petit Théâtre Lyrique d'afficher, presque en même temps *Tristan et Yseult*, de Richard Wagner, *La Prise de Troie*, d'Hector Berlioz, *Iphigénie en Tauride*, de Glück. Très différentes malgré leurs incontestables affinités, ces œuvres ont suscité bien des polémiques. Laissant de côté Glück, dont, grâce aux années, la gloire est indiscutablement consacrée, peu s'en est fallu que Berliozistes et Wagnériens ne se déchirassent aussi peu amicalement que le firent jadis les Glückistes et les Piccinistes, et ne rééditassent la trop célèbre dispute. Il eût été beaucoup plus simple et surtout beaucoup plus juste de signaler les grandes parentés qui existent entre les œuvres de ces deux maîtres que de les opposer toujours fort regrettablement l'un à l'autre. Tout Bavarois qu'il fût, Glück a été considéré, avec juste raison, comme un des plus grands parmi les musiciens classiques français. Aussi, dans les œuvres de R. Wagner et de H. Berlioz, on ne devrait voir que la manifestation du talent, du génie héréditaire des deux petits-fils intellectuels de ce merveilleux ancêtre. Talent et génie dont les tendances esthétiques et psychologiques sont si différentes, si éloignées les unes des autres, que H. Berlioz le Français et l'Allemand R. Wagner ne se comprenaient pas même entre eux.

Très fraternellement, la France et l'Allemagne peuvent inscrire le nom de Glück parmi les plus glorieux de leurs enfants. L'une, parce qu'elle fut sa mère patrie et lui donna, en patrimoine, toute l'influence de la sévère beauté de son art gothique et majestueux du moyen âge; l'autre, parce qu'elle l'accueillit et produisit, avec un soin touchant, ses œuvres qui développèrent chez nous le goût de l'œuvre d'art hiératique, en remettant à leur place légitime les frivolités de l'école italienne — école toute sensuelle et beaucoup plus accessible, par sa faconde, son indéniable virtuosité théâtrale — qui alors tenait exagérément la première place.

Glück! Berlioz! Wagner! Telles sont les trois signatures éblouissantes dont il nous fut donné la joie de retrouver les sonores syllabes au-dessous du titre des œuvres dont nous allons parler en détail.

Nouveau Théâtre (Société des grandes auditions musicales). — *Tristan et Yseult*. — Poème et musique de Richard Wagner, nouvel essai de traduction française de MM. A. Ernst, A. de Fourcaud et Bruck.

Voisinant les folles et échevelées cacophonies du Casino de Paris, la poésie de l'art pur vibre de toute l'immensité de sa géniale voix dans ce merveilleux prélude que nous offrons *in extenso* à nos lecteurs. Et pourtant, que nous voilà loin de l'effervescence populaire provoquée par la première de *Lohengrin*, à l'Éden-Théâtre (3 mai 1887), avec MM. Vandyck, Auguez, Blauwaert et Mme Fidès-Devriès! S'il n'y avait eu, après ce prélude, et jusqu'à la fin de la soirée, l'étonnante impeccabilité d'un orchestre de virtuoses conduit par un croyant, si l'œuvre elle-même ne s'était pas débattue sous les inconcevables trahisons de l'interprétation, on aurait pu se croire au déclin du wagnérisme (26 octobre 1899); que dis-je, c'eût été un désastre. Grâce à cette remarquable phalange de musiciens, l'honneur a été sauf. Ils ont interprété l'œuvre avec émotion, sincérité, respect, probité artistique et, disons le mot, dévouement. La moindre parcelle mélodique a été rendue avec une perfection, une intensité sonore, dosée minutieusement, une attaque de la note, un mouvement, un rythme, des nuances, même nuancées entre elles, une perfection qu'il est impossible de dépasser. Tout l'honneur de cet incomparable résultat revient à M. Lamoureux. Pourquoi me faut-il ajouter à tant d'admiration de regrettables et sincères reproches? Maître, comment avez-vous donc choisi vos interprètes de la scène? Jamais vous ne me ferez croire que la pénurie d'artistes dignes d'interpréter l'œuvre de R. Wagner soit si grande que vous eussiez été obligé de nous présenter, là où il aurait fallu des interprètes irréprochables qui, par une mimique humaine et souple, je ne dirais pas nous fassent oublier les longueurs de la symphonie, mais justifient, par leurs attitudes, les longs développements psychologiques — subjectivité dont Wagner a peut-être un peu trop abusé — un malheureux groupe d'interprètes rivalisant de bonne volonté et d'insuffisance.

Tristan et Yseult a ceci de remarquable, c'est qu'avec cette œuvre originale, fougueuse et passionnée, où l'amour après

avoir dominé la haine, grâce à un maléfice inattendu, n'est plus de l'amour, mais bien de l'hystérie, on passe de la plus profonde lassitude au plus vif enthousiasme, et *vice versa*. Le sujet se résume à ce banal épisode tout saturé de crime, car, dans l'œuvre, à part la scène du roi Marck, tout sentiment intellectuel est absent. Il n'y a là que deux individualités : Tristan et Yseult, qui chantent un interminable duo d'amour, affolés qu'ils sont par l'efficacité d'un breuvage d'autant plus redoutable que de ces deux êtres qui se haïssent il a fait deux amants; mais, comme je tiens à le redire ici, des amants chez lesquels, s'il était possible de se délivrer des invincibles charmes magiques du breuvage d'amour, la colère ressusciterait et remplacerait, avec usure, les caresses. En un mot, Tristan et Yseult s'aiment, comme des hydrophobes, avec une haine d'autant plus violente qu'elle fut inassouvie.

Yseult, princesse d'Irlande, a reçu, un jour, de Tristan, qui l'avait tué en combat singulier, la tête de son fiancé Morold. En cette rencontre, quoique vainqueur, Tristan fut blessé par l'épée empoisonnée du chevalier irlandais. Aussi, pour guérir son incicatrisable blessure est-il allé, sous le nom de Tantris, implorer les soins d'Yseult dont la science magique était renommée. Il fut charitablement guéri par elle. Mais pendant son sommeil, étant convalescent, elle s'aperçut que le fragment d'acier qu'elle avait retrouvé dans la profonde blessure de son fiancé Morold s'encastrait exactement avec l'épée ébréchée de Tantris. Sa colère vengeresse allait immoler le faux Tantris, lorsque celui-ci se réveilla. Elle lui fit grâce. Tristan partit et ne revint bientôt avec une suite princière que pour demander aux parents d'Yseult, qui l'accordèrent, la main de la jeune fille pour son vieil oncle le roi Marck.

Le rideau se lève, au premier acte, sur ces faits accomplis qu'Yseult, dans sa douleur et sa rage, raconte, avec force détails, à sa suivante Brangaine. Elle veut se venger de celui qui a tué son fiancé, qui l'a trompée et qui, en reconnaissance de ses soins dévoués, la marie, malgré sa volonté, avec un vieillard. Le breuvage de la mort est là. Elle appelle Tristan, lui tend la coupe dont elle partage avec lui le contenu, et, au lieu de la mort délivrante, c'est l'amour délirant que Brangaine, s'étant volontairement trompée, leur a versé dans les veines. Le navire arrive au port. Affolée, la suivante ne sait plus comment séparer ces deux êtres qui, dans les bras l'un de l'autre, sont absolument inconscients.

Au deuxième acte, pendant un rendez-vous nocturne, Tristan et Yseult sont surpris par le roi Marck qui les accable de reproches. Tristan veut les braver, mais il tombe frappé par l'épée de Melot qui avait dénoncé les adultères, après avoir eu toute leur confiance.

Au troisième acte, mourant et de sa blessure et de son isolement, Tristan languit dans son château où Yseult vient enfin mourir près de lui, tandis que Marck, ayant su par l'aveu de Brangaine que les coupables, étant irresponsables de leur amour, étaient plus à plaindre qu'à blâmer, vient leur apporter le pardon.

Des vingt-neuf *leitmotifs* qui se précèdent, s'enchaînent, se suivent tout au long de l'œuvre, je n'ai souligné dans le prélude que les sept principaux. Maintenant, cette musique est-elle bien celle qui convient à notre tempérament nerveux et positif?... Je ne le crois pas.

De même que les serviles imitateurs de Wagner ont le plus souvent repris et exagéré ses défauts, défauts proportionnels à notre esthétique nationale, bien entendu, de même ses auditeurs exagèrent parfois leurs enthousiasmes, leurs critiques.

Des uns, M. Bridgmann dit, dans *l'Anarchie dans l'art* : « La façon dont ces mêmes opéras sont considérés — *Lohengrin* et *Tannhauser* — aujourd'hui par quelques musiciens avancés semble risible, c'est cependant la vérité ; ces derniers les trouvent trop clairs et trop « italiens »! Il va sans dire qu'ils vont voir les opéras ordinaires — disons les meilleurs qui soient donnés quotidiennement dans le monde civilisé — comme un immense « amusement » et qu'ils ne se plaisent qu'à *Parsifal* et au *Gotterdammerung* ; et, des autres, je ne citerai que ce mot de la fin. Une Parisienne, sortant un peu énervée par les obsédantes répétitions des leitmotifs, disait à un wagnerophile de ses amis qui lui demandait ses impressions : « Votre Tristan, tenez, ne m'en parlez plus!... rien n'est agaçant comme d'entendre pendant une longue soirée, et cela dans tous les tons, tous les rythmes et toutes les modulations, les mêmes premières notes d'un thème, de plusieurs thèmes qui commencent toujours et n'aboutissent jamais. Voilà un raffinement de torture que Mirbeau a oublié dans son *Jardin des supplices*, et qui peut, fraternellement, voisiner avec celui de la cloche.

* * *

OPÉRA. — *La Prise de Troie*, poème historique en trois actes et cinq tableaux, poème et musique d'Hector Berlioz

Berlioz mourut sans avoir jamais entendu la première partie des *Troyens à Carthage*.

la *Prise de Troie*; et si je rappelais ici les difficultés qu'il eut à surmonter pour faire représenter la deuxième partie, *les Troyens*, opéra en cinq actes, dont *la Prise de Troie* n'est qu'un majestueux prologue, je serais obligé de raconter une des plus douloureuses pages de son calvaire d'artiste méconnu, raillé et poursuivi par la haine acharnée de ses adversaires. Cette œuvre, qui depuis près de quarante ans attendait d'être représentée avec le prestige scénique des décors et des costumes, cette œuvre qui demandait à respirer l'atmosphère fictive des coulisses qui donne aux œuvres une vie définitive, a étonné par ses hardiesses dramatiques et musicales, par son énergie polyphonique et sa suavité mélodique.

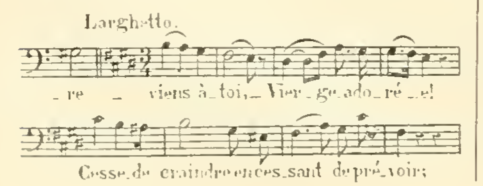
Au premier acte, les Troyens envahissent le camp abandonné par les Grecs, pendant que Cassandre prophétise, sous l'empire de secrets pressentiments, la fin de Troie. Devant la citadelle, au deuxième acte, le peuple, précédé de Priam, d'Hécube, rend grâce aux Dieux de la fin de cette interminable lutte et malgré l'alerte donnée par Enée, allegro suivi d'un admirable otetto, où sont superbement dépeints l'indécision et l'effroi, le peuple introduit le funeste trophée dans la citadelle. Pendant le premier tableau du troisième acte, l'ombre d'Hector apparait à Enée, elle lui ordonne de fuir vers l'Italie. Dans toute son horreur épique, on voit, au deuxième tableau, les murs de Troie s'écrouler sous les flammes, ses défenseurs massacrés par les Grecs victorieux, et Cassandre, imitée par ses fidèles compagnes, se suicider de désespoir.

Cassandre, c'est Mlle Delna, dont la belle voix interprète avec un art et une ampleur dramatique des plus remarquables la pensée du maître.

Andante.

Malheureux roi! — dans l'éter-nel — le
nuit, — c'en est donc fait, tu vas des-cen — dre!

Chorèbe, c'est M. Renaud, dont l'éloge n'est plus à faire et qui a chanté avec une douceur des plus touchantes sa délicieuse cantilène.



Les autres rôles, fort bien tenus, faisaient, avec les chœurs et l'orchestre, qui interpréta avec maestria la célèbre marche troyenne, un ensemble dont la direction de l'Opéra a lieu d'être fière.



Je ne veux pas oublier Mlle Flahaut qui, dans le personnage muet d'Andromaque, a remporté un très légitime succès de mime. La mise en scène, les costumes, les décors?... ils sont d'une prodigalité et d'un bon goût irréprochable, et le fameux cheval que les Troyens, après le départ des Grecs, trainent et introduisent imprudemment dans les murs de leur ville a étonné par sa colossale silhouette. Il mesure exactement $8^{m},33$.

*
* *

Théatre de la Renaissance (Théâtre-Lyrique). *Iphigénie en Tauride*, opéra en quatre actes, paroles de Guillard, musique de Glück (1714-1787).

Danbé au pupitre, Oreste interprété avec art par M. Soulacroix, Pylade délicieusement chanté par M. Cossira, M. Ballard jouant avec une énergie farouche Thoas, et enfin, dans le rôle écrasant d'Iphigénie, Mlle J. Raunay, dont nous connaissions déjà l'impeccable virtuosité vocale, qui s'est révélée grande tragédienne lyrique : je ne crois pas qu'il soit possible de mieux rendre la pensée musicale et dramatique de Glück.

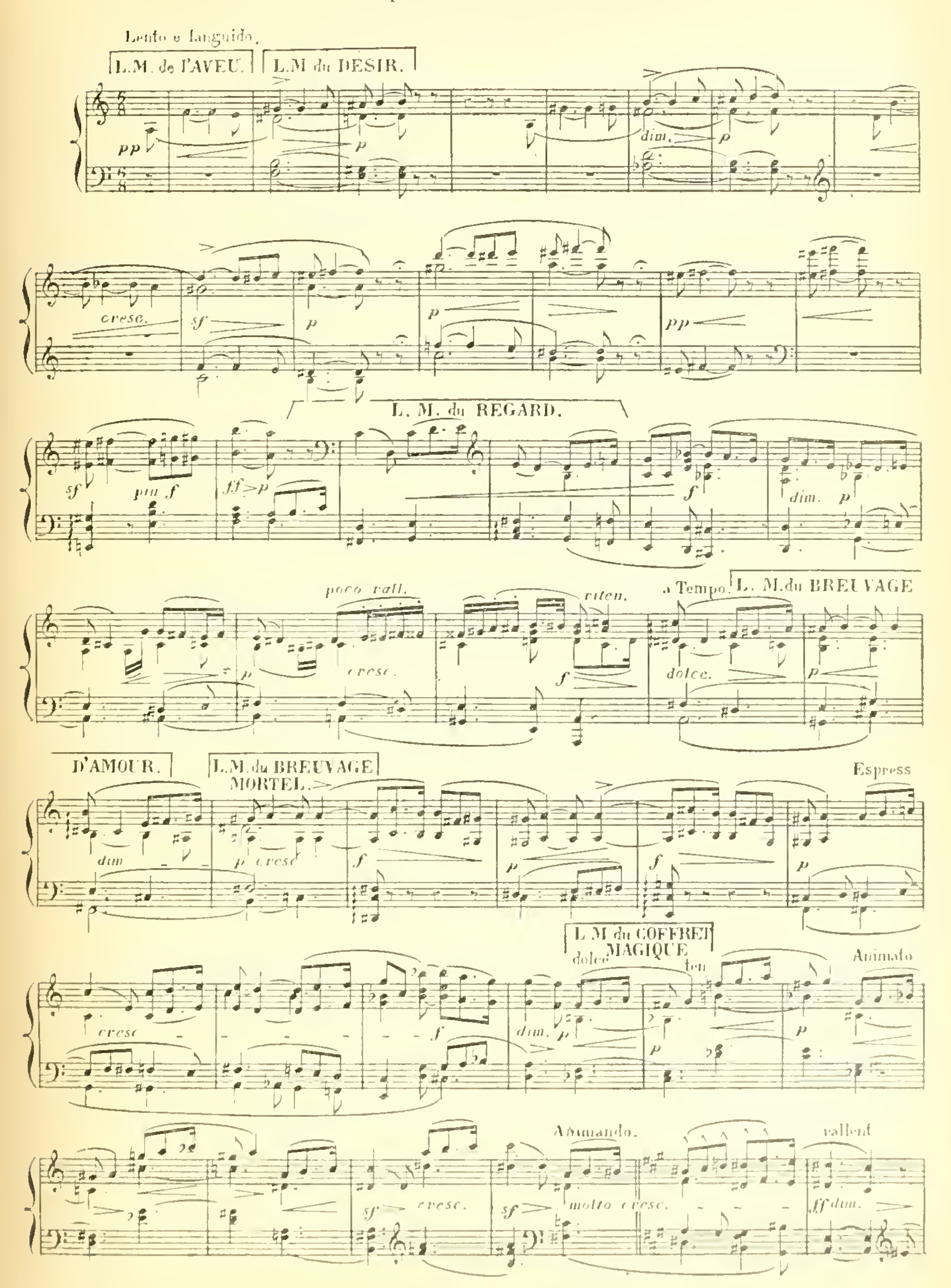
Belle soirée d'art qui met définitivement au premier plan le Théâtre-Lyrique que dirigent si artistement MM. Milliaud. Heureux directeurs! Après le succès toujours inépuisable de *la Bohème*, après tant de premières d'œuvres intéressantes, ils auront eu et l'honneur et la gloire de révéler la vaillante cantatrice, dont le talent, grâce à cette belle et pure musique classique, s'est imposé au grand public parisien, heureux de saluer de ses sincères bravos sa nouvelle étoile lyrique.

Que dire, que citer de l'œuvre? Tout est d'un art merveilleusement admirable. Du reste, je suis convaincu que le dilettantisme des lecteurs du *Monde Moderne* s'est depuis trop longtemps délecté à l'étude ou l'audition de ce chef-d'œuvre pour qu'il me soit utile de l'analyser en détail.

Guillaume Danvers.

PRÉLUDE DE TRISTAN ET YSEULT

Poème et musique de RICHARD WAGNER



Publié avec l'autorisation de MM. Breitkopf et Martel, éditeurs, à Leipzig.


a Tempo.
dolce.
dim.
p
p
sf
p
cresc
f
f
p
cresc
f
più f
ff
L.M. de la DELIVRANCE PAR LA MORT.
meno f
espress.
sempre più f
marc:
f
f
più f
più f
Ped.
Ped.
molto espress
ff
Ped.
Ped.



sempre f
Ped.
Ped.
più f
più f
ff
Ped.
Ped.
Ped
ff molto dim.
espress.
A tempo poco a poco ritenuto.
più f
trem
dim
p
p
dolce
p
cresc.
f
dim.
p
p
p
cresc.
f
p
trem
più p
pp
trem

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Ces dernières semaines ont été fertiles en événements coloniaux : drames dans l'Afrique centrale, difficultés dans la Chine méridionale et surtout cette guerre de l'Afrique du Sud, importante en ceci, qu'elle met brusquement en question la solidité *vraie* des fondements du colosse britannique, et importante encore par les très graves problèmes de politique internationale qu'elle a soulevés. Tels sont les grands faits qui ont marqué le déclin de l'année aujourd'hui révolue.

A les exposer, dans la complexité de leurs causes et de leurs effets, nous courrions le risque d'empiéter illicitement sur le territoire des chroniques voisines. Il faut nous borner, il faut aussi mettre au grenier quelque réserve, pour les mois aux vaches maigres.

Nos difficultés sur les bords de la baie de Kouang-Tcheou, dans la Chine méridionale, l'assassinat à Man-Tao, qui est au nord de cette baie, de MM. Gourlaouen et Koun, enseignes de vaisseau, et la délimitation, dans les derniers jours de novembre, des territoires français de cette baie, ce sont là des événements qui ne peuvent être étudiés sans que soit abordée la très grosse question de la situation actuelle des Puissances en Chine. C'est pourquoi nous les réserverons pour le jour où nous reviendrons une fois de plus sur l'échiquier jaune, où les Russes, les Allemands, les Anglais, les Américains et les Français poussent, avec une habileté inégale, leurs pions. Disons seulement ici que nos pions, à nous autres, sont en retard. Ce chemin de fer franco-belge, de Pékin à Hankow, dont nous avons célébré la concession à l'égal d'une victoire, et pour la construction duquel bien des bas de laine français se sont vidés, est aujourd'hui presque exclusivement dans la main des Belges. Notre établissement à Kouang-Tcheou nous a valu les ennuis qu'on sait, et des deuils. Et le chemin de fer, enfin, qui devait unir à bref délai Yunnan-Sen, la capitale de la province chinoise voisine, au nord, de notre Tonkin, à Hanoï et à Haïphong, exigerait, paraît-il, pour être construit, une dépense double de celle qui a été avouée. En Chine, nous marquons le pas.

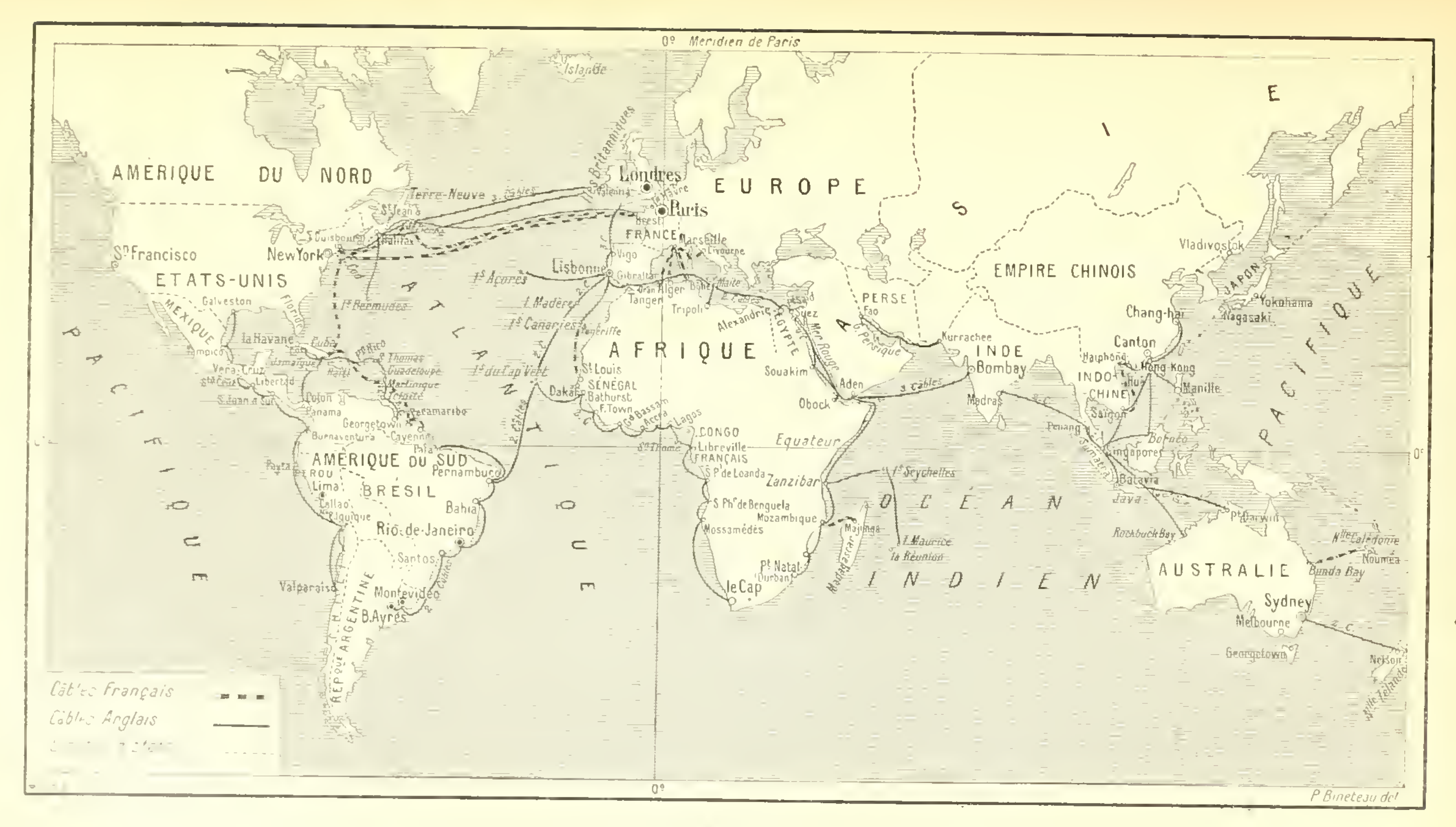
Réservons également les alternatives de la guerre. Le lecteur sait que nous ne l'entretenons, dans ces chroniques familières, que de l'événement *accompli*, des modifications de ces lignes si mobiles qui sont les frontières, et, plus généralement, des changements survenus sur la carte physique ou politique des Etats. Considérée à ce point de vue, la guerre sud-africaine n'entre plus et ne rentre pas encore dans notre plan. Ses causes, nous les avons étudiées, et son caractère, défini. Ses résultats ? Qui les pourrait dire ? Toutefois, dès à présent, un résultat géographique est à noter. Les Républiques boers ont proclamé l'annexion des parties septentrionales des colonies anglaises du Natal et du Cap. Mais cette annexion n'avait qu'un caractère purement « de circonstance » ; elle devait, en déliant les fermiers afrikanders de leurs obligations envers la couronne britannique, leur rendre plus aisée l'adhésion à leurs frères libres ; et, en fait, il est permis de croire que dans ce calcul politique les Boers furent bien avisés. La mesure qu'ils ont prise, autant que leurs succès, et autant aussi que les exécutions par les Anglais des fermiers afrikanders convaincus de dévouement à la cause boer, a contribué au soulèvement des anciens sujets de l'Angleterre contre les armées de l'Angleterre. Mais, demain, qu'adviendra-t-il de ces annexions ?

Il est cependant une conséquence de la guerre actuelle qu'il nous est permis d'enregistrer dès aujourd'hui : et c'est la position soudaine, en France et ailleurs, de la question des communications télégraphiques sous-marines. Ce sera l'objet de la première partie de cette causerie.

Il faudra bien ensuite que nous abordions le triste chapitre de nos deuils dans l'Afrique centrale : crime de Voulet, mort de Voulet, mort de Chanoine, mort de Bretonnet, mort très probable de de Béhagle ; et que nous disions à quoi ont abouti nos projets audacieux et tant d'espérances.

* * *

Quelques personnes se doutaient bien, avant la guerre actuelle, de l'importance pour une nation de posséder les câbles qui l'unissent à ses colonies lointaines. Mais ce n'était pas une idée généralement admise ; et même elle était combattue par des gens très instruits et très sagaces, des économistes, des députés. En 1883, en 1885, comme nous ressentions le besoin de communications rapides avec le Sénégal, le Gabon, Obock, nous n'imaginâmes rien de mieux que de subventionner des Compagnies anglaises. En 1887, en 1892, la Chambre des députés repoussa



LES CABLES SOUS-MARINS

N. B. — Les lignes anglaises et françaises ont seules été marquées. Afin d'ajouter à la clarté de la carte, nous avons indiqué les lignes anglaises parallèles et reliant les mêmes points par un seul tracé, accompagné d'un chiffre donnant le nombre de ces lignes. (Exemple : d'Aden à Bombay : 3 câbles).

les projets qui lui étaient soumis et qui devaient préparer notre indépendance télégraphique. Pensez donc! Il s'agissait de millions, et les Expositions universelles coûtent si cher!

Deux ou trois petits faits, cependant, avaient paru significatifs; mais le grand public les ignora. On avait oublié, certes, ce qui s'était passé en 1870, la notification de la déclaration de guerre transmise aux navires de guerre allemands en Chine, avant de l'être à notre escadre d'extrême Orient. Ce qui se passa en 1893 fit penser à ce précédent. Cette année-là, l'ultimatum envoyé par le gouvernement français au roi de Siam fut au préalable télégraphié à Londres, et seulement après à l'amiral Humann. L'année suivante, la mort de l'empereur du Maroc fut tenue secrète, durant trente-six heures, par le Foreign Office. Lors de la guerre de Madagascar, on connut à Londres trois jours plus tôt qu'à Paris l'issue de l'expédition; le câble s'était rompu au bon moment... pour nos voisins. Nouvelle rupture, cette fois sur la ligne du Sénégal, et durant près d'une semaine, au moment de la crise de Fachoda. On fut alors sur le point de s'apercevoir que les câbles pouvaient rendre quelque service. La guerre du Transvaal ouvrit de force les yeux aux plus aveugles. L'Angleterre, dès le premier jour, mit délibérément la main sur tous les télégrammes à destination de l'Afrique du Sud et même sur tous ceux transitant par les câbles qui desservent cette région. Elle établit à Aden un bureau de censure, et y furent refusées, non seulement les dépêches privées venant de Lourenço-Marquès, mais encore celles qui venaient de Madagascar, de l'Afrique orientale allemande, d'extrême Orient, ou qui étaient expédiées dans ces pays. C'était le monopole avoué. Le résultat obtenu par l'Angleterre était de toute première importance : l'Europe ne savait de la guerre que ce que le gouvernement anglais lui permettait de savoir.

On cria à l'arbitraire. On se demanda où était le droit. Londres répondit par les articles 7 et 8 — d'une élasticité admirable — de la convention de Saint-Pétersbourg; les voici :

Art. 7. — Les hautes parties contractantes se réservent la faculté d'arrêter la transmission de tout télégramme privé qui paraîtrait dangereux pour la sécurité de l'État ou qui serait contraire aux lois du pays, à l'ordre public et aux bonnes mœurs.

Art. 8. — Chaque gouvernement se réserve aussi la faculté de suspendre le service de la télégraphie internationale pour un temps indéterminé, s'il le juge nécessaire, soit d'une manière générale, soit seulement sur certaines lignes et pour certaines natures de correspondances, à charge par lui d'en aviser immédiatement chacun des autres gouvernements contractants.

Et il n'aurait servi de rien d'alléguer que les câbles sous-marins anglais appartiennent en réalité à des compagnies privées anglaises : Londres vous eût répondu par les clauses suivantes, insérées dans les cahiers des charges de ces compagnies :

1° Les dépêches du gouvernement impérial et colonial doivent toujours avoir la priorité sur les autres ;

2° On n'emploiera pas d'étrangers dans les stations du câble et les fils ne passeront dans aucun bureau et ne pourront être sous le contrôle d'aucun gouvernement étranger ;

3° En cas de guerre, le gouvernement britannique pourra occuper toutes les stations du territoire anglais et sous la protection de l'Angleterre et se servir du câble au moyen de ses propres employés.

C'était clair. Le gouvernement anglais est, en réalité, le maître absolu des câbles anglais; et ce fut cette simple constatation qui jeta partout l'alarme. Car les autres États s'aperçurent alors qu'ils étaient pris dans un véritable réseau de câbles anglais.

Ce réseau a été tressé, maille par maille, avec une persévérance méthodique et silencieuse, pendant trente ans. C'est en juin 1872, en effet, que se forma l'*Eastern Telegraph Company*, la plus puissante compagnie anglaise ; aujourd'hui, nos voisins ont posé au fond des mers 250 000 kilomètres de fils et ont dépensé pour cette œuvre 800 millions. Notre carte nous dispense de donner ici la fastidieuse nomenclature des lignes de ce réseau. On y verra, en un coup d'œil, quelles sont les innombrables lignes anglaises et quelles sont les rares lignes françaises ; et cette simple comparaison sera, nous l'espérons, suffisamment significative. Montrons seulement combien notre empire colonial — exception faite de l'Algérie et de la Tunisie, unies à la métropole par cinq câbles français — est dans la dépendance du réseau télégraphique anglais. En Afrique, le Sénégal est uni à Ténériffe par l'anglaise *Spanish National Company ;* la Guinée française, la Côte d'Ivoire, le Dahomey, le Congo sont desservis par l'anglaise *West african :* les télégrammes pour ou de Madagascar passent, en deçà de Mozambique, par les câbles de l'anglaise *Eastern and South Africa T. C.;* Obock et Djibouti sont unis à Périm par l'anglaise *Eastern T. C.;* nous n'avons aucune relation télégraphique avec la Réunion et les Comores. En Asie, nous communiquons avec nos comptoirs de l'Inde par l'anglaise *Eastern T. C.;* avec nos colonies d'Indo-Chine, soit par la voie de terre anglaise

Inde-Birmanie, Siam, soit par l'*Eastern Extension T. C.* En Orient, le câble français, qui relie la Nouvelle-Calédonie à l'Australie, ne sert qu'à faire parvenir nos télégrammes en territoire anglais. Tahiti n'est pas relié au bureau international.

Ainsi la situation est simple : l'Angleterre, au moyen de ses câbles, est la maîtresse absolue de nos relations avec nos possessions d'outre-mer. Sur les conséquences, en temps de guerre, d'un pareil état de choses, il nous paraît oiseux d'insister ; mais en temps de paix, pour la mise en valeur de ces territoires qui nous coûtent déjà tant d'argent et tant de sang, qui ne voit de quelle importance serait pour nous la possession d'un réseau télégraphique direct ?

Dès que ces faits ont été révélés, leur conclusion naturelle a été tirée de toutes parts. En Indo-Chine, le Conseil supérieur de la colonie décidait l'établissement, aux frais de son propre budget, d'un câble entre Saïgon et Port-Arthur, point terminal du réseau sibérien-russe. En France, sur l'initiative de MM. Henrique et Étienne, quelques députés déposaient à la Chambre un projet de résolution invitant le Gouvernement à mettre à l'étude la question des câbles sous-marins ; à l'appui de leur motion, ils reproduisaient un rapport présenté au Conseil du commerce extérieur par M. le sénateur Siegfried, et qui renferme un projet rationnel : une ligne sur l'Afrique occidentale (20 millions), une ligne sur Djibouti et Madagascar (45 millions), avec embranchement de Djibouti à Saïgon (30 millions). Cette somme de 95 millions effraye-t-elle ? Mais qu'on songe qu'il n'est point du tout nécessaire que l'État construise lui-même ce réseau ; il agirait plus sagement, en suivant l'exemple de l'État anglais, qui s'est contenté de favoriser la formation de grandes compagnies et de les mettre sous sa domination, en les subventionnant.

Cela, ce sera l'œuvre de demain. Dès aujourd'hui la tâche la plus importante est accomplie, puisqu'il est démontré désormais que la question des câbles est une question de *défense nationale*.



VERS LE TCHAD FRANÇAIS — UN ÉTABLISSEMENT LIBREVILLE

*
* *

Nous avons été malheureux dans la région du lac Tchad.

Le 1er octobre dernier, nous avons dit ce qu'était la mission Voulet-Chanoine, et quels résultats on avait attendus d'elle ; nous avons donné le récit officiel de ce

drame incroyable, la rébellion de deux officiers français, et nous ajoutions, émus par certains détails demeurés mal expliqués, qu'il fallait attendre encore, pour condamner dans nos consciences ces deux officiers. Les explications tardives sont arrivées, et l'horreur du drame s'en est accrue encore. Voici, en résumé, le récit définitif des faits.

Dès que Voulet eut été prévenu de l'arrivée du lieutenant-colonel Klobb, il voulut, de concert avec Chanoine, essayer d'échapper par la fuite à l'obligation où il allait se trouver de remettre le commandement de la mission. Puis, brusquement, et pour des raisons qui demeureront à jamais ignorées, il prend une tout autre résolution. Seul Européen, sans prévenir même Chanoine, il revient et s'avance, le 14 juillet, accompagné de cent hommes, jusqu'à Diankori, près de Tessaoua. Ce fut là qu'il rencontra Klobb. Voulet, froidement, commanda lui-même le feu contre le colonel, qui tomba mort. Le lieutenant Meynier, le second de Klobb, contrairement à ce que nous crûmes durant deux mois, avait été seulement blessé. L'escorte du colonel s'était dispersée, en s'abstenant, selon les ordres donnés par son héroïque chef, de riposter. Revenu le soir du même jour auprès de la mission, Voulet raconta son acte à ses compagnons européens; il ajouta qu'il se considérait comme en état de révolte contre la France, et qu'il emmenait avec lui ses tirailleurs, pour tenter de constituer en Afrique un État dont il serait le chef. Ceux qui ne voudraient pas se joindre à lui pouvaient retourner au Soudan. Chanoine fut le seul Européen qui accepta de suivre Voulet; tous les deux, retenant « par ordre » les sergents Tourot et Boutel, menèrent les tirailleurs indigènes, sur lesquels ils croyaient compter, au village de Maghri.

Cependant, les Européens demeurés fidèles à la France, les lieutenants Pallier et Joalland, le sergent Lamy, se rendaient au village de Nafouta, où Meynier recevait les soins du docteur de la mission, M. Henric. Le 16 juillet, dès le matin, le sergent Tourot et, un peu plus tard, le sergent Boutel, réussissaient à s'échapper de Maghri et rejoignaient, à Nafouta, Pallier. Ce départ fut le signal de la révolte des tirailleurs emmenés par Voulet et par Chanoine contre ces derniers. Ils partirent à leur tour. Chanoine les poursuivit, voulut les ramener: ils firent feu, et Chanoine fut tué. Voulet prit alors la fuite; le lendemain, il tenta de rentrer à Maghri; mais le village était alors occupé par les tirailleurs redevenus fidèles, et une sentinelle, d'un coup de feu, abattit Voulet.

L'expiation, pour une fois, avait suivi de près le crime. Résumons, sur la tombe de ces deux malheureux, leur courte vie. Voulet était né le 10 avril 1866. Engagé volontaire dans l'infanterie de marine le 20 janvier 1885, élève de Saint-Maixent, sous-lieutenant le 24 mars 1890, lieutenant en 1892, il avait été nommé capitaine le 26 novembre 1897. Le lecteur se rappelle avec quelle audacieuse bravoure il avait conquis, pour cette France qu'il devait renier, le Mossi. Chanoine n'avait pas trente ans. Né le 18 décembre 1870, élève de Saint-Cyr en 1888, sous-lieutenant le 1er octobre 1890, lieutenant le 1er octobre 1892, il avait été promu capitaine au cours de sa dernière mission, le 22 septembre 1898; il appartenait au 2e escadron de spahis soudanais.

Les lieutenants Pallier et Joalland rallièrent alors tous les tirailleurs indigènes. Ils occupèrent Zinder le 29 juillet. Après avoir installé solidement notre influence sur ce point, dont la situation, entre l'Aïr, le Tchad et le Niger, est d'une grande importance, Pallier revint, le 4 septembre, vers le Soudan; mais il laissait à Zinder les lieutenants Joalland et Meynier, le sergent Boutel et deux cents hommes. Ainsi avait été rempli en quelque mesure le programme de la mission de l'ouest.

De la mission du nord, celle de Foureau et de Lamy, point de nouvelle. On sait, de ces pionniers du Sahara, seulement qu'ils vivent et qu'ils marchent au sud-ouest de l'Aïr. Demain, sans doute, ils vont surgir des sables. Tel Nansen, tel Gerlache, disparus dans le silence des Pôles et, après des mois et des mois, surgissant aux extrémités du monde connu.

Sur la route du sud, comme sur celle de l'ouest, des nôtres sont tombés. La mission Bretonnet a été massacrée par les bandes de Rabah, et l'explorateur de Béhagle, fait prisonnier par ce chef, est mort de faim, croit-on, dans son camp.

Rabah, ou plus exactement Rabih, fils d'une esclave, fut le frère de lait de Siber, riche propriétaire du Bahr-el-Ghazal et gouverneur de la province égyptienne de Chekka. Elevé auprès de Siber, il fut le conseiller de son fils, Suleiman, et suivit celui-ci dans sa révolte contre l'Egypte. Suleiman pris et exécuté, longtemps Rabah promena ses bandes dans le Dar-Fertit, puis vers l'Oubangui, puis vers le bassin du Chari. En 1883-84, il avait soumis le sultan du Dar-Runga, El Senoussi el Bekir, et sa puissance fut désormais redoutable. C'est sur son ordre qu'El Senoussi fit assassiner, en mai 1891, le premier voyageur français parti pour la conquête du Tchad, Crampel. En 1893, Rabah attaqua une première fois le Baguirmi, dont le

sultan dut se réfugier plus au sud et se fortifier dans Massenya. Il se tourna alors contre le Bornou, mit en fuite son sultan, le cheik Ashim, pilla sa capitale, Kouka, et s'y établit. L'ancien esclave, l'ancien chef de brigands du Bahr-el-Ghazal était devenu sultan et mahdi ; comme Ahmadou, comme Samory, il avait fondé un empire sur le pillage et sur la traite des esclaves.

M. Gentil, dont nous avons dit le voyage au Tchad (1897), ne dut d'éviter Rabah qu'à la rapidité de son voyage et qu'à la protection assurée par les îles du delta du Chari à son petit vapeur, le *Léon-Blot*. Mais M. Gentil parti, Rabah s'ébranla de nouveau, une seconde fois envahit le Baguirmi et chassa de sa capitale, Massenya, le sultan Gaourang, notre protégé. C'est à cette époque, fin 1898, que M. Bretonnet, qui venait de donner sa démission de lieutenant de vaisseau pour entrer dans le cadre des administrateurs coloniaux, fut envoyé, avec le lieutenant d'artillerie de marine Braun, vers le Tchad. M. Gentil, nommé commissaire du gouvernement au Chari, était lui-même renvoyé en Afrique dès janvier 1899. La petite colonne Bretonnet devenait ainsi l'avant-garde de la nouvelle mission Gentil. Avec une grande audace, elle pénétra aussitôt en plein Baguirmi ; le 30 mai, elle se trouvait à N'Delé, capitale d'El Senoussi, le meurtrier de Crampel. Le 3 août, M. Gentil reçut de Bretonnet une lettre écrite à Togbao, le 16 juillet ; une attaque de Rabah était imminente. Bretonnet n'avait avec lui que 44 miliciens et 3 canons ; notre protégé, Gaourang, ne disposait que de 400 fusils. Quant à Rabah, il passait pour être à la tête de 2 000 fantassins et de 1 500 cavaliers. Dès le lendemain, 4 août, M. Gentil se mit en marche pour rejoindre son avant-garde. C'était trop tard. Un sergent sénégalais apporta la nouvelle du massacre : Bretonnet, Braun, le maréchal des logis Martin et 27 Sénégalais avaient péri.



VERS LE TCHAD FRANÇAIS : SUR UNE RIVIÈRE L'OGOUÉ

Dans le même temps, Rabah arrêtait la mission commerciale de M. de Béhagle. Celui-ci se trouvait, le 11 juillet dernier, sur les bords du Gribingui, affluent du Chari. Sans escorte armée, il tomba bientôt aux mains de Rabah. Celui-ci aurait eu d'abord l'intention de le garder comme otage ; il se serait décidé à le faire mourir de faim.

GASTON BOUVIER

LE MONDE ET LES SPORTS

LE JEU DE LA PELOTE

A Paris, le jeu de la pelote est à peu près inconnu, et pourtant c'est un exercice qui passionne tout le Midi et l'Espagne; dans l'Amérique du Sud, il est peut-être plus en faveur encore qu'en Europe. Il faut ajouter, pour être véridique, que dans tous ces pays la pelote n'est pas seulement un sport, mais encore l'occasion de paris considérables — plusieurs millions sont quelquefois engagés sur une seule partie — et que l'attrait d'un gain facile produit probablement sur le public plus d'influence que le jeu lui-même. C'est à peu près la même chose que pour nos courses de chevaux, où les plus ardents partisans sont, en général, les plus ignorants sur la question chevaline; nos champs de courses sont de grands tapis verts sur lesquels le jeu, interdit pourtant par une loi formelle, s'étale avec force publicité et dans la plus grande liberté.



POSITION DU JOUEUR D'AVANT

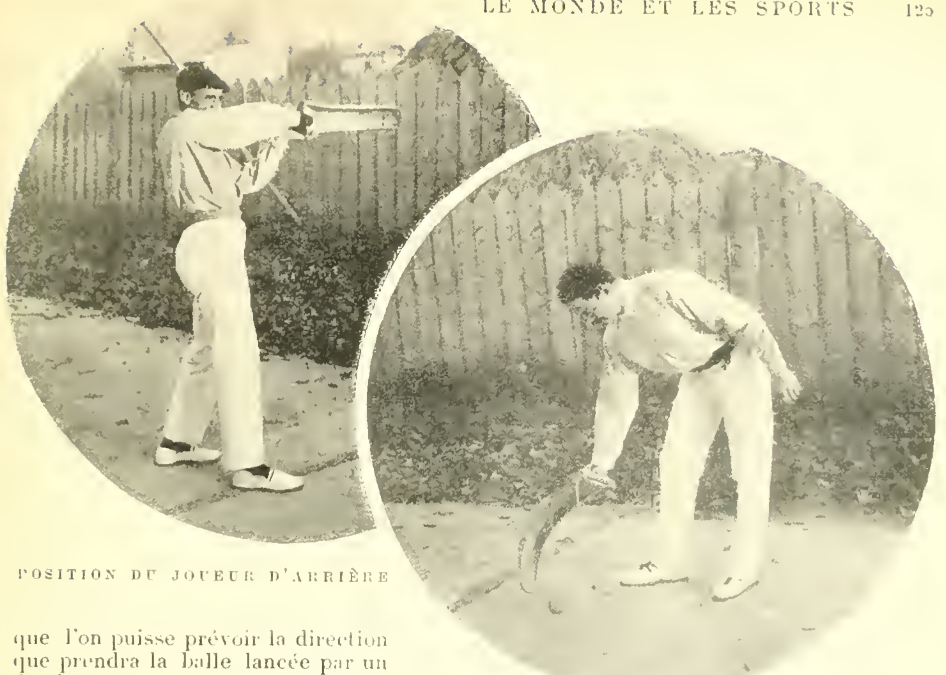
D'ailleurs, un exercice, si intéressant qu'il soit, ne peut pas vivre et progresser par lui-même; pour lui donner un cadre suffisant et pour retenir auprès de lui les milliers de visiteurs indispensables à la recette, il faut le jeu, élément indispensable. Chez nous, il n'est toléré que pour les courses de chevaux; aussi, est-ce le seul sport qui ait véritablement progressé et qui ait donné des résultats intéressants et utiles. Les vélodromes font tous faillite les uns après les autres; en province, ils sont presque tous fermés, et ceux de Paris seront obligés d'en faire autant, malgré les subventions municipales, qui ne sont pas suffisantes pour donner un appoint intéressant pouvant être opposé aux frais.

Les matches de billard, qui sont extrêmement captivants, ont à peu près disparu, parce qu'on a interdit les paris. Il en est de même des courses à pied. Le jour où on les tolèrerait à nouveau, nous verrions aussitôt ressusciter tous ces sports avec éclat.

Aussi, en Espagne, où les paris sont autorisés, nous voyons le jeu de la pelote prendre une extension considérable. A Bilbao, il existe plusieurs édifices, qui sont de véritables palais, exclusivement réservés à ce sport. Des gradins sont préparés en grand nombre pour les spectateurs; les places coûtent très cher. On s'y rend par bandes, et, certains jours, quand les grosses parties sont annoncées, il est extrêmement difficile de pouvoir se caser; alors la foule se répand dans les rues par dizaines de mille d'individus, dans l'attente fiévreuse du résultat, qui sera souvent la fortune pour les uns et la ruine pour les autres.

Mais voyons ce qu'est le jeu.

En principe, il est excessivement simple; le terrain sur lequel on joue se compose d'une aire battue et bien résistante, sur laquelle les balles peuvent rebondir toujours de la même façon; aussi, il est très important que ce sol soit sans aucun défaut et qu'il n'y ait aucun trou ni aspérités contre lesquels la balle vienne heurter, ce qui lui donnerait une direction fausse, impossible à prévoir. Un grand mur de vingt mètres de largeur sur dix mètres de hauteur constitue la surface contre laquelle les balles seront lancées. Ce mur doit présenter une verticalité et une planimétrie absolues, toujours afin



POSITION DU JOUEUR D'ARRIÈRE

POUR RAMASSER UNE BALLE

que l'on puisse prévoir la direction que prendra la balle lancée par un des joueurs; cette condition est indispensable. D'autre part, il faut que ce mur soit en pierre de taille; tout autre procédé dans lequel on ferait entrer un enduit quelconque pour faire le parement extérieur est défectueux, à cause des détériorations qui se produiraient sûrement par le choc des balles lancées.

Les joueurs sont au nombre de quatre, divisés en deux camps; ils se trouvent armés d'une raquette spéciale que nous décrirons plus loin. Pour chaque camp, il existe un joueur d'avant et un joueur d'arrière, qui doivent constamment garder leurs positions. Les joueurs de chaque camp doivent jouer alternativement; celui d'avant lance la balle contre le mur; elle revient sur le sol, où elle doit être reprise sur le premier bond par un joueur du deuxième camp. Celui-ci peut également la prendre au vol avant qu'elle ait touché terre; il la relance sur le mur; puis c'est à un des joueurs du premier camp de la reprendre, et ainsi de suite. Chaque faute commise par un des camps constitue un point pour le camp adverse, et le côté vainqueur est celui qui est arrivé le premier à un total défini d'avance.

Comme on le voit, la simplicité de ce jeu est très grande comme théorie; mais, en pratique, il n'en est plus de même.

La raquette dont on se sert — elle porte un nom spécial: *chistéra* — se compose d'un panier en osier recourbé de 40 à 50 centimètres de longueur; il est tressé en creux, de façon que la balle tienne bien dans l'axe jusqu'au moment de la projection; un gant est fixé derrière cette raquette et sert à la maintenir sur le poignet, dont elle devient complètement solidaire. On conçoit qu'un joueur muni d'un instrument pareil possède une puissance de projection considérable et que la balle qu'il lancera contre le mur sera animée d'une vitesse très grande.

Les difficultés du jeu sont de deux ordres: savoir lancer la balle et savoir la recevoir. Lancer la balle serait une chose très facile, s'il ne s'agissait que de lui faire toucher le mur et de la faire rebondir ensuite; mais pour bien jouer il faut être un vrai diplomate, il faut sentir les endroits où se trouvent les joueurs du camp ennemi, pour que la balle soit mauvaise pour eux et qu'ils aient peine à la recueillir; il faut aussi en certains cas la *servir* constamment au même joueur, à l'exclusion de son collègue, pour le fatiguer, au point de le mettre dans l'impossibilité matérielle de *répondre*; il y a toute une tactique à exercer et la tête joue un rôle aussi considérable peut-être que les muscles du corps.

Pour recevoir la balle, il faut d'autres qualités: avoir un coup d'œil extrêmement juste et posséder une grande habitude pour prévoir approximativement, d'après

la position du serveur, l'endroit où retombera la balle et courir à sa rencontre pour la rattraper et la relancer.

Les joueurs *avant* ne jouent pas comme les joueurs *arrière* ; telle personne très habile pour un genre deviendra souvent fort médiocre si elle change de place sur le jeu ; aussi chaque joueur a-t-il toujours sa désignation spéciale, qu'il ne peut jamais changer. Les joueurs d'avant doivent avoir plus de tête, et les joueurs d'arrière plus de force. Une grande tactique employée dans ce jeu consiste, pour le joueur d'avant, à servir constamment la balle au joueur d'arrière, qui, étant obligé de produire un effort considérable, se fatigue très vite et se trouve bientôt dans un état d'infériorité manifeste.

Afin d'augmenter l'action du joueur *arrière*, celui-ci emploie souvent les deux bras, le gauche venant doubler la force de projection de la pelote ; celle-ci file alors avec une vitesse inouïe et sa force vive est telle, que si elle atteignait un des joueurs *avant* dans sa trajectoire, elle pourrait lui causer des accidents fort graves ; on a vu des joueurs qui ont été tués nets par un coup de pelote lancée.

La balle ou pelote est extrêmement dure, elle se compose de lanières de caoutchouc enroulées les unes sur les autres et recouvertes de peau tendue ; quand elles sont bien faites, elles sont d'une résistance qui égale celle de la pierre et possèdent des qualités d'élasticité surprenantes ; la balle qu'on laisse tomber sur le sol remonte presque à sa cote de départ.

Cette qualité d'élasticité que doivent posséder les balles est très grande. On peut même dire que tout le jeu est là. En effet, les partenaires ne peuvent se lancer d'une extrémité de l'aire à l'autre quand la balle retombe aucune force, aucune vitesse humaine ne permettant cette agilité : il faut que le joueur *sente* la place où doit revenir la balle pour se précipiter à sa rencontre, et pour cela il faut que cette dernière possède une élasticité très régulière, qu'elle soit constituée des mêmes éléments et qu'elle ait toujours le même poids, afin de posséder toujours les mêmes qualités au même degré.



LE STAND DE PELOTE A NEUILLY

Une circonstance qui rend ce jeu particulièrement pénible est la somme d'efforts et de fatigues qui est exigée des joueurs ; il faut qu'ils se portent d'un coin de la surface à un autre avec une agilité très grande, et, arrivés là, il faut déployer instantanément un effort immense pour relancer la balle ; aussi les joueurs ne savent trop se modérer dans leur vie et cherchent-ils tous les moyens d'épargner leurs forces, tout en conservant l'entraînement nécessaire ; les joueurs profes-

sionnels d'Espagne et des pays basques ne jouent guère plus de dix parties par mois, et au bout de quatre ans leur carrière est usée, le corps est fatigué, les muscles sont brisés et incapables de soutenir un assaut sérieux.

Pour donner une idée de l'effort nécessaire, il suffit de considérer que les espadrilles dont se chaussent les joueurs ne peuvent résister à plus de dix minutes d'une partie importante; il faut constamment les rechanger pour des paires neuves, tellement elles sont immédiatement usées et hors d'usage.

Les joueurs professionnels se font couramment payer 400 à 500 francs par partie; des engagements ont même été signés à 12 000 francs par mois; il est à considérer que ces prix élevés ne sont donnés que par des entrepreneurs qui possèdent des établissements de premier ordre dans lesquels la cagnote sur les paris constitue le plus clair de la recette. Sans cette circonstance, il est peu probable qu'on arriverait à des honoraires semblables. En Espagne, les grands joueurs de pelote sont Belogni, Tandilero, Gamborena, Salazar; au pays basque, nous avons Othiaré, Arroué, Chiquito de Cambo, etc. Ils sont les uns et les autres d'une notoriété considérable, que ne dépasse sûrement pas celle que possèdent, chez nous, les grands jockeys Barlen, Lane et les autres.

Il existe à Paris une société d'amateurs qui consacrent au jeu de pelote une partie de leurs loisirs; ils sont installés à Neuilly et possèdent un terrain très bien installé; ils ont à leur tête M. Béguin, un joueur de première force, qui affronterait avec succès la partie contre bien des professionnels; c'est à son obligeance que nous avons eu recours pour pouvoir tirer tous les clichés qui accompagnent ces lignes.

S'il est vrai, ainsi que nous le disions plus haut, que la pelote exige un effort musculaire considérable dès qu'on aborde une partie sérieuse, on peut ajouter que ce résultat n'est pas exclusif à ce jeu. Le tennis, dans les rencontres importantes et dans les matches internationaux, demande également une somme d'efforts que tous ne peuvent fournir; c'est que dans toutes ces parties les éléments en lutte sont moins la balle ou les règles imposées pour la partie, qui ne sont que des prétextes; les vraies qualités exigées sont l'habileté et surtout l'énergie. Tous les sports en sont là; aussi un champion d'un exercice spécial passe souvent champion d'un exercice différent, parce que, pour l'un comme pour l'autre, c'est la résistance à la fatigue et la force musculaire qui sont les qualités les plus nécessaires. En Angleterre, le *foot-ball* épuise souvent les joueurs à tel point qu'on en a vu s'évanouir au cours d'une partie. Mais, sans aborder ces grandes parties, qui sont, somme toute, des exceptions, il serait intéressant de voir la pelote se répandre chez nous : le jeu est très captivant et si certains adeptes voulaient vraiment se donner la peine de le faire connaître, il est certain qu'en très peu de temps il aurait détrôné le tennis, d'importation anglaise. Si on joue tranquillement et entre partenaires de force moyenne, la partie peut devenir très amusante, sans fatigue au delà des conditions courantes.

M. Béguin, qui est un fervent, déplore que ce jeu soit si peu en honneur auprès des Parisiens, et il tente des efforts pour en répandre la pratique auprès de nous; il fait partie de la section athlétique de la commission des sports à l'Exposition, et il a obtenu qu'une somme de 10000 francs soit appliquée à cet exercice. Aussi compte-t-il, l'année prochaine, attirer des joueurs sérieux sur son stand de Neuilly, parmi lesquels on verra sûrement des professionnels. M. Pierre Loti, qui adore tout ce qui est basque et qui d'ailleurs a écrit *Ramoncho*, un roman qui roule sur la pelote, a consenti à présider une partie, l'année prochaine, si toutefois son grand voyage aux Indes est achevé à ce moment et si sa présence à Paris est possible pour le temps de l'Exposition.

A. DA CUNHA.



LA RAQUETTE SPÉCIALE OU CHISTÉRA

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÉNEMENTS DE NOVEMBRE 1899

1. — A l'occasion de la Toussaint, près de 500 000 personnes visitent les **cimetières de Paris**. Au Père-Lachaise la foule s'arrête devant le ***Monument aux Morts*** récemment inauguré. — M. Siplaghine, directeur en chef de la chancellerie des requêtes de **Russie**, est nommé gérant du ministère de l'intérieur de l'empire en remplacement de M. Goremykine, nommé membre du conseil de l'empire. — 25 000 **mineurs de Cardiff** (pays de Galles) se mettent en grève.

2. — Ouverture du 19e congrès de la **Ligue de l'enseignement** à Toulouse. — Le ministre du commerce décide la création d'une **école pratique d'industrie** à Marseille. — **Une collision** se produit à Thouars entre un train express et un train de marchandises. Deux agents de la Compagnie sont tués et cinq voyageurs sont blessés. M. Cuneo d'Ornano, député de la Charente, qui se trouvait dans l'express, a une jambe brisée. — Les **Boërs** commencent le bombardement de Ladysmith. Les Boers lancent une proclamation annexant le district du haut Tugela au territoire de l'Etat libre d'Orange.

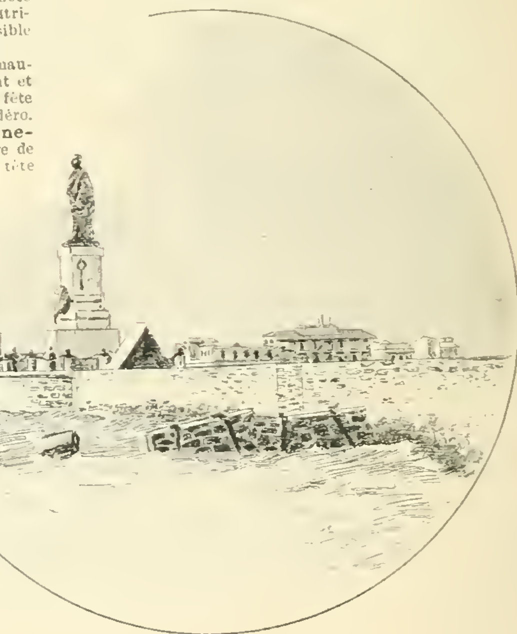
3. — Dans un ordre du jour, le Conseil municipal de Paris adresse ses **sympathies aux Boërs**, qui luttent pour leur indépendance, et émet le vœu que la paix soit promptement rétablie. — Le **baron de Vaux**, l'un des accusés de la Haute Cour, se constitue prisonnier. — Un embarcadère **sur l'Escaut**, dans le pays de Waes, s'écroule au moment où il se trouvait plein de monde. 35 personnes sont tuées, 50 blessées et 10 disparues.

4. — L'acte d'accusation du procureur général est notifié aux **accusés de la Haute Cour**. M. Fallières, président, reçoit les avocats qui doivent plaider devant la Haute Cour. — Banquet de l'**Union coloniale**. MM. de Lanessan et Decrais, ministres, y assistent. — Une députation catalane rend visite à la reine régente, lui exprime ses sentiments d'attachement et déclare que Barcelone désire l'**autonomie financière** non seulement pour elle, mais pour toutes les régions et provinces d'Espagne. M. Silvela répond que, tant que les contribuables n'auront pas payé l'impôt, il sera impossible d'entrer en négociation avec eux.

5. — M. Baudin, ministre des travaux publics, inaugure le nouveau **pont sur la Marne** entre Nogent et Champigny. — Le ministre de la marine préside la fête annuelle des **sociétés de sauvetage** au Trocadéro. — Clôture du congrès de la **Ligue de l'enseignement**, à Toulouse, sous la présidence du ministre de l'instruction publique. — Une mission, ayant à sa tête le prince Albert de Prusse, remet **au roi Alphonse XIII** d'Espagne la décoration de l'Aigle noir de Prusse. En réponse au discours du prince Albert, affirmant les rapports de cordialité existant entre l'Allemagne et l'Espagne, le roi Alphonse XIII prononce une allocution de remerciements. C'est la première fois que le jeune roi d'Espagne prend la parole en public. — Après un blocus de dix jours, **Puerto-Cabello (Venezuela)** se rend au général Castro. — Le commandant Gerlache, rentrant de son expédition **au pôle Sud** à bord de la *Belgica*, arrive à Anvers.

6. — L'amiral Courrejolles annonce que les négociations pour la délimitation du **territoire de Kouang-Tcheou-Wan**, qui étaient en bonne voie avec le maréchal Sou, ont dû être interrompues par suite de l'attitude hostile du vice-roi de Canton. Le gouvernement français prend des mesures pour appuyer énergiquement ses revendications. — Ouverture de l'**Ecole du journalisme** de Paris. — M. Millerand, ministre du commerce, préside l'inauguration de la nouvelle **Ecole professionnelle de la bijouterie**. — M. Decrais, ministre des colonies, préside l'inauguration des cours de l'**Ecole coloniale**. — Des nouvelles du **Pérou** signalent la défaite des insurgés sous les ordres du général Duran. Un rapprochement paraissant se produire entre le général Cacéres et le président Romano, la révolution paraît devoir toucher à sa fin. — **Les Boërs** franchissent les frontières du Cap par le Nord, se dirigeant sur Burgbersdorp par le pont de Bethulie, sur Mauwpoort par le pont de Norevals et Colesberg et sur De Aar junction par Philipstown.

7. — Le gouvernement décide de déposer un projet sur le **stage de la scolarité**. D'après ce projet, tout candidat à une fonction publique quelconque devra être muni d'un certificat d'études constatant qu'il a terminé ses études dans les établissements de l'Etat. — Le ministre de la guerre fait signer un projet de loi sur le **rajeunissement des cadres** et un projet tendant à modifier l'**uniforme des troupes montées**. — Mort de **M. Guérin**, préfet des Vosges. — Deux batail-



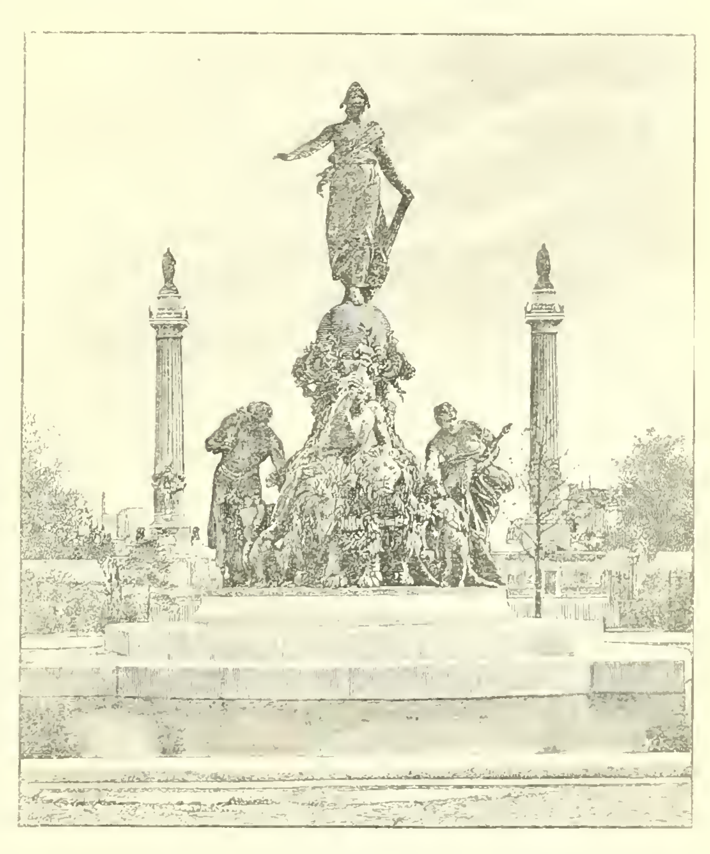
STATUE
DE FERDINAND DE LESSEPS
INAUGURÉE A PORT-SAÏD
LE 17 NOVEMBRE

lons empruntés aux garnisons de l'Indo-Chine reçoivent l'ordre de se rendre à **Kouang-Tcheou** pour occuper les points dont la possession est contestée à la France par le vice-roi de Canton. — **Aux Etats-Unis,** les élections pour la désignation des électeurs présidentiels assurent la réélection du président Mac Kinley. — **Au Venezuela,** les représentants diplomatiques décident d'ajourner la reconnaissance officielle du gouvernement du général Castro, président provisoire. La contre-révolution entreprise par M. Hernandez a son point d'appui à Puerto-Cabello. L'ex-président Andrade se rend aux Etats-Unis. Il conseille à ses partisans de continuer la lutte. Toutefois les villes de Maracaïbo et de Coro se sont rendues. — Les **Boërs** s'emparent d'Ingwarnansa (Zoulouland).

8. — Les **souverains russes** arrivent à Wildpark. Ils sont reçus par les souverains allemands, avec lesquels ils passent la journée au nouveau palais de Potsdam. Le tsar et la tsarine repartent dans la soirée pour Petersbourg. — M. de Bulow, ministre des affaires étrangères d'Allemagne, offre un déjeuner en l'honneur du **comte Mouraview,** ministre des affaires étrangères de Russie. — L'empereur d'Allemagne décerne la décoration de l'Aigle noir à **M. de Bulow** à l'occasion du règlement de l'affaire de Samoa avec l'Angleterre. — Le ministère de la marine allemand acquiert de vastes terrains autour de **Dantzig** pour transformer ce port en port militaire. — L'accord conclu entre l'Angleterre et l'Allemagne en ce qui concerne **Samoa** comporte : la renonciation de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne, en faveur de l'Amerique, à leurs droits sur l'île de Tutulia et aux autres îles du groupe de Samoa situées à l'est du 17e degré de longitude est ; la renonciation de l'Allemagne, en faveur de la Grande-Bretagne, à ses droits sur les îles Tonga, y compris le groupe de Vava et Savage-Island ; le transfert par l'Allemagne à la Grande-Bretagne des îles de l'archipel Salomon, qui lui appartiennent actuellement. Les deux gouvernements conviennent en outre de diviser la zone neutre de l'hinterland de la Gold-East de façon que la partie occidentale revienne à la Grande-Bretagne et la partie orientale à l'Allemagne. L'Allemagne s'engage en outre à renoncer aux droits consulaires qu'elle possède par traité à Zanzibar jusqu'en 1902.

9. — Première audience de la **Haute Cour.** Elle est consacrée aux formalités préliminaires : appel nominal des sénateurs-juges, interrogatoire d'identité des accusés, lecture de l'acte d'accusation. Les 100 témoins cités par la défense se livrent à de bruyantes manifestations dans la salle et dans les couloirs. — M. Loubet reçoit à déjeuner les six lauréats du **Grand Prix de Rome.** — MM. Henry Fouquier et Cruppi inaugurent les conférences de l'**Ecole du journalisme.** — On annonce la mort, à Brazzaville, du **roi des Batékés,** Makoko, avec lequel, en 1880, M. de Brazza conclut un traité de protectorat qui fut la base de notre action politique dans le bassin du Congo. — Les **Boërs** investissent entièrement Ladysmith et coupent la retraite au général White. Ils continuent le bombardement de Ladysmith. — Au banquet d'installation du lord-maire de Londres, lord Salisbury dit que la situation est grave **dans l'Afrique du Sud.** Il assure que l'Angleterre ne cherche ni mines d'or, ni nouveaux territoires, et veut seulement des droits égaux pour toutes les races au Transvaal. — Les **contribuables de Barcelone** continuant à refuser de payer les impôts, le gouvernement envoie une escadre à Barcelone.

10. — A la **Haute Cour,** l'appel des témoins donne lieu à des scènes tumultueuses provoquées par ceux-ci. Me Devin développe des conclusions tendant à ce que la Haute Cour se déclare incompétente. — Mort de **M. Ch. de Varigny,** auteur de nombreux travaux géographiques et historiques. — Dans **une tempête,** le steamer belge *Belgique* fait naufrage en vue des Casquets. Il y a 18 noyés. — **Mgr Granito di Belmonte,** conseiller à la nonciature de Paris, est nommé nonce apostolique à Bruxelles en remplacement de Mgr Rinaldini, qui va à Madrid. — **Aux Philippines,** le général Otis annonce qu'il a repoussé le gros de l'armée philippine et qu'Aguinaldo a transporté sa base d'opérations à Bayonboug. — Le gouvernement [illegible] la création d'une **ambassade ottomane à Berne.** — Par suite d'un arrangement avec l'Allemagne, la compagnie africaine télégraphique transcontinentale est autorisée à poser des câbles sur territoire allemand pour relier télégraphiquement **le Cap au Caire.**



LE TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE, INAUGURÉ A PARIS LE 19 NOVEMBRE

11. — La **Haute Cour,** après le réquisitoire du procureur général, une déclaration de M. Déroulède et

une réplique de Mr Devin, se déclare compétente par 147 voix contre 91 pour juger du crime de complot. — Des perquisitions sont faites dans tous les couvents des **Pères assomptionnistes**. A Paris, suivant un rapport du commissaire de police chargé des perquisitions, une somme de 1 800 000 francs aurait été trouvée chez les Pères. — M. Samary, ancien député, est nommé **gouverneur de Saint-Pierre et Miquelon**. — Le **général Duchesne,** membre du conseil supérieur de guerre, est nommé au commandement du 7e corps d'armée en remplacement du général Pierron.

12. — A la Grand'Combe, inauguration du buste du mineur-poète **Mathieu Lacroix**. — Mort de **M. Paul Devès,** sénateur du Cantal, ancien ministre. — **A Barcelone,** des manifestations tumultueuses se produisent devant l'hôtel de ville, dont les manifestants brisent les vitres à coups de pierres en réclamant la démission du maire. — **Au Venezuela,** le général Castro, président provisoire, après avoir infligé des défaites à son ancien allié, le général Hernandez, l'assiège à Puerto-Cabello. Après un terrible combat, le général Castro occupe cette ville, qui a subi de nombreux dégâts.

13. — A la **Haute Cour,** lecture de l'arrêt déclarant sa compétence sur tous les crimes contre la sûreté de l'État. L'avocat de M. Dubuc dépose des conclusions tendant à ce qu'il soit sursis aux débats jusqu'à ce qu'il ait été statué sur des incidents de procédure relatifs à l'instruction. Ces conclusions sont rejetées. — **Dans la baie de Delagoa,** un croiseur anglais tire à blanc sur le steamer français *Cordoba* et ne le laisse partir pour Lourenço-Marquez qu'après avoir visité ses papiers. —



LA GUERRE SUD-AFRICAINE

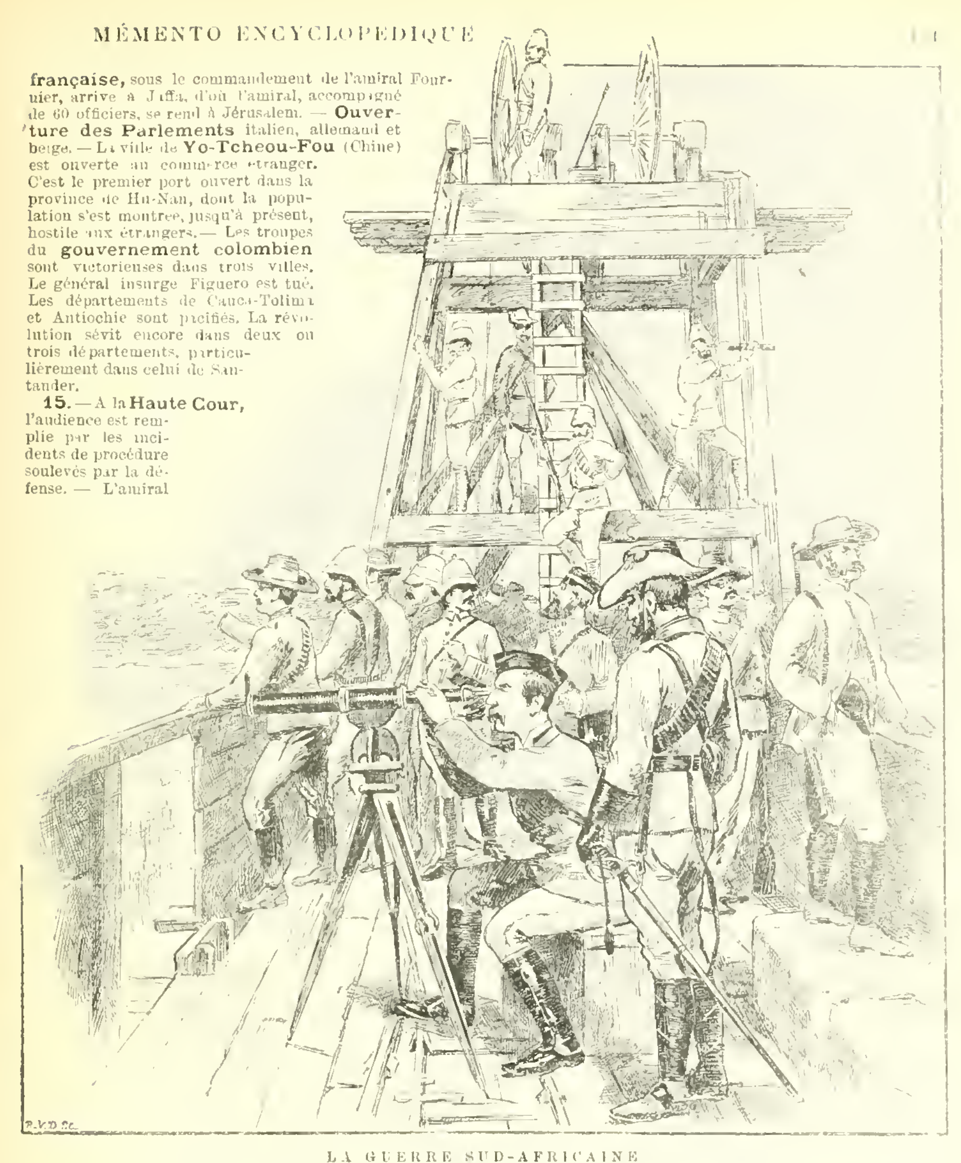
Les Boërs repoussant les gordons-highlanders, à Dundee.

Dans la cathédrale d'Angers, inauguration du monument de **Mgr Freppel,** qui fut, pendant vingt-deux ans, évêque du diocèse d'Angers. — **Aux Philippines,** les Américains s'emparent du quartier général philippin, à Tarlac. — A la Chambre espagnole, M. Silvela déclare que le gouvernement ne pourra examiner les doléances des **contribuables de Barcelone** que lorsque ceux-ci auront payé les impôts.

14. — La **Chambre** reprend ses travaux. Sur la demande du gouvernement, il est procédé à la discussion de toutes les **interpellations sur la politique générale** du gouvernement. Le général de Galliffet répond aux premiers orateurs de droite et d'extrême gauche. La censure est prononcée contre M. Lasies. — Le **Sénat,** après avoir désigné les départements de la Savoie, de la Loire-Inférieure et de la Nièvre pour élire des sénateurs en remplacement des sénateurs inamovibles décédés, s'ajourne *sine die*. — Une **escadre**

française, sous le commandement de l'amiral Fournier, arrive à Jaffa, d'où l'amiral, accompagné de 60 officiers, se rend à Jérusalem. — **Ouverture des Parlements** italien, allemand et belge. — La ville de **Yo-Tcheou-Fou** (Chine) est ouverte au commerce étranger. C'est le premier port ouvert dans la province de Hu-Nan, dont la population s'est montrée, jusqu'à présent, hostile aux étrangers. — Les troupes du **gouvernement colombien** sont victorieuses dans trois villes. Le général insurgé Figuero est tué. Les départements de Cauca-Tolima et Antiochie sont pacifiés. La révolution sévit encore dans deux ou trois départements, particulièrement dans celui de Santander.

15. — A la **Haute Cour,** l'audience est remplie par les incidents de procédure soulevés par la défense. — L'amiral



LA GUERRE SUD-AFRICAINE

Siège de Kimberley. — Un poste d'observation aux mines de diamant.

Courréjolles télégraphie de **Kouang-Tcheou-Wan** que deux enseignes de vaisseau de la garnison, ayant commis l'imprudence d'aller seuls sur la rive opposée de la rivière, ont été assassinés par les Chinois. L'amiral s'est emparé du préfet de [illegible] et de la canonnière. — **Mme Dupuis,** femme du graveur en médailles, a, dans un accès de folie, tué son mari et s'est tuée ensuite. — Mort, à Lisbonne, du **docteur Pestana,** directeur de l'Institut bactériologique, qui avait contracté la peste à Oporto, par une piqûre anatomique, en pratiquant l'autopsie d'un pestiféré. — La situation s'aggrave de jour en jour à **Barcelone.** Les pourparlers pour la soumission des contribuables ont échoué. Ils persistent à refuser le payement des impôts. Les magasins sont fermés. Le nouveau maire donne sa démission. — **L'Académie des sciences de Bavière** élit comme membres correspondants MM. Darboux et Bonnet, de Paris. — On annonce que les sultans de l'Ouadaï [illegible] et du Baguirmi ont reconnu la **suzeraineté du sultan de Turquie,** qui avait envoyé une mission auprès d'eux.

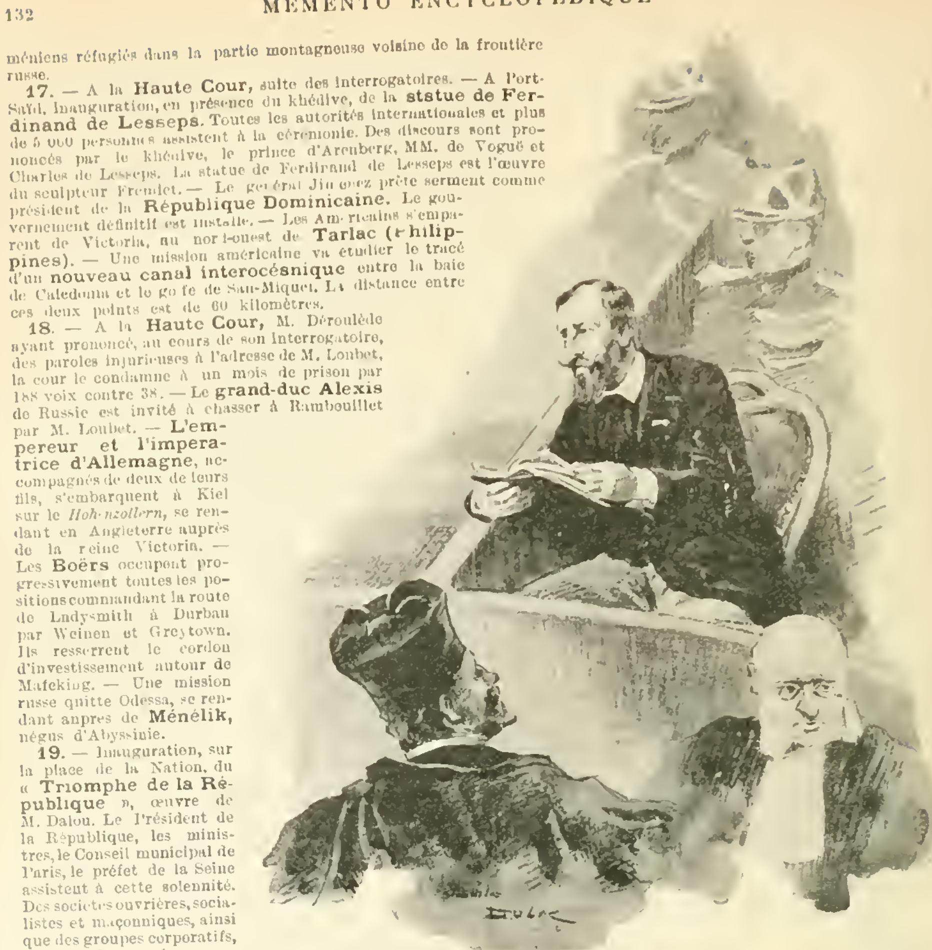
16. — La **Chambre,** après un discours de M. Waldeck Rousseau, en réponse aux interpellations sur la politique générale du cabinet, vote l'ordre [illegible] confiance par 317 voix contre 211. — A la **Haute Cour,** interrogatoires des accusés. — L[illegible] gouvernementales de **Colombie** remportent [illegible], une victoire décisive près de Bu[illegible] insurgés sont tués et 2 000 blessés. — Mort [illegible] **M. Maurice Busch,** ancien secrétaire de M. [illegible] — La Chambre de l'**Uruguay** approuve [illegible] relative à la navigation commerciale entre [illegible] et l'Uruguay. — Un mouvement insurrectionnel [illegible] duit en **Anatolie.** Il est provoqué par un parti [illegible]

méniens réfugiés dans la partie montagneuse voisine de la frontière russe.

17. — A la **Haute Cour,** suite des interrogatoires. — A Port-Saïd, inauguration, en présence du khédive, de la **statue de Ferdinand de Lesseps.** Toutes les autorités internationales et plus de 5 000 personnes assistent à la cérémonie. Des discours sont prononcés par le khédive, le prince d'Arenberg, MM. de Voguë et Charles de Lesseps. La statue de Ferdinand de Lesseps est l'œuvre du sculpteur Frémiet. — Le général Jimenez prête serment comme président de la **République Dominicaine.** Le gouvernement définitif est installé. — Les Américains s'emparent de Victoria, au nord-ouest de **Tarlac (Philippines).** — Une mission américaine va étudier le tracé d'un **nouveau canal interocéanique** entre la baie de Caledonia et le golfe de San-Miquel. La distance entre ces deux points est de 60 kilomètres.

18. — A la **Haute Cour,** M. Déroulède ayant prononcé, au cours de son interrogatoire, des paroles injurieuses à l'adresse de M. Loubet, la cour le condamne à un mois de prison par 188 voix contre 38. — Le **grand-duc Alexis** de Russie est invité à chasser à Rambouillet par M. Loubet. — **L'empereur et l'impératrice d'Allemagne,** accompagnés de deux de leurs fils, s'embarquent à Kiel sur le *Hohenzollern,* se rendant en Angleterre auprès de la reine Victoria. — Les **Boërs** occupent progressivement toutes les positions commandant la route de Ladysmith à Durban par Weinen et Greytown. Ils resserrent le cordon d'investissement autour de Mafeking. — Une mission russe quitte Odessa, se rendant auprès de **Ménélik,** négus d'Abyssinie.

19. — Inauguration, sur la place de la Nation, du « **Triomphe de la République** », œuvre de M. Dalou. Le Président de la République, les ministres, le Conseil municipal de Paris, le préfet de la Seine assistent à cette solennité. Des sociétés ouvrières, socialistes et maçonniques, ainsi que des groupes corporatifs, défilent devant le monument. Quelques-uns sont précédés de bannières rouges, d'autres de drapeaux rouges, que la police saisit. Des discours sont prononcés par MM. Lucipia et de Selves. On estime à 250 000 le nombre des manifestants qui ont défilé sur la place de la Nation. Aucun incident grave ne se produit. Le soir, un banquet est offert à l'Hôtel de Ville. M. Waldeck-Rousseau y prononce un discours. — La Chine renonce à disputer à la France la possession des deux îles qui commandent l'entrée de la baie de **Kouang-Tcheou-Wan.** L'amiral Courréjolles et le maréchal Soun signent la carte de délimitation. — M. Dupuis, huissier, signifie, à son de trompe, l'**ordonnance de déchéance** au domicile de MM. Marcel Habert et de Lur-Saluces, accusés de la Haute Cour, en fuite. — Les **Boërs** bloquent Mafeking, Vryburg et Kimberley à l'ouest, Ladysmith et Colenso à l'est. — M. Carlos Calva, ministre de la République Argentine à Paris, qui est également accrédité auprès du Saint-Siège, présente ses lettres de créance à Léon XIII. Ainsi se trouvent rétablies les relations diplomatiques entre **la Papauté et la République Argentine,** interrompues depuis 1884.



A LA HAUTE COUR

M. PAUL DÉROULÈDE CONSULTANT LES DOSSIERS

20. — A la **Haute Cour,** continuation des interrogatoires. — A la **Chambre,** une interpellation sur le déploiement de drapeaux rouges à la cérémonie de la place de la Nation se termine par l'adoption de l'ordre du jour pur et simple demandé par le gouvernement. — M. Loubet reçoit le **grand-duc Wladimir** de Russie. — Mort du peintre-dessinateur **Yan Dargent.** — Mort de **M. Hobart,** vice-président de la République des États-Unis. — Les **souverains allemands** débarquent à Portsmouth, où ils sont reçus par le prince de Galles, les ducs de Cambridge et d'York. Ils se rendent ensuite à Windsor. — Mort de la **marquise de Salisbury.** — Le général Sir Redwer Buller, commandant en chef les troupes opérant dans l'**Afrique du Sud,** change son plan de campagne, qui consistait primitivement à envahir l'État d'Orange par le sud. Une forte colonne est envoyée au secours de Kimberley et une autre contre les Boërs qui ont envahi le nord du Natal. — Le Reichstag allemand repousse le projet de loi édictant de très sévères pénalités contre les ouvriers qui, en temps de grève, entravent la **liberté du travail.**

21. — A la **Haute Cour,** continuation des interrogatoires. — A la **Chambre,** commencement de la discussion générale du budget. M. Caillaux, ministre des finances, fait un exposé de la situation financière. — **M. Marc Sauzet,** député de l'Ardèche, nommé professeur titulaire de la chaire de droit administratif à la Faculté de droit de Paris, donne sa démission de député. — Les **grévistes d'Audincourt,** de Valentigny et de Beaulieu ayant décidé de partir en bande

pour Paris, arrivent à Belfort, où le préfet leur interdit l'accès dans la ville. — A Windsor, un grand banquet a lieu en l'honneur des **souverains allemands** — L'investissement de Ladysmith par les **troupes boërs** est de plus en plus étroit. Estcourt est menacé La première division anglaise, sous les ordres du général lord Methuen, arrive à Witteputs, à 9 milles au nord d'Orange-River

22. — La **Haute Cour** rejette les conclusions de M Dubuc, tendant à sa mise en liberté provisoire, et celles de M Godefroy, demandant que l'ordre des témoins ne soit pas interverti. Les **grévistes du Doubs** ayant renoncé à leur exode sur Paris rentrent dans leurs foyers. Des nouvelles de la **mission Foureau-Lamy** disent qu'elle est arrivée à Agadès sans coup férir et n'ayant perdu aucun homme. — On annonce de la Martinique la mort de **Mgr Tanoux,** évêque, récemment nommé. — Les **Boërs** bombardent le village de Mooï-River et le camp de Modder-River. — Les deux commissions nommées pour fixer la quote-part de chacune des parties de la monarchie se sont mises d'accord et ont décidé que la quote-part est de 34,4 0/0 **pour la Hongrie** et de 65,6 0/0 pour l'Autriche. L'entente est conclue pour dix ans à partir du 1er janvier 1900. — La Chambre des députés autrichienne repousse, par 171 voix contre 123, la proposition demandant la **mise en accusation** des membres du ministère Thun.

23. — M. Loubet préside la cérémonie du cinquantenaire de l'**Association des inventeurs** et artistes industriels au Conservatoire des arts et métiers. — A l'**Académie Française,** séance solennelle, discours de MM. Brunetière et Boissier, lecture des rapports sur les prix de vertu et sur les prix attribués aux œuvres littéraires. — A la **Haute Cour,** l'audition des témoins donne lieu à quelques scènes assez vives. — Les Anglo-Egyptiens battent les **Derviches** à Abaduil et prennent leur camp. — Une rencontre a lieu à Willongrange, près Belmont, entre **Anglais et Boërs.** Elle ne donne pas de résultat décisif. Le nombre des tués et blessés est important de part et d'autre. — **L'empereur Guillaume** a des entrevues à Windsor avec MM. Chamberlain, de Bulow et Hatzfeld. Dans la journée il chasse dans la forêt de Windsor en compagnie des princes anglais. **Mgr Sabarretti** est nommé évêque de la Havane.

24. — La **Haute Cour** entend une série de témoins au sujet des faits d'embauchage pour les manifestations. — A la **Chambre,** M. Delcassé fait un exposé de la politique extérieure de la France, à l'occasion de la discussion du budget des Affaires étrangères. Les élections pour le **renouvellement triennal du Sénat** sont fixées au 28 janvier. Le 21 décembre, les Conseils municipaux éliront leurs délégués — Le lieutenant Pallier, qui a pris le commandement de la **mission Voulet-Chanoine,** confirme, dans un nouveau rapport, les épisodes du drame de Zinder et fournit quelques détails complémentaires. — Mort de **M. Auguste Poinsignon,** connu par ses travaux historiques. Le **Cabinet chilien,** présidé par M. Sotto Mayor, est démissionnaire. — Un tribunal extraordinaire, réuni à Constantinople, condamne à la déportation perpétuelle Saïl-Bey, président du Conseil d'Etat, Firdy-Bey, conseiller d'Etat, et Zia-Mola, chef des Ulémas, accusés d'avoir participé à **un complot ayant pour but de détrôner le Sultan.**

25. — A la **Haute Cour,** l'audition des témoins donne encore lieu à quelques incidents. M. Cailly, l'un des accusés, ayant protesté en termes violents contre la sortie de certains juges pendant l'audience, est exclu pour deux audiences — Les **souverains allemands** quittent Windsor, se rendant à Sandringham chez le prince de Galles. — Au Soudan égyptien, une rencontre décisive a lieu entre les troupes anglo-égyptiennes et les **Derviches.** Ces derniers sont mis en déroute. Le Khalife et les principaux émirs sont tués ou faits prisonniers, à l'exception d'Osman Digma, qui a pu prendre la fuite. Le combat a eu lieu à 7 milles au sud-est de Gedid. — Aux **Philippines,** les Américains remportent une importante victoire. La plupart des membres du gouvernement philippin sont prisonniers. La Chambre belge adopte, par 70 voix contre 63, l'ensemble du projet de loi appliquant la **représentation proportionnelle** aux élections législatives. **A Barcelone,** la grève des contribuables est considérée comme terminée. Le président du Conseil des ministres donne l'ordre de relâcher les commerçants détenus sur un navire de guerre et d'adoucir les rigueurs de l'état de siège.

26. — M. Loubet préside l'inauguration des nouveaux locaux de l'**Association des étudiants.** Les étudiants lui font un accueil chaleureux. — Mort de **Mgr Kozlowski,** métropolite catholique romain de Russie. — Un violent combat a lieu à Enslin. Après une lutte acharnée, les **Boërs** se retirent en bon ordre. Les pertes des Anglais s'élèvent à 600 tués et blessés. Les Boërs occupent actuellement 17 villes de la colonie du Cap. — Le ministre de France à Pékin réclame l'exécution des fonctionnaires coupables de l'**assassinat de deux officiers français** à Kouang-Tcheou-Wan et le payement d'une indemnité.

27. — A la **Haute Cour,** les conclusions présentées par la défense tendant à récuser les sénateurs qui n'ont pas pris part au vote en Chambre du conseil sont repoussées par 181 voix contre 32. On entend ensuite de nouveaux témoins. — La **Chambre,** par 349 voix contre 22, maintient les crédits relatifs à l'ambassade auprès du Vatican, dont la suppression avait été demandée par la Commission du budget. — Le Reichstag de Berlin vote le **nouveau Code civil.** — L'Angleterre notifie aux puissances qu'il y a **état de guerre** entre l'Angleterre et la République du Transvaal et l'Etat libre d'Orange depuis le 11 octobre.

28. — A la **Haute Cour,** suite de l'audition des témoins. — Mort de **M. Dutreix,** député radical de la 2e circonscription de Troyes. — Un combat acharné a lieu à Modder-River entre **Anglais et Boërs.** Ces derniers doivent abandonner leurs positions. Les pertes sont importantes dans les deux camps. Les Anglais ont 453 tués et blessés. — Le **Parlement sud-australien** ayant voté un ordre du jour de défiance contre le gouvernement, le ministère démissionne. — Le **nouveau cabinet chilien** est ainsi constitué : Elias Fernandez Albano, premier ministre ; Raphael Errazuris Armeneto, affaires étrangères ; Manuel Salinas, finances ; Lorenzo Valdes, industrie ; Francisco Herboso, justice ; Ricardo Matte, guerre.

29. — A la **Haute Cour,** des manifestations se produisant dans une tribune au moment des dépositions, le président fait évacuer cette tribune. M. Barillier protestant en termes violents contre cette mesure, la Cour lui inflige un mois de prison. On reprend ensuite l'audition des témoins. — Au Grand-Hôtel, banquet d'inauguration du **Comité républicain du commerce** et de l'industrie. — Inauguration du monument élevé à la mémoire de **Louis Veuillot** dans l'église du Sacré-Cœur de Montmartre. — Les **souverains allemands** s'embarquent dans la baie de la Medeway à bord du *Hohenzollern* et quittent l'Angleterre. Ils arrivent à Flessingue, où ils ont une entrevue avec la reine et la reine mère de Hollande. — Aux **Philippines,** les Tagales reprennent l'offensive contre les Américains. Ils s'emparent de Malolos et détruisent la voie ferrée, rendant ainsi impossibles les communications entre le général Mac-Arthur et l'armée américaine opérant dans le Nord.

30. — Le général Gallieni préside la réunion annuelle de la Société de l'**Alliance française.** Il prononce une allocution très applaudie sur les progrès de l'influence française à Madagascar. — Les négociations entre le gouvernement autrichien et la droite d'une part et les partis allemand et tchèque de l'autre en vue d'une entente sur le **terrain linguistique** en Bohême et en Moravie ont abouti. — Les **souverains allemands,** venant d'Angleterre et de Hollande, rentrent à Potsdam. — A Leicester, **M. Chamberlain** prononce un discours dans lequel il préconise l'alliance [illegible] germano-américaine. Il prononce des paroles [illegible] à l'égard de pays voisins dont la presse ne lui semble pas assez respectueuse à l'égard de la reine Victoria. — Les Américains reprennent l'avantage sur les **Philippins** au nord des monts [illegible], leur prennent une grande quantité de munitions, d'armes [illegible] un arsenal. — La situation des [illegible] l'**Afrique du Sud** est [illegible] général Methuen, se portant [illegible] s'arrête au bord de la rivière M[illegible] renforts et des munitions. [illegible] Kimberley. La colonne du général [illegible] Natalie et allant au secours de [illegible] 20 milles de cette ville. La [illegible] de la colonie du Cap, sous [illegible] pousse des bataillons [illegible] dont elle est à 31 milles

LA MODE DU MOIS

Le drap, voilà le roi du moment pour les toilettes du jour. Et les jupes plissées, la grande nouveauté de cette fin d'année, quant à la coupe, même pour les robes de velours ou de panne, puisque la panne est à la mode cet hiver, non seulement pour les corsages et les garnitures, de fourrure ; en astrakan, comme en drap, elle est ornée, sur le côté, d'un chou en satin de nuance claire, servant de pied à une aigrette crossée.

Du dernier genre, et seulement orné de piqûres, est cet autre costume (nº 2) dont la jaquette, rappelant l'ancien habit à la française, est agré-





mais pour composer des costumes complets. On en fait en toutes les nuances, unies ou imprimées de dessins de fantaisie.

Pour la ville, et plus que jamais, triomphe le costume tailleur, dans lequel le boléro, l'éternel mais si gracieux boléro, remplace le plus souvent la jaquette. Voici (nº 1) un ravissant modèle en drap prune foncé, noir ou bleu marine, dont la jupe, très plate sur les hanches, est agrémentée, derrière, d'un pli Watteau. Une bande étroite d'astrakan, festonnée, orne le bas de la jupe, borde le boléro et le bas des manches, en haut desquelles deux bandes forment un petit jockey. Le col et les revers sont, bien entendu, en même fourrure. La toque peut se faire soit en drap, soit en astrakan ; en drap, on pourrait la lisérer mentée d'un petit collet Directoire brodé. La chemisette est en surah assorti de ton à celui du costume, ou tranchant avec lui. La jupe plissée tout autour est de celles dont je parle plus haut.

Le chapeau est en feutre, recroqué de côté, orné de plumes et de choux de velours. Le manchon, en loutre, en astrakan, en renard, en chinchilla ou en martre, est, comme lui, orné d'un chou ou d'un bouquet de violettes.

Jupon de dessous en satin noir. Bas noirs et bottes de chevreau glacé, également noires ; gants de Suède.

Le mois de janvier étant par excellence celui des réceptions, voici une toilette que je recommande. Elle se compose d'une jupe longue, en satin crème incrusté de motifs en dentelle blanche,

et d'une tunique en drap idéal bleu clair, genre princesse, fermée de côté, et lisérée, tout autour, par une guirlande de fleurettes brodées et pailletées. On peut fort bien remplacer cette broderie par une fine passementerie, ce qui revient moins cher, tout en étant fort joli aussi. L'empiècement qui forme le haut du corsage rappelle la jupe. Quant aux manches, elles sont absolument plates, mais toujours un peu longues sur les mains (n° 3).

Jupon de moire bleue ouatinée. Bas mi-soie de





même nuance, brodés de paillettes en fourchettes, et souliers découverts en mordoré.

Enfin, pour visites de cérémonie ou élégantes matinées, voici une délicieuse toilette de velours gris perle entièrement brodé et incrusté, soit de satin noir bordé de *chichi* perlé, soit de soutaches légèrement métallisées. Une bande d'astrakan souligne le contour de la jaquette, dont le col est doublé, à l'intérieur, de chinchilla. Sur ce modèle, les plis de la jupe, très peu profonds, n'existent qu'à partir des côtés, le tablier restant absolument plat (n° 4).

Chapeau très enlevé, en velours gris, orné d'un beau nœud en ruban de fantaisie, de nuance claire, avec agrément de bijouterie en strass ancien. Gants blancs. Jupon de dessous en soie souple, mauve pâle, garni de volants de dentelle crème et de nœuds de ruban. Bas [illegible] grise, avec fourchettes brodées en soie noire; souliers boutonnés en vernis et chevreau noir. Gants en chevreau glacé, blancs ou gris perle.

Je termine en rappelant que la dentelle se marie adorablement à la fourrure, et qu'on crée, en grèbe et en mouette, de ravissantes fantaisies comme manchons et tours de cou. En manchons, je cite entre autres une mouette, aux ailes deployées, dont le corps et la tête, ramassés dans le milieu, est [illegible] un des plus charmants adjuvants de la toilette que l'on puisse rêver. Il était destiné à une jeune princesse dont la grâce égale la séduisante beauté.

Pour le soir, j'ai vu aussi de nouveaux et idéa[illegible] boas, en mousseline de soie blanche ou de nuance pâle, d'un flou et d'une fraîcheur telle qu'on se demande comment ils ont pu être confectionnés. On dirait plutôt qu'une habile fée a soufflé dessus, sans même les effleurer de sa baguette. C'est d'un vaporeux inénarrable. Et, [illegible] il faudrait qu'une femme fût [illegible] nature pour n'être pas [illegible] cadre pour rehausser son visage.

Berthe de P[illegible]

TABLEAUX DE STATISTIQUE

La pêche du corail en Algérie.

	Bateaux employés.	Nombre de pêcheurs.	Quantités pêchées en kilogr.	Valeur en francs.
1887. . .	25	152	5.293	264.650
1888. . .	21	129	5.311	265.550
1889. . .	22	131	5.592	279.600
1890. . .	16	105	6.857	342.850
1891. . .	11	68	4.978	248.900
1892. . .	14	98	9.009	450.450
1893. . .	20	140	3.772	188.600
1894. . .	27	185	2.450	122.500
1895. . .	28	179	2.435	151.775
1896. . .	29	188	2.323	116.150
1897. . .	13	80	1.409	52.450

Les passagers entre l'Angleterre et le continent.

	Douvres-Calais.	Folkestone-Boulogne.	Newhaven-Dieppe.	Douvres-Ostende.
1895. .	249.436	100.847	153.320	115.601
1896. .	265.600	89.405	165.238	119.746
1897. .	266.816	111.048	164.190	126.130
1898. .	276.406	133.469	167.433	166.696

Les Courses en France en 1898.

Propriétaires dont les bénéfices ont été les plus importants :

Courses plates.		Courses d'obstacles.	
De Brémond. . .	694.850	Baron Finot. . .	510.994
Albert Menier. .	694.250	L. Faider.	363.174
Baron de Rothschild	508.262	J. Boussod. . . .	321.811
Vte d'Harcourt .	398.315	G. Ledat.	296.371
Daniel Guestier.	368 307	O. Liénart	290.669
Aumont.	283.121	Albert Menier. .	239.070
Bon de Schickler.	262.758	Mars Brochard (Mlle)	97.406
Caillaut.	218.015	De Monbel. . . .	80.856
De la Charme. .	214.433	Mis de Villamejor.	77.292
Wysocki	184.251	J. Desbons. . . .	75.826

Production du platine en Russie.

(en kilogrammes).

1851-1855	1.495	1881-1885	15.432
1856-1860	2.241	1886-1890	16.921
1861-1865	7.231	1891-1895	23.533
1866-1870	9.825	1896.	4.930
1871-1875	8.707	1897.	5.601
1876-1880	10.583	1824-1897	138.454

Les Caisses d'épargne postales au 31 décembre 1897.

	Nombre de déposants.	Sommes dues.	Moyenne par déposant.
Autriche — Epargne. .	1.241.567	114.453.710	92 19
Autriche — Chèques. .	34.209	186.688.624	5.457 29
Canada.	141.542	172.058.740	1.215 58
France, y compris Algérie et Tunisie. . .	2.892.476	844.207.699	291 86
Hongrie — Epargne. .	314.371	25.568.927	81 39
Hongrie — Chèques. .	5.244	22.447.952	2.181 68
Italie.	3.013.004	521.843.922	173 19
Pays-Bas	627.409	126.375.285	202 41
Royaume-Uni.	7.239.761	2.922.916.942	403 73
Suède.	496.385	80.711.294	162 98

Les Sociétés de secours mutuels en France.

Statistique de 1896.

	Sociétés approuvées ou reconnues d'utilité publique.	Sociétés autorisées.
Nombre.	7 943	3.017
Membres honoraires	224.149	30.018
» particip^ts hommes.	915.483	274.274
» » femmes.	198.365	43.240
» » enfants. .	43.855	6.821
Recette moyenne p^r membre participant.	23,14	24,56
Dépense » p^r membre participant.	17,84	18,58
Avoir total.	208.567.696	40.042.981

Consommation industrielle des métaux précieux.

L'estimation ci-dessous a été faite par la direction de la Monnaie des Etats-Unis, sur des données aussi exactes qu'il est possible d'obtenir en cette matière. Les chiffres sont donnés en kilogrammes, et la consommation totale représente environ 305 millions de francs pour l'or et 216 millions pour l'argent, ce métal étant évalué au pair.

	Or.	Argent.
Allemagne.	13.200	150.000
Angleterre.	15.500	140.000
Autriche-Hongrie	2.807	53.750
Belgique.	3 100 (Belgique et Pays-Bas)	20.000
Pays-Bas		8.182
Egypte.	1.077	5.034
Etats-Unis	13.990	247.779
France.	16.000	150.000
Italie.	5.000	21.000
Portugal.	9	100
Russie	4.087	95.000
Suède.	418	3.600
Suisse.	8.596	28.500
Autres pays.	5.000	50.000
Totaux.	88.784	972.945

Les Jugements en Italie.

	Tribunaux de police.	Tribunaux correctionnels.	Cours d'assises.
1880-1886 (moyenne).	354.562	79.007	8 374
1887-1889 —	411.791	68.913	7.071
1890-1892 —	490.790	93.141	4.693
1893-1895 —	497.759	110.413	5.381
1896	519.991	119.085	5.027
1897	546.519	117.522	4.711

Les Monts-de-Piété en Allemagne.

Opérations en 1898.

Les sommes en marks (1 mark vaut 1 fr. 23).

	Nombre de gages reçus.	Valeur.
Berlin.	336.949	5.640.801
Munich	358.566	3.160.067
Breslau.	32.189	509.159
Hambourg.	95.673	1.298.931
Leipzig.	164.892	2.150.293
Cologne	95.443	715.968
Dresde	137.286	1.838.394
Francfort	88.545	698 946
30 autres villes	1.125.466	7.760.742

G. François.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

L'Allemagne se décide à changer le type de ses timbres, et inaugurerait le nouveau siècle par une émission nouvelle qui serait un peu plus nombreuse que la dernière ; il y aurait des timbres de 1, 2, 3 et 5 marks ; on nous promet des allégories et scènes historiques.

En Belgique, le 10 centimes, rougeâtre, devient carmin, le 25 centimes bleu franc et le 1 franc vert sur blanc.

C'est au tour de l'Espagne à se soumettre au congrès de Berne : le 5 centimes, de bleu, devient vert, le 10 centimes de brun passe au rouge.

Pour terminer la même évolution, en Suisse, le 30 centimes prend la couleur verte de l'ancien 25 cent., devenu bleu.

Serak émet le timbre de 4 cents, en violet et carmin.

A Macao et Timor, on se livre à l'industrie des surcharges, sans mesure.

La série de l'Afrique du Sud se complète par un 1/2 p. vert.

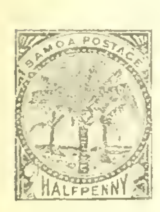
La République Argentine a renouvelé très heureusement ses timbres : une déesse représentant la République est assise au bord du fleuve sur lequel on voit le soleil levant, emblème auquel la République Argentine demeure fidèle depuis ses premiers timbres. Joliment gravés, ils sont seulement un peu nombreux : 1/2 c. brun, 1 vert, 2 bleu, 5 rose foncé, 10 vert foncé, 12 bleu clair, 16 orange, 20 rouge violet ; 24 violet, 30 rose, 50 bleu foncé ; enfin, d'un type un peu plus grand, les fortes valeurs : 1 peso, bleu et noir, 5 p. jaune et noir, 10 p. vert et noir, et 20 p. rouge et noir.

En Bolivie, nouvelle émission également : effigie d'un général de trois quarts, un petit écusson aux armes de la République, dans le haut ; nous avons déjà vu 1, 2, 5, 10, 20, 50 cent. et 1 Bolivar.

Au Canada, on supprime le timbre de 3 cents, dont la couleur carmin est maintenant attribuée au 2 cents.

L'Equateur continue son intéressante collection des portraits de ses hommes illustres, nous avons déjà signalé *Torres* sur le timbre de 1 cent. bleu et noir ; *Calderon*, 2 cent. lilas et noir ; *Montalvo*, 5 cent. rouge et noir, auxquels se sont ajoutés : *Mejia*, 10 cent. violet et noir ; *Carbo*, 50 cent. rouge violet et noir ; enfin nous voyons *Espejo*, 20 cent. vert et noir ; *Olmedo*, 1 sucre bistre et noir, et *Moncayo*, qui a les honneurs de la haute valeur de 5 sucres, violet et noir.

Ce mois-ci, les Républiques de l'Amérique du Sud se distinguent ; la Colombie consacre une émission entière au centenaire de la naissance du général Cordoba.





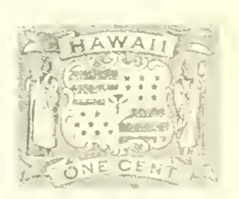




Cette émission se compose de 1/2 cent. bleu, 1 cent. bleu vert, 2 cent. violet, 3 cent. rouge, 4 cent. brun, 5 cent. vert, 10 cent. rouge, et 20 cent. violet. C'est l'Etat d'Antioquia qui en a pris l'initiative.

A Hawaii, le timbre bleu de 5 cents a son type modifié ; nous donnons aussi le 1 c. devenu vert foncé.





A Labuan, tous les timbres supérieurs à 5 cents sont surchargés « 4 cents », sous le prétexte de l'entrée dans l'Imperial penny postage : cela nous parait un abus.

Pour les Philippines, les Américains ont fait une émission plus complète que pour leurs autres nouvelles colonies : surcharges sur 1 c., 2 c., 3 c., 5 c., 10 c., 15 c. et 50 c., ainsi que sur 1, 2, 5, 10, 50 taxe.

Enfin, parlons aussi des Samoa ; en attendant le règlement germano-anglo-américain, le 1/2 p. devient vert et le 1 p. rouge.

Jean Repaire

QUESTIONS FINANCIÈRES

Nous sommes en plein mois de coupons, — nous sommes en plein dans une des deux plus fortes échéances de l'année, juillet étant la deuxième. Avril et octobre ne viennent qu'en second rang, et les autres bien loin derrière.

Ces coupons de janvier représentent plus de 500 millions de francs et, en tenant compte des dépenses que l'on fait à cette époque de l'année, c'est d'environ 200 millions que viennent s'accroître les disponibilités de l'épargne. Ce n'est pas, comme on voit, une petite affaire ; et nous voudrions que la grande masse du public attachât à la question des coupons une importance analogue à celle qu'y attachent les financiers de profession.

Malheureusement, il n'en va pas ainsi. Nous sommes assez négligents, en ce beau pays de France ; et, lorsque nous ne vivons pas exclusivement de nos rentes, nous laissons volontiers dans l'oubli les sommes que nous avons à recevoir ; ou, si nous y pensons, c'est le plus souvent pour nous dire que l'argent est là, qu'il ne s'envolera pas, et que nous avons bien le temps.

C'est un peu naïf ; et c'est, parfois, dangereux aussi. Car il arrive qu'un titre sort au remboursement. Et, si nous avons laissé les coupons s'accumuler pendant un ou deux ans, afin, selon la formule de beaucoup d'épargnants, « de toucher une plus grosse somme à la fois », il se peut faire qu'au moment de l'encaissement l'employé nous dise poliment que le titre étant amorti depuis dix-huit mois ne porte plus intérêt depuis ce temps.

Conclusion : touchez vos coupons à l'échéance, de même qu'à l'échéance vous payez vos billets. C'est tellement utile que, dans toutes les maisons sérieuses, la question des coupons est une préoccupation continuelle. Nous croyons pouvoir dire que, pour notre part, nous avons organisé un service de coupons tout à fait exceptionnel. Non seulement nous les payons gratuitement aux abonnés de ce journal et à notre clientèle propre, mais encore des employés de qui c'est la tâche spéciale depuis plusieurs années déjà font passer chacun de ces petits rectangles de papier par une série de manipulations diverses, dont le résultat est d'avertir immédiatement le porteur si son titre est sorti à un tirage, ou si la Société d'où émane ce titre est en proie à des difficultés passagères ou définitives, ou si les cours de ce titre ont ou paraissent avoir atteint leur maximum de développement, ou s'il ne convient pas d'arbitrer ce titre contre une autre valeur de même espèce dont l'évolution vers la hausse n'est pas encore commencée, ou d'autres choses encore, — une foule d'autres choses qu'il est utile que le porteur connaisse. Et il y a surtout la question des assemblées d'actionnaires auxquelles, neuf fois sur dix, le porteur ne se rend jamais, à cause de la perte de temps que cela implique. Cette insouciance peut, en certaines occasions, avoir des conséquences très graves. Mais, comme nos services se rattachent entre eux, nous pouvons, grâce aux coupons, proposer à l'actionnaire de le représenter aux assemblées, ainsi que, par devoir professionnel, nous le faisons pour presque tous nos clients.

Nous parlons plus haut de l'habitude qu'ont certaines personnes de laisser accumuler les coupons « pour toucher une plus grosse somme à la fois ». Beaucoup de ces personnes agissent dans un but assez louable. Elles se disent qu'avec une somme appréciable elles pourront acheter une valeur nouvelle, tandis qu'en encaissant à l'échéance la bagatelle qui peut leur revenir, cette bagatelle sera vite dépensée ; mieux vaut donc la laisser grossir. Nous croyons que c'est un raisonnement spécieux. Si vous voulez acheter un titre de 300 à 400 francs et que vous n'ayez que 150 ou 200 francs à recevoir, il est bien inutile d'attendre qu'un second coupon soit échu. Nous avons, comme il sied, un service d'avances sur titres qui, si cela est nécessaire, complétera la somme représentée par l'achat désiré. A quoi bon, par conséquent, attendre que le titre dont on a envie ait atteint des cours élevés ? A différer ainsi son achat, on perd, le plus souvent, une grosse partie des avantages qu'on espérait en tirer.

De tout cela il résulte, nous le répétons, que rien n'est plus indispensable que de toucher ses coupons à l'échéance. Nous avons pris la résolution de commencer le payement des coupons dix ou douze jours avant ces échéances, — et ce ; nous n'avons pas besoin de le dire, sans imposer aucune charge à nos clients. — Et c'est là une latitude dont usent amplement, non seulement nos lecteurs de Paris, mais aussi ceux des départements, qui, lorsqu'ils nous envoient leurs coupons par la poste, en reçoivent le montant par retour du courrier.

E. Benoist,

Directeur du *Moniteur économique et financier*,
17, rue du Pont-Neuf.

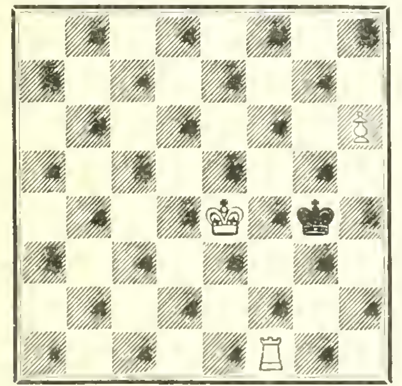


LA MISSION DES ANGLO-SAXONS (d'après *Life*, New-York.)

JOHN BULL. — Eh bien! Sam, avons-nous assez civilisé ces temps-ci?...

Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

N° 325. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.

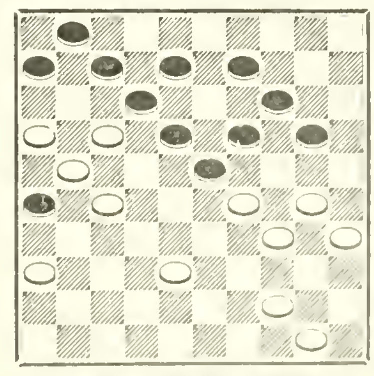


Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

N° 326. — Coquille typographique.

De province une Académie,
Pour rehausser l'éclat d'une cérémonie,
Proposait un concours aux poètes locaux,
Tout comme aux jeux floraux;
Et les conditions, les prix honorifiques,
Tout au long détaillés dans les feuilles publiques,
Avaient mis en émoi les amants des neuf sœurs.
— Par quelles conjonctures
Les calmes employés des poids et des mesures
Furent-ils assaillis par tous les rimailleurs?
— Faut-il un chant d'amour ou bien un chant de guerre?
Disait l'un. — Voulez-vous que d'une jeune mère,
En petits vers attendrissants
Je vante les attraits charmants?
Demandait un second. — Oh! moi je sais d'avance
Ce qui vous conviendra : de Thémis la balance,
Disait un autre. — A bout les pauvres préposés
Restaient d'effarement ahuris, étonnés,
Et ne sachant auquel entendre,
Croyant voir en ces gens des mystificateurs. —
On finit, enfin, par comprendre,
La cause de ceci, c'est, sans plus de lenteurs,
C'est que, dans le journal de la sous-préfecture,
On avait imprimé : « Sont laissés la nature
Et le choix du sujet aux *vérificateurs.* »
On rit beaucoup de la méprise.
Veuillez, très avisé lecteur,
Dire quelle *coquille* avait été commise
Par le trop distrait imprimeur.

N° 327. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs



Les blancs [illegible]

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine) avec [illegible]

Pain à la reine. — 250 grammes de brochet, net; 150 grammes de beurre fin; 6 œufs frais; 1 décilitre de crème double; 1/4 de litre d'eau fraîche; 50 grammes de farine; un petit bouquet garni; 20 grammes de sel; un verre à madère de cognac; une pincée de poivre et une pointe de muscade; 125 grammes de truffe fraîche, à la saison.

Opération. — Choisissez un brochet d'environ 800 grammes; coupez la tête, la queue et les nageoires, mettez-les dans l'eau fraîche à dégorger, en assez grande abondance, vous aurez besoin d'y mettre l'arête et la peau. Ce dégorgement est nécessaire pour obtenir un fumet de poisson bien blanc. Pour désosser le brochet, tirez une ligne droite sur toute la longueur du dos, avec un couteau bien affilé, détachez la chair de l'arête, ne vous occupez pas pour le moment de la peau, ni des petites arêtes du ventre. Les deux côtés étant levés, posez-en un sur la table, bien allongé, la peau en dessous, faites une petite incision pour pouvoir saisir le bout de la peau avec le pouce et l'index, appliquez la lame d'un couteau flexible, appuyez sur la peau et poussez le couteau en avant, la chair est détachée d'une façon très rapide; faites l'autre de même et enlevez les arêtes longues qui ont pu rester adhérentes à la partie du ventre. Cuisez les parures avec l'eau et le bouquet garni, à feu doux, trente minutes. Pilez la chair dans un mortier de marbre, avec un pilon en bois; tout autre procédé est mauvais parce que la chair brunirait et le pain aurait perdu son cachet spécial, d'être très blanc; pour la mieux piler, mettez-y le gros sel et, étant très fine, le cognac; passez-la au tamis de crin, ramassez-la sur une assiette et mettez au frais.

Gardez le tamis, pour passer la farce finie.

La panade. — Passez le jus des arêtes, dans une petite casserole : il doit en rester à peine la moitié; mettez-y gros comme un œuf ordinaire de beurre, faites bouillir ; retirez du feu; versez-y la farine que vous avez tamisée sur une feuille de papier, amalgamez avec une cuiller de bois et faites-la dessécher quelques instants sur le feu, retirez et étalez-la sur une assiette pour la laisser refroidir.

La farce. — Remettez la chair du brochet dans le mortier, ajoutez la panade, le poivre, la muscade, les jaunes d'œufs, le beurre, pilez et repassez-la au tamis.

Recueillez-la dans un saladier, ajoutez la crème par petites cuillerées, de la main gauche, pendant que la droite tourne vigoureusement : pour faciliter, doublez un torchon en quatre, posez le saladier dessus, il ne bougera pas.

Le moule. — La crème étant incorporée, beurrez largement au beurre à peine fondu un moule à douille ou à cylindre, de 12 centimètres de diamètre, laissez-le refroidir, farinez le.

Montez les blancs en neige bien fermes, incorporez-les peu à peu dans l'appareil, tournez la cuiller de bois en tous sens, en coupant la pâte.

L'appareil doit être léger, moelleux et un peu crémeux. Versez dans le moule, mettez celui-ci dans une casserole, plus basse que lui, pour éviter que l'eau n'y saute en bouillant, faites cuire au four environ trente minutes.

La sauce. — On peut servir une simple sauce béchamel, demi-deuil, ou une sauce nantuatienne.

Sauce nantuatienne. — 80 grammes de beurre, 15 grammes de farine, 1 décilitre de lait, 5 grammes de sel, une pointe de cayenne, 4 écrevisses cuites.

Opération. — Pilez les écrevisses très finement, ajoutez 50 grammes de beurre, pilez et passez au tamis.

Faites fondre le beurre qui reste, mélangez la farine, puis le lait froid. Faites bouillir en remuant, retirez du feu, mélangez la purée d'écrevisses et servez en saucière chaude.

A. Colombié.

Conservation du gibier. — Voici, d'après le *Chasseur français*, les procédés qui réussissent le mieux pour conserver cette chose éphémère qui constitue le gibier :

D'abord par le charbon qui est l'un des meilleurs agents de désinfection. Après avoir vidé soigneusement le gibier, on y introduit de menus morceaux de charbon.

Extérieurement, on l'entoure de plantes odoriférantes ; la sauge, le laurier, l'absinthe, la menthe, le thym, le serpolet, etc., conviennent parfaitement. Ces plantes ont la propriété d'écarter les grosses mouches et de les empêcher de déposer leurs œufs.

La fougère et l'ortie, au dire de certains, peuvent très bien remplacer ces plantes. Mais elles sont sûrement moins efficaces.

On lavera les plaies avec un peu d'eau salée dont on imbibera même la chair à vif. Mieux encore, au lieu d'eau salée, on emploiera de la bonne eau-de-vie.

Maintenant, on conservera fort bien le gibier en l'enveloppant soigneusement dans un linge imbibé d'un mélange en parties égales d'acide pyrogallique et d'eau pure.

Enfin, un troisième procédé :

Sans vider le gibier, le placer dans des tonneaux qui sont remplis de blé, d'avoine ou d'orge. Il faut que la couche de grain surmontant le gibier ait une épaisseur d'au moins 10 centimètres. Il est indispensable aussi que, dans l'intérieur du tonneau, le gibier n'en touche ni le fond ni les parois.

Enduit pour tabliers de voiture. — Les tabliers de voiture, exposés au vent, à la pluie et à la neige, ont un sort bien misérable.

Aussi est-il bon de recouvrir ces bons serviteurs d'un vernis qui les protège. Voici un excellent mélange pour l'obtenir :

Suif	500 grammes.
Lin	500 —
Alun	250 —
Eau	10 litres.

On cuit le tout et l'on applique au pinceau. Cet enduit est extrêmement solide.

Victor de Clèves.

BIBLIOGRAPHIE

—

La librairie May a publié de nombreux livres d'étrennes que nous ne pouvons pas tous signaler. Nous avons déjà parlé du *Pompéi* de notre collaborateur M. Gusman, mais nous sommes heureux d'y revenir. C'est un fort bel ouvrage qui restera. Il fait vraiment passer sur l'esprit des lecteurs ces caresses de l'antiquité qui ont paru si délicieuses à l'auteur-artiste.

Paris, mine inépuisable et dans laquelle on fait toujours de nouvelles découvertes, est passé en revue par M. Barron dans son **Paris Pittoresque.**

Paris ne se repose jamais. Le progrès est sa loi suprême ; de là ses incessantes réformes, les continuels perfectionnements qui, de période en période, renouvellent sa physionomie.

Le livre est le tableau de ces métamorphoses. Tout ce qui disparaît et tout ce qui naît, documenté par les textes et les dessins contemporains, y a sa place. Ainsi se succèdent de changeants décors et défilent d'innombrables personnages, de manière à donner au lecteur, emporté dans le mouvement des choses et des êtres, l'illusion de vivre de **1800 à 1900** la vie extraordinaire de Paris.

Il y a encore un tableau de Paris révolutionnaire dans **la Convention**, de M. Alex. Bérard. C'est un livre de foi républicaine, et cependant l'auteur n'émet pas les documents susceptibles de refroidir son enthousiasme ; c'est dire qu'il est libéral et impartial.

M. Ed. Monteil, au lieu de lancer ses héros dans des aventures impossibles, les maintient dans la réalité et les met aux prises avec les difficultés de l'existence. C'est la bonne méthode, surtout quand elle est assaisonnée de gaieté, et c'est celle appliquée dans son nouvel ouvrage, **Par le Courage.**

Dans **L'Oie du Capitole,** Léo Claretie a fait un mélange d'histoire, de mythologie et de tartarinades plein d'humour et d'entrain ; album illustré, par Vimar, avec une verve complice de la satire du texte.

Le maître dessinateur Zier a ensoleillé de ses dessins vibrants trois volumes intéressants : **Grands Cœurs et Petit Pays,** de M. Gaulois ; **Petite Reine** et **Tambour battant,** de M. Chambon.

Enfin, la même librairie a publié une histoire de la **Responsabilité ministérielle des ministres,** par M. Louis Ferstel. C'est un volume qui n'a rien à voir avec des publications d'étrennes, mais qui n'en vient pas moins à son heure, car il est temps que les responsabilités s'établissent. Du bas au sommet de l'échelle gouvernementale l'irresponsabilité règne en souveraine. La morale administrative semble se résumer dans le verbe, vulgaire mais expressif : se défiler. Et cependant la responsabilité est le seul correctif de la liberté. C'est un remède unique et suffisant. Le jour où les hommes seront resp[illegible] leurs paroles et de leurs actes, les mœurs changeront, dans la presse comme dans la vie politique. Il est sans doute un peu agaçant de toujours citer nos voisins ; mais c'est cette responsabilité qui concilie en Angleterre l'usage de la plus grande liberté avec le respect des individus. En traitant, avec autorité, de la responsabilité criminelle, qui est discutable, M. Ferstel ouvre la voie à la responsabilité pécuniaire, qui ne peut soulever aucune objection sérieuse.

La maison Delagrave a publié **le Secret de Saint-Louis,** de M. Émile Moreau, l'auteur de *Ravaillac* et de *Madame de Lavalette.*

Ce récit dialogué tient du roman par la curiosité des aventures et la couleur des tableaux, du drame par l'intensité de l'action et le relief des personnages, du poème par la conception et l'ordonnance, et cependant c'est une reconstitution historique d'une exactitude rigoureuse.

Saint Louis, son père, sa mère, sa sœur, ses frères, Thibaut de Champagne, le Légat, Mauclerc, la comtesse de la Marche, la reine de Navarre, Boulogne, Fournival, Joinville, tant d'autres, y revivent d'une vie intense, jetés dans une lutte où se mêle toute cette France ardente, chevaleresque, naïve, frondeuse par boutades, fidèle par nature, qui est la France des dernières croisades.

De Paris à Avignon, de Poissy à Champtoceaux, de Taillebourg à Damiette et à Tunis, dans l'ombre des cathédrales et la paix des cloîtres, au milieu des fêtes, des batailles, des deuils, passe, dominant la foule, ce Louis IX, héroïque et douloureux, fils incomparable, roi hors de pair, de qui Voltaire eut raison de dire que jamais homme ne poussa si loin la vertu.

Cet ouvrage considérable se présente sous la forme d'un [illegible] dont la [illegible] le respect. Il est illustré de douze com[illegible] par Adrien Moreau, qui sont des tableaux d'histoire parfaitement gravés [illegible] par Le Sueur. Cette suite de [illegible] tout à fait belle.

Par une coïncidence [illegible] en même temps que la pièce [illegible] M. [illegible] Bornier se joue à l'Odéon [illegible] tenues sont contraires ; dans le drame [illegible] che de Castille ne cède point [illegible] pour Thibaut de Champagne [illegible] cruelle dans le volume [illegible] ouvrages, c'est bien la *Fr*[illegible] et avant tout.

Par opposition [illegible] publie **l'Idée de Ghislaine** [illegible] avec des illustrations de [illegible] petit volume où tout est [illegible] fond.

Pour exécuter **le Tour du Mont Blanc,** M. Émile Daullia [illegible] Mamont, [illegible] qu'il vient de faire par [illegible]

qu'il faut seulement « du beau temps, des loisirs, un peu d'argent et pas mal d'endurance ». A ces facteurs, dont la réunion n'est pas encore si commune, il faut ajouter une plume agréable, une bonne humeur qui se lit à travers les lignes, l'art de prendre de bons clichés photographiques, — et le produit est un volume comme celui que nous signalons. C'est dire qu'il est de lecture agréable, un de ces rares livres qui justifient complètement l'assertion qu'il est doux de voyager dans un fauteuil.

Les Merveilleuses aventures de Dache, texte et dessins de Paul de Semant, ont été publiées par Flammarion. Dache, c'est le perruquier des zouaves, son type est populaire dans les régiments et cependant cette figure illustre n'avait pas encore été fixée. Voilà qui est fait, pour l'amusement des petits et des grands.

M. Ernest Tissot a décrit, chez Perrin, **les sept Plaies et les sept Beautés de l'Italie contemporaine**. Ses plaies sont : le mensonge, le manque de nuances, l'influence allemande, la presse, la décentralisation, la *Cavalliera Rusticana* et les cafés-concerts. Les beautés sont : l'orgueil, le cosmopolitisme, l'enchantement de Rome, le décor catholique, les romans de Gabriele d'Annunzio, le *Falstaff* de Verdi et La Duse. On juge, par ces titres, de l'humour de l'écrivain. Il faut dire aussi que 300 pages précèdent ces chapitres, pages documentées de choses bien vues, bien senties et par conséquent bien dites.

C'est un livre très curieux et très suggestif, d'une lecture particulièrement attachante. La fantaisie, parfois même le paradoxe, l'originalité constante ne font qu'y rendre les vérités plus saisissantes.

M. Savey-Cazard a réuni, chez Lecène et Oudin, ses **Conférences** aux élèves des classes supérieures du collège de Nantua, et elles sont précédées d'une préface qui vaut une attention particulière. Le plus haut problème de l'enseignement y est agité : l'Université doit-elle donner seulement l'instruction et laisser de côté l'éducation ? Avec les meilleurs esprits, suivant le sentiment et la logique, l'auteur n'hésite pas à proclamer la nécessité d'une éducation morale et sociale. Il réfute victorieusement les objections, surtout celles venant de la question religieuse.

Le rare mérite de cette étude est qu'elle conclut par les faits. Il ne s'agit point de créer des chaires nouvelles ni de donner à un professeur une sorte de supériorité morale sur les autres. Les proviseurs n'ont qu'à demander à leur personnel actuel des conférences complémentaires des cours. Ils trouveront une bonne volonté générale et des compétences parfaites. Les élèves seront enchantés. Du coup, le niveau de l'enseignement sera grandement relevé. C'est ce qui se fait au collège de Nantua : il est bon qu'on le sache et que les promoteurs de ce mouvement soient loués, car l'exemple du bien est heureusement contagieux.

La Renaissance n'est pas souvent louée depuis quelque temps ; on lui reproche, non sans raison, d'avoir arrêté l'essor artistique national qui avait produit de si magnifiques ouvrages pendant la période gothique. M. Pierre Marcel, en publiant chez Garnier une savante étude sur **Jean Martin**, principal introducteur en France de la Renaissance italienne, défend au contraire l'opinion que le genre français sut tirer de l'inspiration de l'antique des conceptions originales et neuves.

La jolie petite collection Ollendorff a publié **le Bon Amour** de Camille Lemonnier avec de jolies illustrations de Mignot. C'est l'histoire de deux cœurs désunis par le divorce, mais que la vie rapproche. Notre collaborateur y apporte sa sensibilité profonde et sa subtile délicatesse.

L'Aube, de Jean Reibrach, dont les lecteurs de nos suppléments ont gardé le souvenir, a été publiée en volume in-18 à la même librairie. Cette fine étude de féminisme s'est classée parmi les meilleurs romans de l'année.

M. Fernand Lafargue est un poète, et c'est une qualité rare chez les romanciers d'aujourd'hui : on commence à le regretter, et la réaction est prochaine. Il faut, en effet, parer de fleurs la réalité pour la faire accepter. Le **Baiser perdu** chez Flammarion est un drame humain où les sentiments délicats se mêlent aux situations cruelles : c'est donc un roman vivant. Mais aussi la Nature y est présente, cadre habilement préparé : et c'est un livre artistique.

Le style de l'auteur a le charme, discret et prenant, des choses simples et naturelles. Quand on se guinde à l'effort on rencontre souvent la chute : a l'inverse, comme ici, le succès vient à qui n'en fait point son unique ambition.

MM. Charavay et Martin viennent d'inaugurer une nouvelle bibliothèque populaire à 0 fr. 75. Populaire n'est pas ici le mot propre, car cette *bibliothèque* s'adresse plutôt aux délicats. Puissent-ils être, comme nous l'espérons, nombreux à l'apprécier. Les volumes parus sont ceux par lesquels débutent presque toutes ces collections : *Paul et Virginie*, *Candide*, *Daphnis et Chloé*. La nouveauté est dans le choix des illustrateurs. Pour ces ouvrages on ne pouvait souhaiter mieux que Maurice Leloir, Adrien Moreau, Raphaël Collin, et ce sont eux qui ont été choisis.

La même maison édite, avec de très exactes aquarelles de Job, une publication régulière sur la **Tenue des troupes de France**, où tous les uniformes de nos armées — combien sont-ils! — défileront pour la joie des amateurs.

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

Le

Monde Moderne

Février 1900

LE JOUR DU CYCLONE

Il faisait chaud, très chaud. Sans cela, la chose ne fût sans doute pas arrivée, car le capitaine Barris est naturellement fort sobre. Par malheur, il faisait chaud. Archy Barris était fatigué d'avoir longtemps roulé en chemin de fer, et la vision d'un bock de bière le hantait, fraiche, écumante, légèrement piquante. Il avait été détaché récemment à l'arsenal de Rock-Island, et tout ce qu'il savait de la ville de Grinnell (État d'Iowa), c'est qu'il venait y recueillir un modeste héritage, compris dans ses limites. Fort innocemment, il chercha autour de lui l'enseigne d'un café.

Comme cent autres, dans les villes de l'Ouest, la rue était droite, large, abritée de jeunes arbres. Toutes les maisonnettes de bois avaient dû être construites par le même architecte prosaïque. Quelques-unes semblaient un peu défraîchies, beaucoup étalaient des peintures neuves. Toutes étaient précédées d'un jardinet soigné, véritables oasis de verdure, au milieu d'un désert de poussière. Entre les maisons, de loin en loin, s'ouvrait un grand vide occupé par des champs en friche où nul faucheur ne dérangeait le plantain envahissant, où l'ortie et l'ivraie festoyaient honteusement sur un tas de vieilles boites de conserves. Le contraste entre cet abandon et la propreté des maisonnettes faisait un singulier effet, mais non moins caractéristique de l'Ouest américain, que l'océan de prairies qui enveloppait la ville ou le soleil féroce qui la grillait.

Pas un frémissement de l'air brûlant n'agitait, sur les contre-allées, l'ombre des platanes. Quelques chariots de fermiers rampaient péniblement sous cette lumière aveuglante. A une dizaine de pas en avant d'Archy, se voyait un seul et unique piéton, un homme de haute taille, maigre, mais solidement charpente. Malgré la chaleur, sa tête grise était couverte d'un feutre mou, de couleur noire, et il portait des bottes pesantes. Par compensation, il avait jeté sa redingote sur son bras et déboutonné son gilet de coupe ancienne. Il marchait lentement; ses épaules arrondies et sa démarche inégale révélaient un homme habitué à examiner sans cesse le sol.

Archy savait si peu de chose des coutumes de l'État d'Iowa, qu'il alla droit à ce vieux et lui demanda où il pourrait se procurer un verre de bière. L'autre tourna vers lui son visage farouche, sillonné de rides :

— Si je peux vous dire où trouver un verre de bière? répéta le vieux, dont le terrible froncement de sourcils s'accentuait, à mesure que ses yeux gris et perçants embrassaient l'élégante personne d'Archy, depuis le chapeau blanc, qui était alors de mode, jusqu'aux guêtres immaculées. — Non, jeune homme, je ne puis pas, et je vous conseille de renoncer à courir après, ou, avant qu'il soit longtemps, on vous fera quelque mauvais parti dont vos beaux habits se ressentiront. En tout cas, vous ne trouverez pas une goutte de bière à Grinnell.

— Pourquoi cela?

— Parce que Grinnell est une ville prohibitionniste, et que, chez nous, une défense est une défense. Il n'y a aucun marchand de vin ici, et vous ne sauriez vous y procurer même une goutte de liqueur enivrante, pas une goutte!

Il s'interrompit, effaré, bouche ouverte, le regard fixe. Son doigt, qui tranchait l'air d'un geste majestueux, s'arrêta, paralysé, à moitié chemin, précisément dans la direction d'un individu qui tournait un coude de la route, et dont le nez cramoisi, la démarche zigzagnante, les monologues pâteux trahissaient trop visiblement l'ivresse :

— Celui-là pourra peut-être m'indi-

quer ce que je cherche, fit malicieusement Archy.

Il adressa au vieux un superbe salut et s'en alla en riant.

* * *

Un an plus tard, Archy Barris revenait à Grinnell. Cette fois, il était grave et réfléchissait :

— Je suis sûr que le père de Rachel ressemble à ce bonhomme... A moins que... Ce serait vraiment trop de mauvaise chance!

Son rire sonnait faux. Rachel était belle, et ce qui valait mieux, charmante et bonne, assez pour justifier une passion très vive. Et Archy l'aimait passionnément, mais quand il songeait à la famille de cette fiancée de son choix, son courage défaillait :

— Rachel est un ange, j'en conviens, lui avait dit sa mère, quand il lui avait fait part de son projet, et les anges sont au-dessus des classifications sociales. Mais ses parents...

— Espérons du moins que sa mère aussi est un ange; il y a dix ans qu'elle est morte.

— Restent le père et les deux frères. Rachel m'a dit, en outre, qu'ils avaient chez eux une cousine que son père compte épouser. Celle-là vient de Vermont; les autres ne sont jamais sortis de Grinnell. Vous ne pouvez juger d'eux d'après nos amis Ramsay, qui ont été partout et ont envoyé leur fille à ce collège par pur caprice. Je pressens que la famille de Rachel est impossible.

— Je n'épouse pas sa famille, avait répondu Archy légèrement.

Mais, à cette heure, en proie à de fâcheux présages, il examinait tous les vieux messieurs rentrant au logis pour le dîner de midi, et se demandait lequel pouvait bien être le père de Rachel. C'étaient des hommes graves, à l'air cossu, ressemblant fort à tous les gens du même âge, dans n'importe quelle petite ville de la Nouvelle-Angleterre, sauf certaines négligences de costume qui étaient la marque de l'Ouest :

— Ramsay a raison, pensait Archy Grinnell est une colonie puritaine au milieu de la Prairie.

Il se trouvait sur la « place du Collège ». Un vilain édifice de pierre, carré et massif, sans doute le collège susdit, complété par un bâtiment de briques, s'entourait de jolis cottages qui devaient être habités par les professeurs. Ces jeunes gens et ces jeunes filles, qui allaient et venaient sous les arbres, étaient les étudiants. Les premiers lui parurent un peu rustiques; mais plusieurs des jeunes filles étaient admirablement jolies et les passants subissaient la contagion de leur gaieté :

— Pas une, réfléchissait Archy, ne peut se comparer à Rachel... Tiens! voilà leur maison!

La plaque de la porte ne lui laissait aucun doute. La maison était de bois, à deux étages, deux fenêtres en baie et un perron. Elle était peinte en gris avec des volets rouges. Devant, un jardin rempli de rosiers, en pleine fleur. Archy éprouvait un peu de vertige. Il n'avait pas vu Rachel depuis huit jours, il allait la revoir, et comme c'était un garçon loyal et modeste, fortement épris, il s'humiliait, par la pensée, devant cette frêle et radieuse créature qu'il avait l'audace de vouloir conquérir :

— Ma rose blanche, murmura-t-il, je ne suis pas digne,... mais j'essayerai de le devenir.

— Vous ne pouvez pas sonner! Le gong est là pour ça! fit, rudement, près de son coude, une voix de basse profonde.

Un homme avait tourné l'angle de la maison et trouvait Archy adressant à sa porte de tendres sourires.

C'était le même vieux auquel il avait parlé l'an passé!

— Je viens voir monsieur Jared Meadowes, dit Archy, dont le cœur descendit au fond de ses bottes.

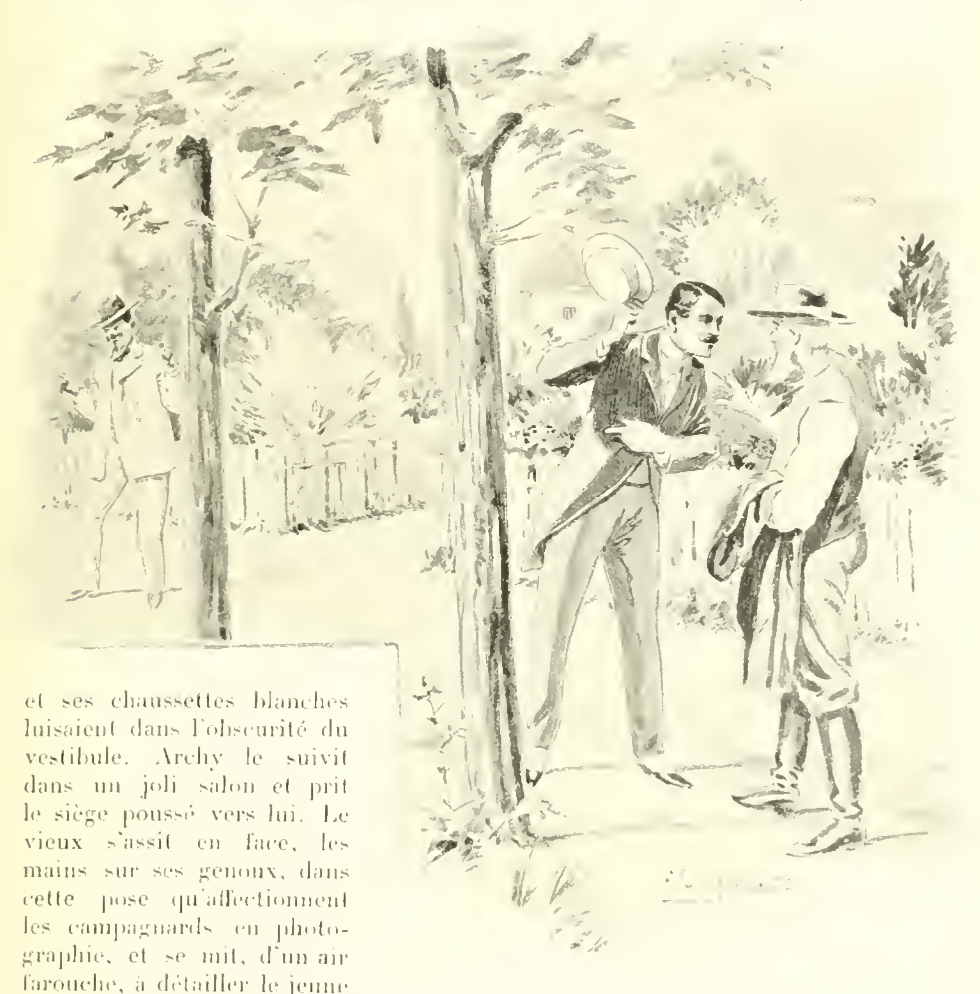
— Eh bien! le voilà!

Archy eut un gémissement intérieur, mais il salua et dit : « Je suis le capitaine Barris. »

— Entrez! fit Meadowes, ouvrant la

porte, sans que son visage s'éclairât de la moindre lueur de cordialité.

Il passa le premier. Comme l'autre fois, il était en manches de chemise ; il s'était même débarrassé de ses souliers



et ses chaussettes blanches luisaient dans l'obscurité du vestibule. Archy le suivit dans un joli salon et prit le siège poussé vers lui. Le vieux s'assit en face, les mains sur ses genoux, dans cette pose qu'affectionnent les campagnards en photographie, et se mit, d'un air farouche, à détailler le jeune officier de la tête aux pieds. Décidément, l'accueil ne promettait rien de bon.

On ne peut rester indéfiniment à contempler même un futur beau-père. Archy toussa pour s'affermir la voix et commença son discours : M. Meadowes savait assurément l'objet de sa visite. Il avait connu miss Meadowes chez son amie miss Ramsay :

— Il y a six semaines, vous ne l'aviez jamais vue, interrompit le vieux, et maintenant vous voulez l'épouser.

Un peu déconcerté, Archy tenta d'exposer sa situation et son avenir. Il appartenait à l'armée et était détaché à l'arsenal de Rock-Island. Cette garnison...

— Ça suffit, dit M. Meadowes, je connais l'île. C'est un gros arsenal. Mais, pour le moment, j'ai affaire à vous.

— Moi? J'ai vingt huit ans, mon père était le général Barris, tué pendant la guerre. Nous sommes une famille de militaires. Ma mère est du Massachusetts, une miss Saltonstall.

— A votre charge ?

— Son père lui a laissé un demi million de dollars, à peu près. J'ai une

sœur, mariée à New-York. Elle non plus n'est pas à ma charge. Ma mère habite avec moi. Elle... Tout le monde la trouve charmante.

— Rachel n'épouse pas votre mère. Il n'y a donc pas moyen de vous faire parler de vous? Ramsay m'a écrit pour vous recommander. Il fait de vous toutes sortes de compliments, mais lui et moi, nous ne voyons pas les choses de la même façon. Vous êtes probablement aux yeux du monde un parti très enviable; moi, je ne suis pas du monde, je n'en ai jamais été. Vous n'êtes point le mari que j'aurais choisi pour ma fille, ni votre vie, celle que je souhaitais pour elle. N'empêche! si vous êtes un brave garçon qui sûrement la rendrez heureuse, je ne me mettrai pas en travers. C'est la nature qui veut ça, sans doute. Autrefois, j'ai emmené sa mère au Kansas, loin de tous les siens; aujourd'hui vous venez prendre ma fille; elle ne demande pas mieux; mais la nature ne veut pas que j'aie plaisir à vous en faire cadeau. Voyons! si vous restiez dîner, pour me donner le temps de vous débrouiller un peu. Après, si vous me convenez, j'irai à Rock-Island, et si les renseignements sont bons, nous pourrons alors parler mariage.

— Soit, j'attendrai jusqu'après dîner, dit Archy, souriant.

Aucun sourire, en réponse au sien, ne détendit le visage de bronze de son interlocuteur, qui répliqua :

— Ça va bien. Faites comme chez vous. Je vais prévenir mon monde.

Archy demeura seul, dans un état d'esprit où se combattaient la colère, l'amusement et la consternation. Il ne pouvait s'empêcher de rire en se représentant l'effarement de sa mère quand elle verrait Meadowes. « Enfin, je ne puis lui en vouloir, s'il n'a nulle envie de se priver de Rachel », pensa Archy, cherchant autour de lui quelques traces de cette douce présence. Il devina sans peine que les teintes harmonieuses des boiseries et des tentures, les jolis meubles de fantaisie en jonc et ruban étaient de son choix, mais il fit honneur au mauvais goût paternel d'un groupe de plâtre représentant la *signature du décret d'Émancipation*, et d'une énorme gravure pâlie : *Lincoln au sein de sa famille*. La cheminée était surmontée d'un portrait à l'aquarelle, somptueusement encadré et, comme sur un autel, on avait mis devant lui un vase garni de roses. C'était un portrait d'homme dont les traits, le front, les contours du visage soigneusement rasé rappelèrent à Archy les innombrables bustes du Vatican, aussi par l'expression, calme et résolue; mais les yeux bleus étaient doux, tristes et rêveurs.

Debout, Archy examinait ce portrait quand la famille parut : elle se composait de Rachel, ses deux frères et sa future belle-mère, miss Baker, qu'elle présenta à Archy. Miss Baker ressemblait fort à Rachel, moins de traits que de taille et de tournure. Archy s'imagina dans ce doux visage fané, revoir ce qu'avait dû être la mère de Rachel, à ce même âge de... disons, quarante ans. Son regard ne se posa qu'un instant sur elle, par politesse, avant de revenir à Rachel. Souvent il l'avait comparée aux fleurs sauvages qui croissent dans les fentes des rochers de la Nouvelle-Angleterre. Son extraordinaire beauté était de ce type frêle dont le charme émeut par sa fragilité. Au fond, elle était d'une excellente santé, fort heureuse de son sort, et son père très fier de ses succès en mathématiques, à l'Université de Grinnell. Mais, à étudier ce délicieux et pâle visage, aux yeux mélancoliques, à la bouche frémissante, on se laissait gagner par une involontaire sympathie. La mère d'Archy avait traduit cette impression en disant :

— Voilà une jeune fille capable de se laisser briser le cœur.

On est spontanément doux envers ces êtres-là; néanmoins ils ont leur propre force. Rachel était gracieuse, parce qu'elle ne pouvait être autrement et qu'elle avait l'instinct du beau.

En voyant approcher cette créature

exquise, Archy éprouva un tendre orgueil. Rien qu'une robe blanche et quelques roses rouges à la ceinture. Mais comme cette simple toilette lui allait !

Il s'était rassis et souriait avec une extrême bienveillance aux deux jeunes gens, Jared et Ossawatomie. Quel nom ! pensa Archy. Est-ce celui d'un chef indien ? Ils étaient jumeaux, et de deux ans les cadets de Rachel, grands, sveltes, timides, avec des yeux brun sombre et les jolis cheveux bronzés de leur sœur, mais les traits de leur père, un peu adoucis. Jared ne desserra pas les lèvres, Ossie fit quelques timides avances. Pour aider à la conversation languissante, Archy parla de l'aquarelle, qui l'intriguait :

— Ce portrait ? dit Ossie, c'est John Brown.

— Qui ça, John Brown ? Celui de la reine Victoria ? fit Archy avec sa fatale étourderie.

— Non, monsieur, répondit une voix grave, John Brown d'Ossawatomie, le plus noble des hommes qui jamais moururent pour la liberté.

Archy n'avait pas entendu venir le maître du logis. Comment entendre quelqu'un qui marche sans souliers ? Meadowes était sur le seuil de la porte, le doigt levé, l'air farouche et sombre, comme ces juges puritains qui jadis envoyaient les sorcières à la potence.

— Que pensez-vous de *lui* ? interrogea-t-il.

— Assurément, ce fut un héros, malgré ses erreurs.

— Quelles erreurs ?

— Par exemple, cette affaire, en Missouri, où l'on arracha les hommes de leurs cabanes pour les fusiller, à quelques pas de leurs femmes et de leurs enfants...

Le vieux l'interrompit encore :

— Brown n'y était pas. Ça ne veut pas dire qu'il l'ait blâmé. Ne vous apitoyez pas sur ces gens, ils avaient tous du sang aux mains ; ils avaient fait périr des citoyens libres et ont été pour ce fait jugés et exécutés comme cela se devait. Ces brigands faisaient des descentes dans le Kansas pour voler, tuer et brûler, après ils nous votaient nos lois et nous tuaient parce que nous protestions. Trois contre un, c'était leur habitude ! Je le sais, j'ai marché avec Brown. Je n'étais qu'un gamin alors, mais j'ai assisté à quatre batailles. Une balle reçue dans la jambe m'a sauvé la vie, sans elle, j'allais aussi au gué d'Harper. Celui qui m'a envoyé cette balle m'a rendu un fameux service, mais sur le moment je ne lui en ai pas su gré, en lisant dans les journaux comment Brown, abandonné des siens, fut pris, jeté blessé en prison... et enfin mis à mort. J'en pleurais de chagrin dans mon lit. Vous qui parlez de ses erreurs, avez-vous lu les lettres qu'il écrivit de son cachot de Charleston ?

— Je ne crois pas, dit Archy, confus.

— Alors, lisez-les, avant de vous mêler de parler de lui.

Rachel fit une heureuse diversion, en annonçant le dîner. Archy s'arrangea pour s'approcher d'elle, mais elle murmura d'un air inquiet :

— De grâce, pas un mot de Brown à papa. C'est son héros ; il a nommé Ossie d'après lui.

Le repas commença mal. Archy louait le joli aspect de la ville.

— Nous devons notre prospérité à nos lois de tempérance, dit Meadowes. Avez-vous trouvé de la bière, ce fameux jour, l'an dernier ?

Il s'en souvenait ! Rougissant un peu, le jeune homme répondit qu'il n'en avait pas cherché.

— Vous en buvez, chez vous ? On sert du vin sur la table ?

Archy dut confesser qu'il se permettait parfois un verre de claret.

— Ces enfants, dit le vieux, renversant ses pouces dans la direction des jumeaux, n'ont de leur vie bu une goutte de spiritueux.

— Vraiment ! fit Archy, d'un accent qu'il s'efforçait de rendre sympathique.

— Oui, monsieur, et la majorité de nos jeunes gens a les mêmes habitudes. C'est le grand avantage d'une loi de

prohibition : la ville se trouve assainie et on peut y élever ses enfants. On m'y payerait une maison que je n'habiterais pas Davenport.

— Pourtant Davenport est délicieux, et malgré ses « salons », il n'y a pas une ville d'Iowa où la criminalité soit moindre.

— Tout de même, répliqua Meadowes, sardonique, nous allons tâcher d'améliorer ça, en votant une loi qui supprimera tous les cabarets et « salons » de l'État d'Iowa. Vous ne croyez pas qu'on puisse mettre une pareille loi en vigueur?

— On n'a jamais essayé. Pourquoi ne pas élever plutôt les patentes?

— Je ne crois point aux compromis avec le mal. Voilà! Dans ma jeunesse, j'ai combattu l'esclavage, aujourd'hui, je combats le rhum! D'un bout à l'autre de ma vie, j'aurai suivi une ligne droite. J'ai appris ça du vieux Brown; lui non plus n'admettait pas les compromis. Mais, pour vous, il n'est qu'un fanatique! Je gage que vous croyez permis de faire le mal dans l'espoir de produire le bien.

— Oh! non, fit Archy, souriant, car la loyauté inflexible du vieux partisan conquérait sa sympathie. Je me contente de choisir entre un petit mal et un grand. Mais, monsieur Meadowes, je n'ai pas suffisamment étudié ces questions-là. Si vous me demandiez quelque chose de plus facile?

Ossie se permit de rire; Jared fronça le sourcil :

— Quelles sont vos opinions politiques? interrogea sévèrement leur père.

— Je ne suis pas bien sûr d'en avoir : tantôt républicain, tantôt démocrate. Ces temps derniers, j'étais, je crois, démocrate.

A l'intérieur de l'État d'Iowa, le républicanisme est encore une sorte de religion. Un frisson courut autour de la table.

— C'est ça vos opinions? dit M. Meadowes. Vous naviguez entre deux eaux! Bien. Voulez-vous encore de la viande?

Archy refusa. Jusqu'à la fin du repas, le vieux ne lui parle plus. Le dîner était excellent, grâce aux heures passées dans la cuisine par Rachel et miss Baker, pour seconder Louisa, une fille rousse qui servait. Le linge était frais; la table garnie de fleurs et du service de cristal taillé. Rachel, après avoir arrangé son couvert, était sortie d'un pas léger, avec un sourire heureux.

— Archy verra que, nous aussi, nous avons de jolies choses.

A présent, tout cela lui semblait changé. Le tapis de toile cirée, auque son père tenait, en ayant toujours eu un depuis son mariage, le buffet lourd et vulgaire, les portraits de ses parents, exécutés, avant leur départ du Kansas, par un peintre d'enseignes ambitieux... Archy se moquait-il intérieurement de tout cela? Jared, dérouté par les carafes de cristal, réclamait « la cruche ». Louisa avait oublié son tablier blanc et, en passant le plat, balançait le couteau à découper au-dessus de la tête de M. Meadowes, inconscient Damoclès! Impossible de lui faire « des yeux »; elle répondrait : « De quoi? » avec un regard furibond. Rachel songeait aux dîners donnés par Mrs Barris, à la table étincelante, aux domestiques bien stylés... Chaque geste brusque de son père lui portait un coup; elle pleurait presque de le voir, dans le feu du discours, menacer Archy de son couteau, ou s'essuyer tout le visage avec sa serviette. Mais elle n'en était pas moins indignée contre son prétendant; l'indéfinissable influence des liens de parenté envoyait à ses joues des rougeurs de confusion et de tendresse indignée. Archy pouvait-il juger son père, sans rien savoir de son héroïque fidélité à ses principes, de son honnêteté, proverbiale dans la ville, du cœur tendre et bon, caché sous cette rude enveloppe? Lui, si virulent contre les cabaretiers, avait soutenu de son argent la famille de Gus Timm, après qu'on l'eut réduit à la faillite, en défonçant tous ses tonneaux dans la rue. Qu'en savait Archy, pour prendre ces airs dégagés et railler un homme qui lui était moralement aussi supérieur?



Sans se douter de cette tempête soulevée contre lui, le pauvre Archy se félicitait d'avoir si bien gardé son sang-froid. Le dîner achevé, Meadowes dit à sa fille :

— J'ai à vous parler, Rachel.

Ils sortirent. Ossie et miss Baker échangèrent un regard attristé.

— Voulez-vous passer au salon, capitaine Barris ? demanda cette dernière d'un ton lugubre.

La température devenait étouffante. Jared, sans façon, enleva son veston. Ossie pivotait sur le tabouret de piano, la mine abattue. Miss Baker essaya quelques banalités, mais ses yeux revenaient à la porte, et les efforts d'Archy pour faire de l'esprit tombaient à plat. Le retour de M. Meadowes, au bout d'une demi-heure, produisit une détente. Comme autant de marionnettes, dont il eût tiré les ficelles, les trois autres se levèrent avec ensemble et défilèrent par la porte.

Archy frissonna d'un lugubre pressentiment, trop tôt vérifié. En quelques phrases, les plus brèves possibles, M. Meadowes lui signifia son refus.

— Je vous ai examiné et vous ne m'allez pas. Vous êtes buveur.

— Pardon; je ne me suis jamais grisé. Boire m'est indifférent.

Archy se redressait inconsciemment, car il s'était mis debout en voyant rentrer le vieillard. Meadowes le regarda : un beau garçon, élancé, athlétique, avec un teint clair qui s'empourprait, une belle tête rejetée en arrière, des yeux bleus, francs, étincelants. Le père de Rachel soupira brusquement :

— Je ne vous traite pas d'ivrogne, je dis que vous êtes buveur, buveur modéré, si vous aimez mieux.

— Très modéré!

— Je ne fais pas fond sur ces gens-là; s'ils ont assez de sang-froid pour éviter la perdition, ils y mènent les autres, et c'est pire. Vous êtes démocrate et aristocrate, Ramsay dit que vous n'avez pas de religion, au sens où nous l'entendons. Pas une de nos opinions ne s'accorde.

— Pardon : celle que nous avons de votre fille.

— Pas même celle-là. Vous vous croyez amoureux d'elle, mais quand ses principes viendront à la traverse de vos plaisirs, et que vos brillants amis, par derrière, se moqueront de vous, vous lui reprocherez durement d'en être cause. J'aimerais mieux vous voir défendre vos mauvaises idées, il y aurait chance de vous convertir, mais vous vous êtes montré à dîner; vous n'avez pas cherché de disputes, vous faisiez au besoin des concessions pour emmener Rachel, et après, vous auriez chanté une autre gamme! Écoutez-moi, capitaine!

Il se redressa de toute sa hauteur, son visage devint rigide, le geste de sa main coupa l'air.

— J'aimerais mieux voir morte à mes pieds ma fille innocente que de la donner à un aristocrate sceptique et sans cœur, qui la rendra malheureuse ou lui fera abandonner ses principes.

— Vous n'espérez pas que je me contente de cette réponse? dit Archy, froidement.

— Oh! si vous voulez, vous pouvez voir Rachel. — Le vieux semblait tout abattu, comme si sa colère était tombée. — Ce sera pour elle une souffrance de plus, mais il faut que vous en passiez par là, tous deux, et vous pouvez aussi bien en causer ensemble. Je vais l'appeler. Adieu, capitaine Barris; sans doute cela vous sera égal, mais je suis fâché de vous faire cette peine.

Il lui tendit la main. Archy éprouva de nouveau pour cette droiture inflexible la même sympathie, montant à la surface de ses sensations, par-dessus sa colère et l'amertume momentanée qu'il ressentait.

— Non, Monsieur, je ne puis prendre votre main, car je compte faire tous mes efforts pour persuader à votre fille de m'épouser malgré vous.

— Essayez, fit le vieux, ferme comme un roc, et il s'éloigna.

Rachel parut, blanche, douloureuse, tenant un petit paquet. Archy ne voulut pas la regarder en face. Il la prit dans ses bras, et murmura :

— Ma chérie, vous ne serez pas si cruelle! C'est absurde de vouloir que je renonce à vous, je ne puis pas!

— Il le faut, dit Rachel, tremblante, se dégageant; laissez-moi, capitaine Barris.

Le jeune homme mit entre eux une distance un peu exagérée, et cette fois la regarda sans faiblir.

— Vous n'allez pas me congédier comme cela?

Rachel fit un grand effort pour commander à sa voix. C'était toujours la voix de son visage, douce, caressante, mélancolique, mais comme accentuée par la ferme volonté de ne pas sangloter.

— Mon père... c'est vrai ce que dit mon père, nous appartenons à des mondes différents. Le vôtre rit des choses qu'on m'a appris à faire passer avant tout. Votre mère a honte de moi. Vous aussi, je ne tarderais pas à vous faire honte, si vous m'épousiez... Vous avez déjà honte de ma famille.

Elle étouffait au souvenir des tortures

subies pendant le dîner. Archy la regardait, bouleversé par la colère, la pitié, le désespoir.

— Mais, Rachel, s'écria-t-il violemment, vous saviez tout cela quand vous avez promis de m'épouser. Qu'importe toutes ces absurdités, si nous nous aimons! Voyons! chérie, quand vous nous connaîtrez mieux, vous découvrirez que nous avons nous aussi nos principes, quoique nous n'ayons pas l'air de l s prendre si sérieusement.

— Ce n'est pas la même chose... J'ai toujours craint cela, mais je... Vous n'aviez pas vu mon père ; je vous ai dit seulement que s'il consentait... Mais il serait trop malheureux.

— Vous aimez mieux me voir malheureux, moi?

Rachel était debout ; elle s'assit avant de répondre dans un souffle :

— Oui.

— Alors, quand vous m'avez dit, le dernier soir, dans l'île, que vous...

— Je vous en prie !

Elle appela :

— Jared !

Archy ne comprit pas que, se sentant défaillir, elle jetait ce cri d'alarme à son frère, passant devant la porte. Il crut qu'elle voulait terminer l'entrevue et, piqué au vif, saisit son chapeau.

— Alors, pourquoi prolonger un entretien qui vous agite. Je vous souhaite beaucoup de bonheur, miss Meadowes.

Sans lever les yeux, elle lui tendit, en aveugle, le paquet qu'elle tenait. Mais il s'était détourné. La pauvre fille avait glissé dans sa Bible quelques lignes trempées de larmes et enveloppé le petit livre avec les lettres et les légers présents qu'elle avait acceptés d'Archy. Le paquet échappa à ses doigts inertes, et, au moment où les pas d'Archy écrasaient le gravier de l'allée, Rachel s'abattait dans les bras de son frère, s'évanouissant pour la première fois de sa vie.

* * *

Archy descendait la rue à grands pas. Aujourd'hui encore, il sent sa gorge se contracter au souvenir des heures qui suivirent. Fièvre de rage et de désespoir, indignation contre Rachel d'avoir renoncé à lui si aisément, fureur contre lui-même d'avoir jeté sa dernière carte dans un mouvement d'emportement. Il essaya d'affecter une gaieté cynique, et sentit ses yeux brûlés de pleurs au souvenir de quelque incident des semaines passées, de quelque note harmonieuse du rire de Rachel. Combien de temps erra-t-il ainsi? il n'aurait su le dire, mais quand il retrouva un peu de raison, il était hors de la ville, au milieu des collines basses, couvertes d'avoines et de froments. La nuit tombait. Certains aliénistes font marcher leurs malades jusqu'à épuisement ; le même système réussirait-il avec les amoureux, qui sont un peu des fous? En tout cas, le bon cœur d'Archy absolvait maintenant Rachel ; il entrevoyait même la vérité et recommençait à espérer.

Il revint sur ses pas, résolu à repasser devant la maison Meadowes. Il n'entrerait pas, mais si, par hasard...

En traversant la place du Collège, il entendit un rire de jeune fille.

— Voyez le drôle de ciel! disait la rieuse à un étudiant, près d'elle. Regardez donc... vous ne regardez pas !

— J'ai mieux que cela à regarder, répondait l'autre.

Archy, impatienté, les dépassa vivement. Oui, le ciel était étrange. Quoique le soleil fût couché, l'occident, jusqu'au zénith, brûlait d'un éclat sanglant.

Des nuages en forme de cône, d'un noir d'encre, plongeaient dans ce foyer fantastique. Archy, soudain, observa qu'un silence extraordinaire regnait. Pas un gazouillement d'oiseau, pas un cri d'insecte!

— Quelle nuit maudite, murmura-t-il, pris d'un incompréhensible effroi.

Il continua son chemin, dépassa la maison Meadowes, puis se retourna, décidé à rentrer à l'hôtel, pour écrire à Rachel. Il se rappela alors qu'il n'avait pas soupé. Soudain, il aperçut Rachel

elle-même, sortant de la maison; l'obscurité empêchait de voir son visage, il reconnut du moins sa tournure et un châle bleu qu'elle portait toujours. Enflammé d'espoir et d'impatience, il se jeta à sa poursuite. Mais cette chère silhouette semblait s'effacer; les lueurs sinistres pâlissaient, les nuages noirs descendaient, descendaient, les masses sombres des arbres commençaient à s'agiter. Tout à coup, l'air vibra d'un horrible bruit qui fut comparé, dans la suite, à toutes sortes de sons différents, mais qui, dans son horreur, ne ressemblait à aucun. Alors... le fléau passa! La terre et le ciel ne furent plus qu'un chaos. Les grands arbres tordus, cassés net, tombèrent. Des maisons, arrachées à leur base, furent emportées, s'écroulant dans le tourbillon, réduites en miettes, dispersées comme une poignée de poussière. L'espace n'existait plus; l'air même n'était qu'un affreux tumulte de formes fuyantes, de cris lamentables.

Archy vit Rachel à quelques pas; il la saisit par la taille, la jeta ou se laissa jeter avec elle contre les racines d'un grand orme :

— Tenez ferme, cria-t-il, couchez-vous, et ne lâchez pas, si vous voulez vivre!

La tête et les épaules de la jeune fille, engagées dans un intervalle des racines, étaient partiellement protégées, et Archy, d'ailleurs, la couvrait de son corps. Il sentit leurs membres plier sous l'ouragan de mort, il reçut des coups violents, fut roué, flagellé, crut que ses muscles tendus allaient rompre, mais se cramponna avec l'intense énergie de l'épouvante. Par-dessus sa tête, le cyclone emportait des poutres, des branches, un dessus de table en marbre, un animal cornu, les oreillers d'un lit... impossible de tout dénombrer. A sa droite, une maison fut écrasée comme une coquille d'œuf; à sa gauche, une rangée de maisons s'écroula au milieu de cris atroces. Des boules de feu rasaient le sol. Un visage, — celui de la jeune fille qu'il avait vue rire l'instant d'avant, — lui apparut, blême, défiguré, et s'évanouit. A quelques pas d'eux, un homme courait en hurlant, le vent le saisit et l'emporta. Dans les arbres, une petite voix désespérée appelait :

— Maman!

Derrière lui, quelques blessés ne cessaient de gémir; un femme criait :

— Mon baby! mon baby!

La tempête passait sur eux, sifflante, entraînant avec elle les maisons, les granges, les arbres; elle rencontra le collège et renversa le grand bâtiment de briques comme un château de cartes, rasa le toit et le premier étage du bâtiment de pierre, faisant pleuvoir une averse de vitres, de volets, de cailloux, débris des maisons des professeurs.

... Le pire était achevé. Encore étendus sur le sol, ils entendaient plus nettement les voix autour d'eux.

— Dieu soit loué! c'est fini, cria un homme.

— Mais, moi, je suis fini! dit un autre. J'ai les deux jambes brisées, et aussi l'épine dorsale, je crois. Si quelqu'un a des jambes, qu'il aille à la recherche de l'enfant de cette femme.

Le cyclone était passé; mais le vent qui vint à sa suite soufflait en tempête, et la pluie tombait comme jamais pluie n'était tombée à Grinnell, une vraie cataracte. On ne pouvait ni respirer ni se tenir debout. L'obscurité était épouvantable.

Archy parvint à se redresser et à relever Rachel.

Elle saisit son bras, en sanglotant.

— Qu'y a-t-il! que sont-ils devenus? Capitaine Barris, dites-moi ce que c'est?

Il ne reconnaissait point la voix de Rachel.

A ce moment, le ciel flamboya d'un bout de l'horizon à l'autre. Un coup de tonnerre formidable domina tous ces bruits d'angoisse humaine. Ceux qui l'ont vue, n'oublieront jamais l'apparition de ce lugubre champ de bataille illuminé, presque aussitôt englouti

par les ténèbres : carnage et désolation, qu'on ne peut décrire, pâles visages surgissant, égarés, de leurs tombes vivantes. Mais Archy ne voyait qu'une seule chose, la figure terrifiée de miss Baker.

— Où est Rachel? dit-il avec un cri.

— Dans la maison, et lui... lui... Regardez!

A travers le voile de pluie, à la lueur d'un nouvel éclair, tous deux le voyaient... la maison avait disparu !

Miss Baker, à présent la plus énergique des deux, suggèra que les habitants avaient pu se réfugier dans les caves.

— Allons! fit Archy, mais je ne saurais laisser cet enfant dans l'arbre. Attendez.

Le petit captif avait été heureusement retenu par sa robe, roulée autour d'une branche, comme si le cyclone avait voulu l'attacher; il n'était qu'un peu meurtri. Archy le porta à tâtons vers la cave. A la voix de l'enfant, une femme s'élança. Elle dit qu'ils avaient pu tous sortir sains et saufs, un seul était gravement blessé, et il conjurait les autres de le laisser et d'aller porter des secours.

— Je voudrais rester, fit miss Baker, mais notre maison s'est écroulée, et Rachel, et M. Meadowes...

— Oh! courez, courez! s'écria la femme.

Bien qu'ils fissent diligence, ils allaient lentement, le sol étant creusé de larges trous et encombré de débris de toute nature ; arbres déracinés, piliers renversés, mobiliers en miettes. Archy se heurta contre un cheval mort, étendu sur un lit de plumes; puis il alla meurtrir ses genoux contre un fourneau de cuisine.

Une lanterne s'approcha brusquement de leur visage, les éblouissant; un homme cria comme un insensé :

— La maison de Thomas Reynolds est elle abattue?

Ils ne surent que répondre, et l'autre passa, abritant derrière sa lanterne sa figure affolée. Fantastiques et terrifiantes étaient ces brusques rencontres d'êtres désespérés qui, en moins de temps qu'une pensée, s'engloutissaient dans la pluie et la nuit. Les cris, les hurlements, les gémissements ne faisaient qu'augmenter, grossis de voix nouvelles, car ceux qui cherchaient les morts et les blessés, s'appelaient l'un l'autre. Des lumières luisaient dans toutes les directions. La plupart des hommes de la ville s'étaient trouvés dans les rues commerçantes, au moment du cyclone, et ce côté avait échappé à la catastrophe. Ils avaient vu fondre la tempête, et, dès que le vent leur avait permis de se tenir debout, ils arrivaient avec des lanternes. Archy vit passer un homme, puis deux; le troisième arracha miss Baker à son bras, en criant :

— Dieu soit loué! Prenez cela! ajouta-t-il, tendant à Archy sa hache et sa lanterne.

De ses mains devenues libres, il étreignit tendrement miss Baker sur sa poitrine. C'était le vieux Jared Meadowes.

— Rachel? fit Archy, haletant.

— Rachel est saine et sauve; nous étions dans la cave. Mais vous, Lida?...

— Sans le capitaine Barris, je mourais! répondit-elle avec solennité. Lui seul m'a empêchée d'être emportée.

Meadowes saisit Archy par le poignet, ne pouvant serrer ses mains, qui tenaient hache et lanterne.

— Elle doit être ma femme, fit-il, la voix étranglée, et je la croyais morte!

Il ne tenta pas d'autres remerciements, trouvant que cette phrase suffisait.

— Mes garçons, Lida... ils étaient au collège, je vais les chercher... Pouvez vous la conduire, capitaine?

— J'irai seule, déclara miss Baker, qui montrait un sang-froid et une résolution inattendus. Je sais le chemin, et je n'ai aucun mal. Vous serez tous deux utiles là-bas, et vous me gênez, car avec vous, je ne puis relever mes jupes pour enjamber tous ces débris.

Elle refusa même la lanterne, protestant qu'ils ne pouvaient s'en passer.

C'était si vrai qu'ils n'insistèrent pas et la quittèrent. Les deux hommes retournèrent du côté du collège. Ils n'avaient fait que quelques pas, lorsque Meadowes, balançant sa lumière, héla :

— Hé! Ossie, par ici!

Le jeune garçon qui accourait, bondissant par-dessus les poutres et les arbres, s'arrêta avec un cri de joie. Ossie expliqua à la hâte qu'il y avait cinq étudiants sous les ruines du bâtiment de briques, et trois au moins ensevelis sous le toit écroulé du grand collège. Lui-même avait sauté par une fenêtre, sentant l'édifice chanceler sur sa base. Il était meurtri, il avait des coupures, mais rien de sérieux. Jared s'était blessé à la jambe. Ossie avait trouvé moyen de le dégager, et en ce moment, il aidait à enlever les briques



qui écrasaient ses camarades, disant qu'il pouvait faire cela, puisque ses bras étaient en bon état, qu'Ossie n'avait qu'à courir chercher de l'aide et s'informer de leur famille.

— Allez vite, mon enfant! dit le père.

Et regardant Archy d'un air suppliant :

— J'espère que son œil n'est pas crevé, pensez-vous? Ce n'est que la paupière déchirée? Je n'ai pas voulu le retenir pour le lui demander.

— Ce n'est que la paupière, j'en suis absolument sûr.

Le vieux poussa un soupir de soulagement.

— Venez! lui dit-il. Vous avez une fameuse vue.

***

La nuit qui suivit fut la plus terrible, la plus lamentable et la plus grandiose de l'histoire de Grinnell. On avait eu raison d'appeler cette ville une colonie puritaine; cette nuit-là, au milieu de la désolation et de l'épouvante, ces gens simples s'élevèrent à la stature des héros. La force, la sérénité dans le danger, le courage, le bon sens, le plus admirable dévouement civique, toutes les rudes vertus puritaines étaient là, et, avec elles, une large générosité, un entrain plein de philosophie, produits l'un et l'autre de l'atmosphère de la prairie.

Archy et le vieux Meadowes travaillèrent toute la nuit côte à côte, au milieu de scènes si effrayantes et si déchirantes que tous ces déguisements sous lesquels nous autres, Anglo-Saxons, nous nous plaisons à cacher notre cœur, tombaient devant elles.

Archy était préparé à trouver chez le vieux soldat de John Brown du sang-froid, de la bravoure, de la patience, en un mot ce qu'on nomme un brave homme, mais il ne s'attendait pas à le voir aussi doux qu'une femme près des blessés, et il ouvrit de grands yeux devant le chiffre que Meadowes inscrivit sur la première liste de souscription.

— C'est une offrande au Seigneur, dit celui-ci solennellement, pour sa miséricorde envers moi cette nuit.

Les deux hommes agissaient de concert dans la plus parfaite harmonie. Si quelque chose avait pu faire sourire Archy durant ces heures affreuses, c'eût été de voir à quel point le père de Rachel en venait à compter sur son coup d'œil rapide et ses muscles puissants. Plusieurs fois il jeta au jeune homme une phrase d'éloge, grommelée d'un ton farouche. Finalement, il lui tapa sur l'épaule :

— Vous en avez assez, hein! Rachel vient de me faire dire que notre grange tient debout. Elle et Lida y ont organisé un fourneau à pétrole et nous ont préparé du jambon, des biscuits et du café bouillant. Il fait grand jour, nous pouvons nous reposer un peu. Jared est là-bas, je ne serai pas fâché de voir comment se comporte sa jambe, et Lida vous attend pour vous remercier.

Sa voix devint grave, profondément émue :

— Je ne vous ai pas assez remercié moi-même.

Plusieurs fois, durant ces dernières heures, la pensée était venue à Archy qu'il conquérait l'amitié du vieux Meadowes, grâce à un mensonge tacite. Il y a une grande différence entre risquer sa vie pour la femme qu'on aime ou pour la fiancée d'un autre homme.

La tentation était forte, il croyait voir la grange, le café fumant, et Rachel redressant sa tête gracieuse, les yeux bruns et souriants de Rachel. Il dit d'un ton bourru :

— Vous n'avez pas à me remercier... Je... je dois vous dire que j'ai pris miss Baker pour Rachel.

La bouche de Meadowes eut une grimace un peu moqueuse. Quoique puritain, c'était aussi un homme de l'Ouest.

— Je parie que vous étiez sur les épines, vous demandant s'il fallait me le dire ou vous en tirer par une équivoque...

Sa figure s'adoucit :

— Lida ressemble à Rachel, et elles ont la même démarche. C'est ce qui m'a d'abord donné du goût pour elle...

Il hésita :

— Je pense que vous auriez agi tout pareil si vous aviez su qui c'était?

— Naturellement! s'écria Archy, indigné.

— Alors l'obligation reste toujours la même. Pourtant je suis content que vous ayez parlé, que vous n'ayez pas voulu accepter une reconnaissance qui ne vous était pas due. Ma grande objection à votre mariage avec ma fille, Barris, était votre absence de principes;

mais je crois que vous avez une conscience, quoique fortement obscurcie. Vous vous êtes montré un homme cette nuit. Je me défiais aussi de votre cœur, mais quand je vous ai vu, devant ce pauvre bébé aveugle qui tâchait de réveiller sa mère morte, vous essuyer les yeux en cachette avec vos deux poings, sans vous douter que vous vous barbouilliez de noir... Oh! ce n'est pas la peine de vous essuyer. Non, mon garçon, vous êtes couvert de boue et de suie de la tête aux pieds, et votre veston est crevé dans le dos. Votre mère ne vous reconnaîtrait pas! Mais Rachel vous reconnaîtra, je parie. Venez! venez! Elle et vous, arrangerez ensemble vos affaires à votre guise.

Inutile de dire que cet arrangement fut satisfaisant. Archy était tout confus que le vieux ne lui eût pas permis d'aller à l'hôtel faire la toilette la plus sommaire. Mais Rachel, avec un sanglot de bonheur, lui jeta au cou ses bras blancs, en dépit de l'état du veston.

— Et vous ne me renverrez plus? murmura-t-il. Nous arrangerons nos affaires entre nous deux, votre père l'a dit. Lui et moi, nous sommes maintenant une paire d'amis... Je dois convenir qu'il n'a fallu pour cela rien moins qu'un cyclone.

OCTAVE THANET.

(*Traduit par* A. CHEVALIER.)

Sous ce pseudonyme masculin d'Octave Thanet que ne dément en rien son style ferme et sobre, une femme, Miss Alice



French, a pris, dans la littérature américaine, pour son domaine spécial, les forêts encore sauvages de l'Arkansas, les villes de l'Ouest au rapide développement, et cette population mélangée de blancs, de nègres, d'émigrants de toute sorte, offrant un champ si vaste et si curieux à l'observation. Tout cela, Octave Thanet l'a peint d'après nature, soit que ses *Histoires d'une ville de l'Ouest* nous donnent le tableau exact de Davenport (Iowa) où elle habite d'ordinaire, soit que, dans son roman d'*Expiation*, elle place un récit dramatique de la guerre de Sécession dans sa propre plantation de *Clover Bend*, déroulant jusqu'à la rivière Noire ses larges prairies de trèfle blanc sauvage. Car Octave Thanet, et ce n'est pas sa moindre originalité, est planteur en même temps qu'écrivain. Ses récits du Trans-Mississipi sont empruntés à ces existences plus humbles qui gravitent autour d'elle, et au milieu desquelles elle joue un rôle de providence bienfaisante. Un jugement sûr, un bon sens aimable nuancé d'*humour* attendri et souriant, peu de penchant à la sentimentalité, ce qui lui fait donner la première place dans ses nouvelles à des questions morales ou sociales, une rare précision dans le dessin de ses personnages : ces qualités d'Octave Thanet doivent suffire pour lui valoir un favorable accueil de ce public français auquel la rattache une parenté d'origine, comme l'indique son nom, et pour lequel, dit-on, elle éprouve une vraie sympathie.

LA VIE DES ÉTUDIANTS EN ALLEMAGNE

L'étranger qui, au cours d'un voyage en Allemagne, s'arrête dans une ville d'Université, comme on en trouve au delà du Rhin, est frappé du caractère particulier qu'elle présente. Il aperçoit çà et là de vastes édifices modernes : ce sont les bâtiments universitaires; dans les rues, il coudoie des groupes de jeunes gens aux allures parfois bruyantes, arborant fièrement des casquettes aux vives couleurs : ce sont les nobles « fils des Muses » (*Musensohne*), comme s'appellent pompeusement les étudiants allemands; dans les familles, il entend parler des fêtes données par telle ou telle corporation, des duels qui ont eu lieu entre leurs membres; bref, il sent que l'Université est pour ainsi dire le centre de la ville, et que l'étudiant en est presque le roi. En France, l'étudiant ne trouve des Universités que dans les grandes villes et y est absorbé par la population; en Allemagne, les Universités ne sont pas seulement à Berlin, à Leipzig, mais aussi dans de petites villes de quinze mille, vingt mille âmes, où, par suite, les huits cents ou mille étudiants qui s'y pressent occupent la première place et forment, en quelque sorte, une caste à part, ayant sa vie, ses mœurs, ses droits, voire même son costume particuliers. L'étudiant reste ainsi en Allemagne un type social, une figure caractéristique; il n'est peut-être pas sans intérêt de chercher à esquisser sa physionomie et de donner quelques détails sur sa vie.

L'existence officielle de l'étudiant ne date que de son immatriculation sur les registres de l'Université. Jusque-là, ce n'était qu'un simple collégien; mais, dès qu'il a en poche sa carte d'étudiant, il se sent pénétré de son importance. Deux voies s'ouvrent alors à lui : rester indépendant et se consacrer au travail; ou, ce qui a lieu le plus souvent, s'affilier à une de ces multiples corporations qui fleurissent dans chaque Université. Ces corporations sont tout à fait particulières à l'Allemagne. Il y a bien en France des associations dans la plupart de nos Universités, mais elles sont largement ouvertes, s'adressent à tous les étudiants sans distinction et ne leur imposent que peu de frais. Tout au contraire, les sociétés allemandes sont fermées, ne comprennent qu'un certain nombre de membres et possèdent une organisation rigoureuse. Il faut d'ailleurs en distinguer différentes espèces : d'abord, les *Corps*, qui se recrutent surtout parmi les jeunes gens de la noblesse; ce sont autant de petits cercles aristocratiques, très imbus de préjugés, et se distinguant par leur morgue et leurs excentricités. L'un des plus connus est la *Saxo-Borussia*, dont fit partie l'empereur actuel Guillaume II, lors de ses études à Bonn. Puis, les *Burschenschaften*, qui se formèrent en 1813 pour résister à la réaction et rappeler aux étudiants l'amour du peuple et de la liberté, mais qui n'ont plus maintenant de signification politique; leurs membres appartiennent plutôt à la bourgeoisie aisée. Enfin viennent, plus modestes, les *Vereine* (Cercles), n'ayant pour but que de grouper des étudiants de même Faculté, auxquels leur goût ou leur fortune ne permet pas d'entrer dans les autres corporations. — L'étranger fait souvent abstraction de ces différences, et bien à tort, car ce sont gens qui ne frayent point entre eux; il préfère s'arrêter aux coutumes pittoresques que ces associations ont conservées.

En temps ordinaire, l'étudiant se contente d'arborer une casquette plate aux couleurs de sa corporation, ou une de ces coiffures de forme particulière, que l'on nomme *Stürmer*, avec un ruban aux mêmes couleurs porté en sautoir. Mais c'est aux jours de fête, aux solennités universitaires qu'il faut le voir en uniforme de cérémonie (*in vollem Wichs*, selon leur expression familière). Un

justaucorps à brandebourgs, vert, rouge, blanc, suivant les couleurs de la société, traversé d'une large écharpe; une culotte de peau, de grandes bottes à l'écuyère, montant jusqu'aux genoux, des gants à larges revers; au côté, une longue rapière, et, couronnant le tout, une minuscule toque brodée, si petite et si plate qu'elle ne tient que par un miracle d'équilibre : tel nous apparaît l'étudiant en ces grands jours, tel l'a popularisé l'image, par exemple sur ces cartes postales illustrées, si fréquentes en Allemagne.

Imaginez-vous maintenant un cortège de dix à vingt sociétés ainsi costumées (j'allais dire déguisées!), ou bien réunissez-les dans un de ces banquets pantagruéliques, où la bière coule à flots, et dites si vous ne croirez pas voir revivre devant vous des escholiers moyenâgeux et si, réflexion faite, vous ne les jugerez pas quelque peu dépaysés dans notre siècle beaucoup plus prosaïque?

Chacune de ces sociétés a sa vie propre. Presque toutes possèdent un local spécial pour leurs réunions (*Kneipen*). Les *Corps*, plus nobles et plus riches, possèdent des villas entières, où flottent joyeusement leurs couleurs. Chaque *Kneipe* est décorée avec plus ou moins de luxe; de grandes tables s'allongent contre les murailles et dessinent un fer à cheval; sur les murs, des drapeaux, des écussons, des photographies, le buste de l'empereur, etc., et, en bonne place, des hanaps monstres, réservés pour les prouesses des buveurs.

C'est dans ces salles qu'ont lieu les réunions de chaque semaine, que coule la bière, que les chœurs retentissent, que le vacarme s'élève et que parfois des excentricités plus ou moins joyeuses se complotent. Mais ce qui caractérise ces réunions, c'est pour ainsi dire l'ordre dans le désordre. En France, mettez une vingtaine de jeunes gens ensemble; nul doute que la réunion ne soit aussi tumultueuse que gaie, et que l'on ne s'amuse franchement sans accepter la moindre contrainte. En Allemagne, il paraît tout simple de procéder aussi gravement que s'il



PORTE-DRAPEAU D'UNE ASSOCIATION D'ÉTUDIANTS

s'agissait d'une conférence parlementaire; l'esprit allemand se plie tout naturellement à la discipline, tant il a le respect inné de l'autorité. Donc, à la table d'honneur, siègent le président et deux assesseurs; devant le président, une épée, symbole de sa puissance, et qui remplace pour lui notre sonnette traditionnelle. Armé d'un pouvoir discrétionnaire, c'est lui qui commande de boire, de chanter en chœur, et qui punit les manquements au règlement.

Tout se passe selon les formes. Il y a un code minutieux et scrupuleusement observé (*Biercomment*). Il y a divers modes de boire, soit que l'on y convie

un ami, soit que l'on pratique tous ensemble l'opération célèbre de la Salamandre (*Salamanderreiben*) : un, deux, trois *reiben* (décrire plusieurs cercles avec sa chope sur la table) ; un, deux, trois *trinken* (boire) ; un, deux, trois *mit den Glasern klappern* (choquer le verre contre la soucoupe), un, deux, trois *die Gläser aufstossen* (reposer brusquement le verre sur la table). Il y a de même des formules consacrées : *Commilitones*, pour s'adresser aux camarades, *Corona*, pour désigner l'assemblée, etc. Il y a enfin toute une hiérarchie, car les étudiants de première année, les *Füchse* (renards), sont soigneusement séparés des autres. Ils forment table à part, sous la haute direction d'un ancien, qui les initie aux deux arts essentiels pour un étudiant allemand : savoir boire et savoir chanter.

Savoir boire, car de semblables réunions ne vont pas sans de copieuses libations, et c'est un point d'honneur que d'engloutir chope sur chope et de se tenir tête mutuellement. Le règlement indique toutes sortes d'artifices pour entraîner perfidement son voisin à vider son verre : on lui portera sa santé, et la politesse (bien bizarre, d'ailleurs) exige qu'il boive aussi longtemps que vous et vous réponde peu de temps après ; ou bien, on le provoquera à un « duel à la bière » : celui des deux adversaires est proclamé vainqueur, qui vide sa chope le plus rapidement possible et crie ensuite *Bierjunge* ; il arrive malheureusement que le cri parte... en même temps que la dernière gorgée de bière ! mais ce spectacle, peu ragoûtant, excite au plus haut point l'hilarité de de nos bons étudiants. Rien d'étonnant, après cela, que les tonneaux s'épuisent rapidement et que les plus forts buveurs jouissent de la plus grande considération.



UNE RÉUNION D'ÉTUDIANTS (VERS 1840)

Mais il faut aussi savoir chanter; le chant joue un rôle capital dans ces réunions, où il alterne avec les toasts, et nous laissons à de plus perspicaces le soin de résoudre ce grave problème : si l'étudiant allemand boit pour chanter, ou s'il chante pour boire! Toujours est-il que, à de courts intervalles, les jeunes voix des *Füchse* et les voix plus graves des anciens entonnent tel ou tel chant indiqué par le président. Chaque étudiant possède un gros livre aux tranches multicolores : le *Commersbuch*, le livre adopté par toutes les Universités allemandes, véritable anthologie où se mêlent les chants patriotiques, les beaux lieds allemands,

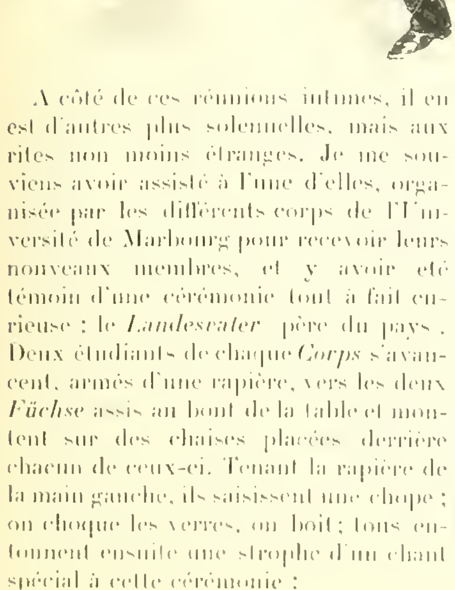
UN DUEL
A LA BIÈRE

les chansons bachiques et grivoises. Le plus célèbre de tous ces chants, c'est le *Gaudeamus*, celui qu'à certains jours de fête, on chante en entrechoquant les rapières, en scandant chaque vers du cliquetis des lames :

Gaudeamus igitur, juvenes dum sumus!
Post jucundam juventutem,
Post molestam senectutem,
Nos habebit humus, nos habebit humus!



UNE *MENSUR*



A côté de ces réunions intimes, il en est d'autres plus solennelles, mais aux rites non moins étranges. Je me souviens avoir assisté à l'une d'elles, organisée par les différents corps de l'Université de Marbourg pour recevoir leurs nouveaux membres, et y avoir été témoin d'une cérémonie tout à fait curieuse : le *Landesvater* (père du pays). Deux étudiants de chaque *Corps* s'avancent, armés d'une rapière, vers les deux *Füchse* assis au bout de la table et montent sur des chaises placées derrière chacun de ceux-ci. Tenant la rapière de la main gauche, ils saisissent une chope ; on choque les verres, on boit ; tous entonnent ensuite une strophe d'un chant spécial à cette cérémonie :

Chant des chants, retentis. Que notre courage soit grand et allemand ! Regardez l'épée consacrée, faites ce que de bons étudiants ont coutume de faire, et transpercez votre coiffure !

Pendant ce temps, les quatre étudiants se donnent les mains et se les secouent gravement en mesure. Les ra-

pières sont remises aux deux membres nouveaux; nouvelle strophe :

> La voyez-vous briller dans ma main gauche, cette épée pure de toute souillure! Je transperce ma casquette et je jure de toujours conserver l'honneur, d'être toujours un franc compagnon!

Ils battent tout d'abord la mesure avec leurs rapières; puis, aux mots : *Je transperce ma casquette*, chacun d'eux, joignant l'action à la parole, saisit sa coiffure et l'enfile artistement sur l'épée! C'en est fait pour ce couple; mais la même cérémonie se répète pour tous les autres, ce qui ne laisse pas d'être quelque peu monotone, et, à chaque fois, la casquette, pst, embrochée sur l'épée, de telle sorte que la lame en est presque entièrement couverte. Et ce n'est pas tout! Après un court intervalle, on reprend la cérémonie en sens inverse, pour replacer pieusement sur chacune des têtes la coiffure transpercée. La coutume paraît puérile à un étranger, et cette façon de proclamer son courage... en embrochant des casquettes nous rappelle trop les fameux chasseurs de Tarascon! Cette fête a cependant une signification : c'est, pour les nouveaux étudiants, une sorte de consécration, destinée à consolider les liens de fraternité qui doivent les unir.

Tout bon étudiant qui se respecte ne doit pas seulement boire et chanter; il lui faut encore se battre en duel. Il est bien entendu, dans toute Université allemande, que le duel est rigoureusement prohibé, mais... c'est le secret de tout le monde que, chaque semaine, des étudiants vont se battre en duel! La tradition se maintient malgré tout, singulière tradition que nous autres étrangers avons peine à comprendre, surtout dans les circonstances où se produisent ces duels. Car il ne s'agit pas d'une rencontre sérieuse, où les deux adversaires sont deux ennemis en présence. Dans la plupart des cas, les combattants n'ont que le tort d'appartenir à des corporations différentes et, souvent même, ce sont les plus anciens qui arrêtent entre eux le choix des adversaires.

Quant au duel lui-même, à la *Mensur*, il se réduit à peu de chose. Un matin, des landaus emportent les combattants, les témoins, les camarades vers la campagne, dans une auberge un peu isolée, afin d'en surveiller facilement les abords et de signaler l'approche des agents universitaires, trouble-fête qui viendraient noter les délinquants. Bien gardé par quelques amis dévoués, on procède alors tout tranquillement à la *Mensur*, mais d'abord à l'habillage des combattants, et ce n'est pas une mince besogne! car il faut protéger tout ce qui est exposé à recevoir des blessures graves. On commence donc par serrer le duelliste dans un épais plastron; un tablier de cuir couvre les jambes, une grosse cravate s'enroule autour du cou; enfin des lunettes en fil de fer complètent un accoutrement qui n'a rien de bien guerrier. L'arme est la rapière, que l'on manie du poignet, sans plier le bras et, pour empêcher toute supercherie, le bras droit est enveloppé de bandes qui le maintiennent rigide pendant toute la durée du combat. On voit ainsi les risques qui restent à courir : la rapière ne peut atteindre que le crâne ou les parties découvertes du visage. Le grand art est de découper sur les joues ou sur le cuir chevelu une belle estafilade, quelquefois même, ô suprême triomphe, d'enlever un bout de nez ou d'oreille! En somme, rien de bien dangereux. Le combat doit durer quinze minutes, sans compter les moments de repos. Il est interdit aux adversaires de manifester la moindre émotion; celui qui pousserait un cri de douleur serait honni par ses camarades et chassé de la corporation. Le temps expiré, l'honneur est satisfait! les combattants se retirent, l'un avec la balafre sur la joue, l'autre sur le crâne. Vous et moi serions plutôt fâchés de porter une estafilade sur notre visage; pour l'étudiant allemand, c'est une marque d'honneur, un brevet de courage, et, s'il se fait photographier,

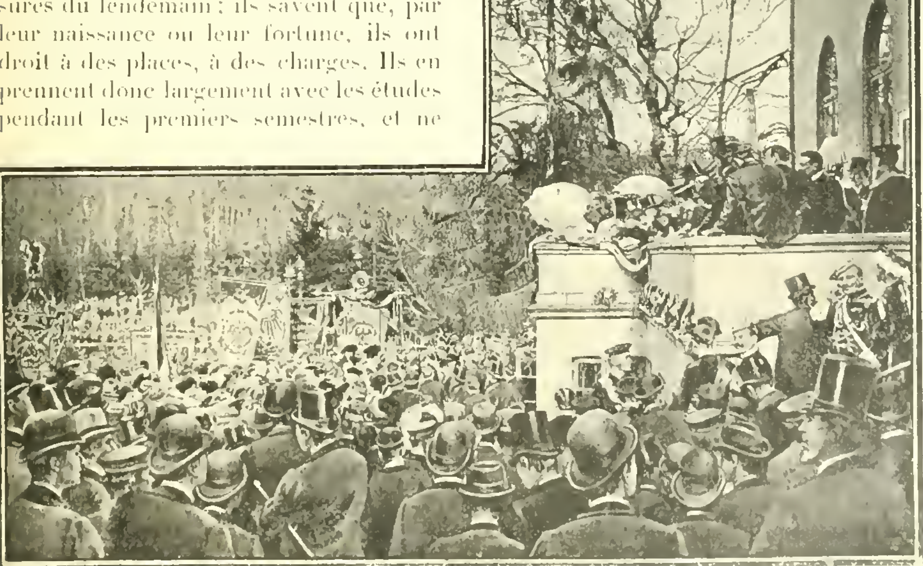
ce sera de façon à la bien mettre en évidence. Beauté au delà du Rhin, laideur en deçà, dirait Pascal!

Bretteur, buveur et chanteur, l'étudiant allemand ne manque pas de pittoresque; mais, nous autres Français, nous nous étonnons de ces mœurs, si peu en rapport avec notre vie moderne. C'est qu'elles sont justement le résultat d'une situation privilégiée : pendant longtemps, les étudiants jouirent de droits particuliers, ne pouvant être arrêtés comme de simples citoyens, possédant des tribunaux spéciaux, voire même des prisons spéciales! De là, cette liberté d'allures, ce mépris du *Philister* (du bourgeois), ce désir excessif d'attirer l'attention par son costume ou sa conduite, ces dépenses exagérées, ces duels enfantins que, même en Allemagne, de bons esprits reprochent aux corporations, et que ne compensent pas les habitudes de camaraderie, ni les amitiés fraternelles qu'elles créent entre étudiants. En outre, comme nous l'avons déjà dit, les corporations se recrutent dans la noblesse et la bourgeoisie aisée. Dans un pays aristocratique comme l'Allemagne, ces jeunes gens sont assurés du lendemain; ils savent que, par leur naissance ou leur fortune, ils ont droit à des places, à des charges. Ils en prennent donc largement avec les études pendant les premiers semestres, et ne se font « ermites » que vers la fin, pour passer leurs examens. Mais, à côté de ces nobles étudiants, il y a une foule de jeunes gens, moins pittoresques peut-être, mais plus laborieux. C'est la vie de cette jeunesse studieuse et, par là même, la vie des Universités allemandes, que nous allons essayer maintenant d'esquisser.

* * *

Le trait caractéristique de ces Universités est d'abord leur entière liberté. Elles ne dépendent pas de l'Empire, mais des différents États, et l'État lui-même n'intervient que pour contrôler, laissant à chaque Université le soin de s'administrer elle-même, d'organiser l'enseignement, de recruter les professeurs, etc. De là, au lieu d'une constitution uniforme, une grande diversité, chacune ayant un caractère spécial, approprié aux circonstances locales.

Elles ont conservé ainsi une vitalité



LES ÉTUDIANTS VIENNENT SALUER LE PRINCE DE BISMARCK À FRIEDRICHSRUHE

remarquable, et les vingt Universités sont autant de foyers de pensée, de centres de culture scientifique. En Allemagne, les savants sont vraiment les maîtres de la jeunesse universitaire. Au lieu qu'en France des hommes éminents ne prennent part à l'enseignement supérieur que par quelques cours publics, les savants allemands font chaque semaine cinq à six heures de cours réservés aux étudiants, et dirigent, en outre, des travaux pratiques, des conférences fermées, où le débutant est à même d'être accueilli et conseillé par les maîtres de la science.



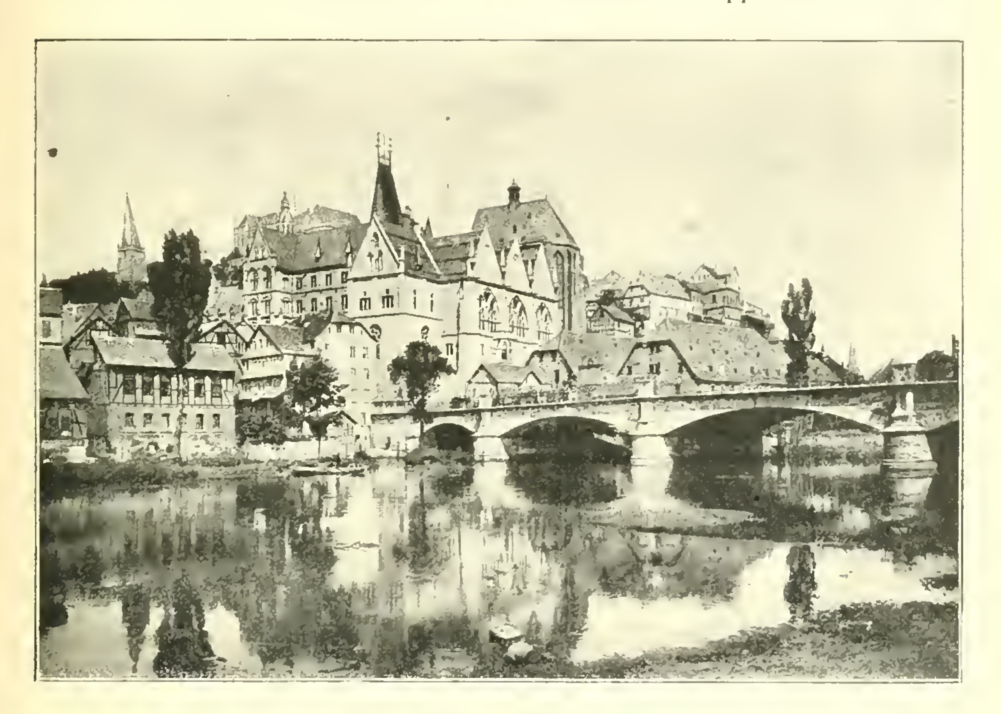
BRESLAU — L'UNIVERSITÉ

Heureux donc les étudiants allemands! Grâce à la liberté dont elles jouissent, les Universités rivalisent de zèle pour les attirer et leur offrir tous les instruments de travail nécessaires. Elles construisent à l'envi de splendides bâtiments — l'Empire allemand n'a pas dépensé moins de 3 millions pour l'Université de Strasbourg — et c'est une surprise pour l'étranger que de voir, même dans de petites villes, la science logée dans de magnifiques édifices : il admire l'entrée majestueuse, les cours plantées d'arbres, les vastes amphithéâtres, et, au centre, l'*Aula*, la salle des fêtes, où ont lieu les solennités universitaires. Et, à côté de l'Université elle-même, voici les bâtiments annexes, pour lesquels on ne dépense pas moins : laboratoires, instituts, bibliothèques, etc. L'institut chimique de Berlin, par exemple, a coûté près de 1 200 000 fr.

Pour les mêmes motifs, les Universités cherchent à offrir aux étudiants les leçons des maîtres les plus célèbres. Le professeur allemand n'est pas un fonctionnaire à traitement fixe, appelé, suivant certains règlements, à s'élever de classe en classe ; c'est bien plutôt un artiste à la recherche d'un bel engagement. Chaque Université peut offrir une chaire à un professeur que, en raison de sa valeur, elle veut attirer à elle ; mais,

comme l'Université, où celui-ci enseigne, tient à le garder et lui fait de nouveaux avantages, l'heureux professeur n'a plus qu'à se décider pour le plus offrant et dernier enchérisseur! On voit ainsi que les traitements sont assez variables : à Kœnigsberg, un professeur titulaire touche de 3 900 à 7 200 marks; à Berlin, de 3 300 à 12 000; à Halle, de 3 500 à 9 000. Et cette coutume n'est pas préjudiciable, comme on pourrait le croire, aux petites Universités; car les professeurs qui s'y trouvent, même en rêvant de les quitter, doivent d'abord attirer l'attention sur eux et, pour cela, se faire connaître par des travaux personnels, qui ne peuvent que profiter à leur enseignement.

L'étudiant, ayant choisi l'Université où il étudiera un semestre ou deux — car c'est l'usage d'en visiter plusieurs — se fait immatriculer. Les droits d'inscription sont variables : de 18 marks à Bonn, à Berlin, ils sont de 20 marks à Leipzig. Mais la cérémonie ne se réduit pas à une simple formalité bureaucratique; c'est un acte solennel. Dans l'*Aula*, en présence du recteur et des doyens, l'étudiant inscrit sur le registre de l'Université ses nom et prénoms, son âge, son pays, sa religion. Une fois les inscriptions achevées, le recteur prend la parole, pour exhorter les étudiants au travail, leur rappeler leurs devoirs, les assurer de la bienveillance de leurs maîtres : coutume excellente, qui devrait s'introduire chez nous.



MARBOURG — L'UNIVERSITÉ

Il ne suffit pas de payer des droits d'immatriculation; il faut encore payer chaque cours au professeur. Les prix diffèrent naturellement d'Université à Université : à Heidelberg, les honoraires sont de 5 marks par heure; à Gottingen, de 7 marks. Si donc un étudiant à Heidelberg veut suivre un cours ayant lieu quatre heures par semaine, il payera au professeur, par l'intermédiaire de la questure, 20 marks pour

tout le semestre. Cette organisation, qui a soulevé des critiques, donne cependant de bons résultats : l'étudiant, ne pouvant suivre que les cours qu'il a payés, est obligé de choisir avec prudence les plus nécessaires, et n'est pas entraîné à aller d'un cours à l'autre, sans aucun profit; le professeur, d'autre part, est porté à soigner ses leçons, pour attirer les auditeurs et recevoir ainsi des honoraires d'autant plus importants.

Dès le commencement du semestre, chaque professeur fait apposer dans le vestibule de l'Université une affiche, où il inscrit ses cours, les heures, la salle, puis son adresse et ses heures de réception. L'étudiant, son choix une fois fait, se présente chez le professeur; il est porteur de son *Anmeldungsbuch*, c'est-à-dire d'un carnet où il inscrit dans une colonne les titres des cours qu'il veut suivre. Le professeur signe en regard et fait ainsi connaissance avec son futur auditeur. Il ne reste plus ensuite à l'étudiant qu'à aller porter son livret à la questure, et à verser les honoraires correspondant aux heures de cours.

Suivons-le maintenant à l'un de ces cours. Le professeur est un savant connu; aussi, la salle est-elle pleine. Sur les bancs en gradins s'étagent des rangées d'étudiants; en bas, la chaire, fort modeste, exhaussée de deux ou trois marches. Le cours est indiqué pour quatre heures, mais le professeur n'entrera qu'à quatre heures et quart. C'est le quart d'heure de grâce (*das akademische Viertel*) pour permettre aux étudiants d'aller d'une conférence à l'autre; mais malheur à celui qui arrivera après ce délai : ses camarades l'accueilleront en grattant les pieds par terre d'une façon significative. Au quart sonnant, le professeur sort de la salle qui lui est réservée et entre dans l'amphithéâtre. S'il est sympathique, on l'accueille... par des trépignements; les étudiants allemands applaudissent... avec les pieds à la sortie comme à l'entrée, et, si dans le courant de sa leçon le professeur a une phrase heureuse ou un trait d'esprit qui séduit son auditoire, il en est récompensé par les mêmes trépignements. Cependant, le cours lui-même est souvent pour les étrangers une désillusion. En Allemagne, on prête moins d'attention à la forme qu'en France; le professeur ne cherche pas à faire de sa leçon une véritable conférence, un tout complet, mais se contente trop souvent de lire d'une voix monotone le cahier où il écrit ses leçons. Du reste, faire un cours ne se dit-il pas faire une lecture, *eine Vorlesung halten*? Peu nombreux sont les professeurs qui, comme Kuno Fischer à Heidelberg, parlent sans notes ou même avec de simples indications; la plupart préfèrent lire consciencieusement leur cours, et il faut ajouter que, grâce à l'habitude acquise, les étudiants ne s'en plaignent pas. Ce n'en est pas moins un grave défaut, qui enlève à l'enseignement la chaleur et le mouvement.

A côté des cours existent les exercices pratiques dans les cliniques, les laboratoires et aussi dans un des organes les plus particuliers des Universités allemandes, dans les séminaires. Rien de commun, du reste, avec nos établissements ecclésiastiques du même nom. Le séminaire est pour les étudiants ès lettres ce que le laboratoire est pour les étudiants ès sciences; il groupe autour d'un professeur les jeunes gens qui veulent se consacrer aux mêmes études spéciales et leur permet de se livrer à des travaux pratiques. Il y a ainsi un séminaire pour la philologie classique, un pour la philologie germanique, un pour l'histoire, etc. Le séminaire occupe des locaux particuliers : le plus souvent, une salle pour le professeur, une pour les conférences, puis une salle de travail, où les étudiants inscrits au séminaire peuvent rester toute la journée; une bibliothèque contenant des ouvrages spéciaux et offrant aux étudiants tous les instruments de travail. Chaque semaine, le professeur réunit ses élèves, qui sont toujours en petit nombre et peuvent ainsi tirer plus de profit de ces exercices. Sans aucun apparat, on y fait de l'excellente besogne,

car on y apprend à apprendre; le professeur enseigne à ses disciples les méthodes de travail, l'art de conduire ses recherches, de documenter un sujet, de se contrôler soi-même, les encourage et les dirige dans leurs travaux personnels. Ce sont de tels exercices qui donnent à l'esprit une culture véritablement scientifique.

Les cours, les séminaires règlent la vie de notre étudiant. Dans les heures qu'ils lui laissent, il peut aller à la bibliothèque de l'Université. Ces bibliothèques sont presque toujours très riches celle de Bonn renferme plus de deux cent cinquante mille volumes ; quelques-unes même possèdent d'importantes collections. Leur organisation est de plus très libérale, car il existe entre elles, et il serait souhaitable qu'il en fût de même chez nous, tout un système d'échanges : un étudiant de Heidelberg, par exemple, a-t-il besoin d'ouvrages qui ne se trouvent pas à la bibliothèque de l'Université, il n'est pas réduit à s'en passer, mais il peut s'adresser à Berlin, à Leipzig, à Strasbourg, etc., et les faire venir pour deux ou trois semaines.

Indépendantes et riches, les Universités allemandes offrent ainsi aux étudiants un ensemble de cours, où toutes les branches de la science se trouvent représentées, et un ensemble d'institutions, qui, toutes, tendent à rendre plus aisé et plus fécond le travail des maîtres et des élèves. On comprend donc qu'il puisse y avoir, en Allemagne, des villes purement universitaires et qu'un organisme aussi puissant, établi dans une petite ville, en devienne le centre, en constitue la prospérité et la gloire. On comprend aussi que, par leurs coutumes pittoresques, leurs corporations d'un anachronisme si curieux, les étudiants puissent attirer et fixer l'attention et se distinguer du reste de la population. C'est pour cette raison que de petites villes comme Iéna, Marbourg, Heidel



BONN — *L'AULA*

berg offrent à l'étranger un spectacle instructif et lui font mieux comprendre le rôle des Universités dans la vie de l'Allemagne.

Autrefois, quand nous comparions à cette organisation notre enseignement supérieur, la comparaison ne tournait pas à notre avantage. Il n'en est plus ainsi maintenant que, par des lois successives (1885-93-96), nos Facultés, disséminées çà et là, se sont groupées et sont devenues de véritables Universités régionales. Mais celles-ci sont encore jeunes : dans leur développement, les Universités allemandes seront pour elles un modèle que nous ne devons pas copier servilement, mais dont nous pouvons nous inspirer. Laissons aux Allemands leurs coutumes, curieuses sans doute, mais surannées et puériles : prenons-leur plutôt la haute conception qu'ils se sont faite et qu'ils ont réalisée de l'enseignement supérieur : source de vie pour la nation, véritable foyer d'activité intellectuelle où maîtres et élèves, puissamment outillés grâce aux libéralités de l'État et aux efforts de tous, travaillent d'un même accord au progrès de la science et au développement de l'esprit humain.

G. Delobel.

Il nous a paru utile de donner, dans le tableau suivant, une rapide statistique des Universités allemandes. On pourra ainsi comparer le chiffre de la population au chiffre des étudiants. On remarquera, en outre, que ce dernier varie sensiblement de l'été à l'hiver : certaines villes, comme Bonn, Kiel, Greifswald, etc., célèbres par leurs beautés naturelles, attirent davantage les étudiants en été, tandis que les grandes villes (Berlin, Leipzig, etc.) les retiennent pendant l'hiver.

Tableau des Universités allemandes

UNIVERSITÉS	DATE de la FONDATION	NOMBRE de PROFESSEURS	NOMBRE D'ÉTUDIANTS Été 1896	Hiver 1896-97	POPULATION (Recensement de décembre 1895)
Berlin	1810	341	4.649	5.629	1.677.304
Bonn	1818	132	1.863	1.655	44.558
Breslau	1811	138	1.425	1.427	373.163
Erlangen	1713	56	1.138	1.074	20.892
Fribourg	1457	97	1.379	1.065	53.118
Giessen	1607	60	630	626	22.702
Göttingen	1737	118	1.007	1.017	25.506
Greifswald	1456	79	948	793	22.777
Halle	1697	133	1.415	1.501	116.304
Heidelberg	1386	112	1.164	1.001	35.190
Iéna	1558	89	761	705	15.499
Kiel	1665	86	708	548	85.666
Königsberg	1544	97	700	691	172.796
Leipzig	1409	189	2.876	3.126	399.963
Marbourg	1527	90	965	871	16.037
Munich	1826	154	3.377	3.706	407.307
Rostock	1419	44	500	499	49.912
Strasbourg	1872	122	938	1.013	135.608
Tübingen	1477	83	1.172	1.170	13.976
Würzbourg	1402	69	1.284	1.361	68.747

JULES BRETON

Cette étude pourrait débuter par les mots traditionnels des vieux contes : « Il était une fois un enfant » qui aimait beaucoup les choses et les gens de son village, les champs de blé et d'œillette, les prés fleuris de boutons d'or, les bois où sifflent les linots, les merles et les verdiers. Son bonheur était de se coucher tout de son long dans les grandes herbes qui lui caressaient le visage, et de regarder, pendant des heures, les hirondelles volant au-dessus de sa tête, ou de courir, près des haies, pour faire « s'en sauver », avec des bruissements d'ailes, les moineaux des buissons. Ensuite, son petit cœur palpita de plaisir devant les belles images des vieux bouquins découverts dans le grenier de la maison de son père. Puis, il fut délicieusement ému par les fêtes religieuses et champêtres ; la ducasse où filles et garçons dansent sous les ormes ; le dimanche des Rameaux, quand la nef de la vieille église ressemble à un bois de buis qui marche ; la Fête-Dieu, qui tapisse les murs des maisons et des jardins de draps blancs fleurant la bonne lessive, piqués de fleurs, et enguirlandés de verdures, avec les enfants de chœur qui jettent des feuilles de roses et des bluets devant le Saint-Sacrement ; les Rogations, pendant lesquelles on promène à travers les champs les bannières, en chantant des cantiques pour appeler la bénédiction divine sur les biens de la terre. Un beau jour, un peintre de la ville voisine étant venu décorer la maison, l'enfant sentit, avec un ineffable ravissement, s'éveiller en lui la vocation d'artiste ; et il ne rêva plus que crayons,



Cliché Braun, Clément et Cie.

JULES BRETON PAR LUI-MÊME (Musée d'Anvers.)

couleurs et pinceaux. Bientôt, il s'essaye à rappeler ses visions rustiques, en des griffonnages au charbon de braise sur les portails des granges et sur les murs blancs ; il peint des planchers et des panneaux de caisses au moyen de fleurs et de baies de sureau écrasées. »

Mais, comme cela paraîtrait, sans aucun doute, quelque fantaisie d'écrivain, inventée à plaisir, sur le modèle de tions, de combiner les éléments divers fournis par les souvenirs, et d'en composer des images nouvelles, dont l'art fera une réalité vivante? En emplissant de visions les yeux de l'enfant, le pays natal l'a façonné à son image, lui a donné une âme qui ne pourra mieux admirer, un cœur qui ne pourra mieux aimer d'autres pays, eussent-ils plus de grâce, plus de charme et plus de beauté.



Cliché Braun, Clément et Cie.

JULES BRETON. — *Les Communiantes.*

ce qu'on a conté souvent, autrefois, dans les Vies des Peintres célèbres, mieux vaut revenir à une biographie pure et simple, à une analyse documentaire de l'œuvre de l'artiste contemporain dont il est ici question.

Et, pourtant, à bien réfléchir, ce serait certainement le moyen le plus sûr d'expliquer cet œuvre, fait tout entier de ces sensations d'enfance, vibrantes et profondes, au cours d'un demi-siècle de production, passé, presque sans intermittence, par le peintre dans le petit et obscur village où il est né. L'imagination n'est-elle pas le pouvoir de garder, à l'état de souvenirs, ces sensa-

Quel est donc ce pays qui a eu sur un artiste une si grande puissance de séduction et d'absorption? Sans doute quelque pays célèbre par la douceur de son climat, par la joie de sa lumière ; un pays béni du ciel, que les poètes ont chanté? Non ; c'est un coin ignoré de l'Artois qui ne fut jamais le séjour des déesses, des muses et des nymphes, qui n'a inspiré aucune légende d'amour et de beauté. Qu'importe? C'est le cœur qui établit entre les êtres et les choses cette mystérieuse correspondance qui fait leur poésie ; l'amour est le rayon de lumière qui convertit en perle radieuse la goutte d'eau tremblante au bout d'un brin

d'herbe, sur la route, ou dans un fossé. Jules Breton, poète en même temps que peintre, a écrit ces vers sur son pays :

J'aime mon vieil Artois aux plaines infinies,
Champs perdus dans l'espace où s'opposent, mêlés,
Poèmes de fraîcheur et fauves harmonies,
Les lins bleus, lacs de fleurs, aux verdures brunies,
L'œillette, blanche écume, à l'océan des blés.

Cette déclaration d'amour, presque chaque page de son œuvre la répète, toujours aussi émue, toujours aussi sincère. Un jour, le peintre, revenant d'un voyage au Pays du soleil, dans cette Provence qui semble avoir hérité du ciel, de la beauté et des femmes, de la Grèce antique, rentre dans son Artois, dans son Courrières : « Les blés mûrissaient, dit-il, des œillettes tardives balançaient encore leurs blancs calices ;... çà et là, de beaux chardons dressaient fièrement leurs couronnes de carmin, ou laissaient aller au souffle du soir leur soyeuse chevelure blanche ; un ciel d'opale, où nageaient quelques rares flocons d'or, vibrait, enveloppant cette mer de blés fauves, d'œillettes, de trèfles et de sainfoins ; le cercle immense de l'horizon tremblait au fond de l'air avec ses lointains clochers, ses groupes de peupliers pâles et de saules arrondis » ; alors, il s'écria, les yeux mouillés de larmes : « Voilà le pays que je fuyais. » Quand, plus tard, après un assez long séjour, il quittera la Bretagne, où ses sensations de peintre et de poète furent très vives, il sentit qu'elles fuyaient « comme une nuée de verdiers », aussitôt qu'il eut mis le pied sur le sol de son Artois ; et, son cœur, de nouveau, tressaillit « devant la bonne terre aux luzernes enchardonnées, et aux grands blés doucement balancés dans leur exquise senteur ».



Cliché Braun, Clément et Cie

JULES BRETON. — *La Fin du travail.*

Jules Breton est né, le 1er mai 1827, à Courrières, département du Pas-de-Calais, le deuxième de quatre enfants d'un receveur du duc de Duras, suppléant du juge de paix de Carvin. A l'âge de dix ans, il fut mis en pension dans un petit séminaire de la région, puis, au collège de Douai, où il apprit le

dessin, dont l'étude lui rendit supportables ces années passées hors du foyer. En 1843, un peintre de Gand, nommé Félix de Vigne, ayant vu, pendant un voyage à Courrières, les travaux du jeune dessinateur, l'emmena avec lui et le fit entrer à l'Académie royale de cette ville, qu'il quitta, trois ans après, pour aller se perfectionner, dans le métier de peintre, à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers. Ce stage fut de courte durée ; Jules Breton tomba malade, et dut être ramené à Courrières, où les soins et l'air natal le rétablirent rapidement. La famille décida qu'il irait terminer ses études à Paris, dans l'atelier de quelque maître célèbre. Sur les conseils d'un gardien du Louvre, un « pays », il entra chez Drölling ; puis, il songea à demander des leçons à Ary Scheffer et à Robert Fleury. Enfin il se décida à aller travailler d'après nature, en pleins champs, aux environs de Paris, et dans la forêt de Fontainebleau, qu'une colonie de peintres fréquentait déjà et avait rendue fameuse. C'est au Salon de 1849 qu'il exposa la première fois. Son envoi était une composition mélodramatique, dont le titre — *Misère et Désespoir* — caractérise les tendances inspirées des événements tragiques de cette époque féconde en émeutes. Il fit, l'année suivante, un tableau du même genre, *la Faim*, qu'il montra à des Expositions de Gand et de Bruxelles.



JULES BRETON. — *Dans la plaine.*

En 1853, un *Retour des moissonneurs* fut son début dans la peinture de la Vie rustique, qu'il ne devait plus abandonner. Pendant son enfance et sa jeunesse, Jules Breton avait engrangé dans son cerveau tant d'images et de visions de cette vie, que l'influence des idées classiques et romantiques, puisées dans l'enseignement de ses maîtres de Gand, d'Anvers et de Paris, ne devait être que passagère, et allait bientôt disparaître définitivement. Ce tableau avait été peint dans l'atelier, d'après des modèles de profession, sur une esquisse faite à Saint-Nom-La-Bretèche, près de la forêt

de Marly. Une *Petite Glaneuse*, exposée la même année à Bruxelles, fut la première composition dans laquelle l'artiste peignit, d'après nature, une scène champêtre de son Artois, de son Courrières. « Je fis un jour poser une petite glaneuse sur une crête fleurie, près d'un champ de blé, a écrit Jules Breton, dans ses souvenirs de *la Vie d'un artiste;* source inépuisable de sensations, incessamment renouvelées, pour ses yeux et pour son cœur. Peu après, il exécuta *les Glaneuses*, de l'Exposition universelle de 1855, qui le classèrent immédiatement parmi les peintres rustiques français. Ce tableau était déjà une floraison superbe de son idéal; il en avait passionnément caressé l'idée, originale



JULES BRETON. — *L'Incendie.*

elle inclinait sa face dans l'ombre, le bonnet et l'épaule au soleil. Je la peignis avec une secrète joie. Je ne saurais dire comme j'étais ravi de l'harmonie de ce brun profil, vigoureux, sur la paille fauve où couraient des liserons lilas; de ces reflets chauds du terrain, de ceux violâtres du ciel bleu; de ces fleurettes et de ces brindilles; tout cela m'enchantait. » Désormais, les figures de glaneuses hantent l'imagination du jeune artiste; il les peint sans cesse, individuellement ou en groupe, dans les études d'après nature, qu'il multiplie, enthousiasmé par les beautés qu'à chaque instant il découvre à son pays, et pittoresque, qui enthousiasmait sa juvénile imagination. « Je rêvais, a-t-il conté lui-même, une composition exprimant une scène plus complète de ces pauvres femmes, fillettes et gamins qui s'abattent sur les éteules comme des essaims de moineaux. Par la plaine embrasée de soleil, j'admirais leurs mouvantes silhouettes faites de groupes plus ou moins prosternés vers le champ, au hasard des épis qu'ils recherchent. Rien de plus biblique que ce troupeau humain. Les rayons, s'accrochant aux haillons flottants, mordent les nuques, allument les glanes, dessinent d'un trait lumineux de sombres profils, tracent la



Cliché Braun, Clément et Cie

Jules Breton. *La Bénédiction des blés.* (Musée du Luxembourg.)

clarté fauve du sol de fuyantes ombres où les reflets bleus du zénith semblent frémir. Devant tant d'ampleur et de simplicité, je croyais revivre au temps des patriarches. Et, en vérité, n'est-ce pas toujours aussi grand, aussi beau ! J'en sortais comme d'un bain de lumière, dont le resplendissement me poursuivait encore la nuit, en éblouissantes visions. »

Le tableau du Salon de 1857, *la Bénédiction des blés*, allait consacrer définitivement sa jeune renommée. Avant l'exposition publique, il avait fait sensation dans le monde des artistes. Gérôme, Corot, Troyon, etc., en félicitèrent chaleureusement Jules Breton. M. de Nieuwerkerke, surintendant des Beaux-Arts, acheta lui-même directement à l'artiste, pour la somme de cinq mille francs, la peinture, fort admirée, qu'il fit placer au Musée du Luxembourg.

La partie de l'œuvre de Jules Breton, consacrée à l'Artois, ne compte pas moins de soixante-quatre tableaux. On peut la diviser en quatre séries générales : le Travail, le Repos, les Fetes champêtres et les Fêtes religieuses, qui résument toutes les manifestations de la vie rus-



Cliché Braun, Clément et Cie

Jules Breton. — *La Plantation d'un calvaire.* (Musée de Lille.)

tique, choisies par le peintre, comme motifs habituels pour la représentation de la nature, suivant son principe d'esthétique : la prééminence constante de la figure humaine, dans les effets divers de la lumière, sur les êtres et les choses, suivant les saisons et suivant les heures du jour. Les compositions les plus importantes de cette partie sont, dans leur ordre de date : *la Bénédiction des blés en Artois* (1857), au Musée du Luxembourg ; *la Plantation d'un calvaire* (1858), que possède le Musée de Lille ; *le Rappel des glaneuses* (1859), également au Musée du Luxembourg ; *les Sarclenses* (1861), de la fameuse collection Duchâtel ; *la Fin de la journée*, qui fut dans la collection du prince Napoléon ; *les Feux de la Saint-Jean* (1875), le chef-d'œuvre de l'artiste, à l'opinion générale ; *les Communiantes* (1884) ; *la Fin du travail* (1887), et *l'Appel du soir* (1889).

En 1865, Jules Breton partait pour la Bretagne, dont la « rusticité monastique » et la « sauvagerie mystique » semblaient, a-t-il déclaré dans *la Vie d'un artiste*, évoquer en lui de confus et lointains souvenirs plus anciens que ceux de son Artois, et lui faire sentir qu'il devait descendre des Bretons. Il y retourna, en 1873. De ces voyages, il avait rapporté les motifs et les études de six grands tableaux, de nombreuses pièces de vers, et un poème, publié dans le recueil *les Champs et la Mer*.



JULES BRETON. — *Femme de l'Artois à la fontaine.*

Les tableaux — parmi lesquels *la Fontaine*, *le Grand Pardon* et *le Pardon de Kergoat* sont célèbres — constituent des séries pour ainsi dire parallèles d'inspirations à celles de l'Artois, puisqu'il y a représenté les paysans de ce pays avec les physionomies caractéristiques, avec la noblesse et la gravité dans les allures, les attitudes et les gestes qu'ont données à la race, énergique et

vigoureuse, fermement trempée par la rudesse du climat et par la dureté du travail, les idées religieuses, de fières traditions et des mœurs patriarcales. Son imagination ardente devait le rendre facilement impressionnable par la nature si poétique de la Bretagne, par ses costumes si pittoresques, par ses types si originaux. En vers et en prose, il a



Cliché Braun, Clément et Cie

JULES BRETON. — *La Fin de la journée.* (Ancienne collection du Prince Napoléon.

décrit lyriquement les sensations et les émotions que lui avait fait éprouver la baie de Douarnenez, « immense coupe taillée par quelque géant grec à l'usage des dieux » ; la mer

..... Au reflet changeant
D'amethyste, d'opale et de pâle émeraude ;

les landes, « aux bruyères roses, aux ajoncs d'or », où passent :

Des femmes, qui, le soir, dans le rayon vermeil,
S'agrandissant, ont l'air d'antiques canéphores,
De celles qu'on voyait, aux temps de la beauté,
A l'ombre de l'Hymette, avec sérénité,
De la source sacrée emporter leurs amphores ;

les paysans « aux larges bragou-braz et aux longs cheveux noirs qu'entremêle la brise, sous les chapeaux mous aux rubans de velours qui flottent sur les épaules ». A son aveu, l'artiste, enthousiaste, « s'épuisait en adorations ».

Il y a encore une autre partie, dans l'œuvre de Jules Breton, mais beaucoup moins importante et beaucoup moins estimée que celles de l'Artois et de la Bretagne : elle est formée des tableaux exécutés, de 1862 à 1864, à la suite d'un voyage dans le Médoc et en Provence : *les Vendangeuses, les pêcheurs de la Méditerranée* et *la Gardeuse de dindons*. Le comte Duchâtel, en achetant *les Sarcleuses*, du Salon de 1861, avait commandé une scène de vendanges à Château-Lagrange, le grand cru du Médoc, qu'il possédait. C'était, pour l'artiste, l'occasion ardemment désirée de voir le Pays du soleil. Il se grisa de lumière, de mer bleue, de villes vermeilles ; mais ce ne fut là qu'une ivresse des yeux, non une conquête du cœur. Il se réveilla et revint ce qu'il était



Clic. Braun Clément et Cie.

JULES BRETON. — *La Cribleuse de colza.*

à son départ : le Peintre rustique de l'Artois. L'image du pays natal l'avait toujours et partout suivi, comme l'image de la femme aimée suit l'homme fidèle; et, constamment, elle s'était interposée, dans son imagination, entre la réalité et le rêve.

Jules Breton est de la race des artistes français, semblables à nos arbres bien enracinés dans notre terre féconde, que



Cliché Braun, Clément et Cie

JULES BRETON. — *Les Sarcleuses.* (Ancienne collection Duchatel.)

notre soleil fait lentement, mais avec vigueur, pousser et grandir, et qui, chaque printemps, donnent des fleurs, chaque automne, des fruits. Le catalogue de son œuvre montre, depuis 1845 jusqu'à ce jour, par conséquent pendant plus d'un demi-siècle, une production régulière, sans intermittence, qui se chiffre, aujourd'hui, par cent dix tableaux. Et, de toute cette peinture, on peut dire qu'elle a toujours été l'expression sincère de l'état de son âme. Le peintre n'a jamais eu d'autre système que son sentiment, d'autre impulsion que son émotion, et d'autre parti pris que sa sincérité. Un écrivain d'art résumait, un jour, de cette façon gracieuse, le genre et la manière de Jules Breton :



Cliché Braun, Clément et Cie.

JULES BRETON. — *Le Rappel des glaneuses.* (Musée du Luxembourg.)



Cliché Braun, Clément et Cie.

JULES BRETON. — *Le Pardon de Kergoat.*

« Il écoute son cœur, et il peint. » Et Millet, avec qui on le met souvent en parallèle, l'a aussi défini, fort pittoresquement. A la distribution des récompenses de l'Exposition universelle de 1867, le maître de Barbizon et le maître de Courrières étaient assis à côté l'un de l'autre; ils causaient d'art et rappelaient les critiques dont ils étaient l'objet. « Nous cherchons tous deux l'infinie nature, dit le premier au second, en manière de conclusion; ne sommes-nous pas libres de suivre le sillon que nous aimons, vous les liserons des blés, et moi les rudes pommes de terre? »

Jules Breton a étudié et peint la vie rustique sous le point de vue que sa passion de la nature et ses observations



Cliché Braun, Clément et Cie.

JULES BRETON. — *Les Vendangeuses dans le Médoc.* (Ancienne collection Dieb[illegible])

des travaux et des mœurs champêtres lui ont révélé le plus exact et le plus suggestif d'émotions d'art : la beauté des êtres, en ce sens que leur fonction normale est conforme aux lois de leur développement. La laideur et la misère lui sont apparues un accident, une déchéance. Il n'est pas normal d'être difforme, cassé, voûté, égrotant. Si le type masculin dans l'œuvre de Jules Breton est une exception, ne figure qu'à l'arrière-plan, ou dans les ensembles de foules, si toutes ses préférences vont au type féminin, c'est que le premier ne lui a pas semblé réunir, en fait d'éléments décoratifs, les conditions essentielles, que possède et offre le second, par suite de sa beauté, de sa grâce et de son élégance naturelle. Et, comme la solitude et le recueillement, pareils au rêve, avivent et grandissent les sensations et les souvenirs, le maître de Courrières a exagéré dans le sens de son idéal. Au crépuscule comme à l'aurore, le poète a vu dans les lavandières et les glaneuses des Nausicaa et des Cérès, au « front ceint d'un nimbe de lumière » ; et le peintre a peint des femmes qui sont superbes dans leur rusticité. Les jupes de laine laissent voir des jambes nerveuses et fines ; les corsages de coton entr'ouverts montrent de fières poitrines ; les manches de toile bise se retroussent sur des bras de bronze ; et le vent ébouriffe des chevelures flavescentes au-dessus des nuques, vigoureuses, dorées par les rayons du soleil.

On a dit qu'une peinture est belle, dans la mesure de l'intelligence qu'elle suppose, de l'intensité d'émotion qu'elle exprime et de la puissance de suggestion d'art qu'elle contient. Jules Breton a donc fait un œuvre de réelle beauté.

Pour le public et pour les artistes, cet œuvre est la démonstration éloquente que l'étude, sérieuse, constante de la nature est la vraie source — inaltérable — d'originalité et de grandeur ; que la nature révèle toujours à ceux qui savent la voir, la comprendre, l'aimer et l'admirer, tout ce qu'il y a en elle de beau, de fier, de sain et de généreux.

MARIUS VACHON.



JULES BRETON. — *Les Pêcheurs le la Méditerrance.*

PHILADELPHIE

Philadelphie! Fraternité amie! Quel joli nom, doux, harmonieux, fait pour la poésie, bien qu'il n'y en ait guère dans la ville qui le porte, mot qui semble destiné à terminer gracieusement quelque alexandrin de Lamartine! Il exprime du moins une vérité, l'union fraternelle des compagnons de William Penn et des colons qui assirent, en 1681, les bases de sa future et colossale prospérité sur les bords du Delaware et du Schuylkill dans les terrains achetés aux Indiens.

Cette sympathie cordiale des débuts a laissé des traces profondes dans cette race, on la retrouve encore sous les alluvions étrangères de l'immigration. La population de la ville est calme, douce, éminemment philanthropique, supérieurement sociable, et nulle part ailleurs ne fleurit ou ne sévit avec un tel épanouissement l'innocente manie des ligues, sociétés et associations de tout genre.

La population de Philadelphie dépasse un million d'habitants, qui vivent bien à l'aise. On l'a surnommée *City of Homes*, la ville des habitations agréables. L'ouvrier habite sa maison, une petite construction de briques. L'assemblage de ces installations rappelle les corons de nos départements du Nord, les rues d'Anzin ou de Denain. Chaque maison a un étage à deux fenêtres, deux fenêtres en bas et la porte, deux soupiraux à fleur du trottoir. Elles sont innombrables. On reconnait les habitudes familiales de la colonie primitive de William Penn; chacun est chez soi, et peu d'ouvriers occupent des logements. La facilité qu'avait la ville de s'étendre à l'infini en superficie a favorisé l'extension de ces corons.

Un caractère bien particulier de ces groupes d'habitations est leur constitution autonome par voie d'épargne. Les ouvriers forment une association dont la caisse s'alimente par leurs propres économies: celle-ci acquiert les terrains, et c'est à elle que l'ouvrier achète le lot sur lequel il fait bâtir, par un emprunt. L'association prend hypothèque sur le terrain acquis, et l'acquéreur se libère par annuités. Il finit par être chez lui.

Ces associations, ces cercles de crédit foncier ont plusieurs avantages : l'ouvrier garde le sentiment de sa personnalité, de sa dignité; il n'est pas un subalterne ou un assisté, il est un citoyen; il a le sens de la propriété et l'intelligence des affaires.

En général, toute cette société est liante et forme des cercles. Les dames du monde se sont associées pour fonder l'élevage des vers à soie, *Women Silk culture association*, et tout est à l'avenant.

Les gens sont accommodants, polis, doux jusque dans leurs injonctions. Sur les murs, on lit :

« On ordonne aux gens de ne pas écrire ici d'inscriptions inconvenantes; ceci ne regarde pas les gentlemen, on sait assez qu'ils n'ont pas besoin de cet avis. »

Philadelphie est un centre manufacturier de premier ordre. Elle a d'importantes filatures, des fabriques de confections, de tapis, de chaussures, des raffineries, des brasseries. Dans certaines villes, une seule industrie est prospère. Ici on fait un peu de tout. « La particularité la plus frappante qui caractérise l'ouvrier de Philadelphie, dit M. Lorin Blodget, dans *The Industries of Philadelphia*, est la facilité avec laquelle il passe d'un emploi à un autre. » C'est notable, car, en général, les centres industriels d'Amérique sont très spéciaux et exclusifs.

Philadelphie est la principale ville de la Pensylvanie, près du confluent du Delaware, qui baigne ses faubourgs.

Les guides vous le diront :

Université, Faculté de médecine, bibliothèques, Académie des sciences naturelles, athénées, sociétés d'agriculture et d'histoire, hôpital de la marine, port, arsenal, chantier, usines, manufactures, — elle possède tous les éléments qui constatent l'importance d'une très grande cité. C'est le marché le plus considérable ; le chiffre de ses affaires atteint 150 millions.

A la fumée qui étale ses nuages sur le quartier des usines, on peut estimer l'énorme travail que font ces ouvriers et ces directeurs, anciens ouvriers eux-mêmes, qui apportent à leurs fonctions toute l'autorité de la compétence.

Ce sont des *Self made men*, des hommes qui se sont faits eux-mêmes. Ces contremaîtres excellents entendent ne pas négliger l'art, divertissement distingué pour le repos des affaires.

En ville, les habitants ont des aspirations vers le beau, on y fait beaucoup de musique. Toute la Chestnut street est bordée de magasins de pianos. On y lit tout le long des murs : *New pianos at correct prices* (750 fr. à 10000 fr.), *banjos, guitars, mandolins, zithers, flûtes or whatever you may want in that line!* à côté de l'enseigne alléchante d'un magasin de nouveautés : *Nous voulons être une mère pour vous! Pantalons à 15 sous par semaine!*

Ces gens ont la réclame ingénieuse ; nous ne referons pas ici le chapitre que nous avons consacré à la réclame américaine dans notre volume *Feuilles de route aux États-Unis*, mais nous ne pouvons ne pas nous rappeler ce fruitier, tout proche le splendide hôtel Lafayette, qui a dans sa devanture, en guise de « nature morte », un cadre doré, épais, dans l'intérieur duquel sont tassés ses plus beaux fruits, raisins, pêches, poires. Cet homme est persuadé que l'art reste toujours au-dessous du modèle.

Ces gens n'y renoncent pourtant pas ; les Américains se lassent de se fournir en Europe d'œuvres d'art, et ils aspirent aux joies et à l'orgueil de la production autochtone. Des artistes de valeur se sont venus former chez nous et des écoles s'ouvrent là-bas.

Philadelphie tient un des premiers rangs parmi ces tentatives de vulgarisation artistique. Elle a deux écoles ; l'Académie des beaux-arts de Pensylvanie, malgré son apparence extérieure de prison et son entrée sévère de cathédrale à rosace, est un centre important, d'où rayonne la diffusion des goûts esthétiques.

Cette ambition est digne de la patrie du graveur Saint-Mesmin.

Il y aura fort à faire pour dégrossir Jonathan.

On s'en doute aux plaisirs, spectacles et concerts qui lui plaisent le soir, à Philadelphie. Entrez au Music hall, au Carncross.

Rangés comme un aréopage, quinze minstrels noirs en pantalon blanc, en cravate blanche, en habit noir, avec les yeux blancs, les lèvres trop rouges, le front rayé par le chapeau de paille à bords plats, gantés de blanc, chantent des chœurs, quelquefois d'une douceur infinie, échangent des plaisanteries, en s'éventant avec des écrans d'osier. Il y en a un qui est borgne : on ne voit qu'un œil blanc qui remue sur sa face noire ; c'est laid. Tous sont laids, mais sympathiques. Cette race noire et humble n'apporte pas à la scène la morgue effrontée des artistes blancs et de nos ténors de province. Leurs propos ne sont pas transcendants. Ils s'interpellent :

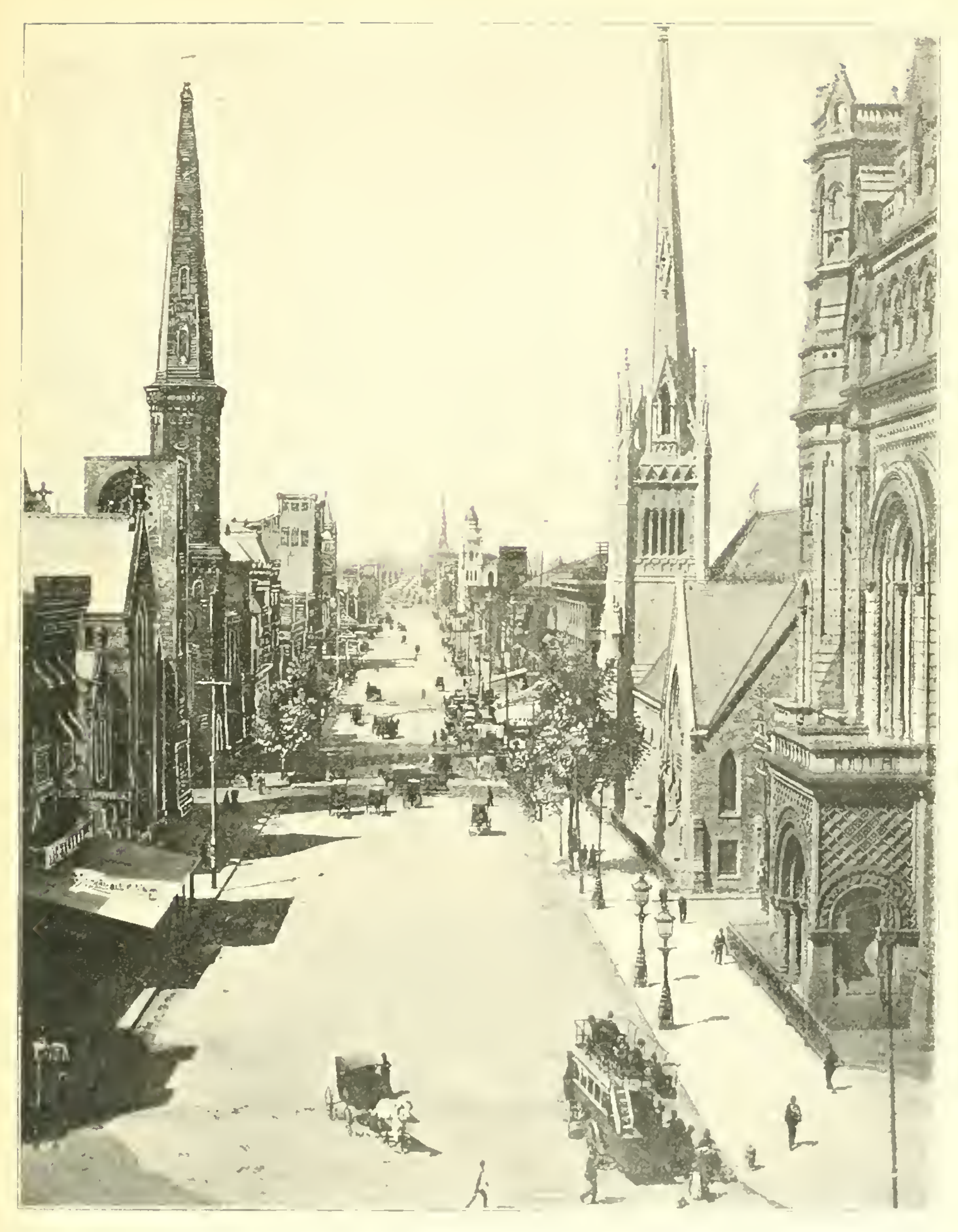
— Comment faire pour aller de Philadelphie à San-Francisco en douze heures, au lieu de six jours que met le chemin de fer ?

— J'ignore.

— Je monte en ballon et j'attends que San-Francisco passe ; comme toute la terre tourne en vingt-quatre heures, au bout de douze heures je serai à destination.

Cyrano de Bergerac avait déjà inventé quelque chose de ce genre.

Puis les minstrels reparaissent les



GRANDE-RUE

pieds armés de longues semelles, dont ils tambourinent en habiles claquepatins; tous ces artistes figurent toujours des gens très pressés, fiévreux, hâtifs; cet art populaire symbolise l'activité de la race.

Voyez-les se hâter, se bousculer sur les trottoirs, courir parmi les cabs et les cars, dans l'animation trépidante des voies publiques.

L'aspect de celles-ci est particulier. Les rues sont larges, fréquentées, bor



LE PARC

dées de hautes constructions plus imposantes que belles, confondant tous les styles et tous les genres, avec des piliers gothiques, des fûts d'ordre dorique, des pleins cintres romans, des façades de mausolées assyriens, des soubassements en pierre brute, et un air uniforme de casernes, aux flancs desquelles s'accrochent les échelles de fer et les câbles du système *fireproof*, pour le cas d'incendie.

C'est ainsi dans les plus belles rues, les grandes artères, Broad street, Chestnut street, la rue animée, très longue, très belle, très monumentale, aux environs du City Hall.

Partout, c'est cet aspect irrégulier des avenues bordées de temples, de banques, de clochetons, de cercles à perrons, de magasins à coupoles arabes, d'échoppes de tabac, de cabanes de cireurs de bottes, ou de terrains vagues, de buildings à quinze étages qui semblent écraser en bas la porte d'entrée massive aux piliers ramassés et trapus, au cintre surbaissé. Dans certains quartiers commerçants, les trottoirs sont recouverts devant les boutiques par des marquises de toile rayée, qui donnent un air colonial au paysage.

Là-bas, une cathédrale longe un lot à vendre, et des palissades déshonorent une perspective monumentale. Rien n'est achevé, et tout semble dans un perpétuel devenir.

L'étonnement des Américains, en Europe, est de voir des *villes finies*.

Les leurs sont toujours en cours d'exécution.

Les Philadelphiens sont très fiers, avec raison, de leur parc, Fairmount Park. Il est traversé par la rivière de Schuylkill qui nourrit des poissons dorés et dont le cours est agrémenté par la jolie île Peters Island. C'est un des plus vastes jardins du monde; il compte 2991 acres (l'acre est de 4050 mètres carrés), avec cascades, esplanades, cottages, vingt-deux statues, seize fontaines décoratives, cinquante grands vases à fleurs et les monuments de Lincoln, de William Penn, de Christophe Colomb. Quant à Americo Vespuce, il n'a qu'un méchant petit portrait à l'huile, au Capitole de Washington. Le mauvais sort le poursuit après sa mort : *sic vos non vobis*.

Le panorama est vert, riant, pittoresque, et l'on pense comme l'auteur : *it is unrivalled for natural scenery by any park in the world*. Philadelphie s'honore de détenir le *record* de la *scenery* artificielle.

Des promenoirs en forme de portiques grecs et de péristyles à frontons décorent la jetée bordée d'un balustre qui se termine par un belvédère arrondi, sorte de *prospect point*, d'où l'on domine le fleuve jusqu'à l'horizon qui s'estompe par de vagues collines ; c'est un beau panorama qui repose la vue des cheminées et des machines, des hautes constructions amincies et grandies par les échafaudages des téléphones, dont les cours semblent des puits profonds creusés sous les toits aplatis de ces gigantesques cubes de pierres, quadrillés de fenêtres.

Le bois renferme un riche jardin zoologique, près du superbe pont de l'avenue Girard et non loin du petit cottage de William Penn, envahi par les plantes grimpantes, établi en pleine herbe et religieusement conservé.

Une association de six mille membres, à 25 francs par an, paye un don annuel de 150 000 francs pour l'entretien et l'embellissement de *Fairmount Park*. Imaginez une société privée parisienne qui verserait cette somme triplée, tous les ans, pour l'entretien du Bois de Boulogne ! Les Philadelphiens ont l'amour de leur pays ; on orne et l'on pare l'objet aimé.

Aussi y a-t-il en ville de nombreux et gros monuments. Peu sont intéressants et beaucoup sont laids. Il serait long et fastidieux de nommer ou de visiter l'Athenaeum Library, le Franklin Institute, le Women's Medical college, le Memorial Hall, la Douane, construite en marbre des monts Alleghany, qui imite le Parthénon ; l'église épiscopale Saint-Étienne, l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, l'Hôtel des Monnaies où sont frappées toutes les monnaies des États-Unis, la Bourse, l'Observatoire. Quelques-uns de ces édifices ont pourtant grand air, et il faut admirer l'imposante façade du City Hall avec ses trois rangées de colonnades superposées, son



LE PARC FAIRMOUNT

élégante frise enguirlandée du second étage, ses balcons en loggia à pilastres, et les vastes frontons qui couronnent chaque entrée : — de même la superbe construction de la Poste, le Temple maçonnique avec sa longue tour carrée, efflanquée, irrégulière, ses campaniles de pierre, ses baies, de style roman, surmontées de fenêtres mauresques, la gare avec son toit de cathédrale, la Cathédrale, qui a un air expiatoire, le collège Girard, qui est la copie de la Madeleine, institution charitable fondée pour l'instruction gratuite des orphelins sans ressources, avec un revenu annuel de 5 millions pour quatorze cents pensionnaires. C'est un marchand français, de Philadelphie, qui l'a créée en 1831.

Comme type de mauvais goût, on peut considérer l'église Unitarienne, de la rue Chestnut. C'est la pire horreur architecturale, avec sa masse trapue, large, aplatie, accroupie, son portail roman trop bas, comme si le reste du monument était rentré sous terre, et son haut toit de ferme normande recouvrant un petit rez-de-chaussée moins élevé qu'une de ses lucarnes. Les piliers sont biscornus, faits d'un fût rond, court, trapu, écrasé entre un socle haut et une masse carrée de pierres qui charge et écrase le chapiteau corinthien tout aplati. C'est le goût yankee. Mais il est un monument qui, en dépit de son apparence insignifiante, prime tout le reste et attire invinciblement l'intérêt. Nous y allons tout droit. C'est l'Independence House. L'histoire y revit.



LE PARC — STATUE DE W. PENN

L'indépendance et l'autonomie des États-Unis furent conquises par la volonté de tout un peuple qui s'affirma par deux fois en congrès. La première de ces réunions eut lieu dans un petit bâtiment de la rue Chestnut, *Carpenter's Hall*. Cette maisonnette était, depuis 1771, un *meeting place* pour les charpentiers. Le *Continental congress* y fut tenu en 1774. Aujourd'hui, c'est

le local du syndicat des charpentiers. La maison est modeste et petite, sans autre intérêt que le souvenir de cette assemblée qui arracha à lord Chatham ce cri d'enthousiaste : « Quelque admiration que m'inspirent les États libres



MAISON DE WILLIAM PENN, FONDATEUR DE LA VILLE, EN 1681

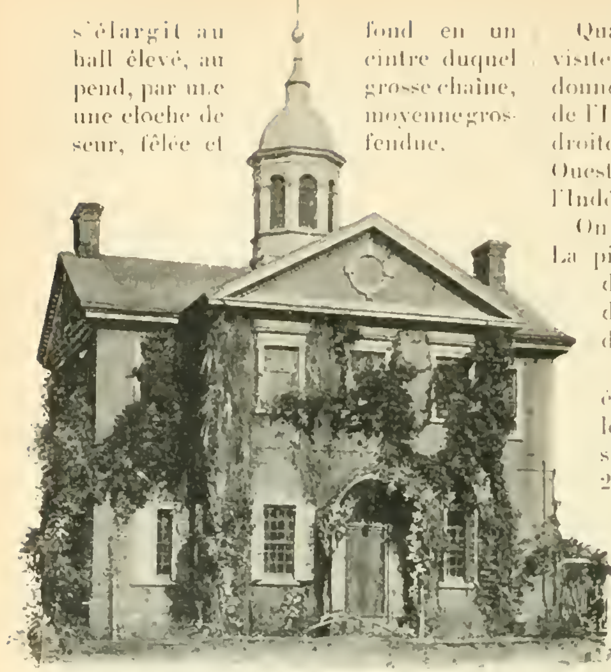
de l'antiquité, je suis forcé de reconnaître que, pour la solidité du raisonnement, la pénétration de l'esprit, la sagesse de la conduite, l'assemblée américaine ne le cède à aucune de celles dont les hommes ont gardé la mémoire. »

La salle a été laissée en l'état depuis cette date historique. Mais le congrès décisif, celui de 1776, fut tenu non loin de là, dans la maison de l'Indépendance, au pied de l'énorme bâtiment de la banque de Drexel. L'Independence House est comme le Carnavalet de l'Amérique.

Ce musée national est situé dans la Chestnut street. Il faut y pénétrer par le square de l'Indépendance. Entre les arbres régulièrement plantés sur les pelouses, que dessinent les allées sablées, on aperçoit le campanile qui surmonte le vestibule — lourde tour carrée sur la face de laquelle des lucarnes rondes alternent avec les fenêtres à petits carreaux. Des cadrans d'horloges en ornent les quatre frontons, au-dessous d'un balustre découpé, d'où sort le belvédère à auvents. L'aspect est celui d'une modeste mairie de province.

Devant le portail se dresse la statue de Washington. Entrons. Le vestibule

s'élargit au hall élevé, au centre duquel pend, par une grosse chaîne, une cloche de moyenne grosseur, fêlée et fendue.



LOCAL DES CHARPENTIERS

C'est l'*Old Liberty Bell* — la cloche qui sonna à toute volée lors de la proclamation de la Liberté, le 2 juillet 1776. Une inscription relate le fait.

Cette cloche avait été commandée et foudue à Londres en 1751 ; elle pèse 2000 livres ; elle fut apportée d'Angleterre à Philadelphie sur le navire *Matilda*. Elle sonnait faux : il fallut la refondre. Elle porte ces mots gravés en cercle près du sommet :

By order of the Assembly de Pennsy, for the state House in the city of Phila. 1752.

Et au-dessus :

Proclaim liberty throughout all the land unto all the inhabitants thereof, Levitic, xxv, 10.

C'était un symbole et une prophétie. Les Anglais de 1751 ne se doutaient pas qu'ils embarquaient pour l'Amérique la cloche d'airain qui sonnerait le signal de les chasser ; il fallut qu'une refonte américaine dépouillât le bronze du son anglais.

Quand il pénètre sous le vestibule, le visiteur a à sa gauche la porte qui donne sur la salle Est, où la déclaration de l'Indépendance fut promulguée ; à sa droite, la porte qui s'ouvre sur la salle Ouest, qui est le Musée des reliques de l'Indépendance.

On y descend par quelques marches. La pièce est encombrée de vitrines et de vieux meubles. Aux murs pendent des portraits, des trophées, des armes.

L'entrée est surmontée d'une énorme bande de toile peinte, c'est le cintre de l'arc de triomphe sous lequel Washington passa le 21 avril 1789 à Trenton, New-Jersey.

Les tables, les vitrines sont encombrées. A la vérité, tout tient dans une seule salle. Et pourtant la collection a été très hospitalière, et l'on y voit de tout un peu.

Voici l'encrier d'argent qui servit à la signature de la Déclaration ; c'est un plateau bordé d'un bourrelet ciselé en style Louis XV, il supporte l'encrier, le sablier, la sonnette.

Voici des lettres autographes de Franklin ; il a l'écriture de d'Alembert

Voici la poupée de la mode — celle qui apportait à travers les boulets les derniers modèles des bonnes faiseuses de Paris.

Là c'est le lot des reliques de Washington, son masque en plâtre moulé à sa mort, ses lunettes, sa table, sa chaise, son sofa tout troué, son portrait, par Rembrandt Peale.

Ce sont encore les portraits de La Fayette, celui de Washington en mosaïque fait à Rome, un bouton du paletot de Washington — tout est souvenir, — le prie-Dieu de Franklin, des lettres de Fulton, un pistolet ramassé à la bataille de Saratoga, la théière de William Penn, des armes historiques, des tableaux de batailles, des tomahawks.

Voici tout un lot encore de reliques



HOTEL OÙ FUT PROCLAMÉE L'INDÉPENDANCE

de Washington, son cachet, un fragment de son cercueil, une boucle de ses cheveux coupée par sa sœur, miss Levis; ses lunettes, ses cartes de visite, son compas de poche, son tablier maçonnique. Ailleurs c'est la canne que tenait



CLOCHE QUI SONNA L'INDÉPENDANCE

sans doute remarqué quelle bizarrerie, on dirait presque quel enfantillage, a présidé au choix des pièces exposées.

L'historien n'a rien à y apprendre : ce n'est pas une collection instructive ; ce ne sont pas des documents précieux attestant des faits, précisant des nuances, marquant des tendances ; ce sont des reliques dont le seul intérêt est leur date.

Tout ce qui de près ou de loin rappelle l'époque y figure, et les suscriptions rappellent souvent celles que mettait Barnum, en personne, devant ses figures de cire. Ajoutez qu'aucun de ces bibelots n'a une valeur artistique, certains sont fort laids. Au total, c'est une riche collection d'amateur méticuleux.

Traversons, en sortant, le vestibule pour pénétrer dans la salle Est. Ceci est mieux.

Elle est petite, soutenue par quatre piliers. Elle a été laissée en l'état exact où elle était le jour de la déclaration.

On ne peut se défendre d'une certaine impression en pénétrant dans cette chambre où

Lafayette quand il posa pour son portrait, ses épaulettes, un bout d'épaulette du baron Steuben trouvé dans son cercueil, le tambour que battait un enfant de douze ans à la bataille de Germantown, un autographe de Louis XVI, des balles, des boulets, le bol de punch qui « régala » (*that regaled*) Washington, la charpente à laquelle pendait autrefois l'*Old Liberty Bell* (vieille cloche de la Liberté), des pipes et tabatières de l'époque révolutionnaire, et encore, si l'on veut, un morceau du revêtement de marbre provenant de la maison du juge Peters : c'est sur cette plaque de marbre que Washington avait la main appuyée quand il reçut debout le *Constitutional committee*.

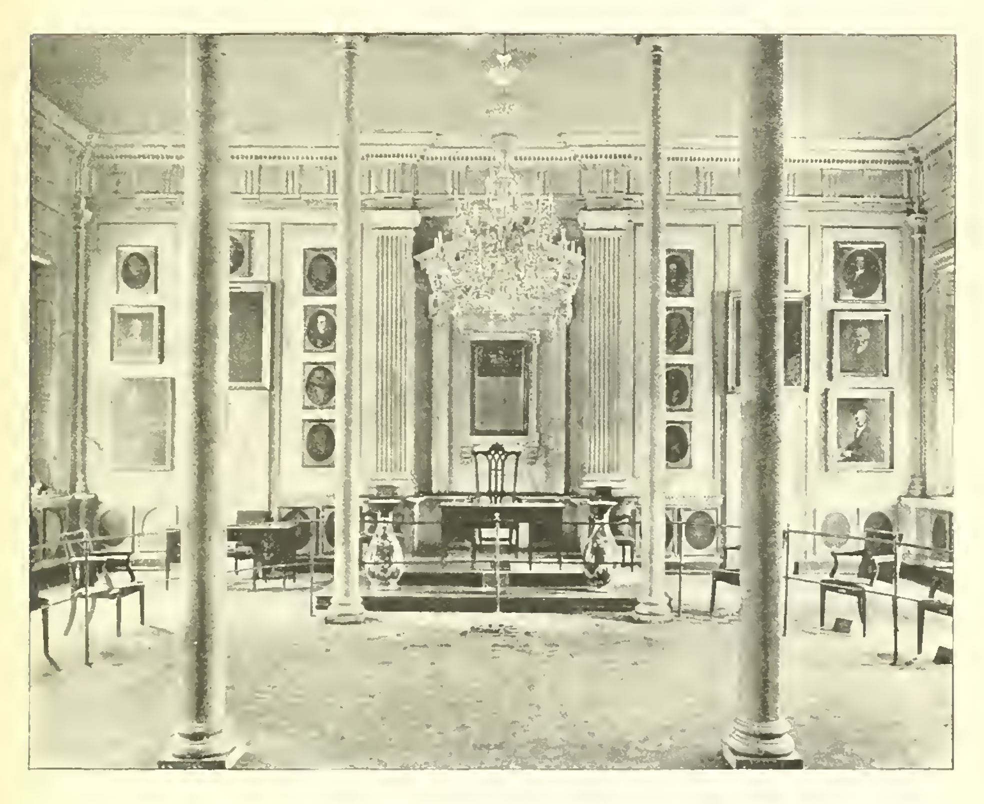
Nous n'épuiserons pas l'inventaire des richesses de ce curieux musée.

Certes, il est curieux ; mais c'est tout ce qu'on en peut dire. Le lecteur a

dorment des souvenirs qui ont déjà cent vingt années ; les sièges, les tables, tout le mobilier est encore disposé comme jadis, et l'imagination évoque les grands disparus qui prirent place sur ces fauteuils et dont les portraits sont aux murs, jusque sous la cimaise : le président Hancock, Richard Henry Lee, le promoteur des décisions prises par l'Indépendance : Benjamin Harrison, Thomas Jefferson, et cinquante autres délégués, parmi lesquels on reconnaît la silhouette, qui rappelle Béranger, de Benjamin Franklin, *Member of the committee to Draft the Declaration*. Un lustre de cristal pend du plafond.

Au fond, sur une table de marbre scellée au mur, surmontée d'un chapiteau et encadré de pilastres, le texte de la Déclaration est gravé. En lettres plus fortes, le passage décisif et capital ressort, affirmant l'Indépendance.

Devant la table de marbre, voilà le petit bureau sur lequel la Déclaration reçut les signatures des membres, le fauteuil à dossier élevé et ajouré, où s'assit le président du Congrès de l'Indépendance, John Hancock ; treize chaises qui ont servi à des membres du Congrès, le *chandelier original* qui éclaira les sessions du soir, et aussi les deux vases de Sèvres qui furent offerts par le Gouvernement français à la ville de Philadelphie, le 4 juillet 1876.



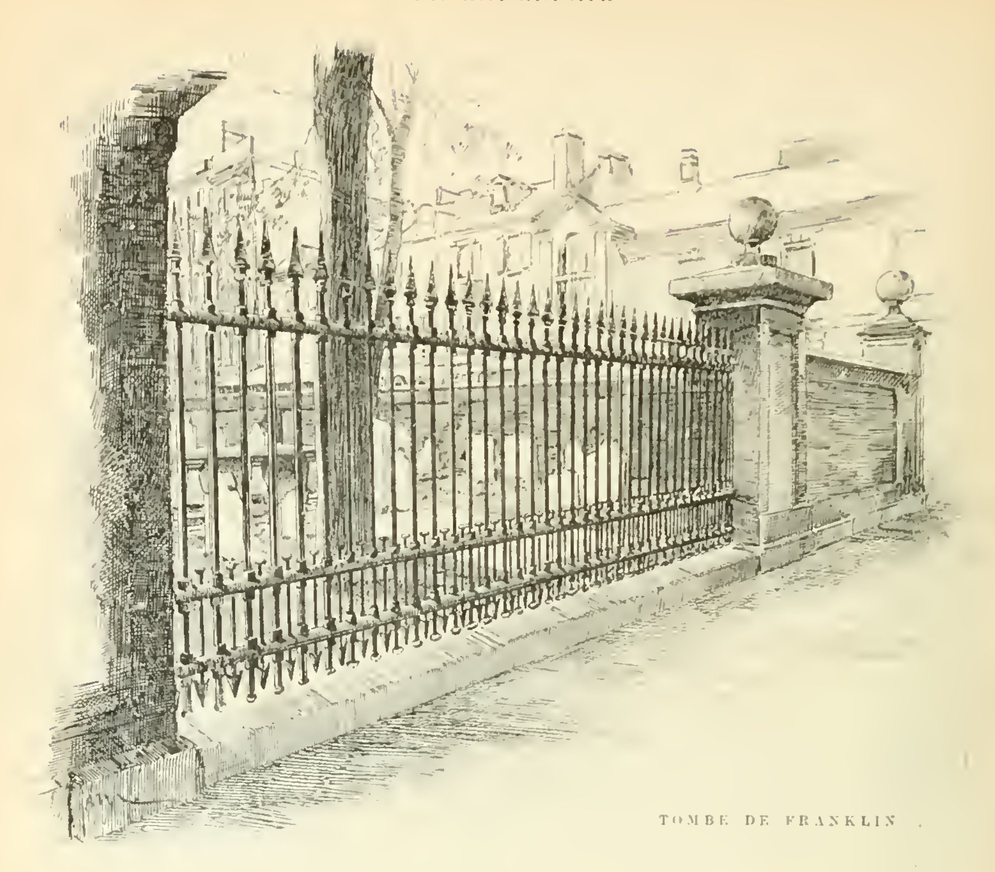
CHAMBRE OÙ FUT SIGNÉ L'ACTE D'INDÉPENDANCE

La salle est blanche, froide, crûment éclairée par les fenêtres trop hautes, et le profond silence garde encore, depuis un siècle, un peu de l'émotion qui dut planer ce jour-là au-dessus de l'Assemblée qui signait la délivrance d'un peuple.

Quelles épreuves attendaient ces hommes qui prirent place sur ces sièges ! par quelles alternatives ils allaient passer, quelles misères allait endurer Washington, battu près de la Brandywine, et voyant l'armée anglaise occuper et saccager Philadelphie quatorze mois après la sonnerie à toute volée de l'Old Liberty Bell !

On dirait que les grandes époques font naître ces héroïques désintéressements. Tel fut encore Benjamin Franklin.

Il a trois fois sa statue en marbre à Philadelphie ; mais le souvenir le plus touchant qu'on en montre est sa tombe, dans un ancien cimetière clos, dans le Christ Church Burying Ground, au coin de Fifth et de Arch street. A l'endroit


TOMBE DE FRANKLIN.

où est sa tombe, tout contre la muraille que longe la rue, on a fait une brèche, et le mur a été remplacé par une grille. Ainsi tous les passants peuvent saluer la demeure dernière du Bonhomme Franklin.

C'est une pierre plate, au ras du sol, avec la seule inscription : *Benjamin and Deborah Franklin*, 1790. C'est tout. Ni monument, ni signe particulier : une simple table de pierre posée à terre ; si le guide ne vous avertissait, vous ne la verriez pas, et, comme le Phrygien arrêtant le pied d'Alexandre près de la tombe d'Hector, il faut qu'il vous prévienne : *Heroem calcas!*

Il repose là, simplement, tout contre le trottoir, frôlé par ces innombrables ouvriers dont le sort le sollicita, par cette foule dont il rêvait l'amélioration morale et matérielle, et qui se découvre avec reconnaissance devant la sépulture d'un des hommes les plus utiles.

The Old Liberty Bell et la tombe de Franklin sont les deux joyaux de Philadelphie, — souvenirs éloquents et glorieux.

Quand le Congrès, en 1876, choisit cette ville pour y faire la grande Exposition universelle du Centenaire de l'Indépendance des États-Unis, les autres villes, jalouses, envièrent leur sœur : elles pouvaient, sans déchoir, faire taire leur envie ; ce choix mettait un rayonnement glorieux autour du berceau de l'Indépendance, et il ne glorifiait pas seulement la ville ; l'honneur en rejaillissait sur l'Union tout entière.

Jean de Limeuil.

TÊTES DE PIPES







L'histoire n'est qu'une suite de documents patiemment compulsés et coordonnés. Le plus petit détail peut y prendre place à côté des faits importants et suffire parfois à les expliquer.

Dans cet ordre d'idées, pourrait-on affirmer que tel infime objet que nous dédaignons aujourd'hui, comme par exemple la tête de pipe en terre, de cette vulgaire pipe à deux sous, connue de tout le monde, ne suffirait pas à fournir un renseignement intéressant aux chercheurs de la fin du vingtième siècle?

Qui sait si des spécimens bien conservés de ces petites effigies, sorties toutes blanches du moule du fabricant et destinées à fixer momentanément le souvenir des hommes du jour, n'occuperont pas, à cette époque, une place d'honneur dans la vitrine de quelque exposition rétrospective?

« L'enseignement de l'histoire par la tête de pipe », voilà, s'écriera-t-on, un aimable paradoxe difficile à soutenir! Et nous entendons déjà la *Société contre l'abus du tabac* protester et déclarer qu'il ne manquait plus que cela à son malheur.

Cependant, il n'y a pas à le nier : la tête de pipe a son importance. Car avec elle, et en y ajoutant un peu de bonne volonté, il nous serait facile, déjà, de revivre les heures tristes ou gaies d'un certain nombre de générations qui nous ont précédés.

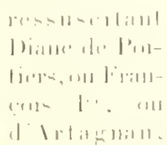
Toutes les fois, en effet, qu'un événement important s'est produit dans notre pays, au cours de ce siècle, la tête de pipe l'a fidèlement enregistré. Elle a reflété l'esprit de son époque et l'on peut dire qu'elle n'a jamais été « culottée » avec indifférence.

Et ce ne sont pas seulement les grands actes politiques qu'elle s'est chargée de populariser. Elle a été, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à l'affût de l'idée nouvelle. Patriotique presque toujours, louangeuse avec discrétion, spirituelle, mordante, ironique, voire cruelle dans certains cas, il semble qu'elle se soit intéressée à tout et à tous; se mêlant même aux luttes littéraires de l'ère romantique; déifiant Hugo bien avant le Panthéon; pétrissant Frédéric Soulié dans un calembour facile, mais amusant; synthétisant la pièce en vogue par les traits de son principal interprète;





VEUILLOT



ressuscitant Diane de Poitiers, ou François Ier, ou d'Artagnan, ou Monte-Cristo, pour la plus grande joie des lecteurs de romans héroïques.

Si bien qu'être tête de pipe de son vivant équivalait presque et équivaut encore à posséder sa statue *post mortem*. Qui sait même si de nombreux scep-



VICTOR HUGO

tiques, peu soucieux des honneurs d'outre-tombe, ne préfèrent pas ceci à cela ?

Être bien vivant, bien portant, et se voir en buste, à l'étalage de tous les marchands de tabac ; se promener dans les centres populeux et se rencontrer à chaque instant dans la bouche d'un paisible citoyen ; savoir que des milliers de gens ont pour votre visage des soins touchants, presque paternels, n'est-ce pas là une des plus exquises jouissances morales que puisse procurer la saine popularité ?

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Se dire que des hommes de tout âge et de tout genre vous portent dans leur poche, — presque sur leur cœur ! que quelques-uns vont même jusqu'à faire l'achat d'un étui pour vous y insérer, — telle une pierre précieuse dans un écrin de joaillier, — n'est-ce pas là encore une satisfaction d'orgueil à laquelle nul de nous ne pourrait rester indifférent ?

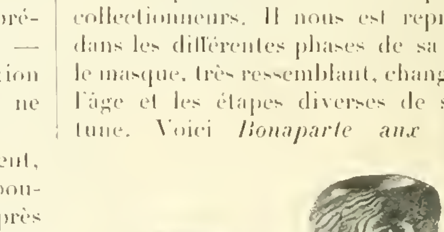
M. Thiers, qui ne riait pas souvent, déclarait plaisamment que l'on ne pouvait se dire un grand homme qu'après avoir été moulé en pain d'épices. Fi ! la vilaine chose que le pain d'épices, trop facilement exposé aux plaisanteries vulgaires ; se ramollissant à l'humidité ; fondant à la pluie, barbouillant le museau rose des bébés qui veulent y mordre et symbole du manque de fermeté dans les opinions.

Comme le petit morceau de plâtre qui, selon l'adresse et la patience du fumeur, se revêt gracieusement de toute la gamme des tons compris entre le blanc et le noir, nous apparaît plus intéressant, plus noble et plus suggestif !

* * *

Mais revenons à l'évocation des grandes dates du siècle par la pipe en terre ; reculons même davantage dans le passé et jetons un rapide regard d'ensemble sur les principaux événements qui se sont déroulés dans notre pays depuis la Révolution française. C'est remonter sans doute bien loin ; mais l'industrie de ces petites têtes de plâtre, chargées de poétiser à leur façon le fourneau où va se consumer le tabac de la régie, a pris elle-même naissance il y a juste cent vingt-deux ans.

La Révolution est représentée par celui qui l'ouvre : *Mirabeau ;* par ceux qui la défendent : *Robespierre* et *Danton ;* par ceux qui l'attaquent : *Charlotte Corday* et *La Rochejaquelein ;* par celui qui la ferme : *Bonaparte.* Nous passons, bien entendu, beaucoup d'autres personnages moins importants. Bonaparte constitue à lui seul un élément précieux de curiosité pour les collectionneurs. Il nous est représenté dans les différentes phases de sa vie et le masque, très ressemblant, change avec l'âge et les étapes diverses de sa fortune. Voici *Bonaparte aux Alpes*,



GEORGE SAND

osseux et maigre de cette maigreur particulière que Shakespeare prête à tous les grands ambitieux. Voici ensuite le *Napoléon* du début du règne ; l'*Empe-*

reur au lendemain d'Austerlitz; le même, après la campagne de Russie et enfin, d'après une conception douloureuse et véritablement troublante : *Sainte-Hélène*. Peu ou point d'autres personnages de la même époque. On sent qu'un homme extraordinaire absorbe à lui tout seul l'attention du monde et que la lumière de son colossal génie est trop éblouissante pour que l'œil puisse distinguer quelque chose derrière lui...


Thiers.

Une fois de plus, le régime gouvernemental a changé et durant quelques années, à partir du retour des Bourbons, la tête de pipe a l'air de bouder les hommes du pouvoir. Elle ne se mêle pas de les faire passer à la postérité, ne les jugeant sans doute pas de son goût, car elle a une opinion imposée par sa naissance, la pauvre tête, elle est démocrate! Aussi, pendant toute cette période, se borne-t-elle à célébrer les événements d'un ordre secondaire comme, par exemple, l'apparition d'une comète. Elle prend également l'aspect vénérable d'un saint-simonien et elle dit son mot dans la lutte pour l'indépendance hellénique, en se présentant à nous sous la forme d'un de ces Grecs que les *Orientales* et Navarin rendaient populaires alors.

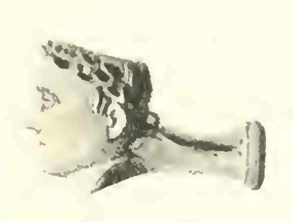
Mais l'opportun coup d'éventail qui donna l'Algérie à la France va ouvrir un champ très vaste à l'imagination du fabricant; d'autant plus que le large turban des enfants du Prophète offre, pour le fourneau de la pipe, des commodités diverses.

Aussi voyons-nous surgir à cette époque — à tout seigneur tout honneur! — le *dey d'Alger*. Puis, des Arabes : guerriers, marchands, barbus, imberbes, des *Abd-el-Kader*, des *Abderrhaman*, des *Boumaza*, etc. La vogue se perpétue. L'écho de chaque brillant fait d'armes se répercute dans la pipe. On fume avec amour le *Chasseur d'Afrique*, le *Zouave*, le *Turco*, le *Kabyle*, la *Mauresque*, le *petit Bédouin*. Et plus tard, *Gérard* lui-même, Gérard le célèbre tueur de lions, se voit immortalisé à une époque où il y avait encore des fauves dans le Djurdjura, c'est-à-dire avant la naissance de Tartarin.

Cette période de notre histoire est féconde aussi pour le triomphe des lettres. C'est une nouvelle Renaissance et la tête de pipe se jette avec ardeur dans le mouvement.

Elle devient tour à tour *Triboulet* et *Cromwell* pour Victor Hugo, en attendant qu'elle devienne Victor Hugo lui-même. Elle est *le Huguenot* et *Bertram*, pour Meyerbeer; *la Juive*, pour Halévy, *Fra Diavolo*, pour Auber. Elle sera plus tard le *Juif Errant*, pour Eugène Sue; *Catherine de Médicis*, *le duc d'Épernon*, pour Dumas père.


NAPOLÉON





GÉNÉRAL — EMPEREUR — A SAINTE-HÉLÈNE

En politique, elle nous présente *La fayette* en cheveux blancs; elle sourit au roi-citoyen pendant quelque temps



et se plaît à prendre l'apparence du Coq gaulois. Ensuite elle se fâche, se tourne du côté des rieurs, « blague » la conférence *Molé*, se travestit en cette *Poire* symbolique qui faisait le désespoir de Louis-Philippe. Le symptôme est grave, ô chefs du pouvoir! Quand la pipe commence à se moquer de vous, c'est que vous êtes dangereusement atteints, car elle suit toujours les grands courants d'opinion.

La République de 1848, aussitôt proclamée, est, bien entendu, poétisée par une jolie tête de femme. A cette époque utopique de régénération sociale, les fouriéristes et les disciples d'Enfantin peuvent se payer, moyennant un décime (style d'alors!), les bustes pratiques de leur chef d'École et les mèches cabalistiques du « Père » se noircissent furieusement, au cours des discussions de cet âge de bizarre philosophie où le régime phalanstérien apparaissait à quelques illuminés comme le *nec plus ultra* de la félicité humaine.

C'est alors une vraie débauche de pipes populaires; une orgie de fourneaux à types. Les orateurs, les agitateurs et aussi les agités politiques passent dans le moule de Gambier ou de Audebert-Fiolet. Voici à côté d'hommes, restés grands comme Lamartine, Louis Blanc, Ledru-Rollin, d'autres personnalités bruyantes ou brillantes d'autrefois : Dupont de l'Eure, Caussidière, ancien préfet de police; Albert l'ouvrier, Garnier-Pagès, Blanqui, Raspail, l'inénarrable Victor Considérant. Toutes les vieilles têtes et toutes les vieilles barbes! Gambetta aurait peut-être irrespectueusement ajouté : « Toutes les vieilles harpes! »

* * *

Mais que tout cela est déjà ancien, comme le monde et les idées ont marché, depuis! et comme aussi les grands événements, que l'on s'imagine ne jamais devoir oublier à l'heure où ils se produisent, s'envolent vite de la mémoire des hommes! De sorte que celui qui évoque ces souvenirs ressemble à l'ar-

chéologue remuant des cendres dans ce qui fut un cimetière. Passons donc rapidement.

On nous permettra cependant d'être un peu plus prolixe au fur et à mesure que nous nous rapprocherons de faits contemporains comme, par exemple, ceux qui, à des points de vue différents, émurent la société française et surtout la société parisienne, sous le second Empire.

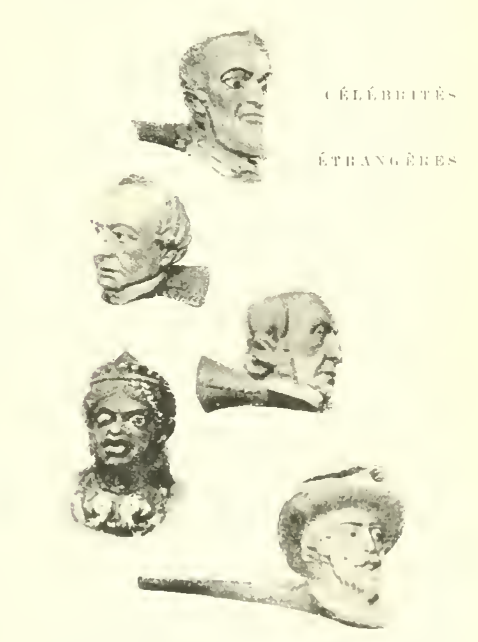
La simple consultation des têtes de pipes parues à ce moment nous permettrait de retracer un tableau fidèle des occupations et des préoccupations de cette société légère, frivole, luxueuse, impressionnable à l'excès, avide de plaisirs, qui semblait tout faire avec bonne humeur, qui possédait de grandes qualités de cœur, de grands défauts de raison et qui courait, pour ainsi dire joyeusement, au-devant des plus cruels désastres.

Napoléon III, l'impératrice Eugénie, le petit prince impérial sont faits en têtes de pipes. L'empereur est le premier à s'en amuser et l'impératrice elle-même envoie aux troupes d'Italie, après Solférino et Magenta, des caisses de tabac et des caisses de pipes à sa gracieuse effigie. Nos soldats rajeunissent alors avec esprit une vieille locution courante et pour exprimer qu'un de leurs camarades est tombé sur le champ de bataille, ils ne manquent jamais de dire qu'il a cassé sa pipe... de l'Impératrice. Et la pipe, fière d'un pareil succès, va se mettre à tout interpréter. Elle devient héroïque en *Garibaldi*, sarcastique et suprêmement malicieuse en *sire de Framboisy*, ce qui la fait voir soudain d'un mauvais œil aux Tuileries ; ultra-comique, avec *Grassot en femme;* politico-satirique, avec la *Vache à Gambon*, elle plaisante agréablement le roi et la reine *Soulouque;* elle taquine *Hyacinthe* sur sa légendaire proéminence nasale. Oh! qu'elle est bien de son époque! qu'elle résume à merveille l'état d'âme d'une génération où toutes les questions se dénouaient en opérette bouffe, avec musique d'Offenbach, couplets étourdissants de Meilhac et Halévy, caricatures de Gavarni, costumes de Grévin.

Époque où l'on crie : « Ohé Lambert ! » et où le poète Belmontet enfante l'alexandrin le plus exhilarant de la langue française :

Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime

Mais la tête de pipe manquerait à tous ses devoirs si elle se bornait simplement à se faire l'écho des succès du boulevard. De plus nobles destinées lui sont offertes. C'est ainsi qu'on la voit résoudre ce problème artistique très difficile pour elle et qui consiste à donner, dans l'exiguïté de ses dimensions et les exigences de sa forme, une idée du canal de Suez. L'*Isthme de Suez* s'est beaucoup fumé, du reste, non seulement en France, mais



CÉLÉBRITÉS ÉTRANGÈRES

LINCOLN. — LORD BEACONSFIELD
GLADSTONE. — LA REINE POMARÉ
BUCKINGHAM

encore en Angleterre et en Égypte, comme c'était tout indiqué.

Monument commémoratif fragile et périssable, mais reproduit à l'infini et

sans cesse renaissant, elle s'élève en l'honneur de la campagne de Chine et de la guerre de Crimée. Quelle différence entre la pipe de 1896, glorifiant Nicolas II, et la pipe de 1856, tournant en dérision Nicolas Ier! Ce dernier est représenté tirant une langue énorme, pour prouver sans doute qu'il est à bout de forces. On le voit dans d'autres postures plus ou moins comiques. Ici, ce sont trois mains, celles de la France, de l'Angleterre, de la Turquie, qui l'étranglent; là, un zouave lui saute familièrement sur le nez. Qui donc aurait pu prévoir, à l'époque de la pipe *Sébastopol-Malakoff*, celle de la pipe *Toulon-Cronstadt?*

Sous Napoléon III parurent également la pipe *Faust*, la pipe *Buridan*, en l'honneur de la célèbre Tour de Nesles; les pipes *Guillaume Ier* et *Alexandre II*, pour fêter le séjour de ces souverains à Paris, durant l'Exposition universelle; la pipe *Victor Noir*, emblème des mécontents. Et comme Pierre Petit commençait à intriguer la capitale en annonçant « qu'il opérait lui-même », il eut aussi sa pipe.



BISMARCK ET LE CLERGÉ

En voilà déjà beaucoup, n'est-ce pas, pour un seul règne? Ce ne fut pas tout, cependant; les gros faits divers eux-mêmes intervinrent et l'on vit un jour Tropmann en vente, à côté d'autres célébrités plus enviables.

*
* *

Peut-être serait-il superflu d'insister outre mesure sur les sujets de ces vingt-cinq dernières années. Cependant, de la production à partir de cette période, il se dégage la même préoccupation du fabricant, de bien symboliser l'idée du jour.

Pendant fort longtemps, après la guerre néfaste, la tête de pipe n'ose esquisser un sourire. L'heure est tragique; un grand souffle de patriotisme passe sur le pays. Dans le nuage de fumée où s'égare la rêverie, l'horizon apparaît sombre et farouche. L'Alsace-Lorraine vient de nous être arrachée, mais là-bas, aux provinces violemment annexées, la pipe *Strasbourg*, la pipe *Metz*, venues de France, disent encore l'espérance des jours de gloire et de justice. Elles ont une telle vente, elles deviennent une telle protestation, que le gouvernement allemand songe un moment à en interdire l'importation.

Peu de temps après, et toujours pour répondre au même courant d'idées, la tête de l'*ami Fritz* suit immédiatement la pièce d'Erckmann-Chatrian. Déjà *Gambetta* et *Chanzy* ont fait leur apparition dans la bouche des fumeurs. Le tour de *Faidherbe* et celui du député *Antoine*, protestataire au Reichstag, ne tardera pas, ainsi que celui de la pipe *Bataillon scolaire*.

Mais peu à peu la confiance renaît; la vie théâtrale reprend son cours. *Capoul*, le « beau ténor », *Judic*, « l'exquise diseuse », se partagent les faveurs d'un public charmé; et aussitôt, les voilà en têtes de pipes, comme du reste, *Nana* et le personnage de *Mes-Bottes* de *l'Assommoir*.

Puis, ce sont les expéditions coloniales qui nous fournissent leur contingent de célébrités à culotter. Là, le choix devient immense, depuis le *kroumir* et le *général de Négrier*, jusqu'au *général Duchesne*, en passant par *Henri Rivière*, l'*amiral Courbet*, le *sergent Bobillot*, le *général Dodds*, *Behanzin*, etc. Enfin, mentionnons parmi les têtes parues plus récemment, la *Tour Eiffel*, le *duc d'Orléans*, qui, à la suite de l'événement de son tirage au sort, prend dans la collection le titre de *Premier conscrit de France; Alexandre III* et en dernier lieu le czar actuel, *Nicolas II*.



Nous ne pouvons omettre de signaler dans cette vaste galerie des célébrités du siècle, qui compte plus de cinq cents sujets, la collection très intéressante des *Présidents de la République*. Ils forment, en leur ensemble, une page originale de l'histoire de France. De ces petites reproductions, toutes très ressemblantes, les plus réussies sont celles de M. Thiers, de M. Grévy, de M. Casimir Périer. Le premier président de la République est celui dont la vente a été la plus rémunératrice, jusqu'à présent. Cependant, nous devons ajouter que M. Félix Faure est très demandé, à l'heure actuelle, en France, en Russie et en Angleterre.

Pour ce dernier pays, notre industrie s'est appliquée à reproduire les traits de la plupart des grands hommes d'outre-Manche, et à Sydney comme à Bombay, au Cap comme à Montréal, les fumeurs britanniques ont fait une ample consommation, durant ces dernières années, de *Gladstone* et de *Disraeli*.

Un détail assez curieux à noter et qui nous donne bien une idée du *cant*, au pays des brouillards : la reine Victoria avait été reproduite en tête de pipe et expédiée dans les différentes villes anglaises. Le respect de ses fidèles sujets s'en effaroucha ; le mot *shocking!* s'échappa une fois de plus de toutes les bouches et le fabricant en fut un peu pour ses frais.

LES PRÉSIDENTS DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE



THIERS GRÉVY C. PERIER F. FAURE

Les Allemands, grands fumeurs de pipe, se montrent beaucoup moins respectueux de la « correction » que les Anglais, et la lutte entre les socialistes et le gouvernement leur a inspiré un certain nombre de plaisanteries.

La question religieuse leur a fourni aussi quelques sujets drôlatiques. C'est ainsi qu'il nous a été donné de voir, dans la collection justement réputée de MM. les barons Oscar et Olivier de Watteville, une pièce d'un mécanisme assez ingénieux et qui eut, paraît-il, beaucoup de succès, de l'autre côté du Rhin, à l'époque des démêlés de M. de Bismarck avec le clergé. Devant un prêtre courbé et qui lui présente la partie postérieure du corps, le chancelier de fer se dresse, un marteau de forgeron à la main.

Chaque aspiration de fumée soulève le bras et le marteau du terrible chancelier, qui retombent ensuite avec force sur la malheureuse victime.

Et l'inscription allemande ajoute : *Frappe toujours, frappe plus fort.*

Par cette revue rapide d'un certain nombre de faits du siècle, la tête de pipe en terre vient de démontrer son importance anecdotique. Mais qu'est-ce que l'anecdote dans l'histoire, sinon un fait divers dans *le Journal des Débats* ? un bon mot dans une réunion de diplomates ?

Elle a, fort heureusement, des visées plus hautes, car elle résume en elle seule la philosophie d'événements multiples

et elle peut devenir, dans certains cas spéciaux, le meilleur agent de renseignement moral qui se puisse trouver. Une seule chose est infaillible : la tête de pipe !

Voulez-vous sonder le cœur de la foule, demandez au fabricant si la tête qui résume l'événement du jour est en hausse ou en baisse. On doit, en effet, ériger en règle mathématique que la vente de la tête de pipe à deux sous est en raison directe de l'engouement du public pour l'homme qu'elle représente et, partant, pour l'idée qu'il préconise. La popularité de l'homme grandit : la vente de la pipe monte. La popularité diminue : la vente descend.

Un des exemples les plus frappants de cette vérité se manifeste dans ce qui se produisit aux étapes diverses de la fortune du général Boulanger. Dire ce qui s'écoula à Paris, ce qui s'expédia en province et même à l'étranger, de têtes du général après la revue du 14 juillet et l'apparition du prestigieux cheval noir est impossible. La fabrication ne suffisait plus à alimenter la clientèle. Au jour des élections qui suivirent, il y eut encore de beaux moments pour cette pipe ; on ne se contentait plus du chef : on voulait ses lieutenants, parmi lesquels MM. Alfred Naquet et Georges Laguerre. Puis, la vente diminua au fur et à mesure que pâlissait l'étoile. Après le duel Floquet, les fumeurs commencèrent à chercher un autre sujet à culottage. Enfin, à partir du jour où le général passa en Belgique, on l'acheta encore un peu à Bruxelles, mais plus du tout, du tout, en France. Le déclin de sa pipe correspondait exactement au déclin de sa renommée.

L'homme politique dont la tête s'est le plus vendue est incontestablement Henri Rochefort, et de tous ses concurrents en plâtre, nul n'a obtenu autant d'éditions. A son dernier retour d'Angleterre, on le demanda beaucoup encore. En vain essaya-t-on de lui opposer les héros des entreprises lointaines, le général Dodds et le général Duchesne ; en vain fabriqua-t-on beaucoup de Casimir Périer, la baisse ne commença à se dessiner que lorsque survint le buste du Président actuel.

Aujourd'hui, la pipe à la mode est celle qui reproduit les traits de Nicolas II.

On voit donc que la tête de pipe, adroitement consultée, ne ment jamais et qu'elle pourrait constituer un mode de *referendum* bien fin de siècle. Car il ne faudrait pas s'imaginer qu'il puisse venir à l'idée d'un fumeur de ne pas faire un choix judicieux dans le nombre des modèles qui lui sont offerts. Jamais non plus il ne fumera par mépris en la tête d'un adversaire politique. Il n'est pas de l'école de ces guerriers d'antan qui prenaient un sauvage plaisir à boire de l'hydromel dans le crâne de leur ennemi, et il estime que son tabac est un encens qui ne doit brûler que pour les causes justes, dans le fourneau de l'idole elle-même. « Dis-moi ce que tu culottes, je te dirai ce que tu es. »

* * *

Nous pourrions arrêter ici cette étude. Le lecteur veut-il nous permettre d'ajouter quelques mots sur la fabrication de ces pipes ? C'est à Givet que cette industrie prit naissance, au siècle dernier, comme nous l'avons déjà dit. Depuis, elle n'a fait que progresser et elle occupe dans cette région un nombre assez considérable d'ouvriers. Le fabricant, qui doit nécessairement avoir en vue le résultat final de toute opération, est obligé de régler à l'avance ses prévisions de vente. C'est pourquoi les quantités faites sur divers modèles varient beaucoup.

La pipe unie passe par douze mains avant d'être expédiée aux acheteurs de gros ; la pipe à tête émaillée par seize mains. Il y a des ouvriers dont l'unique métier consiste à faire, de sept heures du matin à sept heures du soir, dans les nuances voulues pour la ressemblance, des yeux et des moustaches à des per-

sonnages célèbres. Peintre émailleur pour têtes de pipes! voilà une profession artistique qui n'amènera probablement jamais son homme aux Salons du palais de l'Industrie et du Champ de Mars.

Mais, nous demandera-t-on, est-il permis, sans l'autorisation préalable du personnage intéressé, de le faire « entrer vivant dans l'immortalité »?

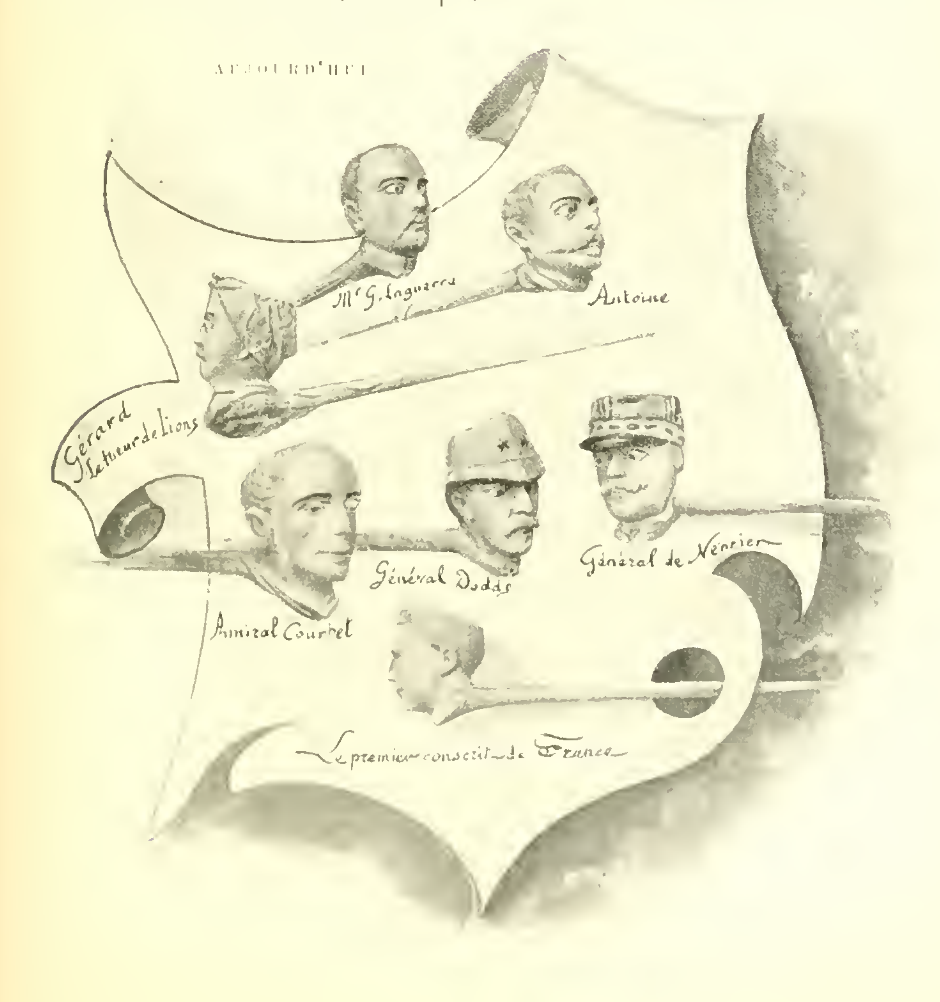
Certes, la chose est contestable et pourrait donner lieu à un intéressant procès. Mais que le fabricant se rassure! Les hommes politiques, de quelque pays qu'ils soient,... même du nôtre, ne pèchent généralement pas par excès de modestie, et s'ils ont quelque chose de commun avec la violette, c'est que, comme elle, ils ne durent souvent qu'une saison; parfois moins.

Aussi, s'est-on toujours passé de leur autorisation pour les livrer au public. Aucun d'eux, depuis plus de cent ans, n'y a trouvé à redire. Jamais une objection n'a été faite. Au contraire, la fabrique a reçu souvent, d'une façon indirecte, des félicitations et, dans plus d'un cas, des demandes à peine déguisées d'entrer dans la collection.

Mais elle ne cède pas aux ambitions vulgaires; dispensatrice de la popularité, elle se montre sévère dans son choix et l'on ne prend place en sa galerie qu'après avoir fait ses preuves.

AMÉDÉE FRAIGNEAU.

AUJOURD'HUI





UN TROUPEAU DE LA RÉGION DU M'ZAB (Sud de la province d'Alger).

LA QUESTION OVINE EN ALGÉRIE

L'Algérie est le pays du mouton; dans la zone fertile du Tell, comme dans la région des steppes du Sud, paissent des troupeaux nombreux; cela est la seule richesse des populations nomades du Sud algérien; on tisse la laine, on boit le lait, on mange la chair; la vente de quelques moutons permet de satisfaire les autres besoins pressants.

La vaste région des steppes du Sud, aussi grande que la France, comprend les Hauts-Plateaux et le Sahara.

Les *Hauts-Plateaux*, malgré leur température excessive, jouissent du climat le plus sain de toute l'Algérie; l'immensité et le charme des vastes horizons qu'ils présentent en rendent le séjour très agréable aux populations indigènes et aussi aux Européens. On y élève de grands troupeaux, qui possèdent dans chaque Cercle des parcours déterminés. Chaque parcours doit comprendre des pâturages d'été et des pâturages d'hiver, avec de l'eau en quantité suffisante. Les moutons passent l'été sur les Hauts-Plateaux et s'en vont hiverner dans le *Sahara;* ils trouvent là des herbes moins savoureuses, mais une température plus clémente; il leur suffit quelquefois de s'arrêter dans les dépressions des chotts où ils paissent des herbes aromatiques exerçant une heureuse influence sur leur santé délabrée; mais quand la saison est trop rigoureuse ils cherchent des abris dans les zones d'alfa; cette plante vigoureuse les protège contre les intempéries; un peu de verdure pousse encore sous ses touffes, et l'on accuse, bien à tort, les misérables moutons de causer des dégâts à une herbe trop dure pour qu'ils la puissent brouter.

Dès les premiers beaux jours on reprend la transhumance, la marche pénible vers les pâturages d'été. Tous les trois ou quatre jours, l'Arabe conduit ses moutons s'abreuver à un r'dir éloigné de quelques lieues; il se rencontre avec d'autres troupeaux; des bandes de chameaux viennent aussi boire à la petite mare; celle-ci ne renferme bientôt plus qu'une eau croupie, piétinée, salie par les excréments et devenue ainsi le véhicule de nombreuses maladies contagieuses et parasitaires.

Elle ne tarde pas d'ailleurs à se dessécher et il faut chercher un autre abreuvoir; ce sont parfois de longues pérégrinations sous une chaleur acca-

blante, suivant un parcours désolé par les passages antérieurs.

Toutes ces vicissitudes sont prévues, et leurs risques sont ceux de chaque année; mais quand survient une sécheresse, la situation devient vraiment terrible. Les moutons succombent par milliers; les malheureux indigènes viennent supplier le gouverneur de les laisser transhumer vers les régions fertiles du Tell, où, cela se comprend, ils sont mal accueillis par les colons sédentaires. Dans certaines années calamiteuses on a compté jusqu'à trois ou quatre millions de morts sur une population de dix millions d'ovins.

Les pertes au cours des hivers rigoureux sont également terribles; pour en donner une idée, il suffit de rappeler que le seul cercle de Tiaret a perdu, pendant l'hiver de 1888-1889, 207 000 bêtes sur un effectif de 430 000, soit environ 50 pour 100.

Pendant les hivers pluvieux et les années humides, l'herbe étant abondante, le prix du mouton baisse considérablement; l'exportation ne laisse pas de grands bénéfices; pendant les longues sécheresses, l'indigène souffre des pertes sans aucune compensation. Sur un effectif moyen annuel de 10 à 11 millions de têtes, on compte en temps normal un million de pertes; quelquefois l'effectif est descendu à 4 500 000; le cercle de Djelfa a vu son troupeau, de 1887 à 1888, tomber de 915 000 têtes à 620 000; puis, en 1889, à 170 000.

A quoi sont dues ces pertes considérables?

A la pénurie des pâturages, au manque d'eau; aux rigueurs de l'hivernage; à de nombreuses maladies contagieuses et parasitaires dont les germes existent dans les eaux; leur énumération serait sans intérêt; que l'on sache seulement combien sont terribles leurs ravages.

Or l'exploitation des troupeaux dans le Sud algérien est, on peut le dire, entièrement entre les mains des indigènes; un trentième seulement est exploité par les Européens; c'est dire avec quels errements il faut lutter, quelles routines il faut combattre, quelle apathie il faut vaincre; cela fait comprendre aussi comment ont avorté les tentatives les mieux conduites dès qu'elles se sont heurtées au fatalisme et à l'insouciance des Arabes.

C'est en 1852 que l'on commença à s'occuper du mouton algérien; sous le gouvernement du maréchal Randon, le vétérinaire principal Bernis fut chargé d'étudier les causes de la non-extension de la population ovine: les agneaux étaient sevrés à un mois et demi à peine; les sujets que leurs qualités et la beauté de leurs formes auraient dû faire conserver, étaient vendus les premiers; pendant la transhumance, les troupeaux souffraient de la soif ou buvaient des eaux souillées; les abris même rudimentaires leur manquaient en toute saison; les Arabes se servaient pour la tonte non de cisailles, mais de faucilles, arrachant ainsi la toison plutôt qu'ils ne la coupaient.

Bernis entreprit de réformer peu à peu ces errements; son but immédiat fut d'améliorer la population ovine en amenant de la métropole des reproducteurs de choix.

Le célèbre mérinos élevé à la bergerie nationale de Rambouillet était, à ce moment, tout indiqué; les Américains et les Australiens venant à notre bergerie s'approvisionner de béliers, on ne pouvait faire autrement que d'essayer en Afrique l'importation de ceux-ci.

En 1856, 15 béliers mérinos de Rambouillet et 600 brebis du pays furent envoyés à Taadmit (50 kilomètres au nord de Laghouat), où l'on pouvait entretenir, grâce à deux sources, des prairies permanentes. Un ancien élève de l'École de Grignon, Geslin, dirigeait ce troupeau; il partait plein d'enthousiasme; à la fin de l'année 11 béliers étaient morts, et lui-même, épuisé par ses fatigues et un climat excessif, succomba au champ d'honneur.

Bernis confia l'entreprise au vétérinaire militaire Durand, qui pendant vingt-six années demeura dans les Hauts-Plateaux, vivant au milieu des tribus, sans viande, sans pain, sans légumes, exerçant un véritable apostolat en faveur de la civilisation française.

Grâce aux efforts de Bernis et de Durand, le mouton algérien put figurer sur nos marchés; et les importations, qui étaient en 1850 de 5033 têtes, en 1855 de 18928, en 1864 de 142000, en 1879 de 750000, dépassent aujourd'hui le million.

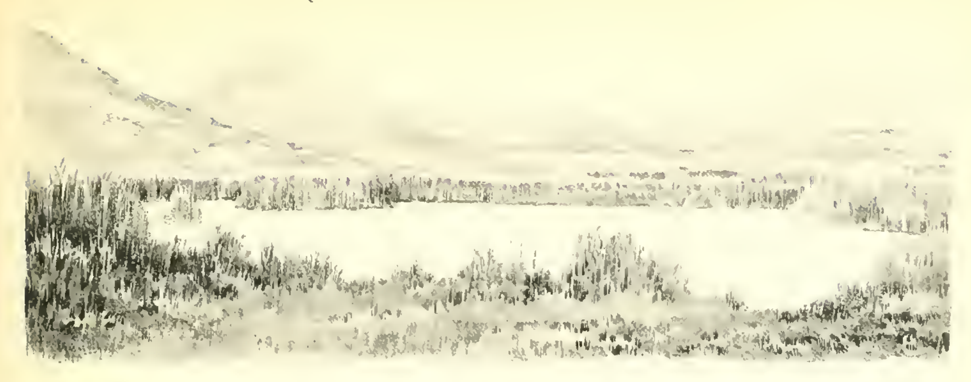
Durand commença par renvoyer dans le Tell les quatre béliers survivants; et après avoir vu succomber pendant l'hivernage 1856-1857 les quatre cents agneaux métis nés en 1856, il demanda à remplacer le mérinos de Rambouillet par le mérinos de la Crau d'Arles. Celui-ci est de petite taille, à grosses cornes, de laine moins fine que le Rambouillet, mais d'une rusticité plus grande; l'accoutumance au climat méridional, la faculté de supporter des sécheresses, de vivre d'herbes courtes, de transhumer sur les montagnes, toutes ces qualités le désignaient à l'attention des améliorateurs.

On envoya donc 60 brebis de la Crau, auxquelles on joignit 36 béliers de Rambouillet. Ceux-ci ayant tous succombé au printemps suivant, on n'importa plus dès lors que des brebis et des béliers provençaux; la bergerie fut transférée à Ben-Chicao, puis à Berrouaghia, d'où on l'amena, il y a une dizaine d'années, à Moudjebeur, où elle est actuellement.

Durand adjoignit à la bergerie une École pratique pour les indigènes; on y enseignait, entre autres choses, l'emploi des cisailles pour la tonte et de la faux pour la récolte des fourrages. Il se mit ensuite à parcourir les tribus, accompagné d'aides indigènes; il pratiquait de la sélection forcée en supprimant tous les sujets mâles de conformation défectueuse ou porteurs de toison mauvaise. Une telle persévérance devait produire



PUITS (Région des Ksour. — Sud de la province d'Alger).



AÏN-OUARKA (Sud de la province d'Oran.)

des résultats heureux; la bergerie fournissait en effet chaque année 150 béliers de choix que l'on disséminait dans les cercles.

La conservation des plus beaux sujets et l'introduction de sang mérinos modifièrent avantageusement les formes de l'algérien ainsi que les qualités et le poids de sa toison. Au début, c'était surtout cette dernière amélioration que l'on avait en vue; on voulait produire beaucoup de laine; la France étant déjà tributaire de l'étranger, on s'efforçait de faire en Algérie, surtout dans l'Algérie du Sud, ce qui avait si bien réussi avec le Rambouillet en Australie et en Amérique.

Aujourd'hui les conditions économiques de la production ovine sont radicalement modifiées; l'envahissement du marché par les laines australiennes a fait baisser le prix de cette marchandise, et les éleveurs algériens comme les éleveurs français ne peuvent lutter avantageusement. D'autre part, la consommation de la viande de mouton augmente sans cesse; les bêtes blanches, les bêtes à laine d'autrefois sont devenues des bêtes de boucherie, et malgré la richesse de son sol, la France ne produit pas assez pour sa consommation. Au Sanatorium et au Marché de la Villette sont amenés chaque semaine plusieurs milliers de moutons russes, hongrois, allemands, etc., dont la qualité égale celle de nos meilleures sortes indigènes. Le Havre reçoit de la Plata et de l'Amérique du Nord des moutons vivants qui, après une traversée longue et fatigante, pèsent en moyenne 60 kilogrammes et donnent 33 à 34 kilogrammes de viande nette. Des compagnies expédient dans des navires aménagés spécialement 10000 à 12000 moutons gelés pesant en moyenne 22 kilogrammes. Rien de tout cela n'est superflu et les arrivages augmentent toujours.

L'Algérie nous expédie plus d'un million de moutons, mais ces moutons ne donnent par tête, en moyenne, que 17 kilogrammes de viande nette. Cela tient pour une part à ce que le mérinos de la Crau étant de petite taille ses produits sont tout juste égaux et même souvent inférieurs de quelques kilogrammes à la moyenne des barbarins purs.

Les frais de transport et d'octroi sont comptés à la tête; on a donc intérêt à fabriquer pour l'exportation des moutons aussi lourds que possible; on en tirera un bénéfice énorme sur les frais généraux.

Alors les moutons algériens pourront lutter sur les marchés avec les étrangers; mais il faut non seulement qu'ils arrivent plus lourds et en plus grand nombre, mais aussi qu'ils arrivent en meilleur état.

Voyons ce qui se passe actuellement :

Les troupeaux de la région du Sud représentent les neuf dixièmes de l'effectif total; pendant les années heu

reuses, ils sortent des pâturages en excellent état, dans de bonnes conditions pour être livrés à la boucherie. Mais pour arriver au port d'embarquement, ils doivent parcourir, sous une chaleur torride, 300, 400, 500 kilomètres même; ils arrivent épuisés; on les entasse sur de mauvais bateaux sans aménagements spéciaux; ils font la traversée sans boire ni manger, et de Marseille leur transport en chemin de fer jusqu'à Lyon ou jusqu'à Paris ne s'effectue pas beaucoup plus confortablement. Voilà pourquoi leur viande n'est pas de première qualité; voilà pourquoi elle cède devant la concurrence des moutons allemands ou russes, ou américains, qui reçoivent tout le long du voyage des soins assidus.

Il convient donc de s'efforcer d'éviter aux troupeaux ces marches longues et pénibles et d'améliorer les conditions du transport maritime; la plus-value de la viande payera largement les frais.

Ce point étant réglé pour ne plus y revenir, reprenons, où nous l'avons laissée, l'étude de l'amélioration de la race ovine algérienne.

***

M. le docteur Viger, ex-ministre de l'agriculture, fut chargé, en 1892, d'une mission en Algérie à l'effet d'étudier sur place la question ovine. Dans le rapport très intéressant et fort documenté qu'il a publié à son retour, M. Viger est amené à penser que les mesures qu'il convient de prendre sont de deux sortes : les unes d'ordre général, applicables à l'ensemble des troupeaux du territoire; les autres d'ordre spécial, réservées à certaines régions dont les productions et le mode d'élevage diffèrent de ceux des régions voisines.

Les mesures d'ordre général doivent avoir pour effet d'assurer la conservation des troupeaux et d'améliorer leur viande :

1° En combinant les saisons de transhumance avec l'état des ressources fourragères des parcours;

2° En constituant des réserves de fourrages et de grains pour les sécheresses et les hivers rigoureux;

3° En pratiquant des irrigations ou créant des points d'eau par le captage des sources ou le percement de puits artésiens;

4° En construisant des abris contre le froid et en permettant aux troupeaux de fréquenter, en hiver, certaines régions boisées;

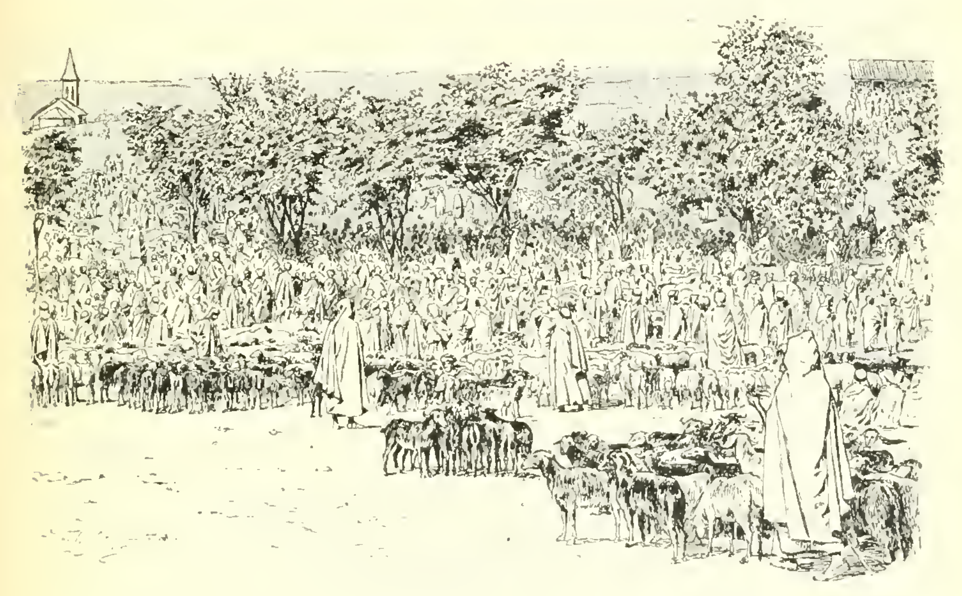
5° En castrant les agneaux et en ne gardant que les béliers les plus parfaits, dans la proportion de 5 ou 6 pour 100 brebis.



UN PARCOURS DU PAYS DE BISKRA

Si toutes les personnes compétentes, agriculteurs, vétérinaires, administrateurs sont d'accord sur les points qui précèdent, il est loin d'en être de même pour la question de l'amélioration par le croisement et du choix de la race ou des races qu'il faudrait employer.

Les uns pensent que le croisement ferait disparaître la rusticité, la résistance au climat et à la fatigue.



L'ARRIVÉE AU MARCHÉ

D'autres affirment que seul le croisement peut augmenter le poids des gigots et des côtelettes du mouton algérien, et que les races mérines sont les meilleures parce qu'en même temps elles rendent la toison plus lourde et plus fine.

D'autres enfin qui veulent fabriquer uniquement de la viande penchent pour les races anglaises, Dishley, Southdown, Kent, Lincoln, dont les Américains du Sud se sont servis pour donner du poids à leurs moutons de boucherie.

Tous sont d'accord sur la nécessité de l'élimination du mouton barbarin à grosse queue. Cet appendice énorme, qui peut peser de 4 à 8 kilogrammes, n'est qu'une masse de graisse molle; cela cause une grande dépréciation se faisant sentir encore sur les métis.

Le croisement, dit M. Viger, ne peut être effectué par les Arabes, qui sont trop enfoncés dans leurs routines et n'ont pas encore les moyens de soumettre les métis à un régime régulier et convenable. On doit, au contraire, encourager ces essais chez les colons des provinces d'Alger et d'Oran, là où la transhumance est limitée et où les cultures sédentaires sont en voie d'extension.

M. Viger écarte pour ce croisement les grandes races anglaises qui sont trop exigeantes et dont l'épaisse couche de graisse siégeant sous la peau devient très gênante dans les pays chauds. Il se montre partisan des mérinos de la Crau et des mérinos améliorés de la Bourgogne et du Soissonnais. « Il faut reprendre, dit-il, l'œuvre si bien commencée par Bernis, et, après avoir préparé le terrain par l'adoption des mesures indiquées plus haut, persévérer dans les efforts, et ne pas se livrer à des tentatives isolées sous peine de faire œuvre vaine. »

*
* *

Nous voici arrivé à la période actuelle; nous allons enregistrer de nouveaux efforts, de nouvelles enquêtes; et nous constatons que si la question du mouton a fait quelques progrès dans les régions fertiles du littoral et du Tell, elle demeure entière pour les régions des Hauts-Plateaux et du Sahara.



BREBIS ET BÉLIER DE LA RACE DE CHELLALA

(Confins des provinces d'Alger et d'Oran. — Ces moutons sont les meilleurs de toute l'Algérie.)

Ici se place l'apparition d'un travail considérable publié sous les auspices de M. Cambon, gouverneur général de l'Algérie, et intitulé « le Pays du mouton; les conditions d'existence des troupeaux sur les Hauts-Plateaux et dans l'extrême Sud ».

M. Cambon a fait étudier :

1° La nature et la constitution géologique du sol; les points d'eau et leur amélioration; le débit des sources et la qualité de l'eau; la profondeur des puits; la création de nouveaux points d'eau;

2° La superficie des pâturages; la nature des plantes propres au pacage; le nombre de moutons que chaque pacage peut entretenir.

Les géologues et les ingénieurs se sont occupés de la première partie; la seconde est du domaine des botanistes et des zootechniciens. Les hygiénistes et les vétérinaires se chargeront de rechercher les remèdes aux pertes énormes causées par le manque de soins et les épidémies.

Cette enquête magistrale a permis de se rendre compte des problèmes multiples que soulève la question du mouton.

La grande préoccupation doit être de multiplier les réserves d'eau; ce n'est pas tant la nourriture qui manque, c'est surtout l'eau; d'excellents pâturages sont délaissés parce que les moutons n'y trouvent pas à boire. C'est pourquoi l'on a déterminé avec tant de soin les endroits où les forages permettront de recueillir une suffisante quantité d'eau.

L'apparition de ce travail marque une des grandes étapes de l'amélioration du troupeau algérien; celle-ci va entrer dans une phase active après les tâtonnements coûteux qui, depuis la conquête,



PATRE MUNI DE LA « GUERBA » POUR ABREUVER SON TROUPEAU

n'ont abouti qu'à une augmentation insignifiante de la population ovine. La seule réduction de la moitié des pertes permettra d'exporter annuellement un supplément de 500 000 têtes qui trouveront en France un écoulement certain.

Après avoir réduit la mortalité, on essayera d'augmenter le nombre des sujets ainsi que leur poids moyen. Nous allons présenter, comme conclusions de ce long exposé, les mesures qui sont proposées :

1° L'amélioration des cultures est à la base de tout progrès dans la production du bétail. Pour avoir un bon troupeau il faut le bien nourrir, toujours, en toute saison, avec des pâturages et des aliments de réserve. Ce dernier point n'étant pas réalisable facilement et immédiatement, on commencera par récolter quelques excédents de fourrage, et par mettre en défense les pâturages à plantes vivaces des Hauts-Plateaux afin de permettre à ces plantes de se multiplier les années humides, quand les troupeaux trouvent assez de nourriture ailleurs ;

2° La nécessité de créer de nouveaux points d'eau sur des parcours non épuisés est tellement évidente que l'on ne peut que souhaiter la prompte réalisation du vaste projet de M. le gouverneur général. L'aménagement des puits, sources et mares, déjà existants s'impose en raison du rôle que jouent ces eaux comme réceptacle des germes de maladies infectieuses ;

3° La sélection, le choix des reproducteurs, est la seule méthode qui puisse être mise en pratique sur les troupeaux des indigènes, en admettant que l'on puisse triompher de leur insouciance et de leur imprévoyance. Elle ne nécessite pas de frais d'acquisition d'animaux d'élite ; elle met à l'abri des risques de l'acclimatement. Elle convient aussi aux petits colons qui disposent de peu de capitaux. Cette manière de faire a seulement le défaut d'être lente et d'exiger une persévérance et une continuité d'efforts rendant indispensable la surveillance administrative ;

4° Nous pensons qu'en ce qui concerne le croisement il faille se montrer réservé. Pratiqué sur les troupeaux des riches colons, possédant de vastes pâturages et des cultures régulières, il peut donner de bons résultats ; encore faut-il que la race importée soit convenablement choisie. Le Rambouillet est éliminé, ainsi qu'on l'a vu ; restent les mérinos de la Crau, bien que petits, et les gros mérinos soissonnais et bourguignons, dont on n'a pas à se plaindre. Depuis quelque temps on essaye des béliers ayant un quart de sang de la race anglaise Southdown et trois quarts de sang de mérinos de la Crau ; les résultats semblent encourageants ;

5° L'installation de bergeries com

munales a pour but de fournir aux propriétaires des reproducteurs de choix, tant de la race du pays que des races importées que nous venons d'indiquer. Cela est un excellent moyen d'accélérer l'amélioration.

*
* *

Et à quel chiffre s'élèvera l'effectif du troupeau algérien, quand tout ce programme aura été réalisé ?

Le bénéfice qui résultera de la réduction des pertes sera déjà important. Il sera sage de ne compter ensuite que sur une augmentation de deux à trois millions de têtes ; ce qui représenterait déjà un capital de 20 à 30 millions de francs se renouvelant sans nouveaux frais tous les trois ou quatre ans.

Un renouvellement plus rapide pourra être obtenu, si les Algériens comprennent que leur pays doit rester un pays *d'élevage* plutôt que d'essayer de devenir un pays *d'engraissement*. Les moutons africains, qui sont demeurés quelques semaines dans la région méridionale et qui sont présentés sur le marché de Paris sous le nom « d'africains de réserve », valent beaucoup plus que ceux venus directement d'Alger. Si les engraisseurs du Midi étaient assurés de trouver dans le mouton algérien amélioré un bon transformateur de fourrages, ils lui feraient une large place et chacun y trouverait son compte : l'éleveur colonial en vendant facilement ses jeunes sujets encore maigres ; l'engraisseur en utilisant ses réserves de nourriture.

Il est, aux transactions de cette nature, un obstacle dont nous devons dire quelques mots.

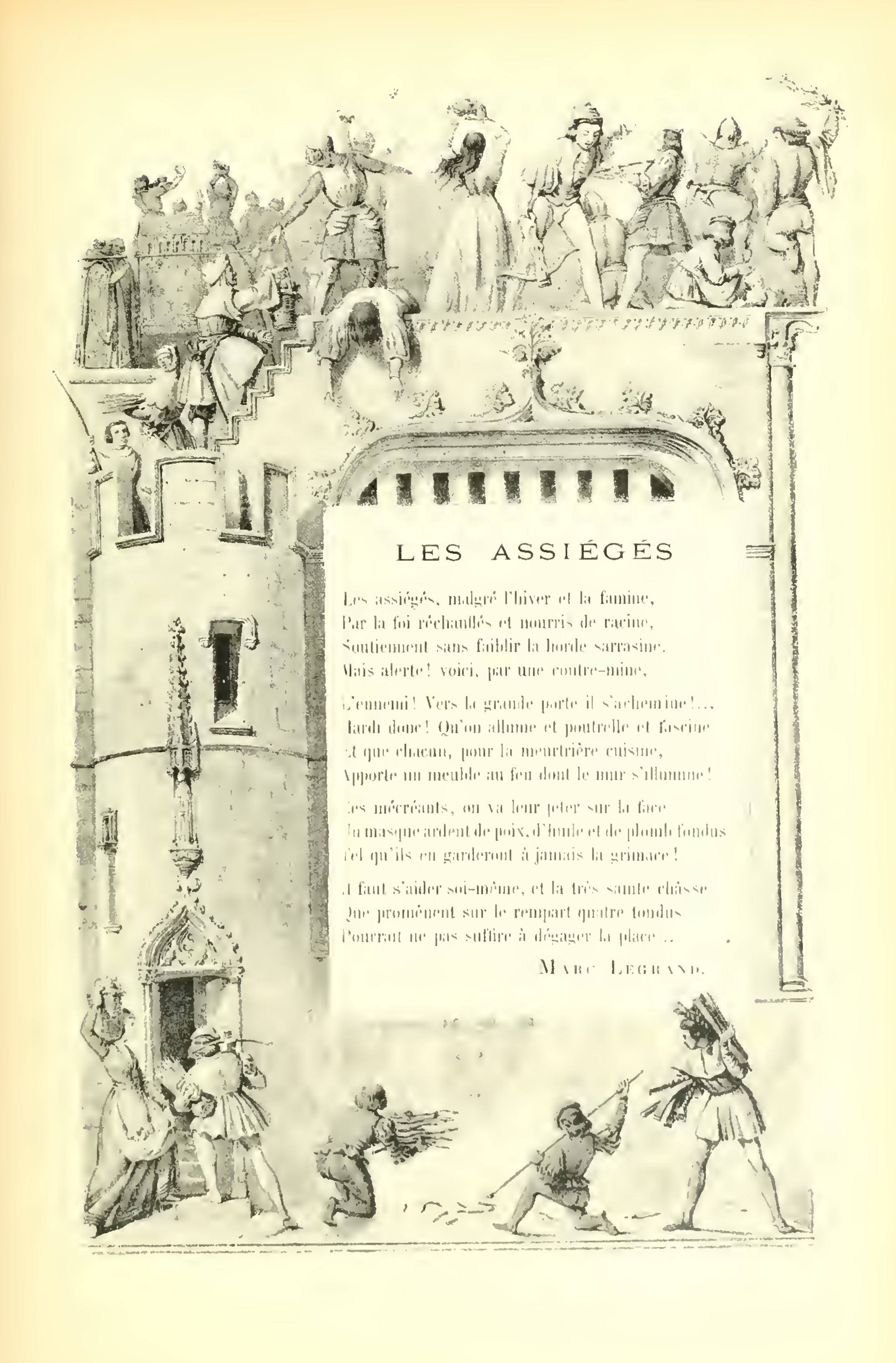
La *clavelée*, objet de tant de discussions et de mesures sanitaires, sévit fréquemment sur le troupeau algérien ; elle est pour lui bénigne ; mais les moutons africains importés en France transmettent l'affection à leurs congénères du Midi qui en souffrent beaucoup. Les risques dus à cette contagion possible restreignent les importations. Or, bien que la clavelisation préventive ne soit pas obligatoire, les éleveurs ont intérêt à la faire pratiquer, afin de couper court à toutes les difficultés qu'ils rencontrent à l'embarquement. Lorsque l'immunisation contre la clavelée sera généralisée, le commerce s'étendra librement et les agriculteurs feront bon accueil aux moutons indemnes et inoffensifs.

L'Algérie doit donc s'efforcer de produire un bon mouton, sans entreprendre de le pousser vers le gras. La nature du climat, le régime des troupeaux ne sont pas compatibles avec une solution économique du problème de l'engraissement ; celui-ci sera fructueusement résolu par les agriculteurs de la métropole ; de cette association, de cette division du travail économique, il faut attendre beaucoup.

P. Dechambre.



TROUPEAU EN MARCHE SUR LES HAUTS-PLATEAUX



LES ASSIÉGÉS

Les assiégés, malgré l'hiver et la famine,
Par la foi réchauffés et nourris de racine,
Soutiennent sans faiblir la horde sarrasine.
Mais alerte! voici, par une contre-mine,

L'ennemi! Vers la grande porte il s'achemine!...
Hardi donc! Qu'on allume et poutrelle et fascine
Et que chacun, pour la meurtrière cuisine,
Apporte un meuble au feu dont le mur s'illumine!

Ces mécréants, on va leur jeter sur la face
Un masque ardent de poix, d'huile et de plomb fondus
Tel qu'ils en garderont à jamais la grimace!

Il faut s'aider soi-même, et la très sainte châsse
Que promènent sur le rempart quatre tondus
Pourrait ne pas suffire à dégager la place...

Marc Legrand.



LA PRISE DE NARBONNE

L'échelle est au créneau. La hache bat la herse
Dont le chaînon oscille au-dessus du fossé.
Le sang brusque jaillit sous le heaume faussé.
La masse abat, l'estoc tranche, la lance perce.

La flèche vibre au dur écu qu'elle traverse.
Le râle du mourant suit le cri du blessé.
Francs et Sarrasins font le tumulte pressé
De la mer sous le vent, des arbres sous l'averse...

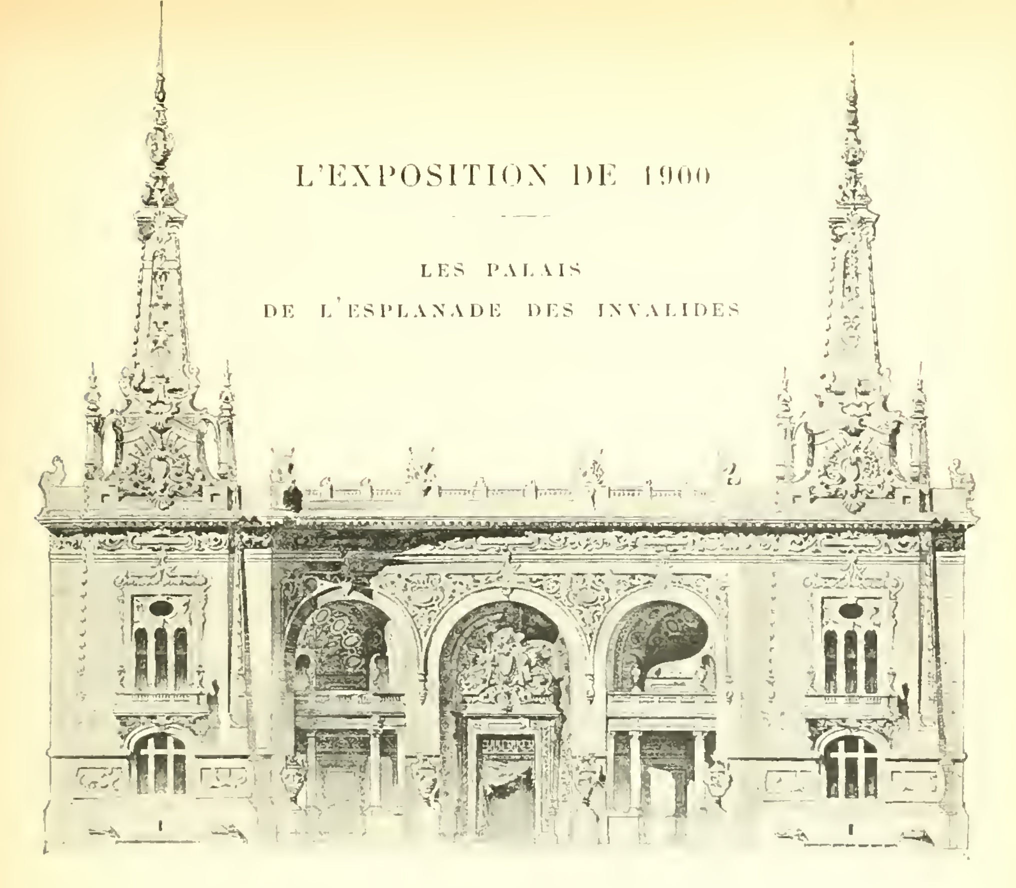
Mais Mahon cède enfin! Aimeri triomphant
Dresse l'enseigne et sonne au roi de l'olifant.
Charles, piquant des deux, dans les murs se dépêche

D'entrer et, le combat ayant été fort chaud,
Les bons barons n'ont plus d'autre souci bientôt
Que vin rouge, pain blanc, chair salée ou chair fraiche

MARC LEGRAND.

L'EXPOSITION DE 1900

LES PALAIS DE L'ESPLANADE DES INVALIDES

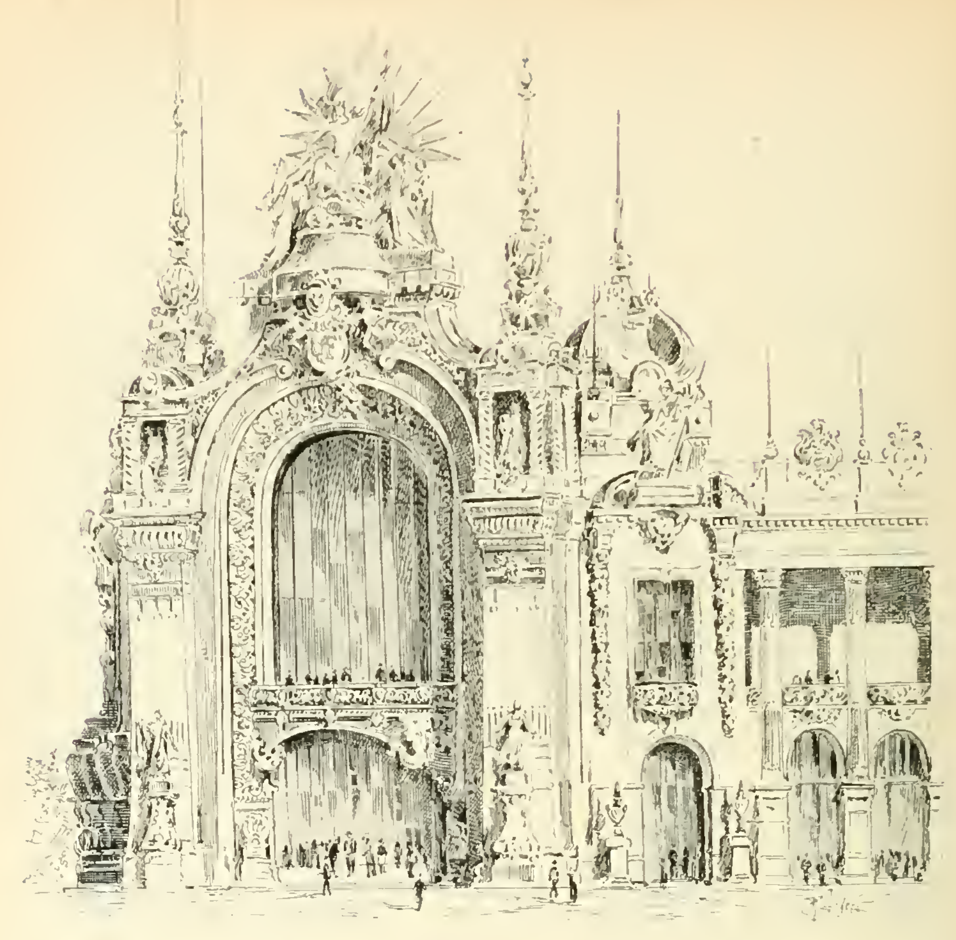


PALAIS DU MOBILIER ET DE L'HABITATION — FAÇADE LATÉRALE

Une des caractéristiques de l'Exposition de 1900, qui lui donne un cachet particulier et la différencie complètement de ses devancières, est qu'elle se trouve très rapprochée du centre de la capitale; aux dernières grandes manifestations internationales, le Champ de Mars constituait le centre d'attraction; et, bien qu'en 1889 l'esplanade des Invalides eût été englobée, il n'en était pas moins vrai que tout l'attrait se portait vers les parages de la Tour Eiffel; l'esplanade ne présentait qu'un intérêt de deuxième ordre; on se souvient qu'on y avait relégué des bâtiments disparates et construits sans ordre; il semblait qu'on avait déversé en cet endroit le trop-plein de l'Exposition, c'est-à-dire tout ce qui n'avait pu trouver d'emplacement au Champ de Mars.

En 1900, c'est aux Champs-Élysées que la foule se portera surtout; la curiosité sera excitée par les aménagements de l'avenue Nicolas II et du pont Alexandre III; les merveilleux palais retiendront l'attention générale, et leur contenu, les Beaux-Arts, qui constitue le meilleur lot des objets exposés, contribueront à donner à ces jardins et à ces édifices la première place dans l'admiration du public.

L'esplanade des Invalides profitera de cet engouement et, naturellement, les visiteurs qui auront parcouru les salles des grand et petit Palais traverseront le pont et se répandront dans les galeries des Palais construits sur cette place. Ici aussi, nous verrons des ouvrages d'art, mais d'un art spécial qui, pour être moins relevé que la peinture et la sculpture, n'en auront pas pour cela moins d'attrait, nous voulons parler



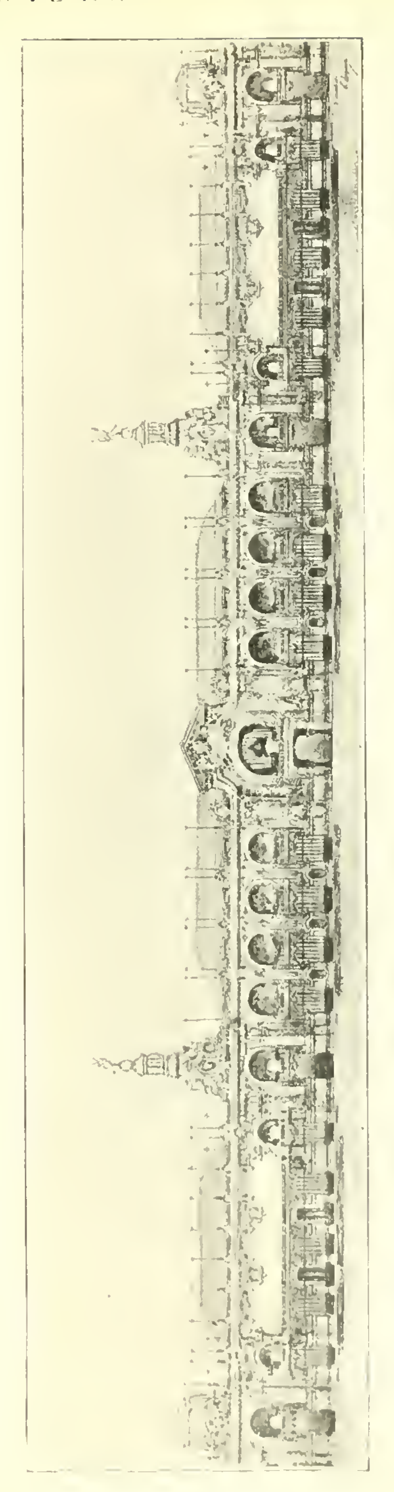
PORCHE CENTRAL DU PALAIS DES MANUFACTURES NATIONALES

de l'art de l'habitation et de la rue. On sait quels merveilleux progrès ont faits depuis dix ans les industries du mobilier et des installations intérieures de nos maisons, et quels soins on apporte aujourd'hui au confort dans lequel nous voulons désormais vivre; il s'est produit une révolution complète de ce côté, aussi l'attrait de tous ces palais qui nous montreront les merveilles du travail du bois, les tours de force de la forge du fer, les variétés infinies d'exécution de la céramique et du verre, sera immense: tout ce que l'ingéniosité de nos artistes et des artisans étrangers a pu concevoir se trouvera réuni dans les galeries de l'Esplanade. Il importait de créer pour un tel sujet un cadre digne de ses auteurs, aussi n'a-t-on rien épargné pour donner aux monuments toute l'ampleur désirable et les seuls noms des architectes qui ont été chargés de l'exécution est une garantie de succès.

Une autre raison commandait de tenter sur l'Esplanade un beau déploiement de palais, et cette raison a conduit également les organisateurs de l'Exposition à donner à ces édifices un plan d'ensemble, de façon que le tout se tienne bien, que les palais soient tous à leur bonne place, qu'aucun d'eux, par un luxe trop pompeux, ne vienne faire du tort à ses voisins; on sait, en effet, que

les aménagements des Champs-Élysées et du pont procèdent d'une idée générale, qui était de construire une voie nouvelle suivant le prolongement de l'axe de l'Esplanade. Il y a là un décor d'ensemble qu'il fallait ménager : les grands palais forment un premier plan à ce tableau et le point final, le dôme de Mansart, semble dominer toute la composition par sa flèche élevée; le pont, avec ses pylônes, forme des touches intermédiaires qui conduisent l'œil des palais au dôme, ils sont des points de repère qui étagent l'intérêt, de façon à ne pas former de sauts brusques à la vision. Il importait donc que les palais des Invalides contribuassent par leur ensemble à ce décor général, il fallait que leur ordonnance fût calculée pour augmenter l'effet décoratif cherché; aussi, quand on a fait appel aux différents architectes, on leur a donné un plan d'ensemble sur lequel ils devaient marcher; c'était un canevas à mailles serrées dont ils ne devaient point sortir.

Au premier plan, nous avons le palais des Manufactures nationales; il se compose de deux bâtiments indépendants, mais absolument pareils et symétriques; ils possèdent l'un et l'autre une façade sur le quai et font un retour en angle droit sur l'Esplanade, les coins formés sont même l'occasion de porches importants dont nous reparlerons plus loin; ces façades, sur la place, sont construites en regard l'une de l'autre et embrassent un grand jardin construit entre elles deux ; par un quart de cercle, elles viennent se rejoindre aux palais contigus construits en bordure d'une avenue qui tient tout le milieu de l'esplanade. Ces deux derniers palais, qui sont situés en face l'un de l'autre, s'étendent jusqu'à l'extrémité de la place où ils viennent se raccorder au palais du Mobilier, élevé le long de la rue de Grenelle. Le palais du Mobilier est conçu suivant la même idée que le palais des Manufactures nationales, c'est-à-dire que, comme lui, il se compose

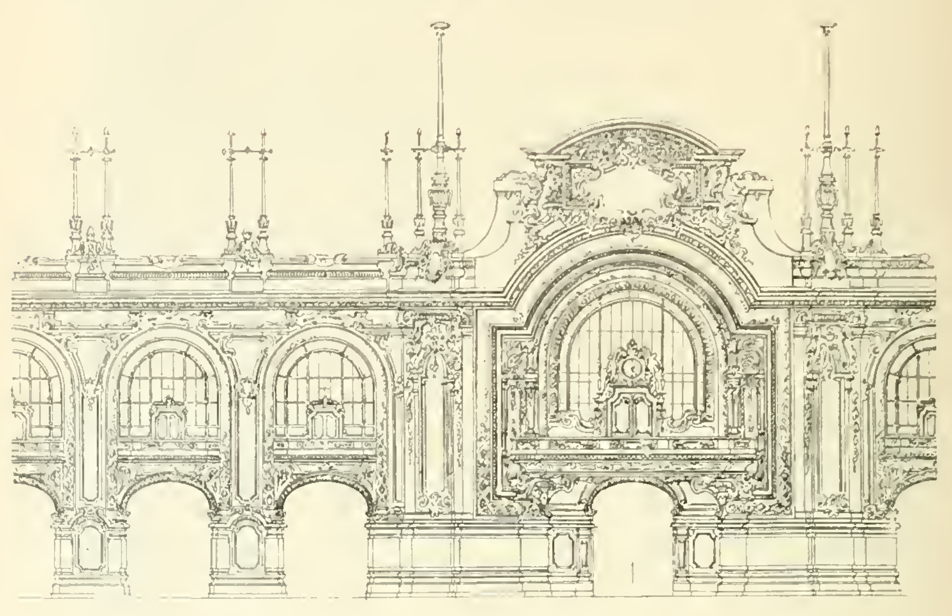


PALAIS DES INDUSTRIES DIVERSES — CÔTÉ DE LA RUE DE CONSTANTINE

de deux pavillons égaux et en tous points pareils.

Une difficulté s'était présentée pour la construction du palais des Manufactures nationales. On sait que la Compagnie de l'Ouest a obtenu, il y a longtemps, la concession d'établir une grande gare sur l'esplanade des Invalides; cette faveur lui fut accordée avant même qu'il fût question de l'Exposition, puisque, dans le cahier des charges primitif entre la Compagnie et la Ville, il était stipulé que le chemin de fer construirait à ses frais un pont nouveau sur la Seine, dans le prolongement de la rue de Constantine; le plan de l'Exposition vint démolir cette clause et la Compagnie dut verser à la caisse de l'Exposition la somme représentant la valeur en travail pour qu'elle fût affectée à la construction du pont Alexandre III.

Pour différentes raisons que nous n'abordons pas, car elles nous feraient sortir du cadre de cette étude, la Compagnie du chemin de fer traîna en longueur les travaux d'établissement de sa gare souterraine, de sorte que ce retard faillit, un instant, compromettre l'Exposition elle-même; si la gare n'avait pas été terminée en temps, il devenait impossible d'édifier les palais qui devaient la recouvrir, on n'aurait pas pu alors être prêt pour le jour de l'inauguration. D'autre part, la couverture de la tranchée, établie en poutres métalliques était calculée pour supporter une chaussée ordinaire et le mouvement courant des piétons, mais non pour recevoir des constructions importantes en fer et en staff d'un poids considérable. Finalement, tout le monde s'entendit, la Compagnie poussa ses travaux activement, elle établit à l'endroit des palais de grandes poutres de $1^{m}.80$ de hauteur; les architectes de l'Exposition montrèrent un zèle infatigable et aujourd'hui la situation est sauvée; les palais sont presque terminés, il ne reste plus qu'à s'occuper de la décoration extérieure; les galeries intérieures sont achevées, les exposants peuvent envoyer leurs produits quand ils voudront.



PARTIE CENTRALE DU PALAIS — COTÉ DE LA RUE DE CONSTANTINE

Ainsi que nous le disions, ce palais

des Manufactures nationales est composé de deux parties symétriques et pareilles; toutefois ses auteurs, MM. Toudoire et Pradelle, ont donné à la décoration le rôle d'indiquer que le palais de gauche était réservé aux produits français, tandis que celui de droite était appliqué aux produits étrangers. Ceci provient de ce que, si le palais qui porte une dénomination qui semblerait lui donner une attribution exclusivement nationale, il arriva que, par suite du nombre de demandes d'exposants qui augmentait chaque jour, il a fallu lui changer sa destination; les manufactures de Sèvres et des Gobelins enverront bien leurs produits, mais ceux-ci n'absorberont pas la surface entière, puisque, au contraire, ils n'en prendront qu'une fraction relativement très faible: tout le reste sera attribué aux sections de l'ameublement, ainsi que tous les autres palais de l'esplanade. Aussi les écussons qui décorent la façade de gauche rappellent-ils les grandes villes de France, et ceux du côté droit, les grandes villes des pays exposants; le porche d'angle du palais (côté Constantine) sera dominé par un grand groupe décoratif représentant la *France industrielle*, par d'Houdain, et celui qui lui est symétrique est dominé par une allégorie de Peynot, montrant la *France accueillant les Nations*.

Les façades sont établies avec un rez-de-chaussée et un étage; les galeries découvertes seront garnies de colonnes claires se détachant sur un fond très coloré, de façon que la silhouette se dessine de loin et soit aperçue de l'autre rive de la Seine. Quant aux porches, ils sont construits suivant la règle qui semble être de rigueur pour l'établissement d'un motif de ce genre à notre époque: une grande baie en plein cintre est encadrée par une ornementation très riche et surmontée par un motif de sculpture décorative; un grand balcon coupe la baie dans le sens vertical et sert de *loggia* sur laquelle les visiteurs pourront s'arrêter et se reposer agréablement des fatigues de leur promenade à travers les galeries.

Une particularité intéressante des façades est l'existence d'un large balcon



PALAIS DES INDUSTRIES DIVERSES
CÔTÉ DE LA RUE FABERT
MOTIF DE DÉCORATION DU PORCHE CENTRAL

découvert avec mur de fond; ces deux balcons sont situés en face l'un de l'autre, et chacun des deux murs contre lesquels ils sont établis est composé de trois panneaux décoratifs; du côté Constan

tine, ils représentent les œuvres de beauté dues au travail du bois, de la pierre et de la céramique; du côté Fabert, ils se reportent à l'industrie du métal ouvré, des tissus et du livre.

Les deux ailes de ce Palais qui se trouvent sur la rue du milieu de l'Esplanade sont plus particulièrement consacrées aux manufactures nationales, du côté gauche aux tapisseries des Gobelins et, du côté droit, à la manufacture de Sèvres; aussi voyons-nous extérieurement de grandes peintures décoratives embrassant toute la surface de la façade et entourant les baies; elles représentent, l'une la *Tapisserie*, l'autre la *Peinture*.

Ce Palais, qui fait le plus grand honneur à ses auteurs, est tout en façade; il n'a presque pas de profondeur, car tout l'emplacement situé derrière lui est réservé à la gare et aux services du chemin de fer de l'Ouest. Il semble former par son évasement une grande cour ouverte; l'œil perçoit admirablement l'ensemble de l'architecture, qui se trouve ici merveilleusement avantagée.

Nous ne saurions en dire autant pour les deux Palais édifiés le long de l'avenue centrale de l'Esplanade; cette voie n'a que 40 mètres de largeur, et chaque Palais s'étend sur un développement de 230 mètres; on conçoit que ces conditions de perspective sont déplorables pour ces monuments. Aussi les architectes qui en ont été chargés n'ont pas cherché à dessiner des palais ayant une tenue d'ensemble : cela aurait été peine perdue, puisque jamais l'œil ne pourra percevoir d'un seul coup toute l'élévation du monument; quand il la verra, ce sera d'une des deux extrémités de la rue, et alors tous les motifs se reporteront les uns sur les autres; cette perspective fuyante ne peut donner une idée nette de l'architecture générale. Ce qu'il fallait, c'était provoquer beaucoup de mouvement aux lignes, créer des plans différents et des hauteurs à des cotes variées, de façon à ne permettre aucune monotonie, soit dans le sens vertical, soit dans le sens horizontal.



LA VERRERIE — FRISE DU PALAIS DU MOBILIER ET DE L'HABITATION
(M. Damé, sculpteur.)

Ces deux palais sont semblables, car ils sont établis sur les mêmes plans; les points hauts ont été prévus suivant les mêmes axes; les fenêtres, loggias, balcons, sont installés en regard avec les mêmes dimensions; malgré cela, chacune des deux architectures a son cachet à part; et, si les deux monuments se ressemblent comme grandes lignes quand on les compare, ils produisent cependant des impressions totalement différentes.

MM. Larche et Nachon, qui édifient le palais situé du côté de la rue Fabert, font un monument des plus gais et des

plus variés ; la couleur et l'ornement y jouent un rôle considérable, toute la décoration a été empruntée à la floraison, de tous les côtés nous voyons des motifs qui surprennent par leur nouveauté ; ainsi les colonnes du rez-de-chaussée sont couronnées par un chapiteau qui n'appartient à aucun style, il est composé d'un bouquet qui s'enroule, du plus charmant effet ; il y a dans toute cette architecture une recherche de motifs inconnus auparavant qui est fort heureux et qui servira sûrement de thème et de modèles aux constructions à venir.

Le palais de M. Esquié ne sera pas aussi coloré que son voisin d'en face, l'architecte voulant conserver à son monument l'apparence du plâtre, qui constitue le principal élément de la construction ; il y aura pourtant des touches de couleur dans l'ornementation, mais elles seront extrêmement sobres et rares.

Le palais du fond de l'Esplanade est très intéressant par sa forme et sa disposition ; il se compose de deux parties indépendantes, mais pareilles, séparées par une cour circulaire sur laquelle s'élèvent deux façades arrondies ; l'im-



LA VERRERIE — FRISE DU PALAIS DU MOBILIER ET DE L'HABITATION

(M. Damé, sculpteur.)

Les grands motifs de sculpture du palais sont dus à M. Larche, le frère de l'architecte.

La fantaisie règne avec moins d'intensité dans le palais de M. Esquié, qui fait face au précédent ; toutefois, la monotonie en sera absolument exclue ; l'architecte a cherché à supprimer autant que possible, sur la façade, les lignes horizontales au profit des lignes verticales ; les baies du rez-de-chaussée et celles de l'étage sont encadrées d'un motif général qui part du bas et gagne presque le chapiteau supérieur ; cette disposition, qui est fort heureuse, enlève au palais l'impression de longueur due à ses 230 mètres de développement, il lui donne plus de hauteur ; l'œil accompagne mieux l'édifice d'une extrémité à l'autre.

pression qu'on aura sera nouvelle et très heureuse ; nous voyons pour chacune de ces deux façades trois portiques surmontés d'un grand chapiteau avec deux campaniles très élevés aux extrémités ; la disposition en arc de cercle permettra aux visiteurs de fouiller derrière les appuis des portiques et de percevoir la décoration intérieure de la galerie couverte qui est construite derrière.

Les campaniles servent également à la décoration de la façade située sur la rue de Grenelle, en regard de l'hôtel des Invalides. Sur chacune de ces deux nouvelles façades, nous avons une grande frise en terre cuite, ou plutôt qui semble être de terre cuite, grâce à de la couleur : l'une d'elles est due à M. Damé et l'autre à M. Frère ; elles représentent les industries de la céra



FRONTON ET PORTE
DU PALAIS
DES INDUSTRIES DIVERSE
CÔTÉ FABERT

mique et du verre; elles sont fort belles et constituent la décoration principale de l'édifice; tout le reste paraît être un encadrement de ces motifs.

Quand l'Exposition sera terminée, tous les palais de l'Esplanade seront démolis; ils ont d'ailleurs été construits en matériaux fort légers et provisoires; si les palais sont édifiés à l'aide de fermes d'acier qui pourraient défier bien des années, les façades sont toutes établies en staff et plâtre appliqué sur des panneaux en menuiserie; telle belle colonne qui semble être d'un beau marbre n'est autre chose qu'une croûte légère d'enduit sur laquelle des ornemanistes ont passé des couches de couleur; tous ces murs qui paraissent être de la pierre ou des matériaux solides ne sont que des applications de plâtre sur un treillage léger de métal; deux ou trois hivers sur cette architecture de volige suffiraient pour l'effriter et la démolir.

Une chose toutefois ne disparaîtra pas, et ce sera la meilleure : le souvenir de tous ces beaux palais auxquels les architectes ont donné tant d'efforts et de génie restera impérissable. On peut dire, et être sûr de ne pas se tromper, que la plus belle part du succès de l'Exposition de 1900 reviendra aux éminents artistes qui l'ont construite; et dans quelques mois, alors que Paris sera rempli d'étrangers venus de tous les coins de la terre, ce qu'ils applaudiront le plus chez nous, c'est cet art qui est notre apanage incontestable, et ce bon goût français qui sait produire des chefs-d'œuvre avec des riens; un peu de plâtre entre les mains de nos artistes, et il en sort des merveilles; c'est que ceux-là possèdent en eux ce feu sacré, qu'on ne saurait retrouver ailleurs, qui leur permet de concevoir les plus belles choses; pour les exécuter et leur donner une existence palpable, il suffit de la volonté, d'une direction supérieure bien inspirée... et de l'argent.

Louis de Caster.



UNE « DERNIÈRE »

Ce fut une émotion dans tout Paris, dans toute la France, à l'étranger même, quand la nouvelle se répandit de la très grave maladie de Marc Vaudreuil. A quarante-cinq ans, en pleine gloire, l'illustre auteur des *Invincibles* — pour ne citer qu'un de ses romans les plus célèbres — allait-il être enlevé à l'admiration de ses contemporains? Devait-il si brusquement disparaitre, cet homme d'exception, à qui la nature libérale semblait avoir voulu tout donner : beauté, élégance, esprit, et, plus encore, ce charme singulier qui émanait de son œuvre et de son être et lui avait, dès ses débuts, assuré la conquête des cœurs féminins? La liste de ses bonnes fortunes était longue, en effet, et le « mille et trois » de don Juan avait été par lui sans doute atteint, sinon dépassé.

Romans appréciés à la fois des artistes et du grand public, pièces qui avaient été autant de triomphes, l'Académie à quarante ans, tout avait réussi à Vaudreuil, tout — excepté le mariage. Très jeune, pauvre et inconnu, il avait eu la sottise de s'amouracher d'une orpheline d'humble condition, sans fortune, et — sottise plus grande encore et plus durable — il l'avait épousée. De cette union était née une fille.

Absorbé par sa vie d'ambition, de travail et de satisfactions égoïstes, Vaudreuil ne s'était guère occupé de la mère et de l'enfant. La première, peu instruite, modeste, nullement brillante, ne flattait point sa vanité; la seconde, effacée comme sa mère, timide comme elle, peu jolie, ne tenait qu'une bien petite place dans le cœur et dans la vie de l'écrivain. Il lui en voulait presque, inconsciemment, de ne posséder point l'éclatante beauté que devait avoir de droit la fille d'un homme tel que lui. Plus sa rapide gloire prenait de l'essor, plus il devenait célèbre, plus le fossé se creusait entre Vaudreuil et les deux femmes. Dans le monde, on fêtait Vaudreuil, on invitait Vaudreuil, Vaudreuil seul comptait. Mme et Mlle Vaudreuil passaient pour sauvages, menaient une existence à part. On ne les « voyait » pas, Vaudreuil ne les « sortait » jamais. Deux Cendrillons.

Et pourtant, en ces âmes simples et aimantes, quel dévouement, quelle tendresse pour l'ingrat qui les négligeait! Quelle joie à chaque nouveau succès qui augmentait encore l'éclat du triomphateur et l'obscurité des pauvres ignorées! Quelle sollicitude pour rendre la maison agréable à ce grand enfant égoïste que les années n'assagissaient point! Elles souffraient profondément; mais jamais une plainte, jamais un reproche. Moins par dignité que par tendresse, elles s'étaient résignées à leur rôle secondaire et, malgré tout, chérissaient Vaudreuil. Elles, les régulières de la vie, ne subissaient-elles pas, comme les autres, l'ascendant délicieux de ce charmeur, qu'on aurait dû haïr, qu'on était forcé d'aimer?

Aussi, dès que la maladie prit un caractère grave, les deux femmes furent-elles affolées. L'idée de ne plus voir celui qui cependant les avait tant négligées leur semblait inadmissible. Elles sortirent de leur rôle passif pour entrer en lutte contre le danger. Avec l'assidu dévouement des femmes aimantes — et celui-là dépasse tous les autres — elles entourèrent le malade d'une sollicitude inlassable, toujours en éveil.

Elles passèrent les nuits, appelèrent les plus fameux docteurs. Peine inutile! Vaudreuil expira après dix jours de souffrances.

Jusqu'au bout, il conserva sa lucidité d'esprit. Jusqu'au bout aussi, il resta tel qu'il avait été toute sa vie. Son orgueil, sa sécheresse de cœur ne désarmèrent point. Conscient de son état, il se préoccupa uniquement de sa gloire. Il ne parlait que de ses œuvres, de celles qu'il avait écrites, de celles qu'il rêvait d'écrire encore. Dans la mort même, il voulut que cette gloire ne fût pas oubliée. Avec un sang-froid digne de préoccupations plus hautes, il régla le détail de ses funérailles. Il les voulut fastueuses : des panaches, des couronnes, des discours. Il indiqua les invitations à faire, les noms de gens célèbres qu'il connaissait à peine, mais qu'il voulait que l'on convoquât, comme pour une fête. Quant aux deux femmes qui l'avaient adoré, satellites obscurs évoluant autour de la rayonnante planète, à peine eut-il pour elles, au moment suprême, un merci, un serrement de main. A celles qui lui avaient tout donné il ne donna rien de lui, rien.

* * *

Et, comme il l'avait désiré, les funérailles furent superbes. Les journaux les avaient annoncées avec force détails. Les articles nécrologiques pleuvaient. Tous s'accordaient à célébrer le grand auteur disparu, à regretter cette fin prématurée, qui privait le public de tant de chefs-d'œuvre futurs. L'Académie leva sa séance en signe de deuil. Les jeunes Revues, dures jusqu'ici à l'auteur arrivé et consacré, rendirent, avec d'insignifiantes réserves, hommage à celui qu'elles attaquaient la veille. Mais, en ce concert d'éloges posthumes, on eût vainement cherché une note attendrie, un regret sincère. On glorifiait

l'écrivain ; l'homme était oublié. Et de fait, Vaudreuil, égoïste et vaniteux, avait de nombreux admirateurs, mais ne comptait pas un ami.....

Le matin, devant la maison mortuaire tendue de noir, les couronnes arrivent en des fiacres bruyants, s'amoncellent, débordent sur le trottoir. Aux fenêtres voisines, des têtes curieuses se montrent : valets de chambre interrompant leur ouvrage, plumeau à la main, servantes dépeignées. En face, des flâneurs se groupent. Sur la chaussée, prend place une compagnie d'infanterie, commandée par un capitaine, ennuyé de ce service banal. Puis la longue théorie des voitures de deuil, venant de la rue voisine, se range le long du trottoir.

Peu à peu, l'heure approchant, les invités arrivent. Coups de chapeau, poignées de mains, propos rapidement échangés. L'Institut, la Société des auteurs dramatiques, la Société des gens de lettres, ont envoyé des représentants. Quatre ou cinq académiciens, en habit vert et en bicorne, accrochent les regards. On se montre quelques mondaines connues, qui se disputaient Vaudreuil pour leurs dîners ; des actrices ayant interprété ses pièces et plus ou moins mêlées à sa vie intime ; des femmes de lettres quémandeuses de sa haute protection. Tous ces gens remplissent la rue, entrent à la file dans la maison pour jeter, d'une main distraite, quelques gouttes d'eau bénite, pour « s'inscrire » avant tout. Sur les tables, drapées de noir, les feuilles blanches se couvrent de noms dont les plus connus seront cités dans les journaux du lendemain. Puis, cette opération finie, on sort, sans monter à l'appartement où attend la famille.

A quoi bon ? Qui la connaît, cette famille ? Elle se compose uniquement de Mme et de Mlle Vaudreuil et de deux cousins éloignés habitant la province, que l'on ne voit plus depuis nombre d'années. Dans un coin du grand salon, où le maître a accumulé des richesses artistiques, le pauvre petit groupe attend, formant une humble tache sombre, les deux femmes écroulées sous leur douleur, les deux hommes, timides, gauches, dépaysés dans ce milieu parisien. L'un d'eux, chef de musique dans un régiment d'infanterie, a, pour l'occasion, revêtu un uniforme tout flambant neuf, dont il semble gêné. Et rares sont ceux qui viennent apporter leurs condoléances : deux ou trois auteurs, visant déjà le fauteuil de Vaudreuil à l'Académie et désireux d'entrer dans les bonnes grâces de la veuve ; quelques amies de ces dames, timides, effacées comme elles. Elles traversent la pièce d'une allure maladroite, gênée, les embrassent, s'inclinent devant les deux cousins, disparaissent. De la rue, à travers les fenêtres, un brouhaha monte. Sous l'influence de cette jolie matinée de mai, claire et ensoleillée, chacun s'épanouit. On cause des affaires du jour, de la dernière pièce, de la dernière soirée mondaine. On sourit ; on rit presque. Peu à peu on a oublié le motif funéraire qui réunit tant de gens. On ne revient à la réalité des faits que lorsque le corps est hissé dans la voiture. Un silence se fait alors, subit, général, succédant au bruit des conversations particulières. Les têtes se découvrent. Et comme derrière le cercueil ces dames sortent, soutenues par les deux cousins, et montent dans le premier carrosse de deuil :

— C'est vrai ! murmure quelqu'un à son voisin, Vaudreuil était marié !

* * *

A l'église, foule nombreuse et distraite venue pour le spectacle. Comme les théâtres, les enterrements parisiens ont leur public. Les draperies noires couvrent les murs. Aux quatre coins du catafalque, où s'étagent les cierges et les fleurs, des flammes bleuâtres vacillent dans les lampadaires en papier argenté. Le même murmure de conversations, maintenu par la majesté du lieu, voltige au-dessus des têtes.

La messe est en musique et longue. L'Opéra a fourni un ténor ; l'Opéra-Comique, une basse. Le défilé, par contre, est relativement rapide, la plupart des assistants, pressés par l'heure, se dispensant de jeter l'eau bénite, et par le bout des rangs de chaises, se mêlant prématurément au flot descendant des gens plus consciencieux. A la sortie, dans la clarté blanche de la porte, où, comme en un cinématographe, s'encadre l'animation de la rue bruyante et grouillante, l'humble groupe de la famille se tient, menu, oublié, les deux femmes, muettes, immobiles; les deux cousins, s'inclinant devant les saluts brefs et indifférents, sans adresse fixe. On part enfin pour le cimetière. Les carrosses se mettent en marche, très nombreux, trop nombreux même, car plus de la moitié est vide. En en commandant une aussi grande quantité, Vaudreuil comptait sur le passé; il s'était souvenu des belles salles pleines de jadis, à ses premières... Cette fois, ce n'est qu'une « dernière » et l'on ne profite même pas des billets de faveur.

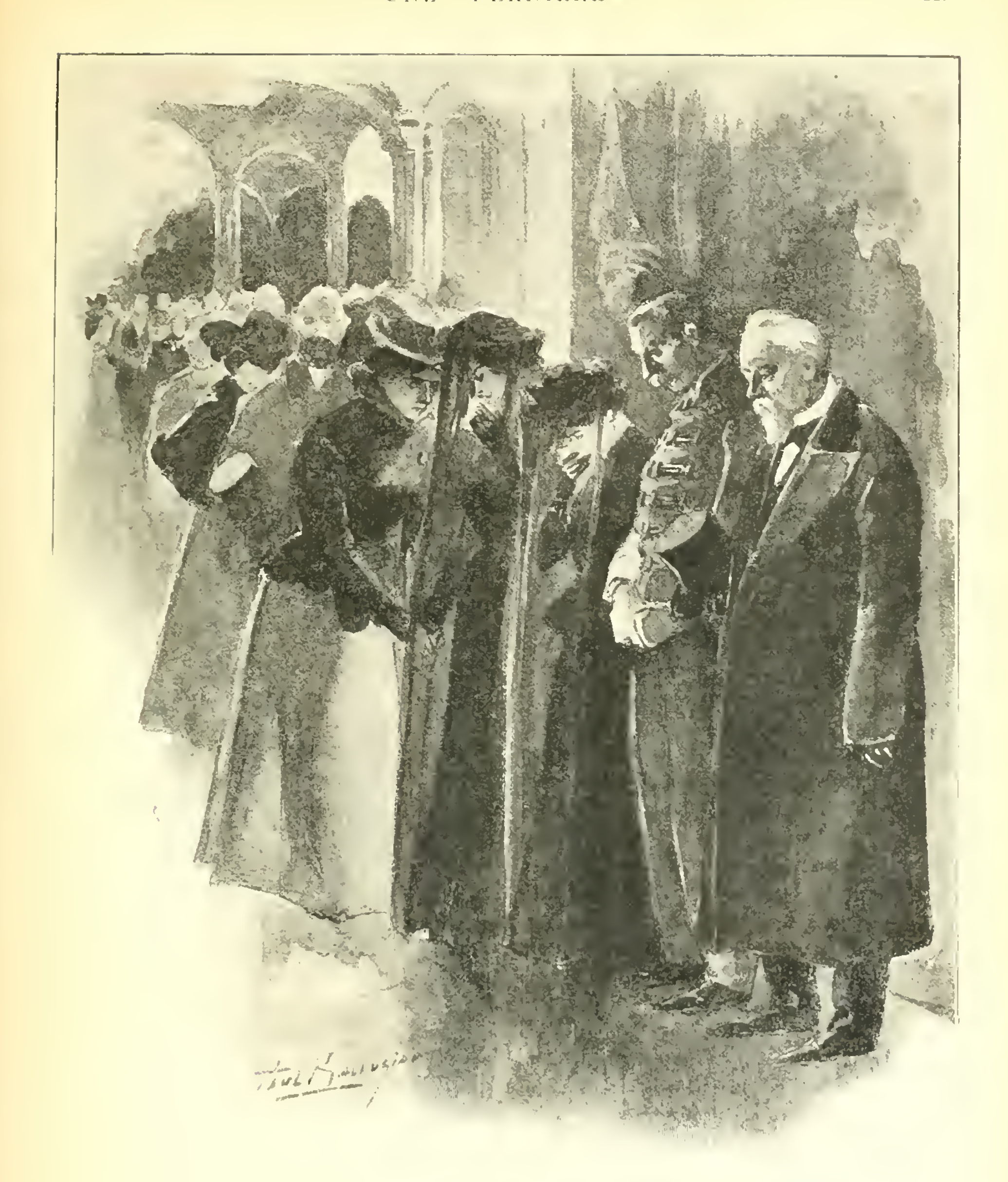
* * *

Au cimetière, autour de la fosse, une cinquantaine de personne au plus, les unes venues par obligation de métier, journalistes, reporters; les autres, par désir de voir et surtout d'être vues, acteurs, actrices, confrères; sous le soleil plus ardent, gênant presque, on écoute les discours.

Le premier orateur est un académicien : moustache légère, figure fine, cheveux à peine éclaircis au sommet de la tête par une cinquantaine discrètement commençante. Il lit lentement, posément, élégamment. En termes mesurés, dignes, il rend hommage au confrère défunt. Il dit ses succès, analyse ses œuvres, vante son esprit. La voix, placée trop haut, est sans charme, avec des notes grêles d'harmonica. Un membre de la commission de la Société des auteurs dramatiques lui succède, gros, chauve, épanoui. Il lit bien, avec des « effets », comme dans une lecture aux artistes. Il énumère les pièces de Vaudreuil. Les titres pimpants ou folichons sonnent bizarrement dans le cadre auguste du cimetière. Ils rappellent les répétitions, les premières, les fards, les costumes, toutes les frivolités de la vie théâtrale. Le discours finit par une brillante péroraison, résumant toutes les qualités du maître. Ailleurs, les bravos éclateraient, comme après une tirade. Voici enfin le représentant de la Société des gens de lettres, grand, très maigre, barbiche poivre et sel. Son discours n'est qu'une réédition forcée des deux autres. Mêmes hommages, mêmes regrets, mêmes coups d'encensoir posthumes, et aussi même absence d'émotion réelle. Belles fleurs de rhétorique, tout cela ; mais que la divine rosée des larmes n'a point vivifiées...

* * *

Dans l'air indifférent, la dernière parole s'est envolée ; et les prières dites, les assistants défilent devant le cercueil. Ils y arrivent un par un, passant entre les grillages très rapprochés des tombes, qui tracent des sentiers rectilignes et froids dans la nécropole. Tout ce monde est à bout de forces, éreinté par la chaleur augmentante, par les longues stations debout, durant ces trois étapes de la mort ; maison, église, cimetière. Toutes les rides, toutes les tares, toutes les dissimulations artificielles de ces figures jaunies, flétries par la vie parisienne, s'accentuent sous la lumière féroce, dans le voisinage des verdures fraîches, que renouvelle chaque printemps. Le hâsard ironique réunit dans cette funèbre file indienne des ennemis irréconciliables, des auteurs aux vanités mutuellement froissées, et, juste l'une derrière l'autre, deux comédiennes très connues, rivales acharnées de théâtre et d'amour, toutes deux ayant été aimées de Vaudreuil. Quand la première, ignorant ce voisinage immédiat, se retourne



pour passer le goupillon d'eau bénite à celle qui la suit, un double éclair jaillit de leurs yeux, leurs mains tremblent ; même devant le cadavre, elles n'ont pas désarmé.

Le défilé prend fin. Comme à l'église, ce sont, devant le petit groupe des deux femmes et des deux cousins, les mêmes serrements de mains, les mêmes saluts banals et pressés. Quelques amis restent un peu plus longtemps auprès des deux femmes, courbées sous leurs longs voiles. Peu à peu, tous s'en vont, les uns dans les voitures de deuil, qui, une fois la porte du cimetière franchie, partent au grand trot pour des destinations variées ;

les autres, à pied, heureux de la corvée finie, par groupes, causant et riant. Les deux cousins ont pris congé à leur tour. Ils montent dans un carrosse noir, donnent au cocher l'adresse d'un restaurant du boulevard, où ils vont déjeuner. Puis, à peine installé dans la voiture, le chef de musique déboutonne son dolman neuf, qui l'étouffe, tire une cigarette de sa poche, et avec un soupir de soulagement :

— Ouf! maintenant on va pouvoir en griller une!

* * *

Seules maintenant, toutes seules, les deux femmes s'approchent de la tombe, se mettent à genoux et prient. Un silence placide les enveloppe, interrompu seulement par le pépiement des oiseaux dans les arbres grêles et par les coups de pioche réguliers d'un fossoyeur travaillant aux alentours. Dans l'air tiède, le grand bourdonnement de Paris en activité monte vers le ciel, d'un gris bleu. Elles ne disent rien; elles restent là, muettes, abîmées dans leur douleur. Leurs âmes sont attachées à celui qui les a tant fait souffrir, mais qu'elles ont tant aimé.

Elles revivent tout leur passé de tristesses et de dévouement méconnu. Elles ne regrettent rien, ni les humiliations subies, ni l'état d'infériorité où elles vivaient, ni l'existence obscure qui leur a été imposée. Il était heureux, lui, ou du moins il semblait l'être.. Que demandaient-elles de plus?

*

Aujourd'hui, la mort inopinée et féroce a abattu le grand homme, épargnant les humbles servantes qui vivaient dans son ombre. Dieu l'a voulu ainsi. Que la volonté de Dieu soit faite! Elles se soumettent; elles sont trop bonnes chrétiennes pour se révolter... Cependant, en leur religion même, elles trouvent un allégement à leur désespoir. Une communion intime — plus intime qu'elle ne le fut jamais de son vivant — s'établit entre elles et le cher disparu. Elles ont la certitude de le retrouver un jour; et, à l'heure présente, en leur foi consolante, elles ont la douceur de croire qu'il les voit, seules affligées; seules, là, près de lui, les dernières, les vraies fidèles, quand tous les autres sont déjà partis, l'ont oublié déjà. Et elles se figurent, les croyantes, qu'enfin il leur rend justice, il les apprécie, il les aime...

Soudain un sanglot étouffé, un sanglot brisé s'échappe des lèvres de Mme Vaudreuil.

Alors, la jeune fille, la pauvre laide, dont il rougissait dans sa vanité de bel homme, se penche vers sa mère, et doucement, à l'oreille, comme s'il pouvait l'entendre :

— Ne pleure pas, va, maman... Il est bien à nous maintenant!

JACQUES NORMAND.



L'INSTRUCTION

DES JEUNES SOLDATS

L'inspection trimestrielle prend fin. Elle a été longue, pénible, minutieuse; mais le général paraît content. Il réunit les officiers autour de lui et leur exprime la satisfaction qu'il éprouve : — J'ai été particulièrement frappé, ajoute-t-il, de l'excellente attitude des hommes de la 2[e] compagnie et de ceux de la 5[e]. Ils ont exécuté d'une façon presque parfaite les mouvements de l'école de section et le maniement des armes. Ils ont répondu à mes questions avec assurance, netteté et à-propos. Je ne dirai pas que leurs réponses aient été irréprochables : un œil exercé trouve toujours des fautes. De même, il discerne des différences presque imperceptibles qui échappent au regard des gens qui n'ont pas vieilli dans le métier. Ainsi, j'ai constaté dans l'une des compagnies plus de brillant; dans l'autre, plus d'entrain. Mais je ne veux pas m'appesantir sur ces nuances légères. Mon impression d'ensemble est qu'on ne peut pas, dans les circonstances actuelles, faire mieux, en aussi peu de temps, qu'on n'a fait dans les compagnies du capitaine Halt et du capitaine Juvenne. Messieurs, je suis heureux de vous faire tous mes compliments en présence de vos camarades. Puissent-ils vous prendre pour modèles!

Rouge à en faire éclater ses joues, droit sur ses talons, l'œil humide de joie et d'orgueil, le petit doigt sur la bande noire de son pantalon rouge, le capitaine Halt prend la parole : — Je vous remercie, mon général, de ce que vous venez de me dire de flatteur; mais je ne saurais le prendre pour moi seul, et je ne veux pas priver mes collaborateurs de la part d'éloges qui leur revient. Mes lieutenants, d'abord...

— Je vous félicite de vous effacer devant vos collaborateurs, au lieu de les étouffer, comme on le fait trop souvent. Mais je ne connais, je ne veux, je ne dois connaître que le commandant de compagnie.

— Me permettrez-vous, du moins, mon général, d'appeler votre attention sur le sergent Planchez, ancien élève des Andelys et instructeur remarquable, dont je n'ai eu qu'à me louer. Il se destine à Saint-Maixent, et je vous le recommande chaudement.

— Vous pouvez compter sur moi, mon cher capitaine. D'ailleurs, faites-le venir. Je veux l'assurer moi-même de ma bienveillance.

Le capitaine Juvenne, qui n'avait encore pu placer son mot, étant d'un tempérament plutôt timide, réclama la même faveur pour le sergent Cellier, de sa compagnie.

— Mais, très volontiers, mon brave Juvenne. Très heureux d'être agréable

à un vieil et excellent serviteur comme vous! Et ce Cellier, dites-moi, est-ce aussi un futur officier?

— Oui, mon général : je l'espère. Il en a l'étoffe.

— Engagé volontaire? Enfant de troupe?

— Non, mon général : dispensé de l'article 21, comme instituteur. Mais il a pris goût au métier. Au bout de son année, il s'est décidé à lâcher l'instruction publique et à repiquer.

Le général ne put réprimer un sourire. Décidément son brave Juvenne n'avait pas le « chic » du petit capitaine Halt, breveté d'état-major, ambitieux et « en plein dans le mouvement ».

Les deux sous-officiers semblaient calqués sur leurs chefs respectifs. Planchez arrivait raide comme un piquet, la moustache en croc, l'œil intelligent, la physionomie épanouie; Cellier marchait plus gravement et son apparence était plus modeste, bien qu'il fût tout aussi heureux que son camarade de la distinction dont il était l'objet.

Le général leur adressa quelques mots aimables, leur promit son appui, s'ils continuaient à être bien notés et appréciés de leurs chefs; il leur serra la main et les congédia.

* * *

Nos deux jeunes héros regagnèrent la caserne.

— Dis donc, l'instituteur, demanda Planchez à son camarade : es-tu homme à venir prendre l'apéritif avec moi, ce soir?

— Volontiers. Nous arroserons nos lauriers et nous trinquerons à notre galon de sous-lieutenant.

— Entendu. Viens me prendre dans ma chambre après l'exercice, nous sortirons ensemble.

* * *

Planchez était curieux de savoir comment s'y était pris « M. l'instituteur » pour mener à bien la tâche qui lui avait été confiée et pour y avoir réussi aussi brillamment que lui-même. Il connaissait peu son camarade, n'étant pas de son bataillon. Cependant, comme il était arrivé au régiment et avait été élève caporal presque à la même époque que lui, comme il savait avoir en lui un concurrent pour Saint-Maixent, il l'avait quelque peu observé. Or Cellier, avec son air un peu paysan et gauche, avec son calme, avec les intonations défectueuses de son commandement, ne lui avait semblé ni un rival à redouter, ni un modèle à imiter. Aussi sa surprise avait-elle été grande de se voir mis avec lui sur le pied d'une égalité presque complète par un général qui passe pour « connaître son affaire ». Il se promit d'en avoir le cœur net, n'étant pas assez fat pour se croire la science infuse, sachant fort bien, au contraire, qu'on a toujours profit à étudier ce que font les autres, à en rechercher le pourquoi et à s'approprier ce qu'il y a de bon dans les méthodes qu'ils emploient. Aux Andelys, où son intelligence, son énergie, sa bonne tournure l'avaient fait remarquer, il avait eu la chance de tomber sur un maître qui s'était attaché à lui, et qui, prenant plaisir à pousser ses études au delà des limites du programme officiel, avait réussi à orner son esprit, à mûrir son jugement. Les officiers du cadre de l'école, de leur côté, n'avaient pas tardé à reconnaître qu'il était fort au-dessus de la moyenne de ses condisciples, et ils avaient soigné d'une façon particulière son instruction militaire. C'était le préféré de sa division, le brillant sujet qui remportait tous les prix et qu'on produisait dans les grandes occasions, lorsqu'il s'agissait de faire honneur à l'établissement.

Grâce à son bon naturel et aux sages leçons de son maître, Planchez ne se laissait pas trop griser par ses succès, et la situation presque exceptionnelle qu'il occupait ne lui tournait pas trop la tête. Oh! il se sentait assurément supérieur à ses camarades; mais, si content de soi qu'il pût être, il éprouvait pour ses chefs le respect le plus entier. A ses

yeux, l'officier restait un personnage auquel il n'eût pas songé à reprocher quoi que ce soit, duquel il n'eût jamais conçu qu'on pût soumettre les actes à l'examen et à la critique. Le général ayant fait l'éloge de Cellier, il ne pouvait lui venir à l'idée que Cellier pût ne pas être un remarquable instructeur. Aussi s'en voulait-il de ne pas l'avoir remarqué, et il se promettait bien d'étudier les procédés d'enseignement, manifestement différents des siens, que son camarade avait mis en œuvre.

Et, donc, lorsqu'il fut attablé avec lui sur la terrasse du café de Bellevue, les consommations ayant été apportées et les cigarettes allumées, c'est là-dessus qu'il le questionna.

— Ma foi, mon cher, répondit Cellier, je t'avoue que je n'y ai pas réfléchi. Mon capitaine, qui me témoigne beaucoup de confiance, m'a laissé absolument libre d'en faire à mon idée; les lieutenants aussi. Je m'y suis mis du matin au soir, j'y ai été de tout mon cœur. Mais, quant à avoir des procédés spéciaux, dame, je n'en ai pas. J'ai appliqué ce qu'on m'a enseigné quand j'étais élève caporal, ce qu'on m'avait fait faire comme candidat sous-officier. Je ne suis pas assez vieux dans le métier pour avoir des idées à moi sur la façon d'instruire les recrues.

— Cependant, j'ai bien remarqué — et je t'avoue que j'en ai tiré sur tes talents d'instructeur des conclusions peu favorables — que tu enseignais le maniement d'armes par une méthode



PLANCHEZ CELLIER

qui est condamnée et qui n'est certainement pas celle avec laquelle on te l'a appris.

— Tu veux parler de la méthode individuelle, c'est-à-dire celle qui consiste à faire sortir un homme du rang, à lui faire présenter l'arme, par exemple, et



L'INSTRUCTION COLLECTIVE — SERGENT PLANCHEZ

à lui faire répéter cet unique mouvement jusqu'à ce qu'il l'exécute sans faute ; après quoi, on passe à un autre.

— Parfaitement. Toi, tu fais présenter l'arme simultanément à tout le rang, à tes huit ou dix hommes à la fois. Rien n'est plus mauvais. On peut manœuvrer à peu près bien, quand on est coude à coude : chacun est entraîné par ses voisins. Il y a comme une contagion de l'exemple. Prends les mêmes soldats qui, ensemble, ont croisé la baïonnette d'une façon satisfaisante, isole-les, et fais-leur reprendre cette position. Tu constateras que ce n'est plus du tout ça. Oh! plus du tout. Il y a de l'hésitation. Le fusil ne tombe plus brusquement en garde, les pieds ne se placent pas exactement à la distance voulue, faisant entre eux l'angle prescrit. Moi, au contraire, j'habitue mes hommes à exécuter le mouvement dans la perfection, en les prenant à part. Je leur inculque le rythme et la figure de ce mouvement, et alors, quand je les réunis sur un rang pour le leur commander à tous à la fois, cette perfection se conserve. Je serais presque tenté de dire qu'elle s'augmente à cause de cette imitation inconsciente dont je te parlais tout à l'heure, à cause de ce magnétisme qui se dégage du contact. Ma méthode est celle du chef d'orchestre qui fait travailler séparément tous ses musiciens et les écoute un à un avant de diriger une répétition d'ensemble, au cours de laquelle il lui sera bien difficile de discerner les fautes.

— En es-tu sûr ? Les musiciens auront beau s'être tiré de leur partie en la jouant isolément, ne se laisseront-ils pas troubler une fois réunis? Il y a des contretemps qui risquent de faire perdre la mesure. Il y a...

— Tu as raison, et ma comparaison n'est pas heureuse. Peut-être s'appliquerait-elle à l'artillerie, où autour de chaque pièce une demi-douzaine d'hommes ont chacun, à chaque commandement, quelque chose de différent à exécuter : les uns chargent, d'autres pointent, d'autres apportent les munitions ou mettent le feu. Mais nous autres, fantassins, nous allons à l'unisson. En même temps, les mains gauches doivent arriver à l'épaule ; en même temps, elles doivent retomber dans le rang. Quand les crosses posent à terre, on ne doit entendre qu'un seul bruit. Ce sont donc plutôt les tapins que j'aurais dû prendre pour y trouver l'analogie que je cherchais. Tu sais comment le tambour-major les dresse : il confie chacun de ses élèves à un ancien qui lui enseigne les ra et les fla, ainsi que les différentes batteries. Et il attend que cet apprentissage soit suffisant avant de les faire rouler ensemble.

— Soit, puisqu'il dispose de moniteurs et qu'il peut faire travailler tout son monde à la fois. Mais si j'ai une dizaine de lascars à instruire, et si je ne peux

jamais m'occuper que d'un seul, que feront les neuf autres?

— Mais tu ne les laisseras pas inactifs. Tu leur diras, par exemple, ceci : « Je vais vous enseigner individuellement à croiser la baïonnette. Je m'occuperai donc successivement de chacun d'entre vous. En attendant que votre tour arrive, répétez ce que nous avons fait hier ensemble : portez l'arme, présentez l'arme, en vous efforçant de vous rappeler les observations que j'ai eu occasion de vous adresser à ce sujet. » Alors, tout en regardant plus particulièrement celui que tu auras fait sortir du rang, tu n'auras qu'à surveiller le reste du coin de l'œil et à montrer que tu ne les perds pas de vue : « Un tel, c'est bien ; X, votre bras droit n'était pas assez allongé ; Y, votre main gauche est arrivée en retard. »

— Eh ! j'ai bien essayé. Car, en effet, c'est ce que faisait Hallon, le sergent avec lequel j'étais comme élève caporal. Aucune faute ne lui échappait. Il avait les yeux partout. Malheureusement je n'ai pas pu réussir à faire comme lui et me suis inutilement donné bien du mal. Alors j'ai été trouver mon capitaine et lui ai conté ma peine. « Ne vous faites pas de bile, m'a-t-il répondu : laissez donc leur soi-disant découverte de l'instruction individuelle. Nous avons été instruits collectivement, nous autres, et nous n'en savons pas moins bien notre métier... »

— Oh ! Il est vieille école, le père Juvenne : c'est un routinier.

— Attends un peu. « C'est de Prusse que nous vient cette innovation, a-t-il ajouté, et, en Prusse, je comprends que ça réussisse. Les sous-officiers rengagés ont les mouvements de l'ordonnance dans le sang et dans la moelle ; ils en connaissent imperturbablement le mécanisme. Et puis, ils sont plus flegmatiques que nous, plus patients, capables de recommencer dix fois la même explication, sans que ça leur coûte. En France, nous sommes trop vifs. Ah ! si vous aviez du coup d'œil, de la pratique, comme le sergent Planchez, de la 2e... » Car il t'a nommé...

— Vrai ? Il m'a cité comme exemple, le père Juvenne ?

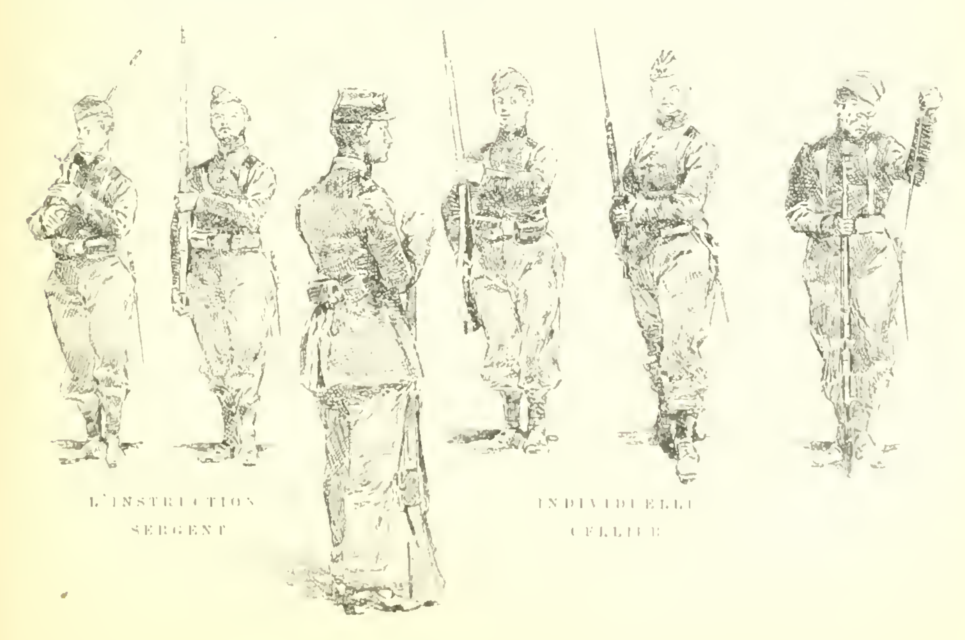
— Parole.

— Sans blague ?

— Sans blague.

— Tiens ! tiens ! Je croyais qu'il ne me connaissait seulement pas.

— Oh ! Il a l'air comme cela, parce qu'il n'est pas de ceux qui se mettent en avant et qui font beaucoup d'embarras.



L'INSTRUCTION INDIVIDUELLE

SERGENT CELLIER

— N'empêche que l'instruction individuelle...

— Eh! oui, encore une fois, pour quelqu'un qui s'y entend, comme toi. Mais moi, je t'avoue que, bien souvent, je n'ai remarqué les fautes que par les différences. Je voyais toutes les mains tomber dans le rang, sauf une. Alors je disais que cette main-là était arrivée en retard...

— Ou bien les autres étaient en avance.

— Tu as raison, et je me suis aperçu que j'avais tort de juger uniquement par comparaison. N'empêche que, si j'ai fini par me former le coup d'œil, c'est grâce à ce moyen. Et, maintenant que je l'ai acquis, je serais assez disposé à en revenir à l'instruction individuelle.

— Tu n'as donc pas contre elle de prévention formelle?

— Pas le moins du monde. Je la crois excellente, et sur bien des points, j'y ai recours. Quand, par exemple, je veux apprendre à démonter le fusil... Mais, au fait, comment fais-tu, toi?

— Oh! c'est bien simple. Je forme mes hommes en cercle autour de moi et je leur dis : « Regardez bien. » J'enlève moi-même l'embouchoir, puis je le remets, et je passe ensuite l'arme à un de mes hommes, au hasard, pour qu'il refasse



LA LEÇON

PAR

LE SERGENT PLANCHEZ

la même chose. Je tiens ainsi leur attention en éveil, ce qui n'arriverait pas si j'exécutais le démontage d'un bout à l'autre, sans m'arrêter et sans interroger personne. Beaucoup de gradés croient qu'il suffit de montrer à faire. Or donc, il veut que, au lieu d'être simple spectateur, chaque homme soit acteur. Il n'admet pas que je les mette debout autour de moi. Il les fait placer à califourchon sur leurs lits...

— A califourchon ! Pourquoi pas



LA LEÇON PAR LE SERGENT CELLIER

C'est une erreur : il faut faire faire.

— Tu dis précisément la même chose que le capitaine Juvenne. Aussi veut-il que chaque homme démonte simultanément son arme...

— Mais alors, c'est collectif, et ce n'est plus individuel.

— Il prétend le contraire ; d'ailleurs, je ne tiens pas au mot, répète-t-il volontiers, pourvu que la chose y soit.

couchés ! Sapristi, voilà qui n'est guère militaire.

— Mais non : tout se passe au commandement. Je commande d'enlever la bretelle, de retirer l'embouchoir, de prendre le tournevis.

— Je te vois d'ici : *Enlevez... telle ! Retirez... choir ! Prenez... vis !*

— Tu as beau blaguer, on arrive parfaitement par là.

— Eh! je ne conteste pas la qualité du résultat. Mais c'est le moyen que je blâme. Un instructeur doit toujours garder son décorum et exiger que les autres gardent leur distance. Pendant tout le temps que dure la leçon, je n'admets pas qu'on bronche et qu'on prenne des attitudes bonnes pour la garde nationale... A califourchon!...

— Mais tu ne peux exiger que tes hommes restent tout le temps sur leurs pieds, figés dans la position du soldat sans armes, les yeux fixés droit devant eux.

— Je leur donne des repos, pour qu'ils se détendent. Mais, à partir de l'instant où j'ai commandé : *Garde à vous!* je veux qu'ils m'appartiennent en quelque sorte corps et âme, que leur attention s'attache à ce que je leur explique, qu'ils ne fassent d'autres mouvements que ceux que je leur ordonne. A partir de ce moment, ils sont ma chose, et il faut qu'ils le sentent. L'autorité, la discipline : c'est cela. C'est la soumission de toutes ces volontés à la mienne.

— Eh quoi, si tu peux rendre l'apprentissage du métier attrayant et facile...

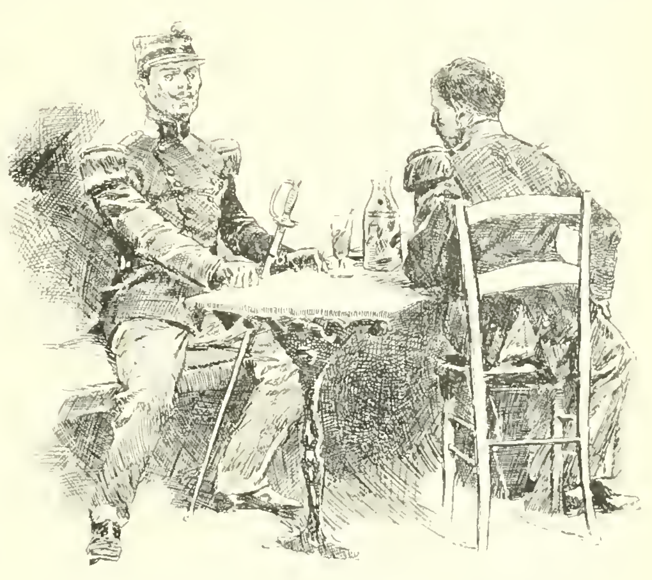
— Il ne doit pas l'être. Notre métier est dur, rigide, implacable. On ne saurait mettre trop tôt cette idée dans la tête de nos conscrits, si on veut pouvoir leur demander un jour les derniers sacrifices. Ne va pas t'imaginer que je punisse beaucoup. Je me suis fait une réputation de sévérité qui me dispense d'être sévère. Mais tout ce qu'il y a de militaire en moi se révolte lorsque je vois qu'on cherche à dorer la pilule et à transformer en amusement l'apprentissage de notre profession. Ce n'est pas en douceur et avec de la douceur qu'on forme des soldats. Bien des fois, dans la cour, je t'ai vu causer familièrement avec tes hommes (tu vois que j'ai l'œil!) eh bien, j'en ai toujours été froissé comme d'une faute qui rejaillit sur nous tous. Le prestige du corps des sous-officiers ne peut que souffrir d'une intimité pareille. Je comprends, à la rigueur, que les officiers se rapprochent des soldats : il y a entre l'éducation des premiers et celle des seconds des différences telles qu'ils peuvent se rapprocher sans se mêler. Mais nous, qui sortons du peuple, qui sommes du même monde qu'eux, nous devons dresser entre eux et nous des barrières qu'il ne leur vienne pas à l'idée de franchir. Comment veux-tu qu'ils nous suivent jusqu'à la mort inclusivement s'ils nous considèrent comme leur étant semblables, si nous n'exerçons à leurs yeux aucun prestige? Le chef doit être tout pour ses hommes, et il ne sera tout pour eux que s'ils lui doivent tout. Et voilà pourquoi le capitaine Halt et il a bien raison ne veut entendre parler ni de moniteurs ni de ces manuels qu'on donne aux recrues, dans certaines compagnies, et où ces jeunes gens trouvent ce que nous sommes chargés de leur enseigner.

— Oui. Dans la mienne, entre autres.

— Eh bien, alors, à quoi leur sers-tu? S'ils sentent qu'ils peuvent se passer de nous et que nous n'en savons pas plus long que leur bouquin, ils doivent trouver que nous sommes des êtres bien inutiles. Toi, qui t'es destiné à être maître d'école, tu sais bien ce que disait cet ancien, que le précepteur est un second père... Eh bien, cette paternité-là, dans l'armée, ce sont les chefs qui doivent l'exercer. Aussi le capitaine Halt ne tient-il guère à ce que les jeunes gens arrivent au régiment tout formés, complètement dressés, de sorte qu'on n'ait plus rien à leur apprendre. Dès lors, en effet, la supériorité professionnelle des gradés n'a plus occasion de se manifester; officiers et sous-officiers n'ont aucun moyen d'acquérir de l'autorité, autorité qui leur vient lorsque les subordonnés constatent journellement leur science et leurs qualités, dans les incessants contacts de l'instruction. Je veux instruire mes hommes moi-même : jamais je ne charge un ancien, si capable que je le reconnaisse, de s'acquitter de cette besogne; jamais

je ne le charge de me suppléer dans cet enseignement.

— Je crois que tu as raison de vouloir supprimer les intermédiaires, de vouloir multiplier les frottements entre sous-officiers et soldats. Mais vraiment notre science, cette science dont nous devons faire étalage devant nos subordonnés, afin qu'ils n'en ignorent, est-ce exclusivement dans le maniement des armes qu'elle doit résider et dans les évolutions de l'école de section? Je ne le crois pas. J'aime à causer avec mes hommes, afin qu'ils constatent que ce n'est pas au seul point de vue de mon savoir professionnel, mais à cause... comment dirai-je?... à cause de l'ensemble de mes qualités, que je suis digne de leur inspirer confiance. Et je ne désire pas seulement qu'ils m'estiment et qu'ils me respectent : je m'efforce d'obtenir leur affection. Si je les laisse me questionner, me parler avec abandon, c'est pour qu'ils s'ouvrent à moi, pour qu'ils se livrent et me dévoilent leurs pensées de derrière la tête, les soucis qui tourmentent leur cœur. Par mes paroles, je relève les courages abattus; je montre à chacun son devoir; ce qu'il y a d'ennuyeux et de cabalistique dans le rite du maniement d'armes, je le vivifie par des commentaires sur l'objet de chaque mouvement. Tu parlais tout à l'heure de croiser la baïonnette. Eh bien, quand et pourquoi croise-t-on la baïonnette? Quand on est de garde, pour arrêter des gens malintentionnés. Et, à ce propos, on peut entamer toute une conférence sur le service de place, sur la mission dont est investie la sentinelle qui prend la faction, sur les difficultés qu'elle peut rencontrer pour l'accomplir, sur les pénalités qu'elle encourt en cas de négligence ou de complaisance coupable. A propos de la baïonnette, enfin, que de choses ne peut-on pas dire, en commençant par rappeler l'aphorisme connu de Souvaroff, puis en montrant la charge, l'assaut, l'abordage final, les positions ennemies conquises à l'arme blanche, tandis que les clairons sonnent et que...



NOTRE MÉTIER EST DUR, RIGIDE, IMPLACABLE

— Ta, ta, ta! Dirait-on pas que tu as assisté à une bataille! Tu es éloquent, tu as de la platine et tu en profites. Rien de mieux... Et pourtant, qui sait si tes beaux discours en imposent à tes hommes? Comme je te le disais, tu leur parles là de choses que tu ne connais pas plus qu'eux. Comme ils ne sont pas bêtes, ils s'en doutent, et, pour eux, ce que tu leur débites là, ce sont des phrases et rien que des phrases.

— Si je leur parlais avec emphase, peut-être. Mais je leur conte tout cela très simplement, sans chercher à leur en faire accroire. Ils n'ignorent pas que je n'ai jamais fait campagne, et ils trou-

vent tout naturel que, ne pouvant invoquer mon expérience personnelle, je leur lise...

— Ah ! encore des bouquins !...

— Pourquoi pas? Je leur montre des dessins bien faits qui représentent des coins de champ de bataille, afin de leur mieux faire comprendre ce que je leur explique. Quand ils ne se rendent pas bien compte des choses, ils m'interrogent, et je leur réponds.

— C'est le monde renversé ! Et si tu ne sais pas ce qu'ils te demandent.

— Je ne m'en cache pas. Crois-tu donc qu'ils nous supposent des connaissances encyclopédiques?

— Oui, ils se doutent bien que nous ne savons pas tout, ils en ont l'idée vague. Mais quand on reste coi devant leurs questions, cette idée se précise dans leur esprit. On leur a montré une imperfection qu'autant eût valu leur cacher. Et puis, vois-tu, nous sommes trop de leur monde. Notre parole n'a pas assez d'autorité sur eux. J'aime mieux ce qui se passe dans notre compagnie, où les officiers font de temps en temps des conférences aux hommes. Ces séances se font rarement, mais toujours avec solennité, de façon à frapper l'esprit des auditeurs. Le haut grade de celui qui parle, l'importance du sujet qu'il traite, tout cela agit sur eux, les impressionne et met en branle leur imagination. Crois-moi : mieux vaut que chacun reste à sa place. C'est le terre à terre du métier que nous avons à enseigner : notre tâche est déjà assez dure et intéressante. Nous ferons le reste quand nous serons allés à Saint-Maixent, que l'âge et l'étude nous auront mûris et que nous serons entrés dans l'aristocratie de l'armée, quand nous ferons partie du corps des officiers.

— Tu me conseilles donc de me désintéresser de l'éducation de mes hommes? Mais pourtant c'est là l'essentiel. La correction du port d'arme n'a d'importance que sur le champ de manœuvre ; sur le champ de bataille, c'est d'autant plus négligeable que jamais on n'y porte l'arme. Mais que l'obéissance ne soit pas immédiate et absolue à la guerre, les conséquences peuvent en être fort grandes. La discipline, c'est-à-dire en réalité l'asservissement des âmes, c'est autrement utile que la rectitude de l'alignement et même que la justesse du tir.

— Qui te dit le contraire? Mais cette discipline, je l'obtiens en exigeant de mes hommes une correction parfaite à l'exercice. Et comme j'exige beaucoup d'eux à ce moment, je les laisse tranquilles après. A vouloir tenir un ressort constamment tendu, on en arrive à le casser ou à lui faire perdre de sa force. Ils ont besoin de se distraire, ces jeunes gens, de s'amuser : quand ils ont bien travaillé, je trouve tout naturel qu'ils aient de la liberté et qu'ils en profitent.

— Moi, au contraire, je n'abandonne jamais les miens. Même le dimanche, je reste à la caserne avec eux, ou je les emmène se promener en ville avec moi et je surveille jusqu'à leurs loisirs, tant que je ne les sens pas acclimatés.

— Tu les étouffes alors... et tu les... embêtes.

— Je ne le crois pas : je m'y prends discrètement, et je n'ai pas l'impression que je les ennuie, car ils recherchent plutôt ma société, et, quand je suis rentré dans ma chambre, il n'est pas rare que quelques-uns viennent m'y relancer pour me demander des renseignements ou des conseils, soit sur des questions militaires, soit même souvent sur leurs affaires personnelles. J'ai ainsi l'occasion d'apprécier leurs qualités distinctives, de discerner leurs aptitudes, de façon à les utiliser pour le mieux.

— Tu développes ainsi l'individualisme.

— Le beau malheur, si je le refrène aussi, quand il le faut. Qu'un officier, ou l'adjudant, ou même le sergent-major, arrive pendant l'instruction, je commande : *Garde à vous !* et tout le monde aussitôt se raidit dans l'immobilité de la position réglementaire, les

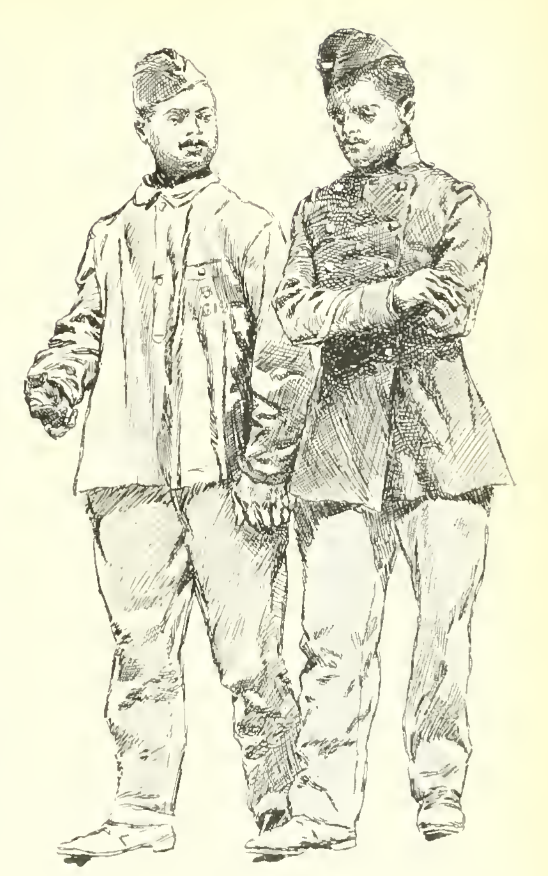
plus intelligents comme les plus bêtes. C'est l'égalité devant le commandement.

— N'empêche que tu ne traites pas tous tes hommes de même. Il y a ceux qui viennent te trouver et te pousser des colles, pour lesquels tu ne peux t'empêcher sans doute d'éprouver une sorte de prédilection, et il est probable que, malgré toi, tu la leur prouves. Les soldats doivent être toujours égaux devant le commandement comme ils sont égaux devant la mort. Tu n'as pas le droit, moralement, de te comporter avec les uns autrement qu'avec les autres : bacheliers ou rustauds, ouvriers dégourdis ou employés de bureau, je ne connais rien de tout cela, moi. Je ne connais que le n° 4 du deuxième rang, ou l'homme du pivot, ou celui de l'aile marchante, ou le chef de file.

— La nature les a créés différents. L'armée a tout à gagner à ce que les qualités particulières à chacun d'eux soient cultivées avec soin de façon à porter tous leurs fruits. D'ailleurs, un soldat ne passe pas toute sa vie au régiment ; il est destiné à faire un citoyen et, pour qu'il se rende utile à la société, pour qu'il remplisse intégralement ses devoirs civiques, il est bon de mettre en valeur tout ce qu'il y a en lui de bons germes.

— Ah ! Monsieur l'instituteur reparaît ! Crois-moi : laissons chaque chose à sa place. Qu'on fasse à l'école ce qui est du ressort de l'école, c'est-à-dire, si tu veux, des citoyens ; faisons à la caserne ce qui est du ressort de la caserne, c'est-à-dire incontestablement des soldats.

— Mais être soldat, ce n'est pas forcément... »



JE T'AI VU CAUSER FAMILIÈREMENT AVEC LES HOMMES

Un groupe de sergents interrompit la discussion :

— « Eh, dites donc, venez-vous, les instructeurs modèles? Il va être l'heure de dîner. »

Et ils s'en furent, bras dessus bras dessous.

ÉMILE MANCEAU.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le roman de Paul Adam, *Basile et Sophia*, édité avec des dessins rapides de Dufau gravés sur bois par Lemoine, à la Société d'Editions Littéraires et Artistiques, est de valeur et vaut d'être lu. Ce que Dumas père faisait pour l'époque des Valois, Paul Adam, avec plus d'ambition dans la forme, l'a tenté pour une des époques, non la moins belle, de la grande épopée byzantine.

Les Byzantins reviennent à la mode. Sardou a fait *Théodora* — une très fausse Théodora, mais enfin il l'a popularisée; — il a fait une *Gismonda*. Et, en ce moment même, on a fondé à la Sorbonne une chaire nouvelle, pour un cours de Byzantinisme que professe M. Diehl. Cette période a sa littérature, avec Jean Lombard, avec Schlumberger, Rambaud, Louis Tiercelin, avec Paul Adam.

Celui-ci a choisi son sujet au IXe siècle et, comme il a mis en scène des personnages historiques, il n'est pas inutile à l'intelligence de son livre de préciser d'abord les noms et les dates.

C'est un moment de cette vaste et grande période byzantine qui va de l'invasion des barbares à la prise de Constantinople par les Turcs, — période étrange et souvent fort belle, admirable par la sève féconde, l'énergie, le ressort, la constance, la puissance, le goût artistique et l'amour du beau. On a trop médit des Byzantins, et M. Paul Adam s'emploie à continuer la légende. Byzantin? Le profane voit dans ce mot le synonyme méprisant de dissolu, de mesquin, de chicanier, de raffiné; il évoque l'idée de disputes alambiquées et oiseuses sur des thèmes de philosophie, de casuistique, de sophistique. Il ne faut pourtant pas oublier que les Byzantins ont donné l'exemple d'une des plus généreuses races par le courage et par le goût esthétique; qu'ils ont laissé d'impérissables monuments d'un art délicat, merveilleux, fécond, créateur et original; qu'ils ont été copiés, imités, admirés; qu'ils ont été une forte race guerrière; qu'à plusieurs moments ils ont renouvelé l'exemple de la domination romaine et ont possédé le monde; qu'ils ont traversé des crises inouïes, réduits à un moment au seul espace compris entre les murs de Constantinople, et, l'année suivante, maîtres de tous les peuples.

Longtemps, leur histoire a été ignorée. Le mouvement de curiosité vers eux a commencé en France, sous Louis XIV, qui fit faire, sous la direction de Colbert, l'admirable collection connue sous le nom de la *Byzantine du Louvre*. La raillerie de Voltaire arrêta cet élan. Aujourd'hui, les Byzantins sont surtout étudiés par les Russes, leurs descendants immédiats, formés à leur image, héritiers directs des Paléologue.

M. Adam nous transporte à l'époque où finit la rage des Iconoclastes, qui durait depuis Léon l'Isaurien. La piété des empereurs s'était alarmée de la ferveur des peuples pour les images des saints; c'était une nouvelle idolâtrie; les images étaient adorées pour elles-mêmes, comme des idoles. Sous Constantin Copronyme, et jusqu'à Irène et au concile de Nicée (787), les images, les représentations de Dieu, de la Vierge, des saints furent proscrites et détruites. L'impératrice Théodora Despoina rappela les images.

La figure de cette impératrice apparaît dans le récit de M. Adam, mais sans le relief et la majestueuse intelligence qu'il était juste de lui donner. Fille du peuple, la Paphlagonienne Théodora Despoina avait dû à sa seule beauté de devenir la femme de l'empereur Théophile. Veuve en 842, elle gouverna avec énergie et intelligence et, n'était la large tache rouge qu'a laissée sur son règne le massacre de cent mille Manichéens, elle serait le modèle de la grande reine. Elle écarta les invasions des Bulgares, des Sarrasins; elle donna un nouvel essor au commerce et, par la cessation des briseries d'images, fit renaître les arts, qui eurent sous sa régence un éclat rayonnant et merveilleux; la postérité lui doit cet éclatant hommage.

Quand son fils Michel, à sa majorité, demanda à sa mère ses comptes de régence, bien qu'aucun impôt n'eût été créé, le Trésor regorgeait de richesses considérables. Le fils les dissipa honteusement et se débarrassa des objurgations de sa mère en l'enfermant dans un cachot.

Ce fils, c'est Michel l'Ivrogne, qui se vantait de prendre Néron pour modèle et qui tua le messager coupable de le déranger dans ses plaisirs pour lui annoncer une attaque de l'ennemi. Excommunié par le pape Nicolas Ier, il excommunia le pape à son tour. Ignoble et débauché, il compromit l'empire et éleva au pouvoir des créatures indignes. C'est lui qui décida le grand schisme qui sépare encore aujourd'hui les Eglises grecque et latine.

M. Adam a développé avec complaisance le motif des sectes religieuses et de leurs pratiques; Manichéens et Pauliciens occupent le premier plan: encore n'est-ce qu'un côté du tableau que présenta cette époque, où le gros intérêt fut la confiscation du pouvoir spirituel au profit de l'empereur et au détriment du pape. C'est là l'événement capital, dont les pratiques des sectes

variées ne sont que des indices subalternes de l'agitation religieuse de cette époque. M. Adam les a trop tirées en avant, et le rôle religieux de l'empereur, la révolution philosophique, le grand schisme final n'apparaissent pas.

En réalité, Michel, pour écarter toute surveillance et toute opposition, remplaça Ignace, légat du pape, par un de ses capitaines, Photius, qui disputa aussitôt au saint-siège la suprématie sur l'Église de Bulgarie récemment convertie. L'empereur mit à profit le schisme pour se défaire d'un censeur gênant, le pape, qui blâmait ses excès. « Lorsque le patriarche Ignace, à la tête de son clergé, faisait des processions dans la ville, les courtisans, ayant l'empereur au milieu d'eux, allaient à sa rencontre montés sur des ânes comme un chœur de satyres, jouant des instruments, chantant des chansons infâmes et insultant à la piété des fidèles par des gestes obscènes. » *Le Beau.* C'est ce mouvement d'idées qui s'étendit, s'élargit ruina l'influence de la papauté en Orient et prépara, après Photius, par la mauvaise foi du patriarche Cérulaire, le départ définitif des légats papaux loin de l'Église schismatique et rebelle.

Ce Photius était neveu de Bardas, oncle et âme damnée de Michel l'Ivrogne, protecteur de Basile, le héros du livre de M. Adam.

C'est celui qui est connu sous le nom de l'empereur Basile le Macédonien.

Michel l'Ivrogne Porphyrogénète, a régné de 842 à 867.

Il fut tué et remplacé par Basile le Macédonien, empereur de 867 à 886.

Enfant du peuple, né à Andrinople, en Macédoine, il fut soldat, il fit campagne contre les Bulgares qui le firent prisonnier. Il s'évada, arriva à Constantinople, fut recueilli par un moine qui le plaça comme écuyer dans la maison de l'empereur Michel l'Ivrogne. Celui-ci le remarqua, tant il était admirable dans l'art de dresser les chevaux. Il fit de ce maquignon un chambellan, en 861. Basile tua Bardas, pour enlever ce favori qui tenait la place entre l'empereur et lui, et se vit par son zèle associé à l'empire (866), puis menacé de mort par cette brute capricieuse. Pour écarter ce risque, il étrangla Michel et prit sa place. Il fut un excellent empereur et son règne fut glorieux ; justice, finances, piété, victoires, armées, tout prospéra. Ce fut un homme de valeur, intelligent, qui a laissé des œuvres intéressantes : des *Lettres*, des *Avis à son fils Léon le Philosophe*, qu'il faillit condamner à faux ; ce dernier ouvrage, publié dans l'*Imperium orientale* du P. Banduri, a été plusieurs fois traduit en français et est inspiré par la morale la plus pure. Il est l'auteur du code qu'on appelle *les Basiliques*. Enfin c'est un grand nom de l'histoire.

Mais M. Adam n'avait pas à nous le présenter sous ce jour, puisque son récit s'arrête au moment où Basile assassine Michel ; il n'avait à nous montrer que le maquignon brutal, derrière lequel nul n'eût pu soupçonner le futur empereur de gloire.

A la dernière page du livre, Basile éclabousse le palais du sang impérial ; c'est l'aurore rouge d'un jour éclatant.

Hermotine les vint chercher. Il les entraina fiévreux, annonçant, avec des paroles confuses, le sacre. Descendus, ils arrivèrent jusqu'à la Mégaura. Basile trônait dans un cercle de mille torches flambantes, tenues aux mains des soldats. Les moines chantaient un office. La spiritualité d'Hermopolis, levant au ciel les poches de son visage mou, déclamait :

— Au nom de Jérusalem et du Plérôme universel, je déclare celui-ci, Basile-Auguste, empereur des Romains... Vous adorez...

— Triomphe, Basile, fils d'Arsace le Macédonien !...

— Longue vie à l'œil du Théos.

— L'Invoqué marche ! crièrent des bouches courageuses.

L'aube alors blêmit les fentes du vantail. Le jour d'un nouvel empire se levait sur Byzance.

Le roman de Paul Adam comprend seize courts chapitres, qui font un album d'aquarelles byzantines, sans action mouvementée ni lien étroit. Ce sont des études pittoresques.

Voici Basile revenu de chez les Bulgares, la bouche fendue d'un coup de sabre. Il entre dans les écuries royales et met sa sœur Sophia sur le passage et sous les regards de l'empereur Michel l'Ivrogne. Sophia assiste aux orgies des Pauliciennes, tandis que Basile ramasse une escorte de moines et de philosophes loqueteux, dont un évêque :

Malheureusement le destin ne réalisait pas les espérances de tels propos. En vain Basile se démenait-il de l'aube au crépuscule. En vain trainait-il à sa suite, et jusque devant l'étal d'Euphrosyne, toute une clientèle loqueteuse, claquant de la sandale sur les cailloux cimentés de la rue. En vain abreuvait-il les trois capitaines encerclés, par-dessus leurs haillons, dans les baudriers en cuir de crocodile, où pendaient des cimeterres ébréchés et nus. En vain se signait-il avec les douze moines barbus de la face, rasés au crâne, qui passaient les mains dans les trous de leur froc pour se gratter les reins. En vain parlait-il à demi prosterné devant l'évêque d'Hermopolis qui, assis sur un âne galeux, laissait pendre dans la poussière une dalmatique dérobée, et frappait les alvéoles vides de joyaux sur son agrafe, conjurait le Théos de secourir

ses malheurs orthodoxes, de punir les cruautés sarrasines pour l'avoir chassé du siège épiscopal, pour avoir dispersé les fidèles et transformé en une écurie d'onagres la basilique à la dédicace de saint Mathieu.

Voici encore un groupe pittoresque de cette séquelle qui agrémente et anime la vie des rues.

Les diacres replets et les moines très maigres ne lui valaient pas moins de gaieté malicieuse, lorsque le cortège en haillons quittait la place pour regagner les Blaquernes. Basile y avait pris à loyer une demeure en construction, le propriétaire étant mort presque insolvable, et les héritiers entamant une procédure contre les maîtres des maçons. La bande y campait parmi les plâtras et les tas de briques. Des nattes pourries remplaçaient les huis encore futurs. Les poutres tenaient lieu de sièges et de tables; le foin de l'Hippodrome servait de lits. Devant la porte, les moines tour à tour prêchaient aux gens de la corporation, aux charpentiers, aux serviteurs des architectes. Les capitaines contaient leurs fables de guerres, les diacres leurs voyages. Ensuite l'auditoire partageait avec eux son fromage de chèvre et son pain gris.

Sophia emmenait Euphrosyne de ce côté pour les voir. De jour en jour la troupe s'accroissait d'autres moines, d'autres soldats, d'eunuques qui ressemblaient, à cause de leurs hanches lourdes et de leurs rides, à des vieilles femmes; en outre, ils marmonnaient et branlaient de la tête. Le Patrice Bardas chevauchait par là fréquemment. Alors ils sortaient tous, en une ovation :

— Longue vie au Patrice!

— Sauve-nous, Tutélaire!

— Bras du Théos!

— Langue de la Vérité!

Il les saluait noblement du haut de son cheval, il inclinait sa taille dans le long vêtement violâtre damassé d'or et fendu sur le sternum, sur l'échine, afin de recouvrir, panneaux roides, les jambes engagées dans les étriers d'argent.

Basile met sa sœur en montre tant qu'il peut; c'est elle qui tient les couronnes de la victoire à l'Hippodrome, sur la Spina, entre les pieds du gigantesque saint Christophe. Pour lui, il dompte les étalons de l'empereur dans l'Hippodrome.

Dans un filet tendu par les Éthiopiens, l'étalon se rua, d'un galop sourd, trébucha, roula comme une vague rousse, avec les mailles et les nègres. Une nuée d'hommes accourut; ils saisirent la longe, ils lui passèrent une bride. Michel criait des ordres. Fourbus, ceux de la poursuite pantelaient, le ventre dans le sable.

L'étalon se releva. Il frémissait de ses jambes fines. Les ondes des frissons émouvaient son poil balafré d'écume. Il bondit encore...

— Lumière de Christos, dit Théophilitzès. J'ai ici le frère de cette Macédonienne. Il est expert dans l'art de dompter les chevaux... C'est un homme fort.

Basile vint. Il s'approcha de l'animal en sifflant bas et mit une main sur la bride. Attentifs, les Éthiopiens tenaient la longe, à six, de loin. Son geste leur commanda de lâcher. Ils n'osèrent. Basile répéta le geste.

— Graines stériles, hurla l'empereur, lâchez donc; on va voir comment se brisent des os macédoniens!

Ils posèrent la longe sur le sable afin de la ressaisir à la première ruade.

Basile parut très large d'épaules en sa tunique de cuir blanc, serrée par une ceinture de fils d'airain.

— C'est ton frère? murmura la voix admirative d'Eudocie.

— Mon frère.

— Oh!...

Le silence était absolu. Basile empoigna de sa dextre l'oreille du cheval qui, sur place, piétina, renifla, encensa. Une terreur envahit le feu de l'œil. Sans effort, Basile sauta sur l'échine rousse; puis, lâchant l'oreille, il obligea sa monture à une série de voltes difficiles.

— Maintenant, Lumière du Christ, tu peux enfourcher la bête, dit Théophilitzès. Elle obéira comme un petit chien docile.

Il en fut ainsi. Michel accomplit deux fois le tour de l'arène, d'abord au trot, ensuite au pas. Menu et malingre, au haut du grand cheval roux, il prit soudain une attitude impériale. Il redressait la tête joufflue, autour de laquelle pendillaient les boucles molles. Sans se retourner, il sortit de l'arène, magnifique. Les gardes trottaient en arrière.

Eudocie Lugerina dit à Basile :

— Comment as-tu appris à devenir fort et si habile?

— Dans les guerres.

— Ah!... ta sœur est belle aussi.

— Oui.

— Il faudra venir, quelque jour, tous deux dans ma maison...

On amenait sa litière. Elle y monta, s'étendit. Les rideaux jaunes retombèrent, et les eunuques emportèrent leur long fardeau de bois courbé. Les jarrets soulevaient les pans de leurs robes à rayures.

Cependant le peuple gronde contre la vieille impératrice Théodora et son favori Théoctiste, bellement chevelu, dont on dit que la faveur tient à un cheveu, en grec Thrix; aussi gamins et perroquets crient-ils par les rues : « Thrix! Thrix! »

Dans la ville, ce ne sont qu'émeutes et bagarres. La faveur de Basile grandit par des turpitudes; il tue Théoctiste, il livre Sophia aux ardeurs de Michel l'Ivrogne, Sophia devenue manichéenne et déflorée, amie de la favorite impériale Eudoxie; Basile finit par égorger Michel, et voilà le nouvel Empereur.

Le récit est un peu décousu, sans belle et large ordonnance. Ce sont des épisodes groupés autour d'une étude intéressante et d'une reconstitution pittoresque des cérémonies occultes des Manichéens :

Alors toutes ensemble se relevèrent, hurlantes, et la tapisserie se sépara, glissa des

deux côtés sur les tringles. Une nappe de feu horizontale flamboyait entre deux bustes de statues géantes; l'une, la tête en haut, toute blanche, représentait le vieillard divin, le Père des Origines ; l'autre, la tête en bas, toute noire, lui était identique par la forme. Leurs mains s'enlaçaient au bout de leurs bras tendus jusque la nappe des flammes ronflantes qui dardaient leurs langues d'or mobile. Autour de la tête blanche brillaient sept lampes de poteries en forme de visages angéliques; une robe de brocart pendait sous chacune. Autour de la tête noire renversée, il y avait des pots d'herbes, une chèvre et un bouc vivants attachés à des crampons par les quatre pattes écartées et qui se débattaient, furieux, sous le déroulement de l'incendie.

L'assistance, debout, se frappait la poitrine, simulait la douleur, répétait :

— Eïa Adonaï ! Eïa Adonaï !

Se rappelant les leçons de la veuve, Sophia regardait tout avec une avidité peureuse. Elle comprenait bien que la statue blanche signifiait le Plérôme, la Jérusalem céleste, puisque le triangle d'or paraissait derrière sa tête. D'autre part, la statue sombre signifiait certainement le Demiurge, le Dieu inférieur qui créa la Jérusalem terrestre et l'anima du rayon dérobé au Père des Origines. La nappe de feu était le mystérieux Agni qui purifia les lèvres du prophète Elie, celui que les Persans apppellent Ormuz, les Egyptiens Horus, et qui se manifeste dans le soleil au solstice d'été, ou à chaque heure, dans le foyer de la maison. Il brûlait à la hauteur du milieu des deux statues parce que c'est lui qui engendre toute vie de l'esprit et toute vie du corps, celle des sept poupées lampadaires, celle aussi des herbes, de la chèvre et du bélier. Mais pourquoi les pieuses appelaient-elles Adonaï, désespérément ; toutes celles qui se frappaient la poitrine, qui, unies par les mains en une ronde dansante, offraient tour à tour le ventre aux jets du feu et puis hurlaient : « Adonaï ! Adonaï ! »

Soudain la proclamatrice imposa le silence; elle dit :

— Eïà ! O Adonaï, tu fus ravi par l'Abyme!

— O Adonaï ! gémirent les femmes sous leurs voiles bleus.

— Et tu languis, enchaîné dans les Enfers par les ministres de Jahveh, le dieu noir; par Orthamaroth, Ahriman, Baal, et la démone Proserpina !

— O Adonaï !

— Autrement, tu nous purifierais, Vigueur céleste. Tu nous emporterais, Amour, jusque vers les espaces de la Plénitude, entre les huit Eons supérieurs !

— O Adonaï ! sanglotèrent les visages bleus.

Avec de l'imagination, des documents, de la science et de l'art, l'auteur a poussé avec succès quelques portraits et quelques scènes. Des types se détachent mieux : Basile, le palefrenier ; la vicieuse Sophia ; le capitaine Egomène, paillard et insinuant ; le digne et loqueteux évêque d'Hermopolis, et déjà plus loin, avec moins de précision, Michel et sa mère, Bardas et Théoctiste.

Tout le côté occulte des pratiques et cérémonies pauliciennes est étendu et occupe trop d'espace pour ne s'y point arrêter. Ici quelques explications encore sont nécessaires à l'initiation du lecteur.

Le manichéisme doit son nom à son fondateur Manès, qui vécut en Perse, deux cents ans après le Christ, et qui tenta de fondre les dogmes des anciennes religions d'Orient avec le christianisme qu'il amalgamait avec la religion de Zoroastre fondée sur le dualisme du Bien et du Mal. Le roi de Perse Behram le fit écorcher vif; mais les gouttes de son sang rejaillirent en pluie féconde sur le monde, où sa doctrine a foisonné. L'Asie, l'Afrique et l'Europe en ont été pénétrées ; il y eut des Manichéens en Gaule, en Espagne (les Priscilliens), à Byzance, en Bulgarie, en France (les Albigeois), en Italie.

La théorie fondamentale des Manichéens est le dualisme. Le monde est le théâtre de la guerre que se livrent les deux principes opposés, Ormuz et Ahriman. Dans l'esprit des vieilles doctrines persanes, ces deux génies symboliseraient deux civilisations opposées dont les deux règnes alternèrent sur la terre dans la succession des temps ; Ormuz, c'est l'ordre social qui marque le règne de la religion et de la foi. Ahriman, c'est l'ordre social qui marque le règne de la science et de l'esprit critique. Aussi voit-on toujours une période positiviste succéder à une période mystique, et réciproquement. Science et mysticisme se relayent et luttent pour demeurer.

Un des dogmes de cette philosophie est que l'Esprit mauvais a réussi à emprisonner des parcelles du bon Esprit dans la Matière.

De là deux conséquences morales. Il faut tuer la matière, l'empêcher de se perpétuer, pour délivrer le Bon Esprit ; il faut cesser de procréer et amener la mort de la matière par la stérilité calculée et la virginité.

Il faut punir, châtier, humilier la matière en la livrant à toutes les hontes, à tous les excès, à toutes les débauches, pour l'avilir : de là les orgies des réunions manichéennes, où triomphait la fornication dans une promiscuité bestiale.

Ces deux principes opposés étaient défendus par deux écoles adverses.

M. Adam nous fait assister à des séances orgiaques de manichéisme impur, celui dont le Père Maimbourg pouvait écrire : « Comme ils croyaient que l'esprit venait du bon principe et que la chair et le corps étaient du méchant, ils enseignaient qu'on le devait haïr, lui faire honte et le déshonorer en toute manière qu'on pourrait, et sur cet infâme prétexte il n'y

a sortes d'exécrables impudicités dont ils ne se souillassent dans leurs assemblées. »

A l'époque du récit de M. Adam, les Manichéens avaient été l'objet d'épouvantables massacres ordonnés par la pieuse Théodora Despoina; son fils favorisa les excès orgiaques d'une secte dont il aimait les débauches et dont le dogme final fut le désordre des mœurs: aussi le manichéisme retrouve de beaux jours sous Michel l'Ivrogne avec les Pauliciens.

Les Pauliciens ou Pauli-Johannistes sont une secte manichéenne qui doit son nom soit à saint Paul, dont les *Épîtres* ont fourni à Marcion l'idée manichéenne du dualisme que défendit la nouvelle secte, soit à Paul l'Arménien, fils de la Manichéenne Callinice, qui fut l'apôtre de la religion nouvelle, variété du manichéisme. D'après elle, deux principes gouvernent le monde, le Dieu évangélique et le Démiurge, Dieu des Juifs, fils des Ténèbres et du Feu. Ces deux principes sont en lutte. L'âme, émanation de Dieu, a été vaincue par le Démiurge, qui l'a enchaînée au corps, son ouvrage. Dieu a pris une première mais incomplète revanche de cet échec; il a envoyé le Christ, qui a traversé la matière sans s'y mêler et qui a vaincu le Démiurge. Mais il n'a pas sanctifié la matière, et celle-ci demeure méprisable; la Vierge, mère du Christ, n'est qu'une femme comme une autre; l'Esprit l'a traversée sans la diviniser, sans se mêler à elle; le Christ, qui est mort en croix, n'est pas Dieu, mais homme, et sans droit au respect; la croix est un morceau de bois sans sainteté. En un mot, les Pauliciens niaient la nature céleste du corps du Christ. Aussi ils violaient l'hostie, brûlaient la croix et niaient la Vierge; ils réservaient leur culte pour le seul Saint Esprit, le Paraclet, émanation du vrai Dieu, nature céleste du Christ, en dehors de sa forme corporelle. Ils estimaient que le Démiurge avait été un instant vaincu par la venue du Sauveur; mais il n'avait pas tardé à se relever de sa défaite en faisant reparaître dans la nouvelle Eglise tout le formalisme judaïque, hommage détourné au Dieu des Juifs, au Dieu abhorré. Eux, ils voulaient la suppression de toutes les formes extérieures du culte, des sacrements, du clergé. Après la persécution sanglante, œuvre de Théodora Despoina, leur sang fécondant l'idée, ils devinrent un parti politique considérable.

Il y a encore aujourd'hui des Pauliciens en Arménie et en Thrace.

L'étude pittoresque et concrète de cette vie mystique et occulte des sectes byzantines est assez poussée et intéresse.

Au total, il y a bien des éléments dans ce petit livre.

C'est une mosaïque dans le goût de l'époque qu'elle figure, confuse et miroitante, splendide et mêlée, d'un agencement naïf et sans plans distincts. L'impression dominante est fâcheuse, triste, et ne correspond pas très bien à la vérité historique. Elle évoque une ville en délire et en débauche, incapable d'effort, de sérieux, de progrès, vautrée dans la luxure, l'ivrognerie et la misère. La Byzance de Théodora Despoina et de Basile fut plus belle que ce tableau. Il y manque la peinture de la glorieuse renaissance des arts et de la puissante organisation militaire. L'historien des Pauliciennes a étouffé l'artiste, qui eût dû frémir devant les somptueuses manifestations esthétiques du byzantinisme du IXe siècle.

Mais le livre est de ceux dont il faut faire état par le talent descriptif, et, s'il faut reprocher à la description d'avoir, sous une trop luxuriante frondaison, pris toute la place de la psychologie, qui est courte dans ces pages, il convient de reconnaître quel plaisir donnent ces visions nettes et pittoresques, avec la vie agitée, tumultueuse, délirante, des foules dans les carrefours, bigarrées par des types de tous poils et de toutes couleurs, animées par le trot des mules et les enjambées des chamelles, les vociférations des partis en présence et les acclamations du Cirque.

Ce qui manque? Plus de beauté! Plus de mosaïques rutilantes, de marbres verts de Thessalie, aigles d'agate, fleurs faites avec de petits cubes de verre polychrome, de fonds d'or, de vêtements somptueux, de murs constellés de pierreries, de sièges incrustés de perles et d'opales, de parois revêtues de béryl, de chrysocale, de topazes et d'émeraudes, de rayonnements, de ruissellement d'or, de broderies fines, de pourpre, de richesses, de dessins déliés et d'ornements rares et charmants; en un mot, une impression plus nette d'un grand effort fait par l'art pour atteindre les effets les plus saisissants que l'ornementation a jamais réalisés: voilà ce qu'on souhaiterait davantage dans le livre de M. Adam.

La querelle des iconoclastes servit la cause de l'art, en provoquant, par la répression, au moment de la détente, une véritable renaissance. Même les empereurs iconoclastes ne furent nullement de grossiers barbares, et l'art eut leur protection, quoiqu'il fût dépouillé de tout caractère sacré. Le mari de Théodora, Théophile, a embelli Byzance de splendides monuments et enrichi de merveilleuse façon le palais impérial, dont M. Adam nous a donné un croquis imparfait. Au temps de Michel l'Ivrogne, c'était un séjour fantastique et féerique que cet édifice qu'a décrit Labarte, nous promenant dans ces salles

éclatantes d'or et de mosaïque, ornées d'un luxe inouï qui devait faire un décor merveilleux à la majesté mystérieusement cachée de l'empereur. Il fallait, pour arriver à l'empereur Michel, traverser les parties des palais dites la Chalcé, la Daphné, le Sacré Lieu, par des portes d'ivoire, des cours, des théâtres, des temples, des atriums aux vasques de bronze, des salles aux vases d'or massif, aux colonnes de marbre vert, les splendeurs du chrysotriclinium, de la Magnaure, avec le trône en or enrichi de pierres précieuses, devant un arbre rempli d'oiseaux mécaniques, des sièges d'or, des lions artificiels et rugissants et des orgues ornées de pierres rares et d'émaux, commandées par Théophile, mari de Théodora. Quant aux appartements privés qu'habita Basile avec sa femme Eudoxie, lisez-en les descriptions authentiques ; vous aurez l'idée de l'état des arts, de l'orfèvrerie, de l'architecture, à cette époque du byzantinisme resplendissant et triomphant.

Jamais l'empire byzantin ne fut plus puissant ni plus prospère qu'au IXe siècle. Guerriers intrépides, administrateurs habiles, les souverains surent porter à l'apogée les ressources du génie hellénique. La vie industrielle et commerciale fut florissante, la vie intellectuelle eut son plus bel épanouissement ; de France, d'Angleterre, il venait des étudiants à Byzance. Ce Photius, qui lutta contre Rome, était un esprit supérieur, versé dans l'antiquité profane, auteur d'une Somme remarquable, le *Myriobiblion*, et beaucoup d'autres le valaient. Le peuple avait ses épopées et ses « gestes », comme ce poème récemment découvert, Digénis Akritas, héros de la guerre contre les Sarrasins. C'était une floraison des esprits et des opulences : M. Adam l'a un peu trop émondée.

* * *

M. Emile Verhaeren, le poète dont la Belgique s'enorgueillit, a fait paraître chez l'éditeur DEMAN, à Bruxelles, dans une édition très moyenageuse, une étude monacale d'un caractère curieux et énergique. Cela s'appelle *Le Cloître*. Ce sont des scènes de drame écrites dans une langue beaucoup plus claire que celle à laquelle nous ont voulu accoutumer les écrivains de cette école néo-médiévale, et qui éclairent fortement quelques figures de moines, comme dans les toiles de Zurbaran. L'action est précise et courte. Le prieur se fait vieux ; il veut un successeur qui soit comme lui « de la lignée autoritaire ». Il a songé à frère Balthazar. Mais celui-ci se dérobe et son trouble croissant décèle l'angoisse de sa conscience. Il s'en ouvre au prieur, qui l'autorise à l'expiation de la confession publique. Devant tous ses frères assemblés, il dévoile son passé. Par cupidité il a tué son père ; un innocent a été pris et condamné à sa place : il a ce double meurtre sur la conscience, et il ne peut le porter plus longtemps.

La situation est dramatique. Le prieur ne le blâme pas. Le péché a été expié et pardonné. Quant au crime, cela regarde le pouvoir séculier, dont l'effet s'arrête au seuil du couvent. Et ils sont certains pour opiner que cette confession a grandi le martyr, et l'on traite d'insubordonnés ceux qui n'admirent pas ce héros et veulent chasser l'assassin. Il y a là un état d'âme particulier et puissamment mis en relief : l'opposition du droit civil et de la loi conventuelle, celle-ci innocentant et exaltant le martyre volontaire de l'accusé réhabilité par son remords et sa contrition.

Mais Balthazar est rebelle à cette conception, et à l'office, derrière sa grille, dans la chapelle pleine de fidèles du dehors, il crie son crime et le dégoût qu'il a de lui-même. Alors, dès que sa faute devient publique et rejaillit sur l'ordre, il est honni et chassé, excommunié, et le prieur le fait jeter dehors, — non parce qu'il a failli, mais parce que son secret n'est plus celui du couvent.

Il sort de ces pages une étrange impression de domination tyrannique, de foi aveugle, de calcul inconscient dissimulé derrière la sincérité de la piété. Le criminel est absous par Dieu et par ses élus, il peut devenir prieur et son prédécesseur s'efface avec déférence devant lui pour lui préparer le passage :

Tu dois surgir, moisson neuve, de ta jachère !

C'est un monde à part, et l'on jette un regard surpris sur ces parages dont on nous ouvre la baie toute grande.

La forme est un peu prétentieuse. Il y a de belles et fortes pages. Mais quelle idée d'avoir alterné la prose avec les vers ou la prose cadencée à lignes inégales, à assonances, — prosodie excentrique où le vers est amorphe, n'a ni symétrie ni cadence, et compte, indifféremment, quatre ou quatorze pieds ! D'ailleurs, quand la pensée est belle et nette, l'auteur est, comme malgré lui, porté vers l'usage normal, et il trouve alors de beaux alexandrins que Boileau scanderait avec plaisir et qu'il n'eût probablement pas trouvés. Pourquoi tout, dans cette petite plaquette, n'est-il pas comme ceux là ?

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les astronomes français nous annoncent, dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, qu'à dater de cette année ils comptent les heures du temps moyen de 1 à 24, minuit étant la 24e heure. C'est beaucoup plus logique et plus commode, et dans plusieurs pays, notamment en Italie et en Belgique, cette réforme a déjà été mise en vigueur l'an dernier, non seulement par le monde savant, mais aussi par les grandes administrations. Quant au public en général, il ne s'y conforme pas encore dans le langage courant; on donne rendez-vous à quelqu'un à 7 heures du soir, on ne dit pas encore 19 heures; mais les indicateurs de chemins de fer sont rédigés avec la nouvelle notation, ce qui est très commode, car on sait au moins si l'on voyage de jour ou de nuit.

On pensera peut-être qu'une telle mesure va nécessiter la modification du mécanisme de nos horloges; mais il n'est pas indispensable que le cadran soit divisé en 24 parties. Il suffira d'ajouter au-dessous des chiffres indiquant les divisions actuelles une seconde série: le chiffre 13 étant placé sous le 1 et le chiffre 24 sous le 12. Il est évident qu'on saura toujours s'il faut lire la première ou la seconde série. Le même *Annuaire* nous fixe sur le commencement du xxe siècle; ce sera pour le 1er janvier 1901. Nous avions déjà, il y a quelques mois, parlé de cette question à nos lecteurs, et nous sommes heureux de voir que la décision de nos savants astronomes confirme ce que nous avons écrit à cette époque. Il n'en est pas de même en Allemagne, où, par ordre de l'Empereur, le siècle a commencé cette année. Il s'ensuit que, pour beaucoup de personnes, la discussion est toujours ouverte. Il n'y a, il nous semble, pas de doute possible; car il faudrait admettre, pour compter comme S. M. Guillaume Ier, qu'on a numéroté zéro l'année de la naissance du Christ; or, zéro, cela veut dire: rien. On ne peut pas dire cependant qu'il n'y avait rien pendant toute cette année: il y avait des fractions de la première année et, le 365e jour, il y avait une année acquise; on a donc commencé aussitôt la 2e année et ainsi de suite, de sorte que le 365e jour de la 99e année il n'y avait que 99 années acquises et que c'est seulement la 100e année qui a clôturé le siècle.

Et si l'on n'admet pas notre manière de voir, il faut alors être logique et numéroter aussi zéro la période des 100 premières années et appeler Ier siècle celle de 100 à 200, IIe siècle celle entre 2 et 300 et ainsi de suite, de sorte que le XVIIIe siècle est la période que nous venons de passer. Une simple décision de S. M. Guillaume Ier nous rajeunit donc de 100 ans; voilà probablement pourquoi bien des gens sont partisans de cette manière de compter les années et les siècles.

*
* *

La Tunisie vient de s'enrichir d'une ligne de 243 kilomètres de chemins de fer entre Sfax et Gafsa. La région, bien que peu peuplée, n'est pas complètement déserte et le sol ne présentait pas d'accidents de terrain bien sérieux, de sorte que les terrassements ont été faits sans difficulté; afin d'assurer la pose des rails dans les meilleures conditions de rapidité, M. Wiriot, ingénieur de la Compagnie chargée de la construction de cette

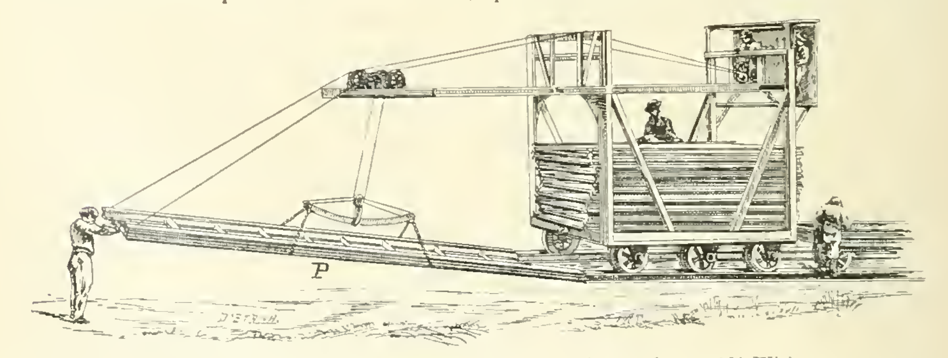


Fig. 1. — Pose rapide d'une voie de chemin de fer par le procédé Wiriot.

Des palées P toutes préparées, formant 10 mètres de voie, s'ajoutent bout à bout et reçoivent le train amenant les palées suivantes.

ligne, a imaginé un procédé qui pourra être suivi ultérieurement pour d'autres lignes. Il consiste à monter d'avance à l'usine, ou, dans l'espèce, au lieu de débarquement, des sections de voie d'une dizaine de mètres, qu'on va ensuite mettre en place. Pour cela, à mesure que les traverses et les rails arrivaient sur le quai, on les assemblait au moyen des boulons et éclisses, puis une grue enlevait la section de voie, ou palée, ainsi préparée, pour la placer sur un wagon ; on empilait ainsi dix sections de 10 mètres l'une sur l'autre, et lorsque 10 wagons étaient ainsi chargés, une locomotive les poussait jusqu'au point où la voie n'était plus posée. En avant du train se trouvait un truc (fig. 1) portant une sorte de grue se manœuvrant à la main ; arrivé au lieu de destination on calait le train, de façon que le truc se trouvât exactement à l'extrémité de la voie posée, puis on déroulait le câble du treuil et on venait l'accrocher à la première section toute montée de 10 mètres de long, se trouvant à l'extrémité de la pile placée sur le premier wagon ; on l'enlevait et on la déposait en prolongement de la voie déjà construite à laquelle on la raccordait immédiatement.

Le train avançait alors de 10 mètres et l'on continuait la même opération jusqu'à épuisement du premier wagon, ce qui faisait 100 mètres de longueur ; au moyen de rouleaux disposés sur les plates-formes des wagons, on faisait avancer les palées jusqu'au truc poseur et l'on déchargeait ainsi le train complet, c'est-à-dire 1 kilomètre de voie. L'opération se terminait en cinq heures en ligne droite ; elle était un peu plus compliquée dans les courbes, mais, malgré cela, ne nécessitait pas un personnel plus nombreux : une vingtaine d'hommes suffisaient à ce travail. La méthode employée par M. Wiriot permet donc, avec un personnel minime, d'arriver à la pose rapide des rails, et elle sera très utilement suivie pour la construction de nos chemins de fer coloniaux.

*
* *

Il semblerait que sur mer la route est assez large pour que l'on puisse éviter les rencontres, et cependant les faits sont là pour nous prouver que c'est un accident relativement fréquent par les temps de brouillard. Dans ce siècle de progrès on peut s'étonner que rien d'efficace n'ait encore été imaginé pour mettre deux navires à l'abri d'une rencontre. Parmi les derniers moyens proposés, il a été question d'une sorte de petite torpille que le navire mettrait à la mer par temps de brume et qui le précéderait de quelques centaines de mètres tout en restant reliée avec lui par un fil. Un mécanisme à percussion placé à l'avant fait partir une fusée quand la torpille rencontre un obstacle et l'équipage est averti ; cette petite torpille remplirait en somme le même but que les longues antennes des crevettes. Mais il faudrait, en supposant que son emploi soit pratique, ce qui n'est pas encore démontré, il faudrait que le navire fût muni d'un moyen d'arrêt presque instantané. On a proposé et essayé tout récemment un système qui consiste à loger le long des flancs du navire de larges panneaux qu'un piston hydraulique peut ouvrir rapidement en les plaçant perpendiculairement à l'axe au moment où un arrêt brusque devient nécessaire. L'effet produit est, paraît-il, presque immédiat et on continue les expériences pour se rendre compte des meilleures dispositions à adopter ; il est certain qu'il y a là quelque chose à faire, et, si le frein instantané n'est pas aussi indispensable que dans les chemins de fer, il y a cependant des cas où il serait d'une grande efficacité.

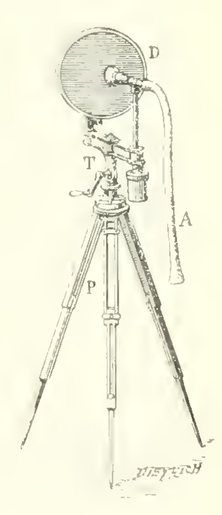


Fig. 2. — Récepteur acoustique permettant aux navires de percevoir les bruits venant de vaisseaux qu'ils n'aperçoivent pas par suite du brouillard.

Comme moyen de protection par le brouillard on emploie le son, et la sirène marche continuellement ; mais il peut se faire que les navires voisins ne l'entendent pas, et voici un appareil (fig. 2) qui permettrait de percevoir nettement des sons très éloignés, ainsi qu'il résulte d'expériences faites dernièrement en Angleterre. Il se compose d'un grand réflecteur en métal D monté sur un pied P muni d'une articulation qui permet d'avoir toutes les inclinaisons ; au centre se trouve placé un récepteur acoustique A, muni d'un tube souple qu'on porte à son oreille. On se sert de l'appareil en faisant varier la position du réflecteur ; dès qu'il arrive à être tourné vers l'endroit où se produit le son, l'oreille s'en aperçoit et, en faisant alors de légers déplacements de l'axe, on trouve la position de plus grande intensité et l'on est, par suite, renseigné sur la po

sition exacte du point d'où émane le son.

L'appareil a été aussi utilisé pour échanger des conversations; chaque poste étant muni d'un instrument semblable, on peut converser à d'assez grandes distances par temps calme. Mais le rôle de cet appareil serait plutôt celui que nous avons indiqué tout à l'heure, pour renseigner sur la direction d'un avertisseur fonctionnant à distance.

Pour la conversation entre les navires et la côte, nous avons la télégraphie sans fil, dont nos lecteurs connaissent le principe.

Tout récemment, M. Marconi, l'inventeur du premier télégraphe électrique ayant fonctionné sans fil, revenait d'Amérique sur le paquebot *Saint-Paul*. Il avait à bord les appareils nécessaires et avait prévenu en Angleterre qu'il tenterait de converser avec la côte avant son arrivée. On installa le poste nécessaire au port indiqué et, le jour où l'on supposait que le navire devait arriver, les observateurs étaient à leur poste dès le matin; vers trois heures après midi, la sonnette se mit à fonctionner et les appareils enregistrèrent une dépêche transmise par M. Marconi, qui était à 150 kilomètres au large! On lui répondit en lui donnant des nouvelles d'Europe et la conversation continua ainsi jusqu'à l'atterrissement.

* * *

Par ces temps d'automobile on est à peu près forcé de connaître les principales pièces qui se trouvent dans le mécanisme moteur d'une voiture; on en entend si souvent parler qu'il nous paraît à peu près indispensable de savoir au moins quelle est la fonction des organes essentiels. Parmi ceux-là il y a le carburateur et le différentiel, dont nous allons donner une idée sommaire.

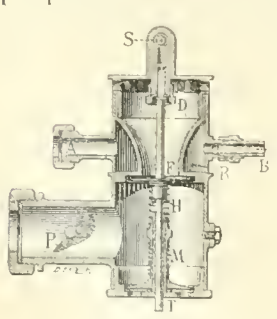


Fig. 3.

Carburateur pour automobile.

L'aspiration se fait en P et les vapeurs d'essence arrivent par S et D dans un espace clos entouré d'une chambre R où elles sont réchauffées par les gaz d'échappement du moteur circulant de A à B. Les vapeurs arrivent par la soupape F dans la chambre H M où elles se mélangent à l'air qui entre en T.

Le carburateur, c'est l'usine à gaz; c'est lui qui permet d'utiliser l'essence minérale en chargeant l'air atmosphérique de ses vapeurs. On a imaginé une foule d'appareils pour remplir ce but; ils ne sont pas très différents les uns des autres, et voici l'un des plus récents, celui de M. Bellan-Camus (fig. 3). Le moteur est relié au carburateur par l'orifice P muni d'une valve permettant de faire varier l'ouverture; quand il se produit une aspiration par le piston, l'essence est appelée ainsi que l'air dans l'intérieur de l'appareil. L'essence arrive du réservoir par le robinet S réglé une fois pour toutes, et la soupape D qui s'ouvre pour l'aspiration;

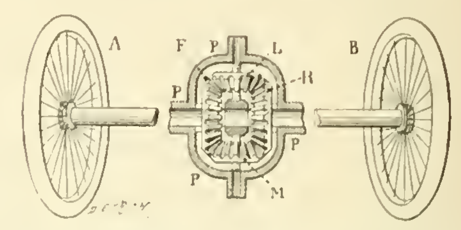


Fig. 4. — Différentiel, pièce essentielle de toute voiture automobile; c'est elle qui permet de tourner sans verser.

Dans un virage sur place les engrenages E, L, M, H permettent aux roues A et B, solidaires des axes, de tourner en sens inverse. Dans une ligne droite les engrenages n'agissent pas et l'ensemble de la boîte P qui les renferme suit le mouvement des roues comme si l'essieu était d'un seul morceau.

elle tombe, par très petite quantité, naturellement, dans un espace clos entouré d'une chambre A, dans laquelle circulent les gaz chauds provenant de l'échappement du moteur : ils entrent en A et sortent en B; cette disposition a pour but de compenser le froid que produit l'évaporation de l'essence; la soupape F, qui fonctionne de même par l'aspiration, laisse passer dans la chambre H M les vapeurs formées et, là, il y a mélange avec l'air qui est arrivé par les trous T pratiqués à la partie inférieure. L'air ainsi chargé de vapeurs déjà chaudes se comporte comme un gaz et va se mélanger, dans la chambre d'explosion du moteur, à la quantité d'air pur nécessaire pour former le mélange détonant qui donne l'impulsion au piston.

Voici maintenant le différentiel; sa fonction est des plus importantes puisque c'est grâce à lui qu'on peut tourner sans verser. Il était déjà, du reste, en usage sur les tricycles avant la construction des automobiles, mais son mécanisme est peu connu.

Les roues de la voiture qui reçoivent directement l'action du moteur sont dites : roues motrices. Elles sont solidaires l'une de l'autre, étant toutes deux fixées au même axe; quand l'une tourne, l'autre la suit. Mais on comprend cependant qu'il

ne peut en être ainsi d'une façon rigoureuse ; au moment où l'on rencontre une courbe, la roue qui se trouve à l'extérieur de la courbe va forcément plus vite que l'autre, elle a plus de chemin à parcourir; l'autre roue a même une tendance à rester immobile quand on fait un virage sur place. Si l'on ne prend pas une disposition spéciale, la roue en mouvement entraînera l'autre malgré sa résistance et le véhicule versera.

Pour éviter cela on a donc coupé en deux l'axe fixé aux roues A et B (fig. 4) ; à l'extrémité de l'axe A on a fixé une roue dentée E; à l'extrémité de l'axe B une roue pareille H ; toutes deux engrènent sur des pignons L et M qui tournent librement sur leur axe; le tout est enfermé dans une boîte PP.

On comprend que, d'après cette disposition, si, avec la main, nous faisons tourner la roue A de droite à gauche, les engrenages entrent en jeu et la roue B se mettra à tourner de la même quantité de gauche à droite. Mais si nous lâchons l'ensemble du système sur une pente, par exemple, les roues A et B tourneront toutes deux dans le même sens, entraînant la boîte PP avec les engrenages qu'elle renferme, tandis que ceux-ci tout en suivant le mouvement général resteront immobiles l'un par rapport à l'autre ; ils n'entreront en jeu que si, pour une cause quelconque, l'une des roues doit accomplir plus de chemin que l'autre. Cette cause se produit à chaque tournant et même à chaque changement de direction en dehors de la ligne droite ; le différentiel fonctionne donc à peu près constamment ; c'est un des organes les plus importants de la voiture automobile.

* *

Le nombre des constructeurs de générateurs à acétylène est fort nombreux, tant en France qu'à l'étranger, et le nombre des consommateurs augmente tous les jours. En Allemagne, on a publié la statistique du résultat acquis pendant l'année 1898, et il résulterait de là que les constructeurs auraient vendu environ 35 000 appareils générateurs ayant ensemble une puissance de débit suffisante pour alimenter 113 000 becs ; dans les autres pays, la proportion doit être à peu près la même : c'est déjà quelque chose. Cependant on peut dire que l'acétylène n'a pas encore pris le développement auquel on s'attendait, et cela vient de ce qu'il n'y a pas encore de générateur réellement pratique pour le simple particulier qui veut avoir sa petite usine à lui. D'un autre côté, si on livre le gaz tout fabriqué, comprimé à forte pression dans des cylindres, on s'expose à des dangers dont une triste expérience a confirmé la réalité. Il reste une solution qui paraît donner des résultats intéressants : c'est celle de l'acétylène dissous. MM. Claude et Hesse ont découvert que ce gaz peut se dissoudre dans l'acétone qui, à la température ordinaire, en absorbe vingt-quatre fois son volume par atmosphère de pression; cette proportion peut augmenter considérablement par l'abaissement de la température et, à 80 degrés sous zéro, l'acétone absorbe plus de deux mille fois son volume de gaz; malheureusement, dans ces conditions, il n'y a rien de pratique à réaliser; tenons-nous-en donc à la température ordinaire de 15 à 20 degrés. Si on se contente de 10 atmosphères, ce qui n'est pas une pression dangereuse, on voit, d'après ce que nous avons dit plus haut, que, dans un litre d'acétone, on emmagasinera 240 litres de gaz. Pour plus de sûreté encore, la Société qui exploite ce procédé vient de le perfectionner en ajoutant une sorte de filtre, formé d'une céramique poreuse, placée dans le réservoir de façon qu'on n'ait aucune communication possible entre le gaz en réserve et les brûleurs. Une expérience classique a démontré en effet que, dans des tubes de petit diamètre, la flamme de ce gaz ne peut se propager et la matière poreuse constitue par le fait une série de petits tubes.

La Compagnie des chemins de fer P.-L.-M. va faire l'essai de ce système sur ses trains.

* *

Le gaz de houille continue la lutte avec les nouveaux arrivés qui cherchent à le détrôner, et c'est par l'emploi de nouveaux brûleurs donnant plus de lumière pour une consommation moindre qu'il peut se maintenir en bonne posture. On voit depuis quelque temps, dans certains quartiers de Paris, les candélabres municipaux garnis d'un appareil qui a une forme toute spéciale : c'est le brûleur du système Saint-Paul (fig. 5) destiné à augmenter la puissance des becs à incandescence. Le principe du manchon Auer est bien connu et tout le monde sait que plus la température de la flamme, dans laquelle il est plongé, est élevée, plus l'éclairage est intense. Or, avec le brûleur Bunsen ordinaire, on est assez loin d'atteindre le maximum de température et cela provient surtout de ce que le mélange d'air et de gaz est fait dans de mauvaises conditions, il n'est pas assez intime et ne donne pas un produit homogène.

Dans le nouveau brûleur, on chauffe le gaz avant son arrivée dans la chambre où

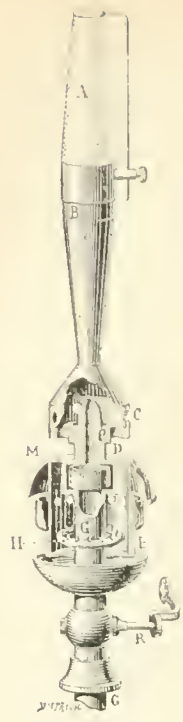


Fig. 5. — Bec de gaz Saint-Paul. Brûleur perfectionné pour manchon à incandescence.

La couronne H sert de réchaud pour chauffer un disque métallique M renferme dans la conduite principale G. Le gaz arrive chaud par l'éjecteur P dans la chambre C D, où il se mêle à l'air. Le mélange est plus homogène et la température de la flamme qui s'allume à l'extrémité de B est plus considérable. L'incandescence du manchon A est plus intense et donne une lumière plus forte.

il entre en contact avec l'air; pour obtenir ce résultat, une couronne H, puisant le gaz par un petit tube de branchement sur le tube d'arrivée G, se trouve placée dans une chambre E percée de trous et forme un petit réchaud qu'on allume pour chauffer un disque métallique M enfermé dans le tube G qui amène le gaz à l'éjecteur P. Dans ces conditions, lorsque le gaz arrive dans la chambre où il se mélange à l'air atmosphérique qui entre par les trous C et D, il est à une température qui, ainsi que l'expérience l'a prouvé, favorise l'homogénéité du mélange.

Celui-ci s'échappe par le tube conique B à l'extrémité duquel on l'allume pour porter le manchon A à l'incandescence. Il résulte des expériences qui ont ont été faites sur ce brûleur que la flamme atteint une température voisine de 1800 degrés, ce qui permet d'obtenir un éclat plus considérable du manchon qu'avec le brûleur ordinaire. Dans peu de temps, la fabrication de ces derniers deviendra libre pour tout le monde et leur prix diminuera, en sorte que l'éclairage à incandescence par le gaz est en bonne voie de perfectionnement.

*

On découvre tous les jours un sérum nouveau. Le dernier né n'est pas banal; il permettrait tout simplement de prolonger la vie : tout le monde centenaire ; mais il faut encore attendre quelque temps pour pouvoir se rendre compte de son efficacité. Un autre, pas beaucoup plus ancien, lutte contre l'alcoolisme : une injection vous enlève le goût du vin et autres alcools encore moins recommandables.

C'est un pharmacien, M. Broca, aidé des docteurs Sapelin et Thiébaut, qui fait en ce moment des expériences très intéressantes à ce sujet. Le sérum employé est fabriqué sur un alcoolique, un cheval auquel on fait avaler de l'alcool dans son avoine ; il adore cela, paraît-il. Au bout de peu de jours, c'est un pochard invétéré.

On lui fait alors une saignée et, avec le sérum de ce sang, on fait une injection au sujet à traiter. On a commencé par des animaux qui avaient été au préalable habitués à trouver de l'alcool dans leur pâtée et ne s'en plaignaient pas ; mais, après l'injection, ils ne voulurent plus y goûter. On essaya alors sur l'homme ; il n'est que trop facile de trouver des sujets. L'expérience a réussi, dans la plupart des cas, aussi bien que sur les animaux ; certains même furent vexés de ne plus pouvoir accompagner les camarades au cabaret. C'est un beau résultat. Cependant, il faut attendre un peu encore pour bien connaître les effets du nouveau sérum : savoir si le dégoût qu'il inspire dure assez longtemps, s'il agit sur tous d'une façon efficace, et d'autres questions que le temps seul permettra d'approfondir. Quoi qu'il en soit, il semble qu'il y a là une nouvelle découverte, et M. Broca aura bien mérité de l'humanité.

* * *

On a prescrit, depuis déjà plusieurs années, des mesures d'hygiène qui consistent à inviter le public à ne pas cracher dans les omnibus. On sait, en effet, que les crachats provenant des tuberculeux donnent, une fois desséchés, des poussières formées en partie de microbes qui peuvent transmettre la maladie aux gens bien portants. Cette mesure n'est pas généralisée, et dans les wagons de chemins de fer, dans les troisièmes classes surtout, on ne s'en aperçoit que trop. Il serait cependant facile, sinon d'obtenir que tous les voyageurs s'abstiennent de cracher dans les voitures, au moins d'essayer d'arriver à ce résultat en apposant des avis motivés à un endroit apparent. On arriverait toujours au moins à diminuer les chances de propagation de la tuberculose; car ce serait, dans tous les cas, un moyen d'enseigner au public qu'il ne dépend que de lui de supprimer l'une des causes de propagation de la terrible maladie.

* * *

On pensait autrefois que, quand une construction était devenue gênante, le

mieux était de la démolir pour aller la reconstruire plus loin avec les mêmes matériaux; mais, depuis quelques années, on a trouvé moyen de transporter les constructions toutes faites sur leur nouvel emplacement et nous avons déjà eu l'occasion de citer le déplacement ainsi obtenu d'une cheminée d'usine, ce qui réalisait un véritable prodige d'équilibre.

Voici maintenant une autre opération du même genre qui n'est pas banale; elle s'est faite en Amérique. Il s'agissait tout simplement de déplacer le Palais du Gouvernement! Il est vrai que c'est celui de l'Etat de Nebraska, qui n'est pas bien considérable; mais l'immeuble en question a encore 16 mètres de haut sur 12 de large et 15 de long.

Cela représente déjà une jolie masse et la question était d'autant plus compliquée qu'il fallait l'emporter à 30 kilomètres plus loin. Pour les opérations de ce genre on déchausse d'abord la construction, puis on construit dessous une solide plate-forme et, au moyen de rouleaux, on fait glisser celle-ci et sa charge jusqu'à ce qu'on soit arrivé à l'endroit voulu. Dans le cas particulier qui nous occupe, on comprend que cela eût été un peu long, étant donné le parcours à effectuer. Aussi a-t-on résolu de confier le Palais au chemin de fer comme un vulgaire colis. On l'a amené au moyen d'un plancher et de rouleaux sur une plate-forme reposant sur deux wagons. Puis, au moyen de chaînes partant du toit (fig. 6) et reliées à des wagons fortement lestés placés à l'avant et à l'arrière, on a assuré l'équilibre et l'on a attelé la locomotive qui, en trois heures, amenait le Palais dans la nouvelle ville choisie pour devenir le siège du Gouvernement. Il est bon d'ajouter que la ligne du chemin de fer ne comportait pas de travaux d'art; car il est peu probable que, même en Amérique, les tunnels et les ponts soient prévus pour des colis de cette nature.

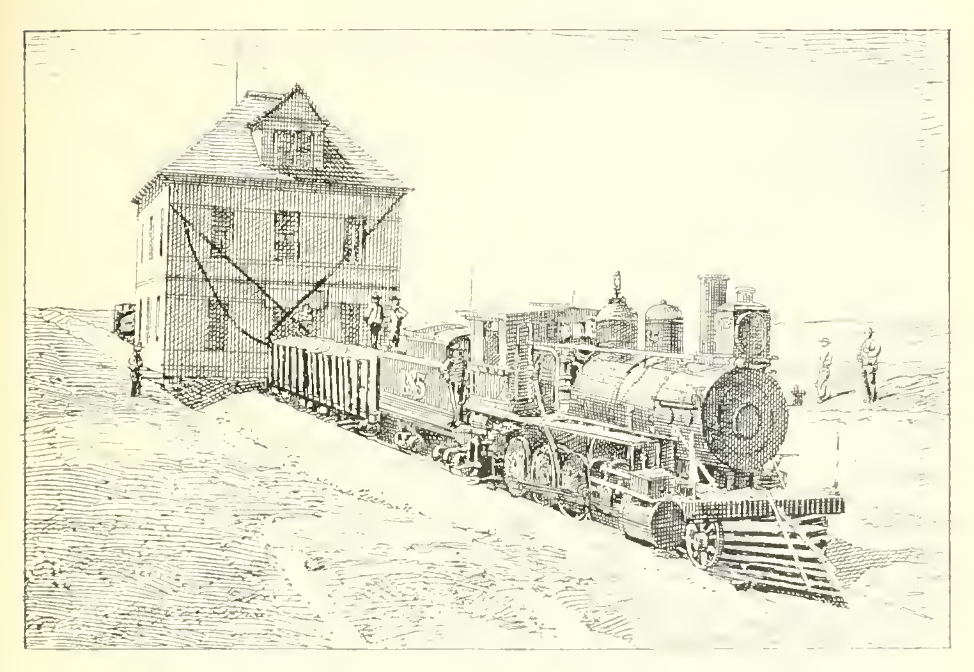


Fig. 6. — Transport, à 30 kilomètres du point où il était construit, d'un bâtiment ayant 16 mètres de haut sur 15 mètres de long.

G. MARESCHAL

CHRONIQUE THÉATRALE

VAUDEVILLE. — Reprise de *Ma Cousine*, comédie en trois actes, de Henri Meilhac.

Ce n'est pas ici le lieu de refaire ici le portrait de Meilhac, dessiné de main de maitre par Lavedan à l'Académie...

Pauvre Lavedan! Il sait aujourd'hui ce qu'il en coûte de rompre en visière avec les traditions dans ce bon pays de routine, et il a appris à ses dépens qu'il ne faut pas briser les idoles, fussent-elles même de faux dieux, que Paris, dans ses coups de passion soudaine et irréfléchie, dans ses « béguins », pour parler l'argot du boulevard, encense et met sur un piédestal... Pour avoir dit sur l'écrivain et sur l'homme ce qu'il croit être la vérité, l'auteur de *Nouveau jeu* a été doctoralement morigéné par son collègue M. Costa de Beauregard, et la meute de journaillons, en quête de copie à scandale, s'est jetée sur lui et, avec des aboiements féroces, a cherché à lui mordre les jambes. Heureusement que Lavedan est philosophe et que toute cette comédie lui inspirera sans doute — espérons-le — une de ces bonnes et cinglantes satires dont sa verve est coutumière...

Meilhac est un produit du boulevard : il n'y faut pas toucher. Porté à l'Académie par un coup de tête, il s'est vu du jour au lendemain paré de toutes les vertus, de tous les talents, et quiconque essaye de toucher à son auréole commet un sacrilège. Ses pièces sont des chefs-d'œuvre inattaquables, intangibles comme le voile de Tanit... *Noli tangere!*

Soit... A quoi bon, du reste? La plupart tomberont d'elles-mêmes avec le temps.

Meilhac! — Ce nom évoque tout un monde charmant et frivole, la petite femme et les petites intrigues, les passionnettes, les larmes à bord de cils et les amours à fleur de peau.

A ce point de vue, les comédies de cet auteur, dont il serait injuste de contester le mérite, la grâce et la jeunesse d'idées, ce à quoi personne ne songe du reste, sont bien l'image fugitive de leur temps. C'est une sorte de photographie des mœurs d'une époque déjà disparue.

Qu'en restera-t-il dans dix ans ?... Qu'en reste-t-il aujourd'hui, au bout de dix ans accomplis ?... Ce qu'il reste d'un déjeuner de soleil !...

Déjà l'œuvre s'effrite. Il est imprudent de reprendre ces comédies légères dont l'art exquis s'atténue et s'efface en vieillissant.

Ma Cousine avait, jadis, obtenu aux Variétés un vif succès de curiosité. C'était la première œuvre que Meilhac signait seul depuis la rupture de sa glorieuse collaboration avec Ludovic Halévy. D'autre part, Mme Réjane, à l'aurore de sa carrière, s'y était montrée d'une fantaisie « bien parisienne », comme on disait alors. La troupe du boulevard Montmartre avait enlevé cette pochade avec un entrain, un brio admirables, lui donnant sa véritable signification, grâce aux fantoches de génie qui l'interprétaient... Sous cette « blague » on pouvait à loisir reconnaitre une observation sagace et, dans la cocasserie du dialogue, des élégances de langage qui sauvaient l'œuvre de la vulgarité et l'empêchaient de tomber dans l'ornière vaudevillesque. De plus, les nombreuses allusions qu'elle contient avaient encore une pleine actualité, étaient saisies et soulignées par d'unanimes applaudissements. Le clubman homme de lettres, la pantomime du second acte : autant de clous qui accrochaient le succès.

Aujourd'hui tout cela tombe à froid sur un public non prévenu, et cette œuvre aimable, spirituelle, qui, en bien des endroits, porte sa marque de fabrique, contient trop peu de qualités réelles, d'observation vraiment humaine et de psychologie féminine pour résister à un changement de mode.

L'interprétation de la troupe excellente du Vaudeville, moins fantaisiste, plus pondérée que celle des Variétés, a accentué les imperfections de la pièce.

N'en déplaise aux thuriféraires de Meilhac, *Ma Cousine* a des rides, beaucoup de rides et pas mal de cheveux gris. Ces comédies ne sont pas de celles que le temps améliore. Faites par coups de tête et dans un éclat d'imagination par un auteur de beaucoup d'esprit, mais plus impressionnable que quiconque et subissant, tel un baromètre sensible, les moindres variations de la température boulevardière, elles pétillent en leur printemps: voilà tout. C'est de la mousse de champagne, vite tombée. Le vin est bon quand même, parce qu'il est de marque supérieure, mais il est à présent sans bouquet ni saveur, parce qu'il est éventé.

Pour n'avoir jamais dessiné que de petites maitresses, Henri Meilhac ne fut et ne restera qu'un petit maître.

Seuls les grands survivent.

* * *

GYMNASE. — *La Layette*, comédie en trois actes, de M. A. Sylvane.

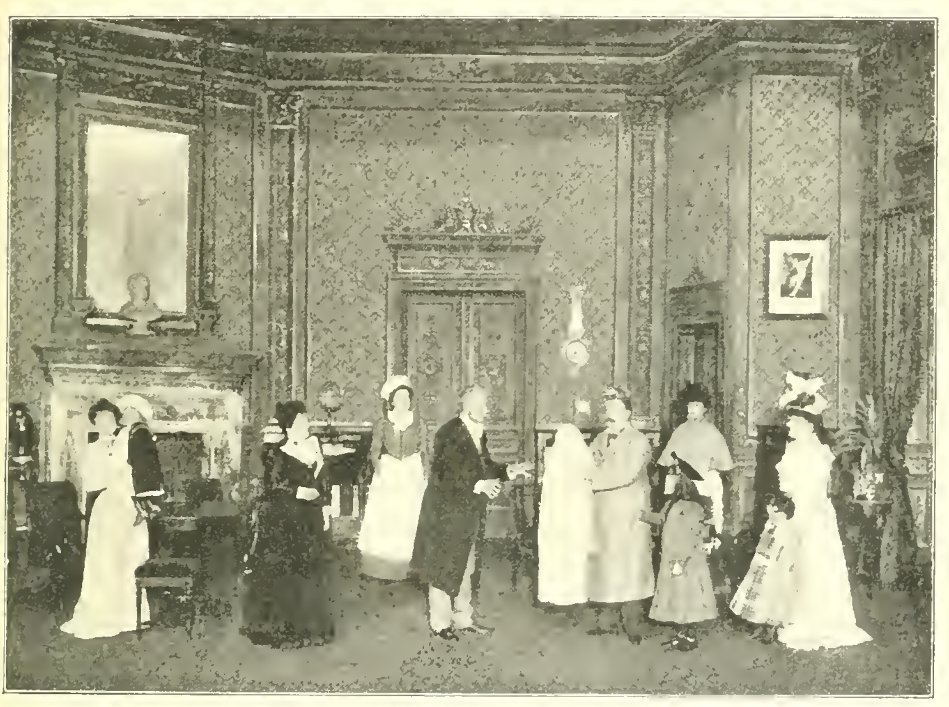
Un brave homme, La Rousse, enrichi dans le commerce du caoutchouc, a deux

filles ; il adore la vie de famille et préside une ligue pour la repopulation de la France. Pour encourager son gendre Letourneux, auquel il a donné sa fille ainée Henriette, avec 400 000 francs de dot, il lui promet, à chaque enfant, une prime de 25 000 francs pour la layette, jusqu'à concurrence de 100 000 francs.

Pendant quatre ans, Letourneux a consciencieusement besogné pour la patrie et a touché régulièrement ses 25 000 francs par an ; puis il est parti faire un voyage avec sa femme. Au bout d'un certain temps passé en Écosse, il revient avec un cinquième rejeton, le jeune Constant, survenu au cours du voyage.

La Rousse est enchanté de voir et d'embrasser le nouvel arrivant, mais il refuse de payer « la layette à Constant », la layette supplémentaire, les 500 000 francs qu'il s'était fixés pour la dot de chacune de ses filles ayant été atteints. Letourneux n'entend pas de cette oreille ; il veut son argent. Une discussion violente s'engage entre le beau-père et le gendre. Mme Letourneux prend parti contre son mari. Celui-ci, furieux, jure que dans une heure il aura quitté le domicile conjugal et qu'il prendra une maitresse.

La Rousse n'ayant pas voulu céder, Letourneux se fait présenter à une certaine baronne Olga, de noblesse cythéréenne, qui tient un « aimoir-claquedent », où l'on joue à toutes sortes de jeux, et la prie de lui permettre de se faire passer pour son amant aux yeux de son beau-père. Un téléphone, qui se trouve là comme par hasard, le détermine à annoncer la nouvelle à sa famille, à laquelle il donne par bravade sa nouvelle adresse.



Denise — Mlle Ryter. Mme La Rousse — Mme Claudia. La Rousse — Duboscq. Letourneux — Tarride. Henriette Letourneux — Mlle Marguerite Caron.

La Layette. — Premier acte.

La Rousse accourt aussitôt. A la porte, le valet de pied lui demanda son nom.

— Je suis La Rousse !

A ce mot qui, dans l'argot des boulevards, veut dire : la police ! la panique se répand dans le tripot clandestin. On éteint les lumières de la salle de jeu et, instantanément, le salon se transforme en salle de concert et de bal... La Rousse entre ; on le prend pour le commissaire de police, on lui fait les honneurs de la maison, et le quiproquo dure plaisamment pendant

quelques minutes. Enfin, tout s'explique; chacun reprend son rôle, et la partie, un moment interrompue, recommence. La Rousse somme son gendre de réintégrer le domicile conjugal.

— Payez-vous la layette à Constant? demande Letourneux.

— Jamais de la vie! riposte La Rousse, aussi entêté que son gendre.

— Alors, je reste ici! reprend Letourneux, qui passe dans la salle de jeu tailler une banque.

La Rousse entreprend Olga et la prie de lui rendre son gendre.

Olga, qui a deviné en ce père Duval nouvelle édition un prud'homme facile à plumer, lui joue la scène de *la Dame aux Camélias*. La Rousse s'attendrit, propose à la donzelle de lui faire quitter sa vie de désordre et lui promet de lui trouver un mari qui la réhabilitera. Il lui faudra une dot : La Rousse s'en charge!

A ce moment arrive un vrai commissaire de police envoyé à la requête de Mme Letourneux pour constater la présence de son mari dans une maison interlope... Olga et La Rousse filent précipitamment par une porte secrète, et Letourneux, accusé de complicité dans une affaire de jeu clandestin, est conduit au poste et de là au Dépôt.

Tout finit par s'arranger. La Rousse est allé dîner en cabinet particulier avec Olga. Dans la bagarre, il a laissé son portefeuille chez la baronne, où le commissaire l'a saisi. Il rentre chez lui tout guilleret, très éméché, pour chercher de l'argent, afin de régler l'addition restée en souffrance... Letourneux y rentre en même temps, brisé, moulu, les vêtements déchirés après un consciencieux passage à tabac, et La Rousse, que cette petite fête inaccoutumée a mis en gaîté, se montre bon prince et consent à payer la fameuse « layette à Constant », cause première de ces incidents dramatico-comiques.

Voilà la pièce, ou plutôt le vaudeville, dont le premier acte est supérieur et dont les deux autres contiennent plusieurs scènes d'une gaieté franche qui ont assuré le succès. Elle est admirablement interprétée par MM. Tarride (Letourneux), Dubosq (La Rousse), Matrat, Baron fils; Mmes Marcelle Lender (Olga), Marguerite Caron (Mme Letourneux), Claudia et Ryter.

⁂

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Les Misérables*, drame tiré du poème de Victor Hugo, par Charles Hugo et M. Paul Meurice.

Du temps qu'on lisait encore, trois œuvres passionnaient la jeunesse. Ces trois œuvres, écrites par trois plumes différentes, portaient chacune une empreinte spéciale qui les différenciait essentiellement, bien qu'elles semblassent trois variations exécutées sur un thème identique. C'étaient : *les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, *les Mohicans de Paris*, d'Alexandre Dumas père, et *les Misérables*, de Victor Hugo.

La similitude du sujet est indéniable, et les différences résident dans la façon dont chacun l'a traité.

Hugo, le formidable, y a vu le sujet d'un poème superbe : la revendication de la liberté de la conscience de l'homme tombé se rachetant par le dévouement et le sacrifice. Il en a fait un éloquent plaidoyer, tour à tour captivant et passionnant. Son Jean Valjean s'élève au-dessus de l'Humanité et devient un symbole. Ce n'est plus le forçat libéré, c'est l'Homme poursuivi par la Fatalité, luttant contre l'abominable ostracisme dont sont frappés tous ceux qu'une défaillance passagère a mis hors la loi; sa vie, c'est l'effort titanique de l'être déchu pour retrouver le bonheur perdu, le calvaire douloureux de la victime marchant à la conquête de l'Honneur...

En entendant la pièce que Charles Hugo et M. Paul Meurice ont cru pouvoir tirer de cet admirable poème et que la Porte-Saint-Martin vient de reprendre, j'ai éprouvé une désillusion complète... Non pas que l'œuvre dramatique ne soit, par elle-même, digne d'intérêt, mais parce que le souvenir du poème nuit à cet intérêt même.

Les Misérables, tels qu'on nous les montre aujourd'hui, sont un drame à spectacle, monté avec soin et correctement interprété par un artiste de premier ordre, mais qui n'a rien de romantique, ou, si cette épithète choque, qui n'a rien de lyrique. Tout ce qu'a écrit Victor Hugo est lyrique, il ne faut pas l'oublier, et vouloir rendre posément, naturellement, des œuvres aussi extra-humaines que celle-là, c'est commettre un solécisme, c'est leur couper les ailes, c'est leur donner l'aspect claudicant de l'albatros dont parle Baudelaire.

Tenez, voulez-vous lire ces quelques vers admirables du poète? Ils rendent à merveille cette sensation de gêne qu'on éprouve à voir le poème mis à la scène! Seize vers, cela n'est ni long ni ennuyeux, et ceux-là sont la meilleure des critiques :

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui naguère si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec son brûle-gueule;
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Oui, c'est bien cela. C'est absolument cela! Le poème qui était si beau, planant dans l'azur, est gauche et veule une fois sur les planches. Il volait, il boite: il est maladroit, et ses grandes ailes blanches traînent à côté de lui, inutiles et brisées.

Voici la conclusion de Baudelaire, c'est aussi celle qui se doit appliquer à l'œuvre:

Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

On ne saurait mieux dire et je n'ajouterais rien si, en lisant la brochure, je n'avais trouvé la confirmation et l'explication de mon désenchantement. Alors que je n'avais éprouvé qu'une gène affligée en entendant la pièce, j'ai, au contraire, éprouvé à la lire un très vif plaisir.

Pourquoi?

C'est qu'entre les lignes je voyais flamboyer le style prodigieux du plus grand des poètes, et que ce petit livre me rappelait le poème en le résumant habilement; c'est que mon imagination collaborait à cette reconstitution; c'est que je revivais, dans une douce et forte solitude, les heures enthousiastes de la jeunesse où nous nous passionnions pour Jean Prouvaire, pour Enjolras, où nous nous prenions pour Gavroche, et où nous eussions été fiers de mourir comme lui, en chantant sur une barricade.

Hélas! hélas! pourquoi faut-il que le théâtre — surtout aujourd'hui avec sa mise en scène et ses décors qui nous font presque vivre dans la réalité — dissipe en notre esprit toute illusion?

Nous les avons revus, ces héros que nous illuminions d'un irrésistible charme, et en les voyant agir, en les entendant parler — oh! parler surtout — nous nous rendions compte de l'illusion mensongère dont nous avions été dupes...

Jean Prouvaire, Enjolras, Marius! où sont-ils et que sont-ils aujourd'hui?... Conseillers municipaux, sénateurs, députés, bourgeois endurcis. Et Gavroche? Il est plus bourgeois que les autres. L'A.B.C est en sommeil, les syndicats sont les maîtres et Gavroche en préside un avec emphase et prud'hommerie. Et Jean Valjean! cette victime, ce héros?... La représentation nous le dénimbe et nous montre les absurdités, les maladresses, les enfantillages de sa conduite. Et Javert!... ce farouche et aveugle représentant de l'autorité?... Ce n'est plus qu'un niais, une brute imbécile, un « flic » quelconque échappé des brigades centrales, que le préfet de police casserait aux gages à la première bourrade.

Mais, à la lecture, tout cela s'efface, l'albatros déploie ses ailes et redevient le « vaste prince des nuées ». Cosette, Fantine, les Thénardier, Montparnasse, M. Myriel, reprennent, avec leur inconsistance, leur rayonnement de symbole. L'âme du poète parle à notre âme : le jeu des comédiens ne parle qu'à nos yeux et à nos oreilles.

Oui, je le répète et ne me lasserai pas de le redire, il est mauvais de mettre un roman à la scène, il est dangereux surtout de toucher aux chefs-d'œuvre... Le théâtre est un art jaloux qui veut qu'on ne pense qu'à lui, qu'on n'écrive qu'en vue de la représentation des faits. Faire tenir en un nombre relativement restreint de tableaux les chants sublimes d'un poème, étendre sur le lit de Procuste des scènes hachées, ou tirer en longueur l'intrigue et les développements d'un tel drame humain, c'est attenter aux droits du poète et profaner son œuvre. Comment, avec le chaud et le froid des entr'actes, suppléer à tout ce qu'on est forcé de supprimer? Comment ressaisir le public, réchauffer l'intérêt, ranimer l'enthousiasme? Quel que soit l'art du comédien — et Coquelin est, je le proclame, un merveilleux acteur — il ne peut lutter contre la nécessité de laisser reposer l'attention.

Tout se transforme alors. Ce n'est plus un poème, ce n'est plus un cri superbe de pitié, un chant sublime de liberté : c'est *une pièce à spectacle!*

Certes, le spectacle est beau; mais le fût-il cent fois plus encore, qu'il mentirait d'autant, car la beauté que nous cherchons dans les *Misérables*, que nous avons le droit d'y chercher, puisqu'elle se trouve dans le poème, ce ne sont pas la richesse et l'exactitude des tableaux, ni l'ingéniosité de la mise en scène, c'est la beauté de la Pensée, à laquelle nuisent précisément tout ce luxe, ce déploiement de décors, cette profusion d'accessoires. Les dimensions immuables du cadre même désorbitent le drame. La maisonnette de M. Myriel est trop vaste, la barricade est trop petite, les jardins du Petit-Picpus sont hors de proportion, et les ombrages de la rue Plumet appellent l'intervention d'une fée, d'un génie, d'une Titania attendant Obéron.

Querelle de riens? Non. Chicane futile? Non plus. Dans le domaine de l'illusion, la moindre erreur suffit pour rompre le charme; partant, plus de joie ni d'émotion.

Le public fera-t-il ces réflexions? J'espère que non!

Maurice Lefèvre

LA MUSIQUE

S'il est une glorieuse carrière dont la fin prématurée ait dû attrister tous ceux qui, artistement, s'intéressent à l'essor de l'art musical, c'est bien celle du célèbre chef d'orchestre M. Ch. Lamoureux, qui, le 21 décembre dernier, rendit presque subitement, après une brève agonie, le dernier soupir.

Encore une belle et sincère âme d'artiste qui s'en est allée ! et dont l'inflèchissable intransigeance courba, pour le triomphe de ses pures convictions esthétiques, les innombrables obstacles suscités par les luttes que se livrent quotidiennement tous ceux qui sont à la recherche de l'absolu en art et dont la foi proclame, selon les tempéraments, des *credo* parfois bien différents.

Cl. Pierre Petit.

M. CHARLES LAMOUREUX

Digne de toutes les plus hautes situations, M. Charles Lamoureux les a occupées toutes. Il fut chef d'orchestre à la Société des Concerts du Conservatoire (1872-1877), à l'Opéra-Comique (1875), et à l'Opéra (1877-1879 et 1891-1892).

Après avoir fondé la Société des Quatuors, dont il était le premier violon, il résolut d'imposer en France l'audition des grands oratorios de Bach et de Hændel. En 1873, la Société de l'Harmonie sacrée débuta triomphalement, aux Champs-Elysées, avec *le Messie*, *Judas Macchabée*, de Hændel, et *la Passion*, de Bach.

Cette première tentative préluda à la célèbre association artistique des Concerts Lamoureux, qui, de succès en succès, imposa à Paris l'œuvre wagnérienne, dont M. Charles Lamoureux fut un des plus ardents et des plus enthousiastes promoteurs.

C'est à lui que revient l'incontestable gloire d'avoir donné en France la première audition théâtrale de *Lohengrin*, qui, plus tard, devait avoir tant de succès à l'Opéra.

La seule regrettable erreur qu'il me soit possible de signaler chez M. Ch. Lamoureux, qui fut un si éminent chef d'orchestre, est, à part MM. Vandyck et Engel, le choix très discutable qu'il fit de ses chanteurs.

Cette catégorie d'artistes fut toujours considérée par lui, non comme des solistes devant être soutenus et accompagnés par un orchestre souple et discret, mais comme des exécutants devant remplir ponctuellement, avec des moyens vocaux, leur partie dans la polyphonie symphonique.

Elu à l'unanimité par les musiciens de l'Association artistique, c'est M. Chevillard, son gendre, qui, l'ayant déjà suppléé depuis quelques mois, lui succède et se fera un légitime orgueil de continuer de si belles traditions artistiques.

GUILLAUME DANVERS.

MUSIQUE
DE GLUCK (1714-1787)

Armide

POÉSIE
DE QUINAULT (1635-1688)

Air de Renaud (acte II, scène III), créé par M. Le Gros.

La première représentation de cet ouvrage eut lieu le 23 septembre 1777 à l'Académie royale de musique, au plus fort de la célèbre querelle entre les mélomanes glückistes, partisans de la déclamation lyrique, et les mélomanes piccinistes, partisans de la vocalisation italienne. Ces derniers furent définitivement vaincus lors des représentations d'Iphigénie en Tauride (1779) : d'un commun accord Glück et Piccini avaient pris le même sujet, et, armés de leurs talents si différents, s'étaient livré un des plus beaux duels intellectuels que l'histoire de l'Esthétique puisse enregistrer.

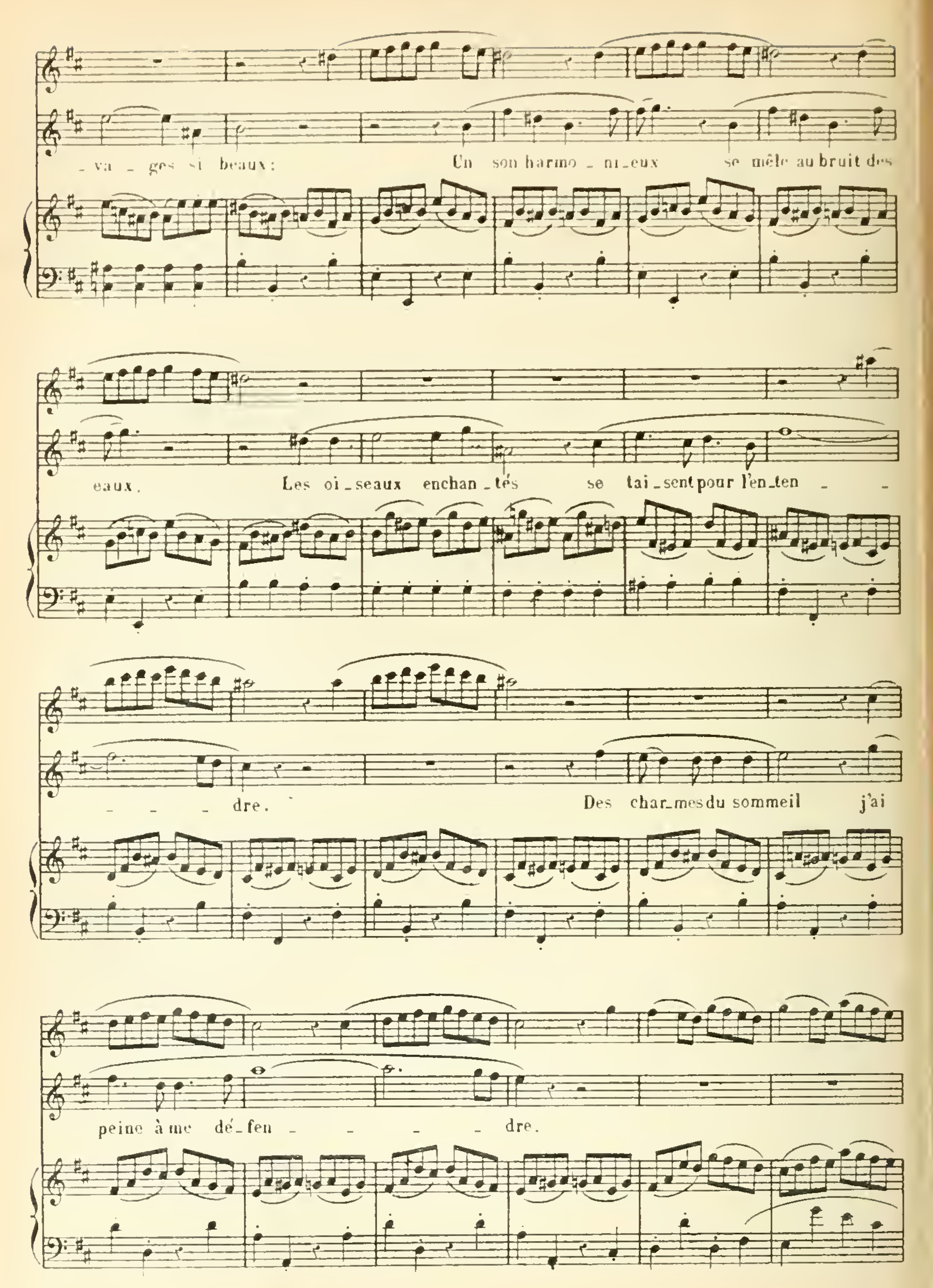
Que ce charmant duo vocal et instrumental soit exécuté très simplement, d'un rythme très égal, très classique. Donnez à votre instrument une sonorité excessivement pure et évitez surtout d'attaquer les premières notes de chaque phrase musicale. C'est un « son harmonieux » qui charme et enchante tout. Que la voix du chanteur fasse bien ressentir le ravissement dans lequel est plongé Renaud.




tr tr tr
tr
Plus j'ob_ser_ve ces lieux, et plus je les ad_
_mi_re.
Ce
fleu_ve cou_le len_te_ment, Et s'é_loi_gne à re_gret d'un sé_



_jour si charmant. Les plus aima_bles fleurs, et
le plus doux zé_phire; Par_fu_ment l'air qu'on y res_pi_
_re, qu'on y res_pi_re.
tr tr tr tr
tr tr tr
tr
Non, je ne puis quit ter des ri



_va _ ges si beaux: Un son harmo _ ni_eux se mêle au bruit des
eaux. Les oi_seaux enchan_tés se tai_sent pour l'en_ten _ _
_ _ _ dre. Des char_mes du sommeil j'ai
peine à me dé_fen _ _ _ _ dre.


Ce ga_zon, cet om_bra_ge frais; tout m'invite au repos
Sous ce feuil_la _ ge é_pais. ce ga_zon,
cet ombra_ge frais; tout m'in_vite au re_pos.
(Il s'endort sur un gazon au bord de la rivière)
sempre calando

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES

ET COLONIAUX

Tandis que l'Angleterre se prépare à recommencer, avec de nouveaux chefs, la lutte contre les Républiques fédérées du sud de l'Afrique, et à employer la totalité de ses forces militaires à un effort qui n'a point, dans son histoire entière, de précédent, il nous vient, et d'Afrique et d'Asie, de très intéressantes nouvelles.

Enfin, voici notre drapeau à In-Salah, dans ce Sahara algérien où notre action fut toujours lente et incertaine. Nous dirons, la prochaine fois, l'importance singulière de ce petit fait, dont ont parlé à peine les journaux, tout entiers à ces événements considérables que sont la rentrée de la Chambre et le renouvellement partiel du Sénat. De plus, une information sensationnelle, comme on dit, — mais venue de Londres, — nous apprend que Ménélick, le souverain d'Abyssinie, le vainqueur des armées italiennes, suivait avec attention les péripéties de la guerre sud-africaine et se préparait, tout simplement, à envahir l'Égypte. Voilà pour l'Afrique.

En Asie, le Russe s'agiterait. Il y avait quelque temps qu'on ne nous avait parlé du « conflit prochain » entre l'Angleterre et la Russie, en Asie centrale. Les combats de taureaux et les combats de coqs devaient-ils remplacer définitivement le combat, tant de fois prédit, entre la Baleine et l'Eléphant? Les nouvellistes ne le pouvaient permettre; et voici qu'ils nous annoncent la marche des Russes sur Hérat, clef de l'Afghanistan, et qu'ils nous l'annoncent... pour demain. Nous parlerons de cette marche... demain, quand elle sera un fait accompli. Aujourd'hui, nous voudrions *mettre au point* une question, sur laquelle nous ne sommes plus revenus depuis une année déjà, et qui cependant touche de fort près aux intérêts de notre pays: la question de notre influence dans la Chine du Sud.

C'est, en d'autres termes, la question de la politique extérieure de notre empire indo-chinois.

Nous avons à la tête de cet empire un homme, M. Doumer, dont les uns disent grand bien, dont les autres disent un peu de mal, et auquel, en tout cas, on ne saurait refuser de remarquables qualités : la bonne volonté, l'activité, l'habitude du travail opiniâtre et méthodique. M. Doumer semble s'être proposé une double tâche ; et, des deux côtés, il a obtenu manifestement des résultats.

A l'intérieur, il a travaillé à unifier nos diverses possessions indo-chinoises et à restaurer leurs finances. Il a supprimé la diversité des emplois, sans oser aller jusqu'à la suppression des fonctionnaires *inutiles* ; du moins, il a placé sous son autorité immédiate les directions les plus importantes: services militaires, services maritimes, service judiciaire, affaires civiles, contrôle financier, agriculture et commerce, travaux publics, douanes et régies, postes et télégraphes; et nous estimons qu'autant une décentralisation générale serait souhaitable en un pays de *citoyens libres*, comme est le nôtre, autant il est nécessaire, en un pays de *sujets protégés*, comme est l'Indo-Chine actuelle, de centraliser la direction des affaires communes aux diverses régions. Les finances de l'Indo-Chine, sous l'administration présente, sont devenues prospères, grâce, surtout, au développement du commerce extérieur; l'année 1898 a dépassé de 17 millions l'année 1897, supérieure elle-même de 18 millions à sa devancière; l'augmentation, pour les seules exportations, est de 3 041 538 francs. Ne citons que deux chiffres: notre industrie métallurgique a importé en Indo-Chine pour 1 106 598 francs de ses produits en 1897, pour 2 493 224 fr. en 1898; et l'exportation du riz et de ses dérivés, qui s'élevait en 1897 à 72 643 369 fr., a atteint, en 1898, le chiffre de 88 113 000 fr.

A l'extérieur, M. Doumer s'est appliqué à propager, au delà de nos frontières, le rayonnement de notre influence.

Mais, ici, il devait compter avec nos puissants rivaux, et aussi, disent les méchantes langues, avec les idées régnantes au pavillon de Flore et au quai d'Orsay : ne parlait-on pas, hier, de conflit, du rappel de M. Doumer, ou de sa démission? N'écoutons pas les méchantes langues : elles ont trop souvent raison.

Les difficultés contre lesquelles a eu à lutter le gouverneur général de l'Indo-Chine sont à elles seules assez importantes, pour que nous nous tenions aujourd'hui à elles. Ces difficultés peuvent se grouper sous trois chefs: rapports avec le Siam, pénétration dans le Yunnan, établissement dans la péninsule de Leï-Tcheou et dans l'île d'Haïnan. Nous avons exposé ici même, en mars 1899, la question du Siam: depuis, cette question dort. Et la raison? C'est la raison qui fait que tant de questions internationales dorment à cette heure et qui est: l'Angleterre est occupée ailleurs. M. Doumer, en avril dernier, s'est rendu à Bangkok ; cette visite, ont déclaré brièvement les journaux considérables,

« a été couronnée de succès »; mais ses résultats n'ont jamais été indiqués de façon bien précise. Notre opinion est que nos navires de guerre, et nos lecteurs, auront à nouveau l'occasion de forcer les passes du Ménam.

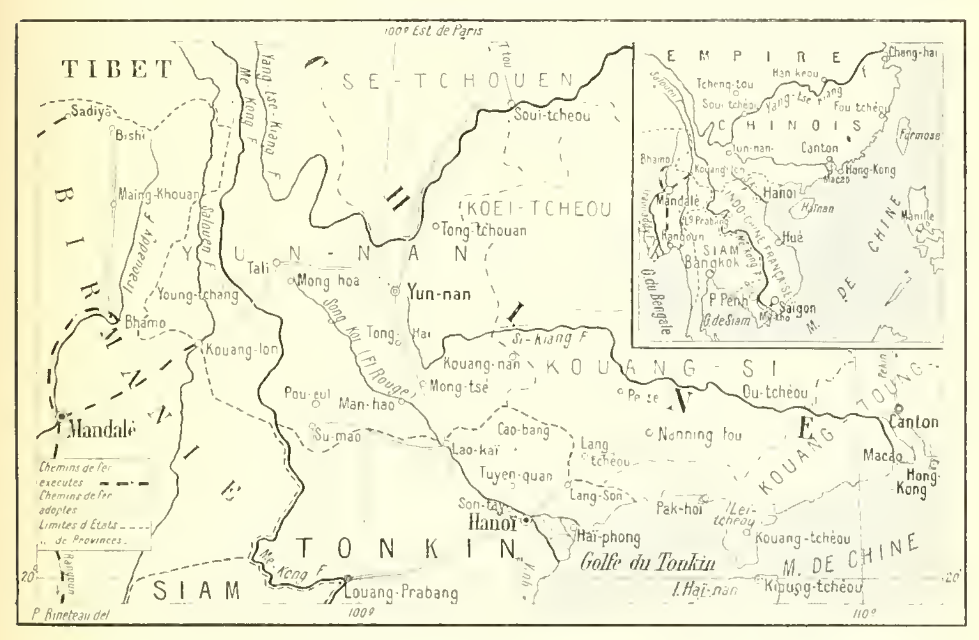
Restent les questions du Leï-Tcheou et du Yunnan : elles feront l'objet de cette causerie.

* * *

Le large golfe qui donne accès dans notre colonie du Tonkin est fermé à l'est par la péninsule chinoise du Leï-Tcheou, et, au sud-est, par la grande île de Haïnan.

On avait compris depuis longtemps de quelle importance serait pour nous la possession de cette île et de cette presqu'île, lorsque des événements récents vinrent encore accroître cette importance et la rendre visible pour tous. La défaite de la Chine par le Japon; l'action de la Russie, de l'Allemagne et de la France pour arrêter, au lendemain de sa victoire, un vainqueur trop exigeant; puis, l'exploitation du vaincu, et par l'Angleterre, et par ses intéressés protecteurs : nous avons dit cette histoire dans cette Revue, en février 1898, en janvier 1899. Revenons seulement sur la part qu'obtint la France et que nous n'avons fait qu'indiquer brièvement.

Lorsqu'on apprit en France que, les Japonais déjà établis à Formose, les Russes occupaient Port-Arthur et Talien-Ouan; les Allemands, Kiao-Tcheou; les Anglais, Wei-ha-Wei, on crut que le démembrement de la Chine était commencé : on entendit demander de toutes parts : « Que recevra la France? » Le démembrement de la Chine! quelle entreprise gigantesque! ou plutôt quelle illusion! Cette masse humaine, pressée en plusieurs provinces plus qu'en aucun autre endroit de la terre, cimentée par la communauté d'usages séculaires et par la défiance de toute direction, victorieuse en tout temps de ses conquérants à force d'inertie résistante et de force vitale, l'Europe se flatterait d'y découper des nations nouvelles qu'elle civiliserait à son image? L'irraisonnable dessein! Les boulets s'enfonceraient dans cette masse comme dans la chair inconsistante d'une pieuvre; et la vieille Europe, à vouloir conquérir politiquement ces centaines de millions d'êtres humains, courrait le risque de hâter sa propre fin. Cependant, comme beaucoup de gens, en France, demandaient : « Que prendrons-nous? » la France finit par prendre « quelque chose ».



LES ROUTES ANGLAISES ET FRANÇAISES VERS LA CHINE CENTRALE

Les côtes de la Chine méridionale, au dessous du 31e parallèle, sont découpées par un nombre infini de baies que parsèment des îlots, des roches, et qui furent longtemps, pour d'innombrables pirates

chinois, tout autant de refuges inconnus. Aussi notre connaissance de ces côtes difficiles est elle récente; ce n'est guère que depuis 1845 que ces roches, ces îlots, ces baies ont été reconnus et relevés. Encore cette connaissance n'est-elle pas en tous points parfaite : n'est-ce pas hier que la *Kaiserin Augusta*, croiseur allemand, découvrait avec sa quille un rocher sous-marin inédit?

Une baie, sur ces côtes, avait particulièrement attiré l'attention du contre-amiral commandant l'escadre française d'extrême Orient : c'était celle de Kouang-Tcheou (le mot *Ouan*, dont on fait suivre parfois ce nom, signifie baie), située sur la côte orientale de la péninsule du Leï-Tcheou. Dès 1896, le vice-amiral vicomte de Beaumont chargea trois navires : l'*Alger*, commandant Boutet; la *Comète*, commandant de Gueydon; le *Lutin*, commandant Gauchet, de reconnaître successivement les abords de cette baie. Des trois commandants, M. de Gueydon fut le seul dont le rapport fut entièrement favorable; il semble bien que son opinion s'accordait avec celle de l'amiral, car ce fut cette baie qui fut désignée par M. de Beaumont au gouvernement français, quand celui-ci s'avisa de demander à son tour « quelque chose ». Le 22 avril 1898, le drapeau français était hissé sur un fort voisin du rivage par l'équipage du *Pascal*, en présence du contre-amiral Gigault de la Bédollière. La garde du drapeau fut confiée aux détachements fournis par les navires en rade. Puis, durant de longs mois, on se contenta de cette stérile prise de possession.

Il fallut de pénibles incidents pour rappeler au public que la France possédait une baie sur la côte chinoise... Cependant, les Russes, à Port-Arthur, les Allemands, à Kiao-Tcheou, élevaient magasins et fortifications, entretenaient garnisons et se préparaient activement à rendre leur conquête féconde.

Ces incidents pénibles sont d'hier.

On apprit, au commencement de novembre dernier, que les négociations menées par le général Sou et le contre-amiral Courréjolles, et relatives à la délimitation de notre territoire de Kouang-Tcheou, étaient rompues. Le Tsong-li-Yamen, qui est, en Chine, une sorte de ministère des affaires étrangères, s'était refusé à nous accorder la possession des petites îles qui barrent l'entrée de la baie et commandent les canaux d'accès. Dans le même temps, toute la région voisine s'agitait; deux enseignes de vaisseau, MM. Gourlaen et Koun, étaient tués à une faible distance des avant-postes. En France, l'opinion publique, qui ne s'était guère enthousiasmée pour l'occupation de Kouang-Tcheou, s'émut cependant à ces nouvelles. Nos compagnies de débarquement avaient dû repousser par la force les réguliers chinois, dans deux combats où nous eurent quelques tués et blessés; des troupes de renfort furent expédiées du Tonkin, le gouverneur général d'Indo-Chine annonça l'intention d'intervenir vigoureusement... et les Chinois reprirent les négociations. Car leur diplomatie, semblable en ce point à la diplomatie d'autres États, et même européens, n'est audacieuse qu'à l'égard des faibles. Le vice-roi du Kouang-Toung, qui nous était ouvertement hostile, a été rappelé à Pékin; et Li-Hung-Chang, dont Paris se rappelle encore la visite, nommé à sa place. L'acte de délimitation a été signé sans autre retard; la possession des îles de la baie nous est reconnue, ainsi que celle de l'arrière-pays.

Désormais, donc, nous aurons à Kouang-Tcheou un établissement véritable, avec ses frontières nettement délimitées, sa garnison fixe et son administration particulière. Le 15 janvier dernier, le contre-amiral Courréjolles a remis entre les mains de M. Doumer notre nouveau territoire; et celui-ci, devenue partie intégrante de notre empire indo-chinois, a été confié à un administrateur habile, M. Alby.

Quant à l'île d'Haïnan (voir notre chronique de *juin 1897*), nous nous sommes contentés de la promesse faite par la Chine de ne jamais céder cette île à une autre puissance. Des voix autorisées conseillaient cependant l'annexion immédiate. Cette politique eût été trop dangereuse. La conquête de la grande île, qu'occupent en grande partie des peuplades quasi indépendantes, eût été une œuvre singulièrement malaisée; qu'on songe aux difficultés rencontrées par les Japonais à Formose, et qu'ils n'ont pu vaincre encore! Il nous suffira de veiller à ce que les Chinois tiennent, sur ce point, leur parole.

Haïnan et la péninsule du Leï-Tcheou seront complètement, à notre heure, sous notre influence : du côté de l'est, notre Tonkin est garanti contre toute surprise, et son expansion possible est préparée.

Et du côté du nord?

*
* *

Au nord, le Tonkin est bordé par la grande province chinoise du Yunnan.

Le lecteur français commence à connaître ce nom; il le connaîtrait bien davantage, s'il ne tenait qu'à M. Doumer. Celui-ci, en effet, passe pour être un partisan convaincu de l'action française dans cette arrière-Chine; il estimerait, paraît-il, que cette action devrait être un peu plus rapide et un peu plus énergique qu'on ne

le voudrait aux ministères des colonies et surtout des affaires étrangères. En fait, il a envoyé dans le Yunnan des missions nombreuses; il a parcouru lui-même ce pays, en mai dernier, et visité sa capitale, Yunnan-Sen; il a fait décider la construction d'un chemin de fer qui relierait cette ville à Hanoï, capitale du Tonkin.

Qu'est donc le Yunnan? Que vaut-il?

C'est d'abord un pays de montagnes. L'altitude moyenne est de 2000 mètres: or le point culminant du plateau central français, le Puy-de-Sancy, ne mesure que 1886 mètres. D'une façon générale, cette province est constituée par un plateau — le premier gradin des hautes terres tibétaines — que creusent profondément les vallées étroites des fleuves, le Mékong, le Song-Koï ou Fleuve du Tonkin, que sillonnent les croupes dénudées des chaînes qui vont finir, en éventail, au-dessus des plaines de l'Indo-Chine et de la Chine du Sud. « C'est un plateau si l'on veut, écrit M. Marcel Monnier, mais à la façon dont une mer agitée donne, à distance, l'impression d'une surface plane. »

Vous pensez bien qu'un pays dont le sol est si tourmenté ne doit point posséder une richesse agricole extraordinaire. Dans les dépressions, partout où l'eau peut séjourner assez longtemps, les indigènes cultivent le riz; mais la récolte suffit à peine à leurs propres besoins. Une seule plante a pour eux une valeur commerciale : c'est le pavot; ils en tirent l'opium, qu'ils vendent en Chine. Au Yunnan, comme dans tous les pays de civilisation chinoise, le roi des animaux, c'est le porc. Cet utile animal se rencontre là en troupeaux nombreux, et il jouit d'une considération universelle. Colquhoun, un Anglais véridique, nous donne sur ce sujet des détails à peine croyables : ne nous raconte-t-il point qu'il a vu de jeunes Yunnanaises caresser tendrement de gentils pourceaux, baisoter leurs museaux roses et même — *horresco referens* — leur donner parfois le sein! Un seul animal fournit un article d'exportation : c'est le bouquetin à musc.



AU YUNNAN — UNE PAGODE

Du musc, de l'opium : maigres aliments pour un commerce avec l'Europe!

Heureusement, la richesse que ne donnent au Yunnan ni ses animaux, ni ses plantes, il la trouve, très abondante, dans son sous-sol. Ce pays, parmi les régions minières les plus riches du globe, est probablement l'une des plus riches. Il possède de l'or, de l'argent et des métaux vingt fois plus précieux : du fer, du cuivre, de l'étain. « Il n'est point de district, affirme M. Rocher, l'un des Français qui ont vécu le plus longtemps dans la province et qui l'ont le plus parcourue, il n'est point de district qui ne renferme du fer. » Pour le cuivre, le seul Yunnan fournit presque

tout le métal nécessaire à la fabrication de la monnaie — les sapèques — de l'empire chinois. Enfin, les mines d'étain du sud, aux abords de Mong Tzé, à peu de distance de la frontière du Tonkin, sont les plus abondantes du globe. Il faut ajouter que la houille, nécessaire au travail de ces métaux, affleure, surtout dans la partie septentrionale de la province, de Yunnan-Sen au Yang-tse-Kiang, en mille endroits. Le Yunnan est donc très riche; ou, plutôt, il le sera, lorsque, des routes ayant été établies et des capitaux réunis, ses gisements métallifères seront exploités.

Et, en deuxième lieu, ce pays reçoit une grande importance du fait même de sa situation : il est la *porte de derrière* de la Chine. Là est le vestibule qui mène de l'anglaise Birmanie et du Tonkin français au Yang-tse-Kiang, la grande route chinoise, et, en particulier, dans le Sé-Tchouen. Or cette dernière province est celle qui excite, parmi les voyageurs, le plus d'enthousiasme; voici en quels termes M. Marcel Monnier parle d'elle :

Cette merveilleuse province, le joyau de l'Empire, avec sa population double de celle de la France, son sol d'une fécondité inouïe, qui produit en abondance la soie, le lin, la cire, le tabac, l'opium, le riz, le thé, est appelée à jouer, dans les relations économiques et politiques de la Chine avec l'Europe, le rôle prépondérant. C'est au Sé-Tchouen, non ailleurs, que se décidera la question d'influence sur la Chine du centre et du sud-ouest.

Route, très accidentée d'ailleurs, du Sé-Tchouen et de la vallée du Yang-tse-Kiang, et possédant dans son sous-sol, en gisements métallifères, des richesses que l'on croit être très grandes et qui sont plus grandes peut-être qu'on ne le croit, le Yunnan devait, de bonne heure, fixer sur lui les regards de ses voisins, les Anglais de Birmanie, les Français du Tonkin.

En vérité, c'est pour atteindre l'arrière-Chine que l'Angleterre a conquis la Birmanie. Dès 1769, il y a plus d'un siècle, elle stipulait, traitant avec la Birmanie encore indépendante, que cette dernière puissance lui *ouvrirait la porte d'or vers la Chine*. Dès 1824, alors que le drapeau anglais ne flottait encore sur aucun point de la côte birmane, l'on proposait, chez nos voisins, un chemin de fer vers Xiang-Hong et la frontière méridionale du Yunnan. En 1858, 1861, 1866, 1868, des projets analogues étaient discutés; et, depuis, vingt déclarations précises ont été faites à ce sujet. C'est l'explorateur anglais Colquhoun qui écrit : « L'extension des voies de communication à l'intérieur de la Birmanie anglaise ne doit être que le point de départ de l'extension commerciale dans les pays Shan et dans le Yunnan. » C'est lord Dufferin, déclarant à la veille de quitter l'Inde, dont il était alors le vice-roi : « Avant qu'il soit longtemps, j'ose prédire que notre grand chemin de communications avec la Chine passera par le nord ou l'ouest de la Birmanie. » C'est, enfin, et plus récemment encore, sir Charles Crostwhaite, ministre des travaux publics de l'Inde, affirmant : « Nous avons annexé la Birmanie qui seule est déjà d'une grande valeur; mais sa véritable importance consiste en ceci : qu'elle peut devenir la grande route du négoce anglais avec la Chine. » Malheureusement pour les Anglais, la nature était opposée à leur dessein. Les routes qui mènent de chez eux dans le Yunnan coupent toutes le système des montagnes à peu près parallèles qui, venues du Tibet oriental, sillonnent le plateau du Yunnan. Dans la direction Bhamo-Tali, le chemin, écrit M. Baber, un Anglais, « pourrait sans doute être beaucoup amélioré..., en perçant une demi-douzaine de tunnels comme celui du mont Cenis, et en construisant quelques ponts gigantesques ». Plus au sud, dans la direction Mandalay-Xieng-Tong, un autre voyageur anglais, M. Cushing, a franchi, seulement du Salouen à Xieng-Tong, huit chaînes de montagnes, dont quelques-unes atteignaient 2000 mètres!

Et cependant, malgré ces difficultés naturelles, les Anglais se sont mis à l'œuvre. Déjà, ils ont relié leur réseau télégraphique birman au réseau chinois. Ils ont poussé leur chemin de fer au nord jusqu'au delà de Bhamo; à l'est, ils construisent une ligne vers Kouang-Lou-Ferry, sur le Salouen, dans la direction du Yunnan. Tellement ils sont décidés à tenter la conquête, économique pour le moins, de cette province chinoise!

* * *

La France, elle aussi, avait remarqué de bonne heure que le Yunnan était une des routes de la Chine. Dès 1862, l'année même de notre premier établissement en Cochinchine, M. Eugène Simon, notre consul à Pékin, adressait à son ministre un rapport sur l'opportunité de créer un courant commercial entre la Chine occidentale et Saïgon, par la voie de Mékong; il demandait qu'une commission d'études fût nommée, qui explorerait ce fleuve alors presque complètement inconnu. Ce vœu fût réalisé; de 1866 à 1869, la mission Doudart de Lagrée-Francis Garnier traversait le Yunnan, du Mékong au Yang-tse-Kiang; elle découvrit la voie du fleuve Rouge, que descendit pour la première

fois, en 1871, notre compatriote, M. Dupuis. *Or le fleuve Rouge est le véritable chemin d'accès du Yunnan.* La vallée de ce fleuve n'est point, comme celles des fleuves de Birmanie, perpendiculaire aux chaînes yunnanaises; elle est orientée, au contraire, dans le même sens que ces chaînes, et conduit sans grandes difficultés jusqu'au cœur même de la province. De Hanoï, la capitale du Tonkin, à Laokaï, qui est à la frontière chinoise, on voyage par vapeur et le trajet, à l'ordinaire, dure suite de vallées et de plaines, qui sont parmi les mieux cultivées et les plus peuplées de la province.

La nature était donc ici notre auxiliaire. Cependant nous avons longtemps dédaigné son aide; et c'est à une date toute récente (fin 1898) que la construction d'un chemin de fer Hanoï-Laokaï-Yunnan-Sen a été décidée. Les travaux préparatoires ont été entrepris l'an dernier : il ne reste plus qu'à... construire le chemin de fer.



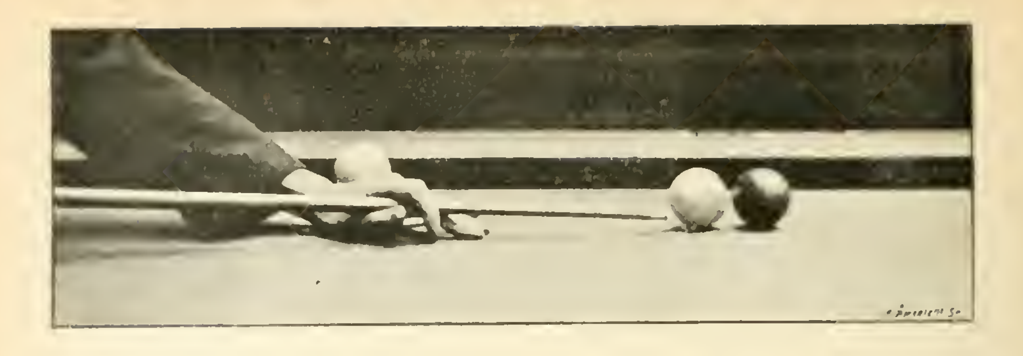
AU YUNNAN — UNE GRANDE ROUTE

six jours. En aval de Laokaï, le fleuve ne porte plus que des jonques; il faut compter, jusqu'à la petite ville de Man-hao, selon la saison et la violence des eaux, cinq à six jours de navigation. Mais il est préférable, d'après M. Cl. Madrolle, de prendre à Laokaï une monture, qui mène en trois jours à Mong-tzé. De Man-hao à Mong-tzé, la distance est de 60 kilomètres, qui sont parcourus en deux jours. En résumé, le voyage de Hanoï à Yunnan-Sen exige actuellement, par Man-hao, vingt-quatre à trente étapes, et directement par Mong-tzé, vingt-trois. Le seul passage difficile est la montée des bords du fleuve Rouge à Mong-tzé; à partir de cette ville, on chemine sur le plateau, à travers une

Cette œuvre coûtera cher. Elle est indispensable. Il faut que nous nous installions, le plus tôt et le plus solidement possible, au Yunnan, sous peine de voir bientôt ce pays devenir partie intégrante de l'empire britannique. Le jour où cet empire déborderait ainsi sur toute la frontière de notre Tonkin, celui-ci, nous le croyons fermement, serait en danger mortel. Là encore, il nous faut aviser, et sur-le-champ.

GASTON ROUVIER.

Les photographies inédites, qui illustrent cette chronique, nous ont été communiquées par l'explorateur M. Marcel Monnier. Ce nous est une occasion de signaler la publication du deuxième volume (*l'Empire du Milieu*) de son bel ouvrage : *le Tour d'Asie*.



LE MONDE ET LES SPORTS

LE BILLARD

Il n'existe peut-être pas un jeu aussi répandu que celui du billard ; dans toutes les classes de la société cet exercice est en honneur, et partout il est mis en vedette avec les mêmes règles, la même prestance, les mêmes émotions. Le dernier village de France possède son billard et les plus beaux palais ont les leurs ; on se souvient que, sous une présidence pas très lointaine, il fut en grande vogue à l'Elysée. D'où viennent cet engouement général et ce plaisir, pour ainsi dire universel, que tout le monde trouve à exécuter des carambolages avec des billes sur un tapis vert ?

De tous les temps, la boule a été le prétexte de jeux divers et, encore à notre époque, on la retrouve à tous les âges de notre existence sous les formes les plus variées ; les billes des collégiens, les balles, les ballons, le tennis, la pelote ne sont que des variantes d'un même jeu : le déplacement soit à la main, soit à l'aide d'une raquette, de masses sphériques ; il y en a de différentes grosseurs, de différentes compositions, de différentes élasticités, mais le principe est toujours le même. Il est donc naturel que le billard, qui est constitué de façon à donner aux boules la mobilité la plus parfaite, ait obtenu un plus grand succès que les autres exercices de même source. D'autre part, le billard est un sport merveilleux qui s'applique à tous les caractères et à toutes les forces physiques : le jeune homme peut s'y adonner aussi bien que le vieillard, l'homme vigoureux et l'homme débile peuvent l'aimer de la même façon : les uns et les autres sont à même de lutter avec avantage, la seule suprématie d'un joueur sur l'autre étant l'habileté et l'habitude. Ce sport met en mouvement tous les muscles du corps ; les jambes, les bras, les reins, le cou, tous les membres de notre squelette sont mis à contribution et cela d'une façon modérée, sans qu'il faille exiger des joueurs aucun effort exagéré.

Enfin le billard peut se jouer toute l'année ; c'est un exercice d'intérieur, il n'y a pas de saison pour lui : l'été, l'hiver, le soleil ou la pluie ne sont pas des causes qui arrêtent les amateurs de billard, comme ceux des autres sports. C'est, en plus, un jeu très passionnant et peut-être plus intéressant encore à suivre qu'à exercer. Toutes ces conditions font que les adeptes du billard sont extrêmement nombreux ; il n'est pas douteux que les partisans de ce sport ne soient en quantité beaucoup plus considérable que pour n'importe quel autre.

Le billard est resté un jeu intime, un sport d'amateur ; les parties se font entre gens paisibles, sans d'autre ambition que la gloire. Il y a bien eu à Paris et en Amérique des séances où des professionnels se sont montrés en public et dans lesquelles des sommes d'argent ont été engagées, mais jamais ces parties n'ont eu de suite sérieuse et la vogue des *matches* n'a pas eu de longue durée. Aujourd'hui encore, nous avons à Paris quelques établissements où les professeurs font des parties et pour lesquels on peut parier ; mais le fait est restreint et sans publicité ; les habitués sont peu nombreux et toujours les mêmes.

La préfecture de police a interdit ces jeux en public avec mise d'argent par tous venants ; elle a même fermé certaines salles ; mais il paraît qu'elle était dans son tort, les avocats l'ont prouvé. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de dresser un procès-verbal de contravention et d'exiger une amende. Les tenanciers de ces maisons de jeu s'exécutent d'ailleurs avec assez de bonne grâce ; ces amendes constituent alors une redevance municipale ; elles font partie des frais généraux et

semblent donner une sanction légale contre un arrêté de police.....

Les bons joueurs de billard sont rares; le jeu, en effet, est extrêmement difficile. Pour arriver à être d'une force moyenne, c'est-à-dire pour pouvoir faire dix à quinze carambolages de suite, il faut au moins un an de travail, à raison d'une heure par jour. C'est ce que nous disait M. L. Boitel, le professeur bien connu, qui a eu l'obligeance de chercher des coups nouveaux pour les lecteurs du *Monde Moderne* et qui les a posés dans les photographies qui accompagnent ces lignes.



MAUVAISE POSITION DU JOUEUR

On ne se doute pas, nous racontait-il, de l'importance qu'ont les plus petites choses dans ce jeu si complexe; la position du corps, la place occupée par les pieds sur le sol peuvent faire réussir ou manquer une combinaison. Il faut que le buste soit solidement campé sur les deux jambes, afin qu'on ne soit obligé de faire aucun effort, aucune contorsion qui vienne distraire l'attention: l'esprit doit être condensé sur la *queue* du joueur; celle-ci fait alors partie de l'individu lui-même; il faut que l'âme de la personne qui joue passe tout entière dans le mouvement imprimé, de façon que, pendant le moment précis où le coup va être donné, aucune autre préoccupation ne vienne retenir l'impulsion donnée.

La place de la main gauche sur le drap a une importance considérable: elle est un point d'appui inébranlable, une sorte de coussinet sur lequel doit glisser la tige; aussi toute position des doigts qui n'aurait pas pour résultat d'assurer une base bien solide serait-elle condamnable. Pour exécuter un *massé*, par exemple, il faut que les trois derniers doigts s'appuient sur le tapis en forme de triangle pour constituer un trépied bien rigide; le pouce relevé sert alors de guide à la queue



BONNE POSITION D'UN JOUEUR DE BILLARD



DEUX COUPS TRÈS DIFFICILES

qui se meut dans le sens vertical de bas en haut. Si, au contraire, on réunissait les doigts pour les appuyer sur la table, la main n'aurait plus de stabilité par elle-même : pour lui en donner, il faudrait tendre les muscles, c'est-à-dire avoir de la raideur, chose qu'il faut éviter à tout prix, ainsi que nous le disions plus haut.

Un joueur qui est habitué à certains instruments se verra très gêné quand on lui en donnera d'autres ; si l'on change le poids des billes ou du *procédé* qui est fixé à l'extrémité de la queue, il aura beaucoup moins d'habileté et, pour pouvoir se faire à ces éléments nouveaux, il faudra qu'il travaille longtemps avant de retrouver sa forme habituelle. L'objet qui a naturellement la plus grande importance est le billard lui-même ; la table, qui est en général en ardoise, doit être bien dressée et d'une horizontalité parfaite ; les bandes sont en caoutchouc. Cette question des bandes prime toutes les autres ; la composition du caoutchouc est spéciale ; car il faut que les billes rebondissent bien, mais il ne faut pas qu'il y ait excès ; la difficulté est de savoir trouver ce juste milieu. Les Américains ont trouvé une formule exacte dite *Brunswick* et qui, paraît-il, est la bonne : toutes les autres sont en dessus ou en dessous de l'élasticité normale. Le drap lui-même a son importance : il existe des fabriques qui fournissent un tissu spécial qui n'a pas d'autre destination.

On ne connait pas très bien les origines du billard ; les plus anciens renseignements que l'on possède remontent à Charles IX : l'histoire raconte que ce roi jouait au billard, au Louvre, quand il apprit que les huguenots traversaient la Seine à la nage pour échapper au massacre de la Saint-Barthélemy ; il quitta alors la table pour aller tirer sur le peuple avec son arquebuse de la fameuse fenêtre que l'on montre encore aujourd'hui.

Louis XIV jouait beaucoup au billard et avait la prétention de dépasser en habileté tous ses sujets : une fois, on lui parla d'un joueur imbattable, un nommé Michel de Chamillard ; le roi le fit venir à la cour et engagea plusieurs parties contre lui ; il sut même les gagner, grâce à la complaisance de son partenaire : pour l'en récompenser, il fut chargé du ministère de la guerre et n'y fit rien de bon, ainsi que le prouvent ces quatre vers inscrits sur sa tombe et exhumés par M. Ernest Gay :

> Ci-gît le fameux Chamillard,
> De son roi le protonotaire,
> Qui fut un héros au billard,
> Un zéro dans le ministère.

Ce fut à partir de 1789 que le billard se

répandit dans le public et, à partir de ce moment, chaque année, il y en eut davantage. En 1812, il y avait à Paris 550 billards; en 1830, on en comptait 1 100; aujourd'hui, nous en avons 5 000.

Les joueurs peuvent se diviser en deux catégories bien distinctes : les professionnels et les amateurs. Les premiers sont ceux qui jouent pour de l'argent en public et ceux qui sont des professeurs; les autres, qui sont légion, se contentent de pousser les billes pour leur plaisir personnel.

Parmi les premiers, nous avons en France MM. Piot, Vignaux, Gibelin, Boitel, qui sont de toute première force et qui peuvent, à la *partie libre*, faire des séries de quatre ou cinq cents et même plus. On entend, par *partie libre*, celle où le joueur peut mouvoir les billes comme il l'entend, toute position obtenue étant valable pour le coup suivant, quelle que soit cette position. Cette façon de jouer a son inconvénient, car un joueur habile peut ramasser ses billes contre la bande et faire une série de carambolages indéfinie grâce à un certain tour de main; la partie devient alors fastidieuse. Aussi, depuis quelque temps, a-t-on inventé la *partie au cadre*, qui consiste à dessiner à la craie un cadre sur le tapis, à 30 ou 40 centimètres de la bande; la position des billes n'est considérée comme valable, pour le coup suivant, qu'à la condition que les billes soient placées de part et d'autre de cette raie. C'est une circonstance qui rend la partie beaucoup plus difficile et met le joueur dans l'impossibilité de réunir les billes contre les bandes.

En Amérique, les grands joueurs sont MM. Slosson et Schæfer. Le champion du monde, celui qui ne devait pas trouver son rival, M. Yves, était également un Américain; il vient de mourir sans avoir connu la défaite. Les journaux américains ont, à cette occasion, raconté au long l'histoire de ce champion.

Chez nous, on est moins ardent sur cette question, mais les adeptes sont pourtant nombreux; il existe même un journal, la *Revue du Billard*, édité à Paris, qui ne traite que de ce sport. Les belles parties exécutées par les meilleurs joueurs se font chez M. Vignaux et chez M. Piot; ces établissements prennent le nom d'académie. C'est chez eux que se rendent les grand joueurs étrangers lorsqu'ils viennent lancer des défis à nos gloires du billard.

A. da Cunha.

MAUVAISE POSITION POUR LE « MASSÉ »

BONNE POSITION POUR LE « MASSÉ »

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÉNEMENTS DE DÉCEMBRE 1899

1. — A la Chambre, le ministre de la guerre dépose un projet de loi sur l'organisation de l'**armée coloniale.** — **M. Pottier,** conservateur adjoint au musée du Louvre, est élu membre titulaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — La **Haute Cour** entend les dépositions du général Roget et de M. Florentin. — La Chambre, sur la demande du gouvernement, renvoie à la commission des réformes un projet de loi sur la **suppression des sous-préfectures.** — A Constantinople, il est procédé à de nombreuses **arrestations de hauts fonctionnaires.** La police fait une descente chez le maréchal Fuad-Pacha, mais celui-ci prend au collet les agents et les expulse de son palais.

2. — A la **Haute Cour,** M. Buffet, ayant causé du tumulte, est expulsé pour huit audiences de la salle des délibérations. Me Thiéblin est nommé avocat d'office de M. Guerin, dont les avocats se sont retirés. — Séance publique annuelle de l'**Académie des sciences morales et politiques.** Un prix de 15 000 francs est décerné au **commandant Marchand** pour sa traversée du Congo-Nil. — Le gouvernement philippin d'**Aguinaldo** publie un appel à l'indépendance politique de l'archipel. — Signature, à Washington, du droit de **partage de Samoa.** — Les **Boers** occupent Dordrecht et Stormberg. — A Teteringen (Hollande), mort de **Louis-Charles de Bourbon,** l'un des enfants de Naundorff, qui prétendait être Louis XVII.

3. — Assemblée générale de l'Association amicale de prévoyance de la **préfecture de police,** sous la présidence de M. Waldeck-Rousseau. — Au gymnase Voltaire, **congrès général socialiste.** Depuis la scission de 1882, c'est le premier congrès auquel participent toutes les fractions du parti socialiste. — Ouverture du 53e congrès de l'**Union des sociétés de gymnastique** de France. — Au **Venezuela,** Maracaïbo tombe aux mains des révolutionnaires, commandés par le général Hernandez. Ciudad Bolivar, capitale de l'Etat de Guayana, se déclare également en faveur de Hernandez, contre le président provisoire Cipriano Castro.

4. — **M. Lemoine** est élu membre titulaire de l'Académie des sciences. — **Mgr Larue,** évêque de Langres, vu son grand âge, donne sa démission, qui est acceptée. — Le ministre et le sous-secrétaire d'Etat de la République Argentine partent pour Londres, pour participer aux travaux de la commission d'arbitrage chargée de trancher le différend de frontière entre la **République Argentine et le Chili.**

5. — A la **Haute Cour,** la déposition de M. Hennion provoque de nombreux incidents. Me Hornbostel, s'étant servi de termes injurieux à l'égard des sénateurs, est suspendu pour trois mois. — **M Loubet** assiste à l'inauguration de l'exposition de la Société internationale de peinture et de sculpture. — Dans son message au **Congrès des Etats-Unis,** le président Mac-Kinley constate la prospérité du pays, les bons rapports avec les puissances, l'observation d'une stricte neutralité dans le conflit anglo-boer; il se félicite de la conclusion du traité relatif à Samoa et, en ce qui concerne les Philippines, dit que l'heure de la victoire sera l'heure de la clémence et de la reconstitution de ce pays. — Le **sultan** fait arrêter trois signataires d'une adresse de sympathie des Turcs en faveur de l'Angleterre. — Les négociations entre fractions opposées de la **Chambre autrichienne** en vue de la reprise de la vie parlementaire normale échouent complètement.

6. — Le **congrès socialiste,** après une longue et violente discussion, adopte une proposition des guesdistes interdisant aux socialistes de faire partie d'un ministère bourgeois. Il adopte ensuite une motion transactionnelle des socialistes indépendants autorisant cette participation dans des circonstances exceptionnelles dont l'appréciation sera soumise à l'examen du parti. — Le nouveau **ministère sud-australien,** après six jours d'existence, est renversé à la majorité de trois voix par le Parlement. M. Holder, ancien ministre des finances dans le cabinet Kingston, est chargé par le gouverneur anglais de constituer un nouveau cabinet.

7. — La Chambre repousse une motion tendant à la **séparation des Eglises et de l'Etat,** une motion tendant à la suppression du budget des cultes, et rétablit les crédits pour les évêques non concordataires, dont la suppression avait été votée par la commission du budget. — **M. Loubet** visite les sections étrangères de l'Exposition de 1900. — La **Haute Cour** entend les dépositions de MM. Blanc, ancien préfet de police, et Lépine, préfet de police en fonctions. — Une commission est instituée au ministère de l'Intérieur pour rechercher les moyens pratiques de combattre la propagation de la **tuberculose.** — Un **immense incendie** détruit la grande manufacture de Reading (Pensylvanie). Cinq cents jeunes ouvrières doivent sauter par les fenêtres pour échapper au feu. Deux d'entre elles sont tuées et cinquante mortellement blessées.

8. — **Mgr Fuzet,** évêque de Beauvais, est nommé archevêque de Rouen ; **Mgr Germain,** évêque de Rodez, est nommé archevêque de Toulouse ; **Mgr Mignot,** évêque de Fréjus, est nommé archevêque d'Albi. Le mouvement comprend, en outre, onze nominations d'évêques. — Avant de clôturer ses travaux, le **congrès socialiste** vote la création d'un comité général qui aura droit de contrôle sur les élus, la presse et les orateurs socialistes, à quelque fraction qu'ils appartiennent. Les députés et sénateurs ne devront plus former qu'un seul groupe parlementaire, soumis au contrôle du comité général. — La **Haute Cour** entend MM. Jules Lemaître, Millevoye, Turquet et le lieutenant-colonel Monteil.

9. — A l'Opéra, bal de la **Caisse des Retraites des officiers de la réserve et de l'armée territoriale.** M. Loubet y assiste. — M. Deschanel, président de la Chambre, préside le banquet de la **Société de dotation de la jeunesse de France.** — **M. Vallaury,** architecte du gouvernement ottoman, est élu membre correspondant de l'Académie des beaux-arts. — Les **Boers** subissent un échec à Gun-Hill et se replient. — Le **sultan du Darfour** fait sa soumission au gouvernement égyptien.

10. — Les **troupes anglaises,** commandées par le général Catacre, subissent un sérieux échec à Stormberg. Elles perdent 25 hommes tués, 100 blessés, 672 manquants. — A Murcie, **une bombe** fait explosion au théâtre pendant la représentation. Le théâtre est évacué sans incident grave. Un incendie, provoqué par l'explosion, détruit l'édifice.

11. — A la **Haute Cour,** le comte de Dion, appelé à témoigner, refuse de prêter serment. Le président décidant qu'il ne sera pas entendu, les accusés protestent violemment, causant du tumulte. Le président requiert l'expulsion des perturbateurs. La Haute Cour prononce l'exclusion de M. Dubuc pour deux audiences, de M. Brunet pour quatre et de M. Cailly jusqu'au réquisitoire. M. Cailly est condamné, en outre, à trois mois de prison. — A la Chambre, à l'occasion de la discussion du **budget colonial,** M. Decrais fait un exposé de la situation en ce qui concerne nos possessions. — Au **Reichstag allemand,** M. de Hohenlohe dépose un projet d'augmentation de la flotte impériale. M. de Bulow expose le but de ce projet de loi au point de vue de la grandeur de l'Allemagne et de son expansion coloniale. — Les **troupes anglaises,** commandées par lord Methuen, voulant emporter les retranchements des Boers à Maggersfontein, près de la Modder-River, sont repoussées, subissant un grave échec. Le général Wauchope est tué. Les Anglais perdent 963 hommes tués ou blessés, dont 70 officiers.

12. — Trente-huit **députés socialistes** appartenant aux différentes fractions du parti reconstituent un groupe et déclarent adhérer aux résolutions votées par le congrès socialiste et s'y soumettre. — Mort du général de division **Gresset,** qui se distingua pendant la campagne de 1870-71, à l'armée de la Loire, comme chef d'état-major de l'artillerie du 16e corps. — Mort de **M. P.-P. Ross,** vice-président de la République de Liberia. — Aux **Philippines,** les insurgés ont mis en liberté 2 000 prisonniers espagnols.

13. — A la **Haute Cour,** MM. de Sabran-Pontevès et Ballière renoncent à l'audition de 32 témoins cités par eux. — Des **Philippines** on reçoit des nouvelles contradictoires. Suivant les dépêches américaines, le général Otis aurait remporté d'importants succès et aurait mis en déroute les troupes d'Aguinaldo. Suivant

les dépêches de source philippine, les insurgés conserveraient leurs positions et se seraient divisés en petites troupes pour mieux harceler les Américains.

14. — Inauguration, avenue du Bois-de-Boulogne, du monument élevé à la mémoire de **M. Alphand,** qui, pendant trente ans, dirigea les travaux de la ville de Paris et contribua largement à l'embellissement de la capitale. La cérémonie est présidée par M. Mesureur, ancien ministre, président du comité d'initiative, assisté de MM. Lucipia, président du conseil municipal, de Selves, préfet de la Seine, etc. — **M. et Mme Loubet** offrent un grand dîner, suivi de réception, en l'honneur du conseil supérieur de la guerre et des commissions supérieures de classement de la guerre et de la marine. — Dans un **consistoire,** le pape impose le chapeau à deux nouveaux cardinaux et reconnaît de nombreux archevêques et évêques, parmi lesquels 11 Français. — **L'Assemblée fédérale suisse** procède à l'élection du pouvoir exécutif. Les conseillers fédéraux sortants sont réélus à l'exception de MM. Ruffy et Lachenal, démissionnaires, remplacés par MM. Ruchet (Vaudois) et Contesse (Neuchâtelois). M. Hauser est élu président de la Confédération pour 1900.

15. — **M. le duc de la Trémouille** est élu membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Un **froid** vif sévit dans le nord de la France. La Seine charrie des glaçons. — Mort de **M. Numa Droz,** ancien président de la Confédération helvétique. — Le nouveau **cabinet péruvien** est constitué comme suit : MM. Rivaaguero, présidence et affaires étrangères ; Parra, intérieur ; Romero, justice ; Belaunde, finances ; Velarde, guerre ; Zegarra, travaux publics. — La **famine** sévit aux Indes. Plus de deux millions de personnes doivent être secourues. — Les **troupes anglaises,** commandées par le général en chef Buller, voulant forcer

LA GUERRE SUD-AFRICAINE — SENTINELLE BOER EN GRAND'GARDE

les deux gués de la Tugela, près Chieveley, sont mises en déroute par les Boers qui leur prennent dix canons et mettent 1 097 hommes hors de combat, soit 82 tués dont 60 officiers; 667 blessés, dont 42 officiers; 348 manquants, dont 18 officiers. Le camp de Frère est transporté à Chieveley. De nombreux Afrikanders de la colonie anglaise du Cap quittent leurs femmes pour rejoindre les Boers.

16. — M. Leygues préside la séance annuelle de la **Société pour la propagation des langues étrangères** en France. — La **République d'Acre,** fondée il y a quelques mois par des aventuriers espagnols sur le territoire contesté entre le Brésil et la Bolivie, est anéantie par une expédition bolivienne qui prend possession des territoires. — Le consul général de Venezuela à Paris annonce que le gouvernement du **général Castro** a vaincu la révolution et que les forces du général Hernandez ont été détruites. — Les Tchèques font de l'obstruction à la **Chambre autrichienne** pour amener la chute du cabinet Clary.

17. — **Election législative** dans la première circonscription de Tournon. Il y a ballottage. — Le **gouvernement anglais** décide d'appeler toutes les fractions de la réserve, le départ immédiat de la 7e division et des renforts d'artillerie, la levée de corps locaux en Afrique, l'acceptation du concours des colonies. — Le feld-maréchal lord Roberts est nommé commandant en chef des forces anglaises dans l'Afrique du Sud et lord Kitchener, chef d'état-major général des mêmes troupes. Le général Buller ne garde que le commandement des troupes du Natal. — Des scènes tumultueuses se produisent **à Dublin** à l'occasion d'un meeting organisé par le comité irlandais du Transvaal pour protester contre l'attitude du collège de la Trinité qui confère le grade de docteur honoraire à M. Chamberlain. — Depuis le commencement de l'épidémie, il a été constaté à Oporto 277 cas de **peste** dont 102 suivis de mort.

18. — Le commandant Toutée et le capitaine Gouraud sont désignés pour faire partie de la commission franco-anglaise de délimitation des **territoires du Niger**. — A la Chambre, dépôt d'un projet de loi portant ouverture de **deux douzièmes provisoires** et vote d'un crédit de 5 000 francs pour le monument de **Garibaldi** à Dijon. — Les **pertes anglaises** depuis le commencement de la campagne s'élèvent à 7 630 hommes, se décomposant comme suit : 728 morts, 2 784 blessés, 2 265 prisonniers. — La Chambre de Washington vote le bill de la **circulation monétaire.**

19. — A la **Haute Cour,** M. Marcel Habert, accusé en fuite, se présente au Luxembourg. Il est mis en état d'arrestation. — Suivant des dépêches des **Philippines,** Aguinaldo, que les Américains croyaient avoir acculé au nord de l'île, serait parvenu à rejoindre ses partisans de Cavite et prêt à recommencer la lutte. Dans un engagement à Sanmatheo, le **général Lawton** est tué d'un coup de fusil.

20. — La Chambre repousse une proposition tendant à la mise en liberté immédiate de **M. Marcel Habert.** — A la **Haute Cour,** M. Déroulède, absent depuis plusieurs jours pour cause de maladie, se fait transporter à l'audience pour demander que l'affaire de M. Marcel Habert soit jointe à celle des autres accusés. Les avocats des accusés nationalistes déposent des conclusions dans le même sens. Elles sont repoussées par le procureur général. M. Déroulède réplique. Il apostrophe violemment le procureur général et la Haute Cour. La Haute Cour le condamne à deux ans de prison, sans confusion avec la peine de trois mois de prison qu'il avait précédemment encourue. Il est, en outre, exclu des audiences jusqu'au réquisitoire. — Ouverture du Congrès de la **fédération du commerce des vins et des spiritueux** de France et d'Algérie. — Mort de **M. Mercier,** sénateur de l'Ain. — **Mahmoud-Pacha,** beau-frère du Sultan, arrive à Marseille à bord du paquebot *Georgie* venant de Constantinople. Mahmoud-Pacha est accompagné de ses deux fils. On disait que Mahmoud-Pacha avait entrepris, moyennant promesse d'une forte prime, de faire octroyer aux Anglais la concession de la ligne de Smyrne à Bagdad. La découverte du marché passé avec l'ambassade anglaise aurait fait tomber Mahmoud en disgrâce et motivé sa fuite. Mahmoud-Pacha proteste contre ces allégations et met sa disgrâce sur le compte de ses opinions libérales, qui déplaisaient au sultan. — Une importante **découverte archéologique** est faite en Macédoine, sur la ligne de Monastir-Salonique. On a découvert une nécropole renfermant 322 tombeaux contenant de nombreux objets artistement travaillés. — Les **Boers** bombardent Ladysmith.

21. — **M. Loubet** reçoit le grand-duc Nicolas Nicolaiewitch de Russie et lui rend sa visite. — Mort de **M. Lamoureux,** qui avait acquis une grande notoriété dans le monde musical et avait institué des concerts qui portaient son nom. — Le ministre de France à Pékin annonce qu'il a obtenu réparation pour le meurtre de deux officiers de marine français à **Quan-Tcheou-Wan.** Le vice-roi de la province est remplacé, le sous-préfet est dégradé et les familles des victimes recevront une indemnité. — La **mission Plée,** chargée de la délimitation du Dahomey et du Togo allemand, après avoir livré plusieurs combats aux indigènes, a atteint Gaudon. — M. Szell, premier ministre, déclare à la **Chambre hongroise** qu'il retire de l'ordre du jour le projet de loi sur la quote-part de la Hongrie dans les affaires communes. L'arrangement concernant la quote-part devant être essentiellement bilatéral et n'ayant pas été voté par le Parlement autrichien, qui est ajourné, la discussion du projet au Parlement hongrois n'aboutirait à aucun résultat. — Le **comte Clary,** n'ayant pu obtenir par suite de l'opposition de droite le vote en temps utile du compromis austro-hongrois, donne sa démission, qui est acceptée. M. de Witte est chargé de former le nouveau cabinet.

22. — Mort de **M. Audren de Kerdrel,** sénateur du Finistère. — La Chambre vote le projet des **deux douzièmes provisoires** et le projet de loi sur le **travail des femmes et des enfants**. — La **Haute Cour** entend les dépositions des derniers témoins. — La Société de géographie décide de décerner à la **mission Foureau-Lamy** le prix des Orgeries, destiné à récompenser les explorateurs dont les travaux peuvent contribuer à réunir l'Algérie à nos autres possessions africaines. — A la suite de la **démission du cabinet Clary,** l'empereur a nommé ministre des chemins de fer chargé provisoirement de la présidence du conseil des ministres, M. de Wittek, ministre de la défense nationale, M. le comte Welsersheimb, et ministre sans portefeuille, M. de Chiedowski. Des chefs de section sont, en outre, chargés de la direction des autres ministères.

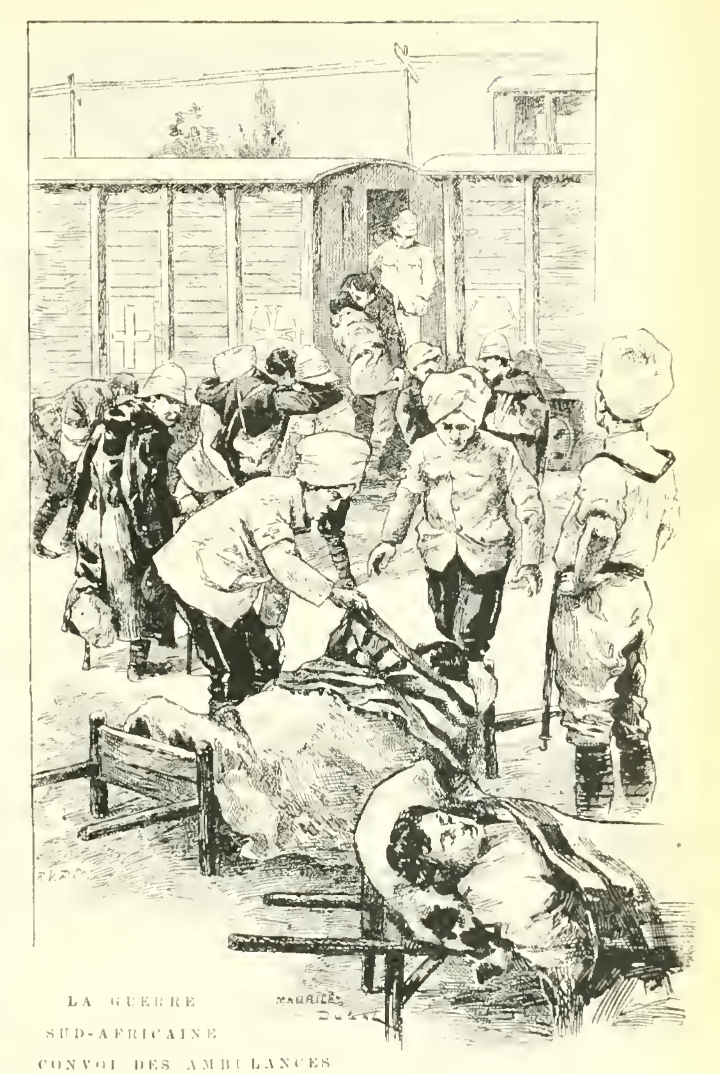
23. — **Clôture de la session parlementaire** après le vote des douzièmes provisoires par le Sénat. — **M. Théodule Ribot,** professeur de physiologie au Collège de France, est élu membre titulaire de l'Académie des sciences morales et politiques. — **M. Jules Siegfried** est élu membre correspondant de la section d'économie politique. — Le **Sénat belge** adopte le projet de loi électoral relatif à la représentation proportionnelle, projet déjà voté par la Chambre. — Le **maréchal Roberts** s'embarque pour l'Afrique du Sud. — Mort du **colonel Voutchkovitch,** ministre de la guerre de Serbie. — **L'empereur d'Allemagne** assiste à l'inauguration du monument de l'électeur Georges-Guillaume, dans l'avenue de la Victoire, à Berlin. Il annonce à M. Kirschner, bourgmestre de Berlin, qu'il sanctionne son élection. — Un éboulement considérable se produit à **Amalfi.** Plusieurs maisons sont ensevelies. Il y a deux morts et dix blessés.

24. — La direction de la **sûreté générale** au ministère de l'intérieur est supprimée et remplacée par une sous-direction. — Mort de **M. Guibourd de Luzinais,** sénateur monarchiste de la Loire-Inférieure. — Grandes fêtes à Ajaccio à l'occasion du **centenaire du consulat** de Napoléon Ier. Une couronne d'or est placée sur la tête de la statue de Napoléon, place du Premier-Consul. — Les Afrikanders de la **colonie du Cap** accentuent leur adhésion à la cause des Boers. — Le pape inaugure solennellement l'**année sainte 1900** en ouvrant en personne la porte sainte de Saint-Pierre. Cette porte, close depuis soixante-quinze ans, n'avait pas été ouverte depuis le pontificat de Léon XII. Le corps diplomatique, la noblesse romaine et de nombreux invités assistent à cette cérémonie. **Sir Wingate** remplace lord Kitchener comme sirdar et gouverneur général du Soudan égyptien.

25. — A Saint-Etienne, 2 500 mineurs et les ouvriers de plusieurs tissages se mettent **en grève.** — Mort du **docteur Ferrand,** membre de l'Académie de médecine.

26. — A la **Haute Cour**, le procureur général commence son réquisitoire. Il déclare abandonner l'accusation en ce qui concerne MM. de Chevilly, de Fréchencourt, de Bourmont, Ballière, Brunet et Cailly. MM. Buffet et Cailly interrompent fréquemment le procureur général, l'avocat général requiert leur expulsion, qui est prononcée, par la Haute Cour, pour Buffet jusqu'au jugement et pour Cailly jusqu'à la fin des débats. — Une communication est faite à l'Académie de médecine au sujet de la découverte d'un **sérum antialcoolique** qui provoquerait chez les alcooliques un profond dégoût pour les boissons spiritueuses. Une commission devra contrôler ces affirmations. — Le **général Gallieni** est élu membre correspondant de l'Académie des sciences. — Mort du **général de division Guioth**, administrateur du domaine de Chantilly. — Mort de **M. Bovier-Lapierre**, député de la Tour-du-Pin (Isère). — Les **troupes anglaises** de Mafeking attaquent un fort boer. Elles sont repoussées, perdant 109 tués ou blessés. Les Anglais échouent aussi dans une sortie de Ladysmith.

27. — A la **Haute Cour**, le procureur général termine son réquisitoire. Il s'attache à démontrer que les manifestations qui suivirent la mort de M. Félix Faure ne furent pas spontanées, mais qu'elles résultaient d'une entente entre les ligues et qu'elles concordent avec les télégrammes échangés entre le duc d'Orléans et ses représentants en France. — M. Leygues préside à la Sorbonne la séance solennelle du cinquantenaire de la **Société de biologie**. Il inaugure, au Collège de France, la plaque commémorative de **Claude Bernard**. — Le **général de division Caillard**, commandant le 8e corps d'armée, est maintenu dans son commandement. — Dans une circulaire **aux délégués sénatoriaux**, l'Alliance républicaine progressiste leur recommande d'exiger des candidats la résolution de défendre l'armée contre les insulteurs, de s'opposer à toute atteinte à la liberté de l'enseignement et surtout de refuser leur concours à tout cabinet comprenant des représentants du parti socialiste. — **Lord Kitchener** rejoint le maréchal Roberts à Gibraltar et s'embarque avec lui sur le *Dunottary-Castle*, allant dans l'Afrique du Sud. — Les **Irlandais des Etats-Unis** mettent 500 000 dollars à la disposition de M. Leyds, représentant du Transvaal. — On estime à 25 000 le nombre des **Afrikanders** du Cap qui ont rejoint l'armée des Boers.

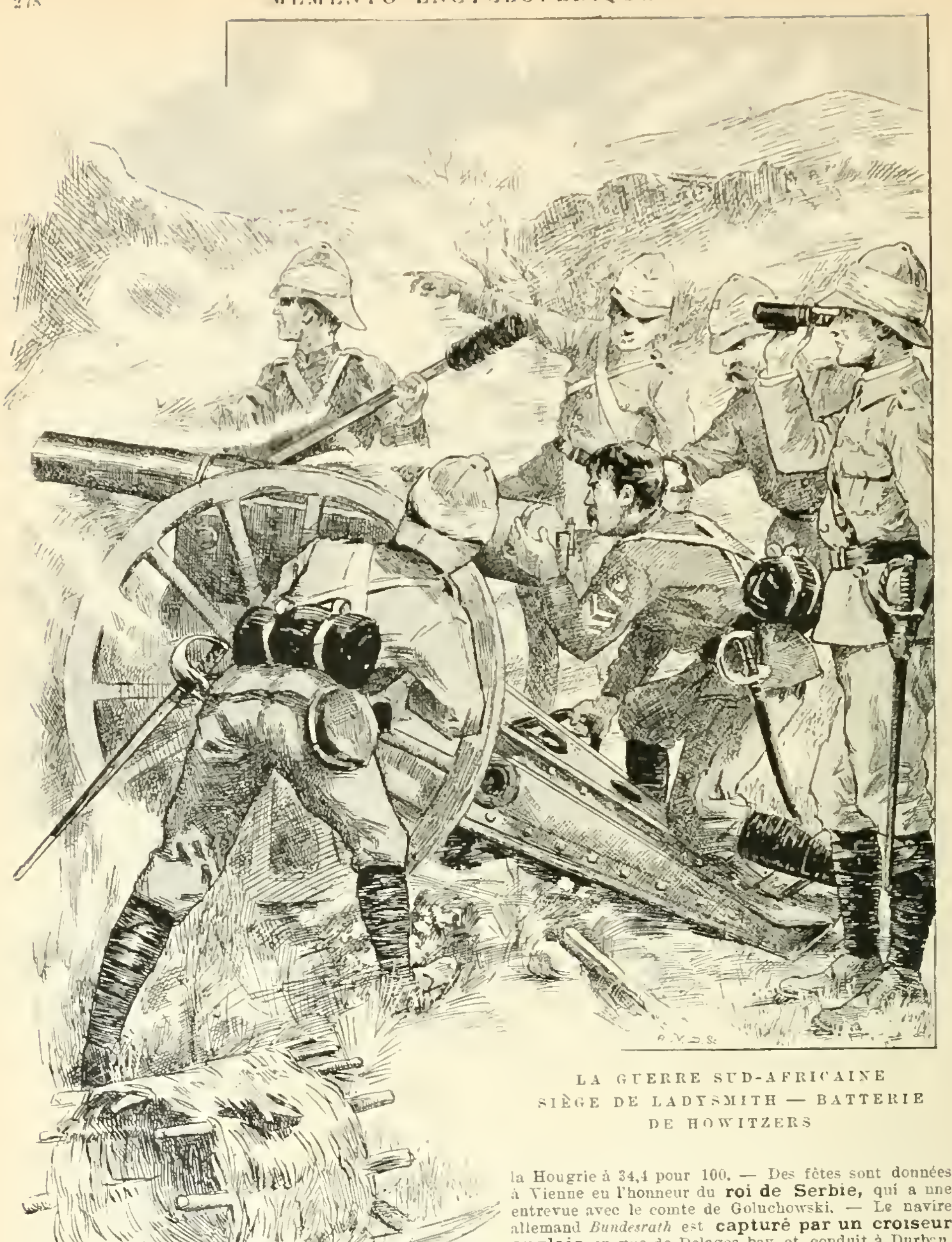


LA GUERRE SUD-AFRICAINE
CONVOI DES AMBULANCES INDIENNES ÉVACUÉ SUR PIETERMARITZBURG

28. — A la **Haute Cour**, M. Oscar Falateuf déclare que M. Deroulède lui a demandé de ne pas le défendre. — Mort du **général de brigade Duquesnay**. — Mort de **M Jules Bapst**, ancien directeur du *Journal des Débats*. — A l'Académie française, réception de **M Henri Lavedan**, successeur de M. Meilhac, par M. Costa de Beauregard. — Les **délégations autrichienne et hongroise** votent le budget provisoire de quatre mois demandé par le ministre des finances commun, M. de Kallay.

29. — Les **mineurs de Saint-Etienne**, en grève, demandent de soumettre à un arbitrage leur différend avec les Compagnies. Celles-ci acceptent en principe, sous certaines conditions. — Le président du conseil, les ministres des affaires étrangères, de la guerre, de la marine et des colonies élaborent deux projets de loi tendant à la **défense des colonies et des côtes de France**, à l'accroissement des forces navales et à la création de points d'appui de la flotte. La dépense totale est évaluée à 400 millions. — Les anarchistes arrêtés lors du **pillage de l'église de Saint-Joseph**, le 20 août dernier, comparaissent devant la cour d'assises de la Seine. — La **Haute Cour** entend les plaidoiries des avocats des accusés. — Mort de **M. Barré**, ancien sociétaire de la Comédie Française. — Une colonne d'infanterie de marine partie de **Kouang-Tcheou-Wan**, le 15 novembre, contre la ville chinoise de Vougliok, centre de l'agitation, rencontre le 16 une troupe de 1 500 miliciens chinois. Elle la met en complète déroute et lui tue 200 hommes.

30. — La **Haute Cour** entend une déclaration de M. de Ramel et la suite des plaidoiries. — M. Loubet reçoit le nouvel **ambassadeur de Chine** à Paris. — Le **général Duchesne**, nouveau commandant du 7e corps d'armée, fait son entrée à Besançon. — Des anarchistes poursuivis pour le **pillage de l'église**



LA GUERRE SUD-AFRICAINE
SIÈGE DE LADYSMITH — BATTERIE DE HOWITZERS

Saint-Joseph, 4 sont acquittés, 5 condamnés à des peines variant d'un à deux ans de prison et Benhaim, élève ingénieur, à cinq ans de réclusion. — Mort de **M. Eugène Bertrand,** codirecteur de l'Opéra depuis 1892. — **L'empereur d'Autriche** fixe par décret, pour six mois, la quote-part contributive de l'Autriche dans les dépenses communes à 65,6 pour 100 et celle de la Hongrie à 34,4 pour 100. — Des fêtes sont données à Vienne en l'honneur du **roi de Serbie,** qui a une entrevue avec le comte de Goluchowski. — Le navire allemand *Bundesrath* est **capturé par un croiseur anglais** en vue de Delagoa-bay et conduit à Durban. — Le **duc de Connaught** est nommé commandant des troupes d'Irlande.

31. — A la **Haute Cour,** suite des plaidoiries. M. Guérin présente lui-même sa défense. — **Election législative** dans la première circonscription de Tournon. Scrutin de ballottage. M. Gaillard-Bancel, conservateur, est élu par 9 460 voix. Cette élection était motivée par la démission de M. Marc Sauzet, républicain, qui devait se soumettre à la réélection, ayant été nommé professeur à la Faculté de droit de Paris. — Des nouvelles de la **mission Foureau-Lamy** disent qu'elle était à Zinder au commencement de décembre au complet et en bonne santé.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

L'Allemagne doit, très prochainement, émettre ses timbres à l'effigie d'une *Germania*, à laquelle on donnerait, paraît-il, les traits de l'impératrice. L'Autriche annonce le renouvellement de ses timbres actuels, un peu monotones quant à la couleur.

Puis la France, d'ici peu de mois, suivra le mouvement en commençant par l'émission du type des valeurs les plus courantes, qui représentera une femme mi-corps, analogue à la Germania ; cette « Gallia », due au crayon de M. Mouchon, ressemble aussi à la figurine du timbre de M. Grasset, un des plus remarqués du dernier concours.

La Belgique va, dit-on, se distinguer. Un nouveau timbre, très artistique, dont le dessin est fait par un professeur de l'Académie, est soumis au roi.

Enfin la Turquie émettra aussi deux nouvelles séries, le 1er mars 1900, l'une pour le service intérieur, l'autre pour le service extérieur.

Voici deux nouveaux bureaux français qui s'installent ou du moins à qui on affecte des timbres : Alexandrie et Port-Saïd, le premier a reçu les valeurs de 5 c., 10 c., 15 c., 20 c., 25 c., 30 c., 40 c., 50 c., 1 fr. et 5 fr.; le second, toutes nos valeurs de 1 c. à 5 fr. En conséquence aussi des remaniements administratifs en Afrique, le Dahomey reçoit le timbre colonial avec cartouche ainsi conçu « Dahomey et dépendances » ; nous n'avons encore vu que le 25 c., les autres suivront.

L'Angleterre a peine, comme toujours, à suivre les prescriptions de l'Union postale : néanmoins le 1/2 penny de rouge devient vert, mais on ne peut se décider encore à changer le 1 penny violet, base de l'administration postale anglaise.

Ceylan modifie quelques couleurs : le 2 cents redevient brun rouge, le 4 cents jaune et le 5 bleu ; pour les timbres de 1 roupie 50 et de 2 roupies 25, ils paraissent de la taille des grands timbres anglais de 5 et 10 shillings, analogues, l'un rose, l'autre bleu, et ornés de l'effigie éternellement jeune de la reine.

Voici encore un produit de ces surcharges abusives que nous indiquons rarement, mais qui montre qu'au moins aux Indes on a le bon goût de représenter une Victoria plus rationnelle : c'est le type de Gwalior.

Les Japonais se complètent par les 5 orange, 8 olive, 15 violet, 20 rouge, 25 brun, 5 violet f. et 1 yen rose, le dernier en relief.

A Malacca, les timbres provisoires de 4 cents disparaissent et l'on remet en circulation l'ancien 4 cents rose.

Siam se mettra bientôt à l'unisson de l'Union postale, et à cet effet a commandé de nouveaux timbres... à Londres !











La République Dominicaine commence une série d'assez mauvaises lithographies, de deux types : l'un, représentant un bateau chargé de personnages, rappelle la traversée de Mendez et de Fiesco, de la Jamaïque à Saint-Domingo ; l'autre, le sarcophage de Christophe Colomb, avec la date du 10 septembre 1877.

Le Mexique envoie une émission entière, 1 c. vert, 2 rouge, 3 brun, 5 bleu foncé, 10 lilas et orange, 15 violet et lilas, 20 rouge et bleu, avec l'aigle traditionnelle, puis les 50 c. lilas et noir plus grand, le 1 p. bleu et noir représentant des paysages, enfin le 5 p. rose et noir avec la cathédrale de Mexico.

La Nouvelle-Zélande modifie ses timbres pittoresques, pour se conformer à l'Union : le 1/2 p. prendra la couleur verte, le 1 devient rouge.

Aux Samoa, en attendant les timbres allemands, on se hâte de surcharger tout ce qui reste, et aux Tonga, on a fait à l'aide de la surcharge T. L., 1 june 1899, sur le 1 penny, un timbre soi-disant commémoratif du mariage du roi ; seulement il a paru quatre mois après.

JEAN REPAIRE

LA MODE DU MOIS

Le temps est aux fourrures. Aussi les vêtements en astrakan, en zibeline, en karakul, en breitschwanz et en loutre n'ont-ils jamais été plus en





faveur qu'en ce moment, qu'ils affectent la forme de boléros, de jaquettes, de redingotes, de paletots droits, de collets ou de mantes. Quant aux doublures et aux garnitures de fourrure, elles ne se calculent pas plus que les fantaisies séparées, parmi lesquelles, cet hiver, les renards, de toutes les nuances, à têtes naturalisées, tiennent certainement la corde de l'élégance.

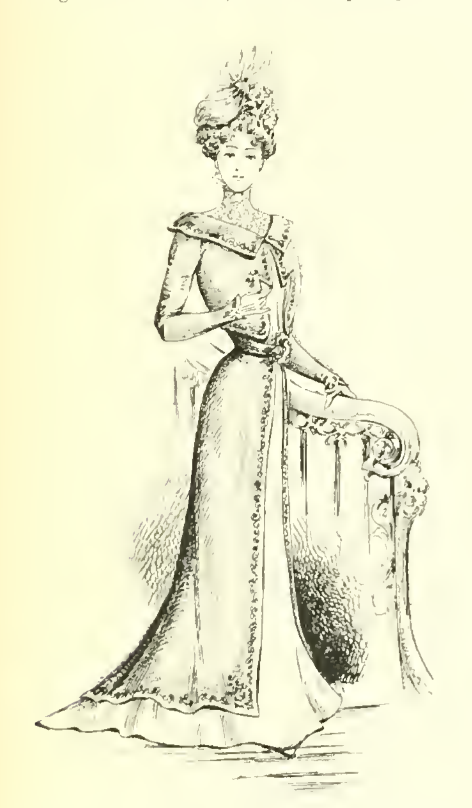
Les manchons se font un peu plus grands que les années précédentes, mais on en voit encore cependant de petits, tout en fourrure, tandis que d'autres, plus fantaisistes, sont combinés mi-fourrure, mi-étoffe, avec adjonction même quelquefois de dentelle ou de mousseline de soie, voire de fleurs.

En fait de robe, par exemple, c'est toujours le costume tailleur qui prime, et, bien entendu, le drap qui en constitue l'étoffe préférée. On en fait du reste aujourd'hui de si souple et de si soyeux que l'on est presque plus élégante en laine qu'en soie, la laine moulant infiniment mieux la taille que tout autre tissu.

Le modèle que nous donnons (n° 1) est absolument fait pour les courses journalières; mais, dans sa simplicité, il est extrêmement gracieux, et la jupe avec tunique, un peu longue, est très évasée du bas. En bleu marine foncé, ce costume est garni de rubans mohair assortis et de piqûres. Le corsage-veste est ajusté : à basques courtes, avec revers de drap blanc, piqués de bleu, et chemise d'homme à l'intérieur. Le chapeau peut se faire en feutre souple ou en paille fantaisie assortie de ton au costume. Il est garni de choux en mousseline de soie bleue, plus claire.

Comme dessous, jupon de satin noir orné de velours cousus à plat; bottines de chevreau glacé à doubles semelles, bas noirs et gants foncés en chevreau glacé. Parapluie en sergé de soie bleu marine avec manche béquille en argent niellé.

Tout à fait du dernier genre est cette redingote en drap beige clair (nº 2) entièrement garnie de piqûres, boutonnée de côté, et dont le principal cachet consiste dans la coupe. Les revers, les parements et l'intérieur du col sont en velours noir. Cette redingote peut à volonté se doubler et se garnir de fourrure; du dos de petit-gris à





l'intérieur et du skungs en bordure en feraient un vêtement très confortable et très élégant. Jupe moderne en velours noir, chapeau également en velours avec deux belles plumes amazone recouvrant la passe. Jupon de dessous en moire avec volant froufrou en mousseline de soie, entrecoupée de flots de ruban. Bas mi-soie noirs et souliers à boucles anciennes avec gants de suède clairs.

Pour vente de charité, visites de cérémonie, ou matinée, est la toilette nº 3 en peau de soie et velours miroir. La jupe unie et la guimpe intérieure, toute brodée du haut, sont en peau de soie gris argent très clair; la tunique et le boléro, ornés d'une berthe, en velours gris un peu plus foncé, et brodés en rinceaux tout autour. La ceinture est en surab noir, fermée par une boucle ancienne. Le toquet, gris argent, est en mousseline de soie avec chou également en mousseline, et roses pâles perdues dans un chiffonnage de dentelle blanche. Bas de soie, gris argent, et souliers assortis en peau de fantaisie. Dessous blancs, très garnis de dentelle, et gants également blancs en chevreau glacé.

Quant au costume nº 4, destiné plutôt à la promenade, il est en drap cachemire vert amande; la jupe à plis cousus, très ajustée sur les hanches et formant tablier devant, toujours un peu longue et évasée du bas. Le corsage-boléro est entr'ouvert sur un coquet gilet en soie Pompadour; corsage, gilet, et jupe, sont agrémentés de petits boutons de fantaisie formant tout à fait nouveauté. Cravate-papillon autour du cou. Chapeau plat avec fond de calotte en paille fantaisie noire, composé de deux longues plumes amazones reliées entre elles par un chou de dentelle rappelant la cravate. En-cas de fantaisie avec milord en or ciselé. Jupon de dessous en soie pékinée noir et blanc et dentelle noire. Bottes de chevreau noir et bas noirs.

Pour la lingerie, les meilleures dentelles à choisir sont toujours la valenciennes et le point de Paris.

BERTHE DE PRÉSILLY.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

L'industrie séricicole en France

	Nombre de sériciculteurs.	Graines de diverses races mises en incubation. (Onces de 25 gr.)	Production totale en cocons frais. Kilogrammes.
1889. .	141.101	254.165	7.409 830
1890. .	142.556	253.915	7.799.423
1891. .	139.480	235.631	6.883.587
1892. .	141.187	227.156	7.680.169
1893. .	148.971	225.012	9.987.110
1894. .	154.733	210.796	10.584.491
1895. .	139.996	212.427	9.300.727
1896. .	145.310	221 743	9.318.765
1897. .	133.253	198.883	7.760.132
1898. .	123 288	181.980	6.893.033
1899. .	128 111	182 945	6 993.339

Les câbles sous-marins

Compagnies anglaises.	Longueur en kilomètres.
Eastern Telegraph	48.087
Eastern Extension Australia and China T.	32.201
Anglo American Telegraph	22 765
Commercial Cable	16 796
Eastern and South African Telegraph	16.525
Central and South American Telegraph	13.891
Brazilian Submarine Telegraph	13.680
Western Union Telegraph	11 397
West India and Panama Telegraph	8.440
Direct United States Cable	5.740
West African Telegraph	5.521
African Direct Telegraph	5 451
Direct West India Cable	4.081
South American Cable	3 795
West Coast of America Telegraph	3.641
Mexican Telegraph	2 831
Europe and Azores Telegraph	1 953
Cuba Submarine Telegraph	1.943
Direct Spanish Telegraph	1.318
Black Sea Telegraph	625
India Rubber Gutta Percha and Tel. work	270
River Plate Telegraph	59
Indo European Telegraph (important réseau terrestre)	19.527
	254.135
Cie française des câbles télégraphiques	23.500
Gde Cie (Danoise) des télégraphes du Nord	12.952
Cie allemande des télégraphes sous-marins	2.064
Total	292.651

Production du zinc (en tonnes)

	1896	1897	1898
Provinces du Rhin, Belgique et Hollande	179.730	184 455	188.815
Silésie	95 875	94.045	97.670
Grande-Bretagne	24.880	23.430	27.190
France et Espagne	28 450	32.120	32.135
Autriche	9 255	8.185	7.115
Pologne	6.165	5.760	5.575
Etats-Unis	73.105	88.207	102.395
Totaux	417 460	436.202	460 895

Production de la fonte en Russie

EN TONNES (1 000 kilogrammes)

1895	1.450.255
1896	1.612.709
1897	1 863.862
1898	2 221.777

Le bétail dans la Nouvelle-Galles du Sud (Australie)

	Chevaux.	Bêtes à cornes.	Moutons.	Porcs
1891. . .	469 647	2.128 838	61 831 416	253.100
1892. . .	484 309	2 221 459	58.080 114	249 520
1893. . .	493.231	2 269 852	56.980 688	240.860
1894. . .	518.181	2 465.411	56.977.270	273.359
1895. . .	487 943	2 150.057	47.617 687	223 597
1896. . .	510.636	2.226.163	48 318 790	214 581
1897. . .	498.034	2.085 096	43 952 897	207.738
1898. . .	488 501	2 015.015	40.117 603	273 901

Les caisses d'épargne du Grand-Duché du Luxembourg

	1896	1897	1898
Livrets existants au 31 décembre	19.959	22.745	25 384
Avoir total des déposants	10.636.131	12 401 911	13.878 669
Caisse d'épargne scolaire :			
Nombre des dépôts	27.797	29.966	32.233
Montant des dépôts	205.325	224.560	242.359

La population du Grand-Duché est, en chiffres ronds, de 218 000 habitants.

Le commerce de la France

Les chiffres ci-dessous sont ceux du commerce général, c'est-à-dire qu'ils représentent à l'importation toutes les marchandises entrées en France, quelle qu'en soit la destination ultérieure, et à l'exportation, toutes les marchandises sorties de France, quelle qu'en soit la provenance ou l'origine — chiffres en millions de francs.

IMPORTATIONS

	1895	1896	1897	1898
Objets d'alimentation	1.455,4	1 392,7	1.458,0	1.863,3
Matières nécessaires à l'industrie	2.273,1	2.337,3	2.484,1	2 550,9
Objets fabriqués	1 191,1	1.198,8	1.195,4	1.168,4
Totaux	4.919,6	4 928,8	5.137,5	5.582,6

EXPORTATIONS

	1895	1896	1897	1898
Objets d'alimentation	967,3	1.029,9	1.100,0	1.021,6
Matières nécessaires à l'industrie	1.060,4	1.021,5	1.133,2	1.127,6
Objets fabriqués	2.561,6	2.542,2	2.569,9	2.524,3
Totaux	4.589,3	4.593,6	4.803,1	4.673,5

Le Mont-de-Piété de Paris

	ENGAGEMENTS		DÉGAGEMENTS	
	Nombre.	Sommes.	Nombre	Sommes.
1894. .	1.251.801	30.590.856	1.151.593	30.274.911
1895. .	1.142.801	29.357.889	1.081.974	27.449.350
1896. .	1 138.301	33.328.407	1.031.484	29.346.651
1897. .	1.155.564	32.880.374	1.026.271	30.213.827
1898. .	1.164.624	32 917 140	1.058.601	31.004.388

G. François.

QUESTIONS FINANCIÈRES

La Bourse n'a offert qu'un médiocre intérêt tous ces temps derniers. Nous profiterons du répit qui nous est ainsi accordé par les affaires courantes pour vous donner des renseignements sur la *Compagnie des mines de cuivre de Huelva.*

Cette exploitation des gisements cuprifères de Huelva, située exactement entre les mines célèbres de Rio-Tinto et de Tharsis, est chose à la fois ancienne et nouvelle. Jadis, en effet, elle fut entreprise par une Compagnie portugaise, si sommairement constituée et outillée d'une manière si élémentaire, que, des éboulements étant survenus faute de précautions suffisantes, la Compagnie dut renoncer à son exploitation.

Quelques années se passèrent, après lesquelles la Compagnie actuelle, au capital de 15 millions, se constitua pour racheter aux Portugais toute la propriété et tout l'agencement. Immédiatement, les travaux furent entrepris et menés si énergiquement, que, dès maintenant, l'extraction du minerai est reprise, toute trace de l'ancien éboulement ayant presque disparu.

Le domaine de la Compagnie, propriété entière et non concession, situé, on l'a vu, au centre même d'un des plus riches bassins cuprifères du vieux monde, ne mesure pas moins de 22 000 hectares de superficie et comprend divers gisements bien connus : la Cueva de la Mora, le Monte-Romero, l'Olivarga, l'Olvido, etc. En outre, l'ancienne Société portugaise, ayant cédé à la Compagnie de Tharsis une partie de son territoire, a reçu en échange, de cette Compagnie, un contrat — maintenant en possession de la nouvelle Compagnie de Huelva — aux termes duquel la Tharsis paye à la Compagnie de Huelva une *Royalty* redevance de 2 fr. 50 par tonne de minerai extrait, la Tharsis s'obligeant à tenir constamment l'exploitation des territoires cédés par la Huelva au même niveau que ses autres exploitations.

La teneur en cuivre du minerai de la Cueva de la Mora est de 2 à 3 %, identique à celle du Rio et de la Tharsis. En dix-huit ans, de 1876 à 1894, l'extraction s'est montée à 1 250 000 tonnes de minerai, représentant 27 732 tonnes de cuivre précipité.

La production actuelle est de 125 tonnes par jour, chiffre qui grossira dès que seront entièrement enlevés les éboulis, qui recouvrent plus de 200 000 tonnes de minerai, sans préjudice de 200 000 autres tonnes actuellement reconnues et 10 000 tonnes sur le carreau de la mine, sans compter aussi 1 250 000 tonnes de minerai en traitement régulier à la cémentation, et dont le rendement sera de 25 000 tonnes de cuivre précipité au bas mot.

Il y a aussi les pyrites de fer, en partie en affleurements. Les quantités de ces pyrites, tant pour la Cueva de Moro que pour l'Olivarga, sont de 4 millions de tonnes immédiatement exploitables.

Le prix de la tonne de cuivre pur étant de 70 £ ou 1 750 francs et les frais d'extraction et de transport ressortant à 357 fr. 25, le bénéfice de la Compagnie ressort à 1 312 fr. 50, qu'on peut réduire d'un quart, la « Cascara » ou cuivre pur n'étant qu'à 75 %. Le profit net ressort donc à 955 fr. 25 par tonne. La production actuelle étant de 5 tonnes 827 de « Cascara » par jour, le bénéfice annuel ressort à 955 fr. 25 × 5 827 × 360, car la cémentation ne chôme jamais. En tout, nous avons un produit annuel de 2 003 847 fr. 03, soit 13 33 % du capital social.

Il y a aussi les pyrites de fer, dont on extrait quotidiennement 1 000 tonnes, donnant un bénéfice net de 6 francs par tonne, ce qui, pour 300 jours de travail, donne 1 800 000 francs par an, ou 12 % du capital social. Et ce bénéfice n'est pas une hypothèse, une éventualité, une prévision. Il est tangible et immédiatement réalisable, comme on va en juger tout de suite. Une importante maison de Paris s'est assuré par contrat toute la production en pyrite de fer de la mine, soit environ 1 000 tonnes par jour, à un prix laissant à la Compagnie de Huelva le bénéfice précité de 6 francs par tonne.

Une notice que nous avons sous les yeux fait des prévisions d'avenir, annonce que la production sera sensiblement accrue, etc. Tout cela est probable en effet. Mais nous préférons, quant à nous, établir nos calculs sur des résultats acquis et non sur des prévisions, quelque probables qu'elles soient. Or ces résultats, dès à présent acquis, nous donnent plus de 2 millions pour les produits du cuivre et 1 800 000 francs pour les pyrites de fer. Le total ressort donc à 3 800 000 francs de bénéfices nets par an, ce qui représente 25 fr. 33 % du capital social. Il y a là, on le voit, de quoi permettre la répartition de sérieux dividendes en même temps que la constitution de fortes réserves.

E. Benoist,

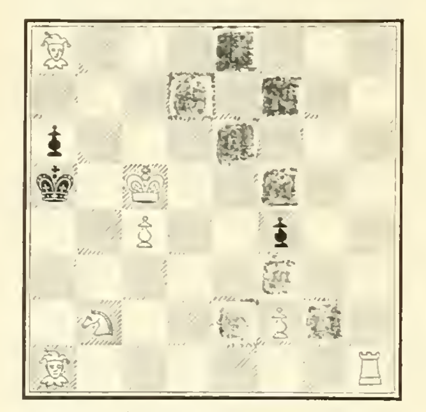
Directeur du *Moniteur économique et financier*,
17, rue du Pont-Neuf.



LA LICORNE ANGLAISE EN PÉRIL (d'après *Kladderadatsch*, Berlin.)

Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

N° 328. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 329. — Enigme (Rondeau).

Mon règne est pour les disetteux
Un temps pénible et redoutable :
Ils grelottent d'un air piteux
Et leur démarche est lamentable.
Si dans des banquets fastueux
Les grands m'étalent sur leur table,
Mon règne est pour les disetteux
Un temps pénible et redoutable.
Bien que souvent les vaniteux
Viennent, engeance insupportable,
Me consulter tout anxieux
Sur un nœud de forme impeccable,
Mon règne est pour les disetteux
Un temps pénible et redoutable.

N° 330. — Acrostiche double

EN LOSANGE

Remplacer les X de façon à lire en acrostiche les noms de deux généraux grecs. Les lettres du haut et du bas sont communes aux deux mots de neuf lettres chacun. Horizontalement des mots français.

				X				
			X	Z	X			
		X	O	B	A	X		
	X	R	L	E	A	N	X	
X	U	B	L	I	C	O	L	X
	X	T	A	L	I	E	X	
		X	E	L	H	X		
			X	R	X			
				X				

Solutions des problèmes du numéro de décembre

N° 320. — 1. F 3 F R. — 1. R joue.
2. F 4 R echec et mat.
1. Autre coup.
2. Roque échec et mat.

N° 321. — $\frac{44\ 40}{45\ 41}$ $\frac{34\ 30}{25\ 34}$ $\frac{41\ 37}{42\ 31}$ $\frac{19\ 14}{9\ 20}$ $\frac{28\ 23}{29\ 18}$ $\frac{22\ \ 2}{31\ 22}$ $\frac{2\ 27}{}$ gagne.

N° 322. — Petite pluie abat grand vent.

N° 323.

R	io	M	ur	G	Trois poètes :
E	ch	O	de	R	Regoard.
G	al	L	ur	E	Moliere.
N	ov	I	si	S	Gresset.
A	ir	E	ro	S	
R	oe	R	om	E	
D	ol	E	co	T	

N° 324. — LA BY RIN THE
BY ZAN CE
RIN CE
THE

Solutions des problèmes du numéro de janvier

N° 325. — 1. T 1 C R échec. — 1. R 6 T R meilleur.
2. P 7 T R. — 2. R 7 T R.
3. T 8 C R. — 3. R joue.
4. P 8 T R fait D ou T échec et mat.

N° 326. — Vérificateurs pour versificateurs.

N° 327. — Si $\frac{17\ 11}{6\ 17}$ $\frac{36\ 31}{26\ 37}$ $\frac{44\ 40}{17\ 26}$ $\frac{27\ 21}{26\ 17}$ $\frac{38\ 32}{27\ 28}$ $\frac{29\ 24}{20\ 29}$ $\frac{30\ 24}{19\ 39}$ $\frac{40\ 34}{\text{au choix}}$ $\frac{35\ \ 4}{}$ gagne.

Si $\frac{}{26\ 17}$ $\frac{11\ 11}{6\ 17}$ $\frac{29\ \ 7}{}$ gagne facilement.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

Côtelettes de lapereau. — Formule pour huit côtelettes. — 250 grammes de chair de lapereau, 100 grammes de champignons crus, 50 grammes de langue écarlate, 50 grammes de farine de gruau, 80 grammes de beurre, 300 grammes de mie de pain rassis, 3 décilitres de lait, un œuf entier, 10 grammes de sel, épices, et poivre.

Opération. — Faites cuire à la broche un jeune lapereau, entretenez le feu clair et vif pendant 20 ou 25 minutes, arrosez-le à peine chaud avec un peu de beurre fondu, et une deuxième fois 3 ou 4 minutes après, c'est suffisant. Dans aucun cas ne l'arrosez avec de l'eau, cela fait du *bouilli* et non du rôti. Débrochez-le sur un plat, salez, couvrez-le d'un papier et laissez-le refroidir lentement.

Si vous faites rôtir le lapereau au four, vous pouvez couper le train de derrière, le diviser en deux et le cuire dans une lèchefrite plus petite, il ne séchera pas autant que cuit entier; étant difficile à trousser, il reste trop étendu. Levez les chairs autant que possible en grosses lames, pour pouvoir les couper en dés assez réguliers; hachées, on dirait de la purée faite avec des restes et les côtelettes sont moins bonnes. Coupez de même la langue écarlate.

L'appareil. — Mettez dans une casserole un peu épaisse, contenant environ un litre et demi, 30 grammes de beurre, aussitôt fondu mélangez la farine et les épices, mouillez avec le lait froid, faites bouillir sur un feu doux en remuant comme une crème avec la cuiller de bois, retirez sur le côté; lavez et hachez les champignons, pressez-les dans un linge, ajoutez-les dans la sauce et donnez une bonne minute de cuisson en remuant toujours; ajoutez la langue, la chair du lapereau et le sel, donnez seulement un petit bouillon, versez sur un plat beurré, étalez l'appareil et passez un peu de beurre dessus pour éviter une croûte. Laissez raffermir au frais.

Pour les mouler, frôlez la mie de pain dans un torchon grossier, passez-la au tamis n° 20 ou dans une passoire mi-fine.

Battez un gros œuf ou deux blancs si vous en avez; faites cette opération dans une assiette à soupe et non dans un bol.

Assurez-vous que l'appareil est bien froid et ferme : saupoudrez la table de mie de pain, faites tomber l'appareil dessus, coupez-le en deux parties égales, roulez-le en boudin que vous divisez en deux par le milieu et chaque morceau en deux; faites l'autre et vous aurez ainsi huit côtelettes bien égales.

Saupoudrez toujours la table de mie de pain, roulez les morceaux en boule, puis en poire un peu allongée, courbez légèrement le côté pointu et aplatissez avec une lame de couteau un peu large. Soulevez chaque côtelette avec un couteau court et large, trempez-la dans l'œuf et dans la mie de pain, rangez-les à mesure sur deux couvercles de casserole renversés saupoudrés de mie de pain. Tenez au frais.

Mettez dans une coupe les 50 grammes de beurre qui restent, sur les 80 grammes marqués dans la formule; faites-le chauffer lentement pour qu'il se dore sans brûler, couchez les côtelettes le gros côté en dehors et toutes dans le même sens, laissez-les cuire à feu doux 3 minutes, retournez-les avec une fourchette sans les piquer, mettez la coupe au four si c'est possible, sinon laissez-les une minute de plus avant de les retourner, il faut qu'elles soient bien dorées et non brunes.

Dressez-les en couronne sur un plat rond, plat, mettez un petit os à chacune et une manchette rose. A défaut d'os, un petit bout de macaroni fin.

On peut servir ces côtelettes sans sauce; mais une sauce un peu relevée les rend plus délicates.

A. Colombié.

Utilisation du vin piqué. — Si votre vin se pique, il ne faut pas le jeter, car vous pouvez en faire un excellent vinaigre. A cet effet, il faut prendre, dit *Cosmos*, un tonneau en bois, fortement cerclé. Outre l'ouverture de la bonde, qui doit recevoir un entonnoir à long col pour donner passage au vin à acétifier, percer le vaisseau vinaigrier de deux trous de 5 centimètres de diamètre chacun : l'un, pratiqué au milieu d'un des fonds, est destiné à l'entrée de l'air; l'autre, au sommet du fond opposé, sert à la sortie de l'air usé. A la partie inférieure de l'un des fonds sera fixée une cannelle en bois, pour le soutirage du vinaigre. Le tonneau ainsi disposé sera placé dans un lieu où régnera une température de 20 à 25 degrés, et sur un chantier assez élevé pour permettre le soutirage du liquide. Verser dans le vaisseau d'acétification ainsi préparé la moitié de sa contenance de bon vinaigre chauffé à 30 degrés, qu'on laissera séjourner vingt-quatre heures. Soutirer une partie du vinaigre, environ la moitié, que l'on remplacera par une quantité égale de vin. Abandonner l'opération à elle-même, et l'acétification s'opérera normalement. Au bout de quinze à vingt jours, on soutire un cinquième de vinaigre, et l'on verse dans le vaisseau égale quantité de vin. On continue ainsi en soutirant tous les quinze jours la même quantité de vinaigre remplacée par autant de vin, jusqu'à épuisement du liquide à transformer en vinaigre. Pour que le vinaigre se conserve en bon état, il faut qu'il soit obtenu à l'aide d'un vin suffisamment fort en alcool, titrant de 9 degrés à 10 degrés, ce qui donne un vinaigre marquant 8 degrés acétique. Les vinaigres faibles se conservent difficilement.

Draps blancs. — Pour obtenir des draps d'une blancheur immaculée, on les plonge, après les avoir lavés *grosso modo*, dans une grande chaudière de 40 litres et dans l'eau de laquelle, au moment de l'ébullition, on ajoute 125 grammes de savon coupé en petits morceaux et deux tablettes de paraffine. On laisse sécher à l'air.

Victor de Clèves.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons bien des fois soutenu dans cette *Revue* que la photographie était un art et nous en trouverions difficilement une preuve plus éclatante que celle donnée par les ouvrages dont nous allons parler.

M. **Bergeret** imprime et édite, à Nancy, au prix de 3 fr. 50 l'un, des **Albums** qui sont de pures merveilles. Sept ont paru sur Nancy, l'Est, les Vosges, la Côte d'Azur, Cannes, le lac des Quatre-Cantons et la ligne du Gothard; chacun contient une centaine de vues.

Il y a d'abord le choix des sites. La jumelle « Bellieni », qui les a saisis, était maniée par un artiste. Combien de fois a-t-il dû s'y reprendre pour fixer l'heure propice, l'angle voulu, le champ proportionné, toutes choses qu'aucune règle n'indique sûrement, sauf le sentiment du beau.

Il y a ensuite le groupement des vues obtenues. Combien ont été écartées comme inférieures, combien élaguées de leurs parties inutiles. Celles définitivement adoptées ont été réunies en maints groupes d'essais, éparpillées, reprises, assemblées enfin suivant leurs tonalités, leurs formes, leurs ressemblances ou leurs oppositions. Là encore pas d'autre code pour guider que la sûreté du goût.

Il y a enfin l'exécution, qui est ici l'impression photocollographique, ou, pour parler plus clairement, sur glace avec des encres grasses. Ni lourdeur qui empâte, ni touche trop légère qui fait disparaître les détails, mais l'harmonie de l'image et du papier, une finesse précise, une vigueur fondue. L'imprimeur joue ici de ses clichés et de ses rouleaux comme un peintre de sa palette.

Si ces conditions, indépendantes et réunies, réalisées avec une virtuosité parfaite, ne constituent pas une œuvre d'art, on peut se demander ce qu'il faudrait en plus pour l'établir. La conception de la nature? Mais elle est interprétée avec une pénétration profonde. La vie? Il est impossible, avec du noir et du blanc, de la donner plus intense.

Ces albums sont de parfaites œuvres d'art.

L'Hôtel de Ville de Paris a eu de si nombreux historiens qu'il semblait que tout a été dit à son sujet, et cependant le nouvel ouvrage de M. Louis d'Haucour, chez Giard et Brière, vient de prouver le contraire. Par règne et par gouvernement, de l'origine à nos jours, l'histoire de la maison commune de Paris, qui est un peu l'histoire de la France, y est exposée avec la liste complète de tous les magistrats municipaux. C'est une œuvre de profonde érudition, appuyée sur de nombreuses gravures documentaires et qui rappelle les travaux anciens des Bénédictins.

Si les vieilles pierres ont leur langage et si celles de l'Hôtel de Ville sont trop neuves, il n'en est pas de même de celles de **Combourg**, l'antique demeure des Chateaubriand, que le marquis de Rosanbo décrit dans une charmante brochure, à la librairie Grimaud, de Nantes. Une restauration intelligente a remis en état le féodal manoir et l'auteur évoque heureusement les multiples souvenirs qu'il contient. Une très fine gravure donne en tableau, se mirant dans le *lac tranquille*.

> Le château que baignait la Dore
> Et cette tant vieille tour
> Du Maure
> Où l'airain sonnait le retour
> Du jour.

Notre collaborateur A. Ribaux a réuni chez Berthoud, à Neuchâtel, et Fischbacher, à Paris de délicates nouvelles sous le titre de **Humbles Vies**. Ce titre fait penser à *Une Vie*, de Guy de Maupassant, précisément par l'extrême différence des deux manières des auteurs. L'art est toujours l'art à travers toutes les esthétiques et son effet est toujours le même : le sentiment du vrai. C'est à l'émotion qu'il se reconnaît. Et l'on ne peut lire, sans être ému, les récits de M. Ribaux.

M. le vicomte de Caix a écrit, chez Ollendorff, en collaboration avec Albert Lacroix, une histoire de **la Gaule indépendante**, illustrée de 500 gravures — déjà vues, mais intéressantes. Ce titre seul est fait pour attirer et le texte pour retenir. Depuis sa formation géologique jusqu'à sa conquête par les Romains, notre sol est ici raconté. C'est le sol sacré de la patrie : aucun n'est plus digne d'inspirer une pieuse émotion. Les Gaulois étaient de nobles aïeux et la lecture de ce livre est pour inspirer à leurs descendants un légitime orgueil, à condition de ne point s'endormir sur les antiques lauriers, car la vie moderne ne souffre pas qu'on s'immobilise dans les contemplations du passé.

Partout et bien loin de la Bretagne, où l'on croit à tort qu'ils étaient localisés, se trouvent les dolmens et les cavernes, vestiges des mœurs de nos aïeux. Une carte du volume de M. de Caix en indique précisément dans cet **Esterel**, que M. E.-A. Martel a scientifiquement chanté dans une petite brochure le **Trayas**, chez Leroux, que nous recommandons aux amateurs de pittoresque inédit. Son auteur a récemment ouvert, à la Sorbonne, un cours libre de spéologie où il expose ses admirables découvertes souterraines et son succès est aussi grand que mérité.

Nous n'avons pas à rappeler ici les découvertes si connues de M. Martel, qui lui ont fait une place à part dans la science active. C'est cette action, cette vie agissante, qui éclatent dans ses écrits et ses conférences et qui distinguent si heureusement ses travaux des ternes dissertations élaborées, au chaud l'hiver et au frais l'été, dans le calme propice des bibliothèques.

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

Le

Monde Moderne

Mars 1900

UNE AFFAIRE DÉLICATE

— Que signifie cette illumination? s'écria ma tante, lorsqu'elle passa de la salle à manger au salon; on dirait le royaume du ciel. Jules! Jules! venez vite éteindre la moitié de ces becs.

Jules ouvrait la porte d'entrée au visiteur habituel de chaque mercredi; mais il accourut aussitôt avec l'éteignoir de son invention, un manche à balai fendu à l'une de ses extrémités, et commença à tourner successivement toutes les clefs du gaz, si bien que la pièce se trouva plongée dans une totale obscurité.

— Mais voyons, Jules! s'exclama de nouveau la vieille dame.

— Pardon, Madame, répondit Jules avec dignité. C'est un accident! Je croyais qu'il en restait un d'allumé.

— Un accident! Croyez-vous que je vous paye pour me fournir des accidents?

— Mais il en peut toujours arriver, Madame, persista Jules sans lâcher pied.

Le lustre, fort original en son temps, était garni de fictives bougies de cire, entourées de pendeloques. La physionomie de Jules s'éclaira de son habituel sourire d'admiration, lorsqu'en approchant l'allumette des mèches simulées, il fit jaillir d'innombrables arcs-en-ciel dans les prismes du cristal. Ce sourire ne lui donnait pas l'air plus intelligent, car il révélait aux regards ses gencives, veuves de leurs dents.

— Qu'est-ce que Madame veut demain pour son dîner? demanda-t-il, toujours debout sous son auréole de lumière et regardant sa maîtresse avec bienveillance.

— M'arrive-t-il jamais de commander un dîner quand j'achève à peine de manger l'autre?

— Je demandais seulement à Madame... N'y a pas de mal à cela!

Il s'en alla, son long tablier blanc et raide faisant derrière lui le frou-frou d'un jupon. Il aperçut alors le visiteur resté sur le seuil.

— Oh! Madame, voilà M. Horace. Faut-il le faire entrer?

— Idiot! chaque mercredi, vous m'adressez cette question, et chaque mercredi je vous réponds de même. Si je ne voulais pas le recevoir, je vous le dirais sans que vous le demandiez.

— Oh! bien, Madame! on ne sait jamais. C'est plus sûr de s'informer.

Mais, l'invité introduit, ce fut alors une autre histoire!

— Jules! Jules! vous laissez la porte de la rue ouverte!

— Excusez-moi, dit M. Horace, Jules n'a pas laissé ouverte la porte de la rue. Elle était fermée à clef quand j'ai sonné, et il l'a verrouillée soigneusement derrière moi. J'ai attendu, pour paraître, tout le temps qu'il a mis à éteindre et à rallumer le gaz.

— Ah! fort bien. Et quelles nouvelles?

Ma tante se laissa tomber dans son fauteuil, attira à elle sa petite table à jouer et battit ses cartes, pour faire une réussite.

— Je n'apprends jamais aucune nouvelle, vous le savez bien. Elle (*me désignant d'un signe de tête*), elle sort, mais ne se met au courant de rien. Elle est aussi sotte ce soir qu'une bouteille vide.

Après quelques passes, ses mains, que la vieillesse faisait un peu trembler, retrouvèrent leur précision et leur grâce de mouvements. Les cartes pleuvaient rapidement sur la table. M. Horace par habitude acquise, la regardait machinalement, vaguement distrait, racontant ce qu'il croyait pouvoir l'intéresser des évènements de la semaine et de ses propres observations.

La pièce était vaste, meublée à la mode d'autrefois : un rectangle allongé, avec de larges fenêtres basses, drapées de lourds rideaux de brocart qui avaient pris, en se fanant, des tons exquis. La

haute cheminée peinte en blanc portait dignement sa garniture obligatoire : une pendule dorée, sous globe, contant quelque poétique et souriante idylle, ne sonnant les heures qu'en aparté insignifiant, selon l'aimable politesse du goût français au siècle dernier. Cette pendule était accompagnée d'une double prolongation de la même idylle, en forme de candélabres également sous globe, puis de vases de Sèvres, ou imitant le sèvres, et d'une foule de bibelots auxquels l'âge et leur rareté donnaient peu à peu une valeur artistique. Derrière, un miroir ovale renvoyait leurs images décroissantes dans un autre miroir; il en recevait en échange le reflet du portrait de ma tante, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de cette semi-nudité que l'innocence, à l'époque de ladite jeunesse, affrontait en peinture. Tous les panneaux du salon étaient d'ailleurs garnis de glaces savamment disposées pour remplir leur vocation en prolongeant à l'infini l'étendue de l'appartement. Le superbe lustre apparaissait quadruplé; meubles, bibelots, se multipliaient de la façon la plus inattendue au double et au triple, ce qui créait entre ces objets inanimés des rapports tellement sociables, que l'ensemble en acquérait une gaîté et une vie singulière, quoiqu'il n'y eût au fond de tout cela que la répétition d'un seul original, quelque chose comme un écho phonographique.

Le portrait de Monsieur, le jeune et beau mari de ma tante, était suspendu en dehors de ce cercle radieux, et dans cet isolement qui, n'importe où on les place, semble toujours environner les portraits des morts.

Si vieux que fût le salon, ma tante était son aînée de seize ans, l'âge qu'elle avait lors de son mariage, à l'occasion duquel on l'avait meublé. Ses pas avaient tracé un long sillon sur le sable du temps, depuis l'époque commémorée par son portrait. Il eût fallu presque un témoignage documenté pour garantir que cette femme, touchant à quatre-vingts ans, était bien la gracieuse Atalante dont les seize printemps s'élançaient, si joyeux, dans l'arène.

Au lieu de bonnet, elle se coiffait d'un fichu de dentelle noire fixé avec des épingles d'or. Ses cheveux blancs bouclaient naturellement sur son front bas. Son teint dénotait des soins assidus et l'emploi fréquent de la poudre. Ses yeux brillaient encore d'une intelligence que la vieillesse n'avait point affaiblie, et qui gardait toute sa puissance. Elle portait une robe lâche en soie noire, à fleurs pourpres, et dessus, une mante de dentelles, attachée avec de semblables épingles d'or.

Elle jouait rapidement, nerveusement, et gagnait chacune de ses réussites, car elle n'hésitait jamais à tricher pour se tirer d'embarras ou se mettre en favorable posture. Elle exécutait avec une promptitude d'éclair sa manœuvre illicite, et l'oubliait l'instant d'après.

M. Horace avait le même âge qu'elle, mais paraissait beaucoup plus jeune, quoique son costume et son extérieur ne témoignassent d'aucun effort pour se rajeunir. Chaque fois que son amie trichait, il la rappelait consciencieusement à l'ordre; chaque fois, elle haussait les épaules : « Bah ! perdre une partie faute d'une carte ! » et continuait la conversation.

Il arriva à M. Horace de prononcer le mot de champignons..., de champignons nouveaux. Ma tante jeta ses cartes avant qu'il eut achevé et appela : « Jules ! Jules ! » M. Horace tira la sonnette, mais ma tante était trop excitée pour attendre qu'on y répondît. Elle courut dans l'antichambre et, allongeant la tête par-dessus la rampe de l'escalier, cria : « Jules ! Jules ! » toujours plus fort. Si elle n'eût pas été si sourde, elle aurait entendu le bruit étouffé des pantoufles de Jules passant de la rue dans le corridor et enfin dans l'escalier. Il apparut devant elle.

— Où donc êtes-vous? Depuis une demi-heure, je vous appelle à réveiller toute la maison. Vous étiez dans la rue ! je suis sûre que vous étiez dans la rue !

— Madame fait une grande erreur, — répliqua Jules d'un air de dignité offensée. Il avait ôté son tablier blanc de valet de chambre, et, dans sa tenue fort négligée de cuisinier, avait assez médiocre apparence. — Quand Madame me défend d'aller dans la rue, je n'y vais pas. Je m'étais endormi dans la cuisine. Que désire Madame ?

Cette question était accompagnée d'un sourire bienveillant.

— Qu'est-ce que j'apprends? Il y a

des champignons nouveaux au marché.

— Eh bien! Madame?

— Des champignons nouveaux, et vous ne m'en servez pas!

— Madame, il y en a

— Tout le monde en mange...

— La vieille Pomponette, reprit Jules,



partout sur le marché, des champignons nouveaux!

Et le geste large semblait embrasser une multitude.

m'en a offert ce matin une pleine assiette pour dix *cents*.

— Idiot! et pourquoi ne pas les avoir achetés?

— Madame ne l'avait pas dit. Madame a dit (*comptant sur ses doigts*) : « De la soupe, Jules, du riz, des carottes. » Madame n'a jamais parlé de champignons.

— Comment pouvais-je savoir qu'il y en avait? Est-ce que j'y vais, au marché?

— C'est cela! dit Jules avec un sourire, jugeant la question réglée.

— Si vous m'aviez dit qu'il y avait des champignons, poursuivit ma tante, persistant à traiter Jules comme un être raisonnable.

— Pourquoi Madame ne me l'a-t-elle pas demandé? Sûrement je le lui aurais dit. Hier, César m'en a apporté un plein boisseau pour vingt-cinq cents. J'ai dû lui fermer la porte au nez pour m'en débarrasser, acheva Jules, triomphant.

— Et vous m'avez servi ces détestables pois!

— Ah! (*haussant les épaules*) Madame m'avait dit d'acheter ce que je verrais; j'ai vu des pois, j'en ai acheté.

— Enfin, comprenez-moi une fois pour toutes : quand vous verrez des champignons, n'importe ce que j'aie commandé, achetez-les. Vous m'entendez.

— Non, Madame. Je n'achèterai sûrement des champignons que si Madame les commande. Madame a l'humeur bien trop vive.

— Mais je vous les commande, imbécile! Je vous ordonne d'en acheter tous les jours.

— Et s'il n'y en a pas, tous les jours, sur le marché?

— Allez-vous-en! Disparaissez, que je ne vous voie plus. C'est intolérable... Il faut... il faut que je me débarrasse de ce garçon!

Ceci n'était pas une menace : Jules le savait trop bien. Ce n'était qu'une exclamation habituelle à ma tante.

Durant ce colloque, M. Horace, renversé dans son fauteuil, les yeux fermés, regardait le portrait de son amie dans le miroir en face de lui. Le reflet était tellement plus doux, plus gracieux, plus éthéré que le portrait lui-même. Vu ainsi dans le miroir, il avait la fraîcheur apaisante d'un très aimable souvenir. Il le montra du geste, lorsque ma tante, tout irritée encore, réintégra son fauteuil.

— Ce portrait est aussi beau que le passé.

Cette phrase ne s'expliquait pas, car sa vieille amie et lui éprouvaient une égale horreur à reporter leur regard sur ce long, long passé, qui ne pouvait manquer de leur rappeler... ce dont nul ne tient à se souvenir, sauf à l'église. Faisant effort pour mettre en œuvre une résolution que tout observateur subtil eût senti peser sur lui depuis le début de la soirée, M. Horace ajouta :

— A propos du passé...

— Hein! fit la vieille dame, nerveuse, toujours sous l'influence de sa colère au sujet des champignons.

M. Horace rapprocha sa chaise et se pencha comme s'il voulait lui faire une intime confidence.

— Ah! bah! parlez plus haut! cria ma tante. On croirait que vous avez un secret à me dire. Quels secrets peut-on avoir à notre âge?

Elle reprit ses cartes et recommença une réussite.

Personne ne se tracassait moins qu'elle des formes consacrées de la politesse.

— Oui, oui, répondit M. Horace se renversant sur sa chaise, quels secrets aurait-on à notre âge?

Cette réflexion semblait pour lui grosse de conséquences; il s'y plongea. Chacun de nous a évidemment l'âge de ses pensées. Les pensées de M. Horace lui révélaient combien il était vieux. Les lignes de son visage se creusaient en rides profondes; sa moustache blanche ne prétendait plus cacher sa bouche gâtée par la perte d'une ou deux dents, et sur la longue main amaigrie qui soutenait sa tête se croisaient des veines bleues, distendues.

— Au Dernier Jugement (il affectionnait cette citation) le livre de notre conscience sera lu à voix haute devant toute l'assemblée.

La vieille dame absorbée par sa réussite n'écoutait pas plus ses citations que ses discours. Il désigna le portrait pour la seconde fois.

— Quand ceci a été peint, Joséphine...

Ma tante suivit le geste. Ce temps était si loin! la mythologie grecque ne lui apparaissait guère plus lointaine. A quatre-vingts ans, l'âge d'or de la jeunesse n'est plus qu'un mythe presque évanoui. Les idées de ma tante semblèrent prendre cette direction.

— Ah! nous étions toutes alors des nymphes, et vous des demi-dieux.

— Oui, nymphes et demi-dieux! Mais un d'entre nous était *le dieu*, pour vous toutes.

Cette allusion, fréquente de la part de M. Horace, s'adressait au mari de ma tante, qui, dans son temps, disait-on, avait en effet joué le rôle du dieu, dans cette petite Arcadie. Ma tante haussa les épaules. La vérité n'est pas un grand compliment. Le vieux monsieur soupira d'un air distrait, et son amie, quoiqu'en apparence plongée dans sa partie, tendit l'oreille. On peut dire avec certitude que jamais femme ne sera trop vieille pour entendre un soupir à elle adressé.

— Joséphine... vous rappelez-vous? Votre mémoire...

Elle feignit cette fois d'être sourde. Si elle se rappelait! Avait-elle jamais rien oublié? Mais elle n'était pas femme à révéler, sur une simple question, ce dont elle se souvenait et ce qu'elle avait effacé de sa pensée.

— La mémoire d'une femme! Quand j'y songe... mais je n'aime pas à y songer. On peut par l'imagination s'introduire indiscrètement en beaucoup d'endroits; mais dans la mémoire d'une femme...

M. Horace parut perdre le fil de son discours. On avait dit de lui, dans sa jeunesse (et pour l'en blâmer), qu'il écrivait des vers. C'étaient sans doute de semblables absences qui avaient motivé cette accusation. Et les sentimentalités poétiques n'impatientant personne autant que ma tante, ses pieds commencèrent à s'agiter, comme si Jules pérorait devant elle sur un sujet culinaire.

— Et la mémoire d'un homme! dit-elle, se méprenant sur l'idée de M. Horace. Ce n'est pas moi qui tiendrais à y pénétrer, mon cher ami. Les hommes...

Quand ma tante se mettait à parler des hommes, son imagination l'emportait, comme celle de M. Horace lorsqu'il parlait des femmes. Mais quelle différence dans leurs appréciations! Et cependant elle avait tant reçu... et lui, si peu, de ceux et celles qui inspiraient leurs réflexions rétrospectives. On dirait qu'il en est ainsi dans la vie... ou dans l'imagination.

— Votre... votre mariage (M. Horace avait hésité, avec cette singulière timidité des vieillards, devant le mot : *amour*), nous sembla à tous naturel, inévitable, lorsqu'il eut lieu.

La tradition rapporte que la société d'alors fit en effet précisément cette réflexion. Le monde est toujours fataliste dans ses commentaires.

— Mais ces choses naturelles, inévitables, ne nous arrive-t-il pas quelquefois de les accomplir, comme Jules, comme ce qu'il veut bien appeler « un accident ».

— Ne me parlez pas de cet imbécile! Je ne le souffrirai plus autour de moi. C'est un monstre. Je le répète tous les jours à sa grand'mère, quand elle vient me coiffer. Quelle plaisanterie ridicule est devenue pour nous ce qu'on appelle une existence confortable! Des champignons nouveaux sur le marché... et il m'apporte des carottes!

Soit longue expérience des habitudes de ma tante, soit obstination, son vieil ami poursuivit tranquillement son idée.

— Personne ne saurait le dire. Sur le moment, elles nous semblent inévitables. Nous aimons à le penser; c'est plus commode. Et cependant, lorsque aujourd'hui nous regardons en arrière et voyons réalisé l'avenir dont nous rêvions alors.....

— Mais qui est-ce qui tient à regarder en arrière, mon ami, qui donc, au nom du Ciel? — A l'accent de ma tante, on ne pouvait douter qu'elle eût sur cette question des opinions fort arrêtées. — Nous l'avons vécu, notre avenir, nous l'avons fait ce qu'il a été, si vous voulez. Notre avenir! c'est comme les dîners que nous avons mangés; on ne peut se rappeler les bons plats sans s'exaspérer des mauvais; mais (*haussant les épaules*), n'ayant pas la ressource de battre nos cuisiniers, soumettons-nous au destin!

Elle déplaça une carte, contrairement à toutes les règles, pour se tirer d'une position critique.

— A seize ans et à vingt et un ans, on a peine à se représenter qu'on arrange sa vie pour durer ainsi jusqu'à ce qu'on en ait soixante... pour toujours.

M. Horace s'était repris en songeant à son ami, le mari de ma tante. Celle-ci, depuis de longs jours, ne s'était pas exercée à la patience, en supposant qu'elle en eût jamais possédé. Elle ne se gêna pas pour témoigner que son interlocuteur commençait à l'ennuyer.

— Quand j'évoque ce temps, — M. Ho-

race se renversait dans son fauteuil et fermait les yeux, peut-être pour ne pas voir la figure de ma tante; — quand j'évoque ce temps, je n'aperçois que lumières et fleurs, je n'entends que musiques et rires, et tout cela réuni dans ce salon où nous nous sommes rassemblés si souvent pour arranger... les événements inévitables... — Ce mot, décidément, le hantait. Soudain, son accent, son attitude changèrent : — Joséphine... que vous étiez belle!

Ma tante fit un signe affirmatif, sans quitter ses cartes des yeux.

— On disait, poursuivit M. Horace avec une mélancolique conviction, les hommes disaient que vous étiez irrésistible. Personne ne vous a jamais résisté... personne ne l'a pu...

C'était là, après tout, le grand charme de M. Horace aux yeux de ma tante : sa fidélité aux illusions de sa jeunesse. Lorsqu'il la regardait ainsi, on avait presque la sensation de ce pouvoir irrésistible dont il parlait.

— Ce n'était peut-être de leur part qu'une excuse, nous ne pouvions le savoir alors; et même aujourd'hui, en y repensant, il est impossible de le dire. Les hommes répétaient, en causant comme on cause de ces choses-là, que vous étiez la seule femme capable de rester elle-même en de telles circonstances, de savoir et de vouloir agir. Ils supposaient cela; on ne peut faire que des suppositions en pareil cas.

Au fond du miroir, les yeux de ma tante allèrent chercher ce visage de la femme qui avait su garder son sang-froid dans les circonstances épineuses auxquelles M. Horace faisait allusion. Si elle avait voulu, elle aurait aperçu, dans ce même miroir, se mêlant au reflet des bibelots de la cheminée, un angle du portrait de son mari. Mais elle l'associait sans doute à ce passé qui contenait tant de mauvais dîners restés sans vengeance, et ne voulait pas le rattacher, fût-ce par un regard, à ses émotions actuelles. Souvent on avait dit d'elle que, dans le passé, le présent et l'avenir, une seule image l'intéressait : la sienne, que contemplaient en ce moment ses yeux. Cela prouvait une observation superficielle : une belle femme a moins la passion de sa beauté en soi que des victoires qu'elle lui procure, de même que la passion d'un joueur est pour le jeu, et non pour sa bonne chance, s'il en a.

— Elle aussi, elle était bien belle.

C'était sans doute au fond de l'abîme de réflexions d'où il remontait que M. Horace avait trouvé le lien entre sa dernière phrase et celle-ci. Il se parlait à lui-même; cependant ma tante entendit et comprit. Du reste, en se reportant à une certaine époque, ses pensées et celles de M. Horace devaient s'être alors nourries à peu près des mêmes sujets. Mais elle avait soigneusement barricadé certaines portes de sa mémoire pour empêcher le flot de ces pensées-là de se mêler à sa vie présente. On aurait pu dire que c'étaient les mauvais dîners dont elle écartait, avec tant de persistance, le souvenir.

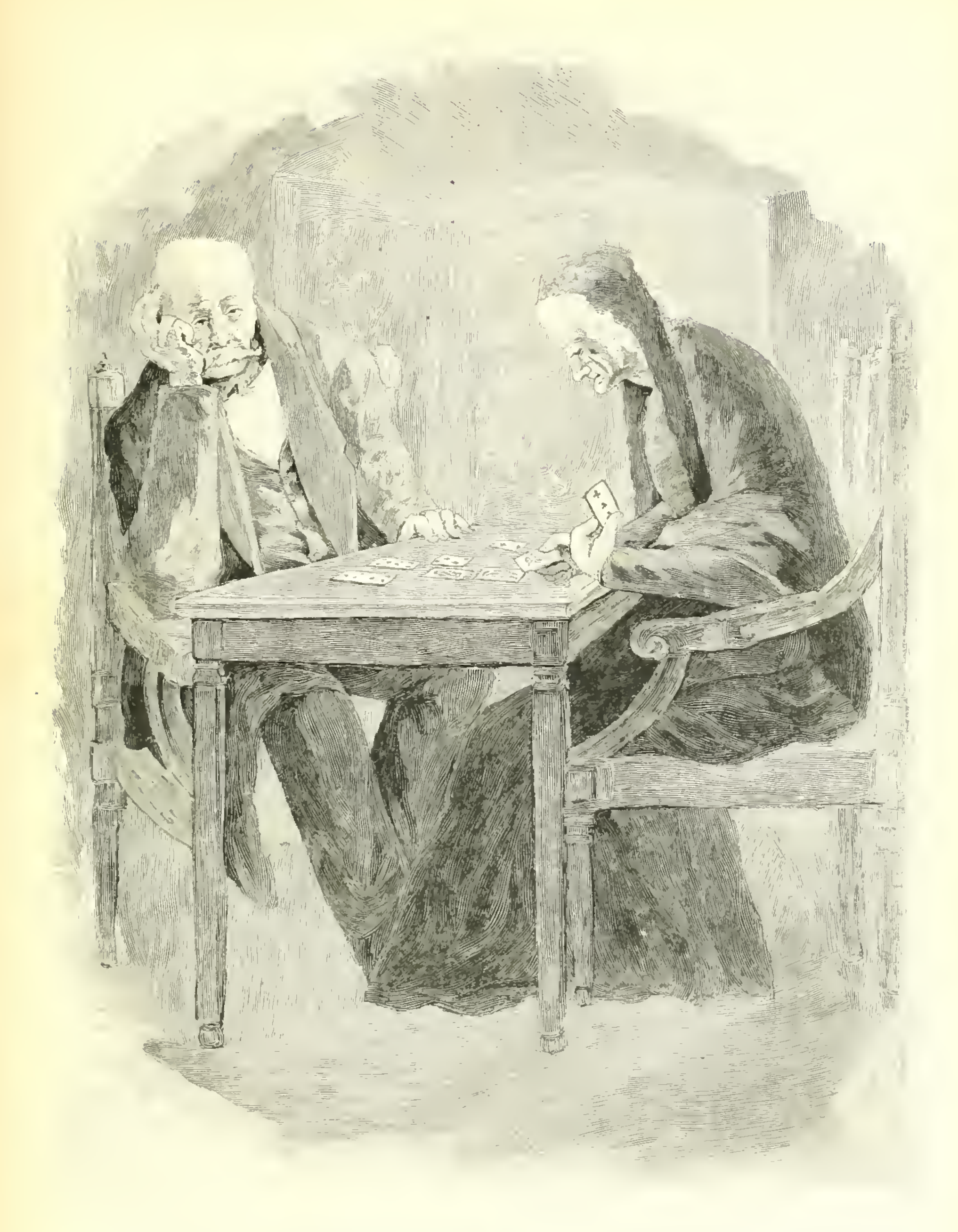
— Vous ici, elle là, lui là, moi là.

M. Horace indiquait les places de chacun, au-dessous du lustre. Il aurait pu, avec sa canne, toucher ces endroits du tapis qu'il désignait, et l'image évoquée lui semblait tout aussi près de lui.

— Elle était vraiment ce que nous l'avions surnommée, nous autres hommes, à cause de ses yeux bleus : le Myosotis, la petite fleur qui dit : Ne m'oubliez pas. Ce nom lui allait mieux que le sien. Entre nous, nous ne l'appelions pas autrement. Qu'elle était belle!

Il appuya sa tête sur sa main et contempla cette place où il l'avait vue pour la dernière fois il y avait si longtemps... une éternité.

Expliquons ici, dans l'intérêt de ceux qui ne font pas partie de ce petit cercle de la Nouvelle-Orléans où une simple allusion suffit pour mettre au courant des drames domestiques ou sociaux, ce dont parlait M. Horace. Il s'agissait du mariage de ma tante, du bal de noces où l'époux et l'épousée, sous le lustre, au milieu du salon, avaient près d'eux le garçon et la demoiselle d'honneur, leurs deux meilleurs amis. Plus jamais, après ce soir-là, ma tante n'avait possédé d'amie, et de charitables langues avaient trouvé des motifs divers, de quoi satisfaire tous les goûts, pour expliquer ce fait. Sans les médisances, du reste, le monde se serait passé d'explications, car ma tante ne toléra jamais qu'on lui fît là-dessus l'ombre d'une invite aux confidences. La version la plus goûtée, c'est que son mariage avait été



une victoire et non une conquête, que, le soir même de ses noces, elle l'avait découvert, et, pour parler franchement, n'avait pas cessé depuis de s'en apercevoir à tout instant. Bref, ma tante avait joué ce jour-là au jeu de l'amour, comme aujourd'hui elle faisait des réussites, et les cœurs ne lui importaient pas davantage alors que les cartes à présent. Perdre une partie faute d'une carte, allons donc! — telle avait dû être toujours sa devise. Cela est difficile à ex

pliquer assez délicatement, car il n'y a pas d'affaires plus délicates en cette vie : l'image de Myosotis avait passé dans le cœur du mari de ma tante, et Myosotis veut dire : ne m'oubliez pas. — Or, ma tante le savait : son mari était de ceux qu'on aime toujours quand on les a aimés une fois, en dépit des jalousies, des doutes, des méfiances, du malheur même, car l'aimer était tout cela et plus encore. Il était de ces hommes, disait-on, que les femmes aiment au défi même de leur conscience.

Jamais ma tante ne pardonna! Elle avait pu, du moins, supprimer toutes relations avec son amie ; malheureusement nous ne pouvons supprimer les gens eux-mêmes de notre existence, Dieu seul le peut, et sa seule intervention en cette affaire avait été de rappeler à lui le mari de ma tante.

C'était de notoriété publique que, depuis son mariage, cette dernière avait détruit, anéanti tout vestige de son amitié passée. Et l'amie? Elle s'était éclipsée, autant que sa situation, que ses devoirs le lui avaient permis.

— Qu'ont de particulier des yeux bleus, des cheveux blonds, une forme frêle, pour nous attacher! Je ne saurais le dire. Mais il me semble que, nous autres hommes, nous oublions plus difficilement les femmes blondes, frêles, aux yeux bleus.

— Moins facilement, — corrigea ma tante. M. Horace n'y fit pas attention.

— Ces femmes-là se logent dans notre souvenir, et, si c'est nécessaire pour se défendre contre l'oubli, elles reviennent dans nos rêves. Et pendant que le flot de la vie roule, nous nous demandons, en les évoquant : Est-elle heureuse ou malheureuse? Cette vie se montre-t-elle bonne ou mauvaise à son égard?

Ma tante plaçait chaque carte lentement, on aurait pu dire *prosaïquement*, pour elle!

— Et c'est toujours une douleur quand ces vagues questions obtiennent une réponse, ou plutôt quand notre cœur nous répond avec certitude : Elle est malheureuse, la vie la maltraite. Alors ou jamais, on envie vraiment le pouvoir de Dieu.

Ma tante bouleversa la « réussite » étalée sur la table et en recommença une autre.

— Ces femmes-là ne devraient pas connaître l'épreuve ; elles sont trop fragiles, trop sensibles, trop confiantes. Je n'ai jamais pu concevoir que nos misères leur fussent infligées ; je leur enverrais la mort, s'il le fallait, mais jamais... jamais l'infortune.

Ma tante, oubliant de tricher et perdant sa partie, battit nerveusement ses cartes pour les distribuer de nouveau.

Cependant, vous le savez, Joséphine, ces femmes sont les plus infortunées de toutes. Elles y semblent prédestinées, comme d'autres (regardant le portrait triomphant de ma tante) sont prédestinées à la victoire. Les premières ne savent jamais jouer la carte qu'il faut et perdent toutes les parties.

Il était si absorbé qu'il en oubliait ce que cette comparaison avait de personnel.

— Ah! s'exclama ma tante, à laquelle la surprise arracha cette apostrophe furieuse.

— C'est toujours leur amour qui est sacrifié, toujours leur cœur qui est brisé! On croirait que Dieu lui-même favorise les brunes!

Sa voix baissait, baissait; un silence semblait envahir la salle. Cependant, de temps à autre, une voiture, passant dans la rue, faisait heurter avec un cliquetis léger et frissonnant les pendeloques du lustre de cristal.

— Elle était si délicate, si fragile, toujours en blanc, ses cheveux ornés de bleu, de la nuance de ses yeux... Dieu sait ce qu'il y avait tout le temps dans son cœur! Et, cependant, ces femmes supportent tout, elles ne meurent pas, elles vivent côte à côte avec les plus forts, les plus heureux, les plus fortunés d'entre nous. (Ces derniers mots eurent un accent d'amertume, et M. Horace leva les yeux sur son amie, qui s'empressa de battre ses cartes)... Chaque fois que, dans la rue, je vois une pauvre femme brisée, courbée, je sais, sans avoir besoin de m'en assurer, que c'est l'épave d'une beauté blonde ; chaque fois que j'entends parler d'une existence naufragée, je sais, sans le demander, que c'est le naufrage de la vie d'une blonde.

Le pauvre M. Horace parlait avec l'absolutisme d'une superstition déraisonnable.

— Depuis, dans de grandes réunions,

surtout à des mariages, je me suis demandé, Joséphine, ce qui se passait dans le cœur des femmes présentes, et j'en ai été affligé pour elles, et, quand je songe que Dieu sait ce qu'il y a dans ces cœurs, j'en suis affligé pour les hommes. Mais ce que je pense maintenant, bien



souvent, toujours plus souvent, Joséphine, c'est que si la trompette de la résurrection sonne quelque jour, n'importe quand, au-dessus du vieux cimetière Saint-Louis, nous faisant tous lever de notre long sommeil d'oubli, quelle sera la première chose que nous ferons? Bien que Dieu et le ciel nous attendent... par ce même Dieu, Joséphine, je crois que notre première pensée au réveil sera ce que fut la dernière à la mort, nous confesser, et que notre premier élan nous jettera aux pieds les

uns des autres pour nous demander pardon. Car il y a des offenses dont le souvenir doit survivre au plus long oubli, et des pardons qui nous seront plus nécessaires que celui de Dieu. Nos cœurs seront alors à nu, car si, comme vous le disiez, il n'y a plus de secrets à notre âge, il doit y en avoir encore moins après la mort.

Sa voix s'éteignit dans un murmure très faible. La table à jouer se renversa à grand fracas, et toutes les cartes s'éparpillèrent sur le parquet. Avant que nous fussions remis de cette secousse, ma tante était dans l'antichambre, appelant Jules à tue-tête.

On eût dit, à voir son visage, que la vieille dame venait d'assister à cette résurrection décrite par M. Horace : ces morts se jetant aux pieds les uns des autres avec leur fardeau de repentir. Elle s'était vue, sans doute, avec son mari, tous deux unis par un même sentiment (ce qui n'était jamais arrivé durant leur courte vie conjugale), surgir de leur tombeau de famille et courir à cette autre tombe au bout de l'allée, pour se prosterner aux pieds de celle dont, en cette vie, lui, avait trahi l'amour, elle, l'amitié.

Jules parut (c'était inévitable) à une autre porte que celle d'où il devait sortir; il se précipita avec son bâton et éteignit le gaz! En un clin d'œil, nous fûmes dans l'obscurité et en pleine dispute.

— Qu'est-ce que fait cet idiot? Il est...

Ma tante ne pouvait trouver un mot qui rendît la sottise de Jules et sa propre exaspération.

— Pardon, madame, ce n'est pas moi. C'est l'horloge de la cathédrale qui sonne neuf heures.

— Mais...

— Madame peut l'entendre elle-même; qu'elle écoute!

Nous ne voyions rien, mais nous devinions le sourire satisfait de la bouche édentée, à chaque coup de timbre retentissant à travers la maison.

— Mais ce n'est pas le gaz, je...

— Pardon! Madame a dit : « Jules, éteignez le gaz tous les soirs, quand l'horloge sonnera. » Madame me l'a dit encore hier. L'horloge sonne, j'éteins.

— Voulez-vous vous taire et m'écouter?

— Si madame le désire; tout ce que voudra madame.

Ma tante s'était tournée vers M. Horace.

— Horace, vous avez vu... vous savez...— A présent l'émotion débordait. — Je... je... une voiture, ami, une voiture...

— Madame...

Jules cessa de sourire pour l'interrompre.

Ma tante faisait le tour du salon, prenant ici un châle, là une mantille, car elle était toujours armée contre les courants d'air.

— Madame... continuait Jules, la poursuivant.

— Une voiture!

— Si madame voulait m'écouter, j'allais lui dire, mais madame est si vive... La voiture attend depuis une grande heure. M. Horace m'avait dit de l'aller chercher au bout d'une demi-heure.

Alors, elle comprit que tout avait été préparé par son vieil ami. Le reste fut bien facile : monter en voiture, se rendre à l'adresse que M. Horace avait apprise, lui dit-il, seulement cette après-midi. Là, sur un lit de maladie, de pauvreté et de douleurs, était étendue, patiente et ravagée, cette belle blonde d'autrefois que les hommes appelaient Myosotis.

Mais ma tante ne la nomma pas ainsi.

— Mon Amour!

Le vieux nom d'amitié, quoique la mémoire dût franchir, pour le retrouver, un demi-siècle d'oubli, jaillit comme l'éclair, du cœur de ma tante, à travers la chambre obscure.

— Ma Divine!

La réponse jaillit de même, sous les rideaux du lit.

Autrefois, les femmes, du moins les jeunes filles, usaient entre elles de ces singulières appellations câlines. Celles-là, — songez-y, — remontaient à la première communion, cette date de tant d'amitiés féminines.

— Ma pauvre Amour!

— Ma pauvre, pauvre Divine!

Les voix se mêlaient de tout près sur l'oreiller.

— Je... je... commença Divine.

— Cela ne serait pas arrivé, si Dieu ne l'avait pas permis, interrompit la pauvre Amour avec cette résignation

qui ne nous vient, hélas! qu'en vidant le fond de la coupe d'amertume.

Et ce fut tout. Si M. Horace ne s'était pas esquivé, il aurait remarqué qu'il ne fut ensuite question, dans les longs chuchotements entre les deux amies, ni de lui, ni du mari de ma tante. Cela lui aurait ouvert de nouveaux horizons sur la psychologie féminine.

En tous cas, le bon Dieu lui devra d'avoir une affaire de moins à arranger, quand la trompette sonnera sur le vieux cimetière Saint-Louis. M. Horace ne s'était pas trop hâté, car le cimetière Saint-Louis, la suite le prouva trop vite, ouvrait déjà ses portes pour recevoir nos trois vieux amis.

GRACE KING.

Traduction de A. CHEVALIER.

Parmi les romanciers américains, miss Grace King occupe aujourd'hui une place importante. C'est son pays, la Louisiane, qu'elle a pris pour domaine: ce pays resté si français à certains égards, malgré sa population de toutes races et de toutes couleurs. Elevée à la Nouvelle-Orléans, Grace King connait bien ce monde créole qu'elle nous présente et qu'elle peint le plus souvent, avec les changements, les bouleversements de fortune qu'y apporta la guerre de Sécession.

On ne se douterait pas que c'est au milieu d'une famille nombreuse, à travers des devoirs multiples de sœur ainée, consciencieusement remplis, que se sont développées la brillante imagination de cette jeune fille et sa vocation littéraire. Elle sait découvrir la poésie des choses, la traduire avec une singulière vivacité d'images, reproduire les mœurs, les caractères, nous montrer le pays avec sa richesse exubérante.

Elle n'en est plus d'ailleurs à ses débuts, à ce joli roman de *Monsieur Motte*, le seul qu'elle ait écrit, et qui est plutôt, à vrai dire, une longue nouvelle, œuvre de jeune fille, très fraiche, très pure, en même temps bien vivante, personnifiant dans la négresse Marcélite les qualités et les défauts de la race noire. On doit aussi à Grace King une histoire de la Louisiane adoptée par les écoles, une excellente monographie historique et descriptive de la Nouvelle-Orléans. Mais elle triomphe dans ses nouvelles, accueillies avec empressement par les revues américaines. Soit dans un cadre un peu plus étendu, soit en quelques pages, elle trace de délicieux tableaux de genre où l'émotion attendrie, poignante même, ne va guère jusqu'au tragique et n'oublie pas de sourire, où l'auteur se complait à rendre jusqu'aux nuances les plus subtiles du sentiment.

Miss King est une personne d'une rare culture intellectuelle; elle a voyagé en Europe, elle aime et comprend la France où elle est venue chercher les éléments de sa belle biographie de Bienville, ce Normand transplanté au Canada, et qui devint le fondateur de la Nouvelle-Orléans. C'est déjà un titre à la sympathie des lecteurs français.

La nouvelle qu'on vient de lire est empruntée à ses *Contes du balcon*, délicats



tableaux de genre, souvenirs, anecdotes intimes, qu'elle suppose échangés entre balcons voisins, « à l'heure où les femmes aiment à s'y asseoir et à causer au frais, très avant dans les nuits d'été, en blancs vêtements flottants, parlant du passé, des anciennes souffrances, tandis que leurs enfants dorment tout près d'elles, et que la lune se montre — oh! si discrètement — à travers les lianes ».

A. C.

LA TÉLÉGRAPHIE

La France peut revendiquer à bon droit l'honneur d'avoir été la première nation qui ait créé de toutes pièces le service télégraphique.

Au milieu de la tourmente révolutionnaire, alors que la France était envahie de toutes parts par les armées de l'Europe coalisée, alors que la Convention venait de déclarer la patrie en danger, cette grande Assemblée accueillit la proposition de Claude Chappe qui lui offrait la possibilité d'avoir en quelques instants des nouvelles de ce qui se passait aux frontières.

Aidé de ses trois frères, l'inventeur se mit immédiatement à l'œuvre et fit construire la première ligne de télégraphie aérienne entre le palais du Louvre et la place de Lille. Cette ligne comprenait quinze stations intermédiaires, Belleville, Ecouen, etc...

Le nouveau service fut inauguré par la dépêche annonçant à la Convention, le 28 thermidor an II (15 août 1794), la reprise du Quesnoy sur les Autrichiens. La Convention répondit, séance tenante, par un décret proclamant que les troupes qui avaient fait le siège du Quesnoy avaient bien mérité de la patrie.

Quinze jours après, le 13 fructidor (30 août), nouvelle dépêche, nouvelle grande victoire. L'importante place de Condé avait été également reconquise.

La Convention était en séance lorsque parvint cette dépêche, dont la lecture excita un enthousiasme indescriptible. Elle répondit sur-le-champ par un décret déclarant que Condé s'appellerait désormais « Nord libre », et que la brave armée du Nord avait une fois de plus bien mérité de la patrie. Pendant cette même séance, le télégraphe informa la Convention que le décret était parvenu à sa destination et qu'il circulait déjà imprimé dans les rangs de l'armée ennemie !

Abraham Chappe, qui dirigeait alors le service télégraphique à Lille, dit à ce propos que les soldats de la coalition, frappés de stupeur à la lecture d'un document parvenu avec une rapidité aussi invraisemblable, s'étaient imaginé que les Français *avaient quelque chose de gigantesque et de surnaturel !*

On s'explique aisément qu'après un aussi brillant début la Convention n'hésita pas à classer le « télégraphe » parmi les grands services publics et à décider par un arrêté de son Comité de salut public, en date du 12 vendémiaire an III (3 octobre 1794), l'établissement d'une nouvelle ligne, celle de Paris à Landau' par Metz et Strasbourg. Les stations intermédiaires étaient l'église Saint-Eustache, Belleville, Gagny, etc.

Après la ligne de l'Est, dont l'établissement n'exigea pas moins de quatre ans, de 1794 à 1798, vint celle de l'Ouest, de Paris à Brest par Passy, le Mont Valérien, Trou d'Enfer, etc., qui, bien que comprenant cinquante-huit postes, fut achevée en sept mois ; puis celle de Paris à Lyon par l'église Saint-Sulpice, Villejuif, Athis-Mons, etc., qui fut commencée sous le Directoire et dont Napoléon prescrivit le prolongement jusqu'à Milan et Venise.

Ce fut au cours des travaux nécessités par l'établissement de la ligne de Paris à Lyon que Claude Chappe contracta les premiers germes de la maladie nerveuse qui le détermina à chercher le repos dans la mort. Le 23 janvier 1805, on trouva son corps au fond d'un puits dans le jardin de l'hôtel Villeroy, rue de l'Université, n° 9, où avait été installé en 1794 le siège de l'administration des télégraphes.

Inhumé d'abord au cimetière de Vaugirard, son corps fut transféré en 1829 à côté de celui de son frère aîné, au cimetière du Père-Lachaise. Leur tombe est surmontée d'un amas de rochers au-dessus desquels se dresse un télégraphe en fonte.

Quant à la pierre tombale du cime-

tière de Vaugirard, elle fut rendue à l'administration des télégraphes, qui l'a placée à l'entrée du poste central des télégraphes.

Pour perpétuer la mémoire du fondateur de la télégraphie, le personnel de l'administration des télégraphes a édifié par souscription, en juillet 1893, un monument en l'honneur de Claude Chappe. Ce monument, qui se dresse à l'intersection du boulevard Saint-Germain et de la rue du Bac, constitue un hommage du présent au passé. C'est le salut de la télégraphie électrique à la télégraphie aérienne.

Après la mort de Claude Chappe, son œuvre fut continuée par ses frères.

Le télégraphe Chappe se composait essentiellement de trois pièces : le régulateur, se mouvant librement autour d'un grand mât fixe et émergeant d'une hauteur, de 4m,20 au-dessus de la tourelle, et deux indicateurs rectangulaires ayant 2m,30 de longueur et 33 centimètres de largeur, placés chacun à l'une des extrémités du régulateur. Les indicateurs étaient également mobiles autour de leur centre, de manière à former avec le régulateur des angles aigus, droits ou obtus.

Le régulateur et les deux indicateurs étaient constitués par un cadre en chêne soutenant transversalement des persiennes percées à jour et munies de lamelles se recouvrant mutuellement. Ces trois organes étaient peints en noir afin de pouvoir être facilement aperçus du poste correspondant ; ils étaient mis en mouvement de l'intérieur de la tour au moyen d'un système de cordes en laiton communiquant en même temps avec un petit appareil appelé « répétiteur », que l'opérateur avait sous les yeux et qui était le diminutif du système extérieur, dont il reproduisait fidèlement tous les mouvements. Les signaux étaient transmis ainsi à l'intérieur comme à l'extérieur, ce qui, dans le cas de suspension de service, permettait de reprendre, dès le rétablissement de la communication, le dernier signal transmis.

Les opérateurs ignoraient la valeur des signaux, dont la clef était donnée par trois vocabulaires, l'un numérique, le second phrasique, le troisième géographique, qui étaient entre les mains des directeurs des postes extrêmes chargés de la traduction.

On évaluait à trois signaux par minute le maximum de vitesse de transmission du télégraphe aérien.

Ces quelques indications permettront de faire comprendre à la génération actuelle ce qu'était le télégraphe Chappe, qui a été officiellement détrôné par le télégraphe électrique à partir du 1er mars 1851.

Il était réservé à la télégraphie électrique de réaliser plus sûrement l'idée de la suppression de la distance et du temps exprimée dans ce vers de Virgile :

His ego nec metas rerum nec tempora pono,

dont la télégraphie aérienne avait fait un peu témérairement sa devise.

Est-il nécessaire de rappeler les mots sacramentels : *Interrompu par le brouillard*, que les stationnaires aériens avaient trop souvent l'occasion d'inscrire sur leurs procès-verbaux pour expliquer la suspension du service? Dans certaines circonstances, un brouillard malencontreux s'élevant au milieu de la transmission d'une importante dépêche d'État, pouvait entraîner des conséquences particulièrement graves.

L'exemple le plus fameux est celui de la dépêche par laquelle Wellington faisait annoncer en ces termes, à son gouvernement, sa victoire sur Napoléon à Waterloo :

Wellington defeated the French at Waterloo.

L'interruption de la correspondance après la transmission des deux premiers mots fit croire à la défaite de Wellington, ce qui jeta la panique en Angleterre et amena l'effondrement de toutes les valeurs anglaises. Un banquier célèbre, qui avait appris la nouvelle authentique par un pigeon voyageur reçu

de Bruxelles, s'empressa, dit-on, de racheter ces valeurs à vil prix sur la place de Londres, et ce fut là l'origine de son immense fortune.

Mais le défaut de permanence dans la transmission des signaux n'était pas la seule objection que l'on pouvait formuler contre le télégraphe Chappe.

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que, depuis sa création, la télégraphie aérienne avait toujours été un instrument essentiellement politique, dont le gouvernement s'était réservé l'usage exclusif.

C'est ce qui explique que les ministres et les amis politiques de Louis-Napoléon Bonaparte aient fait des efforts désespérés pour retarder l'introduction en France de la télégraphie électrique, qu'ils considéraient comme pouvant devenir un instrument dangereux entre les mains des adversaires du pouvoir.

Mais l'élan était donné, et il n'était plus possible d'ajourner plus longtemps la réalisation de cette réforme, que d'autres pays, tels que la Belgique, l'Angleterre et l'Allemagne, avaient déjà adoptée. Le gouvernement dut se résigner, avec une mauvaise grâce qui se trahit dans les entraves sans nombre et les formalités restrictives insérées dans la loi du 29 novembre 1850.



VUE DE LA GRANDE SALLE DE MANIPULATION DU POSTE CENTRAL

C'est donc bien à tort, selon nous, que l'on a cherché à expliquer l'introduction tardive de la télégraphie électrique en France, en alléguant que, le télégraphe aérien fonctionnant très régulièrement dans notre pays, la nécessité d'un changement de système se faisait moins vivement sentir.

Le télégraphe Chappe rendit, avant de disparaître, les plus utiles services en Algérie et pendant la guerre de Crimée, où on le vit concourir aux opérations militaires avec le télégraphe électrique.

Nous allons maintenant essayer de donner une idée de la télégraphie élec-

trique, qui est devenue un instrument économique de premier ordre et qui a réalisé un progrès véritablement merveilleux au point de vue de la rapidité des échanges.

Nos lecteurs n'attendent certes pas de nous un historique de tous les développements successifs de la télégraphie électrique en France.

Nous nous hâtons de franchir ce long espace d'un demi-siècle pour arriver à l'époque actuelle.

Rappelons, tout d'abord, que tout système de télégraphie électrique comporte trois parties essentielles que nous examinerons successivement :

1° Une ligne, c'est-à-dire un conducteur métallique reliant entre eux les deux points à faire communiquer ;

2° Un générateur d'électricité donnant naissance au courant électrique qui doit animer l'organe récepteur ;

3° Des appareils destinés à transformer les courants électriques en signaux intelligibles.

On comprend que, en matière de transmission télégraphique, l'idéal consisterait à mettre directement en rapport le bureau de départ et le bureau d'arrivée, ce qui est malheureusement irréalisable dans la plupart des cas.

Les dépêches échangées entre deux bureaux sont donc généralement forcées de faire un certain nombre d'escales en route. Devant l'impossibilité d'éviter ces escales, on a dû s'attacher à en réduire le nombre le plus possible, et c'est précisément pour atteindre ce but que le réseau de fils télégraphiques qui enserre étroitement toutes les parties du territoire a été constitué de la manière suivante :

Paris, tête et cœur de la France, communique directement avec tous les chefs-lieux de département, les préfectures maritimes, les grands centres industriels et les principales localités de la banlieue parisienne ;

Un réseau *régional* relie entre eux les grands centres provinciaux comme Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulouse, Lille, Nancy, Nantes, Limoges, etc. ;

Un réseau *interdépartemental* met, en outre, en relation directe les chefs-lieux des départements limitrophes ;

Enfin un réseau *départemental* relie chaque subdivision administrative à son chef-lieu, sous-préfecture à préfecture, canton à sous-préfecture, commune à canton.

Notre réseau intérieur est donc organisé sur des bases claires, simples et rationnelles.

L'ensemble du réseau, qui n'embrasse pas moins de 12 300 bureaux télégraphiques, représente une longueur de près de 100 000 kilomètres de lignes et d'environ 315 000 kilomètres de fils conducteurs.

Quant aux lignes télégraphiques proprement dites, elles se subdivisent elles-mêmes en trois catégories distinctes, suivant qu'elles sont aériennes, souterraines ou sous-marines.

Les lignes *aériennes* sont établies le long des voies ferrées ou sur routes. On conçoit qu'elles doivent être construites dans les meilleures conditions de solidité, tant au point de vue du maintien des appuis que de la résistance à la rupture des fils conducteurs qui doivent eux-mêmes être tenus en parfait état d'isolement et de conductibilité.

Les poteaux employés sont des brins de pin ou de sapin injectés au sulfate de cuivre et écorcés : leur longueur varie généralement entre 6 m. 50 centimètres et 12 mètres.

Quant aux fils employés, ils sont en fer ou en cuivre : le diamètre des fils de fer est de 4 ou 5 millimètres ; celui des fils de cuivre varie entre 2 et 5 millimètres.

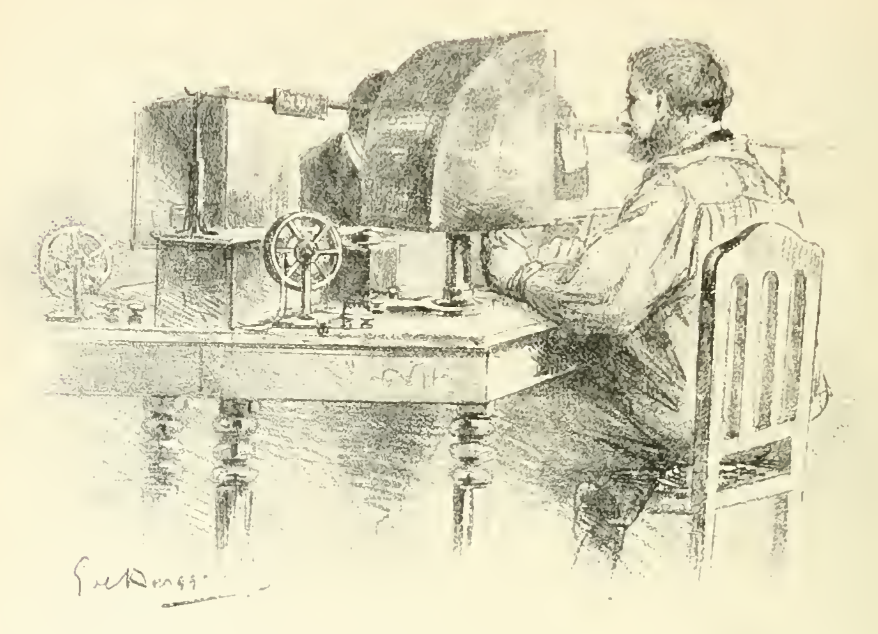
L'expérience a démontré que les lignes aériennes sont sujettes à des causes nombreuses de perturbation ; les fils sont rompus sous l'influence du givre ou mêlés par le vent ; l'ouragan renverse les poteaux ; parfois aussi, ce qui constitue le cas le plus fréquent, la communication est rendue difficile ou même impossible par l'orage.

D'autre part, notre esthétique si raf-

finée ne permettrait pas d'appliquer dans nos villes de France le système en usage dans les grandes cités américaines dont les trottoirs sont encombrés de rangées interminables de poteaux supportant des fils à l'infini et d'un effet si disgracieux.

Ces diverses considérations ont suggéré l'idée de placer les fils sous terre, dont l'étude nous entraînerait trop loin et exigerait à elle seule un chapitre particulier.

Il nous reste à parler maintenant du courant électrique que le poste transmetteur envoie sur la ligne pour actionner l'appareil récepteur. Le courant est engendré par les réactions chimiques de la pile électrique : les piles en usage en



RÉCEPTION DES DÉPÊCHES AU SON PAR L'APPAREIL SOUNDER

aussi bien dans la traversée des grandes villes que sur les lignes à grandes distances. Nous n'entrerons pas ici dans des détails techniques sur les précautions spéciales qu'exigent la construction, la pose et l'exploitation des lignes souterraines. Qu'il nous suffise de dire que le but poursuivi a été pleinement atteint et que, grâce à elles, les transmissions télégraphiques sont aujourd'hui complètement assurées dans toutes les conditions atmosphériques, partout où il existe des communications souterraines.

Quant aux lignes télégraphiques sous-marines, elles sont placées au fond des mers et constituent un réseau spécial France sont la pile Callaud, la pile Leclanché et la pile Chapron et de Lalande.

Toutefois, dans certains cas, il y a intérêt à remplacer les piles par des machines dynamo-électriques. Ce système est adopté dans les grands bureaux télégraphiques, comme le poste central de Paris, où de puissantes machines à vapeur sont employées pour faire mouvoir les appareils imprimeurs des systèmes Hughes et Baudot, pour comprimer l'air nécessaire au fonctionnement du service pneumatique et pour produire la lumière électrique destinée à éclairer les salles de manipulation.

Arrivons à l'appareil télégraphique

qui comprend deux organes distincts : Le *manipulateur* ou *transmetteur*, qui puise le courant à la pile pour l'écouler sur la ligne dans certaines conditions déterminées ;

Et le *récepteur*, qui recueille ce courant pour le transformer en signaux conventionnels ou alphabétiques.

Nous allons indiquer sommairement les appareils télégraphiques en usage sur les lignes françaises.

Mentionnons tout d'abord l'appareil *à cadran*, dont le récepteur consiste en une aiguille indicatrice et mobile autour d'un cadran qui porte sur son pourtour les lettres de l'alphabet, les chiffres et les signes de ponctuation.

La marche de cette aiguille est réglée par un électro-aimant, soumis lui-même à l'action du courant alternativement lancé sur la ligne, puis interrompu, par la manivelle du manipulateur que l'opérateur du poste correspondant fait mouvoir autour d'un cadran de laiton portant gravées sur son pourtour des indications identiques à celles de l'appareil récepteur.

Cet appareil, qui a été longtemps employé dans le service des chemins de fer et dans les bureaux d'ordre secondaire, n'est guère utilisé aujourd'hui que dans quelques gares et dans les bureaux d'écluse.

Vient ensuite l'appareil écrivant de *Morse*, dans lequel l'alphabet est représenté par des points et des traits imprimés sur une bande de papier, sous l'influence de courants brefs ou longs. En raison de la simplicité de son mécanisme, de la solidité de ses organes et de la sûreté de ses indications, l'appareil Morse est le plus universellement répandu non seulement en France, mais encore à l'étranger.

Toutefois la faiblesse de son rendement, qui ne dépasse pas 25 à 30 dépêches par heure, ne permet de l'utiliser que sur les lignes dont le trafic est restreint.

Nous pouvons citer encore l'appareil *Sounder*, qui permet de recevoir les dépêches au son. Les points et les traits de l'appareil Morse sont perçus, à l'arrivée, au moyen d'un cornet acoustique amplifiant le bruit produit par la cadence du levier.

L'accroissement prodigieux de la correspondance télégraphique, qui s'est produit sur les lignes de grand parcours et dans le rayonnement des grands centres par suite de la diminution progressive du tarif, a fait sentir la nécessité de recourir à des procédés de transmission plus rapides.

Une solution ingénieuse du problème à résoudre a été imaginée par le professeur Wheatstone.

On conçoit que le nombre de signaux qu'un fil télégraphique est susceptible d'écouler dans un temps donné dépasse de beaucoup celui que le plus habile télégraphiste peut transmettre. Il suit de là que la transmission manipulée n'utilise que très incomplètement la ligne, et c'est ce qui a donné l'idée de lui substituer la transmission automatique.

A cet effet, les dépêches à expédier sont composées à l'avance et la bande ainsi préparée est livrée ensuite à un mécanisme qui transmet les signaux avec toute la rapidité que comporte l'état électrique du fil.

L'appareil Wheatstone comprend essentiellement :

Un perforateur, organe purement mécanique, composé de trois touches qui, convenablement abaissées, produisent sur une bande de papier huilé des trous correspondant au point et au trait de l'appareil Morse ;

Un second organe dit transmettant, pourvu d'un laminoir dans lequel on introduit la bande préparée ; le laminoir entraîne la bande et la fait passer au-dessus de deux aiguilles verticales animées de mouvements alternatifs très rapides. Chaque fois seulement que l'une des aiguilles rencontre un trou, la communication électrique a lieu et le courant s'écoule sur la ligne.

Enfin le récepteur destiné à recevoir

ces courants à l'arrivée et à les transformer en signaux Morse.

Malgré la perfection du système Wheatstone, son usage ne s'est pas propagé en France où le public a une préférence très marquée pour les appareils imprimeurs dont nous allons parler.

Le prototype des appareils imprimeurs est l'appareil Hughes qui a été adopté en France dès 1860 et qui est également très répandu dans tous les offices européens.

Il présente cette particularité remarquable et très précieuse au point de vue du contrôle des transmissions, que les dépêches sont imprimées au même moment par l'appareil de départ et par l'appareil d'arrivée qui, gouvernés tous les deux par des régulateurs extrêmement sensibles, sont animés l'un et l'autre d'un mouvement synchronique.

Lorsque l'agent transmetteur appuie sur l'une des vingt-huit touches du clavier, il soulève l'une des vingt-huit pièces métalliques correspondantes qui émerge au-dessus d'un disque en cuivre autour duquel se meut un curseur ou chariot.

Le chariot effectue une rotation complète, exactement dans le même temps que la roue des types qui est l'organe imprimeur et qui porte en relief sur son pourtour les lettres et les signes de ponctuation. Or le mouvement des différentes pièces de ce mécanisme est si bien réglé que, au moment même où le caractère à imprimer se présente au bas de la roue des types, la bande de papier est vivement projetée contre ce caractère qui est, pour ainsi dire, saisi au vol aussi bien au bureau de départ qu'au bureau d'arrivée.

Malgré ses remarquables qualités, l'appareil Hughes est depuis quelques années singulièrement distancé par l'appareil multiple imprimeur Baudot qui est une véritable merveille, tant au point de vue du problème électrique résolu que de la précision mécanique de ses ingénieux organes.

M. Baudot, qui est un de nos ingénieurs les plus distingués, s'est proposé de faire produire à un fil télégraphique son maximum de rendement, en appliquant le principe de la division du temps à un système imprimeur.

Pour atteindre ce résultat, deux, quatre ou six appareils identiques, installés dans chacune des deux stations correspondantes, sont mis à tour de rôle en communication avec le même fil conducteur pendant le temps nécessaire à l'émission d'un signal.

Ces signaux, bien qu'appartenant à des dépêches différentes, se succèdent ainsi sur la ligne ; chaque signal est exactement recueilli par le récepteur auquel il est destiné et est transformé en caractère d'imprimerie.

Il ne faut pas perdre de vue que les organes spéciaux chargés de faire communiquer deux à deux les appareils des stations en correspondance sont animés d'un mouvement rigoureusement synchronique.

Voici, en quelques mots, le résumé du système.

Le but cherché consiste à obtenir l'impression de l'un des caractères occupant les trente et une divisions de la roue des types.

Au départ, le télégraphiste transmetteur prépare l'émission des courants nécessaires, à l'aide de cinq touches qu'il abaisse séparément ou simultanément de trente et une manières différentes, selon le rang du caractère à produire.

Le courant ainsi transmis est recueilli par un disque métallique appelé *distributeur* et divisé en autant de secteurs qu'il y a d'appareils en présence. Chacun de ces secteurs comporte cinq pièces de contact correspondant aux cinq touches du manipulateur et sur lesquelles passe successivement un frotteur métallique qui établit la communication avec la ligne.

Notre courant étant envoyé sur la ligne, voyons maintenant ce qui se passe au poste d'arrivée.

Nous y trouvons tout d'abord un dis-

tributeur identique à celui que nous venons de décrire et animé d'un même mouvement. Le frotteur qui parcourt les divisions du disque passe sur chacune d'elles au même moment que le frotteur de la station de départ, en recueille les courants et les transmet ensuite à cinq relais correspondants.

qu'aucun autre système français ou étranger ne lui est comparable puisqu'il réalise la plus grande vitesse de transmission. Chacun des appareils en présence pouvant écouler jusqu'à soixante dépêches à l'heure, six agents travaillant sur un même fil transmettront ou recevront par heure le



APPAREILS MORSE

A leur tour, ces relais agissent directement sur un ingénieux organe appelé le *combinateur* qui a pour mission de provoquer, au moment voulu, le jeu du mécanisme imprimeur.

Telle est, dans ses grandes lignes, la constitution de l'appareil Baudot qui a valu légitimement à son auteur les plus hautes récompenses dans toutes les expositions où il a figuré. On peut dire

chiffre énorme de trois cent soixante dépêches.

Nous venons de passer rapidement en revue les appareils télégraphiques en usage sur les lignes françaises. Mais notre étude ne serait pas complète si nous nous abstenions de mentionner, au moins sommairement, les appareils accessoires servant à assurer le fonctionnement régulier du service.

De ce nombre sont : le galvanomètre, qui indique le passage du courant et l'état électrique de la ligne ; le paratonnerre, qui protège les appareils et le personnel ; les parleurs et les sonneries, destinés à rendre plus facilement perceptibles les appels des postes correspondants.

N'oublions pas enfin les *relais*, qui ont pour effet de faire réagir les appareils récepteurs, sous une influence électrique plus forte que celle qu'ils reçoivent du poste correspondant. Un nouveau courant local plus énergique se trouve ainsi substitué au courant de départ et permet à l'action physique de s'exercer plus loin.

Si maintenant le lecteur veut bien nous suivre, nous continuerons cette étude par une visite au poste central des télégraphes de Paris, qui constitue l'une des plus importantes usines, non seulement de France, mais encore du monde entier.

Disons tout d'abord que le poste central, qui comptait seulement en 1877 un effectif de 490 personnes, dont 381 télégraphistes hommes, 48 dames télégraphistes et 61 sous-agents, n'occupe pas moins actuellement de 1 431 personnes, savoir : 1 chef ayant sous ses ordres 2 chefs de section, 7 sous-chefs de section, 57 commis principaux, 623 télégraphistes hommes, 598 dames télégraphistes, et 143 sous-agents de tous ordres, dont : 23 mécaniciens, 1 facteur chargé de l'entretien des piles, 2 facteurs chefs, 103 facteurs enfants ou adultes affectés au transport des télégrammes sur les différents postes, et enfin 14 tubistes spécialement préposés à la manœuvre des appareils pneumatiques.

Ce nombreux personnel est divisé en deux brigades dirigées chacune par un chef de section, qui est assisté par des sous-chefs de section et des commis principaux.

Les deux brigades travaillent à tour de rôle, de 7 heures à 11 heures du matin, de 11 heures à 6 heures du soir et de 6 heures à 9 heures du soir.

A 9 heures, commence le service dit de demi-nuit, qui occupe 16 dames télégraphistes jusqu'à 10 heures du soir, et 50 télégraphistes hommes, plus 10 facteurs, de 9 heures à minuit.

A partir de minuit jusqu'au lendemain matin, le service est assuré par 3 commis principaux, 30 télégraphistes hommes et 3 facteurs.

Le poste central est essentiellement un bureau de transit qui sert de trait d'union entre les cent six bureaux-succursales de Paris et ceux de la province et de l'étranger, aussi bien qu'entre les bureaux des départements et de l'étranger qui empruntent son intermédiaire. Il est relié avec tous les bureaux de Paris par des appareils Morse qui servent à la transmission : 1° des dépêches *électriques* taxées au mot et échangées entre deux bureaux parisiens ; 2° des télégrammes originaires de Paris et à destination des bureaux situés dans l'un des départements de la Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne et Oise ; 3° enfin des télégrammes-mandats.

Quant aux dépêches déposées dans les bureaux-succursales et à destination des autres bureaux de province ou de l'étranger, elles parviennent au poste central par l'intermédiaire des tubes pneumatiques.

De même, toutes les dépêches originaires des bureaux des départements et de l'étranger et à destination de Paris sont transmises au poste central qui les achemine par la voie des tubes pneumatiques sur les bureaux de quartier chargés d'en assurer la distribution à domicile.

Ces simples indications suffisent à montrer toute l'importance du service qui s'exécute dans cette vaste usine et l'intérêt qui s'attache à ce qu'elle soit dotée des moyens d'action les plus puissants pour lui permettre de faire face à toutes les éventualités. Nous avons déjà dit, du reste, que le poste central dispose d'un réseau considérable de fils qui le met en relation directe avec tous les chefs-lieux de préfecture et les villes de France les plus importantes ; nous



ROSACE DES FILS ABOUTISSANT AU POSTE CENTRAL

verrons aussi qu'il communique également avec un nombre assez considérable de bureaux étrangers.

Le service du poste central est exécuté dans trois salles.

La première est située au rez-de-chaussée. C'est là que sont installés les appareils Morse qui communiquent avec les bureaux-succursales de Paris, avec ceux de la banlieue parisienne et de quelques localités secondaires des départements.

Au premier étage se trouve l'important service départemental qui est exécuté par un nombreux personnel d'hommes et de dames télégraphistes, au moyen d'appareils Hughes et Baudot. A proximité est installée la rosace centrale où viennent aboutir tous les fils départementaux pour être dirigés de là sur leurs appareils respectifs.

Une autre rosace de plus petite dimension met les divers appareils en communication avec la salle des piles qui se trouve au sous-sol.

Il est facile de se rendre compte de l'activité fébrile qui règne constamment dans cette grande salle et de la somme énorme de travail qui s'y effectue au milieu du bruit assourdissant produit par l'énervant tic tac d'appareils et de sonneries toujours en mouvement. Ajoutons que, pendant le jour, la lumière y pénètre par de vastes baies largement ouvertes ; la nuit, elle est éclairée à la lumière électrique.

La troisième salle du poste central est la seule qui soit exclusivement occupée par des télégraphistes hommes. C'est là que viennent aboutir les fils qui mettent Paris en communication avec les différentes villes de l'étranger, savoir :

Amsterdam, Rotterdam, Anvers, Bruxelles, Courtrai (hiver) et Ostende (été), Londres, Rome, Milan, Turin, Florence, Gênes, Fredericia, Mulhouse, Berlin, Francfort, Cologne, Hambourg, Munich et Karlsruhe, Strasbourg, Vienne, Inspruck Genève, Bâle, Berne,



SERVICE DES TUBES PNEUMATIQUES

Barcelone, Cadix, Madrid et Lisbonne.

Tous ces fils sont desservis par l'appareil Hughes, à l'exception de ceux de Cadix et Mulhouse, avec lesquels on communique par l'appareil Morse, Fredericia desservi par le Wheatstone, Berne, Wien, Londres, Rome et Milan par l'appareil Baudot.

Une particularité qui nous a paru mériter d'être signalée, c'est que le même fil de Paris à Milan met à la fois et respectivement en communication directe les deux postes centraux et les deux buraux de Bourse de ces deux villes.

Ne quittons pas le service international sans ajouter que les télégraphistes français et étrangers entretiennent entre eux les relations les plus courtoises qui se traduisent, à chaque renouvellement de l'année, par l'envoi de cartes de visite artistiques.

On trouve également, dans la salle des fils étrangers, les services de l'expédition et du classement des télégrammes, les appareils chargés de desservir les fils loués aux journaux de province et les seize appareils du réseau pneumatique dont nous nous occuperons un peu plus longuement plus loin.

Donnons d'abord quelques chiffres qui permettront de se rendre compte des moyens d'action exceptionnels dont dispose le poste central.

Le puissant outillage de cette vaste usine comprend : 3 machines à vapeur pouvant développer 140 chevaux de force, 13 dynamos, 286 moteurs actionnant les appareils Hughes et Baudot, 1 millier d'éléments de piles Callaud, 2 appareils à cadran, 261 appareils Morse, 2 Wheatstone, 176 Hughes, 55 appareils multiples Baudot et enfin 8 relais translateurs.

Si nous recherchons quelle est l'importance du trafic quotidien du poste central, nous constatons que le nombre de transmissions est d'environ soixante-quinze à quatre-vingt mille par jour.

Le trafic annuel a été exactement de 25 317 861 transmissions en 1899.

Il est bien entendu que nous ne parlons ici que du travail effectué en temps normal.

On se ferait difficilement une idée de la besogne réellement écrasante qui incombe au poste central lorsqu'il s'agit, par exemple, de transmettre et de recevoir les résultats d'élections générales, ou bien encore lorsque survient un grand événement, comme, par exemple, la réception des officiers russes à Paris, en octobre 1893, la visite des souverains russes, l'incendie du bazar de la Charité, la mort du président Félix Faure.

Bien que, dans ces moments, le travail dépasse toute vraisemblance, nous pouvons dire, à l'honneur du service télégraphique, qu'il s'est toujours largement montré à la hauteur de sa tâche.

Il nous reste à dire quelques mots du réseau pneumatique de Paris avec lequel nous avons déjà vu que le poste central est relié par seize appareils.

La construction de ce réseau, qui constitue en somme une poste perfectionnée, remonte à l'année 1866.

A cette époque où les appareils rapides n'avaient pas encore fait leur apparition, l'administration des télégraphes ne disposait pas de moyens suffisants pour assurer la prompte transmission des dépêches entre les bureaux les plus chargés. C'est à tel point qu'elle avait dû organiser un service de voitures entre le bureau de la Bourse et le poste central. Cette situation était particulièrement inquiétante à la veille de l'Exposition universelle qui allait s'ouvrir l'année suivante : il importait donc d'aviser promptement.

Comme il était impossible de construire de toutes pièces un réseau reliant tous les bureaux de Paris, on procéda par étapes successives. Le système adopté fut celui d'une série de réseaux polygonaux liés entre eux.

Le premier de ces réseaux fut ouvert au service l'année suivante, en 1867, et depuis lors les travaux ont été étendus à cent cinq bureaux télégraphiques.

L'ensemble de ce réseau atteint au

jourd'hui une longueur d'environ 230 kilomètres. Il fonctionne d'après le principe suivant qui est des plus simples.

Supposons un tuyau métallique ouvert à ses deux extrémités et dans lequel on introduit un piston glissant à frottement doux. Si l'on met l'une des extrémités de ce tuyau en communication avec un réservoir d'air comprimé, le piston obéissant à cette pression sera violemment poussé vers l'extrémité libre.

Les lignes pneumatiques sont établies au moyen de tuyaux en fonte ou en fer, suivant qu'elles sont posées en terre ou qu'elles sont fixées dans les galeries d'égout. Les dépêches transmises par cette voie sont introduites dans des étuis en tôle de fer que l'on emboîte dans une gaine en cuir. Plusieurs boîtes placées successivement dans l'intérieur des tuyaux constituent un train. La pression de l'air comprimé s'exerce sur l'ensemble de ces boîtes par l'intermédiaire d'un piston en fer qui est muni à sa partie supérieure d'une collerette à ailettes en cuir.

Quant aux appareils d'envoi et de réception, ils se composent d'une sorte de boîte communiquant, d'une part, avec la ligne et, de l'autre, avec un double branchement commandé par des valves qui mettent la boîte et la ligne en relation soit avec le réservoir d'air comprimé pour l'expédition des trains, soit avec l'échappement à air libre pour leur réception.

Les trains circulent de cinq en cinq minutes à la vitesse d'un kilomètre par minute environ.

Nous avons déjà vu que les dépêches pour la province et l'étranger taxées dans les bureaux-succursales sont transmises par la voie des tubes pneumatiques au poste central qui, à son tour, expédie par la même voie les dépêches d'arrivée à destination de ces mêmes succursales.

Les correspondances pneumatiques échangées entre les bureaux de Paris circulent également dans les tubes pneumatiques : ce sont les cartes ouvertes simples, les cartes ouvertes avec réponse payée, les cartes-télégrammes fermées que le public parisien désigne volontiers sous l'appellation originale de « petit bleu », les cartes fermées avec réponse payée et, enfin, les enveloppes pneumatiques dont le régime vient d'être tout récemment modifié.

En vertu de cette modification, les correspondances expédiées sous ces enveloppes, et qui étaient auparavant assujetties à une taxe uniforme de 60 centimes, sont maintenant taxées suivant leur poids, savoir :

Jusqu'à 7 grammes.	0 50
De 7 à 15 grammes. .	1 »
De 15 à 30 grammes . . .	1 50

Terminons par quelques chiffres qui montreront l'importance du service pneumatique de Paris.

Nous avons déjà dit que l'étendue de ce réseau, qui relie cent deux bureaux, était d'environ 230 kilomètres.

En outre, la longueur des canalisations d'air comprimé ou raréfié fourni aux bureaux têtes de ligne par les sept ateliers de force motrice disséminés sur les différents points de Paris n'est pas moindre de 25 kilomètres environ.

Les seize moteurs à vapeur répartis dans ces sept ateliers développent une puissance totale de 450 chevaux-vapeur.

Quant au personnel affecté à la manœuvre des appareils pneumatiques dans les 105 bureaux de Paris, il comprend 350 facteurs tubistes.

Ajoutons enfin que le service de la distribution dans Paris occupe 945 jeunes facteurs et que, en 1898, le nombre total de dépêches de toute nature ayant circulé dans le réseau pneumatique de Paris n'a pas été inférieur à 13 180 400, dont 4 379 830 formules pneumatiques et 8 800 570 dépêches de départ et d'arrivée échangées entre Paris, d'une part, la province et l'étranger, d'autre part.

Alexis Belloc.

MURILLO

Murillo s'offre aux friands de la palette comme le plus séduisant manieur de pinceau et, avec Velasquez, Zurbaran et Goya, comme le plus espagnol des peintres de la péninsule. L'Andalousie retrouve en lui toutes ses grâces et l'amoureuse, mystique et dévote Séville s'y contemple ainsi qu'en un miroir flatteur. Le peintre des Conceptions n'est-il pas, en quelque sorte, l'émanation subtile et grisante de ce sol d'élection où l'art de peindre semble avoir poussé comme une fleur naturelle? Séville, Murillo: deux noms faits l'un pour l'autre et qui sonnent en accord parfait.

Murillo est en effet le plus populaire des maîtres espagnols. La renommée universelle dont jouissent ses productions tient à plusieurs causes : d'abord aux sujets que l'artiste traite et à sa manière de les traiter, puis à la grâce fleurie et voluptueuse de son exécution et, ensuite, à la morbidesse adorablement féminine de son style, surtout en sa dernière période, lorsque, à partir de 1645, les influences combinées de Véronèse, de Rubens, de Van Dyck et de Velasquez se furent fondues sous sa main en un tout séduisant et harmonieux. Murillo est le peintre classique du sujet de piété : j'entends de cette piété aimable, souriante et légèrement sensuelle, qui est la religion des peuples méridionaux; il est aussi, par excellence, le peintre idéaliste et tendre de la femme, le peintre des madones, « *el pintor de las Concepciones* ».

L'élégance de son mysticisme religieux l'ayant ainsi recommandé aux âmes mondaines et dévotes, il en est résulté qu'aucun peintre, sauf peut-être Rubens, n'a été plus constamment en faveur, depuis deux cents ans, plus répandu dans les grandes collections publiques ou privées de l'Europe. C'est ce qui explique que Murillo, à l'encontre de Velasquez, presque inconnu hors d'Espagne, soit représenté dans les galeries de formation ancienne, telles que celles de Paris, de Vienne, de Munich, de Dresde, par des œuvres de premier choix, voire même par quelques-uns de ses plus admirables chefs-d'œuvre. Nous verrons notamment que le Louvre peut rivaliser sur ce point avec les musées espagnols, sinon par le nombre, du moins par la qualité des œuvres exposées.

Quelle vigueur, quelle richesse, quelle fécondité en ce foyer d'art sévillan qui voit s'épanouir, dans le même cycle, des maîtres comme Zurbaran, Velasquez et Murillo : une trinité qui résume et déifie le génie pictural de l'Espagne! Dans un article que les lecteurs du *Monde moderne* n'ont peut-être pas oublié, je me suis abandonné au plaisir de laisser déborder mon enthousiasme pour le géant de l'école, pour ce maître unique qui eut nom Velasquez. Je voudrais aujourd'hui, cédant à un désir non moins vif, raconter la vie, rappeler les chefs-d'œuvre de celui qui, plus qu'aucun autre, représente le génie indolent et voluptueux de l'Andalousie, de cette lumineuse et délicieuse Andalousie que nul ne peut visiter sans y laisser un peu de son cœur.

C'est à Séville, dans une modeste maison de la Calle de las Tiendas, dépendance du couvent de San-Pablo, à l'ombre de ces cloîtres et de ces églises où sa belle vie, « simple et grave comme son caractère, aimable et candide comme son talent », allait, dit si justement M. Paul Lefort, être employée tout entière à peindre, que naquit, d'un modeste artisan du nom d'Esteban, le grand artiste connu dans l'histoire de l'art sous la désignation de Murillo, mais qui en réalité s'appelait Bartolome Esteban. Il tenait le surnom de Murillo

d'une tante paternelle, Anna Murillo. Le baptême ayant eu lieu le 1er janvier 1618, à la paroisse de la Magdalena, on accepte généralement comme date probable de la naissance du peintre le 31 décembre 1617.

Aux alentours de la dixième année, poussé par une vocation qu'on est en droit de supposer irrésistible, — car après la mort de son père il avait été confié à un tuteur, Antonio Lagarès, chirurgien de son état, — il entrait dans l'atelier de Juan del Castillo pour y apprendre les premiers éléments de l'art. Il y demeura jusqu'en 1640, époque à laquelle Castillo quittait Séville pour aller s'installer à Cadix. De cet enseignement solide, mais un peu terre à terre, un peu à la romaine, Murillo n'eût point sans doute tiré le germe des brillantes qualités novatrices dont il devait faire montre plus tard, s'il n'avait rencontré à l'atelier deux condisciples émancipés par d'autres frottements avec les maîtres : Alonzo Cano, qui avait connu Velasquez à l'atelier de Pacheco, et Pedro Moya, qui arrivait des pays flamands où il avait étudié, dans la splendeur de leur nouveauté, les œuvres de Rubens et de Van Dyck. Excité par l'exemple de Moya, le jeune Murillo veut connaître le monde; il devine des horizons inconnus au delà du cercle d'art où il végète. Lui aussi brûle de voir l'Italie, les Flandres, ces terres bénies de la peinture. Mais les ressources lui manquent : il travaille fiévreusement pour les acheteurs de passage; il peint des bannières, des *sargas*, sortes d'improvisations sur toile écrue que les *pacotil-*

MURILLO. — *Paysanne de Galice* (Musée de Madrid).

leurs vont trafiquer dans les possessions d'Amérique. Pourvu d'un petit pécule, notre néophyte part à la découverte: il bonté toute paternelle; il lui offre ses conseils, sa maison. Durant trois années, Murillo étudie et copie les superbes



MURILLO. *Le Pouilleux* (Musée du Louvre).

s'arrête à Madrid où il trouve son compatriote Velasquez en pleine fortune, en pleine gloire. Là devait se terminer son équipée. Velasquez l'accueille avec une ouvrages du Titien, de Rubens, de Van Dyck, de Ribera, de Velasquez lui-même que renfermaient les palais royaux: années fécondes, décisives pour l'éclo



MURILLO. — *La Trinité* (Musée du Louvre).

sion de sa personnalité, pour la formation de son talent.

Faut-il attribuer le retour précipité de Murillo à Séville, en 1645, à la catastrophe politique qui amena la disgrâce du duc d'Olivarès et faillit briser l'avenir de Velasquez? La chronique ne le dit pas. Mais toujours est-il que notre jeune artiste, épris de calme et de vie simple, s'empressa de revenir dans sa

ville natale, dans ce séduisant milieu où son âme tendre retrouva le cadre pour lequel elle était si bien faite. Aucunes raisons, pas même les instances de Charles II, lorsqu'il nomma Murillo peintre camérier de la cour, ne purent le décider à quitter Séville. Il vécut désormais et mourut là où le sort l'avait fait naître. Sa vie n'a plus d'histoire, ou plutôt sa vie est l'histoire même de ses œuvres ; car elle s'écoule paisible, sans troubles, sans rides, jusqu'au jour où un accident imprévu, une chute survenue du haut d'un échafaudage, dit-on, mettait fin brusquement (3 avril 1682) à une vie d'admirable labeur, si productive, si régulière et si calme qu'elle semblait ne pas devoir finir.

Admirable vie d'artiste, certes, et la plus belle qui se puisse voir si l'on ne considère que l'unité et la fécondité du travail. Nul, parmi les modernes, sauf Rubens, n'aura été plus abondant, plus généreux en sa pratique, plus doué de nature, plus amoureux de son métier ; nul, sauf Velasquez, n'aura été plus absolument peintre au sens matériel du mot ; nul, enfin, sauf Rembrandt, n'aura été, en quelques œuvres de choix, plus humain, plus expressif et plus profond. Il a manié tous les modes avec une égale supériorité : le genre, le portrait, la nature morte, le paysage, la peinture d'histoire, la peinture religieuse, la peinture décorative. Murillo n'a eu qu'un défaut, capital, il est vrai, puisque sans lui, il eût été peut-être le premier de tous les peintres : celui de trop produire, de trop satisfaire à toutes les commandes, de se soumettre à toutes les tâches, de s'abandonner, sans retenue, aux captieuses incitations de son extraordinaire facilité. C'est pour cela que, pour apprécier la valeur exacte de Murillo, il importe de tenir compte de cette pléthore excessive et de pratiquer, par la pensée, de larges coupures dans une œuvre dont les surfaces totalisées pourraient se mesurer au kilomètre. J'ajouterai, de plus, que par le style général, par l'arrangement et le goût des compositions, il est souvent moins espagnol, je veux dire moins intraitablement de son pays et de sa race, qu'un Zurbaran, un Velasquez ou un Goya. Sa manière, résultante, à ses débuts, des influences prédominantes de Ribera, de Rubens et de Van Dyck, est beaucoup plus teintée d'italianisme et de classicisme que celle de ses congénères.

Il n'est franchement et indubitablement espagnol que par le mysticisme sensuel de son sentiment religieux et par les qualités intrinsèques de son exécution.

En 1645, Murillo est donc à Séville. C'est le cloître des Franciscains qui reçoit ses premiers travaux, une suite de onze tableaux, aujourd'hui dispersée. Le Louvre possède un de ces onze tableaux, très caractéristique de la première manière, encore lourde, du maître : la *Cuisine des Anges*, qui provient, comme la merveilleuse *Nativité de la Vierge*, de la célèbre galerie espagnole du maréchal Soult. Murillo peint encore avec des ombres noires. Mais déjà les deux éléments, en apparence contradictoires, dont il va poursuivre jusqu'à sa dernière œuvre la fusion intime — vérité exacte des types et des choses, spiritualisme intense de l'expression — s'affirment ici, à la fois, dans les figures si fortement caractérisées des deux personnages profanes qui assistent, surpris, au miracle ; dans la vérité des accessoires : cruches de grès, vases de cuivre, fruits, légumes, etc. ; dans l'ardeur extatique du saint, don Diego d'Alcala, qui s'élève en l'air, les mains jointes. Évidemment l'œuvre est gauche, pesante ; mais elle nous montre des signes de force, de grâce et de pittoresque sur lesquels, d'ailleurs, les contemporains ne se méprirent point. En réalité, Murillo commence à ce tableau, qui, à ce titre, est fort précieux. Un autre tableau de cette époque, très franc, très réaliste, du Musée du Prado, la *Paysanne de Galice*, est à citer.

Dix ans après, environ, Murillo montrait à ses concitoyens, en peignant



MURILLO. — *La Nativité de la Vierge* (Musée du Louvre).



MURILLO. — *La Conception de la Vierge* (Musée de Madrid).

l'admirable *Saint Antoine de Padoue*, de la cathédrale de Séville, qu'il était devenu l'égal des premiers peintres de l'époque. Ce tableau fameux peut être considéré comme le chef d'œuvre de sa première manière — la manière *serrée*, celle qui pour tous les peintres, presque sans exception, est celle des débuts. Nous avons au Louvre un autre chef-d'œuvre de cette époque et de cette manière : le *Pouilleux*, de l'ancien cabinet du roi, qui le tenait de Gaignat,



MURILLO. — *La Conception de la Vierge* (Musée du Louvre).

le grand collectionneur du XVIIIe siècle.

Le *Saint Antoine de Padoue* est un jalon capital dans la carrière de l'artiste. Il montre avec une clarté décisive

le but auquel Murillo va tendre avec une énergie croissante et dont la conquête sera son originalité : l'alliance du sentiment religieux le plus tendre, le plus passionné, sorte de mysticité visionnaire et voluptueuse, avec la vérité d'action d'une humanité prise sur le vif; de la ferveur du rêve avec l'attentive et scrupuleuse étude de la réalité; des pompes mondaines, des magnificences du culte avec les vibrantes manifestations de l'âme; des extases et des apothéoses avec les humilités terrestres; de la magie ultra-raffinée de la couleur avec la savante recherche de la forme. C'est à partir de ce moment, aux alentours de 1650, que la pratique du peintre va prendre cette chaleur, cette souplesse, ce vaporeux, qui feront de lui un peintre d'un charme unique.

On sait assez mal les dates des principaux tableaux de Murillo. Sauf pour certaines toiles commandées par les établissements religieux, il faut, pour obtenir une chronologie relative, procéder par induction, en comparant les caractéristiques d'exécution; c'est ainsi que je serais tenté de rattacher à la période qui s'étend entre 1650 et 1660 deux tableaux admirables de facture, de composition et de style, mais un peu froids encore de coloris : la *Vierge apparaissant à saint Bernard*, du Musée de Madrid, et la *Trinité*, du Musée du Louvre, qui a été longtemps un des plus beaux ornements de la chambre du roi, à Versailles. Je viens de me servir de l'épithète *admirable;* la grande *Sainte Famille*, du Louvre, qu'on appelle aussi la *Trinité*, est peut-être le tableau le plus accompli qui soit sorti de la main du maître, durant la première période ; il a peint des morceaux plus vibrants, plus généreux et plus souples, il n'a rien produit de plus choisi, de plus équilibré, de plus harmonieux.



MURILLO. — *Rebecca et Éliézer* (Musée du Prado).

Jusqu'en 1660, environ, l'artiste est en continuel progrès. Ce n'est qu'à

partir de cette époque, ou à peu près, que nous voyons apparaître les grands chefs-d'œuvre, ceux dans lesquels il se montre avec toutes les prodigieuses délicatesses de sa pratique, toutes les splendeurs de son coloris, tous les enchantements de son style, toutes les ainsi dire, dont la musique seule pourrait donner la sensation équivalente. C'est vraiment le prestige de cette atmosphère enveloppante, impondérable, qui prête aux Murillo de la grande manière un charme irrésistible. Ce qui émerveille le plus indifférent, ce sont ces



MURILLO. — *Jésus et saint Jean enfants* (Musée de Madrid).

séductions, en un mot, qui ont fait sa renommée. Les célèbres *Medios Puntos*, de l'Académie de San-Fernando, à Madrid, sont vraisemblablement les premiers en date parmi ces chefs-d'œuvre. Rien ne surpasse leur magnificence. Il faut avoir vu ces tableaux extraordinaires. Une poussière d'or les éclaire, enveloppant les demi-teintes, allumant la profondeur des ombres, éveillant les clairs des nuances les plus délicates, reliant toutes les parties dans une harmonie totale, symphonique, pour dégradations insensibles, ce fondu qui n'a rien de mièvre, cet équilibre parfait qui écarte l'idée de tout effort, qui fait même oublier le métier, tant il paraît naturel, cette fleur d'exécution que n'alourdit aucun repentir, que ne dépare aucune vaine subtilité, tout ce charme communicatif qui vient chez l'artiste de la joie de peindre. Voyez cette *Nativité de la Vierge*, un des plus éblouissants fleurons de notre Louvre, que le gouvernement de Napoléon III acquit des héritiers du maréchal Soult, comme la

perle de la galerie fameuse réunie par le duc de Dalmatie. Qui, devant ce tableau miraculeux, n'aimerait, n'adorerait le maître de Séville? Il est, de par le monde, quelques rares œuvres d'art dotées de toutes les grâces humaines, celle-ci est du nombre. Miraculeux n'est pas trop dire pour qualifier ce merveilleux chef-d'œuvre. Tout y est miracle, en effet : miracle de composition, miracle de sentiment, miracle de dessin, miracle de couleur, miracle d'exécution, et, par-dessus tout, miracle d'atmosphère, non cette atmosphère close et artificielle de l'atelier, mais l'atmosphère tiède, vivante, d'une chambre où pénétreraient librement les infinies vibrations de la lumière. Parmi les plus savoureux morceaux qu'ait produits le divin art de peindre, il faut compter la figure de jeune femme vue de dos et agenouillée, qui occupe le premier plan de la composition, et, parmi ses plus expressives créations, celle de la figure de sainte Anne, qu'on aperçoit couchée au fond de la toile et toute transfigurée par les joies de la maternité. La couleur y est soyeuse, nacrée, transparente et légère; le gris forme la trame; les lilas et les violets sont les dominantes. Murillo avait eu le sens divinatoire du rôle du violet dans le jeu des tons. Comme Velasquez, dans les *Fileuses*, il s'y montre coloriste ultra-moderne.

L'œuvre provient, dit-on, de la cathédrale de Séville. Ce qui est certain, c'est que nul musée, en dehors de l'Espagne, ne peut offrir un Murillo de cette qualité. La fameuse *Conception* du Salon Carré, achetée *six cent quinze mille francs* à la vente du maréchal Soult, en 1852, pour brillante et séduisante qu'elle soit — le groupe des anges est unique —, pas plus que celle de Madrid que nous reproduisons ici, ne saurait entrer en comparaison avec la *Nativité*.

Si je voulais citer d'autres témoins de cette manière où tout devient, sous la main du peintre, lumière, atmosphère et couleur, je n'aurais qu'à faire appel à mes souvenirs du Prado, de l'Académie de San-Fernando et du Musée provincial de Séville. Il y a, parmi les cinquante toiles du Prado, d'inégale valeur, du reste, un certain nombre de perles de l'orient le plus pur : par exemple, cette délicieuse *Annonciation*, où la « clarté a pour ombre la clarté », selon le joli mot de Th. Gautier; *Rébecca et Eliézer*, la grâce même; ou bien encore ce tableau où l'artiste a représenté, avec un charme indéfinissable, *Jésus et saint Jean enfants*. Mais il y a mieux peut-être, c'est ce petit panneau, traité presque en esquisse, le *Martyre de l'Apôtre saint André*. Une ambiance blonde, d'une incroyable transparence, d'une infinie délicatesse, noyée de gris d'argent et de lilas rosés, enveloppe la scène; dans la lumière centrale qui l'illumine flotte l'écharpe violette du centurion. Nul Rubens, nul Velasquez, nul Delacroix, n'offre un plus surprenant bouquet de tons fins et chatoyants. Cette toile, qui n'est guère plus grande que la *Fuite de Loth* ou le *Combat des Amazones* de Rubens, est, à la lettre, un prodige.

Transportons-nous à Séville. La dernière décade de la vie de Murillo est presque entièrement occupée par l'exécution des deux grands ensembles de peintures qui ont le plus contribué à immortaliser sa mémoire : la décoration de la chapelle de la Caridad et celle de l'église du couvent des Capucins.

Avant l'invasion française, la chapelle de l'hôpital possédait encore les huit grandes compositions de l'artiste. Le maréchal Soult en enleva cinq; une seule depuis fut restituée à l'Espagne, la *Sainte Elisabeth de Hongrie soignant les teigneux*, qui est aujourd'hui un des plus magnifiques joyaux de l'Académie de San Fernando. Cet hôpital avait été fondé par le célèbre don Juan de Marana, le second don Juan dans l'ordre historique, et non le moins impie, le moins libertin; celui-ci l'avait créé de ses deniers pour expier ses fautes. Murillo, devenu son ami, et agréé lui-même membre de la confrérie, fut chargé de la partie picturale. Il s'en acquitta



MURILLO. — *Jésus se détachant de la Croix et embrassant saint François* (Musée de Séville).

avec la plus belle ardeur. Parmi les enchantements que la délicieuse Séville réserve au touriste ami des arts, la visite à la Caridad tient une place de choix. Comme dimensions, comme nombre de figures, comme richesse de développements, on ne saurait rien rencontrer de plus important, dans tout l'œuvre de

Murillo, que les deux grands tableaux qui occupent les parois latérales de la chapelle : d'un côté la *Multiplication des pains*, de l'autre le *Frappement du rocher*. Le peintre y a déployé toute sa science, multiplié toutes les ressources de son imagination.

Mais c'est aux Capucins qu'il devait donner son âme, son cœur. Moment unique dans la vie de l'artiste, moment psychologique, si je puis dire ! A l'apogée de la gloire, en pleine possession de ses moyens techniques, en pleine maturité d'esprit, il reçoit cette commande qui met le comble à ses vœux. Un programme presque illimité où il peut se mouvoir à l'aise, et répondant à ses aspirations les plus chères; nul souci matériel, le recueillement le plus parfait, la paix profonde du cloître, tout ce qui permet enfin à son âme tendre, mystique et religieuse d'ouvrir largement ses ailes. Vingt compositions, la plupart de premier ordre, furent le fruit savoureux de ces huit années de labeur claustral. Comment un tel trésor ne fut-il pas anéanti ou dispersé lors de la ruine du couvent en 1835 ? Une grâce du ciel a voulu que dix-sept des toiles peintes par Murillo entrassent au Musée provincial de Séville ; deux autres, le *Jubilé de saint François* et le fameux tableau de *Saint Thomas de Villeneuve distribuant les aumônes*, ont trouvé asile au Musée de Madrid.

C'est aux Capucins que Murillo peignit la plus surprenante de ses œuvres : je veux parler de celle où il a représenté le *Christ se détachant de la Croix et embrassant saint François d'Assise*. J'ai pour ce tableau extraordinaire, je l'avoue, une admiration sans bornes. Que de conjonctures n'a-t-il pas fallu pour provoquer l'éclosion d'un tel chef-d'œuvre ! Si toutes les plus belles manifestations de l'art de peindre devaient disparaître, moins une, je crois, en vérité, que je demanderais grâce pour celle-ci. Il y a dans cette étonnante Espagne une demi-douzaine de choses qu'on peut ranger parmi les plus rares merveilles de l'art ; le *Saint François*, du Musée de Séville, est du nombre. Il vaut, à lui seul, le voyage.

Par sa matérialité, comme par sa portée morale, il atteint au plus haut degré du sublime. Envisage-t-on le sujet ? Jamais peintre n'en a choisi de plus beau, de plus expressif, de plus humain. Y cherche-t-on le symbole qui en est l'essence ? Immédiatement, dans la synthèse du mouvement, dans le geste, dans le regard du Christ, apparaît l'idée maîtresse : à savoir une infinie mansuétude pour l'humanité souffrante. Est-ce la vérité des formes du dessin et de la couleur qu'on interroge ? Le prodige paraîtra encore plus grand. Ce paysage dramatique, cette atmosphère vibrante, comme chargée d'électricité ; ce clair-obscur inouï qui modèle le plus beau nu que peintre ait fait vivre et respirer ; cette tête divine, la plus merveilleuse incarnation du Christ, peut-être, que l'art de peindre ait réalisée ; ce regard profond et compatissant, qui éclate dans le nimbe de la lumière centrale ; cet élan mystique et tendre du saint vers son Dieu ; ce charme innommable et subtil, qui se dégage des moindres détails, tout cela constitue un assemblage de perfections superterrestres, si je puis dire, dont il serait bien difficile, sinon impossible, de rencontrer l'équivalent.

Comme Beethoven, après la Neuvième symphonie, comme Wagner, après *Parcival*, Murillo, après un tel chef-d'œuvre, créé dans la sérénité suprême de l'esprit et dans l'ultime maturité du génie, n'avait plus qu'à rendre son âme à Dieu. Sa destinée était accomplie. Lorsqu'il s'éteignit, peu de temps après, Murillo pouvait envisager en paix le jugement de l'avenir ; il était pour toujours un des plus grands peintres du monde.

Louis Gonse.

LA JACINTHE

C'est d'Orient que nous est venue la Jacinthe, et Linné lui a donné un nom qui rappelle cette origine : *Hyacinthus orientalis*, Jacinthe d'Orient. A l'état sauvage, on la trouve surtout en Asie Mineure, et particulièrement dans les régions montagneuses de la Syrie, ce pays d'élection de tant de belles plantes bulbeuses; on la rencontre aussi dans le sud-est de l'Europe, et elle est même naturalisée sur quelques points de notre littoral méditerranéen.

Malgré cette provenance peu éloignée, elle n'a fait qu'assez tardivement son apparition dans nos jardins; on donne la date de 1596 comme celle de son introduction.

Nulle part la culture de la Jacinthe n'est aussi parfaite, aussi prospère et ne donne lieu a un commerce aussi considérable qu'en Hollande. C'est dans ce pays, et plus spécialement à Haarlem, que les autres contrées de l'Europe s'approvisionnent de bulbes. Aux environs immédiats de cette ville, plus de 50 hectares sont consacrés à cette plante; la culture et la vente n'occupent pas moins de quinze a seize mille personnes.

Les horticulteurs distinguent deux races de Jacinthes : les *Jacinthes parisiennes* et les *Jacinthes de Hollande*. A vrai dire, ces deux groupes sont peu caractérisés. Le spécialiste les reconnait aux grappes de fleurs qui sont plus amples, plus denses, plus fournies et de couleurs beaucoup plus variées dans la Jacinthe de Hollande; plus grêles et moins serrées dans la Jacinthe parisienne. Celle-là est incontestablement supérieure à celle-ci comme perfection de forme et comme coloris; mais elle est bien moins rustique et bien plus exigeante.

Tandis que, pour la Jacinthe de Hollande, il faut chaque année relever les bulbes aussitôt leur maturité pour les replanter a l'automne, la Jacinthe parisienne peut rester en place plusieurs années de suite sans que les fleurs en soient sensiblement moins belles : elle vient pour ainsi dire sans soins et n'est nullement difficile sur la nature du sol. C'est à cette race si accommodante et en somme encore fort jolie, qu'ont recours les cultivateurs qui travaillent pour la fleur coupée; cultivateurs des environs de Paris qui la plantent sur une assez grande échelle et l'apportent en bottes sur les marchés de la capitale; cultivateurs provençaux qui, grâce à un climat privilégié, peuvent l'expédier aux Halles bien avant leurs confrères parisiens.

L'amélioration au point de vue ornemental a rendu la Jacinthe de Hollande plus délicate et moins résistante. C'est l'histoire de la plupart de nos espèces cultivées, tant alimentaires ou industrielles que décoratives : elles paraissent avoir perdu en robusticité ce qu'elles ont gagné sous d'autres rapports.

Variétés de Jacinthes. — Elles sont fort nombreuses ; les catalogues des spécialistes en énumèrent plus de deux mille. Il en est de précoces et de tardives; de simples et de doubles; à fleurs plus grandes ou plus petites; à grappes plus fournies ou plus claires, plus longues ou plus courtes. Mais ce sont surtout les coloris qui différencient les variétés; la gamme en est d'une grande richesse et comprend toutes les nuances du blanc pur au bleu presque noir, au violet pourpré, au rouge vif, au jaune chrome. C'est surtout à la Jacinthe de Hollande qu'appartiennent ces variétés; la Jacinthe parisienne n'en a fourni qu'un fort petit nombre.

La Jacinthe donne des graines et ces graines ne reproduisent généralement pas, d'une manière identique, la variété

dont elles proviennent, surtout pour ce qui est de la Jacinthe de Hollande. Les plantes obtenues diffèrent par la grandeur des fleurs, le coloris, etc. C'est par semis de graines que l'on se procure les variétés nouvelles. La chose est longue et difficile; aussi n'est-elle pratiquée que par les spécialistes désireux de créer des *nouveautés*.

Multiplication par bulbes. — La propagation de la Jacinthe se fait surtout au moyen de petits bulbes ou caïeux qui prennent naissance autour du bulbe primitif. Ces caïeux, contrairement aux graines, reproduisent identiquement les variétés dont ils proviennent.

En général, chaque bulbe adulte, c'est-à-dire en état de fleurir, fournit, vers sa partie inférieure, un ou deux, quelquefois trois ou quatre caïeux. En les séparant et les plantant à part, on obtient de nouveaux bulbes qui fleurissent à leur tour après trois à cinq ans de culture. Avec un peu d'habitude, on reconnaît aisément qu'un jeune bulbe est en état de fleurir : les bulbes adultes sont ou globuleux ou un peu fusiformes, mais toujours gros et ventrus.

Les spécialistes provoquent artificiellement la production de caïeux. Pour cela, ils fendent la base ou plateau du bulbe en quatre ou six parties, au moyen de deux ou trois incisions en croix, profondes de 10 à 12 millimètres. Ou bien ils creusent le plateau assez profondément pour que le cœur se trouve détruit.

Culture. — La Jacinthe s'obtient facilement en plein air; elle s'accommode bien de la plantation en pots; de plus, on peut la faire fleurir dans la mousse;



JACINTHES CULTIVÉES EN PLEINE TERRE

enfin, elle est l'objet d'un genre de culture tout spécial : la culture dans l'eau, sur carafe. On peut dire qu'il n'est pas d'espèce florale qui se prête aussi docilement à des modes de culture aussi divers.

Quel que soit d'ailleurs le genre de culture adopté, il importe de n'employer que des bulbes suffisamment forts, sains et bien constitués. Les oignons trop petits ne donnent que des inflorescences courtes et peu fournies ; les plus gros

sont ceux qui produisent les plus belles grappes de fleurs. Il faut cependant remarquer que, dans certaines variétés, les bulbes n'atteignent jamais de fortes dimensions. Le volume n'est donc qu'une condition secondaire et toute relative; mais, pour une variété donnée, il faudra toujours choisir les plus gros bulbes.

Ceux qui sont bien unis, bien lisses et dépourvus de caïeux doivent toujours être préférés; dans le cas où il existerait des caïeux, il faudrait les enlever avec soin quelques jours avant la plantation, de manière à laisser aux plaies le temps de se ressuyer.

On doit toujours s'assurer si l'oignon est exempt de toute altération; pour cela, on examine surtout le plateau et la partie supérieure, en écartant légèrement le haut des tuniques. Un bon oignon est plein, ferme et net de toute décomposition ou moisissure; pressé entre les doigts, il ne cède pas et offre au contraire une résistance qui indique le bon état de l'intérieur. Tout bulbe flasque doit être rejeté, de même que tout bulbe atteint de pourriture ou de moisissure.

Culture en pleine terre. — Pour obtenir des résultats réellement satisfaisants, il faut un sol léger, sain et fertile.

Mais cette fertilité doit, autant que possible, être acquise de longue date. Ce serait une pratique défectueuse que de chercher à l'obtenir au moment même de la plantation ou peu de temps auparavant. A moins d'être faites dans des conditions particulières, les fumures récentes ont pour résultat de provoquer la pourriture des bulbes.

En aucun cas il ne faut, lors de la mise en terre des Jacinthes, appliquer des fumiers frais et même des fumiers à demi décomposés; seuls, les terreaux tout à fait *passés* peuvent être admis; encore convient-il de ne pas les employer en trop forte proportion et de bien les mélanger au sol.

Le fumier d'étable (fumier de vache) bien consommé est l'engrais qui convient le mieux; c'est celui dont les Hollandais se servent à l'exclusion de tout autre; il faut l'enfouir au moins trois ou quatre mois à l'avance.

La tourbe et la vieille tannée appliquées en proportion modérée passent pour donner de bons résultats, surtout dans les sols un peu calcaires.

De préférence, on choisira une terre sablonneuse. Au besoin, on l'amendera au moyen de sable de rivière, ou de sable de carrière siliceux, bien pulvérisé, ou encore de terre de bruyère. L'addition de terre de gazon préparée un an à l'avance produit de bons effets, surtout dans les sols légers.

Si l'on avait affaire à une terre par trop grasse et trop compacte, il serait souvent plus facile de faire un sol artificiel que de chercher à améliorer celui dont on dispose. On le composerait de terre de gazon à laquelle on ajouterait un égal volume d'un mélange de : un tiers sable fin; un tiers terreau de feuilles bien consommé ou de terre de bruyère débarrassée de ses racines, et un tiers terreau de fumier de vache bien passé. On enlèverait la terre à 0m,25 ou 0m,30 de profondeur, et on la remplacerait par le sol artificiel, en exhaussant de 0m,08 à 0m,10 au-dessus du niveau environnant, autant pour prévenir le tassement que pour éviter l'humidité.

Il importe beaucoup, en effet, que l'emplacement soit sain, et, même en terrain ordinaire, il est bon de surélever les planches en leur donnant une légère inclinaison du côté du midi. Les corbeilles en relief sont, à cause de leur disposition bombée, très favorables à la culture de la Jacinthe.

On évitera de planter les bulbes deux ans de suite dans le même sol. Dans les cultures hollandaises, les plus parfaites en ce genre, il est de règle de changer les Jacinthes de place tous les ans et de ne les ramener au même endroit qu'après cinq ou six années au moins.

La terre doit être soigneusement et profondément ameublie par un bon labour, puis bien nivelée et dressée au râteau.

La plantation peut se faire depuis le 15 septembre jusqu'au 1er novembre. Mais le moment le plus convenable est le milieu d'octobre. Il ne faut pas planter de trop bonne heure, surtout dans les pays où les automnes sont chauds et prolongés, parce qu'il pourrait arriver que les bourgeons sortent de terre avant l'hiver. Il ne faut pas non plus attendre trop longtemps, parce que les bulbes entreraient en végétation dans le magasin où on les a remisés, et qu'alors ils vivraient de leur propre substance en s'affaiblissant.

On plante à une distance de 0m,15 à 0m,20 en tous sens. En corbeilles, pour produire tout leur effet, les Jacinthes doivent être plutôt un peu plus serrées. Dans les plates-bandes, on les dispose en quinconce, et, pour obtenir une distribution bien régulière, on procède comme suit : au moyen du cordeau, on trace des lignes parallèles, à distance convenable, dans le sens de la longueur ; puis, à l'aide d'une latte bien droite, on trace d'autres lignes dans le sens transversal, également espacées et coupant les premières à angle droit. On obtient ainsi un quadrillage dont les points de croisement reçoivent chacun un bulbe.

Pour mettre les bulbes en terre, on peut ouvrir des trous à la main ou à l'aide de la houlette ; on peut encore se contenter d'appuyer, sur le sol meuble, le bulbe tenu à la main, de telle sorte que les doigts, se trouvant en dessous du plateau, préparent la place et empêchent toute meurtrissure. Enfin, on emploie aussi le plantoir : celui-ci doit être non pas terminé en pointe, mais à bout arrondi, de manière à produire un trou hémisphérique ; la partie supérieure d'un manche de bêche pourvu d'une « pomme » convient parfaitement pour cela, d'autant plus qu'il n'est pas mauvais que le bulbe repose sur une aire un peu ferme.

La profondeur de la plantation varie avec la grosseur des bulbes ; de plus, elle doit être en rapport avec la nature du sol : en terres légères et chaudes, on fait en sorte que l'extrémité supérieure du bulbe se trouve de 0m,06 à 0m,08 de la surface ; en terres plus fortes, on recouvre de 0m,04 à 0m,05 seulement.

Aux premières gelées, on prend la précaution de recouvrir la plantation pour la protéger contre les grands froids. On emploie à cet effet des feuilles sèches ou mieux de la paille hachée menu, que l'on étend uniformément, sur une épaisseur de 0m,05 à 0m,08, plus ou moins selon la rigueur du climat ; il faut se garder d'employer du fumier : ce serait le moyen d'amener la pourriture des bulbes. Cette couverture, très utile sous le climat de Paris, serait plutôt nuisible dans la région du Midi, où la floraison commence dès la fin de février ou les premiers jours de mars.

Une fois les fortes gelées passées, alors que la végétation commence, on retire, par un temps doux, la plus grande partie de la litière en n'en laissant qu'une épaisseur bien uniforme de 0m,02 à 0m,03 ; ce paillis empêche le sol d'être battu et durci par les pluies ; il le maintient meuble et fait obstacle à la sortie des mauvaises herbes.

L'épanouissement a lieu de fin mars à fin avril, un peu plus tôt ou un peu plus tard suivant les conditions de sol et de saison. Les variétés à fleurs simples se montrent les premières. La floraison est successive, toutes les variétés n'étant pas d'égale précocité ; elle dure de trois semaines à un mois. Pour la prolonger et pour conserver les fleurs plus fraîches, on peut tendre une toile grossière au-dessus de la plantation, en la supportant au moyen de tringles ou de forts fils de fer maintenus sur des pieux à environ 0m,60 du sol.

Il arrive que certaines inflorescences ont des pédoncules trop faibles pour les soutenir et qu'elles s'inclinent vers la terre ; en ce cas il faut tuteurer.

Aussitôt la défloraison, pour empêcher les bulbes de se fatiguer, on coupe les inflorescences, mais en conservant soigneusement les feuilles. On retire en même temps le reste du paillis et l'on

donne un binage. La plantation ne demande plus aucun soin jusqu'à la récolte des bulbes, sauf les désherbages, s'il y a lieu. Il faut se garder d'arroser.

On ne doit faire l'arrachage qu'à complète maturité, c'est-à dire lorsque les feuilles sont entièrement desséchées. On procède par un temps sec et on laisse les bulbes au soleil pendant deux ou trois heures au plus. Ils sont alors débarrassés de la terre qui peut rester adhérente, puis rentrés dans un local très aéré où ils achèvent, à l'ombre, de se ressuyer et de perdre leur eau de végétation : il ne serait pas bon que cela se fit en plein soleil et trop rapidement.



JACINTHE CULTIVÉE EN POT

Une fois bien secs, les bulbes sont placés près à près, par lits uniques et non superposés, sur des tablettes, dans un endroit sec, aéré, obscur de préférence, où la température se maintient uniforme et peu élevée. Ils restent dans cet endroit jusqu'au moment de la plantation; on les visite de temps à autre pour enlever ceux qui pourraient moisir ou pourrir.

Culture en pots. — La culture de la Jacinthe en pots ne présente pas plus de difficultés que la culture en pleine terre; elle ne demande qu'un peu plus de soins.

Le sol doit être un peu plus substantiel, bien que toujours léger et poreux. Un mélange par parties égales de bonne terre de jardin, ou mieux de terre franche et de sable fin ou de terre de bruyère, auquel on ajoute la même quantité de bon terreau de fumier de vache bien consommé, mais non usé, est ce qui convient le mieux. Ordinairement, on prépare ce compost cinq ou six mois à l'avance, et alors on y fait entrer le fumier à l'état frais; on a soin de remuer le mélange à plusieurs reprises, par exemple de mois en mois.

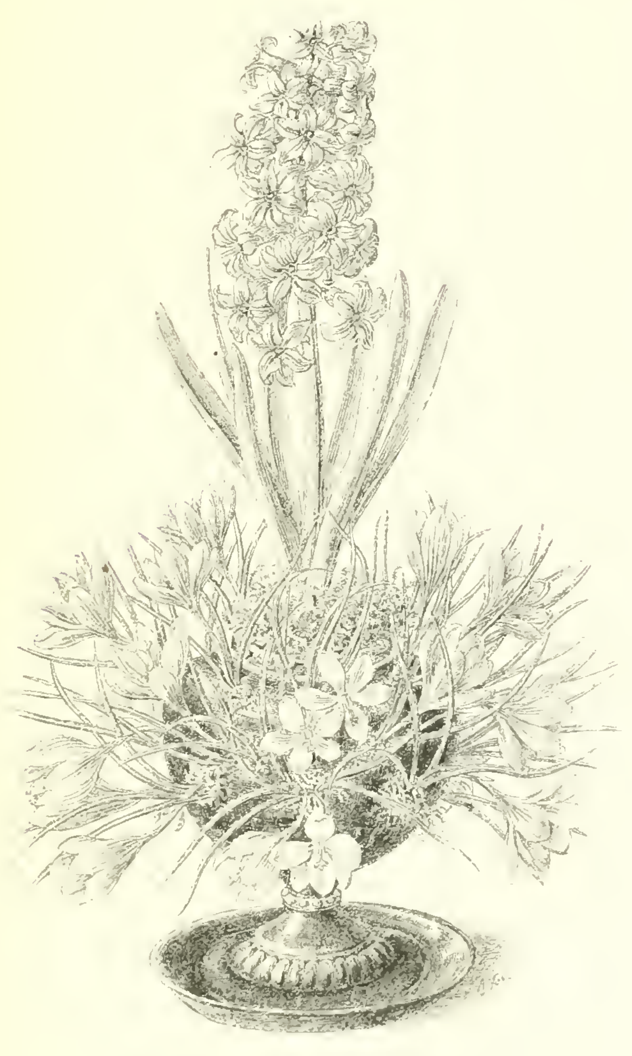
Il importe que les pots soient bien drainés; on emploie pour cela soit des tessons de vieilles poteries, soit du gros gravier de rivière.

En général, on ne met qu'un bulbe par pot. Souvent les personnes inexpérimentées emploient des pots trop grands. Il les faut relativement petits : il suffit qu'entre le bulbe et la paroi du vase il y ait de 0m,02 à 0m,03 de terre. Dans les pots d'un diamètre suffisant, on peut placer plusieurs bulbes. Il faut, en ce cas, mettre au fond du récipient, pour drainage, un lit de 0m,03 à 0m,04 de gravillon.

C'est au mois d'octobre que l'on plante les Jacinthes en pots. On procède de telle sorte que le collet soit à fleur de terre, ou que la pointe dépasse de 0m,01 à 0m,02. La terre doit être employée fraîche et même un peu humide, mais non mouillée; on la serre soigneusement tout autour du bulbe, et l'on ménage, dans le haut, une cuvette profonde d'en-

viron $0^{m},015$, destinée à recevoir les eaux d'arrosage.

La plantation terminée, on arrose copieusement, puis on enterre les pots dans le jardin, en les recouvrant de $0^{m},03$ à $0^{m},04$ par-dessus les bords. Il est bon de faire reposer les pots sur des briques ou sur des ardoises, pour empêcher les lombrics de s'introduire par l'orifice inférieur. On laisse le tout pendant six semaines à deux mois, en ayant soin d'abriter au moyen de feuilles lorsque les gelées se font sentir. Au bout de ce temps, les bourgeons ont commencé à poindre et les racines se sont développées ; cette dernière condition est indispensable pour une bonne réussite.



JACINTHE ET CROCUS, CULTIVÉS EN VASE DANS LA MOUSSE

On relève les potées lorsqu'on veut mettre les Jacinthes en végétation, et on les place soit dans une serre froide, tout près du vitrage, soit sous châssis à froid ou sur une petite couche ne fournissant qu'une très faible chaleur de fond. On donne le plus d'air et le plus de lumière possible ; il est en effet très important que la végétation soit lente au début et que les plantes ne s'étiolent pas. Si le développement se trouvait excité intempestivement, les feuilles s'allongeraient trop et n'auraient pas de consistance ; les inflorescences seraient grêles et les fleurs très espacées. On arrose modérément d'abord, puis davantage au fur et à mesure que la plante grandit. Dès que la floraison commence, on porte les potées en appartement, où l'épanouissement s'achèvera.

La floraison est plus lente, mais beaucoup plus satisfaisante si la pièce est à une température peu élevée ; si elle est

trop chauffée, l'étiolement est à craindre. Il faut toujours tenir les potées près des fenêtres, de manière à leur assurer le plus de lumière possible; on doit en outre les tourner de temps à autre, pour amener successivement à la lumière toutes les parties de la plante.



JACINTHE CULTIVÉE SUR CARAFE
Première période de végétation.

Durant toute la période de végétation, aussi bien sous châssis ou en serre qu'en appartement, il importe d'arroser pour maintenir la terre toujours humide, sans excès cependant. En plaçant les pots sur des soucoupes, le dessèchement est moins à redouter; le surplus de l'eau d'arrosage descend dans la soucoupe pour remonter ensuite par capillarité. Pendant la floraison, la plante absorbe une plus grande quantité d'eau et les arrosages doivent être suivis de plus près.

Les potées sont mises en végétation successivement, de façon à n'avoir pas toutes les fleurs en même temps et à en prolonger la jouissance.

Les Jacinthes en pots pourraient être apportées directement en appartement, au lieu de passer d'abord sous châssis ou en serre froide. Mais alors l'étiolement serait beaucoup plus à craindre et il faudrait avoir grand soin de placer d'abord les potées dans des pièces non chauffées, bien éclairées et suffisamment aérées. On élèverait peu à peu la température, soit sur place, soit en transportant les plantes dans des pièces plus chaudes. La lenteur dans le développement des feuilles et des fleurs est, on ne saurait trop le répéter, une condition essentielle de succès dans la culture des Jacinthes en appartement.

La floraison passée, on enterre les pots dans le jardin jusqu'au niveau du sol, après avoir coupé les inflorescences, et l'on cesse les arrosages.

Les bulbes ainsi forcés sont très fatigués; souvent ils ne sont plus utilisables; en tout cas, ils ne conviennent plus désormais pour le forçage et ils ne peuvent donner de résultats qu'en pleine terre.

Culture dans la mousse. — Au lieu de planter les bulbes en terre, on peut les mettre dans de la mousse; on obtient une floraison tout aussi belle, et la culture est encore plus attrayante.

Les vases employés sont de formes très variées; on en trouve de fort élégants dans le commerce, les uns sur pieds, d'autres en forme de suspensions. En général, ils sont percés de trous sur les côtés.

On place un bulbe vis-à-vis chacun des trous, de manière que la pointe se trouve engagée dans l'orifice : il se trouve, par suite de la disposition des vases, que, de ces bulbes, les uns sont droits, les autres obliques ou même renversés; cela n'empêche nullement la floraison. La mousse doit garnir bien exactement tous les intervalles laissés libres par les bulbes; on la serre soi-

gneusement, sans trop la tasser cependant.

Les vases ainsi garnis sont mis tout de suite en appartement et traités comme il a été dit pour la culture en pots.

Les feuilles et les fleurs se développent dans tous les sens, et, si l'on a pris soin d'assortir les coloris, on obtient des groupes fleuris du plus charmant effet.

Souvent on ne met qu'une Jacinthe au milieu, et l'on dispose des Crocus sur les côtés; la Jacinthe s'élève verticalement et les Crocus s'épanouissent tout autour. Cette dernière espèce étant un peu plus précoce que la plupart des Jacinthes, il faut choisir, parmi celles-ci, les variétés les plus hâtives; il est même bon de mettre en végétation les bulbes de Jacinthes destinés à cette culture un peu avant ceux de Crocus.

Au lieu de vases spéciaux, on peut employer simplement des paquets de mousse suspendus, ou encore des racines de betterave comme suit :

On choisit des betteraves rouges dont le collet a été soigneusement ménagé; on en coupe la partie inférieure; on creuse le reste en forme de vase, et, dans la cavité, on introduit une poignée de mousse maintenue en paquet et contenant un ou plusieurs bulbes de Jacinthes et, si l'on veut, des Crocus. Le tout est retenu par des fils de fer et suspendu en appartement, le collet dirigé vers le bas. Les bulbes se développent; la betterave pousse en même temps et donne des feuilles rouges, purpurines ou panachées, qui se relèvent autour de la mousse et produisent un effet singulier.

Culture sur carafes. — Ce genre de culture est celui auquel on s'intéresse le plus généralement, parce qu'il permet de suivre jour par jour, non seulement le développement des feuilles et des fleurs, mais encore celui des racines, et aussi parce qu'il ne demande ni terre ni mousse, ni vases en poterie toujours assez difficiles à tenir bien propres; il n'exige que de l'eau et des flacons de verre tenant peu de place et que l'on peut avoir fort coquets.

Mais, si la culture sur carafes est souvent essayée, il s'en faut qu'elle soit toujours couronnée de succès. Non pas qu'elle présente de réelles difficultés; mais elle est souvent mal comprise. On a en effet l'habitude de soumettre tout d'abord les bulbes à une température trop élevée, de les tenir dans une atmosphère confinée, et de poser les carafes qui les contiennent sur les cheminées ou sur des meubles éloignés des fenêtres. Il faut, au contraire, pour réussir, commencer

JACINTHE CULTIVÉE SUR CARAFE
Floraison.

par une température basse, que l'on augmente progressivement, et donner le plus d'air et de lumière possible.

Les vases ou carafes à Jacinthes sont de forme variable, mais toujours étroits et allongés, de manière à permettre le développement des racines dans le sens vertical; ils se terminent, en haut, par un évasement, en forme de cuvette, destiné à recevoir le bulbe. On en fait en verre tout à fait blanc, en verre bleu, et quelquefois en verre jaunâtre. Théoriquement, le verre bleu serait préférable. Il est bon d'en avoir de différents diamètres, afin de pouvoir les proportionner au volume des bulbes; si les oignons étaient trop petits pour la carafe, on pourrait les entourer d'un peu d'ouate ou de coton : cela les empêcherait de basculer lorsque les hampes sont développées et pesantes.

L'eau qui convient le mieux est celle de pluie ou de rivière. On en remplit la carafe jusqu'à affleurer le plateau du bulbe, mais pas davantage. Ce niveau doit toujours être maintenu; on le rétablit chaque fois qu'il a baissé par suite de l'évaporation.

Il est nécessaire que cette eau soit tenue très limpide; il faut la renouveler tous les huit ou dix jours, au moins tous les quinze jours. Pour l'empêcher de se corrompre, on conseille d'y ajouter soit une pincée de charbon de bois pulvérisé, soit un peu de sel marin, soit mieux une très légère dose de sulfate d'ammoniaque, ce qui, dit-on, augmente l'intensité de la verdure des feuilles et du coloris des fleurs.

D'habitude, c'est en octobre que l'on commence cette culture; on met successivement des bulbes en végétation, de quinze en quinze jours, jusque vers la fin de décembre.

Dans les premiers temps, on place les carafes dans une pièce obscure et où la température reste basse. L'obscurité est utile au début; mais elle n'est pas indispensable. Quant à la température, il faut, de toute nécessité, qu'elle soit peu élevée jusqu'à ce que les racines commencent à se développer.

On transporte alors les plantes dans l'appartement, où on les place près des fenêtres, à une lumière aussi vive que possible; on élève progressivement la température de manière que les feuilles ne s'accroissent que lentement et restent relativement courtes.

Pour renouveler l'eau, on retire le bulbe avec précaution, en ayant soin de ne pas rompre les racines. On nettoie la carafe; on lave en même temps bien exactement les racines pour enlever les matières visqueuses qui se sont déposées autour; on met de nouvelle eau et l'on replace la Jacinthe.

On dit qu'en coupant ou supprimant les racines lorsqu'elles ont atteint $0^{m},06$ à $0^{m},08$, les hampes se développent plus rapidement et s'épanouissent une huitaine de jours plus tôt. C'est à essayer.

Malgré tous les soins, il arrive assez souvent que les feuilles et les hampes florales entraînent le bulbe, qui se renverse sur le côté. Il faut alors tuteurer, ce qui n'est pas très facile.

Toutes les variétés de Jacinthes ne conviennent pas également pour la culture sur carafes. En général, ce sont les simples qui s'y prêtent le mieux, de même que pour la culture en pots. Il faut choisir des bulbes sains, bien conformés, bien lisses, et, autant que possible, dépourvus de caïeux; s'il s'en trouvait, on les enlèverait.

Les bulbes qui ont servi à cette culture sont devenus à peu près inutilisables; mis en pleine terre, il est rare qu'ils arrivent à donner un résultat passable.

L. Henry.



TOURS — VUE PRISE DU COTEAU DE SAINT-CYR

TOURS

Le voyageur qui, au temps des diligences, arrivait à Tours par la route de Paris découvrait, en descendant la rampe de la Tranchée, un merveilleux panorama. La cité tourangelle s'offrait à lui tout à coup avec toutes ses grâces. C'était une joie. Et nous trouvons, dans les lettres du bon La Fontaine, la trace de cette irrésistible séduction.

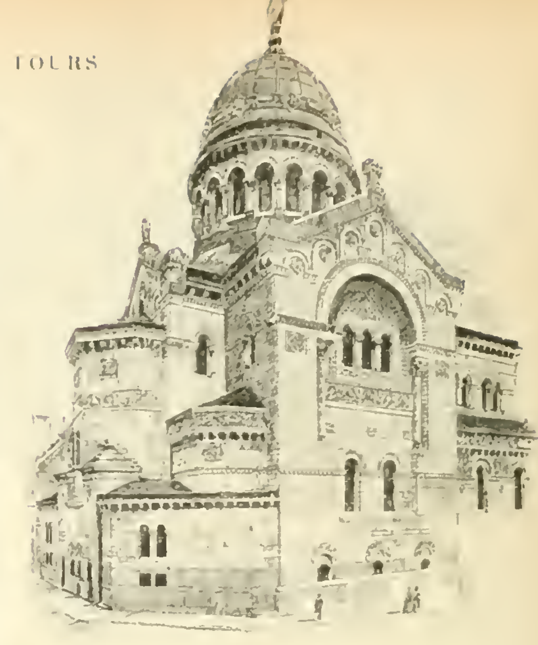
Elle s'exerce encore aujourd'hui sur tous les étrangers qui, s'étant avancés jusqu'au milieu du pont de pierre, contemplent d'un côté la ville de Tours avec les clochers se silhouettant sur le ciel, de l'autre les coteaux riches de souvenirs et de vignobles qui se prolongent jusqu'à l'horizon pour le plus grand plaisir des yeux. Le guide leur désigne des coins de terre que la littérature ou l'histoire ont illustrés : le prieuré de Saint-Côme, où mourut Ronsard ; la Grenadière, qui a servi de cadre à l'un des plus jolis romans de Balzac ; Saint-Symphorien et, tout au loin, les restes de la célèbre abbaye de Marmoutier.

Avant de pénétrer dans la ville de Tours, permettez-moi d'en retracer l'histoire à très larges traits. Cela rendra la suite plus intéressante et plus claire.

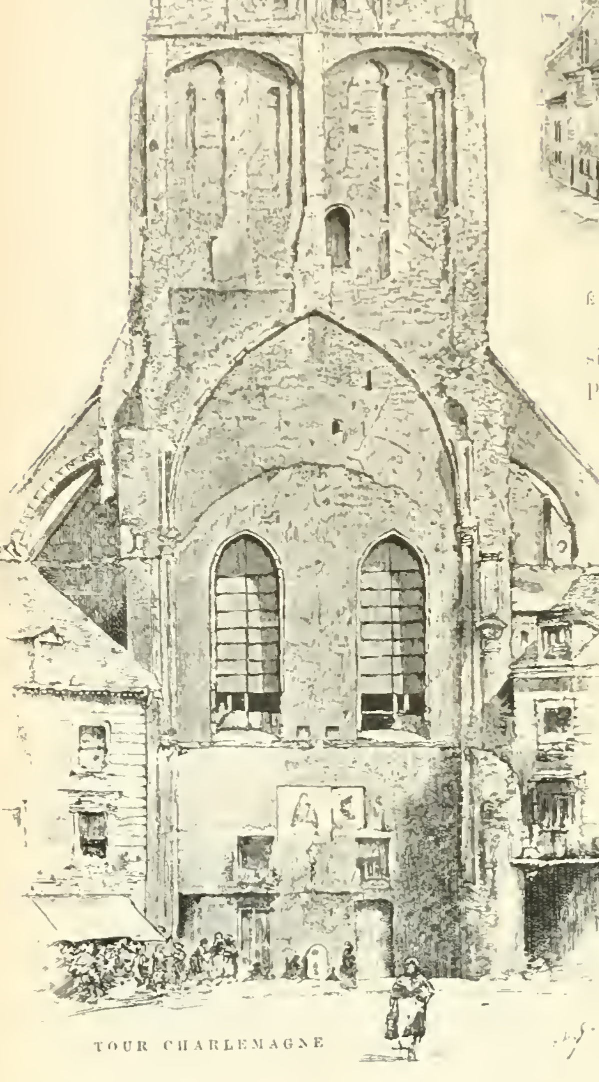
L'époque préhistorique est celle où l'ima-



LA STATUE DE RABELAIS, LE PONT ET LA RAMPE DE LA TRANCHÉE



ÉGLISE ACTUELLE DE SAINT-MARTIN



TOUR CHARLEMAGNE

gination ordinairement calme des archéologues se livre régulièrement aux fantaisies les plus inconsidérées. C'est pour obéir à cette règle sans exception que nos pères aimaient à donner à Tours pour fondateur le troyen Turnus, petit-neveu d'Énée. Absurde légende abandonnée depuis longtemps pour des hypothèses moins divertissantes, mais beaucoup plus scientifiques.

La vérité est que la ville de Tours est mentionnée, pour la première fois, au IIe siècle par le géographe Ptolémée sous le nom de Cæsarodunum. Devons-nous reconnaître dans cette cité l'ancienne capitale des Turons? Cela est mis en doute par d'excellents esprits et, entre autres, par M. Ch. de Grandmaison. Quoi qu'il en soit, l'occupation romaine transforma rapidement Cæsarodunum en une cité importante qui devait avoir son centre à peu près à l'endroit où se trouve actuellement l'église Métropolitaine.

Dès le Ve siècle, une cité nouvelle se

forma non loin de la cité primitive autour de la basilique de Saint-Martin. Cette ville des pèlerins prit le nom de Châteauneuf et devint bientôt assez importante pour qu'il fût nécessaire de l'entourer de murailles à son tour.

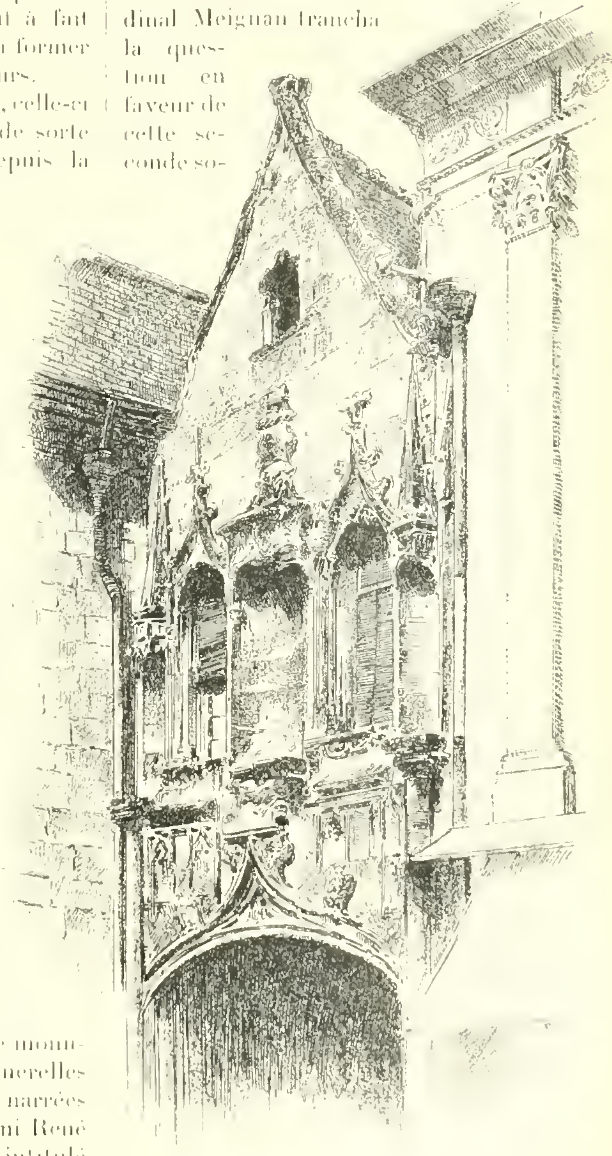
L'espace qui se trouvait entre les deux cités se peupla peu à peu, de sorte qu'elles ne tardèrent pas à devenir tout à fait indistinctes l'une de l'autre et à former ce qui est devenu la ville de Tours.

En ces trente dernières années, celle-ci a pris une extension nouvelle, de sorte qu'elle s'étend aujourd'hui depuis la Loire jusqu'au Cher.

Sa situation au centre de la France ne l'a pas préservée des guerres et des invasions.

Le tombeau de saint Martin, qui était considéré comme le palladium de la ville, fut aussi, par les trésors que possédait la basilique, un appât puissant à l'avidité des pilleurs. Et l'on pourrait presque résumer les calamités qui désolèrent la ville de Tours par celles qui, de siècle en siècle, s'attaquèrent à la célèbre abbaye jusqu'à la ruine définitive. Il n'en reste plus guère aujourd'hui que deux tours : la *tour de l'Horloge*, — jadis appelée tour du Trésor, parce qu'elle abritait le trésor de l'ancienne basilique, — et la *tour Charlemagne*, élevée, dit-on, à la mémoire de Luitgarde, l'impératrice dont la mort fut, pour Charlemagne, la plus cruelle des douleurs.

Entre ces deux témoins d'une splendeur à jamais abolie se dresse une église moderne due à un architecte tourangeau, M. Laloux. La construction de ce monument suscita jadis de violentes querelles qui ont été fort malicieusement narrées par mon distingué confrère et ami René Boylesve en son dernier roman, intitulé *Mademoiselle Cloque*. Les uns rêvaient l'exécution d'un plan gigantesque qui aurait rendu à la basilique Saint-Martin son ancien lustre ; d'autres jugeaient qu'il était plus sage d'utiliser à une construction moins somptueuse, mais immédiate, les fonds déjà recueillis et qui auraient pu rester éternellement insuffisants pour l'achèvement de la merveille rêvée. Le cardinal Meignan trancha la question en faveur de cette seconde so-



L'ANCIENNE DEMEURE
DES TRÉSORIERS DE SAINT MARTIN

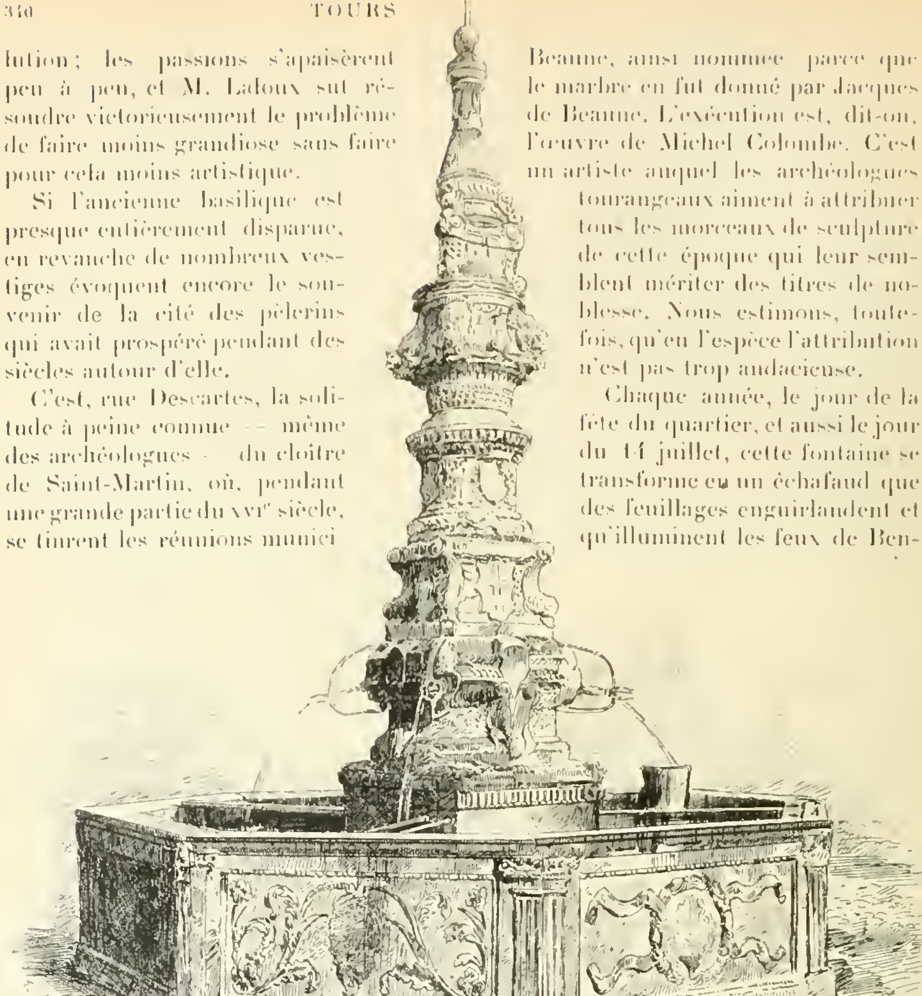
lution ; les passions s'apaisèrent peu à peu, et M. Laloux sut résoudre victorieusement le problème de faire moins grandiose sans faire pour cela moins artistique.

Si l'ancienne basilique est presque entièrement disparue, en revanche de nombreux vestiges évoquent encore le souvenir de la cité des pèlerins qui avait prospéré pendant des siècles autour d'elle.

C'est, rue Descartes, la solitude à peine connue — même des archéologues — du cloître de Saint-Martin, où, pendant une grande partie du XVI[e] siècle, se tinrent les réunions municipales ; c'est la pittoresque façade gothique de l'ancienne demeure des trésoriers de Saint-Martin. Et ce monument nous rappelle un souvenir inattendu, celui du sceptique et licencieux Grécourt qui occupa cette charge pendant plusieurs années.

Tout près de là votre attention est attirée par une véritable merveille de la Renaissance, la jolie fontaine de Beaune, ainsi nommée parce que le marbre en fut donné par Jacques de Beaune. L'exécution est, dit-on, l'œuvre de Michel Colombe. C'est un artiste auquel les archéologues tourangeaux aiment à attribuer tous les morceaux de sculpture de cette époque qui leur semblent mériter des titres de noblesse. Nous estimons, toutefois, qu'en l'espèce l'attribution n'est pas trop audacieuse.

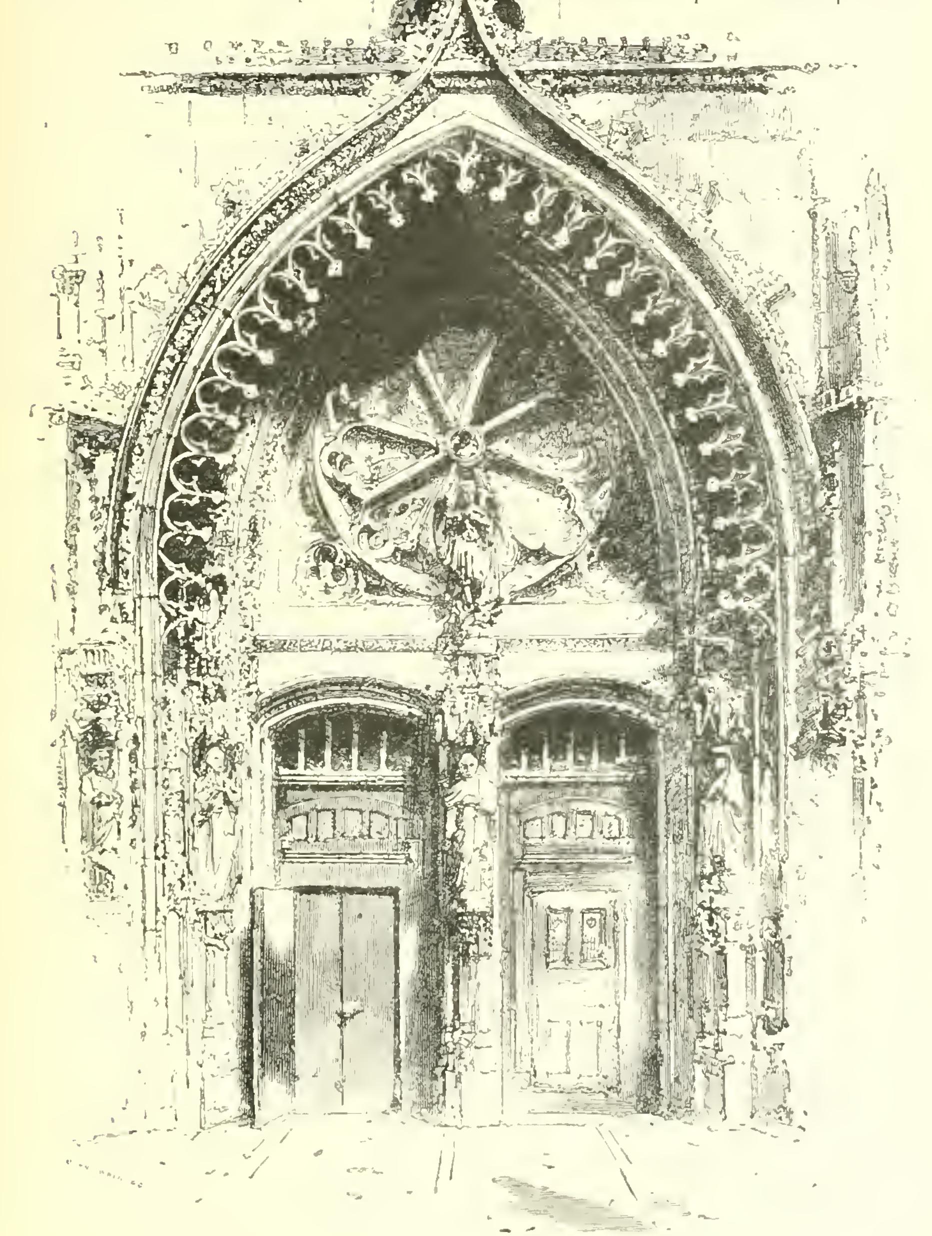
Chaque année, le jour de la fête du quartier, et aussi le jour du 14 juillet, cette fontaine se transforme en un échafaud que des feuillages enguirlandent et qu'illuminent les feux de Bengale, les verres de couleurs et les lanternes vénitiennes. Le lendemain, les journaux de la localité proclament que « le coup d'œil était féerique » ; mais, tout en reconnaissant qu'il est ingénieux de dissimuler la vétusté de l'œuvre d'art sous d'aussi modernes splendeurs, les artistes ne laissent pas que de se scandaliser de cette familiarité vis-à-vis d'un monument respectable et gémissent en



FONTAINE DE BEAUNE-SEMBLANÇAY

songeant qu'on finira par le dégrader. Mais les générations nouvelles sont impi-

Mais, grâce à Dieu, les démolisseurs n'accomplissent pas aussi rapidement



PORTAIL DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME-LA-RICHE

toyables... et j'ajouterai que la commission des monuments historiques est d'une coupable faiblesse.

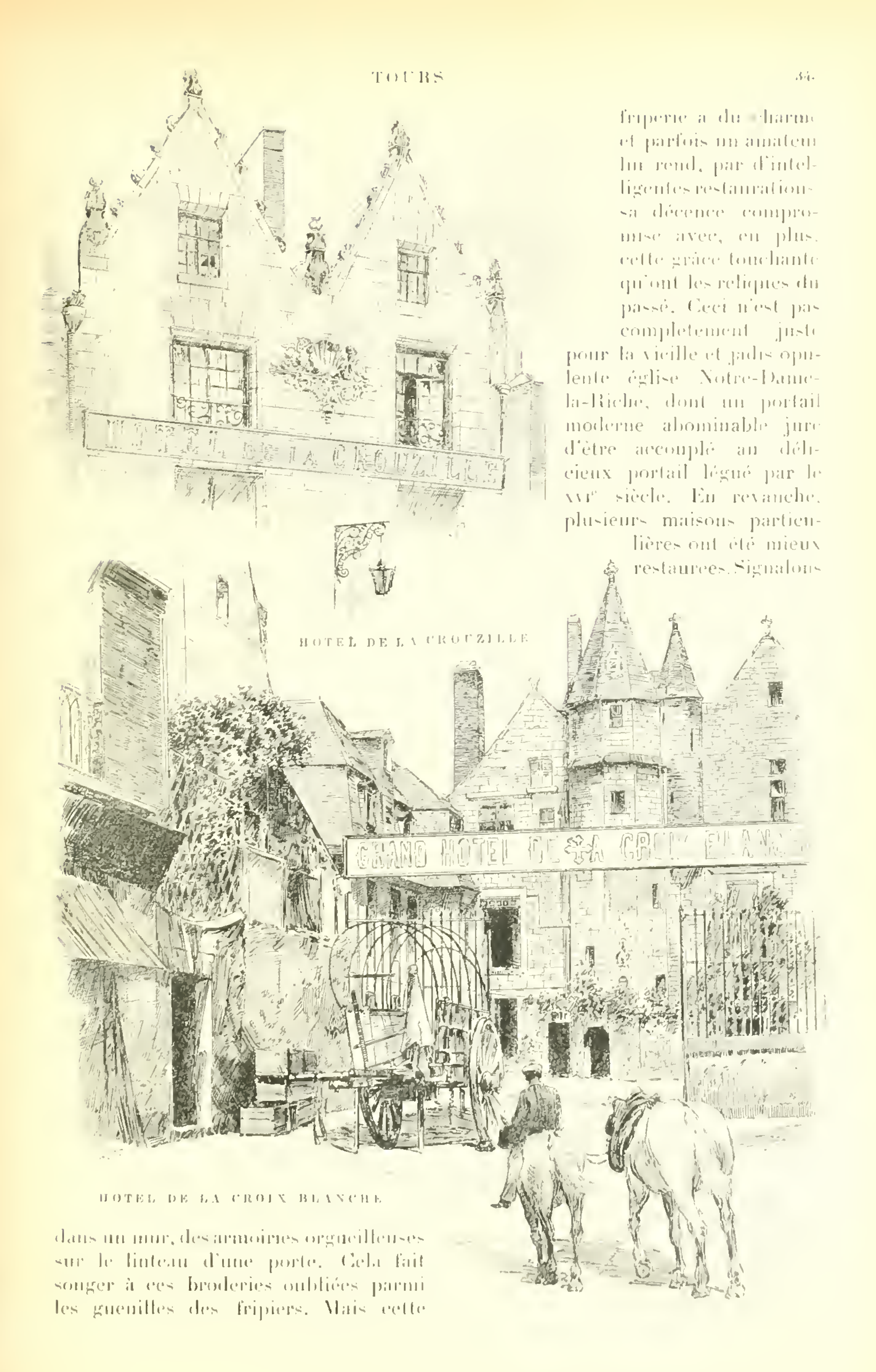
qu'ils le souhaiteraient leur œuvre éminemment civilisatrice ». Le quartier qui nous entoure en est la preuve élo-

quente. On ignore ici le confort et l'hygiène, la propreté y semble assez rudimentaire; des relents de moisissure traînent dans l'ombre des masures d'aspect misérable et parfois inquiétant. Ce sont là pourtant les anciens quartiers aristocratiques de Tours; de nobles familles y ont vécu pendant des générations; elles y ont laissé parfois des traces de leurs splendeurs : une tourelle délicatement sculptée, un bas-relief encastré



RESTES DU COUVENT DE SAINTE-CROIX FONDÉ PAR SAINTE RADEGONDE

VIEILLES COURS DANS LES VIEUX QUARTIERS



friperie a du charme et parfois un amateur lui rend, par d'intelligentes restaurations sa décence compromise avec, en plus, cette grâce touchante qu'ont les reliques du passé. Ceci n'est pas complètement juste pour la vieille et jadis opulente église Notre-Dame-la-Riche, dont un portail moderne abominable jure d'être accouplé au délicieux portail légué par le XVIe siècle. En revanche, plusieurs maisons particulières ont été mieux restaurées. Signalons

HOTEL DE LA CROUZILLE

HOTEL DE LA CROIX BLANCHE

dans un mur, des armoiries orgueilleuses sur le linteau d'une porte. Cela fait songer à ces broderies oubliées parmi les guenilles des fripiers. Mais cette



VIEILLES MAISONS
DE LA RUE DU CHANGE

tout particulièrement : l'hôtel de la Croix-Blanche, ancienne « maison commune » de Châteauneuf ; l'hôtel de la Crouzille, où certains ont fait naître, faussement, Mlle de la Vallière ; les restes du couvent de Sainte-Croix, fondé par Radegonde ; l'ancien hôtel de la Monnaie ; enfin la maison de bois de la rue du Change, dont un industriel ingénieux a ciré et vernissé les bas-reliefs et les statues bizarrement strapassés.

La plus visitée de toutes ces vieilles maisons est, sans contredit, la maison dite de Tristan l'Ermite. Si vous voulez, nous y pénétrerons ensemble : ce sera un intermède à la fois instructif et divertissant. Et nous aurons l'occasion d'y méditer sur le rôle de l'imagination puérile et mélodramatique dans l'archéologie populaire et dans la basse tradition historique. Mais il convient tout d'abord d'observer que cette maison n'a jamais été la demeure du compère de Louis XI. Cette attribution est un anachronisme grossier. La preuve en est dans cette cordelière qui se retrouve en plusieurs endroits comme motif de décoration. Or vous n'ignorez pas que ce genre d'ornement a été mis à la mode, après la mort de Charles VIII, par Anne de Bretagne.

Maintenant, suivons notre guide, et, si nous voulons nous instruire, écoutons de toutes nos oreilles. Aucun élément de terreur ne nous sera épargné. Tout d'abord, c'est la cordelière en laquelle le cicerone reconnaît l'attribut inquiétant qui faisait frissonner les Tourangeaux habitués à voir pendre les gens par le sinistre compère du roi. Près de la porte, un petit personnage décoratif tout nu et terriblement velu, une massue à la main, — un Hercule sans doute ou un Samson, — supporte une colonnette en torsade. Le guide vous le désigne avec respect : « C'est le *portrait authentique* de Tristan l'Ermite. »

Vous n'avez pas fini. Vous montez plusieurs étages et le guide, vous faisant approcher de la fenêtre, vous invite à

vous pencher vers le dehors. Vous remarquez alors, dans la muraille, de petites excavations près desquelles sont piquées des brochettes de fer. Ces excavations étaient apparemment des abris pour les oiseaux et les broches de fer semblent bien de petits perchoirs ainsi disposés par un propriétaire ami des moineaux : « Autant de clous, autant de pendus ! » observe le guide d'une voix creuse.

Et nous poursuivons notre visite, la mort dans l'âme.

Enfin nous arrivons à un grenier au-dessus duquel a été fixée une poulie, — certainement destinée à monter du foin. Le cicerone prend encore la parole avec solennité : « Voici, dit-il, l'endroit où l'on pendait les victimes de Louis XI. »

C'en est trop ! et nous redescendons, affolés par ces évocations sinistres, mais heureux tout de même d'avoir éprouvé, comme à l'Ambigu, de si tragiques émotions. Attendez. Voici qui va dissiper le cauchemar, quelque agréable qu'il puisse vous sembler.

Sur la muraille de la cour intérieure se lisent, en caractères gothiques, ces deux inscriptions :

Assez aurons, peu vivrons.
Priez Dieu pur.
Priez Dieu pur.

Or remarquez que la seconde partie de cette inscription apocalyptique : « Priez Dieu pur, » est l'anagramme exacte de Pierre du Puiz. Ne faut-il pas y voir le nom du premier propriétaire de la maison ? C'était l'opinion de mon regretté maître, M. Anatole de Montaiglon, qui a trouvé le premier, je crois, cette ingénieuse explication.

Oublions donc l'odieux souvenir de Tristan l'Ermite et rendons à Pierre du Puiz ce qui est à Pierre du Puiz.

Nous continuons notre exploration dans le vieux Tours.

La caducité ne donne pas à toutes les maisons un abord aussi renfrogné. Voici, par exemple, un monument de la Renaissance, qui n'évoque que des idées de luxe aimable et d'art délicat. C'est une efflorescence exubérante de rinceaux, un guillochis de feuillages ramusculés qui courent sur toute la façade, s'entrelaçant autour des fenêtres et grim-



MAISON DE BOIS DE LA RUE DU CHANGE

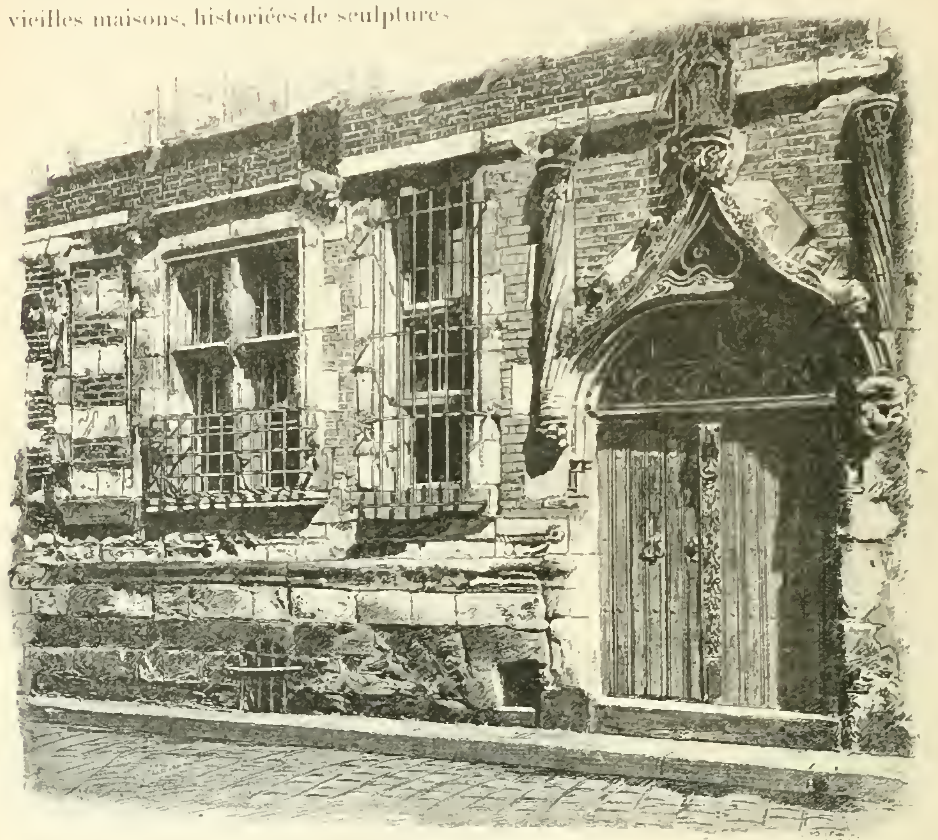
pant jusqu'au toit. Ce miraculeux petit hôtel, dont la construction a été faussement attribuée à Jean Xaincoing, appartient actuellement à la famille Gouin.

Un rayon de la vie moderne nous réjouit en traversant la rue Nationale et nous voici de nouveau à l'ombre des vieilles maisons, historiées de sculptures en bois, parfois cuirassées d'ardoises jusqu'à la naissance du premier étage, dans lesquelles s'abritent d'aristocratiques souvenirs et de très plébéiennes réalités.

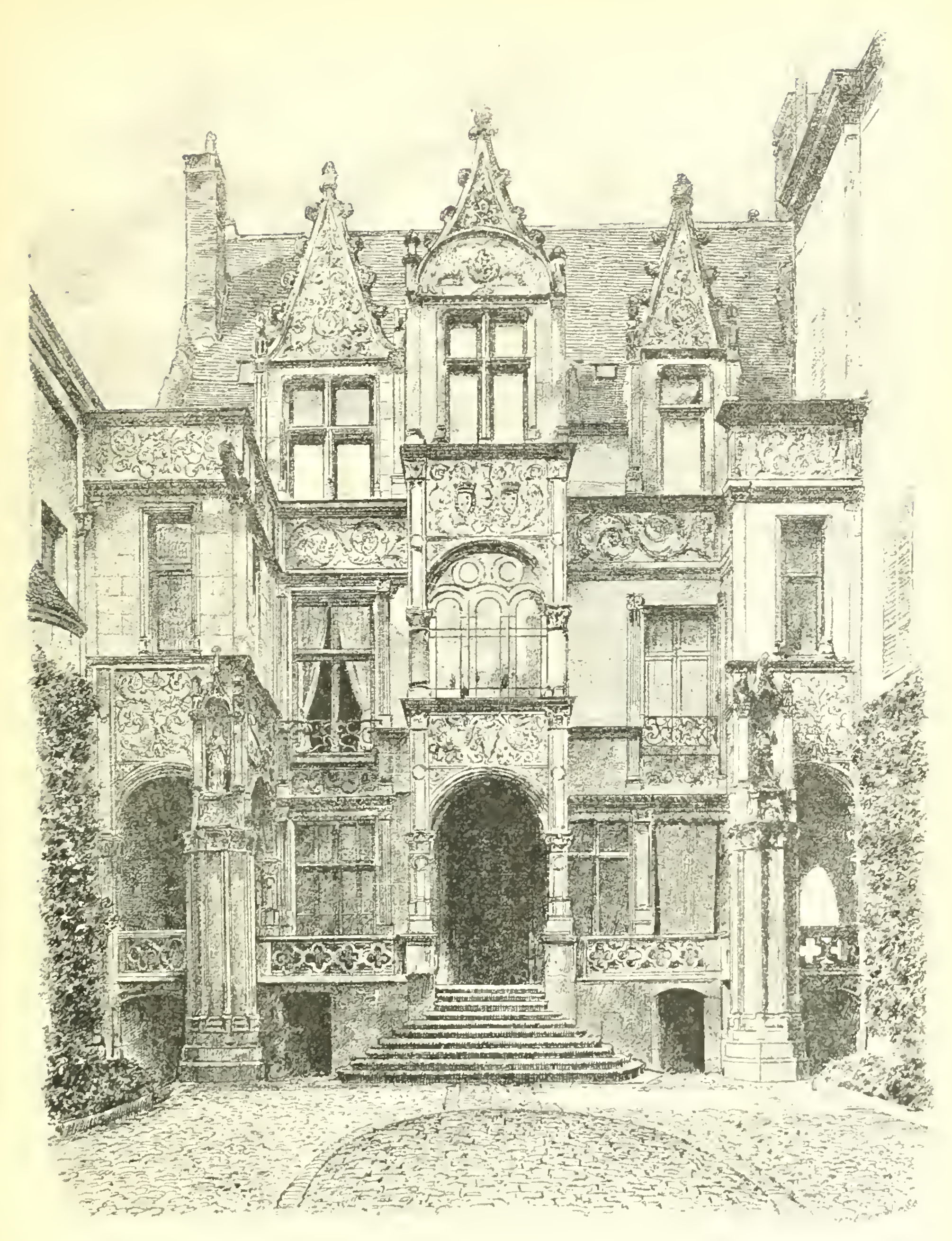
Encore quelques pas et nous sommes arrivés à la place Foire-le-Roi. Les vieux hôtels qui vous entourent — et parmi lesquels nous distinguerons tout particulièrement le logis dit de « l'argentier de Louis XI » — témoignent de l'antique splendeur, aujourd'hui déchue, du quartier.

En effet, on y voyait grouiller jadis une foule amenée par des attractions diverses. C'était d'abord la foire — ou la Fère-le-Roi, — qui y réunissait, deux fois l'an, la pègre bariolée des bateleurs et des vendeurs d'orviétan. Il y a, tout auprès, une petite rue nommée *rue de la Moquerie,* parce qu'on y voyait jadis une salle de spectacles. Notre érudit confrère, M. Prosper Suzanne, l'auteur de *Tours pittoresque,* — auquel nous avons fait plus d'un emprunt, — suppose que c'est là que Molière joua la comédie lorsqu'il traversa la ville de Tours.

C'est également place Foire-le-Roi que l'on exécutait les condamnés à mort. Voici, à ce sujet, une curieuse anecdote, ainsi transcrite par le docteur Giraudet :



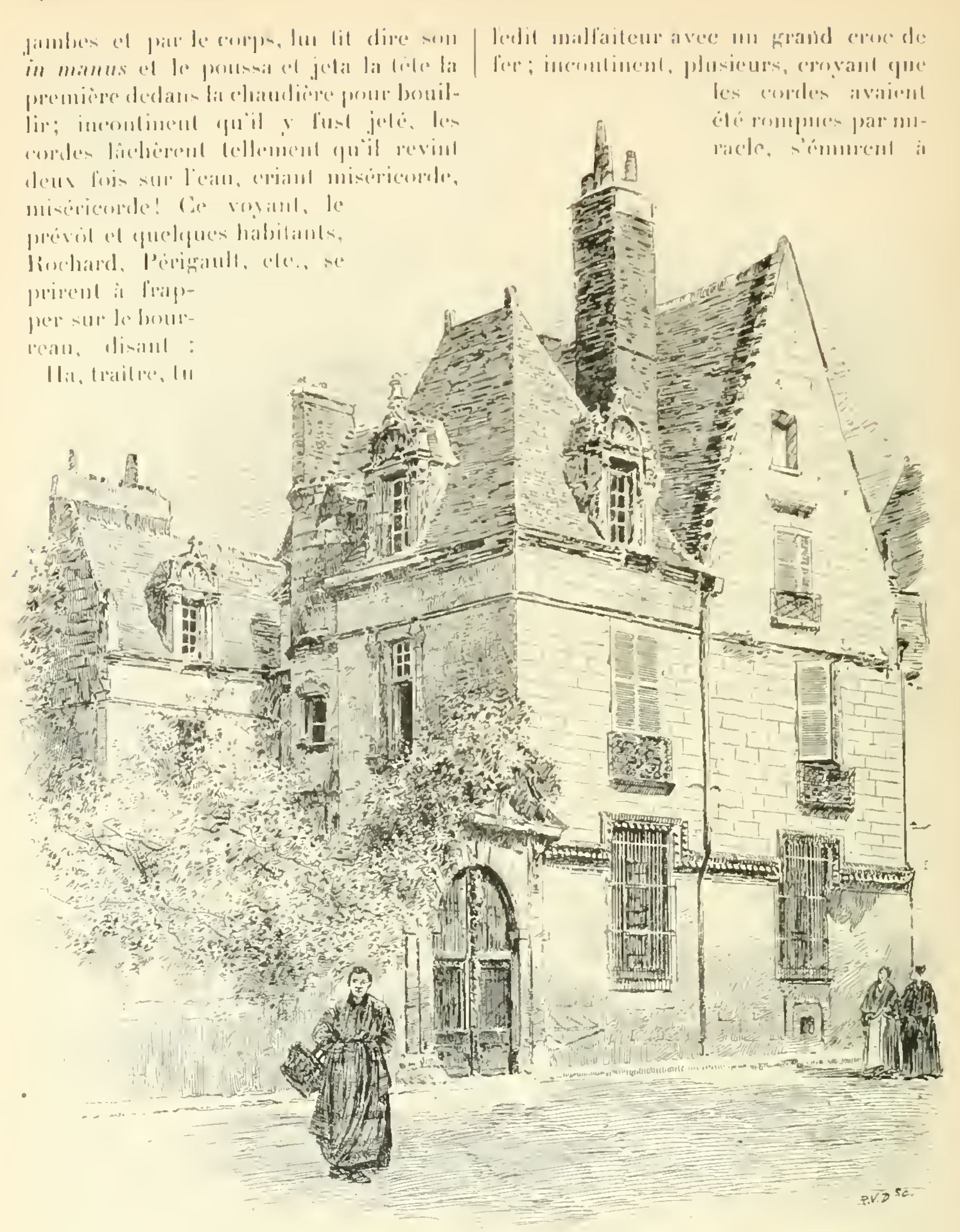
MAISON DITE DE TRISTAN L'ERMITE



L'HOTEL GOUIN

Le lundi 11 février 1488, un faux monnayeur, nommé Loys Secrétain, fut condamné par le bailli de Touraine « *à* « *estre boully, traîné et pendu sur la* « *place* de la Fère-le-Roy ». L'executeur de justice, nommé Denis, amena ledit Loys, sur un chaffault, auprès de la chaudière et le lia de cordes par les

jambes et par le corps, lui fit dire son *in manus* et le poussa et jeta la tête la première dedans la chaudière pour bouillir; incontinent qu'il y fust jeté, les cordes lâchèrent tellement qu'il revint deux fois sur l'eau, criant miséricorde, miséricorde! Ce voyant, le prévôt et quelques habitants, Rochard, Périgault, etc., se prirent à frapper sur le bourreau, disant : Ha, traître, tu « fais languir ce povre pescheur et fais un « grand deshonneur à la ville de Tours. » L'exécuteur, voyant la colère du peuple, voulut effondrer par deux ou trois fois ledit malfaiteur avec un grand croc de fer; incontinent, plusieurs, croyant que les cordes avaient été rompues par miracle, s'émurent à haute voix et, voyant que ledit faux monnayeur ne souffrait aucun mal, ils s'approchèrent du bourreau, couché le visage contre terre, et lui donnèrent



LOGIS DIT DE L'ARGENTIER DE LOUIS XI

tant de coups qu'il en mourut à la place même. »

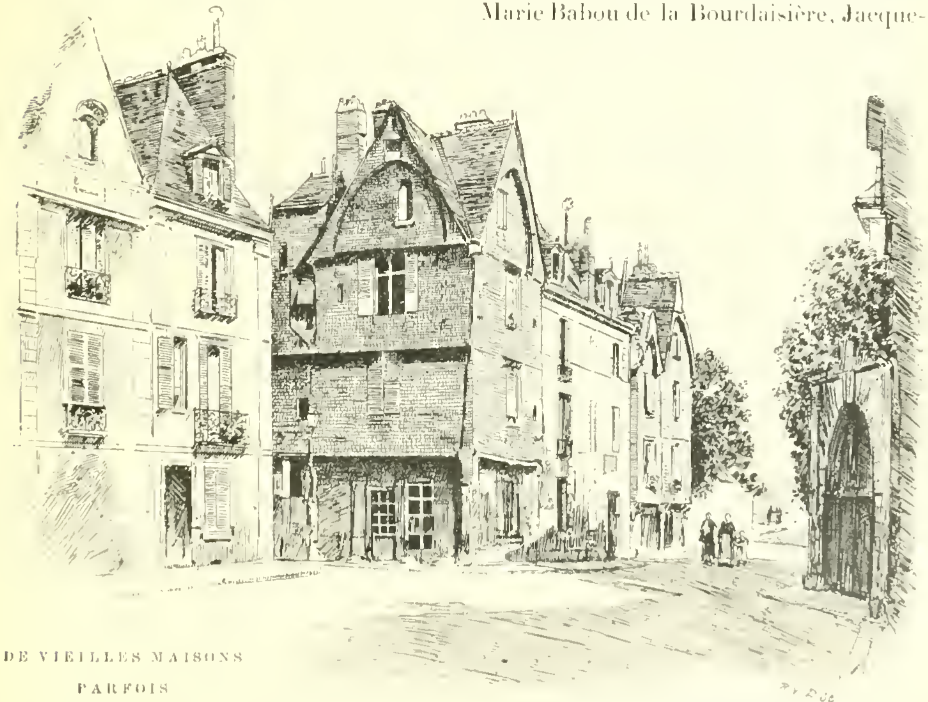
Mais revenons à des spectacles plus divertissants.

On assistait encore, place Foire-le-Roi, à la représentation des mystères. Lorsque François Ier, accompagné de sa femme, Éléonore d'Autriche, vint à Tours, le 21 août 1516, les époux royaux débarquèrent place Foire-le-Roi, où ils virent représenter le mystère des Hercules, puis ils se rendirent sur le carroi de Beaune où l'on joua le mystère de Bethsabée. La jeune personne qui fut chargée de ce rôle délicat était une poissonnière de Tours, qui, par scrupule d'artiste, dut s'exhiber en un costume fort léger. Cette tentative courageuse semble avoir nui quelque peu, par la suite, à la réputation de la demoyselle; car on voit que la ville se crut obligée de la doter convenablement pour qu'elle pût encore trouver un mari.

Ces spectacles devaient être fort suggestifs; car, en ces temps lointains, la beauté de nos compatriotes jouissait d'un renom universel qui ne laisse pas d'être encore flatteur. Voici un témoin qui semble peu suspect : c'est le bon moine Jean de Marmoutier :

« La beauté des femmes, dit-il, est si merveilleuse et si répandue que je ne saurais la décrire; elles portent des vêtements magnifiques et *quelques-unes* se peignent le visage; mais, ajoute le saint moine, si leurs yeux allument les passions, la nature a pris soin que les séductions qu'elles exercent ne soient une source de péché, car elle leur a donné une chasteté à toute épreuve. »

C'est un enthousiasme semblable qui a inspiré au bon poète, Guy de Tours, un long poème consacré à la louange des dames de Tours et intitulé : *le Paradis d'amour*. Et, d'ailleurs, l'histoire est plus éloquente encore que les poètes, lorsqu'elle nous livre la longue liste de ces belles favorites qui s'appellent Agnès Sorel, Gabrielle d'Estrées, Mme de Sauve, Marie Babou de la Bourdaisière, Jacque-



DE VIEILLES MAISONS PARFOIS CUIRASSÉES D'ARDOISES JUSQU'A LA NAISSANCE DU PREMIER ÉTAGE

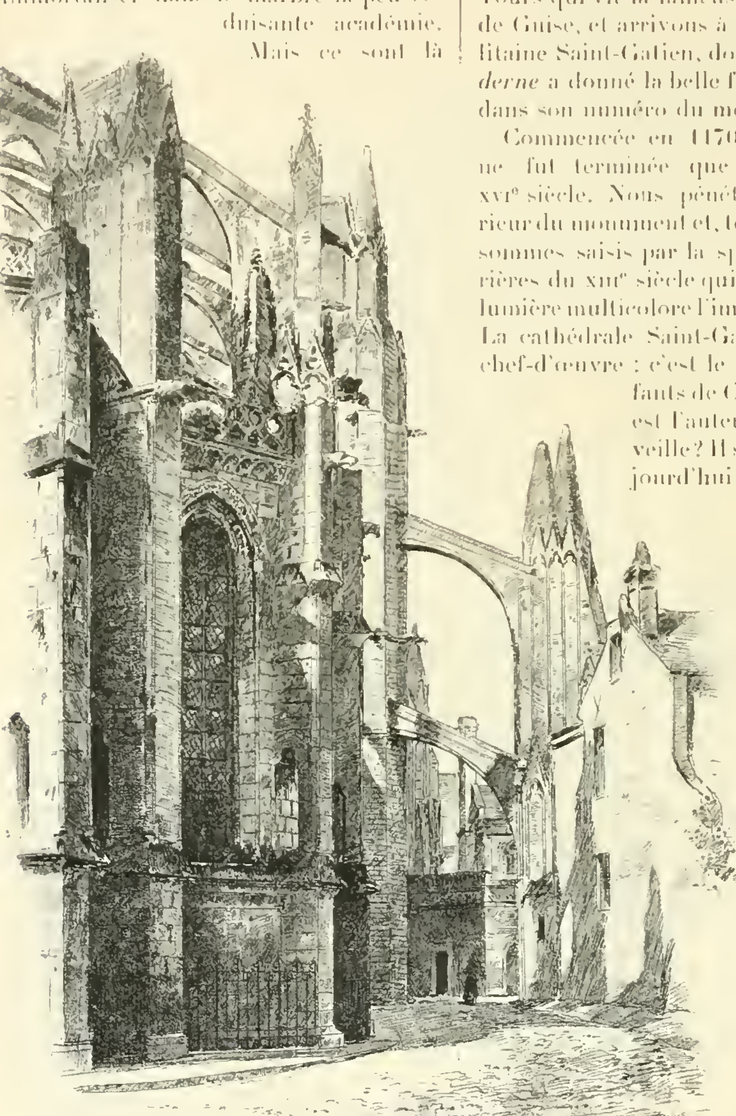
lme de Bueil, etc. Certes, si la morale n'était ici contraire à l'esthétique, il y aurait lieu de proposer aux statuomanes un monument destiné à perpétuer la splendeur de ces mémorables beautés. Ce serait à coup sûr plus décoratif que tel grand homme dont on croit devoir immortaliser dans le marbre la peu séduisante académie.

Mais ce sont là plaisanteries peu dignes d'un archéologue sérieux. Et il serait sans dignité comme sans grâce d'y insister.

Jetons un rapide coup d'œil aux restes des anciens couvents des Cordeliers et des Jacobins, à la tour de Guise, vestige de l'antique château des comtes de Tours qui vit la fameuse évasion du duc de Guise, et arrivons à l'église métropolitaine Saint-Gatien, dont le *Monde Moderne* a donné la belle façade et les tours dans son numéro du mois de mai 1898.

Commencée en 1170, cette basilique ne fut terminée que vers la fin du XVIe siècle. Nous pénétrons dans l'intérieur du monument et, tout de suite, nous sommes saisis par la splendeur des verrières du XIIIe siècle qui éclairent de leur lumière multicolore l'immensité des nefs. La cathédrale Saint-Gatien possède un chef-d'œuvre : c'est le tombeau des enfants de Charles VIII. Quel est l'auteur de cette merveille? Il semble acquis aujourd'hui qu'elle fut créée par le génie délicat de Michel Colombe: c'est une opinion très vraisemblable.

Derrière la cathédrale dort un vieux quartier silencieux que les étrangers négligent presque toujours. Ils ont tort, surtout s'ils ont une âme d'artiste qui sympathise avec les vieilles choses mélancoliques. Je leur signale donc la place Grégoire-de-Tours et le



LE POURTOUR DU CHŒUR DE SAINT-GATIEN

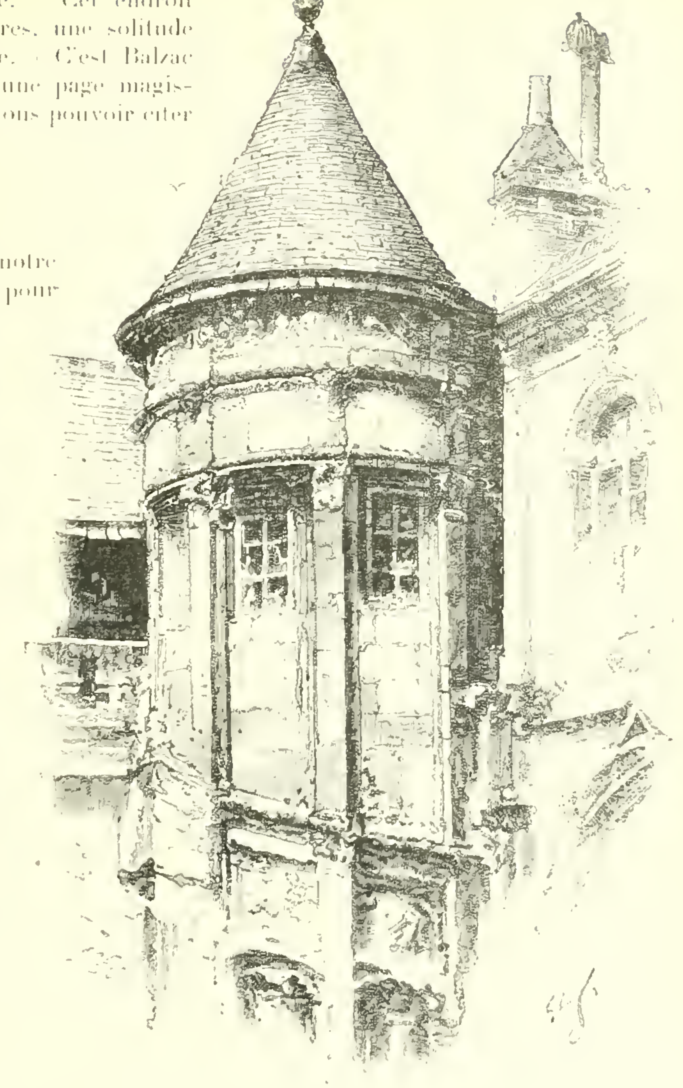
cloître de la Psallette. « Cet endroit est un désert de pierres, une solitude pleine de physionomie. » C'est Balzac qui s'exprime ainsi en une page magistrale que nous voudrions pouvoir citer *in extenso*.

* * *

Nous terminerons ici notre visite au vieux Tours pour déambuler à travers la ville moderne qui ne manque ni d'élégance, ni d'agrément.

Elle possède de spacieuses avenues, un théâtre dont l'extérieur rivalise avec les plus beaux théâtres parisiens, superbe demeure que l'art de l'architecte a préparée pour un autre art, lequel n'y fait, hélas! que de bien rares apparitions. Les bons spectacles sont une jouissance que les Tourangeaux ne connaissent guère.

D'autres édifices somptueux s'élèvent de toutes parts : une gare, un hôtel de ville monumentaux, œuvres de M. Laloux, l'éminent architecte de la basilique Saint-Martin.

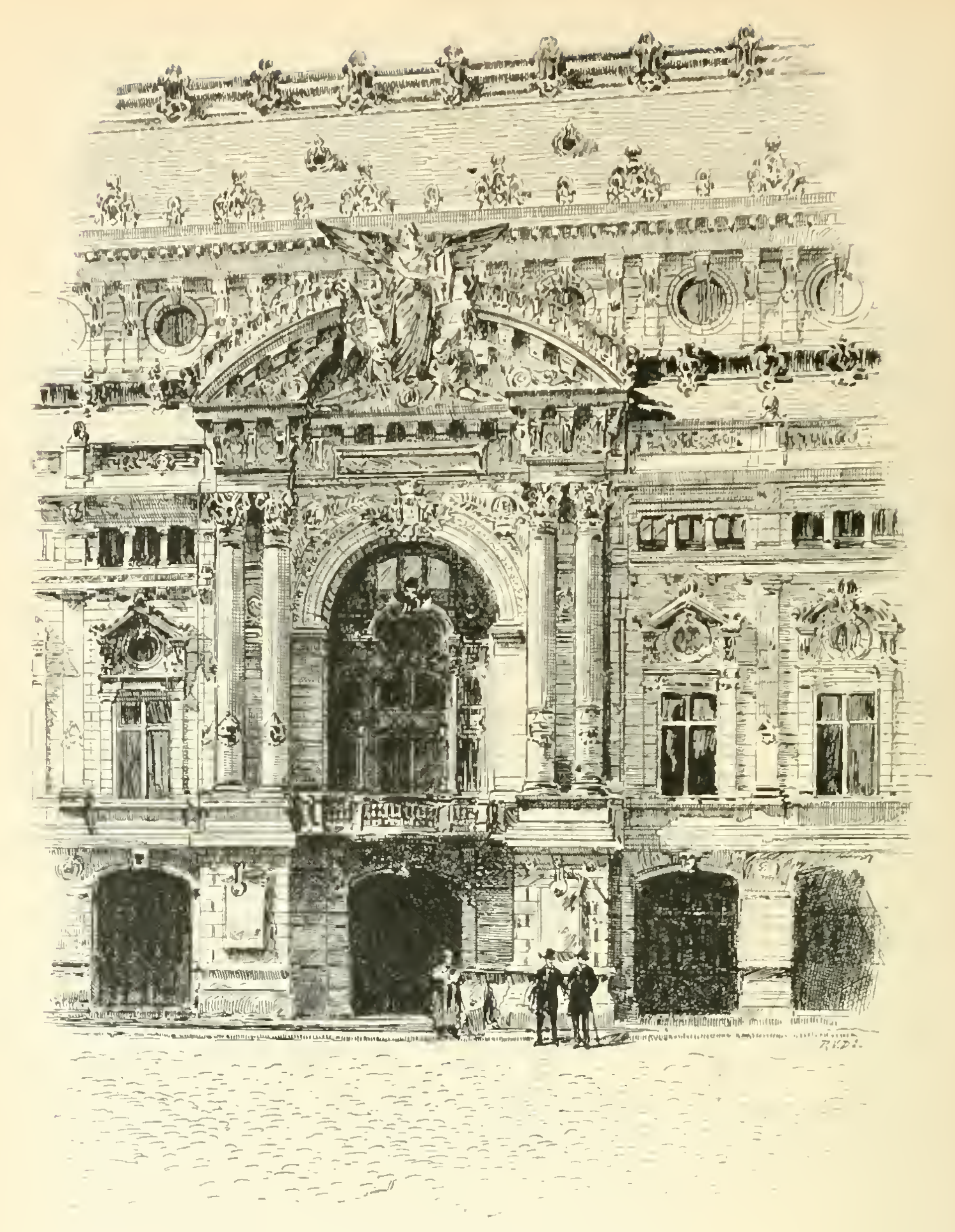


TOURELLE DU CLOÎTRE DE LA PSALLETTE

Enfin, comme je veux vous prouver que la Touraine est bien réellement le jardin de la France, nous pousserons notre promenade jusqu'au magnifique parc des Prébendes d'Oé, où nous nous reposerons de cette visite un peu longue en nous amusant à suivre, sur le fond glauque des étangs, les évolutions des cygnes blancs, majestueux comme des souverains dans leur domaine.

Et notre pensée ira tout naturellement au poète des cygnes, à notre grand Vigny, dont la statue hautaine, due au ciseau de M. Sicard, s'élèvera bientôt ici même, parmi les fleurs, loin des rumeurs troublantes et profanes de la rue.

Heureux sont les habitants de ce pays, qui possèdent le spectacle toujours renouvelé de leurs magnifiques jardins,



THÉATRE MUNICIPAL DE TOURS

d'une campagne plantureuse et pittoresque !

Leur climat est sans rigueurs, leur existence est abondante et facile ; aussi leur tempérament est-il naturellement porté à la bienveillance et à la joie. Et ce sont peut-être les biens les plus enviables de l'existence.

Henri Guerlin.



L'EXPOSITION DE 1900

LA PORTE MONUMENTALE

C'est par le Cours-la-Reine, au point où il rejoint la place de la Concorde, que l'Exposition prendra son principal contact avec Paris.

Cette entrée se trouvant la plus rapprochée du centre de Paris, il est aisé de prévoir qu'elle verra passer une masse considérable de visiteurs. L'idée est donc venue aux organisateurs de l'Exposition de surmonter d'un motif ornemental d'une certaine importance les guichets ouverts sur ce point.

Le principe d'une porte monumentale une fois admis, on en a confié la réalisation à M. Binet, un jeune architecte qui avait remporté la seconde prime pour son projet élaboré en collaboration avec M. Deglane, lors du concours pour l'édification du Grand Palais des Champs-Élysées.

La place de la Concorde, en perdant son vieux nom de place Louis XV, a tout de même conservé un style parfaitement caractérisé, grâce aux élégantes façades élevées par Gabriel de chaque côté de la rue Royale; aussi pensa-t-on d'abord à construire l'entrée monumentale de l'Exposition dans le style du XVIII[e] siècle.

Mais on ne s'arrêta pas longtemps à ce projet; d'abord, parce que le style en question exclut les proportions énormes, colossales, qui s'imposaient dans la circonstance; ensuite, parce qu'un pastiche, si réussi qu'il eût pu être, aurait paru choquant dans le voisinage du ministère de la marine et de son pendant.

M. Binet a conçu un guichet gigantesque, un avaloir d'êtres humains qui découpera et débitera la foule, si compacte et si nombreuse qu'elle puisse arriver. Sa porte est composée d'une coupole supportée par trois grands arcs; sur le devant, deux exèdres la relient à

des minarets. L'arc principal, de vingt mètres de hauteur, s'ouvre sous le dôme. Une large baie, ménagée dans le prolongement de l'ouverture centrale entre les deux arcs postérieurs, sera réservée aux grands personnages, aux cortèges officiels.

Quant au public, arrivé sous la coupole, il n'aura qu'à choisir entre chacune des trente entrées s'ouvrant à droite et à gauche. Ces trente guichets seront surveillés par de nombreux sergents de ville ayant la consigne d'accélérer l'écoulement du public.

Les études expérimentales faites avec cette disposition permettent de prévoir plus de deux cent mille entrées à l'heure.

La proue du navire de la ville de Paris s'avance dans la courbure de l'arc principal et porte un coq gaulois fièrement dressé sur ses ergots.

Les deux minarets, qui semblent monter la garde en avant de cette immense entrée précisent son caractère byzantino-arabe. Des multitudes de cabochons incrustés sur leurs quatre faces, avec ceux qui sont prodigués sur toutes les parois du monument, nous promettent des illuminations merveilleuses, que compléteront les projecteurs électriques installés dans le voisinage.

Les quarts de cercle qui relient les minarets au porche sont ornés de bas-reliefs représentant les ouvriers de tous les corps de métiers. C'est une louable pensée d'avoir mis ainsi sous les yeux des visiteurs, au moment de leur entrée, les humbles artisans des œuvres de tout genre devant lesquelles ils vont



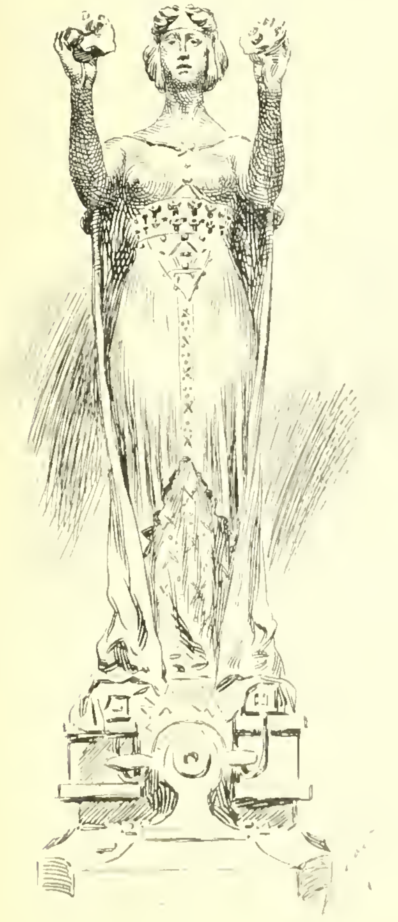
BAS-RELIEF DES OUVRIERS DE L'EXPOSITION

défiler. Guidé par M. Binet, M. Guillot, sculpteur, s'est efforcé de faire œuvre de sage réalisme en montrant les travailleurs dans des costumes exacts, des attitudes prises sur nature.

Une statue de l'Électricité, la fée mystérieuse et forte dont on ne connaît pas encore toute la puissance, formera avec cette frise un contraste saisissant. La voilà qui surgit des électro-aimants, attributs de sa puissance. Une tunique collante moule son corps ; ses bijoux étranges, aux reflets métalliques, semblent recéler la foudre. La tête, calme, sans expression, révèle bien la force latente, indifférente au bien comme au mal. Cette œuvre a été modelée dans



STATUE DE LA VILLE DE PARIS



STATUE DE L'ÉLECTRICITÉ

une note sobre et fort originale par M. Jondet.

Rien n'apparaîtra de la carcasse métallique de l'édifice, qui sera noyée dans le staff. On donne ce nom à du plâtre mélangé avec de l'étoupe et coulé dans des moules : cette composition, parfaitement appropriée aux constructions provisoires, présente une solidité étonnante pour sa minime épaisseur et sa légèreté. Une couche d'huile suffit pour lui assurer une longue résistance aux intempéries.

Sur le couronnement de l'arc, c'est-à-dire au sommet du monument, se dressera la statue colossale de la Ville de Paris, par M. Moreau Vauthier. Ce jeune artiste a su donner au costume de cette figure un aspect bien moderne, et en même temps il a imaginé une coiffure dont la silhouette rappelle le vaisseau emblématique des armes parisiennes.

P. d'Écoffi.



VUE D'ENSEMBLE DES JARDINS DU TROCADÉRO

LES PAYS EXTRA-EUROPÉENS

La contribution des puissances étrangères à la grande manifestation internationale qui se prépare est des plus importantes; elle sera pour une très grande part dans le succès de cette brillante fête. Ce concours n'est pas seulement industriel, c'est-à-dire qu'il ne se limite pas à l'envoi d'objets nombreux destinés à nous montrer la valeur de la production des différentes zones de la terre : il est encore esthétique, car, par les brillantes constructions qui s'élèvent de tous les côtés et par le caractère original de toutes ces architectures variées, nous sommes assurés d'avoir une exposition éminemment colorée, gaie et intéressante.

Tous les pays d'Europe exposent sans restriction aucune; ils ont presque tous un palais spécial, dont quelques-uns ont un développement considérable, même parmi les contrées les moins importantes, comme la Serbie, la Grèce et le Portugal; la principauté de Monaco possède sur la Seine un palais aussi grand que celui de l'Autriche. La république de Saint-Marin ne s'est pas laissée oublier non plus : elle se montre dans un château au pied de la tour Eiffel en une situation merveilleuse qui lui permet de faire bonne figure.

De toutes ces expositions étrangères, celles qui nous arrêteront avec le plus de curiosité, ce sont celles des pays situés en dehors de l'Europe : ces derniers sont plus éloignés de nous, leurs mœurs et leurs habitudes, qui ont toujours un caractère d'originalité, nous surprennent et nous amusent. Il semble que l'Europe est une grande patrie de toutes les nations qu'elle contient; celles qui se trouvent situées en dehors d'elle sont alors deux fois étrangères pour nous ! C'est pour cela que nous devons les accueillir avec plus d'intérêt et, disons-le, avec plus d'hospitalité.

Cette idée a d'ailleurs été celle du Commissaire général de l'Exposition

de 1900, qui a su trouver pour ces pays exotiques des cadres spéciaux; il ne les a pas mélangés avec les autres puissances dans cet alignement sur le quai d'Orsay où elles auraient été perdues et écrasées sous une architecture trop pompeuse et trop moderne. Aux pavillons des contrées lointaines, il fallait de l'air et de la verdure, de l'isolement presque, il fallait enfermer le regard entre des paysages de tropique, afin que les spectateurs se sentissent comme transportés sous les zones où la végétation est typique, il fallait donner l'illusion de la réalité. Telles ont été les bases du programme adopté, et partout il a été suivi avec méthode.

* * *

L'Asie est représentée par la Chine, le Japon, la Perse et le royaume de Siam, auxquels il faut ajouter les possessions russes, anglaises et hollandaises, c'est-à-dire la Sibérie, les Indes et Sumatra qui ont des palais très développés.

Les pays d'Amérique possédant des édifices particuliers sont le Mexique, le Pérou et l'Équateur. Les États-Unis ont un grand monument sur la Seine.

Enfin pour l'Afrique, nous avons le Transvaal et l'Égypte; mais l'exposition de ce dernier pays n'est pas officielle, elle n'est pas faite par le gouvernement : elle constitue une entreprise privée dont l'exploitation a été accordée à un concessionnaire.

A cette nomenclature, il faudrait joindre encore l'Algérie et toutes les colonies françaises qui nous apporteront des éléments d'exotisme avec toute la couleur locale qu'elles comportent.

Les jardins du Trocadéro se prêtent merveilleusement, par leur situation, au déploiement d'une architecture variée telle que peut la fournir l'ensemble qu'on nous promet pour l'Exposition. Le terrain, très en pente, permet aux constructeurs de faire valoir chaque monument, et le spectateur placé en bas peut embrasser d'un seul regard tout ce décor si spécial, par la diversité des styles écrits sur chaque édifice; de plus, le cadre naturel de verdure semble donner encore plus d'authenticité à ces pavillons de pays où le grand air est un facteur important de cachet artistique.



TROCADÉRO — VUE GÉNÉRALE DE L'EXPOSITION JAPONAISE

Enfin les jardins, situés en plein nord, reçoivent du matin au soir les rayons du soleil. Nous verrons donc les palais exotiques sous leur vrai jour, avec des ombres violentes accusant vigoureusement l'ornementation. La couleur locale y gagnera d'autant.

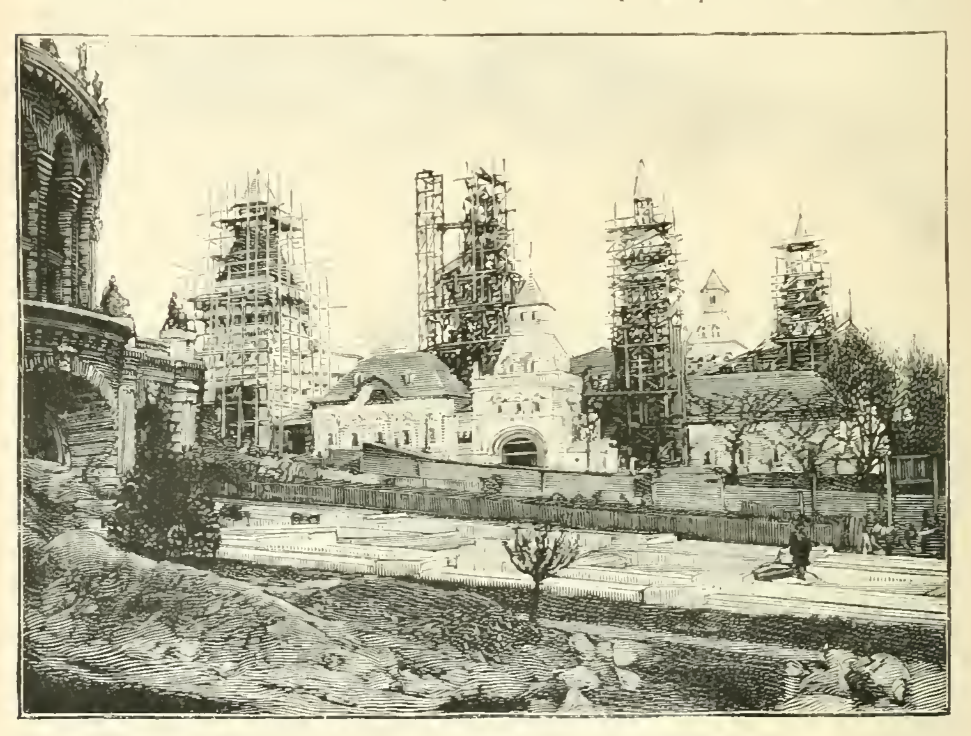
Comme on le sait, le Trocadéro est divisé en deux parties bien distinctes : celle de droite est attribuée aux colonies de la France et celle de gauche aux colonies étrangères et à quelques pays exotiques.

Ces colonies étrangères sont, pour la Russie, la Sibérie; pour la Hollande, Java et Sumatra; pour l'Angleterre, le Canada et les Indes, avec l'île de Ceylan. Nous aurons enfin la Chine et le Japon, l'Egypte et le Transvaal.

Cet ensemble des contrées fort disparates, constituera une gamme où les couleurs les plus diverses se montreront les unes près des autres.

En bas, près de la Seine, s'étend le Japon, avec son architecture minutieuse et mignarde, transition entre le vieil art japonais et une civilisation nouvelle qui semble encore hésiter; là-bas, comme chez nous, on a un *art nouveau*, qui, ma foi ! ressemble beaucoup au nôtre : ce sont les mêmes colonnettes fluettes et légères qui paraissent incapables de soutenir le poids qu'on leur confie, c'est la même naïveté apparente qui, à vrai dire, n'est pas exempte d'affectation et de recherche.

Le gouvernement du Japon a fait tous les sacrifices pour présenter une exposition intéressante et n'a reculé devant aucune dépense pour réussir dans la tâche qu'il a entreprise : à la suite d'une première demande, il a voté 881 475 yens, soit environ 2 200 000 francs, et cette somme a été portée ensuite à 3 042 000 francs. C'est à M. Tadamasa Hayashi que le soin de diriger cette exhibition a



TROCADÉRO — LE PALAIS DE LA SIBÉRIE

été confié; c'est un choix qui ne pouvait être meilleur. Ce distingué diplomate qui habite Paris depuis de nombreuses années, est très répandu dans le monde scientifique et artistique; il n'est pas douteux qu'entre ses mains, l'ensemble que formera l'exposition japonaise au Trocadéro, ne soit un chef-d'œuvre.

Les jardins qui entourent les édifices de la cité japonaise à Paris sont des merveilles de reconstitution exotiques, et font le plus grand honneur à M. Itchikawa, l'horticulteur qui a obtenu une grande célébrité dans son pays, et qui vient maintenant nous montrer toutes les ressources de cet art si caractéristique des pays de l'Extrême-Orient.

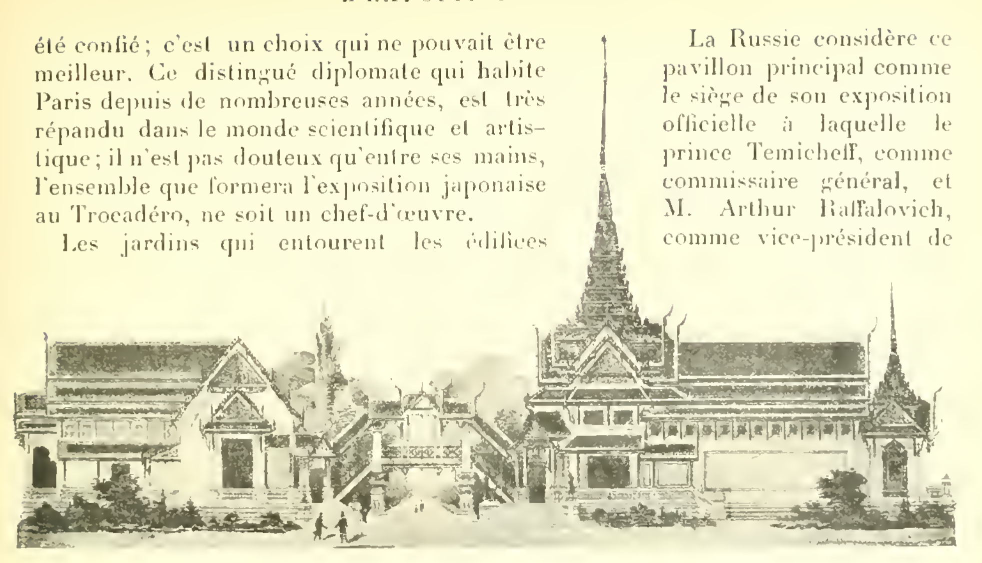
On nous fera boire du thé et du saké, sorte de vin de riz inconnu chez nous et dont on dit des merveilles... La Bourgogne n'a qu'à bien se tenir!

La section de la Sibérie, au Trocadéro, couvre un fort grand espace et sera sûrement un des clous de l'Exposition exotique.

L'architecture des pavillons est très spéciale et répond bien à l'idée que nous nous faisons des constructions russes; elle est lourde et massive, mais n'est point dépourvue d'une grâce particulière; la silhouette de l'ensemble est très mouvementée et fort heureuse.

Un salon a été réservé pour l'empereur; nous attendons, en effet, la venue du souverain russe au milieu de nous en 1900: faut-il voir dans l'aménagement de cette pièce un gage de ce voyage?

La Russie considère ce pavillon principal comme le siège de son exposition officielle à laquelle le prince Temicheff, comme commissaire général, et M. Arthur Raffalovich, comme vice-président de la Commission russe, ont apporté le concours de leur inépuisable activité.



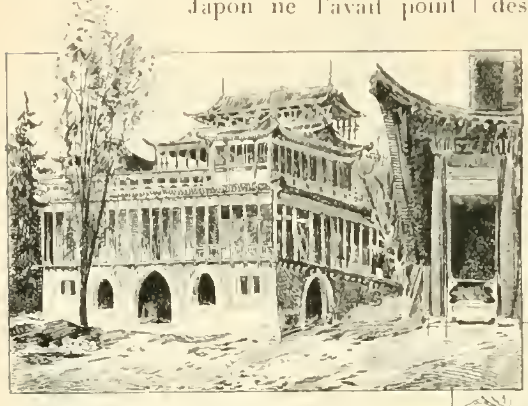
CHAMP DE MARS — L'EXPOSITION DU ROYAUME DE SIAM

C'est également sur cet emplacement du Trocadéro que se trouve ce merveilleux panorama du couronnement du Tsar, auquel M. Gervex travaille depuis plusieurs années; après avoir assisté à cette cérémonie impressionnante, le visiteur n'aura plus qu'à prendre place dans les wagons-bars pour entreprendre un véritable voyage en Sibérie. La Compagnie des wagons-lits a installé un grand panorama à proximité de l'exposition sibérienne; les spectateurs se trouveront dans les voitures de la Compagnie et, pour augmenter l'illusion, celles-ci seront animées d'une trépidation *sui generis*, qui est celle qu'on ressent dans les trains en marche.

On verra, à travers les portières, se dérouler de réels paysages sibériens. Devant les stations se produiront des arrêts simulés; il est peu probable qu'après avoir joui de ce spectacle, beaucoup de Parisiens tenteront l'excursion elle-même sur le chemin de fer transsibérien, puisqu'ils en auront déjà éprouvé toutes les joies à Paris. La Compagnie fait ici un mauvais calcul!...

Ce chemin de fer nous conduira en Chine et ce sera là le terme de notre voyage... au Trocadéro.

C'est la première fois que la Chine se décide à participer officiellement à une grande exposition française ; elle a probablement voulu montrer à l'univers que sa guerre contre le Japon ne l'avait point abattue et qu'elle était encore capable de faire bonne figure.



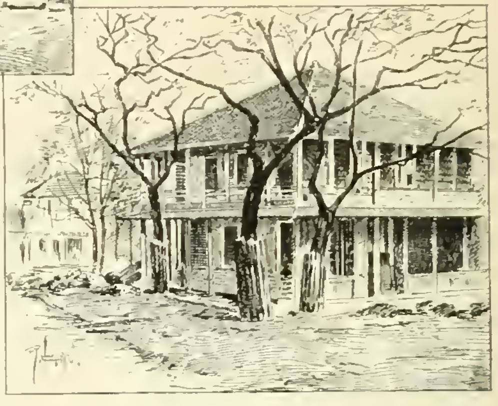
TROCADÉRO — LA CHINE

Nous voyons tout un coin de ville, avec des édifices variés, des plantations indigènes et des lacs à contours torturés. Nous avons une reproduction du temple du *Dragon noir*, de Pékin, et des emprunts faits aux palais impériaux. Un pavillon à deux toits est même la reproduction exacte d'un des six édifices qui constituent l'habitation du souverain du Céleste Empire.

Le commissaire général de la Chine est un parisien, M. Vapereau, qui a vécu longtemps à Pékin et qui connaît la contrée comme un natif du pays : son goût personnel tout français, mis au service d'une érudition très fournie, ne peut que produire une manifestation des plus brillantes.

L'exposition des colonies anglaises, contiguë à l'exposition japonaise, est complètement différente, tant au point de vue des constructions, qu'à celui des installations intérieures. Les édifices de la Grande-Bretagne sont massifs, de grosses tours et des murs crénelés rappellent les forteresses de l'ancien temps. A l'intérieur, nous voyons toutes les richesses que fournissent annuellement, pour la mère patrie, ces colonies si dissemblables : les Indes nous montrent des pelleteries en trophées, des défenses d'éléphants d'une valeur considérable, des arbres d'essences rares.

On a cherché par tous les moyens possibles à nous donner des impressions locales. Des tapis hindous étendus par terre et contre les murs, des jets d'eau intérieurs, de grandes baies s'ouvrant sur des jardins donnent à ce coin d'Orient un aspect de réalité intense ; on a même apporté des plantes et des fleurs des Indes pour augmenter l'illusion ; elle sera complète quand des indigènes de la province de Bombay, avec leur teint cuivré et leurs grands turbans immaculés se promèneront au milieu du décor.



TROCADÉRO — LE JAPON

Une exposition fort intéressante sera celle du Transvaal. Faisons un vœu tout d'abord... c'est qu'au moment de l'Exposition, ce soit encore le drapeau transvaalien qui domine le palais du Président ;



TROCADÉRO — LE PALAIS DES INDES ANGLAISES

ce vaillant petit peuple, qui défend avec tant de courage son sol et sa liberté, a trop d'amis en France pour que la réalisation de ce souhait ne soit pas le désir unanime.

Nous verrons, dans la zone réservée à la République Sud-Africaine, un palais officiel dans lequel on nous montrera les produits du sol à l'exception de l'or, ainsi que des photographies, des cartes et des graphiques destinés à mettre en relief le développement de ce pays pendant ces dernières années.

Un peu plus loin, nous assisterons au travail de l'or dans deux pavillons spécialement aménagés à cet effet. L'exposition minière du Trocadéro, qui est une entreprise privée et dont les galeries



TROCADÉRO — LE PALAIS DU CANADA ET COLONIES ANGLAISES

sont situées en ces parages, a mis à la disposition du Transvaal une partie de l'étendue disponible ; sur les parois on placera du véritable quartz aurifère rapporté à grands frais du Sud de l'Afrique, de sorte que le public pourra se croire en pleine exploitation d'une mine d'or. Des treuils et élévateurs sont installés ; ils apporteront le minerai dans des chambres où se feront toutes les opérations devant les yeux du public : le bocardage, l'amalgamation, la cyanuration, etc., et l'on pourra voir finalement de l'or fin avec sa couleur que nous connaissons, qui sera immédiatement transformé en bijoux et en médailles.



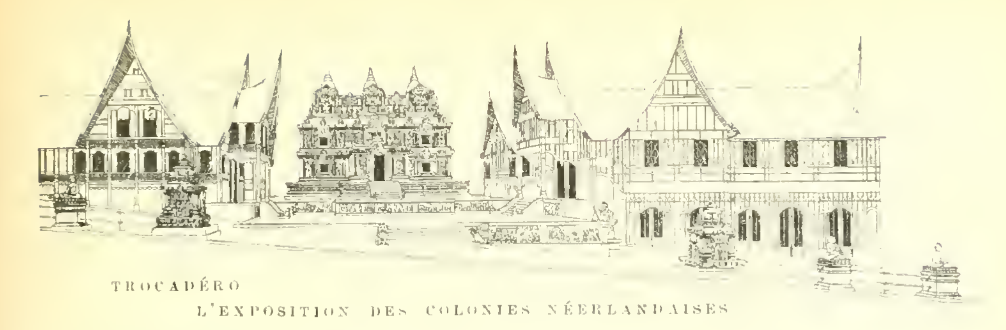
TROCADÉRO — LE PALAIS PRÉSIDENTIEL DE LA RÉPUBLIQUE SUD-AFRICAINE

Cette attraction sera sûrement une des plus intéressantes du Trocadéro.

On a installé une ferme boer telle que les paysans avaient l'habitude d'en construire avant les temps de richesses qui ont été la cause de tous les malheurs de ce pays, et telle qu'on en voit encore ; la reproduction est textuelle et, afin d'augmenter l'intérêt et l'illusion, une famille boer est venue à Paris pour faire l'aménagement de l'intérieur de cette petite construction et pour donner de la vie et de la couleur réelle à cette reconstitution, pendant les sept mois de l'Exposition.

Nous dirons deux mots des colonies néerlandaises ; deux pavillons en bois, jumeaux et en tous points pareils, encadrent une reconstitution exacte du temple de Bodobœdœr, élevé dans l'île de Java ; des surmoulages ont été pris sur place et apportés à Paris. La copie qui nous est offerte est donc un monument du plus haut intérêt, qui arrêtera sûrement les connaisseurs et leur procurera de profondes jouissances artistiques.

Si nous quittons le Trocadéro pour traverser la Seine sur le pont d'Iéna, nous arriverons aux pieds de la Tour Eiffel, au milieu d'un ensemble de palais et d'attractions en grand nombre ; c'est au centre de cette réunion que se trouvent les deux seuls palais exotiques du Champ de Mars, ceux de la République de l'É-



L'EXPOSITION DES COLONIES NÉERLANDAISES

quateur et du royaume de Siam. On se souvient qu'en 1889 c'était en ces parages qu'on avait réuni presque tous les palais des puissances étrangères; aujourd'hui la place est cédée à d'autres destinations.

L'architecte de l'Équateur, M. Dilla, a merveilleusement utilisé l'emplacement qui lui a été concédé; son palais se compose de deux corps, l'un est à surface rectangle allongé, dont le toit est une terrasse à laquelle on accède et d'où le public peut jouir d'un panorama superbe sur les constructions et jardins environnants; l'autre, qui lui est accolé, est une tour carrée élevée et dominant l'ensemble; elle sert de point d'appui au drapeau national de la République américaine.

Le commissaire général, M. Randon, est un collaborateur puissant de l'exposition équatorienne, et c'est à son zèle que nous devrons de posséder ce merveilleux bijou d'architecture au Champ de Mars; ce ne sera d'ailleurs pas une œuvre perdue, car, après l'Exposition, elle sera démontée par morceaux pour être expédiée à Guayaquil, où elle sera reconstruite et servira de bibliothèque municipale.

L'exposition siamoise est des plus colorées et des plus mouvementées, elle rappellera l'architecture de Bangkok dans toute sa pureté, et ce fait à lui seul prédispose en sa faveur; l'édifice se compose de deux corps de bâtiment séparés par un pont avec escaliers. La plus grande des deux parties est la reproduction d'un temple religieux siamois, il contient une intéressante exposition rétrospective et contemporaine de l'art de ce grand pays d'Asie; la seconde partie est réservée à un restaurant et à un théâtre pour lequel M. Ohya Suriga Nuvatr, le commissaire général de Siam à l'Exposition, va faire venir la troupe des comédiens ordinaires du roi

Pour continuer notre excursion à la visite des pays extra-européens, il va falloir longer la Seine sur la rive gauche; de ce côté, le décor change complètement, il n'a plus l'aspect de jardin que nous avions tant aimé autour des palais que nous venons de quitter. Les constructions sont plus sèches, plus arides, mais elles sont plus graves et plus imposantes.

C'est ainsi que le palais du Mexique, accolé au palais de la Guerre, a subi l'influence de cette architecture austère; il est un exemple de l'art de la construction moderne au Mexique, qui est un mélange du style monotone à fenêtres nombreuses de l'Amérique du Nord et des constructions basses et mauresques de l'Espagne; il fait face au Vieux Paris.

Le Pérou, qui n'avait pas été représenté à la dernière Exposition, a tenu à figurer cette fois-ci. Ce pays a même fait construire un palais indépendant fort réussi, sur le quai d'Orsay, dans lequel on nous montrera les nombreux produits de la contrée.

Il n'est pas douteux que l'édifice ne produise un brillant effet au milieu des constructions des autres nations. M. Turibo Sanz, le sympathique commissaire

général du Pérou, a donné tous ses soins pour que son pays soit dignement représenté à l'Exposition.

Le palais, qui est dessiné dans le style de la renaissance espagnole, est élevé sur deux étages et se trouve flanqué de deux tours, recouvertes extérieurement de faïences polychromes, au sommet desquelles on peut accéder. La partie centrale est couronnée par une coupole en vitrage de couleur.

Ce merveilleux petit édifice sera entouré de plantes exotiques apportées d'Amérique. On a cherché, autant que possible, à choisir les espèces qui, tout en présentant un charme particulier par la forme et la couleur, étaient à même d'être acclimatées en France; leur ensemble offrira un coup d'œil au charme duquel personne ne résistera.

Après l'Exposition, l'édifice sera démonté pour être expédié à Lima.

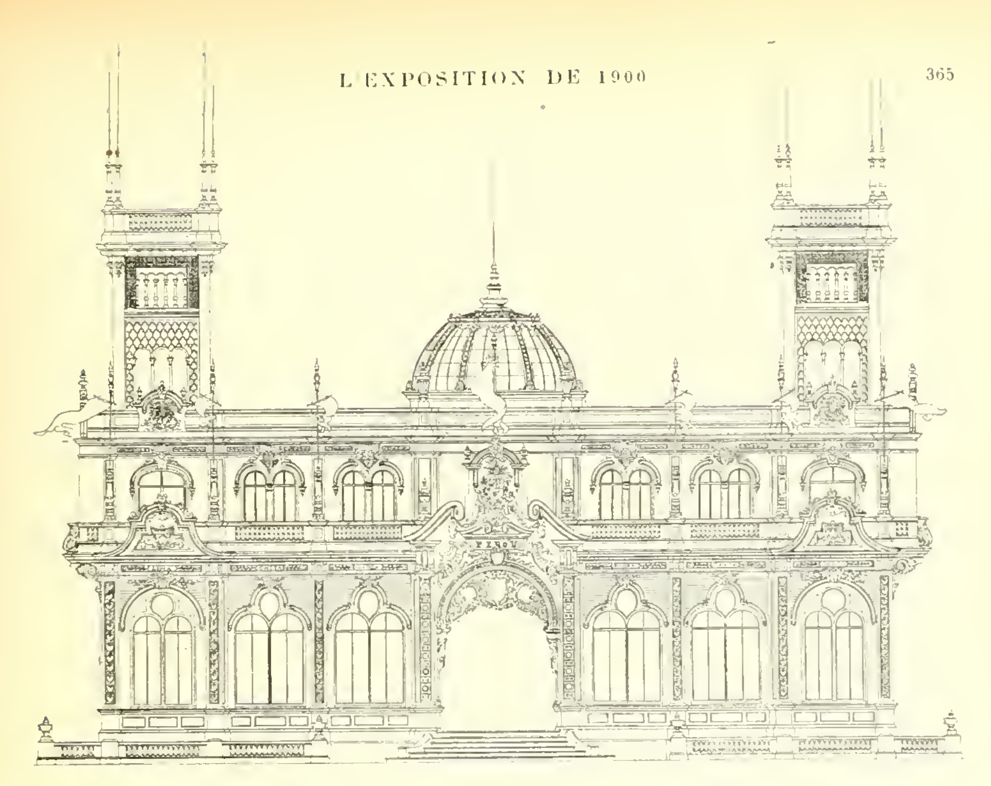
Le commissaire de la Perse, le général Kitabji Khan qui, malgré sa nationalité asiatique, est un véritable Parisien, a fait construire un palais plein de couleur sur le quai d'Orsay. La situation de ce monument est merveilleuse et bien en vue sur la grande place située au milieu de la rue des Nations; elle est à proximité du palais de l'Angleterre dont les lignes basses et la teinte terne et triste auront pour résultat de mettre en relief le brillant coloris et les formes hardies du palais persan. Une des circonstances qui relèveront le mérite de cet édifice est son architecture qui est bien locale et l'exécution des divers éléments de la construction qui ont été faits en Asie; il y a des céramiques superbes. On sait que la Perse excelle dans l'exécution de ces faïences et que cet art est très ancien, il existe des carreaux à émail incrusté datant de plus de mille ans qui possèdent des couleurs qu'il est absolument impossible de reproduire aujourd'hui.

De tous les pays extra-européens, celui qui domine tous les autres par la masse de son architecture est la grande République des États-Unis d'Amérique. Elle possède un palais considérable sur la Seine, entre la Turquie et l'Autriche.

Le rez-de-



CHAMP DE MARS — LE PAVILLON DE L'ÉQUATEUR



QUAI D'ORSAY — LE PALAIS DU PÉROU

chaussée se compose, du côté du fleuve, d'un grand portique qui forme emprise sur la promenade longeant la Seine et sous lequel les visiteurs peuvent passer; ce motif d'architecture est couronné par un grand quadrige représentant *la Liberté conduisant le char du Progrès;* au-dessous nous aurons une statue équestre de George Washington, le fondateur des États-Unis d'Amérique; primitivement on devait couler cette statue en or massif, elle aurait représenté un nombre respectable de millions, mais les Américains se sont ravisés, Washington, à Paris, sera simplement doré : somme toute, pour l'usage qu'on en veut faire, c'est tout ce qu'il faut. Une grande coupole, haute de 30 mètres, couronne l'édifice.

L'intérieur du palais sera un exemple de ce que peut donner la recherche du confortable à tous les points de vue; les visiteurs auront à leur disposition toutes les ressources des inventions modernes, ils pourront même faire sténographier une conversation d'affaires. Tous les renseignements possibles leur seront fournis, ils pourront avoir instantanément les résultats des cours de la Bourse de New-York et de Chicago.

Les ascenseurs, la lumière électrique régneront en maîtres dans ce palais, qui appartient au peuple le plus actif et le plus entreprenant de la terre.

Cette rapide incursion sur les chantiers de l'Exposition ne peut que nous donner une idée vague des merveilles qu'il nous sera donné d'admirer dans quelques semaines; elle n'a qu'un but, c'est d'ouvrir l'esprit à la curiosité et préparer au désir de voir et de s'instruire. Une Exposition universelle est une grande école où les leçons de choses se prennent avec le plus de profit, car chacun choisit l'enseignement qui lui convient, sans qu'il y ait pour lui un moment d'ennui ou de lassitude.

Louis du Caster.

LES PILOTIS ET LES ESCALIERS MOBILES

Ce sera certainement une des attractions principales de l'Exposition que cette double file de palais qui s'élèvent, non pas seulement en bordure du fleuve, mais en empiétant sur le lit même de la rives de la Seine et qui formeront comme de longues galeries d'exposition et de promenades. Pour atteindre ce but, on a « foncé des pilotis », ainsi que disent les ingénieurs ; c'est-à-dire que l'on a piqué dans la terre des berges et, sous l'eau, d'énormes poutres verticales appointées qui ont pénétré tout droit dans ce sol.



BATTAGE DES PIEUX A LA MACHINE

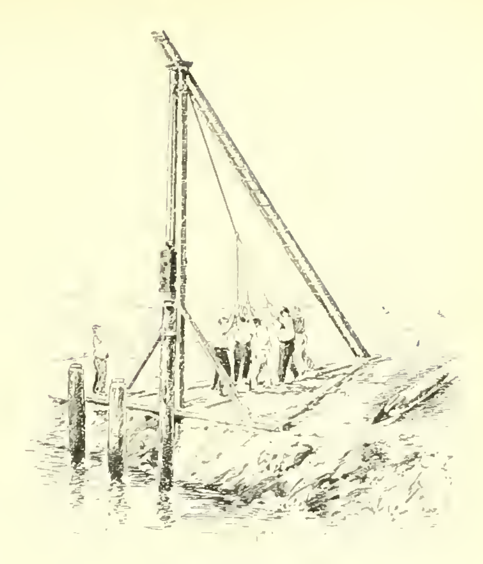
Il peut sembler bizarre, au premier abord, de venir faire reposer des constructions sur des morceaux de bois debout sur leur pointe, car on est en droit de craindre qu'ils n'aient dans cette situation une facilité déplorable à s'enfoncer sous le poids qu'ils ont pour mission de supporter, et que les constructions n'en arrivent tout naturellement à s'effondrer, leur base venant à manquer ; mais nous allons expliquer comment on arrive à ce résultat. Avant de leur confier une charge, on fait pénétrer ces pilotis à coups redoublés dans le sol, jusqu'à ce qu'ils refusent d'entrer plus avant, quelle que soit la violence des chocs qu'on leur fait subir. Ils sont alors enfoncés, suivant le langage pittoresque des ouvriers, « à refus », mot qui s'explique suffisamment par ce que nous venons de dire, et, dès lors, on peut avoir confiance en eux : ils supporteront sans broncher les constructions les plus lourdes. Ce n'est

Seine. Sans doute, ne sont-ce pas là généralement des édifices bien lourds, car la plupart sont faits de poutres et de plâtre ; mais, comme il était assez important qu'ils n'eussent pas la mauvaise idée de s'effondrer dans l'eau sous le poids des foules qui les visiteront, il fallait leur fournir une base, une fondation solide, non moins qu'aux quais que l'on a construits en hâte sur les

point du reste l'ingénieur moderne qui peut s'enorgueillir d'avoir imaginé ce procédé de fondation : il a une antiquité respectable, puisqu'il était employé par nos ancêtres des premiers âges, qui, pour se mettre à l'abri des attaques de leurs ennemis divers, installaient leurs maisons sur des pilotis au milieu des lacs, pilotis que l'on retrouve encore, et en bon état, dans le fond des lacs qui ont possédé de ces villages, dits lacustres. Le bois demeurant constamment sous l'eau est en effet susceptible de se conserver, on peut le dire, indéfiniment.

Le battage s'opère avec une sonnette (qu'on nous pardonne ces mots spéciaux qui ont de la couleur), sorte de grand trépied en charpente en haut duquel est une poulie. Sur la poulie passe une corde ou une chaîne supportant un gros poids que l'on nomme le mouton. En tirant sur la corde, on élève le mouton au sommet du trépied ; alors il rencontre un appareil qui le décroche brusquement, et il vient tomber de tout son poids, augmenté de la hauteur à laquelle on l'avait fait monter, sur la tête du pilotis, que l'on a placé debout le long du trépied et en bonne place pour recevoir ce choc. Nous n'avons pas besoin d'expliquer ce qui se produit : au bout d'un nombre plus ou moins grand de coups de mouton, le pilotis s'est tellement enfoncé dans le sol qu'il « refuse » d'aller plus loin, qu'il est fini de battre.

Il y a divers moyens d'assurer ce soulèvement répété du mouton : le plus simple, que l'on emploie encore quelquefois, est de rattacher toute une série de cordes à la corde principale de suspension du mouton, et sur chaque brin tire un ouvrier ; il est d'ailleurs fort difficile que tout le monde (il y a parfois vingt de ces ouvriers) tire ensemble. C'est pour cela qu'on a imaginé les appareils, les sonnettes à vapeur. Ici, le mouton est plus compliqué ; mais le principe de son fonctionnement est aisé à comprendre, lors même que l'on ne

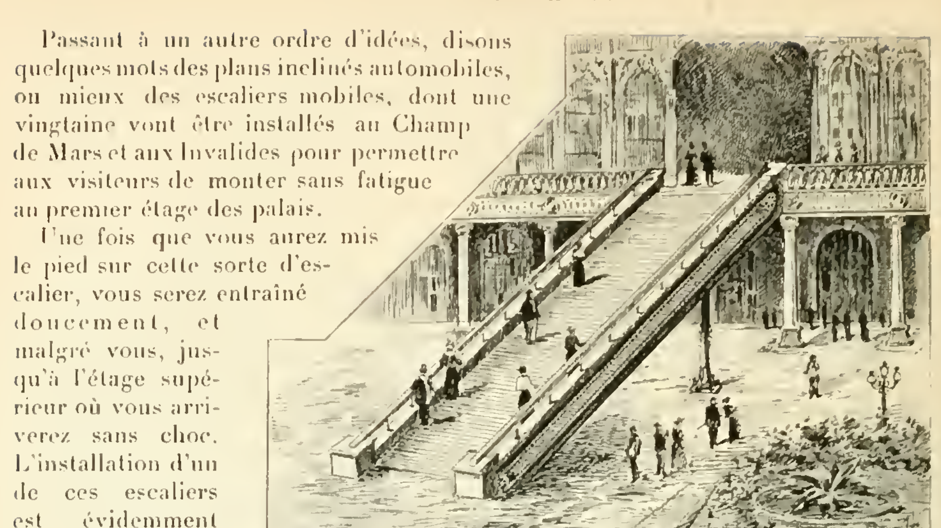


ANCIEN BATTAGE DE PIEUX A LA MAIN

connaît rien aux questions de ce genre. Il comporte intérieurement un piston à vapeur qui le soulève en prenant appui sur la tête même du pilotis à battre, et, quand le mouton est arrivé à une hauteur déterminée par la violence du choc que l'on désire faire subir au pilotis, un homme tire une corde qui fait manœuvrer un robinet, et la vapeur s'échappe du piston ; le mouton n'est plus soutenu, et il tombe sur le pieu à enfoncer. C'est à ce moment que s'échappe la bouffée de vapeur que vous voyez monter en l'air quand vous suivez le fonctionnement d'une sonnette à vapeur, et au moment où redescend le gros poids.

Aujourd'hui on arrive, grâce aux pilotis, à construire de lourds monuments sur les terrains les moins résistants. C'est ainsi que les Hollandais ont réussi, en battant il est vrai des pilotis à foison, à édifier des gares immenses et de pesantes lignes ferrées sur le terrain mouvant ; et, dernièrement, à Chicago, dont le sol n'est pas beaucoup plus solide, on a, pour installer un hôtel des postes, enfoncé une vraie forêt de plus de cinq mille pilotis de 13 à 14 mètres de longueur !

Passant à un autre ordre d'idées, disons quelques mots des plans inclinés automobiles, ou mieux des escaliers mobiles, dont une vingtaine vont être installés au Champ de Mars et aux Invalides pour permettre aux visiteurs de monter sans fatigue au premier étage des palais.



ESCALIER MOBILE

Une fois que vous aurez mis le pied sur cette sorte d'escalier, vous serez entraîné doucement, et malgré vous, jusqu'à l'étage supérieur où vous arriverez sans choc. L'installation d'un de ces escaliers est évidemment une combinaison mécanique qui demande beaucoup d'ingéniosité, surtout dans les détails; toutefois elle est facile à comprendre avec la figure que nous avons fait dessiner. C'est un escalier de ce type qui desservira un des palais du Champ de Mars, et nous avons exprès, dans la figure, supposé que l'un des côtés de l'escalier était arraché partiellement, afin qu'on pût apercevoir, au moins dans son ensemble, le dispositif général qui assure l'ascension des voyageurs. Il n'y a pas de marches à cet escalier, mais un plancher incliné qui est exactement comme une de ces courroies qui, dans les ateliers, réunissent deux mécanismes : effectivement notre plancher tourne sur une poulie en bas de l'escalier et sur une autre poulie en haut. Quand elles se mettent en mouvement, elles entraînent dans un glissement continu le plancher, dont chaque partie vient passer alternativement en haut et en bas de l'appareil. Ajoutons tout de suite que les rampes de cet escalier original sont elles aussi faites de courroies, mais de peu de largeur, qui se déplacent exactement comme le plancher même : si donc un de ceux qui désirent monter avance le pied et le pose sur le plancher mobile, il va être entraîné, et, s'il s'appuie en même temps sur la rampe (ce qui n'est même pas nécessaire sauf pour les craintifs), le voici qui est emporté : et quand il arrive à l'endroit où la courroie ou plancher mobile se recourbe pour passer sur la poulie d'en haut, son pied vient glisser doucement sur le plancher fixe du palier de l'étage supérieur, il prend pied en un mot sans choc ni aucune peine.

Pour que les voyageurs qui prendront place sur cet ascenseur nouveau ne subissent pas un choc qui pourrait les jeter à terre, il faut qu'il ne soit pas animé d'un mouvement très rapide. On peut se demander alors quel avantage ce nouveau système présente par rapport aux ascenseurs : un seul chiffre va répondre. Avec un ascenseur classique, on peut élever seulement 400 personnes en une heure à une hauteur de 6 mètres, alors que l'escalier mobile réussira à en enlever 3600 dans le même temps !

DANIEL BELLET.



L'ENTRÉE DU PORT DE OUALAN (CAROLINES ORIENTALES)

LES NOUVELLES POSSESSIONS ALLEMANDES EN MICRONÉSIE

(MARIANNES ET CAROLINES)

Par le traité conclu le 12 février 1899, l'Espagne a cédé à l'Allemagne, contre une indemnité de 25 millions de pesetas, les dernières colonies qui lui restaient encore en Océanie : l'archipel des Carolines, y compris les îles Palaos, et celui des Mariannes, moins l'île de Guam, précédemment cédée aux Américains avec les Philippines.

Dès que l'intention des États-Unis de garder les Philippines avait été connue, l'Allemagne s'était empressée de faire des démarches pour acquérir l'ancienne Micronésie espagnole. Un croiseur allemand avait été chargé de visiter les archipels et de procéder sur place aux études préliminaires, en même temps que s'engageaient entre les deux gouvernements les négociations nécessaires.

On sait que l'archipel des Carolines est situé dans la partie la plus occidentale de l'océan Pacifique, entre les îles Philippines, à l'ouest, et les îles Marschall, à l'est. Il comprend un groupe occidental, celui des îles *Palaos* et *Yap*, représentant une superficie totale de 750 kilomètres carrés, et un groupe oriental, comptant plus de 500 îles, dont la superficie totale est d'environ 700 kilomètres carrés. Quelques-unes de ces îles sont montagneuses; mais on n'y trouve aucun volcan. La plupart sont de formation coralligène. Le climat est humide sans être malsain. La température varie entre 25° et 30°. L'alizé du nord-est règne de novembre à mars; celui du sud-ouest, d'avril à septembre. Les ouragans y sont fréquents et produisent de grands ravages. La flore indigène est peu remarquable; la faune est très pauvre : elle n'offre qu'une espèce de rat particulière, quelques chauves-souris et quelques reptiles, de nombreux crustacés, et diverses espèces d'oiseaux.

La population de l'archipel s'élevait, en 1887, à 14 000 habitants pour les Carolines occidentales et à 22 000 pour les Carolines orientales; au total, 36 000 habitants, dont 865 blancs.

Les indigènes appartiennent à la race micronésienne, mais avec des variations dues à des mélanges. Leur physionomie est assez agréable, leur couleur brun clair, leurs cheveux noirs.

Les Carolins sont en général doux et bienveillants, mais on attribue aux insulaires des Palaos un caractère faux et rapace.

On rencontre chez les indigènes des Palaos quelques coutumes curieuses : telle la coutume de se perforer la cloi



FEMMES D'UN CHEF INDIGÈNE
DES ILES MORTLOCK

son du nez pour être admis, à la mort, à pénetrer dans le sejour des bienheureux. Mais rable. Un poisson est aussi *kalite*, et certaines pierres sont vénérées comme symboles d'un *kalite* suprême. Les femmes ont une situation respectée : elles peuvent devenir chefs ou *kalites*. De même que les hommes, elles ont leurs associations aux privilèges reconnus et leurs lieux de réunion *paï*, où nul ne pénètre sans leur assentiment.

Les Carolins proprement dits, dans le groupe oriental de l'archipel, sont doux, hospitaliers et travailleurs. Ils vivent, en général, très simplement. Les hommes ont pour tout costume un lambeau d'étoffe ou quelques morceaux d'écorce, les femmes portent une sorte de jupe tissée en fibres végétales. La pratique du tatouage est générale, de même que cette pratique tend à se perdre. Les insulaires des Palaos se noircissent les dents au moyen d'une terre noire, et se peignent le corps d'un jaune éclatant. Ils se tatouent aussi, mais avec moins de profusion que les habitants des iles orientales. La pratique du tatouage tend d'ailleurs à se perdre, par suite des accidents qui en résultent.

Une distinction honorifique très recherchée est celle qui confère le droit de porter en bracelet la première vertèbre du dugong, cétacé maintenant presque disparu de ces parages.

Le culte des morts est très en honneur, et la croyance aux sorciers ou magiciens générale parmi les indigènes des Palaos. Ces sorciers, appelés *kalites*, jouissent d'une puissance considé-



FEMME INDIGÈNE DES ILES RUK

la perforation de la cloison nasale. Les mères s'efforcent, en outre, de donner artificiellement au nez de leurs nouveau-nés une forme aplatie que l'on considère comme une beauté.

Les Carolins se nourrissent principalement de fruits, de racines et de poisson. Leurs demeures sont assez primitivement construites, mais chaque village possède une sorte d'édifice plus vaste et plus élégant, qui sert de lieu de réunion, d'abri et d'hôtel. La plupart ces îles est la *monnaie de pierre*, que l'on porte, pour l'usage courant, enfilée sur un cordon, et qui, pour les sommes importantes, est représentée par d'énormes disques semblables à des meules de moulin, et qu'on extrait des carrières des Palaos. Le commerce, encore peu développé et dont le principal objet est le *koprah*, est presque entièrement entre les mains des Allemands.

Le nombre des Carolins a beaucoup diminué depuis l'arrivée des Européens,



MAISON DE RÉUNION ET MONNAIE DE PIERRE DANS L'ILE DE YAP

des instruments en usage sont encore ceux de l'âge de pierre, des arêtes, des coquillages, des os taillés, etc.

Les insulaires des Carolines sont d'excellents navigateurs et ne craignent pas de s'aventurer en pleine mer sur leurs petites barques creusées dans des troncs d'arbres, n'ayant pour guides que les astres et la marche de la houle.

Au point de vue politique, ils sont divisés en une multitude de petits États, à la tête desquels sont des chefs qui se font une guerre continuelle. La forme sociale du *matriarcat* est en honneur dans l'archipel.

La particularité la plus curieuse de

par suite des épidémies qu'ils ont amenées avec eux, de la corruption des mœurs, des razzias des marchands d'esclaves et des guerres continuelles.

A 2000 kilomètres à l'est des Philippines, dans la région nord-ouest de l'océan Pacifique, s'étendent les îles Mariannes, du nord au sud, en un arc de cercle régulier long d'un millier de kilomètres. L'archipel se compose d'une quinzaine d'îles, dont la superficie totale est de 1 140 kilomètres carrés et la population de 10 172 habitants (1887). L'île de *Guam*, la plus méridionale et la plus grande de l'archipel, cédée aux Américains par le traité de Paris, repré-

sente à elle seule une superficie de 514 kilomètres carrés et possède une population de 8561 habitants.

Les Mariannes sont d'origine volcanique et peuvent être considérées comme une rangée de volcans dont quelques-uns élèvent leur cime à plusieurs centaines de mètres au-dessus des eaux, tandis que d'autres, n'ayant pas atteint la surface, portent un couronnement de calcaires coralliens qui dépasse le niveau de la mer. Quelques volcans sont encore en activité. Les tremblements de terre y sont fréquents.



INDIGÈNES DE SONAPE

Le climat des Mariannes est salubre ; la faune et la flore sont, comme celles des Carolines, d'une extrême pauvreté.

Les habitants des îles, les *Chamorros*, étaient, jadis, à l'époque où elles furent découvertes par Magalhâes, très nombreux et avaient atteint un degré de civilisation supérieur à celui des autres peuples de la Micronésie. L'établissement des Espagnols dans l'île de Guam, en 1668, et les guerres d'extermination entreprises pour soumettre et convertir les indigènes eurent pour résultat la disparition à peu près complète des Chamorros, dont les derniers débris, mêlés à des Tagals, amenés des Philippines pour repeupler les Mariannes, forment aujourd'hui la population de l'archipel.

La civilisation primitive, dont témoignent encore les ruines de palais et de temples anciens dans l'île de Tinian, a disparu depuis longtemps et les indigènes sont retournés à la barbarie.

Après l'île de Guam, les îles les plus importantes sont celles de Rota (491 habitants), Tinian (234 habitants), Saypan (886 habitants). Les îles septentrionales sont à peu près inhabitées.

VERNOLS.

FUSILS DE GUERRE
& ARMES AUTOMATIQUES

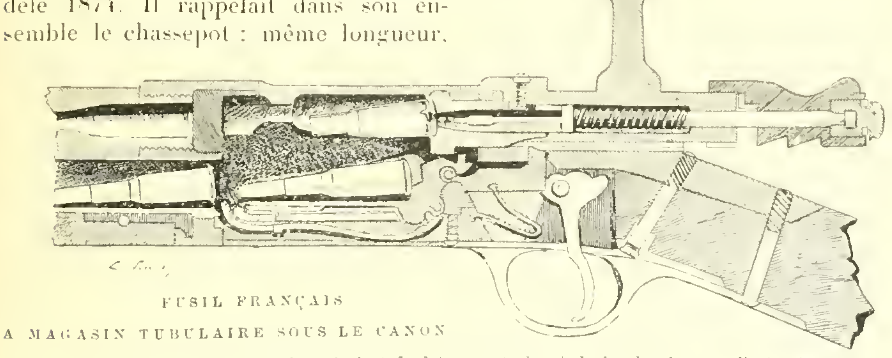
Quand, après la guerre de 1870, on s'occupa de reconstituer notre armement qui n'existait plus, on chercha à remédier aux défauts sérieux du fusil Chassepot, que l'expérience des champs de bataille avait mis en lumière.

Mais le temps manquait pour étudier sérieusement une arme nouvelle, et l'on se borna à adopter un système se prêtant à une facile transformation du fusil modèle 1866. Ce fut le fusil Gras modèle 1874. Il rappelait dans son ensemble le chassepot : même longueur, même calibre, même pas de rayure, la balle, sans bourrelet, pesait 25 grammes, comme celle du fusil précédent, et la charge de poudre 5^{gr},25. Mais les défauts signalés plus haut étaient évités par l'emploi d'une cartouche à enveloppe métallique qui permettait de supprimer l'obturateur, et par le remplacement de l'aiguille par un percuteur plus solide. En outre, l'armé du chien se faisait automatiquement et le chargement ne comportait plus que trois temps au lieu de quatre : ouvrir la culasse, placer la cartouche et fermer la culasse.

Cependant les études pour perfectionner l'armement se poursuivirent et aboutirent, en 1886, à l'adoption d'un type nouveau à calibre réduit et à répétition, c'est-à-dire permettant de tirer plusieurs coups de suite sans avoir à recharger l'arme.

Ce ne fut pas sans une vive opposition que la répétition fut adoptée. De nombreux officiers lui étaient opposés ; ils la trouvaient inutile et même nuisible.

« Les armes à répétition, disaient-ils, coûtent cher, sont compliquées, d'un mécanisme délicat, plus difficiles à entretenir que les autres, bien plus susceptibles de se déranger, puisqu'elles sont basées sur le jeu de ressorts particuliers. »



FUSIL FRANÇAIS
A MAGASIN TUBULAIRE SOUS LE CANON

L'étui vide de la cartouche qui vient de détoner est chassé de la chambre par l'extracteur.

Ils doutaient que les soldats eussent jamais assez de discipline du feu pour être sûrs qu'ils n'abusassent pas du magasin à la guerre et qu'ils eussent la sagesse de le conserver plein pour l'instant propice.

Et puis, comme la répétition amène forcément une consommation plus considérable de cartouches, comment se résoudra le problème du transport des munitions ?

Malgré toutes ces objections de valeur diverse, la répétition fut néanmoins adoptée, en raison surtout de l'effet moral qu'elle produit sur le soldat en lui donnant une grande confiance dans son arme.

La réduction du calibre rencontra moins d'opposition. Mais ici ce fut un



Le transporteur élève dans la boîte de culasse une cartouche qui vient de sortir du magasin. La culasse mobile, dans son mouvement en avant, l'introduira dans la chambre.

obstacle matériel qui s'opposa longtemps à sa réalisation. Les balles en plomb durci, c'est-à-dire moins plastiques qu'en plomb pur, calepinées en papier graissé, qui fonctionnaient bien dans les armes du calibre de 11 millimètres, tirant à des vitesses initiales inférieures à 450 mètres, ne pouvaient être utilisées dans les fusils du calibre 8 millimètres tirant à des vitesses initiales supérieures à 600 mètres. Dans ces derniers, la chaleur développée par le frottement dans l'âme est telle que la balle se fond, le passage de la graisse de l'état solide à l'état liquide est insuffisant pour absorber la chaleur développée, le canon se plombe, les rayures rabotent le plomb ramolli; elles se remplissent. Le tir perd ainsi sa valeur.

Après de nombreuses recherches, l'école normale de tir a fini par résoudre le problème en trouvant pour l'enveloppe de la cartouche un alliage à base de nickel qui possède toutes les qualités requises, sans présenter les inconvénients de l'acier.

Il y eut un autre obstacle que l'on parvint heureusement à vaincre. Par suite des organes additionnels que comporte son mécanisme spécial, une arme à répétition doit nécessairement être plus lourde qu'un fusil à coup simple. Néanmoins on cherchait à réduire le poids du nouveau fusil, trouvant trop lourd celui de l'ancien. Le canon de ce dernier avait une forme troneonique; l'épaisseur de ses parois allait en augmentant de la bouche au tonnerre; c'était là un profil conventionnel étranger à toute considération de tir. On reprit, à l'école normale de tir, l'étude des dimensions extérieures imposées par les conditions de résistance au tir, et l'on arriva à cette conclusion que la dimension extérieure, invariablement imposée à la bouche par les conditions de résistance à la flexion, pouvait, au point de vue du tir, être prolongée presque cylindriquement jusque vers le tonnerre, à la condition de ménager en cet endroit, sur une longueur convenablement étudiée, une partie renforcée — profil extérieur analogue, en somme, à celui des bouches à feu de l'artillerie moderne.

La munition participa, dans une mesure bien plus forte, à la réduction du poids : elle pèse 28 grammes au lieu de 43. L'approvisionnement en cartouches de chaque soldat a donc pu être augmenté dans cette proportion.

L'invention de notre fusil modèle 1886 est due à la collaboration de plusieurs officiers de notre armée, mais il est surtout un produit de l'école normale de tir, commandée par le colonel Lebel.

Malgré l'imperfection de son système de répétition, le fusil modèle 1887, appelé communément fusil Lebel, reste une arme excellente, d'une grande justesse et d'une bonne portée, dans laquelle le soldat peut avoir toute confiance. Son système de fermeture de culasse est simple, robuste, facile à manœuvrer. Il n'en existe pas de meilleur dans aucune des armes qui ont suivi.

Sa balle pèse 15 grammes, la charge de poudre sans fumée pèse 2 grammes et demi; la vitesse initiale est de 633 mètres, la pression dans la chambre de 3000 atmosphères, les rayures ont 24 centimètres de révolution, c'est-à-dire près de trois fois le retour de l'hélice dans la longueur du canon. Il a résolu, autant que faire se pouvait, étant donnés les progrès de la science à

cette époque, le grand problème de la tension des trajectoires.

Cette tension de la trajectoire est telle qu'avec une hausse relativement peu élevée, de 7 centimètres et demi, on envoie à 2 kilomètres une balle qui, à cette distance du tireur, a encore assez de force pour traverser des panneaux de planches légères.

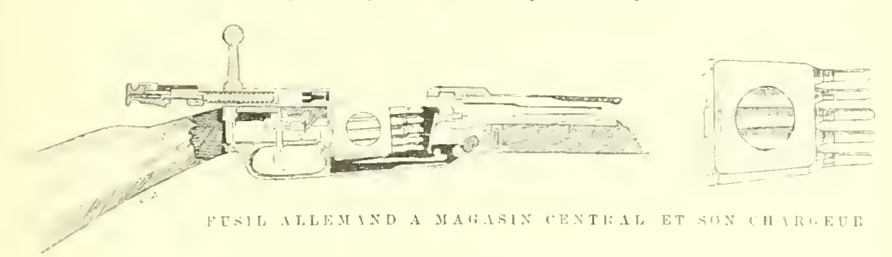
Le tableau suivant indique la pénétration de la balle dans la terre, le bois et l'acier à diverses distances :

DISTANCES	PÉNÉTRATION (en centimètres) DANS					
	TERRE	SAPIN	CHÊNE	ACIER ordinaire	ACIER fondu.	ACIER chromé.
mètres.						
100.	79	90	60	6.7	6.2	5.5
200..	62	75	49	5.2	5	4.2
500...	52	42	27	3.2	3.1	2.2
1 000...	39	23	16	»	»	»
1 600..	25	10	7	»	»	»
2 000..	15	8	3	»	»	»

La cuirasse du cuirassier est traversée dans le voisinage du buse jusqu'à 250 mètres, et, dans le dos, jusqu'à la portée extrême du fusil.

Quand la France eut adopté, en 1886, le calibre de 8 millimètres pour ses armes de guerre portatives, les nations étrangères ne tardèrent pas à la suivre dans la voie de la diminution des calibres. Toutes, profitant des travaux de nos officiers, fabriquèrent des fusils d'un calibre variant de 7 millimètres et demi à 8 millimètres, tirant une balle de plomb enveloppée d'une chemise en métal dur, de quatre calibres de longueur, pesant 14 à 15 grammes, avec une pression de gaz dans la chambre de 3 000 atmosphères. En outre, elles perfectionnèrent la répétition en substituant au magasin tubulaire dont est muni le fusil Lebel un magasin central.

Dans certains modèles, tels que les fusils autrichien et allemand modèle 1888, qui sont des armes exclusivement à répétition, le magasin n'est pas rétréci à sa partie supérieure ; c'est le chargeur, inventé par Mannlicher, qui présente des rebords élastiques. Il s'introduit armé de cartouches dans le magasin et il y reste pendant le tir jusqu'à ce que toutes ses cartouches soient épuisées. Au moment où la dernière cartouche pénètre dans la chambre, le transporteur, que l'on appelle aussi élévateur, passe entre les rebords, et le chargeur, n'étant plus soutenu, tombe de lui-même par une ouverture pratiquée dans le fond du magasin. On le remplace par un autre plein.



FUSIL ALLEMAND A MAGASIN CENTRAL ET SON CHARGEUR

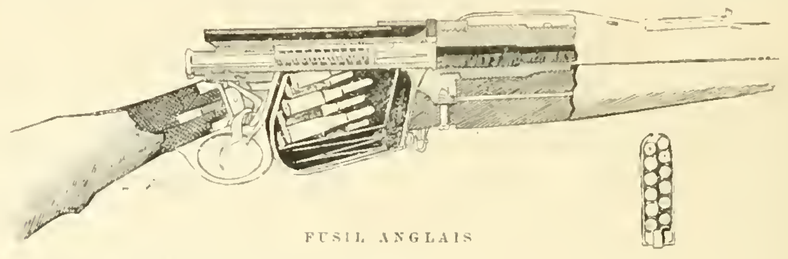
L'introduction du chargeur ne demande guère plus de temps que celle d'une cartouche isolée dans un fusil tirant coup par coup. Il en résulte une très grande rapidité de tir qui peut atteindre jusqu'à 25 coups à la minute, sans viser, il est vrai. Cette rapidité est notablement supérieure à celle du fusil Lebel.

Le fusil de l'Allemagne est muni d'un magasin fixe placé sous la boîte de culasse, dont le chargement s'opère à l'aide de chargeurs tout préparés contenant 5 cartouches. Il diffère du nôtre en ce que les cartouches du magasin ne constituent pas une réserve, car il n'y a pas d'arrêt de répétition. Quand le fusil a tiré cinq coups, le magasin est vide

et le tireur doit le remplir. Son calibre est de 7^{mm},9, la charge de poudre est de 2^{gr},75. La balle est recouverte d'une enveloppe en acier ou nickel. Sa valeur est équivalente à celle de notre Lebel.

Le fusil autrichien, du calibre de 8 millimètres, est à peu près semblable au fusil allemand ; sa valeur balistique est cependant un peu inférieure.

Le fusil anglais Lee-Metford est de 7^{mm},7. Son magasin central présente cette particularité d'être indépendant de l'arme, il ne s'y adapte qu'au moment du besoin. Il contient 10 cartouches formant réserve qui sont placées en quinconce, c'est-à-dire chevauchent les unes sur les autres de façon à réduire l'espace occupé, ce qui permet de ne pas donner une trop grande profondeur au magasin. La figure représente une coupe de ce magasin.



FUSIL ANGLAIS
A MAGASIN CENTRAL MOBILE — COUPE DU MAGASIN

Le fusil russe modèle 1891 est à magasin central fixe, contenant 5 cartouches calibre de 7^{mm},62. Il a été fabriqué en partie en France et il a la même valeur que notre lebel.

La Turquie possède divers échantillons de fusils achetés un peu partout. Le plus nouveau est analogue au fusil autrichien : son calibre est de 7^{mm},65.

Le fusil belge, calibre 7^{mm},65, est analogue à l'allemand et possède les mêmes conditions balistiques.

L'Espagne a un mauser, dont le magasin contient 5 cartouches et dont le calibre est de 7 millimètres. C'est le fusil des Boers.

La Suisse possède un fusil à magasin mobile encastré dans le bois sur toute sa longueur; il contient 10 cartouches. Le calibre de l'arme est de 7^{mm},5. La balle pèse 13 grammes. Son ogive seule est recouverte d'une calotte d'acier, c'est ce qui en fait une balle déformable ayant quelque analogie, par suite des blessures cruelles qu'elle produit, avec les balles *dum-dum*.

Tous ces fusils ont un calibre supérieur ou égal à 7 millimètres. L'abaissement des calibres, de 11 millimètres à 8 ou 7 millimètres et demi, avait résolu provisoirement le grand problème de la tension des trajectoires.

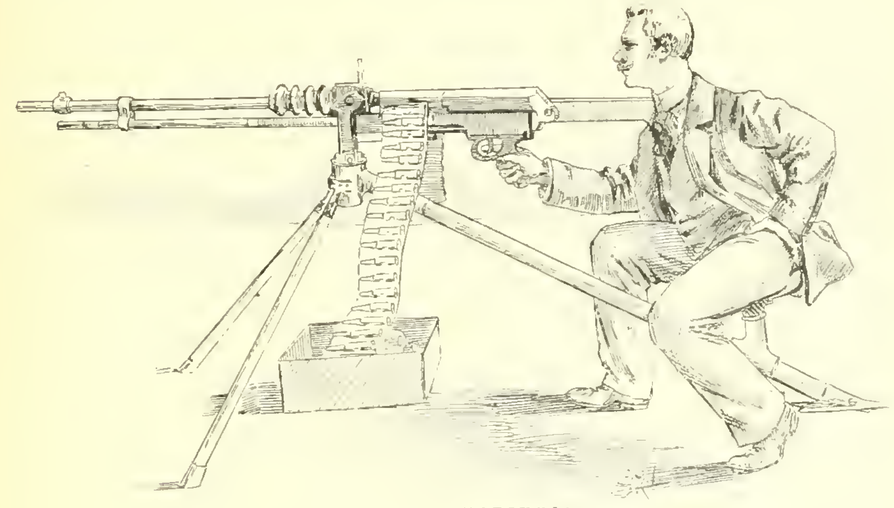
On a cherché s'il ne serait pas possible de réduire encore le calibre en raison des avantages importants qui peuvent en résulter. Ainsi, un fusil de 8 millimètres, ayant une vitesse initiale de 600 mètres, en aura une de 700 mètres si son calibre descend à 6^{mm},5 ; chaque millimètre et demi dont on diminuera le calibre du projectile augmentant la vitesse initiale de 100 mètres environ.

Un fusil de 5 millimètres a été longtemps à l'étude dans les ateliers allemands et en Autriche. Mais, malgré les avantages qu'il était susceptible de procurer, il n'a pas été adopté. Il est reconnu, en effet, que la balle de calibre trop réduit, sauf lorsqu'elle touche un organe vital, ne fait pas de blessure *utile*, c'est-à-dire qui soit suffisamment grave pour mettre un homme hors de combat. Il n'est pas prudent de descendre au-dessous du calibre de 7 millimètres ou 7 millimètres et demi. C'est pour cette raison que le fusil Daudeteau, de 6^{mm},48, qui a été l'objet de longs essais en France, n'a pas été

adopté, quoiqu'il constitue une arme excellente en tous points.

Pour exécuter mécaniquement le chargement d'une arme et obtenir le maximum de rapidité et de durée du tir, on a recours soit à la force de recul du canon, au moment où le coup part, soit à un emprunt des gaz de la poudre. Ce sont là, on le sait, les procédés propres à la manœuvre automatique des mitrailleuses Maxim et Hotchkiss. Maxim appliqua le premier de ces deux procédés dès 1884. En 1893, il rendit portative sa mitrailleuse en donnant au canon un diamètre de 7mm,7 et en réduisant son poids à 11kg,340. Elle se place pour le tir sur une sorte de trépied qui porte un siège pour le servant. Canon, support, pièce de rechange, munitions forment un paquetage dont le poids n'excède pas 25 kilog.

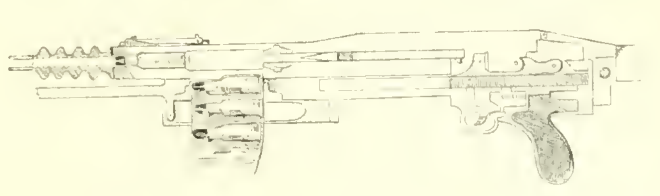
La vitesse initiale du projectile est de 564 mètres et sa portée de 3000 mètres. La vitesse du tir peut atteindre jusqu'à 600 coups par minute : il ne faut pas plus, en effet, d'un dixième de seconde pour l'exécution de tous les mouvements de la charge. Le servant n'a qu'à pointer : lorsque le premier coup est tiré, tous ces mouvements, y compris celui de la mise du feu, se font automatiquement, et le feu se continue jusqu'à ce qu'il ne reste plus de cartouches dans la courroie porte-cartouches.



MITRAILLEUSE HOTCHKISS

Les fusils de ce système sont assez nombreux.

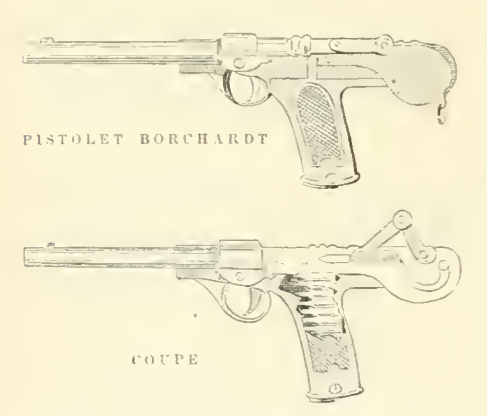
Les armes qui fonctionnent par emprunt des gaz et qui ont été adoptées par Hotchkiss il y a quelques années ont été construites dès 1887 par les frères Clair, de Saint-Étienne, qui réalisèrent successivement un fusil de guerre, un fusil de chasse et un pistolet de ce système. En voici le fonctionnement : à une courte distance de la bouche du canon, on a pratiqué un petit orifice par lequel s'échappe une partie des gaz de la poudre, quand la balle, après avoir franchi le point où est pratiqué cet orifice, est sur le point de sortir du canon. Ces



DÉTAIL DE LA MITRAILLEUSE HOTCHKISS

gaz se rendent dans une chambre cylindrique mise par l'orifice en communication avec le canon et fermée par un piston. Celui-ci est monté sur une tige creuse, fixée, à l'arrière, à une bielle reliée à une poignée de commande du mécanisme de culasse, qui est à simple mouvement d'avant en arrière pour armer, sans mouvement tournant. Il s'ensuit que lorsque les gaz agissent sur le piston et le repoussent en arrière, la culasse mobile se trouve de même repoussée en arrière par le piston, dont elle est rendue solidaire. Le mécanisme peut être actionné à la main, soit pour charger l'arme une première fois, soit pour tirer coup sur coup, lorsqu'on ne veut pas faire usage du rechargement automatique. Dans ce dernier cas, il faut retirer une vis obturatrice qui laisse la fuite de gaz se produire à l'extérieur et n'actionne plus le mécanisme.

Quand le piston est arrivé au bout de sa course, il est ramené en avant par un ressort, et la culasse mobile se referme en poussant dans la chambre la cartouche qu'un ressort a fait sortir du magasin et a placée dans le prolongement de la chambre. Le fusil est ainsi prêt à tirer. Ces divers mouvements s'exécutent avec une rapidité telle que l'arme peut tirer plusieurs coups par seconde. Dans le fusil de chasse, les cartouches s'introduisent une à une dans le magasin, qui est situé dans la crosse. Le fusil de guerre est muni d'un chargeur.


PISTOLET BORCHARDT

COUPE

Le mécanisme du fusil Hotchkiss est à peu près semblable.

Le fusil Cei, essayé en 1895 au polygone des Cascine, près Florence, et qui a tiré 20 coups en deux minutes, est à emprunt de gaz et d'un système analogue.

Les fusils à chargement automatique sont d'assez bonnes armes dans lesquelles il est possible de réunir tous les éléments voulus pour obtenir les meilleures qualités de tir. Leur mécanisme est peu compliqué ; mais les ressorts, qui y jouent le rôle principal, sont soumis à des mouvements très rapides de compression et d'expansion pouvant causer quelque crainte sur la durée de leur usage. Dans une expérience qui a été faite, certains de ces ressorts se sont brisés après 10000 coups, d'autres étaient intacts après 40 000 coups. Ces fusils sont-ils destinés à remplacer le fusil de guerre actuel ? Cela ne paraît pas probable pour le moment. Il faut au moins trois secondes pour bien viser et faire partir le coup, en supposant même que l'arme ne quitte pas l'épaule et que le magasin soit suffisamment garni. Il est donc inutile de dépasser le nombre de coups bien ajustés qu'on peut tirer par minute, soit 20 coups. Cette limite est largement atteinte avec les fusils actuels à magasin qui tirent 22 coups à 25 coups.

Il n'en est pas de même du pistolet. L'Allemagne recherchait depuis longtemps une arme meilleure que le revolver d'ordonnance de ses officiers, dont l'insuffisance comme moyen de défense était reconnue. Le ministre de la guerre fit essayer différents systèmes de pistolets automatiques, entre autres le pistolet Borchardt et le pistolet fabriqué par Mauser, qui fonctionnent tous les deux par recul du canon.

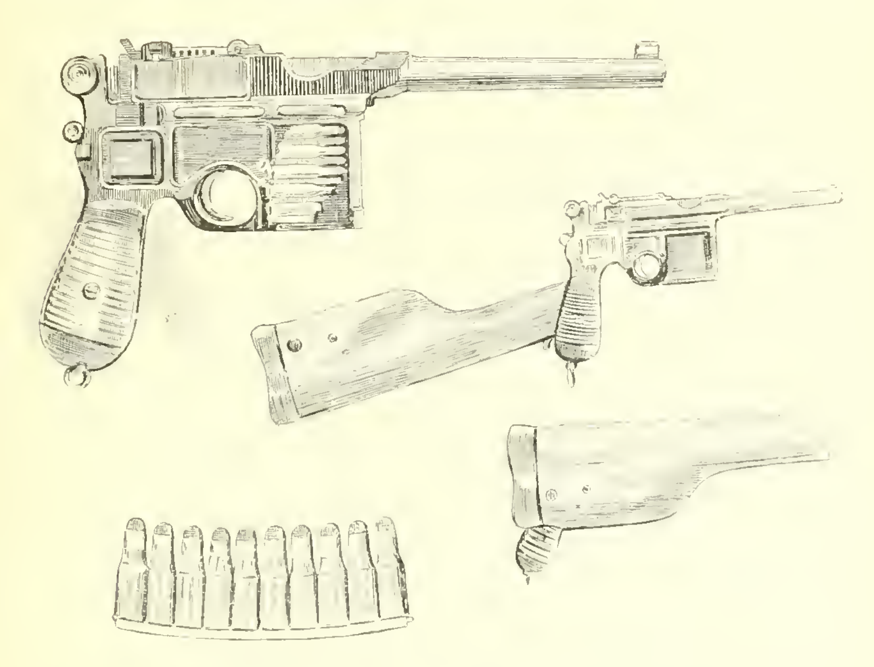
Le pistolet fabriqué par Mauser, qui a été adopté comme arme d'ordonnance des officiers de l'armée allemande, est basé sur le même principe. Il possède un magasin central contenant 10 cartouches couchées les unes sur les autres

en quinconce (disposition qui a permis de réduire notablement sa profondeur parallèlement à l'axe du canon. Le calibre est de 7mm,63; le poids de la balle 5gr,5 et la vitesse initiale 425 mètres; une judicieuse répartition du poids réduit le recul à son minimum.

Le pistolet possède une hausse graduée jusqu'à 500 mètres, mais sa portée atteint 1 000 mètres.

A 10 mètres, le projectile traverse une cible en sapin de 27 centimètres d'épaisseur. A 150 mètres, il en perfore une de 12 centimètres.

Chez l'homme, la balle traverse, entre 10 et 50 mètres, le tronc de deux cadavres et pénètre profondément dans un troisième.



NOUVEAU PISTOLET AUTOMATIQUE MAUSER

1. Le pistolet chargé, la plaque de côté du magasin supposée enlevée afin de montrer les cartouches; 2. Le pistolet monté sur sa gaine; 3. Le pistolet dans sa gaine; 4. Chargeur à 10 cartouches.

On peut, avec cette arme, tirer plusieurs coups dans une seconde, et le tir prolongé, qui est de 80 coups à la minute, peut atteindre au besoin 120 coups.

L'arme est placée dans un étui ou gaine en bois qui la met à l'abri de toute détérioration. Cette gaine a la forme d'une crosse de fusil, et elle peut en tenir lieu : lorsqu'on désire une précision très grande du tir, on la fixe à la crosse du pistolet; l'arme est ainsi transformée en une sorte de mousqueton permettant le tir épaulé.

A 300 mètres, elle traverse un bras en brisant l'humérus et fait une section de 7 centimètres de longueur dans la région lombaire d'un deuxième cadavre.

En résumé, l'action de la balle du nouveau pistolet, entre 10 et 200 mètres, est comparable à celle du fusil entre 1 000 et 2 000 mètres.

Il serait bon qu'on se livrât, en France, à des études de la même nature que celles qu'ont faites les Allemands et qui les ont amenés à perfectionner l'armement de leurs officiers.

Clément Casciani.

LES CIELS

DANS LE PAYSAGE PHOTOGRAPHIQUE

Dans l'art en photographie, en ce qui concerne le paysage, le ciel doit jouer un rôle prépondérant. D'abord, à part quelques exceptions très particulières : sous bois, fonds de ravins, etc., le ciel, dans la nature, s'offre constamment à nos yeux, s'y impose, et s'y impose même avec une telle force, qu'il suffit quelquefois à constituer un tableau à lui seul. Comme lignes, comme formes, comme valeurs, le ciel se montre susceptible de toutes les variétés d'expression. A part des cas extrêmement rares, il contient, si je puis m'exprimer ainsi, le plus grand volume total de lumière du tableau. Cette remarque suffirait seule à expliquer son attirance. Toutefois, quand je dis : le plus grand volume total de lumière est en lui, je n'entends point qu'il doive renfermer forcément la plus grande lumière du tableau. Le dire, serait confirmer une de ces hérésies photographiques n'ayant que trop vécu : l'hérésie du ciel immuablement blanc.

Qu'un peintre de grand talent et de grand renom vienne vous soumettre une traduction de la nature en noir et blanc, parfaite dans tous ses détails, mais possédant, en guise de ciel, le blanc du papier, si peu versé que vous soyez dans les spéculations artistiques, vous ne pourrez vous défendre de lui exprimer votre surprise et de lui faire remarquer qu'il manque quelque chose à son œuvre. Vous affirme-t-il qu'elle se présente complète ainsi ? Vous n'omettrez pas de trouver, dans votre for intérieur, qu'on lui a bien à tort prêté du talent et décerné du renom. Vous avez senti, en effet, l'insincérité de sa traduction. Toutes les couleurs de la nature veulent être traduites, en noir et blanc, par un gris plus ou moins accusé. Or, le ciel, dans sa plus parfaite uniformité, se montre bleu ou gris, avec une dégradation du foncé au clair, allant du zénith vers l'horizon. Dans ces cas spéciaux, sa traduction ne saurait être du blanc. Moins encore saurait-elle l'être si le ciel ne se montre pas uniforme et comporte des nuages représentant des valeurs diverses.



Fig. 1. — Étude du ciel direct. — Effet produit par un développement rapide mal conduit.

Pourtant, depuis la naissance de la pho-

tographie, on s'est habitué à cette anomalie : le blanc représentant nécessairement la partie du paysage occupée par le ciel. On est même allé jusqu'à considérer cette condition comme la condition *sine qua non* d'une bonne photographie. L'hérésie a germé, crû et progressé. D'aucuns en ont conclu à l'impossibilité de faire œuvre d'art avec la photographie. Autre hérésie, se greffant sur la première. Les preuves abondent suffisamment, aujourd'hui, pour démontrer que la photographie peut être et reste une branche des beaux-arts, et une branche promettant de ne pas demeurer inféconde. Aussi, tout paysage photographique dû à un artiste se garde bien de vous montrer un blanc pur dans la partie réservée au ciel. Montrer un ciel blanc dans une épreuve positive, c'est faire l'aveu, sans phrases, qu'on n'a pas su développer l'épreuve négative.

Mettez deux photographes devant un paysage où le ciel est tout, un coucher de soleil, par exemple, sur une grève où la mer est retirée, ils opèreront simultanément et le même temps; mais l'un, ne sachant pas développer une plaque, agira brutalement par un bain énergique et rapide, ce qui nous donnera l'œuvre d'une parfaite insignifiance, représentée par la figure 1. L'autre, au contraire, agissant très doucement, par un bain dilué et lent, nous donnera, avec la figure 2, la représentation exacte du motif qu'il avait à prendre.

Certains, qui commettent régulièrement ces maladresses, tâchent d'y pallier à la façon de Gribouille. Pour éviter l'effet désastreux de leur ciel immuablement blanc, ils montent leur horizon au plus près de la bordure supérieure du tableau, conservant au ciel le plus petit espace possible. Ils oublient ou ignorent que, en dehors même de l'aspect désagréable donné ainsi gratuitement à leur œuvre, ils modifient du tout au tout l'ordonnancement de leur sujet, toujours intimement lié à la place occupée par l'horizon. Ce n'est point sans raison que les maîtres de la peinture paysagiste réservent, d'une façon générale, les deux tiers du tableau pour y mettre le ciel.



Fig. 2. — Étude du ciel direct. — Effet produit par un développement lent bien conduit.

Dans la nature, le ciel domine. J'ajouterai même que, par le coloris, par l'harmonie, par la lumière et les ombres qui descendent de sa voûte et modèlent ses nuages, la nature accumule en lui toutes ses séductions. Tout paysage d'art doit donc nous présenter un ciel et à sa valeur

juste, ou mieux, relativement juste, puisque toutes les valeurs d'un tableau ne sont que relatives par rapport à celles de la nature. Saisir le ciel et le rendre est une condition d'art. Par conséquent, l'artiste doit commencer par l'étudier.

En examinant des masses de givre ou la voile blanche d'un bateau de plaisance, ayant comme fond la teinte lumineuse et uniforme d'un ciel bleu, on constate que givre et voile sont plus lumineux cependant que le ciel bleu. Il faut donc, bon gré

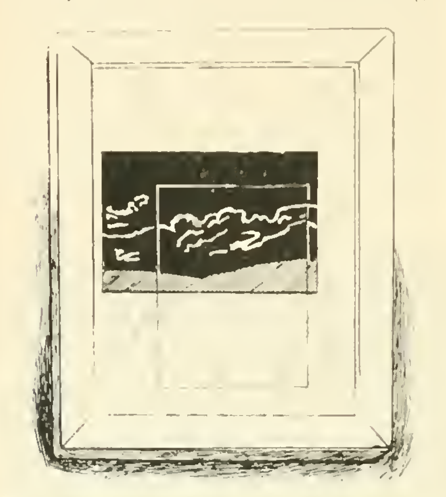


Fig. 3. — Châssis à glace forte pour le double tirage du ciel et du terrain, indiquant la position du négatif de ciel, dont on prend une partie, et la partie du papier sensible qui doit être réservée.

mal gré, pour rendre un effet si simple, ne pas traduire notre ciel par du blanc. Ce premier examen montre toute la profondeur de l'hérésie signalée plus haut.

En poussant l'étude de plus près, en façonnant par comparaisons incessantes l'éducation de notre œil et de notre jugement, nous arriverons vite à nous convaincre que, si le ciel constitue la partie du tableau renfermant la plus grande somme de lumière, il est souvent loin de représenter les lumières les plus intenses du tableau. De là cette nécessité de chercher à le rendre avec ses valeurs relativement justes pour garder l'harmonie générale. Car si notre étude nous amène, chose certaine, à trouver qu'un ciel clair et que des masses arrondies et lumineuses de nuages demandent, pour leur traduction, des tons plus foncés que nous ne nous l'imaginions avant notre étude, nous devons nous garder de tomber dans l'exagération contraire à la nature et de pousser à la lourdeur la tonalité de la traduction.

A *côté* de cette valeur donnée à la traduction, et en concordance avec elle, nous devons réfléchir au degré d'expression de telle ou telle forme de nuages, moins en tant qu'aspect particulier qu'en tant qu'idée suggérée par la forme elle-même. L'art commence quand finit le travail mécanique et que l'idée apparaît. Cette idée, pour ne pas détruire ou simplement choquer la règle immuable de tout art : l'*unité*, doit demeurer en relation parfaite avec le sentiment dominant du tableau.

A paysage aux grandes lignes horizontales, exprimant le sentiment de calme et de repos, concordent les nuages à longues bandes. Un ciel à masses déchiquetées, nous suggérant l'idée de tempêtes, courrait les risques de détruire l'unité, à moins que nous n'ayons affaire à un paysage de marine dans lequel l'idée de tempête reste toujours à l'état latent. A paysage triste de sa nature, un ciel gai, à pommelures brillantes et à tiquetures de soleil, enlèverait la valeur du sentiment, alors qu'il irait bien avec un paysage exprimant la joie et la force de la vie de la nature.

Je n'insiste pas. Ces simples remarques suffisent amplement, me semble-t-il, pour indiquer tout le soin judicieux que l'artiste doit apporter dans le choix de son ciel. Mais elles suffisent aussi pour montrer combien il faut souvent de patience à ce même artiste, pour saisir son heure et son jour. Mettons, si vous le voulez, que le hasard y joue un peu sa partie.

Quand patience et hasard se combinent, le tableau se trouve fait de lui-même. Rien n'est plus simple que de le rendre avec les merveilleux outils mis à notre disposition par la science moderne : luminosité des objectifs, rapidité des plaques, orthochromatisme des émulsions, secours d'écrans jaunes, souplesse des révélateurs. Combien même souvent on réussit à mener l'opération à bien, avec des plaques ordinaires seulement et par le seul fait d'un développement lent en cuvette verticale. J'en parle par expérience et par nombreuses expériences.

L'art compris de cette façon demeure, je n'en disconviens pas, celui vers lequel, en tant que photographie, je me sens le plus porté. C'est ce qu'on pourrait nommer, comme en peinture, l'art du *tout sur nature*, mais que je nommerai, plus photographiquement : l'art du ciel direct. Il y a gros à parier, en effet, que si nos sentiments d'art ont été assez vivement sollicités par le motif pour nous déterminer à braquer sur lui notre appareil, c'est que le ciel qu'il possédait à ce moment-là, concourait pleinement à son unité, à son expression, à son harmonie.

On ne saurait nier cependant que toute

œuvre d'art implique l'individualité de l'artiste, partant son droit absolu d'interprétation. Lorsque l'on parle de photographie, il faut bien discerner entre la photographie documentaire, la photographie anecdotique et la photographie artistique. Ce sont trois genres très dissemblables, tout en demeurant tous les trois

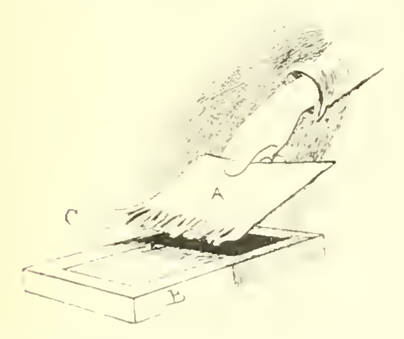


Fig. 4. — Exposition du châssis au soleil. La partie à imprimer étant en B, on a posé en C, sur la glace forte du châssis, un morceau de papier noir un peu plus petit que la partie à réserver. A est un morceau de papier également noir, mais cisaillé sur un de ses bords. Pendant toute la durée de l'impression, on agite cette partie cisaillée au-dessus de la ligne de démarcation, pour empêcher qu'elle ne laisse une marque.

de la photographie. Leurs buts sont différents; leurs tendances doivent l'être également. L'artiste a le droit de rendre ses effets comme bon lui semble, du moment qu'il ne le fait que *photographiquement*. Or il peut lui arriver de trouver que le motif pris avec un ciel d'accord avec sa pensée au moment de la prise, lui semble susceptible d'acquérir une valeur plus grande avec un autre ciel. Encore aussi que le motif à prendre avec un ciel banal pourrait lui fournir un excellent tableau avec un ciel déterminé. Il faut donc admettre, en parfaite sincérité, son loisir de rapporter sur son épreuve un ciel photographié dans toute autre circonstance, mais susceptible de communiquer à son œuvre la plus grande expression d'art possible. Tout ce qu'on est en droit d'exiger de lui, dans l'espèce, c'est d'abord la parfaite concordance du ciel avec le paysage, au double point de vue de la perspective et de l'éclairage et ensuite des connaissances suffisantes en météorologie pour ne point nous présenter des nuages et des effets là où, météorologiquement, il est impossible qu'il s'en présente, par exemple, des *cumulus* dans un paysage d'hiver, des *cirrus* à l'horizon, etc. Ce n'est là que question d'éducation et d'instruction.

Pour atteindre à la réalisation de ce but, l'artiste ne doit donc pas cesser de se former des collections de négatifs de ciels pris à toutes les heures du jour, à tous les mois de l'année, sous toutes les lumières et avec différents nuages. La prise de tels négatifs n'implique aucune difficulté. On remarquera seulement, dans de tels sujets, que, d'une part, les radiations bleues et violettes abondent dans la partie unie du ciel, et que, d'autre part, les gris des nuages sont constitués par du jaune, du bleu, un peu de vert et une pointe de rouge. Il y a donc lieu de retarder légèrement l'action des radiations bleues et violettes, auxquelles nos plaques, même orthochromatiques, sont relativement plus sensibles qu'aux autres radiations. Pour cela il faut faire emploi d'un écran translucide jaune.

Les négatifs de ciels se développent de préférence avec un bain très lent et un développateur susceptible de donner comme l'acide pyrogallique et la soude caustique, ou le glycin très dilué tous les plus menus détails en conservant une parfaite transparence aux noirs. Un phototype négatif de ciel doit être avant tout clair et léger, quoique très brillant.

Les phototypes négatifs de ciels obtenus, comment opère-t-on pour les rapporter sur une épreuve? Il y a une quantité de moyens. Le plus employé et aussi le plus sûr est le report du ciel sur la photocopie positive tirée sur un papier à noircissement direct.

Deux cas se présentent :

1° La séparation du ciel et de la terre



Fig. 5. — Exposition du châssis à la lumière diffuse. Le côté du châssis-presse où se trouve la partie à réserver, est recouvert d'une étoffe opaque, formant bourrelet sur son bord, tourné du côté de la glace forte de façon à porter une pénombre légère sur la ligne de démarcation, pour empêcher qu'elle ne laisse une marque.

suit une ligne horizontale, sans émergement de parties terrestres sur le ciel ;

2° La séparation du ciel et de la terre suit une oblique ou une courbe, avec émergement de parties terrestres sur le ciel.

Dans le premier cas, la ligne d'horizon



Fig. 6. — Paysage sans ciel apparent, dont la ligne de séparation est une ligne brisée avec émergement de parties terrestres sur le ciel.



Fig. 7. — Ciel dont une partie a été choisie pour être reportée sur le paysage de la fig. 6 (ci-contre).

étant parfaitement droite, le report du ciel n'offre pas la moindre difficulté. On impressionne d'abord le ciel (fig. 3) en protégeant de la lumière la partie du papier sensible destinée à recevoir le terrain (fig. 4 et 5). Ensuite, on impressionne le terrain, en protégeant de la lumière, par les mêmes procédés, l'image imprimée du ciel.

Dans le second cas, on agit également par deux impressions successives, mais le mode opératoire pour protéger les parties à réserver diffère un peu. Soit un paysage accidenté (fig. 6) sur lequel on veut rapporter un ciel (fig. 7). On découpe très exactement, dans une feuille de papier noir, le contour du terrain, ce qui donne deux masques (l'un pour le ciel, l'autre pour le terrain) dont on relève légèrement les bords sur la tranche de délimitation,

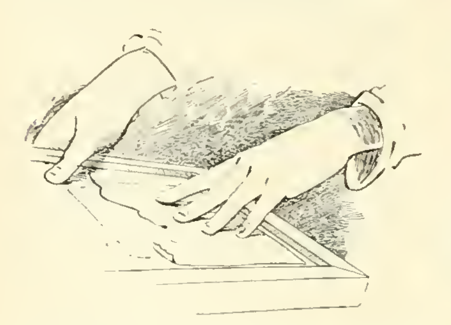


Fig. 8. — Exposition du châssis à la lumière, dans le cas d'une ligne de séparation brisée. La main gauche maintient sur la glace forte le masque découpé suivant les contours de cette ligne et lui imprime pendant toute la durée de l'impression un léger mouvement dans les deux sens (horizontal et vertical), pour empêcher que la ligne de démarcation ne laisse une marque.

et on applique le masque de réserve sur la glace forte du châssis (fig. 8) en le remuant pendant toute la durée de l'impression. Ce qui nous amène à l'obtention finale d'un paysage avec ciel (fig. 9).

Quand on est très versé dans les manipulations photographiques, on peut employer tout autre papier : gélatino-bromure, platine, charbon, gomme bichromatée. Le procédé de tirage reste absolument le même. L'opérateur n'a qu'à s'inquiéter du traitement spécial qui doit être appliqué à chacun de ces papiers.

Comme on le voit, le photographe paysagiste demeure absolument maître de son ciel, donc d'un des plus puissants facteurs du paysage artistique et de l'élément de la nature se prêtant le plus et le mieux au



Fig. 9. — Paysage de la figure 6 complété avec une partie du ciel de la figure 7, par le procédé de double impression.

talent du paysagiste. Critiques et amis sont donc en droit de ne pas lui pardonner la présentation d'un ciel blanc.

Frédéric Dillaye.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Itxassou! Ce nom basque, lu à la première page du roman de Georges Beaume, *les Deux rivales* paru chez Lethielleux, évoquait aussitôt dans mon esprit ce pays pittoresque et sauvage autrefois entrevu. En venant de Biarritz, il faut dépasser Cambo, et 5 kilomètres plus loin, on quitte le chemin de fer à la petite gare dont la maisonnette, qui sert de station, porte le nom basque Itxassou. A l'auberge voisine, maison unique dans cette campagne cernée de monts lointains, une fillette vêtue de brun, le teint bruni, les cheveux noirs, les yeux noirs et luisants, vous conduit au bachot et vous fait traverser la Nive, qui de là s'enfonce dans la gorge sauvage, longée par la route qui échancre la montagne. Le torrent bouillonne et gronde dans des flots d'écume, et rappelle certaines gorges de l'Aar. Des pierres, des arbres éboulés trouent la surface tourmentée de l'eau qui mugit. Les sapins en pyramides, étagés comme les toits des pagodes hindoues, les genêts, les bruyères, tapissent les flancs des Pyrénées et assombrissent ce paysage désolé, où Roland ébrécha le rocher de la lame de sa Durandal.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor?

Si vous revenez, le paysage est le même; mais les gens ont changé. L'archevêque Turpin, le preux Olivier, les paladins et les gens d'armes ont fait place aux gendarmes et aux douaniers, dont voici la caserne familiale, non loin de la brèche de Durandal; et ces braves militaires vivent là, dans ce désert montagnard, avec leurs femmes et leurs nichées d'enfants, en cultivant bourgeoisement leurs jardinets où pousse le sarrasin nouveau, engraissé par le sang des vieux Sarrasins. Car tout se transforme. Le pittoresque site et le curieux coin des Pyrénées! Une masure est là, à côté; le sol y est de terre battue, une échelle de bois plonge dans la pièce d'en bas, des rideaux de toile à carrés rouges pendent à la petite fenêtre aux carreaux nombreux, que protègent le soir des volets de bois plein. Auprès, des ânes vont au moulin que traverse un ruisseau bruissant. La masure est accrochée à la montagne; en face, une autre montagne ferme le ravin. Sous les fenêtres, des fleurs égayent les murs ternes et gris, couleur des monts. Sous le plafond à grosses poutres, une horloge de bois, à cadran jaune, cadence son tic tac; deux femmes en châle rouge travaillent à coudre, et un comptoir d'épicerie, enrichi de ficelle, de bougies, de rouennerie et d'aunages, décore ce salon d'hôtel semblable à une remise.

Itxassou! C'est encore la place de l'Église, le cimetière tout fleuri et souriant, et tellement oriental dans sa chrétienté mélangée! Les tombes sont basses, fleuries, verdoyantes, et, à la tête du mort, une pierre arrondie, en forme de crâne, est fichée toute droite : vieille mode arabe, sans doute, qui a persisté en Orient, et qui se retrouve dans les cimetières de Tunis et de Constantinople ou de Scutari. Et l'église! quel délicieux monument d'un art local, naïf et très vieux! Une voûte profonde précède l'entrée, l'intérieur est blanc et or, et rappelle de loin le clinquant ordinaire des églises espagnoles; et le long des murs, au premier étage, règnent trois galeries superposées, à balustrade, en colonnes de bois noir, qui font penser aux devants des lits bretons. C'est la partie de l'église réservée aux hommes. La décoration est claire, or et blanc; un très vieux bénitier orne le baptistère; au dehors, les camélias fleurissent et mettent sur les tombes du cimetière attenant la poésie de leurs claires couleurs.

Tout ce décor si saisissant est celui dans lequel M. Beaume a mis l'action de son roman, auquel nous arrivons. Si nous avons un peu parlé de ce pays, c'est que l'inventaire de M. Beaume est légèrement sobre, et que le critique est tenté d'essayer de se substituer un instant à l'auteur et d'indiquer ce que nous aurions souhaité qu'il achevât. Il n'est pas un descriptif, ou tout au moins ici, il n'a pas voulu l'être, apparemment pour céder aux objurgations des éditeurs et des directeurs de revue, qui recommandent surtout aux auteurs de peu décrire, et de mettre avant tout dans l'œuvre des faits et du dialogue. La description, en édition, fait l'effet d'une superfluité qui tient de la place. Vain préjugé. M. Beaume eût trouvé dans ce pays qu'il a habité des motifs pleins de caractère et de relief. Il en a esquissé quelques uns, et le talent qu'il y a mis fait regretter tout ce qui manque.

Le Moudarrain, au sud, donne le pays d'Itxassou de ses assises de pierres couvertes de genêts et de sa cime rose en pain de sucre. A l'est, de l'autre côté de la Nive, la Massa soutient de ses parois abruptes un vaste plateau encombré d'herbes sauvages et de fougères. Au nord, l'Ursonia boisé soulève bien haut les rocs rougeatres où Bayonne vient puiser l'eau de ses fontaines. Ce matin

par delà le plateau de la Place, les monts de Cambo, à l'ouest, dessinaient dans le ciel clair leurs fronts chevelus.

D'autres croquis encore sont intéressants.

Mais il y a quelque manque. On regrette une vue plus large et plus complète du paysage; on regrette l'absence totale d'un élément qui compte là-bas, car on en vit, et c'est le touriste, le voyageur, le promeneur de Biarritz, de Bayonne, de Saint-Jean-de-Luz, dont l'intrusion perpétuelle atténue beaucoup la sauvagerie de ces populations devenues attentives au gain. On regrette encore que le passé soit tellement absent de ce présent, quand on songe au seul nom déjà que porte cette gorge, *le Pas de Roland!* Comment est-il possible de parcourir ces monts sans que l'ombre aussitôt s'évoque des grands souvenirs qui planent là!

Voici, au sommet de la côte très douce, le grand diable de bloc roulé du Moudarrain, que Roland ébrécha de sa Durandal. Et le chemin reprend son allure sinueuse à l'air glacé.

Et c'est là tout! Frôler ainsi le grand preux du cycle de Charlemagne, toucher après lui la brèche qu'il a faite, retrouver, pour ainsi dire, sur le granit la trace de ses mains, et passer! Quelle suprême indifférence!

Et cela, d'ailleurs, est assez basque. Les personnages de ce roman ont une psychologie un peu simple, dont les détours et les secrets sont ingénus. Cela débute ainsi :

Ce dimanche de mai, la Nive grondait dans la gorge du Pas de Roland, tandis qu'au pied du Moudarrain, les cloches de l'église, que tant de siècles avaient fatiguées, sonnaient la messe. Les Basques d'Itxassou quittaient leurs maisons éparses pour se rendre au cimetière, dans les deux groupes d'habitations bâtis à droite et à gauche de l'église, sur les penchants menus de son plateau. Quelques-uns descendaient de la place le groupe important des maisons cossues, parmi lesquelles la mairie et l'hôtel des douanes.

Dans ce décor, une action s'engage.

Monique Camino, fille de Camino et de Mirande, aime Noël Etcheverry, et est aimée de Pierre Olhagaray.

Noël aime peu Monique, et beaucoup Céleste Carricart, la fille des châtelains qui habitent sur l'autre rive de la Nive.

Or ces Carricart sont de la race maudite, les Gahots; ils sont honnis des Basques.

Le récit est celui de la rivalité qui divise la riche Gahote et la pauvre Basque; celle-ci reste à Pierre, et Noël inaugure les temps nouveaux en choisissant la Gahote. Il peut difficilement imposer ce choix aux gars du pays, qui le destituent pour ce fait du rang de capitaine et lui enlèvent la garde du drapeau. Le roman de cette rivalité est dessiné d'un contour un peu flottant, sans épisode décisif, et sa marche en est hésitante.

Des épisodes, des types mieux venus corsent l'histoire: ainsi le père de Monique, le vieux Camino, avide et fureteur, de son état fabricant et couseur de gants pour le jeu de la pelote, est en même temps, comme tout bon Basque, contrebandier. Souvent on le voit, le soir, fouiller avec une gaffe le lit de la Nive, où l'on dit que les Basques d'Espagne ont jadis jeté les pièces précieuses du trésor de l'église d'Itxassou. Il ne trouve pas le précieux dépôt, parce que celui-ci a été trouvé un jour par un vieux mendiant, — le type le mieux peint de tout le livre, — le vieux Charry, qui va de porte en porte, sur son âne, au courant de tous les secrets, au fait de toutes les confidences, messager rétribué de toutes les besognes délicates. C'est le personnage le plus franchement original, le plus pittoresque de cet ouvrage, et ce sont les meilleures pages, celles où Camino surprend le vieux mendiant occupé à caresser les pièces de sa trouvaille, qu'il tient ordinairement enfouies dans la terre, sous son lit. Camino les lui vole en son absence, et tente de les fondre au feu chez lui, la nuit. Tout cet épisode, qui par quelques touches bien colorées fait penser au *Trésor d'Arlatan* d'Alphonse Daudet, a bien inspiré l'auteur. Voici le mendiant chez lui, dans son taudis, maniant et palpant son trésor :

Camino, cependant, après avoir fermé derrière lui, n'osait plus s'avancer. Stupide, il observait d'une face ardente ce trésor, que Charry ne parvenait guère à rassembler entre ses mains. Et, sans les avoir vus jamais, il les reconnaissait, ces ornements d'église que depuis des années il cherchait vainement.

— C'est la Gahote qui t'envoie, Camino?...

Celui-ci, au lieu de répondre, fit un ricanement d'insulte. Il s'avançait maintenant, il insinuait sa main crochue :

— Tu trompes le monde, mendiant!... Tu es riche.

Hésitant encore, il épia d'un regard rapide la chambre garnie de bancs et de tables, où les contrebandiers viennent manger, le matin, au retour de leur course. Il aperçut, sous le lit, le sol bouleversé, et, appuyées au mur de la porte, une pioche et une pelle.

— Si tu as peur, mendiant, c'est que ta conscience n'est pas tranquille.

— Ecarte-toi... J'étouffe.

— Parbleu! tu te fatigues à t'accroupir ainsi. Tiens, laisse-moi toucher, regarder seulement...

Camino s'installa sur un escabeau, bien à portée de la proie que l'autre embrassait avec frénésie sur sa couche.

Camino, allumant son brasier pour la fonte, épié par sa fille derrière le rideau rouge de la porte vitrée, est aussi un des meilleurs tableaux :

Dans la cuisine, Camino alimentait le feu d'épaisses branches de chêne, dans le brasier desquelles les reliques d'or et d'argent fondraient aussi vite que du sucre. Les flammes, rapides, rougissaient son visage, ses mains obstinées, ses yeux creux, l'enveloppaient tout entier d'une lueur de pourpre...

Camino, attiré peut-être par l'ardente pensée de sa fille, se détourna brusquement vers le rideau rouge, qui remuait à peine. Et, sur un des carreaux de la porte, dans le reflet sanglant du bûcher, il aperçut les lèvres minces, les yeux noirs de Monique.

Tous les deux, un moment, se regardèrent. Le silence parut infini, comme la nuit redoutable par la montagne. Camino sentit qu'il perdait courage...

Le rideau rouge était retombé sur les carreaux de la porte. Camino, dans sa méfiance, ne bougeait plus. La peur invincible était en lui et peut-être la voix nouvelle du remords qui gronde chez les plus méchants même comme un ruisseau sous la terre. Les hautes flammes du bûcher, s'animant de plus en plus, développaient une chaleur si intense qu'il dut se reculer.

La couleur locale, pour n'avoir pas toute l'intensité que le sujet comporte et qu'on désirerait, est répartie en quelques touches suffisantes pour localiser la scène et donner l'impression d'un pays spécial, où chante la chichoula, où de belles processions vont chercher à la frontière du pays le nouveau curé, où des cris annoncent par le bourg le passage du taureau évadé, où le premier gars du village porte le drapeau devant l'autel pendant la messe, où le préjugé de race est fortement vivace, où le costume est digne du pinceau d'un peintre.

Quelques menus détails eussent pu être modifiés. Souvent le héros se présente, fier et arrogant ; on croit à une algarade, à une provocation, à un dénouement ? Rien ; il s'en va comme il était venu, et les menaces sont vaines, donc inutiles. Le peuple aperçoit Camino sur la terrasse du château des Gahots ; il brandit « ses râteaux et ses fourches », il « lève ses bras nus » avec de grands cris. Vous tremblez pour les jours du coupable ? Et, soudain, tout s'apaise, on ne sait pourquoi, comme si tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il y a dans tout cela bien du bruit pour rien.

L'expression, généralement claire et juste, a des hasards, des défaillances parfois.

« Assis dans l'herbe, les deux farauds (Pierre et Monique) causaient. Pierre ne portait que son gilet. »

Ce n'est vraiment pas tout à fait assez !

Tenez, encore cet exemple de ce que j'appellerai les mégardes de la plume. Le vieux Basque Camino déclare

« Les traditions s'en vont peu à peu de tous les pays. »

Non, un vieux Basque ne doit pas parler ainsi. Comment ! Vous voulez me donner l'idée d'une race fermée, exclusive, étrangère aux autres pays, vivant pour soi et avec soi, dans l'ignorance du reste du monde, et vous lui faites porter un jugement sur les peuples en général, dont son premier devoir de Basque est de se désintéresser et de les ignorer. Maintenez-le, au contraire, dans son isolement, et qu'il ne jette pas ce coup d'œil invraisemblable sur la carte du globe et sur ses lointains contemporains : et ce sera logique.

Au demeurant et dans son ensemble, œuvre intéressante, écrite avec netteté, et dont nos critiques même prouvent qu'elle est digne de s'y arrêter et de la discuter.

* * *

Cette race maudite des Gahots, cela rappelle une jolie saynète de Cervantes, *le Tableau des Merveilles*. Un charlatan montre un tableau dont la toile est blanche. Il prétend cependant que divers sujets se succèdent, apparaissent et deviennent visibles sur cette toile où il n'y a rien. Mais pour apercevoir les figures qu'il dit y être peintes, il faut être de sang chrétien absolument pur, et n'avoir pas une goutte de sang sarrasin dans les veines. Aussitôt les spectateurs, tous férus de la morgue et de la fierté castillanes, déclarent qu'ils voient très bien et très distinctement les sujets que le charlatan leur montre sur le tableau vide. De peur de n'être pas crus hidalgos pur sang, ils préfèrent proclamer qu'ils voient tout ce que contient le tableau des merveilles, alors qu'il ne contient rien du tout. Et le charlatan en fait ses orges. Il spécule sur leur fierté. C'est une très amusante comédie de ce grand railleur. Et précisément, elle vient d'être jouée sur un théâtre dont mon voisin, Maurice Lefèvre, ne nous parlera pas, car la critique n'y est pas conviée, le théâtre privé de M. et Mme Dieulafoy, qui leur a donné l'occasion de publier un volume intéressant : *le Théâtre dans l'Intimité* chez Ollendorff. Je ne vous le signalerais pas s'il ne contenait que le texte des pièces représentées, une idylle de Théocrite, *le Cantique des Cantiques*, dans une agréable traduction en vers de Mlle Schaller, la farce du *Cuvier* et *Défiance et Malice*, de Michel Dieulafoy ; mais des pages très modernes encadrent ces textes plus ou moins anciens, et leur originalité vaut qu'on les signale. Il y a de tout un peu. C'est un volume en pique-

nique, où les Dieulafoy ont apporté le plat de résistance.

Notez ce fait que M. Dieulafoy est ingénieur et qu'il y a eu un Dieulafoy auteur dramatique. Comme tout se retrouve! L'ingénieur a subi l'atavisme, et il a plié sa science aux exigences de l'art dramatique en s'érigeant constructeur de théâtre privé. Lisez — c'est un modèle du genre, le genre encore inexploré de la mécanique mondaine — les pages de ce Fontenelle des coulisses, qui a écrit la *Pluralité des Tringles*. C'est à la fois ingénieux, et d'un ingénieur. De grand A en petit B, avec figures, coupes, plans, élévations et projections, vous apprenez là à bâtir une scène de salon que deux personnes peuvent monter en dix minutes et défaire en moins de temps. Et cela, c'est une trouvaille. Notez que c'est une vraie scène, avec rideau, coulisses, loge du souffleur, loges d'habillement, côté hommes et côté femmes, emplacement pour l'orchestre caché de la musique de scène. C'est un miracle de construction.

L'instinct dramatique de M. Dieulafoy se traduit, en outre, par le choix des textes et par la sage et respectueuse discrétion avec laquelle il les a amendés pour le monde.

Quant aux lointains et longs séjours des Dieulafoy dans cet Orient, qui a laissé sur leur nom des reflets étincelants de son glorieux soleil, ils apparaissent ici par la science exacte et informée du costume antique, et sur ce sujet M. Heuzey seul rendrait des points à Mme Dieulafoy : aussi il perdrait. L'idylle de Théocrite, *le Cantique des Cantiques* sont précédés d'une description minutieuse des costumes qu'il faut, des pièces nécessaires et de la manière de s'en servir, avec plans, figures et tracés, le khiton déployé, le khiton à rabat, le kuttonet, la simla, la fouta, le sarmat. De même pour le moyen âge, de même pour l'Empire. Soyez assuré que dans les vrais théâtres on n'est pas si robustement documenté. Dans ces simples pages de mise en scène, quelle mine d'informations! C'est un cours pratique et chronologique du costume, où rien n'est livré au caprice ou à l'erreur. Vous pouvez vous y fier. Est-ce tout? Et les conférences qui servent de préface à chaque pièce? C'est le cours familier de littérature qu'eût rêvé Lamartine : M. Bernardin présente Théocrite; M. Philippe Berger, l'éminent professeur du Collège de France, étudie *le Cantique des Cantiques*; M. Emile Picot explique *la Farce du Pâté et de la Tarte* et celle du *Cuvier*. C'est donc un trésor qu'un tel petit livre, qu'enrichissent, au surplus, des partitions nouvelles dues au talent de M. Le Verrier. Il est à la fois attrayant, instructif, savant, moral. Oui, moral, car c'est un appel à des plaisirs sains et élevés, une invitation à jouer partout des œuvres anciennes empreintes d'une bonhomie sans surprise, d'une gaieté sans amertume, ou d'une réelle beauté. Avec les arrangements, les éclaircissements, les conseils, les renseignements qui encadrent le texte, rien n'est plus simple, à qui voudra, de recommencer et, comme dit l'autre, cela vaut mieux que d'aller au café. C'est la leçon de cet excellent répertoire :

> Quel meilleur emploi pourrait-on souhaiter et attendre des facultés spéciales aux acteurs mondains que les mettre au service d'une réaction contre des tendances fâcheuses! Quel exercice mieux approprié aux qualités si précieuses des comédiens improvisés que présenter les ondes pures de la fontaine de Castalie ou de la Vierge à une intimité choisie, lui permettre de s'en délecter, les faire rechercher de ceux-là mêmes qui les repoussaient comme amères ou les dédaignaient comme insipides.

On ne peut que féliciter M. et Mme Dieulafoy d'avoir ainsi plié leurs aptitudes spéciales et diverses à l'œuvre de la régénération des esprits, de l'éducation esthétique et intellectuelle des réunions mondaines.

C'est l'éclatante et imprévue revanche du paravent.

*
* *

Le livre de Gaston Deschamps, *le Malaise de la démocratie* (chez Armand Colin), est écrit d'une plume alerte, amusante, qui remue un grand nombre de petites ou grosses questions du jour. La composition en est un peu grenue, par le souci qui a tenu l'auteur d'utiliser de vieux articles et de les insérer dans son enquête. Mais peut-être ne voyons nous les sutures que parce que nous connaissions les textes rappliqués.

Ce livre fait penser à Thomas Graindorge; il fait penser aussi aux études de Faguet sur notre société. Sans avoir la profondeur puissante et pénétrante de Faguet, l'esprit et la finesse de Taine, Deschamps est agréable à lire et a parfois le trait vif et satirique. Le chroniqueur et le critique littéraire prennent tour à tour la parole et se cèdent successivement la place. Des études sur les œuvres d'Alexis de Tocqueville, de Scherer, de Lamennais, alternent avec des tableautins de Paris, la Sorbonne, le banquet des maîtres répétiteurs, la Chambre des députés, la Bodinière, où il a tort d'appeler snobs les gens du monde, qui ne sont pas tous des niais, et qui vinrent faire connaissance

avec les admirables sermons de Bossuet que je leur ai fait lire, qu'ils ont admirés, qu'ils ignoraient absolument. Ils ont accepté volontiers cette vulgarisation mondaine. Des snobs? Ce serait le moyen de les faire rentrer sous terre, que de les mettre ainsi souvent face à face avec les grands génies dont l'admiration est le commencement de la sagesse. L'erreur des vulgarisateurs est de ne songer qu'au peuple.

Il y a dans ces pages de la verve, et elles amusent. La diatribe de l'Assiette au beurre est du bon comique.

Sachez qu'il y a au monde un heureux mortel qui peut mettre sur sa carte : *Vérificateur du combustible et des objets fongibles du Conseil municipal de la ville de Paris!...* Ensuite, il a fallu fleurir d'autres boutonnières, cravater d'autres faux-cols, mettre une écharpe multicolore à d'autres plastrons. C'est pourquoi le gouvernement, dans sa sollicitude, a inventé des ordres de chevalerie coloniale, qui lui permettent de multiplier, à sa guise, les grands-croix, grands officiers, commandeurs, officiers et chevaliers de l'Etoile d'Anjouan; les grands-croix, grands officiers, etc., du Dragon vert de l'Annam; les grands-croix, grands officiers, etc., du Cambodge; les grands-croix, grands officiers, etc., de l'Étoile noire de Porto-Novo; les grands-croix, grands officiers, etc., de Tadjourah. Une note de l'*Almanach national* nous avertit que M. le Président de la République, étant chef souverain et grand maître de tous les ordres français, est, de droit, grand-croix de tous les ordres coloniaux.

Et cette scène d'Aristophane, traduite d'après la méthode de traduction de Jules Janin, revue par Henri Lavedan :

Démosthène. — Attention! Tourne l'œil droit du côté de la Carie et l'autre vers Chalcédoine! Dis-moi, n'es-tu pas fier d'être Athénien en regardant tout cela!

Le charcutier. — Mais tu me fais loucher!

Démosthène. — Attention! tout cela est à toi. Les oracles te déclarent souverain.

Le charcutier. — Souverain, moi, un simple marchand de boudins?

Démosthène. — Justement! Tu es souverain, parce que tu n'es qu'un mufle. C'est le nouveau jeu...

Le charcutier. — C'est égal. Je n'aurais jamais cru cela.

Démosthène. — Et pourquoi donc? Est-ce que tu ne vaux pas les aristos? Est-ce que tu n'es pas aussi canaille qu'eux?

Le charcutier. — Si! si! Faut être un peu canaille dans mon commerce.

Démosthène. — Heureux drôle! Tu es né pour gouverner la République!

Le charcutier. — Y a une chose qui m'embête... J'ai pas d'instruction.

Démosthène. — Pas d'instruction? Raison de plus! Ça gêne, l'instruction! Pour faire de la politique, c'est mauvais d'être trop bien éduqué... Donc, si tu m'en crois, continue ton métier! Embrouille et brasse les affaires publiques comme quand tu tripatouilles les tripes pour faire des andouilles. Tire les choses en longueur comme tu tires les boyaux des cochons pour faire des boudins. Allèche le peuple vers la gargote en flattant ses goûts et ses manies par l'assaisonnement poivré de la ratatouille. Le peuple est gourmand de gingembre, de concombres, de cornichons et de graillons. Voyons! Tu es fort en gueule! Tu es cuisinier de sales cuisines. Tu n'es pas distingué! Oh! non!... Crois-moi, tu as tout ce qu'il faut pour être un excellent démagogue...

L'humour anime, égaye et varie dans ces pages les plus graves dissertations. Certains portraits ne manquent ni de mordant, ni de relief; la psychologie du professeur moderne est impartialement établie; les idées et les sujets abondent. C'est un chapitre d'histoire contemporaine, une aimable causerie sur les questions du temps présent, comme dans un salon, à bâtons rompus, par un homme d'esprit et de belle humeur, qui veut faire le mécontent et qui mêle les éclats de rire aux éclats de voix.

*
* *

Dans une récente *Histoire de la Littérature*, une large place est faite à la littérature scientifique. Cette innovation constate l'avènement d'un genre correspondant à une préoccupation neuve. Quand Fontenelle faisait de la science attrayante, la science balbutiait encore. Elle a grandi, et à présent, elle parle comme une personne éclairée, et elle écrit comme d'Alembert.

Le tableau de notre littérature moderne serait singulièrement incomplet, s'il y manquait la littérature scientifique. C'est dans cette catégorie, par exemple, qu'il faudrait placer un curieux livre de M. Pierre du Maroussem, qui a un joli brin de plume au bout de son bout de craie. Le volume s'appelle *Les Enquêtes* et a paru chez Félix Alcan. C'est à la fois de la science, de l'économie politique, de la philosophie. L'auteur a beaucoup enquêté; il a étudié les corporations diverses, charpentiers, ébénistes, fabricants de jouets, Halles centrales, industries et commerce du vêtement, du sucre, de l'alcool.

De cette longue expérience il rapporte les éléments d'une théorie pour guider et éclairer ceux qui voudront à leur tour faire des enquêtes, comme on en fait tant et si mal dans les journaux. Il s'agit de relever et de rendre plus efficace, plus philosophique, le rôle du reporter, en le rattachant à un système, à une école; et cela n'est ni banal ni indifférent. Étudier

la cité moderne, dans la cité le faubourg, dans le faubourg l'atelier, dans l'atelier les classes d'ouvriers, les compagnons, les employés, et ailleurs les paysans, les fermiers, les agriculteurs, enfin toute la population du pays décomposée en ses éléments actifs : cela est vivant, concret, précis, et cette étude est nouvelle, bien moderne. Elle renouvelle le devoir de l'économiste, qui n'est plus de ratiociner dans son cabinet devant des papiers, mais de se déplacer, d'aller, le carnet à la main, étudier sur place les travailleurs et les industries. Et comme, d'autre part, le grand mouvement scientifique de ce siècle a modifié l'esprit public en général et la littérature en particulier, comme déjà les romanciers, de leur côté, avaient senti le besoin de sortir des abstractions et de se documenter sur le vif, il s'ensuit que nous assistons à un grand mouvement d'ensemble qui entraîne à la fois la science et la fiction vers la vérité plus exacte; le romancier se fait économiste et l'économiste se fait détective. Et tout cela prouve que nous sommes au temps des peuples bien renseignés. Mais le reportage avait bien besoin d'être ainsi réconcilié avec la philosophie sous le patronage de Le Play, de Tourville et de Pierre de Maroussem.

* * *

Il serait intéressant aussi de suivre M. Georges Dary dans ses excursions édifiantes et pittoresques *A travers l'électricité* (chez Nony), pays fantastique et merveilleux dont les surprises et les richesses sont l'orgueil de notre temps. M. Dary est un conteur savant et agréable, et on le suit avec intérêt sur tous les terrains, dans tous les milieux où il nous entraîne à la suite de cette fée lumineuse, l'air, les nuages, le bureau du télégraphe ou du téléphone, le palais de l'éclairage, la fantasmagorie des lustres, la traction électrique, la galvanoplastie, la navigation électrique, les gaietés pratiques du phonographe, l'horlogerie, la médecine et la chirurgie, la marine de guerre, l'agriculture et l'industrie dans leurs applications électriques, les usages domestiques de cette force moderne, ses emplois au théâtre, dans les salons, à la cuisine, car cette fée puissante ne dédaigne pas de visiter tous les étages des immeubles; elle est partout, sur le front des belles élégantes qui mettent dans leurs cheveux des aigrettes électriques et éblouissantes, à la chasse, à la pêche, dans le jouet, dans les pianos, dans les porte-plumes, chez le coiffeur, jusque dans les corbillards, dans les corsets; et même à Berlin, on l'a chargée, comme plus expéditive, de donner la bastonnade.

Ce livre, qui est la monographie complète de l'électricité usuelle, manquait. L'étincelle électrique attendait son Figuier; elle a fait jaillir ce livre de science, plus stupéfiant que les imaginations d'un pauvre Cyrano de Bergerac, déjà bien distancé par la réalité.

* * *

Mais assez de science. Silence, Uranie! A nous, Polymnie! Et voici justement M. Jules Truffier, le comédien si apprécié, qui nous l'amène par la main avec un sourire, dans ses *Poésies* (Lemerre) dont les divisions sont déjà spirituelles : ouvertures et intermèdes, cour et jardin, l'arc-en-ciel de la rampe. Ce sont des pièces charmantes de finesse ou de sentiment, récréations délicates d'un lettré familier des cieux de l'Olympe. Ce sont des à-propos, des riens exquis, de petits poèmes pleins de sens et de raison, de rime et de cadence, et l'on dirait un journal poétique auquel auraient collaboré Loret et Lamartine, avec des confidences, des souvenirs, des saluts à des amis, des impressions de théâtre, de fines critiques dissimulées sous une nasarde, de la bonne humeur, et partout la passion d'un art auquel ce poète s'est donné tout entier avec délices, et qui lui inspire de jolies phrases :

Se mouvoir dans l'azur des rivages exquis
Où bourgeois et valets ont des airs de marquis;
Détendre les ressorts de sa vertu civique
En scandant la tirade au nombre mirifique;
D'une Lisette rose agacer les appas;
Se croire tout de bon un esprit qu'on n'a pas;
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!
Et, tandis que chacun à son astre se fie,
Je m'unis âme et corps par un étroit lien
A ce reître, espagnol autant qu'italien,
Dont le joyeux Scarron, au pays de Molière,
Importa le premier la verve cavalière.

Et c'est une lecture réconfortante de lire les confidences d'un homme qui a bien fait ce qu'il avait à faire, et qui aime la profession qu'il a choisie; il ne se peut pas de meilleure morale à proposer, ni de plus sage exemple à propager.

Léo Claretie.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

L'espace occupé augmente à chaque Exposition universelle. On se contenta d'abord du seul palais de l'Industrie, puis on prit le Champ de Mars; ensuite on ajouta l'esplanade des Invalides et pour 1900 on prend en outre une partie de la promenade des Champs-Élysées; dans dix ans on la prendra en entier et on y joindra la place de la Concorde et le jardin des Tuileries. Mais déjà, avec la surface occupée en ce moment, c'est une fatigue de se transporter d'un bout à l'autre et on a dû chercher les moyens qui faciliteraient la visite pour un très grand nombre de promeneurs. Le système du petit chemin de fer qui fonctionnait en 1889 le long du quai d'Orsay serait maintenant insuffisant parce qu'on prévoit une quantité beaucoup plus considérable de visiteurs. On s'est arrêté à deux modes de transport qui empruntent tous deux la force motrice à l'électricité et qui fonctionnent parallèlement en faisant un circuit complet : le trottoir roulant et le chemin de fer électrique. Ils marchent en sens inverse l'un de l'autre. En prenant, par exemple, à la station située près de la tour Eiffel, le trottoir roulant, on suivra l'avenue de La Bourdonnais en longeant le Champ de Mars, ensuite on gagnera par l'avenue de La Motte-Picquet l'esplanade des Invalides, qu'on longera par la rue Fabert pour arriver au quai d'Orsay par lequel, en suivant le sens du courant de la Seine, on sera ramené au point de départ. Si, au contraire, on avait pris à la même station le chemin de fer électrique, on aurait commencé par suivre le quai d'Orsay en remontant le cours de la Seine, pour accomplir le même circuit en sens inverse et revenir au point de départ.



Fig. 1. — Le trottoir roulant et le chemin de fer électrique à leur sortie de l'avenue de La Motte-Picquet.
Les personnages sont sur le trottoir, près de la galerie des Machines; le chemin de fer prend au tournant la pente qui l'amènera au niveau du sol un peu plus loin.

Nous avons déjà donné ici la description du mécanisme qui fait fonctionner le trottoir; nous n'y reviendrons donc pas aujourd'hui. Nous rappellerons seulement que la vitesse des poulies placées sous le premier plancher, celui qui touche au plancher fixe, est réglée de façon qu'il parcoure $4^{k},25$ à l'heure; tandis que les poulies placées sous le deuxième lui font parcourir le double : $8^{k},50$. On pas-

sera donc très facilement du trottoir fixe au premier trottoir mobile dont la vitesse n'est guère supérieure à 1 mètre à la seconde, c'est celle du pas de promenade. On passera sur le deuxième trottoir avec la même facilité, puisque, pour y avoir accès, on devra forcément passer d'abord sur le premier et que, par conséquent, on sera déjà animé de la vitesse de celui-ci.

On aura accès sur le trottoir fixe au moyen de neuf escaliers répartis sur le parcours, mais seulement dans l'intérieur de l'Exposition, c'est-à-dire qu'il faudra être déjà dans l'enceinte de l'Exposition pour entrer sur les trottoirs mobiles ou en sortir; ces points d'accès sont ainsi répartis : 2 à l'esplanade des Invalides, 1 près de la passerelle de Latour-Maubourg, 1 aux palais des Puissances étrangères, 1 au pont de l'Alma, 1 au palais des Armées de terre et de mer, 1 à la tour Eiffel, 1 à la porte Rapp, et enfin 1 à la galerie des Machines. Pour les personnes qui veulent éviter les escaliers, il y aura deux plans inclinés mobiles, l'un près de la tour Eiffel, l'autre près de la galerie des Machines. En outre, il y aura de nombreuses passerelles qui relieront le trottoir aux galeries qui se trouveront à son niveau. A tous ces points d'accès on placera des tourniquets pour contrôler les entrées dont le prix sera de 50 centimes. C'est assez cher si on se sert de ce moyen de transport seulement pour aller de l'Esplanade au Champ de Mars; mais comme le temps n'est pas limité et qu'une fois sur les trottoirs on pourra y rester tant qu'on voudra, ce sera aussi une attraction où l'on ira pour le seul plaisir d'y être.

Le parcours complet est de 3 400 mètres; on mettra donc moins d'une heure en restant sur le trottoir de la petite vitesse pour faire le tour complet; sa largeur est de 85 centimètres, tandis que celle de son voisin à grande vitesse est de 2 mètres. En supposant que trois personnes tiennent sans se gêner sur un mètre carré, on peut calculer facilement, avec les données de longueur et de largeur que nous avons, que trente mille personnes peuvent trouver place à la fois sur les deux trottoirs mobiles.

Le chemin de fer électrique, qui est parallèle au trottoir, n'est pas constamment dans le même plan horizontal. On le voit (fig. 1) notamment près de la galerie des Machines s'incliner en une pente de 4 centimètres par mètre pour aller passer sous les rues, à la porte Rapp et au pont de l'Alma. Le système de traction est analogue à celui des tramways à prise de courant inférieur; seulement ici, au lieu d'être entre les rails, la prise de courant est sur le côté; la voiture portant le moteur en remorquera deux autres, ce qui donnera un total de deux cent six places à 0 fr. 25. Les trains se succéderont à une minute et demie d'intervalle et marcheront à la vitesse de 17 kilomètres à l'heure, arrêts compris. Il y en aura constamment sept en circulation sur le parcours circulaire que nous avons indiqué; ce sera le moyen de transport des gens pressés, tandis que le trottoir roulant sera plutôt destiné aux flâneurs.

* * *

Malgré l'essai en grand qui va en être fait pendant l'Exposition, les temps sont encore éloignés où nos routes nationales seront bordées de trottoirs mobiles! La question du transport en commun a certes fait un grand pas depuis quelques années et les tramways électriques à trolley notamment ont pris beaucoup d'extension; mais c'est surtout dans l'intérieur des grandes villes. Il en existe peu qui relient entre elles les principales villes d'une province, et cela tient surtout à ce que dans bien des cas la pose de la voie immobilise un capital trop considérable. On a pensé qu'on pouvait obvier à cet inconvénient en supprimant les rails : rien n'est plus simple, en effet, qu'une voiture électrique, du moment qu'elle ne doit pas porter avec elle sa source d'énergie; on a donc placé des fils conducteurs sur une route et les voitures n'avaient qu'à se relier à cette ligne pour marcher. Seulement il arrive que, dans ces conditions, on est amené à faire assez fréquemment des obliques à droite ou à gauche pour éviter les obstacles rencontrés et la voiture, tirant brusquement sur le câble qui la relie à la ligne, arrache celle-ci ou bien en fait sortir le petit chariot, ou trolley, qui forme la prise du courant. Dernièrement M. Lombard-Gérin a eu l'idée de rendre le trolley lui-même automobile, de sorte que sa marche reste complètement indépendante et que le fil qui le relie à la voiture peut n'être jamais tendu. Son trolley (fig. 2) se compose d'un petit

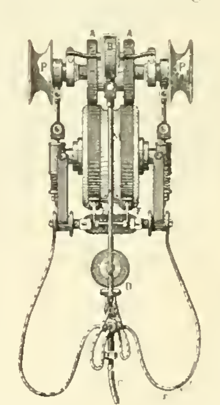


Fig. 2. — Le trolley automobile de M. Lombard-Gérin.

M, moteur transmettant le mouvement aux poulies P par l'intermédiaire des galets de friction A. — B, E, D, C, attaches du câble se rendant du trolley à la voiture. — F, frein du moteur.

chariot portant des poulies à gorge P montées sur le même axe que deux galets A qui viennent en contact avec les volants d'une petite dynamo M. Celle-ci marche synchroniquement avec le moteur de la voiture, et un système d'attaches très bien étudié BDC les réunit l'un à l'autre par un câble souple, qui prend son courant sur la ligne par l'intermédiaire des

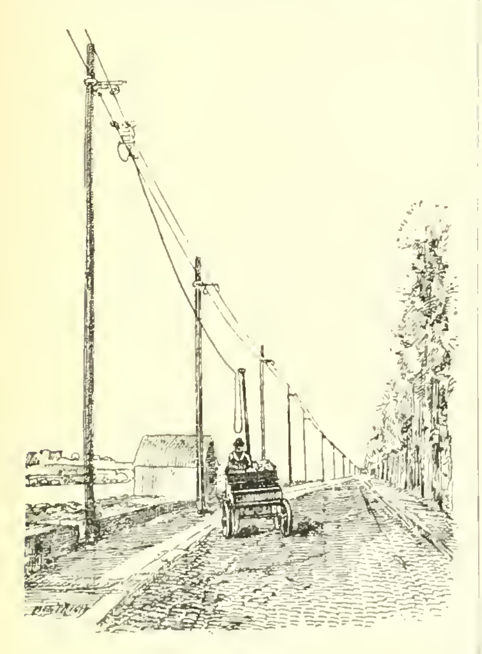


Fig. 3. — Essai d'une voiture électrique à trolley automobile, sur une route aux environs de Paris.

Le trolley précède la voiture, et le câble qui relie la voiture à la ligne amenant le courant forme une boucle et n'est jamais tendu.

poulies P. Le petit chariot n'étant plus traîné par la voiture, celle-ci garde toute son indépendance; le câble de jonction n'est plus tendu, mais forme une boucle (fig. 3), qui s'étend plus ou moins suivant l'importance des embardées faites par le véhicule. Un mât qui est fixé à celui-ci permet aux piétons et aux autres voitures de passer sous le câble. Dans le cas où deux voitures électriques viennent à se rencontrer, on détache le manchon de raccord qui fixe le câble à l'extrémité du mât et on en fait l'échange. Nous avons assisté il y a quelque temps aux essais faits par l'inventeur, sur une ligne de deux kilomètres installée aux environs de Paris et nous avons pu constater la facilité avec laquelle évolue une voiture ainsi reliée à la ligne. Il y aurait là une indication très utile pour une foule de petites localités encore mal desservies par les diligences et où souvent les cours d'eau permettraient d'installer, en même temps que le transport en commun sur routes, une distribution de force motrice et de lumière.

* *

On se plaint souvent de la lenteur avec laquelle se font à Paris les communications téléphoniques; il est certain que cela ne marche pas toujours très bien; mais il faut tenir compte de l'extension rapide qu'a prise ce service, qui n'est pas encore organisé complètement sur les nouvelles bases et avec le nouveau matériel comportant les derniers perfectionnements. Actuellement il y a à Paris 22 000 abonnés qui demandent en moyenne 170 000 communications par jour; sauf le bureau de la rue Gutenberg, tous les bureaux de quartier sont d'un ancien modèle. Mais peu à peu l'administration procède à de nouvelles installations et le mois dernier on vient de mettre en service le bureau de la rue Desrenaudes, qui dessert une grande partie de la région ouest de la capitale. La photographie que nous reproduisons ici (fig. 4) donne à nos lecteurs une idée de ce qu'est l'intérieur d'un bureau; ils devront toutefois imaginer 32 employées assises l'une à côté de l'autre dans la position de celle qui est représentée. Un nombre égal se trouve de l'autre côté, devant un second meuble parallèle au premier; en outre, quand les besoins du service l'exigeront, deux meubles semblables pourront encore trouver place à l'étage au-dessus. On pourra, en somme, desservir un groupe d'environ 10 000 abonnés.

Il y a sept bureaux semblables dans Paris, mais celui de la rue Gutenberg seul est établi sur le nouveau modèle, les autres sont en voie de transformation. Tous ces bureaux sont naturellement reliés entre eux par un certain nombre de lignes auxiliaires qui permettent de mettre les abonnés d'une région en communication avec ceux d'une autre région. Les fils qui forment la ligne de chaque abonné arrivent aux bureaux par les égouts; ils sont réunis dans de gros tubes de plomb par séries de 112 ou même de 224 paires, chaque paire formant une ligne. On voit déjà que pour un bureau de 10 000 abonnés cela fait 20 000 fils, et comme ceux-ci, une fois au bureau, se divisent chacun en plusieurs dérivations dont l'extrémité va se souder aux différents appareils : signal d'appel, fin de conversation, prise de courant, etc., il en résulte que, pour le seul bureau dont nous parlons, nous avons cal

culé qu'il y a trois millions de soudures de ce genre. Ces nouveaux postes sont du système dit multiple, c'est-à-dire que la ligne d'un même abonné peut être prise



Fig. 4. — Une téléphoniste à son poste de service dans le bureau nouvellement installé rue Desrenaudes, à Paris.

Le meuble représenté comprend 32 places; il y a deux meubles semblables l'un en face de l'autre; deux autres peuvent être installés à l'étage au-dessus.

d'un point quelconque du meuble; ou, en d'autres termes, la téléphoniste qu'on voit sur notre gravure, assise devant son tableau, peut être appelée seulement par les abonnés (au nombre de 120) qui figurent à ce tableau; mais elle peut mettre ceux-ci, sans quitter sa place, en relation avec tous les autres abonnés du bureau. On voit (fig. 5), à la partie supérieure du meuble, le tableau où sont réunis tous les annonciateurs; par exemple, au milieu, celui qui porte les n^{os} de 534-60 à 535-79; cela représente la place d'une employée. En dessous se trouve suspendu le transmetteur qu'elle place à hauteur de sa bouche, elle a l'écouteur fixé à demeure sur la tête (fig. 4); immédiatement devant ses yeux elle a une infinité de petits trous, formant comme les alvéoles d'une ruche d'abeilles; chacun de ces petits trous s'appelle un « jack » (nom adopté en Amérique, d'où nous vient l'invention du téléphone et du multiple, c'est l'extrémité d'une ligne d'abonné dont il porte le numéro d'ordre. Chacune des petites cases qu'on voit sur notre gravure (fig. 5) comprend 100 jacks; au-dessous, des cases moins larges comprennent les jacks des lignes auxiliaires allant d'un bureau à l'autre. Sur une tablette se trouvent les clefs de contact et les fiches; celles-ci se prolongent par des cordons souples, qu'on voit disparaître dans le bas du meuble et qui vont par derrière se rattacher au câble arrivant de l'égout. Ce sont ces fiches qu'on enfonce dans les jacks pour établir la communication entre deux abonnés.

Il est clair que dans un bureau de cette sorte on ne peut songer à employer la sonnerie pour appeler l'attention; ce serait une cacophonie à laquelle les têtes les plus solides ne résisteraient pas. L'appel se fait simplement par la chute de l'annonciateur. Le principe de cet appareil est très simple : un petit volet V (fig. 6), masque un numéro d'ordre; il est retenu

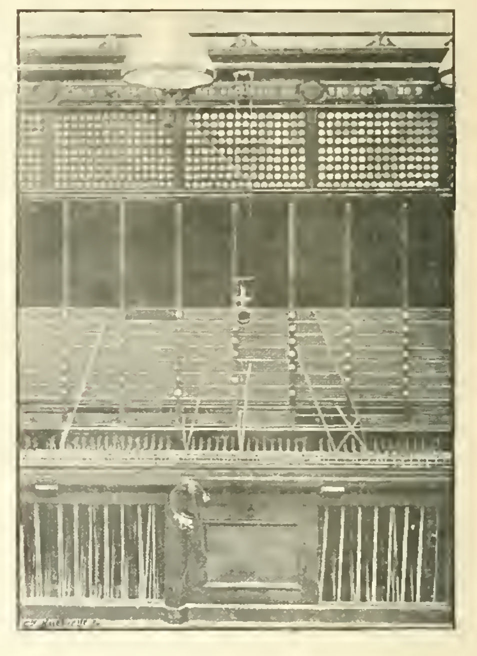


Fig. 5. — Vue de face d'une partie de l'un des meubles dits « multiples ».

Chacun des tableaux de la partie supérieure, tel que celui numéroté 534-60 à 535-79, est affecté à une employée. Les petits disques blancs sont des annonciateurs tombés, c'est-à-dire que les abonnés correspondants ont appelé. Chaque tableau comprend 120 abonnés. Les petites alvéoles en dessous sont les « jacks » où on enfonce les « fiches » pour établir les communications. La jonction des fils aux différents appareils de ce bureau nécessite 3 millions de soudures.

relevé par un crochet C dont l'autre extrémité A porte une armature placée en face d'un électro-aimant E. On se rend facilement compte que quand le courant passe, le crochet bascule et le volet tombe. En réalité, les annonciateurs qu'on voit réunis sur le meuble que nous représentons ne sont pas tout à fait construits de cette façon, mais le principe est le même : on se rend compte que dans ces conditions, lorsqu'on appelle le bureau pour avoir une communication, il est tout à fait inutile d'appuyer plusieurs fois sur le bouton de l'appareil; beaucoup de personnes

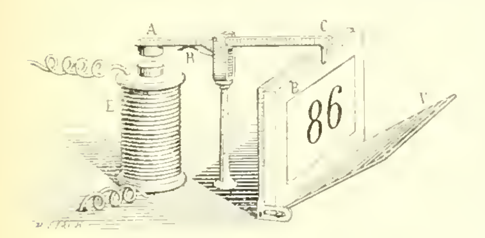


Fig. 6. — Principe d'un annonciateur.

Dès que le courant passe, l'électro-aimant E attire l'armature A, le levier bascule et le crochet C se soulève, laissant basculer le volet V qui démasque le numéro B de l'appelant. Dans les nouveaux postes, l'annonciateur se relève de lui-même dès que la communication est établie.

s'imaginent qu'elles actionnent une sonnerie et appuient à coups répétés, pensant attirer plus vite l'attention de l'employée; cela ne sert absolument à rien.

En somme, on voit que le rôle de la téléphoniste est très simple : elle voit tomber l'annonciateur; elle prend la fiche correspondante, l'enfonce dans le jack portant le même numéro et attend qu'on lui indique le numéro avec lequel on désire correspondre. Elle cherche ce numéro sur les jacks et y enfonce la fiche de son abonné. C'est simple, quand un seul annonciateur tombe à la fois; mais quand il y en a huit, dix..., qui tombent en même temps, on s'explique que la jeune fille perde un peu la tête, vous fasse parfois un peu attendre, ou vous donne un correspondant que vous n'avez pas demandé. Il ne tombe jamais autant d'annonciateurs à la fois que le représente notre gravure (fig. 5) où tous les disques blancs qui portent un numéro qu'on ne voit pas sont des annonciateurs tombés. C'est à l'administration qu'appartient le soin de répartir les lignes d'abonnés, de façon que les appels s'équilibrent sur les différents tableaux, et c'est elle qui doit veiller à ce que telle ou telle de ses employées ne soit pas exposée à être surchargée.

* * *

On a parlé, comme d'une découverte importante, de l'alcool solidifié; distribué sous cette forme dans l'armée allemande, c'était, disait-on, une véritable révolution dans la cuisine du soldat en campagne. Mais, renseignements pris, il s'agit d'une chose assez simple et à la portée de tout le monde. Il n'y a pas d'alcool solide, il s'agit d'une sorte d'émulsion dont nous donnerons la formule tout à l'heure; l'emploi dans l'armée sera peut-être utile dans certains cas, mais il ne semble pas s'imposer. Voici comment on peut procéder à la fabrication des briquettes d'alcool : on prend 10 centilitres d'alcool à 90 degrés, on fait tiédir au bain-marie jusqu'à une température de 60 degrés environ. On ajoute alors 30 grammes de savon de Marseille râpé et bien sec, puis 2 grammes de gomme laque. On remue pour activer la dissolution, ce qui demande peu de temps; on obtient alors une pâte qu'on laisse refroidir et qu'on peut mettre en boîtes, découper de diverses façons, etc. Pour l'usage, il suffit de présenter une allumette. Il est certain que l'alcool ainsi employé peut rendre des services, parce qu'il devient d'un transport facile; mais la même quantité tient nécessairement plus de place qu'à l'état liquide; le pouvoir calorifique est aussi un peu diminué. On a de la même façon employé le pétrole aux États-Unis pour le chauffage des locomotives.

* * *

Il y a plus de dix ans que M. de Chardonnet travaille la question de la soie artificielle. A l'Exposition de 1889, il avait déjà installé une petite usine en miniature; mais depuis cette époque son industrie a fait de grands progrès ; une importante usine, qui fonctionne près de Besançon, fabrique environ 1 000 kilogrammes de soie par semaine. Cette industrie tend à s'étendre de plus en plus en France et à l'étranger, surtout depuis que l'inventeur a trouvé le moyen de rendre son produit aussi peu combustible que l'étoffe ordinaire. Cette soie, à base de collodion, était, dans les premiers temps, assez inflammable; aujourd'hui, on peut l'employer à la confection des vêtements sans aucun danger. En principe, le mélange employé se compose de fulmi-coton dissous dans l'éther et l'alcool à raison de 5 pour 100; on ajoute 2 centimètres cubes d'une solution au dixième de perchlorure de fer et 1 centimètre cube d'une solution d'acide tannique. La liqueur s'écoule par un petit tube de verre dont l'extrémité a 1/10e de millimètre de diamètre; cet écoulement se fait au sein d'une cuve contenant de l'eau acidulée et

la veine fluide prend immédiatement la consistance d'un fil qu'on sèche et qu'on enroule sur une bobine. Comme nous l'avons dit, de très importants perfectionnements mettent actuellement la soie artificielle en concurrence sérieuse avec la soie animale et, sous ce rapport, l'Exposition prochaine nous réserve une surprise.

* * *

L'Allemagne a inauguré, à la fin de l'an dernier, le canal qui relie le bassin houiller de Westphalie à la mer du Nord et qui, dans une certaine mesure, permettra de soutenir la concurrence des charbons anglais. Il y a sur ce canal, à Henrichenburg, un appareil très important, qui mérite d'être signalé : c'est un ascenseur pour bateaux. On dira peut-être que des écluses eussent été plus simples ; mais il y a plusieurs raisons qui peuvent faire préférer l'ascenseur. En premier lieu, pour la même différence de niveau d'eau (qui est ici de 14 mètres), il faudrait un assez grand nombre d'écluses, et il y aurait par suite perte de temps considérable ; ensuite chaque écluse consomme un assez grand volume d'eau, et les biefs d'alimentation des canaux ne sont pas toujours suffisants. C'était le cas ici, comme du reste sur quelques autres canaux, où des ascenseurs ont été installés, aux Fontinettes notamment, près de Saint-Omer.

En principe, l'ascenseur à bateaux est un grand réservoir d'eau, ou sas, qui peut passer alternativement du niveau du bief inférieur au niveau du bief supérieur, et réciproquement, après que le bateau y est entré. Différents systèmes ont été imaginés pour mettre facilement de pareilles masses en mouvement : dans les uns, on a employé le principe de la presse hydraulique ; dans d'autres, on a fait une sorte de balance avec deux sas équilibrés. Ici, on s'est servi de flotteurs (fig. 7) constitués par cinq gros cylindres de tôle A hermétiquement clos, qui plongent dans des puits pleins d'eau, et dont la tête supporte le sas H. Celui-ci est destiné à recevoir des bateaux de 600 tonnes ; il a 70 mètres de long sur 10 de large et $2^m,50$ de profondeur. Pour le faire passer du niveau du bief supérieur B au niveau du bief inférieur F, il suffit d'une force très faible. Les flotteurs sont, en effet, calculés de façon que leur force ascensionnelle soit juste égale au poids du sas. Dans ces conditions, un système de vis CC, agissant aux quatre coins et mues simultanément par un treuil placé en D, suffit à opérer le déplacement et assure en même temps le guidage, de façon à maintenir l'horizontalité du sas. Il est, du reste, facile de se passer de l'emploi des vis pendant la plus grande partie de la course, qui est, comme nous l'avons dit, de 14 mètres. Il suffit, s'il s'agit de la descente, de faire pénétrer un peu d'eau du bief supérieur dès que le sas est à quelques centimètres en dessous de lui ; il y a rapidement une surcharge suffisante pour assurer la descente complète. L'opération inverse peut se faire pour assurer l'ascension ; on laisse écouler un peu d'eau du sas dans le bief inférieur. On voit que la dépense d'eau peut être nulle, si l'on fait la manœuvre complètement avec les vis, et qu'elle est très faible dans le cas où l'on veut rendre la marche automatique.

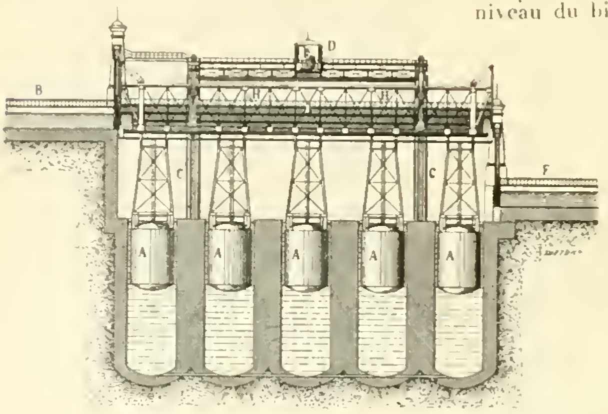


Fig. 7. — Ascenseur pour bateaux sur le canal de Dortmund à l'Ems.

Le sas H qui se met alternativement au niveau de chaque bief B ou F est équilibré sur les flotteurs A ; une force très faible suffit pour le déplacer. Le treuil D actionnant les vis C permet de le faire monter et descendre avec les bateaux qu'il renferme.

Il ne faut pas plus de dix minutes pour faire passer un bateau d'un bief à l'autre, tandis qu'il lui faudrait perdre deux heures pour franchir les écluses nécessitées par la différence de niveau, et la perte d'eau serait, en outre, très élevée.

G. Mareschal.

CHRONIQUE THÉATRALE

Théatre Antoine. — *La Gitane*, pièce en quatre actes, de M. Jean Richepin.

Un vieux savant maniaque, candidat à l'Institut, a entrepris, pour s'en faire ouvrir les portes, une longue et consciencieuse étude sur la vie et les mœurs des gitanos.

Pour se documenter aux meilleures sources, M. de Fondrilles (c'est le nom du savant) donne, dans un coin de son parc, l'hospitalité à une maringote traînant toute une famille de ces loqueteux de Bohème, composée de la grand'mère Hourgna, du petit-fils aîné Hourgno, le chef de la bande, de deux gamins, Pablo et José, et d'une jeune fille, l'héroïne de l'aventure, la jolie et étrange Rita, vraie fille d'enfer, à qui les taros ont prédit qu'elle serait un jour capitane.

Tous ces gueux, fiers comme Bragance, drapés dans leurs guenilles, pillent, volent et séduisent tour à tour. Rita est aimée à la folie par son cousin Hourgno, comme Carmen par don José; mais la gredine, plus ambitieuse qu'amoureuse, a juré de tourner la tête du comte Jacques de Moreuse, neveu du vieux Fondrilles, qui lui-même est sous le charme de cette ensorcelante jeune fille au teint de cuivre et au regard flambant comme braise.

Jacques est marié et père de famille, mais qu'importe! Mordu au cœur par cette passion, il est prêt à tout pour conquérir Rita. Il la presse dans ses bras et veut l'embrasser, mais la sorcière, d'un souple tour de reine, s'échappe et tombe dans les bras d'Hourgno. Celui-ci tire sa navaja de sa ceinture et veut en frapper le comte, mais Rita s'interpose : elle ordonne à Hourgno de jeter son arme; le gitano résiste, mais, sous la dureté du regard de Rita, il cède, courbe la tête, puis... retrouvant toute son audace, il se venge de sa soumission en plongeant la lame dans le flanc de celle qu'il aime. Celle-ci tombe évanouie. Hourgno s'enfuit dans la montagne. Jacques de Moreuse emporte comme un trophée le corps sanglant de la jeune fille, à laquelle il va faire donner sous son propre toit les soins que nécessite son état...

Pendant les premiers jours, Mme de Moreuse s'est, elle aussi, apitoyée sur le sort de l'enfant et elle a veillé à son chevet; mais, à mesure que la convalescence rendait ses forces à la malade, elle lui rendait aussi la sauvage perversité de ses instincts, et la jeune femme surprend l'intrigue qui se nouait sous son propre toit. Ses soupçons, vagues d'abord, ne tardent pas à se confirmer : bientôt le doute n'est plus possible et, dans une scène pathétique, elle met son mari en demeure de choisir entre la gitane et elle-même... Jacques de Moreuse a un retour de dignité : il avoue son crime, l'étrange séduction dont il a été en quelque sorte l'inconsciente victime; il tombe aux genoux de sa femme, implore son pardon et chasse la fille damnée de Bohème! Celle-ci, au comble de la rage, part, mais en jetant l'anathème sur la maison où, pour la première fois de sa vie, l'orgueil fou qui est le fond de sa nature vient de subir un tel affront...

La troupe s'est ralliée dans la montagne et, sous la conduite d'Hourgno, elle se dispose à gagner Grenade à petites journées; mais Rita a envoyé un émissaire à Jacques de Moreuse pour lui faire comprendre que s'il veut jamais se représenter devant Rita, il faut qu'il lui apporte la nouvelle de la mort de sa femme... Jacques a repoussé avec horreur cette proposition sauvage, mais il a retenu le nom de la ville vers laquelle Rita se dirige...

Nous retrouvons la troupe des gitanos à Grenade, dans une posada populaire. Les tarots avaient dit vrai, Rita est devenue étoile et capitane. Ses danses attirent un nombreux public qui lui fait fête, et, chaque soir, elle est couverte de fleurs et de bijoux que, dans son enthousiasme, la foule lui jette sur la scène... Mais, comme tous les oracles, celui-ci était énigmatique, et si Rita est bien devenue capitane, par contre Hourgno n'est pas capitan, c'est José, son frère, un gamin aux formes grêles, qui danse avec Rita et dont elle est folle... Hourgno, toujours jaloux, essaye en vain de lutter contre José, il a beau invoquer son titre de chef, José s'est émancipé. Les succès lui donnent de l'assurance et il envoie promener l'autorité de Hourgno. Rita l'encourage dans la résistance et, coquette, l'entoure de soins et d'attentions sous l'œil irrité et devant la rage impuissante de Hourgno. Elle n'a plus qu'un désir maintenant, se débarrasser de son jaloux. Vienne l'occasion, elle la saisira. Oh! si elle pouvait en même temps se venger de l'autre, du lâche, de ce Jacques de Moreuse qui ne l'a pas assez aimée pour lui sacrifier une rivale et venir la rejoindre! Le hasard sert

sa vengeance. Moreuse a tout quitté : plus affolé que jamais, il est venu, après avoir divorcé. Il se jette aux pieds de Rita, qui laisse tomber sur lui un regard féroce... Ses deux rancunes vont être servies du même coup. Elle excite Moreuse contre Hourgno et lui enjoint d'avoir avec ce dernier une « explication » définitive. Moreuse se précipite le revolver au poing à la recherche du gitane. Bientôt un coup de feu retentit, et Hourgno, la poitrine défoncée, vient expirer aux pieds de Rita, en annonçant que Moreuse a sa navaja plongée en plein cœur. Voilà la sauvageonne libre d'aimer à sa guise; elle saute, légère et joyeuse, par-dessus le corps de Hourgno et, au bras de José, elle se livre à un fandango échevelé, aux acclamations de la foule, dont on entend à la cantonade les trépignements et les bravos...

Tel est ce drame étrange, captivant et, par moments, d'une déconcertante férocité. On y trouve les qualités maîtresses de Richepin, sa force scénique, son style pittoresque et rythmique même en prose, et surtout la vie intense, personnelle qu'il sait insuffler à tous ses sujets, lesquels, fussent-ils même d'une originalité douteuse, semblent toujours bien à lui par indéniable droit de conquête...

L'interprétation malheureusement n'est pas à la hauteur de l'œuvre. A part Mme Marie Laurent qui a composé un personnage intéressant de vieille gitane astucieuse et fataliste, de Mme Suzanne Desprès qui, dans les quelques très courtes scènes que comporte son rôle, a su prouver son très beau et très sincère talent de comédienne, à part surtout M. de Max, tout à fait remarquable dans le personnage d'Hourgno, dont il a su, avec un art infini des nuances, éviter la dangereuse et facile monotonie, je ne vois pas grand'chose à dire du reste de l'interprétation, sauf pour Mlle Mellot qui a été insupportable et épileptique du commencement à la fin...

La pièce est supérieurement montée avec une mise en scène d'une vérité qui fait grand honneur à Antoine, et d'une poésie où se manifeste certainement l'influence de Richepin...

* * *

Comédie-Française. — Débuts de Mlle Geniat dans Henriette des *Femmes savantes*, et de M. Dessonnes dans Perdiccan de *On ne badine pas avec l'amour*.

En supposant que l'an 1900 serait creux pour l'art dramatique, je ne m'étais pas trompé, car les quelques premières qui ont marqué janvier et février ne sont pas d'une importance telle qu'elles éclipsent, à leur profit, l'attention... Il en reste assez pour suivre les débuts des jeunes lauréats du Conservatoire, et ceux de Mlle Geniat dans Henriette des *Femmes savantes*, et de M. Dessonnes dans Perdiccan de *On ne badine pas avec l'amour*, ont été, faute de mieux, des solennités!... Mlle Geniat est une charmante artiste pleine de qualités qui, je le crains bien, sera une victime de l'enseignement du Conservatoire...

Je n'ai pas la prétention de morigéner cet enseignement, lequel, tout imparfait qu'il soit, est cependant encore le meilleur qu'on puisse recevoir avant d'aborder avec ses propres forces la redoutable carrière dramatique; mais je ne puis pas ne pas lui chercher une légère querelle quand je constate les résultats obtenus... Voilà une jeune fille pleine de bonne volonté et douée des qualités qui, pour n'être pas transcendantes, n'en ont pas moins leur valeur. Le Conservatoire la reçoit, la couve, la modèle à son gré, et nous la rend au bout de deux ou trois ans pourvue, semble-t-il, de tout ce qu'il est susceptible de lui enseigner : et *ce tout*, c'est le personnage d'Henriette des *Femmes savantes*, tel que Mlle Geniat nous l'a donné! Franchement, c'est un peu maigre...

Je sais bien qu'on s'efforce de lutter contre l'accusation si facile de routine qu'on est toujours enclin à porter contre le Conservatoire; mais il ne faut pas que la peur d'un mal fasse tomber dans un pire et que, sous prétexte de moderniser Molière, on l'interprète comme du Meilhac ou du Gondinet. C'est pourtant ce qu'a fait Mlle Géniat et je n'imagine pas qu'elle ait, d'elle-même, inventé cette fantaisiste interprétation.

Il en est de même de la prose de Musset, encore que la « modernisation » serait, elle, un péché véniel. Mais c'est égal! Musset, ne nous y trompons pas, date déjà : il a une époque; cette époque avait son style et ce style avait sa manière, qu'il ne faut pas négliger... Le trop moderniser serait déjà faire un contresens. Et M. Dessonnes, qui, je me hâte de le reconnaître, a fait une tentative des plus louables et qui fait bien augurer de l'avenir, devra s'inspirer de ces vérités immarcessibles.

Puisque je suis à la Comédie-Française, je ne veux pas la quitter sans avoir félicité Mlle Brandès de sa remarquable interprétation de Dona Clorinde, de *l'Aventurière*, à laquelle elle a su donner un relief que nous n'avions pas retrouvé depuis l'interprétation qu'en firent jadis Mme Favart succédant à Mme Arnould-Plessis qui l'avait créé, et Mme Croizette, succédant, je crois, à Mme Favart dans cet emploi.

***

Odéon. — *Les Fourchambault*, comédie d'Emile Augier.

On l'appela jadis le chant du Cygne, parce que le vieux maître résolut de ne plus rien écrire après cette œuvre qui résume en effet assez bien sa manière avec tous ses défauts et la majeure partie de ses qualités.

Lors de son apparition à la Comédie-Française, en 1878, ce fut un véritable triomphe. La salle entière était debout, acclamant, faisant relever dix fois le rideau, et confondant auteur, œuvre et interprètes dans une même ovation!

Il faut en rabattre, aujourd'hui. L'ouvrage est d'une honnête moyenne, rien de moins, rien de plus. Grâce à Dieu, il n'est pas en vers, c'est toujours cela de gagné, mais la lumière crue de la prose fait souvent mieux voir la fausseté conventionnelle des caractères, qui seraient et qui sont inadmissibles aujourd'hui... De la farce dramatique, parbleu, il y en a... à la mode antique, celle de Ponsard et de Feuillet; il y a aussi des mots comme le célèbre: Efface, que dit Bernard à son frère, lorsque celui-ci l'a souffleté et apprend que Bernard est le fils du même père; il y a aussi des couplets joliment et ingénieusement tournés, comme celui où Bernard et Marie Letellier se font mutuellement l'aveu de leur amour qu'ils gardaient timidement secret, en donnant à la jeune fille de bons conseils pour son mariage avec un brave garçon qui l'adore et qu'elle ne demanderait pas mieux que d'épouser, s'il n'y avait à lutter contre certains préjugés de famille. Mais à côté de tout cela, il y a des longueurs, des invraisemblances et surtout des vieilleries qui font des *Fourchambault* une œuvre déjà fossile, comme beaucoup des pièces d'Augier, du reste, à quelques exceptions près, comme *le Gendre de M. Poirier*, qui est un immortel chef-d'œuvre.



Cl. Mairet. — Marie Letellier. Mlle Sorel — Mme Bernard. Mme Grumbach — Mme Fourchambault. Mme Marie Magnier — Blanche. Mme Regnier

Les Fourchambault. — Deuxième acte.

Le public de l'Odéon a fait fête à la reprise des *Fourchambault* qui sert d'acheminement — tout chemin mène à Rome — à la grande première annoncée: *la Guerre en dentelles*, de M. Georges d'Esparbès, qui sera le *great event* de la saison.

M[illegible]

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

Voici, tout d'abord, les nouveaux timbres d'Allemagne, dont la couleur est aussi défectueuse que la gravure.

Nous avons déjà vu le 10 pf. rose, 20 bleu, 30 noir et orange, 40 noir et rose, 50 noir et grenat, 80 noir et cerise sur jaune, au type « Germania »; les autres suivront sous peu.

L'Autriche, elle, a lancé de suite l'émission complète, toujours dans les teintes un peu effacées de la précédente et relevées seulement par les chiffres noirs des angles. Notons : 1 heller, violet; 2 gris, 3 brun, 5 vert, 6 orange, absolument semblables d'ailleurs, sauf la monnaie « heller » qui remplace le « kreuzer »; puis 10 rose, 20 mauve, 25 bleu, 40 vert pâle, 50 bleu et 60 brun, type légèrement modifié; — 1 kron rose, 2 gris, 4 vert pâle, exactement du même type que les anciens *gulden*.

Enfin, pour les timbres de journaux et imprimés, les Autrichiens restent fidèles à Mercure, mais nous gratifient d'une assez jolie vignette; 2 heller bleu, 6 jaune et 10 brun.

Nous ajouterons que les timbres-taxe pour journaux ont disparu.

La Bavière, qui a réussi encore cette fois victorieusement à sauver son autonomie postale, complète sa série en cours par les nouvelles valeurs adoptées par l'Empire, 40 pf. jaune et 80 pfennig.

En Espagne, le 2 centimos devient noir et le 20 centimos orange.

Nous n'avons pas encore vu les nouveaux timbres anglais aux couleurs de l'Union postale, soit 1/2 penny, 1 penny et 2 1/2 pence; on a, sans doute, autre chose à penser en ce moment de l'autre côté du détroit.

On a, enfin, le 4 cents de Bornéo; les beaux jours des timbres provisoires surchargés sont finis. Il représente un orang-outang grimpant sur un arbre, vert et noir.













De Ceylan aussi, le 4 cents définitif nous apporte, en couleur jaune orange, analogue au premier timbre de Malte, la figure de plus en plus rajeunie (où cela s'arrêtera-t-il ?) de la reine Victoria; le 3 cents, de brun et vert, devient seulement vert foncé. Mentionnons les nouveaux bureaux russes de Chine, avec une surcharge que les caractères rendent originale.

En attendant les nouveaux timbres à l'effigie de la jeune reine qui n'étaient sans doute pas prêts, les Indes néerlandaises ont surchargé les 10, 12 1/2, 15, 20, 25 et 50 cents et le 2 1/2 g. de la métropole, sans changer les valeurs, et avec la mention *Ned. Indie.*

Le timbre de 5 francs, colonies, lilas, est paru pour Madagascar, et le 5 centimes vert jaune au Sénégal.

Nous publions quelques types de la série commémorative brésilienne; mal lithographiés, bien qu'originaux, ils ne donnent pas une haute idée de l'industrie locale et ne doivent être valables que pendant les mois de janvier et février 1900 : il y a le 100 rouge, découverte du Brésil; 200 vert, l'indépendance; 500 bleu, abolition de l'esclavage et 700 vert, avènement de la République.

A Curaçao, on a surchargé, comme aux Indes néerlandaises, deux timbres, 25 sur 25 c. rose, et 1 1/2 g. sur le 2 1/2 gris. De même à Surinam pour les 50 c., 1 et 1/2 g.

La République dominicaine complète ses petites horreurs commémoratives par un 2 c. rouge, oblong, et un 10 c. orange rectangulaire.

Le Honduras britannique émet, suivant le type des Seychelles, 50 c., 1, 2 et 5 dollars, en vert et couleur.

La Martinique a reçu le 5 c. colonies, vert jaune.

Aux îles Carolines, sont parvenus les timbres allemands portant « Karolinen Inseln »; de même aux Mariannes « Marianen Inseln ».

Jean Repaire.

LA MUSIQUE

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *Les Saltimbanques*, opéra comique en trois actes et quatre tableaux, de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Louis Ganne.

Est-ce réellement un opéra comique ? Non. Une opérette, alors ? Non plus. C'est un prétexte à spectacle, prétexte d'autant plus heureux que la musique de M. L. Ganne est des mieux venues. Du poème, on n'en peut trop rien dire, sinon qu'il fait très adroitement de fréquents emprunts à ceux de *Paillasse* et de *Mignon*, emprunts qu'il modifie en ce sens que ce qui est dramatique ici devient, là, hilarant. Le Jarno de M. Ordonneau, Malicorne, est tout aussi brutal que celui de l'Opéra-Comique. Il maltraite quelque peu cette pauvre Suzon, doublement aimée par Wilhem Meister et Canio, qui, à la Gaîté, se nomment André de Langeac et Paillasse. Inutile d'ajouter que, tout comme dans l'opéra comique de J. Barbier, dont l'immortelle musique fut écrite par Ambroise Thomas, Suzon chante au dernier acte une chanson enfantine qui la fait reconnaître de ses parents, auxquels elle avait été ravie dès la fleur de l'âge.

Ne chicanons pas trop le sujet et occupons-nous surtout de l'œuvre musicale, qui est des mieux réussies. Qui ne connaît M. Louis Ganne, l'heureux auteur de tant de chansons, de tant de mélodies populaires, comme *le Père la Victoire, la Czarine, la Marche lorraine?*

Suzanne. M

Suzanne.
Mme Jeanne Saulier — Malicorne. M. Vauthier. — André. M. Etienne Perrin.

Les Saltimbanques. — Premier acte.

Jusqu'à ce jour, on ne soupçonnait point en lui l'homme de théâtre qui vient de se révéler triomphalement. La souplesse de son talent, la variété de son inspiration vont de la mélodie gracieuse



aux rythmes les plus entraînants de cette belle valse, bissée quotidiennement, et dont la gradation mélodique est d'un effet irrésistible :



On retrouve l'empreinte de ce que nous connaissions de son talent jusqu'à ce jour dans les crânes petits couplets militaires que nous donnons *in extenso*. M. L. Ganne, qui est un chef d'orchestre émérite, conduisit, pendant les premières représentations, avec sa maestria habituelle, l'excellent orchestre de la Gaîté. Quant à l'interprétation avec M. L. Fugère (Paillasse) et Perrin (André de Langeac), M[lles] Jeanne Saulier (Suzon) et Lise Berty (Marion), elle est des plus parfaites.

* * *

Théatre national de l'Opéra-Comique. — *Louise*, roman musical en quatre actes et cinq tableaux : paroles et musique de M. Gustave Charpentier.

On ne pourra certainement pas accuser M. Carré de manquer d'éclectisme. Après maintes reprises du répertoire vieux jeu, après les féeries du *Cygne* et de *Cendrillon*, les paysanneries de *Javotte*, voici les tableaux impressionnistes et modernes de la *Louise*, de M. G. Charpentier, le poète musicien montmartrois, l'auteur des inoubliables pages de *la Vie du Poète*, l'auteur de cette *Muse*, où les cris de Paris, symphonisés, se marient étrangement avec les visions d'un néo-idéalisme dont la vierge future, sacrée par son quotidien labeur, est l'ouvrière au front auréolé de peines, de souffrances et d'espoir. Comme toutes les œuvres par trop prônées avant leur apparition, pour ceux qui n'ont ni le fanatisme de la camaraderie, dont les cris et les applaudissements de quelques-uns font du bruit comme s'ils étaient une foule, ni l'engouement irrésistible pour un art fait de violence où le banal fait divers est élevé à la hauteur d'une épopée, *Louise* n'est qu'une déception. En effet, dans cette œuvre, M. G. Charpentier ne nous a rien donné que nous ne connaissions déjà de lui. C'est *la Vie du Poète*, c'est *la Muse* qui s'y retrouvent presque textuellement.

Entre nous, il abuse un peu trop des chand's d'habits, de la verduresse, de la tendresse, du mouron pour les p'tits oiseaux et autres cris de Paris très intéressants à consulter dans une anthologie, mais fatigants à la fin, lorsqu'ils obsèdent une action théâtrale, qui, comme je le disais, n'est même pas un fait divers, mais une banalité quotidienne.

Tout là-haut, sur la butte Montmartre, de fenêtre à fenêtre, Louise (M[lle] Rioton) fait la causette avec son galant voisin, Julien (M. Maréchal) ; ils s'aiment, et, si les parents ne s'y opposaient formellement, ils se marieraient. Au deuxième acte, premier tableau, après avoir refusé de suivre Julien, qui veut l'entraîner, Louise entre à l'atelier de couture où elle travaille quotidiennement. Elle s'empressera d'en sortir, au deuxième tableau, lorsque Julien, s'accompagnant d'une guitare, viendra dans la cour lui chanter une sérénade. Au troisième acte, après avoir quitté ses parents, Louise et Julien vivent ensemble dans une maisonnette. Ils sont heureux de leur libre amour. Avec beaucoup de tapage, une bande de bohèmes vient offrir à Louise la chimérique couronne de muse de Paris.

Venant chercher sa fille, que réclame le père gravement malade, la fête est troublée par la mère (M[me] Deschamps-Jehin). Au quatrième acte, auprès de son père (M. Fugère), Louise s'ennuie. Affolée par cette vie de plaisirs faciles qu'elle n'a fait qu'entrevoir, elle s'enfuit, alors que son père, bien douloureusement éploré, montre avec rage le poing à Paris, à la ville dont le piédestal de l'idole nouvelle est fait des débris de celle de la veille.

M. G. Charpentier a voulu faire du Zola musical. A-t-il réussi ? Non. Passé les fortifications — que dis-je ? — les ponts même, *Louise* manquera absolument d'intérêt. C'est une œuvre par trop locale, conçue et échafaudée avec une rare maîtrise, mais non avec génie, car il ne faut pas confondre les audaces du génie avec les témérités d'une extravagance voulue.

La littérature ne serait-elle pas, et de beaucoup, supérieure à la musique ? Je finis par le croire. Cet art est d'une sentimentalité si frêle, si conventionnelle, d'un certain idéalisme si obligatoire que, aux prises avec les grandes conceptions, ses ailes se brisent, et il échoue en les trahissant.

Chez tout musicien-poète, l'épanouissement de la musique, qui est et doit être le coloris de l'idée, est sacrifié au développement du sujet littéraire. *Fervaal* en fut déjà un exemple, et *Louise* en est une preuve d'autant plus tangible que, sans musique et à l'Ambigu, cette œuvre sera la même, c'est-à-dire mélodramatiquement vide et immorale — d'une immoralité si criante qu'il ne me convient point d'en souligner ici les profondes erreurs sociales et psychologiques.

On finira vraiment par croire que l'hori-

zon esthétique de M. G. Charpentier — et ce serait bien regrettable — ne veut pas dépasser les limites du XVIIIe arrondissement.

Cette œuvre, toute de surface, ne veut rien dire au fond. On n'y saurait trouver une pensée, une thèse, une idée. Pareille aux palais d'une exposition, c'est le carton-pâte de l'art. Au moindre examen, on constate que c'est superficiel, que ça ne tient pas debout, que c'est creux.

Malgré son habileté d'orchestration théâtrale et symphonique, science ardue qui demande de l'étude et du goût, mais dont il a réédité les mêmes effets pour la troisième fois, puisque nous les avons déjà entendus avec *la Vie du poète* et *la Muse*, le vrai triomphe n'est pas pour l'auteur.

C'est grâce à l'éblouissante et fantasmagorique mise en scène de M. Carré, où le réalisme ne submerge point l'art, mais, au contraire, le seconde avec un goût irréprochable, que *Louise*, qui, avec feu Carvalho, lequel n'était pas prodigue de mise en scène, n'aurait pas eu plus de trois représentations, ira facilement à la centième. L'orchestre, les artistes, comme toujours, se sont surpassés; mais M. Fugère, dans le rôle du père, a été tout simplement remarquable.

* * *

En entendant au théâtre des Bouffes-Parisiens la reprise de la charmante opérette de feu Bernicat, *Français les bas bleus*, qui a retrouvé son succès habituel, je faisais cette regrettable constatation. Aujourd'hui, il n'y a vraiment plus de chanteuses d'opérette comme il y en eut du temps de Mmes Judic, Théo, Aussourd, Nixau, c'est-à-dire de jolies voix dirigées avec un talent fait de grâce et de charme. Nous n'avons plus — est-ce un mal? est-ce un bien? c'est en tout cas un signe irréfutable de l'évolution théâtrale imposée par les petites revues rosses et d'actualité — que des diseuses ou des excentriques, c'est-à-dire des talents pleins d'amusants défauts.

Dans le rôle de François créé par M. Bouvet, M. Jean Périer s'est affirmé une fois de plus agréable chanteur et comédien élégant. Mais que n'avait-il, pour lui donner réplique dans ce joli duo :

Espé-rance en d'heureux jours

une émule de la gracieuse créatrice du rôle de Fanchon? J'ai nommé Mlle Jeanne Andrée.

* * *

Continuant une louable tradition artistique, la direction du théâtre des Arts de Rouen prodigue, avec succès, ses nombreux et très intéressants essais de décentralisation artistique. Avant *Siegfried* de Richard Wagner qu'ils auront eu l'honneur d'interpréter pour la première fois, en France, les artistes du théâtre des Arts de Rouen ont créé avec succès l'opéra en trois actes de M. Frédéric Le Rey, *Thi-Teu*. Dans cette œuvre très intéressante par elle-même, la recherche de l'exotisme a souvent été couronnée de succès.



* * *

Pour *le Messie* de Haendel (1685-1759), M. Eugène d'Harcourt ne s'est pas contenté de faire une nouvelle traduction française fort intéressante et surtout très musicale. Il a dirigé à l'église Saint-Eustache une masse de trois cents musiciens et choristes qui, sous sa fougueuse impulsion artistique, a remarquablement interprété ces belles pages classiques. Avec Mlle E. Blanc, qui prodigua son talent dans la si difficile partie de soprano solo, il convient de citer M. Nivette, un très vaillant artiste dont la superbe voix de basse s'étendit, avec ampleur, dans ce merveilleux récit :



Cette exécution du *Messie* à Saint-Eustache était la première séance d'une série de grandes auditions de musique sacrée, qui, données sous les voûtes de Saint-Eustache, vont faire revivre bien des pages ignorées, méconnues ou inédites.

Guillaume Danvers.

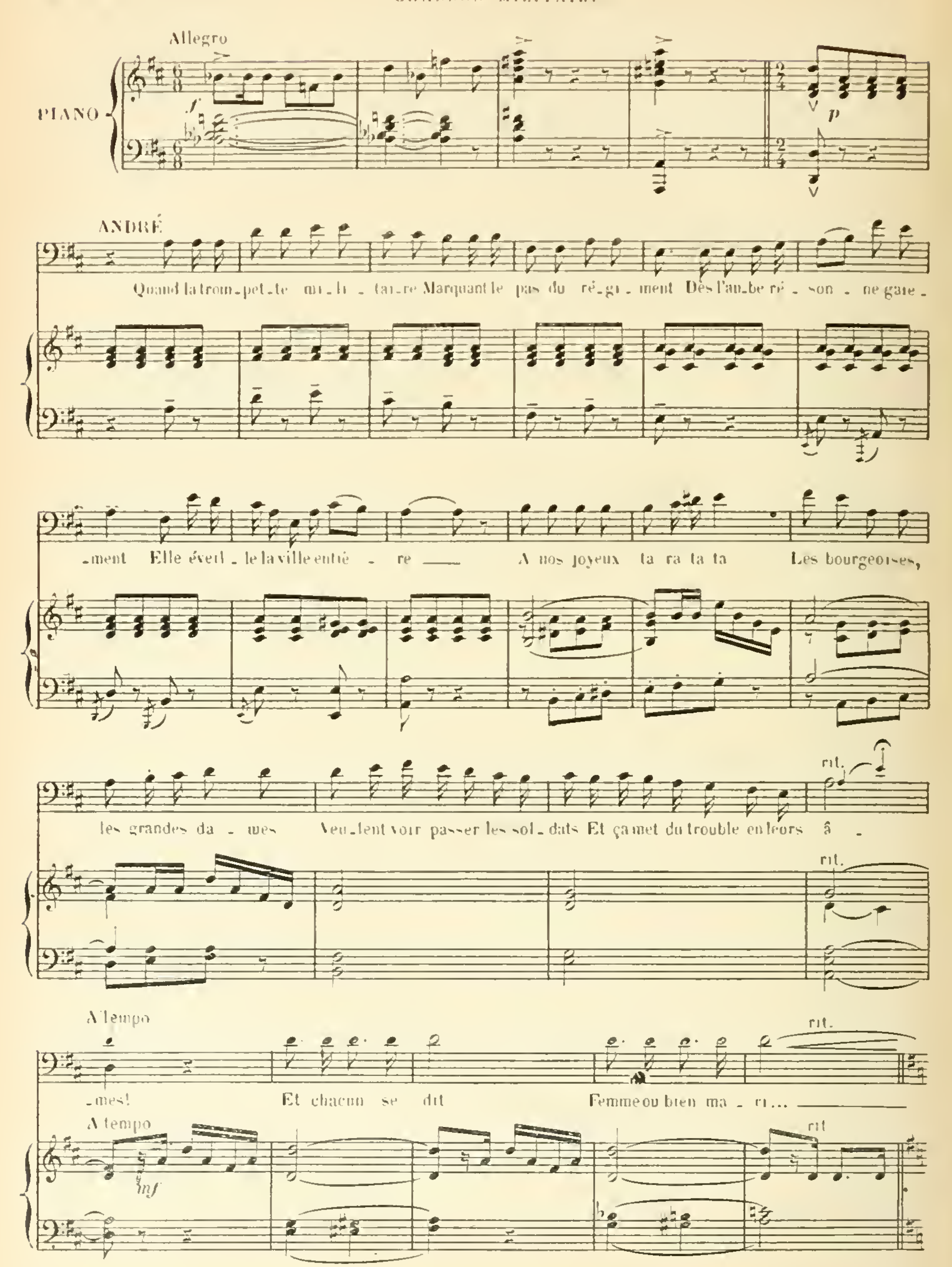
Paroles de Maurice ORDONNEAU

LES SALTIMBANQUES

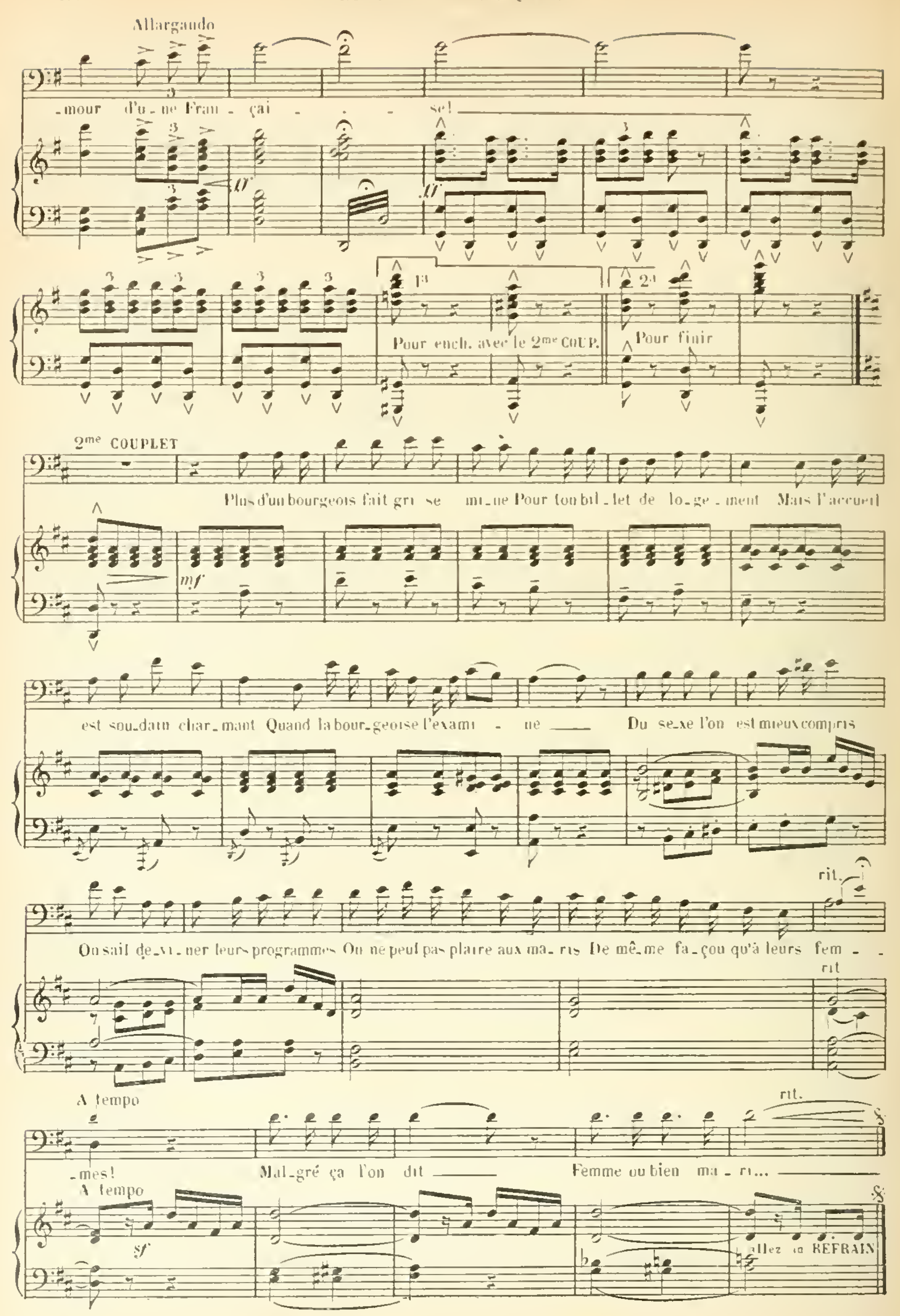
Opéra comique en trois actes et quatre tableaux

CHANSON MILITAIRE

Musique de L. GANNE




REFRAIN
Va, gentil sol_dat Joy_eux par é_tat Tu es du pa_ys
A tempo
l'es_pé_ran_ce Va droit au com_bat, dis-toi, Là-bas,
qu'un cœur bat pour toi: Le cœur de la Fran_ce!
CHŒUR
Va, gentil sol_dat
Joy_eux par é_tat Pense au mi_lieu de la four_nai_se
Qu'à ton re_tour T'at_tend l'a_mour
rit.


Allargando
_mour d'u_ne Fran_çai_ _ _ _se!
ff
1a
Pour ench. avec le 2me COUP.
2a
Pour finir
2me COUPLET
Plus d'un bourgeois fait gri_se mi_ne Pour ton bil_let de lo_ge_ment Mais l'accueil est sou_dain char_mant Quand la bour_geoise l'exami_ _ ne Du se_xe l'on est mieux compris On sait de_vi_ner leurs programmes On ne peut pas plaire aux ma_ris De mê_me fa_çon qu'à leurs fem_ _ _mes!
mf
rit.
A tempo
Mal_gré ça l'on dit Femme ou bien ma_ri...
sf
allez au REFRAIN

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Le 28 décembre dernier, des soldats français ont occupé le Ksar-el-Kébir, le *Ksour*, ou village, le plus important de l'oasis d'In-Salah, au centre du Sahara...

Le 1er février dernier, M. Laferrière, gouverneur général de l'Algérie, inaugurait le chemin de fer d'Aïn-Sefra à Djenien-bou-Rezg, à 539 kilomètres de la mer, à l'entrée de cette vallée de l'Oued-Zousfana, qui mène par la vallée de l'Oued-Saoura au Touat et à In-Salah...

Ainsi le Sahara redevient à la mode. Non que ses charmes propres soient pour rien dans ce renouveau de faveur; mais ces énormes espaces désormais sont le vestibule entre l'Afrique française du nord, celle de l'ouest, celle du centre, et rien de ce qui s'y passe ne peut nous être étranger. Parlons donc de nos progrès récents et revenons sur cette question du Touat, que nous définîmes ici même brièvement (février 1899).

* * *

De la Méditerranée à Tombouctou, la distance peut être évaluée, en ligne droite, à 2500 kilomètres. A mi-chemin, la carte est tachée d'une longue série de noms pressés, disposés en demi-cercle, et qui marquent les seules oasis qui coupent la route de la Méditerranée à Tombouctou: le Touat. Le Touat est proprement la partie centrale d'une ligne d'oasis, longue de plus de 300 kilomètres, et qui se continue au nord-ouest par le Gourara, au sud-est par le Tidikelt, où est In-Salah. Mais ce nom désigne communément l'ensemble des oasis.

L'Egypte, disait si justement Hérodote, est un don du Nil. On pourrait, avec non moins de justesse, avancer que le Touat est un don de l'oued Saoura. On sait ce que sont les oued du Sahara, ces étranges vallées dont les eaux courantes coulent sous la surface du sol et ne se révèlent que fort exceptionnellement, à la suite d'orages courts et terribles. L'oued Saoura se forme, sur les confins du Maroc et du Sahara algérien, de l'oued Guir, qui naît sur les hautes montagnes du Maroc central, et de l'oued Zousfana, qui naît, au sud-ouest de Djenien-bou-Rezg, dans la région de Figuig. Lors des grandes crues — chaque quinze ou vingt ans — il coule à ciel ouvert jusqu'aux oasis les plus méridionales du Touat. Il est grossi, sans doute (on connaît si mal l'hydrographie souterraine du Sahara), par les eaux des oued qui se forment, sur les flancs du Djebel-Amour, dans le Sahara oranais: oued Namous, oued Khébiz, oued Segueur. Ces eaux traversent, du nord au sud, à travers d'étroits défilés, le plateau rocailleux de la sinistre Hammada, filtrent ensuite sous les sables du Grand-Erg, s'accumulent contre les pentes septentrionales du plateau du Tadmaït, puis s'infléchissent vers le sud-ouest. Elles forment alors, sans doute, l'oued Megaiden, dont la vallée est riche en puits et aboutit aux palmeraies du Gourara; plus loin encore, c'est l'oued Messaoud. Quant au Tidikelt, situé plus à l'est, au pied même du Tadmaït, il reçoit ses eaux des pentes méridionales de ce plateau et aussi, sans doute, du sud (hauteurs de l'Aïtok).

Il ne convient pas, surtout quand on parle du Sahara, de remonter au déluge. Donc disons bien vite que les Mélano-Gétules, les Garamantes, peuplades que connaissaient les Romains, devaient habiter quelque part vers le Touat, et arrivons à la période islamique. Aux Berbères qui habitaient les oasis vinrent se joindre, le plus souvent pour les dominer, des Arabes. Ce fut alors pour cette région, s'il faut en croire l'historien Ibn-Khaldoun, une période de paix prospère; le seul Touat comptait deux cents ksours, et ses rois allaient vêtus d'or et de soie. Mais, dès les xive et xve siècles, l'ambition turbulente des sultans du Maroc vient ruiner cette prospérité. Ces sultans, dix fois, en 1510, en 1588, en 1662, en 1808, durent conquérir les oasis et, dix fois, le vent de la razzia passé, les oasis redevinrent indépendantes. Depuis 1808, les sultans avaient paru renoncer à leurs projets séculaires sur le Sahara central; même, en 1845, ils avaient paru, en signant avec nous le traité de Lalla-Marnia, les avoir oubliés: pourquoi fallut-il que la politique française, par ses faiblesses et ses imprudences, aiguillonnât un jour leur ambition?

Ce fut en 1845 que nous eûmes à résoudre notre première « question » saharienne. Nous venions de battre le Maroc sur les bords de l'Isly. Il s'agissait de fixer, entre cet empire et notre jeune Algérie, une frontière durable. Jusqu'où pousser, vers le sud, cette frontière? Etait-il utile de partager, selon les expressions du traité lui-même, « ces terres qui ne se labourent pas..., ces pays où il n'y a pas d'eau et qui sont inhabitables »? Les négociateurs ne le pensèrent pas. Ils se bornèrent à fixer, à partir de la baie de la Moulouya, une ligne de démarca-

tion, longue d'une centaine de kilomètres. Au sud, les confins étaient indivis. De plus, le Maroc nous autorisait formellement (art. 3, 4, 5) « à pénétrer sur son territoire, pour y poursuivre nos sujets rebelles, ou ceux qui leur donnaient asile ». Et le Touat, situé incontestablement à l'est du méridien de la frontière délimitée, qu'en disait le traité? Quelles réserves, relatives à ces oasis, avaient été stipulées par le Maroc? Sur ce point, le traité était muet. Et, en fait, après 1848, le maréchal Bandon tente de nouer des relations avec le Sahara algérien; en 1859, Duveyrier, qui n'avait alors que dix-neuf ans, pénètre jusqu'à El-Goléa; en 1861, le commandant Colomieu conduit une colonne à Ouargla, sans que le Maroc fasse entendre une protestation. Bien plus, en 1870, le général de Wimpffen s'avance au sud-ouest, au delà de Figuig, au delà d'Igli, jusque sur l'oued Guir, et, en 1873, le général de Galliffet pousse nos armes jusqu'à El-Goléa! Le Sahara s'ouvrait librement devant nous.

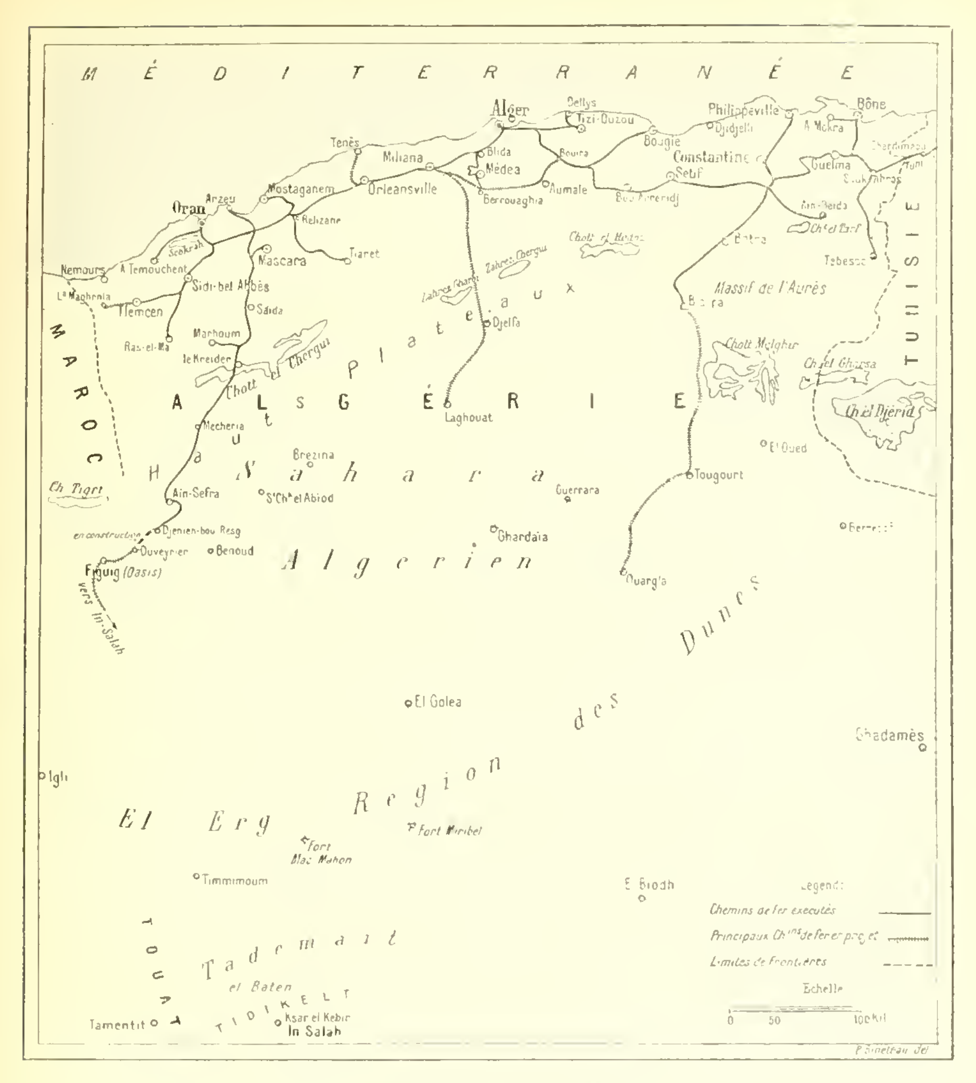
L'insurrection des Oulad-Sidi-Cheikh, l'abandon effectif du *droit de suite* en pays marocain, notre longanimité excessive devant les empiétements du sultan : telles furent les causes qui arrêtèrent notre essor et retardèrent de vingt-cinq ans notre apparition dans le Touat.

Le 14 février 1881, Flatters et ses compagnons étaient massacrés par les Touareg. La France était trop occupée à écraser l'insurrection des Oulad-Sidi-Cheikh, pour songer à venger la mort de ses fils. Cependant des chefs d'In-Salah, compromis dans l'affaire et redoutant cette vengeance, invoquèrent la protection du sultan du Maroc : désormais, grâce à ces chefs coupables, il y avait au Touat *un parti marocain*. Les indigènes des oasis ont été de tout temps divisés en deux partis, en deux çofs : les Sefian, les Ihammed. Les Sefian étant pour le Maroc, les Ihammed affichèrent leur amour pour l'indépendance; plus tard, par réaction contre les progrès de l'influence marocaine, ils devaient incliner vers les intérêts de la France. En 1883-1884, après que nous eûmes annexé le Mzab, les relations entre la cour de Fez et le Touat devinrent plus intimes, et l'agitation se propagea au milieu des oasis. Le chef de poste d'Ouargla demanda des instructions : « Il faut, répondit le gouvernement français, pour réserver tout l'avenir en évitant toute complication présente, se borner à n'entretenir aucun rapport direct avec les chefs des djemaa (municipalités) du Tidikelt ou du Touat. » Le ministère ne voulait pas de complication : le sultan n'avait plus qu'à pousser son avantage.

Il commença par installer à Figuig un caïd, qui devait travailler à répandre son influence dans le sud-ouest. Peu après, le lieutenant Palat était assassiné dans l'oued Allissès, à trois journées de marche d'In-Salah (1886). Ce nouveau crime resta impuni. Des représentants de Mouley purent librement, en 1888 et 1889, parcourir les oasis. En 1891, nous nous décidons enfin à occuper définitivement El-Goléa. Aussitôt nos rivaux envoient à Timmimoum, au centre même du Gourara, des agitateurs qu'appuient cinquante cavaliers. Nous protestons. Il était bien temps! Savez-vous ce que répond le sultan? Que le Touat doit lui appartenir, parce que... ce pays, *sur des cartes allemandes*, est situé dans les limites de son empire! Le bon apôtre! Ce qu'il voulait, il le montra bien l'année suivante, lorsqu'il désigna et investit, parmi des envoyés du Gourara et du Touat méridional, six caïds, lorsqu'il envoya vers l'officier français qui construisait, au sud-est d'El-Goléa, le bordj (poste fortifié) d'Hassi-Inifel, un émissaire avec ordre de faire cesser les travaux. On devine l'accueil que reçut l'émissaire. Enfin le sultan se décida à intervenir personnellement. Il se rendit dans le Tafilalet, berceau de sa famille, et la colonne qu'il envoya opérer dans l'oued Guir sembla être l'avant-garde de son armée, en marche vers le Touat (1893).

L'incident de Melilla, le conflit avec l'Espagne le rappelèrent vers le nord : les circonstances nous servaient. Ce nous fut un avertissement qui, par bonheur, fut entendu. Dès lors, en effet, nous reprenons la marche vers le sud.

A la fin de 1893, Foureau lève l'itinéraire El Goléa-Hassi Chebaba-Hassi el Mongar, et s'avance ainsi jusqu'à 75 kilomètres nord-est d'In-Salah. En 1894, l'année où Mouley-El-Hassen laisse par sa mort le trône à son fils, le jeune Abd-el-Aziz, nous réunissons à Laghouat deux mille hommes et de grands approvisionnements. Contre-ordre est donné. Cependant un officier du bureau arabe de Géryville pousse jusqu'à Tabelkoza, dans le Gourara; mais le lieutenant Collot est surpris dans une embuscade, au sud d'El-Goléa, et assassiné. Il fallait agir sans retard. En 1896, le gouverneur général, M. Jules Cambon, visite le Sahara algérien : Djenien-bou-Rezg, El-Abiod-Sidi-Cheikh. Une action militaire est projetée : des colonnes doivent partir simultanément d'Aïn-Sefra, d'El Goléa, de Touggourt. Nouveau contre-ordre. Cependant le commandant Godron, commandant supérieur du cercle de Géryville, s'avance jusqu'à l'oued Zousfana et parcourt, au nord-ouest du Gourara, le grand Erg. Mais



LES CHEMINS DE FER ALGÉRIENS ET LE TOUAT

une œuvre, plus utile encore que ces raids et que ces visites gouvernementales, était achevée en quatre ans, 1894-1898; c'était l'édification d'une série d'ouvrages militaires avancés, qui constituaient, à mi-chemin entre nos derniers postes et le Touat, une ligne d'action provisoire : fort Mac-Mahon, à Hassi-el-Homeur, fort Miribel, à Hassi-Chebaba, et le vaste bordj d'El Goléa, de 190 mètres de côté, achevé en 1898. Désormais, les avant-postes étaient poussés aussi loin que possible; il était temps d'agir.

L'action est d'hier.

Une reconnaissance préparatoire fut exécutée, en avril 1898, par deux officiers des spahis sahariens. Les capitaines Germain et Laperrine ont tracé un itinéraire entièrement nouveau de 660 kilomètres, entre le fort Mac-Mahon et l'oasis d'In-Salah. Partis du fort le 21 avril, ils étaient le 31, à midi, en vue des palmiers de Ksar-el-Kébir; le 7 mai, ils étaient de retour. Ce *raid* fit croire à quelques-uns que le fruit, mûr depuis si longtemps, allait être cueilli. Et, en effet, on n'avait plus longtemps à attendre; mais ce n'était pas la route du fort Mac-Mahon que

devaient suivre les conquérants d'In-Salah, et ce n'était pas un officier qui devait les conduire.

M. Flamand est un professeur de l'école des sciences d'Alger ; il a fait son domaine de l'étude géologique du Sahara. En 1899, le Ministre de l'instruction publique le désigna pour diriger l'exploration des plateaux du Tadmaït, du Mouydir et du Baten, c'est-à-dire précisément des régions qui avoisinent au Nord et au Nord-Est l'oasis d'In-Salah. A M. Flamand était adjoint M. Joly, professeur à la medersa d'Alger, que ses séjours prolongés dans le Sud et sa grande connaissance de la langue arabe rendirent précieux à la mission.



SUR LES ROUTES DU TOUAT

Celle-ci était escortée d'un goum de 100 cavaliers chaâmba, montés à méara, commandés par le capitaine Pein. C'étaient le commandant et le goum qui avaient accompagné jusqu'à Temassinim et Tadent, au sud de l'Oued Igharghar, la mission Foureau-Lamy (novembre 1898-mars 1899). Le naïb des Khadria d'Ouargla s'était joint, avec une vingtaine de serviteurs armés, à la mission qui disposait ainsi de 150 combattants. De plus, le capitaine Germain avait été autorisé à se porter, avec ses spahis sahariens, à proximité de la mission et à se maintenir en contact avec elle, afin de pouvoir lui porter secours si son caractère pacifique venait à être méconnu.

On partit d'Ouargla le 28 novembre ; par l'Oued Mya on atteignit, le 9 décembre, Hassi-Inifel. Le 18, la mission quittait Hassi-In-Sokki pour contourner à l'Ouest, par Hassi-Messeguem, le plateau du Tadmaït. Désormais, par la route qu'avait suivie, mais à rebours, Rohlfs se rendant d'In-Salah à Ghadamès, en 1864, elle marchait vers les oasis redoutées et mystérieuses un peu. Le premier groupe de ksours du Tidikelt que rencontre le voyageur venant de l'Est est celui du Foggaret ez Zoua. Les Oulad Sidi Cheikh y jouissent de quelque influence ; aussi M. Flamand y fut-il bien reçu. Le lendemain, 27 décembre, on poussa plus loin, jusqu'aux abords de l'oasis d'Igosten. Mais ici nous étions en pays ennemi. Les habitants, travaillés par les émissaires marocains, nous fermèrent leur porte au nez. M. Flamand campa devant leur porte, se demandant s'il devait remonter vers le Nord ou trancher enfin le nœud gordien.

Les indigènes résolurent d'eux-mêmes la question.

Dès l'aube du jour suivant, ils attaquèrent. Ils étaient au nombre de 1 200, accourus d'In-Salah et des ksours voisins. C'étaient, surtout, les Oulad Ba Hammou, la principale force du çof marocain.

Les cent cinquante hommes du capitaine Pein acceptèrent aussitôt le combat. On se battit jusqu'à dix heures du matin.

Nos agresseurs eurent cinquante tués ou blessés et laissèrent dans nos mains plus de soixante prisonniers. *Chacun de nos hommes avait mis un ennemi hors de combat.* Vers les deux heures de l'après-midi, arrivèrent les quatre-vingts spahis sahariens du capitaine Germain. Pein leur confia la mission, et s'élança en avant. Voici, s'étageant à l'horizon, les lignes sombres des palmiers d'In-Salah. « Tournez bride, capitaine, écrivait Masqueray dans la description qu'il nous a laissée de l'oasis ; tournez bride, maintenant que vous avez vu de loin les têtes des palmiers de la bourgade maudite; reprenez la route du Nord; on n'entre pas encore, on entre moins que jamais à In-Salah. » Pein ne tourna pas bride. Il poussa jusqu'au centre de l'oasis et pénétra dans le Ksar-el-Kébir, « le Village du Chef »; quelques heures après, la mission et le capitaine Germain le rejoignaient. On se fortifia dans une kasbah, sur laquelle flottait au vent du désert le drapeau tricolore.

Les vaincus s'étaient retirés vers l'Ouest, recrutant des partisans nouveaux dans les deux autres oasis de Tidikelt : In Rhar, à 50 kilomètres du Ksar-el-Kébir; Aoulef, à 120 kilomètres. Le 5 janvier, au matin, nos éclaireurs les signalèrent. Germain et Pein, à la tête de 192 combattants, se portèrent au-devant d'eux et engagèrent le combat. Celui-ci, commencé vers neuf heures par des feux de tirailleurs, se dessinait une heure après par une vigoureuse offensive des spahis et du goum; nos feux de salve mirent le désordre dans les rangs ennemis. Nos 192 hommes firent 150 tués, 200 blessés, prirent 14 combattants, 100 méhara, un drapeau. *Chacun de nos hommes avait mis deux ennemis hors de combat.* Nous avions eu un spahi tué, deux spahis et deux goumiers blessés. Le lendemain, tout In-Salah implorait l'aman. Le 18 janvier, des renforts arrivèrent : le commandant Baumgarten, commandant supérieur du cercle d'El-Goléa, amenait 150 tirailleurs sahariens et 150 goumiers. Désormais, notre position dans l'oasis défiait toute attaque.



LA VÉGÉTATION DU SAHARA — UN GOMMIER

Le commandant Baumgarten publia alors la belle proclamation que voici :

Ceci est la volonté de la France, qui est maîtresse du pays, de la mer à Tombouctou.

Cessez de tourner vos regards du côté de l'Ouest ; vous n'avez aucun secours à en attendre, et les pertes cruelles que vous avez subies en deux rencontres ont dû vous prouver que, malgré votre bravoure, vos balles étaient sans effet contre nous. Au contraire, nous vous apportons l'ordre et la prospérité par le commerce. La France est généreuse parce qu'elle est forte. Elle oubliera que vous avez assailli une mission pacifique et vous traitera avec la bienveillance qu'elle montre aux musulmans du Nord, que vous voyez à nos côtés. Causez avec eux, ils vous diront

que vos coutumes, votre religion et votre fortune seront respectées; mais soumettez-vous complètement à ce qui est écrit; sans cela, craignez ma colère, car tout attentat contre nos troupes serait sévèrement châtié.

La force d'In-Salah, cet épouvantail qui depuis de longues années nous retenait sur les confins du désert, nous nous sommes approchés d'elle, nous l'avons connue, et voici qu'elle est à terre. Userons-nous de notre victoire? Effrayés d'avoir réussi, retournerons-nous une fois encore sur nos pas? Ou bien, prenant enfin notre propre intérêt, réglerons-nous définitivement la situation du Sahara français? Il semble, et ceci est tout à fait remarquable, que nos gouvernants et M. Laferrière, qui est pour l'Algérie un très dévoué gouverneur général, se soient décidés pour l'action. D'abord, nous restons à In-Salah. Et il paraît même que nous irons plus loin. Il y a quelques jours, dans un banquet, à Mascara, M. Laferrière disait : « Nous ne faillirons pas à notre devoir, et, puisqu'on a prononcé tout à l'heure le nom d'In-Salah, je puis donner l'assurance que ce nom *ne sera pas le seul de ces contrées* dont nous aurons à nous occuper dans un avenir prochain. » Ces paroles, certains indices semblent les confirmer. La mission Flamand s'est portée d'In-Salah sur l'oasis d'In-Rhar, où elle a dû livrer de petits combats les 24, 25 et 26 janvier, et, tandis qu'elle continuait ainsi sa marche lente vers l'ouest, on annonçait, tout à l'autre extrémité de la ligne demi-circulaire des oasis de l'oued Saoura, d'importants mouvements de troupes. Le 12 février, se concentrait à Duveyrier, poste qui se trouve à 35 kilomètres de Djenien-bou-Rezg, une colonne prête à marcher sur Igli, et forte de sept compagnies. Cette colonne doit arrêter, sur l'oued Zousfana, tout mouvement des tribus marocaines et permettre ainsi au commandant Baumgarten de procéder librement à l'occupation méthodique des oasis du Touat.

Et dans quelques mois — qui l'eût cru? — l'Algérie, selon la forte expression de Rohlfs, sera achevée.

*
* *

— Allons, encore la folie des conquêtes! s'écriera X..., l'éternel mécontent.

— Il ne s'agit pas de conquérir, lui répondait justement M. Laferrière, car on ne conquiert pas son propre bien : mais seulement d'occuper en fait ce qui nous appartient en droit, de l'occuper progressivement, à mesure que de grands intérêts nous conseillent, nous commandent même cet effort (*Discours* du 11 décembre 1899).

Quels sont donc les intérêts qui nous ont commandé l'occupation du Touat?

Ces oasis, d'abord, valent par elles-mêmes et, pour des terres sahariennes, ceci est une singularité notable. Je sais bien qu'elles n'ont plus la prospérité d'autrefois, qu'on y rencontre force plantations abandonnées, force ruines d'anciens ksours, et que force Touatiens ont émigré au delà du désert, à Agadès, à Ghadamès, à Tripoli, à Tunis, en Algérie et au Maroc. Ces oasis, cependant, ont une agriculture : la culture des millions de palmiers, dont les dattes comptent, pour les Arabes nomades et les Touareg, parmi les espèces marchandes les plus recherchées, et elles ont une industrie : tissage de la laine, élève des chameaux. Elles sont peu riches, soit! Du moins pourront-elles aisément entretenir le faible corps d'occupation qu'il sera nécessaire d'y maintenir. Nous n'y dépenserons rien. Pouvons-nous en dire autant de toutes nos colonies? Et, surtout, elles valent par leur situation. M. Jules Cambon, ancien gouverneur général, a résumé excellemment les avantages de celle-ci : « De toutes les voies suivies par les caravanes dans le nord-ouest africain, la plus peuplée et la plus fertile est, assurément, la vallée de l'oued Saoura; elle forme une sorte de couloir, placé au centre du Sahara, et par où passent inévitablement les caravanes qui vont du Maroc à Tombouctou, dans l'Aïr ou à Mourzouk. La puissance qui y dominera occupera le carrefour où se rencontrent les routes les plus importantes du Sahara; elle fermera au Maroc l'accès de l'Afrique musulmane et pourra surveiller étroitement les menées du panislamisme dans cette partie du monde; enfin elle tiendra sous sa main les magasins d'approvisionnement et de réserve des Touareg-Hoggar et sera par là maîtresse du commerce de cette immense région. » Nos confins rendus sûrs, nos tribus fidèles garanties contre d'audacieuses razzias, nos explorateurs assurés d'une protection efficace, le Sahara, ce grand chemin, ouvert à nos caravanes et demain peut-être à ces *caravanes sur rails* dont parlait hier M. Laferrière : tels sont les bénéfices immédiats que va nous donner la possession de la nouvelle ligne stratégique et politique dont nous tenons désormais les deux extrémités.

GASTON ROUVIER.

(*Photographies communiquées par la Société de géographie.*)



LES FEMMES DANS LES CAVALCADES

LE MONDE ET LES SPORTS

SERPENTINS ET CARNAVAL

Est-il exagéré de qualifier de sport cet exercice, nouveau pour les Parisiens, qui consiste à engager des batailles, souvent sérieuses, avec le premier venu pendant les jours gras ? Peut-être pas ; car, enfin, il a bien des rapports avec d'autres occupations sportives ; il répond à sa définition, puisqu'il exige du mouvement ; il demande de l'adresse et, ajoutons-le, de l'entrainement ; tout le monde n'est pas à même d'entrer en lutte dans cette armée des lanceurs de confettis et serpentins ; il y en a de plus adroits, de plus énergiques, de plus tenaces surtout. Souvent ceux qui s'engagent sur le champ de bataille, timides au commencement de la journée, s'enhardissent peu à peu, pour devenir en peu de temps les plus acharnés et les plus agressifs ; on le regrette parfois, on se demande comment on s'est laissé entrainer à un pareil débordement. Mais bah !... on rentre chez soi et, remettant en ordre ses vêtements, on retourne dans le vieil homme austère de la veille, pour rentrer dans sa saine et belle dignité pendant une année tout entière...

Il est évident que, si l'on réfléchit un tant soit peu sur ces plaisirs exubérants de la rue, on trouvera toujours trop de raisons pour les blâmer ; ils créent une familiarité fâcheuse, causent souvent des disputes et il est peu probable que l'hygiène trouve son compte dans ces agglomérations agitées et dans l'éparpillement de ces mille papiers qui sont des véhicules faciles pour toutes les espèces de microbes. Malgré ces inconvénients, l'habitude semble avoir pris racine chez nous et, chaque année, le carnaval revient avec plus de succès et plus de vogue ; c'est que le peuple, et par là j'entends les mondes de toutes les classes, possède en soi un désir naturel d'exubérance ; il a besoin de cette gaieté communicative et publique, et tout ce qui aurait pour résultat de la diminuer serait une atteinte aux droits intangibles de nos penchants honnêtes.

Le carnaval animé et gai, tel que nous le voyons à Paris depuis quelques années, répond à une nécessité ; auparavant, on doit s'en souvenir, les foules se portaient en masse sur les boulevards pendant les jours gras, dans l'attente d'un spectacle ou d'une fête qui ne venait pas, et il était curieux de contempler tout ce monde occupé à regarder *quelque chose* avec cette conviction qu'il ne verrait rien du tout. Tel était l'état de notre carnaval, il y a une dizaine d'années.

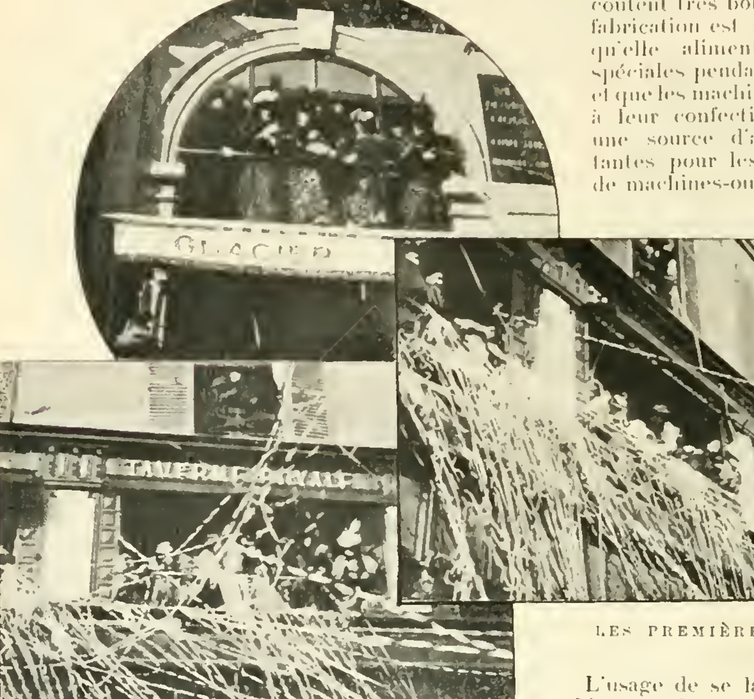
Aujourd'hui il est changé, avantageuse

ment suivant les uns et désavantageusement suivant les autres; mais rangeons-nous plutôt du côté de ceux qui ont belle humeur et considérons comme un progrès la gaieté de la rue, tant qu'elle ne dégénère pas en dérèglement.

Les confettis sont d'origine italienne et ont obtenu un succès considérable dans tout le Midi, depuis que Nice et les autres villes de la Méditerranée sont devenues fréquentées l'hiver, c'est-à-dire depuis les premières années qui ont suivi la guerre. Dans ces parages, les confettis sont de petites boules de plâtre de même dimension que les petits pois à manger et qu'on lance énergiquement à l'aide d'une petite pelle dont le manche est en jonc et peut se courber ; en remplissant ce récipient de confettis et en le tenant de la main gauche pendant pendant que la main droite retient le manche en l'arrondissant, on obtient une force de projection très grande ; il va sans dire que quiconque s'expose à la bataille doit être cuirassé en conséquence, c'est-à-dire prendre un masque en treillis qui arrête les confettis et les empêche de venir blesser la figure.

A Paris un tel jeu ne pourrait etre autorisé, il donnerait sûrement lieu à des abus désagréables; aussi ne l'a-t-on jamais vu sur nos boulevards.

Lorsque les confettis en papier firent leur apparition, ils eurent aussitôt un succès immense, non seulement dans notre capitale, mais encore dans toutes les villes du monde; ces petites rondelles de papier sont inoffensives, elles ne salissent pas et coûtent très bon marché. Leur fabrication est si considérable qu'elle alimente des usines spéciales pendant toute l'année et que les machines nécessaires à leur confection constituent une source d'affaires importantes pour les constructeurs de machines-outils.



LES PREMIÈRES LOGES

LES FENÊTRES

L'usage de se lancer ainsi des objets pendant les jours de carnaval vient d'Italie et d'Espagne; cette coutume s'est même rapidement propagée dans tous les pays latins de l'Amérique du Sud. A Buenos-Ayres et à Montevideo, pendant les jours gras, ce sont de véritables batailles avec des projectiles plus sérieux ; des œufs évidés et remplis d'eau qu'on a ensuite rebouchés avec de la cire. Pendant les semaines qui précèdent les fêtes, on fait des approvisionnements de ces œufs évidés et malheur à l'étranger non prévenu qui s'engage dans la rue le dimanche gras! Plus sa toilette sera soignée, plus il sera le point de mire de ses ennemis et, pour peu qu'il se fâche, il se verra houspillé par la foule !

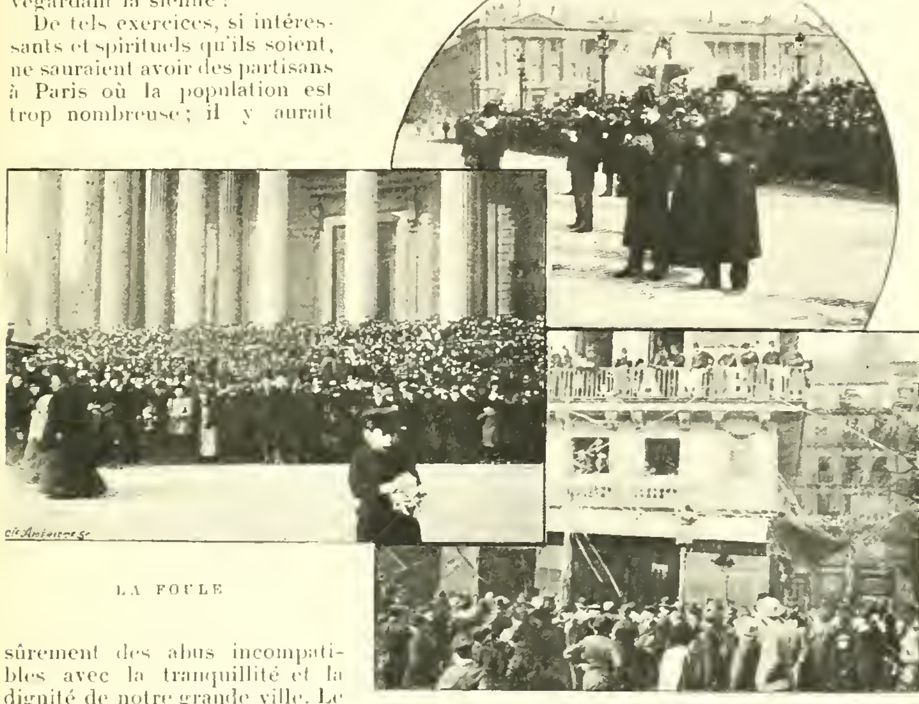
En Portugal, les projectiles consistent en petits sacs de papier de 15 à 20 centimètres de hauteur, remplis de farine d'amidon; on les lance avec force sur la personne visée : le choc fait éclater l'en-

veloppe et le malheureux patient se trouve couvert de blanc, ce qui lui donne un air piteux et fort divertissant. Pour que ce soit vraiment amusant, il faut que la victime se fâche; ses airs courroucés et ses vêtements bariolés malgré lui forment un contraste auquel nul ne saurait résister: on est forcé de rire.

A Rome, le jeu du carnaval se traduit par des promenades où chacun tient une bougie allumée; on cherche à éteindre celle des voisins tout en sauvegardant la sienne!

De tels exercices, si intéressants et spirituels qu'ils soient, ne sauraient avoir des partisans à Paris où la population est trop nombreuse; il y aurait sûrement des abus incompatibles avec la tranquillité et la dignité de notre grande ville. Le modeste confetti règne en maître. Un moment, il a subi un assaut sérieux de la part des serpentins; on pouvait croire que cet engin allait le détrôner; mais ce fut une erreur. Il est même regrettable que ce dernier ait fait son apparition: car ces rouleaux de papier peuvent atteindre les passants et les blesser, les filaments s'attachent aux arbres auxquels ils font prise et y restent complètement fixés; tous les ans, la ville de Paris doit dépenser plusieurs milliers de francs pour faire écheniller les arbres encombrés de cette floraison intempestive. On a bien cherché à remédier à cet ennui en obligeant les fabricants à confectionner les serpentins avec du papier non collé, autrement dit papier buvard, qui se serait effrité à la première pluie et serait tombé tout seul des arbres; mais il fallut y renoncer, les industriels auraient fait faillite...

Les confettis et serpentins ont contribué pour une très grande part à la résurrection du carnaval, qui semblait mort à tout jamais chez nous. Pour lui donner plus de gaieté encore, on a voulu renouveler, depuis quelques années, les cavalcades qui eurent tant de succès sous l'Empire; nous vîmes deux fois la théorie du bœuf gras se dérouler sur nos avenues, et elles furent des fêtes publiques qui semblaient devoir devenir périodiques tellement elles obtinrent de succès. Malheureusement elles coûtent fort cher et, plus malheureusement encore, l'initiateur de ces cavalcades, M. Zidler, est mort sans laisser à personne la succession de ce merveilleux entrain qui lui permettait de remuer le monde à son idée; malgré les subventions du Conseil municipal et des industriels divers, il fut impossible, dans la suite, de trouver les fonds pour recommencer ces fêtes, et il est peu probable que nous trouvions un mécène qui consente, comme



LA FOULE

LES SPECTATEURS

Zidler, à faire contribuer ses deniers personnels à l'amusement de la foule. Si la Ville ne prend pas l'organisation du bœuf gras entièrement à sa charge, et pour cela il faut qu'elle vote, chaque année, une somme de cent mille francs, il est probable que le bœuf gras mourra pour de bon.

Nous avons encore la mi-carême, c'est la fête des halles et des lavoirs; nous avons la promenade des reines et des rois, mais elle a peu de succès, n'étant en aucune façon intéressante.

Notre seul espoir repose sur les étudiants qui viennent chaque année donner à ces fêtes le concours de leur fantaisie; ils apportent dans la rue une drôlerie naturelle fort joyeuse et d'autant plus communicative qu'elle ne semble être ni apprêtée, ni voulue d'avance; notre jeunesse est pleine d'esprit; souvent avec un rien elle amuse, alors qu'on demande tout un étalage de richesse aux grands pour produire le même effet; n'était-ce pas de la vraie gaieté, et de la bonne encore, que cette *Armée du chahut*, opposée à l'armée du salut, qui défilait en une sarabande effrénée? C'était de la caricature, c'est-à-dire une peinture exacte de la vie avec ses défauts soulignés... et puis ce n'était pas bien méchant.



LES ÉTUDIANTS

* * *

A Paris, le déguisement n'existe pour ainsi dire plus pendant les jours gras, alors qu'il a conservé toute sa vogue dans les villes d'Espagne, du Portugal et du midi de la France.

L'origine de ces déguisements remonte à la plus haute antiquité. A Rome, pendant les fêtes de Bacchus, on voyait des enfilades d'hommes, déguisés en satyres, en silènes, en ægypans, les uns à pied, les autres montés sur des ânes; ils se donnaient des airs d'ivrognes, souvent ils n'étaient pas même obligés de feindre pour en arriver là, et ils parcouraient les rues en traînant des boucs enguirlandés qu'ils allaient immoler au dieu de la vigne.

Sous le moyen âge, les fêtes du carnaval furent également fort suivies; la *fête des fous* et celle des *innocents* étaient toujours l'occasion de déguisements et de chevauchées à travers les rues.

Sous le XVe et le XVIe siècle, il y eut une recrudescence provenant de l'influence italienne qui se faisait sentir chez nous; Henri III et ses mignons n'hésitaient pas à se masquer pour aller dans les ruelles, armés de gourdins, faire bon métier de rois et de seigneurs en battant le peuple et en rossant les bourgeois; il faut bien que les princes s'amusent...

L'histoire raconte également que Henri IV, qui était fort joyeux, aimait au besoin se costumer pour parcourir sa bonne ville de Paris.

Si aujourd'hui on se déguise moins qu'avant, c'est que notre dignité moderne s'accommode mal avec des accoutrements bizarres; peut-être pourrait-on dire qu'on ne trouve guère le besoin de changer son aspect extérieur, à une époque où l'on déguise si souvent ses intentions et sa pensée.

Ne crions pas trop contre cette habitude de travestissements que les hommes ont toujours eue — et qu'ils ont encore aujourd'hui, sans vouloir l'avouer, — puisque le monde entier, avec ses lois, son équilibre, ses mauvaises et ses bonnes choses, a pour point de départ un déguisement, celui du démon en serpent, qui, pour arriver à notre mère Eve, n'hésita pas à entrer dans une peau qui n'était pas la sienne et à se montrer sous un état qui n'était pas le sien.

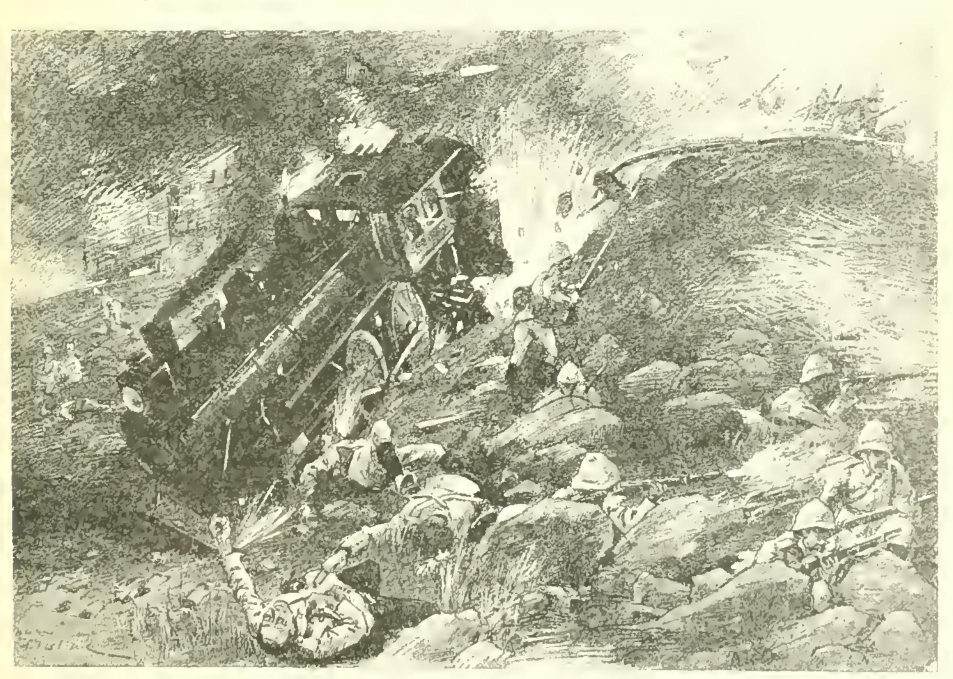
A. DA CUNHA.

1. — Réception officielle à l'occasion du **nouvel an**. A l'Elysée, le nonce, parlant au nom du corps diplomatique, souhaite le succès de l'Exposition de 1900. Il ajoute que la prospérité de la France importe à la paix du monde et à la gloire de l'Eglise. Remerciant le nonce, M. Loubet dit que l'Exposition démontrera que désormais la grandeur et la puissance s'acquerront surtout par l'émulation pacifique des travailleurs. L'accueil fait à l'invitation de la République française témoigne suffisamment que cette initiative répondait aux aspirations et à l'espoir de tous. — L'Observatoire de Paris décide que désormais **le jour civil** ne sera plus partagé en deux fois douze heures. Il commencera désormais à minuit et les heures se compteront de 0 à 24. — La **Haute Cour** entend la suite des déclarations de M. Guerin, puis la plaidoirie de son défenseur Me Ménard. — A l'occasion de la **fête dite du centenaire,** l'empereur d'Allemagne, recevant les officiers de l'Arsenal, dit qu'il accomplira malgré tout la réorganisation de la marine pour rendre la flotte égale à l'armée. L'épée doit soutenir la plume pour réaliser ses décisions. — Entrée en vigueur du **nouveau Code civil** dans tout l'empire d'Allemagne. Cette mesure met fin aux régimes différents des divers Etats de l'Allemagne. L'annuaire du Bureau des longitudes déclare que le XIXe siècle finira le 31 décembre 1900 et que le **XXe siècle** commencera le 1er janvier 1901.

2. — A la **Haute Cour,** le président déclare les débats clos. La Haute Cour rend quatre verdicts d'acquittement en faveur de MM. Godefroy, de Sabran Pontevès, de Ramel et de Vaux. M. Buffet est déclaré coupable de complot suivi d'actes de nature à en préparer l'exécution. Les circonstances atténuantes lui sont accordées. — Mort du sculpteur **Léopold Steiner**. — Par suite d'un éboulement dans le tunnel de Bellegarde, sur la ligne **de Culoz à Genève,** la circulation est interrompue entre ces deux points. — **Les Boers** s'emparent de Kuruman. La garnison de 120 hommes et 12 officiers a capitulé. — A l'ouverture du **Parlement portugais,** le message dit que le Portugal est décidé à conserver et à défendre toutes ses colonies.

3. — **Election sénatoriale** à la Guadeloupe : M. Cicéron est élu par 186 voix en remplacement de M. Isaac, décédé. — La **Haute Cour,** constituée en jury, prononce les verdicts concernant les cinq derniers accusés. MM. Déroulède et de Lur-Saluces (contumax) sont déclarés coupables avec circonstances atténuantes. M. Guérin est déclaré coupable de complot, de détention d'armes prohibées, d'outrages et de voies de fait envers les agents ; il est acquitté à l'unanimité moins deux voix du chef de tentative d'assassinat et les circonstances atténuantes lui sont accordées. MM. Barillier et Dubuc sont acquittés. — Terrible **tremblement de terre** dans le Caucase. Dans la ville d'Akhaltsalaki et dans les villages voisins, de nombreuses maisons se sont écroulées, ensevelissant plusieurs centaines de personnes.

4. — La **Haute Cour** condamne M. Déroulède à dix ans de bannissement, avec confusion de la peine de prison qu'il avait encourue au cours du procès. MM. Buffet et de Lur-Saluces sont condamnés également à dix ans de bannissement. M. Guerin est condamné à dix années de détention. La sortie de l'audience donne lieu à quelques manifestations sans gravité. — Des bagarres se produisent à **Saint-Etienne** à l'occasion des grèves. — Mort de **M. Charles Levêque,** membre de l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans une attaque contre le flanc gauche des Anglais, à Rensburg, **les Boers** ont été repoussés. Par contre, les Anglais [illegible] à Ma[illegible], où ils ont tenté une sortie. — Dans une proclamation, le président Steijn, de **l'Etat libre d'Orange,** dit que tous les blancs résidant dans l'Orange seront considérés comme Burghers et devront prendre les armes pour la défense de la République. — Les autorités [illegible] britanniques prennent possession de **la Nigeria.** [illegible]



LA GUERRE SUD-AFRICAINE — DÉFENSE D'UN TRAIN BLINDÉ

drapeau de la Compagnie royale du Niger est salué et abaissé au milieu d'un grand cérémonial et le drapeau anglais est arboré à sa place.



GÉNÉRAL JOUBERT

5. — M. Loubet signe un décret plaçant le territoire de **Quang-Tcheou-Wair** sous l'autorité du gouvernement général de l'Indo-Chine. — **MM. Déroulède et Buffet** sont conduits à la frontière belge et M. Guerin est transféré à la maison centrale de Clairvaux. — Le gouvernement de **Saint-Domingue,** depuis la nomination du nouveau président, refusant de verser au consul de France les mensualités pour dommages causés jadis à nos nationaux, le consul de France opère une saisie entre les mains de la Compagnie concessionnaire des revenus des douanes. Une manifestation hostile à la France s'étant produite, le gouvernement envoie dans les eaux de Saint-Domingue la division navale de l'Atlantique. — Le **commandant Marchand** est promu lieutenant-colonel. Les autres officiers de la mission Congo-Nil reçoivent également de l'avancement et sont cités à l'ordre du jour de la marine. — Le général Mirri, **ministre de la guerre d'Italie,** donne sa démission. — Un navire de guerre anglais **capture le steamer allemand** *Herzog* et le conduit à Durban sous prétexte qu'il contient de la contrebande de guerre destinée aux Boers. — Près du camp du général French, **les Boers** surprennent et capturent entièrement une compagnie du régiment de Suffolk avec ses sept officiers.

6. — La mission scientifique, dirigée par M. Flamand, attaquée dans l'oasis de Tidikeldt par les indigènes, leur inflige un sanglant échec, les repousse et entre à **In-Salah.** — La sentence arbitrale rendue par M. Jaurès, représentant les mineurs, et M. Grunec, représentant les Compagnies, met fin à la grève des **mineurs de Saint-Etienne.** — Mort de l'architecte **Paul Sédille.** — Le drapeau américain est arboré sur **l'île Sebutu** (Malaisie), située près de la côte nord-est de Bornéo. — **M. Léopold Flameng,** de l'Institut de France, et **M. Gustave Larroumet,** de l'Académie des beaux-arts, sont nommés membres associés de l'Académie royale de Belgique. — On annonce la mort de Mgr **Chouzy,**, préfet apostolique du Kouang-Si (Chine).

7. — Pèlerinage annuel à la maison et au monument de **Gambetta** aux Jardies. — Aux **Indes françaises,** M. Godin, sénateur sortant, est réélu par 82 voix.

8. — Inauguration, par le ministre du commerce, de la nouvelle ligne de tramways électriques de la **Porte-Maillot à Suresnes-Val-d'Or.** — Un vif engagement se produit entre **Boers et Anglais** au camp César et à Wagon-Hill. Les Anglais perdent 100 hommes et les Boers une centaine.

9. — **Rentrée du Parlement.** A la Chambre, M. Turigny, doyen d'âge, préside et prononce un discours. M. Paul Deschanel est réélu président par 308 voix contre 220 données à M. Brisson. MM. Maurice Faure, Georges Cochery, Mesureur et Aynard sont élus vice-présidents. — Au Sénat, M. Wallon, doyen d'âge, préside. M. Fallières est élu président provisoire par 89 voix et M. Magnin, vice-président provisoire par 81 voix. L'élection du bureau définitif est renvoyée après les élections pour le renouvellement partiel du Sénat. — Le gouvernement décide de maintenir l'occupation **d'In-Salah,** où la mission Flamand s'est établie après avoir repoussé une attaque des indigènes. — A la suite des réclamations du gouvernement allemand au sujet des **vaisseaux neutres,** le gouvernement anglais a relâché les steamers *Herzog* et *Général*, qui avaient été capturés. — **M. Buffet** arrive à Londres. — Le **duc d'Orléans** envoie un télégramme de sympathie à ses partisans condamnés par la Haute Cour. — Exécution à Londres de l'institutrice française **Louise Masset,** condamnée pour infanticide.



GÉNÉRAL CRONJE

10. — Un décret royal accorde la **Toison d'or** d'Espagne au prince impérial d'Allemagne — Après une série de luttes, le Turc Karah-Ahmed est proclamé **champion du monde** pour la lutte. — Le **général Roberts,** commandant en chef de l'armée anglaise dans l'Afrique du Sud, et le **général Kitchener,** chef d'état-major, arrivent au Cap. — Le ministre de la guerre de **Grèce** donne sa démission. Il est remplacé par le colonel Tsamados. — Le conseil supérieur de l'instruction publique de France adopte une proposition tendant à nommer une commission chargée de préparer la **simplification de la syntaxe** française enseignée dans les écoles primaires et secondaires.

11. — Le ministre de la justice, dans une circulaire aux premiers présidents des cours d'appel, les invite à remédier promptement à l'exagération des **frais de justice,** notamment en matière de ventes judiciaires. — **A la Chambre,** M. Deschanel, prenant possession du fauteuil de la présidence, prononce un discours dans lequel il rappelle les crises de l'année passée. Il espère que la trêve qui se produira à l'occasion de l'Exposition durera en présence des devoirs que la France a à remplir au dedans et au dehors. — **Le général Buller** occupe la rive sud de la Tugela, s'empare du bac à Potgieters-Drift et se prépare à passer la rivière. — A **Saint-Domingue,** l'amiral Richard a une entrevue avec le président Jimenès, auquel il expose les revendications de la France au sujet du dernier différend. — **M. Paul Déroulède,** condamné par la Haute Cour au bannissement, arrive à Saint-Sébastien. — **Au Brésil** le résultat des élections législatives est favorable au gouvernement.

12. — Les indigènes, qui avaient été battus par la mission Flamant et s'étaient retirés à l'ouest, se sont reformés et ont reconstitué un effectif de 1 300 combattants qui, le 5 janvier, font un retour offensif sur **In-Salah.** Ils sont de nouveau repoussés, perdant 160 tués et 200 blessés. Après ce nouvel échec, une partie de la population fait sa soumission à la mission Flamant. — Une action générale est engagée **sur la Tugela** par l'armée anglaise divisée en trois colonnes. L'aile gauche est commandée par le général Buller, l'aile droite par le général Warren et le centre par le général Clery. — Par un rescrit, le tsar adresse au **comte Mouraview** un témoignage de satisfaction pour les services rendus, particulièrement pour les efforts voués à l'accomplissement de son intime désir d'assurer à tous les peuples les bienfaits d'une paix réelle et durable. — Le gouvernement allemand refuse à l'usine Krupp l'autorisation de livrer du **matériel de guerre à l'Angleterre.** — L'Académie royale des sciences de Bavière décerne à **M. Eugène Wolff,** explorateur, la grande médaille d'or pour le mérite scientifique. M. Wolff a suivi l'armée du général Duchesne à Madagascar, comme correspondant du *Tageblatt* de Berlin.



GÉNÉRAL KITCHENER

13. — **M. Million,** élu sénateur du Rhône, donne sa démission de député. — Mort de **M. Vignaucourt,** sénateur des Basses-Pyrénées. — M. Millerand, ministre du commerce, visite l'ensemble des **chantiers de l'Exposition.** — Le **président Kruger** lance une proclamation appelant sous les armes tous les hommes disponibles, exaltant les succès déjà remportés, déclarant que le moment est solennel et qu'un dernier et suprême effort est nécessaire. — La famine et la peste sévissent avec une extrême intensité dans l'**Inde anglaise.** La situation devient très inquiétante. — Le grand-duc Michel Nicolaievitch de Russie est de nouveau confirmé dans ses fonctions de **président du conseil de l'empire.** Il est créé un département de l'industrie, des arts et du commerce à la tête duquel est placé M. Kakhanof, conseil intime.

14. — La France accepte le projet de loi prorogeant pour quinze ans les privilèges des **domaines en Egypte.** Les puissances approuvent la prorogation, pour cinq ans, des **tribunaux mixtes.** — Le commandant **James Plée,** de l'infanterie de marine, chef de la section française de la mission qui vient d'opérer, après de nombreuses rencontres avec les indigènes, la délimitation des frontières entre le Dahomey et la colonie allemande du Togo, arrive à Marseille. — Le **prince de Monaco** ayant décidé de ne plus avoir d'ambassadeur en France, M. le baron de Channel remet à M. Loubet les lettres mettant fin à sa mission. — Au 14 janvier, **les pertes des Anglais** dans l'Afrique du Sud s'élevaient, en tués, blessés et prisonniers, à 8 276 hommes.

15. — Une brillante réception est faite au prince **Waldemar de Danemark** par les autorités françaises de Saïgon. — **M. Tarditi,** sous-secrétaire d'État à la guerre, en Italie, donne sa démission. — Dans une circulaire, le Brésil proteste contre la sentence arbitrale de Paris, qui a réglé le différend territorial **anglo-vénézuélien** et affectant des territoires revendiqués par le Brésil.



GÉNÉRAL ROBERT

16. — Le *Journal officiel* publie un **mouvement préfectoral.** — Mort de **M. Chiris,** sénateur de

Alpes-Maritimes. — Une dépêche de source philippine annonce que les Américains ont été attaqués à San Matteo et Paranagua, près Manille, et que les **Philippins** leur ont tué 116 hommes et un colonel. D'autre part, le général Otis annonce que toutes les villes importantes de la province de Cavite sont aux mains des Américains. — A la suite d'un incendie, le **dépôt de dynamite** d'Avigliano fait explosion. Il y a huit morts et de nombreux blessés. — A la **Chambre portugaise**, le ministre des affaires étrangères, répondant à une question, dit que le gouvernement portugais ne veut rien céder, ni vendre, ni donner à bail de son empire colonial. — A Malo-Ouzeïn (province de Samara, en Russie) **les voûtes d'une église s'effondrent** pendant l'office divin, ensevelissant une partie de l'assistance. Il y a 19 tués et de nombreux blessés. — Le **volcan de Gedeh** (île de Java) fait éruption, causant de nombreux désastres dans les localités environnantes.

17. — Le différend survenu entre la France et la République de **Saint-Domingue** est définitivement réglé. Le consul de France reprend les relations directes avec le gouvernement dominicain. L'indemnité réclamée par la France a été intégralement versée. — Les colonnes anglaises traversent **la Tugela** et prennent position au nord en vue d'une action commune.

18. — **A la Chambre**, le gouvernement, interpellé au sujet de son attitude pendant les dernières grèves, obtient un vote de confiance par 305 voix contre 66. — Les **troupes boers et anglaises** prennent contact au nord de la Tugela. — Le comité exécutif des **Chambres de commerce de Valladolid** (Espagne) décide d'engager tous les contribuables à refuser le payement de l'impôt jusqu'à ce qu'il ait été fait droit aux revendications des chambres de commerce en ce qui concerne la réforme des impôts, des administrations provinciales et municipales, des tarifs de chemins de fer, etc. — Dans le discours du trône, à l'occasion de l'ouverture de la session du Riksdag, le **roi de Suède**, faisant allusion à la conférence de La Haye, dit qu'alors même que l'on résoudrait la question de l'aplanissement des différends internationaux par les moyens pacifiques, aucun pays ne serait exempt du devoir de songer à sa propre défense, parce que l'existence ou la non existence d'un peuple ne pourra jamais dépendre uniquement de la sentence d'un tribunal arbitral quelconque.

19. — M. Loubet signe un décret ouvrant aux savants étrangers notre **École d'Athènes**, sous condition de réciprocité. — Le secrétaire du département de l'Agriculture des Indes anglaises dit que **la famine** occasionnera, jusqu'à fin mars, une dépense de cent millions de francs. Quarante-neuf millions d'individus souffrent actuellement de la famine. — Le procès concernant l'assassinat de M. Notarbartolo, à Milan, est renvoyé à une date indéterminée pour supplément d'enquête. On considère que cet ajournement est motivé par la crainte des troubles que provoquerait une enquête sur les **agissements de la Maffia**. — Au Reichstag allemand, M. de Bulow, répondant à une question au sujet de la **capture de navires allemands** par des bâtiments de guerre anglais, fait des déclarations très énergiques. Sur ses remontrances, le gouvernement anglais a exprimé ses regrets et relâché les navires. — A la suite de la démission de M. de Wittek, le **nouveau cabinet autrichien** a été constitué comme suit : M. de Kœrber, présidence et intérieur ; M. de Welsersheimb, défense nationale ; de Wittek, chemins de fer ; Boehm de Bawerk, finances ; de Spens-Booden, justice ; de Hartel, instruction publique et cultes ; Rezek (Tchèque), sans portefeuille ; Call de Kulmbach, commerce ; de Giovanelli, agriculture ; Pientak (Polonais), sans portefeuille pour la Galicie. On estime que le ministère est composé en majeure partie de personnages à tendances allemandes centralistes.

20. — **M. Clermont-Ganneau**, membre de l'Institut, est élu membre correspondant de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. On annonce la mort, à Mexico, de Mme **Bazaine**, veuve de l'ex-maréchal. — On annonce la mort de Mme **Giordani**, dernier survivant de la célèbre assemblée vénitienne de 1848-49. — Les troupes anglo-égyptiennes capturent, à Djebel-Warriba, près Tokah, le chef derviche **Osman-Digma**. — Mort de **John Ruskin**, célèbre critique d'art anglais. — Les **colonnes anglaises** attaquent vivement les positions au nord de la Tugela. Elles s'emparent successivement de plusieurs hauteurs et finalement délogent l'ennemi des environs de Spion Kopj, considéré comme la position la plus importante.

21. — Sur la demande de M. Cantacuzène, le roi de Roumanie signe un décret reconstituant le **ministère roumain** comme suit : Cantacuzène, présidence, sans portefeuille ; général Mano passe des finances à l'intérieur ; M. Jonesco passe des cultes aux finances ; M. Istrati passe des travaux publics aux cultes ; M. Jean Gradisteano, député, aux travaux publics. Les autres ministres conservent leur portefeuilles. La lutte continue entre **Anglais et Boers** dans la région de Spion Kopj, sans qu'aucun des adversaires remporte d'avantages marqués. — Mort du **duc de Teck**, cousin par alliance de la reine d'Angleterre et du romancier anglais **Richard Blackmore**.

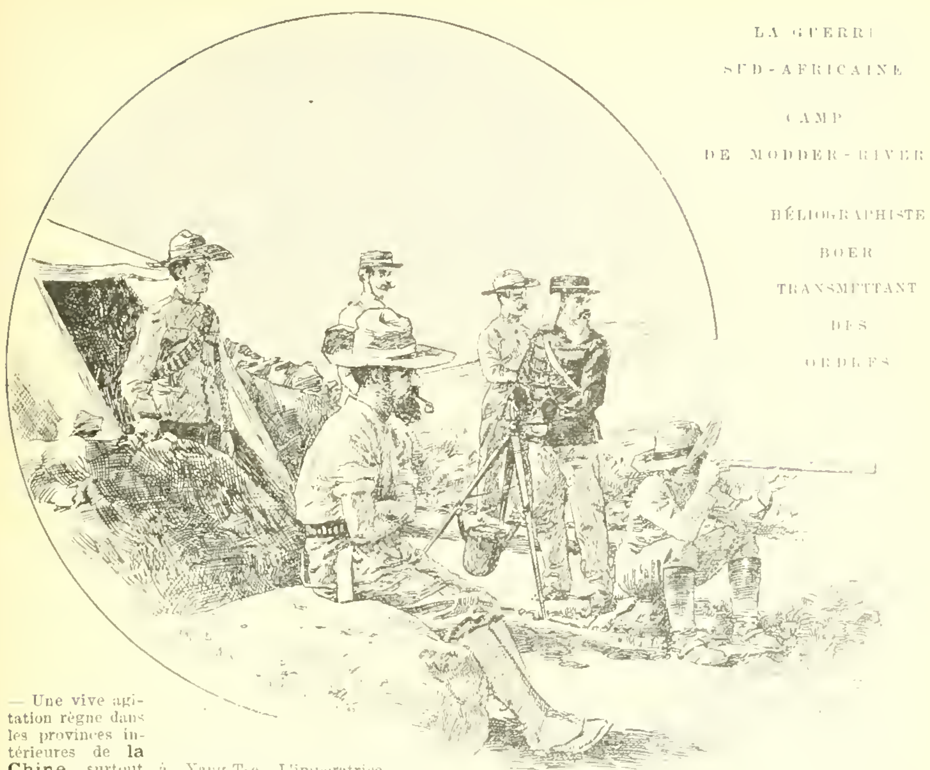
22. — Soixante mille mineurs sont en **grève** en Styrie, en Silésie, en Moravie et en Bohême. Ils demandent la journée de huit heures et le payement à la semaine. — Le Sénat espagnol demande qu'on établisse les responsabilités du gouvernement et des généraux dans la **guerre avec les États-Unis**. — Commencement du procès intenté aux **Pères Assomptionnistes**, prévenus d'association illicite.

23. — Le **commandant Toutée** est désigné comme chef de la section française de la mission franco-anglaise chargée de délimiter les frontières du Dahomey, des territoires anglais du Lagos et de la Nigeria.

24. — **A la Chambre**, un certain nombre de députés, désignés dans le réquisitoire de M. Bulot, au procès des Pères Assomptionnistes, comme ayant bénéficié de l'influence électorale des Pères, protestent vivement. MM. Bernard et Lasies sont censurés pour injures au gouvernement et M. Bernard est expulsé *manu militari*. — Le **bey de Tunis** offre au gouvernement français son palais de Kassar-Saïd pour loger la fraction complémentaire de notre division d'occupation. En faisant cette offre il dit « qu'il n'y a aucune distinction entre le gouvernement français et le souverain tunisien, quand il s'agit de défense nationale ». — Comme conclusion aux négociations entamées en 1891, MM. Visconti-Venosta et M. Barrère signent un protocole fixant la délimitation des **possessions françaises et italiennes sur les côtes de la mer Rouge**. — Les troupes du **général Warren** occupent Spion Kopj et s'y maintiennent malgré le feu meurtrier des Boers. Le général Woodgate est dangereusement blessé. — La neuvième chambre correctionnelle du tribunal de la Seine condamne les **Pères Assomptionnistes** à 16 francs d'amende et prononce la dissolution de la congrégation.

25. — Mort, à Dresde, de la duchesse douairière de Slesvig-Holstein-Sonderbourg-Augustenbourg, née princesse Adélaïde de Hohenlohe-Langenbourg, mère de l'impératrice d'Allemagne. — L'impératrice douairière de Chine fait signer à l'**empereur Kouang-Su** un édit désignant comme héritier au trône le prince Fou-Tsin, fils du prince Tuan, âgé de neuf ans. L'édit dit que, par suite de l'état de santé précaire de Kouang-Su, celui-ci n'est pas en mesure de conduire les affaires de l'État. — La garnison, laissée à Spion Kopj par le **général Warren**, après la prise de cette position, est délogée par les Boers qui attaquent vivement les Anglais et leur infligent des pertes importantes. — La question de l'extension de la **concession française en Chine** est définitivement réglée. La convention entrera en vigueur le 14 mars. Par suite de cette convention, la concession française est deux fois et demie plus étendue. — Le Conseil fédéral allemand adopte le projet de loi concernant **l'augmentation de la flotte**.

26. — Les **charpentiers**, employés aux travaux de l'Exposition, se mettent en grève au nombre de 400. Ils tentent de se livrer à des déprédations dans les chantiers, mais sont repoussés par la police. — Le **duc d'Orléans**, recevant les accusés de la Haute Cour, prononce une allocution affirmant sa volonté de continuer vigoureusement la lutte. — La Skouptchina de Serbie adopte la loi de **l'impôt sur le revenu** devant remplacer les lois sur la fortune et sur les impôts généraux. — Le général américain Schwan annonce qu'il a battu les **rebelles philippins** à San Diégo.



LA GUERRE SUD-AFRICAINE — CAMP DE MODDER-RIVER — HÉLIOGRAPHISTE BOER TRANSMETTANT DES ORDRES

— Une vive agitation règne dans les provinces intérieures de **la Chine,** surtout à Yang-Tse. L'impératrice douairière révoque Jung-Lee, généralissime, plusieurs hauts fonctionnaires et le vice-roi de Nankin, soupçonnés de sympathie pour l'empereur sur le point d'être dépossédé et de tiédeur à l'égard des projets de l'impératrice.

27. — Mort du dessinateur **Edouard Riou,** qui illustra un nombre considérable d'ouvrages devenus populaires. — Les pertes éprouvées par les Anglais pendant les opérations du **passage de la Tugela** s'élèvent à 67 tués, 579 blessés et 60 disparus. Après l'échec subi par les colonnes anglaises à Spion-Kop, le général Buller décide de retirer ses troupes au sud de la Tugela.

28. — Élections pour **le renouvellement partiel du Sénat.** La série sortante comprend 92 sièges, dont à déduire celui de l'Inde, où l'élection a eu lieu par anticipation, soit 91 sièges. Il y a, en outre, à pourvoir au remplacement de 5 sénateurs décédés des autres séries et de 3 sénateurs inamovibles décédés, soit en tout 99 sièges à pourvoir. Sur 99 sénateurs élus il y a 35 nouveaux, dont 7 députés et 7 anciens députés. — La Sobranié de Bulgarie vote à une grande majorité la loi ayant pour objet de **transformer l'impôt foncier en dîme.**

29. — M. Loubet inaugure la salle des dessins de **Puvis de Chavannes** au Luxembourg. — Fin de la **grève des charpentiers** de l'Exposition. — Le sultan envoie à M. Loubet la croix du **Nicham Imtiaz** en brillants, réservée aux souverains et chefs d'État. — Le pape envoie un riche présent à **l'impératrice douairière de Chine** par l'entremise de M[gr] Favier, archevêque français à Pékin, pour la remercier de la liberté accordée au culte catholique et de la reconnaissance formelle du protectorat français sur les desservants d'extrême Orient.

30. — Un certain nombre d'évêques ayant adressé aux **Pères Assomptionnistes** des témoignages de sympathie, accompagnés de blâmes à l'égard du gouvernement et de critiques du jugement du tribunal correctionnel, le gouvernement décide de suspendre leur traitement. — Le gouvernement dépose à la Chambre un projet de loi concernant **l'augmentation de la flotte,** l'outillage des ports de France, la défense des côtes de France, les points d'appui coloniaux, les [illegible] les sous-marins. La dépense prévue pour l'exécution de ces projets est de 900 millions. D'après le projet du ministre des finances il serait pourvu à cette dépense par les ressources ordinaires du budget. — Ouverture du **Parlement anglais** et lecture du discours du trône. La reine regrette que la paix ne soit pas encore rétablie dans l'Afrique du Sud. Elle compte sur le patriotisme de ses sujets pour continuer les efforts jusqu'à ce qu'ils aient terminé victorieusement la lutte. Les dépenses militaires devront être grandement augmentées en raison de la guerre actuelle. Il faudra, en outre, d'autres dépenses pour augmenter les moyens de défense au moment où toutes les puissances augmentent leurs préparatifs maritimes.

31. — Le *Journal officiel* publie un **mouvement diplomatique.** — A la Chambre des communes, discussion sur l'adresse en réponse au **discours du trône.** L'opposition présente un amendement regrettant le manque de renseignements [illegible] ment manifesté par les ministres dans la [illegible] ont conduit les affaires sud-africaines [illegible] dont ils ont préparé la guerre qui se poursuit [illegible] [illegible] — Un décret du président de la **République Argentine** défend aux ministres et [illegible] de communiquer des [illegible] jusqu'à ce que la peste soit officiellement [illegible]. Les ministres étrangers ont décidé de demander au gouvernement des explications sur la [illegible] de ce décret. Plusieurs cas de peste ont [illegible] à Buenos-Aires.

LA MODE DU MOIS

Par un inconcevable non-sens, le Carême, temps de pénitence imposé par l'Eglise pour se preparer à la grande fête de Pâques, est devenu l'époque la plus mondaine de la saison d'hiver. C'est alors que se donnent, non seulement le plus grand nombre de réceptions, mais le plus de





dîners à têtes et de bals travestis. Le véritable carnaval se trouve désormais après, non avant, le mercredi des Cendres.

Afin de permettre à un grand nombre de nos jeunes abonnées de suivre la mode moderne, nous donnons aujourd'hui deux ravissants costumes inédits, d'un goût tout à fait comme il faut, et permettant de joindre à l'élégance le côté pratique ; car on peut fort bien, pour les composer, utiliser d'anciennes robes de bal ou de gala.

Le premier, *le Papillon*, se compose d'une jupe courte, plissée accordéon, en mousseline de soie pailletée, blanche ou de nuance très tendre, rappelant celles de ce joli insecte. — Tel qu'il a été conçu, le corsage et les panneaux de ce costume, sont en moire marron ; le col et les basques en satin brodé, garnis d'une collerette brodée d'or. Quant aux ailes, elles sont en gaze peinte et pailletée. Bas de soie blanche et souliers en satin assortis de nuance à celle de la jupe avec nœuds et phalènes rappelant la coiffure. Longs gants de chevreau glacé blanc, recouvrant absolument les bras.

Le nº 2. *1900*, est un costume de *commère de revue*. La première jupe, courte, et le corsage sont en satin blanc, garnis d'applications de satin ivoire composant de grands dessins rebrodés et pailletés d'or et d'argent. Le manteau de cour, à pli Watteau, attaché dans le dos, peut se faire en beau brocart de couleur tendre, en velours imprimé, brodé, etc., ou en vieille étoffe ; il est doublé de satin uni, et bordé par un rinceau de fleurettes en paillettes et broderie d'or et d'argent. Manches courtes, et froufrou autour du décolleté, en dentelle crème ou blanche, pailletée ou rebrodée. Les manches sont soutenues par un fil de laiton invisible.

Grand chapeau de velours assorti de nuance à celle du manteau de cour, tres enlevé de côté,

chamarré d'or et d'argent, et orné de deux belles plumes amazone blanches; souliers en satin ou en velours rappelant le manteau et le chapeau; gros nœuds Louis XV avec boucles en strass sur le dessus. Longue boucle ancienne également au bas du corsage pour retenir une ceinture écharpe en gaze blanche et os. Longs gants blancs en suède ou en chevreau.

Comme robe de bal, je recommande vraiment la toilette nº 3. — Elle peut se faire en toutes les nuances, même en noir, et sera toujours jolie et distinguée. La première jupe, très longue, se compose en réalité de deux jupes superposées, la seconde plus courte que la première, toutes deux en mousseline de soie plissée accordéon et lisérées par un *chichi* en mousseline de soie. La tunique, très ajustée sur les hanches, et brodée en bordure, est en satin ou en velours, assortie de nuance ou tranchant avec la première jupe. Le corsage est semblable à la tunique, avec guirlande de roses à gauche et haute ceinture à pointe toujours en satin. Piquet de plumes dans les cheveux, collier de perles au cou, gants longs, blancs, en chevreau. Bas de soie blanche et souliers assortis à la tunique. Jupon de dessous en jaconas, orné de volants brodés et de valenciennes.





Voici enfin, pour dîner, soirée, Opéra et même bal, quand on ne danse pas beaucoup, une très élégante toilette en soie, dentelle et mousseline de soie habilement combinées. La jupe est en soie — on choisit la nuance que l'on préfère — ornée de deux rangs de gros ruchés de mousseline de soie, séparés par un haut entre-deux de dentelle; ces deux ruches surmontent un très grand et très ample volant de dentelle soutenu, en dessous, par la jupe de soie, et formant traîne.

Le corsage et les manches, à clair, sont en dentelle; le gilet est en mousseline de soie drapée, décolleté en cœur, avec chou dans lequel on niche un très beau bijou. Ceinture-écharpe en mousseline de soie, terminée par un volant de dentelle, et fermée, à la taille, par un chou rappelant celui du corsage. Gants blancs, à quatre boutons, éventail de plumes, et fantaisie dans les cheveux. En blanc, gris argent, mauve et blanc rose et crème, voire en noir, cette robe serait tout à fait charmante.

Pour ce printemps, les tissus les plus en vogue sont les crépons, les voiles, les mousselines et toutes les étoffes molles en général.

BERTHE DE PRESILLY

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Production de la bière en 1897-98
(En hectolitres.)

Allemagne. .	61.300.000	Pays-Bas. . .	1 485.000
États-Unis, Amérique du Sud et Australie. .	55 400.000	Suède.	1.450.000
		Norvège . . .	510.000
		Roumanie . .	310.000
		Indes	290.000
Grande Bretagne. . . .	53 000 000	Bulgarie . . .	60.000
		Grece.	65 000
Autriche-Hongrie . .	20.610.000	Italie.	100 000
		Serbie.	105 000
Belgique . . .	12.410 000	Espagne . . .	130 000
France	8 870 000	Luxembourg.	135 000
Russie	4 580 000		
Danemark . .	1 980 000		
Suisse.	1 580.000	Production totale . .	221.100.000

La marine marchande en Allemagne.

	VAPEURS		VOILIERS		TOTAUX	
	Nombre.	Tonnage.	Nombre	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.
1875.	299	189.998	4.303	878.385	4.602	1.068.383
1880.	374	196.343	4 286	985.182	4.660	1 181.525
1885.	650	413.913	3.607	880.345	4.257	1.294.288
1890.	815	617.911	2.779	702.810	3.594	1.320.721
1895.	1.043	893.046	2.622	660.856	3.665	1.553.902
1896	1 068	879.939	2.524	622.105	3.592	1.502.044
1897.	1.126	889.960	2.552	597.617	3.678	1.487.577
1898	1.171	969.800	2.522	585.571	3.693	1.555.371

La propriété bâtie en France en 1898.

	Maisons.	Usines.	Total.	Principal de la contribution.
Nord	378.433	6.303	384.736	3.363.883
Gironde. . . .	224.124	2.428	226.552	2.157.568
Pas-de-Calais.	197.244	2.704	199.948	1.129.912
Seine	179.690	4.204	183.894	22.666.811
Seine-Infre. .	180.321	2.425	182.746	1.974.443
Charente-Inf.	170.064	2.733	172.797	537.216
Somme	167.800	2.457	170.257	758.771
Loire-Infre. .	161.107	2 468	163.575	838.258
Ille-et-Vilaine	161.507	1 434	162.941	560.166
Côtes-du-Nord . .	160.385	1.624	162.009	323.847
Manche. . . .	156.028	1.039	157.067	486.298
Puy-de-Dôme.	152.906	2.775	155.681	511.868
Aisne	152.104	2.286	154.390	869.863
Saône-et-Loire . .	148.718	1.917	150.635	672.745
Autres départements. . .	6.512.383	105.151	6.617.534	34.138.667
	9.102.874	141.948	9.244.762	70.990.316

Le caoutchouc au Congo
(État indépendant.)

Exportations et valeur moyenne à Anvers.

	Poids en tonnes.	Prix moyen du kilogramme.	Valeur totale.
1887.	30	5 »	150 000
1888.	74	5 »	370.000
1889.	132	5 25	693.000
1890.	134	5 25	703.500
1891	82	5 22	430 500
1892.	157	5 50	863.500
1893.	240	5 50	1 320.000
1894.	339	5 50	1.864.500
1895.	578	6 »	3.468.000
1896.	1.317	6 25	7.333.250
1897.	1.663	7 50	12 272.500
1898.	2.113	8 25	17.432.000
1899.	3 300	9 »	29.700.000

Les Sociétés anonymes anglaises
Sociétés existantes en avril de chaque année et capital payé.
(en livres sterling. 1 liv. st. = 25 fr. 20.)

	Nombre.	Capital.		Nombre.	Capital.
1889	11.968	671.870.184	1895	19.430	1.062.733.821
1890	13.323	775.139.553	1896	21.223	1.115.102 993
1891	14.873	891.501.112	1897	23.728	1.285.012.021
1892	16.173	989.283.631	1898	25.267	1.383.593.162
1893	17.555	1.013.119.350	1899	27.969	1.512.098.098
1894	18.361	1.035.029.835			

Les récoltes de l'Allemagne
(en quintaux.)

	1897.	1898.	1899.
Ble, meteil. . .	37.257.550	41.217.610	43 235.420
Seigle	81.705.110	92.321.750	86.757.920
Orge.	25.644.390	28 291.120	29.838.760
Avoine.	57 186.440	67.541 200	68 8[illegible]6.870
Pommes de terre.	337.760.600	367 206.090	384.864.020
Trèfle	102.941.860	108.692 850	95.283.770
Fourrages. . .	253.031.970	259.097.810	237.677.900

Production du charbon aux États-Unis (en tonnes.)

1889.	126.098.000	1894.	152.418.000
1890.	140.883.000	1895.	172 426.000
1891.	150 506.000	1896.	173.416.000
1892.	160.115.000	1897.	181.624.000
1893.	162.815.000	1898.	196.500.000

Le budget russe (en milliers de francs.)

	BUDGET ORDINAIRE		BUDGET EXTRAORDINAIRE	
	Recettes.	Dépenses.	Recettes.	Dépenses.
1866. .	948.093	1.099.372	163.063	67.016
1870. .	1.278.286	1.281.492	210.203	218.471
1875. .	1.536.461	1.444.967	188.545	163.891
1880. .	1.725.485	1.847.383	238.383	263.015
1885. .	2.043.297	2.145.593	183.500	283.353
1890. .	2.482.788	2.433 338	252.322	329.576
1895. .	3.310.002	3.005.307	407.160	975.246
1896. .	3.640 792	3.269.254	115.710	679 119
1897. .	3 767.586	3.217.666	113.692	518.561
1898. .	4.215.498	3.622.789	233.548	1.100.218

Population de la Belgique.

1846.	4.337.196	1880.	5.520.009
1856.	4.527.461	1890.	6.069.321
1866.	4 829.833	1897.	6.586.593
1876.	5.336.135		

Les machines à vapeur dans l'industrie française.

	Nombre.	Chevaux vapeur.		Nombre.	Chevaux. vapeur.
1850.	5.322	66.642	1887.	54.034	748.456
1860.	14.936	180.555	1889.	55.435	775.000
1869.	26.221	320.447	1892.	60 393	965.891
1875.	32.006	401.000	1891.	63.518	1.072 462
1880.	41.772	544.152	1896.	67.347	1.262.688
1881.	50.979	695.000			

G. François

QUESTIONS FINANCIÈRES

La Bourse vient de traverser une période singulière. Depuis le milieu de janvier, nous sommes — ou plutôt nous devrions être — dans la plus active des saisons. Mais les circonstances sont venues se mettre à la traverse. Grâce à la prolongation de la guerre sud-africaine, on n'a pu opérer qu'avec une extrême réserve qui s'est accentuée encore quand d'autres questions de politique internationale ont suscité de nouvelles préoccupations, pas très aiguës, à la vérité, mais suffisantes pour refréner, chez la spéculation, tout désir de se départir de l'attitude expectante qu'elle avait prudemment adoptée.

Tous les cours de la cote se sont ressentis de cette attitude, à part quelques rares exceptions.

Et ce nous est une satisfaction d'avoir à constater que ces exceptions ont porté précisément sur les catégories de valeurs que nous avons mis tous nos soins à signaler aux lecteurs du *Monde Moderne*. Nous l'avons fait avec une certaine persistance et, si nous avons procédé par affirmations nettes, c'est que, ayant étudié minutieusement les faits, nous sentions que nous étions sur un terrain solide et où nous pouvions marcher avec une entière assurance. Les événements nous donnent pleinement raison, puisque les valeurs cuprifères et charbonnières (c'est d'elles qu'il s'agit) sont les seules qui aient été l'objet de transactions animées.

Quand, il y a déjà près de six mois de cela, nous exprimions le sentiment que la hausse des titres de sociétés productrices de matières premières était appelée à prendre une forte extension, quelques-uns de nos lecteurs ont soulevé des objections. Il leur semblait que le renchérissement du cuivre et du charbon était le résultat pur et simple de combinaisons spéculatives et ils étayaient leur conviction de cet argument : « Il est impossible de croire à la réalité d'un mouvement qui, en relativement peu de temps, a porté le prix du cuivre de 40 livres à 80. » Nous leur répondions alors ce que nous leur répondons aujourd'hui : Il est possible que la spéculation ait exagéré le mouvement ; elle exagère toujours dans un sens ou dans l'autre. Mais il est parfaitement certain que la plus grosse partie de ce mouvement est due non à des achats de spéculation, mais à l'accroissement de la consommation réelle. Il est absolument démontré que les producteurs de cuivre et de charbon ne suffisent pas aux demandes. Il est parfaitement visible, il est de notoriété universelle, que le mouvement industriel prend une expansion chaque jour plus grande. Des usines se bâtissent, des centres nouveaux se créent, des entreprises nouvelles surgissent partout. Et il ne s'agit pas ici d'une espèce de fièvre passagère, mais d'un mouvement correspondant à des besoins urgents et à de tangibles réalités. Abstraction faite de l'industrie proprement dite, n'allons-nous pas dépenser près d'un milliard pour la mise en état de nos moyens de défense ? N'allons-nous pas consacrer des sommes énormes à la réorganisation de notre réseau télégraphique sous-marin ? Les applications de l'électricité ne se multiplient-elles pas à chaque instant ? Et enfin, sommes-nous le seul peuple chez qui ces phénomènes se produisent ?

Les conditions générales étant telles, il est tout naturel que les valeurs cuprifères et charbonnières progressent. Plus on aura besoin de cuivre et de charbon, et plus les prix du cuivre et du charbon monteront, et plus les sociétés productrices de cuivre et de charbon gagneront de l'argent, et plus les dividendes des actions de cuivre et de charbon seront gros.

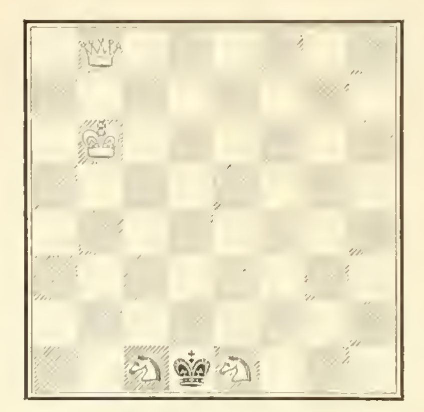
C'est pour cela que nous sommes ravis, mais non surpris, de voir se produire la hausse du Rio-Tinto, de la Tharsis, du Cape Copper, etc., que nous avons recommandés. Cependant ces valeurs-là, simplement parce qu'elles ont atteint de hauts cours, ne sont plus autant que naguère dignes de votre sollicitude. Certes, elles peuvent monter encore, et, à notre avis, elles n'y failleront pas ; mais le mouvement sera de plus en plus lent. Voilà les raisons pour lesquelles nous préférons des valeurs qui ne sont pas encore au haut de l'échelle, — qui n'ont pas encore commencé sérieusement leur mouvement ascensionnel. Nous faisons allusion à ces mines de cuivre de Huelva, à ces gisements houillers d'Annezin, dont nous avons parlé déjà, et sur lesquels nous aurons à revenir, — ne fût-ce que pour marquer les étapes d'une hausse qui, à notre avis, ne peut manquer de se produire à un moment donné.

E. Benoist,

Directeur du *Moniteur économique et financier*
17, rue du Pont Neuf

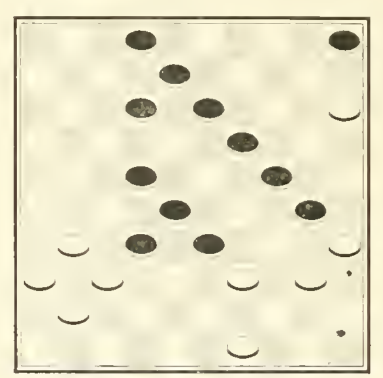
Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

N° 331. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en deux coups.

N° 332. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 333. — Charade.

Par A. G.

Un poisson magnifique,
Un pronom très pratique.
Le tout, mon cher devin,
Peut contenir du vin !

N° 334. — Mots en losange.

(Mots croisés.)

Prenons l'*horizontale*.
Un dur *trois* est venu,
Mais le sol n'est point nu :
Un blanc manteau s'étale...
De pied en *deux*, bien droit
Le patineur s'égaye
Sans que tomber l'effraye ;
Quatre est pris par le froid.
Un et *cinq* disent double.
Puis dans le vertical :
Un est chez le chacal,
Deux près des yeux se double.
Trois, chef-lieu de canton.
Le *dernier* dans résine.
Portons à la cuisine
Quatre qui n'est un thon.

N° 335. — Amusette

Par un Nain Connu.

Lecteur, je suis, avec ma tête,
Souvent dangereux pour la tête.
Ce qui me fait perdre la tête.
C'est que ma seule et simple tête
Dit autant que mon corps sans tête
Ou que mon corps avec ma tête.

N° 336. — Triple acrostiche en rectangle.

Remplacer les X par des lettres de façon à lire en acrostiche trois noms de fleurs et horizontalement dix-huit mots français de quatre lettres (les lettres de l'acrostiche central servent de terminaison et de commencement à neuf mots).

X	O	I	X	O	I	X
X	V	E	X	E	N	X
X	I	V	X	F	I	X
X	A	I	X	R	I	X
X	L	O	X	M	A	X
X	I	R	X	P	I	X
X	S	S	X	N	A	X
X	O	U	X	A	U	X
X	L	L	X	U	R	X

N° 337. — Curiosité géographique.

Quel est le territoire africain dont le nom s'écrit avec les initiales de sept départements français ou avec les lettres d'un seul ?

N° 338. — Antithèse.

Qu'est-ce qui fait le succès d'une épigramme ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

N° 328. — 1. F 2 C R. — 1. P 6 F R
2. T 5 T R. — 2. P pr F
3. R 6 F D. echec à la découverte et mat.

N° 329. — La glace.

N° 330.

				P				
			E	z	A			
		L	o	b	a	C		
	O	r	l	é	a	n	S	
P	u	b	l	i	c	o	l	A
	I	t	a	l	i	e	N	
		D	e	l	h	I		
			A	z	A			
				S				

Pélopidas et Pausanias.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

Pagel braisé. — Le pagel est plus petit et plus fin que le rousseau, vulgairement appelé dorade aux halles de Paris.

C'est un poisson d'un rouge orangé, ayant la forme de la brème d'eau douce, à la différence qu'il est rougeâtre, tandis que la brème est bleu d'acier.

Il a de gros yeux, une tache noirâtre sur le côté, un peu plus bas que l'os qui recouvre les branchies ; à partir des nageoires dorsales, il va en se déprimant très vite vers la queue. La chair est blanche, fine et d'un goût très délicat ; celui des côtes cantabriques est particulièrement estimé.

Opération. — Faites un lit d'oignons émincés dans un plat à gratiner, saupoudrez-les d'un peu de sel et de poivre rouge d'Espagne en poudre ; si vous n'en disposez pas, remplacez-le par une pincée de paprika.

Incisez le poisson sur le dos d'un bout à l'autre, jusqu'à l'arête, et faites une petite entaille sur les deux flancs à l'endroit le plus épais ; salez-le et saupoudrez-le de piment, puis d'une bonne couche de mie de pain passée au tamis, mélangée d'un peu de persil haché.

Arrosez lentement avec de l'huile d'olives, couvrez d'un papier huilé, versez un demi-verre de vin blanc sur les oignons et poussez au four chaud.

Arrosez deux fois à dix minutes d'intervalle et servez tel que. Accompagnez toujours les poissons braisés de pommes de terre moyennes, pelées et cuites vingt minutes à l'eau salée. Égouttez l'eau, faites-les ressuyer une minute au four à casserole découverte, sautez-les deux fois pour les rendre farineuses, versez dans un légumier et couvrez.

Purée Marie-Louise. — Formule. — 500 grammes de céleri-rave net ; 150 grammes de pommes de terre net ; 100 grammes de beurre fin ; un quart de litre de lait ; 10 grammes de sel, 3 grammes de sucre, un soupçon de poivre blanc.

Opération. — Mondez les céleris-raves largement, pour ne pas donner à la purée un goût fort. Coupez-les en quartiers avant de les monder, ce sera beaucoup plus facile. Faites-les cuire à grande eau, environ trente minutes.

Jetez cette eau, remettez-en de bouillante ce qu'il faut pour les couvrir, ajoutez les pommes de terre et faites cuire vingt-cinq minutes.

Égouttez l'eau en penchant la casserole, prenez deux morceaux de céleri et un morceau de pomme ; passez rapidement au tamis, sur un linge étendu sur la table ; toute la purée étant passée, remettez dans la casserole, assaisonnez, travaillez avec le beurre et une cuiller de bois, allongez avec le lait en trois fois en travaillant un bon moment entre chaque intervalle.

Servez sous des saucisses grillées, des côtelettes d'agneau, de chevreuil ou de porc frais.

Palais de dames. — Formule. — 150 gr. de beurre, 150 grammes de sucre semoule, 80 grammes de crème au riz, 80 grammes de farine (ou tout farine), 5 grammes de sel, un demi-zeste de citron ou d'orange, 5 œufs moyens.

Opération. — Faites fondre le beurre au bain-marie ; tamisez le sucre, la crème de riz et la farine sur un papier ; tenez-les à la bouche du feu pour les chauffer un peu.

Mettez les blancs d'œufs dans une bassine et les jaunes dans un bol. Nettoyez les raisins.

Montez les blancs bien fermes, versez les jaunes et mélangez lentement ; retirez le fouet ; ajoutez le zeste, sucre, farine et raisins ; mélangez avez une cuiller ou spatule en bois ; enfin le beurre.

Couchez sur des plaques beurrées et farinées des petits tas gros comme une noix, assez loin les uns des autres ; cuisez environ 15 minutes à four un peu chaud.

A. Colombié.

Procédé pour rendre à la flanelle sa souplesse. — Les flanelles, surtout celles de mauvaise qualité, deviennent très dures en séchant et sont, par suite, désagréables à porter.

On peut leur rendre facilement leur souplesse en les plongeant pendant une heure ou deux dans le bain ci-dessous :

Eau.	1 litre.
Ammoniaque	10 gr.

Après quoi, on lave soigneusement avec de l'eau claire jusqu'à ce que toute odeur d'ammoniaque ait disparu.

Teinture noire pour le bois de poirier. — Le procédé suivant donne, d'après le *Chasseur français*, une jolie couleur noire bien foncée pour des ouvrages en poirier, sculptés et tournés, non polis.

On mélange deux parties de noix de galle noire pulvérisée avec quinze parties de vin ordinaire, et on laisse reposer ce mélange quelques jours dans une chambre chaude ou à l'air, par un temps chaud.

On transvase ensuite le liquide ou on le passe à travers un linge en toile s'il reste beaucoup de petits morceaux de noix de galle surnageant, puis on y ajoute une quantité d'eau égale à la moitié de son volume.

On prépare de la même manière une dissolution de vitriol opérée dans l'eau. Si l'on en enduit le bois du premier liquide et qu'après que la couche est sèche on étende la solution de vitriol, on obtient une belle couleur noire qui est d'autant plus foncée que la seconde solution est plus concentrée.

En ajoutant par dessus une couche de cire dissoute dans l'huile de térébenthine, et en frottant avec soin, on donne à l'objet l'apparence du bois d'ébène. Si l'on veut obtenir promptement un éclat terne, il faut faire usage d'une légère couche de laque en écailles, dissoute dans l'esprit-de-vin.

Victor de Crèves.

BIBLIOGRAPHIE

M. Paul Delalain, le savant éditeur et l'ancien président respecté du Cercle de la Librairie, poursuit ses études sur la profession qu'il honore par un fort volume sur la situation de *l'Imprimerie et de la Librairie à Paris*, de 1789 à 1813. Ces deux dates indiquent combien cette époque était intéressante. L'ouvrage se compose d'une série de renseignements, de noms et d'adresses. Ces nomenclatures, d'aridité apparente, sont au contraire fécondes en suggestions nombreuses. Si l'auteur s'est abstenu volontairement de commentaires, ils naîtraient à l'infini de simples rapprochements. Ce sont ces travaux, fruits d'une profonde érudition, qui forment la base solide de l'histoire. Ce n'est pas simplement une « utile contribution », mais les fondations du monument que la librairie et l'imprimerie parisiennes attendent encore et que M. Delalain — nous l'y convions — leur élèvera sans doute un jour.

Il n'a pas été écrit depuis longtemps d'ouvrage de statistique aussi important que le gros volume sur **Les Finances de la Ville de Paris**, de 1798 à 1900, que M. Gaston Cadoux vient de publier chez Berger-Levrault. Ce n'est pas seulement par son ampleur et par la masse de ses documents que ce travail est remarquable, mais par sa méthode philosophique et sa lumineuse clarté.

Ses chiffres, innombrables, perdent toute aridité et deviennent suggestifs. Leur présentation est toujours accompagnée d'un historique précis et d'un commentaire substantiel. Il serait facile de faire ici quelques rapprochements amusants si l'auteur n'avait mis en garde contre ces déductions trop rapides où les termes de comparaison sont mal fixés. Aussi faut-il lire dans leur détail ces nombreux chapitres où toutes les questions sont successivement passées en revue : c'est une lecture moins décevante que celle de maints romans.

Si le passé est invoqué et le présent exposé, l'avenir est prévu. Calculs à l'appui, l'horizon financier de la capitale est éclairci, les problèmes sont discutés avec leurs chiffres et les solutions simplement exposées. Et cependant les sujets d'étude sont d'une variété qui n'est égalée que par leur intérêt; on peut dire que toutes les questions sociales viennent se fondre dans l'équilibre budgétaire de la ville de Paris. Même par les chiffres de ses comptes, c'est la Ville-Lumière.

Une statistique comparative des budgets des capitales de l'Étranger termine ce volume qui demeurera, dans toutes les bibliothèques sérieuses, un modèle du genre sans cesse consulté.

Les mémoires et souvenirs relatifs à la police sont très en faveur depuis quelque temps. Ces questions ont toujours attiré, mais il faut bien dire que la curiosité qu'elles soulèvent a maintes fois été déçue et que les prétendus mystères que l'on espérait découvrir sont souvent restés voilés. Ce sentiment de déception n'est pas à craindre avec **Police et criminalité**, que M. Louis Hamon, ancien commissaire de police à Paris, vient de publier chez Flammarion. D'abord le titre est honnête et ne promet rien qui ne puisse être tenu; ensuite l'auteur n'invente pas, ne brode pas et raconte ce qu'il a vu. Il a vu assez pour être grandement intéressant.

Dès les premières lignes la sincérité de l'écrivain apparaît absolue. Le lecteur est rassuré et cette sensation est capitale dans des livres de cette nature. Dans le bureau du commissaire, tous les types ont défilé; ses fonctions lui ont fait rencontrer toutes les transformations de la criminalité parisienne. De son journal, animé comme la vie ellemême, sortent tous les acteurs du drame aux cent actes divers qui se joue sans interruption dans la grande ville.

M. Hamon s'est soigneusement gardé du travers commun à presque chaque auteur d'ouvrages de même ordre et qui consiste à présenter son opinion personnelle comme la panacée de tous les maux. Cette discrétion est d'un sage, d'autant mieux que la philosophie la plus sûre, celle qui ressort des faits, n'est point exclue de ce livre de bonne foi.

Faire jaillir des drames narrés, tout naturellement, sans pédanterie, l'enseignement humain qu'ils contiennent, telle est la préoccupation constante de l'auteur; car toute violation du droit porte en elle sa leçon. En regard de la faute sont exposés les mobiles honteux, les compromissions, les excitations malsaines qui l'ont provoquée, montrant ainsi que, placé dans un autre milieu, le coupable eût pu être un homme utile. Conclusion : instruire et surtout éduquer les masses, moraliser dispensant de sévir.

M. Léon de Tinseau a réuni, chez Calmann Lévy, diverses nouvelles sous le titre de **Mensonge blanc**, l'une d'elles. L'élégance de l'expression et de la pensée ne vont pas toujours d'accord et le style n'est pas toujours l'homme. Il y a des trahisons inconscientes. Ce n'est pas le cas de M. de Tinseau; il ressent et il exprime les choses dans la même symphonie harmonique qui fait le charme particulier de ses écrits.

De même, M. Georges Beaume publie chez Lethielleux, sous le titre de **Deux rivales**, plusieurs nouvelles où se rencontrent les qualités d'émotion qui lui sont familières. L'auteur est un fils du Midi, amoureux de sa terre natale, ardant comme elle et chantant les chansons de ses cigales. Elles sont harmonieuses et pures.

M. Charles Baïhaut poursuit, chez Flammarion, ses romans déjà nombreux et qui méritent l'attention. **Fini de Rire** est le second volume de la *Vie anxieuse* où les misères de l'existence sont courageusement mises à nu. Cette fois, c'est la grève ouvrière avec toutes ses conséquences. La moralité de ces récits est qu'il faut poursuivre quand même la vie incertaine. Pourquoi vivrai-je? dit un désespéré. « Vous vivrez, lui a-t-il répondu, vous agirez, vous lutterez, faisant, avec votre douleur, de la force mise au service des autres. »

Et, de même qu'un pommier produit toujours des pommes, fruit doux et acidulé en même temps, Xanrof continue à mettre, chez Flammarion, les **Dames en scène**, dans ses dialogues truculents et spirituels.

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

Le

Monde Moderne

Avril 1900

UN PLAGIAT

Un coup de sifflet strident, furieux, des claquements de portières fermées avec fracas : le train était en marche.

Parmi les voyageurs des wagons de première classe, se trouvait M. Étienne Jouvet. Tout le monde connaît M. Étienne Jouvet, célèbre à trente ans, riche à trente-cinq, dont la merveilleuse fortune littéraire fait à la fois l'admiration et l'envie de quiconque fabrique vers ou prose sans parvenir jamais à gagner l'oreille du public.

Or donc, M. Étienne Jouvet, très fatigué d'un long hiver de travail acharné, quittait Paris pour aller, sur l'ordre péremptoire du médecin, se reposer en pleine campagne. Quelle que fût sa profonde lassitude, elle ne l'empêchait pas d'être, momentanément du moins, de fort mauvaise humeur. Son dernier livre avait remporté un immense succès, aussi flatteur pour son orgueil d'artiste que réjouissant pour sa bourse ; il se voyait en perspective plusieurs semaines de loisir au milieu de très aimables gens, jamais la vie ne lui avait paru plus souriante. Une seule ombre au tableau, l'interdiction absolue de toute lecture quelque peu sérieuse. Comme il s'exclamait contre cette défense : pourquoi ne pas lui dire tout de suite qu'il ne devait pas respirer ? le docteur avait fait des concessions.

— Eh bien, oui, lisez les feuilles boulevardières si vous voulez, les petits

récits, ça ne vous flanquera pas une méningite, sûrement.

M. Jouvet s'était donc muni, en guise de compagnon de voyage, de toute une pile de journaux. Il en parcourait quelques-uns assez distraitement, d'abord parce que son cerveau courbaturé avait presque perdu toute faculté d'appréciation, ensuite parce que vraiment, par exception ou par gageure, les journalistes parisiens s'étaient donné le mot pour rivaliser d'insignifiance. Agacé, M. Jouvet balaya du geste les imprimés qui encombraient ses genoux et se tourna vers la portière avec l'intention de contempler le paysage, de l'admirer si possible. La nature possède en propre une beauté immuable, elle peut être froide, mélancolique, sauvage, désolée, elle n'est jamais banale ou vulgaire; c'est bien ce qui la met au-dessus des œuvres sorties de la main des hommes.

Par malheur pour cette théorie, le train traversait en ce moment les plaines crayeuses, arides, de la Champagne. Je crois bien que les plus forcenés amateurs de paysage, ceux qui poétisent les tourbières et les champs de betteraves de la Picardie, ceux qui ont imaginé d'attribuer une grandeur farouche à la pierraille de la Crau, seraient en défaut si on les priait de célébrer les charmes de cette région, d'y découvrir un coin qui pût retenir le regard et la pensée. M. Jouvet dut avouer son erreur. La nature, elle aussi, peut se montrer sous un aspect de laideur abominablement vulgaire, surtout lorsque la pluie lui apporte son concours, non une violente averse avec brusques rafales, avec un ciel noir que déchirent tragiquement de fulgurants éclairs, celles-là ne sont pas déplaisantes à voir — je ne dis pas à subir — mais une pluie fine, serrée, maussade, tombant sans bruit sur les vitres poussiéreuses, qui ne tardent pas à s'enduire d'une sorte de mastic impénétrable à la vue.

M. Jouvet bâilla longuement. « Si au moins je pouvais dormir! » disait-il, sachant fort bien qu'il ne le pourrait pas. Précisément les médecins lui avaient enjoint un régime tout bucolique, dans l'espoir qu'il retrouverait ainsi le sommeil perdu. De guerre lasse, il revint à ses journaux, en prit un au hasard. C'était le supplément du *Batteur d'estrade*.

— Voyons, fit nonchalamment M. Jouvet, se renversant sur son siège pour mieux déployer la double feuille et en saisir l'ensemble.

Aussitôt le titre d'en tête : *la Nonne sanglante*, lui sauta aux yeux.

— La Nonne sanglante... la Nonne sanglante, il me semble que je connais ça... De qui est-ce?...

Il courut à la signature.

— Aliénor de Beauchamp. Ce doit être un pseudonyme de bas-bleu, ce nom-là, et même de bas-bleu affecté de nigauderie aiguë. Enfin, puisqu'il n'y a rien de mieux à faire, goûtons de cette sauce romantique.

Il y goûta, mais, à mesure qu'il lisait plus avant, sa perplexité s'accentuait.

— Sapristi! toutes ces phrases à panache sont bel et bien de vieilles connaissances, mes propres filles même! s'écria-t-il arrivé au dénouement. J'ai sué sang et eau jadis pour être si dramatique, de sorte que le souvenir en est demeuré indélébile. Mais comment diantre le manuscrit a-t-il pu tomber entre les pattes d'Aliénor, puisque Aliénor il y a? Il n'a jamais été publié, que je sache. Tous les rédacteurs en chef auxquels je l'ai adressé s'étaient entendus avec une unanimité touchante pour me le retourner. J'ai même eu à ce sujet quelques accès de désespoir consécutifs. C'est égal, ça ne se passera pas comme ça, Aliénor a par trop de toupet!

Mentalement, le romancier si audacieusement dépouillé se représentait sa voleuse comme une belle madame désœuvrée, affolée de prétentions, fort peu gênée par les scrupules de conscience lorsqu'il s'agissait de satisfaire sa gloriole.

— Ma belle Aliénor, dit-il tout haut, vous ne jouirez pas en paix du fruit de vos rapines, c'est moi qui vous le dis.

On approchait de Langres, le train ralentissait son allure. Dès qu'il fut stationnaire, M. Étienne Jouvet sauta sur le quai, courut au bureau du télégraphe afin d'avertir par dépêche ses hôtes de Frâne-le-Chat qu'un incident imprévu l'obligeait de suspendre son voyage, et repartit incontinent pour Paris, où, aussitôt débarqué, il se fit conduire aux bureaux du *Batteur d'estrade*. Quand on s'appelle Étienne Jouvet, non seulement on ne fait pas antichambre, mais encore on obtient généralement une réponse à ses questions. M. le directeur, un peu surpris de cette enquête inopinée sur la plus obscure de ses satellites, ne fit pourtant aucune difficulté pour lui livrer son nom et son adresse.

— Aliénor de Beauchamp? Élise Toinot, rue des Dames, 101. Pas un brillant talent, la pauvre petite, mais elle se forme, réellement elle se forme. Ainsi sa dernière production, malgré quelques truculences légèrement saugrenues, indique une certaine vigueur d'imagination et de style dont les précédentes ne portaient pas trace.

Au numéro 101 de la rue des Dames. Une maison très propre, d'aspect décent, une concierge de mine trop renfrognée pour n'être pas foncièrement honnête.

— Mlle Elise Toinot? Oui, elle demeure ici; mais ces dames ne reçoivent jamais personne, surtout maintenant que la mère est malade.

— Elle me recevra, il s'agit d'affaires sérieuses.

La concierge toisa le visiteur d'un œil méfiant. Il avait l'air cossu, hautain, mais pas autrement méchant. Qui sait? c'était peut-être un parent riche de ses pauvres locataires, qui certainement avaient vu de meilleurs jours. Quand d'un bout de l'année à l'autre on ne fait que tirer le cordon, cirer les escaliers, laver des cours, nettoyer des vitrages, battre des tapis, polir des cuivres, avec intermèdes de savonnages, de casseroles et de machine à coudre, le tout pour nourrir deux mioches, plus leur père, homme ingrat et enclin à se pocharder, le caractère s'aigrit; mais le cœur reste bon, si toutefois il l'était primitivement. La concierge se fût amèrement reproché de faire tort par une maladresse à deux personnes « méritantes », faisant comme elle partie du pitoyable groupe des déshérités de ce monde.

— Montez alors, dit-elle en s'écartant, elle et son balai, pour lui livrer passage. C'est au cinquième, la porte à droite, où ce qu'il y a une malle! Pas moyen de vous tromper.

En effet, il y a une malle sur le palier, indice éloquent de l'exiguïté du logis. Visiblement, le fruit de ses rapines n'avait pas beaucoup enrichi l'insolente plagiaire qu'il venait confondre. Un instant, il eut envie de s'en aller; mais la porte s'ouvrit, impossible de reculer.

— Madame ou mademoiselle Toinot? dit-il en saluant avec raideur la frêle silhouette debout sur le seuil et que l'obscurité enveloppait déjà.

— Mademoiselle, répondit une douce voix argentine. Que désirez-vous, monsieur?

Mlle Toinot, c'était bien sa voleuse, il en avait la garantie du directeur du *Batteur d'estrade*. Peu importait dès lors que cette perverse créature fût douée d'une voix mélodieuse, pénétrante. M. Jouvet se devait à lui-même de remplir le devoir de justicier que la circonstance lui adjugeait. Il se nomma, persuadé que l'énonciation de ces cinq syllabes suffirait à la consterner.

Elle ne fut qu'extrêmement surprise.

— M. Étienne Jouvet?... M. Jouvet, le romancier?

— Lui-même, mademoiselle, et je voudrais vous parler.

— C'est que ma mère est bien souffrante...

— Je ne vous prendrai qu'une minute.

Elle fit un signe d'assentiment et marcha devant lui pour l'introduire dans la salle à manger, pièce très étroite, pauvrement meublée, mais très claire, ce qui lui permit d'examiner son interlocutrice.

Rien qui ressemblât moins à la belle madame forgée par son imagination que cette enfant, car c'était une enfant de vingt ans au plus. Peu jolie, même pas jolie du tout, très maigre, d'une pâleur excessive, des cheveux qui auraient pu être beaux et ne paraissaient qu'une grosse toison ébouriffée, la bouche largement fendue, le nez mince et long, et, avec tout cela, des yeux qui eussent racheté une laideur cent fois plus agressive, des yeux bruns, profonds, lumineux, aux longs cils noirs, aux sourcils d'une courbe délicate, imprimant un cachet de noblesse à cet insignifiant minois. Sous le regard interrogateur de ces étincelantes prunelles, M. Étienne Jouvet demeura une seconde fasciné. Mais, gourmandant sa faiblesse :

— Mademoiselle, dit-il avec toute la morgue dont il put disposer, je viens de lire *la Nonne sanglante*, insérée dans le *Batteur d'estrade* sous la signature d'Aliénor de Beauchamp.

La jeune fille, qui se dirigeait vers un fauteuil délabré, le seul de la pièce d'ailleurs, pour le lui offrir, s'arrêta court et devint subitement très rouge :

— Je devrais vous être fort obligé de l'honneur conféré par vous à un conte dédaigné par tout ce que Paris contient de périodiques et même de feuilles de chou. Veuillez croire que je le suis. Mais cette gratitude ne détruit pas en moi la curiosité de l'homme avide de s'instruire. Je serais donc fort désireux d'apprendre comment le pauvre ours, si vainement léché par moi, a pu être abandonné à votre discrétion.

M[lle] Toinot n'était plus rouge, une lividité mortelle avait chassé de ses joues le carmin fugitif qui les colorait une minute auparavant. Les deux mains posées à plat sur un guéridon, comme pour soutenir le corps chancelant, les yeux dilatés, les lèvres frémissantes, on eût dit une statue de l'effroi. A deux reprises, elle essaya de parler sans produire autre chose qu'un rauque chuchotement. Enfin, elle parvint à prononcer distinctement ces quelques mots :

— Vous... vous, monsieur Étienne Jouvet, vous êtes l'auteur de *la Nonne sanglante* ?

— Oui.

— Et vous allez me dénoncer?

Dès le début de l'entrevue, le romancier s'était senti assez mal à l'aise ; mais en ce moment, vis-à-vis de cette jeune fille frappée d'épouvante, il se fit presque horreur.

— Ma parole, pensait-il, une biche prise à la gorge par un loup doit avoir ces yeux-là.

Tout haut, il dit, s'écartant involontairement de la vérité :

— Vous dénoncer? Dieu m'en préserve ! Non, je suis un simple curieux, aucune malveillance ne m'anime.

Elle l'écoutait à peine, toujours en proie à la même navrante détresse, mais une rougeur douloureuse lui marbrait maintenant plutôt qu'elle ne lui empourprait les joues :

— Et l'argent, murmura-t-elle, il serait de stricte probité de vous restituer l'argent, malheureusement je l'ai presque tout dépensé.

On peut être grand écrivain et toutefois sujet à de puériles inconséquences. A cette idée qu'elle le soupçonnait d'une telle avidité, il se révolta. Mais, au fait, que pouvait-elle penser d'autre? Pourquoi était-il venu ? Revendiquer les droits sacrés du créateur? Châtier l'iniquité? Il ne savait plus très bien; en revanche, il n'avait pas l'ombre d'un doute sur l'amer dégoût que lui inspirait son rôle.

— Mademoiselle, reprit-il le plus doucement qu'il put, je suis désolé de vous avoir effrayée, ce n'était certes pas mon intention. Dites-moi seulement comment vous vous êtes procuré ce manuscrit, et tout sera fini par là.

— Oh ! non, dit-elle, il faudra que je

vous rembourse ; mais, aujourd'hui, je ne le peux pas et je ne pourrai probablement pas avant longtemps. Aurez-vous la patience d'attendre ?

M. Jouvet s'était fort égayé à l'avance en se représentant la déconfiture de l'infortuné bas-bleu pris la main dans le sac, mais actuellement toute l'humiliation lui semblait être pour lui.

— Vous ne me devez rien, rien, cela va de soi, s'écria-t-il avec énergie. Me supposez-vous donc capable de voler des sous dans une sébile d'aveugle ?

— Non, répondit-elle en souriant faiblement, la voleuse ici, c'est moi ; seulement, le manuscrit n'étant pas signé de votre nom, j'ai cru prendre ce qui n'appartenait à personne.

C'est vrai, il se rappelait. Tout frais émoulu du collège où il avait eu des prix d'allemand, il n'ignorait pas que Herzog veut dire duc, et le désir légitime lui était né d'éblouir ses contemporains par l'étalage de sa science. Herzog Salvator, n'était-ce pas un pseudonyme original, d'une sonorité séduisante ? Certes oui, eût-il répondu au temps de sa vingtième année. Présentement, il le trouvait tout juste aussi niais que celui d'Aliénor de Beauchamp, quoique beaucoup moins excusable.

— Autrefois, il y a bien longtemps déjà, disait la jeune fille sans s'apercevoir de sa distraction, mon père avait de l'aisance, il possédait deux journaux, qui, malheureusement, ont décliné, puis sombré, engouffrant avec eux le plus clair de son avoir ; puis il est mort, le cœur brisé, quand je n'avais que six ans. Les débris de sa fortune eussent été insuffisants à nous faire vivre, si ma mère, très adroite, très laborieuse, ne s'était pas faite couturière. Elle tenait par-dessus tout à me donner une bonne éducation qui me serait une arme dans la vie. Pauvre mère !...

La jeune fille s'interrompit une minute, le temps d'affermir sa voix qui tremblait, de refouler les larmes dont ses paupières commençaient à se gonfler.

— Tant que ma mère s'est bien portée, reprit-elle, notre sort n'a pas été trop pitoyable ; mais, depuis deux ans que la phtisie la mine, elle ne peut plus rien faire et toutes ses minces économies sont dévorées. J'écris facilement, quoique l'imagination me fasse souvent défaut, et je suis parvenue à placer quelques nouvelles. Le directeur du *Batteur d'estrade*, surtout, a été très bon pour moi. Il a connu mon père, qui lui avait rendu différents services. Il y a aujourd'hui quinze jours, je recevais de lui une lettre me disant que, grâce au manque de parole de l'un de ses fournisseurs habituels, plusieurs colonnes de son supplément étaient à ma disposition. Il m'engageait vivement à ne pas laisser échapper cette chance exceptionnelle pour une débutante. Le médecin sortait d'ici après m'avoir franchement déclaré qu'il n'y avait plus d'espoir, non pas même de sauver la malade, mais de prolonger sa vie. On ne pouvait plus qu'adoucir ses souffrances en entretenant soigneusement ses illusions. Dans ce but, il fallait continuer à lui faire prendre des remèdes, boire du bon vin, du jus de viande, manger quelques beaux fruits de serre, du raisin ; or, il ne me restait pas un sou...

Elle s'arrêta de nouveau, puis reprit rapidement, comme ayant hâte de terminer cette cruelle confession.

— La lettre du *Batteur d'estrade* aurait donc dû être accueillie comme un message céleste, mais le chagrin m'avait mise hors de moi ; j'étais incapable d'écrire deux lignes ayant le sens commun, à plus forte raison de combiner, rédiger une narration qui devait en comporter mille. J'ai cru devenir folle ce soir-là. A bout de ressources, je me suis rappelé la vieille malle, pleine de manuscrits qui n'avaient jamais été réclamés. J'en feuilletai plusieurs, ce n'était que le plus insipide fatras. Le découragement m'accablait déjà lorsque je découvris le vôtre, qui me parut convenir. Toute ma nuit s'est employée à le copier. Vous savez la suite ; non pourtant, vous ne savez pas que les trois cents



francs payés par la caisse du journal m'ont sauvée.

Et comme M. Jouvet élevait la voix, elle continua vivement :

— Soyez assez généreux pour admettre que, si j'ai ainsi étalé ma misère sous vos yeux, ce n'est pas dans le but de vous attendrir, de vous faire renoncer à votre créance. Je ne vous demande qu'un délai. Que ma mère puisse mourir en paix, que sa fin ne soit pas troublée par de nouveaux tourments, et je vous bénirai. Après...

Elle ne put achever sa phrase. De

l'autre côté s'élevait un gémissement plaintif, entrecoupé d'appels.

— Élise! Élise! que fais-tu donc? Avec qui causes-tu?

— Me voici, mère, répondit-elle en s'élançant vers la porte de communication.

M. Jouvet n'eut garde d'attendre son retour. Il se hâta de sortir, résumant à part lui la situation :

— Quel sale mufle je fais!

Il se calomniait. La preuve, c'est qu'après avoir médité pendant cinq minutes, il donna au cocher l'ordre de le ramener vers les bureaux du *Batteur d'estrade*, chez son directeur, avec lequel il eut une brève conférence, dont le résultat combla d'aise ce dernier et de surprise les amis aussi bien que les lecteurs accoutumés de M. Étienne Jouvet. Six mois durant, on vit sa fine, élégante, superbe prose se déployer toutes les semaines dans le supplément du *Batteur d'estrade*, à côté de gentilles bluettes signées Aliénor de Beauchamp. La collaboration assidue de cette dernière avait été la condition *sine qua non* de la sienne propre.



Vers la fin du sixième mois, M. Jouvet reçut, sous pli chargé à large bordure noire, trois billets de cent francs. Il y avait aussi ces lignes :

« Je n'ai pu m'acquitter plus tôt. Que Dieu vous tienne compte de votre miséricorde! »

M. Étienne Jouvet est, dit-on, un des plus éclatants favoris de la fortune. Pour lui, elle a vidé tous les trésors de sa corne d'abondance. Que veut-il? L'argent, la renommée, les honneurs? Ils lui sont prodigués. Quoi encore? Son talent a des lacunes : le manque de tendresse, de sensibilité. Il séduit, fascine l'esprit, il ne touche jamais le cœur. Ses héroïnes ont beau périr dans les circonstances les plus douloureuses, leur décès ne coûte pas une larme à la lectrice. Or cette lacune n'existe plus, ainsi qu'en témoigne le volume récemment publié par le futur académicien. — L'amour? les joies de la famille? Il vient d'épouser une femme ravissante, pas régulièrement jolie peut-être ; la bouche est pour cela trop large, les lèvres trop fortes ; mais ses riches cheveux dorés valent une couronne royale, ses yeux bruns ont une splendeur incomparable. A vrai dire, les bons petits camarades font volontiers remarquer que cette perle, comme toutes les perles, a été trouvée dans une huître, voulant ainsi faire entendre que l'origine de Mme Jouvet est d'une humilité affligeante. Le trait ne porte pas, celle à qui on le lance étant absolument dépourvue de basse vanité. Elle-même a raconté son histoire à une vieille amie de son mari.

— On n'en saurait imaginer de plus immorale, concluait la ci-devant Aliénor de Beauchamp. C'est par l'accomplissement d'une fraude que m'est venu le bonheur. Qu'en dit la justice immanente? Je n'ose pas y penser.

VERRIER.

L'ARCHITECTURE NATIONALE

AUX ÉTATS-UNIS

Nous autres, gens d'Europe, nous nous demandons gravement si les gens d'Amérique, et particulièrement ceux des États-Unis, ont une littérature et un art. L'habitude et le préjugé aidant, nous répondrions volontiers que ces descendants des enfants de la vieille Europe vivent encore sur le fonds héréditaire et ne possèdent que ce qui, soit par leurs ancêtres, soit par des emprunts directs et ininterrompus, leur vient de chez nous. J'ai protesté ailleurs, en ce qui regarde la littérature, contre cette manière de voir qui consiste à fermer les yeux à l'évidence, et ma protestation n'étant ni la première ni la seule, la notion s'est répandue que le pays des Walt Whitman, des Whittier, des Edgar Poe, des Hawthorne, des Thoreau, des Longfellow et des Emerson, pour ne citer que les plus illustres dont le renom est déjà consacré par le temps, est un pays qui a ses écrivains et ses penseurs originaux.

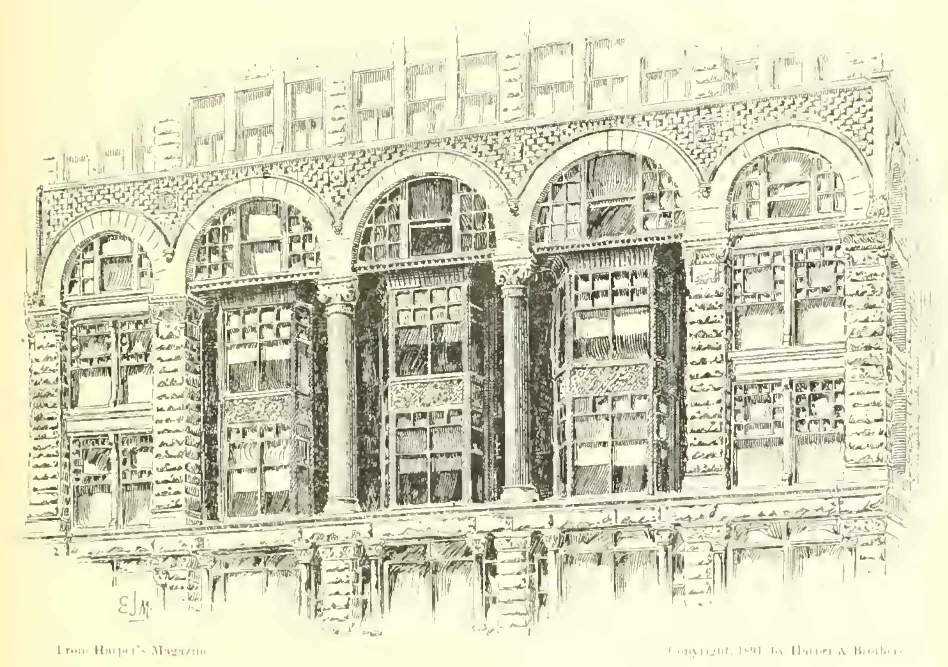
Dans le domaine de l'art pur, nos peintres et nos sculpteurs constatent, à leur dam, que les élèves américains qu'ils ont formés sont devenus des maîtres et qu'une école américaine, unissant aux traditions et aux procédés de l'art français les inspirations et les détails d'expression particuliers à la civilisation, aux mœurs et aux goûts du nouveau monde, est définitivement fondée ; elle est même assez florissante et forte pour satisfaire de plus en plus aux demandes publiques et privées des États, et restreindre ainsi le débouché si large et si fructueux que nos artistes s'étaient ouvert de l'autre côté de l'Océan.

Les arts industriels ont fait plus de progrès encore. Tous ceux qui ont visité l'exposition de Chicago ou qui ont, dans ces dernières années, étudié l'Américain vivant et évoluant dans le milieu qu'il s'est fait, soit dans ses établissements publics, temples, hôtels, clubs, *offices*, soit dans le retrait de son *home*, ont été frappés de l'originalité et de la richesse déployées par les ouvriers d'art dans l'ameublement et la décoration intérieure des maisons.

L'architecture, qui est la manifestation extérieure, le surmoulage, si je puis dire, des mêmes sentiments et des mêmes exigences dont l'ameublement et la décoration des appartements sont la manifestation plus intime, ne pouvait se réduire à copier les constructions européennes ou à pasticher les pastiches de la Renaissance et du gothique dont nos architectes modernes ont couvert tant de terrains qui n'en peuvent mais. On a déjà ici même montré que les maisons monstres, à quinze, vingt, trente étages, comportent, et réalisent, à des degrés divers, un art architectural nouveau, non pas tant par l'élévation des murailles et l'énormité de la masse que par l'ordonnance des lignes horizontales et verticales, des parties saillantes et rentrantes, des baies, des corniches, des piliers et des autres ressources à l'aide desquelles on peut éviter la monotonie, donner de l'harmonie et de la grâce à un monument. Toutes les conditions connues étant altérées, l'architecte a dû inventer un système d'ornementation extérieure et trouver des combinaisons nouvelles pour donner à l'œil une impression de cohésion, d'appropriation intelligente, d'équilibre entre les parties et, s'il se pouvait, de beauté.

Mais les maisons hautes ne répondent, en somme, qu'à un besoin limité du commerce, de l'industrie, de la grande administration. Il y aura toujours, et en immense majorité, des édifices de proportions moindres, des églises et des temples, des palais et des musées, des résidences particulières, depuis les plus modestes jusqu'aux plus luxueuses ; et c'est dans les constructions de ce genre surtout qu'il s'agit de savoir si les Amé-

ricains des États-Unis ont une architecture nationale. On ne peut guère en douter si l'on parcourt les quartiers riches à New-York, à Philadelphie, à Washington et les campagnes environnantes, semées de *houses*, de *mansions*, de *country-seats*, de *résidences* et de *cottages* où se dégage et s'affirme un art nouveau, d'autant plus apparent que trialisme utilitaire ne doit point, à ce qu'il semble, laisser de place à la culture raffinée de l'esprit. En sorte que la question que l'Europe posait naguère à propos de la grande république de l'Amérique du Nord tout entière, les États orientaux de cette république la posent à propos des États de l'Ouest ; et ils la résoudraient par la négative si les États



From Harper's Magazine — Copyright, 1891, by Harper & Brothers

ARCADES DU STUDEBAKER BUILDING, A CHICAGO

des édifices à prétentions classiques, villas italiennes et des bâtisses de style Renaissance ou gothique, suivant la formule anglaise, s'élèvent à côté et leur servent de repoussoir. Mais de même que l'Europe n'a longtemps voulu voir dans les vrais produits littéraires et artistiques des États-Unis que des reflets ou des émanations de son propre foyer, de même la Nouvelle-Angleterre proprement dite se considère volontiers comme ayant seule le dépôt des arts et du goût, à l'exclusion des États de l'Ouest, où la lutte pour la vie, contre les obstacles de la nature, est encore intense, et où la poussée énorme et violente de l'indus- de l'Ouest ne produisaient, depuis un quart de siècle environ, des écrivains, des artistes et, dans le cas particulier qui nous occupe aujourd'hui, des architectes ; lesquels ne se contentent pas de faire des œuvres caractéristiques et originales, mais les proclament telles et savent les opposer à propos aux œuvres de leurs compatriotes de l'Est.

C'est ainsi que M. Montgomery Schuyler revendiquait il y a quelque temps dans le *Harper's Magazine* des traits propres et comme un style national pour l'architecture dans les cités de l'Ouest, Chicago, Saint Paul et Minneapolis. Il le faisait avec cette modération

et ce bon sens qui prouvent d'avance que l'on a cause gagnée. Il ne sera donc pas sans intérêt de le prendre pour guide en cette rapide enquête sur l'art architectural dans l'Ouest américain.



From Harper's Magazine. Copyright 1891, by Harper & Brothers.

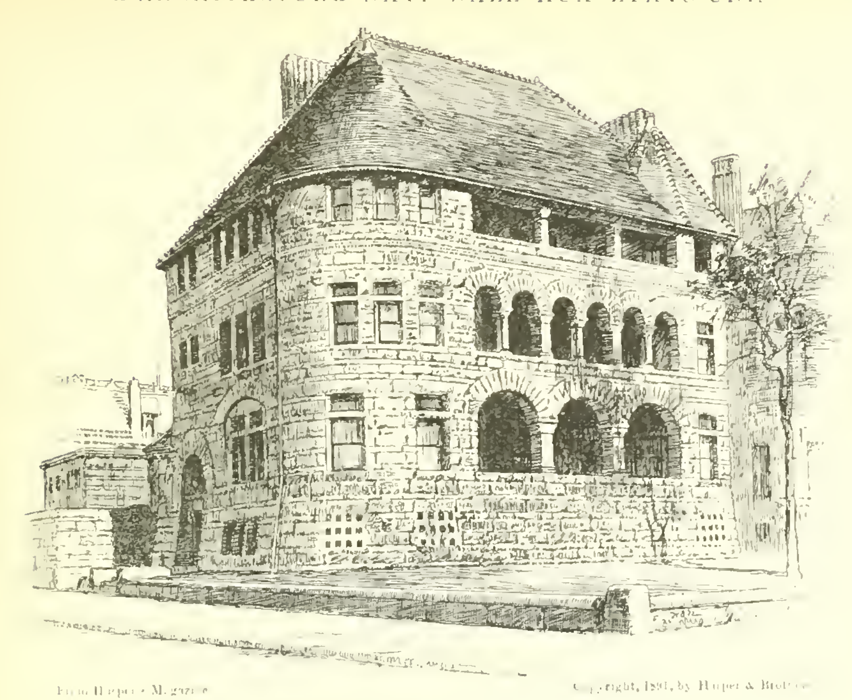
L'ART INSTITUTE, A CHICAGO

Chicago, enfermé dans l'angle formé par le confluent des deux branches de la rivière du même nom et borné du troisième côté par le lac Michigan, peut bien déborder de toutes parts, avec ses ponts, ses trams et ses chemins de fer locaux; mais le centre commercial, la vraie ville, n'est susceptible ni de déplacement ni d'extension; ajoutez qu'elle est bâtie sur un sol spongieux qui devient plus liquide et inconsistant à mesure qu'on creuse davantage. Il serait vain d'y chercher une assise solide pour les fondations, vain même de tenter d'y battre des pilotis : les pieux fuiraient de biais sous le mouton, sans trouver nulle part de couche ferme où se fixer. Il faut jeter dans cette espèce de fondrière des sortes de radeaux faits de béton et de barres de métal; on utilise ordinairement à cet usage les vieux rails de chemin de fer; et c'est là-dessus que se bâtissent les édifices les plus hauts et les plus lourds. L'absence de cave et de toute substruction influe nécessairement sur la disposition et l'aménagement des maisons de tout ordre, car il faut retrouver ailleurs la place des services qu'on relègue d'ordinaire au sous-sol.

On sait qu'un incendie détruisit presque toute la ville en 1871. La reconstruction en fut rapide, et les commerçants, qui avaient hâte de rouvrir leurs magasins et leurs usines, ne laissèrent point aux architectes le temps de méditer et de mûrir leurs plans, encore moins de les exécuter à loisir. Tout fut sacrifié à l'utilité immédiate.

Depuis, la nécessité d'avoir de plus en plus d'espace pour le commerce toujours croissant et de trouver cet espace sur une surface qui ne peut s'étendre, amena la construction des maisons hautes, qui se multiplient chaque jour avec un nombre d'étages toujours plus grand.

Je ne voudrais pas tomber dans des redites. Il suffira de faire remarquer que ces maisons se classent naturellement, à Chicago du moins, en deux catégories : celles qui empruntent à l'ancienne architecture le luxe des ornements, colonnes à chapiteaux, balcons à cariatides, pierres cannelées et vermiculées, incrustations de marbre, frises et corniches sculptées, — et celles qui cherchent, et trouvent le plus souvent, un effet de grandeur et de force dans la simplicité des lignes et la clarté des divisions « naturelles » transversales ou verticales. Parmi les premières, il faut mettre le *City and county Building*, quelque chose comme l'hôtel de ville et la préfecture réunis dans un même bâti-



From Harper's Magazine. Copyright, 1891, by Harper & Brothers.

MAISON D'HABITATION, LE LONG DU LAC, A CHICAGO

ment. Complètement isolé, cet édifice couvre une superficie de 340 pieds anglais de long sur 280 de large, et dépasse 100 pieds en hauteur; le pied anglais est de 0m,30479. Il n'est divisé extérieurement qu'en cinq étages de massive maçonnerie, bien que l'intérieur en comporte plus du double, avec des portiques saillants ornés de vastes frontons, surmontés de colonnades composites et d'un attique dont les proportions mesquines jurent désagréablement avec le reste. On sent d'ailleurs que tout cet appareil architectural n'est qu'un revêtement factice, qu'on pourrait enlever sans que la véritable construction qu'il recouvre en fût moins propre à sa destination.

Dans la même catégorie, bien qu'il soit exempt du défaut que je viens de signaler et que les ornements fassent ici vraiment corps avec l'édifice, on rangera le *Studebaker Building*; son aspect éveille bien plus l'idée d'un palais que d'un vaste entrepôt du commerce. La façade, qui regarde le *Lake Park*, un des huit grands parcs de Chicago touchant le lac Michigan, est imposante et riche avec son soubassement de deux étages, au-dessus duquel trois autres étages sont séparés de la partie supérieure par une suite d'arcades portant sur deux rangs de colonnes superposées, qui encadrent les fenêtres et dont la disposition est d'un grand effet. Mais cet effet est singulièrement amoindri par l'absence de tout caractère architectural dans la partie supérieure : il semble que l'artiste ait épuisé toute sa force dans ces cinq premiers étages, où les marbres de couleur et les fûts de granit poli sont prodigués avec trop de luxe, tandis qu'au-dessus c'est l'absolue nudité de la muraille droite, régulièrement percée de baies dont rien ne relève ni ne rompt la plate et géométrique sécheresse.

Dans l'autre classe de monuments, ceux où l'architecte a tout subordonné à la destination propre de l'édifice et à

cherche sincèrement, dans cette destination même, les motifs des détails de son ornementation, la règle de ses divisions et finalement son effet d'ensemble, l'*Auditorium*, à la fois théâtre, lieu de *meetings* et énorme assemblage d'*offices* ou comptoirs, tient le premier rang et fait le plus grand honneur à ses architectes, MM. Adler et Sullivan. Mais le *Monde Moderne* a déjà décrit ce monument si fortement caractéristique du génie américain.

Plus simple encore — et cela n'a rien que de très raisonnable puisque c'est un édifice purement commercial, — est le *Field Building*, énorme construction carrée, haute de sept étages, traitée avec une sobriété et une netteté qui fait paraître ses façades encore plus longues qu'elles ne le sont réellement. Ce *block*, comme on dit là-bas, date déjà de plusieurs années; il est l'œuvre de M. Richardson, un des architectes qui ont le plus travaillé à faire surgir de la confusion des styles importés d'Europe déformés et mélangés, au hasard du caprice et de l'ignorance, une architecture nationale.



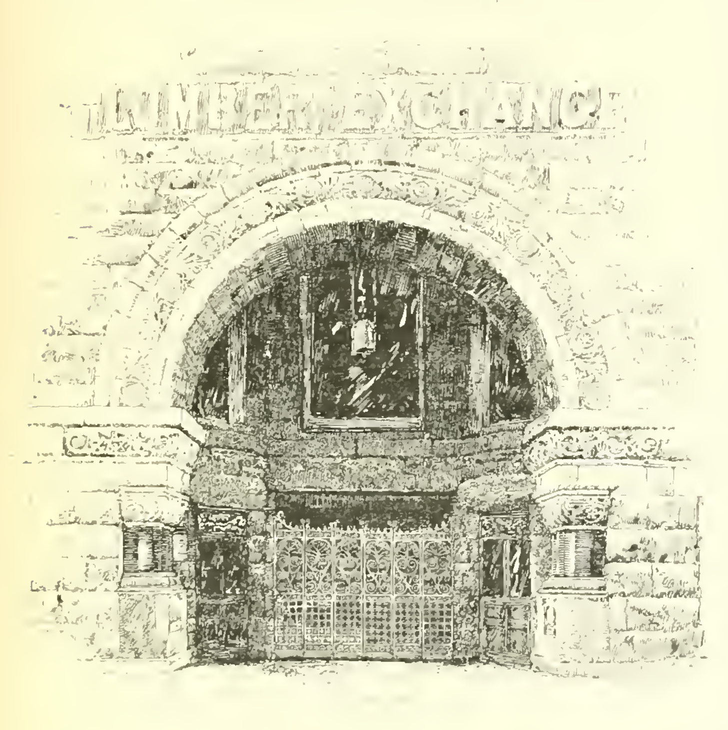
From Harper's Magazine. Copyright, 1891, by Harper & Brothers

ENTRÉE DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
A MINNEAPOLIS

Un autre édifice, de proportions relativement petites, montrera mieux que ces gigantesques masses, — l'œil en saisissant plus facilement l'ensemble, — à quel résultat d'élégance et d'harmonie cette architecture nouvelle peut prétendre et sait atteindre déjà. C'est l'*Art Institute*. Comme le *Studebaker Building*, il se dresse sur la voie qui longe Lake Park. Le voisinage d'un *elevator*, immense grenier où les grains s'emmagasinent jusqu'à une hauteur de douze ou quinze étages, devrait l'écraser; mais il forme un tout si complet, si bien en équilibre en toutes ses parties, qu'il garde son caractère de force et de grâce, même à l'ombre du géant. D'une simplicité de composition extrême, il consiste en un soubassement et quatre étages, dont le supérieur est mansardé; mais jamais le précepte d'Aristote que toute œuvre d'art doit avoir un commencement, un milieu et une fin, n'a été mieux observé. La sévérité du soubassement, avec ses ouvertures rectangulaires dénuées d'ornement, prépare bien l'œil au groupement des deux étages médians, plus largement percés et allégeant la masse là justement où elle en a besoin; tandis que le pignon

aigu, flanqué de ses deux demi-tourelles, et la ligne des fenêtres à fronton pointu dont s'éclaire l'étage mansardé sur les plus longs côtés animent la silhouette et l'enlèvent pittoresquement sur le fond du ciel.

Avec M. Richardson, les architectes qui ont le plus contribué à créer ce qu'on pourrait appeler l'architecture commerciale de Chicago sont MM. Burnham et Root. C'est à eux qu'on doit, par exemple, l'*Insurance Exchange*, ou bourse des assurances, et le *Phœnix Building*. Leur influence ne s'est pas arrêtée, d'ailleurs, aux grands édifices utilitaires ni à la ville de Chicago. On la retrouve dans un grand nombre de maisons particulières et elle s'est répandue par tout l'Ouest, de sorte que véritablement les jeunes architectes des comtés et mêmes des États avoisinants relèvent d'eux et constituent, consciemment ou non, une école qui les a pour maîtres.



From Harper's Magazine — Copyright ... Harper & Brothers

ENTRÉE DU LUMBER EXCHANGE, A MINNEAPOLIS

En somme, le trait distinctif de cette architecture, dans les édifices publics aussi bien que dans les résidences privées, c'est la convenance entre l'aspect du dehors et l'usage du dedans, le rejet des moyens classiques, l'éloignement des styles consacrés qui ne s'adaptent aux besoins présents que comme un masque sur une figure, la vigueur et la précision des formes s'accordant entre elles sans vaine et froide symétrie, et une large simplicité de traitement.

Ceux qui sont habitués au déploiement du luxe architectural que présentent, avec plus d'éclat que de goût, les maisons des riches particuliers dans les villes de l'Est jusqu'à Philadelphie, sont surpris de voir à Chicago, dans les quartiers où résident les princes du commerce et de l'industrie, si peu de maisons affectant des airs de palais. On a peine à croire que les plus importants bénéficiaires d'un commerce et d'une spéculation tels qu'il ne s'en fit jamais d'aussi vastes et d'aussi actifs dans une cité d'un million d'habitants se contentent de ces habitations, grandes sans doute, tantôt élégantes, tantôt massives, toujours confortables, mais au demeurant démocratiques. Quelquefois, comme dans une au moins des maisons construites par Richardson, cette sim-

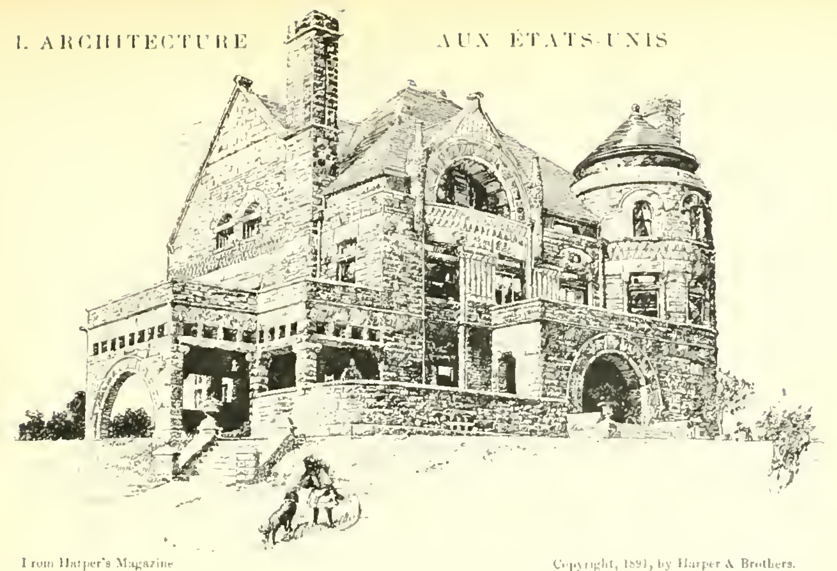
plicite va jusqu'à la dureté, et il semble que ce soit plutôt une prison qu'une demeure d'homme libre. Le même caractère de force rude, le même parti pris de sobriété qui ne veut tirer d'effet que de l'arrangement des ouvertures dans la maçonnerie des murs, se remarquent, mais avec un résultat moins désagréable, dans la maison dont nous donnons ici le dessin. La principale façade se développe autour d'un motif qu'on retrouve presque dans toutes les œuvres de cet architecte, une loggia centrale à chacun des trois étages, ménagée avec une juste et heureuse entente des proportions; mais pas une moulure, rien que la bâtisse imposante dans sa nudité, puissamment coiffée d'un toit superbe, couronnement naturel de cette œuvre austère et robuste.

Mais Chicago n'est pas la seule ville qui compte dans l'Ouest, bien qu'elle en soit la plus importante. Sans parler de Saint-Louis, qui est plus au sud, les deux villes de Saint-Paul et de Minneapolis, en remontant au nord, valent qu'on s'y arrête un instant. Il y a une trentaine d'années, Saint-Paul avait une population de 14000 âmes, et, de l'autre côté du Mississipi, juste en face, Minneapolis avait à peine quelques maisons en outre de son bureau de poste, de ses hôtels et des scieries mécaniques qui furent le noyau de cette agglomération. Aujourd'hui elles comptent par centaines de mille leurs habitants.

Saint-Paul, dont le quartier commerçant est confiné sur une étroite bande de terrain le long du fleuve, devait forcément adopter la construction en hauteur. Minneapolis, au contraire, a tout l'espace qu'il lui faut pour s'étaler à l'aise et s'agrandir indéfiniment : elle n'a donc aucun besoin de gagner en élévation ce qui ne lui manque pas en surface. Mais sa voisine ne pouvait avoir des maisons hautes sans qu'elle en eût aussi, car ces deux « villes jumelles », comme on les nomme, nourrissent, à l'endroit l'une de l'autre, des sentiments de rivalité vaniteuse plus forts que le sens utilitaire, si dominateur pourtant chez les Américains.

Les grands édifices de Minneapolis et de Saint-Paul tiennent le milieu entre les monuments trop décoratifs et les constructions trop simples et nues de Chicago. On y sent néanmoins l'influence certaine des architectes de la cité du lac Michigan. C'est ainsi que la bibliothèque publique de Minneapolis, par le motif de sa façade principale, une arcade flanquée de deux tours rondes et surmontée d'un étage dont la muraille est tout unie, rappelle, à ne s'y pas méprendre, la manière de Richardson. De même encore, les plus beaux spécimens de l'architecture commerciale dans la même ville, tels que la banque de commerce et le *Lumber Exchange* (bourse des bois de charpente), témoignent d'une inspiration puisée dans l'étude des travaux de M. John Wellbrin Root. La préoccupation des architectes est avant tout utilitaire : ils veulent que l'édifice non seulement réponde à sa destination, mais qu'il l'annonce pour ainsi dire et la manifeste extérieurement. Aussi réservent-ils toute leur ornementation pour l'entrée principale; l'élégance de l'ensemble résulte des proportions mises en valeur par des fenêtres en encorbellement et par de minces tourelles montant de chaque côté de la grande baie centrale et coiffées de petits toits pointus.

Les lieux consacrés au culte ne sont pas ici, non plus qu'à Chicago, particulièrement intéressants. Ou bien ils suivent, avec plus ou moins de bonheur, la tradition consacrée, comme l'église presbytérienne de Saint-Paul, ou bien, comme le bâtiment appelé l'église du peuple, *the People's Church*, ils ne sont plus que des monuments d'après la formule moderne, sans aucun caractère religieux et aussi propres à servir à des réunions politiques ou à des dépôts de marchandises qu'aux exercices de l'adoration en commun. On ne peut guère faire d'exception que pour l'Église unitarienne de Minneapolis, dont la massive et majestueuse structure n'a rien



From Harper's Magazine — Copyright, 1891, by Harper & Brothers.

MAISON D'HABITATION, A SAINT-PAUL

de conventionnel et ne laisse pourtant aucun doute quant à sa destination.

Si Minneapolis a l'avantage pour les édifices publics, c'est à Saint-Paul que l'on trouve les plus nombreux et les plus remarquables spécimens d'architecture domestique. Il n'est pas une ville aux États-Unis qui possède un quartier où, plus que dans Summit Avenue, le passant ait, en regardant les maisons d'habitation, le sentiment de la richesse dépensant largement, sans ostentation, au gré des inspirations d'un art en rupture de tradition, mais dont les caprices sont contenus par le bon sens et le goût. Les deux spécimens qu'on en donne ici, l'un d'ensemble, l'autre de détail, suffisent pour faire comprendre combien cette union de la fantaisie et de l'esprit pratique peut, lorsqu'elle s'opère chez de bons artistes, produire d'heureux résultats.

Je ne saurais terminer mieux cette courte étude qu'en résumant les réflexions que la connaissance approfondie du mouvement architectural dans l'Ouest américain dicte à M. Montgomery Schuyler. L'impression générale, dit-il, que l'observateur venant des États de l'Est ressent en visitant les villes occidentales est à peu de chose près la même que l'impression produite par toutes les villes américaines sur l'observateur venant d'Europe : c'est que l'architecture qu'on y pratique est une architecture très émancipée. Les architectes des États-Unis sont assurément moins entravés par la tradition que ceux d'aucun autre pays, et les architectes de l'Ouest le sont encore moins que les autres. Leurs structures gigantesques, tout de même que leurs édifices de proportions plus modestes et que leurs maisons à usage d'habitation, ne peuvent, le plus souvent, se classer exactement dans aucun genre, ni se ramener à aucun style déjà connu. Sans doute, être émancipé n'est pas un mérite en soi ; le tout est de savoir par quels actes se manifeste cette émancipation. Il faut avouer qu'elle ne se manifeste pas toujours en bien ; que les tentatives maladroites, saugrenues, extravagantes, d'un ridicule pénible et d'une affligeante laideur, sont trop nombreuses. Beaucoup d'architectes médisent des entraves que les traditions séculaires de l'architecture française impose aux élèves de l'École des beaux-arts et même aux artistes qui se sont formés en dehors de l'École. Ils oublient que c'est à ces traditions, à cette discipline qu'ils doivent les qua

lités solides de leur art. La contrainte d'une école reconnue ou d'un style adopté est bonne à un architecte en proportion de sa propre incapacité à exercer aucune contrainte sur lui-même. Pour innover avec succès dans un art quelconque, il faut que l'artiste possède d'avance, par son éducation professionnelle, la connaissance des belles œuvres que ses prédécesseurs ont faites, des règles que les théoriciens de son art ont posées et dont une longue expérience a consacré la valeur. Même muni de la sorte, le novateur se trompera plus d'une fois, produira souvent des œuvres mal équilibrées, grossières, très au-dessous de son ambition et de ses efforts. Mais il ne faudrait pas que ces avortements et ces échecs eussent pour résultat de décourager les tentatives, ni de servir d'excuse à ceux qui, sous couleur de maintenir la tradition et de ne pas se départir des règles transmises par l'histoire de l'art et appliquées par les anciens maîtres, s'obstinent, sans souci des différences d'époques, de pays, de besoins, à piétiner sur place dans l'ornière de la routine et de l'imitation.



From Harper's Magazine. Copyright, 1891, by Harper & Brothers.

PORCHE D'UNE MAISON PARTICULIÈRE, A SAINT-PAUL

C'est ce que les jeunes architectes de l'Ouest américain comprennent ; et déjà ils peuvent, au milieu de bien des essais lourds, gauches et imparfaits, montrer des œuvres qui réalisent le beau et l'utile dans des conditions et suivant des combinaisons nouvelles ; si bien qu'ils laisseront après eux un style architectural qui sera la manifestation de leur génie propre en même temps que du génie de leur nation. Mais eussent-ils jusqu'à présent échoué partout et toujours, se fussent-ils rendus coupables des conceptions les moins digérées et des constructions les plus extravagantes, qu'il faudrait les louer de l'effort et les y encourager : car, pour employer l'énergique expression de M. Schuyler, il est possible d'émonder les exubérances, mais il ne l'est pas de créer une âme sous les côtes d'un mort.

B.-H. Gausseron.

LES MAISONS D'ÉDUCATION

DE LA LÉGION D'HONNEUR

Louis XIV eut, le premier, l'idée d'une maison d'éducation, où des jeunes filles recevraient gratuitement l'instruction. Ce fut à Saint-Cyr, sous la direction de Mme de Maintenon, qu'il ouvrit cet établissement destiné à recevoir les filles de gens nobles et sans fortune.

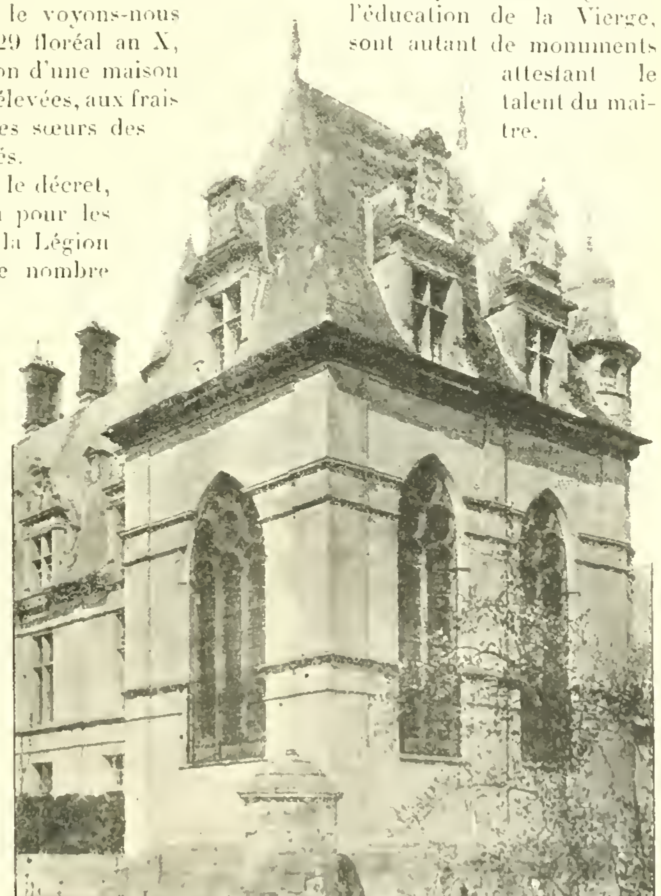
Pendant toute la durée de son règne, Napoléon, qui se rendait parfaitement compte des points faibles du nouvel état de choses, s'efforça, en copiant l'ancien régime, de rehausser l'aristocratie militaire, née de ses victoires. Aussi, dès le lendemain d'Austerlitz, le voyons-nous sanctionner la loi du 29 floréal an X, en décidant l'organisation d'une maison d'éducation où seraient élevées, aux frais de l'État, les filles et les sœurs des légionnaires peu fortunés.

« Il sera établi, disait le décret, des maisons d'éducation pour les filles des membres de la Légion d'honneur, sans que le nombre de ces maisons puisse excéder celui de trois. »

Longtemps, la détermination des emplacements des différentes maisons demeura indécise. Tout d'abord, ce fut sur le château de Chambord que se porta le choix de l'empereur; puis, à peine les ouvriers avaient-ils procédé aux premiers aménagements, que, se ravisant, il décida la suspension des travaux et l'installation de la première maison dans une des propriétés de la famille de Condé, au château d'Écouen.

Bâti par Anne de Montmorency, au sommet d'un mamelon, le château d'Écouen, sans être immense, comprend cependant quatre corps de logis parallèles, d'un ensemble grandiose.

A la fois architecte et statuaire, Bullant, qui était chargé de l'édifier, sut orner la demeure princière d'œuvres qui font aujourd'hui l'admiration de tous les visiteurs. Dans la chapelle, un autel admirable, de très beaux vitraux, dont Primatice avait fourni le dessin, un groupe d'albâtre figurant l'éducation de la Vierge, sont autant de monuments attestant le talent du maître.



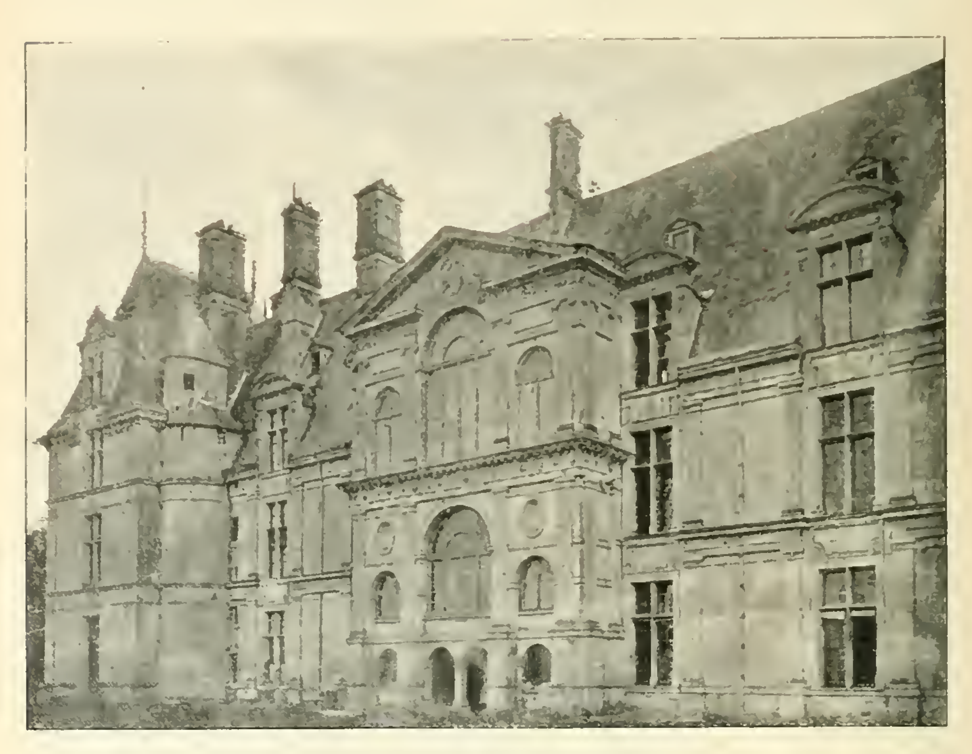
CHAPELLE D'ÉCOUEN

Dans le courant de l'année 1807, Mme Campan était appelée à la direction de la maison d'Écouen. Fille d'un employé supérieur du ministère des affaires étrangères, Mlle Genet devint, à la suite de son mariage avec M. Campan, secrétaire de la reine Marie-Antoinette, lectrice de cette infortunée princesse.

Tombée dans la gène à l'époque de la trice entourait le gracieux petit troupeau.

Aussi, devenu empereur, ne crut-il mieux faire que d'appeler, lors de l'ouverture de la maison d'Écouen, Mme Campan à la tête du nouveau pensionnat.

Dans les cours de récréation d'Écouen, aussi bien qu'à la salle d'étude, la fille du général coudoyant à chaque instant celle du simple soldat, situation intolé-

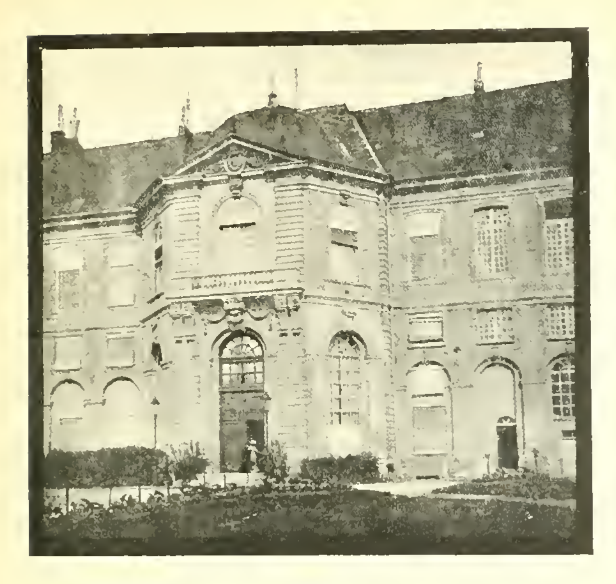


LE CHATEAU D'ÉCOUEN

Révolution, Mme Campan avait ouvert, à Saint-Germain-en-Laye, un pensionnat de jeunes filles dont la réputation grandit rapidement, au point que les meilleures familles de l'époque se faisaient un point d'honneur d'y faire élever leurs enfants. Parmi les pensionnaires se trouvaient Stéphanie et Hortense de Beauharnais, que le premier Consul visitait quelquefois. Au cours de ces visites, Bonaparte s'aperçut rapidement de l'ordre qui régnait dans la maison, et des soins maternels dont sa directrice entourait le gracieux petit troupeau.

rable pour une aristocratie aussi récente qu'infatuée de ses droits, les récriminations arrivèrent de toutes parts. Pour mettre un terme à cet état de choses, un décret impérial ouvrit, en 1810, dans l'ancien cloître de Saint-Denis, une école spécialement destinée aux filles de généraux et d'officiers supérieurs.

Le même décret conférait aux directrices de la maison de la Légion d'honneur le titre de surintendante, et fixait à trois cents le nombre des élèves, tant gratuites que payantes.



SAINT-DENIS — PERRON PRINCIPAL

Sur le côté sud de la cathédrale de Saint-Denis s'élève l'ancien couvent des Bénédictins, de nos jours affecté à la Légion d'honneur.

Par ses dimensions imposantes, son caractère architectural, le grand portail d'entrée frappe tout d'abord les personnes admises à visiter l'ancien cloître.

Au delà du premier corps de bâtiment, sorte de demi-cercle d'une élégance parfaite, s'étend la cour d'honneur à laquelle ses pelouses coupées d'allées sinueuses donnent l'aspect d'un jardin anglais.

En face de lui, le visiteur contemple alors la façade principale, et son œil est émerveillé par l'harmonieux ensemble que présentent ailes et pavillon, surmontés de délicieux frontons. Si, quittant cette cour, on pénètre, par le perron central, dans l'intérieur de ce bâtiment, on se trouve au milieu d'un immense vestibule que décorent trois superbes statues, celles d'Henri IV, saint Louis et Jeanne d'Arc, regardée par les jeunes filles de la Légion d'honneur un peu comme leur patronne.

A gauche du visiteur sont situés les appartements de la surintendante ; en face, les galeries du cloître encadrant de leur quadrilatère une vaste cour intérieure, le préau. Sur ces galeries s'ouvrent, d'abord l'ancien réfectoire des Pères, aujourd'hui animé par le babil de près de cinq cents jeunes convives, puis un monumental escalier conduisant aux étages supérieurs.

N'oublions pas de signaler la chapelle, dont l'aspect des plus sévères produit une impression étrange. Là, nul tableau, nulle sculpture, rien, si ce n'est une Vierge, don de la duchesse d'Orléans, et une Pitié, œuvre de Pradier, que le maître offrit à la Légion d'honneur en souvenir de la première communion de sa fille.

Les guerres se sont multipliées et avec elles a grossi la phalange des orphelins. L'empereur, qui a pourvu par des lycées et prytanées à l'éducation des garçons, songe à prendre des dispositions analogues à l'égard des filles. Ce fut l'objet du décret du 15 juillet 1810, qui créait, au nombre de six, des maisons d'orphelines de père ou de mère.

Le nombre des enfants, tant payants que gratuits, devait être de deux cents par établissement. Le 15 février de l'année suivante, trois de ces maisons étaient organisées et placées sous la direction et l'administration de Mme Marie de Lézeau, en religion sœur Arsène-Angélique, fondatrice de la congrégation de la Mère-de-Dieu. Ces maisons, sur lesquelles s'étendaient le contrôle et la surveillance de la Légion d'honneur, furent ouvertes, la première, celle de Corberon, à Paris, rue Barbette ; la seconde, dite « des Barbeaux », près de la forêt de Fontainebleau ; la troisième, enfin, en pleine forêt de Saint-Germain, dans l'ancien couvent des Loges.

Bien qu'on eût affecté à la quatrième



SAINT-DENIS — GRAND COULOIR

d'honneur de Waterloo, les maisons d'éducation subirent le contre-coup des fluctuations gouvernementales.

Tout d'abord réduites à une, le nombre en fut ensuite fixé à deux, puis à trois, Saint-Denis et ses deux succursales, les Loges et Corberon ; cette dernière, comme on le sait, située au Marais, rue Barbette, le château d'Écouen étant rendu au prince de Condé.

A la suite d'un procès heureux gagné contre la succession du prince, en 1850, le château d'Écouen fit retour à la Légion d'honneur et, de ce jour, les trois maisons furent celles existant actuellement, c'est-à-dire Saint-Denis et ses deux succursales, Écouen et les Loges.

le domaine des Trappistes, situé sur le mont Valérien, elle ne fut jamais organisée, non plus que les deux dernières. Au moment de sa nomination, Mme de Lézeau dirigeait, rue du Pot-de-Fer, une maison d'orphelines ; ayant obtenu de l'empereur l'admission de son petit troupeau dans les écoles nouvellement créées, elle se transporta avec lui, rue Barbette. Telle fut l'origine de la direction et de l'administration des succursales de la Légion d'honneur, que la congrégation dite de la Mère-de-Dieu devait diriger jusqu'à l'époque de la laïcisation de ces établissements, vers 1881.

Des trois maisons créées le 14 juillet 1810, celle des Loges a seule subsisté jusqu'à nos jours.

Entourée sur trois côtés d'un préau continu, soutien d'une terrasse empierrée, sur laquelle prennent dégagement les locaux du premier étage, la cour intérieure donne l'impression de l'ancien monastère.

Sur le quatrième côté, s'élève la chapelle, monument dont le temps a su respecter le style et l'harmonie architecturale. Egayé par de nombreux tableaux, de fines statues, l'intérieur, quoique sombre, est fort beau et mérite une attention spéciale du visiteur.

L'aigle impériale brisée au champ

Cette rapide étude historique terminée, nous pénétrerons dans la vie intime des intéressantes pupilles de la Légion d'honneur.

Après avoir successivement occupé les postes de sous-directrice et de directrice, Mlle de Ryckbusch était inspectrice en 1885, quand le général Faidherbe, dont la finesse à discerner les âmes d'élite était célèbre, rendit hommage aux qualités de cette femme supérieure en la faisant nommer, en 1888, surintendante.

Tout en dirigeant spécialement la maison de Saint-Denis, la surintendante a encore la haute direction des deux succursales, qu'elle doit inspecter au moins deux fois par an. Dans son service, à la maison mère, elle est assistée par une inspectrice et cinq dames dignitaires. Le nombreux personnel comprend encore dix institutrices, dix suppléantes, vingt stagiaires, six maîtresses de dessin, dix maîtresses de musique, trois dames chargées de la lingerie, de l'infirmerie, de la pharmacie, et une économe. En outre, douze professeurs externes enseignent la musique, l'accom-



SAINT-DENIS — RÉFECTOIRE

pagnement, le dessin, le paysage, les fleurs, l'anglais, l'histoire, la littérature, les mathématiques, la physique, la chimie, la danse et la gymnastique. A Écouen, ainsi qu'aux Loges, les deux intendantes, chargées chacune de l'une de ces maisons, ont comme collaboratrices une directrice des études, une surveillante, douze institutrices ou suppléantes, des maîtresses de musique, de dessin, de gymnastique, deux dames, chargées l'une de la lingerie, l'autre de l'infirmerie, et une économe. Il y a également, à Écouen, une maîtresse de danse, qui n'existe pas aux Loges; mais cette maison a deux sous-maîtresses de travaux manuels. Le service religieux est assuré par des ministres des différents cultes, et des médecins attachés aux maisons de Saint-Denis, d'Écouen, des Loges visitent chaque jour les élèves qui sont à l'infirmerie.

Chaque année, et à des époques indéterminées, le ministre de l'instruction publique délègue un membre de l'Université chargé d'inspecter, d'après les indications de la grande chancellerie, les maisons de Saint-Denis, Écouen et les Loges. A la suite de son travail, le membre délégué fait un rapport sur les progrès de l'enseignement et propose les réformes qu'il juge convenables. A Saint-Denis, il existe un conseil d'administration dont font partie la surintendante, l'inspectrice, ainsi que les dames dignitaires. Ce même conseil existe dans les succursales; mais il est seulement composé, dans chacune de ces maisons, par l'intendante, la directrice des études et l'économe. Enfin, en ce qui concerne les questions d'intérêt général à traiter, le grand chancelier peut ordonner l'adjonction au conseil d'administration de Saint-Denis du chef du service des maisons d'éducation à la grande chancellerie, de l'inspecteur de l'Université, ainsi que des intendantes d'Écouen et des Loges; la réunion prend alors le titre de conseil général des maisons d'éducation de la Légion d'honneur et est présidée par le secrétaire général de l'ordre.

Le personnel enseignant se recrute autant que possible parmi les anciennes élèves des maisons de la Légion d'honneur pourvues du brevet supérieur. Il n'est fait d'exception à cette règle qu'en cas de pénurie de sujets aptes à l'enseignement.

Tout le personnel est assujetti à une tenue uniforme, rehaussée par le ruban de la Légion d'honneur, auquel est fixée une décoration spéciale, formée d'une croix à cinq branches en or ou en argent, selon la fonction. Sur cette croix se lisent d'un côté les mots « Honneur, Patrie », de l'autre ceux de « Maison d'éducation de la Légion d'honneur ». Suspendue au ruban de grand-croix, elle est portée en écharpe par la surintendante; en sautoir, avec le ruban de commandeur, par les intendantes des deux succursales, ainsi que par les inspectrices et les dames dignitaires. Fixée à la rosette d'officier, elle brille sur le côté gauche de la poitrine des institutrices, des maîtresses, des



LES LOGES — ENTRÉE

directrices, ainsi que des surveillantes des succursales. Les autres dames dignitaires portent la croix d'argent, avec le ruban de chevalier; quant aux stagiaires, ainsi qu'aux sous-maîtresses des travaux manuels, elles portent sur le côté gauche de la poitrine un simple ruban de chevalier sans décoration.

C'est à la grande chancellerie que sont étudiées les demandes adressées par les membres de l'ordre désireux de voir leurs filles admises dans l'une des maisons.

Constitué à l'aide de la copie authentique du titre de nomination dans l'ordre, de l'acte de naissance de la jeune fille dûment légalisé, de son extrait de baptême et d'un certificat du médecin attestant qu'elle a été vaccinée et n'est atteinte d'aucune maladie contagieuse, le dossier est examiné avec toute la bienveillance désirable.

Chaque année, au 1er octobre, a lieu, d'après le degré d'instruction, la répartition dans les différentes classes de chacune des élèves constituant la nouvelle promotion.

Sauf le cas d'expulsion, et ils sont fort rares, comme bien on le pense, les jeunes filles restent alors à la Légion d'honneur jusqu'à l'âge de dix-huit ans, moment auquel chacune est rendue à sa famille. Il n'est fait d'exception à cette règle que lorsque « la dix-sept ans », c'est ainsi qu'elles sont appelées par leurs compagnes plus jeunes, est pourvue du brevet du deuxième ordre et est jugée apte à acquérir celui de premier ordre. Dans ce dernier cas, la jeune fille est admise au cours supérieur de Saint-Denis, où elle se préparera au brevet du premier ordre et peut-être aussi à l'enseignement.

L'effectif des jeunes filles élevées annuellement aux frais de la Légion d'honneur s'élève à 800, dont 400 pour Saint-Denis et 200 pour chaque succursale. Indépendamment de cette catégorie, un certain nombre d'élèves, 200 environ, filles, petites-filles, sœurs ou nièces de membres de l'ordre, peuvent être admises dans les maisons, mais à titre d'élèves payantes. Pour ces dernières, le prix de la pension à Saint-Denis est de 1000 fr. par an et de 700 francs pour les succursales. Sont admises à Saint-Denis les filles des membres de la Légion d'honneur ayant au moins le grade de capitaine ou une pension civile correspondante. Les capitaines en retraite, les lieutenants et sous-lieutenants en activité de service ou en retraite, ainsi que les civils pourvus d'une position équivalente font admettre leurs enfants à Écouen. Destinée en principe aux filles de sous-officiers ou de soldats, la maison des Loges tend depuis quelques années à recevoir également, comme sa rivale d'Écouen, les filles d'officiers subalternes.

Du jour de son entrée dans l'une des maisons de la Légion d'honneur, la jeune fille reçoit un trousseau complet estimé pour Saint-Denis, à 300 francs, d'une valeur un peu moindre, dans les succursales. Le montant en est soldé par le budget de l'ordre, pour les élèves



LES LOGES — SALLE DE DESSIN

élevées gratuitement; par les familles, pour les autres.

De ce jour également, chaque nouvelle reçoit un uniforme sombre, sur lequel tranche nettement une ceinture de couleur différente, suivant la classe à laquelle appartient l'élève.

Robe d'étamine noire serrée autour de la taille à l'aide d'une coulisse, ce vêtement, hâtivement bâti, rappelle par sa coupe ceux en usage pour les enfants dans les villages du sud-est de la France. Un large tablier à ceinture, également en étamine, préserve, à l'intérieur des maisons, la robe et le corsage de tout accident. Un col de basin blanc, des bas de coton gris et une paire de souliers découverts à forte semelle complètent la tenue.

Ajoutez à cet ensemble rapidement décrit un chapeau de paille noire, en forme de cabas, et vous aurez une idée de la sévérité de ce costume.

A l'éloge du directeur de l'ordre, je m'empresse de vous dire que, du jour où M. Felix Faure a eu l'heureuse idée de convier aux *garden parties* de l'Élysée les demoiselles de la Légion d'honneur, le conseil d'administration, préoccupé d'une coiffure plus élégante, a adopté un léger canotier en paille noire.

Les premières années, la précieuse coiffure, de crainte qu'elles ne vinssent à l'abimer, était, le soir même, soigneusement retirée aux pauvrettes, qui, de nouveau, le lendemain, arboraient l'insipide cabas *à charbon*.

Ce pauvre cabas, que de méchants tours ne lui a-t-on pas joués! L'un des plus piquants consistait, la paille une fois décousue à la naissance de la calotte, à repousser à fond celle-ci à l'aide du doigt. Une fois coiffée, tandis que le rebord s'arrêtait au milieu du front de la mutine, la calotte s'élevait, d'une façon bizarre, en forme de serpentin, jusqu'au sommet de la tête.

A la Légion d'honneur, plus de ces frisons qui rendent si mutin un visage rieur, plus de mèches folles, mais des cheveux lissés à plat au-dessus de la tête et soigneusement ramenés en arrière, de manière à pouvoir tortiller au-dessus de la nuque une sorte de petit chignon en forme de pyramide. Telle est la coiffure prescrite par l'ordonnance.

Un tableau très chargé de l'emploi du temps préserve de l'ennui nos intéressantes pensionnaires dont le lever a lieu, tous les jours, à six heures pendant l'hiver, à cinq heures trente pendant la belle saison. A la chapelle, où l'on se rend aussitôt après le lever, la messe est dite par un des aumôniers. Ce premier devoir rempli, nos jeunes pensionnaires vont dans les études, puis au réfectoire où elles prennent le premier repas du matin. Il est huit heures, la cloche appelle alors toutes les élèves aux différentes classes, qui ont lieu jusqu'à midi. Après une récréation d'une demi-heure, on prend le deuxième repas auquel succèdent jusqu'à quatre heures les travaux manuels et une étude. La répétition des leçons, qui a lieu de six heures à sept heures, est su-



LES LOGES — SALLE DE MUSIQUE

vie d'une heure de récréation après laquelle a lieu le repas du soir. — En tout temps, les jeunes filles se couchent à neuf heures du soir.

Le jeudi, les exercices de la matinée sont les mêmes que ceux des autres jours; mais, pendant les heures où les correspondants sont autorisés à les visiter, les élèves restent dans les études et peuvent alors soit écrire à leurs familles, soit vaquer à certaines besognes n'exigeant pas une très grande assiduité.

Enfin, chaque dimanche, quelques heures sont consacrées aux offices religieux appropriés aux différents cultes.

Nous ne reviendrons pas sur les différentes branches de l'instruction littéraire et scientifique, passées en revue, à propos du personnel enseignant. Nous ajouterons toutefois quelques mots sur les études commerciales et professionnelles, devenues obligatoires dans les trois maisons depuis le général Faidherbe. Le grand chancelier, en effet, qui, dans sa sphère d'action, cherchait la solution du problème de l'éducation de la femme, frappé du merveilleux résultat obtenu aux Loges, maison pour laquelle cet enseignement avait été réservé, voulut l'étendre à Saint-Denis et à sa première succursale.

Grâce à lui, les jeunes filles acquièrent, chaque jour, de précieuses connaissances manuelles dans les ateliers de couture, de confection et de broderies. Dix par dix, les pensionnaires vont également, à tour de rôle, s'installer auprès d'un immense fourneau, sur lequel a été ménagé un nombre respectable de trous. Là, chacune est initiée aux secrets de la cuisine élémentaire et à la confection des mets les plus simples. D'ailleurs, unique convive du plat ainsi préparé, le gracieux cordon bleu apprend rapidement, par intérêt, à goûter la sauce et surtout à ne pas la laisser brûler.

En transportant les maisons d'éducation en dehors de Paris, au milieu de vastes bâtiments qu'entourent de superbes parcs et cours de récréation, le conseil de l'ordre s'est montré préoccupé de la santé de ses jeunes pupilles. Privées des joies de la famille à l'âge où la jeune fille a le plus besoin de l'amour maternel, il fallait aux pauvres recluses le grand air et l'espace pour prendre leurs ébats. *S'amuser à courir* est une des grandes joies de ces jeunes filles; sans qu'elles délaissent toutefois des jeux plus posés pour leur sexe, tels que le croquet ou le colin-maillard. A partir d'un certain âge cependant, quelques-unes, dédaigneuses de ces plaisirs bruyants, réunies par groupes, tournent gravement autour de la cour de récréation, causant de leurs études et peut-être aussi de mille futilités.

Après une journée aussi complètement remplie, c'est avec la plus vive satisfaction que ces charmantes pensionnaires doivent accueillir l'approche du coucher. Il est neuf heures du soir; au tintement d'une grosse cloche, les portes des immenses dortoirs se sont ouvertes. Jetons un coup d'œil discret dans l'intérieur de ces halls. Partout de petits



LES LOGES — DORTOIR

lits de fer, sans aucun rideau, recouverts d'une courtepointe blanche et disposés sur deux ou plusieurs rangées, suivant la grandeur de la pièce. A la tête et dans les intervalles ménagés entre chacun, une petite armoire de chêne dans laquelle les élèves rangent leurs objets de toilette. A chaque extrémité du dortoir, une alcôve formée de rideaux blancs, à l'abri desquels couche la dame chargée de la surveillance. Les dortoirs de Saint-Denis sont particulièrement remarquables. Sur les quatre, deux, le blanc et le nacarat, peuvent contenir deux cents lits chacun; les deux autres, le vert et le bleu, cent cinquante par pièce.

La plus appréciée de toutes les récompenses est, sans contredit, la médaille. Si, pendant un semestre, la conduite d'une élève a été jugée irréprochable, le grand chancelier lui remet, au moment de la distribution des prix, une médaille de vermeil, passée dans un ruban de moire, pareil à la ceinture qu'elle quitte. Médaille à laquelle, lors de son départ définitif, s'en substituera une en or, avec son nom gravé, pour l'élève ayant obtenu six fois cette distinction.

Dans les différentes maisons, la distribution des prix revêt un caractère d'une grande solennité, rehaussée encore par la présence du grand chancelier ou, à son défaut, par celle du secrétaire général de l'ordre. Sur leur demande et avec l'autorisation de la chancellerie, les parents sont autorisés à couronner les élues de la journée.

Les relevés statistiques, établis depuis 1875, ont permis de constater que la moyenne des brevets supérieurs obtenus ces dernières années était de 15 pour 100; tandis que celle des brevets de deuxième ordre était de 75 pour 100.

Autrefois, les élèves sortaient seulement à Pâques et pour les grandes vacances; actuellement, cette faculté est étendue aux fêtes du nouvel an à l'occasion desquelles huit jours sont accordés.

Entre temps, elles peuvent recevoir les visites de leurs parents ou correspondants, dûment autorisés par la grande chancellerie. A cet égard, le règlement est d'une extrême sévérité, à ce point qu'une personne amenée par le père ou la mère ne pourrait voir la jeune fille qu'autant qu'elle-même serait munie d'une semblable autorisation.

Certes, quoique très occupées, les jeunes pensionnaires regretteraient maintes fois leur place au foyer paternel, si le grand chancelier, préoccupé de leur faire aimer la cage, ne cherchait à la dorer autant que faire se peut. Le conseil de l'ordre y parvient par des fêtes judicieusement échelonnées au cours de l'année scolaire.

C'est ainsi que depuis longtemps les demoiselles de la Légion d'honneur sont autorisées à prendre entre elles leur part aux joies du carnaval et même à se déguiser.

Plus qu'aucun autre grand chancelier, le général Faidherbe se montra préoccupé de procurer à ses filles — c'est ainsi qu'il les appelait — les réjouissances qu'il jugeait utiles.

Jusqu'à cette époque, la fête nationale

n'avait laissé pénétrer que de vagues échos dans les maisons de la Légion d'honneur; il ne voulut pas que les pupilles de la France fussent les seules oubliées au milieu des réjouissances que ramenait avec lui l'anniversaire de cette date mémorable.

A cet effet, une fête solennelle fut annoncée à Saint-Denis, à laquelle furent conviées les élèves et les dames des maisons d'Écouen et des Loges; lui-même, malgré de glorieuses blessures, y parut. En quelques mots il retraça l'épopée républicaine, puis, en termes émus, au milieu des mots honneur, patrie, famille, fit entrevoir à cette jeunesse le devoir sacré qui l'attendait. Ce jour-là, les voûtes du vieux cloître vibrèrent aux accents du plus beau des chants de la musique républicaine, l'hymne national français.

Définitivement consacré, l'usage du 14 juillet s'est perpétué jusqu'à nos jours; et les faunes restent charmés du concert ravissant que forment cinq cents voix divines exécutant la cantate de Sully Prudhomme, mise en musique par Pessard.

O France, reçois nos hommages;
Mère adoptive, entends la voix
De nos cœurs faits à ton image,
Te saluant tous à la fois.

Tu souffles ton âme à tes filles
Avec un soin tendre et jaloux,
Offrant en exemple aux familles
Ton vigilant amour pour nous.

Devant tes serviteurs fidèles,
Tes soutiens et tes défenseurs,
Devant leurs ombres, nos modèles,
Nous te vouons nos âmes sœurs.

Refrain :

Nous célébrons, France, ô mère chérie,
L'asile où ton ardent flambeau
Nous fait lire : « honneur et patrie »
Sur ton drapeau.

S'il fut un temps où l'on a pu reprocher au conseil général des maisons d'éducation de la Légion d'honneur de favoriser chez ces jeunes filles, par une direction inintelligente, des goûts que leur position de fortune ne pouvait satisfaire; depuis quelques années, les saines idées de Mme Campan semblent avoir prévalu.

A de premières réformes s'ajouta bientôt, sous les auspices de Faidherbe, l'idée heureuse de compléter le programme d'éducation de Saint-Denis et d'Écouen, en introduisant dans ces maisons les études commerciales et professionnelles, jusqu'alors réservées à la seule maison des Loges.

On mettait ainsi les jeunes élèves à même de se créer dans l'avenir des positions lucratives.

C'était bien; mais il fallait compléter l'œuvre si utilement commencée.

Abandonnées à elles-mêmes à un âge où nulle administration publique n'est encore ouverte à la femme, la plupart restent, en effet, sans emploi.

Loin d'être une aide, cette éducation brillante devient alors une entrave à leur existence, car aucune ne se résolvant à une situation infime, toutes préfèrent utiliser leurs connaissances à se créer des ressources souvent aléatoires, voire même à courir le cachet.

Il fallait les maintenir dans les maisons d'éducation jusqu'au moment de leur admission dans celles des administrations publiques ouvertes aux femmes; au besoin, leur réserver, proportionnellement aux vacances, un certain nombre d'emplois dont elles auraient été pourvues d'après un classement déterminé par les notes obtenues les deux dernières années d'étude. En donnant aux filles des légionnaires une éducation complète sans leur garantir les moyens de gagner ultérieurement un pain honnête, la société pense-t-elle avoir payé sa dette vis-à-vis de ceux qui lui donnèrent si généreusement leur sang?

Nous croyons que non et formulons le vœu, en terminant cette étude, que, dans un avenir rapproché, un tel état de choses étant modifié, les mères des pensionnaires de la Légion d'honneur puissent dorénavant entrevoir sans effroi l'avenir réservé à leurs enfants.

De Romane.

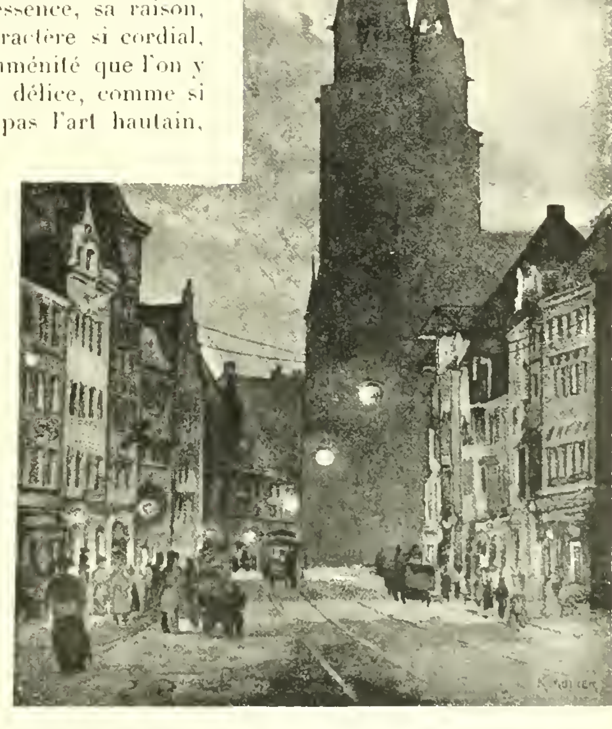
NUREMBERG

LA VILLE AUX JOUETS

Nuremberg apparait comme une ville d'art. Mais cet art, qui est son essence, sa raison, sa matière même, a un caractère si cordial, une si naïve et souriante aménité que l'on y pénètre tout d'abord avec délice, comme si l'on y revenait. Ce n'est pas l'art hautain, impérieux, poignant, de certaines cités aristocratiques ou violentes. Ici, on est chez soi, pour beaucoup de motifs, premièrement à cause du sourire des choses. De la passion? Oui. De la pensée? Soit. De la grâce? Sans doute. Mais surtout de la bonne grâce.

* * *

On est arrivé jusqu'aux tours rondes, de pittoresque silhouette, qui marquent l'entrée. On est ravi, et pourtant on hésite à aller plus loin. Il semble que la ville serait aussi charmante, vue du dehors, et que, par surcroît, on verrait les remparts.



L'église Saint-Laurent (*protestante*), construite de 1287 à 1477. A l'intérieur, se trouve le Tabernacle, pyramide en pierre sculptée, de maître Adam Krafft (1493).

Ces remparts sont chose jolie, d'un romantisme féerique et candide. Leurs bastions, leurs redoutes, leurs chemins de ronde, entourent la ville d'une enceinte alléchante. Ainsi, quand un enfant reçoit une boîte de jouets, la boîte l'enchante déjà. Il la tient longtemps devant lui, il la retourne avec admiration entre ses mains, il en goûte l'odorante blancheur, il en scrute le mystère enrubanné, avec une telle jouissance que l'on peut douter si le contenu lui fera également fête. Ouvrons cependant la boite qui déborde d'espérances. Entrons dans la douce ville.

Du sud au nord, de l'est à l'ouest, nous longeons ce décor de maisons où ressuscite l'élégance fleurie de la Renaissance : elles s'exaltent, vibrent et chantent sur notre chemin.

Il faut premièrement visiter les églises. Voici *Sainte-Marthe*, d'un gothique ingénu. Après la Réforme, elle a servi de théâtre, et l'on y jouait les mystères. Plus tard, elle a été le lieu de réunion des Maitres-Chanteurs. Ses vitraux aux profonds reflets rouges ont tressailli à la rude et dogmatique voix de ces artisans, si respectueux des règles : menuisiers qui faisaient des vers au rabot, boulangers qui enfournaient ou pesaient des strophes, bouchers qui engraissaient des



Tour des fortifications (du moyen âge) qui entourent NUREMBERG.
Elle est placée à l'entrée de la ville, du côté de la gare.

Le chœur présente une voûte en croix, fouillée comme un chaton de bague. Pourtant, c'est le *tabernacle* qui est par excellence le joyau de cet écrin. Le sculpteur Adam Krafft y travailla plus de six ans. Cette pièce précieuse s'élève le long d'un pilier. Elle a 20 mètres de haut; elle repose sur les épaules de trois personnes agenouillées : Adam Krafft et ses deux compagnons de labeur. On dirait d'un immense clocheton, placé dans l'intérieur de l'église, et si dentelé, si brodé, si ajouré, que l'on voudrait le porter à soi seul. Il se termine en crosse d'évêque, s'enroulant sur lui-même comme s'il était trop haut pour la voûte. A la voûte pend un groupe de l'Annonciation qu'a sculpté et peint, au commencement du XVIe siècle, l'ingénu et vaillant Veit Stoss. La Vierge reste en prière,

métaphores ou paraient des odes, maçons qui taillaient des *lieds* conformément aux plus hermétiques traditions de la coupe des pierres! Peut-être même, sous quelque vieux buffet de la sacristie, on retrouverait un morceau de craie à moitié usé, et qui a servi au *marqueur* pour indiquer, sur le tableau noir, des fautes par douzaines, même dans la plus correcte déclamation!

Saint-Laurent vient ensuite, imposant et subtil. Portail sculpté, ample rosace, pignon hardi que surmonte un campanile, où est attachée une petite cloche d'argent pur, il nous apparait comme un écrin. Le porche, les trois nefs, ont une vastité fraîche. Que de délicatesse là dedans et que de travail!

là-haut, dans le vide; l'ange Gabriel est entouré d'un rosaire qui représente les sept allégresses de Marie. Au-dessous, Dieu le Père. La puérilité de la conception rend plus étonnante encore la délicatesse du travail. La corde qui soutient le chef-d'œuvre est assurément du même chanvre que ces doux brins de fils qui, aux arbres de Noël, suspendent les oranges, les bougies roses, les œufs d'or, les divers jouets de Nuremberg, c'est-à-dire les sept allégresses de l'enfance.

Comment maintenant ne pas nous arrêter devant le tableau d'Albert Dürer, une des perles pures de *Saint-Laurent*. Comment aussi ne pas dire en vers ce qu'il représente?

La Vierge que la grâce envahit et pénètre
S'agenouille. Elle voit, de ses yeux éperdus,
Jésus, l'Enfant divin, le doux enfant à naître,
Que des anges, du fond du ciel, sans la connaître,
Lui portent dans leurs bras frémissants et tendus.

Ils l'apportent, suivant la loi qui fut écrite,
Cet enfant tout conçu qu'elle doit recevoir :
« Vierge, accepte ce fils et que ton sein l'abrite ! »
Blanche en ses voiles blancs comme une marguerite,
Elle ouvre en s'inclinant tout son cœur au devoir.

L'enfant qui vient vers elle, à la mère future,
Adresse le salut de ses petites mains.
Le maître Albert Durer a mis dans sa peinture
Tant de caprice tendre et de chaste droiture
Que c'est tout le sourire et tout le rêve humains.

En sortant de Saint-Laurent, on aperçoit, à droite, la Fontaine des Vertus (*Tugendbrunnen*), coulée en bronze, en 1585, par le maître Bendict Wurzelbauer. Six femmes d'une beauté vive et drue, quoique déjà un peu mignarde, lancent de l'eau par la pointe de leurs seins.

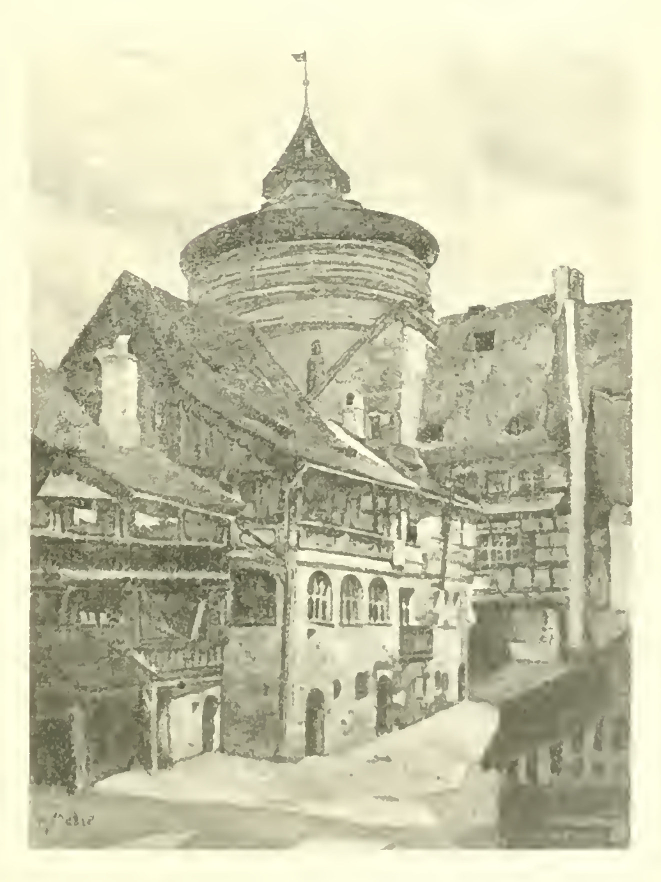
*

Saint-Jacques, *Sainte-Élisabeth*, *Saint-Maurice*, étalent à l'envi, sur notre route, les richesses de leurs tableaux, de leurs autels à volets, de leurs triptyques, de leurs chaires. Mais voici *Saint-Sébald*, et tout s'efface. La vieille église, d'un gothique grave et un peu triste, arche superbe aux mystérieuses colonnades, possède, comme il sied à sa dignité, le trésor le plus rare, celui que vous devriez sauver d'abord, si l'on vous disait : « Vous n'emporterez de Nuremberg qu'un trésor », et que, par défaut de perspicacité, vous ne songiez pas que Nuremberg, en son ensemble, peut être considéré comme un trésor unique. Le tombeau de saint Sébald reste un miracle dans une merveille. Avec ses cinq fils, le maître sculpteur Pierre Fischer, pendant treize ans, a construit, sculpté, coulé, ciselé ce chef-d'œuvre, vivante relique de l'art allemand.

Aux deux extrémités figurent saint Sébald et Pierre Fischer, le saint et son sculpteur. Fischer se montre à nous en costume de travail. Touchante et naïve, cette statuette est grande comme Nuremberg même. Le bon ouvrier se tient debout, barbe inculte, tablier de cuir serré assez bas par une courroie.

L'image de cet homme s'installe dans le cœur de tous ceux qui aiment le labeur. Notre cœur devient la châsse de Pierre Fischer.

On s'éloigne avec recueillement, en



Vue intérieure des fortifications, côté de la tour d'entrée



La maison de NASSAU (1400), près de SAINT-LAURENT. En face, la FONTAINE DES VERTUS, construite par WURZELBAUER, en 1589. Elle est ornée de huit statues de femmes, des seins desquelles l'eau jaillit.

tendrement à la figure du vieil ami Fischer.

⁂

Quand on a voulu élever à Nuremberg une statue à Dürer, on a choisi la figure de Dürer jeune. On l'a donc empruntée au portrait frémissant et somptueux qui est au musée de Munich. Cette tête, que l'artiste a dessinée sincèrement, rayonne d'une incomparable beauté.

La chevelure brune retombe symétriquement sur les épaules. Elle est divisée en toutes petites nattes régulières. La blancheur du front, le dessin ouvert et pur des yeux, l'ovale du visage, la souplesse de la barbe délicatement ciselée, la magnificence du costume, tout, de cette image humaine, fait une idole de grâce et de haute pensée.

La statue que Rauch, chef de l'école de Berlin, a seulptée pour la place Dürer, de Nuremberg, tâche d'être la traduction de l'incomparable portrait.

Mais l'âme du peintre n'est pas là. Elle est dans sa maison natale, aux fenêtres carrées, aux fines boiseries, au toit pointu où s'ouvrent des lucarnes en regards d'Argus, maison de paix familiale, souriante et fleurie.

Elle est surtout, l'âme du peintre, dans le *Musée national*.

Ce musée est lui-même pittoresque et varié comme un tableau, comme un bas-relief, comme un jouet. Les bâtiments du cloître des Chartreux, où il est installé, ont conservé une poésie person-

une émotion qu'accroissent encore les cent objets discrets et rares qui s'entassent à *Saint-Sébald* : fonts baptismaux, autels anciens, bas-reliefs, vitraux de splendeurs concentrées, surtout ce tableau de Dürer représentant des membres de familles nurembergeoises, Imhoff, Willibald Pirkheimer, Dürer lui-même. Dürer était alors vieux ou du moins vieillissant. Il avait renoncé à l'ornement de son visage. Son front se ridait à cause de l'attention et de l'âge. Ses paupières semblaient pesantes ; sa barbe négligée était déjà sénile. Il était ainsi. Il l'a dit. Et cela était aussi bien. Mieux peut-être ! Cette tête touchée, maniée, pétrie par la pensée et l'art, on l'associe

nelle en dépit des altérations officielles.

Et combien de chefs-d'œuvre ! Ces outils, ces machines, ces armes, ont un caractère de recherche fine et de minutieuse fantaisie. On éprouve la même émotion devant les cuirasses épaisses aux subtiles damasquinures, que devant les poêles de faïence, hauts et larges comme des chambres, et qui faisaient la chaleur et l'honneur des vieux logis. Bijoux, vitraux, serrures, poteries, étains, reliquaires, statuettes et statues, nos mains se tendent vers ces choses.

Pour les statues, il y a peut-être un peu à en rabattre. La statuaire allemande, si elle a quelques maîtres puissants et vrais, abonde en médiocrités, reproduites jusqu'à la satiété, jusqu'au dégoût. Il existait donc des ateliers où ces objets de sainteté se fabriquaient par centaines, saints au corps percé de flèches, saintes au tendre front renversé, évêques mitrés, Christs rompus par la vie et par la mort, Vierges-mères au cou chastement serré dans la toile, aux bras étendus, comme pour embrasser toute l'agonie filiale !

Telle est cette fameuse Vierge de Nuremberg, qui semble un peu trop fameuse. Elle est plus italienne qu'allemande. Sa face, son expression, son attitude, son geste, nous les avons retrouvés dans maints musées, à Munich particulièrement.

Voici maintenant plus de sincérité, d'originalité, de personnalité pressante, inoubliable ! Nous sommes devant la collection des peintres allemands. Ce maître de la *Mort de Marie*, ce Hans Holbein, ce Hans Bürgmaïer, ce Hans Baldun Grien, nous saisissent par l'âpre candeur de leurs compositions, par l'intensité de leur couleur, par la solidité de leurs figures méditatives.

* * *

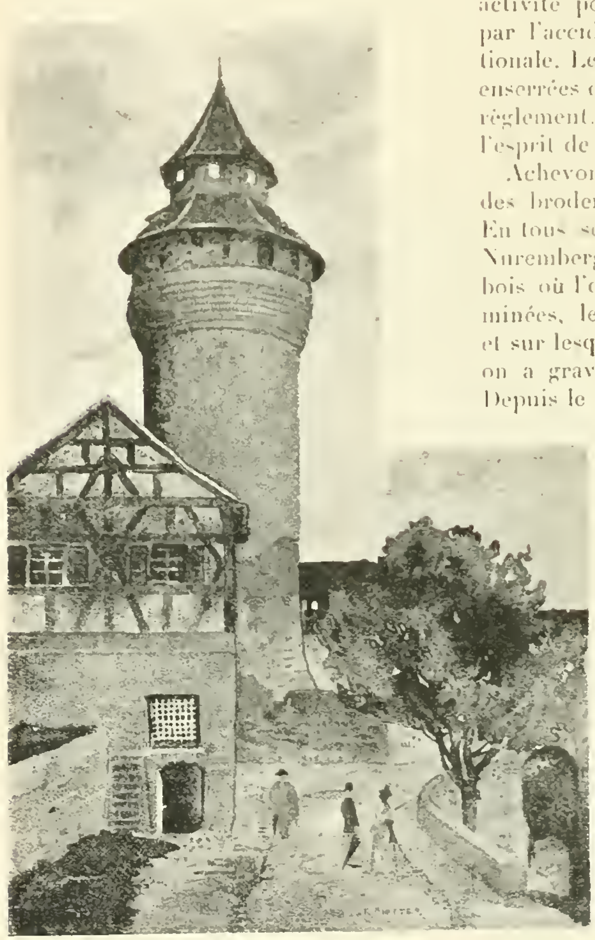
Que dire, par exemple, de cette *Mise au tombeau ?* Dürer. Les suprêmes amis, Nicodème et Jean d'Arimathie, soulèvent dans leurs mains le corps de Jésus. Le touchent-ils? Non. L'effleurent-ils? Pas même. Ils ont interposé un linge entre le corps et leurs mains, et c'est une chose adorable que ce linge sacré qui se mouille de la sueur d'agonie. Si tendre, leur dévotion devient pudique. Ceci est divin. Peut-être convient-il d'ajouter que la perfection de la forme



La maison de [illegible]

appuie la délicatesse du sentiment. Voilà pourquoi nous l'aimons. Le sérieux vivant des lignes, la précision des contours, la chaleur intense des teintes — il y a des rouges qui sont comme une grâce d'en haut! — tout est de sûreté sereine.

Entre Wohlgemuth et Dürer, la distance ne semble donc guère que d'un pas. Or, ce pas, la main du maître tendue à l'élève, la main de l'élève tendue au maître, en suppriment l'apparence. On peut sans paradoxe dire que le vieux maître s'égala très souvent au bel élève qu'il a formé. Dürer obtenait une souplesse de pinceau, une élégance allongée, une magnificence caressante, qui étaient comme des fleurs poussées au rude tronc de l'art germanique.



Tour du vieux château, élevé en 1024 par l'empereur CONRAD II, agrandi en 1158 par FRÉDÉRIC BARBEROUSSE.

Nous quittons ces chefs-d'œuvre. Les objets de curiosité, de patience et de jeu se multiplient de salle en salle: collections, modèles d'armes, matériel de guerre.

De quelle guerre sont-ce là les vestiges? De celle qui a dévasté, presque supprimé Nuremberg, la guerre de Trente Ans. Brusque et profonde fissure! Ruine formidable, et dont le cœur du siècle fut ébranlé. Une ville en pleine activité peut donc être frappée à mort par l'accident d'une querelle internationale. Les corporations furent soudain enserrées dans les mailles d'un grossier règlement. La lettre des formules tua l'esprit de l'industrie.

Achevons notre visite. Voici des tissus, des broderies, des tapis, des reliures. En tous sens, nous traversons la vie de Nuremberg. Voici les bonnes chaises de bois où l'on s'est assis au coin des cheminées, les tables où l'on s'est accoudé et sur lesquelles, du bout d'un couteau, on a gravé des noms; voici les lits! Depuis le broc jusqu'au rouet, depuis la boîte à sel jusqu'à la pelle à feu, le mobilier est ici copieux, abondant, touffu, d'une massive aménité. Beau? Nullement. Mais il n'y a pas, au monde, que la beauté pour nous séduire. Tant de cordialité règne ici que l'on ne veut pas juger!

En descendant d'étage en étage, on trouve des alignements d'ustensiles, d'outils, de jouets.

Il y a même des jouets qui sont pour ainsi dire en puissance dans des blocs de bois tourné. Que, dans tel morceau de bois blanc, on découpe une tranche fine, on verra se dessiner un cheval, un mouton, un berger,



Un côté du mur d'enceinte (partie intérieure).

une bonne femme. Les membres seront peut-être d'un galbe médiocre. Mais quoi! la ciselure n'est pas indispensable dans l'espèce. Pour la délectation des enfants, un régal sans raffinement suffit, et même vaut mieux. Jouets de Nuremberg, vous avez été la pâtée épaisse et substantielle dont s'est alimentée notre jeunesse gourmande : ces masses rondes d'où vous êtes sortis, d'où vous sortirez encore, inépuisablement, nous paraissent les conserves serrées et compactes, propres à nourrir encore des siècles de bambins.

On interrompt notre rêve pour nous montrer « la harpe de Marie-Antoinette » et « une guillotine française ».

Ceci pourrait être doublement sinistre. Mais on respire ici tant de bonhomie, d'affectueuse sollicitude, que les objets deviennent bons jusqu'à l'inconscience. Cette guillotine est une mécanique : rien de plus. Nous en étudions les ficelles et les ressorts avec une curiosité amicale.

* * *

Quelques heures après cette visite au musée, nous serons à la citadelle. Nous verrons d'autres machines qui ont l'ambition d'être mille fois plus tragiques, mais qui sont de Nuremberg tout de même. Ce trajet que nous accomplissons pourrait s'appeler : de la guillotine à la Vierge de fer, de la *veuve* à la Vierge.

Sur la hauteur qui domine la cité se dresse une énorme construction, l'ancienne Écurie d'Empire. Elle est couronnée par deux tours, le Luginsland et la Tour pentagonale. Cette seconde tour, au commencement du XV[e] siècle, s'appelait déjà « le Vieux Nuremberg ». C'est l'aïeule énigmatique, conteuse et même radoteuse. Chez elle, on a réuni les antiquités qu'on jugeait formidables.

Quoi! ces grosses tenailles, qui semblent des pincettes, avaient pour fin de briser les tibias et les fémurs! Ce benoît collier de fer était un carcan qui serrait le col! Ces insignifiantes barres de bois, rattachées par une charnière, mettaient les poignets en bouillie! Cette espèce de calotte grotesque comprimait les tempes jusqu'à l'écrasement! Ce pétrin rond, quand on l'ouvre, apparaît tout hérissé de clous fort pointus. On y couchait le patient. Puis, mollement, on le berçait. Il devait avoir de


Vieilles maisons au-dessous du rocher où est placé le château.

terribles rêves. On tourne la clef d'une armoire. On déplie une casaque et un bonnet rouges de bourreau, une noire robe et un chapeau rond de juge. Mélodrame, ou opérette? L'un et l'autre! Enfin on nous invite à grimper à une échelle de meunier... Nous arrivons à la *Chambre de la Vierge*. Ce large coffre de chêne plein était le lit. Le condamné devait passer une nuit, sa dernière, dans cette boîte sépulcrale, à deux pas de sa fiancée. Il pouvait à loisir méditer l'inscription tardive, presque posthume, qui domine la cellule : *Atris patratis sunt parata atra theatra.* (« De noirs théâtres attendent les noirs forfaits. » Lugubre et sentencieuse cacophonie. Il semble qu'un rhéteur à coiffe de juge et à casaque de bourreau ait combiné des syllabes hirsutes et rauques en leur monotonie, afin de crucifier l'esprit et de désarticuler la langue. La Vierge, maintenant! La Vierge est une statue de bois qui s'ouvre comme une armoire à deux battants. On y faisait entrer le condamné. On refermait les battants. Alors, de longs clous de fer habilement disposés lui perçaient d'un même coup les yeux, la poitrine, le ventre. En même temps une trappe s'ouvrait : des lames tranchantes se mettaient en mouvement ; le corps haché disparaissait dans l'eau du fossé, qui en confiait les miettes à la rivière. Voilà un admirable appareil! Notre pauvre docteur Guillotin n'est qu'un enfant auprès de l'inventeur d'un tel instrument.

La Vierge s'est refermée. Elle a le front pur, la collerette correcte, le corsage haut montant, la jupe élargie d'une ménagère dodue, cossue, repue.

Je voudrais savoir exactement combien de fois cette Vierge a pu accomplir sa tâche. N'est-ce pas là, par hasard, n'est-ce pas un monstrueux épouvantail, combiné par des ingénieurs qui avaient le sens du jouet?

Aussi bien, les Nurembergeois ont devancé, en cette matière, les inventeurs les plus hardis. Récemment, nous visitions l'hôtel de ville, d'un style assez froidement italique, appartenant au commencement du XVIIe siècle. La grande salle, voûtée en bois, provient d'une construction plus ancienne. Or, sur le pilier du milieu est figurée une exécution par la guillotine. Au-dessous, la date 1522. Le docteur Guillotin a donné son nom à une chose déjà découverte.

Ainsi Amerigo Vespucci, à l'Amérique. *Sic vos non vobis.* Il est vrai que lorsqu'il s'agit de guillotine... Nurembergeois, ne laisserez-vous aucune gloire aux meilleurs créateurs d'engins ?

C'est ainsi que le bon petit train qui, de demi-heure en demi-heure, va de Nuremberg à Furth, glisse sur le premier chemin de fer où, en Allemagne, on ait fait usage de locomotives. Il existe, dit-on, depuis 1835.

Mais, entre nous, cela n'est pas sûr. Depuis 1835 seulement ? On ne nous surprendrait guère si on nous prouvait que les jolies filles de Furth, aux robes couleur de ciel et aux rubans couleur d'aurore, qui valsent au dernier acte de l'opéra wagnérien, si légères, si rythmiques, devant l'estrade des *Maîtres Chanteurs*, descendaient jadis, non pas d'un bateau chargé de roses, mais d'un *sleeping-car* à couloir, éclairé par l'électricité.

Tout ceci est fort sérieux et d'une réelle signification. Le sens des jouets, le goût des combinaisons pittoresques et surtout amusantes, voilà ce qui caractérise le Génie de ce lieu.

Les inventions de substances, les formations d'idées, les découvertes fondamentales, ne sont peut-être pas entièrement l'affaire du Nurembergeois. Mais il excelle à découvrir, à mettre en œuvre, à façonner, à illustrer, à parer amoureusement les ustensiles de toute nature et de toute destination. Il n'a peut-être pas inventé la poudre, mais il aurait certainement inventé le fusil.

*

Voyez les fontaines, oui, les fontaines de Nuremberg. Boit-on jamais de l'eau en plus flatteuses conditions? Naguère, avant de monter vers la Vierge, nous nous désaltérions aux Vertus. En redescendant de la Forteresse, nous passons de nouveau sur la place du Marché, en face de l'église *Notre-Dame*, près de cette fontaine qu'on appelle simplement la *Belle-Fontaine*. Comme le tabernacle de *Saint-Laurent*, ce n'est pas autre chose qu'une exquise flèche de clocher posée à terre. Notre Pantagruel, passant à Nuremberg, aurait-il cueilli cette flèche-là sur les tours de Notre-Dame, comme un lys parfumé d'infini, et l'aurait-il placée au beau milieu de la place pour voir si elle prendrait racine et fleurirait près des hommes? Elle a fleuri. Une sève vivace circule à travers ciselures et folioles. Le maître sculpteur Heinrich der Palier, vers la fin du XIVe siècle, a travaillé pendant onze ans à cette pyramide octogonale de vingt mètres de haut. Il s'est plu à y accumuler des statues : nous reconnaissons vaguement : au premier étage, les héros du paganisme, les héros du judaïsme, les héros du christianisme ; au deuxième étage, Moïse et les sept



Un pont sur la PEIGNITZ.



Une entrée
du château.

particulier, à *Notre-Dame*, cette horloge d'un mécanisme extravagant! Devant Charles IV assis sur son trône, chaque jour, à midi, passent en saluant sept électeurs en cuivre repoussé.

Consolante philosophie! Chaque heure en s'achevant devient un jeu.

Notre-Dame a été bâtie vers 1350, à la place d'une synagogue, pendant les persécutions dirigées contre les juifs. Telle est, dans un sens étroit, la signification des deux statues qui se trouvent au portail.

Elles sont comme une réplique des statues si poignantes du petit portail de Strasbourg, que l'on attribue volontiers à Sabine de Steinbach, la fille de l'architecte :

prophètes, qui regardent l'eau couler, occupation prophétique entre toutes! Buvez un peu de cette eau qui, pour avoir cheminé à travers un chef-d'œuvre en fleurs, introduira par contagion en votre être un peu d'artistique printemps éternel. Comment boire? Rien de plus simple. Vous voyez ces canons de fusil qui sortent de la vasque, luisants et longs comme ceux des canardières. Prenez-les par le bout et pesez légèrement sur eux : ils s'abaisseront alors et vous lanceront une innocente décharge d'eau claire en pleine figure. Ici a bu le petit Albert Dürer, puisque sa maison est à quatre pas; ici, il a joué; ici, il a rêvé.

Ce que nous regardons à sa suite se confond peut-être un peu en se superposant, à cause de la multiplicité engendrée par le temps. Seules, s'accentuent des images qui se rencontrent plus souvent. Des horloges, par exemple. En

Devant l'un des portails de Strasbourg, deux statues
De vierges, à longs plis très chastement vêtues,
Se dressent : c'est l'ancienne et la nouvelle loi.
L'une a sourire d'ange et couronne de roi;
Elle tient dans sa main, d'un calme et noble geste,
Une croix, tiède encor de lumière céleste.
En face, l'autre incline un beau front foudroyé;
Le corps semble rompu, défaillant et ployé.
Ruine délicate et touchante dépouille!
On dirait que la robe en s'y collant se mouille.
C'est un roseau brisé, mais un roseau saignant.
Faut-il dire qu'on l'aime? Aime-t-on en plaignant?
On admire! — admirons, sous ce bandeau de pierre,
Les yeux fermés dont on distingue la paupière,
La bouche qui se tait fièrement, et la main
Languissante qui porte un triste parchemin.
Et nous montrant ainsi l'erreur, avec tant d'âme,
L'artiste eut donc pitié, car l'artiste était femme
Sabine de Steinbach, dévote à la beauté,
A bien compris, dans sa sublime charité;
Elle qui, sur la pierre ardemment asservie
De ses doigts virginaux a répandu la vie,
Qu'en notre vie, à nous, où tout peut s'ignorer,
L'erreur, la seule erreur est de ne pas pleurer.

*
* *

Quelques figures se retrouvent également à divers endroits : aux encoi-

gnures des maisons, au-dessus des portes. Ainsi, au portail de la *Vieille-Bascule* est fixé un bas-relief d'Adam Krafft qui pourrait avoir pour titre : « A la bonne pesée ». Le marchand pèse. Sur le plateau de droite, un apprenti dispose les poids; près du plateau de gauche, qui plie sous un ballot de marchandises, le client fouille dans son escarcelle. Le marchand, face attentive, vivante image du scrupule, lève les yeux dévotement... vers le ciel? Non, mais vers le fléau de la balance, fine pointe équitable qui justement montre le ciel.

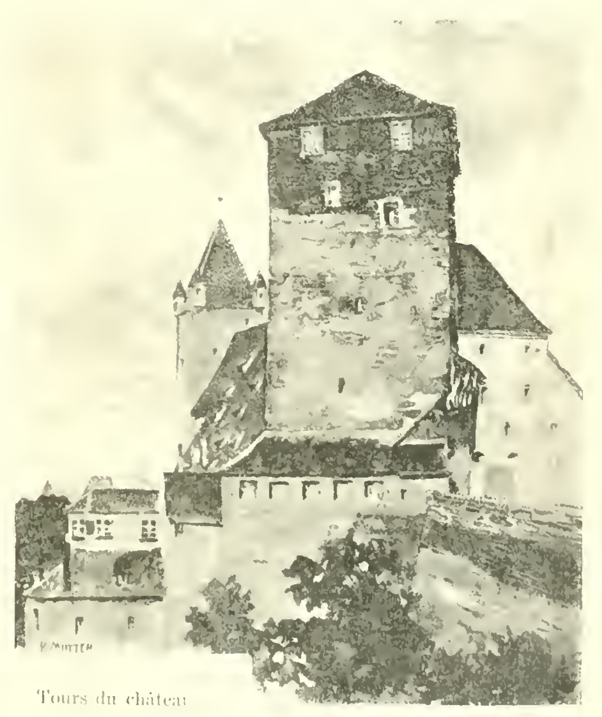
Çà et là, au-dessus des portes ou bien dans l'encoignure des murailles, on retrouve l'image du bon Fischer, celle du sépulcre du bon Sébald. Taillée en pierre, très agrandie, elle a toujours le bon tablier de cuir, le bon ventre, la bonne barbe candide où luit un sourire, dans la simplicité d'une âme que l'art rend éternellement enfantine.

Oui, sur le visage des Fischer, des Wurzelbauer, des Stoss, des Krafft, il y a une puérilité tendre. Ces êtres sont gras et drus, d'un lait fort que l'Idéal leur verse.

Il faut pourtant bien dire que ce n'est pas là leur unique aliment.

On boit à Nuremberg, et on mange. Dans les larges pots à lourd couvercle, on hume une bière épaisse où mousse lentement, par globules, l'esprit de la région. La besogne faite, chacun s'attable devant ce breuvage de poids : c'est le repos.

Quant à la nourriture, elle est, suivant la loi germanique, continuelle. On ne peut dire exactement ce que mange un Allemand, ni à quelle heure, ni où. Ce qu'il mange? Tout. A quelle heure? Toujours. En quels endroits? Partout. C'est en songeant à ces repas que les plus profonds métaphysiciens ont dû concevoir clairement la notion de l'infini. Voilà une idée bien digérée! Un Nurembergeois, si par discrétion il ne mange pas toujours, du moins peut toujours manger. Les savoureuses racines, coupées en rondelles dans des vaisseaux de porcelaine, les salades fraîches étendues sans vinaigre sur de longs raviers, les charcuteries neuves, toutes roses, remplissant des plats rebondis, précèdent la paisible théorie des viandes de bœuf, de mouton, de chevreuil, autour de laquelle se pressent une foule de légumes, que signale au loin la neige compacte des pommes de terre. Cela est paré, façonné, sculpté, travaillé d'un art minutieux. Une chose frappe d'abord qui révèle l'œuvre savante de l'homme, c'est que rien n'y garde sa forme ni sa saveur naturelles. Ce ne sont plus, comme disait jadis notre Rabelais, de



Tours du château

Dans la plus ancienne (la tour pentagone) se trouve la *Chambre de question* renfermant la *Vierge de fer*.



Maisons sur la PEGNITZ, intéressantes par leurs balcons, leurs fenêtres en saillie, leur cour intérieure.

simples harnais de gueule, ce sont des pièces fondues comme des statuettes, ciselées comme des bijoux, avec une patience héroïque.

Mais le lieu où ces délicatesses ont le meilleur air et sont présentées en la boîte la plus convenable, c'est le *Bratwurstglocklein-an-der-Moritzkapelle*. Oh! considérez qu'il n'est nullement utile d'épeler le mot, il suffit de le contempler : sa beauté est tout extérieure.

Imaginez, parallèlement à l'église *Saint-Sébald*, collé à une sorte de chapelle, un local étroit, bizarre corridor étriqué, comparable à une hotte beaucoup plus longue que large, que l'on aurait attachée à terre contre l'édifice. Ici, on mange solennellement des saucisses. Ici le monde entier a mangé des saucisses, et il en a témoigné par écrit sa reconnaissance.

Jadis, quand on visitait la tour de la cathédrale de Strasbourg, un tailleur de pierre s'approchait et proposait ses services : sur une pierre de la flèche, il inscrivait le nom, les titres, la date.

A Nuremberg, dans ce boyau, dans cette hotte aux saucisses, trop peu de place pour les inscriptions. Sur ces murs sacrés, les consommateurs ne tracent un paraphe que s'ils sont rois ou reines pour le moins. Nous y comptons trois reines et six rois et demi. Quant aux hôtes de moindre importance, à défaut des murailles pour inscriptions commémoratives ou votives, on leur offre un registre. C'est un livre trapu, où les noms forment un indigeste pot-pourri. Ces archives de la gourmandise, ce Gotha du ventre fleurent aigrement la choucroute. Nous le feuilletons avec courage : noms allemands, français, italiens, russes, s'entassent, d'écritures diverses, de même encre. C'est une des stations du pèlerinage! Ici, on a communié sous les espèces de la bière et de la saucisse.

Une telle cérémonie pourrait être répugnante. Mais, à Nuremberg, il y a un enfantillage joli qui s'attache à tout, comme un sourire. On nous sert, sur une petite assiette, deux petites saucisses brun clair, un peu plates et grasses, d'un assaisonnement fort aigu. Nous les mangeons à l'aide d'un couteau recourbé et d'une fourchette à trois dents. Cimeterre délicat! Léger trident!

Voilà les jouets qui aident à déguster la friandise divertissante. C'est un semblant de dînette, dans un simulacre de sacristie gothique.

*

Après les jouets neufs, brillants et succulents, les jouets surannés, brisés ou souillés : les jouets morts, les fantômes de jouets! Nous atteignons la Place au Bric-à-Brac, le Marché aux Vieilleries, la Foire aux Guenilles.

A quatre pas de la rivière qui s'enfonce, indolente, sous des ponts mystérieux, cet entassement de choses épuisées semble un monceau d'épaves. Dans des travées parallèles, formant étalages, au fond d'étranges boutiques, en des casiers ou sur des comptoirs, est accumulé tout ce dont l'humanité n'a plus voulu, et dont, suivant une vague espérance, elle pourrait vouloir de nouveau.

Il y a là d'abord un attrait de nécropole ouverte, pillée, éparpillée. L'homme est né violateur de sépulture. Il se penche sur les choses qui exhibent en elles le passé : ce passé est ici moins gênant qu'ailleurs, étant épuré par l'anonymat!

L'histoire des chiffons, c'est l'histoire d'un monde. La voici, cette historiole, aussi chaotique et bariolée que possible! Admirez ces défroques sans nombre, pendues comme des habits de noyés : depuis qu'elles ont été cousues, que d'eau a passé sous les ponts, et que de noyés peut-être! Ces chaussures de toutes formes, de tout calibre, de tout cuir, de tout âge : des pièces y sont appliquées, qu'on a fardées de gros cirage! Ces livres qui ont été jeunes et pleins d'avenir, et qui, sordides, ne seront jamais lus! Ces boites où il y a un peu de tout : boucles de ceinture, camées, compas brisés, boutons de cuivre, nécessaire à aiguilles sans aiguilles, pipe sans fourneau, glace sans tain, tain sans glace! Autour de ces menues ruines, un arsenal : poignards, couteaux de chasse, sabres, baïonnettes, fusils, tromblons, escopettes, jouets mortels à côté des jouets morts! Flottantes, de loin en loin, des enseignes, qui, survivant à la boutique, ont échoué là, comme les voiles bigarrées d'un vaisseau submergé.

Les marchés de cette sorte sont curieux, partout, pour ceux d'entre nous qui peuvent surmonter la petite horreur qu'ils inspirent. Ils sont même beaux, partout, parce qu'ils sont impré-



Maison de la BERGSTRASSE
(pur style de la Renaissance allemande)


Le *Bratwurstglöcklein*, petite brasserie à l'enseigne de la Cloche, où fréquentait, dit-on, HANS SACHS

gnés de vie et pliés à toutes les rides de l'humanité; mais nulle part ils ne sont plus curieux, plus beaux qu'à Nuremberg. Tous les objets perdus se retrouvent ici. Ici, les plus humbles exilés paraissent revenus dans leur patrie. Ces épaves se refont ici, se radoubent, se revernissent d'idéal. Pauvres débris de curiosité éteinte, de nécessité passée, ils se raniment, ils vibrent, ils sourient! Le vent qui a caressé tant d'édifices précieux, tant de jouets fraternels, les fait tinter presque joyeusement et leur donne un lustre de bonté.

* * *

Un Nurembergeois de la bonne école contient tout Nuremberg. Nous nous arrêtons donc devant la statue de Hans Sachs. Le piédestal est un peu épais : savoureux, mais indigeste. Il semble le songe d'un convive qui aurait trop apprécié les délicatesses du Bratwurstglöcken.

Assis en son fauteuil de bronze, Hans Sachs tient sa lyre, c'est-à-dire un de ses outils. On sait que Sachs était poète de profession, en même temps que cordonnier. Nous voici devant une chose de Nuremberg. Chose édifiante et complexe à souhait!

A soixante-trois ans, Hans considéra son œuvre, j'entends son œuvre de poète, il fit le compte de ce qui était issu de sa plume. Peut-être, secrètement, eut-il aussi la curiosité de savoir combien il avait fabriqué de chaussures, soit pour les vendre, soit pour les donner. Pourtant, nous n'avons que son bilan littéraire. Il reconnaît : 6 048 pièces je dis six mille quarante-huit : tragédies spirituelles, tragédies profanes, comédies, farces, contes, poèmes, fables, morceaux de circonstance, imprimés ou non.

Cet homme avait travaillé. Il jugea que sa tâche était faite. Dans un coin, il posa son tranchet ; dans un autre coin, sa plume; puis il se croisa les bras. Il attendit la mort sans impatience, car toujours l'air est bon à respirer. Quand le moment vint, il mourut également avec douceur.

La ville de Nuremberg est respectueuse de toutes ses illustrations. Comme Hans Sachs à la fin de sa vie, elle fait le bilan de sa production artistique. Demandez-lui un chiffre exact : elle vous le dira. Ceci n'est pas mauvais. Une chose encore plus estimable, c'est le désir de reprendre cette production, d'imiter les maîtres dont elle s'honore.

Mais, ici, l'esprit nurembergeois, de même que l'esprit allemand en général, s'égare lourdement. Il s'est persuadé que, par l'imitation méthodique, par la minutieuse reproduction de tout le passé, il reprendra l'œuvre. Hélas! on ne refait une gloire d'art qu'à la condition de faire autre chose. Or, jamais imitation ne fut plus dogmatiquement froide, basse, inerte, que dans la prétendue renaissance allemande contemporaine! C'est à peine si, à Nuremberg, le *Musée industriel bavarois*, par certains côtés, échappe à cette stérilisante pédanterie. Il comprend : un établissement pour l'examen du papier, un bureau de mécanique, un bureau de renseignements pour les questions industrielles *de toute sorte*...

Le visiteur chemine sur un parquet très ciré, le long de corridors très luisants, ébloui par les glaces des vitrines, sans plus rien voir des collections qu'elles recèlent.

Il y a là néanmoins des reproductions, exactes scrupuleusement, des chefs-d'œuvre de la sculpture ou de la ciselure anciennes. Il y a des meubles, buffets, bahuts, dressoirs, coffres, établis savamment d'après les proportions, d'après les décorations, d'après les moindres détails de ceux que nous avons tant aimés, soit au *Musée national*, soit dans les hospitalières maisons de Nuremberg. On peut prendre un compas et mesurer. C'est la même chose. Oui, mais ce n'est pas la même âme. Une âme ne peut être saisie entre les branches d'un compas. L'effort systématique ne suffit pas, si continu, si savant, si méritoire qu'il soit. Il faut le génie, le goût, l'amour. Jusqu'à présent, ces vertus, auxquelles rien ne supplée et que rien ne confère, ont manqué au labeur allemand. Les immenses musées d'art industriel et décoratif ne sont que de froides écoles où on fait des professeurs, non pas des maîtres...



Statue de HANS SACHS, érigée en 1874.

Lentement, avec une douceur caressante, la nuit tombe sur Nuremberg. La ville s'endort peu à peu. Une à une, les vitres lamées d'or par les lampes s'éteignent. Les passants s'éloignent et disparaissent. Nuremberg s'enveloppe de silence et d'ombre adorables. Des étoiles scintillent à l'infini. Ces étoiles, vues par les yeux qui ont examiné tant d'objets d'art, prennent, elles aussi, un air de fantaisie pittoresque.

La lune brille. Les maisons aux toits déchiquetés, aux pignons aigus, aux arêtes délicates, se hérissent de toutes parts : tandis que la blanche lumière en nappe flottante se répand sur ces pointes merveilleuses, on imagine un peigne du plus étrange travail qui assouplirait avec amour une chevelure argentée.

ÉMILE HINZELIN.

LE MONACELLO

Peteruzziello, le meunier d'Ospedaletto, battait sa femme, la belle Mariuccia, et la trompait par-dessus le marché.

La battre, passe encore ! à condition de ne lui point faire trop de mal ; et, de cela, Mariuccia ne se fût point fâchée. Quand les maris sont jaloux, c'est qu'ils sont amoureux. Or, la Mariuccia se connaissait jolie et, sans doute, un peu coquette, car elle pensait que les époux ne savent pas toujours les mérites de leur femme quand les autres n'en parlent pas ; en quoi la fine mouche montrait bien qu'elle n'était pas dépourvue de sens.

Mais si Peteruzziello était jaloux sans raison, Mariuccia se doutait bien qu'il n'en allait pas de même des deux côtés et le vilain mari qu'on aimait trop ne gardait pas absolument la fidélité promise au sacrement de mariage.

Il était trop beau garçon, ce Peteruzziello ; et très avantageux.

Quand il sortait pour ses affaires ou son plaisir, avec sa belle chemise en toile filée par les mains de Mariuccia, et toujours d'une blancheur éclatante, sa cravate écarlate, son gilet bleu foncé garni de boutons en cuivre luisant, son pantalon de velours et son béret posé crânement sur le côté de la tête, on ne pouvait pas dire ! On aurait pu chercher longtemps avant de trouver son pareil ! Ainsi pensait la Mariuccia, qui restait sur sa porte pour le suivre des yeux le plus longtemps possible.

Mais voilà ! Cette médaille avait aussi son revers. Plusieurs voisines et même des femmes effrontées de la ville d'Avellina le recevaient en cachette, et c'est de quoi se plaignait la Mariuccia avec beaucoup de colère et bien de la justice.

C'est pourquoi ces deux époux amoureux l'un de l'autre et si bien faits pour s'entendre, se querellaient du matin au soir, ne se calmant qu'aux heures de nuit où, dame ! on se réconcilie.

Or, un jour, la Mariuccia, quand elle se rendit à la fontaine, portait sur son visage la marque d'un coup plus fort que les autres et les commères ne purent s'empêcher de voir que ses yeux étaient bien rouges et qu'elle avait beaucoup pleuré.

De là grand vacarme dans tout Ospedaletto ; la nouvelle fut colportée de maison en maison avec force commentaires. On sait pourtant bien qu'il est de fines oreilles auxquelles il n'est pas bon de faire connaître les choses. Mais allez donc empêcher les femmes de parler !

* * *

De retour au logis, vers le soir, Peteruzziello, en regardant la pauvre Mariuccia, fut désolé, même confus, de retrouver sur ce joli visage les marques de son emportement, à lui. Seulement, par orgueil, il ne voulait pas convenir de ses torts.

Il s'installa sur une chaise, à califourchon, sans rien dire.

L'eau chantait dans la chaudière et Mariuccia, boudeuse, préparait en silence une minestra de choux verts et très jeunes qu'on accommode avec l'huile et l'ail.

Tout à coup, rudement, un poing heurta sur la porte.

— Qui sera ? fit Peteruzziello, de mauvaise humeur. Tant pis ; frappe qui frappe ; on n'ouvrira pas.

Un second coup suivit le premier.

— Toi qui es là dehors, gronda le



meunier, tu t'en iras par où tu es venu. C'est un qui veut savoir mes affaires et...

Dur comme une menace, le troisième coup l'interrompit et la vaisselle en trembla sur la crédence.

Peteruzziello répéta, têtu :

— Frappe qui frappe, on n'entrera pas.

Nulle main ne toucha la serrure ; mais la porte s'ouvrit toute grande, livrant passage au Monacello, qui, tremblant de colère, se précipita d'un bond au milieu de la chambre.

Le beau meunier n'avait jamais eu peur de sa vie et se vantait que pas un homme vivant ne fût capable de le faire trembler, ce qui était vrai comme parole d'évangile. Devant le petit moine, pas plus haut qu'un enfant de sept années, Peteruzziello pourtant sentit des frissons lui courir dans le dos.

Certes, il ne le connaissait que par ouï-dire ; mais cette présence est de mauvais augure. Le Monacello ne se dérange pas pour peu de chose. Il emporte le toit des maisons quand il n'y met pas le feu. Encore il fait ammaler le bétail ou bien il trouve d'autres sévices non moins graves, et cela n'est pas rassurant pour les personnes informées.

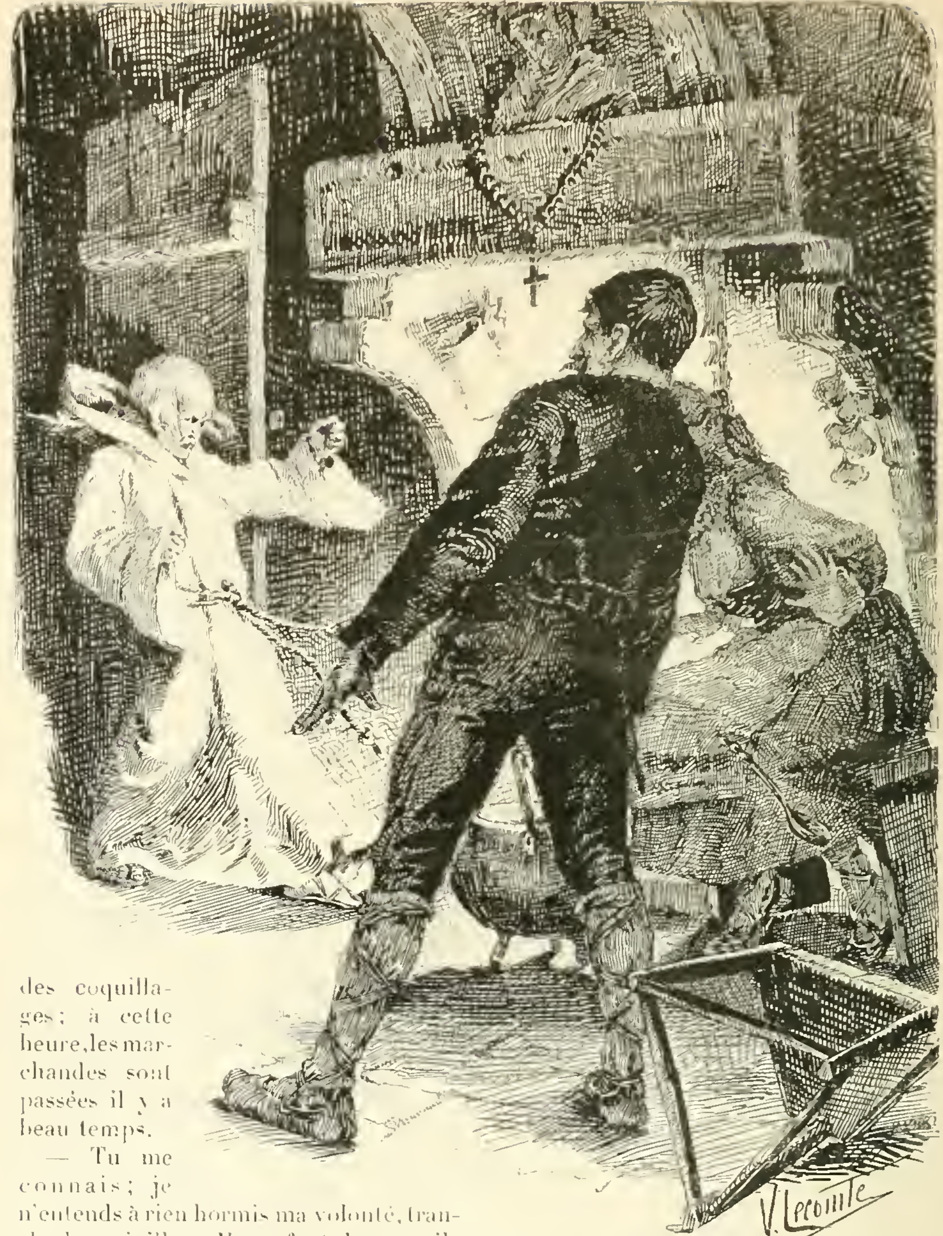
De saisissement, la pauvre Mariuccia se laissa tomber sur une chaise.

— Dresse la table pour ta femme et pour moi, cria le petit moine en bousculant Peteruzziello. Qu'avez-vous à manger ?

— Une minestra aux choux nouveaux, se hâta de répondre la meunière.

— Pff !... Trop maigre chère pour moi, fit dédaigneusement le Monacello. Toi, Peteruzziello, cours acheter du beau macaroni bien blanc, de première qualité ; je préfère les spaghetti. Tu les accommoderas avec des coquillages et j'entends que la cuisine soit faite et servie par toi. Puisque ta femme fut battue, c'est bien le moins qu'elle se repose.

— Signor moine, hasarda piteusement Peteruzziello, je ne puis trouver



des coquillages; à cette heure, les marchandes sont passées il y a beau temps.

— Tu me connais; je n'entends à rien hormis ma volonté, trancha le moinillon. Il me faut des coquillages. Et ne t'avise pas de me faire attendre, car je ne suis pas d'humeur facile!...

Le meunier sentit bien qu'il ne devait pas se risquer à de nouvelles observations, bien qu'il fût très en colère et fort humilié de condescendre à faire l'ouvrage d'une femme. Il regardait la Mariuccia à la dérobée; les maudites traces de sa violence restaient encore et marbraient le joli visage. Si, du moins, à son tour elle l'avait griffé de façon bien apparente! Mais rien; il était sauf.

Et, furieux, le beau meunier courait de porte en porte.

— J'ai le Monacello au logis ; avez-vous des coquillages ?

— Gesù, Gesù ! criaient les femmes effarées ; non, je n'en ai pas. Que va-t-il advenir ?

Enfin, chez un pêcheur, il trouva ce qu'il cherchait.

— Donne-moi ton dîner, par la Madone, car le Monacello est chez moi.

Le pêcheur, saisi, ne put répondre.

— Prends, dit la femme, qui était jeune et jolie, partant, plus compatissante. Voilà même des châtaignes séchées et des figues en chapelet !

— Bon, gronda le vieux pêcheur, qui retrouva la parole ; beau gars ne manque de rien avec les femmes, et celui-là m'emporte mon dîner.

Pendant ce temps, le Monacello causait avec la Marinccia :

— Signor moine, disait-elle, vous vous trompez ; il n'est pas méchant, mais pas du tout, je vous assure. J'ai la repartie prompte et lui la main leste, rien de plus.

— Alors, il te plaît d'être battue ?

Un rire léger répondit au petit moine.

— Ça m'ennuie un peu, dit enfin la jolie meunière, mais seulement quand ça m'enlaidit. Pour le reste, signor moine, comment saurais-je que Peteruzziello est amoureux de moi, s'il ne me battait pas ? Et puis... et puis... ce sont affaires de ménage.

— Voyez si l'on pourra tirer d'elle un mot de vérité. Répondras-tu, à la fin, tête dure d'amoureuse ? Il te bat, parce que tu es jalouse et tu es jalouse parce qu'il te trompe...

— Oh ! fit-elle, ce n'est pas sa faute. Ce sont les femmes qui courent après lui !

Le Monacello haussa les épaules pour cacher son envie de rire.

* * *

Force fut bien à Peteruzziello de faire la cuisine ; on ne lui permit pas de se mettre à table. Il servit le repas, et, de plus, on ne lui laissa ni macaroni, ni figues, ni châtaignes.

Si le beau meunier rongeait son frein, il n'est pas besoin de le dire. De plus, on lui fit ranger la vaisselle, balayer le parquet, préparer le lit, et ce moine fut exigeant comme la plus insupportable ménagère.

Il prit le grand lit pour lui seul. Peteruzziello, qui craignait quelque chose de pire, fut heureux encore de s'en tirer à si bon compte.

Les deux époux dormirent à terre, côte à côte, sur une paillasse.

* * *

La dure pénitence fut longue ; elle se prolongea pendant les sept jours de la semaine et, durant ces longues journées, Peteruzziello fit le travail des femmes, bien qu'il ne s'y entendît pas.

Enfin, le Monacello prit, un matin, son bâton de voyage :

— Adieu, Mariuccia, dit-il. Désormais, ne sois plus coquette, ni jalouse. Et toi, Peteruzziello, viens me faire la conduite, car je veux te parler.

* * *

Peteruzziello, déconfit, se consola en pensant qu'il allait être débarrassé de l'hôte encombrant. Mais il eut bientôt une peur nouvelle :

— Ma maison ne brûlera-t-elle pas, signor moine, quand vous serez parti ?

— Elle ne brûlera pas... du moins pour cette fois ! répondit gravement le Monacello, qui riait sous cape.

Quand ils furent arrivés au bout du village, le petit moine s'arrêta. Il prit sa voix la plus sévère et prononça :

— Mécréant, je t'ai fait faire pénitence. Ose dire que tu ne l'avais pas mérité ? Tu n'es pas fidèle au sacrement du mariage, et quand on trompe sa femme, on ne la bat pas.

— Les femmes veulent être battues : vous le sauriez, signor moine, si vous n'aviez pas fait vœu de chasteté.

— Heu ! fit le Monacello, je sais tout de même à quoi m'en tenir. Mais tu ne réponds pas tout à fait comme je veux.

— Pour la fidélité !... murmura Peteruzziello en secouant la tête.

Les yeux du petit moine brillaient comme des lanternes ; le beau garçon vit bien qu'on ne pouvait pas lui cacher le fin mot des choses. Il se contenta de répondre :

— Je suis homme.

Son rire montrait ses dents blanches.

— On ne peut pas être ridicule... et puis... quand ce sont les femmes qui veulent bien.

Il répéta, haussant les épaules avec insouciance, la fatuité se mêlant à sa confusion :

— Je suis homme !

— Trop, c'est trop ! affirma le Monacello. Sans doute, je n'exagère pas et ne saurais te demander l'impossible. Il faut compter avec la faiblesse et les défauts des hommes, qui sont inférieurs aux femmes.

— Seigneur moine, interrompit vivement le meunier, ça, c'est vous qui le dites ; mais le contraire est parfaitement connu de toutes les personnes raisonnables.

— Ouais ?... Vas-tu m'écouter. Les hommes sont inférieurs aux femmes en ce qu'elles gardent fidélité quelquefois au sacrement, tandis que l'homme en est incapable.

— Ce n'est pas une raison, souffla Peteruzziello.

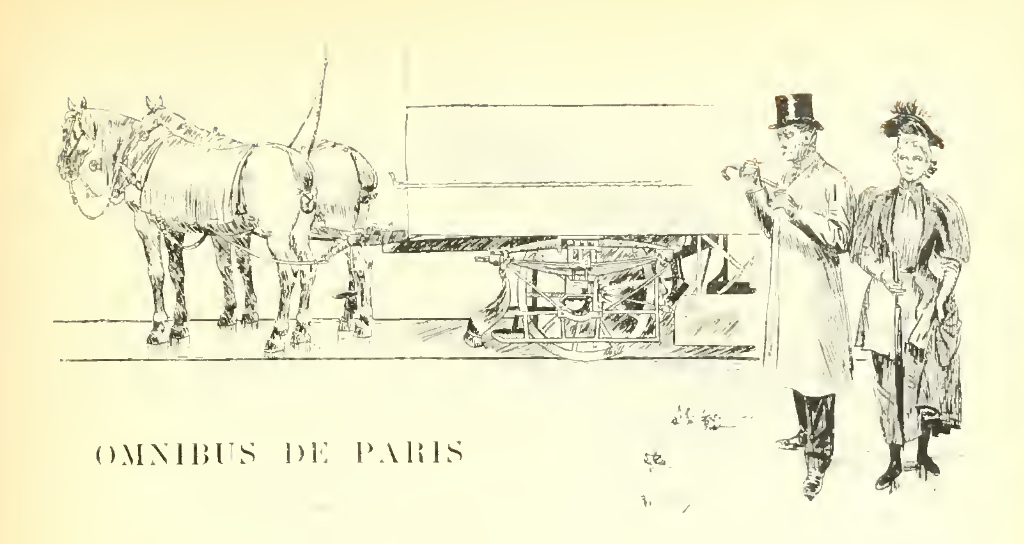
— C'en est une et la meilleure. Donc, j'accorde à ta faiblesse que tu pourras la tromper deux fois l'an et ne la battras plus.

— On va se moquer de moi, soupira le pauvre garçon. Du moins, allez jusqu'à trois, ça fait un compte.

— Soit ! consentit le Monacello.

L. DE NITTIS.

Ce récit est inspiré des *Traditions du Vésuve*, contes poétiques qui se répètent dans la campagne de Naples, sans avoir encore été réunis dans aucun livre.



OMNIBUS DE PARIS

Au début d'un de ses derniers livres, *la Vie errante*, le pauvre Maupassant, déjà malade et déséquilibré, écrivait cette phrase en explication de son embarquement pour ailleurs : « Je viens de quitter Paris parce que décidément la Tour Eiffel finissait par m'ennuyer trop. »

Beaucoup de Parisiens ont de ces subites lassitudes du boulevard ou de quelque monument trop vu. Ils pourraient sans doute aller se reposer dans un des nombreux et délicieux bocages de Seine-et-Oise ; mais ces dégoûtés de la ville n'admettent, ne comprennent que les lointains déplacements à l'étranger, sur le continent, sinon outre-mer. Pour eux, comme pour Maupassant, la grande tour de fer, qui semble être la flèche d'un cadran solaire ayant la ville pour circonférence, cette tour bien inoffensive devient un cauchemar inévitable et torturant. Paris leur apparait bien vite comme une prison angoissante où ils pensent moralement et physiquement étouffer dans une atmosphère malpropre à force d'avoir déjà été respirée.

On pourrait dire de ces inquiets qu'ils sont des presbytes dans la perception de leur sensation de vivre. Ils aiment à courir, à se ruer vers de lointains horizons, qu'ils reculent sans cesse et qu'ils dépassent parfois sans joie, éternels condamnés à la recherche des terres inconnues si décevantes à l'abordage.

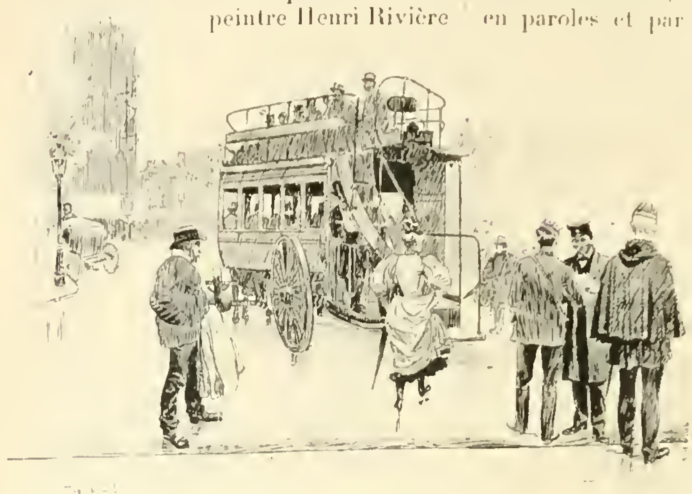
D'autres, au contraire, — et ce sont les bons myopes, — ne dédaignent pas les attractions ambiantes et directes, les visions restreintes. Ils se plaisent à jouir de tout ce qu'ils frôlent au passage et leur observation se contente d'un champ limité, — semblables à ce sage botaniste qui, après avoir étudié les végétations sorties d'entre les pavés de l'habitat où il s'était cantonné, se prit à écrire un fort volume sur *la Flore de la place Vendôme*. Ces derniers affirment, non sans raison, qu'il est inutile de quitter Paris, qu'un artiste y peut découvrir toutes les architectures et tous les paysages, les plus belles aurores et les plus glorieux couchers de soleil.

Ces amoureux de Paris sont légion : à regarder la bibliographie des ouvrages parisiens écrits par eux depuis un siècle, on s'aperçoit bien vite qu'ils y ont découvert tout ce qu'un amant-poète trouve en sa maîtresse : d'invraisemblables choses aperçues au hasard, selon les ciels changeants et les éclairages de leur heureuse fantaisie.

Les peintres ne sont pas moins fanatiques ni moins intransigeants que les littérateurs. Voyez Méryon et ses vues de Notre-Dame, l'aquafortiste Martial, Léopold Flameng, Buhot, et tant d'autres qui ne comprirent et n'aimèrent

les marines, les ciels, les horizons qu'à Paris.

Les Japonais se sont hypnotisés sur leur grand volcan neigeux, le Fusyâma, dont on connait les *Cent vues* célèbres. Paris possède de même son Hokousaï en la personne du peintre Henri Rivière



qui, récemment, acheva en une précieuse suite d'estampes en couleur : *les Trente-six vues de la Tour Eiffel.*

* * *

Ah! combien louables sont ces casaniers de Paris! Combien heureux surtout! — « Tous les malheurs, disait Pascal, viennent de ne pas savoir rester chez soi. »

La vie si courte... si longue, selon les occupations et l'intellect de ceux qui la vivent, est peut-être d'autant mieux supportable qu'on en trouble moins fréquemment la monotonie. Il est bon de s'enraciner au lieu et place de sa naissance et d'étendre ses racines au plus profond de son sol nourricier. Un philosophe du dernier siècle, La Mettrie, s'avisa naguère d'établir le paradoxe de l'*homme plante*, et cet ami d'Helvetius prouva que sa thèse était aisée et judicieuse à soutenir.

L'animal humain, issu de vieilles races sans mélanges, est d'humeur essentiellement casanière. C'est en vain que, sur ce sujet, on fera la guerre au Français : il ne deviendra jamais un être d'exportation. Il restera toujours dans le joli carré soleillé de son damier.

D'esprit musard, s'intéressant à tout, facile à distraire, aimant à se dépenser en paroles et par cela même mourant d'ennui hors de son dialecte, le Français conservera jusqu'à son heure dernière la philosophie de *Candide*, qui est de cultiver son jardin, de ne pas perdre la vue de son clocher.

Le frissonnant désir de longs voyages qui s'élève en nos âmes à l'aspect d'une gare, d'un train qui halète en soulevant des jets de vapeur ou d'un beau navire qui glisse lentement entre deux lignes d'une jetée, ce frémissement d'envie qui nous porte à convoiter l'inconnu, tient à notre vague curiosité de l'ailleurs, à notre éducation qui exalte en nous le rêve. Cependant nativement nous sommes tous, comme le paysan, attachés au sol qui nous nourrit et qui doit recueillir notre dépouille. Notre bonheur ne se rencontre pas au delà de nos horizons. Tout ce qui n'est pas le *home* n'est peut-être que de la littérature.

* * *

La passion des voyages est un peu comme la passion du jeu. Ceux qui en sont atteints la satisfont dans un périmètre plus ou moins vaste, et nombreux sont les voyageurs de *Paris pour Paris*, qui, épris d'observations personnelles et d'explorations inédites, estiment pouvoir découvrir tout l'univers en une telle ville. — Ont-ils déjà si tort? — De Maistre, en *Voyage autour de ma chambre*, n'a-t-il pas écrit une œuvre qui

vivra bien davantage que celles dont foisonne la *Bibliothèque universelle?*

A quelqu'un qui s'étonnait de le rencontrer à Paris en plein été, Frédérick Lemaitre, avec son verbe grandiloque, répondait non sans ironie :

« Mais pardon ! pardon, cher ami, je vis en ce moment en plein repos, je voyage pour mon seul plaisir, et je me délecte sans fin, je vous assure, de mes déplacements pittoresques.

— Comment cela ?...

— Comment cela ?... mais en prenant des billets avec correspondances sur les grandes lignes de nos omnibus urbains, qui tous valent, croyez-m'en, certainement mieux que nos bonnes anciennes diligences. Grâce à ces voitures municipales, je trouve aussitôt des sensations de *Tour du monde en 48 heures*.

« Écoutez plutôt. Je pars d'une banlieue triste, noire et crayeuse, qui, avec ses mâchefer, ses détritus, ses cheminées d'usine se découpant en traits d'eau forte sur le ciel sombre, me donne l'impression de Londres, de Manchester ou de Glasgow. Sur l'impériale *La Villette Trocadéro*, je traverse combien de villes différentes : la Chapelle et ses ouvriers évoquent des aspects de Liège ; Montmartre avec sa place Pigalle où se réunissent les modèles napolitains m'apparaît comme un coin de Sienne ou de Pise ; les Batignolles paisibles me semblent l'image de nos provinces assoupies, tandis que la plaine Monceau, avec l'aristocratie naissante du quartier de l'Étoile, est la représentation des nouvelles villes américaines hâtivement bâties à l'aide des capitaux de parvenus pressés de jouir et d'avoir immeuble.

« D'autres fois, continuait le vieux comédien, je n'ai qu'à m'aventurer au Jardin des Plantes, pour rêver de l'Inde et de ses jungles devant la cage des fauves. Ces tigres superbes, qui ont la démarche souple et inquiétante de nos traitres de mélodrame, ne viennent-ils pas du Bengale ? Plus loin, ces mignonnes gazelles aux yeux tendres et noyés de poésie ne portent-elles pas encore comme



un reflet du ciel africain vu des sommets de l'Atlas ?

« Dans l'île Saint-Louis, je retrouve Lubeck ou Dresde, et la vue de Notre-Dame ne me fait regretter ni Nuremberg ni Cologne. »

Frédérick Lemaitre ne montrait pas un « esprit » ultra fantaisiste en développant un tel panorama visible dans les mille et une facettes de ce grand diamant taillé par les siècles, qu'est Paris.

Nous n'avons qu'à regarder pour tout découvrir et observer sur un simple parcours d'omnibus. Alors que l'originalité des pays s'efface, tuée par la facilité des voyages qui ont fait de l'Univers un lieu

commun, il nous reste la possibilité d'aiguiser nos observations sur les choses pittoresques à notre portée et, à ce point de vue de douce badauderie, il n'est peut-être rien de supérieur au voyage *trans-parisien* dans nos lourdes diligences urbaines.

Ce n'est pas que nos omnibus soient le dernier cri du progrès. Dieu nous



garde de proclamer une pareille hérésie !

Lourds, incommodes, presque toujours au complet, d'une marche lente coupée de fréquents arrêts, ils représentent, au contraire, l'esprit vieux jeu et conservateur qui caractérise si bien notre nation, défiante des entreprises nouvelles et des rénovations trop vivement opérées. On peut dire, sans crainte de se voir démenti par un cosmopolite, que, relativement aux facilités de la locomotion, Paris est, de toutes les capitales du monde, la plus arriérée.

Il faut toute la bonne humeur patiente du Parisien, toute sa musarderie, pour tolérer l'immense perte de temps que lui impose l'administration à monopole des concessionnaires de transports omnibus : stations dans des bureaux étroits sinon sous la pluie ; contrôles fréquents, lents et ridicules... *Le monsieur descendu de l'impériale; la dame qui ne peut payer; l'enfant trop âgé pour la gratuité du parcours*, et mille autres vétilles qui entravent à chaque instant la marche de nos gros véhicules.

Toutefois le pittoresque ressort plus spécialement des coutumes surannées et des choses qui vont cahin-caha. Le coche d'eau et la diligence, sous ce rapport, contribuèrent aux plus joyeuses excursions de nos pères et c'est sans doute la raison qui fait qu'un voyage en nos épaisses voitures de transports offre au curieux et à l'observateur tous les agréments auxquels peut se complaire un physiologiste d'instinct.

Le voyage en omnibus réunit toutes les classes sociales sans distinction ni division. De tous les milieux parisiens où l'on se puisse rencontrer, la voiture d'omnibus est évidemment celui qui offre la plus parfaite image de démocratie et de fraternité courtoise. Ouvriers, boutiquiers, rentiers, savants, poètes, financiers, comédiens et comédiennes, domestiques et maîtres, musiciens et chanteurs, académiciens et ramasseurs de bouts de cigare s'y coudoient chaque jour quelques courts moments dans le plein air de l'impériale, l'étranglement de la plate-forme, sinon sur les coussins du box intérieur.

On cite des millionnaires qui eurent le culte de l'omnibus. Péreire, Thiers, le vieux baron James de Rothschild le prenaient naguère fréquemment. Victor Hugo, à son retour d'exil, adorait arborer son panama sur les impériales et sillonner Paris en tous sens dans la houle de ses encombrements de voitures, forgeant des vers cyclopéens, trouvant des images puissantes, s'amusant à tous les spectacles de la rue. En un jour de générosité, le maître décerna — on s'en souvient peut-être — quelques

louis à tous les conducteurs de la Compagnie générale.

Ernest Reyer avoue que l'omnibus est son piano préféré. C'est dans le cahotement de ces véhicules populaires qu'il composa et qu'il compose encore la plus grande partie de ses opéras. Combien de rimeurs : Bouchor, Richepin, Ponchon, Mendès, Retté, Kahn ou de Regnier ne trouvèrent-ils pas des rythmes bizarres et heureux dans le tintinnabulement des vitres de ces carrosses à trois et six sols!

Beaucoup d'hommes politiques affectionnent également comme terrain de travail ces sortes de salons mouvants où ils trouvent comme une sorte d'excitation ou d'entraînement pour la préparation de leurs discours parlementaires. Les peintres y notent des expressions de physionomies variées, des attitudes, des détails de mouvements, des colorations de costumes à la mode, et les romanciers y découvrent de nombreux types vivants en qui ils incarnent leurs héroïnes ; car il est peu d'endroits où l'observation des êtres soit plus facile et moins indiscrète.

Le voyage en omnibus ou en tramway compte donc, en dehors des nécessités courantes et des besoins journaliers, des amateurs pour le plaisir même de la roulante, des amateurs qui n'ont d'autre but que la promenade, la curiosité, la distraction de ce monde toujours mouvant et toujours amusant.

Plus d'un Parisien, quand il s'ennuie, ne trouve rien de mieux que de descendre dans la rue et de monter sur le premier omnibus qui passe.



Il lui semble que, comme au théâtre, la vue de ces voyageurs de quartier à quartier lui augmente la faculté de vivre avec passivité ; au lieu de se concentrer en soi, il s'extériorise et entre dans la vibration d'une collectivité d'individus d'autant plus intéressants qu'ils restent davantage dans le mystère de leur anonymat. Toute la société s'y trouve plus ou moins bien échantillonnée, et l'observateur ne tarde pas à entrer en contact avec chacun des sujets qui peu à peu révèlent leur individualité par leurs gestes, leur langage, leurs façons de réclamer la correspondance, de payer, de lire le journal ou de descendre de voiture.

Il existe plusieurs sortes d'omnibus.

Chaque catégorie offre une particulière physionomie. Il en est qui ont leurs sectes.

Il y a l'omnibus *populo* qui, au départ, le matin, à midi et le soir, s'emplit pour l'entrée ou la sortie de l'atelier et qui ne se vide qu'à l'arrivée. D'où l'on peut conclure que l'ouvrier parisien qui travaille à Montparnasse habite Ménilmontant, et que celui qui travaille à Ménilmontant loge à Montparnasse. D'autres, dont le logement est à Plaisance, *turbinent* au Temple; c'est peut-être le comble de l'illogisme, mais c'est assurément une manière comme une autre de s'obliger à la balade — c'est l'apéritif du sage manœuvre.

Les lignes *populo* sont desservies en général par de petites voitures : *Montmartre-Place Saint-Jacques; Wagram-Bastille; Place Pigalle-Halle aux Vins; Grenelle-Porte-Saint-Martin; Panthéon-Courcelles*. Cependant quelques *omnibus monstres* (c'est ainsi qu'on désigne les voitures à trois coursiers) ont également un public ouvrier : telles sont les lignes *Gare Montparnasse-Ménilmontant; Batignolles-Jardin des Plantes* et quelques autres.

Il y a les lignes désignées *demi-chic*, c'est-à-dire populaires au point de départ et se mondanisant, s'embourgeoisant en arrivant au centre de Paris. Par exemple la ligne *Saint-Philippe-du-Roule-Gare de Lyon*, qui charge des petites gens boulevard Diderot, à la Bastille jusqu'aux magasins du Louvre et qui prend des aspects de salon très select à partir de la place du Palais-Royal. Tout le faubourg Saint-Honoré semble dès lors y tenir ses assises.

Le *Passy-Bourse* et toutes les voitures se dirigeant vers Auteuil sont honorablement fréquentées par des familles nombreuses, beaucoup de babys, d'institutrices, de mamans très confortables, et énormément de types cosmopolites qu'on sent appartenir à ces nombreux *family-houses* où logent tant d'Anglais, de Russes et d'Américains, dans ce Passy qui est aujourd'hui devenu comme une succursale de Chelsea, de Brooklyn et d'Ixelles.

Mais l'omnibus qui a toutes nos préférences, l'omnibus parisien par excellence, celui qui détient le record des célébrités artistiques, scientifiques, littéraires et mondaines, et qui réconcilie Montmartre avec le faubourg Saint-Germain, le quartier Latin et la rue des Martyrs, l'omnibus type, toujours joli et poli, — (et *complet*, ô combien!) — c'est notre cher *Batignolles-Clichy-Odéon*, le grand transurbain, qui va du second au premier théâtre français, du restaurant Foyot au *Père Lathuile*, du Luxembourg à la place Clichy.

Ici ce n'est que *gratin*, la fine fleur de Paris qui se laisse véhiculer, depuis l'étudiant à béret jusqu'au vieux savant de l'Institut, depuis la gentille élève du Conservatoire jusqu'à la douairière indépendante de sa livrée.

On ferait un Livre d'Or rien qu'en citant les principaux et réguliers voyageurs des *Batignolles-Clichy-Odéon*. Des noms se pressent sous notre plume : statuaires, peintres, docteurs, acteurs, prêtres et évêques, éditeurs, ingénieurs, architectes célèbres. Tous les millionnaires de l'intelligence et du talent ont été et sont encore plus ou moins abonnés de cette glorieuse ligne transséquanienne, dont les recettes, d'ailleurs, viennent presque en tête de tous les autres circuits de la Compagnie.

* * *

Au nombre des éléments de distraction du voyageur-amateur en omnibus il faut compter, au point de vue pittoresque, les employés de la Compagnie, cochers, conducteurs et contrôleurs, qui le plus souvent ne manquent point d'originalité et mériteraient les honneurs de la physiologie.

Parmi les cochers, deux catégories : le muet et le bavard.

Le muet, solidement campé sur son siège, les jambes bien empaquetées dans les couvertures, roule paisible, mélan-

colique, sans jamais proférer cris, jurons ou invectives contre ses confrères, au milieu des encombrements de la voie. Le muet semble bureaucratiquement exercer son sacerdoce: c'est un zélé que rien ne trouble et qui répond à peine aux voyageurs de l'impériale désireux de tailler une petite bavette avec lui. — A quoi rêve-t-il? Qui le saurait dire? Peut-être à sa femme, à l'heure du dîner, à son enfance passée dans les fermes, peut-être à rien! Il semble jeter un coup d'œil d'envie sur les badauds qu'il manque d'écraser: mais aucune expression spéciale du visage ne trahit le ronronnement de son rêve.



Le bavard, par contre, est d'ordinaire un loustic, un ex-gavroche parvenu à la haute situation qu'il occupe. On le voit se retourner vers ses voisins d'impériale et dévider l'écheveau de ses mécontentements en paroles grasses, ponctuées d'imprécations. Il fait claquer très fort son fouet et, au moindre arrêt de circulation, on l'entend sacrer avec fureur ou bien interpeller les *colignons*, les traîneurs de petites voitures, apostropher les petites femmes, les ouvriers, les sergots, tous ceux qu'il sait sensibles à ses plaisanteries.

Le bavard fait la joie non seulement de l'impériale de sa propre voiture, mais aussi des sommets peuplés de tous les autres omnibus qu'il croise. Il semble intarissable, et sa verve paraît puiser une nouvelle force dans les rires mêmes qu'elle alimente. Le temps passe vite auprès d'un tel homme, professeur d'argot et de bas langage: son esprit, alors que vulgaire, ne manque pas parfois de comique et d'imprévu. Son plaisir est de préparer des phrases drôles, burlesques, inattendues qui provoquent l'ahurissement des cochers de la Compagnie qui passent à sa hauteur.

— Dis donc, vieux... qu'est-ce qu'il peut bien faire à c't'heure, Ravachol?

Ou bien quelque autre interrogation plébéienne, d'allure gauloise, qui paraît si colossalement stupide et si saugrenue qu'elle fait naître, irrésistible, l'hilarité des voyageurs du plein air.

Le cocher d'omnibus, qui ne prend jamais d'exercice dans son métier de cul-de-jatte, devient généralement obèse. Sa démarche est vraiment comique, quand, d'un pas lourd, il quitte le dépôt pour retourner à son domicile. Il a le balancement d'un dindon gras, et ses jambes ne le peuvent plus porter. Son gain est de 6 fr. 50 par jour. Il paye de fréquentes amendes, soit qu'il arrive en avance ou en retard dans son trajet, soit qu'il écrase des personnes, blesse des chevaux ou renverse des voitures. Si

durant plusieurs semaines consécutives il est indemne de tout accident, son gain augmente sensiblement et peut atteindre 15 et 20 francs. Mais il est rare que la période à la noire ne reprenne pas bien vite sa puissance occulte.

*

Parmi les conducteurs, — qu'on devrait nommer en toute logique *introducteurs* ou *recereurs*, — nombreux sont les types dont le physiologiste pourrait passer l'amusante revue.

Il y a d'abord le poli, le galant, le sans-façon, le débraillé, puis l'ahuri, à qui toujours dans ses comptes il manque une place et qui murmure, rageur : « Et c'est encore moi qui vais la payer, celle-là ! » Il y a l'empressé, le familier, le causeur, et le taciturne qui semble égaré, absent de sa voiture, emporté vers d'improbables ailleurs. Il y a le comique ou plutôt le *fumiste*, toujours en passe de plaisanter, et qui débite ses petits boniments avec un air si heureux et bon enfant que personne ne songe à se fâcher. Les jours de pluie le facétieux conducteur, devant la foule prête à monter à la station, s'écrie :

— Allons, mes p'tites dames, il y a de la place au soleil là-haut... Qu'est-ce qui veut monter sur ma terrasse?

Et au cœur d'été, par 32 degrés à l'ombre, quand l'intérieur est une étuve :

— Le salon pour ces messieurs est libre... Enfournez-vous... il n'y a plus que vingt petites stalles. N'ayez crainte, vous n'aurez pas froid ; la Compagnie a pris soin de faire chauffer.

A la dame, qui s'obstine à pénétrer dans l'intérieur au complet :

— Pas par ici, la bourgeoise ; prenez l'escalier de service, s'il vous plaît.

Le conducteur fumiste prend des aspects de clown anglais, aux stations, quand, d'une voix rogomme, il énumère toutes les correspondances disponibles à ce carrefour. Il débite, débite, déblaye son boniment avec d'incroyables abréviations, et sa virtuosité est telle qu'on ne comprend plus son dialecte, cependant qu'il expose les monuments, les promenades, les théâtres, les magasins des environs, comme un guide assermenté pour étrangers ou provinciaux.

Voici le conducteur froid, ennuyé, de mauvaise humeur, presque toujours impoli. Celui-là n'aime pas son métier ou ne le rend pas aimable ; c'est le *fonctionnaire* dans toute son horreur, le fonctionnaire méticuleux, tracassier, cruel au faible, prêt à tout dévorer, et qui ne courbe la tête que devant les rappels à l'ordre de gens décorés ou les menaces du contrôleur.

Celui-ci, c'est le conducteur indifférent, le *j'm'enfichiste*, qui tire le cordon machinalement pour l'arrêt et qui, d'une voix pâle, réclame le payement : « Places, s'il vous plaît ! » C'est le plus terrible, le plus neutre, le plus incolore de tous ; ce n'est pas le moins fréquent.

Le plus plaisant à observer est le *galant conducteur*. En voilà un qui ne s'embête pas, comme dit l'expression peuple. Et, en effet, l'œil vif et toujours en chasse, le teint frais, la moustache soignée, le képi crânement posé sur l'oreille, il prend cœur à l'ouvrage si la clientèle féminine favorise sa voiture.

Il est tout confit en sourires pour les dames en faveur desquelles il arrête promptement sa voiture et qu'il aide, avec une affectueuse courtoisie et autant d'attouchements qu'il lui est loisible de le faire, à monter sur la plateforme. Pour les jeunes et jolies voyageuses le galant conducteur montre des mines pâmées, des demi-sourires séducteurs, des attitudes donjuanesques fort joyeuses à étudier. Il recueille la monnaie des jeunes demoiselles avec des mains moites et nerveuses et, s'il l'osait, il dirait encore, comme l'un de ses ancêtres des antiques *Batignollaises :*

— Je prends vos six sous, madame, et garde mes soucis.

A la descente des voyageuses, il se précipite d'un geste dégagé, les prend délicatement par la taille, par le coude ou le dessous des bras et, gracieusement,

les jette en équilibre sur le pavé. On le remercie souvent, et lui de sourire et de lever sa casquette. D'ailleurs, il connaît ses habituées; il y a longtemps qu'il fait la ligne et il est très aimé de sa clientèle dont il connaît aussi bien l'itinéraire exact que les petites manies et les heures de promenade.

Le conducteur ou receveur, au contraire du cocher d'omnibus, est le plus souvent petit, malingreux, jeunet. Tout à fait le type du caporal ou du sous-off débraillé. Avec son képi à visière brisée, son vague uniforme, sa ceinture bleue de franc-tireur et sa sacoche au côté placée en cartouchière, il prend quelquefois un aspect très *dernière cartouche*.

Son travail est de sept à quinze heures par jour, avec deux jours de congé chaque mois. Son gain — s'il est *de première classe*, c'est-à-dire après trois ans de service à la Compagnie — est de 6 à 8 francs par jour. Les pourboires journaliers qu'il empoche peuvent être estimés à 30 ou 40 sols. Les clients généreux sont rarement les plus riches.

Les contrôleurs, qui se tiennent aux bureaux, peuvent être considérés comme les rentiers du métier; ils sont généralement administratifs, pointilleux et solennels. Il faut les voir réclamer les correspondances, s'informer des détails de changements de place et d'incidents de route. *La santé*, au retour d'un long voyage sur mer, à l'arrivée dans un port, n'est pas plus tracassière. L'un d'eux, après avoir piqué lentement ses poinçons d'encre sur ses papiers rayés, jeté un coup d'œil à l'intérieur, regagne sa hutte du boulevard, après avoir dit avec une extraordinaire dignité : Faites sonner le départ.

Le ton et le geste de ce *Faites sonner le départ* sont d'un intraduisible haut comique. Tout le monde en est impressionné, et chaque voyageur se pourrait croire sur un steamer parisien en partance pour un long cours, devant la lente autorité de cet ordre de mise en marche. Par malheur, la sonnerie du



départ, c'est la trompe du tramway ou le timbre enregistreur de l'omnibus, et c'est avec désillusion qu'on entend le fer des chevaux qui s'agrippe sur le grès de la chaussée et le « Allons!... Hue!... » du cocher. Mais le contrôleur galonné se croit sincèrement chef de gare ou contre-amiral. Il préside à la mobilisation des omnibus de Paris et, pour cet important service, il touche 2 400 francs par an, sans risques ni responsabilité d'aucune sorte.

Les stations des omnibus où les Parisiens, sans s'en rendre compte, gaspillent un temps dont ils ne paraissent pas sentir toute la valeur, sont pour les voyageurs ce que les bonnes auberges d'autrefois étaient pour les amateurs de

diligences, des endroits de réunion, d'observation, de repos et, si l'on n'y prend pas la *dînée*, on y trouve des journaux, des camelots et des aventures faciles, tout comme dans Pigault-Lebrun.

La station d'omnibus offre toutes les distractions d'une gare ou d'un embar-



cadère; le mouvement de va-et-vient y est continu; les voyageurs s'y succèdent, s'y rencontrent, s'y donnent des adieux touchants. Tous les tableaux parisiens y défilent : invités qu'on y accompagne sur le tard, amoureux qui s'y quittent, idylle qui s'y ébauche; ce qu'on y entend de conversations diverses, ce qu'on y ouvre de fenêtres sur l'esprit social est inimaginable. Combien de gens n'auraient aucun secours contre l'ennui à Paris s'ils n'avaient ce spectacle gratuit des bureaux d'omnibus!

Toutes les stations sont plus ou moins intéressantes et pittoresques selon les quartiers. Il en est toutefois de plus spéciales à désigner a l'arrêt des voyageurs fantaisistes. La station du square Montholon, par exemple, est remarquable en ce sens qu'on y voit toujours une foule et qu'on s'aperçoit bien vite que l'objectif de ces gens rassemblés n'a aucunement un omnibus quelconque pour objectif : le propre de cette station est d'abriter de nombreux rendez-vous demi-mondains.

La station du Louvre est celle où la bourgeoisie est en majorité. La plus animée est celle du boulevard des Italiens. La plus variée, la plus hétérogène enfin est celle de Notre-Dame-de-Lorette, où les petites bourgeoises fusionnent en proportion presque égale avec les dames de beauté.

A la station de Saint-Germain-des-Prés, toute la journée et tous les jours durant plus de quatre ans, on remarqua un singulier petit vieillard à teint jaunâtre, à barbe blanche qui venait là, attendant les nouvelles débarquées, les saluant poliment, leur parlant en vieux beau de l'ancien régime, mettant tout son plaisir à regarder le passage des voyageuses. Jamais peut-être ce galantin n'a pris un seul omnibus.

Le dernier de tous, le funéraire fourgon l'emporta un jour sans qu'il y songeât, privant la station de son barde qui chantait à sa façon la poésie de la beauté. Si l'on consultait les contrôleurs, on saurait du reste, bien vite, les invraisemblables étrangetés de toutes les stations.

Il est certain — pour ne citer qu'un fait — que toute station a ses habitués : les uns y viennent flâner, d'autres lire, d'autres encore dormir, sans souci d'omnibus à prendre. C'est ainsi qu'on a signalé il y a deux ans un vieux vaudevilliste qui avait sa chaise attitrée au bureau du boulevard des Italiens. Il y venait, comme en un nouveau *club de pannés*, bavarder un instant et faire sa sieste toutes les après-midi. Il regardait

la vie passer et ses yeux se refusaient vite au spectacle. Un beau soir, il ne s'éveilla pas : on le secoua, il était mort dans le brouhaha de la station. Sa chaise est toujours là, mélancolique, inoccupée ; il se trouvera peut-être bientôt un vieux viveur en retraite qui, lui aussi, voudra mourir en pleine houle, quitter la vie au milieu du combat des autres : — on trouve toujours un siège à Paris pour les invalides de la fête.

L'hiver, quand les stations ont leurs petits poêles allumés, beaucoup se transforment en refuges pour les miséreux, en sortes de kiosques d'hospitalité de jour. Ce n'est pas là leur moindre utilité.

* * *

Les voyageurs-amateurs d'omnibus offrent tous les caractères, toutes les diversités, les monomanies inhérentes à notre humanité. Il en est de grognons, d'expansifs, de familiers, d'impénétrables ; mais tous ont, cela paraît prouvé, un plaisir extrême, un goût spécial à satisfaire dans ces parcours à 15 et 30 centimes en roulottes municipales.

On doit signaler l'amateur spécial de la plate-forme, considérant ce *look-out* comme le poste le plus favorable à l'observation et à l'occasion. Le voyageur de plate-forme, admis à fumer, prend des attitudes d'élégance, se cambre, suit le roulis de la voiture avec des dandinements d'habile homme qui a le pied marin : ganté, stick en main, bien sanglé, *le plate-formiste* explore l'intérieur en enfilade et s'applique autant à se faire



remarquer qu'à jeter son dévolu sur quelqu'une des dames du coupé. Aux stations il est au premier rang pour voir la montée et la descente, pour offrir son aide, pour regarder la finesse des attaches des petites ouvrières qui grimpent sur le *top* ; il s'amuse vraiment, ce voyageur d'extérieur, qui peut en outre s'offrir un bout de causette avec le conducteur facile à mettre de belle humeur.

Parmi les jolies voyageuses on remarque *l'indifférente*, habituée aux hommages, et qui ne semble plus avoir conscience des regards qui la dévisagent ; puis *la timide*, qui ne sait où se fourrer, rougit, pâlit, prend des attitudes gauches exprimant son trouble et qui finit parfois, pour échapper à ces

yeux braqués vers elle, par feindre le sommeil ou la lecture passionnante; enfin, *la coquette*, qui, selon ses avantages, pose volontiers devant les objectifs, de profil ou de face, soupirant doucement, ôtant ses gants, montrant ses doigts fuselés chargés de bagues, s'appliquant à augmenter encore l'admiration qu'elle sait inspirer.

Un type de voyageur-amateur, qui fonctionne principalement en été, à la tombée de la nuit, et qui se campe sur l'impériale, c'est le curieux des nids d'autrui, que nous nommerons le *plongeur*.

Celui-ci prend de préférence les omnibus populaires, c'est-à-dire ceux qui passent par des rues étroites. Tout au bout de la longue banquette en plein air, il se campe près du cocher, pour ne pas être dérangé, et le voici, de son poste roulant, aussi confortablement que possible, plongeant dans les intérieurs des maisons, assistant aux fins de dîners en bras de chemises, aux lits préparés, aux étranges ombres chinoises projetées sur les rideaux lumineux des fenêtres closes, aux déshabillés imprévus, à toute la fantasmagorie de la vie des autres fortuitement surprise au passage.

Le *plongeur* n'est pas un libertin, c'est surtout un observateur. Il prend autant de plaisir à remarquer une scène de famille, un groupement amusant qu'à constater la cueillette d'un baiser d'amoureux. Tout en fumant son cigare, dans une rêverie de digestion, il se croit un petit Asmodée pénétrant de ménage en ménage, chez le riche et chez le pauvre, partout insoupçonné, dans ces magasins ou ces entresols où chacun se croit si bien à l'abri des indiscrétions.

Quand le *plongeur* a fini son cigare, il descend lentement de l'omnibus, regardant encore de la plate-forme toute cette longue file d'arrière-boutiques où s'étiole, dans l'agonie de la journée, la vie de tant de nos petits négociants.

* * *

On écrirait toute une monographie très variée sur les voyages en omnibus selon la géographie des quartiers de Paris. Les anecdotes, les remarques plaisantes, les observations n'y manqueraient pas, et l'enquête même, que l'on pourrait faire auprès des gens du métier, apporterait une ample moisson de documents précieux.

Ici, nous devons nous borner, et comme la statistique, de même que l'électricité, est un des modes d'éclairage moderne, comme chacun aime la précision des chiffres et le renseignement exact, nous allons nous conformer au goût général.

Apprenons d'abord qu'il existe à Paris trois Compagnies d'omnibus et de tramways : 1° *la Compagnie Générale des Tramways Sud*; 2° *la Compagnie des Tramways de Paris et du département de la Seine*; 3° *la Compagnie Générale des Omnibus*. Cette dernière est assurément la plus importante et se rapporte plus spécialement à notre sujet.

Elle possédait, en 1895, 456 kilomètres 125 mètres de lignes, qui se décomposaient en 259 kilomètres 479 mètres de lignes en omnibus et 197 kilomètres 855 mètres de lignes de tramways.

Les statisticiens, dont la bienveillance vient au-devant même de notre curiosité, nous apprennent qu'en ajoutant le total des parcours quotidiens de chacune de ces voitures on arrive à un trajet égal à *deux fois et demie le tour de la terre*. Ils poussent la charité jusqu'à démontrer que si, à ce parcours respectable, on joint celui des deux autres Compagnies, on arrive à un trajet égal à près de trois fois le tour du globe.

N'avions-nous pas raison de penser que l'omnibus peut donner lieu à un véritable voyage, et que les amateurs de longues traversées n'avaient nul besoin de franchir les barrières de Paris pour satisfaire le besoin de locomotion inhérent à l'espèce humaine?

Les plus longues lignes sont en tramway : *Louvre-Versailles*, 19 kilomètres

12 centimètres (appréciez-vous bien ces 12 centimètres? c'est beau, la statistique!) et, sans sortir de Paris, *Cours de Vincennes-Saint-Augustin*, 9 kilomètres 105 mètres ; en omnibus : *Panthéon-Courcelles*, 7 kilomètres 567 mètres ; *Montparnasse-Ménilmontant*, 7 kilomètres 510 mètres; *La Villette-Saint-Sulpice; Montmartre-Place Saint-Jacques*, 7 kilomètres 500 mètres; *Les Ternes-Filles-du-Calvaire*, 7 kilomètres 190 mètres.

Citons encore dans les tramways à long parcours : *Cimetière Saint-Ouen-Bastille; Louvre-Charenton*, 8 kilomètres 576 mètres; *Louvre-Vincennes*, 8 kilomètres 258 mètres; *Auteuil-Saint-Sulpice*, 6 kilomètres 371 mètres.

Parmi les trajets les plus courts nous signalerons, en tramway, les lignes : *La Villette-Place du Trône*, 4 kilomètres 995 mètres; *Place de l'Étoile-La Villette*, 5 kilomètres 725 mètres. En omnibus : *Madeleine-Bastille*, 4 kilomètres 588 mètres; *Place de l'Étoile-Palais-Royal*, 3 kilomètres 960 mètres; *Belleville-Le Louvre*, 3 kilomètres 852 mètres; *Gare Saint-Lazare-Place Saint-Michel*, 3 kilomètres 250 mètres.

Ces divers calculs nous permettent de supposer le personnel qu'occupe cette toute-puissante administration. C'est une véritable petite armée — de Principauté. Elle peut se diviser en quatre catégories : 1° les contrôleurs, 670; 2° les cochers, 1495; 3° les conducteurs, 1484; 4° les divers employés des dépôts : palefreniers, côtiers, relayeurs, laveurs de chevaux, de harnais, de voitures; pelleteurs, magasiniers, brosseurs, maréchaux ferrants, charretiers, préposés au... fumier, etc., 3132; au total : 6781 hommes.

Les écuries de la Compagnie des omnibus contiennent 15550 chevaux, et la dépense occasionnée par le seul ferrement de ces animaux est évaluée à 450000 francs de frais annuels. Il y a dans les greniers une provision de 7920090 kilogrammes de foin et de paille et 22728452 kilogrammes d'avoine, de maïs, de féveroles.

Voilà, dira-t-on, de quoi justifier de formidables dépenses! Bah! la Compagnie des omnibus est riche comme le Pactole même ; car c'est véritablement un fleuve d'or qui, chaque jour, s'engouffre dans ses voitures.

Les plus gros bénéfices sont atteints

par les lignes : *Place Wagram-Bastille*, 182797 francs; *Gare de l'Est-Trocadéro*, 206393 francs; *Madeleine-Bastille*, 616037 francs; *Batignolles-Jardin des Plantes*, 856774 francs.

La Compagnie fait, en somme, d'assez brillantes affaires. Elle a été priée, dans de récentes polémiques, de diminuer le prix de ses places. Nombreuses sont les personnes qui réclamaient en s'appuyant sur le régime existant à Londres, par exemple.



A cela, elle a répondu en donnant les totaux des frais énormes qu'elle doit supporter. Ainsi, en 1894, elle a payé à la Ville de Paris la somme considérable de 3321012 fr. 96; à l'État, 1230137 fr. 40; au total : 4551149 fr. 36 centimes.

Et depuis 1855 nous trouvons qu'elle a payé à l'État 30515504 fr. 40; à la Ville de Paris, 81195378 fr. 20. Total : 111710882 fr. 60.

Nous nous arrêtons, pour ne pas nous plonger dans une étude économique. Il n'est rien de plus perfide que les chiffres, ils nous entraînent aisément où nous ne voulons pas aller; ils prouvent tout ce qu'on veut leur faire prouver; c'est pourquoi les hommes, éternels grands enfants, s'intéressent toujours aux innocentes démonstrations de la statistique, qui est comme un casse-tête chinois à plusieurs combinaisons contraires, mais toujours fallacieuses.

* *

Les omnibus parisiens, à côté des *elevated*, des *cable-cars*, des *electrics-vestibuled* d'Amérique, du métropolitain et même des petits omnibus si fringants et si nombreux de Londres, sont évidemment arriérés, vieux jeu, très *papa*, sinon très *grand-papa*; toutefois, ailleurs, on circule, on est emporté comme un billet roulé dans un pneumatique, mais on ne voyage pas.

Il n'y a que dans ces vieux fourgons, que le monopole de la municipalité maintient à Paris, que nous pouvons aimablement gaspiller notre temps, tisser des idylles, des romans, des églogues, flâner sans souci, nous sentir vivre enfin.

Rien ne sert de courir, il faut rêver à point. Les actifs se dépensent selon les besoins du siècle; mais les passifs — et il en reste beaucoup ici-bas, par bonheur — vivent doublement, selon les privilèges de leur goût pour l'art de vivre. D'où l'avantage de nos bons vieux carrosses à six sols! On y oublie jusqu'aux nécessités des affaires. Autrefois on les eût appelés : *les Inopportunes* ou bien les *Berceuses*.

Octave Uzanne.

LE POIRIER

Le poirier peut être défini l'arbre fruitier national français par excellence. Aucun arbre, en effet, n'est plus populaire chez nous, c'est-à-dire plus justement apprécié et recherché. Il doit cette faveur aux nombreuses variétés obtenues qui ont le rare mérite de mûrir à des époques successives : ce qui permet d'en jouir pendant une grande partie de l'année, de juillet à avril.

Les arboriculteurs arrivent à la suite d'une pratique longue et laborieuse à distinguer entre elles les principales variétés de poires cultivées, — soit à la simple inspection des rameaux qui sont plus ou moins vigoureux, érigés ou tortueux, glabres ou duveteux, colorés et lenticellés, à yeux écartés ou rapprochés montrant un coussinet plus ou moins développé, — soit par le feuillage qui est le plus souvent ovale elliptique, d'autres fois arrondi, plus ou moins régulièrement et profondément denté, à limbe glabre ou duveteux.

L'inflorescence du poirier (fig. 1) est un corymbe qui se compose de trois à onze fleurs, quelquefois de sept et très rarement de douze.

Conditions de culture. — Bien que le poirier soit une espèce indigène, par conséquent robuste, il réclame cependant, pour donner de bons résultats dans le jardin fruitier, un sol riche, de consistance moyenne, argilo-siliceux, reposant sur un sous-sol perméable. C'est l'arbre du *contre-espalier* par excellence. Il lui faut beaucoup d'air et de lumière. Cependant, pour les variétés un peu délicates et surtout tardives, on peut très avantageusement lui consacrer l'espalier soit à l'exposition du sud-ouest, soit à celle de l'ouest, qui sont les meilleures pour cet arbre.

En bonne culture, le poirier se greffe couramment sur le *cognassier* et le *poirier franc*, quelquefois aussi et exceptionnellement sur l'*aubépine*.

Sur cognassier, le poirier fournit des arbres moins vigoureux que sur franc ; mais, par contre, il fructifie plus rapidement et ses produits sont souvent plus beaux et de qualité supérieure.

Greffé sur franc, le poirier est très



Fig. 1. — Inflorescence du poirier.

vigoureux et susceptible de prendre un grand développement. La fructification y est lente et ne se manifeste qu'au bout d'un certain nombre d'années.

Mais, tandis que toutes les variétés de poires réussissent bien sur franc, il en est un certain nombre qui viennent mal sur cognassier. Pour celles-là, il faut avoir recours au *franc* ou encore au *surgreffage*, qui consiste à établir la variété récalcitrante sur un intermédiaire vigoureux sur cognassier, et sympathisant bien avec celui-ci.

Le cognassier veut un sol de toute première qualité ; le franc, moins difficile sous ce rapport, exige plus de profondeur ; quant à l'aubépine, on ne l'em

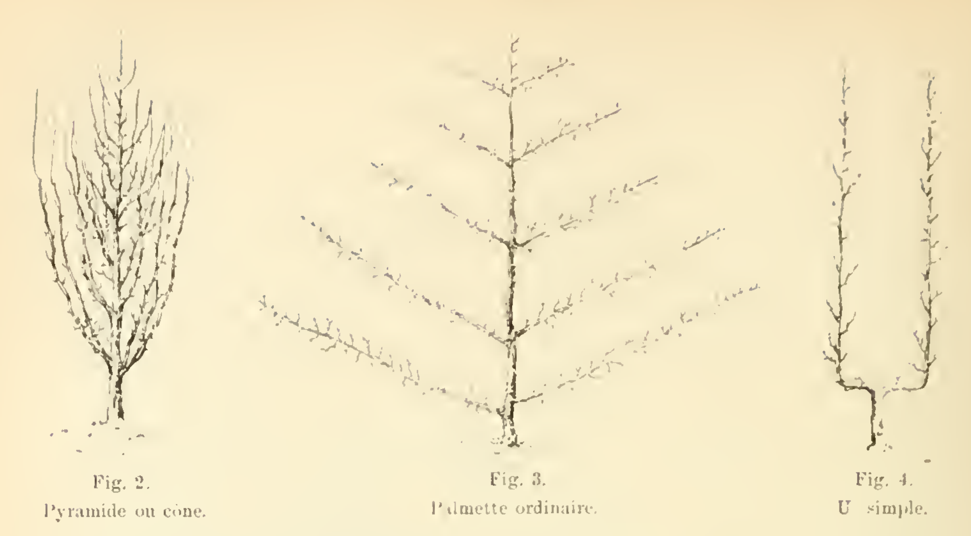


Fig. 2. Pyramide ou cône.

Fig. 3. Palmette ordinaire.

Fig. 4. U simple.

ploie que lorsqu'il s'agit de planter le poirier dans un terrain où le franc ne pourrait prospérer et à plus forte raison le cognassier.

Formes. — Les formes sous lesquelles il convient de cultiver le poirier dans le jardin fruitier sont peu nombreuses; ce sont surtout : la *pyramide* ou *cône* et le *fuseau* ou *colonne* pour les formes libres; la *palmette ordinaire*, l'U *simple* et les *candélabres à trois et quatre branches* pour les formes palissées.

Le point de départ de toutes ces formes est le *scion d'un an* ou plus exactement de dix-huit mois, c'est-à-dire la pousse provenant d'une greffe en écusson après une année de végétation.

Pour l'obtention de la *pyramide ou cône* (fig. 2), le scion est rabattu après une année de plantation, c'est-à-dire à complète reprise, à $0^{m},60$ environ du sol, ou autrement dit à hauteur du genou sur un œil faisant face à la coupe nécessitée par la suppression de l'onglet. Pendant la végétation on surveille attentivement le développement de cinq bourgeons latéraux et du bourgeon issu de l'œil de taille, en prenant la précaution que celui-ci n'acquière pas trop de force au détriment des autres. Pour obvier à cet inconvénient, on doit recommander de *pincer* l'extrémité du bourgeon de prolongement dès qu'il a atteint de $0^{m},40$ à $0^{m},50$ de longueur.

A la seconde année la taille consiste à rabattre les rameaux latéraux destinés à constituer les branches charpentières à $0^{m},25$ ou $0^{m},30$ de leur naissance sur un œil situé en dessous et l'axe sur le premier œil bien constitué faisant face à la dernière coupe. Il y a tout intérêt à rester deux années sur la première série de branches de manière à l'obtenir solidement établie et à ne pas compromettre la forme en voulant aller trop vite.

Ce n'est qu'à la troisième année que la flèche est taillée à la moitié de sa longueur de manière à provoquer l'émission d'une seconde série de branches.

Par son développement, cette forme est surtout recommandable dans les jardins fruitiers d'une assez grande étendue.

Le *fuseau ou colonne* s'obtient d'après les mêmes principes que la pyramide à cette différence près que le scion, lors de la première coupe, est rabattu aux deux tiers environ de sa longueur. C'est qu'en effet, sur le *fuseau*, les yeux sur lesquels on taille étant destinés à fournir autant de *petites branches fruitières* et non de *branches charpentières* comme

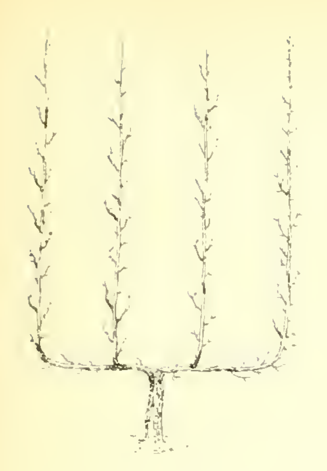

Fig. 5.
Candelabre à quatre branches.


Fig. 6.
Candélabre à trois branches.


Fig. 7.
Candélabre à quatre branches.

dans la pyramide, il faut éviter que ceux avoisinant le terminal ne se développent trop vigoureusement au détriment de ceux situés à la base du prolongement. Aussi doit-on bien recommander de pratiquer l'*éborgnage* sur les premiers et l'*entaille* au-dessus des seconds.

Le *fuseau* convient surtout pour les petits jardins fruitiers où il tient peu de place. Pour le mener à bien, il faut avoir soin de recourir aux variétés fertiles peu vigoureuses et greffées sur cognassier.

La *palmette ordinaire* (fig. 3), une des formes les plus anciennes, s'obtient très facilement en rabattant le scion sur trois yeux bien constitués, dont l'un, celui de taille, choisi en avant, continuera l'axe et les deux autres, placés immédiatement au-dessous et aussi opposés que possible, à 0m,30 environ au-dessus du sol, donneront les deux premières branches latérales.

L'U *simple* (fig. 4) et le *candelabre à quatre branches* (fig. 5) s'obtiennent en taillant le scion sur deux yeux au lieu de trois. Pendant la végétation les deux bourgeons issus de ces deux yeux sont maintenus en équilibre, palissés d'abord obliquement, puis coudés à 0m,15 de l'axe pour l'U simple et à 0m,45 pour le candélabre à quatre branches et relevés ensuite verticalement.

Pour cette dernière forme, ce n'est que lorsque la base est bien constituée et les deux branches latérales extrêmes en voie de formation, que l'on songe pendant la végétation à réserver deux bourgeons qui donneront les deux branches du centre sur le dessus de la base à 0m,15 de l'axe.

Quant au *candélabre à trois branches* (fig. 6) et à *quatre branches* (fig. 7), l'un et l'autre s'obtiennent par une taille à trois yeux analogue à celle de la *palmette ordinaire*, avec cette différence que par la suite les branches sont relevées verticalement au lieu d'être maintenues obliquement.

Ces différentes petites formes palissées, convenables à la fois pour le contre-espalier et l'espalier, sont sanctionnées par la pratique. Elles sont productives, faciles à établir et des plus recommandables pour les jardins fruitiers de moyenne étendue.

Obtention et traitement des branches fruitières. — Pour bien comprendre le mécanisme de la taille du poirier, il faut d'abord en saisir le mode normal de fructification. Sur cet arbre, le point de départ de la production est l'*œil* ou

bouton à bois qui reste stationnaire et se transforme successivement en un très petit rameau appelé *dard*. Celui-ci met



Fig. 8. — Bourgeon pincé à cinq feuilles.

généralement quatre années pour s'élaborer et fleurir. On le reconnaît toujours en ce qu'il est, la première année de son apparition, accompagné d'une feuille, quelquefois deux, rarement davantage. La seconde année, cette production s'entoure d'une rosette de trois à quatre feuilles. Enfin la troisième année, le nombre de feuilles est de sept à huit, et le dard est couronné. A cet état on lui donne le nom de *lambourde*.

La *lambourde* est donc le *dard* transformé en bouton à fruits. Elle donne généralement naissance à un petit corps charnu appelé *bourse*.

Il arrive cependant parfois, mais exceptionnellement, que la fructification sur le poirier se manifeste plus rapidement, soit dès la seconde ou la troisième année. Dans tous les cas, si l'œil ne reste pas stationnaire et se développe en bourgeon, il fournit par la suite un certain nombre de productions à bois qui sont : la *brindille*, le *rameau à bois ordinaire* et le *gourmand*.

Ces diverses productions étant connues, nous allons voir maintenant comment il convient de traiter par la taille les bourgeons et les rameaux du poirier.

Au premier printemps, c'est-à-dire en avril-mai, sur le prolongement de chaque branche charpentière, il y a lieu de pratiquer l'*ébourgeonnement*. Cette opération, qui a pour objet de supprimer tous les bourgeons jugés inutiles, doit avant tout porter sur ceux qui font confusion et de préférence sur les plus vigoureux et ceux qui sont réunis par deux au



Fig. 9.
Faux-bourgeon pincé à deux feuilles.

même point. Dans ce dernier cas, on supprime le plus fort en conservant le plus faible ; cependant, s'il s'agit du bourgeon de prolongement lui-même,

il y a alors tout intérêt à réserver le plus vigoureux.

Dans le courant de mai, dès que les bourgeons du poirier ont acquis une certaine longueur, il importe de les *pincer*, c'est-à-dire de les arrêter dans leur accroissement. Cette opération du *pincement*, une des plus importantes dans la mise à fruits de cet arbre, consiste à supprimer la pointe herbacée de chaque bourgeon soit avec les doigts, soit avec un greffoir ou un épluchoir, mais en cassant et non en coupant. Elle se pratique à la longueur de cinq à six feuilles (fig. 8) non compris celles de la base qui forment rosette et à l'aisselle desquelles les yeux sont mal constitués.

A la suite de ce premier pincement, il arrive que l'œil sur lequel on a pincé se développe et produit ce qu'on appelle, en terme de pratique, un *faux-bourgeon*, qu'il convient de pincer lui-même à deux feuilles (fig. 9).

Chez les arbres un peu vigoureux, lorsque le bourgeon pincé produit plusieurs faux-bourgeons, on revient par une *taille en vert* faite à propos sur le plus bas développé qui, lui aussi, est arrêté à deux feuilles (fig. 10).

On conçoit que ces diverses suppressions successives pratiquées sur les bourgeons du poirier aient pour avantage d'accélérer la fructification et que la taille d'hiver en soit simplifiée et rendue en quelque sorte méthodique.

C'est ainsi qu'après la chute des feuilles, on rencontre le plus souvent sur cet arbre les branches fruitières dont nous donnons la reproduction d'après nature (fig. 11, 12, 13, 14, 15, 16 et 17) et qu'il importe de tailler suivant les traits indiqués en A.

Choix restreint de très bonnes variétés de poires. — Bien que le nombre de variétés de poires soit considérable, nous donnons dans le tableau qui termine l'article un choix restreint de très bonnes sortes qui permettront au propriétaire d'en jouir pendant une grande partie de l'année.

Distances convenables entre les poiriers dans le jardin fruitier :

Pyramides sur franc.	4m.
— sur cognassier.	3m.
Fuseaux.	1m,50
Palmette ordinaire sur franc.	6m.
— — sur cognassier	4m.
U simple.	0m,60
Candélabre à 3 branches.	0m,90
— à 4 branches	1m,20

Ennemis et maladies du poirier. — Le poirier a à redouter, dans le jardin fruitier, l'attaque de certains insectes et de quelques maladies.



Fig. 10. — Taille en vert.

Parmi les premiers, il convient de signaler le *hermès chermes pyri* (fig. 18), qui se colle aux branches et plus particulièrement sur les arbres déjà languissants. Contre cet insecte, il n'y a pas d'autres moyens de destruction que de gratter avec précaution les ramifications envahies aussitôt après la taille d'hiver et d'enduire les arbres d'un bon lait de chaux.

La *tenthrède limace*, plusieurs chenilles, notamment les *bombyx livrée* et *chrysorrhée*, sont autant d'ennemis qu'il faut surveiller et détruire, le premier en

saupoudrant les feuilles de chaux vive, les seconds en coupant, avant la végétation, les couvées de chenilles qui se montrent soit sous forme de bague, soit dans des bouquets de feuilles sèches à l'extrémité des rameaux.

Contre le *tigre* et les *pucerons*, on recommande l'emploi de la nicotine étendue d'eau qui est, en général, un très bon insecticide.

Parmi les maladies, il faut signaler la *jaunisse* ou *chlorose* et la *brûlure du sommet des bourgeons*, accidents que l'on doit attribuer à l'humidité surabondante du sous-sol et que l'on peut diminuer dans une certaine mesure par un drainage bien entendu. Contre ces deux maladies, on recommande aussi l'aspersion fréquente des arbres avec une solution de *sulfate de fer* employée à la dose de 2 grammes par litre d'eau.

Enfin, dans certaines années et dans certains cas particuliers, le poirier est encore sujet aux *chancres* ou désorganisation partielle de l'écorce, et à la *tavelure*, maladie cryptogamique qui envahit le fruit. Pour combattre ces accidents, on recommande pour les chancres de mettre la plaie à vif et d'enduire de mastic à greffer; et, pour la tavelure, d'asperger les arbres préventivement avec une solution de *sel de cuivre* à la dose de 1 gramme par litre d'eau.

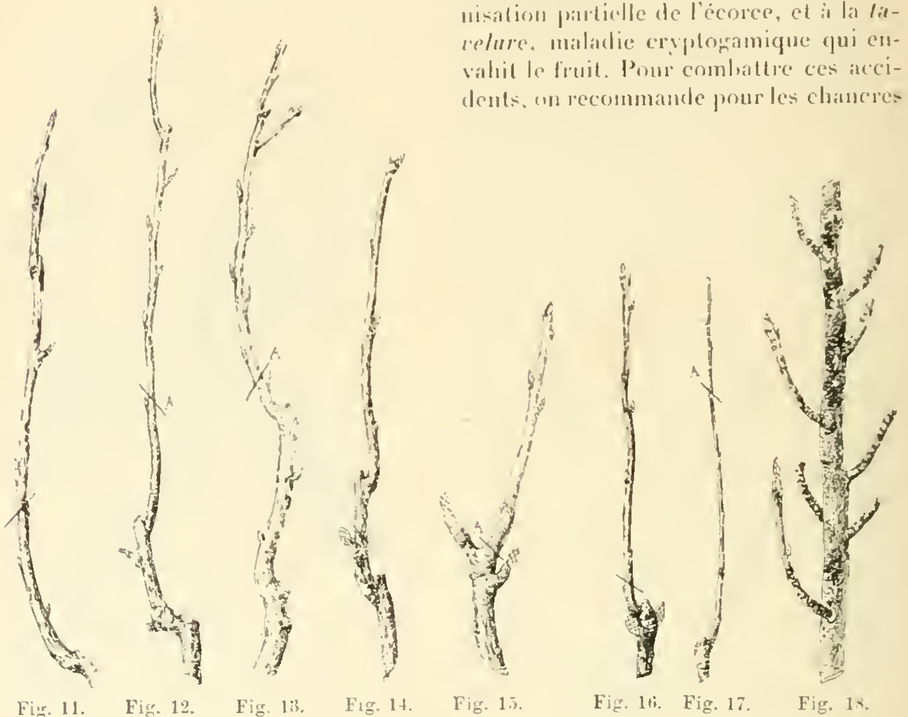


Fig. 11. — Rameau à bois taillé à trois yeux.
— 12. — Rameau ayant subi une taille, rabattu à un dard et deux yeux.
— 13. — Rameau ayant subi deux tailles, rabattu à deux dards et un œil.
— 14. — Taille sur un bouton prêt à fleurir.
— 15. — Taille sur deux boutons prêts à fleurir.
— 16. — Taille sur bourse.
— 17. — Brindille née sur bourse.
— 18. — Branche de Poirier envahie par le *Kermès*.

Ch. Grosdemange.

Choix des meilleures variétés de poires.

NOMS DES VARIÉTÉS.	ÉPOQUE de MATURITÉ.	SUJET à ADOPTER.	FORMES les plus CONVENABLES.	OBSERVATIONS.
I. Poires d'été.				
Doyenné de Juillet....	1re quinzaine de juillet.	Franc.	Candélabres.	Arbre très fertile à fruits petits.
Beurré de Giffard.....	2e quinzaine de juillet.	Franc.	Candélabres.	Fruit à entrecueillir et consommer à point.
Poire de l'Assomption.	Courant d'août.	Cognassier.	Pyramide et fuseau.	Fruit parfois volumineux de très bonne qualité.
Rousselet de Stuttgart.	2e quinzaine d'août.	Cognassier.	Pyramide et fuseau.	Variétés extrêmement fertile, trop peu répandue.
Williams............	Août-Septemb.	Franc de préférence.	Candélabres.	Fruit extra, mais musqué.
Bonne d'Ézée.........	Commencement de Septembre.	Franc de préférence.	Pyramide et Candélabres.	Très beau fruit, trop peu répandu.
II Poires d'automne				
Bonne Louise d'Avranches..............	Septembre.	Cognassier.	Pyramide et Candélabres.	Fruit exquis, très fertile.
Beurré Hardy........	Septembre-Octobre.	Cognassier.	Pyramide.	Sans contredit la reine des poires d'automne.
Marie-Louise.........	Octobre.	Franc de préférence.	Candélabres.	Fruit assez gros de première qualité.
Doyenné du Comice...	Octobre-Novembre.	Cognassier.	Pyramide.	Fruit extra, mais peu fertile.
Délices d'Hardenpont.	Octobre-Novembre.	Cognassier.	Fuseau et candélabres.	Arbre de vigueur modérée.
Duchesse d'Angoulême.	Novembre-Décembre.	Cognassier.	Candélabres.	Variété très fertile des plus estimées.
Soldat-Laboureur	Novembre.	Cognassier.	Pyramide et Candélabres.	Excellent fruit se détachant facilement de l'arbre.
Nec plus Meuris......	Novembre.	Cognassier.	Candélabres.	Arbre de vigueur modérée.
Triomphe de Jodoigne.	Novembre-Décembre.	Cognassier.	Candélabres.	Arbre vigoureux à bois tortueux.
Beurré Diel....	Décembre.	Cognassier.	Candélabres.	Variété des plus fertiles, très recherchée.
III. Poires d'hiver.				
Passe-Colmar..... ...	Décembre et Janvier.	Cognassier.	Pyramide.	Fruit de première qualité à surveiller au fruitier.
Beurré d'Hardenpont..	Décembre et Janvier.	Cognassier.	Candélabres en espalier.	Fruit exquis de premier ordre.
Passe-crassane........	Janvier et Février.	Cognassier.	Candélabres.	Fruit de qualité variable.
Joséphine de Malines..	Février.	Cognassier.	Candélabres.	Fruit petit, mais exquis.
Doyenné d'hiver......	Février-Mars.	Cognassier.	Candélabres en espalier (à surgreffer).	Variété extra, mais devenue un peu délicate.
Doyenné d'Alençon ..	Mars.	Cognassier.	Candélabres.	Variété des plus recommandables.
Suzette de Bavay.....	Mars.	Cognassier.	Pyramide.	Fruit petit, mais de bonne qualité.
Bergamote Espéren...	Avril.	Cognassier.	Candélabres et pyramide.	Bon fruit des plus tardifs.

LES MODES FÉMININES

DANS L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE

I

La toilette est un art, — commençons par établir cet axiome, — un art de la même essence que la sculpture ou la peinture, et, à coup sûr, plus ancien que celles-ci. Les filles d'Ève ont excellé à se parer, longtemps, bien longtemps, avant que leurs époux eussent appris à manier l'ébauchoir ou le pinceau. Et quel esprit plus délié, quelle délicatesse de main supérieure n'ont-elles pas révélés dans leurs créations! En se jouant, elles ont pétri et façonné l'élément imprévu et impondérable qui s'appelle la fantaisie ou le caprice. Un rien leur a suffi pour lancer sur une piste nouvelle une mode, — parfois toute une civilisation. Mais écoutons le brave Proudhon, l'auteur du *Principe de l'art* : « Le premier qui, en dehors de ses attractions physiques et de ses besoins matériels, sut apercevoir dans la nature un objet agréable, intéressant, singulier, magnifique ou terrible; qui s'y attacha, s'en fit un amusement, une parure, un souvenir; qui, communiquant à son hôte, à son frère, à sa maîtresse, son admiration, leur en fit agréer l'objet comme un témoignage précieux d'estime, d'amitié et d'amour, celui-là fut le premier artiste. La petite fille qui se fait une couronne de bluets; la femme qui se compose un collier de coquillages, de pierreries ou de perles; le guerrier qui, pour se rendre plus terrible, s'affuble d'une peau d'ours ou de lion, sont des artistes. »



LA PRÊTRESSE TOUI
Statuette égyptienne en bois.
(Musée du Louvre.)

Autre axiome : la toilette est un art profondément original, puisqu'elle suppose tout un monde de combinaisons, selon la taille, le teint et mille autres particularités. Il faut, à ces combinaisons, une souplesse de goût qui nous manque, à nous représentants du sexe fort; nous sommes trop habitués aux lignes géométriques. Aussi la définition de la plupart des termes nés du costume féminin inflige-t-elle aux philogues des tortures sans fin. Combien de centaines de vocables n'ont-ils pas été obligés d'analyser, rien que dans le *Dictionnaire de l'Académie française!* On composerait un volumineux glossaire, ne fût-ce qu'en relevant les mots techniques en usage, depuis le peplos grec jusqu'aux plus récents volants ou manches à gigot.

Qu'on juge de la variété du costume par une simple nomenclature : nous avons à compter avec la jupe et le jupon, le corsage, se subdivisant en corsages à créneaux garnis de jais, en corsages à pointe, en corsages cuirasse; puis le corset, le manteau, le

voile et le châle, la cotte, la houppelande, le surcot, l'amazone, la pèlerine, la jaquette, la fraise, le collet Médicis, les manches à ballon, les manches mitaines, les manches papillon, les manches pagodes, les manches à la juive, le tablier, les brandebourgs, les collets, les plissés, la cravate, l'écharpe, le fichu, le masque, le manchon, l'aumônière, le réticule, les gants, les bas, la chaussure, l'éventail, l'ombrelle, le scapulaire, que sais-je encore !... Et chaque costume comporte de nombreuses subdivisions : le vêtement d'apparat, d'intérieur, de négligé, etc.

D'autre part, la figure humaine et son complément indispensable, le costume, sont comme le pivot autour duquel tourne l'art tout entier. Du moment où le mobilier et l'architecture forment le cadre dans lequel se passe la vie, il est de toute nécessité que le contenant soit en harmonie avec le contenu.

Les costumes si raides et si archaïques des Pharaons n'auraient-ils pas juré avec la liberté et l'ampleur inimitables du Parthénon d'Athènes? Et de même, le péplos ou l'himation[1] des compatriotes d'Aspasie n'auraient-ils point paru quelque peu négligés au milieu des gigantesques et solennelles colonnades des temples de Thèbes ou de Memphis? Supposons les lourds brocarts ou velours de la Renaissance, aux tons si riches et si profonds, dans un appartement Louis XV blanc et or : quelle inconséquence ! Aux intérieurs clairs il faut des étoffes claires ; aux fonds nourris, comme l'étaient ceux de la Renaissance, des étoffes nourries. Pour me résumer, je dirai que l'architecte, le tapissier et le couturier sont fatalement collaborateurs, quand ils ne sont pas complices. Combien de costumes, d'ailleurs, ne sont que de vrais édifices — en miniature — mesurés au compas, échafaudés à l'instar des constructions les plus savantes !

LA DAME TAKOUSKIT

Statuette égyptienne en bronze.

(Musée d'Athènes.)

Mais pousserons-nous les choses à l'extrême? Dirons-nous que la corrélation entre l'architecture et la forme humaine — y compris son succédané, le costume — est absolue, comme le voulaient les anciens ? Loin de nous ces préoccupations de géomètre : rien n'échappe autant à la science mathématique que les libres inventions du génie féminin ; ses ondulations et ses échancrures sans fin : autant de défis à la ligne droite, sans parler de toutes les autres lignes imaginables. Le canon de proportions adopté pour les églises ou les palais de telle ou telle génération ne s'applique pas nécessairement à la coupe des vêtements. Prenons les ordres classiques, ces fameux ordres célébrés par Vitruve ; ils n'ont pas changé sensiblement entre le Ier et le IVe siècle, pas plus qu'entre le XVe et le XIXe ; l'architecte du nouvel Opéra, Charles Garnier, les a respectés, comme l'avait fait, quatre cent cinquante ans auparavant, Brunelleseo, l'architecte de la cathédrale de Florence. Et pourtant, dans l'intervalle, que de révolutions dans le costume !

Cela n'empêche pas le costume de refléter à tout instant — avec la promptitude d'un instantané — les préoccupations du jour. Notre première enquête

aboutit donc à un résultat qu'on ne saurait assez méditer : la nécessité de conciliation, je devrais dire de réconciliation, entre toutes les branches de l'art.

Par moments même, l'on est tenté de proclamer que la toilette est supérieure à ses sœurs, l'architecture, la sculpture, la peinture. Celles-ci n'ont-elles pas épuisé — notre époque en fait la douloureuse expérience — l'arsenal des formes ; ne sont-elles pas condamnées à se répéter à perte de vue ? La toilette, au contraire, continue, chaque printemps, à nous surprendre, à nous charmer, parfois à nous stupéfier, par quelque invention nouvelle, témoignant d'une fécondité sans bornes. Plus d'une fois les femmes ont le droit de crier aux artistes : nous créons et vous copiez.

Telle était, dès le siècle dernier, la conviction du coiffeur parisien Legros, l'auteur d'un traité célèbre, publié en 1768 et réimprimé quatre fois en quatre ans. Cet artiste, qui ouvrit une académie de coiffure, où l'on distribuait des médailles et décernait des diplômes, tout comme à l'Académie royale de peinture et de sculpture, recommandait instamment aux peintres de suivre ses leçons : pas un de leurs portraits, affirmait-il, ne représentait exactement l'arrangement des cheveux sur une tête à la mode. Chez Legros, non moins que dans les ateliers de l'Académie royale, l'on étudiait sur nature ; les démonstrations se faisaient sur des jeunes filles dotées de chevelures opulentes.



TERRE CUITE DE MYRINA
(Musée du Louvre.)

Voici un autre axiome (toujours la géométrie !) : la figure humaine étant la même sous toutes les latitudes, à certaines nuances près, le devoir strict des femmes ne les oblige-t-il pas à varier le plus possible l'enveloppe qui différencie une nation de l'autre ? Rendons-leur justice : l'histoire est là pour proclamer avec quel saint enthousiasme elles se sont acquittées de leur tâche.



STATUE DE PALLAS
(Musée de Naples.)

Une troisième déduction — précieuse à retenir — découle de nos prémisses : si la figure humaine, base des arts du dessin, a revêtu ainsi, à travers les âges et les continents, tant d'aspects divers, les arts eux-mêmes ne comporteraient-ils pas plus d'un idéal ?

II

En étudiant le rôle du costume au début des civilisations et à travers les âges, en recherchant comment naissent

les modes, comment elles se transforment ou meurent, nous constatons que, d'un bout à l'autre de l'histoire, et de nos jours encore, chez les races les plus grossières, les plus primitives, de l'Amérique ou de l'Océanie, bref, en tous temps et en tous lieux, le besoin de se parer et de plaire forme l'essence de la toilette. Avant même de songer à construire sa hutte, l'Indien se tatoue, suspend à son cou des colliers de verroterie, orne sa chevelure de plumes. Dans ces accès de vanité enfantine, ce ne sera pas toujours le sexe faible qui détiendra le record de la coquetterie.

Mais remontons aux origines de la civilisation, telle que celle-ci s'est manifestée chez les peuples de l'Orient classique : Égyptiens, Hébreux, Assyriens ; des milliers de textes ou de monuments, soit sculptés, soit peints, nous font connaître la variété du costume chez ces nations encore dans l'enfance et sous ces climats où il semblait qu'un simple pagne dût suffire pour protéger le corps humain contre les intempéries. Et même nous nous heurtons, du premier choc, à une révélation inattendue : le costume n'a nullement procédé du simple au composé ; chaque progrès de la civilisation n'y a pas fatalement ajouté quelque colifichet, quelque raffinement.

L'humanité ne s'est élevée que par degrés à la conception la plus nette et la plus rationnelle. La règle ici, c'est la contradiction ; aussi, renonçant à expliquer, faut-il nous borner à constater.

Comment se fait il — pour ne citer qu'un exemple — que l'Asie, pays du soleil, antique berceau de l'humanité, se soit complu de tout temps aux vêtements, non seulement les plus somptueux, mais encore les plus lourds et les plus compliqués ? Et comment la Grèce, avec son climat relativement plus rude, s'est-elle contentée d'étoffes légères et flottant librement ? Ne serait-ce pas que l'éducation, en pareille matière, ait plus de puissance que les instincts et les besoins ?

Peu importe ; la loi invariable dans l'antiquité, c'est la fixité du costume. De longs siècles d'efforts et d'obstination ne paraissent pas de trop pour constituer une mode, avec les accessoires sans nombre qui la complètent. L'instabilité plus ou moins fébrile est inconnue à ces âges robustes.

Mais à quoi les femmes de l'antiquité pouvaient-elles employer leurs loisirs, du moment où elles n'avaient pas à s'enquérir de modes nouvelles, à essayer des toilettes inédites ? Une robe, en ces temps, durait toute la vie et se léguait aux enfants. — La vanité et la coquetterie, je le gage, n'y perdaient rien. Seraient-elles, d'aventure, des conquêtes de l'ère moderne ? Au temps de Parysatis comme à celui de Cléopâtre ou d'Agrippine, au temps d'Esther comme à celui d'Aspasie ou de Phryné, reines, femmes de patriarches, courtisanes, connaissaient des raffine-

STATUE
D'AGRIPPINE
(Musée de Naples.)

ments de parure ignorés même de notre fin de siècle.

A coup sûr, La Bruyère avait raison lorsqu'il se demandait « ce que deviendront les modes, quand le temps même aura disparu » et qu'il ajoutait : « La vertu seule, si peu à la mode, va au delà du temps. » Mais suis-je ici pour faire un cours de morale?

III

Le costume égyptien ne nous arrêtera guère et pour cause ; c'est de l'archéologie pure, sans chance d'application pratique. Est-il vraisemblable que l'an de grâce 1900 y fasse quelque emprunt? Ne jurons de rien : n'avons-nous pas assisté, il n'y a pas bien longtemps, à une épidémie de modes japonaises?

Ce qu'il importe de retenir, c'est que les Égyptiennes cherchèrent, en vain, hélas! à concilier et à fondre les éléments si disparates qui composaient leur accoutrement ; tantôt elles portaient un jupon, à la fois diaphane et empesé, s'écartant démesurément des genoux; tantôt un vêtement plaquant sur le corps avec une grâce et une désinvolture parfaites, à la façon de la prêtresse Toui, dont l'exquise statuette vient d'être acquise par le Louvre, ou de la dame Takouskit, au musée d'Athènes; tantôt, enfin, des pagnes étriqués, de l'effet le plus mesquin. D'ordinaire, leur costume était raide, hiératique, semblable à une gaine; point n'était nécessaire de le découdre ou de le rétrécir pour en faire l'enveloppe d'une momie.



L'IMPÉRATRICE THÉODORA ET UNE DE SES SUIVANTES

(Mosaïque de la basilique de Saint-Vital à Ravenne.)



JULIANA ANICIA

Miniature byzantine du VIe siècle.

(Bibliothèque impériale de Vienne.)

Plus lourd encore était le costume des Assyriennes, des Chaldéennes, des Perses. Il conviendrait mieux aux boyards de l'empire de Russie qu'aux habitants du pays du soleil; il n'y manquait que les fourrures.

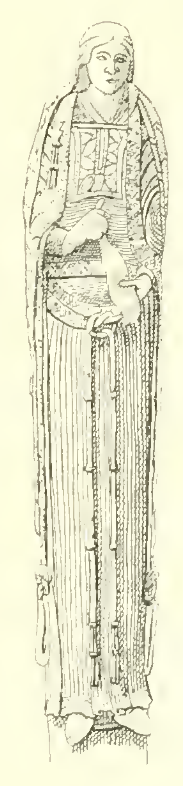
Tous ces Orientaux, pour comble, abusaient des broderies ; celles-ci faisaient fureur sur les bords du Nil, aussi bien que sur ceux de l'Euphrate ou du Jourdain.

IV

Qui dit Orient dit lourdeur; qui dit Grèce dit vivacité. Il était réservé aux Grecs d'inventer un costume à la fois commode et noble. Pour base, ils lui donnèrent une simple pièce d'étoffe de laine ou de fil, quelque chose comme le plaid des Écossais. (Ces étoffes étaient, selon toute vraisemblance, fabriquées

dans les gynécées. Ils obtinrent ainsi un vêtement essentiellement drapé, tandis que celui des Orientaux, tout comme le costume moderne, est essentiellement façonné et ajusté. A l'aide de ce rectangle — qui n'a pas de forme par lui-même — hommes et femmes réalisèrent les combinaisons les plus variées, les plus imprévues ; il leur suffisait d'en modifier la dimension ou les proportions, de le plier ou de le doubler sur lui-même, d'y adapter des ceintures ou des agrafes, rendant plus fixes les points d'attache, pour reproduire des ajustements qui répondaient à toutes les exigences du goût et de la commodité.

Le costume grec forme un éternel thème à méditations et un éternel sujet d'admiration. Un savant conservateur du musée du Louvre, M. Heuzey, dans un article du *Dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts*, nous initie à son mécanisme, je devrais dire à ses mystères. Plus rien d'hiératique : c'est un rare mélange d'ampleur et de noblesse, de liberté et de tenue ; l'aisance et la beauté y sont telles que, les trouvant trop parfaites, nous finissons par leur dénier toute saveur.



STATUE DU XIIIe SIÈCLE
(Cathédrale de Chartres)

La plus spirituelle et suave interprétation du costume grec nous est fournie par les terres cuites de Tanagra, chefs-d'œuvre de ces Béotiens si calomniés (IVe-IIIe siècles avant notre ère), ou de Myrina, en Asie-Mineure (IIIe-IIe siècles avant notre ère). Ces modestes productions en argile, destinées à être déposées dans les tombeaux, révèlent un art consommé. Les draperies y brillent par une variété incomparable. Tantôt elles suivent docilement les lignes du corps, tantôt elles les accentuent, à l'aide d'un pli qui se creuse, d'un pan qui flotte, d'une ceinture lâchement nouée. Telle d'entre ces divinités, avec sa robe à traîne, son châle élégamment jeté sur ses épaules, semble avoir vécu au milieu de nous. On croit l'avoir rencontrée, il y a quelque trente ou quarante ans, sur le boulevard des Italiens. Il y a d'ailleurs moins de finesse et d'esprit chez les coroplastes (mot à mot : les fabricants de poupées) de Myrina que chez ceux de Tanagra. Leurs héroïnes semblent des provinciales comparées à des Parisiennes.

Le costume grec nous fournit un autre enseignement encore, qu'il y aurait de l'imprudence, de l'ingratitude, à négliger. Il nous apprend quelle utilité offrent, fût-ce en matière de toilette, les études du corps humain, ces études du nu, aujourd'hui honnies et conspuées par toute une école d'iconoclastes. Un peintre de talent ne prononçait-il pas naguère ce réquisitoire foudroyant : « Nous avons le nu dans toutes nos académies comme unique sujet d'étude, parce que les Grecs, il y a deux mille ans, vivant dans un pays chaud, à moitié nus (!), ont aimé le nu, et, en s'en inspirant, ont fait des merveilles... Partout existe cet enseignement unique du nu, cet enseignement grec, et cet enseignement grec est contraire à tout votre idéal (l'idéal américain). »

Voilà qui est formel ; ma réplique ne le sera pas moins. En rompant une lance en faveur des études qui ont fait la supériorité de l'art antique, de l'art italien, de notre art français, je n'ai qu'à emprunter mes armes à l'histoire même du costume. Qu'y voyons-nous, en parcourant des annales qui embrassent quelque huit mille ou dix mille ans? C'est que les modes les plus parfaites sont celles qui ont le plus respecté ou le mieux accentué l'harmonie de la figure

humaine ; par contre, les modes les plus laides sont celles qui ont exagéré telle ou telle partie du corps au détriment de l'ensemble. Un tel idéal de laideur, les manches à gigot — dernière conquête de notre civilisation — l'ont réalisé à souhait il y a deux ou trois années à peine.

Si chaque grande couturière, chaque tailleur en renom, possédait, à côté du *Mannequin d'osier* immortalisé par Anatole France, un choix de statues ou statuettes grecques de la meilleure époque, ils se garderaient mieux de certains hiatus. Sans renoncer à nuancer et à innover — puisque telle est la loi inéluctable de notre société moderne — ils se trouveraient toujours ramenés à un canon primordial ; je veux dire à la nature interprétée par d'incomparables virtuoses, à la nature vue à travers le miroir le plus flatteur, à la nature sans laquelle — en fin de compte — il ne saurait y avoir ni ressemblance, ni vie, ni beauté. Supposez, au contraire, une mode se greffant sur l'autre, sans le correctif inappréciable qui s'appelle l'étude du nu : nous retomberons de toute nécessité dans les extravagances du *costume de folie :* corsages étriqués, manches rasant le sol, hennins monumentaux et souliers à la poulaine !



COSTUME ITALIEN DU XIVe SIÈCLE
D'après une fresque d'A. Lorenzetti.
(Palais public de Sienne.)



COSTUME ITALIEN DU XIVe SIÈCLE
D'après une fresque attribuée à Orcagna.
(Campo-Santo de Pise.)

Ne quittons pas le costume grec sans signaler une contradiction flagrante entre la réalité et le témoignage des œuvres d'art. A ne consulter que les marbres, bronzes ou terres cuites, on croirait que les femmes de l'antiquité classique ne portaient que des étoffes unies ; mais, en ce temps, comme au nôtre, les artistes usaient et abusaient de la convention. Quoique le costume grec fût démocratique par excellence, quoiqu'il imposât à toutes les classes de la société une coupe uniforme, il admettait plus d'un raffinement et savait faire la part au luxe ou à la vanité. Plus d'une fois la broderie venait au secours de toilettes par trop rudimentaires ; pour rendre celles-ci plus brillantes, Minerve entrait en lutte avec Arachné. Les compagnes de la *Lysistrata* d'Aristophane se montrent soigneusement fardées, parées avec recherche, vêtues de robes jaunes et chaussées de péribarides. Nous

voilà loin de la noble simplicité des bas-reliefs du Parthénon, de l'incomparable procession des Panathénées !

Peut-être ces broderies étaient-elles ajoutées après coup sur les statues à l'aide de la peinture ; de là viendrait qu'elles ont disparu au cours des siècles. Mais ce n'est là qu'une hypothèse ; ce qui est certain, c'est que souvent les ornements faisaient corps avec les tissus. Telles sont les étoffes coptes trouvées dans les tombeaux de l'Égypte. Les personnages, les animaux et autres figures dont elles sont enrichies sont tissés au moyen d'un métier, exactement comme les tapisseries des Gobelins.



COSTUME ITALIEN DU XIVe SIÈCLE
D'après une fresque attribuée à Orcagna (Campo-Santo de Pise.)

V

Franchissons sans scrupules quelques siècles et transportons-nous en plein Empire romain.

Les maîtres de l'ancien monde devaient, cela était fatal, imposer partout le même costume, de même qu'ils avaient établi partout les mêmes lois ; sous leur joug, des bords de la Tamise à ceux de l'Euphrate, la mode sera une, immuable, véritablement internationale ; issue, au surplus, du costume grec dans ses éléments primordiaux. Ainsi, dès l'antiquité, les habitants des pays froids et les habitants les pays chauds consentaient à sacrifier leurs commodités personnelles à un idéal commun, élaboré dans un climat tempéré, tel que l'était l'Italie. Les uns en étaient quittes pour souffrir un peu plus de la chaleur, les autres un peu plus de l'aquilon, de la pluie ou de la gelée. La vie et plus encore la mode ne sont-elles pas faites de sacrifices !

Si les patriciennes romaines ne connaissaient ni rubans à nœuds, ni falbalas, ni ornements quelconques faisant saillie sur le fond des vêtements, elles appréciaient fort, en revanche, le luxe des broderies ; vers la fin de l'Empire surtout, le fond des tissus disparaissait sous des figures plus ou moins parasites. Ici encore, les hommes poussaient le raffinement plus loin que les femmes : on cite tel sénateur sur la toge duquel se développaient jusqu'à six cents personnages ! Un de ces mirliflores — je cite un auteur du temps — se promenait-il en public, les passants le regardaient à l'instar d'une muraille peinte... Une fois de plus nous avons le droit de mettre en cause les Orientaux : ici encore, ils servirent de précepteurs aux maîtres du monde.



COSTUME ITALIEN DU XIVe SIÈCLE
D'après une fresque d'Altichieri.
(Saint-Georges de Padoue.)

Cette confusion des genres dura longtemps, comme bon nombre d'autres erreurs. Au VIe siècle encore, l'impératrice Théodora portait une robe dont le bas était garni d'une broderie représentant l'*Adoration des Mages*. Telle, elle se prélasse dans la mosaïque de l'église Saint-Vital, à Ravenne, popularisée par le drame de Victorien Sardou.

Niera-t on désormais que notre siècle soit un siècle de progrès ? S'il lui arrive de tolérer sur les étoffes des dessins de fleurs ou de fruits, du moins les métiers de ses tisserands ont-ils renoncé à faire concurrence à la peinture d'histoire.

VI

A l'unité du costume classique opposons la diversité des modes pendant le Bas-Empire et le moyen âge.

Si les citoyennes d'Athènes et de Rome affectionnaient les toilettes éminemment souples et libres, dorénavant, sous l'action de l'Orient — l'éternel dépravateur — les étoffes rigides, aux ornements éclatants, passeront pour le dernier mot du chic. Pendant tout le Bas-Empire, il ne sera question que de tuniques écarlates brochées d'or, de lourds tissus de soie artistement travaillés. Adieu l'élégance ou la noblesse; on se croirait revenu au temps des Pharaons. De nouveau paraissent les gaines qui emprisonnent le corps et gênent les mouvements; ce ne sont que robes ajustées et étriquées, ceintures serrant la taille à l'étouffer, manches qui prennent le bras comme dans un étau, guimpes qui empêchent de lever ou de tourner la tête; véritables armures qui n'ont rien à envier à celles des chevaliers; l'unique différence vient de ce que, pour les unes, l'on a employé le fer, pour les autres des étoffes plus ou moins empesées. A tout instant, alors comme jadis, il faut compter avec l'influence de l'Orient, dont les modes se répandent par le canal des Byzantins, des Normands, de Sicile, et finalement des Croisés. Entre temps, l'invasion des Barbares substitue aux légères draperies grecques les gros lainages, avec toutes les précautions des frileux. Ces hommes du Nord ont l'air de geler, même après qu'ils se sont fixés sous le beau ciel de l'Italie!

Autre contraste non moins piquant : le costume classique, né dans des républiques, s'était appliqué à affirmer les principes d'égalité; il ne variait guère d'une classe à l'autre. Dorénavant, il y aura un costume pour chaque classe de la société, pour chaque profession, pour chaque cérémonie religieuse, pour chaque événement de la vie de famille.

Ne leur jetons pas la pierre, à ces âges : ce sont des époques véritablement artistes que celles qui s'occupent d'exprimer, par la coupe ou la couleur des vêtements, les notions les plus abstraites de la vie publique ou privée. La peinture ne se fait pas uniquement à l'aide d'un pinceau : le ciseau des couturières y est bien aussi pour quelque chose.

A supposer que l'idéal fût cette draperie grecque ou romaine, souple et



LE COSTUME FRANÇAIS AU DÉBUT DU XVe SIÈCLE
(Tapisserie de la collection du comte de Valencia à Madrid.)



LE COSTUME FLAMAND AU XVe SIÈCLE
Par Jean Van Eyck.
(National Gallery de Londres.)

noble, épousant les formes du corps, tout en les faisant valoir ; à supposer qu'aucun costume ne répondit aussi bien aux exigences de la sculpture, gardons-nous bien de proscrire en bloc les costumes du moyen âge, de la Renaissance, des temps modernes ; ils ont le privilège de séduire davantage le peintre, parce qu'ils sont plus variés, plus somptueux, qu'ils offrent une silhouette plus accusée.

Le moyen âge, qui semble si loin de nous, s'enorgueillit d'une conquête à lui : le corsage ajusté, à basques plus ou moins longues, prend naissance : rappelons seulement la Laure de Pétrarque.

Ainsi, en tous temps, en tous lieux, pour peu que nous prenions la peine de chercher, nous découvrirons quelque motif séduisant. Gardons-nous donc bien de proscrire, et ouvrons notre cœur à une plus large tolérance.

Si, chez les Égyptiens, le costume des femmes ne s'était pas toujours distingué suffisamment de celui des hommes ; si, chez les Grecs et les Romains, il pouvait y avoir parfois équivoque, au moyen âge, la confusion devient presque la règle : les hommes s'affublent de vraies robes tombant jusqu'au talon. A la fin du XVe siècle encore, les femmes portaient des chausses caleçons analogues à celles de leurs pères ou de leurs maris.

La toilette d'une dame du XIIe siècle, telle que la décrit l'auteur du roman *Parthenopeus de Blois*, n'avait rien à envier comme raffinement à celle des patriciennes du Bas-Empire. Les dames



COSTUMES FRANÇAIS DU DÉBUT
DU XVIe SIÈCLE
(Tapisserie du musée du Louvre.)

étaient « vêtues étroit avec des frézeaux qui leur vont depuis les poings jusqu'aux hanches. Il faut qu'elles soient debout pour s'affubler et se serrer avec grâce.



LE COSTUME ALLEMAND AU XVe SIÈCLE
UNE VIERGE FOLLE
D'après la gravure de Martin Schongauer.

Elles tiennent devant elles la boucle et les pendants de leur ceinture. La grande affaire est de l'attacher... On passe ensuite à la guimpe. — Fais-moi un tour plus grand par ici ; découvre-moi un peu la nuque, baisse ce pli qui me touche les yeux, tire en haut, tire en bas. »

Pour marquer les étapes du costume en France pendant le moyen âge, prenons pour point de départ les statues des reines à la cathédrale de Chartres (XII-XIIIe siècles) : quelle distinction dans ces robes étroites à plis nombreux, dans ces corsages qui dessinent une cuirasse, mais une cuirasse souple, dans cette chlamyde entr'ouverte, nouée sur l'épaule, dans ces cheveux nattés !

C'est l'âge d'or du goût français : sobre, délicat, spirituel et vibrant.

A ces chefs-d'œuvre, en qui s'incarne le génie de l'Ile-de-France, de la Touraine ou de l'Anjou, succède l'invasion du style flamand : lourd, parfois puissant, mais plus souvent encore brutal et trivial. Les excentricités du règne de Charles VI n'eurent pas d'autre origine. A aucune époque, même au temps des Incroyables, la forme humaine n'avait été torturée ainsi : c'est une vraie caricature que le costume de folie, justaucorps trop courts, étranglant la taille, et manches traînant à terre, sans parler du monstrueux hennin.

En Italie, les modes gothiques eurent leur prolongement jusqu'en pleine Renaissance : une série d'artistes éminents, tels que Vittore Pisanello de Vérone, s'évertuèrent à représenter les coupes d'habits les plus baroques.

Puis le goût s'épura. Rappeler les modes de la Renaissance, celles des règnes de Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, c'est dire quelle brillante moisson l'ère moderne a ajoutée au legs du moyen âge et de l'antiquité classique, pour ne point parler des inventions toujours somptueuses, sinon élégantes ou pittoresques, de l'Orient, vénérable berceau de la civilisation.

EUGÈNE MÜNTZ.



LE COSTUME FLAMAND AU XVe SIÈCLE
Par Ugo Van der Goes.
(Hospice de Santa-Maria Nuova à Florence.)

LE BAPTÊME DE LA LIGNE

A BORD DE LA FRÉGATE ÉCOLE L'« IPHIGÉNIE »

Le curieux avide de nouveautés gagne toujours quelque chose à s'écarter des chemins battus aussi bien sur terre que sur l'onde. C'est un peu à cause de cela que, renonçant à la vitesse et au confort offerts par les paquebots réguliers de la Compagnie des Messageries maritimes, j'ai eu recours à un de ses cargo-boats pour revenir de Saïgon à Marseille.

C'était au printemps dernier; à cette époque de l'année, la foule de nos fonctionnaires coloniaux, civils et militaires, venant prendre leur congé en France, encombre cette route et ne laisse que fort peu de place au passager imprévoyant, ou empêché, qui n'a pas retenu longtemps à l'avance sa cabine, où, dans tous les cas, il doit abandonner l'espoir d'être seul.

Il ne filait guère plus de onze nœuds, mon cargo-boat et il lui manquait beaucoup de ces choses qui rendent la vie matérielle facile Mais je savais que j'y serais à l'aise pour travailler à la mise en ordre des notes et des croquis de ma dernière promenade au Japon et en Indo-Chine, et cette seule considération devait me faire passer sur toute autre.

Une douzaine de braves gens, avec femme et enfants, avaient pris passage en même temps que moi. L'espace mis à notre disposition était assez vaste: nous ne nous gênions pas.

A l'avant était rassemblé un groupe nombreux de matelots, ayant fait leur temps, convalescents ou éclopés.

Parmi ces hommes se trouvait le maître timonier Le Guillou, qui charmait ses loisirs et égayait ses camarades, en sculptant très adroitement dans le bois, des gendarmes — Pandore est la bête noire du mathurin — qu'il peinturlurait ensuite et dont il faisait des girouettes aux bras articulés tournant au vent.

C'est à lui que je dois les détails très précis qui vont suivre, sur le baptême de la Ligne, mascarade maritime dont le symbolisme se perd dans la nuit des temps.

Elle eut lieu à bord de l'*Iphigénie*, dont le nom — à l'occasion de la visite que lui fit récemment à Bergen l'empereur allemand — retentit dans la presse du monde entier. Et c'est bien à propos de cette rencontre officiellement courtoise, après la joyeuseté des folles journées tropicales, qu'on peut dire qu'à bord de ce navire les fêtes se suivent et ne se ressemblent pas.

Le Guillou me fait voir son « extrait de baptême », une feuille de gros papier, $0^{m},30 \times 0^{m},24$, dont voici le texte :

ROYAUME DE L'ÉQUATEUR.

Aujourd'hui, 1er janvier de l'an de grâce 1898, nous, soussignés, certifions que M. Paul Le Guillou, passant par nostre région archiépiscopale, à bord du croiseur-escole *Iphigénie*, a esté baptisé avec la pompe, d'aprés les formes de la manche, suivant les canons réglementaires.

M. Paul Le Guillou pourra circuler librement dans nostre région sans estre de nouveau astreint à l'onction salée, administrée à son premier passage sous nostre ligne tropicale.

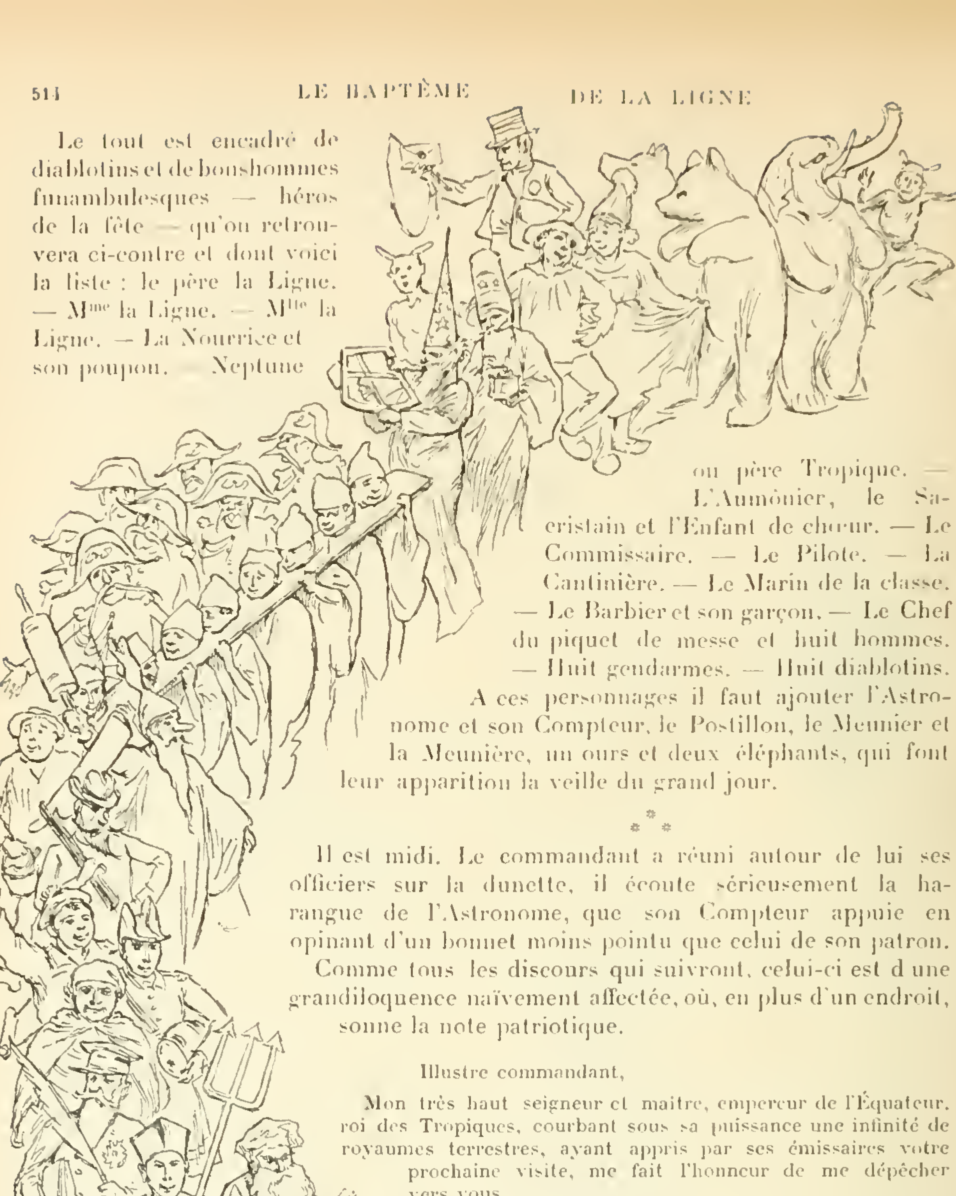
(*Suivent les signatures.*)

Fait en nostre Palais du Tropique
L'Archevesque de la Ligne
Grand légat de la Zone Torride

ARCHEVÊCHÉ DE LA LIGNE
CABINET

Pour le Père Tropique
Roy de l'Equateur
et par son ordre
Le garde des Sceaux

Le tout est encadré de diablotins et de bonshommes funambulesques — héros de la fête — qu'on retrouvera ci-contre et dont voici la liste : le père la Ligne. — Mme la Ligne. — Mlle la Ligne. — La Nourrice et son poupon. — Neptune



ou père Tropique. — L'Aumônier, le Sacristain et l'Enfant de chœur. — Le Commissaire. — Le Pilote. — La Cantinière. — Le Marin de la classe. — Le Barbier et son garçon. — Le Chef du piquet de messe et huit hommes. — Huit gendarmes. — Huit diablotins.

A ces personnages il faut ajouter l'Astronome et son Compteur, le Postillon, le Meunier et la Meunière, un ours et deux éléphants, qui font leur apparition la veille du grand jour.

* * *

Il est midi. Le commandant a réuni autour de lui ses officiers sur la dunette, il écoute sérieusement la harangue de l'Astronome, que son Compteur appuie en opinant d'un bonnet moins pointu que celui de son patron.

Comme tous les discours qui suivront, celui-ci est d'une grandiloquence naïvement affectée, où, en plus d'un endroit, sonne la note patriotique.

Illustre commandant,

Mon très haut seigneur et maître, empereur de l'Équateur, roi des Tropiques, courbant sous sa puissance une infinité de royaumes terrestres, ayant appris par ses émissaires votre prochaine visite, me fait l'honneur de me dépêcher vers vous...

Mon savoir est grand, commandant, je puis le dire sans vaine modestie, puisque ma force tient uniquement à la précision rigoureuse de mon instrument. Il est simple et pourtant décoratif. Je n'ignore pas que l'esprit biscornu de vos savants n'a pas encore su apprécier sa vertu admirable. Avec lui tout n'est pas seulement simplifié, mais éliminé. Plus d'erreurs, plus de corrections, plus de calculs. Il donne

tout ce qu'on lui demande de premier jet.

Simplificatos, expeditas : — telle est notre devise. Donc, capitaine, réclamez sans crainte mes services. Ils sont offerts par un cœur sincère qui ne cherche qu'à prêter son concours à ceux que son auguste maître protège.

Commandant, j'ai le point exact et le tiens à votre disposition.

Je vous remercie sincèrement de votre bonne réception, et ce sera toujours avec un nouveau plaisir que je me mettrai à votre service.

Au revoir, commandant, recevez les respects de votre meilleur serviteur.

Aussitôt après ce discours, la vigie crie de la hune :

Demande. — Hô du navire ?

Réponse. — *Iphigénie.*

D. — D'où venez-vous ?

R. — De Dakar.

D. — Où allez-vous ?

R. — Aux Antilles.

D. — Le nom du commandant.

R. — Manceron.

D. — Avez-vous des femmes à bord ?

R. — Non.

D. — Pas de cochons ?

R. — Une grosse.

D. — Un grain droit devant !

R. — A carguer la misaine !

C'est alors que le Postillon descend de la grande hune, fouet en main et chargé d'un grand portefeuille qui contient la correspondance adressée au commandant du navire par « Sa Majesté l'Empereur de la Zone torride, roi des deux Tropiques, seigneur de la Ligne et autres lieux aquatiques, « qui,

Ayant appris que le croiseur français *Iphigénie* allait entrer dans ses vastes domaines, souhaite la bienvenue au commandant de ce beau navire qu'il est heureux de revoir. Elle lui adresse tous ses compliments et lui fait annoncer par un messager tout à fait extraordinaire qu'on célébrera demain en son honneur, sur la place des Requins-Verts, la fête réservée aux illustres visiteurs qui ne craignent pas de pénétrer dans son humide domaine. Fait au palais du Tonnerre de Brest, le..., etc.

Accompagné de l'éléphant et des deux ours qu'il a ralliés en tirant un coup de revolver, le postillon remet le pli impérial au commandant, à qui il présente le Meunier et la Meunière promenés dans un char à bœufs venu de l'arrière.

Ils offrent des crêpes de bon aloi aux officiers et en débitent d'autres insidieusement saupou-

drées de poivre aux hommes d'équipage.

C'est ainsi que débute la série des grosses farces dont, pendant vingt-quatre heures, chacun va se donner à cœur joie.

Des jets de pompe traîtreusement s'abattent sur les groupes, et comme à Nice, pendant le carnaval, la farine à poignées blanchit les visages cinglés par des haricots secs qui tombent en pluie de sacs vidés du haut de la mâture.

A ces facéties classiques de mardi gras, chacun, suivant son inspiration, ajoute des plaisanteries de premier avril, et il en va ainsi jusqu'au coucher du soleil.

* * *

Le grand jour est arrivé.

Tous ceux qui ont un rôle à jouer sont réunis vers midi à l'arrière, où le cortège se forme, et c'est sur l'air connu :

> Car un baptême est une fête
> Pour les parents, pour les amis, etc.,

qu'il se met en branle.

Les huit diablotins s'agitent en avant des gendarmes, qui escortent gravement le char à bœufs, où trône le Père la Ligne et sa famille, suivi des huit hommes du piquet de messe, dont les bonnets de coton à la queue-leu-leu frétillent, émergeant d'une planche, cangue étroite percée d'autant de trous qu'il y a de têtes. Pour les autres figurants, c'est l'ordre dispersé à volonté qui prévaut.

Sur la dunette, où comme la veille le commandant attend son monde, une table est dressée. Viennent s'y asseoir : le Père, la Mère, la Fille et la Nourrice, descendus du char, avec, en plus, Neptune, la Cantinière, l'Astronome et son acolyte.

Et les discours reprennent.

Le Père la Ligne a la parole :

Commandant.

Je suis heureux et fier à la fois de vous souhaiter la bienvenue parmi nous.

Croyez que ma sincère amitié est acquise à la belle nation à laquelle vous avez l'honneur d'appartenir.

C'est vous dire combien mon bonheur a été grand lorsque la vigie m'a signalé l'entrée de votre frégate dans mes eaux.

Mme et Mlle la Ligne, que j'ai l'honneur de vous présenter, ont été les premières à se parer de leurs plus riches atours pour donner à la splendide fête que nous allons commencer l'éclat qui lui convient.

Mes chers enfants, vous savez sans doute que tout marin doit être baptisé à son passage au Tropique : comme vos anciens, depuis bien des générations, vous allez recevoir le baptême en présence de la famille royale et des grands chefs du royaume.

Mon cardinal se fera un plaisir et un devoir de vous mettre sur la bonne voie ; il vous édifiera par sa grande sagesse et ses bons conseils, qui sont ceux d'un grand homme.

Honni soit qui mal y pense !

Mes chers enfants, avant de vous quitter, je vous invite tous ce soir à la grande représentation qui aura lieu sur la place des Trois-Tondus.

Ce discours, fréquemment interrompu



par les applaudissements, l'est aussi par le Marin de la classe, simulant l'ivresse,

dont la conduite désordonnée provoque l'intervention des gendarmes. Il est appréhendé et remis aux mains du Perruquier, qui, après lui avoir fait la barbe, le livre au plongeur, qui le précipite dans la baille où l'un après l'autre chacun devra être immergé, à moins qu'il ne justifie d'un baptême antérieur.

Cette baille est un grand morceau de toile à voile installé sur le pont en forme de vaste cuvette remplie d'eau.

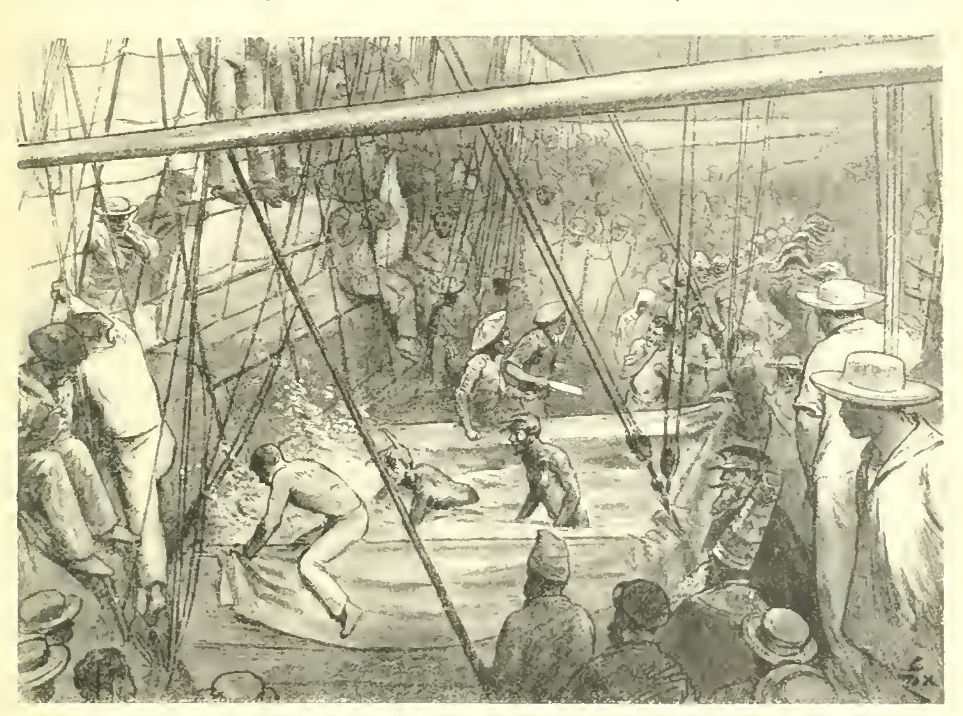
Un des premiers, l'Aumônier y tombera poussé par l'Enfant de chœur, après qu'il aura prononcé, juché dans une manche à air, le second discours de la journée, le plus copieux et le plus redondant :

Passibus et baillorum, a dit notre souverain maître, le roi du Tropique, celui qui ne reçoit pas le baptême traditionnel est condamné à mourir de faim. Ainsi je pense, mes chers amis, que vous passerez tous dans cette baille et vous recevrez dignement et sans murmures le baptême ; car si vous ne voulez pas offrir à Caricopoulo, le « Bouddha » de la zone torride, l'offrande d'une obéissance complète, vous périrez tous comme de vulgaires baleines qui se « cachent à l'eau », parce qu'elles ne peuvent se cacher au sommet des montagnes.

Je vous le dis en vérité, vous serez tous plongés dans l'eau comme des damnés dans le feu. Cette eau vous débarrassera de toutes les taches et souillures que vous avez ramassées à fond de cale.

Vous serez aussi heureux qu'un poisson nageant sur des rognures de zinc.

Plus tard, lorsque nous aurons passé par



la barque à Caron et que nous nous retrouverons dans l'Olympe, vous pourrez tous me remercier des sages conseils que je vous engage à suivre avec la plus grande régularité. Avant de vous quitter, puisque je viens de vous dicter votre ligne de conduite à tenir, permettez-moi — et même j'aurais dû le faire au début de mon discours — de vous souhaiter la bienvenue au nom de mon souverain maître. Je tâcherai de vous démontrer la valeur du marin. Cette belle frégate qui revient chaque année dans nos régions tropicales, en faisant voguer son pavillon triomphant, me fait éprouver un réel plaisir lorsque notre vigie annonce son apparition.

Le marin par lui-même est brave, franc, loyal, risquant sa vie journellement, marchant toujours et quand même. Rien ne l'arrête dans ses voyages lointains. La furie des flots, la tempête ne sont pas des obstacles pour lui.

Depuis fort longtemps déjà, je suis à même de le juger, puisque tous les jours je suis délégué par mon digne souverain à faire la visite d'usage, comme je fais aujourd'hui sur votre frégate, à tous les bâtiments qui passent dans mes eaux.

Je n'ai jamais vu d'aussi dignes ni d'aussi braves marins que les matelots français.

Aucune nation ne peut en présenter d'aussi braves, d'aussi héroïques.

Je ne perdrai certes pas l'occasion de féliciter de tels hommes et les officiers qui ont l'honneur de les commander.

Dans ces dernières guerres, combien sont morts glorieux! Au Tonkin, à Madagascar, au Dahomey, partout où ils ont montré une bravoure à toute épreuve. Ils ont su faire respecter la dignité de la grande et belle nation française.

Partout, officiers et marins français ont fait leur devoir, et c'est pour cela que je crie avec eux dans un élan de cœur :

Vive la France!

Vive les marins!

Ainsi soit-il! *Amen!*

Et, plouf!... dans la baille!

La séance continue... et s'achève par une allocution, moins idéaliste que les précédentes, due au commissaire; assis à une petite table, avec en face de lui les hommes du piquet de messe, il s'écrie nasillard et larmoyant :

Messieurs, qui passez pour la première fois sur les confins de ce vaste empire, je viens à vous avec l'espoir d'attendrir vos cœurs et de dénouer les cordons de votre bourse.

Les fonds et obligations de Sa Majesté Tropicale subissant en ce moment une baisse considérable, je suis chargé de recourir à votre haute générosité et de percevoir le juste tribut dû à mon souverain par les étrangers admis à voguer pour la première fois sur son immense domaine aquatique et qui servira :

1° A payer les quantités incalculables d'huile douce, de poudre de diamant, de parfums, d'eau distillée employés pour la cérémonie du baptême.

2° A acheter les vêtements nécessaires pour couvrir la nudité des naturels de ces pays, qui, faute de mieux, ne portent rien.

3° A subvenir aux frais du culte du Palais archiépiscopal, Son Eminence ne pouvant plus remplir ses devoirs, ayant bu son dernier litre de vin blanc en avalant gloutonnement un cent de marennes.

Je sens vos cœurs tressaillir à l'énumération de tous ces maux, etc.

L'heure du baptême général a sonné. Chacun est appelé par son nom. C'est le défilé des néophytes, et il y a autant d'élus que d'appelés. C'est par les aspirants qu'on commence.

Les gendarmes et les diablotins veillent à ce que personne n'échappe au plongeon obligatoire; si on leur résiste, c'est plutôt pour rire et ajouter un peu de mouvement et d'imprévu à la représentation, qui sans cela deviendrait monotone.

Texte et dessins de FÉLIX RÉGAMEY.





GROUPE DE CLEF DE RÉCIPON

L'EXPOSITION DE 1900

LE PONT ALEXANDRE III

Avant qu'il fût question de l'Exposition de 1900 et des merveilleux palais qui devaient être construits sur les deux rives de la Seine, la Compagnie de l'Ouest avait obtenu la concession d'établir, sur la partie de l'Esplanade des Invalides la plus rapprochée du fleuve, une grande gare, comme tête de ligne de ses trains de Normandie et de Bretagne. On se souvient des orages qui surgirent il y a cinq ans, des interpellations à la Chambre, et de cette question, soulevée pour la première fois à Paris, des arbres coupés. Ce fut le commencement de toute une polémique, de difficultés inventées par les mécontents. Nous n'avons pas à y revenir autrement, sinon pour constater, aujourd'hui que les travaux ont envahi des zones importantes, que tous les mécontents d'hier se sont tus et ne donnent plus signe de vie : ce qui pourrait être interprété dans ce sens qu'il est à présumer qu'ils sont devenus contents.

Dans le cahier des charges passé entre la Ville de Paris et la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, il était stipulé que, parmi les travaux à exécuter par cette dernière, serait comprise la construction d'un pont nouveau sur la Seine, situé dans le prolongement de la rue de Constantine. Cet ouvrage, tout en profitant à la voirie, devait être d'un secours intéressant pour la Compagnie, qui rapprochait de ce fait sa gare du quartier élégant des Champs-Élysées et des boulevards.

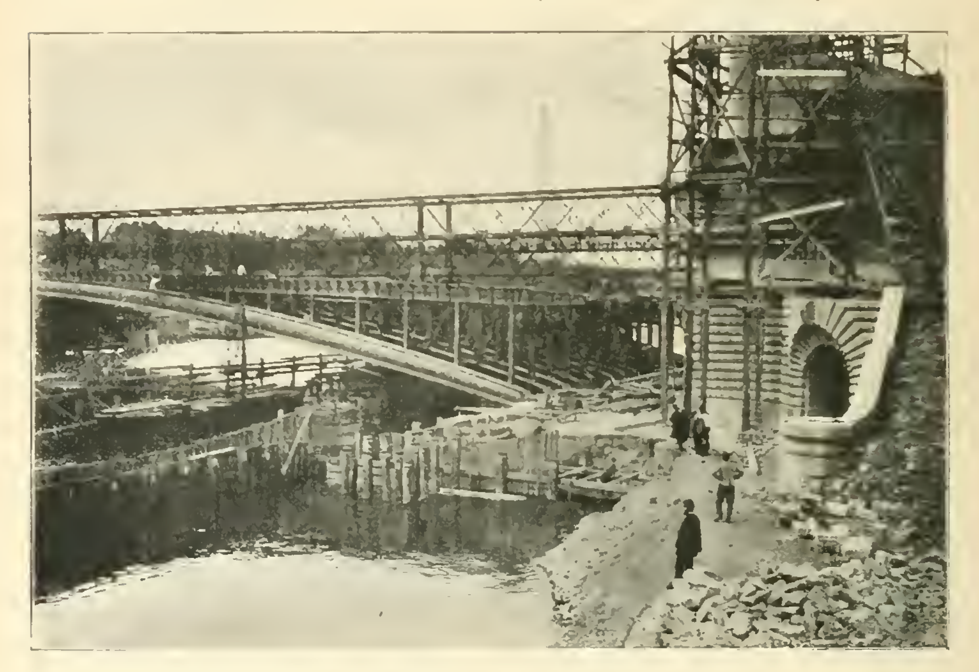
Dans la suite, lorsque M. Picard organisa les divers concours en vue de l'Exposition de 1900, la première chose qui se trouva décidée fut la démolition du Palais de l'Industrie, la création d'une nouvelle avenue et la construction d'un pont monumental, situé dans l'axe de cette voie et de l'Esplanade des Invalides.

Cette circonstance éludait du coup tous les projets que la Compagnie avait étudiés pour le pont de Constantine. Il fut alors entendu que celle-ci n'aurait pas à exécuter cet ouvrage, mais que, en revanche, elle payerait à l'Exposition une somme équivalente à celle qu'elle aurait dépensée si elle avait eu à tenir toutes les conditions de son cahier des charges. Il en résulte ce fait, généralement ignoré, que le pont Alexandre III a été en partie payé par la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest.

Au point de vue technique, la construction du pont Alexandre III a présenté des difficultés considérables, que nous allons essayer d'expliquer sans entrer dans des détails trop spéciaux.

Il existe aujourd'hui, parmi les ingénieurs, une question d'amour-propre, qui disparaîtra sûrement un jour ou l'autre, mais contre laquelle il serait inutile de vouloir lutter, surtout à une époque où il y a une sorte de rivalité entre les constructeurs des divers pays. Lorsqu'on établit les projets d'un ouvrage quelconque en fer et que l'on n'est pas arrêté par la raison d'économie, on tient absolument à l'exécuter la honte qu'il y aurait à subir, quand il s'agit d'un ouvrage à construire en vue d'une Exposition universelle comme celle qui ouvre ses portes dans quinze jours, vers laquelle les peuples de toute la terre vont accourir et qui doit montrer la quintessence de notre puissance de production.

La Seine, dans le prolongement de l'axe de l'Esplanade, n'est pas d'une largeur exagérée ; elle n'a que 109 mè-



LA PASSERELLE DE CONSTRUCTION DU PONT ALEXANDRE III

d'une seule portée ; c'est une question de coquetterie. On a commencé, il y a une quinzaine d'années, avec la galerie des machines du Champ de Mars, dont les fermes ont 120 mètres de largeur, et le pont sur le Forth, en Angleterre, dont la portée est de près d'un demi-kilomètre. Les ingénieurs, qui manient les chiffres avec une dextérité merveilleuse, se considéreraient abaissés et diminués s'ils abordaient un problème établi autrement. Aujourd'hui, faire un pont composé de plusieurs portées serait presque un déshonneur. Jugez alors de tres entre berges. Dans ces circonstances, le lancement d'un pont en une seule portée n'était pas chose très compliquée. La difficulté provenait d'ailleurs : elle ressortait de la forme même à choisir pour le pont. Il fallait, en effet, obéir à différentes données du problème et satisfaire à plusieurs services institués.

La première condition à sauvegarder était de ménager une perspective heureuse par-dessus la Seine ; il importait de ne pas créer un écran qui vînt arrêter aux visiteurs des Champs-Élysées



VUE D'ENSEMBLE DU PONT ALEXANDRE III PRISE SUR LA RIVE GAUCHE EN AMONT

la vue de l'Esplanade des Invalides et de l'hôtel de Mansart. Il fallait donc descendre la cote du tablier du pont autant que possible, afin de conserver intacte la vue par-dessus le fleuve. « Rien de plus facile, me direz-vous. Il suffisait d'établir un pont en arc et d'abaisser les retombées suffisamment pour que le tablier, suivant ce mouvement, ne créât plus l'obstacle si redouté. » C'est possible! Mais, pour cela, il aurait fallu compter sans le service de la navigation de la Seine, qui a voix au chapitre, et qui tenait à conserver pour la batellerie une passe navigable très large, de façon à ne pas gêner le mouvement des bateaux. La proximité du pont des Invalides, situé à 300 mètres en aval, était une cause de difficultés. En effet, les trains de chalands remorqués ont quelquefois 500 et 600 mètres de développement, et, comme la Seine est courbe en ces parages, il faut de la part des bateliers une habileté consommée pour éviter des accidents. Il n'est pas douteux que ces derniers auraient été nombreux si on n'avait pas exigé une passe libre assez large. Or, pour cela, il fallait remonter l'arc du pont et tomber justement dans le défaut qu'il s'agissait d'éviter.

Il y avait bien un moyen de satisfaire tout le monde; c'eût été de lancer une poutre droite d'une rive à l'autre. Dans ce cas, il n'y aurait plus de retombées; on pouvait abaisser le pont sans diminuer l'importance du passage des bateaux; mais alors c'est la Ville qui intervient, en prétendant que la poutre droite est antiesthétique, qu'elle bouche la vue, etc. En fait, elle a raison. Les Anglais l'ont adoptée pour plusieurs ouvrages sur la traversée de la Tamise, à Londres, mais les résultats n'ont pas été heureux. L'aspect de ces ponts est lourd, grossier et brutal. Il soulèverait avec justice l'indignation des Parisiens, qui tiennent tant à la beauté de leur capitale.

Devant toutes ces difficultés réunies, il ne restait qu'une solution : faire un pont avec une pile dans la rivière, séparant la largeur en deux portées; mais, devant une pareille proposition, nos ingénieurs auraient préféré se passer le tire-ligne à travers le ventre.

Alors, on se livra, avec les chiffres, à une lutte obstinée; on chercha à réduire par ici, à tricher par là, et, finalement, on produisit un projet qui semblait donner satisfaction générale. En réalité, il rogne légèrement sur les désirs de chacun : la passe n'est pas tout à fait aussi large qu'elle devrait l'être; les retombées de la courbe sont un peu trop près de l'eau, et le tablier, malgré la diminution de l'épaisseur à la clef, est un peu trop élevé et ne dégage pas tout à fait assez la perspective sur l'Esplanade des Invalides.

Le plus gros ennui a été dans la forme même de l'arc qui est extrêmement surbaissée, la flèche est très courte : on conçoit aisément la difficulté qu'il y a d'établir un ouvrage de ce genre; en effet, plus un arc est ouvert et plus il imprime à ces points de contact avec le sol des poussées considérables : lorsque la courbe est très arrondie, les pressions sont sensiblement verticales; pour un demi-cercle, elles le sont même complètement; mais si cet arc est très ouvert, comme dans le cas qui nous occupe, ces pressions deviennent horizontales, comme le ferait, par exemple, une poutre coincée entre deux murs parallèles et qui ne tiendrait en place que par les poussées qu'elle imprime sur chacun d'eux.

Il a fallu, à cause de cette circonstance, établir des fondations d'une solidité extraordinaire; les culées ont été faites avec un soubassement de 1 500 mètres carrés et de 10 mètres de hauteur, c'est-à-dire que le cube de pierres employées par chacune a été de 15 000 mètres cubes, ce qui est un chiffre considérable. Il a fallu construire des caissons à air comprimé immenses, les plus grands même qui aient jamais été faits pour un travail de pont. Rien que l'établissement de ces fondations a de-

mandé une année d'ouvrage et une dépense d'un million six cent mille francs.

A cause de la largeur du pont Alexandre III, qui est de 40 mètres, il a fallu établir quinze fermes parallèles en acier composées de voussoirs boulonnés les uns contre les autres. La mise en place de cette partie métallique a été très compliquée, car il s'agissait de faire toute la construction du pont sans gêner aucunement le service fluvial des bateaux; or une charpente en bois aurait causé des embarras sans nombre, même si on avait ménagé des ouvertures pour le passage de la batellerie. On a adopté un procédé fort élégant et qui avait cet immense avantage de laisser la Seine complètement libre sur toute sa largeur. On a installé une grande passerelle de construction embrassant la largeur du fleuve et dominant l'ouvrage à exécuter. Cette passerelle reposait à ses deux extrémités sur des chevalets mobiles le long des rails, de sorte qu'il était possible de faire mouvoir cet appareil qui n'était autre, somme toute, qu'un grand pont roulant. On pouvait le placer successivement devant chacune des fermes à construire. Quant aux matériaux, ils étaient apportés à l'aide de chariots munis de chaînes à crochets qui pouvaient se mouvoir tout le long de la passerelle. On conçoit qu'avec un appareil de manutention de ce genre, il était facile de prendre sur les berges les éléments métalliques des arcs et de venir les placer exactement à l'endroit qu'ils devaient occuper.



LES LIONS DE DALOU

Ce pont roulant, qui a été exécuté par la maison Schneider du Creusot, a



VUE D'ENSEMBLE D'UN PYLONE DU PONT

merveilleusement manœuvré pendant tout le cours des travaux qui ont été menés, grâce à lui, avec la plus grande rapidité et la plus parfaite régularité.

Il ne s'agissait pas de construire simplement un *pont* dans l'acception brutale de ce mot; il fallait surtout établir un édifice qui vînt embellir notre capitale; il était nécessaire que le public vît en lui non seulement une belle pièce digne de figurer au premier plan de l'Exposition de 1900, mais encore un monument qui rappelât les brillantes fêtes dont la pose de sa première pierre furent l'occasion. On se souvient encore de cette mémorable journée de novembre où le tsar, accompagné de l'impératrice de Russie, du président Félix Faure, scella le bloc de granit dans lequel étaient enfouis les souvenirs et le procès-verbal de la cérémonie. Le pont Alexandre III est un emblème de l'alliance, il fallait qu'il fût digne de cette idée.

Aussi à côté des éminents ingénieurs, à qui fut confié le soin de traiter la question des chiffres et de la résistance de l'ouvrage, MM. Résal et Alby, on nomma deux architectes, MM. Cassien-Bernard et Victor Cousin, dont la mission était de nous montrer une œuvre magistrale et grandiose; c'est à eux qu'est revenu le soin de diriger la décoration générale du pont et de construire les culées.

Les culées sont en granit; le choix de ce grain a été fait non seulement à cause de sa résistance pour ainsi dire inattaquable, mais encore pour son aspect grisaille et solide qui donne bien l'impression d'une masse capable de s'opposer à la poussée des arcs. L'architecture de ces blocs d'appui est très simple et concise de lignes, la sculpture est très sobre; d'ailleurs, il est difficile de tailler le granit, les instruments n'y pénètrent pas comme dans le grès, et l'on ne peut le fouiller en une sculpture très fine; il faut que le dessin soit large et les détails peu abondants.

Au niveau du sol, on a ménagé à chaque entrée du pont un évasement du trottoir qui est flanqué de deux pylônes élevés. Les avis ont été fort partagés relativement à l'érection de ces larges colonnes; bien des personnes qui ont émis des avis ne les avaient pas comprises et s'étaient contentées, pour fonder leur opinion, de s'en rapporter aux dessins et aux explications fournis par

les journaux. Aujourd'hui, que ces motifs de décoration sont en place et pour ainsi dire terminés, on peut juger avec plus d'à-propos et de justice; il est difficile de ne pas reconnaître le grand air et les merveilleuses proportions de ces pylônes situés aux deux extrémités du pont Alexandre. D'ailleurs, ces points hauts ont toujours été l'ornementation indiquée et naturelle du commencement d'une large et importante voie de passage; l'exemple si saisissant de l'entrée des Champs-Élysées, sur la place de la Concorde avec les chevaux de Marly sur leurs piédestaux élevés, est un encouragement pour nous faire admirer d'avance l'ensemble architectural du pont Alexandre.

La partie sculpturale et décorative est des plus considérables. Elle peut être divisée en deux parties bien distinctes: celle qui est exécutée en métal et celle qui est faite en pierre.

La partie métallique de la décoration du pont comprend les ornements en fonte qui ornent les fermes des rives et les guirlandes qui réunissent les piles du soutien des tabliers. Les éléments de cette décoration ont été empruntés aux objets marins, tels que coquillages, poissons, vagues, etc.; nous devons également une attention toute particulière aux candélabres qui ornent les balustrades, ce sont de purs chefs-d'œuvre sortis de la maison Barbedienne, le dessin et la ciselure sont à l'abri de tous reproches.

Sur les sommets des pylônes, on a établi des groupes en bronze doré de Renommées, accompagnés de pégases ailés dus au ciseau de MM. Frémiet et Granet; enfin, pour compléter cette nomenclature, il faut citer les deux groupes en cuivre battu qui seront placés sur les deux fermes de rive à l'endroit de la clef; ces groupes sont des allégories de l'alliance sous les figures de la Seine et de la Néva; malheureusement, nous ne pourrons en voir qu'un seul en place dès le début de l'Exposition; un incendie les a détruits au mois de janvier dernier dans les ateliers où ils étaient exécutés, et le temps a manqué pour les reconstituer.

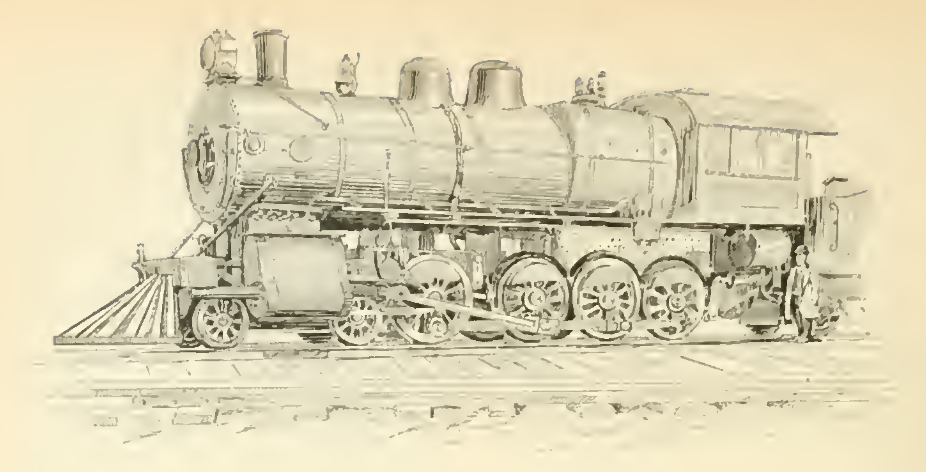
Au pied des pylônes, nous avons quatre femmes assises qui symbolisent la France aux quatre époques de sa grandeur: Charlemagne, Louis XIV, la Révolution et aujourd'hui; ces figures sont dues à MM. Marqueste, Lenoir, Gustave Michel et Coutan, l'auteur du groupe décoratif qui, en 1889, surmontait les fontaines lumineuses du Champ de Mars.

Sur la balustrade du quai, on a dressé des groupes d'enfants et de lions de la plus belle allure et qui font grand honneur au pont qu'ils décorent; les artistes qui les ont créés sont MM. Dalou et Gardet.

Une dernière indication, qui a son importance: de quelle couleur le pont Alexandre III sera-t-il peint? Après bien des recherches et des essais, on s'est arrêté à une teinte qui est un mélange de gris, de bleu et de blanc, elle a un aspect clair très agréable. C'est une nouvelle couleur, qui est peut-être appelée à beaucoup de succès dans l'avenir sous le nom de *Couleur pont Alexandre*.

Le pont Alexandre, qui ne coûte pas moins de sept millions de francs, n'est pas l'ouvrage le plus considérable de l'Exposition, mais il en est le plus intéressant, car il constitue un travail unique dans son genre; par ses dimensions importantes et le luxe de sa décoration, il est le plus important des ponts urbains actuellement connus. Les difficultés qu'on a eu à vaincre pour le concevoir et en mener la construction ne font qu'augmenter sa valeur; et lorsque, pendant l'Exposition, il sera traversé par les peuples venus de tous les coins de la terre, il recevra l'admiration que mérite une œuvre qui synthétise les progrès de la science et de l'art en France pendant le siècle au déclin duquel nous sommes arrivés.

Louis de Castel[?]R.



MACHINE DU GREAT NORTHERN RAILWAY

LES MONSTRES DE LA VOIE FERRÉE

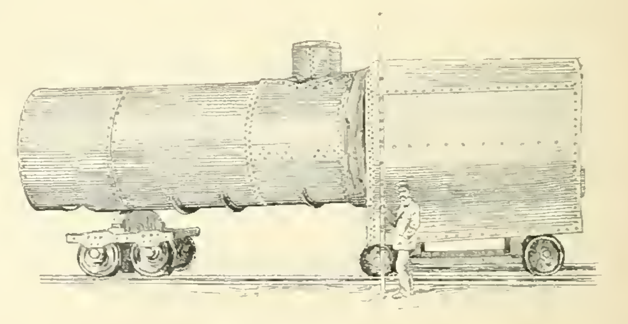
Il est bien curieux de voir les locomotives géantes que les Américains, toujours amoureux du gigantesque, se mettent à construire et à lancer sur leurs lignes.

C'est déjà vraiment prodigieux de voir rouler à 90 kilomètres à l'heure et plus nos grosses machines françaises qui, avec leur tender portant l'eau et le charbon, représentent un poids de 81 000 kilos, dont 59 000 kilos rien que pour la locomotive proprement dite.

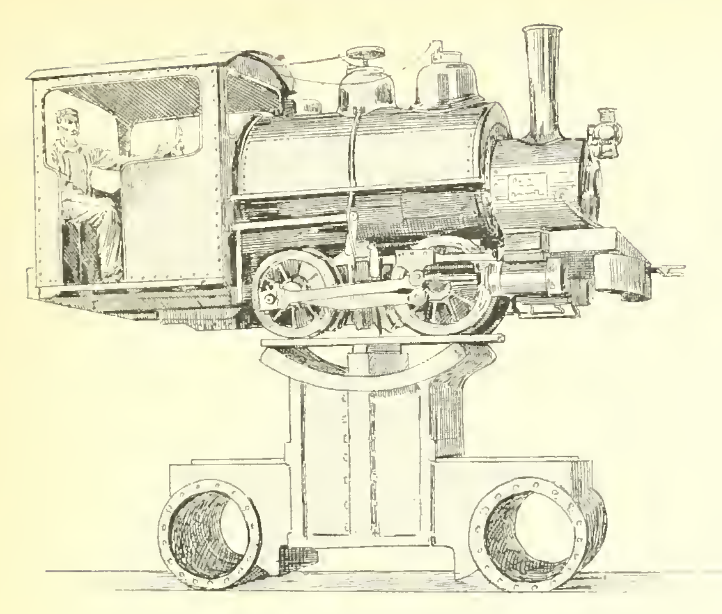
C'est un véritable ouragan qui passe sur la voie ferrée, et les mouvements du mécanisme, l'oscillation de ces grandes tiges métalliques qui sont les bielles, ébranlent les rails les mieux posés. Mais ces machines ne sont encore rien à côté de celles que les Américains mettent sans hésitation en circulation.

C'est ainsi que, en 1898, ils annonçaient, non sans fierté, la plus grande machine jamais construite, destinée au « Great Northern Railway ». Nous en donnons une vue d'ensemble, et l'homme qui se tient debout en dessous de la cabine bien close et suffisamment confortable du mécanicien et du chauffeur nous fournit une échelle pour apprécier les dimensions prodigieuses de ce monstre. Le poids total de la locomotive proprement dite sans tenir compte du tender n'est pas de moins de 96 600 kilogrammes, à peu près le double du poids que nous trouvions si considérable en parlant de nos locomotives françaises. Si l'on comprend également le tender dans la pesée du monstre, on trouve un peu plus de 140 000 kilogrammes, ce qui correspond au poids de 2300 hommes environ !

Tout est extraordinaire dans cette machine, et le nombre de ses roues, et



PROPORTIONS DE LA CHAUDIÈRE



PETITE LOCOMOTIVE POSÉE SUR LES CYLINDRES DE LA LOCOMOTIVE *MAMMOUTH*

son aspect si différent de celui auquel nous sommes accoutumés, le gros cylindre, qui forme le corps de la locomotive et qui contient la chaudière, se trouvant à une hauteur relativement énorme au-dessus des rails. Notre gravure représentant un homme debout à côté de cette chaudière non encore montée dit assez son énormité. Les cylindres où se meuvent les pistons d'avant en arrière et inversement ont plus de 50 centimètres de diamètre sur 86 de longueur, et les tiges de ces pistons ont à peu près 11 centimètres de diamètre.

Ce monstre peut traîner derrière lui un poids de 7 millions de kilogrammes! Mais les constructeurs américains ne voulaient pas s'en tenir là, et ils ont fait mieux ou plus encore.

Le nouveau géant, la locomotive *Mammouth*, a été construite dans les grands ateliers spéciaux de Pittsburg, pour le compte de la Compagnie du chemin de fer dit « Union Railroad ». La chaudière ne pèse pas moins de 24 tonnes à elle seule; elle a plus de 2 mètres de diamètre dans sa partie cylindrique, et ses parois ont plus de 2 centimètres d'épaisseur.

Les cylindres ont près de 60 centimètres de diamètre, et, dans les ateliers de construction, pour montrer l'énormité de leurs proportions, une fois qu'ils ont été montés ensemble sur la pièce qui les réunit au reste de la machine, on a pu leur faire supporter une petite locomotive d'usine qu'on jucha dessus au moyen d'une grue. L'ensemble de la machine représente un poids de 150 000 kilogrammes. Pareil engin est à même de traîner en voie horizontale une charge d'environ 6 millions de kilogrammes!

Les Américains n'ont guère que des préoccupations pratiques, et s'ils veulent des locomotives d'une pareille force, c'est qu'ils estiment que cela est nécessaire pour une bonne exploitation de leurs chemins de fer : sur ceux-ci, en effet, ils mettent en circulation des convois de plus en plus considérables, et il faut des machines capables de les traîner. On a bien la ressource, quand une machine ne suffit point, d'en atteler deux à un même train ; mais ce procédé a de graves inconvénients. Les trains monstres s'imposent pourtant, parce que, grâce à eux, les lignes sont moins encombrées et les frais de transport proportionnellement moins élevés. Il faut donc adopter les locomotives géantes, qui s'introduiront peut être quelque jour sur nos voies ferrées.

DANIEL BELLET.

Voici un nouveau volume de poésies de M. Armand Silvestre, *les Fleurs d'Hiver*, 1898-1900, et le titre donne envie de savoir son âge. L'hiver? déjà? La biographie contemporaine nous dit qu'il est né en 1837. Soixante-trois ans! Allons donc! ce n'est pas la neige encore, et l'automne a ses étés de la Saint-Martin. Aussi n'est-on pas surpris de trouver dans ce recueil poétique bien de la jeunesse de cœur, de l'entrain, de l'amour fervent, du sentiment vivace.

Parcourons ces pages sonores et musicales, réparties en quatre sections, dont la première est capitale, le *Livre de Magda*, puis *Impressions et Visions*, ensuite *Images de femmes*, et enfin *Au pays du soleil*, hommages tumultueux à tout ce qui sent son Midi : Marseille, Toulouse, les Gascons, la Provence. Un grincheux du Nord dirait :

— Taisez-vous donc, Bouches-du-Rhône!

La préface du livre est une courte poésie où l'aède a cru, je ne sais par quelle faiblesse condescendante, imiter les jeunes, qui falsifient l'ordre des rimes, pour commencer, et qui continuent par supprimer rimes et rythmes, pour enrouler leurs vers amorphes. M. Armand Silvestre demeure un vrai parnassien, et son vers est net, cadencé, césuré, rimé bien plus richement qu'on ne fit jamais :

Sous l'herbe que la primevère
De mille tons *s'en vient* teinter,
La libellule entend tinter
A son flanc ses ailes de verre.

Il y a bien la petite cheville que j'ai soulignée, mais au point de vue de la rime, c'est bien. Dans sa préface, il a imaginé de supprimer toute rime masculine, pour faire plaisir aux Jeunes, sans doute ; cette irrégularité ne convient pas à sa prosodie toujours si correcte, et cela ne flatte pas notre oreille, anxieuse du temps fort qui ne vient pas :

Les fleurs d'Hiver, filles des tombes,
Sous la glace aux fines dentelles,
Tendent, au vol blanc des colombes,
L'or des semences immortelles.

Et ici, tout de suite, une petite observation. Certes, ce volume contient de beaux vers, et nous allons les lire tout à l'heure; mais trop souvent, oui, beaucoup trop souvent la musique agréable des paroles masque le néant de la pensée, ou sa confusion. On lit ces vers mélodieux, l'oreille jouit; puis la raison veut s'intéresser aussi au plaisir, elle arrive, interroge et ne trouve rien. L'air a été harmonieusement frappé par des paroles melliflues, et les vocables se laissent difficilement interpréter. Il y a des strophes intraduisibles en clair. Déjà celle que nous venons de lire n'est pas très nette, et il ne faudrait pas serrer le texte de trop près. Ces fleurs tendent aux colombes qui volent leurs graines d'or immortelles, et on les appelle en effet des immortelles, et elles sont jaunes; mais que veut dire :

Sous la glace aux fines dentelles?

Sont-ce les glaçons de l'hiver? est-ce le vitrage qui couvre les couronnes au cimetière? Dans un cas comme dans l'autre, étant dans la glace, elles sont inaccessibles à la colombe. On m'avouera que ce n'est pas limpide.

Sous la fluidité du verbe, l'obscurité règne ainsi dans trop de pages uniquement musicales. Par une image trop souvent répétée, le poète s'assimile à un proscrit, et il compare la femme aimée aux divinités de l'Olympe, car il est fort mythologique, et l'arsenal de ses comparaisons n'est alimenté que par l'antiquité grecque, Vénus, les Naïades, Eros; il n'y a guère autre chose. Lisons ce sonnet :

Comme un proscrit au pied de l'autel qu'il embrasse
En retrouvant ses Dieux, puisqu'en vous m'est rendu
Le souvenir vivant d'un Olympe perdu,
De mes Dieux sur vos pas je veux baiser la trace!

Prêtresse d'Ionie, ou Ménade de Thrace,
Fille du noble sang par Eros répandu,
Je veux, devant vos pas, jeter l'hommage dû
A celles dont le front redit l'auguste race.

Quand la chair se fit marbre aux contours radieux
De votre être superbe, ainsi qu'aux temps des Dieux,
Paros a dû gémir, dans son cœur solitaire,

Que le temps lui volât votre immortalité.
Car il n'est pas si pure argile, sur la terre,
Digne de revêtir une telle Beauté.

Avez-vous compris? Magda symbolise tous les dieux de l'Olympe, toutes ses prêtresses aussi; elle est fille du noble sang répandu par Eros, et cela voudrait une petite note explicative, car Eros a fait couler bien du sang; elle est pareille à celles dont le front redit la race auguste, et cela, en tant qu'hommage, est bien vague, car une comtesse déchue peut avoir ce front-là. Pourquoi Paros a-t-il un cœur solitaire? Mais que veut dire :

Paros a dû gémir.....
Que le temps lui volât votre immortalité?

J'essaye de traduire et de construire : Paros (c'est le marbre de la statue a gémi parce que le temps lui a volé quelque chose, et ce quelque chose, c'est l'immortalité de Magda, que Paros avait et que

le temps lui a prise. Vous y êtes? Moi, pas du tout.

Ces Olympes, il en use avec ténacité; il dira vingt pages plus loin à cette même Magda qu'en elle

Des Olympes d'antan la splendeur se devine.

Plus loin, il voit passer une jolie femme, et, à son sens, elle est

Sans doute exilée
De quelque Olympe radieux.

Dirai-je que le goût de ces madrigaux n'est pas toujours très sûr ni très pur? Il veut dire à Magda qu'elle a beau se déguiser en Japonaise ou en Andalouse, elle ressemble toujours et quand même à Hébé et aux déesses de l'Olympe :

Vous portez la fierté d'une immortelle souche.

Le mot n'est peut-être pas très heureux. Il n'est peut-être pas fort opportun non plus de rendre hommage à la bien-aimée en comparant à elle toutes les femmes que le poète a aimées avant elle, et ces souvenirs galants semblent un peu déplacés dans une déclaration :

L'une avait ce cou fier aux lignes cadencées,
L'autre ce front hautain qui courbe les genoux,
Celle ci ce regard calme, vainqueur et doux.

Sera-t-elle bien flattée quand on lui dira qu'elle est plus belle de loin que de près, et le poète l'affirme :

L'absence en ma mémoire accroît encor tes charmes.

Plaisante fleurette! Ce ne serait que demi-mal, n'étaient des afféteries d'un goût franchement exécrable. Je n'aime pas beaucoup une femme comparée à un jardin parce que sa gorge sent l'œillet, sa sombre crinière sent le lilas,

Et c'est un grand jardin que ma bouche respire.

Ce « grand jardin » n'est pas une image fort gracieuse. Quant aux vers, c'est un écheveau inextricable, car je défie l'analyse logique de se tirer de cette phrase :

De quel tissu subtil, où tout souffle pénètre,
La blancheur de ta peau l'enferme en sa clarté,
Que pareille au ruisseau dans le sable arrêté,
L'âme de fleurs s'épuise et s'absorbe en ton être!

Voilà maintenant cette femme comparée à du sable qui arrête de l'eau! Et d'autres images sont beaucoup plus déplaisantes.

L'air que vous respirez, en passant par ma bouche...

Toute la pièce VI est de la préciosité alambiquée et renchérie : l'œillet de votre corsage aurait dû prendre sa couleur rouge dans le sang de mes souffrances; il aurait dû prendre son arome dans « mon souffle »! Cela n'est il pas tout à fait disgracieux? Et l'étrange sonnet se poursuit :

Que n'avait-il planté sa racine en mon flanc
L'œillet dont votre peau blanche buvait le sang.

Mais cela eût été tout à fait laid, un homme avec une pousse d'œillet plantée dans l'aine!

Il fallait faire ces remarques nécessaires. A mon sentiment, elles marquent des taches regrettables dans une œuvre par ailleurs intéressante, que gâtent trop d'obscurités, trop d'incohérences, trop d'épithètes à la rime :

C'est l'heure digne et sacrée!

Quelle subtilité de différencier si nettement le sacré du divin, au point que cette « hendyadine », comme disent les philologues, ressemble à une inadvertance.

Mais passons condamnation sur tous ces griefs pour ne nous plus souvenir que des beaux vers qu'on a plaisir à se lire à soi-même, et pour leur harmonie et pour le sentiment qui présida à leur inspiration.

J'aime assez cette variante symbolisée du sonnet d'Arvers : Au jardin de mon rêve, j'ai cueilli la fleur de mon amour,

Et j'ai pris, à mon cœur, le plus pur de sa sève,
Pour en rougir ainsi cette fleur de mon rêve
Et qu'il souffre, avec elle, en mourant sous vos pas.

Je les jette tous deux sur la route où, peut-être,
Vous passerez demain et, sans les reconnaître,
Mêlerez leur poussière et ne le saurez pas!

Voici de vraiment beaux vers :

Comme l'astre qui penche aux eaux noires d'un gouffre
De son front rayonnant l'apaisante clarté,
Et met un peu de ciel dans son flot tourmenté,
Sous ton beau regard d'or calme mon cœur qui souffre.

Dans la nuit où mon cœur mort se débat en vain,
Que ta sérénité vivante le rassure!
Verse, pour le guérir, sur ma lente blessure
Un peu de ta Beauté comme un baume divin.

Sois, dans mon ciel pensif, l'étoile qui se lève
Et sur un rayon d'or m'emporte où tu voudras,
Car toi seule, ô Magda, peux, en m'ouvrant tes bras,
Me tendre pour partir, les ailes de mon rêve!

La pensée est visible et la forme est éloquente. Toute la pièce 36 est de même valeur, en voici la fin :

Et pourquoi les oiseaux chantent-ils dans les bois,
Dont l'hymne matinal vers le ciel bleu s'élance,
Puisque pour mon cœur mort, tout est ombre et silence,
Loin de ton cher regard et de ta chère voix.

Ce sonnet aussi a belle allure, et l'image est d'une poésie touchante :

J'écrirai ton nom cher sur une feuille morte
Quand l'Automne, ô Magda, m'aura pris à mon tour
Pour qu'il redise au vent du matin mon amour
Et que le vent du soir à ma tombe l'apporte!

Au profond de ma tombe, afin qu'elle n'en sorte,
Je cacherai la feuille, en attendant le jour
Où du grand renouveau le printemps sans retour
De l'immortalité nous ouvrira la porte.

Sur ce débris sacré, quand viendra le réveil,
Ton nom scintillera sous le nouveau soleil,
Qui fera, du néant, monter l'âme des sèves

Et, sous le caressant regard des infinis,
Pour baigner de fraîcheur nos baisers rajeunis
Reverdira la feuille à l'arbre de nos rêves !

Plus loin, je trouve encore une poésie d'un accent clair et ardent, dédiée à la Jeunesse :

Toi qui portes au cœur un sang chaud et vermeil
Que brûlera l'Amour, que versera la Gloire,
Vigne où l'Humanité future viendra boire,
Jeunesse, fleur de l'Age et fille du Soleil !

Regret de mon déclin, espoir de ma pensée,
Beau vaisseau pavoisé d'aurore et plein de chants
Qui trop tôt m'as laissé sur les sables penchants
Pour suivre à l'horizon ta route cadencée,
O Jeunesse, salut !

Le sonnet des fils de la Vierge, la chanson des Oiseaux, sont d'exquis bijoux d'anthologie :

Le poète écouta les oiseaux sous les branches...
Car les oiseaux disaient dans leur chant gracieux
Les charmes de l'Amour et les splendeurs des Cieux,
Le beau poème où, seuls, les élus savent lire,

Qu'ils ébauchent dans l'air et que notre art finit,
Et c'est à l'arbre en fleurs où gazouillait un nid
Que pendit la douceur de la première lyre !

Et cela fait songer à la légende persane : le roi Behram Gor et la belle Dil Aram parlaient d'amour sous un arbre où se becquetaient deux colombes ; comme tous ces cœurs battaient d'accord, les chants et les paroles s'harmonisaient sur le même son, et c'est ainsi que naquit le rythme de la poésie.

Je ne crois pas que les *Fleurs d'Hiver* ajouteront à la gloire poétique de M. Armand Silvestre. Ces pages sont trop inégales, et les chefs-d'œuvre y sont balancés par trop de faiblesses. Mais c'est déjà beaucoup de trouver une dizaine de belles poésies dans un volume, et il n'en faut pas tant pour se survivre.

*
* *

M. Lucien Perey a esquissé curieusement quelques *Figures du temps passé* qui appartiennent à ce XVIIIe siècle toujours plein de surprises.

Ce livre compte cinq chapitres consacrés à des personnages différents d'époques, de pays, de caractères : le comte Golowkin, le prince de Ligne, Mme de Sabran, Mme Geoffrin et la reine Hortense.

Cette simple nomenclature constate déjà le défaut des livres de ce genre, qui ont cessé de plaire. Jadis, on goûtait et on achetait ces miscellanées sans plan ni unité ; le goût en a passé, et on leur fait un reproche de leur variété même, qui met cinq petits livres en un.

La lecture de chacun d'eux n'est pas sans charme, et il vaut la peine de les parcourir.

Dans le premier, l'auteur nous confie qu'il a rencontré en wagon, en Suisse, un voyageur avec qui il a lié connaissance, et qui lui a donné l'adresse d'un ami, détenteur de Mémoires inédits. Cet ami les a confiés à M. Perey sur sa bonne mine, et celui-ci y a puisé des pages d'un intérêt inégal, mais parfois suffisant pour justifier l'honneur de cette exhumation. On ne peut pas se dissimuler qu'il faut des qualités bien rares et bien éclatantes pour fixer un instant le regard du public sur un inconnu d'autrefois. En littérature, on ne fait connaître que les gens connus.

Même après le chapitre de M. Perey, le comte Fedor Golowkin nous laisse froids ; mais sa vie est mêlée à celle de la grande Catherine, et celle-ci lui vaut de retenir un instant notre attention.

Jeune et fat, il eut la grande fortune de plaire à l'impératrice, qui remarquait volontiers les jolis garçons. Il voulut jouer au candidat favori et se fit exiler. Voilà son histoire.

Elle est insignifiante. Mais il a approché Catherine, et ce qu'il nous en dit nous fait l'écouter. C'est un bavard, un petit chroniqueur. Lors du voyage du prince Orloff à Paris en 1791, ce qui frappa davantage les Parisiens fut de voir ce personnage avaler plusieurs œufs avec leurs coquilles. Si cela était, l'observation ethnographique à Paris avait bien besoin de faire des progrès.

Ce qu'il met assez bien en lumière, c'est le souci qui tenait Catherine de russifier sa Russie, de faire éclore le nationalisme parmi ses sujets, ce dont la raillait un jour le grand veneur Narischkine en lui disant :

— Madame, dans mon enfance et pendant toute ma jeunesse, on ne parlait des Russes que comme la dernière des nations, on les traitait d'ours et même de cochons ; depuis quelque temps, et bien avec raison, on les met au-dessus de tous les peuples connus. Or je désirerais que Votre Majesté Impériale voulût bien nous dire l'époque où, selon elle, nous étions au pair.

Cette femme étonnante, l'impératrice, celle que le prince de Ligne appelait Catherine le Grand, avait des mots d'une belle frappe, indice d'un caractère décidé et énergique, comme quand elle disait qu'elle eût voulu être homme, porter des culottes au lieu de jupes, voir et vérifier tout par elle-même :

— Pour gouverner, il faut des bras et des jambes ; et je n'ai que des oreilles.

Elle parvint pourtant à se tenir au courant de tout, et elle pouvait dire au comte de Coblentz :

— Je suis comme une araignée au centre de sa toile ; on n'y saurait plus toucher sans que je m'en aperçoive.

Exilé à la cour du roi de Naples, Golowkin continue là à prendre des notes, et quelques anecdotes sont à lire. La reine Caroline avait dit à son mari Ferdinand IV qu'il serait prudent de commencer à faire assister leur fils au conseil. Le roi pouvait mourir, il fallait que l'enfant eût déjà l'expérience des affaires, car son père aimait fort la chasse, et à la chasse, un accident est vite arrivé. Il fut convenu que le prince assisterait au conseil avec le droit de discuter et de dire son avis.

Le soir, étant venu au jeu de Leurs Majestés, voici ce que j'ai appris. Le prince avait été introduit au conseil. La première affaire qu'on y avait rapportée avait pour but l'établissement d'un nouveau monopole sur les objets de consommation. Le successeur au trône s'était révolté contre une mesure si oppressive et l'avait naïvement traitée d'infamie. La reine lui avait donné une paire de soufflets à tour de bras : il était sorti en pleurant à chaudes larmes, on avait décidé qu'il ne rentrerait plus au conseil.

Golowkin passa, plus tard, de longues années à Paris, vers 1814, et ses notes sur les hommes et les choses ont quelquefois de la saveur, malgré une insupportable et persistante fatuité. Il vécut chez le bailli de Crussol, avec le marquis de Boufflers, Mme de Coislin, et le coadjuteur qui « jouait le rôle de coton entre les porcelaines ». Ses amis lui offrirent une fête laudative qui ressemblait fort à une large mystification, pour punir sa vanité. Il ne s'en aperçut point et prit le triomphe pour argent comptant.

C'est encore l'impératrice Catherine de Russie qui fait les frais du chapitre suivant, — étude sur sa correspondance avec le prince de Ligne. Les lettres, des deux parts, sont fort jolies, et elles honorent autant l'impériale épistolière que l'homme d'esprit auquel elle écrivait. Elle avait une rare justesse de jugement, car peu de souverains seraient capables d'écrire ou de penser cette réflexion sur les rois :

Les trônes et ce qu'il y a dessus sont ordinairement très beaux à être vus en perspective ; sans faire tort à mes honorés confrères, je suppose que tous, tant que nous sommes, nous devons être d'insupportables personnages dans la société, je le sais par expérience. Quand j'entre dans ma chambre, je fais l'effet d'une tête de Méduse : tout le monde se pétrifie et prend racine, à la place où il se trouve huché. Il est très flatteur pour moi que vous me disiez le contraire ; mais l'expérience m'avertit tous les jours que je suis comme les autres ; il n'y a pas au delà de dix à douze personnes qui me souffrent sans gêne et sans contrainte.

Il y a là tout le récit d'un voyage fait à la suite de l'impératrice dans la Tauride et qui donne une pittoresque idée du pays et des mœurs royales. Voici une petite galanterie qui n'est point banale :

L'impératrice n'avait point oublié la promesse faite au prince de Ligne de lui donner le temple de Diane, si fameux jadis par le sacrifice d'Iphigénie. Une colonne seule en restait debout, dernier vestige du temple. Lorsque la petite flotte arriva près de Parthenizza, Catherine, debout sur le pont auprès du prince de Ligne, étendit lentement la main, et sans avoir l'air de s'apercevoir que la galère marchait toujours : « Je vous donne, dit-elle, monsieur le prince de Ligne, ces terres sur la rive gauche du Borysthène. »

Le prince baisa la belle main de l'impératrice, et s'élançant à la nage malgré ses armes et son uniforme, il atteignit le rivage en quelques brasses, grava le nom de l'impératrice avec son poignard sur le rocher d'Iphigénie, puis il revint de la même façon jusqu'à la galère impériale. L'impératrice fut enchantée de cette équipée chevaleresque, dont elle se croyait la seule héroïne ; mais le prince lui avoua plus tard qu'il avait gravé sur l'autre côté du rocher le nom de la dame de ses pensées d'alors.

Le cadeau ne fut pas inutile. Quand le prince de Ligne eut été ruiné par la Révolution, il vendit ses terres de Tauride avec ses souvenirs d'Iphigénie et put s'en faire des revenus. C'est peut-être la première fois que l'archéologie a nourri son homme.

Dans le livre de M. Pierre de Ségur sur Mme Geoffrin, il y a de belles, spirituelles et curieuses lettres de l'impératrice Catherine à cette dame, qui fait aussi l'objet d'un chapitre à part de ce volume. A la vérité, elle y est moins bien traitée que dans l'ouvrage de M. de Ségur. Il est malaisé d'être l'historien d'un personnage sans en devenir le panégyriste — ou le détracteur avéré, mais c'est plus rare. On veut justifier ses peines et ses travaux par les mérites de son sujet.

La petite esquisse de M. Perey est d'une touche nette et vraie, sans engouement et sans parti pris. Mme Geoffrin fut une femme remarquable par l'esprit, mais elle fut trop ambitieuse et trop sèche de cœur pour mériter notre sympathie.

Je vous en donnerai seulement deux exemples :

Fille d'une petite famille bourgeoise, les Rodet, elle épousa pour son argent un homme vieux, laid, bête, M. Geoffrin, directeur de la manufacture des glaces, en 1714. Voici ce qu'on disait de lui :

Son amusement favori, parait il, était de jouer de la trompette marine ; il n'aimait pas beaucoup la lecture ; cependant, se plaignant un jour de s'ennuyer, on lui offrit, pour se récréer, le *Dictionnaire de Moreri*. Il le lut

avec attention plusieurs jours de suite et déclara qu'il ne comprenait pas plus ce qu'il lisait que si c'était en grec : on découvrit alors que le livre était imprimé sur deux colonnes et que M. Geoffrin suivait pieusement la ligne de la première colonne en passant à celle de la seconde.

Elle eut le talent, on pourrait dire le génie, d'attirer dans son salon tout ce qui honorait alors la littérature et la noblesse, d'être l'amie de la grande Catherine, la conseillère du roi de Pologne; enfin, de jouer un rôle considérable, — d'autant plus surprenant qu'elle était partie de plus bas. Ce fut une *Struggle for lifer*. Hautaine, volontaire, impitoyable, elle sacrifia tout à ses calculs, y compris sa fille, — une fille unique, belle, spirituelle qu'elle força d'épouser le marquis de la Ferté-Imbault, vieux, laid, pauvre. La fille refusa net. La mère l'obligea par ambition; elle logea son gendre titré chez elle et eut la satisfaction de pouvoir se vanter que sa fille avait son tabouret à la cour, car son mari appartenait bien à une vieille et noble famille. Et la mère maria ainsi sa fille malgré elle pour un tabouret dont elle avait besoin, — un escabeau qui devait hausser la petite bourgeoise au niveau de la noblesse enviée.

Un autre trait achèvera de peindre cette fieffée ambitieuse. Elle acheta un tableau de Vanloo et le revendit à l'impératrice de Russie avec un bénéfice considérable. On raconta partout à Paris que Mme Geoffrin avait versé à la veuve de Vanloo la différence du prix d'achat et de vente, et elle reçut les plus grands éloges pour cette charitable générosité. Elle laissa dire. Or elle ne méritait rien moins que ces éloges, et cette histoire n'était pas vraie, Mme Vanloo n'avait rien reçu.

On n'a rien à dire, semble-t-il, sur sa vertu ni sur son honneur; mais on ne peut lui accorder l'estime. Elle manqua de beaux sentiments et d'idéal.

Rulhière était sur le point de publier une histoire de Pologne où la czarine Catherine était peu flattée. Mme Geoffrin, à l'instigation des amis de l'impératrice, lui offre d'acheter son silence. Rulhière s'indigne, refuse, met en avant son honneur, sa vertu. Quand il a fini, Mme Geoffrin lui dit froidement :

— Combien voulez-vous de plus?

L'ambition et l'égoïsme dominaient toute sa nature. Elle n'avait pas de cœur et elle n'avait pas beaucoup d'esprit, ce qui étonne de la part d'une maîtresse de salon. Voici de ses gentillesses : elle disait à propos de l'abbé Trublet que les hommes sont composés de petits pots :

Il y a le petit pot d'esprit, le petit pot d'imagination, le petit pot de raison et la grande marmite de pure bêtise. Le destin voulant faire un abbé Trublet, ne puisa que dans la grande marmite, ensuite craignant d'en avoir trop pris, il ouvrit le petit pot d'esprit qui bout toujours et qui jette par conséquent de l'écume ; croyant puiser dans le pot, il n'attrapa que l'écume et en barbouilla le fond de pure bêtise de l'abbé Trublet.

Cela est long, lourd, sans esprit. Encore préparait-elle et travaillait-elle ses répliques. Dans une comédie du temps où elle est ridiculisée, *le Bureau d'esprit*, on lui fait dire, en feuilletant un gros memorandum :

Bons mots pour la cour de Varsovie; ce n'est point cela... Éléments politiques applicables à toutes sortes de sujets et d'occasions; je n'aurai pas besoin de ce chapitre aujourd'hui... Ripostes adroites et spirituelles à toutes sortes de louanges... Oh! lisons cet article; enfonçons-nous y tout à fait ; j'en aurai besoin, surtout au dessert. *Elle s'assoit et lit attentivement.*

Ce voyage à Varsovie, près du roi de Pologne, fut la joie de sa vie par la facilité qu'il lui donna d'étaler sa vanité et de satisfaire son ambition. Ses lettres racontèrent, à qui voulut les lire, comment elle voyageait dans les carrosses du roi, comment elle recevait partout les hommages les plus flatteurs, comment la maison où elle logea était la copie de sa maison de Paris, pierres et meubles, par une délicate galanterie de son royal amphitryon, qui l'appelait sa mère et la tutoyait quelquefois.

Je relève ce trait curieux. A Schœnbrunn, elle eut audience de l'impératrice Marie-Thérèse, et les archiduchesses lui furent présentées. Elle remarqua la petite archiduchesse Marie-Antoinette, qui avait douze ans, et qui était fort belle, et elle dit :

— Je voudrais pouvoir l'emporter.

— Emportez! emportez! dit l'impératrice en riant, et surtout n'oubliez pas de dire en France que vous la trouvez belle!

Quand on songe au malheureux sort qui attendait à Paris la petite archiduchesse, n'eût-il pas mieux valu pour elle que Mme Geoffrin n'eût pas eu le désir de l'emporter!

Une autre partie du volume est consacrée à la jeunesse de Mme de Sabran, d'après des papiers inédits de la famille de Sabran. C'est un délicat et intéressant chapitre de la condition des jeunes filles au siècle dernier, et il vaut de s'y arrêter un instant.

Mlle de Jean perdit de bonne heure sa mère, et son père se remaria, la laissant aux mains de sa grand'mère maternelle, Mme de Montigny, une femme acariâtre et autoritaire, persuadée qu'il faut que les

enfants mettent du « tremblement » dans leur amour pour les parents. Éléonore fut mise au couvent pour préparer sa première communion. Elle avait une petite chienne, Zina, qui était sa fidèle amie. La jeune fille ayant été injustement accusée d'une faute dont elle était innocente, les religieuses confisquèrent Zina et la donnèrent au jardinier, qui la fit rôtir et la mangea. La douleur d'Éléonore fut touchante; tout Paris en parla et on en fit des romances.

Sa grand'mère la reprit chez elle, et les tracasseries reprirent; défense d'avoir des fleurs, même artificielles; elle peint un éventail pour son père; la vieille le déchire; le père, circonvenu par un aventurier, se met à détester sa fille et refuse de la voir. Elle se réfugia dans le mariage, et choisit elle-même le vieux comte de Sabran, en qui elle trouva un protecteur. Elle parut à la cour, y fit sensation par sa beauté et sa modestie. A Versailles, il fallait toujours l'aller chercher derrière le plus volumineux panier d'entre ceux des dames qui lui faisaient un rempart et un abri. Elle faisait partie d'un groupe de jeunes femmes qu'on appelait la *brochette*, parce qu'elles étaient si timides qu'elles se tenaient toujours serrées les unes contre les autres.

Elle eut deux enfants et les aima, pour qu'ils connussent l'amour maternel dont elle avait été privée. Sa devise était un nid d'oiseaux avec ces mots : « Pourvu qu'ils vivent ! »

Veuve, elle aima le chevalier de Boufflers, et l'historien de sa jeunesse la quitte à ce moment.

La cour que lui fit le galant chevalier fut charmante et pleine d'esprit. Un jour, les cheveux de la jolie dame se dénouèrent et Boufflers rima aussitôt ce madrigal :

> A l'objet le plus séduisant,
> A la beauté la plus soignée,
> Je préférerai constamment,
> Qui donc?... Sabran la mal peignée.
>
> Sur sa raison les envieux
> N'ont jamais pu trouver à mordre,
> Et ce n'est que dans ses cheveux
> Qu'on aperçoit quelque désordre.
>
> De l'amour c'est un trait nouveau,
> Sabran, il venge son injure;
> N'ayant pu troubler ton cerveau,
> Il s'en prend à ta chevelure.

Tout ce chapitre est attrayant et gracieux; c'est un joli pastel dans le ton de l'époque, un portrait agréable, « sensible et charmant », comme on disait.

Nous ne fermerons pas le volume sans avoir parcouru les dernières pages, où l'on nous parle de la reine Hortense, la fille de Joséphine, la sœur du prince Eugène. Elle fut élevée à la dure, au pensionnat de Mme Campan, et sa mère n'avait pas toujours de quoi l'habiller. Quand cette mère fut la femme de Napoléon, celui-ci la maria à Louis Bonaparte; ce fut un triste ménage, et il faut lire cette lettre de Napoléon Ier à son frère à ce sujet; elle est remarquable, datée de Finkenstein, 4 avril 1807 :

Vous avez la meilleure femme et la plus vertueuse, et vous la rendez malheureuse.

Laissez-la danser tant qu'elle veut, c'est de son âge. J'ai une femme de quarante ans : du champ de bataille je lui écris qu'elle aille au bal; et vous voulez qu'une femme de vingt ans, qui voit passer sa vie, qui en a toutes les illusions, vive dans un cloître, ou soit comme une nourrice à toujours laver son enfant?

Vous êtes trop dans votre intérieur et pas assez dans votre admini tration.

Je ne vous dirais pas tout cela sans l'intérêt que je vous porte. Rendez heureuse la mère de vos enfants; vous n'avez qu'un moyen, c'est de lui témoigner beaucoup d'estime et de confiance.

Malheureusement, vous avez une femme trop vertueuse; si vous aviez une coquette, elle vous mènerait par le bout du nez : mais vous avez une femme fière, que la seule idée que vous pouvez avoir mauvaise opinion d'elle révolte et afflige. Il vous aurait fallu une femme comme j'en connais, elle vous aurait joué sous jambe, elle vous aurait tenu à ses genoux. Ce n'est pas ma faute, je le lui ai dit souvent.

Le séjour d'Hortense à la Malmaison, les parties de barre, le voyage dans les Pyrénées, sont des épisodes intéressants de cette existence errante.

Nous nous sommes attardé devant ce volume dense et varié, qui vaut surtout par le choix des documents, l'intelligence de la compilation, l'intérêt touchant des figures évoquées. Ce n'est pas un livre pour le grand public, car le grand public se soucie de peu de chose en général, surtout du passé, et dans ce passé, de personnages aussi minces que Mme Geoffrin, Mme de Sabran ou M. Golowkin. Nous avons voulu, par une analyse un peu étendue, extraire de ces pages les traits intéressants pour ceux qui ne les liront point, et rendre hommage aux érudits qui, comme M. Perey, savent retrouver et faire revivre l'émotion d'autrefois et l'humanité éternelle, sous les cendres tiédies d'un passé déjà oublié.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

La respiration est l'acte le plus essentiel de la vie; quand elle cesse, c'est la mort. C'est bien du moins ce qu'exprime la locution courante « rendre le dernier soupir ». Et cependant depuis les expériences du docteur Laborde, depuis qu'il a institué la méthode des tractions rythmées de la langue, pour le traitement de l'asphyxie, il faut se mettre en garde contre ce dernier soupir, qui souvent n'est pas du tout le dernier. La mort de l'organisme ou l'extinction des fonctions vitales, ainsi que le prouve l'éminent professeur, présente deux phases successives : dans la première se produit la suspension des grandes fonctions essentielles à l'entretien de la vie, respiration, circulation; mais les tissus conservent d'une façon latente, sans manifestation extérieure, leurs propriétés fonctionnelles. C'est l'extinction de ces propriétés fonctionnelles qui constitue la seconde période, après laquelle la mort est réelle, définitive. Après la première période, le corps présente tous les caractères apparents de la mort réelle et c'est contre cette apparence qu'il faut se mettre en garde, car il y a un moyen de réveiller ces propriétés fonctionnelles des tissus en agissant sur la langue.

Cet organe a des relations intimes avec les nerfs sensitifs dont l'excitation initiale est le point de départ le plus puissant et le plus efficace du reflexe respiratoire.

Après l'asphyxie, le corps se trouve en somme dans l'état d'une montre dont le balancier se serait arrêté, mais dont tous les organes seraient encore en bon état; si on sait atteindre le balancier et lui donner une première impulsion, la montre se remet en marche.

Grâce au docteur Laborde, nous savons maintenant quel est le meilleur moyen d'atteindre le balancier. Nous avons déjà exposé sa méthode des tractions rythmées il y a quelques années, au début des expériences; son efficacité n'a fait que se confirmer depuis et principalement dans la mort par noyade. Mais l'asphyxie est provoquée par une foule d'autres causes, et dans le nombre des observations recueillies depuis six ans sur les applications de la méthode, nous trouvons les cas les plus divers : syncopes, catalepsie, léthargie, épilepsie, anesthésie par le chloroforme, éclampsie, foudroiement, etc... Quand on se trouve en présence d'une mort subite dont la cause est inconnue, on pourra toujours essayer le procédé et l'essayer avec persévérance, car, dans certains cas, ce n'est qu'après trois heures que la résurrection eut lieu.

Nous rappellerons en deux mots la pratique de la traction rythmée : on saisit l'extrémité de la langue entre le pouce et l'index et on exerce des tractions cadencées, suivies de relâchements, répétées environ vingt fois par minute. Il ne faut pas perdre patience ; voici des faits qui le prouvent :

Au moins de juin 1896, le douanier Le Meut, de la brigade d'Auray, rappela à la vie un jeune homme de dix-sept ans qui avait séjourné au fond de l'eau plus de dix minutes; au bout d'une demi-heure de traction rythmée, le noyé commença à donner signe de vie, mais il fallut encore continuer pendant une heure pour que la respiration normale reprenne son cours.

La même année, le brigadier Rousseau rappelle à la vie, au bout du même temps, un homme qui avait séjourné au moins un quart d'heure sous l'eau.

Peu de temps après, le même résultat est obtenu par le brigadier Aguel, qui eut la persévérance de continuer pendant trois heures l'opération, bien qu'avant ce temps aucun signe apparent ne lui ait indiqué l'efficacité de ses efforts.

Les nouveau-nés sont souvent en état d'asphyxie au moment où ils arrivent au jour; la traction rythmée a donné maintes fois des résultats surprenants là où tous les autres moyens usuels avaient échoué : ici encore on a des exemples de résultats obtenus seulement après une heure et même une heure et demie des manœuvres de la langue.

Quand l'opération se prolonge ainsi, il en résulte une fatigue qui peut décourager les personnes les plus devouées; aussi maintes fois le docteur Laborde avait-il manifesté le désir de pouvoir rendre la manœuvre automatique. En principe, ce n'est pas bien compliqué puisqu'il s'agit simplement d'obtenir un mouvement rectiligne alternatif; mais il faut que la force développée soit d'environ 400 grammes et que le moteur soit simple et peu volumineux. Le mouvement d'horlogerie peut être utilisé et il existe aujourd'hui un appareil qui fonctionne automatiquement de cette façon; il a l'inconvénient d'exiger un remontage assez fréquent, toutes les demi-heures environ.

Un autre appareil (fig. 1) fonctionne au moyen d'un petit moteur électrique; il est très peu volumineux et quatre accumulateurs de petit format en assurent le fonctionnement pendant six heures.

Le moteur M agit au moyen d'une vis sans fin V sur un engrenage solidaire d'une roue R munie d'un bouton de manivelle E qui transmet un mouvement de va-et-vient

à la tige élastique A. Un crochet dont est munie l'extrémité de cette tige reçoit la pince spéciale qui sert à saisir l'extrémité de la langue. La mâchoire de cette pince,

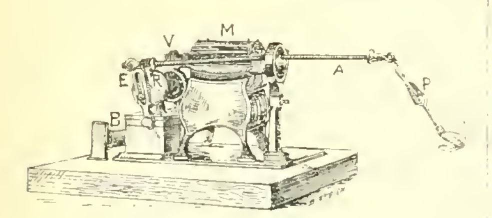


Fig. 1. — Appareil pour opérer automatiquement les tractions rythmées de la langue, préconisées par M. le Dr Laborde dans tous les cas d'asphyxie.

M, moteur électrique pouvant fonctionner six heures avec quatre petits accumulateurs; R, disque portant le bouton de manivelle E qui transforme le mouvement rotatif en mouvement alternatif de va-et-vient; A, tige souple à laquelle on accroche la pince spéciale P qui saisit et maintient le bout de la langue.

étudiée spécialement en vue du but qu'elle a à remplir, s'écarte lorsqu'on la presse entre les doigts, elle fait ressort et maintient le bout de la langue qu'on l'y a introduit.

Lorsque de tels appareils pourront être construits économiquement, on ne saurait trop les multiplier dans les hôpitaux et dans les postes de secours. Leur emploi est tout indiqué dès que l'effet des tractions, commencées à la main, tarde à se manifester; mais ils auraient encore un autre but : c'est de prouver sûrement la mort par leur effet négatif.

On sait, en effet, qu'il est quelquefois difficile d'établir les signes certains de la mort; si la décomposition cadavérique tarde à se faire, il peut rester un doute. Bien des moyens ont été proposés et sont employés pour assurer le diagnostic; les inhumations prématurées doivent être très rares. On ne saurait trop cependant multiplier les preuves qui peuvent rassurer les familles à cet égard.

Le docteur Laborde estime avec raison que les tractions rythmées étant un des moyens les plus puissants qui puisse être employé en cas de survie, moyen qui a fait ses preuves en opérant de véritables résurrections, devraient être employées toutes les fois qu'il y a doute. Il suffirait d'installer un appareil automatique qui opérerait les tractions pendant trois ou quatre heures ou même plus, si on le désire; le résultat négatif pourrait être considéré comme un signe de la mort réelle.

C'est une proposition qui mérite d'être prise en considération, car elle intéresse tout le monde.

* * *

Les obturateurs photographiques les plus employés sont placés sur l'objectif. Cette solution n'est pas la meilleure, car il s'écoule toujours un certain temps pour la période d'ouverture et pour celle de fermeture, temps pendant lequel l'objectif n'est ouvert qu'en partie; il n'y a qu'un moment très court pendant lequel il est complètement ouvert et donne son maximum de lumière. Il y a une autre solution, déjà employée depuis longtemps par plusieurs constructeurs, qui consiste à placer un rideau, monté comme un store de voiture, immédiatement contre la plaque. Une fente transversale pratiquée dans ce rideau se déplace avec lui et permet à la lumière d'agir successivement sur toutes les parties de la plaque. Dans ces conditions, l'objectif est complètement ouvert pendant tout le temps de la pose, et chaque point de la plaque reçoit le maximum de lumière. On a reproché à ce genre d'obturateur d'entraîner de la déformation dans l'image puisque, en somme, elle n'arrive pas d'un seul coup sur la plaque, mais s'y imprime par bandes successives, et qu'il s'écoule forcément un certain temps entre l'impression de la première et de la dernière. Cette critique est exacte, mais il ne faut pas en exagérer l'importance, car si la vitesse de déplacement de la fente est bien calculée par rapport à la vitesse de l'objet photographié, la déformation n'est pas appréciable en pratique. Ce genre d'obturateur permet donc d'obtenir des instantanéités très grandes, mais il est indispensable pour obtenir un rendement parfait que la fente touche presque la plaque. Si elle est placée même à un millimètre en avant, les pinceaux lumineux sont coupés dans une partie relativement large et la finesse de l'image en souffre.

Jusqu'à présent les constructeurs ne se sont pas assez attachés à ce détail qui a une grande importance; il n'est pas cependant impossible de satisfaire à cette condition essentielle. Un photographe amateur, qui est en même temps un peintre de talent, M. Guido Sigrist, a construit un appareil à magasin qui réalise les meilleures conditions de fonctionnement, puisque la fente passe à 1/10e de millimètre de la plaque. Il arrive à ce résultat en la pratiquant, non pas dans un rideau, mais dans le sommet d'une petite boîte prismatique F (fig. 2) ayant la largeur de la plaque et reposant par ses extrémités sur les bords du châssis métallique qui la porte et qui n'ont que 1/10e de millimètre d'épaisseur. La boîte prismatique F est réunie à l'avant de l'appareil par un soufflet S, ce qui permet son déplacement

dans toute la largeur de l'appareil. Pour armer l'obturateur on la remonte vers le haut à la main; c'est au moment où l'on manœuvre le magasin M pour changer la plaque que se fait automatiquement cette opération. Une cordelette C est entraînée dans ce mouvement; elle est fixée sur une poulie P solidaire d'un ressort contenu dans un barillet B. Lorsque la fente est en haut de la plaque, ce ressort est donc bandé, et quand on agit sur le bouton de déclenchement il se détend, entraînant rapidement la fente vers le bas.

On comprend que la vitesse de l'obturation dépend de deux causes : la tension du ressort et la largeur de la fente. On peut faire varier la première au moyen d'une manivelle extérieure M, et la seconde au moyen d'une vis V dont la tête vient se loger sous un trou T pratiqué dans la paroi. Ainsi compris, l'appareil de M. Sigrist donne des résultats surprenants et nous avons reproduit ici (fig. 3) une de ses épreuves les plus remarquables. C'est un cheval de course pris en plein travers et à faible distance, de façon que son image occupe la plus grande partie de la plaque; tous les amateurs photographes savent que ce sont là des conditions absolument inabordables pour des obturateurs montés sur l'objectif. On voit qu'ici tout est d'une netteté absolue, et sur la photographie on

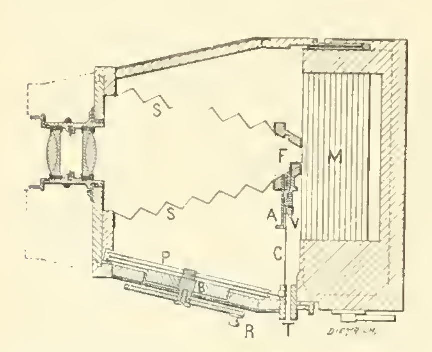


Fig. 2. — Appareil photographique de M. Guido Sigrist permettant les instantanés très rapides.

M, magasin des plaques; F, boîte prismatique au fond de laquelle est une fente qui laisse agir la lumière sur la plaque en se déplaçant du haut en bas; S, soufflet qui réunit cette boîte à l'objectif; V, vis de réglage pour faire varier la largeur de la fente; P, poulie d'enroulement de la cordelette C qui entraîne la boîte; B, barillet contenant un ressort dont la tension peut être variée en agissant sur une manivelle R.

distingue les plus petits détails que la gravure ne peut rendre. Le temps de pose, qui a été mesuré exactement par le chronographe enregistreur, est ici de 1/3 000e de seconde; on pourrait aller plus loin, mais c'est plutôt le contraire qui est utile. En effet, s'il est intéressant de pouvoir faire des photographies de sujets animés de grandes vitesses, il faut reconnaître que cela n'est pas généralement nécessaire et que, le plus souvent, ce qu'il faut



Fig. 3. — Cheval de course arrivant au poteau.

Cliché obtenu avec l'appareil Guido Sigrist en 1/3000e de seconde.

pouvoir faire c'est l'instantané à l'ombre de personnages ou animaux qui sont en marche. L'obturateur de plaque, lorsqu'on lui donne une vitesse modérée, se prête on ne peut mieux à ce genre de travail et nous avons obtenu d'excellentes épreuves en plein air, par des temps plutôt sombres; l'inventeur a même fait des instantanés dans un atelier. A notre avis, c'est plutôt dans cet ordre d'idées que l'amateur devra travailler avec ce genre d'appareil.

*
* *

Avant de quitter le domaine de la photographie, nous mettrons nos lecteurs en garde contre une découverte qu'ils pourraient faire, comme bien d'autres, un jour ou l'autre, et qui leur ferait peut-être entrevoir la gloire avec l'Institut au bout. De temps en temps, depuis que les rayons X ont fait leur apparition, nous recevons des lettres, accompagnées de preuves à l'appui, où l'on nous dit qu'en se plaçant dans certaines conditions on peut photographier à travers les corps opaques avec un appareil quelconque. La preuve est le plus souvent le portrait d'une personne (fig. 4) assise sur un banc ou une chaise et au travers du corps de laquelle on voit le dos et les pieds du siège et même aussi la boiserie ou les objets qui sont derrière; d'autres fois c'est un cheval qui passe sur une route, mais dont le corps est assez transparent pour ne pas masquer le paysage qui est derrière.

C'est toujours par hasard que ce premier résultat a été obtenu ; mais le hasard n'a-t-il pas mis souvent sur la trace d'importantes découvertes? Aussi on se propose de se mettre au travail, et on doit nous envoyer les résultats obtenus cette fois avec méthode ; mais nous ne voyons jamais rien venir. A vrai dire, nous n'en sommes pas autrement surpris, car, pour nous, il y a à ce phénomène une explication bien simple : on a fait deux épreuves

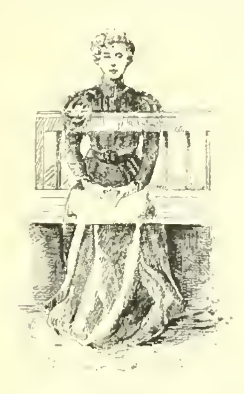


Fig. 4. — Fausse transparence ou pseudo-photographie au travers des corps opaques.

Le dossier du banc et le siège ainsi que les objets placés derrière sont visibles au travers du corps du sujet. Le phénomène provient généralement d'une double pose qui s'effectue à l'insu de l'opérateur, souvent par suite d'un petit trou existant dans le bouchon de l'objectif ou même dans la planchette qui le supporte.

sur la même plaque. Le malheur, c'est qu'on ne s'en doute pas, l'une des épreuves ayant été faite à l'insu de l'opérateur. Supposons que vous vous apprêtiez à faire un portrait dans un jardin : vous placez votre appareil, vous installez votre modèle sur un banc et vous mettez au point. Cela fait, vous glissez votre châssis sur la chambre et vous l'ouvrez. Le moment psychologique est arrivé, et vous allez prononcer le fatal « ne bougeons plus », quand vous vous apercevez que la pose du modèle est défectueuse ; vous lui faites quitter un moment sa place, qu'il reprend un instant après. C'est à ce moment que s'est opéré le mystère : votre plaque sensible a reçu l'impression du banc et du paysage qui est derrière, la lumière passant par un petit trou que vous ne soupçonnez pas, mais qui existe, soit dans le bouchon de l'objectif, soit dans l'obturateur, soit même dans la paroi de la chambre. Car un simple petit trou peut très bien suffire à donner une image sans le secours d'aucun objectif. Si les choses ne se passent pas tout à fait de cette façon, elles ne s'en éloignent probablement pas beaucoup ; mais on ne se souvient jamais bien exactement des conditions dans lesquelles on a opéré. Certains détails, auxquels on n'a attaché sur le moment aucune importance, ont échappé à l'attention, et on reste convaincu que, par exemple, le châssis n'a été ouvert qu'au dernier moment ; que le modèle n'a pas bougé de place, etc. Alors, s'il en est ainsi, recommencez le même cliché avec les mêmes appareils, mais cette fois en observant bien tous les détails de l'opération ; provoquez à dessein la double pose, en laissant le châssis ouvert et en déplaçant le modèle. Si vous trouvez vos deux images superposées, il ne vous restera qu'à chercher le petit trou qui, pour un instant, vous aura fait entrevoir la gloire des grandes découvertes.

* * *

Le port de Dunkerque prend tous les jours une plus grande importance, et de très grands entrepôts sont encore en construction en ce moment ; mais celui destiné aux sucres a déjà été mis en service l'an dernier. Il s'élève sur le môle n° 1, en un point qui permet une manutention rapide pour le déchargement des wagons et le chargement des navires. Ses fondations ont donné lieu à quelque difficulté, parce qu'elles se trouvent assises sur du sable fin, qui ne se rencontre qu'à une assez grande profondeur au-dessous des sables mouvants et du remblai. Il a fallu établir des piliers en béton allant jusqu'au terrain solide pour supporter les murs et les colonnes de l'édifice. Ces piliers sont coulés dans des puits de $1^{m},50$ de diamètre

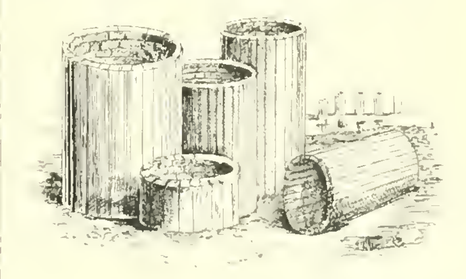


Fig. 5. — Blindage en bois et maçonnerie employé pour le fonçage des puits creusés dans le sable mouvant pour la fondation de l'entrepôt des sucres dans le port de Dunkerque.

et de 8 à 11 mètres de profondeur, qui, par suite de la nature du terrain dans les couches supérieures, ont nécessité un procédé de fonçage intéressant. On a construit pour chacun d'eux un grand cylindre en bois (fig. 5), formé de planches

clouées sur des cercles également en bois, espacés de 1 mètre environ l'un de l'autre. La hauteur de ces cylindres correspond à la profondeur du puits auquel il est destiné, et ses bords sont taillés en biseau à la partie inférieure. Le puits étant commencé jusqu'à un niveau un peu supérieur à celui de la marée haute, on y plaçait le cylindre verticalement et on faisait à l'intérieur un revêtement en briques; on déblayait ensuite sur le tranchant et, peu à peu, le cylindre formant blindage descendait sous son propre poids; l'eau, mélangée au sable, était enlevée par des pompes. Lorsque le poids du blindage n'était plus suffisant pour assurer sa descente, on le chargeait à sa partie supérieure avec des vieux rails de chemin de fer. On continuait à affouiller le terrain au-dessous du tranchant, en y faisant des injections d'eau, et les pompes remontaient les déblais, formés simplement d'eau et de sable mélangés. On arrivait ainsi au terrain solide, et on coulait alors le béton à l'intérieur du blindage. On arriva ainsi à former les colonnes sur lesquelles on construisit ensuite des arcs en maçonnerie qui supportent les murs de l'édifice.

* * *

La soudure des rails de tramway se généralise de plus en plus, surtout sur les lignes à traction électrique, où le rail sert de conducteur au courant. On avait craint d'abord que la dilatation ne fût un obstacle grave et n'occasionne des ruptures

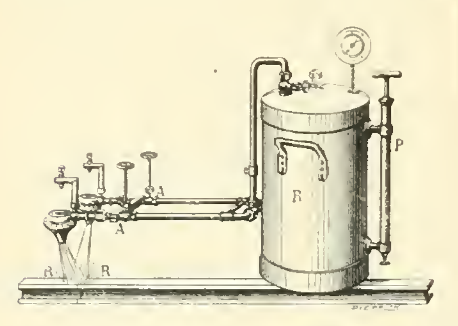


Fig. 6. — Chalumeau à kérosène employé pour chauffer rapidement l'extrémité des rails de tramway avant de les souder.

ou des déformations de la voie ; mais on est maintenant rassuré à cet égard, car en Amérique il y a déjà plusieurs centaines de kilomètres de voies soudées et la température a varié de 40 degrés, sans qu'il y ait eu d'inconvénient ; à peine quelques rares ruptures se sont produites, et encore étaient-elles toujours à des endroits où se trouvaient d'anciens trous de boulons maintenant inutilisés. On a employé divers procédés pour la soudure et notamment le courant électrique ; mais on semble préférer, comme plus simple, la méthode que nous avons déjà exposée ici et qui consiste à couler de la fonte sur le joint. On a seulement remarqué qu'il fallait, pour que la soudure se fît bien, que les extrémités à souder fussent préalablement fortement chauffées. A cet effet, on a imaginé un chalumeau portatif de grande puissance (fig. 6) qui développe 1 300 degrés. C'est un réservoir en tôle d'acier qui peut supporter 35 atmosphères ; on y verse du kérosène, dérivé de la houille analogue au pétrole et on donne la compression au moyen de la petite pompe à main fixée à l'appareil. Deux chalumeaux sont adaptés au réservoir avec articulations qui permettent de leur donner l'inclinaison voulue et de faire converger les flammes en un seul point.

Il suffit de quelques minutes pour porter les extrémités à souder à la température voulue.

* * *

L'éclairage électrique est encore à un prix trop elevé pour l'usage domestique dans la plupart des grandes villes ; à Paris notamment, il coûte environ deux fois plus cher que celui du gaz : c'est un éclairage de luxe. On peut faire valoir que la lampe électrique offre bien des avantages, elle ne vicie pas l'air, ne chauffe pas, s'allume et s'éteint facilement ; cela est vrai ; mais, peu à peu, les inventeurs se sont ingéniés à obtenir des qualités analogues par le bec de gaz : le manchon Auer consume peu et ne chauffe pas, et voici maintenant un appareil qui permet l'allumage ou l'extinction à distance, aussi facilement que s'il s'agit d'une lampe électrique ; une simple pression sur un même bouton suffit dans les deux cas. Pour cela, il faut une pile de six éléments, comme pour les sonneries d'appartement, et le petit appareil se vend sous le nom de « d'allumeur pôle » ; un seul fil va de la pile à l'appareil, en passant par le ou les boutons qu'on a disposés aux points d'où l'on veut agir.

Le mécanisme n'est pas très compliqué ; il fonctionne bien, nous le savons par expérience, car depuis six mois nous l'utilisons constamment. C'est un bec de gaz quelconque, papillon, Auer, ou autre (fig. 7), au-dessus duquel on a disposé en C B deux tiges métalliques entre lesquelles part une étincelle électrique assez chaude pour déterminer l'inflammation du gaz. Auparavant il faut ouvrir le robinet M ; c'est l'électro-aimant E qui s'en charge. Au moment où le courant le traverse, il attire

son armature T D qui supporte, au bout d'un levier H, une sorte d'ancre dont les crochets viennent, tantôt à droite, tantôt à gauche, agir sur les extrémités du robinet M. A une première pression sur le bouton correspond l'ouverture ; puis l'ancre s'incline de l'autre côté et, à une seconde pression sur le même bouton, il y a de nouveau attraction de l'armature et la fermeture s'opère. C'est le même petit électro-aimant E qui, faisant l'office de bobine

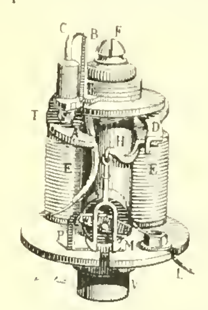


Fig. 7. — Appareil servant à allumer et à éteindre le gaz à distance au moyen d'un seul bouton.

E, électro-aimant qui, agissant sur l'armature T D, produit le mouvement de l'ancre suspendue en H qui ouvre ou ferme le robinet M ; V, raccord de l'appareil sur la conduite de gaz ; F, bec papillon ; C B, point d'interruption du courant ; A, point où l'armature rencontre la tige C qu'elle soulève pour produire le mouvement de trembleur qui détermine l'étincelle en C B.

d'induction, détermine la production de l'étincelle en C B. A cet effet, son armature T vient rencontrer au point A l'extrémité de la tige C qu'elle soulève légèrement lors de l'attraction, et, comme les choses sont disposées pour que le courant passe forcément entre C et B pour aller à l'électro-aimant, il se produit, comme dans une sonnerie électrique, une suite de contacts et d'interruptions qui produisent l'étincelle chaude nécessaire à l'allumage.

Il est certain que le gaz a maintenant entrepris la lutte pour la vie, mais cette lutte pourra durer longtemps, car tous les jours de nouvelles armes lui sont fournies pour résister à son envahissante ennemie l'électricité, qui, nous le souhaitons cependant, finira par triompher.

* * *

Les rayons X auraient trouvé, paraît-il, une application dans l'imprimerie en donnant la facilité de reproduire une épreuve à un très grand nombre d'exemplaires en un instant.

On pose l'épreuve sur un bloc de feuilles de papier photographique et on place le tout sous l'ampoule productrice des rayons X ; au bout de vingt secondes tout est impressionné, il n'y a plus qu'à développer, fixer et laver. M. Kolle, l'auteur du procédé, estime que dix hommes, travaillant huit heures par jour, peuvent produire 7 500 000 copies complètement terminées.

L'idée de cette application de la découverte de M. Rœntgen n'est pas nouvelle et déjà, en 1896 et en 1897, MM. E. Thomson, Lumière, G. Isambard avaient démontré la possibilité d'obtenir plusieurs copies d'un corps opaque simultanément sur un bloc formé de feuilles de papier sensible. Lorsqu'il s'agit d'impression, on comprend que le corps opaque doive être l'écriture même du manuscrit original ; il suffira donc d'employer une encre composée de façon à ne pas être perméable aux rayons X. La machine à écrire est employée à faire le type de la feuille à reproduire, on évite ainsi la composition typographique qui est toujours très longue. Il est clair qu'on peut de la même façon reproduire soit l'écriture manuscrite, soit les dessins, pourvu qu'on ait employé pour l'original une encre non traversée par les radiations Rœntgen.

Dans la pratique, le temps nous paraît encore éloigné où ce procédé remplacera l'invention de Gutenberg, car il nécessite forcément l'emploi d'un papier sensibilisé aux sels d'argent qui coûtera toujours plus cher que le papier ordinaire et qui ne pourrait pas être aussi varié comme grain, comme teinte et comme épaisseur ; car il faudra toujours tenir compte des bains de développement et de fixage.

Il y a des cas où l'on pourra user de ce procédé avec avantage, quand on aura monté des ateliers spéciaux, si toutefois on en monte. Pour tirer, par exemple, rapidement à un assez grand nombre d'exemplaires les pièces d'un procès qu'on ne voudrait pas laisser traîner dans une imprimerie. Mais, le plus souvent, un bon cliché photographique par les procédés ordinaires sera suffisant, le tirage des positifs de ce cliché se faisant très rapidement avec le papier au gélatino-bromure.

A propos de document secret et de photographie, voici un très bon moyen d'expédier un document secret avec de fortes garanties, pour que, s'il est arrêté en route, il reste inutilisable pour celui qui le saisit : c'est de le photographier sur papier et de ne pas le développer. Bien entouré de papier noir, on le met sous enveloppe ; si celle-ci est ouverte en route, la lumière se chargera de détruire le document ; l'initié seul auquel il est destiné saura qu'il doit ouvrir le pli dans l'obscurité complète et procéder à son développement.

G. Mareschal.

CHRONIQUE THÉATRALE

Les lettres sont en deuil : le Théâtre-Français n'est plus!

C'est le cœur navré de douleur que je commence cette chronique. Le grand malheur qui vient de nous frapper est un de ceux que rien au monde, ni dévouement, ni or, ni courage, ne saurait jamais plus réparer. Une autre salle s'élèvera sur les ruines fumantes; la vieille salle, aux murs tout imprégnés d'art et de noblesse artistique, est détruite. C'est quelque chose du passé qui disparait ; du passé plein de gloire. Cette vie si intense des choses est à jamais abolie, et l'esprit de la grande maison s'est évaporé avec le dernier flocon de fumée. La mort, lâche, cruelle, d'une férocité raffinée, a passé, brisant la fleur la plus fraiche éclose sur le vieil arbre centenaire; elle a choisi la plus jeune pour l'offrir en holocauste au fléau redoutable... Double motif de désolation, douleur intense que tous ont ressentie. La pauvre, jolie et charmante jeune fille a été la victime expiatoire immolée sur l'autel fumant...

Oui, la mort est lâche, et devant cette dévastation lamentable, on reste frappé de stupeur, et du fond des cœurs un sentiment unanime de révolte contre un injuste destin jaillit soudain avec intensité.

Pourquoi ?... Pourquoi cette chose innommable?... Pourquoi cette abominable catastrophe ?... Nous voulons, tant est innée au fond des âmes, même les plus obscures, cette idée lumineuse de justice : avoir à côté du mal une explication, une justification toute prête, qui serve en quelque sorte d'excuse et apaise notre indignation. Mais, dans le cas présent, rien, rien, rien!... Dans la noble demeure, il n'y avait que des bonnes volontés, et si quelquefois la critique avait le droit et le devoir de s'exercer, ce n'était que contre l'inanité ou la gaucherie d'un effort ; mais jamais on ne put incriminer une intention. Tous, du plus grand au plus petit, avaient l'intense amour de la maison ; tous, jusqu'au dernier figurant, jusqu'au plus humble employé, avaient l'orgueil naïf et saint du rôle qu'ils jouaient dans la vie artistique du pays... Le Théâtre-Français, c'était le choix de notre choix, la moelle de nos os, la fleur du génie de notre race. La musique, en France, est un luxe que nous aimons, que nous admirons ; mais l'art dramatique, c'est le sang même qui coule dans nos veines, c'est l'air que nous respirons, c'est l'émanation directe de notre cœur. Cela nous est indispensable, est une des conditions mêmes de notre existence... Et cela n'est plus!

Cela n'est plus et ne reviendra plus. Un chapitre de notre histoire nationale est achevé; la dernière page est rouge et grise : couleur de feu et de cendres.

Ceux qui ne vivaient pas de la vie intime de la maison ne peuvent que confusément se rendre compte de l'étendue du désastre... Ce ne sont pas seulement les collections brûlées, éparpillées au vent, souillées de boue et de suie; ce ne sont pas les toiles inappréciables lacérées, déflorées, crevées, les bustes émiettés, les tentures roussies ou déchirées que nous pleurons le plus... Hélas! ces richesses disparues, l'art sublime et immortel les pourra remplacer dans quelques siècles! Ce qu'on ne pourra jamais retrouver, c'est ce respect, cette solennité, cette gloire qui tombait du cintre et emplissait la salle, enveloppait la scène comme d'une atmosphère religieuse; c'est l'âme du temple, la présence du dieu invisible et puissant qui envoûtait public et acteurs, et donnait à tous, sans exception, cette foi, cette ardeur, cette ferveur même, qu'on n'éprouve que dans les demeures consacrées. A la porte, les railleries devenaient silencieuses, le scepticisme interrompait son œuvre malsaine, et la grâce descendait sur quiconque franchissait le seuil auguste...

Voilà ce qui ne se retrouvera plus jamais, jamais. Voilà le grand deuil des lettres... Des pierres s'accumuleront, des tentures draperont les nouvelles merveilles, mais ces pierres n'auront pas de vie, mais ces tentures seront inertes, ce seront des étrangères auxquelles il faudra des siècles pour s'acclimater et pour vivre de leur vie propre, des générations passeront inconscientes, ignorantes de cet état d'âme, le dieu restera muet pendant longtemps encore, et nous vivants, à cette heure nous ne l'entendrons plus.

Oh! je ne mets pas en doute l'émulation et le dévouement de tous. Mais ce qui n'est plus ne peut plus être... C'est le Temps seul qui peut cicatriser cette blessure...

Et comme il était unanime ce sentiment, comme il est éclos spontanément dans le cœur de cette foule stupéfiée, qui contemplait la catastrophe dans sa tragique horreur. Il y avait là des individualités de tous les mondes : artistes, bourgeois, ouvriers; tous, tous sans aucune exception étaient atterrés, anéantis. C'était quelque chose d'eux qui mourait là, quelque chose à quoi

ils ne se doutaient pas qu'ils fussent si attachés par tant de secrètes fibres... Cette maison, où beaucoup peut-être n'avaient jamais pénétré, c'était *leur* maison, c'était la maison de la France, une de celles dont on peut laisser les portes grandes ouvertes et sur le fronton de laquelle on peut écrire : *Propriété nationale mise sous la sauvegarde et confiée à l'amour des citoyens.*

L'Opéra a brûlé hier, le Louvre peut brûler demain, l'élite seule de la nation a ressenti et ressentirait le choc terrible. Mais la Comédie-Française détruite, le plus humble gavroche, l'artisan le plus ignorant, le flâneur même le plus indifférent a senti passer la mort et tous sont en deuil à cette heure...

Et puis, au-dessus de ce désastre épouvantable, il y a quelque chose de plus terrifiant pour le penseur : c'est la manifestation de cette *Ananké* farouche, de ce Destin aveugle et sourd qui frappe les plus belles choses et forge du passé... Que sommes-nous donc pour qu'une cause futile nous réduise à néant ? Que sont les œuvres, les efforts, la gloire, les batailles, les victoires, pour que tout ce labeur formidable, cette incessante collaboration des ans et des ans s'empanache d'une fumée rougeoyante et qu'il n'en reste plus que d'infâmes débris, une bouillie noire et puante et un vol de noirs papillons, flammèches éteintes, feuilles calcinées flottant au gré des vents!... Alors de l'amas des décombres tordus, des solives charbonneuses qui se dressent comme de macabres et hideux pantins, il semble que se dresse le grand spectre lugubre, le fantôme hideux du Doute, l'A quoi bon ? des lâchetés, ricanant en face de l'inanité de l'effort...!

Eh bien, non! non! non! L'effort est sacré! Haut les cœurs! Que les courages grandissent avec l'immensité de la tâche à accomplir... Donnons au monde l'exemple de notre indomptable vaillance... On n'a pas seulement sauvé du fléau des toiles et des parchemins, il faut qu'on lui arrache, fût-ce même en lambeaux, l'esprit même de la grande aïeule que nous chérissons d'un cœur filial. Voilà le dépôt sacré sur lequel nous devons veiller tous, auteurs, interprètes, public. Hâtons-nous de tout effacer! Hâtons-nous de réédifier ces murs augustes! Faisons une maison nouvelle dont toute l'ambition doit être de continuer les traditions qui firent la grandeur et la gloire de celle qui n'est plus. Hâtons-nous durant qu'il en est temps encore, hâtons-nous avant que ce parfum d'Art concentré depuis des siècles ne soit complètement évaporé...

Que chacun fasse son devoir, et bientôt, d'un cœur apaisé et d'une foi ardente, nous pourrons nous écrier : « La Comédie-Française n'est plus! Vive et revive la Comédie-Française! »



Cl. Reutlinger.

Mlle JANE HENRIOT

* * *

Mais comment parler aujourd'hui d'autre chose. Cette vision est une hantise dont mes yeux sont encore épouvantés... Qu'est ce que tout le reste à côté de cette hideur grandiose, et quels mots assembler pour conter le mois qui vient de s'écouler et qui s'achève, dans cette abominable apothéose ?...

Il le faut cependant, là aussi est le devoir, devoir pénible et cruel... Mettons, si cela est possible, un masque sur notre douleur et tâchons de sourire... du bout de la plume.

*
* *

DÉJAZET. — *Papa Beau-Père*, vaudeville de M. Georges Mischell.

Une farce tout simplement, mais joyeuse et bon enfant, ce qui est un mérite considérable en l'espèce.

La donnée en est fort amusante. Un brave bourgeois d'âge mûr, M. Farodel, dont la vie fut un exemple d'ordre et de tranquillité, s'est laissé prendre au gracieux sourire d'une femme qu'il trouve exquise, Mme de Sainte-Appolline, et devient son protecteur. Jusqu'à présent les amours du roquentin ont été toutes platoniques, la donzelle sachant toujours à point nommé esquiver l'heure du berger.

Est-il nécessaire d'expliquer par quelle série d'imbroglio toute la famille est amenée chez Mme de Sainte-Appolline et par quelle suite de quiproquos chaque femme s'imagine que son mari est l'amant de la demoiselle ? Non, n'est-ce pas. Ceci relève de l'esthétique toute spéciale du vaudeville et défie toute narration. Qu'il vous suffise de savoir que la dame en question est une fausse Mme de Sainte-Appolline, dont elle n'est que la femme de chambre, et que l'autre est malade dans ses terres, et qu'en son absence Mlle Nini s'est emparée de son nom, a revêtu ses toilettes et par des moyens empruntés à la vieille comédie classique soutire le plus d'argent possible à tous les niais qui papillonnent autour d'elle, sans leur rien accorder d'essentiel, car Nini, comme toutes les Lisette, Marton et Suzanne du répertoire, est fidèle à son fiancé, un valet de chambre nommé César, qui n'attend qu'une dot rondelette pour épouser la soubrette en très justes noces.

Ai-je dit que tout s'arrange au dénouement?... Non! Alors vous l'avez deviné sans peine!

Bonne petite troupe d'ensemble à Déjazet : au premier rang de laquelle il convient de citer MM. Paul Jorge, Legrenay, Vallières, Mme Bernier, Victorin Devolez, etc.

*
* *

NOUVEAUTÉS. — *Les Maris de Léontine*, comédie de M. Alfred Capus.

Ici nous nous trouvons en présence d'une œuvre véritable et *les Maris de Léontine*, qui continue l'immuable série à la blanche du théâtre des Nouveautés, confirme d'une manière éclatante ce que nous avons dit si souvent de M. Alfred Capus. C'est un auteur du plus grand avenir qui a un présent fructueux et dont le passé contenait toutes les promesses dont il s'est si bien acquitté.

M. Adolphe Dubois, petit employé de ministère, avait épousé une gentille petite femme, Léontine, et il aurait été très heureux si celle-ci ne l'avait pas trompé... mais, très gentiment, avec une admirable insouciance. Une première fois, il a pardonné, la seconde, il a divorcé.

Léontine n'a pas hésité à suivre sa vocation et la voilà lancée dans la cocoterie de haut plumage. Malgré cela, la bourse est souvent vide chez elle, et si le mari n'avait pas un porte-monnaie bien garni à la disposition de son ancienne femme, les affaires de celle-ci iraient souvent très mal... En dépit des billets de mille que Dubois se laisse soutirer au grand désespoir de sa cuisinière, la brave et dévouée Victorine, Léontine est saisie, mise sur le pavé et vient demander l'hospitalité à son ex-mari.

Dubois a beau résister, sa résistance ne tient pas devant une larme dans les beaux yeux de Léontine ; il accueille l'enfant prodigue.

En cinq minutes, la vie tranquille qu'il s'était arrangée est détruite.

Léontine met tout sens dessus dessous dans la maison. Des amies lui rendent visite, lui apportant des consolations et des espérances. Un certain baron de La Jambière est follement épris d'elle et veut faire sa connaissance. Vite qu'on l'amène. La Jambière arrive flanqué de son ami Anatole Grimard, qui produit sur Léontine une impression profonde... Le malheureux Dubois, ahuri de tout ce qui se passe, prend le parti de s'enfuir et de se réfugier en province, où un sien ami député lui a trouvé un emploi.

Léontine se fait épouser par La Jambière, qui la pince bientôt en flagrant délit avec Grimard. Le commissaire de police entre, écharpé aux trois couleurs... Stupeur ! ce commissaire, c'est Dubois, le premier mari de Léontine!...

Si le divorce est prononcé, Dubois va de nouveau avoir sa femme sur les bras ; il faut, à tout prix, éviter un pareil événement. Dubois catéchise donc La Jambière et l'amène à pardonner. Voilà donc Léontine entre ses deux maris. Dubois épouse la cousine de La Jambière et tout le monde est content.

Trois actes de rire inextinguible et, ce qui vaut mieux, de très excellent aloi, lestement enlevés par Germain, Torin et Mlle Cassive.

MAURICE LEFEVRE.

LA MUSIQUE

OPÉRA. — *Lancelot*, drame lyrique en quatre actes et six tableaux, de MM. L. Gallet et E. Blau, musique de Victorien Joncières.

Le plus grand reproche que l'on puisse faire à la nouvelle œuvre de M. V. Joncières, c'est, je ne dirai pas de manquer d'actualité, car l'art n'est pas du reportage, mais d'arriver trop tard à une époque où ceux qui trouveraient un sincère plaisir à entendre son œuvre n'osent pas manifester franchement leur opinion de peur d'être ridiculisés par cette féroce minorité d'aristarques et de dilettantes dont le soi-disant bon goût est impeccable et qui, hors du wagnérisme et ses dérivés, ne voient point de salut.

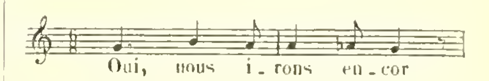
Dire qu'en 1876, lors des représentations de *Dimitri*, M. V. Joncières était accusé, par la critique de cette époque qui lui en faisait un grave reproche, de subir les influences des théories et des exemples du maître de Bayreuth!

La vérité vraie, c'est que M. V. Joncières écrit avec son tempérament artistique et que s'il y a une malchance acharnée après son œuvre musicale, c'est qu'il n'a jamais trouvé ou su choisir ses livrets qui tous succombent sous l'abondance des situations précipitées et touffues. *Sardanapale* (1867), *Le Dernier jour de Pompéi* (1869), *La Reine Berthe* (1876), *Le Chevalier Jean* (1885), en sont des preuves, et pourtant que de nombreuses, belles et jolies pages en ces œuvres. Des jolies pages? mais *Lancelot* en fourmille, et je citerai, musicalement, les principales, selon mon habitude, en narrant brièvement le sujet.

Au premier acte, premier tableau, nous sommes à Kerléon, à la cour du roi Arthus (M. Renaud) qui, inquiet de la tristesse de la reine Guinèvre (Mlle Delna), lui demande tendrement :



Guinèvre ne répond et reste plongée en ses rêveries. Elle aime Lancelot (M. Vaguet) et elle en est aimée. Ce même jour, Lancelot, arbitre suprême, doit désigner de Markoël (M. Bartet) ou du comte de Dinan (M. Fournets) celui des deux qui sera reconnu digne d'être élu chevalier pair. Markoël menace Lancelot de dévoiler au roi, s'il n'est élu, le secret qu'il a surpris. Indigné d'un tel marché, Lancelot ne lui fait que cette fière réponse : « Justice et vérité sont ma loi souveraine! » et il proclame Alain comte de Dinan, chevalier pair. Au deuxième tableau, Lancelot est venu pour prévenir Guinèvre du danger qu'ils courent. La reine ne voit dans cet avertissement qu'un subterfuge pour l'abandonner. Lancelot proteste de sa foi et toute à son bonheur elle lui dit, espérant le prochain rendez-vous en la forêt de Brocéliandre :



Tout à leur ivresse éperdue, ils ne voient pas, lorsqu'ils se séparent, le roi qui, guidé par Markoël, les épie.

Quittant la fenêtre d'où elle voyait encore Lancelot s'éloigner, elle se trouve face à face avec le roi qui, terrible, lui dit :

Vous dites au revoir à votre amant, Madame,
Vous vous trompez, il faut lui dire adieu!

Au deuxième acte, Lancelot, qui fut laissé pour mort par Markoël, est, au château du comte de Dinan, en pleine convalescence, grâce aux bons soins tendres et dévoués d'Elaine (Mme Bosman), la gracieuse fille du comte. Malgré la joie qu'elle éprouve en voyant revenir les forces du chevalier, dont elle ignore le nom, Elaine ne peut s'empêcher de redouter l'heure prochaine de la séparation.



Lancelot dissipe son chagrin en lui faisant un brin de cour d'autant plus sincère qu'il se voit oublié, abandonné de tous, même de la reine, dont il ignore le sort.

Des chevaliers qui, en passant, ont demandé l'hospitalité au comte, l'édifient, par leurs propos, sur ce qui s'est passé. On le croit mort. Les pires injures sont accolées à son nom naguère sans tache, et la reine, prisonnière en un cloître, se désespère.

Il jure de se venger, de délivrer la reine et quitte le château après avoir fait à Elaine un touchant adieu.



Désespérée, la jeune fille ne veut désormais franchir que le seuil du couvent.

Au troisième acte, nous sommes en pleine féerie.

Lancelot, épuisé de fatigue et de chagrin, s'endort au bord du lac. Il rêve et songe à sa jeunesse enchantée, alors qu'adolescent il était initié par les fées, ses protectrices, en toutes les sciences viriles et courtoises.

Délicieux depuis la première jusqu'à la dernière mesure, ce ballet-pantomime a été admirablement interprété par tous les sujets de la danse, au milieu desquels Mlle Rolin (Lancelot adolescent) prodiguait les grâces de sa personne et de son beau talent enjoué et spirituel, à la silhouette exquise que devait avoir un prince de féerie.

Les feux follets, jolies pages descriptives aux harmonies romantiques,

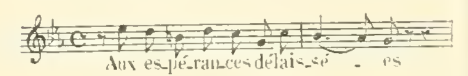


et la valse des esprits, grand ensemble

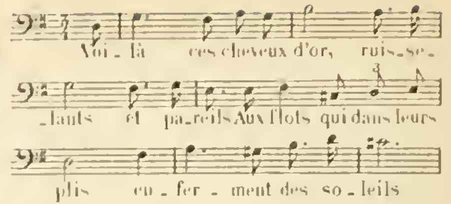


chorégraphique, sont, de ce ballet, les deux pages capitales et applaudies.

Au quatrième acte, Guinèvre et Elaine se sont rencontrées dans le même couvent. En un duo d'une facture très mélancolique, elles se confient leurs amours sans se nommer le chevalier qu'elles aiment.



Le roi vient et, d'un suprême pardon, il châtie moralement la reine parjure, qu'il aime encore, toujours et malgré tout. Et tandis qu'elle se traîne à ses genoux, implorant sa clémence, il soupire de désespoir :



Seule, l'expiation en cette vie rachètera la faute. Et c'est dans l'au delà futur que, réunis, l'époux aura le droit de sourire encore à l'épouse pardonnée.

Après cette pathétique scène, le roi Arthur ayant à peine tourné les talons, ne voilà-t-il pas que Lancelot entre par une autre porte et que Guinèvre se jette dans ses bras!...

Cette effusion a déridé la salle, et rien, jusqu'à la fin de l'ouvrage, n'a pu dissiper la gaieté du public, même la mort de cette pauvre Elaine, qui reconnait en Lancelot celui qu'elle avait soigné, guéri, aimé!...

Comme on le voit, la fin de l'ouvrage est gâchée par un livret manquant de la logique la plus élementaire, elle indique l'embarras qu'ont eu les librettistes à sortir de cette situation un peu compliquée.

Dans le rôle de Guinèvre, Mlle Delna, dont la voix est toujours merveilleusement belle, a souligné fâcheusement ses deux ordinaires défauts, a prononciation fâcheuse et son unique et éternel geste. Elle quitte l'Opéra pour l'Opéra-Comique. Puisse-t-elle y retrouver ses succès d'antan. Dans Elaine comme dans tous les rôles qu'elle aborde, Mme Bosman est toujours l'impeccable artiste dont le pur talent ne connait ni défaillance ni inégalités. Il n'est pas possible d'être plus touchante et plus gracieuse qu'elle le fut dans ce rôle d'ingénue lyrique.

* * *

Théatre de la Renaissance (Théâtre-Lyrique). — *Martin et Martine*, conte flamand en trois actes de M. Paul Milliet, musique de M. E. Trépard.

A la porte du manoir de Cambrinus (1er acte), Martin, exténué de fatigue, frappe un soir et demande l'hospitalité à Martine. Les deux adolescents se plaisent, s'aiment et veulent s'unir; mais il faut compter avec Cambrinus, qui veut un gendre digne de lui.

Martin se soumet, au deuxième acte, aux rudes épreuves que lui a imposées son futur beau-père; mais comme elles sont au-dessus de ses forces, il les élude grâce à la protection que lui a accordée la mar-



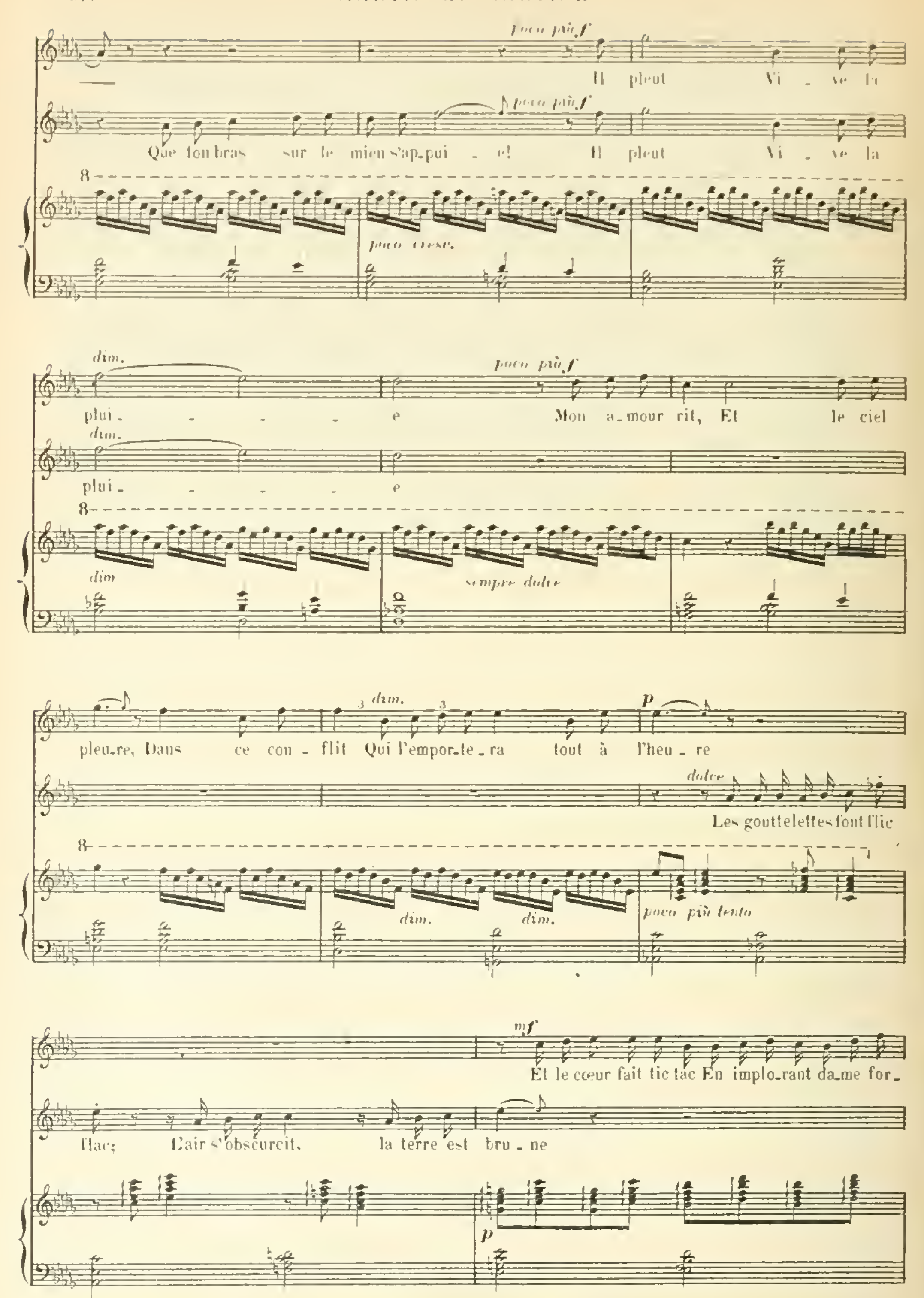
Cl. Mairet.

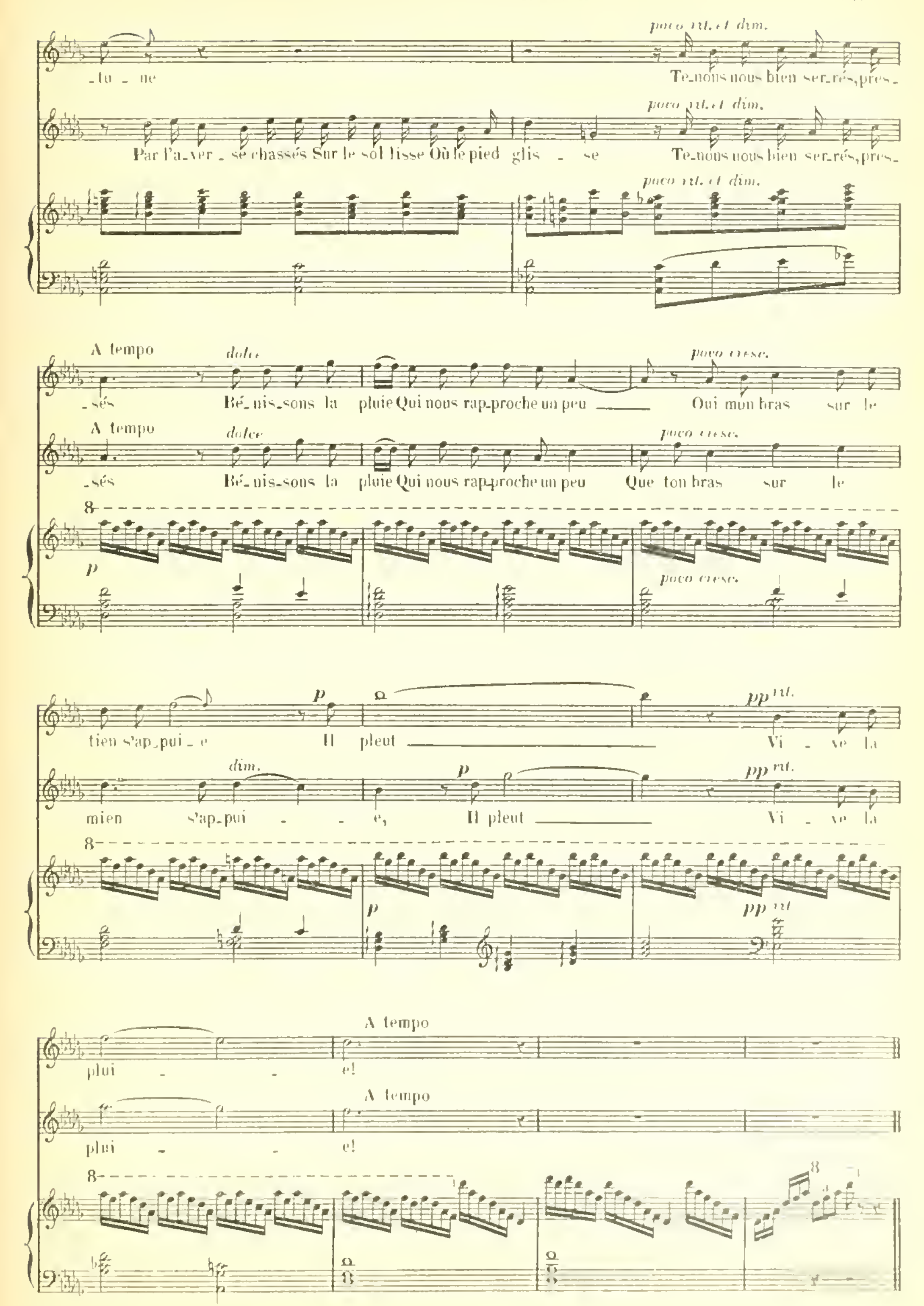
Martine — Mme Marie Thiery — Cambrinus — M. Ballard. — La mère — Mme L. Richard. — Martin — M. Dantu.

Martin et Martine. — Premier acte.

raine de Martine, la fée des Houblons. Cambrinus ne se laisse pas prendre à ces supercheries et, pour dérober les deux enfants à son courroux, la fée protège leur fuite. Au troisième acte, à l'occasion de la fête du Houblon, Cambrinus accorde une amnistie à tous ceux de ses sujets qui l'ont offensé. La nuit tombe, il pleut, et, dans l'obscurité des rues sombres et désertes, Martin et Martine reviennent confiants en chantant l'exquis petit duetto que nous publions ici :

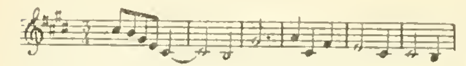



poco più f
Il pleut Vi - ve la
poco più f
Que ton bras sur le mien s'ap_pui - e! Il pleut Vi - ve la
poco cresc.
dim.
plui - - - - e
poco più f
Mon a_mour rit, Et le ciel
dim.
plui - - - - e
dim
sempre dolce
pleu_re, Dans ce con - flit Qui l'empor_te_ra tout à l'heu - re
dim.
p
dolce
Les gouttelettes font flic
dim.
dim.
poco più lento
mf
Et le cœur fait tic tac En implo_rant da_me for_
flac; L'air s'obscurcit, la terre est bru - ne
p


poco rit. et dim.
-tu - ne
Te-nons nous bien ser-rés, pres-
Par l'a-ver - se chassés Sur le sol lisse Où le pied glis - se
A tempo
dolce
-sés
Bé-nis-sons la pluie Qui nous rap-proche un peu
poco cresc.
Oui mon bras sur le
Que ton bras sur le
p
tien s'ap-pui - e
Il pleut
pp rit.
Vi - ve la
dim.
mien s'ap-pui - e,
Il pleut
plui - e!

Cambrinus surprend les amoureux et les sépare : il envoie sa fille rejoindre sa mère en larmes, et condamne Martin à carillonner les heures, nuit et jour, enchaîné au beffroi de Cambrai. Martine quitte furtivement le palais de son père et va rejoindre, tout en haut du beffroi, son fiancé afin de partager le fardeau des chaînes qui le retiennent captif. L'aube luit. A la vue de ces enfants persécutés, les Camberlots se révoltent contre Cambrinus. La fée vient à propos : d'un signe elle délivre Martin et Martine et les remplace par deux statues de bronze automatiques toutes semblables à ses deux petits protégés qui reçoivent la bénédiction que Cambrinus, malgré sa mauvaise volonté, finit par leur accorder.

Dans ce gentil conte de fées tout est gracieux, agréable et d'un art d'une subtilité quelque peu enfantine, avec pourtant une note émue comme dans ce joli motif de l'hymne de l'amour fort bien interprété et exécuté par le corniste,



Les artistes ont saisi la note exacte de cette miniature musicale. Dans le rôle de Cambrinus M. Ballard est bourru à souhait. Le très élégant Martin, M. Dantu, ténorise fort agréablement et avec adresse ses couplets.



Et M[me] Marie Thiery, d'un jeu très naturel, évoque Martine, la naïve fillette de conte de fées, qu'elle personnifie si gracieusement et à laquelle elle prête toutes les sonorités cristallines de sa menue, mais bien jolie petite voix.

***

Bouffes-Parisiens. — *La Belle au bois dormant*, opéra-comique en trois actes et huit tableaux, de M. Vanloo et Duval, musique de Charles Lecoq.

Encore un conte de fées ! bien joli, bien gracieux, connu, aimé de tous, il séduit au foyer de la famille alors que l'aïeul en narre les fabuleuses péripéties à ses petits-enfants ébahis ; mais il manque absolument d'intérêt pour le public ultra-parisien, client habituel des petits théâtres où l'on se réjouit bien plus des aventures de *la Dame de chez Maxim* et de *Véronique* que de celles de la jolie petite princesse qui dormit cent ans et qui, à son réveil, malgré la musique de Lecocq, parut bien vieille, bien ridée, plus vieille et plus ridée que l'aïeul qui, le soir, à la veillée, conte à ses petits-enfants les éternelles luttes entre les bonnes fées et les mauvais génies.

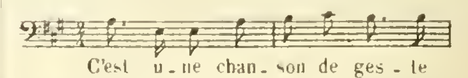
Et pourtant que d'agréables pages musicales, depuis l'ouverture où se trouve cette jolie phrase de violon solo



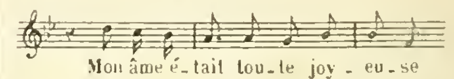
si bien exécutée et accompagnée par l'orchestre de M. Thibaud, jusqu'à la rêverie que M[me] L. Laporte (Rosalinde) a détaillée en grande artiste avec le sentiment de la nuance musicale et son incontestable talent de diseuse.



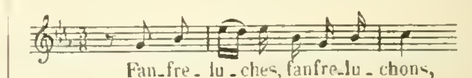
La bonne volonté de M. Périer (Olivier) qui fit chaque soir bisser ces couplets :



l'exquise grâce féminine de M[lle] de Hally (Loyse) qui soupira gentiment cette naïve romance où, elle aussi, elle implore sa marraine, la légendaire bonne fée :



la virtuosité de M[me] Tariol-Baugé qui, en ces pimpants couplets au rythme vif :



ou dans cette agréable et ironique gavotte :



fut toujours l'artiste un peu froide, mais au talent impeccable de chanteuse légère, que l'on se plaît à lui reconnaître ; de très suggestifs changements de toilette en scène : rien ne put assurer un succès durable à cette Belle au bois dormant qui, semblant redouter la centième représentation de ses aventures comme un nouveau bail de léthargie, quitta beaucoup plus vite que l'on ne l'aurait voulu l'affiche des Bouffes-Parisiens.

Guillaume Danvers.

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Nous avons eu un hiver intéressant.

Froidure, et la pluie, ennuyeuse comme la pluie : qu'importait ? Nous ne vivions, le matin, à l'heure du café au lait, le soir, à l'heure où la rue appartient aux aboyeurs de journaux, que dans l'attente impatiente du journal. Et Ladysmith ? Et Cronje ? Et Spion Kopje ? Et la Tugela ? On dévorait les longues colonnes, comme du pain. La lecture finie, refinie, du salon à l'échoppe c'étaient des discussions sur la stratégie, ou, parfois, sur la tactique des combattants ; on refaisait les plans des généraux, on expliquait les ruses de Joubert, on se riait de Methuen ; les femmes criaient aux Boers : Bravo ! les hommes mangeaient de l'Anglais, ce qui vaut mieux, dans notre pays, que manger du Français... et la soirée s'achevait, trop courte, sans qu'on ait eu le temps, ou l'idée, de parler de l'Exposition de demain, de l'affaire d'hier, de la froidure ou de la pluie.

C'est que le spectacle valait qu'on se passionnât. Notre société marchande et « éminemment pacifique », ainsi que disent nos ministres, ne savait guère plus comment on meurt. La paix n'a pas besoin d'héroïsme et s'en moque. Les belles batailles transvaaliennes, l'héroïque défense de Cronje à Paardeberg, ces canonnades, ces tueries, d'abord nous surprirent : « Quelle idée ! » Puis, elles nous ravirent. Car trente ans de paix n'ont pu tuer dans nos cœurs le souvenir des grands ancêtres. Nous aussi, nous avons eu de belles batailles, et des épées flamboyantes dans les midis de victoire, et d'orgueilleuses défenses ! Nous aussi, et nous le savons bien ! nous avons été héroïques ! Et c'est pourquoi, chez nous, et dans les salons les descendants des officiers de l'ancien régime, et dans les échoppes les descendants des soldats de la Révolution, tous ont regardé vers les *kopjes* africains, et tous ont compris.

Oui, ce fut une belle guerre.

Le 1er janvier, French, qui devait, six semaines plus tard, délivrer avec Roberts Kimberley, attaque Colesberg. Un soldat boer, correspondant du journal de Johannesburg, les *Standard and Digger's news*, décrit ce qu'il voit. Ce jour de l'an, il ne fit guère bombance, n'ayant pour lui que du biscuit et de la viande séchée au soleil : « mais on se battit beaucoup, ce qui fut une distraction ». On vint l'appeler, pour porter secours au commandant du Toit. Il y courut, bien qu'il eût à traverser une petite plaine qui se rétrécissait en forme de V, et à travers laquelle les balles anglaises faisaient rage désagréablement. Des chevaux sans cavaliers galopaient. L'un d'eux, avec sa selle neuve, son harnais fin, l'épée et le fusil de luxe qui y étaient attachés, devait avoir appartenu à un officier ; et la bête était magnifique. Un Boer en eut envie. Il avait pour nom Brazell, mais on l'appelait Cœur de Lion... « *Il fit une sortie à lui tout seul.* Sous les balles des lee-metfords et des maxims, il ramena la bête. »

Les jours suivants, combat. Rampant sur le ventre, vêtus d'uniformes khaki, les pieds dans de silencieuses chaussures caoutchoutées, les soldats du régiment de Suffolk atteignent le sommet plat d'un kopje ; ils élèvent de petites pyramides de pierre, à la mode boer, et ouvrent le feu. La petite troupe attaquée — cent hommes de Johannesburg — résiste, ne faisant feu qu'à coup sûr, ne jetant le coup de fusil que sur un but visé, pendant *trois heures et demie*. « On se tirait dessus à bout portant, c'était un duel. » Le chef boer, d'origine française, le lieutenant Maré veut tuer le chef anglais, le colonel Watson ; et Watson a juré qu'il tuerait Maré. Maré couchait en joue Watson, quand celui-ci l'abat raide mort d'une balle de revolver ; mais, au même moment, l'Anglais sautait en l'air et retombait, « ayant une balle dans la joue gauche et une balle dans la joue droite ». Les Anglais survivants se rendirent... Vous souvient-il des corps à corps des Troyens et des Grecs, dans Homère ?

Certes, il faut louer notre soldat écrivain d'être resté jovial en pareil endroit et à cette heure. Mais le grand air, le bruit de la fusillade, l'odeur de la poudre sur un champ de bataille aident, si je puis dire, l'homme à se hausser au-dessus de sa nature. Le courage a coûté plus cher aux gens de Ladysmith.

Lorsque, après quatre mois de siège et cent dix-neuf jours de bombardement, ils virent entrer, le 28 février, vers six heures du soir, lord Dundonald qu'accompagnaient trois escadrons, ils n'avaient plus pour se nourrir qu'une demi livre de farine par jour et un peu de viande de cheval ; ils comptaient huit cents malades de la fièvre typhoïde. Au commencement du siège, Ladysmith était occupée par 12000 combattants, 2000 civils, 4000 indigènes ; sur le total de 18000 hommes, 8000 ont passé par l'hôpital. Dès le 15 janvier, les médicaments furent épuisés : *tout malade était*

perdu. Et de la garnison, voici les pertes : 24 officiers et 235 soldats tués, 6 officiers et 340 soldats morts de maladies, 70 officiers et 520 soldats blessés : soit, sur 12000 hommes, 1195 morts ou blessés. Et de ceux qui survivaient, bien peu étaient valides : « Quant aux réservistes et aux miliciens qui arrivent d'Angleterre, dit un télégramme, ils sont en grand nombre incapables de marcher. »

Mais, de tous les fléaux d'un siège, la famine, la maladie et les boulets de l'assiégeant ne sont pas les plus redoutables. L'ennui, le terrible ennui des jours toujours pareils, toujours pareillement durs, est de l'ennemi l'auxiliaire le plus utile. C'est lui qui ouvre à la lâcheté les cœurs les mieux clos. Dans la chaleur molle d'un été du Natal — car c'était l'été, là-bas — il faut, pour se tenir debout, une tâche imposée. Les alertes sont devenues rares. Depuis le combat du 8 janvier, on n'entend presque plus jamais les grosses voix enrouées crier sous les fenêtres : « Tout l'escadron à cheval ! » Car chevaux et mulets sont mangés : de 11000, il n'en reste plus que 1100. Et presque plus jamais, non plus, ne s'entend le rauque aboiement des canons de marine : il ne reste plus que 40 obus par pièce. Que faire durant des semaines interminables? Écouter le *bzzz*... boum!... des obus qui arrivent ; s'amuser à reconnaître au son les pièces boers : « Billy Bouffi » hurlant et tapageur, « Suzon silence » avec son froufrou cinglant ; et contempler sans fin la haute forteresse rocheuse de Lombard's Kop, qui baigne dans le brouillard chaud du matin.

Puis Buller approche. Une fois à Colenso, une autre à Spion Kopje, une autre encore à Vaals Krantz, il tente le passage des meurtrières tranchées des Boers. On le sait ; mais on est trop faible pour aider, même par une diversion, le libérateur qui s'avance. Et cette canonnade qui s'approche, qui s'approche, qui s'arrête et qui recule, ah! avec quelle angoisse, avec quels interminables arrêts de cœur ces milliers de soldats affamés, cette poignée de civils malades l'écoute, l'implore de s'approcher encore, et la maudit de reculer! Que de drames ne devinez-vous point, dans cette petite phrase de télégramme : « La tension pendant les derniers jours du siège, où la garnison n'avait d'autre chose à faire que d'écouter le bruit des canons de Buller, a été grande. Tout ceci est heureusement terminé. » Les Anglais ont une façon à eux de dire les choses. Mais l'enthousiasme inouï qui éclata à l'entrée de Buller, les acclamations frénétiques des hommes, les pleurs des femmes, les danses des Cafres, la voiture de White traînée à bras jusqu'au quartier général, trahissent l'acuité des souffrances de quatre mois.

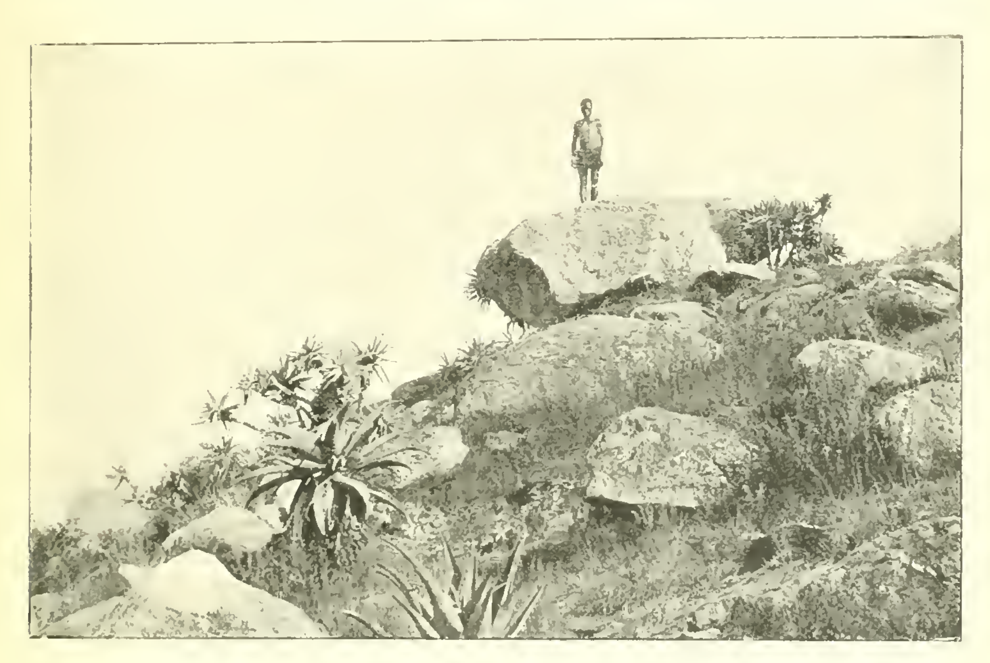
Encore ceux-ci ont-ils eu leur récompense. Cronje, le Boer, héroïque non moins que White l'Anglais (car dans l'héroïsme, qui est l'oubli absolu de soi-même, il n'est point de degrés), Cronje n'a pas eu sa récompense.

Vers sept heures du matin, le 27, les sentinelles du camp anglais de Paardeberg signalèrent un petit groupe de cavaliers qui traversaient la plaine. Lord Roberts fut immédiatement prévenu. Devant la voiture qui lui sert, dans cette rude campagne, de quartier général, il fit ranger un détachement de highlanders enjuponnés. Les cavaliers s'approchaient. On distingua le général Pretyman : il avait été envoyé, dès la nouvelle de la capitulation, vers Cronje. A sa droite, s'avançait à cheval un vieillard, au visage noirci par le hâle, aux cheveux bouclés, semés de fils blancs. Il portait un chapeau de feutre à larges bords, un court pardessus d'étoffe grossière, un pantalon de serge, des souliers de cuir jaune. Son visage était impassible. Lord Roberts, entouré de son état-major, attendait, debout. Le général Pretyman se dirigea vers lui, lui présenta son compagnon : « Le commandant Cronje, monsieur. » Cronje fit le salut militaire. Lord Roberts rendit le salut, attendit que les cavaliers eussent mis pied à terre, puis, s'avançant, serra la main au vieux commandant boer :

— Monsieur, lui dit-il, vous avez fait une vaillante défense.

Voici ce que l'homme qui se rendait avait accompli. Il avait d'abord brisé, par trois batailles, l'élan de la colonne Methuen, accourant au secours de Kimberley ; à Belmont, le 23 novembre ; à Grass-Pan, le 25, à la Modder-River, le 28, s'il avait reculé, ce n'était qu'après avoir tué, blessé ou pris à l'ennemi 806 hommes, et que pour s'établir dans des positions de plus en plus fortes. Il avait ensuite, le 11 décembre, par la victoire de Maggersfontein, où il tua, blessa, prit 60 officiers et 767 soldats, rendu Methuen incapable, pour deux mois, de tout mouvement. Le 10 février, Roberts, Kitchener et French arrivaient. Cronje ne disposait que d'une dizaine de mille hommes, tout au plus ; il avait contre lui plus de 40000 hommes. La prudence de Roberts, les calculs de Kitchener, la fougue audacieuse de French ajoutèrent encore à cette énorme supériorité de forces. Cronje fut tourné. Il ne fut pas battu. Il sauva ses canons. Puis il commença la retraite. Par trois routes différentes, Kitchener avec la division Kelly-Kenny, Mac-Donald avec les highlanders, French avec la cavalerie,

s'élancent à sa poursuite. Le 18 février, Cronje est rejoint. Sur les rives de la Modder, en rase campagne, il est cerné par 40 000 hommes. Il lutte, mettant hors de combat, le premier jour, 50 officiers anglais. Mais l'artillerie de Roberts tout entière le bombarde ; les tranchées ennemies sont poussées chaque nuit plus près ; chevaux et mules tués infectent le camp ; Cronje, dans des trous creusés en toute hâte, lutte toujours. Il lutte dix journées, du 18 au 27. Puis, après des incidents mal



DANS L'AFRIQUE DU SUD — UN PAYSAGE

éclaircis, et où la trahison est soupçonnée d'avoir joué son rôle, il se rend.

Une armée boer prisonnière ! Mais combien sont-ils, ces « paysans » qui ont résisté dix jours à 40 000 Anglais, à 50 pièces de canon ? Sont-ils 40 000 ? 20 000 ? Ils sont *trois mille* et ils avaient *trois ou quatre canons !*

Cette défense insensée a arraché au vainqueur un cri d'admiration, et ce cri s'est répercuté dans le monde entier. Quels efforts ne devront pas faire les Anglais, et un Kitchener, un Roberts lui-même, pour triompher définitivement de tels ennemis !

Avec la capitulation de Cronje et la délivrance de Ladysmith, s'est clos le premier chapitre de la guerre sud-africaine. Nous ne reviendrons pas sur les pages de ce chapitre : nos lecteurs, dans leurs journaux, les ont lues. Ils ont vu comment ces grandes opérations stratégiques, le siège de Kimberley et le siège de Ladysmith, avaient si bien réussi, grâce à la valeur des Boers et aussi à l'adresse de leurs chefs à profiter merveilleusement des conditions locales, que le plan des généraux anglais en avait été radicalement modifié, la marche sur l'Orange abandonnée, la guerre réduite à la délivrance de ces deux places. Ils ont compté les succès des armes républicaines, et sur Yule, et sur White, et sur Methuen, et sur Gatacre, et sur Buller. Ils ont additionné les pertes anglaises : 2 300, premiers combats du Natal ; 1 200, siège de Ladysmith ; 7 000 à 8 000, dans les quatre opérations de Buller devant Ladysmith ; 1 700, dans les quatre batailles de Methuen ; 1 300, durant la marche de Roberts (seulement du 14 au 19 février ; 1 500 à 2 000, opérations dans le nord de la colonie du Cap : le total, avec les pertes subies par les garnisons de Mafeking et de Kimberley, ne doit pas être inférieur, croyons-nous, à *vingt mille hommes*...

Et nos lecteurs, sans doute, commençaient à croire à l'étoile du Transvaal, à l'issue prochaine de la guerre, à la reconnaissance définitive de l'indépendance des deux courageuses républiques sœurs, lorsqu'ils ont appris coup sur coup la défaite des Boers sur la Modder et leur recul dans

le Natal. Fallait-il donc penser que, ainsi qu'un simple dieu homérique, le Dieu des Victoires avait en un jour changé de camp? Était-ce la fin? Nous avons montré que cette guerre était belle; montrons qu'elle n'est pas finie.

Les succès des Anglais, après les premiers échecs, étaient inévitables.

L'Angleterre, à force de chercher partout des soldats et de jeter dans l'Afrique australe division sur division, a fini par y réunir une armée qui compte peut-être autant de combattants que comptent d'habitants — hommes, femmes et enfants — le Transvaal et l'Orange. Ces deux pays sont peuplés de 160 000 à 180 000 habitants. Or M. Windham, sous-secrétaire d'État de la guerre, annonçait à la Chambre des Communes, le 8 février dernier, que les forces anglaises dans l'Afrique du Sud s'élevaient à 179 000 hommes. Ce chiffre, il le décomposait ainsi : armée régulière, 128 000; marine royale, 1 000; milice, 9 000; yeomanry, 5 000; volontaires, 10 000; troupes coloniales du Sud Afrique, 2 000; troupes des autres colonies, 6 000. M. Windham, de plus, calculait que les augmentations d'effectif, décidées pour la milice et la yeomanry, porteraient le chiffre total à 194 000 hommes. — A la tête de cette nombreuse armée, l'Angleterre a placé les deux généraux dans lesquels elle a le plus de confiance : lord Kitchener de Khartoum, dont nous contions ici même, en octobre 1898, la belle expédition dans le Soudan égyptien, et lord Roberts de Kandahar, qui servit en Crimée, dans l'Inde revoltée, en Abyssinie, qui délivra, en 1880, le général Burrows, enfermé dans Kandahar par le prétendant afghan Ayoub-Khan, et qui est aujourd'hui, à soixante-sept ans, le plus populaire des chefs anglais. Et l'Angleterre, non plus que ses généraux renommés, non plus que ses hommes, ne ménagea son argent. Savez-vous combien de millions ont été, jusqu'ici, engloutis dans cette guerre? *Quinze cents.* C'est le prix que coûta, en tout, au Trésor britannique, la guerre de Crimée. Pour payer cette petite note, et les notes qui suivront, le chancelier de l'Échiquier, sir Michaël Hicks-Beach, a frappé à toutes les portes : emprunt, dix fois couvert; augmentation de l'impôt sur le revenu; augmentation des taxes sur les boissons nationales, whisky, bière, thé, et sur le tabac. M. Chamberlain, le 2 février dernier, disait vrai : « Il existe dans la nation anglaise un désir irrésistible que toutes les forces soient employées pour arriver à une heureuse conclusion. »



DANS L'AFRIQUE DU SUD — CONSTRUCTION D'UNE HUTTE

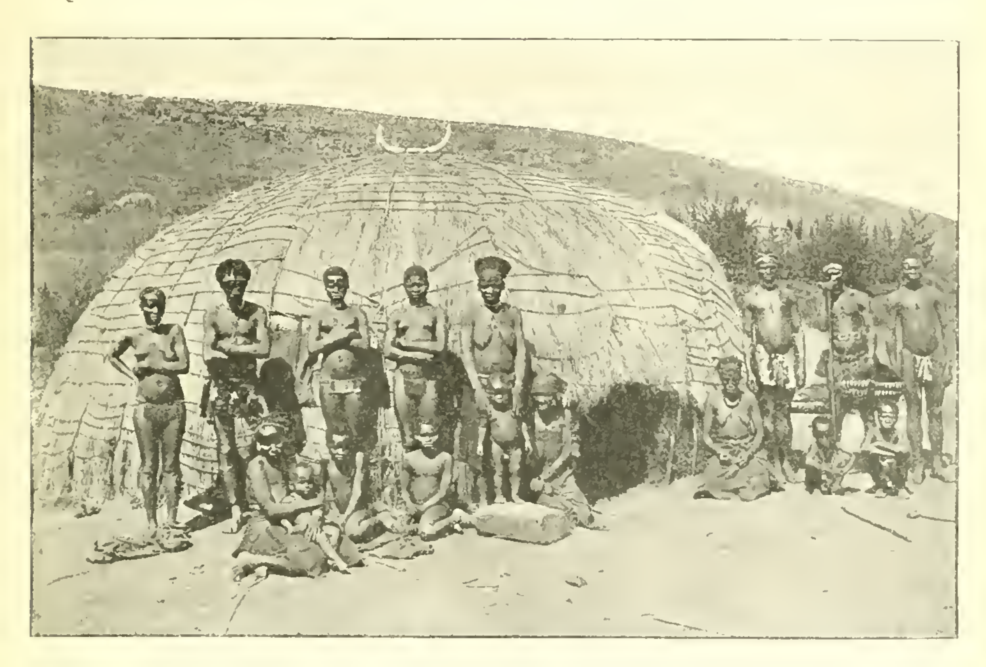
Et c'est pourquoi il ne se pouvait, vraiment, que ne se fit sentir à bref délai

l'énorme proportion des forces. A Paardeberg, nous l'avons vu, les Anglais étaient 40 000 contre 3 000 ou 4 000 : que vouliez-vous que fît Cronje? Mais s'il n'est pas question d'atténuer ici l'importance morale de cette capitulation, et aussi son importance militaire — car ce fut bien Roberts qui délivra Ladysmith, — gardons-nous d'aller jusqu'à croire que cette capitulation signifie, pour demain, le triomphe de l'Angleterre. D'abord, il reste encore en ligne quelques Boers.

Quel est leur nombre? 30 000, dit la *Westminster Gazette*; 50 000, dit le *Manchester Guardian*; 50 000, dit un télégramme de Durban, du 2 mars; 75 000, dit, d'après le *Standard*, le commandant Albrecht, pris à Paardeberg; 80 000, disent, d'après un sujet anglais arrivant du Transvaal, les *Daily News*. Ce dernier chiffre est certainement le plus faible qu'on puisse accepter, si l'on songe que les Boers ont pu, dans le même temps, et assiéger Mafeking, Kimberley, Ladysmith, et arrêter Methuen, French, Gatacre et Buller. C'est aussi le chiffre que nous donnions, le 1er décembre (80 000 à 85 000 hommes); nos déductions d'alors, nous les croyons encore aujourd'hui exactes, car les pertes subies ont été compensées, pour le moins, par la venue des Hollandais insurgés. Ces pertes ont été extraordinairement faibles.

A Stormberg, les Boers ont perdu (communication officielle boer) 21 morts ou blessés; les Anglais (d'après le *War office*), 632 morts, blessés ou manquants. A Maggersfontein, pertes boers : 219; pertes anglaises : 827. A Colenso, le 15 décembre, la disproportion est incroyable : les Boers ont 7 hommes tués et un noyé; les Anglais ont 82 tués, 667 blessés, 348 manquants! Dans ces trois jours, ont été mis hors de combat 248 républicains, 2 556 soldats de la reine!

La valeur des combattants boers? L'exemple de Cronje et mille autres nous dispensent de la prouver. Mais il est un fait, de signification fort grande, à notre sens, qu'il faut mettre ici en lumière : les femmes boers se battent. Avant une charge, à Colenso, un soldat colonial entendit dans les tranchées des cris de femmes et d'enfants. Il s'arrêta, surpris, et se crut le jouet d'une illusion. C'étaient bien des cris de femmes. D'autres témoignages ne permettent pas d'en douter. Au plus fort de la bataille, un tambour des Borderers qui battait la charge à la tête de son bataillon a vu des femmes qui apportaient des bandoulières pleines de cartouches. Elles traversaient avec leur charge le terrain découvert et battu de balles, qui s'étendait en arrière de la première tranchée. Des gamins couraient derrière elles, porteurs



DANS L'AFRIQUE DU SUD — UNE HUTTE ET SES HABITANTS

de petits sacs. *Beaucoup tombaient.* Quand les femmes ressortaient, remportant les bandoulières vides, gravissant péniblement le talus des tranchées, les troupes anglaises croyaient voir s'enfuir l'adversaire, et leur feu redoublait. Après la bataille, dans les sortes de puits où les Boers enterrent leurs morts, un sergent des rifles écossais écrit avoir vu beaucoup de cadavres de femmes et d'enfants. Cronje, dans sa petite troupe, avait des femmes; une jeune fille fut blessée. Dans un des combats qui ont précédé la délivrance de Ladysmith, les femmes boers sont restées dans les tranchées jusqu'à trois heures avant l'assaut final; deux n'ont pu s'échapper, elles ont été trouvées, l'une morte, l'autre, qui n'avait pas dix-neuf ans, blessée mortellement à la poitrine. Dans les ravins, parmi les blessés, il y avait des enfants de seize ans! Et nous croyons que c'est là le signe le plus sûr de la durée de cette guerre. Quand les femmes et les enfants combattent aux côtés des maris et des pères, les hommes ne lâchent le fusil que morts. Roberts peut pousser plus loin dans le pays boer : devant lui, à chaque pas, se dresseront ces remparts redoutables que sont les poitrines d'hommes patriotes et vaillants.

Reste la question des Afrikanders. C'est aujourd'hui, pour l'Angleterre, la plus inquiétante. Le sol des Républiques est envahi. Cette invasion ne sera-t-elle pas demain le signal du soulèvement hollandais? Déjà les insurgés sont nombreux dans le Griqualand et le Namaqualand, au nord-ouest de la colonie du Cap; des districts entiers ont été proclamés par les fermiers territoires de l'État libre; à Gordonia, la police du Cap a dû fuir; à Kenhart, les autorités anglaises ont été emprisonnées; 4 000 ou 5 000 insurgés tiennent la campagne. Le 10 mars, ils tenaient tête à des troupes anglaises et leur blessaient douze hommes. La ligne de Kimberley au Cap serait menacée par l'ouest. Pendant qu'il se forme ainsi, sur le flanc gauche de l'armée de Roberts, un dangereux centre d'insurrection, au Cap, les Hollandais ont adopté une très habile tactique : ils font campagne pour la paix, mais la paix pour eux n'est possible qu'avec le maintien de l'indépendance des républiques. Le comité exécutif de leur ligue, l'*Afrikander Bund*, nommait tout récemment des commissaires chargés d'organiser des meetings dans toute l'Afrique du Sud, en Australie et au Canada, en faveur d'une paix conclue sur cette base. Les Anglais ne se sont point mépris sur l'objet réel de cette campagne. « Le bruit court, télégraphiait de Capetown le correspondant du *Times*, que, si on enlève aux Républiques leur indépendance, les Hollandais de la colonie se révolteront »; et le correspondant concluait... en demandant l'envoi de renforts. Les Hollandais, de leur côté, semblent se faire peu d'illusions sur l'acceptation par l'Angleterre de la paix qu'ils demandent. Ces jours derniers, dans un manifeste solennel, l'Église réformée hollandaise disait :

Nous craignons (et nos craintes ne sont pas tout à fait sans fondement) qu'à moins que l'Angleterre ne suive des conseils plus sages et plus conciliants, les Hollandais de la colonie du Cap, jusqu'ici aussi loyaux qu'aucun des sujets de Sa Majesté, ne soient exposés à la *désaffection*.

Ces paroles sont graves. Elles sont, à notre sens, plus dangereuses pour l'Empire britannique qu'une victoire boer. L'Angleterre est décidée — ses hommes d'État de tous les partis l'ont-ils assez haut proclamé? — à supprimer l'indépendance des deux Républiques boers. Or l'Afrique du Sud veut le maintien de cette indépendance. Les deux solutions s'excluent. Malgré les bruits de paix qui courent, une entente nous paraît impossible. Ou l'Angleterre sera, avec le temps, pleinement victorieuse, et l'Afrique du Sud deviendra pour elle une Irlande qu'elle ne pourra tenir que subjuguée ; ou l'Angleterre sera jetée à la mer. Écoutez la sœur du premier ministre du Cap, Mme Olive Schreiner, écrivant à M. Stead :

Le peuple anglais n'a pas encore compris la situation. Quel terrible réveil quand il la comprendra !... Si l'Angleterre pouvait s'apercevoir à temps que Chamberlain sape les fondations de cet empire tant rêvé dans le Sud africain, et qui aurait pu être une fédération d'États réunis par les liens indissolubles de la sympathie et de l'affection!

Chamberlain frappe à coups de poignard le cœur de l'empire britannique.

Enfin, un bruit singulier court à travers la presse : Cecil Rhodes, qui partage avec M. Chamberlain la responsabilité de cette guerre, viendrait à Londres pour demander, lui aussi, le maintien de l'indépendance boer! Si ce bruit était fondé, et on assure qu'il l'est, ce serait la preuve du danger pour l'Angleterre de la situation présente. Car Cecil Rhodes est l'homme qui connaît le mieux au monde « l'Afrique du Sud », puisqu'il l'a faite.

GASTON ROUVIER.

(*Photographies communiquées par la Société de géographie.*)

LE MONDE ET LES SPORTS

L'ALPINISME

La montagne exerce sur les esprits des personnes qui habitent les villes un attrait indéniable, fait de mystères, des difficultés à surmonter et surtout des contes apportés par ceux qui reviennent de leurs excursions en ces sites élevés, et que ne peuvent vérifier les malheureux habitants de la plaine.

Sans se laisser aller aux illusions extravagantes des imaginations qui cherchent plus loin que le possible, il faut pourtant reconnaître que les ascensions donnent à ceux qui les pratiquent des joies réelles. La preuve en est au désir qu'ont tous ceux qui ont commencé, de vouloir retourner à leurs exploits alpinistes : les difficultés vaincues sont pour beaucoup dans les plaisirs de ce sport, ainsi que l'entraînement spécial indispensable aux longues marches sur les montagnes et sans lequel il est impossible de vouloir tenter aucune ascension sérieuse ; il y a plus, les spectacles dont on jouit en ces hauteurs sont merveilleux et grandioses, inoubliables pour tous ceux qui les ont une fois goûtés, ils sont si différents de ceux des sites auxquels nous sommes habitués, les impressions obtenues sont tellement neuves et imprévues, qu'il serait injuste de ne pas accorder aux alpinistes ce privilège réel d'avoir été les témoins des plus sensationnels coups d'œil que la nature puisse nous offrir.

La silhouette grandiose des blocs se découpant sur le ciel limpide, nous dit M. Ch. Defiré, les sombres vallées au fond desquelles mugit quelque torrent se changent en dragons terribles, en géants, en gnomes ou en autres divinités de la montagne. Ces visions ont même tellement agi sur les imaginations que souvent les excursionnistes sont revenus l'intelligence mortellement frappée des fantasmagories qui se sont déroulées devant eux. C'est ainsi que le mont Pilate, qui pourtant aujourd'hui n'est que jouet, les néophytes de la montagne l'escaladent par entraînement, — était considéré jadis comme un objet dangereux, et longtemps toute tentative d'escalade était punie par les autorités suisses de la peine de mort. Les magistrats de ces temps étaient peu renseignés et subissaient sans doute l'ascendant des racontars venus jusqu'à eux, mais ils étaient pourtant des hommes sensés préférant pour leurs compatriotes la mort du corps à la chute de l'esprit. De notre temps c'est le contraire que l'on cherche ; il est vrai que s'il fallait décimer les populations en raison de leurs divagations mentales, il y aurait sans doute beaucoup trop d'exécutions à faire !...

Aujourd'hui, on donne le nom d'alpiniste à tout ascensionniste de montagne, bien qu'il ne faille pas se contenter de comprendre sous cette dénomination ceux qui escaladent plus particulièrement les Alpes. Qu'on s'adonne à la lutte des Pyrénées ou du Caucase, on sera toujours un alpiniste. Le Club alpin lui-même enregistre avec autant de joie les exploits des montagnards de tous les pays que ceux qui se sont exercés aux frontières de l'est de la France.

Entre Jules César et Napoléon qui traversèrent les Alpes et qui furent peut-être les deux plus célèbres alpinistes du monde, puisqu'ils eurent à surmonter des difficultés autrement sérieuses que tous nos amateurs ou professionnels, on cite plusieurs ascensions qui défrayent la chro-



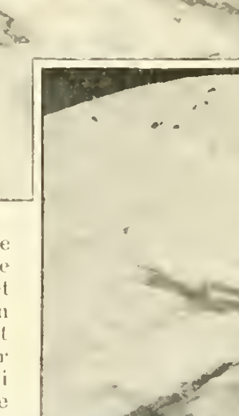
CHALET ABRI PRÈS CHAMONIX

nique de l'histoire. Au XVI[e] siècle, la soif de l'inconnu animait d'intrépides explorateurs; l'exemple, à cette époque récent, des navigateurs qui avaient découvert l'Amérique, excitait les esprits du désir de chercher dans des expéditions hardies, la gloire de quelque grand exploit... facile, pouvant transmettre les noms à la postérité. Malheureusement en ces temps, les moyens d'investigation n'étaient pas aussi simples que de nos jours, et les ascensions ne donnèrent aucun résultat décisif. Pierre III d'Aragon escalada le Canigou, dont la cime présente une surface ne mesurant guère plus de 5 mètres sur 8 et supporte aujourd'hui un signal géodésique; il fut sans doute un précurseur de ces excursionnistes qui marquèrent la route de cette crête élevée d'où l'on jouit d'un si merveilleux coup d'œil sur la Méditerranée et sur les vastes plaines du Roussillon, d'Ampurda et de Catalogne.

Léonard de Vinci chercha à escalader le mont Rose, mais il n'y parvint pas; sa tentative est pourtant à louer, car il s'aventura plus loin que personne ne l'avait fait avant lui.

On raconte aussi que le roi de France Charles VII voulut mettre à sa couronne un fleuron d'alpiniste, et que sa curiosité fut piquée de connaître les derniers secrets du Dauphiné; mais, en vrai roi qu'il était, craignant peut-être les difficultés et les dangers attachés à cette expédition ou bien voulant faire participer à sa gloire quelque brave sujet, il se contenta de décréter l'ascension et de la faire exécuter par ses chambellans.

Ce n'est qu'à partir du commencement de ce siècle que l'on vit des excursionnistes grimper sur des cimes élevées. Une des premières ascensions importantes date pourtant de l'année 1786, pendant laquelle MM. Paccard et Balmat atteignirent le sommet du mont Blanc, en partant de Chamonix. Malheureusement cet exploit, qui devait rester fastueux dans les annales de la montagne, ne réussit pas à unir les explorateurs d'une amitié aussi éternelle que les neiges qui les avaient attirés des mêmes passions. Le docteur Balmat, qui avait fait les frais de l'expédition, voulut en retirer toute la gloire à lui seul; tandis que Paccard, qui était un guide et qui, par conséquent, devait mieux connaître le pays, chercha, lui aussi, à s'en attirer le mérite. Une controverse s'éleva entre les deux excursionnistes, et, aujourd'hui encore, les avis sont partagés. Toujours est-il que Balmat mourut au champ d'honneur, victime de sa témérité; il fut enseveli sous la neige, près de Sixt, où il pensait trouver une mine d'or qui l'aurait enrichi. La Société géologique de France lui éleva, en 1878, une statue sur une place de Chamonix, aux pieds de ce mont Blanc dont il avait si courageusement vaincu les mystères.



UNE EXCURSION FACILE

Maintenant, l'ascension de cette crête, la plus élevée d'Europe, est une expédition relativement aisée et que réussissent tous les ans bon nombre d'alpinistes parmi lesquels se trouve toujours un certain nombre de femmes. Un nom est à retenir, celui de

Mlle d'Angeville, qui gravit le mont Blanc en 1838; ce fut la première femme qui tenta cette escalade et cela à une époque où les chemins étant moins préparés qu'aujourd'hui, l'ascension présentait des aléas et des difficultés sérieuses. On cite l'exploit d'un enfant de treize ans, le jeune comte de Bylski, qui atteignit le sommet de ce roi des Alpes, et tout le monde connait l'odyssée de M. Janssen, qui, malgré son âge avancé et les infirmités dont il souffrait, put se faire porter jusqu'en haut du mont Blanc pour poser la première poutre du chalet-observatoire actuellement construit au sommet le plus élevé.

On peut dire qu'aujourd'hui l'alpinisme est un sport facile et à la portée de tous; et, sans parler de ces ascensions difficiles que seuls peuvent entreprendre des professionnels, il en existe une quantité dont les chemins sont connus et dont les sentiers sont dressés; ce sont des promenades que tout le monde peut faire. Si les impressions qu'on en rapporte ne sont pas celles de ces expéditions hasardées et d'où souvent on ne revient même pas, il n'en est pas moins vrai qu'elles procurent leur petite dose de plaisir spécial qu'il serait inique de ne pas reconnaître.

LE MONT BLANC



LE GLACIER DES BOSSONS

Le mont Perdu, dans les Pyrénées, fut longtemps considéré comme inabordable; un Français, Ramond de Carbonnière, en découvrit le premier le chemin en 1787, et depuis ce temps, bien des touristes ont recommencé son excursion. Ce montagnard intrépide voua d'ailleurs sa vie à la conquête de cette chaine de montagnes qui sépare la France de l'Espagne, et presque toutes les cimes difficiles auxquelles on accède aujourd'hui furent découvertes par lui.

Parmi les exploits les plus récents et les plus notables, il faut parler de l'ascension sur la pointe de Parra-Rossa, comprise dans la chaine du Reposoir entre le poste des Aravis et le rocher de Balmory; cette excursion avait toujours été regardée comme présentant des difficultés insurmontables, et ce n'est qu'au mois de septembre de l'année passée qu'un jeune alpiniste lyonnais, M. Charles Gallay, put donner tort à ceux qui avaient préjugé de l'impossibilité de l'ascension. Il est vrai qu'il eut beaucoup d'obstacles à surmonter, et s'il n'est pas arrivé à indiquer un chemin pratique, du moins a-t-il eu la gloire de poser le pied sur un sommet qui n'avait jamais été foulé avant lui. Accompagné du guide Jean Legond, il dut franchir une crête de rochers de 300 mètres de longueur sur un passage de 25 centimètres de largeur.

La passion de la montagne, quand elle tient son homme, ne le lâche plus; le montagnard convaincu ne déposera les armes que devant des impossibilités physiques, quand il sera vaincu par l'âge ou la maladie; souvent c'est la mort qui arrête ses exploits, mort héroïque et glorieuse dont la cause est souvent la témérité de



LE GLACIER DES BOSSONS

voir voulu aller trop loin. Il semble que Dieu ait voulu marquer une limite à l'audace de l'homme, et qu'à un certain moment il lui dise : tu n'iras pas plus loin ! Il reste encore, en effet, bien des cimes et bien des altitudes qui n'ont pas été atteintes et qui ne le seront jamais, à moins pourtant qu'un jour les ingénieurs ne viennent compromettre tout le zèle de ces alpinistes courageux en inventant quelque machine aérienne, ballon dirigeable ou autre, qui, supprimant tous les obstacles, permette d'aborder les sites les plus escarpés à l'aide d'une simple commande de manivelle qui dirige leur mécanique à travers les airs.

D'ailleurs, cette atroce mécanique a déjà donné un terrible coup de brèche au sport alpin : des chemins de fer ont été construits sur le flanc de montagnes dont jadis l'accès était réservé aux excursionnistes, les constructeurs ont percé les masses des montagnes par de grands tunnels. Jadis le passage du Saint-Gothard était un voyage compliqué, difficile, dangereux ; aujourd'hui il suffit de fermer les yeux pendant une demi-heure pour l'avoir franchi ; que de voyageurs l'ont passé, la nuit, commodément installés dans un sleeping-car, sans même s'en douter !

Faut-il énumérer les bienfaits de l'alpinisme ? Ils sont nombreux ! Ils se confondent d'abord avec tous ceux qui se rapportent à un sport quelconque, c'est-à-dire qu'il développe les forces physiques en procurant à l'esprit un délassement et un repos des plus salutaires. Toutefois, il ne devient utile et profitable qu'à la condition de l'exercer avec modération et intelligence. L'alpinisme éveille l'âme aux grands spectacles de la nature, c'est donc à la fois un plaisir fortifiant et noble.

Il a d'autres qualités qui ne sont pas à dédaigner. C'est grâce à cet amour pour la montagne que de nombreuses localités fort pauvres se sont enrichies en peu d'années ; des ascensionnistes ont apporté avec eux leur porte-monnaie et ont semé l'argent, au grand profit de populations peu privilégiées. Enfin l'alpinisme, en découvrant des routes et des chemins généralement placés vers les frontières, a contribué à la défense du pays et ce bienfait à lui seul suffirait à encourager ce sport moderne.

Parmi les congrès qui doivent avoir lieu cette année à Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle, un des plus intéressants sera sûrement celui de l'alpinisme ; il coïncidera, comme date, avec les noces d'argent du Club alpin français, qui compte à l'heure actuelle vingt-cinq années d'existence.

Les travaux de ce congrès ont été divisés en deux sections, l'une scientifique, l'autre pratique. Dans la première, on étudiera les questions relatives aux glaciers et à leurs déplacements, aux avalanches, aux observatoires et à la cartographie des montagnes ; les questions de reboisement et de déboisement seront traitées spécialement, ainsi que toutes celles qui ont trait à la flore, à la faune et au sous-sol des montagnes.

Dans la deuxième section, on s'occupera plus particulièrement du tourisme, on cherchera les moyens d'augmenter les refuges et les cabanes sur les montagnes ; d'unifier les signaux de détresse et de dresser des tarifs réguliers pour les hôtels, guides, etc. On parlera des caravanes scolaires et des excursions qui leur sont ouvertes, de l'équipement de l'ascensionniste, des soins d'hygiène à prendre, des mesures à employer pour faciliter les grandes escalades ; toutes les questions relatives à ce sport seront étudiées de façon à ouvrir une nouvelle ère, plus facile et surtout plus profitable, à cet amour si grand qui passionne tous ceux qui ont tâté de la montagne.

A. DA CUNHA.

1. — A l'Académie française, réception de **M. Deschanel,** élu en remplacement de M. Ed. Hervé. Le Président de la République assiste à cette réception. Dans son discours, M. Deschanel, après avoir fait l'éloge de son prédécesseur, traite avec une grande largeur de vues de l'organisation politique et du fonctionnement des pouvoirs dans l'Etat. Il termine par un chaleureux éloge de l'armée et de sa mission civilisatrice, M. Sully-Prudhomme répond à M. Deschanel. — Inauguration du **circuit téléphonique** entre la France et le grand-duché de Luxembourg. Le grand-duc et le Président de la République, mis en communication, échangent des compliments. — Mort de **M. Bazille,** député de la Vienne. — Un édit de l'impératrice douairière de Chine et une circulaire du Tsong-li-Yamen recommandent aux vice-rois de résister, au besoin par les armes, aux **empiètements de l'étranger.** — Dans l'affaire de **Spion-Kop,** l'armée anglaise a perdu, en tues, blessés ou prisonniers, environ 1 400 hommes.

2. — Le gouverneur général de l'Algérie inaugure la ligne de chemin de fer **d'Aïn-Sefra à Djenien-bou-Rezg. — Les insurgés colombiens** sont battus a Pidro, perdant environ 350 hommes tués, blessés ou prisonniers. — Une mutinerie se produit dans les **troupes égyptiennes** du Soudan, à Omdurman. L'armée indigène se plaint des mauvais traitements, de l'envoi de troupes égyptiennes au Cap et de l'attitude méprisante des officiers anglais à l'égard des officiers indigènes. — Une pétition, recouverte de 110 000 signatures de sujets belges, demande au président Mac-Kinley, des Etats-Unis, d'offrir sa médiation pour mettre fin au **différend anglo-boer.**

3. — Premier grand **bal à l'Elysée,** depuis l'élection de M. Loubet. — M. Michel Giacobini, astronome à l'Observatoire de Nice, annonce qu'il a découvert une **nouvelle comète.** — **A Madagascar,** la reine Binao, des Sakalaves, les rois Tsiaraso et Tsialama viennent à Tananarive offrir au gouverneur général l'expression de leurs sentiments de fidélité. On estime que cette démarche hâtera la soumission des Sakalaves encore insurgés.

4. — MM. Waldeck-Rousseau, Millerand et de Lanessan assistent au banquet des **associations ouvrières de production** — Le général Buller reprend son mouvement en avant pour secourir **Ladysmith.** Il est arrêté par le feu violent des Boers et perd 250 hommes aux environs de Brakfontein. — Les gouvernements anglais et américain concluent un accord relativement à l'application du traité Clayton-Bulwer portant sur le droit de construction et de contrôle, par les Etats-Unis, du **canal de Nicaragua.** La Grande-Bretagne, en consentant à la modification du traité, abandonne virtuellement ses prétentions au double contrôle.

5. — Au Sénat, **M. Fallières** est élu président par 175 voix. MM. de Verninac, Franck-Chauveau, Magnin, Demôle sont élus vice-présidents. — M. Surmont de Volsberghe est nommé ministre de l'industrie et du travail, et M. Lieber est nommé ministre des chemins de fer de **Belgique.**

6. — M. Loubet signe un décret étendant la compétence des **tribunaux mixtes en Egypte.** — Au Sénat, **M. Fallières,** prenant possession du fauteuil de la présidence, prononce le discours d'usage. M. Champetier est élu membre titulaire de l'**Académie de médecine.** — Mort de **Pierre Lavroff,** socialiste russe, réfugié à Paris depuis de longues années. — Une colonne anglaise, sous le commandement du général French, opère un mouvement sur Norval's-Pont, dans le but d'envahir l'**Etat d'Orange** par le sud. Les généraux Gatacre et Kelly Kenny appuient ce mouvement. — Les généraux **Roberts et Kitchener** partent pour le théâtre des opérations. — La Chambre des communes repousse, par 352 voix contre 139, l'amendement de M. Fitz-Morice à l'adresse en **réponse au discours du trône.**

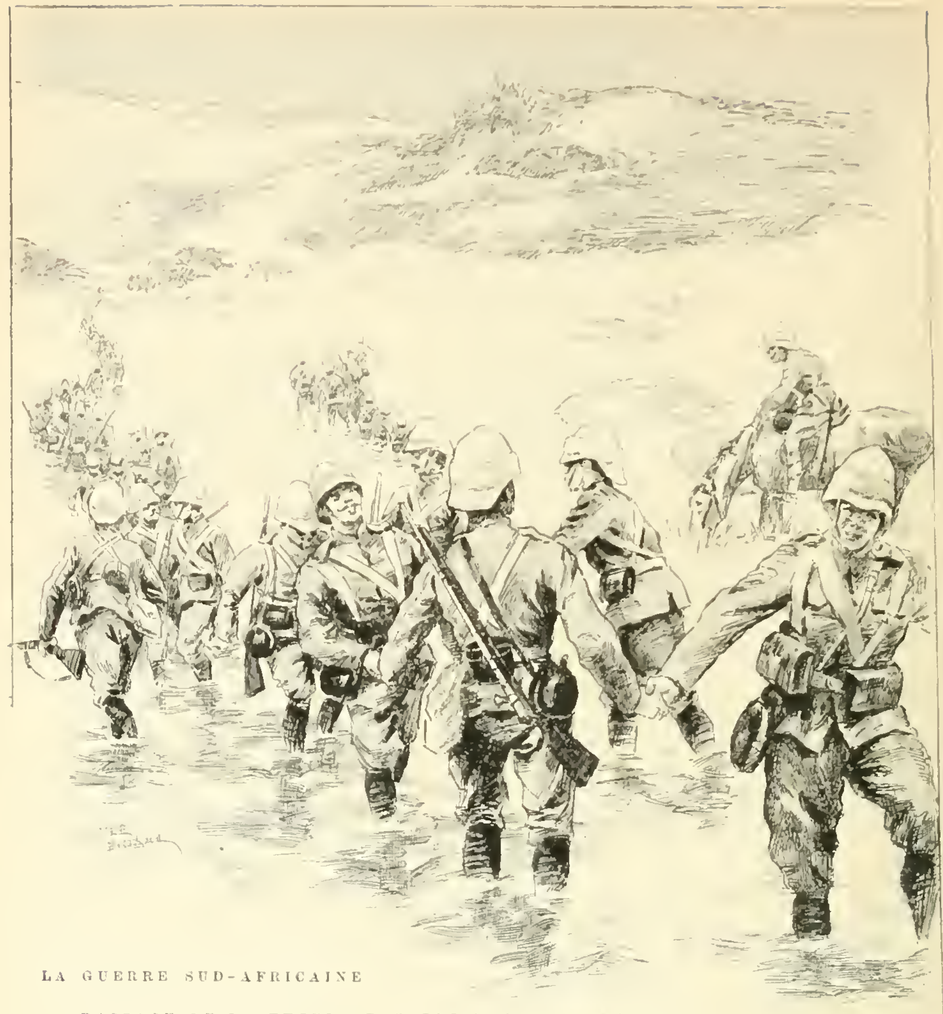
7. — Mort de **M. Hendlé,** préfet de la Seine-Inférieure. — Mort du **baron Adolphe de Rothschild.** — Trois cent soixante-dix pèlerins français sont arrêtés **à la frontière italienne,** où les autorités veulent les soumettre à la vaccination avant de les autoriser à continuer leur voyage à Rome. — Au **Soudan égyptien,** des soldats du 11e bataillon assassinent un officier indigène et dévalisent le magasin d'armes. — Un décret annonce la disparition de la peste à Oporto (Portugal). — Le juge William Taft est nommé président de la Commission américaine chargée d'organiser le gouvernement civil de **l'archipel des Philippines.** Au Nord et au Sud de Luçon, les combats continuent entre Américains et Philippins. — Dans les **Indes anglaises,** la peste continue à faire de nombreuses victimes. La famine augmente. Quatre millions d'individus vivent de secours donnés par le gouvernement. — A la Chambre des communes d'Angleterre, une motion, proposant de terminer la guerre par la reconnaissance de l'**indépendance du Transvaal,** est repoussée par 368 voix contre 66.



LA GUERRE SUD-AFRICAINE
GÉNÉRAL FRENCH

8. — M. Loubet assiste à l'inauguration de nouveaux pavillons d'isolement à l'**Hôpital des enfants malades.** — Le Sénat adopte en première lecture une proposition tendant à appliquer les circonstances atténuantes au **Code de justice militaire.** Le Sénat prend aussi en considération une proposition relative à la translation de l'**administration pénitentiaire** au ministère de la justice. — A Cherbourg, de nouveaux essais du **sous-marin *Narval*** donnent d'excellents résultats. M. Laubeuf, l'inventeur, reçoit des félicitations du Président de la République. — Les **Etats de Jersey** adoptent, par 26 voix contre 15, le projet autorisant l'emploi facultatif de la langue anglaise dans les débats de cette assemblée, dont le français était jusqu'à présent la langue officielle. — Un **édit de l'impératrice douairière de Chine** abolit l'étude des choses modernes, « toutes erronées et dépravées », et ordonne le retour aux études prescrites par Confucius.

9. — **M. Osmont** est élu membre titulaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de M. Giry. — La Chambre des communes d'Angleterre vote, par 229 voix contre 39, l'**adresse à la reine.** — Le général Buller doit renoncer à se diriger sur **La-**



LA GUERRE SUD-AFRICAINE

PASSAGE DE LA TUGELA PAR LES TROUPES ANGLAISES

dysmith par Vaalskrantz. Les feux croisés des Boers l'obligent à battre en retraite en deçà de la Tugela, dans ses précédentes positions. D'autre part, le général Mac-Donald, après de vifs engagements avec les Boers, se replie sur la Modder River. — Le général Roberts arrive à Modder River.

10. — A la **Martinique**, un grand nombre d'ouvriers agricoles en grève provoquent des troubles. Au village du François, commune de Saint-Esprit, une collision ; les troupes envoyées pour maintenir l'ordre sont menacées par les grévistes. La troupe fait feu ; huit grévistes sont tués et quatorze blessés. — Le **mont Etna,** en Sicile, entre en éruption. — Le gouvernement américain prépare une proclamation d'amnistie générale pour **les Philippins.** L'opportunité de la publication de ce document est laissée à l'appréciation du général Otis. Après la publication de cette proclamation, les Philippins pris les armes à la main seront traités en criminels de droit commun.

11. — Les **mineurs de Carmaux,** au nombre de 2 000, se mettent en grève. — Aux obsèques du révolutionnaire russe **Pierre Lavroff,** la police s'opposant au déploiement du drapeau rouge, il s'ensuit une violente bagarre. — Mort de **M. Emile Blanchard,** membre de l'Académie des sciences. — M. John Redmond lance un appel **au peuple irlandais** l'engageant à profiter de la situation en Angleterre pour obliger le Parlement à faire droit aux revendications irlandaises. — Les troupes du général Joubert se portent en avant au sud de la Tugela et à l'est de **Colenso.** — Le prince **Henri de Prusse** revenant de Chine s'arrête à Vienne, où il est reçu par l'empereur d'Autriche. — Le **khédive** part pour un voyage de trois semaines dans le désert oriental vers la Tripolitaine.

12. — Le gouvernement dépose à **la Chambre** un projet tendant à modifier l'article du Code réprimant les écarts de plume et de langage des ministres du culte. Le projet remplace la peine du bannissement par l'emprisonnement de 3 mois à 2 ans. Il frappe non seulement les critiques contenues dans les lettres pastorales, mais toute critique dirigée publiquement par les ministres du culte, sous quelque forme que ce soit, contre les actes du gouvernement. — Après deux mois de grève, les **tisseurs de Saint-Etienne** reprennent le

travail. — La mission commandée par **M. de Leontieff** arrive à Marseille. Partie d'Addis-Ababa en juin, l'expédition dirigée par le dedjaz Leontieff atteint le 20 août le lac Rodolphe, après avoir exploré le bassin du fleuve Omo. Dans toutes les régions parcourues, le dedjaz Leontieff a obtenu la reconnaissance de la suzeraineté de l'empereur Ménélik. — Les **Boers** infligent un échec important aux troupes anglaises dans la direction de Hobkirks et de Bastards Neck, les obligeant à battre en retraite. — Le **Parlement anglais** se préoccupe des mesures à prendre pour la réorganisation de l'armée. On ne recourra à la conscription que si tous les autres efforts ne donnent pas de résultats suffisants. — Un important corps de troupes russes part pour Kouchk sur la frontière de Perse.

13. — Une **tempête** d'une extrême violence sévit sur tout le nord de l'Europe, causant d'importants dégâts et le naufrage d'un grand nombre de bateaux. Les communications télégraphiques et téléphoniques de Paris avec la plupart des villes de province et avec l'étranger sont interrompues. — **M. Mastier,** directeur de l'administration departementale au ministère de l'intérieur, est nommé préfet de la Seine-Inférieure en remplacement de M. Hendlé, décédé. — Le prince **Henri de Prusse** venant de Chine, et en dernier lieu de Vienne, est reçu à Berlin par l'empereur d'Allemagne. Une foule enthousiaste assiste à l'arrivée du prince. — M. Southerland, commissaire adjoint à la délimitation de la **frontière birmano-chinoise,** et M. Kiddle, chirurgien, sont assassinés à Mouden pendant qu'ils participaient aux travaux de la commission.

14. — Une dépêche adressée au ministere de la guerre donne des détails sur la rencontre entre la **mission Gentil** et les troupes du sultan Rabah. Après un combat acharné, la mission s'empare de l'enceinte fortifiée établie par Rabah à Kouna et la détruit. Cette enceinte était défendue par 1 200 indigènes disposant de 2 500 fusils et 3 canons. La mission Gentil n'avait que 320 fusils. Cette dernière a perdu 1 maréchal des logis et 43 Sénégalais tués, 4 Européens dont le capitaine Robellot, et 106 miliciens blessés. Le Rabah est en fuite, mais la mission Gentil est obligée d'ajourner la marche vers le Tchad en raison des pertes qu'elle a subies.

15. — **MM. Paul Hervieu** et **Emile Faguet** sont élus membres de l'Académie française en remplacement de MM. Pailleron et Cherbuliez (*Voir le portrait de M. Paul Hervieu dans le numéro de novembre* 1895 *du* **Monde Moderne**). — Une colonne comprenant des troupes de toutes armes, commandée par le général French, parvient à entrer à **Kimberley.** — Du côté de Rensburg et de Colesberg, au contraire, les Boers reprennent l'avantage. — La mutinerie des troupes égyptiennes **du Soudan** est terminée, les promoteurs du mouvement seront déférés à un conseil de guerre. — La Chambre des communes d'Angleterre adopte, par 239 voix contre 34, les mesures proposées par le gouvernement pour relever les **effectifs de l'armée.**

16. — M. Loubet va au Père-Lachaise déposer une couronne sur la tombe de **M. Félix Faure.** De là il se rend à la Madeleine, où un service solennel est célébré à la mémoire de l'ancien président. — La Chambre prend en considération une proposition tendant à assurer la **représentation des minorités** dans les conseils municipaux. Elle repousse la demande de nomination d'une commission d'enquête pour rechercher les responsabilités au sujet des abus signalés par M. Pelletan dans son rapport sur le budget de la guerre. — La Chambre des communes vote un crédit supplémentaire de 325 millions **pour la guerre.** — L'entrée des troupes anglaises à **Kimberley,** l'augmentation de l'effectif des troupes anglaises porté à 50 000 hommes et la nouvelle tactique adoptée par les généraux Roberts et Kitchener oblige le général boer Cronje, qui ne dispose que de 10 000 hommes, à battre en retraite dans la direction de Blœmfontein. Le siège de Kimberley est donc effectivement levé. Il a duré 122 jours.

17. — A l'Élysée, une mission extraordinaire ottomane remet à M. Loubet les insignes du **Nicham-Imtiaz** qui lui sont conférés par le sultan. — **M. Brochard** est élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. Bouillier. — L'empereur de Russie fait remettre à **M. Delcassé** son portrait avec dédicace. — Le ministre de l'agriculture fait signer un projet instituant des **chambres consultatives d'agriculture.** — Le calme se rétablit progressivement à la **Martinique.** Les grèves sont à peu près terminées. — Un édit de l'empereur de Chine ordonne à Li Hung Chang de détruire les tombes des ancêtres du réformateur **Kang-Yu-Weï** et mettant à prix la tête du réformateur.

18. — Les membres du gouvernement et du corps diplomatique, et un grand nombre de personnages officiels vont féliciter **M. Loubet** à l'occasion de l'anniversaire de son élection. — Le général Roberts entre à **Jacobsdal.** Il lance une proclamation exhortant les Orangistes à cesser les hostilités.

19. — **La Haute Cour** se réunit pour le procès de M. Marcel Habert. Le président soumet au Sénat la question de savoir si les sénateurs nouvellement élus peuvent siéger. Le procureur général se prononce pour la négative. Me Chenu, défenseur de M. Habert, dit



M. ÉMILE FAGUET

que, dans ces conditions, la Haute Cour, privée du tiers de ses membres, se déclare incompétente. La Haute Cour repousse ces conclusions et décide que les sénateurs nouvellement élus ne pourront siéger. — Mort de **M. Emile Laurent,** ancien préfet, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. — La Chambre des communes d'Angleterre adopte, par 163 voix contre 32, le projet instituant une **armée permanente** régulière de 120 000 hommes et vote à cet effet un crédit de 13 millions de livres sterling. — Dans une nouvelle rencontre entre les **troupes boers** et celles du général Buller, ces dernières ont l'avantage et s'emparent de Monte-Cristo et de Cingola. — Les gouvernements de Nicaragua et de Costa-Rica notifient au gouvernement américain qu'ils sont prêts à entrer en négociation au sujet de la cession aux États-Unis des terrains nécessaires à la construction du **canal interocéanique.** — Aux Indes anglaises, le vice-roi provoque un grand meeting pour la formation d'un comité de secours aux **victimes de la famine.** Lord Curzon déclare, dans le discours qu'il prononce à cette occasion, que jamais on ne vit famine pareille aux Indes. — Le bruit qui se répand à **Valparaiso** de l'existence d'un traité secret entre le Pérou, la Bolivie et la République Argentine cause une vive agitation, d'autant plus que l'augmentation des armements de la République Argentine paraît viser le Chili. Une commission d'officiers, sous la direction du chef d'état-major général chilien, est partie pour l'Europe. — Le pape décide d'élever la **délégation apostolique** de la République Argentine à la nonciature et nomme Mgr Sabatucci internonce.

20. — La **Haute Cour** entend les déclarations de M. Marcel Habert. — A Biskra, inauguration du monument élevé à la mémoire du **cardinal Lavigerie**. — Mort de Mme **la maréchale de Mac-Mahon**. — La Chambre de Terre-Neuve vote à l'unanimité un *modus vivendi* concernant le **French Sore**. La Chambre des communes repousse, par 186 voix contre 152 une motion demandant une nouvelle enquête sur les **agissements contre le Transvaal** en 1895. — Un appel de la reine d'Angleterre invite les anciens militaires à reprendre du service pour un an, afin de remplacer les troupes parties **pour l'Afrique du Sud**.

21. — La **Haute Cour** entend les dépositions des témoins dans l'affaire Marcel Habert. — De furieux combats ont lieu entre Paadeberg et Koodoosrand, au nord de la **Modder**, entre l'armée du général Roberts et celle du général Cronje. Les résultats sont incertains, mais les Anglais, au nombre de 50 000, entourent progressivement la petite armée du général boer. Au cours de ces affaires, les pertes ont été importantes de part et d'autre. — La Convention nationale mexicaine procède dans tout le Mexique à un plébiscite sur la candidature du **général Porfirio Diaz**. Cette candidature réunit 1 456 482 suffrages sur 1 548 654 exprimés. La réélection, pour la cinquième fois, du général Diaz, parait donc assurée pour cette année. — Le Reichstag vote à une grande majorité la suppression du **régime dictatorial en Alsace-Lorraine**. — Le conseil de guerre acquitte le général Monet et le colonel Francia, accusés d'avoir capitulé aux **Philippines**.

22 — M. Loubet, accompagné de M. Leygues, assiste à la fête de la **mutualité scolaire** du XXe arrondissement. — A **la Haute Cour**, le procureur général prononce son réquisitoire tendant à déclarer M. Marcel Habert coupable de complot et d'avoir commis des actes pour en préparer l'exécution. Me Chenu présente la défense de l'accusé. — La Chambre adopte le projet d'un troisième **douzième provisoire**. Elle vote par 260 voix contre 208, malgré l'opposition du ministre de la guerre, un amendement tendant à la **suppression des périodes** d'instruction des réservistes et territoriaux en 1900, à l'occasion de l'Exposition. — A la séance d'ouverture de la Chambre autrichienne, le **nouveau premier ministre** expose son programme. Il demande à la Chambre de restreindre la lutte des nationalités de manière à rendre possible la vie de l'État. — La **baisse du Nil** prend des proportions extraordinaires qui font craindre pour les prochaines récoltes — A **Costa-Rica,** l'état de siège est proclamé. Des troupes sont envoyées à la frontière en prévision de l'invasion de révolutionnaires réfugiés au Nicaragua. — A la suite de représentations du gouvernement espagnol, les Etats-Unis reconnaissent que les **îles Sibutu et Cagaryansula** sont en dehors des limites établies par le traité de Paris et retirent toute prétention au sujet de ces îles.

23. — M. Loubet, accompagné du ministre de l'agriculture, visite le **concours d'animaux** gras à la Villette. — La Haute Cour, par 73 voix contre 47 et 4 abstentions, déclare M. Marcel Habert coupable. Par 116 voix contre 8. elle admet les circonstances atténuantes. **M. Marcel Habert est condamné** à cinq ans de bannissement et, dans la soirée, il est conduit à la frontière belge. — Les Anglais accentuent leurs mouvements dans le but de cerner la petite armée du **général Cronje**.

24. — Le Sénat vote le **troisième douzième provisoire**. — A la suite d'une interpellation sur l'envoi de troupes du ministère de la guerre **a Madagascar,** la Chambre vote un ordre du jour de confiance par 285 voix contre 219. — Le conseil de guerre, convoqué à la suite de la mutinerie qui s'était produite parmi les troupes égyptiennes **d'Omdurman,** prononce la cassation de deux capitaines et d'un lieutenant et la mise en disponibilité de deux lieutenants. La garnison d'Omdurman est calme. — Une **troupe boer,** commandée par le général Welt, tente de franchir les lignes anglaises pour se porter au secours du général Cronje, mais elle est repoussée.

25. — **Election législative** dans l'arrondissement de la Tour-du-Pin. M. Chanoz, radical, est élu par 7 923 voix, en remplacement de M. Bovier-Lapierre, décédé. — Au cours d'un **immense incendie,** qui détruit un dépôt d'alcool à Saint-Ouen, 210 personnes sont blessées. — Mort de **Madeleine Brohan,** sociétaire retraitée de la Comédie-Française. — La délégation du **gouvernement insurrectionnel philippin** à Paris, annonce qu'une colonne américaine a été mise en déroute à Saint-Thomas par les troupes du général Malvar. Les Philippins ont fait 49 prisonniers, dont plusieurs officiers.

26. — Un grand meeting, tenu à Copenhague, vote un ordre du jour demandant au parlement de repousser le projet de cession des **Antilles danoises** aux Etats-Unis. — A la Chambre des communes, le secrétaire du *War office*, répondant à une question, dit qu'à ce jour les **pertes des Anglais** dans l'Afrique-Sud s'élèvent à 161 officiers, 1 190 sous-officiers et soldats tués; 491 officiers, 5 795 sous-officiers et soldats blessés; 173 officiers et 2 669 sous-officiers et soldats prisonniers. — On annonce qu'une convention portant délimitation de la **frontière anglo-abyssine** est signée entre l'empereur Ménélik et l'Angleterre. D'après cette convention, Metemmeh, qui se trouvait dans la zone d'influence anglaise, passe en territoire abyssin.

27. — Grande affluence de promeneurs sur les boulevards, à l'occasion du **Mardi gras,** malgré le mauvais temps. La bataille de confettis est très animée. — **Le général Cronje,** cerné par des forces cinq fois supérieures, capitule au point du jour. Il est conduit comme prisonnier au camp du général Roberts. Dans sa dépêche, le général Roberts fait ressortir la concordance de cette capitulation avec l'anniversaire de Majuba. Le total des troupes qui se sont rendues avec le général Cronje est de 4 600 hommes. Cet événement provoque une explosion de joie à Londres. La reine envoie un message de félicitations au général Roberts.

28. — Le Reichstag vote en troisième lecture, à une grande majorité, malgré l'opposition du gouvernement, la proposition ordonnant la **suppression du régime dictatorial** en Alsace-Lorraine. — Le gouvernement belge et le conseil communal de Bruxelles décident de fêter le 75e anniversaire de l'indépendance de la Belgique par une **exposition universelle.** — Lord Dundonald, avec une colonne de troupes anglaises, entre à **Ladysmith,** dont les Boers ont levé le siège. Ce siège a duré quatre mois, du 30 octobre au 1er mars, soit cent vingt et un jours. — **Au Venezuela,** pendant les fêtes du carnaval, le général président Castro est victime d'une tentative d'assassinat de la part d'un individu qui tire sur lui, à bout portant, un coup de revolver sans l'atteindre. On croit à un complot ou à une vengeance politique.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

Tous les yeux sont en ce moment fixés sur la région sud-africaine où les deux courageuses petites républiques du Transvaal et de l'Orange ont osé tenir tête à la puissance immense de l'Angleterre.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant, à ce sujet, de rappeler l'histoire du timbre-poste dans ces deux petits États.

Sans prétendre faire ici, sous prétexte de timbres, un historique de la question sud-africaine, rappelons qu'après la cession définitive du Cap aux Anglais, en 1815, les Boers se retirèrent dans le Natal ; mais les Anglais les poussant toujours, vers 1842 ils étaient encore obligés d'émigrer, les uns au delà du Vaal, les autres sur les bords de l'Orange.

En 1869, le Transvaal commença d'émettre ses premiers timbres-poste.

Les timbres étaient conformes au type n° 1, représentant les armes adoptées par la jeune République : un lion, un Boer et l'un de ces grands chariots, qui avaient servi dans ses migrations.

La langue employée était le hollandais, et la monnaie anglaise ; les timbres étaient fabriqués en Allemagne.

L'émission se composait de 1 p. rose, 3 p. violet, 6 p. bleu, 1 sh., vert ; d'abord non dentelés, puis dentelés.

En 1870, le 1 penny devenait noir.

Mais l'or avait été découvert, les étrangers commençaient d'affluer, et, en 1877, le gouvernement anglais décidait l'annexion du Transvaal ; les timbres nous l'apprennent de la manière suivante : dès 1877, le type n° 1 est surchargé V R Victoria Régina *Transvaal* : nous voyons 1 p. rouge, 3 p. violet, 6 bleu, 1 sh. vert. En 1878-79, l'état provisoire continuant, on avait une série de 1 p. rouge, 3 p. violet, 6 p. bleu. L'annexion parait se confirmer en 1879-80, et les timbres sont modifiés, à l'effigie de la reine (type n° 2) : 1/2 p. rouge, 1 brun, 3 lilas, 4 vert, 6 gris, 1 sh. vert, 2 bleu. C'est alors que se place la guerre de l'Indépendance qui devait aboutir à la victoire de Majuba-Hill en 1881 ; aussi, dès 1882, nous voyons le 4 p. vert transformé en *een* penny ; en 1883, les 3 p. noir et rouge, type n° 1. L'Indépendance définitivement reconquise, apparaissait la série de 1885 (type n° 3) : 1/2 p. gris, 1 rose, 2 brun, 3 violet, 4 gris, 6 bleu, 1 s. vert, 2 sh. 6 jaune, 5 s. vert, 10 s. brun. On remarquera que le petit Boër des armes s'appuie dès lors sur un fusil.

Nous venons au type n° 4, en 1894-95, avec mêmes couleurs, sauf le 4 p. devenu brun, et la suppression du 2 sh. 6.

Le même type en 1895-96, avec 1/2 vert,



TYPE N° 1



TYPE N° 2



TYPE N° 3



TYPE N° 4



TYPE N° 6

puis valeur imprimée en vert : 1 rose, 2 brun, 2 1/2 bleu, 3 lilas, 4 olive, 6 violet, 1 sh. bistre, 2 sh. 6 violet, 5 jaune, et 10 brun.

Mentionnons enfin un timbre commémoratif de l'unification du tarif postal à un penny, en septembre 1895 (type n° 5).



TYPE N° 5

Pour la République d'Orange, les vicissitudes ont été moins grandes et, depuis ses premiers timbres, en 1868, elle a, plus heureuse et un peu plus tranquille que sa sœur, pu garder les mêmes modèles (type n° 6).

Que réserve l'avenir ? Chercher à le prévoir ou le discuter nous ferait entrer dans des considérations qui ne seraient pas ici à leur place. Nous voulions seulement montrer, à l'occasion de faits d'une actualité et d'un intérêt incontestables, combien les timbres sont liés à l'histoire d'un pays et peuvent servir à la raconter.

Jean Bernard.

LA MODE DU MOIS

Lorsqu'on tient à être habillée suivant la saison, sans retard, il est bon de s'y prendre un peu à l'avance, les couturières, aux époques de transition, étant toujours fort occupées. Notre modèle nº 1 sera tout à fait de circonstance, à Auteuil ou bien les hanches, suivant la mode moderne.

Le toquet qui accompagne cette toilette est ravissant, en paille de soie, rehaussé de vieilles guipures roussies ou simplement jaunies, avec piquet de fleurs de saison sur le côté.





à Longchamp, un jour de beau et chaud soleil printanier.

Cette robe, en drap de soie gris argent, peut également servir à une cérémonie de mariage, ou à une matinée.

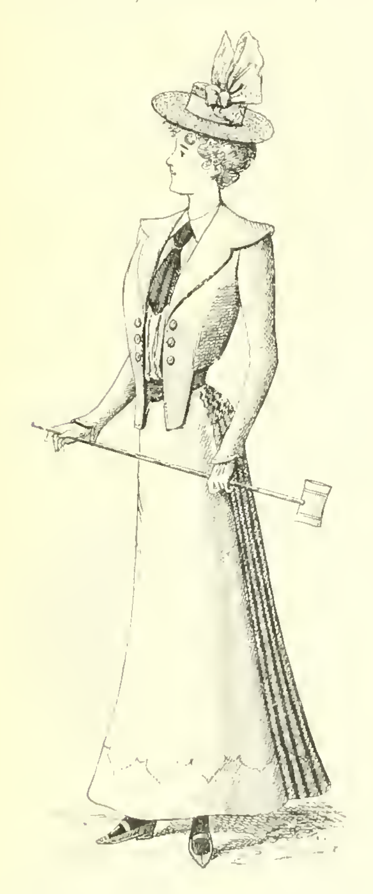
Le corsage-blouse est enserré à la taille par une ceinture ronde fermée sous un chou de mousseline de soie. Il est agrémenté d'un empiècement arrondi, en dentelle, comme les manches Louis XV, que terminent des sabots de mousseline de soie, semblables au volant-berthe qui encadre l'empiècement. Un chou, au creux de la poitrine, permet de nicher gracieusement un bijou. Deux volants plissés et superposés, en mousseline de soie, bordent la jupe sur laquelle retombe une tunique dentelée et brodée, à plis cousus, emboîtant

Pour la ville, le genre tailleur continue à obtenir les justes faveurs des femmes de goût. Celui-ci (nº 2) est un ottoman bleu de France, orné de piqûres blanches ou de même nuance, formant camaïeu. La jupe, toujours collante, est à pli rapporté : quant au corsage, c'est une veste-boléro, fermée, et un peu à pointe devant. Grosse cravate en mousseline de soie autour du cou, et chapeau rond, en paille, garni de plumes-couteaux et d'un plissé en mousseline de soie, gracieusement drapé.

Gants de Suède. Souliers Richelieu en chevreau et vernis noir, bas mi-soie, également noirs, et jupon de taffetas fantaisie, froufrouté de volants gansés, bien soutenus derrière. En-cas assorti au costume avec manche de fantaisie.

Le petit costume de sport (nº 3), pour jeune fille ou très jeune femme, peut se faire en covert-coat, en serge anglaise, en granité ou en drap amazone, beige, gris fer, bleu marine ou de toute autre nuance moyenne. Il est garni d'une piqûre fantaisie sur l'ourlet, plat devant, et plissé accordéon à partir des côtés.

La veste-boléro, courte dans le dos, ouverte sur





une chemise d'homme à col rabattu avec cravate régate, et ceinture assortie, en satin noir, se termine, devant, par deux pans carrés. Les revers châle, à grand col arrondi sont infiniment gracieux. Six boutons de fantaisie achèvent l'ornementation de ce boléro très simple, mais très dégagé, et par contre très seyant.

Des souliers jaunes à barrettes, sur des bas de fil d'Écosse noirs, des gants de daim gris, et un chapeau canotier en paille anglaise, assorti de nuance au costume, cravaté de ruban noué en coques bien enlevées, achève l'ensemble de ce vêtement très utilisable aussi en voyage, pour des excursions de montagne.

Le printemps étant désormais comme à Londres, la grande saison parisienne, nous terminerons par une robe de bal (nº 4).

Elle est en soie brochée vert nil, garnie à la jupe, longue, d'un haut volant en mousseline de soie de même ton. Ce volant est surmonté d'une ruche à la vieille. Sur le tablier, à droite, une grande palme brodée en rehausse l'elégance discrete. Le corsage, decolleté en V ouvert, est croisé : le côté droit en soie drapée, le gauche, plat et brodé, comme la jupe, d'une grande palme. Une guirlande de fleurs — les boules de neige font très bien — souligne le décolleté et tient lieu de manches. Une grande écharpe, en mousseline de soie, sert de ceinture, et retombe en longs pans à gauche. On peut aussi faire cette ceinture en soie frangée.

Aigrette diamantée dans les cheveux ; rang de perles au cou, souliers vert nil en satin, sur des bas de soie blanche ajourés ; dessous de nansouk, garnis d'une belle valenciennes imitation, et gants longs en chevreau blanc.

BERTHE DE PRÉSILLY.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

L'alimentation en France.

L'*Économiste européen* a donné l'intéressant tableau suivant sur la valeur des diverses consommations de produits d'alimentation et la moyenne qui en résulte par habitant.

	Dépenses totales en millions.	Dépenses par habitant en francs annuelles.	quotid.
Pain de froment et divers. .	2.800	72,54	0,199
Viande fraîche de boucherie.	2.650	68,65	0,188
Boissons (vins, cidres, eaux-de-vie, etc.)	2.500	64,77	0,177
Lait, beurre, crème, fromages.	2.200	56,99	0,156
Légumes, primeurs, pâtes et fruits.	2.000	51,81	0,142
Sucre, café, chocolat, confiseries, pâtisseries, eaux minérales et ordinaires. . . .	1.150	29,79	0,082
Volailles, œufs, lapins, gibier.	950	24,61	0,067
Salaisons, charcuterie, conserves alimentaires.	800	20,73	0,057
Poissons frais ou préparés, huîtres et coquillages. . .	750	19,43	0,053
Pommes de terre, betteraves comestibles, topinambours et huiles comestibles. . . .	700	18,13	0,050
	16.500	427,45	1.171

Production du carbure de calcium.

(En tonnes.)

États-Unis. . . .	60.000	Angleterre. . . .	8.100
France	35.000	Russie	6.000
Italie.	29.450	Espagne	5.000
Suisse.	28.500	Canada.	1.000
Suède.	25.000	Pays divers . . .	12.690
Norvège	24.500		
Autriche	21.000		256.240

Population et dettes des principales villes, en 1898.

	Population.	Dette municipale en francs. Montant.	Par tête.
Paris.	2.536.834	2.189.767.000	863 »
Lyon.	466.767	72.420.000	155 35
Marseille	447.344	108.825.000	243 40
Bordeaux.	256.906	34.694.000	134 50
Londres.	4.433.018	984.447.000	222 08
New-York	3.550.053	?	?
Berlin.	1.782.054	331.095.000	185 90
Munich	445.000	125.196.000	282 95
Vienne	1.583.978	196.272.000	123 90
Budapest.	631.884	128.486.000	203 62
Saint Pétersbourg.	1.350.000	52.554.000	38 89
Madrid	509.073	79.502.000	156 18
Amsterdam.	503.319	198.415.000	394 46
Rome	491.198	214.260.000	435 77
Copenhague	349.000	82.967.000	237 72
Bruxelles.	200.451	280.980.000	1.400 90

Production des vins en Allemagne.

	Hectolitres.	Valeur en marks (1 m. : 1 fr. 23).
1893.	3.820.352	132.138.667
1894.	2.824.422	67.060.000
1895.	2.011.673	92.513.726
1896.	3.050.808	109.581.098
1897.	2.775.576	84.462.442
1898.	1.406.818	51.319.000

Les Postes belges.

	Nombre de bureaux	NOMBRE (en millions) DE Lettres	Cartes postales.	Journaux et imprimés.	Autres	Total
1875.	486	69	8	99	2	178
1880.	765	85	18	109	5	217
1885.	834	105	28	155	10	297
1890.	819	112	37	168	11	328
1895.	847	131	45	200	14	390
1896.	864	131	45	193	14	383
1897.	893	141	49	207	14	411
1898.	1.022	147	53	230	»	430

La foudre en France.

Nombre de personnes tuées chaque année.

1876. . . .	91	1883. . . .	143	1890. . . .	129
1877. . . .	106	1884. . . .	174	1891. . . .	123
1878. . . .	100	1885. . . .	128	1892. . . .	187
1879. . . .	86	1886. . . .	109	1893. . . .	155
1880. . . .	147	1887. . . .	119	1894. . . .	117
1881. . . .	101	1888. . . .	93	1895. . . .	126
1882. . . .	94	1889. . . .	129		

Les cidres en France (en hectolitres.)

	Production.	Importation.	Exportation
1889.	3.701.000	8.319	12.000
1890.	11.095.000	7.035	9.000
1891.	9.280.000	684	10.000
1892.	15.141.000	402	10 000
1893.	31.609.000	845	14.000
1894.	15.541.000	744	18.000
1895.	25.587.000	576	23.000
1896.	8.074.000	525	26 000
1897.	6.789.000	306	23.000
1898.	10.637.000	4.526	18.000

Mandats et Bons de poste émis en France et dans les colonies.

	Mandats. Nombre.	Montant.	Bons de poste. Nombre.	Montant.
1889. . .	24.167.057	712.328.362	1.123.886	10.052.922
1890. . .	25.325.808	733.414.066	1.381.540	11.814.071
1891. . .	25.908.929	747.939.064	1.697.542	13.954.430
1892. . .	26.674.889	761.701.299	2.083.018	16.327.954
1893. . .	27.422.440	776.566.408	2.429.001	18.105.282
1894. . .	28.638.094	796.039.949	2.896.527	20.956.293
1895. . .	29.523.894	799.209.381	3.424.973	23.766.312
1896. . .	30.488.803	812.022.281	3.772.859	27.006.864
1897. . .	31.551.171	820.363.571	4.587.852	34.371.212
1898. . .	32.242.600	876.289.826	4.602.042	38.484.278

La marine marchande en France.

	Navires à vapeur. Nombre.	Tonnage.	Navires à voiles. Nombre	Tonnage
1893.	1.186	498.841	14.190	396.582
1894. .	1.196	491.972	14.332	398.567
1895.	1.212	500.568	14.386	386.510
1896.	1.235	503.677	14.301	390.394
1897.	1.212	499.409	14.352	421.462
1898.	1.209	485 615	14.406	414 673

G. FRANÇOIS.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Pendant la plus grande partie de ce mois-ci, il n'y a pas eu d'événements : il n'y a eu que des espérances d'événements, et elles ont suffi pour maintenir la Bourse en excellentes dispositions. Le marché financier, du reste, ne saurait être mal disposé quand on parle de paix, et on n'a guère parlé que de cela depuis que les événements du Transvaal ont pris la tournure nouvelle que vous savez.

A dire vrai, personne, à la Bourse, n'a été surpris de ce revirement survenu dans les intentions du Destin. Au début de la guerre anglo-transvaalienne, le Président Krüger a prononcé ces inoubliables et héroïques paroles : « Si l'Angleterre parvient à conquérir notre pays, elle payera sa conquête d'un prix qui étonnera le monde. » Et le monde, en effet, a été étonné de la vaillante résistance d'une poignée de braves aux prises avec les forces militaires d'un des plus puissants empires du globe. Mais il nous paraît que le dénouement est proche, maintenant.

Quels que soient les sentiments de sympathie que l'on puisse éprouver en faveur des Boers, il est bien certain que la guerre de l'Afrique du Sud avait paralysé ou tout au moins interrompu et diminué les affaires; et c'est pour cela qu'aux premières rumeurs de paix une espèce de soupir de soulagement est sorti de toutes les poitrines.

De là, un raffermissement général. Presque général, du moins; car presque seules de toute la cote, nos rentes nationales se sont alourdies. D'où vient cette tenue lourde des rentes françaises alors que toutes les valeurs ont progressé? Simplement de ce fait que le ministre des finances a cru que l'heure était propice pour ramener l'attention du public sur la question de l'impôt général sur le revenu. C'est bien la trentième ou la quarantième fois, depuis le début de ce siècle, qu'on agite cette question; et la solution s'en est toujours heurtée à d'insurmontables difficultés. Il est à croire qu'il en sera de même cette fois. En attendant, il a suffi qu'on parlât de cette triste chose pour éloigner de nos rentes le public qui semblait enclin à y revenir. Et voilà pourquoi ces rentes ont été faibles alors que tout le reste a progressé.

Parmi ce « reste », deux ou trois groupes de valeurs se sont fait remarquer par une ardeur particulière, et nous constatons avec plaisir qu'il s'agit précisément des valeurs dont nous avons prédit la hausse depuis plusieurs mois déjà. Tout d'abord, c'est l'*Extérieure espagnole*, qui, en l'espace de deux liquidations, a regagné entre 3 et 4 %. Puis, c'est la *De Beers*, pour laquelle on entrevoit déjà des cours variant entre 900 et 1 000 francs. Ensuite, viennent les valeurs industrielles, qui (il va de soi que nous parlons seulement de celles qui sont sérieuses) ont marché à grands pas dans la voie de la reprise. Et enfin, précédant toutes les autres, les valeurs émanées des établissements producteurs de matières premières ont monté avec énergie. Comparez la cote du mois dernier des valeurs de charbon et de cuivre à la cote de ce mois-ci, et vous vous rendrez compte de l'importance de l'énorme progression.

Nous croyons que le mouvement est loin d'être terminé, et cela, simplement à cause des raisons que nous avons précédemment exposées. L'industrie continuant son mouvement d'expansion, les demandes de matières premières s'accentuent tout naturellement. Et les plus demandées, les plus indispensables parmi ces matières premières étant le cuivre et le charbon, il est tout simple que les valeurs charbonnières et cuprifères prennent une avance nouvelle.

Cela est fait pour nous confirmer dans la prédilection que nous avons toujours marquée en faveur de ces titres. Le *Rio Tinto*, que nous recommandons depuis le cours de 1 000 francs, avoisine maintenant le cours de 1 400. Nous ne serions nullement surpris de le voir monter encore. Mais, conformément à nos habitudes de prudence, nous préférons des valeurs moins sujettes à des influences spéculatives. C'est pourquoi nous continuons et persistons plus que jamais à appeler l'attention de nos lecteurs sur l'action des *Mines de cuivre de Huelva*. L'heure d'une exploitation intensive de ces mines, situées sur le territoire même du Rio Tinto et de la Tharsis, va bientôt sonner; et, dès lors, on peut prévoir des cours infiniment supérieurs à ceux que l'on cote actuellement. Nous dirons même, qu'à notre avis, il y a urgence à se mettre sur une affaire dont la spéculation n'a pas encore commencé d'escompter le développement.

E. Benoist,

Directeur du *Monde économique et financier*
17, rue du Pont-Neuf.

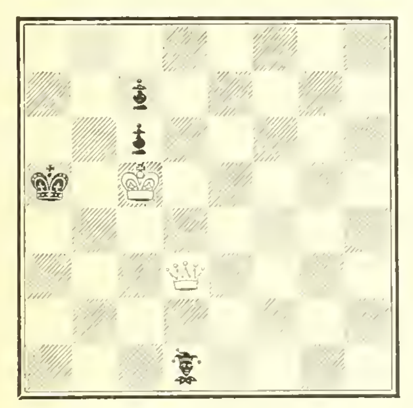
DU NOIR AU BLANC

Par Louis Mangin



Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

N° 339. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 340. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 341. — Vers palindrome.

C'est dans un café d'Alicante
Qu'un monsieur du nom de Cabat,
Dont la mine était florissante
Conta l'histoire que voilà :

Fumer, cela vous empoisonne,
Me disait quelqu'un l'autre soir ;
Mais, dis-je, en montrant ma personne,
Est-ce la mort qui se fait voir ?

Je fume ainsi que mes ancêtres ;
Chez nous, on a toujours fumé.
Ès pipe nous fûmes tous maitres,
On vous l'a toujours affirmé.

Mes chers parents, comme vieillesse,
Sont morts à quatre-vingt-quinze ans ;
Ils ne sont pas morts de faiblesse,
Mais c'est qu'ils avaient fait leur temps.

Aussi qu'aucun ne vienne dire
Que de fumer cela l'usa :
Ces propos m'ont toujours fait rire.
XXXXX X'XXX XXX XX XXXXX.

N° 342. — Énigme.

Je suis d'un petit monde un petit labyrinthe,
Qu'une épaisse forêt cache ordinairement :
Le bas d'une montagne est mon appartement,
Où l'air seul peut entrer sans aucune contrainte.

Une dame préside en ma petite enceinte,
Qui ne saurait agir que par moi seulement ;
Quoiqu'elle soit sans corps, elle a du sentiment,
Et toujours l'ignorant lui donne quelque atteinte.

C'est à nous seulement que l'on fie un secret,
Parce que nous gardons un silence discret,
Et que rien ne sortit jamais de notre bouche.

On me charge à la cour d'or et de diamant ;
Mais la moindre chanson dont le bel air nous touche,
A pour nous plus d'appas que tous ces ornements.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

N° 331. — 1. D 2 T R. — 1. R pr C R ou C F D.
2. D 2 R ou 2 F D échec et mat.

N° 332. — 39/30 31/39 — 40/39 34/30 — 15/5 10/11 — 31/22 27/42 — 11/[illegible] 37/[illegible] — 46/2 7/11 — 35/— 7/— gagne.

N° 333. — Baril. — Bar, Il.

N° 334.

```
      B
    C A P
  H I V E R
    L A C
      I
```

N° 335. — Hache.

N° 336.

```
P o i S o i R
A v e C i n E   Les trois fleurs :
S i v A e i N     Passerine,
S a i B r i O     Scabieuse,
E l o I m a N     Renoncule
R i r E p i C
I s s U n a U
N o i S a i L
E l i E t . E
```

N° 337.

```
C o r s e
O r n e
T a r n
E u r e          Côte-d'Or.
D o u b s
O i s e
R h ô n e
```

N° 338. — Ce qui fait le succès d'une épigramme c'est sa chute.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine) avec timbre pour réponse.

LA CUISINE DU MOIS

Timbale à la Bontoux. — La pate a timbale. — Formule. — Pour un moule à charlotte de 0m,10 sur 0m,12; 500 grammes de farine; 200 grammes de saindoux, 8 grammes de sel fin; 1 décilitre environ d'eau bien froide.

Opération. — Travaillez le saindoux avec la farine en frôlant les deux entre les mains à plat. Vous devez obtenir une semoule grasse, uniforme; ajoutez le sel, l'eau et pétrissez vivement. La pâte doit être lisse et un peu ferme. Mettez-la dans une soupière ou un légumier, bien couverte et au frais, deux heures au moins. Cette pâte est plus facile à travailler si on la fait la veille au soir ou le matin de bonne heure.

Pour la mouler. — Farinez la table, posez la boule de pâte et farinez le dessus; avec le rouleau debout frappez au milieu pour y faire un trou. Posez la pâte sur le côté: dès que le trou est un peu profond, farinez l'intérieur, appuyez légèrement avec le rouleau à plat pour faire avec la pâte une espèce de pyramide ou cône; changez souvent le côté sur lequel vous appuyez le rouleau, sinon la calotte se trouverait trop épaisse par places et trop mince sur d'autres.

Ouvrez cette calotte, passez le rouleau dedans sans crever le fond, bien entendu, roulez sur la table pour donner au tour une égale épaisseur. Beurrez légèrement l'intérieur du moule à charlotte, rentrez la calotte, appuyez bien sur le fond d'abord; puis, tout autour, avec les doigts réunis à plat; coupez la pâte qui dépasse presque au ras du moule, faites une boule et appuyez sur le fond de la timbale pour bien mouler l'angle et le tour en remontant. Si l'opération est bien menée, il doit rester un tiers de la pâte pour le couvercle et l'ornement. Coupez un petit disque en papier léger, dit *pelure*, appliquez-le sur le fond et mettez autour une bande de la hauteur du moule, pas aussi haut que la pâte; beurrez légèrement le côté appliqué. Remplissez avec des noyaux de cerises, des lentilles, des haricots ou du riz; dressez légèrement en dôme et couvrez d'un papier rond. Coupez un quart de la pâte qui vous reste, étendez au rouleau le gros morceau pour qu'il rentre juste dans la timbale et puisse être soudé à la pâte; mouillez le tour à l'intérieur, réunissez les deux bords de pâte et soudez-les bien, égalisez ce qui dépasse le moule avec le couteau en appuyant de haut en bas et en faisant le tour; ne tranchez pas, en appuyant sur le moule, un demi-centimètre en dehors. Sur ce rebord, faites un cordon orné en pinçant en biais avec la pince à pâte ou avec les doigts.

Réunissez tout ce qui vous reste de pâte en une boule bien soudée. Battez un œuf ou un blanc, dorez le dôme de pâte; étendez assez mince le morceau qui vous reste, coupez des bandes de 0m,02 de large et des losages de 0m,03 ou de 0m,4 de long, appuyez le dos du petit couteau au milieu, d'un bout à l'autre, appuyez aussi sur les côtés de cette ligne en descendant et vous imiterez une feuille.

Appliquez-en huit ou neuf sur le dôme en les chevauchant légèrement sur un côté, vous obtenez ainsi une rosace formant étoile.

Réunissez une fois de plus ce qui vous reste de pâte, étalez-la, enlevez quatre ou cinq ronds, un peu plus grands les uns que les autres; mettez le plus petit sur votre index gauche, les autres dessus, le plus grand à la fin, forcez-les à faire une boule en appuyant avec la main gauche et serrant un peu le bas, faites une croix au milieu de la boule, pénétrez jusqu'au rond intérieur, vous aurez confectionné un artichaut qui s'épanouira.

Dans le milieu de l'étoile, au sommet de la timbale, faites-un trou, enlevez la pâte, dorez et posez l'artichaut. Dorez encore une fois et mettez au four sur une plaque. Dès qu'elle aura un peu raffermi, couvrez d'un fort papier beurré pour l'empêcher de se colorer. Dans une petite heure, sortez-la du four. Avec le couteau d'office, faites une incision au bas de l'étoile, près du cordon fleuré tout autour et, avec soin, enlevez le couvercle en le soulevant avec le couteau et non par le champignon, videz la timbale, démoulez-la et remettez-la à sécher et se dorer.

Sauce et garniture Bontoux. — La sauce. — 2 décilitres de jus; 2 cuillerées de sauce tomate; 50 grammes de beurre d'écrevisses; 20 grammes de beurre ordinaire; 10 grammes de farine.

La cuisson des truffes et champignons. — Garniture. — 125 grammes de macaroni fin, dit aiguillettes; 125 grammes de crêtes et autant de rognons de coqs; 125 grammes de truffes; 125 grammes de champignons; 150 gr. de langue écarlate; 125 grammes de jambon cuit; 150 grammes de blanc de poulet; 60 gr. de gruyère, autant de parmesan râpé; 12 écrevisses moyennes cuites dans un décilitre de vin blanc, un bouquet garni, 10 grammes de sel, dix-huit grains de poivre.

Faites bouillir, mettez les écrevisses bien lavées, couvrez et faites cuire dix minutes. Laissez refroidir dans la cuisson.

Cuisson des truffes, champignons, crêtes, rognons de coq. — Moitié de la cuisson des écrevisses, autant de bouillon, 20 grammes de beurre, sel et pointe de muscade. Faites bouillir, mettez les truffes, les champignons et les crêtes coupés en filets, les rognons entiers. Laissez sourire à couvert 10 minutes.

Cuisson du macaroni. — Faites bouillir un litre d'eau salée, ajoutez le macaroni, laissez bouillir 5 minutes, couvrez et tenez au chaud.

Coupez le jambon, le poulet et la langue en julienne (filets). Décortiquez les pinces et les queues d'écrevisse, coupez-les par le milieu en long et ajoutez aussi avec le reste.

La sauce. — Faites fondre les 20 grammes de beurre, mélangez la farine, une pointe de cayenne et la sauce tomate, mouillez, faites bouillir en remuant et retirez à côté du feu. Egouttez le macaroni, coupez-le bien régulièrement de 0m,05, mettez-le dans un sautoir ou casserole un peu grande, mélangez tous les éléments, truffes, champignons, crêtes, rognons, écrevisses, langue, jambon, poulet et sauce, liez en tournant la casserole. Saupoudrez avec le fromage et le beurre d'écrevisses, divisé en cinq ou six morceaux, liez encore, remplissez la timbale, mettez-la au four sur une plaque pour qu'elle se réchauffe bien. Dressez sur une serviette, dans un plat rond.

A. Colombié.

SEPTEMBRE

Pampre au front, serpe en main, voici venir Septembre...
D'un vol prompt, sur ses pas s'élance la Chanson ;
Il vient par les coteaux, le divin échanson,
Mêler ses clairs rubis aux grains dorés de l'ambre.

Son chaume est le sarment, — le raisin, sa moisson.
Fier du gai vendangeur qui sous l'osier se cambre,
Il dit au buveur d'eau : « Courbe-toi, froid Sicambre! »
Il tend au vieux Burgonde un cep pour étançon.

Par lui le pressoir craque et bout à flots la cuve.
Déjà, des flancs rougis de l'odorante étuve,
Jaillit l'esprit subtil, feu follet du succès :

Car Septembre du thyrse arme plus d'un athlète,
Car, donnant force au preux et génie au poète,
Du sang pur de la vigne il fait le sang français.

STÉPHEN LIÉGEARD.

Quatre pour les saisons, douze pour les mois, seize sonnets où le poète-orfèvre a fait entrer les brises du printemps, les soleils de l'été et les éclats d'argent de l'hiver, la jeunesse et la maturité, toute la vie; cinquante eaux-fortes d'Avril, dont des reproductions typographiques ne pourraient donner qu'une idée affaiblie : tel est le livre bel et rare, **les Saisons et les Mois**, d'où nous détachons ce sonnet.

Le dernier vers claque comme un drapeau aux mains d'un fils de Bourgogne, chantre constant des antiques vertus françaises, généreuses et sensibles, enflammées et fidèles.

M. Stéphen Liégeard a voulu résumer, en ces émaux et camées, les sources de la poésie; et il s'est naturellement rencontré qu'il n'en a trouvé que de pures. Touchantes formules, faites pour inspirer le respect, d'un esprit qu'il n'a jamais évolué que sur les sommets.

Pour la sauver, roman par Ernest Benjamin, publié chez Lemerre, est une œuvre originale, d'un style très soigné, d'une invention curieuse, d'une conception généreuse : le héros s'est juré de ne jamais trahir le secret de ses amours fugitives avec une femme dont il veut à tout prix sauver la réputation en cachant sa faute d'un instant. Il ensevelit ce secret au fond de son âme et le tait même au prêtre qui a guidé son enfance ; il expie ce silence à la fois chevaleresque et coupable en allant se confesser à un missionnaire dans un pays lointain. Le tableau des mœurs villageoises qui fait le décor de fond est pittoresque et pris sur le vif.

Le roman nouveau d'Edouard de Perrodil, **la Cascari**, paru chez E. Flammarion, est le récit émouvant d'un drame sombre engendré par une haine contre nature d'une mère envers sa fille : récit poétique et romanesque, d'ailleurs, rempli d'épisodes qui donnent lieu à des descriptions.

Edouard de Perrodil n'a pas cherché le succès au moyen d'un style truqué ou de situations forcées : son œuvre est le récit vécu d'une triste rivalité, rare heureusement, mais parfois trop réelle, dont les phases diverses sont sobrement présentées, dans un style toujours simple et clair.

Le nouveau roman de Camille Pert, **Mariage rêvé**, paru chez Simonis Empis, est une brillante page de la vie mondaine et une étude amère des déceptions du mariage. L'auteur de *la Camarade* et de *Leur égale* a cette fois mis en scène un intéressant caractère d'homme loyal, honnête et tendre qui est lié à une frivole poupée mondaine.

L'action se déroule en un curieux contraste du tourbillon mondain dessiné de façon piquante, abondant en silhouettes amusantes et fidèles, et du drame intime et douloureux qui se joue dans le cœur du héros infidèle.

Très chaste, l'étude entière est d'une belle portée morale et toute l'œuvre donnera à réfléchir aux hommes et aux femmes, aux maris et aux épouses.

Jean Saint-Yves, qui a écrit de nombreux et remarqués articles sous le pseudonyme de Jean Dara, vient de publier à la librairie Ollendorff un **Roman d'un Officier**, plein du soleil d'Afrique et du soleil de l'amour. Les deux lui ont brûlé le cœur, mais d'une brûlure qui mûrit. Ce n'est point que la souffrance y manque, car elle y abonde, mais salutaire et rédemptrice.

L'œuvre est écrite avec la liberté de l'espace, le mépris des formules, l'unique souci de la sensation exprimée comme elle a été ressentie. Il laisse beaucoup à penser au lecteur, non par suite de réticences calculées, mais par une pudeur instinctive qui voile les intimités. C'est un livre d'un art très naturel et très vif qui se parcourt rapidement d'abord, puis qui se relit page à page. De combien pourrait-on en dire autant ?

La Princesse de Lerne, dont nos lecteurs ont gardé le souvenir, vient de paraître à la librairie Juven, en un volume de format agréable. C'est un ouvrage de plus à ajouter aux études d'histoire de M. Ernest Daudet et c'est bien le cas de dire que le nombre et la valeur sont d'accord. Par ses études sérieuses comme par ses récits où l'imagination s'appuie sur des données réelles, M. Daudet a apporté une vive et nouvelle clarté sur cette époque de la Restauration, d'autant plus mal connue qu'elle était plus proche de nous.

La Société d'éditions littéraires publie une nouvelle édition de **Quand même!** de Léon Berthaut. Dans ce volume plein de généreux élans, cette même Académie, qui n'est point sceptique, a couronné une œuvre patriotique qui évoque en frémissant les souvenirs de la guerre de 1870 et qui ne se départit jamais du *sursum corda* consolateur.

Le sénateur Gross, conseiller municipal de Leipzig de 1807 à 1815, a laissé des mémoires dont le capitaine Veling vient de donner une traduction à la librairie militaire Chapelot. Le brave Allemand est de modeste allure et ses jugements se maintiennent dans de prudentes formules; rien n'y est bien saillant. Ces mémoires apportent une contribution à l'histoire du premier Empire et prouvent, une fois de plus, que si les Français savaient vaincre, ils savaient aussi se faire aimer.

Ce sont aussi des mémoires, mais d'une tout autre nature, que Nadar a réunis chez Flammarion sous le titre de : **Quand j'étais photographe**. La bonne humeur de l'artiste, sa philosophie souriante et courageuse y éclatent à chaque ligne et donnent aux événements racontés une couleur et un attrait particuliers.

A la librairie Atfolter, M. Firmin Maillard a publié le **Salon de la Vieille Dame à la Tête de Bois** C'est ainsi que les Anglais, habituellement plus respectueux, appellent notre Académie française. Il s'agit ici de son histoire anecdotique sous le second Empire, et beaucoup de faits sont rappelés dans ce curieux volume. Si l'on ne critique que ce que l'on envie, l'Académie peut se complaire à tous les traits qu'on lui décoche. Elle est d'ailleurs la première à en rire, et n en souffre point.

Le Répertoire bibliographique des Revues Françaises pour 1898 vient de paraître à la librairie Nilsson. Il comprend la nomenclature de plus de 20 000 articles classés méthodiquement d'après les sujets traités, et alphabétiquement d'après les noms des auteurs, avec le soin et le discernement que M. Jordell apporte à tous ses ouvrages de bibliographie. On se rend compte facilement de l'utilité d'un pareil répertoire nécessaire à toutes les bibliothèques de travail.

Au moment où va s'ouvrir la maison d'art qu'il a léguée à la ville de Paris, un ouvrage sur le **Musée Gustave Moreau** est de pleine actualité. Celui que M. Paul Flat a publié à la Société d'édition artistique n'a pas ce seul mérite : c'est une étude très fine et d'une critique très élevée. Le maître n'est pas de compréhension immédiate; ses œuvres sont comme était l'homme lui-même, enveloppées de pensées contenues qui se révèlent à l'examen. Il se dégage un grand charme de ces découvertes et les dix-huit belles héliogravures de cet album permettent, par leur netteté, de se croire en face des originaux eux-mêmes.

Les encyclopédies populaires des librairies May et Schleicher poursuivent leurs publications. Deux volumes dans la première, **l'Expansion coloniale**, et une **Biographie politique du XIXe siècle** ; dans la seconde, **la Tuberculose**, avec de curieuses et exactes gravures. Nous signalons ces petits ouvrages utiles, bon marché et d'un maniement facile.

M. Max de Nansouty a réuni, chez Flammarion, ses **Premières visites à l'Exposition**. D'autres suivront, et ces descriptions, où la science sait se mettre à la portée de tous, resteront parmi les meilleures de celles qui s'efforceront de consacrer le souvenir de la grande et utile fête.

M. de Nansouty publie aussi chez Juven son **Année industrielle** pour 1899, et ce volume annuel résume de la plus claire façon tous les progrès de la science. A voir leur variété et leur marche constante en avant, on ne peut croire à sa prétendue faillite. On admire au contraire cette marche en avant de l'humanité, d'autant mieux que l'auteur sait faire la part de la vérité et ne craint point de prémunir, avec une littéraire ironie, contre les tentatives éphémères.

Le treizième fascicule de **Versailles et les Trianons** termine le premier volume de cette publication magistrale de la maison Mame. Il contient, en plus du texte et des planches, une introduction où M. Philippe Gille révèle une fois de plus la hauteur de ses vues d'historien et une table des gravures, dont le chiffre de 213 est suffisamment suggestif.

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN

Le

Monde Moderne

Mai 1900



MION

Neuf heures sonnent au vieux clocher de Saint-Virgile. La nuit est venue, une claire nuit provençale de mai, tout endiamantée d'étoiles, tout embaumée des senteurs capiteuses du foin coupé et de l'aubépine en fleur. Des prés fauchés monte une vapeur légère qu'argentent les rayons de la lune, filtrant à travers le grêle et mouvant feuillage des peupliers. La paix et le sommeil descendent sur les champs silencieux.

Quand tout repose dans la campagne, quelle est donc l'ombre mystérieuse qui glisse sans bruit sur l'étroit sentier caché dans l'ombre des grands arbres? C'est une femme. Un châle jeté sur sa tête dissimule ses traits, pas assez cependant pour que nous nous y trompions. Est-ce bien vous, Auberte, vous, une femme de poids, l'oracle du village, la moitié respectée du riche maître Laugier! Est-il l'heure de courir les champs pour les honnêtes femmes? Vers quel but vous hâtez-vous avec ces allures suspectes?

Auberte n'a cure des objurgations. Poursuivant sa marche hâtive, elle longe le pré, jusqu'aux grosses meules de fourrage accouplées où s'entasse la récolte de l'année précédente, les contourne et disparaît derrière elles.

Clac! un bruit sec a traversé l'air sonore de la nuit. Qu'est-ce donc? On dirait un soufflet vigoureusement appliqué. Le rossignol qui modulait ses trilles mélodieux dans le buisson d'églantiers se tait soudain et s'envole à tire-d'aile. Et voici la mère Auberte qui reparaît, non plus voilée, car la lune

éclaire sa face de matrone irritée, non plus seule, car elle traîne par la main une jeunesse apeurée, les yeux pleins de larmes et les joues rouges de honte autant que de la correction maternelle. C'est Mion, Dieu me pardonne, la jolie fille d'Auberte, Mion aux yeux si doux, au port si gracieux. O Mion, que faisiez-vous derrière ces meules et quel gros péché vous vaut une si dure humiliation?

Le péché de Mion, il n'y a pas à le chercher bien loin : c'est ce jouvenceau tout ému qui marche dans l'herbe à la suite des deux femmes. De quelle voix ardente et contenue il implore la mère offensée!

— Auberte, ne la battez pas! C'est moi qui ai fait la faute et non pas elle. Je lui avais demandé de venir parler de notre mariage. Elle ne voulait pas, mais je l'ai tant priée qu'elle a fini par céder. Si maître Laugier ne fronçait pas tant ses gros sourcils quand je m'arrête devant le mas pour vous causer un brin, nous ne serions pas obligés de nous cacher pour nous parler. Mère Auberte, vous avez été jeune : ayez compassion de nous. Nous nous aimons et nous ne pouvons être heureux qu'ensemble. Je ne suis pas riche, mais j'ai de bons bras et du cœur à l'ouvrage, et ma femme ne manquera de rien. Vous faites tout ce que vous voulez de maître Laugier : si vous lui parliez pour nous, il consentirait à notre mariage.

La mère Auberte a la bouche cousue. Les yeux brillants de colère rentrée, elle marche sans mot dire, traînant par le poignet sa dolente captive.

— J'ai eu tort, je l'avoue, reprend le jeune homme sans se lasser; mais je l'aime tant que je ne puis plus vivre sans elle. Je suis un brave garçon, vous le savez bien; personne n'a rien à me reprocher. Votre fille sera heureuse avec moi. Donnez-la-moi, Auberte, je vous jure que vous n'aurez pas à le regretter.

Cette fois, la mère se retourne furieuse :

— Que je te la donne, vaurien, séducteur, va-nu-pieds! Mais j'aimerais autant la jeter à l'eau. Tu n'as pas seulement de quoi acheter une marmite et tu parles de te mettre en ménage, et tu voudrais qu'on te donnât une fille de bonne famille pour vivre en fainéant et manger son bien! Passe ton chemin, effronté, et si je te reprends à parler à ma fille, tu auras de mes nouvelles. Ne t'avise pas de passer le fossé, ou j'appelle Laugier et tu recevras une belle correction, je t'en réponds.

Le pauvre garçon comprend enfin qu'il faut renoncer pour le moment à fléchir cette mère exaspérée. Il s'arrête le cœur gros, tandis que les deux femmes franchissent le fossé d'arrosage et rentrent dans la coquette maison, orgueil du père Laugier, qui cache, sous les pampres de sa treille, sa façade blanche et ses volets fraîchement peints en rouge.

* * *

C'est une maison cossue que la ferme neuve de Laugier. Rien n'y manque, ni les meubles provençaux de noyer ciré, ni les provisions dans la dépense, ni le linge dans les armoires. Le poulailler regorge de volailles dont la ménagère sait tirer de beaux bénéfices. Un bon cheval piétine dans l'écurie. Le maître de ces richesses était dans sa jeunesse un paysan sans fortune, bon travailleur et point dépensier. Un petit héritage le mit à l'aise. Il épousa sur le tard Auberte, fille de fermiers aisés de Camargue, qui lui apporta encore quelque argent. Grâce à ses habitudes laborieuses et à une stricte économie, le ménage prospéra. Les quelques mesures de prairies sur lesquelles Laugier avait placé ses modestes capitaux s'arrondirent d'année en année, si bien qu'aujourd'hui, avec ses dix hectares au soleil, maître Laugier est un gros propriétaire dans ce pays de petite propriété. On l'a surnommé le *pelot*, du nom que l'on réserve d'ordinaire aux plus riches fermiers de la région. C'est un homme

avisé, qui a toujours de meilleures récoltes que ses voisins parce qu'il ne ménage pas l'engrais à ses terres et qui sait, mieux que pas un, vendre son foin au plus haut cours. Jadis, quand il n'avait que ses deux bras pour gagne-pain, il passait pour bon vivant. Mais à trop s'attacher au profit, il est devenu dur et orgueilleux de son bien. Il gouverne despotiquement sa maison et traite de haut ses voisins. Auberte, sa femme, n'est pas plus grosse qu'un pois devant lui. Elle est bonne femme, point fière et naturellement serviable; mais il faut bien qu'elle se conforme à l'humeur de son seigneur et maître. On dit cependant qu'à l'occasion, elle sait fort bien entortiller le pelot et l'amener à faire ce qu'elle veut.

L'unique héritière de tout le bien des Laugier et le plus beau parti du village, c'est leur fille Marie que l'on nomme communément Mion, diminutif câlin de Marion. Comment de cette souche fruste a pu naître cette fleur de grâce exquise? C'est un miracle fréquent en ce pays d'Arles, où la beauté des femmes se rehausse si souvent de distinction naturelle. Sous le mouchoir blanc qui emprisonne son chignon d'un nœud coquet, les bandeaux bouffants de ses beaux cheveux châtains encadrent le pur ovale d'un visage où la régularité des traits s'allie au charme de l'expression. Ses grands yeux veloutés ont un regard à la fois tendre et rieur. Son teint légèrement ambré s'avive d'un frais incarnat. Svelte et bien prise en son piquant costume arlésien, elle est gracieuse en tous ses mouvements. Et bonne avec cela, bonne à tous, grands et petits, toujours prête à faire aux plus humbles l'aumône de son beau sourire, heureuse de vivre et de plaire. C'est la perle de la Crau. Comment Roman n'en serait-il pas amoureux?

Pierre Roman occupe avec sa mère, veuve depuis dix ans d'un honnête et pauvre cultivateur, un modeste logement voisin de la jolie ferme qu'habite Mion. Tout petits, ils ont joué ensemble. Plus tard, ils se sont rencontrés journellement sur le chemin de l'école et du catéchisme, et toujours Roman a eu pour sa mignonne voisine une prédilection marquée. Et maintenant que la petite Mion est devenue une belle fille de dix-sept ans, Roman, le beau gars de vingt ans que toutes les filles du pays regardent avec complaisance, s'est aperçu qu'il aimait d'amour, qu'il aimait follement sa compagne d'enfance. Ses yeux le lui avaient peut-être fait comprendre, mais sa bouche ne lui en aurait rien dit encore, s'il n'était rongé d'une poignante inquiétude. Il a tiré au sort cette année et, dans six mois, il va s'éloigner pour un an. Si, pendant cette absence, quelqu'un lui ravissait son trésor! Cette pensée ne lui laissait plus de repos. Elle lui a arraché l'aveu qui s'est échappé de ses lèvres il y a trois jours, lorsqu'il donna passage sur sa jardinière à Mion qui rapportait le linge lavé à la source pure du Lauron. Oh! comme le cœur de la fillette a délicieusement battu aux premiers mots d'amour de celui qu'elle chérit en secret!

— Mion, disait Roman, dans son doux parler provençal, voici que je vais partir pour le régiment et je n'aurai peut-être plus l'occasion de te trouver seule avant mon départ. Il faut pourtant que je te dise ce que j'ai dans le cœur, car je ne peux plus le retenir. Je t'aime comme un fou, ma belle Mion. Nuit et jour ton image est devant mes yeux et je me consume à rêver de toi, à me figurer quel serait mon bonheur si tu m'aimais. J'ai voulu m'ôter ta pensée de la tête, car je comprends bien que tu es trop belle et trop bonne pour moi, pauvre paysan. J'ai essayé de m'attacher à d'autres filles du village, mais toutes me font horreur quand je les compare à toi. Mon sang, ma vie, ne veux-tu pas m'aimer aussi, moi qui t'aime tant?

La jeune fille a détourné la tête pour cacher la divine rougeur qui envahit ses traits charmants. Roman se penche pour lire son arrêt dans les jolis yeux bruns.

— Parle, ne me fais pas languir. Si

tu ne m'aimes pas, vois-tu, je ne sais pas ce que je deviendrai, car je ne puis plus vivre sans toi. Je t'en supplie, Mion, réponds-moi, dis-moi que tu n'es pas fâchée. Si tu ne veux pas parler, regarde-moi au moins.

Sous la douce violence du jouvenceau, Mion tourne vers lui son visage empourpré. Ses lèvres murmurent tout bas un mot qu'il devine plus qu'il ne l'entend. Mais le regard brûlant de la jeune fille en a dit plus long que sa bouche. Mion aime Roman autant qu'elle en est aimée, et dans le petit chemin solitaire, sous les verts rameaux qui s'entrelacent sur leurs têtes, les amoureux échangent le doux baiser des fiançailles.

Il n'y a pas loin du marais au village, dix-huit cents mètres à peine. Pourtant, dans ce court trajet, cahotés dans leur rustique équipage par les étroites drailles bordées de saules, ils eurent le temps de se dire bien des choses, les heureux promis. C'est là qu'ils s'avouèrent qu'ils s'étaient toujours aimés, qu'ils se jurèrent de s'aimer toujours, là aussi que fut convenu l'imprudent rendez-vous qui devait si mal finir. C'était une folie, il faut en convenir; mais quand on s'aime, n'est ce pas pour se le dire ?

Comme les jeunes gens approchaient du mas de Laugier, ils croisèrent deux faucheurs revenant du travail, solides gars marchant d'un pas ferme et souple, leurs grandes faux sur l'épaule.

— Bonsoir, Roman et ta compagnie.

— Bonsoir, Davin; bonsoir, Philomin

— Bonsoir, répéta la douce voix de Mion.

Et les deux hommes, en s'éloignant sous les derniers rayons du jour, d'échanger laconiquement leurs impressions.

— Cette petite de Laugier donne joie à la voir.

— Elle ferait un joli couple avec Roman.

* * *

O belle confiance de la jeunesse ! Ils s'aimaient et ne voyaient rien au delà. Aucun calcul de prudence ou d'intérêt n'entrait dans leur esprit. Qu'importe à Mion que Roman soit pauvre, à Roman que le père de son amie soit dur et intéressé ! Ils sont jeunes, l'avenir est à eux et leur amour est assez fort pour triompher de tous les obstacles.

Mais, hélas ! c'en est bientôt fait de cette juvénile confiance. Depuis le soir fatal où, intriguée d'entendre Mion sortir furtivement de la maison, elle l'a suivie et surprise au rendez-vous, Auberte ne permet plus à sa fille de la quitter un seul instant. En vain Roman rôde autour de la ferme : Mion n'en sort qu'accompagnée de sa mère. C'est en cette compagnie que le jeune homme l'a rencontrée l'autre jour devant l'église. Mais à peine ont-ils pu échanger un regard furtif. La mère est passée sans détourner la tête, le sourcil froncé et les lèvres pincées. Le père, lui, ne sait rien, car il salue Roman comme à l'ordinaire; sa femme lui a tu l'incartade de sa fille, pour épargner une scène pénible à la pauvre enfant. Roman ira-t il lui demander la main de Mion ? Il en meurt d'envie, mais peut-être manquera-t-il d'habileté pour fléchir le rude pelot. Sur le conseil de sa mère, confidente unique de sa peine, il priera sa marraine d'aller parler pour lui. Jadis, à ce que l'on raconte, Laugier courtisa Gayonne, et c'est sans doute ce souvenir qui l'adoucit pour elle. Depuis qu'elle est veuve, il lui donne des conseils pour la conduite de son bien. Si quelqu'un peut se faire écouter de Laugier, c'est Gayonne.

— Marraine Gayonne, sauvez-moi la vie ! Mion de Laugier m'aime et je suis fou d'elle. Allez la demander pour moi à son père.

— As-tu perdu la tête, mon pauvre Roman ? C'est toi qui veux épouser la fille la plus riche de Saint-Virgile ? Mais tu as donc oublié que ton pauvre père en mourant, il y a dix ans, ne t'a laissé que les yeux pour pleurer ? Ta mère est obligée de travailler pour vivre et tu

gagnes ton pain à la sueur de ton front. Je sais bien que, si jeune que tu sois, tu es déjà l'un des meilleurs faucheurs du pays et des plus courageux à la peine. Dans la belle saison, tu n'es pas embarrassé pour gagner tes six francs par jour. Mais il faut autre chose pour se mettre en ménage que les quelques cents francs que tu as pu économiser. Comment veux-tu que Laugier, si fier et si avare de ses écus, te donne sa fille, à toi qui n'as ni sou ni maille ? Oublie cette folie, mon garçon. Dans quelques années, quand tu auras mis assez d'argent de côté, tu épouseras une fille de ton rang. Mais, pour Mion, n'y pense plus : elle n'est pas pour toi.

— Mais puisque je vous dis que nous nous aimons et que nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre ! C'est malheureux qu'elle soit riche, mais je ne demande rien à son père. Qu'il garde ses prés et ses écus : je ne veux de lui que sa fille. Je gagne assez pour la faire vivre. Et puis M. Tardieu m'a promis de m'affermer son mas de Bellombre, dès que je serai marié. C'est un bon bien où il y a beaucoup à gagner si les saisons servent. Marraine, faites cela pour moi. Allez trouver Laugier. Il n'y a que vous pour me rendre ce service. Vous m'avez tenu sur les fonts : faites le bonheur de ma vie.

Gayonne eut beau faire et beau dire, elle ne put résister aux instances de son filleul : il était si persuasif et si câlin ! A contre-cœur, elle se dirigea vers la ferme de Laugier. Le vieil homme lui fit bon accueil, comme à l'ordinaire, mais à la première allusion au mariage de sa fille qu'elle hasarda :

— Gayonne, lui dit-il, si quelqu'un t'a chargé de me parler pour Mion, avant d'ouvrir la bouche, rappelle-toi ce que je vais te dire. Je ne donnerai ma fille qu'à un garçon qui aura autant de bien qu'elle. Si j'ai tant trimé pour amasser ce que j'ai, ce n'est pas pour en faire cadeau à quelque fainéant qui prendrait Mion pour ses écus et qui les aurait mangés dans quatre jours.

— Mais si Mion aimait un brave garçon sans fortune ?

— Elle l'oublierait, j'en fais mon affaire. Je voudrais bien voir que ma fille s'amourachât sans ma permission !

Gayonne partit l'oreille basse, sans avoir osé nommer Roman.

— Mon pauvre enfant, dit-elle à l'amoureux éconduit, je te l'avais bien dit. Il ne te reste qu'à l'oublier.

L'oublier, ah ! certes non, il ne l'oubliera pas. Il est désolé, mais non découragé. Il veut Mion et il l'aura, malgré tous les pères du monde. En attendant, il faut qu'il lui parle et il lui parlera.

*
* *

La veille, la lessiveuse avait rapporté du lavoir le linge de la maison. De bon matin, Mion, fidèle à ses devoirs de ménagère, étendait sur les haies d'aubépine qui clôturent le jardin des Laugier les pièces de lingerie encore humides. Auberte, dont les jambes commençaient à refuser le service, s'était installée derrière la fenêtre de la salle basse pour surveiller sa fille, tout en tricotant son bas. Veillez bien, mère Auberte ! L'amour se rit des barrières et des surveillants : vous ne sauriez trop veiller pour déjouer ses ruses.

Mion travaillait diligemment, quoiqu'elle eût le cœur bien gros. Pour la première fois de sa vie, sa mère avait eu pour elle de dures paroles, et, bien qu'elle ne la malmenât plus depuis quelques jours, elle ne se relâchait pas de son incessante et soupçonneuse surveillance. Livrée à ses seules inspirations, peut-être Auberte n'eût-elle pas résisté au chagrin qui se peignait d'une façon si touchante sur les traits altérés de Mion. Mais pliée de longue date à l'obéissance et convaincue que Laugier ne consentirait jamais à un mariage disproportionné, elle croyait agir pour le bien de sa fille, en la détournant d'une inclination malheureuse.

Depuis huit jours, la jeune fille n'avait plus revu Roman. Elle souffrait pour son ami autant que pour elle-même de cette

séparation dont elle ne pouvait prévoir le terme. Il était passé le temps où le rire et les chansons se jouaient sur ses lèvres vermeilles ! Maintenant, pâle et triste, elle accomplissait avec une silencieuse soumission la tâche prescrite, et de temps à autre une larme qu'elle ne pouvait retenir tombait de ses yeux sur le linge éclatant de blancheur. En poursuivant son ouvrage, elle était ainsi parvenue au fond du jardin, près d'un gros figuier dont le feuillage compact débordait sur la haie fleurie. Comme elle allait le dépasser, un léger sifflement parvint à son oreille : sans doute un merle niché dans la haie. Mion va passer sans s'arrêter, mais au signal méconnu succède un appel plus direct : « Mion, murmure une voix très douce, c'est moi, Mion. » La fillette lève les yeux et, sous les larges feuilles du figuier, elle découvre avec autant de saisissement que de joie son amoureux juché sur l'enfourchure de deux grosses branches et dissimulé à tous les yeux sous la luxuriante frondaison.

— O Roman, est-il possible ? Mais comment es-tu venu là ?

— J'y suis depuis l'aube à t'attendre, pensant bien que la matinée ne se passerait pas sans que tu viennes au jardin.

— Mais tu es fou, malheureux ! Ma mère va te voir et nous serons perdus.

— Ne me gronde pas, mon cœur. Je languissais tant de te voir ! D'ailleurs, il n'y a rien à craindre. Je suis si bien caché que toi-même tu ne m'aurais jamais découvert, si je ne t'avais pas appelée. Continue d'étendre ton linge, sans faire semblant de rien. Nous causerons à demi-voix, sans que ta mère puisse s'en douter.

Et tandis que derrière sa fenêtre, Auberte admire avec quel soin Mion dispose, à l'ombre du figuier, les tichus dont le soleil déjà brûlant pourrait manger la couleur, les amoureux s'entretiennent à loisir. Sans doute la causerie était pleine d'intérêt, car elle se prolongea plus d'une demi-heure, et lorsque Mion rentra à la maison, sa tâche accomplie, ses joues délicates brillaient des plus vives couleurs.

— Tu gagneras un coup de soleil à sortir sans précaution, observa la prudente mère. Une autre fois, mets ton chapeau de paille pour aller au jardin.

Comme s'il n'y avait que le soleil pour faire monter le rouge au visage des jeunes filles !

A partir de ce jour, Mion prit le jardin en affection. Son ouvrage de couture à la main, elle allait s'asseoir à l'ombre du grand figuier, sous l'œil vigilant de sa mère. Visiblement le grand air lui faisait du bien, car les couleurs revenaient à ses joues, sa gaieté même renaissait. Auberte la surprit plusieurs fois à fredonner ses jolies chansons provençales. La bonne mère s'en réjouit : elle ne douta pas que sa fille ne commençât à oublier sa malencontreuse amourette.

Vers la fin d'août, Auberte, en cueillant les raisins de sa treille, se laissa choir d'un escabeau et se foula le pied, ce qui la condamna pour quelques jours à l'immobilité. Elle en eut grand souci. Impossible désormais d'accompagner Mion à la messe ou au village, et pourtant la fillette ne lui inspirait pas encore assez de confiance pour qu'elle la laissât sortir seule. Pour se tirer de cet embarras, elle imagina, d'accord avec son mari, d'envoyer Mion passer quelques jours à Arles auprès de sa tante Laugière, vieille fille dévote, à laquelle on pouvait la confier en toute sécurité. Le départ de l'enfant fut décidé en grand mystère et fixé au samedi soir, par l'omnibus qui fait un service régulier entre Arles et Saint-Virgile.

* * *

Ce samedi-là, vers la fin du jour, M. Marroc, curé de la paroisse, se promenait avec le docteur Dumas dans le jardinet fleuri attenant au presbytère. Tous deux septuagénaires, le prêtre et le médecin habitaient depuis quarante ans ce joli village de Saint-Virgile, dont les maisons proprettes se disséminent

dans les verdoyantes prairies de la Crau arrosée. Que de services ils avaient rendus, que de misères ils avaient soulagées dans ce long espace de temps ! Pas un villageois qu'ils ne connussent, pas un qu'ils n'aient eu l'occasion de soigner ou d'assister. Tous ces paysans étaient leurs enfants, et en vieux grands-pères grondeurs, ils ne se faisaient pas faute de les morigéner à l'occasion.

Cette longue communauté de bonnes œuvres avait lié les deux vieillards d'une estime et d'une amitié réciproques. Chaque soir, en terminant ses visites, le docteur venait demander une prise de tabac au curé et lui donner des nouvelles de ses malades. Par ce beau soir d'été, les deux amis étaient restés à causer dans le jardin. Ils circulaient à pas lents, au milieu des roses épanouies, le seul



luxe du bon abbé Marroc.

— L'abbé, voilà une bien belle fleur : comment se nomme-t-elle ?

— C'est *la France* : on m'a donné la greffe au château. Avez-vous vu Roussette aujourd'hui ? Comment va-t-elle ?

— Elle ne va pas, elle s'en va. C'est une vieille lampe qui s'éteint après avoir brûlé quatre-vingts ans. Il n'y en a pas tant pour tous. Vous feriez bien de l'administrer.

— J'irai la voir demain. Ces vieilles-là ne se décident pas facilement à se confesser. Elles renvoient toujours au lendemain. Et la femme du *gravat* se remet-elle de ses couches ?

— Elle se remettrait plus vite s'il y

avait plus de pain à la maison. C'est misère et compagnie que cette famille avec ses six jeunes enfants.

— Je leur donne six kilogrammes de pain par semaine. Mais je dirai à Catherine, la bouchère, de leur porter un peu de viande pour la malade.

— Comme les jours se raccourcissent! Voilà le train qui arrive et le soleil est déjà près de se coucher.

A ce moment une voix argentine interrompit la conversation :

— Monsieur le curé, monsieur Dumas!

Les deux vieillards lèvent la tête et par-dessus le mur bas qui sépare le jardin de l'avenue de la gare, ils aperçoivent la jolie figure de Mion, colorée par la course et l'émotion, et, tout à côté, le brun visage de Roman, l'air résolu et embarrassé tout à la fois.

— Monsieur le curé, monsieur Dumas, reprend Mion d'une voix tremblante, je vous prends à témoin que j'enlève Pierre Roman. Vous le ferez savoir à mes parents.

— Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est? exclame le docteur. Veux-tu bien te taire, petite sotte. Arrêtez... Venez ici, Roman, Mion, revenez!...

Mais ni Roman ni Mion ne l'entendent. La main dans la main, ils dévalent à toutes jambes vers la gare, dont le train se rapproche en sifflant. Les voilà qui disparaissent par la porte grande ouverte. Quelques secondes après, le train s'arrête. On entend les hommes d'équipe courir le long des wagons en criant : « Saint-Virgile! Saint-Virgile! » Un coup de corne et voilà le train reparti, emportant les amoureux vers de nouvelles destinées.

Alors seulement les deux vieux amis se regardent.

— Voilà une belle affaire, dit le docteur en bougonnant. C'est le père Laugier qui va être content quand il apprendra cette fugue! Mon brave curé, nous voilà chargés d'une désagréable mission.

Le curé aspira longuement une prise de tabac.

— Cette petite Mion, faire une chose pareille! C'est pourtant une enfant sage et pieuse, mais l'amour lui met la tête à l'envers. Et Roman, qui m'a servi la messe si longtemps! C'est à n'y pas croire.

— N'empêche que le mal est fait maintenant. Avant qu'il soit plus tard, il nous faut aller prévenir les Laugier.

— Vous irez chez les Laugier, mon cher ami, car vous êtes toujours prêt à rendre service. Mais pourquoi voulez-vous que je vous accompagne? Il ne me convient pas de me mêler de ces amourettes.

— Pourquoi? Mais, mon bon curé, on dirait que vous êtes arrivé d'hier à Saint-Virgile. Vous savez bien cependant que l'enlèvement, le *raubatori*, comme disent nos paysans, fort en honneur en terre d'Arles, y est entouré d'un cérémonial obligatoire. C'est la fille qui est censée enlever le garçon, et, grâce à cette finesse cousue de fil blanc, le garçon s'imagine échapper aux peines dont la loi punit l'enlèvement de mineures. C'est pour cela que Mion nous a pris à témoins, vous et moi. Nous serions honnis de toute la Crau si nous n'allions pas, toute affaire cessante, remplir la mission dont nous venons d'être chargés, tout comme Roman le sera, s'il ne rend pas Mion à ses parents dans trois jours. Et puis, c'est une œuvre pie que d'aider au mariage de ces deux étourneaux. Ils sont sains et vigoureux : je ne les ai jamais vu malades ni l'un ni l'autre. Dans l'intérêt de l'espèce, il faudrait beaucoup de mariages comme celui-là. Mieux que personne, vous pouvez faire entendre raison au père Laugier.

— J'ai bien peur d'y perdre mon latin. Cet homme a le cœur endurci par la fortune et il est aussi entêté qu'une mule.

— N'importe. Il faut nous débarrasser de la corvée ce soir même. Ces choses-là, c'est comme les opérations : il ne faut pas les différer. Allons, curé, prenez votre chapeau et en route.



— Allons, fit le curé en soupirant.

Et, de son pas alourdi, il suivit le docteurs, toujours alerte, malgré son âge.

— Bonjour, Laugier, bonjour, Auberte.

— Ah ! monsieur le curé, monsieur le docteur ! Quel plaisir de vous recevoir ! Prenez donc la peine de vous asseoir. Alors, vous vous promenez de nos côtés, mes bons messieurs ?

— Pas précisément, Laugier, nous sommes venus tout exprès pour vous voir.

— Vraiment, monsieur Dumas ! Je ne suis pourtant pas malade.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Savez-vous où est votre fille Mion ?

— Elle vient de partir pour Arles, où elle va tenir compagnie à sa tante Laugière qui languissait de la voir.

— Mion n'est pas partie pour Arles, mon brave Laugier, mais pour je ne sais où avec Roman, qui l'a enlevée. Ils nous ont pris pour témoins, M. le curé et moi, et c'est pourquoi nous venons chez vous.

La face du vieux se congestionna ; la colère et le saisissement lui coupèrent la parole.

— Mon Dieu, cria Auberte, vous voulez donc tuer mon homme de lui dire des choses pareilles ! Laugier, mon bon, calme-toi, ne te fais pas de mauvais sang.

— Laugier, dit à son tour le curé, vous êtes père et je comprends le chagrin que vous cause la désobéissance de votre fille. Mais songez qu'elle aurait pu tom

ber beaucoup plus mal. Roman n'est pas riche, mais il n'y a pas à Saint-Virgile de garçon plus sage ni plus travailleur. Il sera pour vous un bon fils, comme il l'a été pour sa mère. Pardondonnez à ces enfants et mariez-les le plus tôt possible.

— Que je pardonne à ce scélérat qui me prend ma petite ! Je lui rongerai plutôt les os. Et, pour commencer, je vais mettre les gendarmes aux trousses de ce voleur de filles.

— Si vous faites cela, vous ferez rire le monde à vos dépens et votre fille n'en sera que plus compromise.

— Je suis le maître et je le ferai voir, tonnerre de Dieu !

— Laugier, reprit le curé d'un ton plus sévère, ce n'est pas de jurer le saint nom de Dieu qui te rendra ta fille. Je t'ai marié, j'ai baptisé ta fille et je lui ai fait faire sa première communion. Crois-moi quand je te dis que ce que tu as de mieux à faire, c'est de marier ces jeunes gens. M. Dumas, qui est un homme de bon conseil, t'en dira autant.

— Bien sûr, appuya le médecin.

— Les conseilleurs ne sont pas les payeurs. Allez au diable avec vos conseils !

Il n'y a rien à faire avec un homme en colère. Les deux témoins se lèvent et sortent en silence, suivis par Auberte en pleurs qui les supplie d'excuser son mari.

La nuit porte conseil. Laugier ne dénonça pas le ravisseur à la gendarmerie. Il s'enferma dans sa maison, refusant sa porte à tous les visiteurs et rudoyant sa femme du matin au soir. La pauvre Auberte en vit de dures pendant trois jours.

Le troisième jour, à la nuit close, on frappa discrètement à la porte. C'était Roman qui, fidèle aux us arlésiens, ramenait Mion à ses parents. Écartant Auberte effrayée qui s'efforçait de lui barrer le chemin, le jeune homme s'approcha délibérément de Laugier dont les traits contractés ne disaient rien de bon.

— Maître Laugier, dit-il, nous nous sommes enlevés, Mion et moi, parce que nous ne pouvions plus vivre l'un sans l'autre. Nous vous en demandons pardon. D'ailleurs, j'ai respecté votre fille, car elle a passé ces trois jours chez mon oncle et ma tante Galeron, à Marignane. Maintenant je viens vous la demander en mariage, promettant d'être pour elle un bon mari et pour vous un bon fils.

Le vieux leva la main avec une malédiction et, si Auberte ne s'était jetée au devant de lui, il aurait frappé Roman au visage.

— Tu ne l'auras jamais, entends-tu, misérable ! Ote-toi de devant mes yeux, si tu ne veux pas que je fasse un malheur.

Roman dut sortir, poussé dehors par les femmes épouvantées, et Auberte se hâta d'entraîner Mion dans sa chambre, pour la soustraire à la fureur de son père.

Depuis ce jour, Mion fut tenue en chartre privée par ses parents, ne sortant de la maison que pour aller à la première messe le dimanche, cousue aux jupes de sa mère. De semaine en semaine, elle devenait plus pâle et plus triste, Roman se désespérait de son côté. Il n'avait pas osé se représenter devant maître Laugier, de peur de l'exaspérer, mais il lui avait successivement dépêché, pour essayer de le fléchir, sa marraine, Gayonne, le curé, le médecin, maître Pascal, le sage du village, tous ceux qui pouvaient avoir quelque influence sur lui. Le vieux bourru demeurait intraitable et, quand il ne se renfermait dans un silence farouche, il renvoyait avec des injures ceux qui essayaient de lui faire entendre raison. L'été se passa ainsi en vaines démarches. L'automne vint et avec lui le moment du départ des conscrits. Roman, désolé, dut partir pour le régiment sans avoir pu revoir son amie, même de loin. Il n'avait qu'un an de service à faire, étant fils de veuve ; mais, en un an, il peut se passer tant de choses ! Laugier ne profiterait-il pas de

son absence pour contraindre sa fille à un autre mariage? Mion, maltraitée, aurait-elle la force de résister à ses parents et de lui garder sa foi jusqu'au bout? C'est avec ce doute affreux que le pauvre amoureux s'éloigna de Saint-Virgile.

* * *

Les craintes du jeune homme ne le trompaient pas. C'était, en effet, l'idée fixe du vieux Laugier de marier Mion, aussitôt qu'il serait débarrassé de la présence incommode de Roman. Il avait jeté les yeux sur un gars du village qui ne brillait ni par la santé, ni par la beauté, mais qui était destiné à être presque aussi riche que le serait un jour sa fille, Minalet, le fils du boucher, qu'en sa qualité d'héritier présomptif on désignait par un diminutif du nom paternel, tout comme l'on désigne, en ce pays, les filles aînées par leur nom de famille féminisé. Le père Minaud avait gagné beaucoup d'argent à son métier. Adonné à tous les plaisirs grossiers, il en avait beaucoup dissipé, mais il lui restait bien une cinquantaine de mille francs qui ne devaient rien à personne. Sa femme, passive et valétudinaire créature, était morte de consomption depuis dix ans. Deux filles en bas âge l'avaient suivie dans la tombe. Minalet, seul survivant, venait d'être réformé par le conseil de revision. Malingre et de pauvre mine, il contrastait singulièrement avec le coq de village, rubicond et ventripotent, qui lui avait donné le jour. Autant celui-ci était jovial et insouciant, autant son unique héritier était morose et renfermé en lui-même. Sans amis, sans camarades, il se tenait à l'écart des jeunes gens de son âge, filles et garçons. On ne l'aimait pas parce qu'on le croyait fier, tandis qu'il n'était que malheureux de son infériorité physique. Ce n'était certes pas ce disgrâcié de la nature qui pouvait obtenir la préférence de Mion sur le beau garçon qu'était Roman.

Le père Laugier le savait fort bien. Au fond, il n'avait que mépris pour la vie déréglée du père, pour la débilité du fils. Mais l'argent primait tout à ses yeux d'avare paysan. D'autant plus obstiné à faire prévaloir son autorité qu'elle avait été méconnue, il n'admettait pas la possibilité d'une résistance sérieuse de sa fille. Il se rapprocha donc du boucher et lui fit des ouvertures peu déguisées qui ne tombèrent pas dans l'eau. Enchanté d'une aubaine qu'il n'aurait pas osé espérer, celui-ci entra complètement dans ses vues. L'objection de l'enlèvement ne l'arrêta pas un instant : l'argent du père Laugier valait bien qu'on passât sur une pareille vétille. Minalet, chapitré par son père, montra d'abord peu de penchant au mariage. Ce n'est pas qu'il ne trouvât Mion jolie, mais il n'avait jamais songé à elle ni à aucune autre pour en faire sa femme. Pourtant, à la pensée qu'il ne dépendait que de lui de posséder une femme si désirable, son sang appauvri finit par s'allumer, et bientôt il devint aussi impatient de conclure que son père.

L'affaire ne languit pas. Huit jours après les premiers pourparlers, Minaud et son fils, tous deux endimanchés, se rendaient chez les Laugier pour faire la demande officielle. Le maître du logis les attendait. Il n'avait rien dit de leur visite ni de ses projets à sa femme non plus qu'à sa fille, comptant qu'il enlèverait leur consentement par un coup d'état domestique.

Quand les visiteurs eurent pris place, il commanda à Auberte d'apporter des verres et du vin cuit de sa vigne. Et comme la ménagère disposait trois verres seulement, car il n'est pas d'usage ordinaire dans nos campagnes que les femmes s'attablent avec les hommes :

— Non pas, dit-il, prenez chacune un verre. C'est jour de noce aujourd'hui. Minaud vient nous demander Mion pour Minalet. Nous allons trinquer tous ensemble à la santé des *novié*.

Mion devint blanche comme un linge, mais elle était vaillante, sous son air de

douceur, et son grand amour lui donnait du courage.

— Père, dit-elle intrépidement, ce n'est pas la peine de trinquer, car j'ai donné ma foi à un autre et jamais je n'épouserai Minalet.

— Tu ne l'épouseras pas! cria Laugier, en se dressant avec un geste de menace. C'est ce que nous verrons, éhontée.

Cette fois Auberte osa prendre le parti de sa fille :

— Non, Laugier, la petite n'épousera pas ce garçon, s'il ne lui plaît pas. C'est trop fort à la fin!

Les deux Minaud s'étaient levés.

— Ce n'était pas un tour à jouer, fit grossièrement le père, de nous faire venir ici pour recevoir cet affront. Allons-nous-en, Minalet, nous faisions trop d'honneur à cette coureuse de la vouloir.

— Vous auriez été trop heureux de la prendre, si elle vous avait voulu, riposta le père Laugier exaspéré.

Les hommes se disputèrent et de peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent aux mains. Je laisse à penser de quelles injures l'irascible Laugier accabla sa femme et sa fille, lorsque les Minaud furent sortis.

* * *

Personne n'avait intérêt à ébruiter cette scène. Aussi demeura-t-elle secrète. Roman l'ignorait lorsqu'aux fêtes de Pâques, il vint passer cinq jours de permission à Saint-Virgile. De plus en plus épris de Mion, il s'ingénia vainement à la rencontrer : la jeune fille était toujours aussi étroitement gardée. Le dernier jour de sa permission était arrivé sans qu'il eût réussi, ne fût-ce qu'à l'entrevoir, et il se disposait à partir de fort triste humeur, lorsque le malheur voulut qu'il rencontrât Minalet sur le petit chemin solitaire qui passe derrière l'école. Minalet avait sur le cœur le refus de Mion, et il en avait conçu une haine profonde contre le rival qui lui avait été préféré. Roman, ignorant cette haine et ses origines, tendit la main à son ancien camarade, mais celui-ci le repoussa brutalement :

— Passe ton chemin, *gourin*, je t'ai assez vu. Tu peux garder ta poignée de main et ta gueuse de Mion. Je ne veux ni de l'une ni de l'autre.

D'entendre outrager Mion, c'était plus que n'en pouvait supporter Roman. Il se rua sur l'insulteur et le terrassa, après une courte lutte.

— Le diras-tu encore que Mion n'est pas une honnête fille, lui cria-t-il en le serrant à la gorge.

Fou de rage et d'humiliation, le vaincu saisit le couteau affilé qui pendait à sa ceinture et en frappa Roman. Comme son bras était faible et gêné par la vigoureuse étreinte de son adversaire, le coup, amorti par la capote du soldat, ne fit heureusement qu'une estafilade superficielle. Le sang coula cependant. Subitement revenu à lui, Roman désarma sans peine le meurtrier et lança le couteau dans le fossé. Puis, se relevant :

— Tu es aussi lâche que méchant, Jean Minalet, car tu m'as frappé en traître, après m'avoir provoqué sans raison. Je te fais grâce parce que tu es le plus faible. Mais rappelles-toi que tu auras à faire à moi, si jamais il t'arrive de répéter ce que tu viens de dire.

Roman s'éloigna en étanchant sa blessure et Minalet rentra chez lui, meurtri et furieux, mais plus effrayé encore des suites de son emportement. Son impressionnabilité morbide lui persuadait que Roman irait le dénoncer, que la justice lui mettrait la main au collet. Il se voyait déjà en prison, poursuivi, condamné aux galères pour le moins. Toute la nuit et les jours suivants, il demeura confiné dans sa maison, tremblant de voir apparaître les gendarmes, n'osant confier à personne sa faute et ses craintes.

Minalet connaissait mal son rival. Roman était reparti, sans souffler mot de l'aventure à âme qui vive.

Six mois se sont passés. Encore une fois, l'automne succède à l'été. C'est dans nos pays une admirable saison. Les

femmes de Saint-Virgile profitent du beau temps pour laver leur linge aux sources d'eau vive du marais. Le lavoir est la potinière du village, c'est là que se propagent les nouvelles vraies ou fausses, que se font et se défont les réputations.

Il était en ébullition ce jour-là, le club agreste des lavandières, car il y avait de grandes nouvelles dans l'air. La veille au soir, on avait rapporté chez lui le père Minaud, mourant d'une chute de voiture.

Cartière, la femme du menuisier qui demeurait à côté de la boucherie, tenait le dé de la conversation.

— Je l'ai vu ce matin. Il ne reconnaît personne. M. le curé y est resté une heure sans pouvoir en tirer un mot. Le docteur m'a dit en sortant qu'il ne passerait pas la journée.

— Et comment ce malheur est-il arrivé?

— Le cheval a pris peur d'une brouette à la descente du pont de Servane. Il a jeté la voiture dans le fossé. Minaud a frappé de la tête et s'est assommé du coup.

— C'est une punition de Dieu, grommela la vieille Norade. Il avait mis tant de braves filles à mal qu'il devait faire une mauvaise fin.

— Minalet va être riche maintenant, remarqua Trophimette, la coquette fille de l'épicier.

— Si tu veux l'épouser, ma fille, tu peux te dépêcher : il n'a pas quatre jours à vivre.

— Quand je voudrai me marier, je n'irai pas chercher un demi-homme comme celui-là. D'ailleurs, on dit qu'il aime Mion de Laugier et qu'il s'est fermé le cœur parce qu'elle n'a pas voulu de lui.

— Ce sont des histoires. Il s'en va du mal de sa mère et de ses sœurs. Mion n'y est pour rien.

— Si ça continue, Mion finira comme lui : elle se dessèche.

— Voilà ce que c'est de se rendre amoureuse malgré ses parents. Prends garde d'en faire autant, Trophimette.

— Vous êtes toutes les mêmes, les vieilles : sans pitié pour les jeunes. Et qui sait ce que vous avez fait dans votre temps! Mion n'a pas tort d'aimer mon frère de lait Roman, qui est un beau et brave garçon. C'est son père qui est un barbare de s'opposer au mariage et de traiter sa fille comme il fait, mais Mion est trop douce, elle se laisse martyriser sans se plaindre, la pauvre! Ah! si j'étais à sa place!

Et Trophimette brandit son battoir d'une façon qui ne dit rien de bon pour qui contrarierait ses inclinations.

— Tais-toi, peu de sens! une fille doit toujours obéissance à ses parents. Cependant Laugier a tort de tenir à l'argent tant que cela. La fortune ne fait pas le bonheur. Voyez plutôt Minalet. S'il était moins riche, il pourrait mourir tranquille, tandis que, depuis hier, il est persécuté par tous les cousins débarqués de Maussane et des Baux, qui remplissent sa maison et se disputent son héritage de son vivant.

— Enfin, conclut Manon la lessiveuse, une bonne âme, Roman revient du service la semaine prochaine et peut-être que tout s'arrangera.

— Oui, croyez ça! Ce n'est pas avec un sou par jour qu'on lui donne au régiment qu'il sera devenu un assez bon parti pour que maître Laugier l'accepte.

La cloche de l'église, qui tintait lentement l'agonie de Minaud, interrompit ce bavardage. Toutes les femmes se signèrent et, sous une impression de tristesse, poursuivirent leur travail en silence.

Le pronostic du docteur se vérifia. Le boucher expira dans la soirée, sans avoir repris connaissance. Son fils était si malade qu'il ne put assister à l'enterrement.

Car il s'en allait lui aussi, le pauvre Minalet! Le chagrin, l'émotion avaient précipité la marche de l'implacable maladie dont il avait reçu le germe de sa mère. Conscient de son état, il quittait

sans regret la vie dont il n'avait connu que les amertumes. Ses seuls parents étaient des cousins éloignés qui ne s'étaient souvenus de la parenté que lorsqu'ils avaient conçu l'espoir d'hériter. Ils l'assiégeaient de leurs indécentes sollicitations. Tout le village était aux aguets pour savoir à qui irait la succession.

La curiosité fut vivement surexcitée quand on vit arriver M. Martin, le notaire d'Arles, escorté de ses deux clercs qui servirent de témoins au testament, avec le docteur Dumas et le père Pascal, un des notables de l'endroit ; mais les commères en furent pour leurs commentaires et leurs questions indiscrètes : le notaire et les témoins demeurèrent impénétrables.

Quelques jours après, l'état du malade ayant encore empiré, le bon curé Marroc lui apporta les derniers sacrements. Selon l'usage, toutes les bonnes femmes du village avaient dévotement suivi le viatique jusque dans la chambre du moribond. Grande fut leur surprise lorsque, la cérémonie terminée, Minalet, d'une voix faible, mais distincte, demanda qu'on lui amena Roman, libéré du service et rentré à Saint-Virgile de la veille. Le curé fut le chercher et demeura seul avec lui dans la chambre.

Bien qu'il touchât à ses derniers moments, le malade gardait toute sa connaissance :

— Roman, dit-il au jeune homme debout auprès de son lit, j'ai voulu te faire du mal et j'ai calomnié Mion : je ne veux pas m'en aller sans t'en demander pardon.

— Ne pense plus à cela, mon pauvre Jean. Il y a longtemps que je l'ai oublié ; si quelqu'un a eu tort, c'est moi de m'être jeté sur toi comme un furieux, faible et malade que tu étais. Mais, vois-tu, je ne me connaissais plus, et puis je ne savais pas que tu avais demandé Mion.

— C'étaient des idées qu'on m'avait mises dans la tête, reprit Minalet, et moi, niais que j'étais, je vous en voulais à toi et à Mion d'avoir été refusé. Mais j'y vois clair maintenant et je comprends que Mion ne pouvait pas épouser un malheureux comme moi. Quand je pense que j'aurais pu te tuer si mon bras avait été plus libre ! Toi, tu aurais pu te venger en me faisant avoir de la peine et même de la prison. Mais tu as été aussi bon que j'avais été méchant et tu n'as rien dit à personne de notre dispute. Jamais je ne t'en remercierai assez. En mourant, je veux réparer ma faute autant que possible, et c'est pourquoi j'ai arrangé mes affaires pour que le père Laugier ne s'oppose plus à ton mariage avec Mion.

— Jean, dit Roman, les larmes aux yeux, je t'ai pardonné depuis longtemps ; mais, si tu fais cela, je n'aurais pas assez de tous les jours de ma vie pour te bénir !

— Tu épouseras donc Mion, fit Minalet, dont la voix faiblissait, c'est une brave fille qui t'aime et dont tu feras le bonheur. Quand vous aurez un fils, appelez-le Jean, en souvenir de moi. On dit en Crau que, lorsqu'on n'a jamais été parrain, on porte le diable sur le dos. C'est votre petit ange qui m'en débarrassera et qui me conduira en paradis. Et, maintenant, mon bon Pierre, si tu as oublié ma méchanceté, embrasse-moi pour la dernière fois.

Roman, trop ému pour parler, embrassa le mourant avec effusion. Minalet eut un triste sourire :

— Tu serrais plus fort sur le chemin de l'école, murmura-t-il.

Quelques heures après, il s'éteignit doucement.

Ce fut un bel émoi dans Saint-Virgile lorsque, le lendemain de l'enterrement, on apprit que Roman était convoqué chez le notaire d'Arles pour assister à la lecture du testament avec Mion et son père, les cousins de Minalet et le docteur Dumas. Ils partirent par l'omnibus de huit heures. Toutes les commères du village étaient sur leurs portes pour les voir passer et les langues ne chômaient pas, on peut le croire.

Le trajet fut silencieux : chacun était absorbé dans ses pensées. Les avides cousins se demandaient avec anxiété ce qu'avaient affaire tous ces gens chez le notaire. Laugier était méfiant et intrigué. Roman et Mion échangeaient à la dérobée des regards qui en disaient long.

Seul le bon docteur conservait toute sa sérénité : il lisait avec componction la *Gazette du Midi*, qu'il n'avait pas manqué de lire un seul jour depuis cinquante ans.

Et voici maintenant nos gens alignés sur des chaises de paille, dans l'étude de Me Martin, tapissée jusqu'au plafond de cartons poudreux et de liasses jaunies. Une fade odeur d'encre et de papier ranci flotte dans l'air, et dans cette atmosphère de chicane, nos villageois, dépaysés, gênés aux entournures, se tiennent cois comme des carpes, tandis que le notaire, assis devant une table de bois noir, prend des airs d'officiant, sous son bonnet de velours noir. D'une voix monotone et bredouillante il lit le testament, avidement écouté et médiocrement compris par ses rustiques auditeurs.

Sa lecture achevée :

— Vous avez bien entendu, ajouta-t-il, Trophime et Sidoine Minaud héritent de 1000 francs chacun : c'est tout ce que le père de Minalet avait reçu de sa famille. Tout le reste de la fortune se partage entre Pierre Roman et Marie Laugier, à la condition qu'ils se marieront dans les six mois. Si l'un des deux se refuse à ce mariage ou si ses parents y mettent obstacle, sa part revient à l'autre. Le docteur Dumas est désigné comme exécuteur testamentaire.

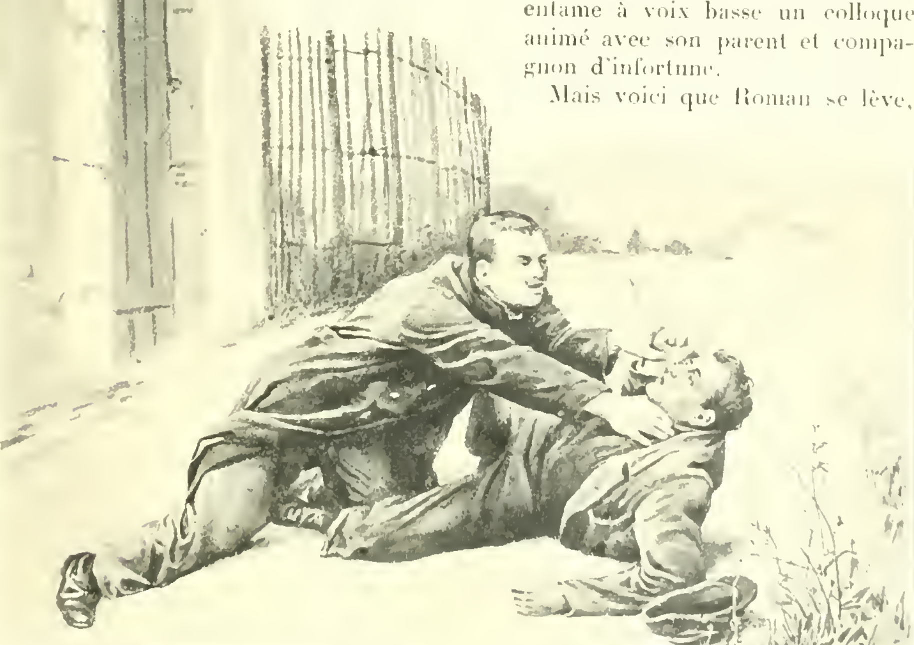
Un profond silence accueille cette communication, bientôt rompu par la voix cauteleuse d'un des cousins.

— Et comme ça, monsieur Martin, ce testament est bon?

— Je n'ai pas l'habitude d'en faire d'autres, répond sèchement le notaire.

Le cousin se rassoit, l'air penaud, et entame à voix basse un colloque animé avec son parent et compagnon d'infortune.

Mais voici que Roman se lève,



les yeux brillants et l'air résolu.

— Alors, monsieur le notaire, si je refuse ma part d'héritage, c'est Mion qui aura tout ?

— Parfaitement, mon garçon.

— Eh bien ! Écrivez que je refuse. Tout ce que je désire au monde, c'est d'épouser Mion, mais je ne veux pas être pris pour de l'argent. Et si je ne l'épouse pas, je ne me soucie de rien autre au monde. Écrivez, monsieur le notaire.

— Vous êtes bien pressé de faire une sottise, Pierre Roman. Et vous, Laugier, acceptez-vous pour votre fille le legs de Jean Minaud ? Êtes-vous prêt à en remplir les conditions?

Laugier se lève, visiblement embarrassé, mais avant qu'il ait ouvert la bouche :

— Pardi, ricane le cousin des Baux, il est bien trop intéressé pour refuser 50 000 francs.

— Intéressé, riposte le vieillard, prompt à la parade, je ne le suis pas tant que vous, qui êtes venus vous abattre comme des corbeaux sur ce pauvre Minalet pour lui arracher son héritage.

— En tout cas, il nous revenait plus qu'à vous, cet héritage.

— Tais-toi, Sidoine, interrompt la voix fielleuse du cousin de Maussane; Minalet a fait son devoir en laissant son bien à sa bonne amie : l'argent couvre tout.

Le plancher trembla sous le soulier ferré du père Laugier.

— Vipères, gredins, cria-t-il, vous voudriez salir une honnête fille maintenant !

— Une honnête fille qui s'est fait enlever !

— Si elle s'est fait enlever, c'est par son mari et cela ne regarde personne.

— Elle epouse un amant avec l'argent de l'autre !

— Elle épousera son mari avec l'argent de son père et pas d'autre. Ma fille a assez du bien que je lui laisserai : elle n'a pas besoin de celui de Minalet. Est-ce que nous l'avons demandé, cet héritage? Qu'il aille où il voudra : nous n'en voulons pas.

Le Maussanais se frotta les mains :

— Écrivez, monsieur le notaire, écrivez tout de suite. Roman refuse l'héritage et Laugier n'en veut pas non plus. Il revient à la famille.

— Pardon, fit le notaire, impassible au milieu de l'orage. Le cas est prévu. Si Roman et Mion, ou son père et tuteur pour elle, refusent les legs qui leur sont attribués, ce sont les pauvres de Saint-Virgile qui héritent.

Ce fut au tour de Laugier de se frotter les mains.

— C'est bien fait, coureurs d'héritages, vous vous frotterez le museau avec votre billet de 1 000 francs.

Il en fut comme avait dit le père de Mion. Roman par désintéressement, Laugier par orgueil, persistèrent à refuser le legs de Minalet : les pauvres en eurent tout le profit et l'abbé Marroc toute la joie. Laugier, pour bien montrer qu'il était assez riche pour faire fi du bien des autres, mit autant d'empressement à faire de Roman son gendre qu'il avait mis naguère d'entêtement à le refuser.

Roman et Mion se sont mariés il y a eu un an à la Noël dernière. Ils sont établis dans la belle ferme de M. Tardieu que Roman dirige, de l'aveu de tous, comme un agriculteur consommé. C'est le couple le plus gentil qui se puisse voir. Voilà six mois qu'un beau petit garçon est venu leur apporter une nouvelle joie. L'enfant naquit le jour des Morts.

— Tu vois, Mion, dit Roman à l'heureuse petite mère, c'est Minalet qui nous l'envoie; aussi n'aura-t-il pas d'autre nom que celui à qui nous devons notre bonheur.

Cte L. Remacle.

L'UNIVERSITÉ DE SALAMANQUE

Cinq mois d'un été brûlant avaient transformé la Vieille-Castille en un steppe gris que jaunissaient par endroits les chaumes des froments. Sur la route de Salamanque, sur les frayés à travers la plaine des taches sombres se mouvaient, s'étendaient, se resserraient pour s'élargir encore, signalées par les nuages de poussière qu'elles entraînaient avec elles.

Perdus dans ces tourbillons, s'avançaient à une allure majestueuse des convois de bœufs superbes, à la robe d'un noir d'ébène. D'autres nuages, en se résolvant, découvraient d'innombrables troupeaux de porcs également noirs ou bruns. Les bêtes à cornes comme les bêtes à lard, divisées en colonies, se dirigeaient, celles-ci en mugissant, celles-là en grognant, vers la ville, où la foire de Notre-Dame attirait leurs maîtres.

Si les gardiens et les conducteurs n'eussent été montés sur des mules, ils ne se fussent guère distingués de leurs animaux. Noir le grand feutre qui ombrageait leur visage tanné, noires l'étroite veste et les culottes qui dessinaient les formes grêles des bras et des cuisses, noires la large ceinture et les guêtres de cuir qui protégeaient le ventre et les jambes contre les coups de cornes des taureaux et les morsures des porcs. Seule, la chemise brodée, retenue au cou par un grelot d'or ciselé, jetait une note claire sur ce costume sévère.

Les troupeaux s'avançaient, poussés par l'aiguillon, ramenés par le fouet. Bientôt les bœufs s'arrêtèrent sur la colline située vis-à-vis de Salamanque, de l'autre côté du Tormès. C'était le champ de foire. Les porcs continuèrent leur route. Ils ne s'engagèrent pas sur le pont, mais se précipitèrent dans le lit du fleuve desséché et coururent vers le filet d'eau qui dormait au milieu des cailloux. Alors s'élevèrent des imprécations. Trop nombreux, les troupeaux se mêlaient. Qu'ils fussent à Pedro ou à Yago, tous voulaient boire en même temps, et leurs gardiens craignaient que, après s'être désaltérés, ils ne se battissent. Il n'en fut rien ; les bêtes étaient trop lasses. A peine eurent-elles troublé l'eau qu'elles se couchèrent et se turent, tandis que les bergers cherchaient un peu d'ombre sous les arches du pont romain.

Un grand silence planait sur la ville. On l'eût dite endormie si, par instants, l'air n'eût apporté le son grave d'une cloche ou le finale aigu d'une psalmodie héritée des conquérants arabes.

Recueillie, je la considérais avec le respect qu'inspire un beau reliquaire alors même que la relique a été retirée ; et devant ses murailles je songeai au passé de gloire que conteraient leurs pierres d'or si elles pouvaient élever la voix. Je me souvenais des femmes de *Salmantica* délivrant leurs maris prisonniers d'Annibal. Je me rappelais les luttes de la ville chrétienne contre les conquérants musulmans, ses révoltes soudaines, ses défaites et ses victoires, son affranchissement si chèrement disputé.

Dès le XII[e] siècle, Salamanque relevait ses enceintes, rebâtissait ses églises, offrait aux conciles l'abri de ses remparts. Puis elle fondait des ordres militaires restés à jamais célèbres, elle recevait l'hommage des cités voisines et préludait ainsi à la constitution de l'Université qui devait porter sa renommée dans le monde pensant.

Il faudrait remonter jusqu'à l'école d'Alexandrie pour trouver une influence équivalente à celle que Salamanque exerça sur l'esprit humain. Au lendemain de sa fondation, elle rivalisait avec Palencia où saint Dominique avait été

élevé. Au XIIIe siècle, elle l'emportait sur son aînée, grâce à la faveur d'Alphonse le Sage.

La curieuse figure que ce monarque ! son conseil quand il a créé le monde ? Il se fût épargné bien des erreurs ! »

S'inspirant de l'exemple de son père, saint Ferdinand, il ne se contente pas d'accorder sa protection aux maîtres et aux élèves ; il les affranchit des rigueurs du fisc et défend d'exiger plus de dix-sept maravédis pour le logement annuel d'un écolier. Tout attentat à leurs droits est sévèrement puni et les préjudices qu'on leur cause sont taxés à deniers doubles. Certes, il est recommandé aux écoliers de vivre en bonne intelligence avec les citoyens, et aux citoyens de ne point molester les écoliers. Mais une dispute vient-elle à s'engager ? La cause, soustraite aux tribunaux ecclésiastiques ou à la juridiction séculière, sera portée devant un tribunal d'exception.



GARDIEN DE PORCS

Chaque jour de nouveaux privilèges attirent autour des chaires de nouveaux écoliers, et chaque jour également s'élèvent autour de l'arbre universitaire des abus qui l'étoufferont. Peut-être, s'il eût été consulté par Alphonse le Sage, le Père Éternel les eût-il prévus et signalés.

Son temps se partageait entre le gouvernement de ses États, l'étude de la poésie, de la musique ou du droit. Et quand il avait des loisirs, il les employait à gémir sur les maux de l'humanité. « Pourquoi, s'écriait-il, le Père Éternel a-t-il négligé de m'appeler dans

Trop favorisés, les professeurs oppriment la ville ; trop puissants, les juges des exceptions s'efforcent d'étendre leur compétence. Interprétant à leur profit le vieil adage : « Plus il y a de Maures,

plus il y a de gain », ils déclarent Maures tous ceux qui les gênent. Sévères aux bourgeois et au peuple, mais craintifs des étudiants et de leurs protecteurs, ils estiment leurs délits fautes vénielles et tiennent leurs crimes pour peccadilles aristocratiques.

Turbulents et impunis, les étudiants montrent encore moins de sagesse que leurs maitres et molestent à plaisir les bourgeois. Qu'arrive-t-il? C'est que la ville entière prétend à un titre qui donne de pareils avantages. La moitié des élèves ne sait pas lire. Non seulement on immatricule les chanoines, les chapelains, les clercs, les frères des couvents, y compris les cuisiniers, mais encore les chantres, les donneurs d'eau bénite, les enfants de chœur. On admet les pharmaciens et les libraires, que la Pragmatique excluait formellement; puis, les bonnetiers, les chaussetiers, les cordonniers, les tailleurs qui fournissent les collèges. Être étudiant, c'est mériter l'absolution de toutes les fautes, s'assurer une part des aumônes, conquérir le droit de vagabonder et de mener une vie facile aux dépens du prochain. Qui ne serait tenté de s'enrôler dans une aussi heureuse confrérie!



JEUNE FILLE DE SALAMANQUE

Le désarroi touche à son comble à la fin du XIII[e] siècle. La mort eût sans doute suivi cette rapide décadence, si les rois catholiques, en réunissant leurs héritages, n'eussent constitué l'Espagne. Politiques sages, ils savaient que gouverner n'est pas flatter, mais refréner. Soucieuse de la prospérité de Salamanque, la grande Isabelle limite et détermine de nouveau les privilèges devenus abusifs, fait rentrer dans le devoir les maitres qui sollicitent de leurs élèves une chaire bien rétribuée et fixe à une paire de poulets ou de perdrix le présent que le gradué doit offrir à ses professeurs. Le détail semble puéril; il témoigne, au contraire, de la détestable vénalité qui menaçait l'avenir de l'école. En signant le règlement de 1462, connu

sous le nom de Concorde de Sainte-Foi, la noble reine remettait l'Université dans la bonne voie et préparait sa brillante floraison du XVIe siècle.

Isabelle suffirait à la gloire de Salamanque. Mais, devenue le centre intellectuel de la monarchie, pareille à un foyer lumineux qui attire et vivifie, la cité appela pendant deux siècles les hautes intelligences, les cœurs généreux, les grands esprits de la chrétienté. De ce nombre étaient à cette époque les membres des corporations religieuses. On les y voit donc affluer.

C'est devant les Dominicains de Salamanque que Christophe Colomb, repoussé par sa patrie, dédaigné par le roi de France, combattu par les évêques, fut cité pour être entendu et contredit une dernière fois. D'abord il fut le prisonnier de l'ordre plutôt que son hôte. Mais les Dominicains, moins fanatiques ou moins craintifs que les évêques, obéissant aussi peut-être au désir d'Isabelle de conserver à la Castille l'honneur de l'entreprise, se rallièrent aux idées de Colomb.

Au XVIe siècle, les Dominicains du couvent de San Esteban étaient parvenus à l'apogée de la puissance. Investis du pouvoir inquisitorial, il semblait que ni les rois ni les papes ne pussent entreprendre contre eux. Et pourtant un homme qui leur disputerait la direction des âmes allait s'élever.

On était à la fin de l'année 1526. Cinq ans auparavant, Don Inigo de Loyola, capitaine dans les armées du roi d'Espagne, avait été blessé au siège de Pampelune. Recueilli à l'hôpital d'Antezana, il y avait subi, en même temps que la crise physique qui l'écartait à jamais de l'armée, une crise morale d'une bien autre conséquence pour la postérité.

Cité devant les inquisiteurs de Salamanque dès ses premières prédications, il refusa d'abord de répondre.

« Comment un homme qui n'a point étudié la théologie pourrait-il parler des choses spirituelles ? » s'écrièrent les Dominicains.

Et ils ajoutaient :

« Nous sommes bons; nous empêchons la propagation des hérésies nouvelles et des doctrines empoisonnées qui infestent le monde, et vous ne voulez pas nous soumettre la doctrine que vous prétendez enseigner ! »

Ignace fut emprisonné et chargé de fers. Cette précaution prise, le proviseur et trois docteurs examinèrent son livre des *Exercices*. Sans doute ils n'y trouvèrent rien à reprendre, car au bout de vingt-deux jours ils rendirent l'auteur à la liberté. De combien de stations plus pénibles devait être marqué son calvaire !

Près de vingt ans s'étaient écoulés quand trois disciples de Loyola, dont l'un avait été le confesseur de la reine de Portugal, parurent à Salamanque. Ne pouvant s'y établir, les Pères se réfugièrent dans le village de Villamayor. Chaque jour ils se mettaient en route et venaient à la ville. Bientôt un « charro », c'est-à-dire un riche paysan, leur laissa un jardin de quelque valeur et ils s'y installèrent. Telle est, à Salamanque, l'origine de la puissante Compagnie, tel est l'embryon des gigantesques édifices dont les tours orgueilleuses et les cloîtres superposés dominent la ville et luttent d'éclat et de majesté avec la cathédrale elle-même.

En vérité, l'Université, dès son origine, avait porté ses efforts sur la théologie, l'Écriture sainte et la dialectique. Les maîtres, comme les élèves, s'y étaient appliqués avec un zèle qui répondait au sentiment profondément religieux de leur époque. Devenue célèbre, l'école développa cet enseignement de préférence à tout autre, et ses décisions que provoquait la papauté firent loi dans le monde catholique.

Et pourtant deux autres branches de l'enseignement prirent à Salamanque une importance capitale. Il s'agit de la médecine et de la musique rangée parmi les sciences exactes. Salamanque revendique l'honneur d'avoir possédé la première chaire où l'harmonie et la compo-

sition furent l'objet d'un enseignement régulier. Elle pourrait même réclamer la gloire d'avoir professé les doctrines succès était digne de la faveur souveraine. Les rois catholiques adoraient la musique. Leur petit-fils, Charles-Quint,



JEUNES FILLES A LA FONTAINE

que Gluck présenta plus tard dans ses lettres prologues, et deviné certaines théories de Wagner sur le drame lyrique.

Un art cultivé depuis une période aussi reculée et toujours avec un égal retiré à Saint-Just, composa même des hymnes religieuses.

Quant à Philippe IV, il se montra un mélomane si passionné que la cour s'émut. Les courtisans se contentèrent

de chanter, qu'ils eussent ou non de la voix ; mais les grands d'Espagne, jaloux de les surpasser, prétendirent à l'inspiration et à la science par droit de naissance. Ce fut de l'engouement, de la folie, de la frénésie, de la cacophonie.

L'exemple de Salamanque avait été suivi. Tour à tour Valence, Tolède, Séville avaient créé des chaires de musique dans leurs Universités. Puis chaque cathédrale, chaque couvent, chaque collège eut son école de chant. Les maîtres y étaient entourés d'une considération voisine du fanatisme. On se les arrachait, on les attirait par la collation des grades les plus honorables, on les assimilait à des chanoines! Et, lorsque les membres d'une communauté avaient eu l'adresse de s'emparer d'un compositeur de mérite, ils le choyaient, l'adulaient, le séquestraient, confisquaient ses œuvres et s'en régalaient en égoïstes, comme d'un bien trop précieux pour des profanes, d'un trop grand prix pour être prêté à des établissements rivaux.

Il ne semble pas que l'Université ou les collèges nés à son ombre se soient préoccupés des arts plastiques. Pourtant, pendant des siècles, les architectes ne cessèrent d'amonceler des pierres, les sculpteurs de tailler des images, les peintres de couvrir d'ornements polychromes les édifices et les statues. Depuis le pont romain jusqu'au collège des Jésuites, que d'œuvres belles et charmantes, bien que le temps ait laissé comme une traînée de ruines pour jalonner sa route!



LE PONT ROMAIN DE SALAMANQUE

La ville entière demanderait une description. Chaque rue, chaque carrefour, chaque place évoque un souvenir, et, dans la banalité dont les flots submergent le monde, elle s'élève pour protester contre la mort des souvenirs et l'effacement de la couleur. Ici c'est un balcon de fer ciselé comme un bijou ; là, une fenêtre aux délicats ornements;

plus loin, une porte aux voussoirs gigantesques, tout un musée vivant fréquenté par une population noble, belle, étrange, au type accusé, aux costumes charmants. Dans la rue, la fillette digne comme une matrone romaine; à la fontaine, deux enfants de l'Orient; sur le seuil d'une porte, une scène de famille d'un caractère bien spécial et plein



A LA TOILETTE

d'enseignement. Et le noir des yeux et des cheveux, l'or de la peau, le rouge, le jaune, le vert des vêtements voisinent sans heurt dans cette palette violente, sans jeter une note discordante dans cette harmonie de haut goût.

Parmi les monuments, que citerai-je? La cathédrale romane prisonnière de la cathédrale Neuve, les palais de Monterey, de Las Conchas, de la Salina, de Las Muertes, de la Concordia et ces couvents merveilleux où se donnait un enseignement rival de celui de l'Université : Dominicains de San Esteban, Jésuites de la Compagnie, Collèges majeurs de San Bartolomé, de Cuenca, de San Iago et d'Oviedo, chacun avec ses cloîtres, ses églises, ses chapelles?

La cathédrale Vieille est un noble vaisseau qui garde la puissance des constructions romanes, mais laisse pressentir l'éclosion de formes nouvelles.

Hélas! elles avaient passé fleur depuis longtemps, quand fut commencée la cathédrale Neuve!

Cet immense édifice occupe le point culminant de la cité et se développe sur le côté d'une place fort vaste, d'où le regard embrasse sa puissante et haute coupole. Les murailles de calcaire roux sont couronnées de sculptures ajourées; sa tour massive, alourdie par le revêtement de maçonnerie qui la consolida au lendemain d'un tremblement de terre, laisse une impression de grandeur; mais les portes surchargées d'ornements, mais la multitude des pinacles trahissent une trop grande recherche du détail et



PALAIS DE LAS CONCHAS

une regrettable ostentation. C'est une œuvre de trop longue haleine où l'art du moyen âge, d'abord combattu par l'esprit de la Renaissance, est finalement opprimé par le style qu'avait inauguré Chirrugura et dont s'enticha l'Espagne au XVIII[e] siècle.

A l'intérieur de l'église on signalerait encore des fautes de goût, mais les yeux, attirés par la profusion des chefs-



PALAIS DE MONTEREY

d'œuvre, oublient de s'arrêter aux imperfections. Derrière les grilles de fer, de

cuivre, d'argent ciselé, repoussé, damasquiné, apparaissent des tapisseries, des tableaux, des statues polychromes, des tombeaux, des lambris de faïence, des reliquaires, des lampes, mille objets précieux, soit pour leur valeur intrinsèque, soit pour leur beauté artistique. Une seule de ces chapelles l'emporte en richesse sur bien des musées.

Parmi les palais, celui de Las Conchas ou des Coquilles excite au plus haut point l'admiration des étrangers et l'enthousiasme des habitants. De curieuses fenêtres, sa porte que surmonte une gracieuse parole de bienvenue : « Ave Maria », les grilles de fer ciselé qui forment de précieuses défenses devant les baies du rez-de-chaussée, les nobles proportions du *patio* n'inspireraient pas seules ces sentiments. La véritable cause en réside dans les attributs de pèlerin auxquels l'édifice doit son nom et qui parsèment la façade.

Après l'originalité cherche-t-on la puissance ? On s'arrêtera devant la demeure seigneuriale des Monterey. Si elle ne s'enorgueillit pas de la pureté de son style, elle se signale au moins par ses dimensions, ses prétentions à la richesse et les tours que la Grandesse avait seule le droit d'élever. Aussi bien, quoique commencée par les vice-rois du Mexique, n'a-t-elle jamais été terminée.

Mais que le renom de ces palais s'amoindrit auprès des souvenirs qu'évoquent deux maisons fort modestes dont les toits ont abrité des âmes hautes et des cœurs vaillants : la maison où s'arrêta sainte Thérèse et celle qu'habita Dona Maria la Brava !

La demeure de l'illustre réformatrice du Carmel et dont la garde est confiée aux sœurs de Saint-Joseph attire à peine le regard. N'était sa porte dont les énormes voussoirs semblent faits pour supporter une tour de défense, elle passerait inaperçue. La façade est unie, basse et percée près du toit de deux fenêtres carrées. L'une de ces ouvertures est flanquée de deux écus. Une petite plaque de marbre incrustée dans la maçonnerie porte simplement ces mots : « Casa de Santa Teresa ». A l'intérieur, une inscription commémorative rappelle que, le 31 octobre 1570, Thérèse de Jésus fonda ce couvent de religieuses carmélites déchaussées et que, quelques mois plus tard, le dimanche de la résurrection de Pâques, elle y eut une extase douloureuse qui lui inspira la célèbre glose : *Vivo sin vivir in mi.*

Non loin de la maison habitée par la sainte s'élevait la demeure d'une héroïne, la terrible Maria la Brava.

Au XIVe siècle, Salamanque, comme d'ailleurs les autres villes de Castille, souffrait de luttes intestines. C'était comme l'adieu de la féodalité et de la chevalerie mourante. Les factions rivales avaient tracé à travers la ville des lignes divisoires qu'on ne franchissait pas sans s'exposer à la mort. Chaque jour, des rixes s'élevaient qui convertissaient les rues en champs de bataille, les querelles éclataient et ne s'apaisaient que par la mort.

A la suite d'une partie de jeu de paume, quatre jeunes gens : les Manzanès et les Enriquez, en viennent aux mains. Les Enriquez succombent. Leur mère reçoit avec calme les cadavres qu'on lui rapporte. De ses yeux ne tombe pas une larme ; ses lèvres ne laissent échapper aucune plainte. Elle assiste aux funérailles sans élever une protestation. Le soir venu, en grand deuil, suivie de sa maison, elle sort de la ville et prend le chemin de Vilalva où elle ira pleurer dans la solitude le malheur des fils qu'elle a perdus.

Mais au milieu du trajet elle s'arrête, rassemble autour d'elle ses serviteurs et leur dévoile son projet. Sûre de leur aide, elle vole vers le Portugal où les meurtriers ont cherché une retraite, les découvre, enfonce la porte de la maison où ils se sont réfugiés, les massacre, place leurs têtes à la pointe de deux piques, rentre à Salamanque et porte ces trophées sanglants sur les tombes de ses fils. Les Enriquez étaient vengés !

A dater de ce jour l'héroïne changea

orgueilleusement son nom contre celui de Maria la Brava (la Féroce).

Ainsi s'envenimaient les haines des



PALAIS DE LA CONCORDIA

partis, ainsi s'éternisaient les divisions de deux bandes rivales qui plaçaient leurs crimes, l'une sous le patronage de San Tomé et l'autre sous celui de San Bénito. Sans doute la paix fut lente à renaître dans Salamanque, car le palais où elle fut signée, désigné sous le nom de palais de la Concordia, ne remonte pas au delà du règne d'Isabelle, c'est-à-dire à la fin du xve siècle.

Enfin, bien qu'ils soient écrasés par la magnificence des églises, des palais, des couvents et des collèges rivaux, on

ne saurait oublier les monuments de l'Université. Là s'assirent pêle-mêle la jeunesse studieuse ou turbulente ; là parlèrent des maîtres fameux ; là palpita le cœur et pensa le cerveau de l'Espagne. Combien l'on est surpris que tant de bruit, tant d'éclat, tant de renommée, soient sortis d'une aussi petite scène !

Il est vrai que l'Université confinait à la cathédrale, qu'elle en était une sorte d'annexe au même titre que la médressé musulmane l'est à la mosquée, et qu'elle y trouvait l'espace matériel et l'ampleur morale qui convenait à ses exercices.

N'est-ce point sous les voûtes de la célèbre chapelle de Santa Barbara comprise dans les cloîtres de la vieille cathédrale que les candidats passaient une sorte de veillée des armes en présence des maîtres qui devaient argumenter contre eux ?

L'appareil de Santa Barbara était terrifiant. Le postulant, amené de nuit par les docteurs, s'asseyait au bas de l'autel et serrait entre ses genoux et ses mains la tête et la mitre de pierre de la statue tombale de l'évêque Lucero, ministre de Pierre le Cruel et fondateur de la chapelle. Les docteurs prenaient place sur les bancs ou dans les stalles disposées le long des murailles et, autant pour ménager la chandelle fumeuse, cadeau du postulant, que pour éviter l'asphyxie, chacun d'eux s'empressait d'en éteindre la flamme. On restait ainsi plongé dans l'obscurité et l'on gardait un silence qu'interrompaient, de moment en moment, les tintements lugubres d'une cloche.

Cet entretien avec la tête de l'évêque Lucero durait toute la nuit. Sans doute l'admission à Santa Barbara équivalait à la délivrance du diplôme, car il était impossible d'inventer une cérémonie mieux faite pour troubler l'entendement d'un homme destiné à soutenir une thèse et à subir une argumentation le lendemain. Mais aussi quel renom restait au victorieux ! A Bologne, à Oxford, à Paris, le titre de docteur ou de licencié de Santa Barbara signifiait que l'on était docteur ou licencié de Salamanque et il était prisé à une haute valeur.

L'épreuve subie par le candidat se compliquait de difficultés financières.

Ils ne durèrent pas, ces jours heureux où Isabelle la Catholique interdisait aux élèves d'offrir autre chose à leurs juges qu'une paire de poulets ou de perdrix ! D'autres usages s'établirent bientôt et devinrent d'autant plus onéreux que les collèges étaient fréquentés par une noblesse riche qui achetait à très chers deniers les dispenses de temps et de science. N'était pas qui voulait ou qui savait, mais qui pouvait, docteur ou licencié de Santa Barbara. A chaque examen on devait payer un tribut fixe et régulier — libre à chacun d'en accroître l'importance — au maître d'école pour investiture, au maître de qui l'on recevait les insignes et qui servait de parrain, au recteur pour la caisse des études, à chaque docteur qui assistait à l'audition, au notaire qui inscrivait l'acte et aux bedeaux considérés comme des personnages importants. En outre, on devait offrir des gants et des barrettes au recteur, aux maîtres et à tous les docteurs présents à l'acte. Bientôt des douceurs furent ajoutées aux gants et aux barrettes, et le gradué ne s'en sortit point à moins de trois cents livres de bonbons distribués aux membres de l'Université et de la municipalité.

Au XVIIe siècle, ces abus s'aggravèrent encore. Les docteurs promus furent tenus d'offrir, outre les présents et les festins d'usage, une course de taureaux. Dès lors, il fallut être puissamment riche pour acheter un titre et encore les candidats attendaient-ils d'être trois ou quatre pour se partager les frais de la fête. Trois docteurs égalaient neuf taureaux à tuer; quatre docteurs équivalaient à douze.

La course se donnait sur la place del Sol devenue aujourd'hui la Plaza Mayor. Ses belles façades, construites sous Philippe V, sont percées de trois étages de fenêtres qui se transformaient en autant de loges pour la noblesse et les

riches familles. Des tapisseries brodées d'or, des velours de Gênes couvraient les balcons et ajoutaient de brillantes et chaudes colorations au ton doré des pierres. Le populaire occupait des estrades dressées sur le sol même de la place. Des sièges d'honneur étaient réservés au corps universitaire.

Les fanfares, des trompettes, des clarinettes, des flageolets, des tambours de basque, des guitares annonçaient l'entrée du maître d'école et du recteur, entourés de pages, tous en grand costume de gala.

Les membres du clergé assistaient aussi à la course. Ils y venaient en habits de laine, mais chevauchant sur des mules richement caparaçonnées.

C'était un concours fastueux où figuraient les divers éléments du cortège qui, la veille, avait parcouru la ville et s'était rendu en grande cavalcade au banquet offert à cette occasion par le collège Trilingue.

Pendant ces journées de liesse et de fêtes, le nouveau gradué oubliait la nuit passée en un sombre tête à tête dans la chapelle de Santa Barbara ; il riait de son épouvante et se réjouissait à la pensée d'infliger à d'autres cette singulière initiation.

De ces magnificences comme de ces terreurs puériles, il n'est plus question depuis longtemps. L'évêque Lucero dort sous la table de marbre qui servait au concours universitaire et sa tête de pierre ne fait plus blêmir personne.

L'oubli de ces étranges cérémonies ne serait pas à regretter si elles étaient seules tombées en désuétude. Mais les désordres que les maîtres et les habitants avaient fini par tolérer pour conserver à la ville sa popularité auprès des étudiants, et partant sa richesse, puis la persécution exercée par les inquisiteurs, et, à leurs instances, par les rois, contre la pensée et les travaux de l'esprit, enfin la concurrence créée par les collèges et les universités établis dans toutes les villes d'Espagne précipitèrent la décadence. Si l'amour de la science survécut chez quelques esprits d'élite, la crainte des supplices paralysa l'enseignement. Peu à peu la lumière diminua ; elle était à peu près morte à l'avènement de Philippe V.

Le marquis de la Ensañada, ministre de l'intérieur, chargé d'une enquête sur l'enseignement officiel, s'exprime ainsi :

« Je ne sache pas qu'il y ait aucune chaire de droit public, de physique expérimentale, d'anatomie et de botanique... Il n'y a pas de cartes de géographie exactes du royaume et des provinces, ni personne qui les sache graver ; nous n'en avons que d'imparfaites qui viennent de France ou de Hollande. Il s'ensuit que nous ignorons la position des villes et leur distance. C'est une honte. »

Charles III, prince éclairé, à qui l'Espagne doit une renaissance passagère, n'obtint pas, dans un cas analogue, une réponse plus satisfaisante. Comme il s'étonnait :

« Newton, lui répondit-on, n'enseigne rien pour faire de bons logiciens et de bons métaphysiciens, et Gassendi et Descartes ne s'accordent pas si bien qu'Aristote avec la vérité révélée. »

Cinquante ans plus tard, Blanco White sortait de l'Université de Salamanque sans avoir entendu parler des belles-lettres. Il rencontra heureusement des âmes charitables qui l'initièrent à la connaissance des classiques grecs et latins.

Qu'étaient devenus les temps de Luis de Leon, d'Arias Montanus, de Mariana et des grands esprits qui leur firent cortège !

Quelques chiffres résumeront l'histoire de Salamanque. L'Université immatriculait :

En 1552	. . . .	6202 étudiants.
1584	. . . .	6708 —
1630	. . . .	5000 —
1676	. . . .	3000 —

Depuis cette période le chiffre des



CLOÎTRE DE L'UNIVERSITÉ

élèves n'a cessé de diminuer. En 1622, il ne s'élevait plus qu'à 412, pour tomber de nos jours à moins de 300.

Ainsi la vie se retire de ce corps jadis si puissant. Ce n'est pas la mort, mais l'existence précaire du paralytique. Dans « la petite Rome » on se souvient encore sans garder d'espérance.

JANE DIEULAFOY.

CONSTANT COQUELIN

Les registres de l'état civil de Boulogne-sur-Mer attribuent à M. Coquelin les prénoms Benoît-Constant, et fixent le 25 janvier 1841 comme date de sa naissance. Cinquante-huit ans! il faut toute l'autorité de cet acte officiel, dûment paraphé par M. le président du tribunal, pour que l'on ne soit pas tenté de lui donner un démenti.

D'ailleurs, les archives du Conservatoire corroborent ce témoignage, l'élève Coquelin avait dix-neuf ans et six mois quand il obtint le second prix de comédie — oui, pas plus que le *second* prix! — dans le rôle de Crispin des *Folies amoureuses*, en 1860.

Son père, un des principaux boulangers de Boulogne, un excellent homme, d'une bonne humeur avenante et joviale, comptait lui transmettre son pétrin, son four et sa clientèle. Les classes primaires terminées, le jeune Constant avait dû travailler sous l'œil paternel et porter le pain à domicile, en attendant le jour où il aurait les bras assez solides pour être mitron.

Mais, dès ce moment, la vocation l'avait marqué pour une autre carrière. Toutes les fois qu'il pouvait s'esquiver dans la soirée, il courait à un modeste café-concert tenu par un rival malheureux de Frédérick Lemaître; là, il emmagasinait des impressions de théâtre, sous leur forme la plus rudimentaire. Le répertoire de Levassor surtout le captivait, évidemment parce qu'il exige beaucoup de souplesse et l'art de se grimer à l'infini.



PORTRAIT-CHARGE DE M. COQUELIN
DANS LE RÔLE DE FIGARO, PAR ANDRÉ GILL

Son frère cadet, plus jeune de sept ans, n'était qu'un enfant, quand à seize ans le futur Cyrano organisa une représentation, où il joua tous les principaux rôles dans quatre pièces, notamment dans *Pauvre Jacques*, un petit drame alors fort à la mode. Le succès étourdissant qu'il remporta triompha des résistances paternelles. Il put enfin partir pour Paris et entrer au Conservatoire.

Tout frais émoulu de la classe de Regnier, le meilleur professeur de notre temps, il apparut comme un reflet, un écho de l'art de son maître, et, proportion gardée, fit un peu le même effet que plus tard M. Georges Berr, évoquant le souvenir de Coquelin lui-même — dont il n'avait jamais été l'élève d'ailleurs — le soir où il parut pour la première fois dans Mascarille, des *Précieuses ridicules*.

LE VICOMTE — *La Critique de l'École des femmes*

M. Coquelin fit son premier début dans le rôle de Gros-René du *Dépit amoureux*. A cette époque, la discipline était sévère à la Comédie-Française, les vétérans n'ouvraient pas aisément leurs rangs aux jeunes, quel que fût leur mérite. Le lauréat de 1860 dut se soumettre à la loi commune et subir un long stage, en se contentant de jouer les utilités, les rôles infimes, tels que Loyal du *Tartuffe*, Dubois du *Misanthrope*, Purgon du *Malade imaginaire*, Basile du *Mariage de Figaro*.

Mais en même temps on exigeait qu'il étudiât les grands rôles du répertoire, de façon à se trouver prêt à doubler au pied levé les chefs d'emploi, en cas d'absence ou de maladie. Ces chefs d'emploi se nommaient Samson, Regnier, Monrose, Got, ils se portaient le mieux du monde et s'absentaient rarement, les tournées en province et à l'étranger n'étaient pas encore de mode.

Mais, quand on a le désir d'apprendre le métier, marquer le pas derrière de pareils chefs de file, ce n'est pas perdre son temps. M. Coquelin étudia leur manière, leurs procédés, les traditions qu'eux-mêmes avaient reçues des grands ancêtres, s'en assimila tout ce que comportaient sa nature primesautière, son tempérament actif et combatif.

De l'aveu des contemporains, il accepta de bonne grâce cette situation. Les connaisseurs surent distinguer son mérite, dans la pénombre où on le laissait; le public s'habitua vite à ses qualités, à sa vivacité, à son originalité, qui tranchaient

avec la solennité de la maison, tout en restant dans les limites du bon goût le plus strict.

Molière, Regnard, Beaumarchais sont d'incomparables éducateurs. Leurs moindres personnages constituent des caractères, des êtres bien d'aplomb; à les étudier, on apprend à connaître la vie; à les interpréter, on se rompt aux difficultés du métier. Aussi, quand on se trouve ensuite avoir à créer un rôle dans une œuvre moderne, toutes les difficultés sont aplanies.

M. Coquelin a donné ultérieurement la théorie détaillée de son art — et vous lirez certainement avec intérêt quelques-uns de ses principes, formulés avec cette netteté, cette précision, qui sont le fond de sa nature; — mais, à l'époque de ses débuts, il se contentait de travailler la pratique et d'assouplir sa voix.

De bonne heure, il s'aperçut qu'il ne faut pas parler au théâtre comme dans la vie, mais qu'il faut *dire;* et, pour cela, donner aux phrases, aux mots essentiels leur valeur propre : ici passer en effleurant, là au contraire peser d'une inflexion de voix. En résumé, distribuer les plans et les reliefs, les lumières et les ombres, ou, pour tout exprimer d'un mot, modeler. Il modéra sa tendance à aller trop vite, suivant scrupuleusement le conseil de Regnier : « Quand vous vous dites à vous-même : Mon Dieu, que je vais donc lentement, mon Dieu, que je dois être assommant! je n'en finirai pas... alors seulement vous commencez à ne plus aller trop vite. »

La preuve donnée de son intelligence, de son activité, de son zèle, on le nomme sociétaire en 1864. Il n'a encore fait, de créations et de second plan que dans *la Pluie et le Beau temps*, *la Loi du cœur*, *Une Loge à l'Opéra*, et un à-propos.

Mais, dans le répertoire, il est chez lui. Voici l'opinion d'un des habitués de la Comédie-Française, à cette époque déjà lointaine : « En le voyant chaque soir, sous un masque nouveau, mettre le



FIGARO — *Le Mariage de Figaro*

feu aux planches par sa folle gaieté et découper avec un art exquis ses tirades satiriques, il eut bien vite conquis son public. On ne résistait pas à son rire épanoui. Son jeu fin, spirituel, à la fois gaulois et parisien, le fit classer tout de suite parmi les meilleurs artistes de la maison. » La souplesse de son talent lui permet d'aborder les personnages les plus variés, mais il affirme sa supériorité, sa maîtrise dans les valets du grand répertoire.

Molière a écrit trente comédies, dont vingt-quatre sont jouées plus ou moins couramment; or Coquelin a paru dans toutes ces pièces, à l'exception de trois :

le Sicilien, *Sganarelle* et *Psyché*. Citons encore : *le Menteur* (Cliton), *les Plaideurs* (quatre rôles), *le Joueur* (le Marquis), *les Folies amoureuses* et *le Légataire universel* (Crispin), *le Jeu de l'amour et du hasard* (Crispin), *le Barbier de Séville* et *le Mariage de Figaro* (Figaro).

ANNIBAL — *L'Aventurière*

Dans le répertoire moderne, il joua une trentaine de rôles, dont quelques-uns lui valurent d'éclatants succès, à commencer par *Oscar*, *Une Chaîne*, et surtout Annibal de *l'Aventurière*, et don César de *Ruy Blas*.

Parmi ses quarante créations, lesquelles rappeler? Gringoire, Georges des *Faux Ménages*, le duc de Septmonts de *l'Étrangère*, Filipo du *Luthier de Crémone*, Léopold des *Fourchambault*.

M. Coquelin est supérieur à lui-même dans le rôle de Figaro, peut-être, comme l'a remarqué spirituellement M. Adolphe Brisson, parce qu'il a l'âme du héros de Beaumarchais, l'âme inquiète des ambitieux qui ont le sentiment de leur valeur, qui aspirent à de grandes destinées et qu'excitent les obstacles.

Certes le comédien-directeur de la Porte-Saint-Martin occupe une situation hors pair à l'heure actuelle, mais il y a vingt ans il n'était pas moins illustre. Jugez-en d'après ce croquis : « Il fait la pluie et le beau temps dans la maison de Molière ; il exaspère l'administrateur général, Émile Perrin, qui aime l'autorité et cherche vainement à plier ce comédien à la loi commune. M. Coquelin se rit du décret de Moscou et de ses foudres. M. Gambetta l'honore de son amitié, Léon tutoie Constant, et Constant veut bien donner à Léon quelques conseils sur les affaires publiques. Tout Paris connaît l'intimité du grand comique et du grand tribun. Lorsque M. Coquelin joue, pendant les entr'actes, sa loge ne désemplit pas : c'est un défilé de journalistes, de sénateurs, de députés, parfois de ministres. Mais la sonnette retentit, Figaro doit entrer en scène et débiter son monologue : écoutons-le, c'est un Figaro assagi, devenu grave, pénétré de son importance. « D'autres ont dû leur renommée au hasard, à l'intrigue, tandis que moi, morbleu! je l'ai conquise à la pointe de l'épée, elle est le fruit de ma seule intelligence! »

De cette époque date le goût de

M. Coquelin pour les voyages. Avouez aussi qu'il est bien agréable de toucher des cachets représentant la valeur d'un mois d'appointements. Un pareil stimulant fait surmonter bien des obstacles.

On raconte notamment l'anecdote, devenue légendaire, du voyage au Havre. Apprenant que, sans son autorisation, le jeune et actif sociétaire avait accepté de jouer le dimanche suivant dans cette ville, M. Émile Perrin fait afficher pour ce jour-là *les Précieuses ridicules*, en fin du spectacle de la matinée. M. Coquelin entre en scène comme un ouragan, bouscule ses camarades, précipite le mouvement du dialogue, expédie son rôle avec une rapidité vertigineuse, descend l'escalier en hâte, saute dans une voiture qui l'attendait, troque son costume de Mascarille contre un complet de voyage, arrive à la gare Saint-Lazare assez à temps pour prendre le train de 5 h. 5, et le soir remporte un véritable triomphe, devant les spectateurs rouennais. L'administrateur de la Comédie-Française faillit en faire une maladie.

* * *

Faut-il rappeler comment M. Coquelin a quitté la Comédie-Française ? L'histoire est déjà bien ancienne. Cependant, comme elle marque un tournant décisif dans la carrière de l'éminent artiste, il n'est pas oiseux de la conter brièvement.

En 1880, M. Coquelin avait dû partir pour l'Amérique, emmené par l'impresario Meyer ; mais un différend s'était élevé, un procès avait été engagé, le comédien avait prononcé une plaidoirie « étincelante de clarté et d'esprit » et, finalement, sa cause gagnée, n'avait pas fait le voyage. Entre temps, il avait envoyé sa démission au Comité de la Comédie-Française, mais un arrangement était intervenu.

Pourtant une première tournée effectuée l'année suivante, avec beaucoup de succès, en Belgique et en Hollande, puis une autre, au bout d'une nouvelle année, poussée jusqu'à Saint-Pétersbourg, avaient augmenté son inclination pour ces déplacements rémunérateurs. Aussi, quand, en 1886, un conflit s'éleva à propos de la réélection au sociétariat de M[lle] Dudlay, plus tenace que ses collègues du Comité qui finirent par céder aux injonctions, entachées de favoritisme, de M. Goblet, le plus gaffeur



GRINGOIRE — *Gringoire*

des ministres, M. Coquelin déclara nettement que, si sa jeune camarade était confirmée dans sa situation de sociétaire, il quitterait la maison. Sans hésiter, il tint parole ; mais les alléchantes promesses d'une série de tournées dans les deux mondes ne furent évidemment pas sans peser sur cette détermination.

Seule, Mlle Dudlay tira bénéfice de l'aventure ; elle devint titulaire sans partage des premiers rôles tragiques, qu'elle interprétait d'ailleurs depuis 1880, époque du départ de Mme Sarah Bernhardt ; mais la maison de Molière perdait un premier comique dont la place est encore vacante... Il n'y avait pas compensation.

Immédiatement les tournées triomphales commencèrent ; dire les étapes à travers l'Europe et les deux Amériques, ce serait évoquer le souvenir de la vieille chanson du Brésilien, d'Offenbach ; rappelons seulement que M. Coquelin toucha 250 000 francs pour cinquante représentations à Saint-Pétersbourg, et qu'il eut l'honneur de dérider le front sombre du sultan Abdul Hamid, en interprétant devant lui *le Député de Bombignac* et *les Précieuses ridicules*.

M. Coquelin a fait un excellent élève, en la personne de son fils Jean, né en 1865, et qui a reçu ses premières leçons de Mme Arnould-Plessy. Son début date de 1886, à Nancy, dans Grippe-Soleil du *Mariage de Figaro*. Depuis, il a joué aux côtés de son père tout le répertoire, tous les rôles, tous les genres : Louis XI *de Gringoire*, Fabrice de *l'Aventurière*, don Salluste de *Ruy Blas*. Au bout de sa première année de théâtre, il avait interprété quatre-vingt-quatre rôles. Voilà qui vaut bien les classes du Conservatoire.

En 1887-1888, il a été de la première tournée en Europe, avec crochet en Égypte et haltes en Roumanie, en Autriche, en Turquie. L'année suivante, il partait, avec son père et Mme Jane Hading, pour la première tournée dans les deux Amériques ; puis, en 1890, père et fils traversaient encore l'Océan, pour se



DORANTE — *Les Fâcheux*

montrer exclusivement aux Américains du Sud. Enfin, l'aîné des Coquelin ayant fait sa paix avec la Comédie-Française, son fils y pénétrait à sa suite. Il conserve précieusement l'affiche du 20 novembre 1890 annonçant son début dans le rôle de Mascarille du *Dépit amoureux*, avec pour partenaires MM. Le Bargy et Boucher, Mmes Reichenberg et Kalb.

La bonne entente ne dure que dix-huit mois. MM. Coquelin père et fils sortent ensemble de la maison de Molière, après le succès de *la Mégère apprivoisée*, de Shakespeare, adaptée et versifiée par M. Paul Delair.

Au retour d'une courte tournée en



DESTOURNELLES — *Mademoiselle de la Seiglière*

Algérie, en compagnie de son oncle Coquelin cadet, le jeune Jean a accompagné encore une fois son père en Amérique. Cette fois ils se réservent pour l'Amérique du Nord. *Thermidor* et *la Mégère apprivoisée* constituent le fond de leur répertoire.

Aussitôt débarqués, le père et le fils sont engagés par Mme Sarah Bernhardt à la Renaissance ; mais, à l'exception de deux petits rôles du jeune Coquelin dans *Patron Bénic* et *la Princesse lointaine* de Rostand, ils ne paraissent que quelques soirs dans *Amphitryon*, le papa jouant Sosie et le fils interprétant Mercure.

M. Coquelin est directeur de la Porte Saint-Martin depuis 1895. Direction peu rémunératrice jusqu'au succès de *Cyrano de Bergerac*. En vain, dès la première année, il avait payé vaillamment de sa personne dans le *Du Guesclin*, de M. Paul Déroulède, et dans *Fanfan la Tulipe*, de M. Paul Meurice. *Thermidor*, de M. Sardou, donna une série de bonnes recettes ; mais *Jacques Callot* où il jouait l'espion Rouffinelli et *le Colonel Roquebrune* restèrent dans la moyenne des œuvres qui n'attirent pas les foules, quoique appréciées par les amateurs de théâtre pour tel ou tel mérite. M. Coquelin ne parut pas dans *la Mort de Hoche*, où son fils Jean joua le général Charin, non plus que dans *la Montagne enchantée*, une sorte de féerie ruineuse. Fort à propos les trois cent quatre-vingts représentations de Cyrano sont venues boucher tous les trous, et même assurer au directeur-artiste un bénéfice considérable. Malheureusement pour lui, ce bénéfice, il est obligé de le partager avec ses nouveaux commanditaires, MM. Floury, après avoir subi seul les pertes des premières années.

Écoutez M. Coquelin plaider la cause des comédiens et répliquer à leurs détracteurs, prétendant qu'ils ne font pas œuvre d'artiste, le propre de l'art étant la création : « Le poète a pour matière les mots ; le sculpteur, le marbre ou le bronze ; le peintre, les couleurs et la toile ; le musicien, les sons ; la matière de l'acteur, c'est lui-même. Pour réaliser une pensée, une image, un portrait de l'homme, c'est sur lui qu'il opère. Il est son propre clavier, il joue de ses propres cordes, il se pétrit comme une pâte, il se sculpte, il se peint. »

Oui, il se peint, c'est même une des choses qu'on lui reproche. On refuse de prendre au sérieux un homme qui, tous les jours, s'enduit le visage de rouge et de blanc gras. A quoi Coquelin riposte, non sans esprit : Quoi ! tant de haine pour le rouge et le blanc, et les petits



FILIPO — *Le Luthier de Crémone*

pots où les dames mettent de si jolis onguents! Où vous arrêterez-vous si vous proscrivez si durement cosmétiques et teintures, et n'y a-t-il pas chez les gens graves quelques perruques qui frémiront?

Voyez, ajoute-t-il, comme le bon sens populaire répond, pour nous, à ceux qui prétendent que nous ne faisons pas œuvre d'artiste, n'est-ce pas lui qui exprime par ce mot *création* la première réalisation d'un rôle? Combien de fois les spectateurs ne se sont-ils pas trouvés d'accord avec les critiques, pour dire, au sortir d'une première : Une création comme celle-là est une véritable collaboration! Et qu'on ne vienne pas dire que l'acteur ne crée pas, parce qu'il ne reste rien de lui après sa mort; cela fût-il rigoureusement vrai, les créations d'un art n'en existent pas moins, pour périssables qu'elles soient. Et l'art du comédien n'est pas le seul dans ce cas.



ARISTIDE FRESSARD — *Le Fils naturel*

Que d'œuvres sublimes de peinture, de sculpture, de poésie sont anéanties pour jamais! Autre chose est la création, autre chose est la fixation. Supposez Michel-Ange frappé par un cataclysme, qui ait du même coup détruit toutes ses œuvres. Encore que plus rien ne subsiste de lui, direz-vous que l'auteur du *Jugement dernier* ne fut pas un artiste et ne créa point? Le comédien est dans ce cas. Ses statues tombent avec lui. Il n'en reste que des traditions, c'est

un malheur, ce n'est pas une diminution.

On sait que, depuis Diderot, une discussion passionne les gens de théâtre — elle est d'origine plus ancienne, mais l'auteur du *Neveu de Rameau* l'a formulée en termes précis. — L'acteur doit-il partager les passions de son rôle, pleurer pour faire pleurer, ou bien doit-il rester maître de lui-même, dans les mouvements les plus violents, les plus impétueux de son personnage? Sera-t-il



FLORENCE — *Les Rantzau*

plus sûr d'émouvoir s'il est ému, s'il est sincère? Tel est le paradoxe de Diderot.

M. Coquelin est convaincu qu'un acteur doit rester impassible et pouvoir exprimer à volonté des sentiments qu'il n'éprouve pas, qu'il n'éprouvera jamais. Et, comme il manie la plume avec aisance, il a développé cette opinion dans une brochure d'une lecture fort agréable, parce qu'elle est bourrée de souvenirs et d'anecdotes, *l'Art et le Comédien*.

« La même faculté qui permet au poète dramatique de faire sortir de son cerveau, armé de toutes pièces, un Tartuffe ou un Macbeth, bien qu'il soit, lui poète, un franc honnête homme, permet au comédien de s'assimiler au personnage, d'en monter et d'en démonter à l'aise comme il lui plaît tous les ressorts, sans cesser un instant d'être, lui, tout autre, et de rester parfaitement distinct, comme le peintre reste distinct de la toile. Le comédien est au dedans de sa



SOCRATE — *Socrate et sa femme*

création, voilà tout. C'est du dedans qu'il tire les ficelles qui font exprimer à ces personnages toute la gamme des sentiments humains; et ces ficelles, qui sont ses nerfs, il faut qu'il les ait toutes dans sa main et qu'il en joue comme il l'entend... C'est ce qui fait que le véritable acteur est toujours prêt. Il peut prendre son rôle à n'importe quel moment et susciter immédiatement l'impression qu'il désire. Il commande au rire, aux larmes, à l'épouvante; il n'a pas besoin d'attendre qu'il soit saisi lui-même et que la grâce d'en haut l'illumine... Un acteur n'a pas plus besoin d'être ému qu'un pianiste n'a besoin d'être au désespoir, pour jouer la marche funèbre de Chopin ou celle de Beethoven. Il ouvre son clavecin, et vous êtes empoigné. »



PETRUCCIO — *La Mégère apprivoisée*

Faut-il rappeler que cette opinion, partagée par la majorité des comédiens, est contestée par bon nombre d'entre eux, et non des moindres, à commencer par Mounet-Sully? L'éminent doyen de la Comédie-Française est d'avis qu'il faut sentir pour agir. Que de fois ne m'a-t-il pas dit : « Rien ne m'agace comme d'entendre parler de Diderot et de son paradoxe. C'est très joli, les théories; mais, en art, il n'y a que l'action qui compte. Un acteur consciencieux doit surtout travailler les dessous du rôle, ce que l'auteur n'a pas écrit. Le texte porte toujours s'il est bien fait, s'il doit porter. Mais les caractères, les sentiments, voilà ce que nous devons exprimer, avec toute la sincérité dont nous sommes capables. » Aussi M. Mounet-Sully, en complet désaccord sur ce point avec M. Coquelin, s'insurge-t-il contre l'expression : entrer dans la peau d'un personnage. Il estime, au contraire, que c'est le personnage, le rôle, qui doit entrer dans la peau de l'artiste et se substituer à lui.

Mais Coquelin tient bon dans une autre brochure, *l'Art du comédien*, il prend Mounet-Sully à partie et soutient mordicus que l'artiste qui se laisse impressionner par son rôle arrive à en négliger l'étude interne, pour celle du dehors et du détail pittoresque. C'est un peu une querelle de mots, puisque tous deux sont d'accord sur la nécessité de « l'étude interne » des rôles, mais il y a surtout, dans cette divergence, une question de tempérament. Mounet-Sully se livre complètement, oubliant tout, incapable à sa sortie de scène de dire quel est celui de ses camarades qui a joué auprès de lui tel ou tel rôle, tandis que Coquelin est toujours maître de lui, il s'observe et observe même ce qui se

passe à ses côtés. Une fois qu'il est bien en possession de son rôle, rien ne lui échappe de ce qui se fait dans la salle et dans les coulisses.

M. Coquelin semble n'avoir pas pardonné à un de ses camarades d'avoir dit de M. Worms : « Je n'ai pas de plaisir à le revoir, je sais d'avance ce qu'il fera ! » Et il constate qu'on sait du moins que ce qu'il fera sera bon, ce qui est bien quelque chose. Mais qu'importent ces querelles entre prêtres de l'art ? Si leur culte est différent en théorie, ils arrivent à de belles manifestations esthétiques, n'est-ce pas l'essentiel ? Les spectateurs s'inquiètent peu des moyens, pourvu que le résultat soit obtenu.

On a dit qu'en publiant *l'Art et le Comédien*, puis *l'Art du comédien*, l'éminent artiste avait eu surtout pour but de battre en brèche le préjugé qui, longtemps, a tenu les comédiens sous le coup d'une sorte de déchéance, d'infériorité sociale, et spécialement de prouver que, comme tous les autres citoyens français, ils sont susceptibles de recevoir et de porter dignement la croix de la Légion d'honneur. D'ailleurs, ce préjugé est aujourd'hui à peu près détruit, et M. Coquelin a largement contribué à ce résultat. Mais, depuis qu'il a quitté la Comédie-Française, l'Administration des beaux-arts lui tient rigueur. Et, comme c'est elle qui dispose des croix, elle lui fait désirer la sienne. *Sic vos non vobis mellificabitis, apes*, a dit Virgile. « Abeilles, vous ne profitez pas de votre miel. »

Certains critiques lui ont amèrement reproché de vouloir aborder des rôles sérieux. Voici sa réponse : « Là-dessus, ma conscience est tranquille. Je n'ai jamais joué que des rôles que je pouvais jouer. M'a-t-on vu faire les amoureux ? Jamais. » Et il explique que *Jean Dacier* est un caractère, *le Luthier de Crémone*, un être difforme, un bossu, amoureux, c'est vrai, mais incapable d'inspirer l'amour. *Chamillac* rentre plutôt dans la catégorie des rôles de tenue que de ceux qui comportent de la



LABUSSIÈRE — *Thermidor*

passion. Depuis qu'il est à la Porte Saint-Martin, M. Coquelin a joué le *Colonel Roquebrune* ; mais cet officier, partagé entre son amour et sa ferveur bonapartiste, est plutôt un premier rôle qu'un amoureux.

Il y a des acteurs voués à la prose, il y en a de lyriques. Son ambition est d'être de ces derniers, et les poètes l'ont poussé dans cette voie, à commencer par Banville. Gringoire, le malheureux poète promis à la potence, ne peut certes pas être rangé parmi les amoureux. « Il n'est pas beau ! » Ce n'est le pre

mier cri de Loyse en l'apercevant. S'il se fait aimer dans la suite, c'est que, la poésie et la pitié s'en mêlant, le famélique ciseleur de vers prouve à la jeune fille que le physique peut, en amour, passer au second plan.



CYRANO DE BERGERAC

***

Ce qui a contribué pour une large part au succès de *Cyrano de Bergerac*, indépendamment de la valeur intrinsèque de cette œuvre si joliment rimée, c'est la part que M. Rostand a faite à la voix humaine, intervenant comme un des facteurs essentiels de l'action. Cyrano, vous ne l'ignorez pas, prête sa voix à un de ses amis amoureux, peu disert, et, se substituant à lui, par une nuit sombre, sous le balcon de la belle Roxane, triomphe de sa froideur par la chaleur communicative de son verbe. Puis, loyalement, il cède la place, quoique amoureux lui-même à mourir.

M. Coquelin n'était-il pas indiqué pour tirer tout le parti possible de cette situation, lui qui connaît si bien les ressources de la voix? Au surplus, je lui laisse la parole, en rappelant que la base de son art est le dédoublement. Chaque comédien ayant, d'après lui, son *un*, qui est l'instrumentiste, son *deux*, qui est l'instrument. Le *un* conçoit le personnage, tel que l'auteur l'a posé : c'est Tartuffe, Hamlet, Roméo, Arnolphe ; et le *deux* est chargé de réaliser le modèle.

« La voix est du *deux*, ce qui doit être le plus souple, le plus coloré, le plus riche en métamorphoses. Vous aurez, suivant les rôles, une voix railleuse, audacieuse, éclatante, ardente, attendrie, éplorée. Vous varierez de la flûte à la trompette. Il y a la voix des amoureux, qui n'est pas la voix des notaires. Iago n'a pas la voix de Figaro; ni Figaro la voix de Tartuffe. Selon le rôle, le timbre, la clef, la gamme diffèrent. »

Pour en revenir à *Cyrano de Bergerac*, désirez-vous savoir comment M. Coquelin a appris les deux mille vers de ce rôle? Tout simplement pendant les entr'actes de *Thermidor*. M. Rostand les lui envoyait scène par scène, couplet par couplet, au hasard de l'improvisation, et, dans la journée, sûr quant à la mémoire, il mettait chaque fragment au point, au cours de la répétition.

On ne s'étonnera pas que les études de *Cyrano* aient duré près de trois mois, si l'on songe qu'en sa qualité de directeur, M. Coquelin est obligé de s'occuper des décors, des costumes, de la distribution des rôles, de l'administration, de la mise en scène, etc. Ces innombrables soucis, ces responsabilités multiples se dissipent, s'effacent devant le travail de la création de son rôle. « Sur les planches, et sur les planches seulement, le person-

nage se dégage de ses limbes, petit à petit, doucement, sans secousse, pour ne se poser dans l'attitude qu'il doit prendre que tout à fait à la fin des répétitions, dans les décors, avec costumes et accessoires. » A cette constatation faite par mon excellent confrère, M. Henri de Weindel, je ne vois rien à ajouter.



Le nez de Coquelin dans *Cyrano de Bergerac*
(Dessin de Renouard.)

Le choix du nez de Cyrano lui donna bien du tracas. Il raconte volontiers que, le bruit s'étant répandu, dans le monde des théâtres, qu'un nez postiche lui serait nécessaire, fabricants de masques et coiffeurs lui envoyèrent les plus étonnantes séries d'appendices nasaux qui se puissent imaginer. Il défila, dans sa loge, autant de fournisseurs désireux de s'illustrer par la confection du nez définitif, que de jolies filles devant le fils du roi pour essayer la pantoufle de Cendrillon. Le nez choisi avait l'avantage de ne pas gêner les jeux de physionomie et de ne pas modifier la voix. Il était en diachylon : chaque soir, Guillet, le fidèle valet de chambre, l'appliquait avec des soins infinis sur la figure de son maître.

Si M. Coquelin a pu résister aux fatigues écrasantes de ses rôles, de ses voyages, de sa direction, c'est beaucoup parce qu'il possède, outre ses dons artistiques, une faculté précieuse, celle de pouvoir dormir où et quand il veut : en outre, le réveil, fût-il brusque, ne lui laisse aucun malaise. A la suite d'un surmenage excessif, par exemple entre deux actes d'une répétition, il n'a qu'à s'étendre sur une chaise longue, dans sa loge, et aussitôt un sommeil paisible vient le réconforter. Il n'entend pas l'appel de l'avertisseur, mais son domestique a mission de lui frapper sur l'épaule.

on devient ce qu'on peut, on est ce qu'on naît

Coquelin

FAC-SIMILÉ DE L'ÉCRITURE DE COQUELIN

Au moment voulu, il se dresse sans le moindre effort, et tout de suite il descend sur la scène, qui n'est séparée que par une douzaine de marches de sa vaste loge donnant sur le boulevard

Ce don du sommeil facile lui joua un singulier tour, au cours d'une représentation à l'étranger. Il interprétait Annibal de *l'Aventurière*, dans je ne sais quelle ville. A la fin du second acte, Annibal se laisse griser par Fabrice, et s'endort. Or, ce soir-là, exténué par une série de nuits passées en chemin de fer, M. Coquelin n'eut pas plus tôt les yeux fermés qu'il s'endormit pour tout de bon ; il fit même entendre quelques ronflements sonores ; mais, comme le rideau baisse sans qu'Annibal ait à s'éveiller, la représentation n'en subit aucun accroc. Seulement bon nombre de spectateurs trouvèrent que c'était pousser trop loin le réalisme, d'autres déclarèrent ses ronflements mal faits, exagérés !

Les succès étant relativement rares au théâtre, on pouvait aisément prévoir que la pièce qui succéderait à *Cyrano de Bergerac* n'aurait pas, suivant toute vraisemblance, une aussi heureuse carrière. M. Coquelin a tâché de réunir les plus grandes chances de réussite, en arrêtant son choix sur une œuvre mettant en scène Napoléon, dont la grande figure jouit plus que jamais d'un incontestable prestige. On sait que *Plus que reine* est l'histoire, en six épisodes, du mariage et du divorce de l'empereur.



LA CHAMBRE A COUCHER DE COQUELIN

A-t-il été bien inspiré en se chargeant du rôle de Napoléon? Bon nombre de critiques — et non des moindres — ont dit que non, avec une certaine acrimonie. Le public semble être d'un avis différent ; moins difficile, quant à la ressemblance physique du personnage, il sait gré à son artiste aimé de se dépenser, comme il le fait, sous ses aspects successifs de général, de premier consul et d'empereur. D'ailleurs, question de physique à part, la tenue générale du rôle

est bien intéressante à suivre. Jamais le conquérant tour à tour *Tragédiante* et *Comédiante* n'a été personnifié avec autant de souplesse et de sûreté.

Il y a là, de la part de M. Coquelin, un effort artistique, dont on n'a peut-être pas suffisamment tenu compte dans la presse. Il savait évidemment que la nature l'a doué d'un profil qui n'a rien de napoléonien; mais il comptait sur d'habiles procédés de maquillage, et notoirement sur un menton en baudruche, que le fidèle Guillet lui appliquait régulièrement chaque soir. Ce qui l'intéressait surtout, c'était l'occasion d'exprimer, avec sa sûreté coutumière, quelques-unes des idées de Napoléon, à diverses époques de sa vie.

*

De la première visite que je fis à M. Coquelin chez lui, j'ai conservé une impression aussi agréable qu'inattendue.

Il habite un des somptueux hôtels qui entourent la place de l'Étoile, entre l'avenue Marceau et l'avenue d'Iéna. Certes, la vue sur l'Arc de Triomphe est l'une des plus belles de Paris, et jamais je n'avais considéré avec autant de facilité le *Triomphe* de Cortot faisant pendant au *Départ* de Rude. Ce voisinage suffirait à expliquer l'enthousiasme pour Napoléon. Mais c'est plutôt parce qu'il avait le culte du grand homme que M. Coquelin a tenu à se rapprocher du monument consacré à sa gloire.



LE SALON DE COQUELIN

J'arrive à ma surprise. S'il me fallait faire un choix entre tous les artistes contemporains, mes préférences iraient certainement à M. Dagnan Bouveret, qui met dans toutes ses œuvres un idéalisme surhumain, et à M. Cazin, qui a le don de poétiser les plus humbles paysages, de leur donner une âme, sans ces-



COQUELIN ET SON FILS JEAN

ser de peindre vrai. Or les parois des salons et de la chambre à coucher disparaissent, chez M. Coquelin, sous les toiles de ces deux maîtres.

De petits panneaux de M. Charlemont évoquent le souvenir des principales créations de M. Coquelin, mais c'est Friant qui a rendu, avec le plus d'exactitude et une note artistique bien personnelle ses incarnations les plus célèbres. Quant au Mascarille, de Vibert, il a été popularisé par la reproduction.

M. Coquelin continuera-t-il à jouer à la Porte-Saint-Martin en y exerçant les fonctions directoriales, ou bien se résoudra-t-il à rentrer sur le théâtre de ses premiers, de ses plus légitimes succès? Telle est la question qui a longtemps préoccupé le public. M. Coquelin a maintenant recouvré sa liberté entière. Il a renoncé à l'engagement de quarante-quatre mille francs, avec quatre mois de congé, convenu pour le cas où il se serait décidé à rentrer dans le giron de la Comédie-Française. Le Comité lui a fait abandon des cent mille francs versés par lui comme dédit.

Au cours de la saison dramatique actuelle M. Coquelin s'est fait applaudir dans le rôle de Jean Valjean des *Misérables*... il a réussi à faire vivre à force de simplicité et de vérité ce colosse disproportionné né dans l'imagination de Victor Hugo; — il triomphe actuellement sous les traits de Jean Bart et il dit avec une irrésistible maîtrise les belles paroles que M. Edmond Haraucourt a mises dans la bouche de l'héroïque marin.

C. de Néronde.

ALBERT DÜRER

Parmi les grandes figures qui dominent l'histoire de l'art et s'imposent à l'admiration, Albert Dürer est une des plus hautes et des plus attirantes. Il n'est pas seulement un des artistes les plus complets, un des plus vastes esprits qui aient jamais existé; en lui se résument sous une forme particulièrement séduisante toute une race et toute une époque.

Peintre à la détrempe, à l'huile, à l'aquarelle, sculpteur, orfèvre, graveur sur bois, sur cuivre et sur fer, il créa dans chacun des genres où il s'exerça quantité de chefs-d'œuvre de l'aspect le plus varié et du caractère le plus personnel, où l'originalité d'une composition débordante d'imagination s'allie à la précision accusée d'une forme savante, où la fantaisie revêt les apparences de la réalité la plus tangible. Poète-philosophe, créateur de visions tour à tour sublimes, profondes, fantastiques ou aimables, et en même temps graveur minutieux, mathématicien rigoureux, en lui s'incarne pleinement, à une des phases les plus fécondes de sa vitalité, l'âme pensive et sérieuse du Nord, tantôt emportée dans le bleu des songes et tantôt appliquée aux problèmes de la science la plus exacte, amoureuse à la fois d'idéal et de vérité.

Nuremberg, la vieille cité franconienne, si chère encore de nos jours aux artistes pour sa pittoresque et sombre parure d'un autre âge, était à la fin du XVe siècle à l'apogée de sa splendeur. Le moyen âge — cette époque si injustement décriée qui connut toutes les grandeurs et toutes les délicatesses et qui, d'une si belle activité intellectuelle, sut créer dans chaque pays un art vraiment national que la soi-disant « Renaissance » devait étouffer sous des éléments étrangers, sources de pastiches et de rapide décadence — avait porté au plus haut point dans toutes les branches de l'art et manifesté jusque dans les moindres choses sa richesse d'imagination, sa recherche passionnée du caractère, sa primesautière originalité. Nulle part en Allemagne il n'avait produit d'aussi beaux fruits qu'à Nuremberg. L'heureuse situation de la ville, sur la route de Venise aux Pays-Bas, en avait fait une des cités les plus commerçantes et les plus riches de l'Allemagne. Ses joailliers, ses armuriers, ses horlogers, ses imprimeurs, ses fabricants de bronzes, de cartes, de poteries émaillées, rivalisaient avec les plus célèbres de l'Europe. Trois cents canons défendaient ses remparts, ses greniers regorgeaient de blé et des milliers de florins remplissaient son trésor. La vie y était luxueuse, pittoresque, débordante de sève créatrice. L'époque et le milieu ne pouvaient être plus propices à hâter et à développer l'éclosion d'un génie. Ce génie fut Albert Dürer.

Il naquit le 21 mai 1471. Il était le troisième enfant de maître Albrecht, orfèvre et bourgeois de Nuremberg, mais d'origine hongroise, qui, après avoir voyagé dans toute l'Allemagne et les Pays-Bas pour se perfectionner dans son art, était venu se fixer en 1455 dans la ville franconienne. Dürer, en plusieurs tableaux et dessins, nous a conservé les traits de son père; le premier en date de ces portraits (au musée des Offices, à Florence) nous montre un homme au regard intelligent et affable, au visage sérieux et loyal, tenant dans les mains un chapelet. Chef d'une famille nombreuse et n'ayant d'autres ressources que son travail quotidien, il se consacrait entièrement aux siens, élevant ses dix-huit enfants de façon qu'ils fussent agréables à Dieu et aux hommes. Ayant remarqué dans son fils Albert

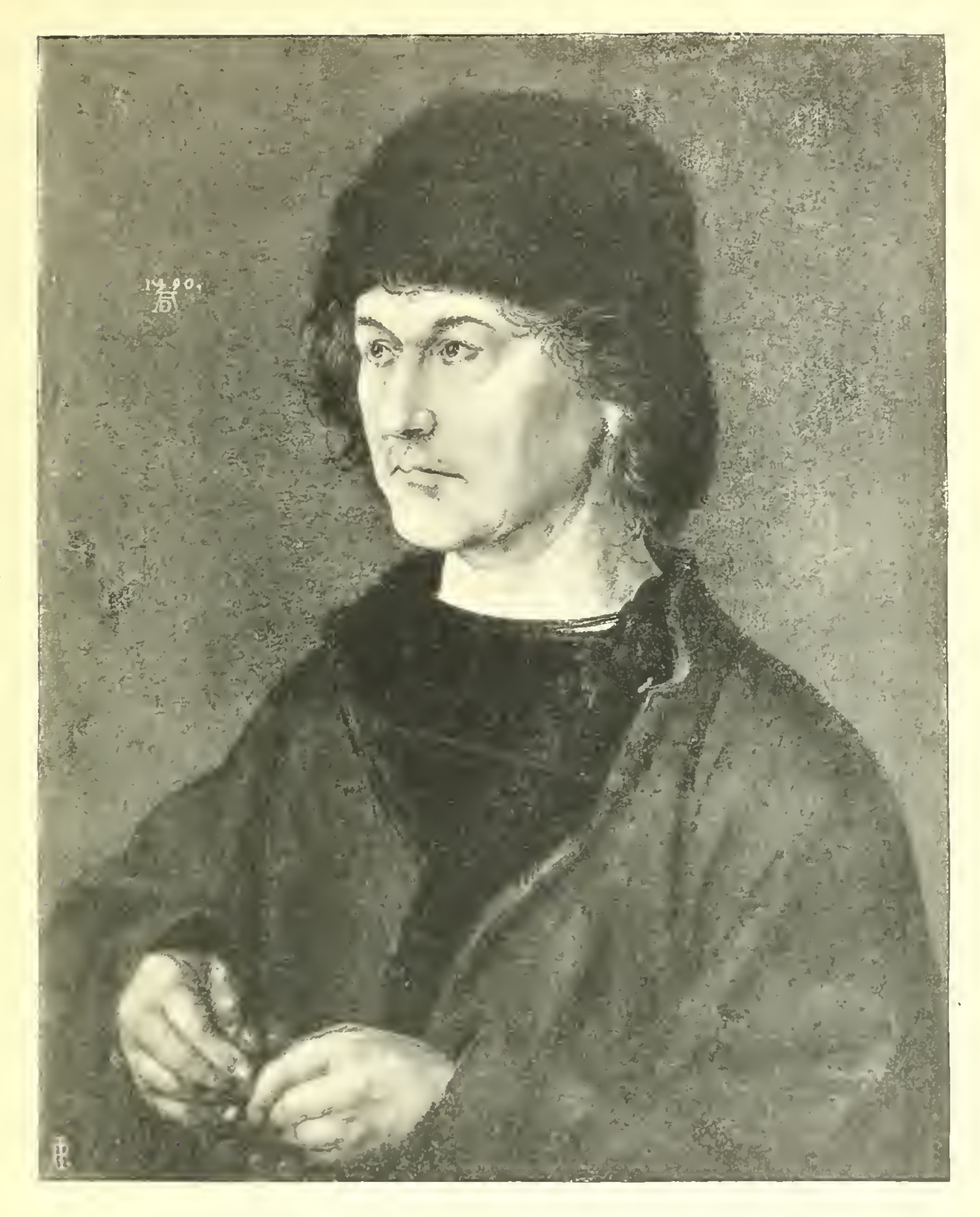
des dispositions spéciales pour les arts, il commença à lui apprendre le métier d'orfèvre. Le jeune garçon y fit de rapides progrès; mais, au bout d'un certain temps, sentant peu à peu son génie se révéler et désireux de traduire les vastes pensées qui agitaient déjà son esprit, il demanda à son père d'abandonner l'orfèvrerie pour la peinture. Il avait prouvé dès son plus jeune âge ses précoces dispositions pour cet art, témoin quelques dessins dont le plus connu, exposé dans la riche collection Albertina, à Vienne, est le portrait singulièrement habile du jeune apprenti par lui-même à l'âge de treize ans; Dürer y a ajouté cette note en allemand : « J'ai pourtrait ceci d'après moi-même à l'aide d'un miroir, en l'année 1484, quand j'étais encore un enfant. — Albrecht Dürer. »

Devant ces preuves irrécusables de vocation et sur les instances réitérées de l'enfant, l'orfèvre se résigna à le voir aborder une autre profession, et, en 1486, il le plaça chez le peintre Wohlgemuth, artiste éminent dont l'atelier était fréquenté par de nombreux élèves. Dürer y resta jusqu'en 1490 et y eut vite acquis les connaissances nécessaires et conquis le premier rang : le portrait si vivant dont nous avons parlé plus haut, exécuté d'après son père en 1490, nous en est garant. On y voit pour la première fois comme signature le monogramme que l'artiste devait rendre si célèbre.

Dürer n'avait plus désormais qu'à se perfectionner en observant la nature et les maîtres; aussi, après la fête de Pâques 1490, il entreprit, selon la coutume des artistes d'alors, un voyage à l'étranger. Il visita probablement d'abord les Pays-Bas, puis revint par Colmar et par Bâle. De cette époque date un portrait de lui-même, peint à l'huile en 1493 (collection Félix, à Leipzig), une belle, délicate et pensive figure de jeune homme tenant une fleur de chardon dans la main.

En 1494, Dürer fut rappelé par son père qui, en son absence, avait négocié pour lui un mariage avantageux, et peu après son retour, le 14 juillet de la même année, il épousait, avec 200 florins de dot, Agnès Frey, fille d'un notable industriel de Nuremberg. Elle avait un extérieur assez agréable, un visage ouvert et intelligent, et, disent les contemporains, était pieuse, honnête et économe. Il n'y a plus à ajouter foi à la légende créée par l'ami de Dürer, Pirkheimer, qui la représente comme ayant empoisonné l'existence de son mari par son humeur acariâtre et son avarice sordide. Ce mariage fut stérile. Mais Dürer allait bientôt avoir la charge d'une famille : son père vint à mourir en 1502. Le bon vieillard, dont Dürer nous a conté la mort en termes des plus émus, laissait sans grandes ressources sa femme et les trois enfants qui lui restaient ; mais il s'en alla résigné, comptant sur son fils aîné Albert, dont il avait eu le bonheur de voir les premiers succès. Dürer, en effet, fit entreprendre un voyage à son frère Andreas pour qu'il se perfectionnât dans la peinture, prit chez lui son autre frère Hans (qui devint plus tard peintre du roi de Pologne), et deux ans plus tard sa vieille mère. Il avait ouvert, peu après son mariage, un atelier à lui, et déjà les commandes lui arrivaient. De cette première période de sa vie artistique indépendante à Nuremberg datent, entre autres, quelques retables dont le plus remarquable, peint en 1504, sur la commande du prince-électeur Frédéric de Saxe pour la chapelle du château de Wittemberg et maintenant au musée des Offices à Florence, représente *L'Adoration des Mages*, page brillante et en même temps pleine de charme intime, aux multiples détails pittoresques traités avec le soin le plus attentif.

Ce sont ensuite des portraits : celui d'un personnage qu'on suppose être l'électeur Frédéric de Saxe (musée de Berlin); puis des bourgeois de Nuremberg : Hans Tucher et sa femme (musée de Weimar); Oswald Krell (Pinacothèque de Munich), figure pleine de



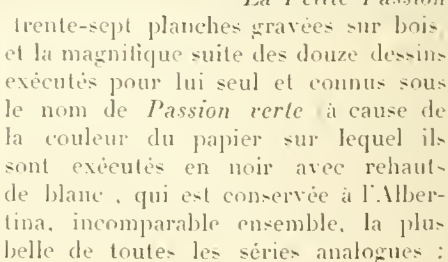
Albert Durer. — *Portrait de son père.* (Galerie des Offices, Florence.)

caractère, une des meilleures qu'il ait peintes; et enfin, de nouveau et à deux reprises, sa propre effigie : en 1498 (musée de Madrid et Offices de Florence); en 1500, où il nous donne le plus parfait et le plus célèbre de tous ses portraits (à la Pinacothèque), belle tête pensive, pleine de distinction, au regard tranquille et clair, encadrée de longs cheveux et émergeant d'un vêtement bordé de fourrure brune.

Mais, plus que par ses retables et ses

portraits, ce fut par ses gravures sur bois que Dürer se fit connaître alors : ces planches, tirées à grand nombre et d'un prix modique, devaient plus servir sa réputation que des œuvres plus importantes, renfermées dans des chapelles ou des demeures particulières. En 1490, il publia à Nuremberg *L'Apocalypse de saint Jean*, texte latin et allemand, avec quinze grandes compositions gravées d'après ses dessins et où, après l'observateur consciencieux que nous avons admiré dans ses portraits, se révèle maintenant l'imaginatif qu'était Dürer. Sa fantaisie se meut à son aise dans l'illustration des récits mystérieux du livre sacré, et sous sa plume les visions fantastiques du solitaire de Pathmos nous apparaissent grandioses, impressionnantes, parfois terribles. Quelques années plus tard, deux autres suites : *La Grande Passion* ainsi appelée à cause du format et *La Vie de Marie*, montrent la même maîtrise en retraçant avec un égal bonheur, ici avec une énergie tragique, là avec une tendresse qui n'ont pas été dépassées, les dramatiques épisodes de la Passion de Jésus-Christ ou les tableaux gracieux de la vie de la Vierge. Dürer affectionna particulièrement ces motifs sacrés de la Vie de Marie et de la Passion, et son œuvre comprend jusqu'à cinq séries sur ce dernier sujet, dont les plus célèbres sont *La Petite Passion*

Albert Dürer enfant, par lui-même. (Albertina, Vienne.)



trente-sept planches gravées sur bois et la magnifique suite des douze dessins exécutés pour lui seul et connus sous le nom de *Passion verte* à cause de la couleur du papier sur lequel ils sont exécutés en noir avec rehauts de blanc, qui est conservée à l'Albertina, incomparable ensemble, la plus belle de toutes les séries analogues :

« Rien de plus achevé n'est sorti de la main du maître », dit M. Charles Ephrussi dans son savant ouvrage sur *Les Dessins d'Albert Dürer*.

En même temps, Dürer s'exerçait à la gravure sur cuivre. Les plus remarquables parmi ces premiers essais sont *La Madone au singe*; *L'Enfant prodigue*; *Les Armoiries de la mort*; enfin, *Adam et Ève* (1504), où l'artiste se montre désormais en possession de tous ses moyens.

Ces travaux si divers n'empêchaient pas Dürer d'étudier infatigablement la nature et tout ce qui l'entourait : personnages, animaux, fleurs, les moindres choses sont copiées par lui au crayon, à la plume, à l'aquarelle, avec une science et une maîtrise admirables. Les plus belles de ces études sont à l'Albertina ; nous citerons parmi elles : les ravissantes esquisses à la plume lavées d'aquarelle (1500) représentant les curieux costumes des femmes de Nuremberg dans leur intérieur ou pour aller à la promenade, à la danse, à l'église ; puis cette merveille d'exécution : le *Lièvre* (1502), qu'il surpassera encore plus tard dans les aquarelles, prodiges de vérité, représentant une *Corneille bleue* et son aile, le *Bouquet de violettes*, etc.



ALBERT DURER. — *L'Adoration des Mages*. (Galerie des Offices, Florence.)

* * *

Vers la fin de 1505, Dürer partit pour Venise, désireux, à la suite des contre-

façons dont ses gravures sur bois avaient été l'objet, de faire reconnaître et établir ses droits par le gouvernement de la République vénitienne, et attiré sans doute aussi par la renommée d'art et de richesse qui environnait la brillante cité et dont son ami, le célèbre humaniste Wilibald Pirkheimer, et le peintre vénitien Jacopo de' Barbarj avaient apporté l'écho à Nuremberg. Les lettres qu'il écrivit de Venise à Pirkheimer nous donnent d'intéressants détails sur sa vie dans la ville des doges. Sa renommée avait déjà passé les Alpes, et, à peine arrivé, il reçut des marchands allemands qui résidaient à Venise la commande d'un retable pour leur église de San Bartolomeo. Il en résulta le tableau *La Fête du Rosaire*. On y voit, dans une composition pleine de magnificence, la Vierge avec l'Enfant Jésus, assise sur un trône à baldaquin, couronnée par des anges et posant à son tour, ainsi que son Fils, des couronnes de roses sur la tête de l'empereur Maximilien et du pape Jules II; derrière eux, à droite et à gauche, d'autres personnages sont couronnés aussi par saint Dominique et par de petits anges; au fond, à droite, Dürer s'est représenté avec Pirkheimer. Cette œuvre eut un immense succès : le doge et le patriarche de Venise vinrent la voir dans l'atelier de Dürer, et celui-ci, dans ses lettres, témoigne de sa prédilection pour elle. Plus tard, l'empereur Rodolphe II l'acheta une somme considérable et la fit transporter à Prague; elle s'y trouve encore, au monastère de Strahow, mais dans un état déplorable occasionné par des restaurations sans goût.

Fêté, recherché par les Vénitiens, Dürer, dans cette ville séduisante, ensoleillée, toute frémissante des premiers enthousiasmes de la Renaissance, se grisait d'art et d'émotions intellectuelles. Dans ses moments de loisir, il courait les boutiques, achetant pour Pirkheimer toutes sortes de curiosités; il passait agréablement son temps, dit-il lui-même, « au milieu d'une société composée de gens affables et sensés, savants et bons musiciens, comprenant la peinture et nobles de cœur ». De ce nombre était le vieux maître Giovanni Bellini, l'auteur de tant de suaves *Madones*, avec qui il se lia d'une étroite amitié. Aussi Dürer ne se pressait point, malgré les appels réitérés de Pirkheimer, de retourner à Nuremberg. La Seigneurie même essayait de le retenir définitivement à Venise, lui offrant 200 ducats d'appointements annuels et le payement à part de tous les travaux qu'il pourrait exécuter pour la ville; mais enfin, dans les premiers mois de 1507, il se disposa à quitter la brillante cité.

Fixé dès lors à Nuremberg, Dürer, pendant de longues années, ne songe plus qu'à utiliser les connaissances précieuses acquises en Italie. Plusieurs grandes toiles, exécutées alors, témoignent de sa maîtrise toujours croissante. C'est, entre autres, en 1508, le *Martyre des dix mille chrétiens sous le roi de Perse Sapor* (Musée impérial de Vienne), composition à innombrables personnages où l'on ne sait qu'admirer le plus : la fertile invention de l'artiste qui, cependant, dans cette accumulation de supplices, sait ne pas tomber dans l'horrible ou le répugnant; le groupement pittoresque, dans ce paysage rocheux, des soldats et des martyrs, parmi lesquels Dürer se promène, écoutant Pirkheimer qui philosophe à ses côtés; la science et la finesse de l'exécution.

Mais toutes ces qualités se retrouvent à un degré supérieur encore dans une admirable composition, un des chefs-d'œuvre de l'art religieux du Nord : *La Trinité adorée par tous les saints*, dont l'harmonieux et riche ensemble, l'éclatant et frais coloris sont comme la transposition en peinture des claires mélodies qui semblent monter de cette céleste assemblée. Ce tableau, destiné à une chapelle de Nuremberg et exécuté en 1511, est aujourd'hui une des perles du Musée impérial de Vienne; on y aperçoit en bas, sur la terre, en guise de signature, le portrait de l'artiste.



Albert Dürer, par lui-même (1500). (Pinacothèque de Munich.)

Qu'on regrette, en admirant cette œuvre superbe, la disparition du retable dit de Heller, *L'Assomption de la sainte Vierge*, commandé en 1517 par

ce riche marchand de Francfort pour l'église des Dominicains de cette ville, et qui, terminé deux ans plus tard, était regardé par Dürer lui-même comme son meilleur ouvrage! Acquis par le duc de Bavière Maximilien, le tableau fut consumé dans l'incendie qui détruisit la Résidence de Munich, en 1674.

A cette époque appartiennent aussi la *Madone à la poire*, du musée de Vienne (1512), la plus charmante de ses créations féminines; puis deux tableaux (au Musée germanique) commandés par le conseil de ville de Nuremberg — dont il avait été nommé membre en 1509 — pour décorer la salle où étaient conservés les insignes du Saint-Empire, aujourd'hui à Vienne : l'empereur *Sigismond*, peint d'après un ancien portrait, et *Charlemagne*, imaginé par l'artiste dans toute sa majesté pompeuse et redoutable.

Entre temps, en 1509, Dürer, désireux sans doute d'un logement plus commode pour l'exécution de ses grandes peintures, avait quitté la maison paternelle qu'il habitait depuis la mort de son père, et avait acheté, au flanc de la butte couronnée par le château de Nuremberg et tout près de celui-ci, une maison qui a été conservée à peu près intacte jusqu'à nos jours. On aime à se le représenter dans cette demeure pleine d'intimité, travaillant dans le recueillement de sa pensée, faisant surgir sous son pinceau ou son burin les visions pittoresques ou grandioses qui peuplaient son esprit. Le soir venu, il se délassait en conversant avec les hommes d'élite que Nuremberg comptait alors en grand nombre et qui, attirés par son commerce agréable, aimaient à se réunir autour de lui : c'était Wohlgemuth, son maître, fier sans doute d'avoir formé un tel élève; le peintre Caspar Rosenthaler avec ses frères, moines franciscains, également peintres; le peintre-poète Merkel, l'orfèvre et graveur Ludwig Krug, les sculpteurs Adam Krafft, Veit Stoss, Peter Vischer et son fils, auteur de la merveilleuse châsse de saint Sébald à l'église consacrée à ce saint, l'émailleur Hirschvogel, l'éditeur Camerarius, et surtout le savant Wilibald Pirkheimer.



ALBERT DÜRER. — *Le Lièvre.* (Albertina, Vienne.)



ALBERT DÜRER. — *La Trinité adorée par tous les saints.* (Musée de Vienne.)

Il se plaisait aussi aux exercices du corps, affectionnant particulièrement la danse; il aimait passionnément la musique, et s'intéressait d'ailleurs à tout ce qui pouvait orner son esprit, cultivant, nous l'avons dit, toutes les branches de l'art, y compris la sculpture plusieurs collections gardent précieusement quelques morceaux de lui en ce genre, et composant même des ouvrages théoriques où il épanchait le trésor de science et d'observations que son esprit amoureux de vérité amassait sans relâche : un *Traité de la fortification des villes, des châteaux et des burgs*, un *Traité des proportions du corps humain*, un *Traité des proportions du corps du cheval*, etc. Plein de droiture et de douceur, ami de la vérité, doué d'une modestie et d'une simplicité admirables, d'un caractère aimable, enjoué à l'occasion, joignant, en un mot, aux séduc-

tions de sa figure les plus nobles qualités de l'intelligence et du cœur, il charmait tous ceux qui l'approchaient. L'empereur Maximilien, qui se plaisait particulièrement à Nuremberg et avait un goût particulier pour les arts, le tenait en grande affection et aimait à le voir travailler. Dürer nous a laissé de lui plusieurs effigies ; nous reproduisons une des plus belles : le portrait à l'huile, daté 1519, conservé au musée de Vienne.



ALBERT DÜRER. — *La Vierge à la poire.* (Musée de Vienne.)

Dès cette époque enfin, la suprématie de Dürer est partout reconnue : sculpteurs, graveurs, orfèvres, fondeurs, costumiers, libraires, s'adressent à lui ; et à tous il fournit les modèles les plus variés de bijoux, de hanaps, d'ustensiles de tout genre, de frontispices, d'ex-libris, voire même de statues ; son influence s'étend à toutes les productions de l'art de son temps.

* * *

Après les chefs-d'œuvre de Dürer en peinture, admirons maintenant ses créations comme graveur et comme illustrateur.

La gravure sur cuivre et sur bois constitua pour Dürer, pendant toute sa vie, sa principale ressource. D'ailleurs, c'est avec une véritable prédilection qu'il revient à cet art si alerte, si expressif, et c'est là surtout que sa fantaisie, parfois poussée jusqu'au fantastique, va se donner libre cours. Ne pouvant citer toutes ses productions en ce genre, nous ne mentionnerons que les principales.

D'abord, en fait de gravure sur acier, ses trois chefs-d'œuvre — qui sont en même temps les chefs-d'œuvre de la gravure allemande — résumant bien les trois aspects, surnaturel, philosophique et pittoresque, de son talent et de l'âme germanique : *Le Chevalier, la Mort et le Diable* (1513) ; la *Mélancolie* (1514) et le *Saint Jérôme* (1514). La première a trait, paraît-il, à un conte fantastique ; mais, sous le burin du maître, elle acquiert une signification plus haute et se



ALBERT DÜRER. — *Portrait de l'empereur Maximilien* (Musée de Vienne.)

transforme en sublime leçon de stoïque fermeté, cette silencieuse chevauchée au crépuscule d'un chevalier qui, à peine engagé dans un obscur et humide défilé rocheux, voit surgir à ses côtés de sinistres apparitions, et qui, sourd à toute crainte, impassible et raide dans son armure, poursuit sa route avec une inébranlable tranquillité.

Quelle impression profonde vous saisit aussi devant cette *Mélancolie*, couronnée des vains lauriers de la gloire, assise, les ailes repliées, la tête dans sa main, plongée dans une méditation découra

gée, au milieu des instruments et des symboles des sciences humaines dont les recherches, plus compliquées, mais non moins puériles que les calculs de l'enfant juché à côté sur une meule de moulin, n'ont pas réussi à livrer le secret de l'au delà mystérieux et gisent inutiles, cependant qu'un sablier et une clochette marquent l'inexorable fuite du temps et que, là-bas, le soleil décroît à l'horizon, la nuit déjà annoncée sur la terre comme dans les cœurs par une chauve-souris clamant à travers le ciel le triste mot : *Melencolia !* Plainte sublime du génie en présence des limites tracées à l'esprit humain, devançant de trois siècles l'aveu découragé du vieux Faust, et faisant entrer dans la langue de l'art un sentiment et un mot jusqu'alors non formulés.

Avec le *Saint Jérôme dans sa cellule*, c'est de pittoresque seulement qu'il s'agit : mais quelle infinité de délicieux détails, quelle intimité et quelle paix dans cette chambrette ensoleillée où, en compagnie de son lion et de son chien couchés sur le plancher et dormant, le saint, assis à sa table de travail, écrit avec tant d'application !

ALBERT DÜRER. — *Tête de vieillard*, dessin. (Albertina, Vienne.)

Cependant, Dürer cherchait un procédé qui lui permît de traduire plus vivement, dans toute leur fraîcheur, ses inspirations. C'est ainsi qu'il en arriva à essayer de l'eau-forte, dont il peut être regardé comme le véritable inventeur, du moins au point de vue des résultats artistiques. La plus fameuse des eaux-fortes qu'il exécuta alors est *Le Grand Canon* (1518).

Il n'abandonnait pas pour cela la gra-

vure sur bois : il avait, dans ce dernier genre, exécuté de 1512 à 1515, sur la commande de l'empereur Maximilien, une planche colossale de plus de 3 mètres de hauteur sur près de 3 mètres de largeur, formée de quatre-vingt-douze fragments représentant, groupés en forme d'arc de triomphe parmi des armoiries et des ornements, les principaux faits de la vie de l'empereur.

Une autre planche, plus gigantesque encore, devait représenter *Le Cortège triomphal de Maximilien*, et l'exécution en avait été confiée à différents artistes. A Dürer avait été réservée la partie capitale de cet immense défilé : le char de triomphe de Maximilien. Une esquisse de Dürer pour ce char est à l'Albertina, avec dix autres de cavaliers portant des trophées ; deux autres, un peu modifiées, sont à la Bibliothèque impériale de Vienne. La mort subite de l'empereur arrêta l'exécution de la planche du *Cortège*.



ALBERT DÜRER. — *Portrait de Jérôme Holzschuher.* (Musée de Berlin.)

Pour Maximilien également, Dürer avait exécuté, en 1525, un travail qui compte parmi ses plus célèbres et ses plus étonnants : l'ornementation du livre d'Heures impérial aujourd'hui à la Bibliothèque de Munich ; quarante-cinq feuillets sont enrichis de compositions du maître; les huit derniers feuillets ont été illustrés par un élève inconnu. C'est un émerveillement, renouvelé à chaque page, que le spectacle de ces dessins à l'encre verte, rouge ou violette, jetés comme en se jouant dans les marges du vélin, y semant dans un arrangement des plus fantaisistes, plein de richesse et d'élégance, toutes sortes d'animaux, de figures sacrées, profanes ou même mythologiques, entremêlés à des arceaux, des colonnes, des masca

rons, parmi des arbustes terminés en capricieuses arabesques, commentant le texte de la façon la plus variée, tantôt avec gravité et recueillement, tantôt avec verve et humour. Nulle part le maître n'a fait preuve d'une imagination et d'une facilité plus extraordinaires.

* * *

Cependant, au milieu de ces innombrables travaux, une cruelle douleur avait atteint Dürer : sa vieille mère avait succombé, le 17 mai 1514, à la maladie de langueur qui l'affaiblissait depuis de longues années. Peu de semaines avant la mort de cette brave et pieuse femme, Dürer avait fait son portrait au fusain (maintenant au Cabinet de Berlin). C'est une émouvante image que cette tête décharnée et ridée, à l'expression triste et toutefois résignée, dont le regard semble voir approcher la mort. Le bon fils qu'était Dürer ne put sans doute reproduire sans un serrement de cœur ce pauvre visage, et cependant telle était sa conscience, son respect de la vérité, qu'il n'a rien omis de tous ces détails douloureux.

En 1520, une épidémie désolant Nuremberg, Dürer se résolut à entreprendre un voyage dans les Pays-Bas, où l'appelaient des raisons artistiques et pécuniaires. Peu fortuné, malgré ses innombrables travaux, il voulait aller demander à Charles-Quint la confirmation et la continuation de la pension de 100 florins que lui avait constituée l'empereur Maximilien, et il espérait vendre plusieurs de ses gravures, tout en profitant des ressources artistiques qu'offraient les riches villes des Flandres. Le 12 juillet 1520, il se mit donc en route avec sa femme Agnès et leur vieille servante Suzanne. Il nous a conservé lui-même, dans un journal des plus intéressants à parcourir, le récit de tous les incidents de ce voyage, avec le compte de ses dépenses, s'étendant avec complaisance sur les réceptions magnifiques qu'on lui faisait, décrivant les objets d'art qu'il voyait, notant aussi les mécomptes qu'il éprouvait dans ses calculs de négoce.

Ce fut d'abord une succession de triomphes : à Anvers, où il arriva après avoir passé par Bamberg, Würzbourg, Francfort, Mayence et Cologne ; à Bruxelles, où il alla rendre visite à Madame Marguerite, fille de l'empereur Maximilien, qui, comme son père, protégeait les arts et possédait un des plus riches cabinets de curiosités d'alors ; à Aix-la-Chapelle, où il alla assister au couronnement de Charles-Quint — lequel lui accorda ce qu'il désirait ; — à Louvain, à Cologne, puis en Néerlande, « pays bizarre et charmant » ; à Bruges, à Gand, partout enfin où il passa successivement, les grands seigneurs, les riches bourgeois, parmi lesquels il retrouvait plusieurs négociants de Nuremberg, les artistes du pays, fiers de la visite d'un si grand maître, le reçurent comme un prince : ce n'étaient que festins donnés en son honneur, après lesquels les convives le reconduisaient chez lui à la lueur des flambeaux. Dürer se lia avec les plus célèbres artistes : Quinten Massys, Joachim Patenier; Érasme, l'illustre écrivain, vint le trouver et sollicita son amitié; l'archiduchesse Marguerite, à laquelle il avait fait remettre plusieurs de ses gravures et fini par donner l'œuvre complet de ses estampes et deux compositions précieusement dessinées sur parchemin, lui fit le meilleur accueil. Enfin, son esprit, amoureux de choses rares et pittoresques, était ravi de tout ce qu'il découvrait : les monuments, les tableaux, le jardin zoologique de Bruxelles, les merveilles rapportées du Mexique. Il avait sans cesse à la main son album pour noter les paysages, les figures, les objets qui l'intéressaient. Le plus beau de tous ces dessins est une tête de vieillard à longue barbe, étude faite à Anvers et conservée à l'Albertina ; un autre est le portrait de sa femme en costume néerlandais, daté 1521 (au Cabinet de Berlin) ; de ce voyage aussi date le petit portrait d'un vieillard avec une coiffe

rouge, exécuté à l'aquarelle et à la gouache, que possède notre musée du Louvre.

Mais cette existence si agréable allait bientôt changer. La Réforme prêchée par Luther divisait alors l'Europe, et nul homme ne pouvait demeurer indifférent à ce qui se passait. Dans la profonde sincérité de son cœur honnête et religieux, ne prévoyant pas que le luthéranisme allait devenir l'ennemi du catholicisme, Dürer avait pris parti pour les idées nouvelles, et, lorsque, en mai 1521, se répandit le faux bruit de l'arrestation de Luther, il éclata en reproches contre ceux qui avaient « trahi, vendu l'homme pieux ». Ces sentiments, hautement exprimés, peut-être commentés par des esprits malveillants, changèrent les bonnes dispositions de l'archiduchesse Marguerite, et, quand Dürer, plus tard, se rendit à Malines pour lui faire visite, il s'aperçut de la froideur et du mécontentement de la princesse. De retour à Anvers, il n'y trouva plus des amis aussi empressés qu'autrefois ; même l'arrivée et l'accueil du roi de Danemark, Christian II, qui lui témoigna sa bienveillance et lui commanda son portrait, ne purent changer les dispositions hostiles de la cour. Découragé, Dürer reprit le chemin de Nuremberg, où il avait déjà expédié plusieurs caisses d'objets d'art.

*

Après son retour dans sa ville natale, dans l'été de 1521, Dürer exécuta surtout des portraits. Les plus belles de ces effigies sont : le portrait à l'huile du riche bourgeois Hans Imhoff au musée de Madrid ; en 1522, un grand portrait, gravé sur bois, du protonotaire impérial Ulric Warnbüler ; ceux, gravés sur cuivre, du cardinal Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence (estampe dite *Le Grand cardinal* pour la distinguer du petit portrait gravé d'après le même personnage en 1519), de Pirkheimer (1524), d'Érasme et de Mélanchton (1526), les superbes portraits à l'huile des conseillers nurembergeois Jacob Muffel et Hieronymus Holzschuher (tous deux au musée de Berlin).



ALBERT DURER. *Saint Jean et saint Pierre*
(Pinacothèque de Munich.)

La même année (1526), Durer exécute sa dernière grande peinture : les Apôtres

saint Jean et saint Pierre, saint Marc et saint Paul, groupés sur deux panneaux. Depuis longtemps il rêvait de représenter comme son esprit le concevait, d'une



LA MAISON D'ALBERT DÜRER A NUREMBERG

façon grandiose et caractéristique, les figures des douze Apôtres : cinq gravures sur cuivre et diverses études en témoignent. Souffrant d'un mal intérieur dont il avait ressenti en 1520, pendant son voyage dans les Pays-Bas, les premières atteintes, et voulant laisser à ses compatriotes un digne souvenir de son génie, il choisit quatre des plus illustres Apôtres, et il en fit d'inoubliables créations, d'une simplicité et d'une grandeur sans égales. Légués en termes touchants par l'artiste à la ville de Nuremberg, ces panneaux sont aujourd'hui à la Pinacothèque de Munich.

Ce devait être là, en effet, le chant du cygne de Dürer. Souffrant de plus en plus, il termina, à l'âge de cinquante-huit ans seulement, le 6 avril 1528, une vie honnête, bonne, toute consacrée au travail et remplie d'œuvres géniales. Cette mort affligea profondément ses nombreux amis, et produisit dans tout le monde intellectuel de l'époque une vive émotion.

Dürer fut enterré en grande pompe dans le cimetière Saint-Jean, lieu de sépulture de la haute bourgeoisie de Nuremberg. Sa tombe, une simple dalle comme la plupart de celles qui l'environnent, porte une plaque d'airain où est gravée l'épitaphe latine rédigée en style lapidaire par Pirkheimer : « A la mémoire d'Albert Dürer. Ce qui fut mortel en Albert Dürer repose sous cette tombe. Il mourut le VIII des ides d'avril MDXXVIII ; » au-dessous, son monogramme. Deux autres longues inscriptions, l'une en latin ajoutée par le peintre Sandrart en 1681, l'autre en vers allemands, célèbrent la gloire de Dürer.

Sa demeure est conservée avec vénération. Après avoir passé la porte, surmontée d'un médaillon en bronze reproduisant ses traits, on se trouve dans un corridor où est suspendu un lustre de style Renaissance allemande, affectant la forme d'un dragon ; deux petites pièces vides, dont l'une passe, mais probablement à tort, pour avoir été l'atelier de Dürer, occupent le rez-de-chaussée. Un escalier en bois mène au premier étage où sont les chambres d'habitation, meublées comme du vivant de Dürer, et la cuisine, toute rustique, où sont encore les ustensiles et la vaisselle du temps. Au deuxième étage est réunie une collection de photographies, dessins, gravures, offrant tout l'œuvre du maître.

Enfin, sur une place toute proche, en descendant vers l'intérieur de la ville, une statue de bronze, de beau style classique, due au célèbre sculpteur Rauch, perpétue les traits et le souvenir de celui qui, par son talent si profond, si personnel, d'une forme parfois un peu rude, mais si expressive, fut dans toutes les branches de l'art le plus parfait représentant du génie allemand.

Auguste Marguillier.



ROCAMADOUR — VUE GÉNÉRALE PRISE DE L'HOSPITALET
(d'après une photographie de l'auteur.)

ROCAMADOUR ET PADIRAC

Rocamadour et Padirac! Deux renommées d'âges singulièrement différents : la première, vieille de dix-huit siècles, et l'autre, jeune d'une année à peine. Comme merveilles de la France, toutefois, deux vraies sœurs : pour commune mère elles ont la nature, qui leur a prodigué ses dons les plus surprenants, mis en valeur à Rocamadour par le parrainage de l'art architectural, extraits de l'ombre à Padirac par l'adroite marraine qu'est l'industrie moderne. La cadette, au lendemain du laïque baptême que voulut bien présider (10 avril 1899) un aimable et éclairé ministre de l'instruction publique, n'a pas reçu moins de 8000 visiteurs pour son année d'inauguration; l'aînée compte par dizaine de milliers les pèlerins annuels de ses sanctuaires. Les deux attractions sont contiguës, et leurs beautés dissemblables accroissent la valeur de chacune. Car l'une est toute de lumière et de vie remuante, de relief et d'élancement vers le ciel, — l'autre toute de nuit et de sépulcrale solitude, de profondeur et d'enfouissement sous la terre. — Rocamadour le roi des paysages, Padirac la reine des cavernes!

Une même station de chemin de fer les dessert : c'est Rocamadour-Padirac, sur la grande ligne de Brive à Toulouse (par Capdenac). De part et d'autre de la voie sont situés le pèlerinage (à 4 kilomètres à l'ouest) et la grotte (à 11 kilomètres vers l'est) ; des routes carrossables y conduisent. Et les touristes pressés pourraient à la rigueur consacrer la matinée à l'une des visites et l'après-midi à l'autre, pour reprendre l'express du soir, soit vers Paris, soit vers Toulouse, temps trop court d'ailleurs pour apprécier à souhait les deux chefs-d'œuvre du Causse de Gramat



A L'ENTRÉE DE ROCAMADOUR
(d'après une photographie de l'auteur.)

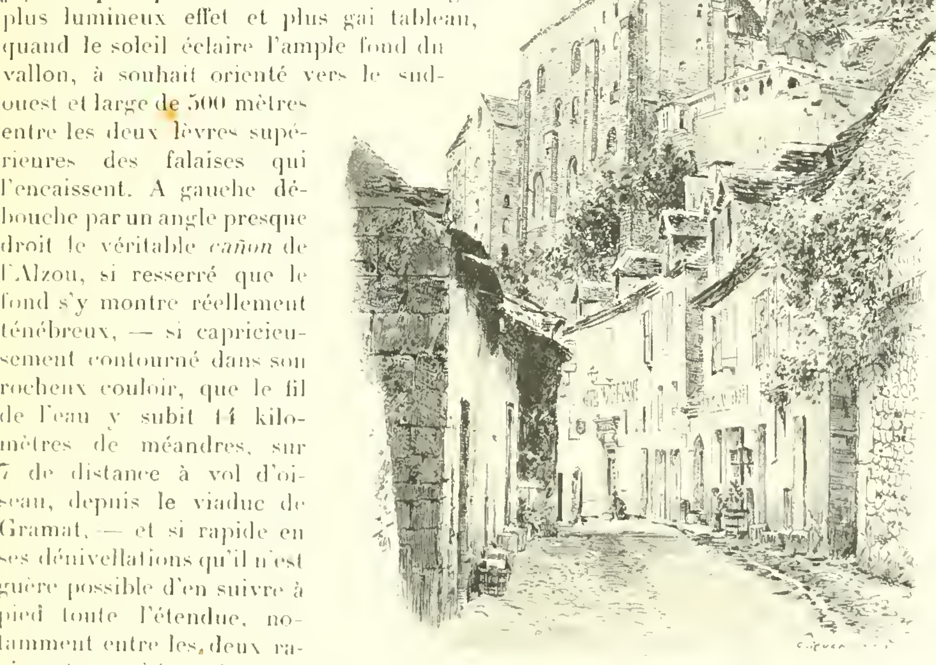
Je ne saurais rappeler ici ce que sont les vastes et curieux plateaux des Causses, une des plus extraordinaires régions naturelles de toute la France, ni quelles insoupçonnées trouvailles j'ai eu la joie d'y faire depuis dix-sept ans dans les étroites gorges ou cañons qui les séparent, parmi les chaos rocheux de leur pourtour et au fond des abîmes, cavernes ou rivières souterraines qui en ont transpercé le sous-sol !

Qu'il suffise de dire, pour notre sujet, que le Causse de Gramat entre la Dordogne et le Célé est un des principaux plateaux de ce genre, mais l'un des plus bas (200 à 300 mètres au-dessus des rivières et 300 à 400 mètres plus haut que le niveau de la mer), — et que le petit cañon de l'Alzou, aux flancs duquel s'accroche Rocamadour, est un des meilleurs exemples connus de ce genre d'accident géologique, — tandis que Padirac synthétise avec une incomparable grandeur la triple manifestation souterraine d'un abîme, d'une caverne et d'une rivière hypogée.

Une vue trop rapide du Causse se déroule pendant le trajet de la station

au site de Rocamadour ; insuffisante pour faire apprécier le charme indéfinissable, intense et pénétrant qui se dégage de ces grandes glèbes desséchées, solitaires et pierreuses.

Soudain, à côté d'une chapelle refaite, d'un porche en ruine et de quelques pans de murs qui furent jadis, dès le XIIIe siècle, l'Hospitalet ou l'hôpital Saint-Jean des pèlerins malades, le plateau se dérobe : il se casse en une ravine, du sommet de laquelle on pourrait, par places, faire un saut de 120 mètres à 150 mètres de hauteur, jusqu'au lit, généralement à sec, de l'Alzou. C'est là ce qu'on appelait au moyen âge la *Vallée Ténébreuse*, j'ignore pourquoi, car on ne saurait imaginer plus lumineux effet et plus gai tableau, quand le soleil éclaire l'ample fond du vallon, à souhait orienté vers le sud-ouest et large de 500 mètres entre les deux lèvres supérieures des falaises qui l'encaissent. A gauche débouche par un angle presque droit le véritable *cañon* de l'Alzou, si resserré que le fond s'y montre réellement ténébreux, — si capricieusement contourné dans son rocheux couloir, que le fil de l'eau y subit 14 kilomètres de méandres, sur 7 de distance à vol d'oiseau, depuis le viaduc de Gramat, — et si rapide en ses dénivellations qu'il n'est guère possible d'en suivre à pied toute l'étendue, notamment entre les deux ravissantes positions des cascades du moulin du Saut et du moulin de Tournefeuille, en somme, ravine étonnante, qu'on ignore trop.



ROCAMADOUR — LES MAISONS, LE SANCTUAIRE, LE DONJON
(d'après une photographie de M. Lalande.)

En face de l'Hospitalet et par delà la coupure de l'Alzou, s'allonge la table presque rase du Causse de Gramat, ne finissant qu'à l'horizon, comme l'Océan !

En bas, les prés de l'Alzou, piqués de grands peupliers, verdoient bien, quand il a plu, dans le val où la légende gracieuse et sainte a créé l'admirable fond de l'incomparable décor, Rocamadour ! Il est dressé à droite, ce décor, brusquement surgi du sol, en théâtral changement de tableau : sous le surplomb de la plus haute falaise, une blanche pyramide s'élève, s'accroche, s'arc-boute, s'équilibre du bas en haut de la muraille naturelle ; confuse d'abord, la masse se divise, au second coup d'œil, en trois zones superposées et progressivement rétrécies. L'inférieure est le bourg lui-même, longue et unique rue d'où poin

tent les toits féodaux des portes fortifiées et des maisons anciennes; la moyenne est l'enchevêtrement chaotique des monuments monastiques et des églises médiévales, que la mystique *vierge noire* a groupés autour d'elle depuis dix-huit cents ans, et où s'agenouillèrent Simon de Montfort, saint Louis et Blanche de Castille, Charles le Bel, Louis XI, etc.; la supérieure est le château qui, trop insuffisamment, hélas! et trop peu de temps, veilla sur les richesses et les souvenirs accumulés à ses pieds.

ROCAMADOUR — ANCIENNE PORTE DE LA GRANDE RUE
(d'après une photographie de M. Lalande.)

Le saisissant tableau doit être contemplé de loin, du point où se bifurquent, à l'Hospitalet même, le raidillon de l'antique voie sainte, qui conduit les piétons au bourg, et la route neuve en lacets qui y descend les voitures par le tunnel de Costeraste.

Il avait certes une âme d'esthète, ce saint Amadour, ou Amateur, *Rocamamator* ou *amator rupis* des textes, qui se fit, en l'an 70, ermite dans l'une des grottes de la falaise, et dont les vertus érigèrent Rocamadour sur la dalle de son tombeau. Les érudits archéologues, et à leur tête mon ami Rupin, le savant conservateur du musée de Brive, nous démontrent bien, n'en déplaise aux plus pieuses et accréditées croyances, que cet Amadour n'avait rien de commun, contrairement à la tradition locale, avec le Zachée de l'Évangile qui grimpait au sycomore pour voir passer Notre-Seigneur; que l'illustre et fruste *Vierge de bois noir*, sculptée par ce Zachée ou Amadour soi-disant au Ier siècle de notre ère, présente à l'analyse critique les indiscutables caractères d'une œuvre du XIIIe siècle; que la célébrité de l'oratoire n'est probablement pas plus vieille que le IXe et même le XIIe siècle; que la *Cloche miraculeuse* de la chapelle Notre-Dame a cessé de sonner toute seule depuis l'an 1543, c'est-à-dire depuis qu'on interroge sur son compte des témoignages plus sérieux que ceux des anciennes chroniques; que la *Duran-*

dal de Roland, fichée par une main de géant dans la muraille du chauffoir des moines, n'est plus ou n'a jamais été l'authentique épée du paladin, remplacée, plusieurs fois sans doute, par la vulgaire œuvre d'un forgeron de Gramat ; enfin qu'on ne saurait affirmer la sincérité de la trouvaille, en 1166, du corps même de saint Amadour, dont la vénération est perpétuée jusqu'à nos jours ! Ils ajoutent qu'avant les restaurations, poursuivies de 1850 à 1880, avant la reconstruction en manière de XIVe siècle, du donjon terminal de la falaise, l'artistique cachet des ruines de Rocamadour poignait le visiteur d'impressions autrement vives que les réfections actuelles.

Applaudissons sans réserves à ces patientes et fructueuses recherches, qui savent rétablir les vérités historiques et architecturales trop oubliées ; regrettons aussi que l'on ait trop bien effacé, à la moderne, les traces du sac ravageur des huguenots qui, en 1562, ruina pour jamais la Rocamadour primitive ; blâmons énergiquement surtout la vandalesque grande route qui, pour accéder commodément à la grotte théâtrale, artificielle et contemporaine (1877) de la Mise au Tombeau, éventre et saccage abominablement toute la paroi rocheuse à l'est des sanctuaires ; mais convenons que, malgré toutes réserves et corrections, malgré les erreurs ou maladresses de sa mise à l'état actuel, Rocamadour tel qu'il est procure encore aux amis du beau les sensations inoubliables qu'on éprouve aux similaires merveilles du Mont-Saint-Michel, d'Assise ou du Montserrat !



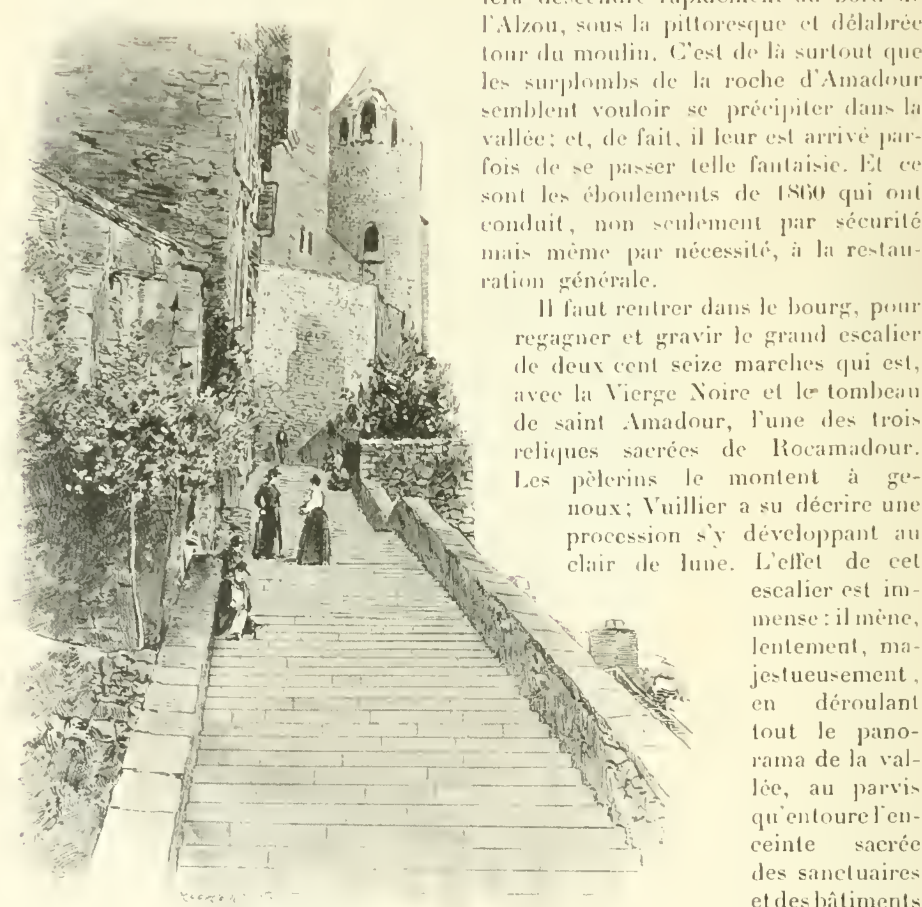
ROCAMADOUR — PORTE INFÉRIEURE (LA TROISIÈME)
(d'après une photographie de l'auteur.)

Le décrire maintenant ? Après tous les guides (Joanne, du Pèlerin, du Touriste), après les antiquaires, les historiens, les artistes qui lui ont consacré de longues pages, ce serait ici temps perdu. Il suffira de rappeler, en rapide

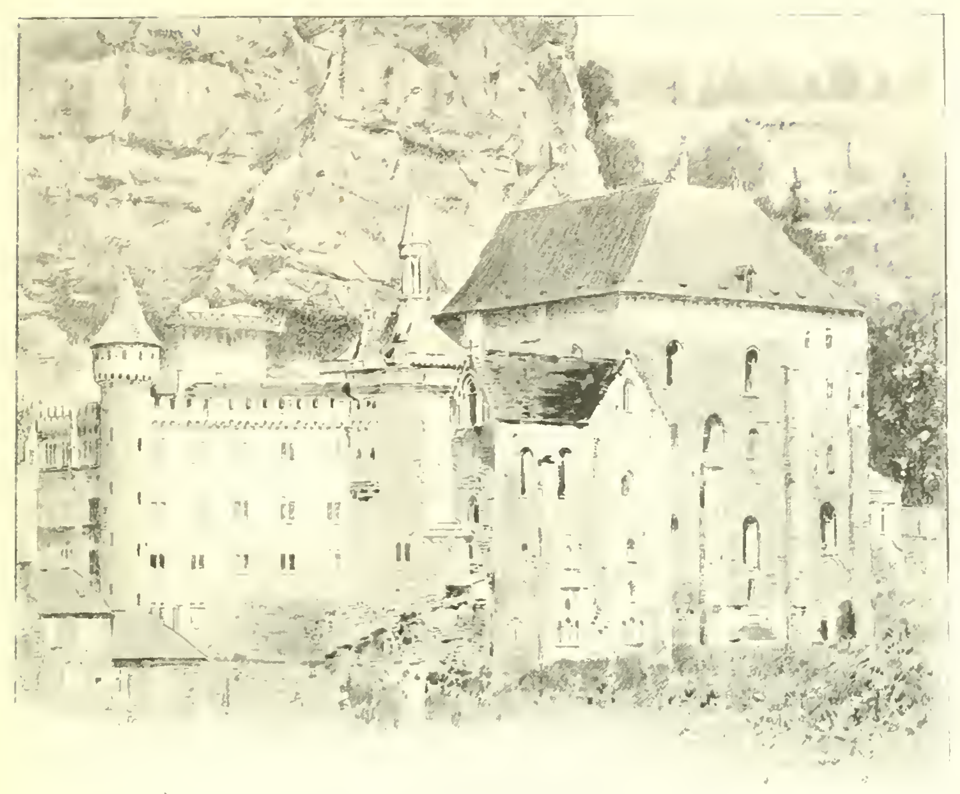
énumération, ce qui se déroule dans la visite de Rocamadour, beaucoup plus attractive, en vérité, par les scènes d'ensemble et les vues générales que par les détails.

Voyez, dès l'entrée de Rocamadour, sa pyramide de constructions et de rochers se présentant, non plus de face comme à l'Hospitalet, mais de profil, en fantasque silhouette détachée sur le ciel; descendez toute sa grande rue de la Couronnerie, que chevauchent encore trois des cinq portes qui jadis auraient dû arrêter le choc des protestants, la pyramide devient de plus en plus pointue, presque un obélisque à trois degrés, les maisons, les sanctuaires, le donjon; vous passez entre des façades constellées de fragments anciens, porches, meneaux, colonnettes, arcades, armoiries d'inégale importance, mais toujours d'amusante rencontre; après la seconde porte, surmontée d'une tour, la maison de l'évêque de Cahors, du xve siècle, nous montre à droite la construction la plus grande et la mieux conservée du bourg; enfin la porte inférieure vous fera descendre rapidement au bord de l'Alzou, sous la pittoresque et délabrée tour du moulin. C'est de là surtout que les surplombs de la roche d'Amadour semblent vouloir se précipiter dans la vallée; et, de fait, il leur est arrivé parfois de se passer telle fantaisie. Et ce sont les éboulements de 1860 qui ont conduit, non seulement par sécurité mais même par nécessité, à la restauration générale.

Il faut rentrer dans le bourg, pour regagner et gravir le grand escalier de deux cent seize marches qui est, avec la Vierge Noire et le tombeau de saint Amadour, l'une des trois reliques sacrées de Rocamadour. Les pèlerins le montent à genoux; Vuillier a su décrire une procession s'y développant au clair de lune. L'effet de cet escalier est immense : il mène, lentement, majestueusement, en déroulant tout le panorama de la vallée, au parvis qu'entoure l'enceinte sacrée des sanctuaires et des bâtiments monastiques : c'est là qu'au jour des pèlerinages l'encom-



ROCAMADOUR — LE GRAND ESCALIER
(d'après une photographie de l'auteur.)



ROCAMADOUR. — L'ENCEINTE SACRÉE
(d'après une photographie de M. Rupin.)

brement des foules nuit plutôt au romantisme du site. Mais sans doute Rocamadour serait, par destruction naturelle progressive, devenu rapidement inaccessible, si le respect des saintes légendes et le retour des pieuses pratiques ne l'avaient fait ressusciter.

Car c'est bien une résurrection à la Pierrefonds, une période de moyen âge revécue ; peut-être avec moins de bonheur que dans la forteresse de Viollet-le-Duc, mais qu'il convient pourtant, tout bien pesé, de préférer encore à l'inévitable et totale dégradation.

On a su d'ailleurs conserver nombre de détails architectoniques, sculptés et peints (voire l'antique coffre aux offrandes) parmi cet enchevêtrement d'édifices et d'églises datant du XIIe au XVe siècle (Saint-Sauveur, Saint-Amadour, Notre-Dame, etc.); leur silhouette et leur position sont subordonnées à celle du piédestal de Rocamadour qui est, on le sait, non pas la plate-forme d'une colline ou le creux d'un amphithéâtre, mais bel et bien l'inégal et perpendiculaire parement d'une falaise : celle-ci culmine à 70 mètres plus haut encore que le parvis des églises.

Plusieurs voûtes, des escaliers dans le rocher, un raide chemin de croix en zigzag sont les issues de l'enceinte sacrée et les accès au sommet de la roche. En 1850, on y a réédifié le château ruiné, transformé ainsi en idéale maison de campagne pour le clergé de Rocamadour et ses privilégiés pensionnaires. Tout moderne qu'il soit, on ne saurait le dire banal, ce jardin préau suspendu en l'air à 120 mètres au-dessus de l'Alzou et de Rocamadour tout entier ; des hautes murailles, partielle-

ment anciennes, qui l'enclosent, le prospect dépasse toute attente: au nord, l'étendue morne du causse, au midi la profondeur pimpante de l'Alzou; je ne connais point de pareil contraste; du



ROCAMADOUR — LE CHATEAU MODERNE
(d'après une photographie de M. Lalande.)

saillant qui termine les murailles, à la pointe même la plus surplombante de la falaise, ce n'est plus une vue, c'est un vertige, une attirance, — contre laquelle doivent se raidir les plus solides têtes, — vers ces toits de chapelles, ces préaux d'églises, en retrait sous les encorbellements rocheux, à 200 pieds plus bas et d'où montent, étourdissantes, les fumées de l'encens et l'harmonie des cantiques. Voyez cela au déclin du jour, lorsque l'ombre estompe les versants de la vallée, que le soir assombrit les voûtes sacrées et qu'un couchant d'or fauve dispense au causse rutilant toutes les richesses de sa palette!

Alors Rocamadour est une splendeur!

***

Le 9 juillet 1889, deux imprudents se risquaient, d'après les indications de leur ami Vuillier, au fond du gouffre de Padirac, à 100 mètres sous terre, et dans un frêle canot de toile, sur une étrange rivière intérieure, que nul n'avait encore soupçonnée, et ils passaient vingt-quatre heures entières à la suivre sur 1 500 mètres d'étendue. Je ne saurais refaire à cette place le récit de l'heureuse et inattendue découverte ainsi effectuée avec mon parent G. Gaupillat. Je rappelle seulement qu'en notre beau pays de médiocre initiative il m'a fallu neuf années entières de recherches complémentaires et de patientes démarches pour réaliser enfin, avec les dévoués

concours de MM. Rupin, de la Roussilhe, de Materre, Beamish, vicomte Fernex, etc., l'aménagement du gouffre et de la rivière souterraine à l'usage des touristes : les travaux exécutés en 1898 par la Société anonyme du Puits de Padirac, sous l'habile direction de son administrateur délégué, M. A. Viré, ont coûté 50000 francs.

L'admirable *orifice* a pu être protégé contre toute altération artificielle ; on s'est borné à l'entourer des grillages nécessaires pour empêcher les chutes accidentelles qui jadis s'y produisaient fréquentes, pendant la nuit et les brouillards. Sa gueule effroyable est demeurée intacte et béante, horizontale et subite, dans un champ de pierres, ronde de 99 mètres et large de 32 !

A 15 mètres de profondeur, sur une corniche naturelle faisant le tour intérieur de près de la moitié du gouffre, débouche une petite caverne latérale, découverte seulement le 30 mars 1896 ; cette disposition a suggéré l'heureuse idée de creuser un large *puits artificiel* et d'y placer un premier escalier métallique haut de 15 mètres pour accéder, par la grotte, dans les flancs mêmes de l'abîme. La corniche, grâce à un mur de soutènement en maçonnerie, est devenue une vaste *terrasse* où l'on a installé le restaurant et où l'on peut, avant de poursuivre la descente, prendre haleine et repos à l'abri du soleil comme de la pluie. A l'extrémité de la terrasse est relié le sommet du hardi, gracieux et solide *escalier de fer* (le deuxième), haut de 36 mètres, si parfaitement exécuté par MM. Charpentier et Brousse (constructeurs de toutes les parties en fer de l'aménagement) et qui est le morceau capital des travaux entrepris à Padirac.

L'espace me manque pour décrire ici le prestigieux effet de pénétration dans le trou colossal ; je l'ai fait ailleurs, du temps où de frêles et flottantes échelles de corde constituaient notre seul moyen de descente, et c'est devenu inutile, maintenant que tout le monde peut s'offrir en toute sûreté cette inoubliable sensation. Comment traduire, d'ailleurs, la vue intérieure du gouffre, contem



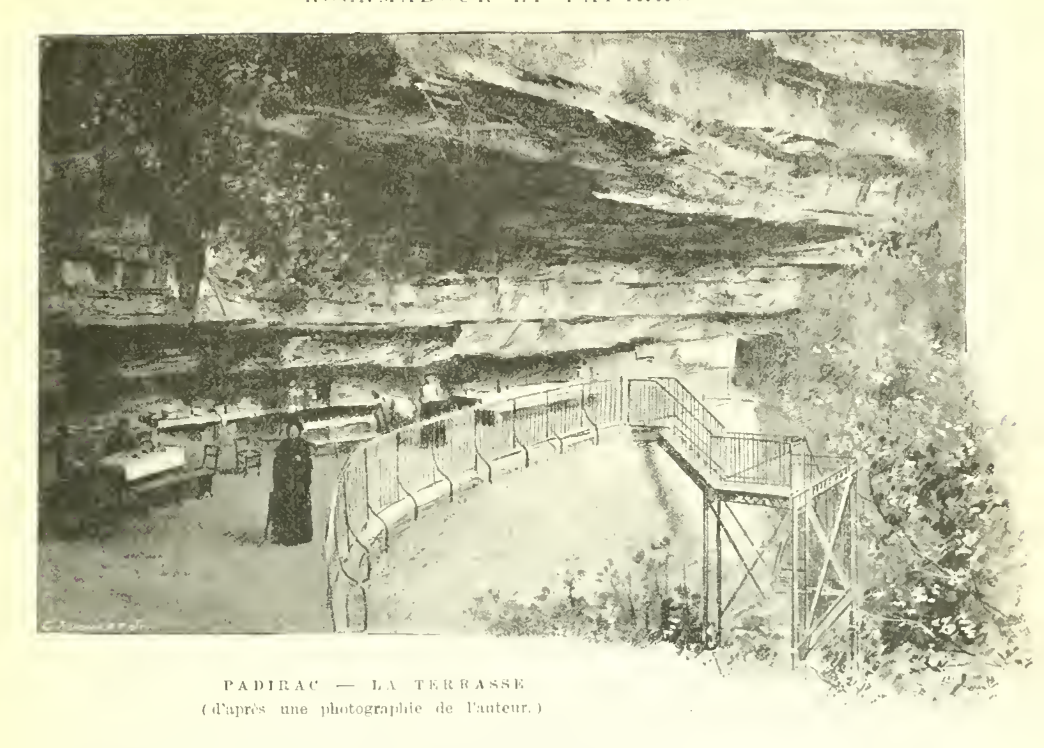
PADIRAC — L'ORIFICE
(d'après une photographie de l'auteur.)



PADIRAC — L'INTÉRIEUR DU GOUFFRE
(d'après une photographie de l'auteur.)

plée du pied de l'escalier, à 52 mètres sous terre ; puis du sentier tracé sur la montagne d'éboulis, entre le fond du gouffre et le sommet du troisième escalier, où l'on commence, à 75 mètres au-dessous du niveau du sol, à pénétrer dans l'obscurité de la caverne.

J'ai à dire seulement que l'abîme de Padirac s'est ouvert, on ignore quand, par l'effondrement subit d'une voûte de



PADIRAC — LA TERRASSE
(d'après une photographie de l'auteur.)

vaste caverne, au-dessus du cours d'une rivière souterraine qui s'en est trouvée barrée. Aux deux angles de l'ancien dôme aujourd'hui gouffre ont subsisté deux ouvertures : l'une, en amont, très ample, haute de 26 mètres, large de 10 mètres, est le titanesque portail d'une galerie progressivement abaissée et rétrécie, où l'on peut, sans attrait aucun, remonter pendant 100 mètres, en pataugeant dans l'argile gluante, le ruisseau intérieur jusqu'à sa source souterraine, un bassin d'eau partout fermé par la roche ; l'autre, en aval, n'avait qu'un mètre de largeur en 1889, formant la bouche d'un puits presque vertical, de 28 mètres de profondeur ; mais, au contraire de la première, elle s'élargit de plus en plus pour aboutir à la monumentale avenue où l'on connaît maintenant une longueur de plus de 2 kilomètres et des hauteurs de 50 et même 90 mètres.

Dans le puits a été installé le troisième escalier (en bois), quelque peu raide, à cause de l'escarpement de la roche, qui conduit à *la fontaine*. C'est un trou dans les stalagmites, d'où rejaillit plus ou moins fort, selon les pluies extérieures, le ruisseau perdu dans la galerie d'amont et qui a traversé lentement tout l'obstacle de la montagne d'éboulis au fond du gouffre.

La vue ci-contre représente la salle de la Fontaine, avant les travaux, avec nos cordes et échelles de descente, et les bateaux démontables de nos premières visites.

Aujourd'hui, une chaussée horizontale, élevée le long du cours d'eau, laisse parcourir à pied sec les 280 mètres de la *galerie de la Fontaine*. Large de 3 à 8 mètres seulement et privé de concrétions, le sinueux couloir est cependant le digne préambule de tout ce qui va venir, grâce à la hauteur (jusqu'à 35 mètres) que le magnésium seul rend appréciable, de ses droites murailles noires ou blanches. Deux passerelles y franchissent des flaques d'eau,



PADIRAC
LA GRANDE PENDELOQUE AU LAC DES BOUQUETS
(d'après une photographie de M. G. Gaupillat.)

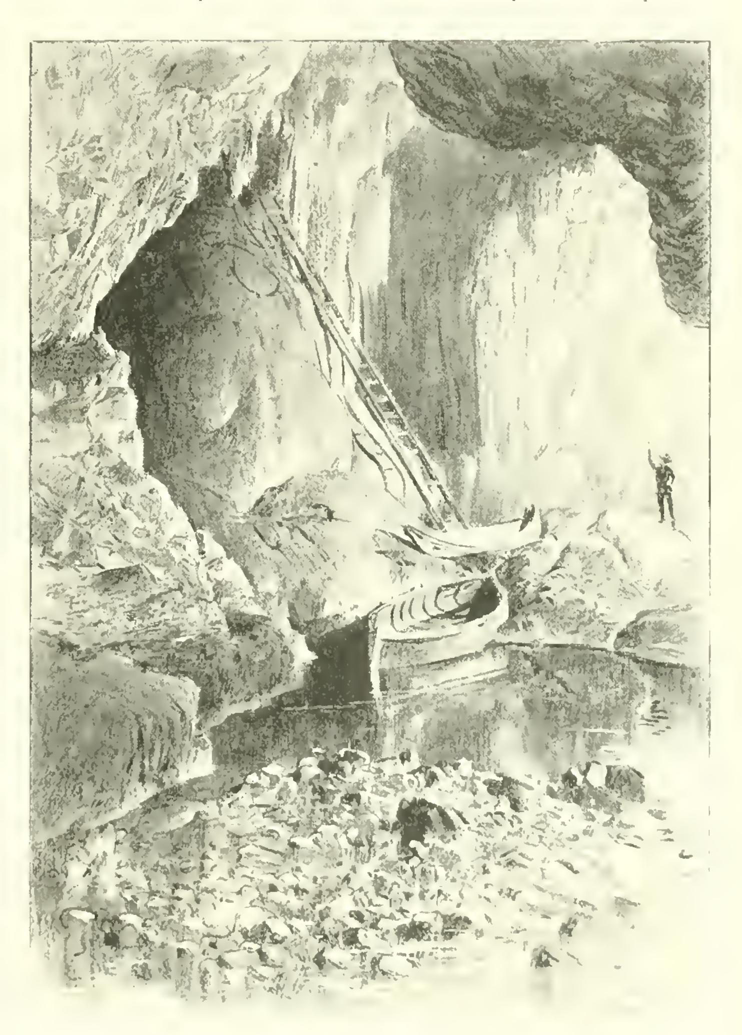
et soudain on aperçoit une flottille de longs et solides bateaux à fond plat, au point (*l'embarcadère*) où le ruisselet devient une rivière, profonde de 1 à 4 mètres et occupant toute la section du corridor. Là commence la *rivière plane*, où je laisse encore parler les chiffres : longueur, 280 mètres ; largeur, 10 mètres par places ; hauteur arrivant à 50 mètres. C'était l'empire du mystère et du silence, des chauves-souris et des ténèbres, pris d'assaut et conquis en 1889, définitivement soumis en 1899 par l'invasion et l'enthousiasme des visiteurs stupéfaits.

C'est dans les barques bruyantes et lumineuses, troublant la majesté de la surnaturelle catacombe, que l'on traverse ensuite, sous la conduite de nautoniers expérimentés, ce scintillant palais des ondines souterraines, aux étincellements cristallins, aux girandoles de stalactites, vingt fois reflétés sur l'onde claire, — *lac de la pluie* et *des bouquets*, *grande Pendeloque* et *Bénitiers*. Puis l'on débarque à l'endroit même où la troisième expédition (29 septembre 1895) faillit devenir tragédie, le canot de toile qui me portait avec MM. Pradines et Delclaux ayant chaviré complètement ; toutes bougies noyées, nous vîmes alors ce qu'est la nuit intégrale et véritablement noire, ce qu'est aussi le péril suprême, contigu à la minute fatale, qu'un hasard seul put conjurer.

De telles émotions ne sauraient plus se subir à Padirac, qu'on a disposé en spectacle aussi plein de sécurité que d'attrait. Le débarcadère est fermé au poste entre les deux colonnes stalagmitiques couleur d'opale du *Pas du crocodile ;* on n'y aperçoit pas plus de 20 mètres d'élévation sur les 50 environ

de la voûte, à cause du rapprochement des parois, que 90 centimètres seulement séparent l'une de l'autre. A grand'peine, lors de la trouvaille, notre léger esquif, exactement de cette largeur, put forcer la passe étroite et mérita de lui donner son propre nom de *Crocodile*, justifié par la résistante dureté de sa coque en toile imperméable !

75 mètres encore sur des passerelles de bois ou des fragments de sentiers qui ne laissent plus rien soupçonner des difficultés aplanies, et jadis presque insurmontables, du *pas du tiroir* et du *pas des palettes*, et nous voici exactement à 683 mètres de distance de la Fontaine au pied d'un nouvel escalier de bois, haut de 23 mètres, qui nous élève dans le *grand Dôme*.



PADIRAC — SALLE DE LA FONTAINE AVEC LES TRAVAUX
(d'après une photographie de M. Rupin)

Certains prétendent que son immense voûte est le *point culminant*, le *clou* des décors successifs de Padirac; d'autres préfèrent le lac des Bouquets; quelques uns même la simple rivière plane; beaucoup le grand gouffre d'entrée! Je ne départagerai personne! Le grand dôme, découvert seulement lors de la deuxième exploration, en septembre 1890, avec M. de Launay, est moins vaste qu'il n'apparaît d'abord; 40, 50 mètres sont ses diamètres extrêmes, bien moindres que les plus grandes salles d'Adelsberg, de Saint-Canzian, de Han, de Dargilan; mais le petit *lac suspendu* qui en occupe le premier étage, avec une quinzaine de mètres de diamètre, — la margelle de stalagmite finement ciselée comme des coraux qui retient cette vasque élégante, — la cascade de car

bonate de chaux qui en découle jusqu'à la rivière même, — la prodigieuse hauteur de la voûte (68 mètres au-dessus du lac supérieur, 91 mètres en tout), — et le prolongement vers le sud, vers le sommet du Pas du Crocodile, d'une énorme crevasse tapissée d'étincelantes concrétions, font bien du grand dôme de Padirac l'une des merveilles de la création. On ne connaît, d'ailleurs, *authentiquement*, que deux cavernes au monde présentant de pareilles élévations, toutes deux dans le Karst et près de Trieste, la grotta Gigante et l'antre de la Recca à Saint-Canzian.



PADIRAC

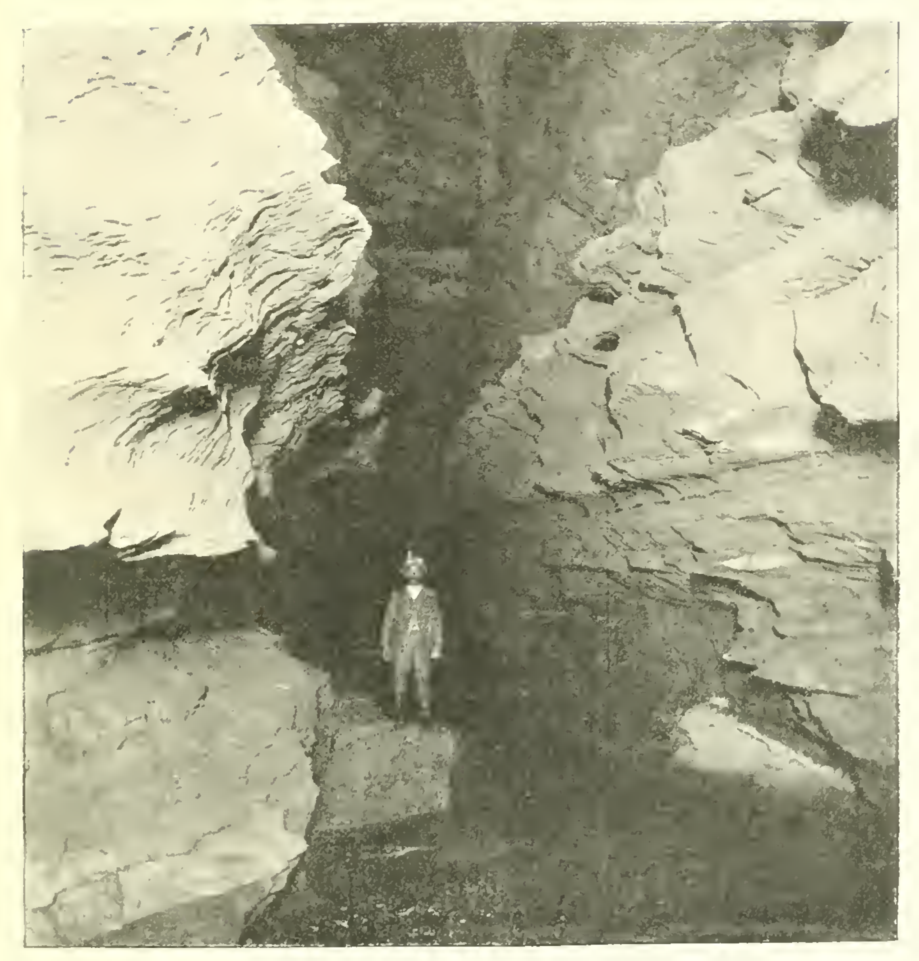
PAS DU

CROCODILE

(d'après une photographie de l'auteur.)

Au pied du grand dôme s'étalent les lacs des grands gours, longs ensemble de 120 mètres, avec 27 mètres pour plus grande largeur; sous une voûte très surbaissée (6 à 15 mètres), ils font le plus vaste bassin de toute la caverne, coupé en deux par une vraie cascade (parfois presque à sec) de 6 mètres de haut, et subdivisé, dans sa partie supérieure, en plusieurs grandes vasques que séparent deux îles de rochers et les *gours* eux-mêmes : ces gours ou barrages de carbonate de chaux, construits en délicate dentelle de stalagmite par les oscillations du niveau des eaux, forment, en travers du lac, plusieurs longs serpents blancs, sur la crête desquels on peut marcher sans peine, presqu'à fleur d'eau, réalisant ce miracle multiple de circuler *à pied sec, sur l'eau, à 110 mètres sous terre!*

A la cascade du grand gour s'arrête



PADIRAC — ENTRÉE DE LA GALERIE DES ÉTROITS
(d'après une photographie de l'auteur.)

le parcours des visiteurs qui, de là, peuvent entrevoir, au bout du lac, la *galerie des Étroits*, où se prolonge la rivière souterraine par une série de lacs, de tunnels bas, de hauts couloirs, et de gours qui l'abaissent peu à peu dans les entrailles du sol.

Lors de la première exploration, l'épuisement et la crainte de ne plus pouvoir revenir en arrière, faute de forces, nous avait arrêtés au trente-deuxième gour (ce qui soixante-quatre fois en tout nous força de porter la barque par-dessus les barrages), à une distance de 1 400 mètres du gouffre d'entrée ; en 1890, la deuxième exploration parvint, 260 mètres plus loin, jusqu'à un obstacle qui fut alors jugé infranchissable ; en 1896 et 1898, je présumai qu'on réussirait à le tourner un jour et à trouver un prolongement, qui fut, en effet, reconnu en avril 1899 par MM. l'abbé Albé, Viré et Giraud ; enfin les 12-13 décembre 1899, je poussais moi-même une centaine de mètres plus loin que ces derniers, sans atteindre encore la fin de l'interminable rivière souterraine, dont l'exploration

n'est donc pas achevée. Avec deux petites galeries latérales (affluents ou dérivations) trouvées, en 1898, par MM. Viré et Giraud, la longueur totale actuellement connue du mirifique souterrain atteint 2600 mètres.

Qui sait ce qu'y ajoutera l'avenir?

Qui sait si l'on ne parviendra pas quelque jour à le suivre jusqu'à son débouché naturel, qui doit être, à quatre kilomètres (à vol d'oiseau, peut-être dix sous terre, à cause des méandres) au nord du gouffre de Padirac, la source, actuellement impénétrable, de *Gintrac* sur la rive gauche de la Dordogne?

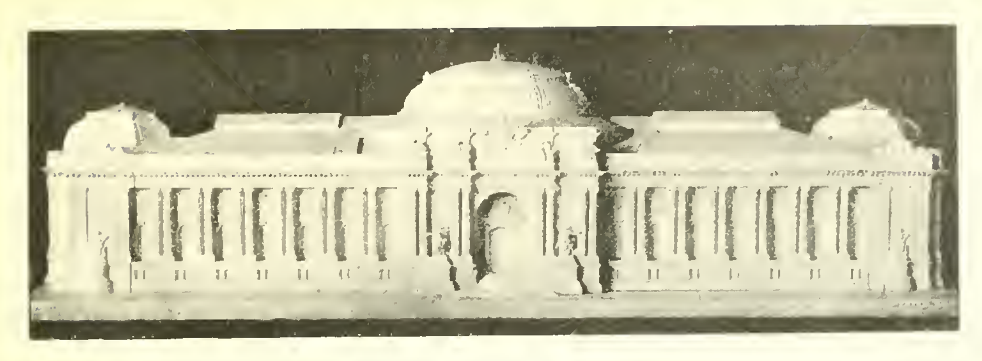
Réalisera-t-on jamais le rêve de surgir avec l'eau même au pied des falaises de Gintrac? Pourquoi pas, puisque nous avons déjà réussi, inoubliable souvenir, à *vivre* celui, certes bien plus inopiné, de découvrir *sous* le Causse de Gramat la belle rivière qui en a déserté l'aride surface! Et c'est le fruit d'un tel songe qu'en permanence désormais, sans soupçon de peine ou de danger, chacun peut goûter à loisir, dans la vision éblouissante des féeries de Padirac!

C'est au sortir de leurs ténèbres, vers la fin du jour surtout, que l'on pourra le mieux goûter la calme grandeur et l'original spectacle du plateau calcaire: dans le creux des larges vagues du sol onduleux — où les silencieux bergers abritent mal contre la bise leurs maigres troupeaux quêtant les brins d'herbe entre les rocs, — les bas soleils savent mettre des impressions de soir que jamais peintre ne réalisera!

Le Causse de Gramat n'est pas si lugubre d'ailleurs que les grands Causses majeurs de la Lozère et du Rouergue, les plus âpres et les plus froids, déserts de pierres à perte de vue, sans un arbre, sans une maison; grâce à sa plus faible altitude, la végétation, pour rabougrie, n'y manque point, et, par places, les pierres retirées du sol se sont alignées en petits murs séparant des champs péniblement cultivés. Les brebis portent au cou leur spéciale clochette, toute locale, l'*esquillo*, que les fabricants gramatois mettent en vente sans battant: celui-ci est fait d'un os que le berger lui-même adapte par un bout de cuir, et les timbres variés de l'étrange instrument, quand on vient à croiser une horde de bêtes à laine, n'est pas l'une des moindres particularités de détail qui contribuent à priver de banalité le vaste espace du Causse de Gramat.

On ne parvient pas à s'expliquer pourquoi sa contemplation provoque des sensations, toujours profondes, mais perpétuellement dissemblables, selon l'heure, le temps, la saison. L'étendue et la ligne y dominent, le relief et la couleur y manquent presque complètement. Est-ce donc cette vacuité du fond constitutif même du paysage qui donne alors aux moindres accidents de formes et aux plus légères variations de teintes une valeur décuple de leur réalité? Toujours est-il que nulle part ailleurs le ciel ne dispense avec autant de talent et d'effet scénique les ressources variées de ses changeantes lueurs? C'est quand on a pu voir sur le Causse, à maintes reprises successives, évoluer ou se fondre ensemble les jeux changeants de l'atmosphère, claire aurore de mai printanier, pur firmament d'un chaud jour d'été, couchant empourpré de l'automne, nuées métalliques et éclairs de l'orage, brumes cotonneuses de la pluie, ou suaire étincelant des neiges hivernales, que l'on finit à la longue par comprendre la vraie cause de sa déconcertante beauté: elle est la même que pour la mer sans limites et pour le ciel sans bornes, c'est l'horizon et la lumière, c'est la grandeur, c'est l'infini!

E.-A. MARTEL.



FAÇADE DU GRAND PALAIS SUR L'AVENUE MONTAIGNE
(M. Thomas, arch.)

L'EXPOSITION DE 1900

LES PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Après avoir versé quelques dernières larmes sur ces vestiges de l'ancien palais de l'Industrie dont on avait conservé la démolition pour la fin, il nous a été permis de changer d'impression pour admirer, avec un plaisir sans mélange, la belle architecture de ces deux monuments qui font si vite oublier l'ancien. Devant eux, le Parisien reste encore indécis; il se demande s'il n'a pas fait un grand voyage, si on ne l'a pas transporté, sans qu'il s'en doute, en un pays lointain qu'il ne connaît pas; il ne trouve plus son Paris dans cette large avenue bordée de monuments nouveaux; son imagination reste vague devant les impressions nouvelles qu'il ressent tant elles sont neuves, et si rapides ont été les changements opérés.

On sait à la suite de quelles circonstances le palais de l'Industrie fut démoli. Quand on décida l'Exposition de 1900 à la Chambre, on vota en même temps les crédits nécessaires aux premiers concours. Ceux-ci donnèrent l'idée de la création de l'avenue Nicolas II, en prolongation d'un pont nouveau à construire sur la Seine suivant l'axe médian de l'Esplanade des Invalides. Ce projet fut le point de départ de la disposition générale du plan de l'Exposition (voir p. 660), dont la partie principale reste à ce décor d'ensemble qui va des Champs-Élysées au dôme de l'hôtel Mansard; les rives de la Seine sont consacrées aux puissances étrangères et à des palais spéciaux; au Champ de Mars, c'est l'exposition brutale des industries les plus diverses. Le Trocadéro enfin obtient un grand succès avec son cadre de verdure qui embrasse les pavillons exotiques des colonies françaises et étrangères.

Dans la suite, on ouvrit un deuxième concours pour la construction des deux palais à édifier en bordure de la nouvelle voie. Celui-ci fournit les noms des architectes. M. Girault fut chargé de construire le petit Palais et eut la direction générale du grand Palais; mais, en réalité, il ne s'est point occupé de ce dernier, laissant aux trois architectes qui avaient reçu la mission de le construire la plus entière liberté de mener leur œuvre comme ils l'entendraient. Ces trois architectes sont MM. Deglane, Louvet et Thomas.

M. Deglane a eu le gros morceau, la partie antérieure, celle qui est élevée sur l'avenue Nicolas II. Dans son es-

prit, il fallait construire un palais fastueux et magistral.

Il y a réussi.

Un grand motif central prend à lui seul le tiers de la façade. Il est flanqué à droite et à gauche par deux corps, composés d'un soubassement supportant une série de colonnes dressées sur le premier plan : un bandeau vient couronner le faîtage et donne une explication à ces colonnes ; derrière celles-ci, on a ménagé une galerie découverte du plus heureux effet et qui est le point de départ de toute la décoration.

Le grand Palais, comme son congénère d'en face, est la revanche de la pierre qu'on avait beaucoup abandonnée, ces dernières années, au bénéfice du fer. Dans notre siècle, où les ingénieurs ont eu la part si belle, les architectes ont été forcément sacrifiés, si bien qu'ils étaient devenus en quelque sorte leurs tributaires, souvent même on arrivait à se passer complètement d'eux dans la construction.

La raison de cette réaction est dans la facilité, la rapidité et l'économie des constructions métalliques et, il faut l'ajouter, dans la manière rationnelle qu'on a de se servir du fer. Nous avions vu, à l'Exposition de 1889, des édifices très bien compris établis sans le secours de la pierre, et il semblait que cette dernière devait se considérer désormais comme vaincue.



VUE D'ENSEMBLE DU GRAND PALAIS PRISE DE L'ENTRÉE DU PONT ALEXANDRE III

Le siècle qui s'éteint a pourtant vu une revanche éclatante dans ces palais des Champs-Élysées. Le fer peut nous donner des palais grandioses par leurs dimensions, et les chiffres peuvent arriver à nous étonner des résultats qu'ils provoquent ; mais la pierre seule est susceptible de nous laisser des impressions d'art, car elle permet le déploiement de toute une sculpture qui, en architecture, est le seul moyen de

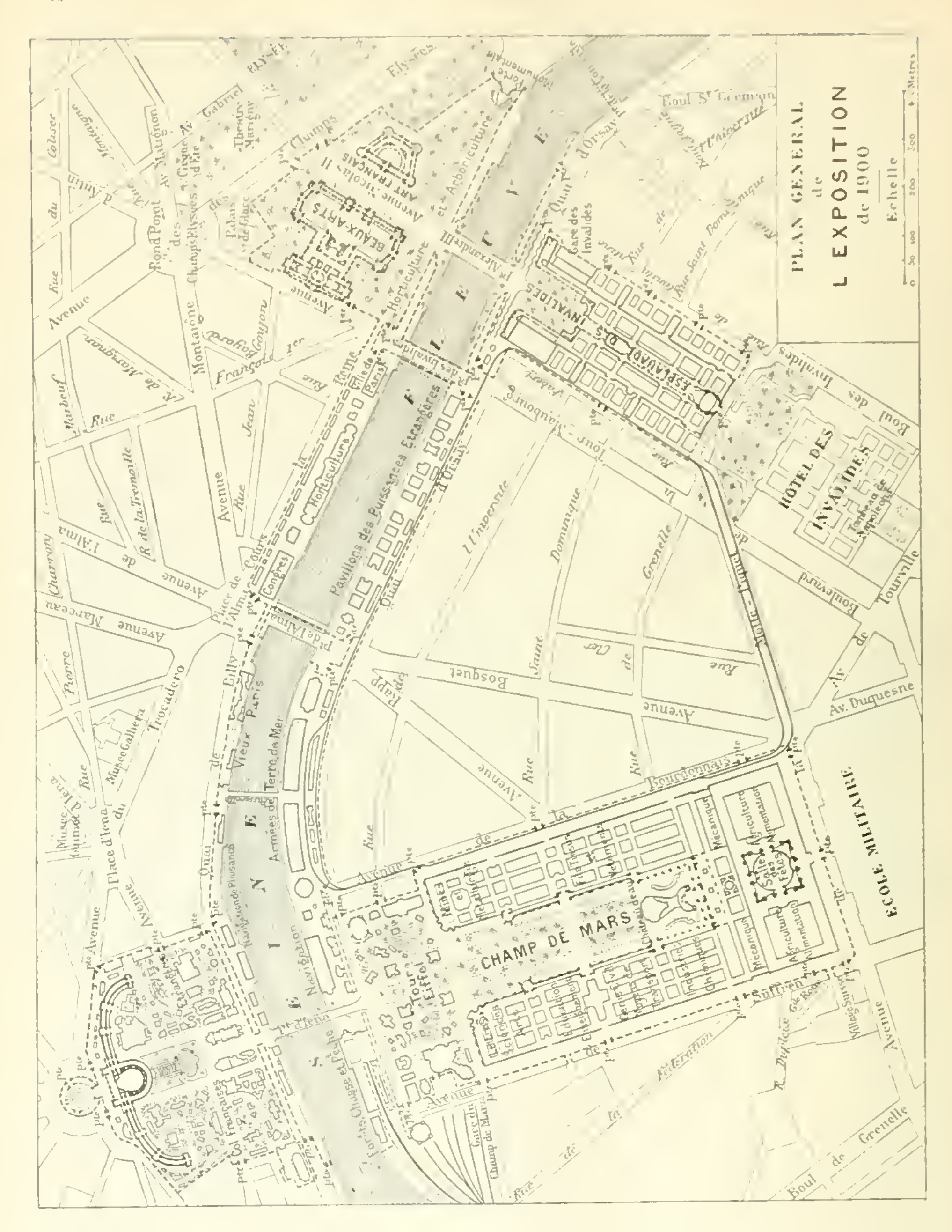
nous élever jusqu'à l'idée du beau.

Une fois que les grandes lignes de la façade furent dressées, il fallut s'occuper de la décoration et de la sculpture. Ce sujet est des plus délicats et des plus épineux. L'architecte, qui est le maître de son œuvre et le seul responsable, doit diriger les artistes dans leur travail; il doit leur communiquer ses idées personnelles sur l'ensemble de la décoration, leur marquer les dimensions des statues et arrêter avec eux les formes. Or ceci n'est pas toujours très facile; on sait combien nos artistes sont autoritaires et combien ils sont jaloux de leurs œuvres; ils n'aiment pas beaucoup à être commandés, ils n'écoutent que négligemment les conseils qu'on leur donne et préfèrent se laisser aller à l'inspiration de leur génie. Quelquefois, et c'est le cas le plus rebelle, ils paraissent écouter, ils quittent l'architecte en ayant l'air d'avoir compris et d'être bien disposés, souvent même ils présentent des maquettes qui sont conformes au programme; puis, lorsqu'il s'agit de l'exécution, ils oublient tout et cherchent à se créer un succès personnel, en exagérant soit sur les dimensions, soit dans les formes, au détriment de l'aspect général du monument. Aussi l'architecte a-t-il le souci de ne pas quitter ses collaborateurs de l'œil et se voit-il obligé de les faire rentrer dans *le rang* dès qu'ils menacent de vouloir en sortir.



VUE D'ENSEMBLE DU PETIT PALAIS PRISE DE L'ENTRÉE DU PONT ALEXANDRE III

On ne peut comparer la sculpture de statue avec la sculpture de monument; ce sont deux arts totalement différents. Dans le premier cas, l'artiste n'a généralement pas à s'inquiéter de l'endroit où ira son œuvre, il crée un sujet à sa fantaisie et cherche à tirer le meilleur parti de son idée et de son bloc de marbre. Mais quand il s'agit d'un édifice, ce n'est plus la même chose : il faut que la statue contribue à l'orne-



mentation générale, elle n'est qu'un attribut ; il serait très maladroit qu'un artiste cherchât à faire valoir son œuvre au point de sacrifier le monument. Il pourra toujours, par les moyens naturels, mettre son ouvrage en évidence, si vraiment il mérite une supériorité. Ainsi la façade de l'Opéra possède quatre grands groupes, ils sont tous semblables comme dimensions, et pour-

tant celui de Carpeaux se détache nettement par la perfection de son exécution, sans que l'artiste ait eu besoin d'employer des procédés artificiels.

La partie sculpturale du grand palais est très considérable; rien que pour la façade principale, on compte une cinquantaine de groupes, de statues et de sujets décoratifs. Ils rappellent presque tous la destination du monument, c'est-à-dire qu'ils sont des figures allégoriques des beaux-arts.

Le porche central est entouré de quatre grands groupes décoratifs; au niveau du sol, nous avons d'un côté celui de M. Gasq et de l'autre celui de M. Boucher. L'idée représentée par M. Gasq est *l'Emoi de l'Artiste devant la Beauté*; on voit un sculpteur écartant les voiles qui recouvrent une jeune femme et l'artiste extasié recule en un mouvement de surprise et d'admiration. L'œuvre de M. Boucher, qui fait pendant à la précédente, est également fort belle : elle matérialise *l'Inspiration*; la poésie parle à l'oreille de l'artiste et lui raconte l'œuvre qui doit sortir de son ciseau.

Les deux groupes qui dominent le porche symbolisent *les Arts* et *la Paix*; les premiers sont interprétés par M. Verlet, l'auteur du Guy de Maupassant, du Parc Monceau, et la seconde est l'œuvre de M. Lombard, il nous montre la Paix tenant captive la Discorde pendant qu'un enfant emporte un faisceau de glaives désormais inutiles.

Au premier plan du porche, entre les colonnes qui divisent les cintres, nous voyons quatre allégories charmantes : ce sont des femmes taillées dans du marbre; elles ont 3 mètres de hauteur. Elles représentent *l'Architecture*, par M. Carlès; *la Peinture*, par M. Camille Lefebvre; *la Sculpture*, par M. Cordonnier, et *la Musique*, par M. Labatut.

La décoration qui accompagne les colonnades des deux ailes se rapportent à l'idée conçue par l'architecte : *les Grandes époques de l'Art*. Elle se traduit par une frise et par des statues. La frise, qui est une œuvre admirable, s'étend sur 75 mètres de longueur; elle est due à M. Fournier et a été exécutée



LA POÉSIE ET LA MUSIQUE, DE M. LARCHE

(Une des quatre allégories qui ornent la façade postérieure du Grand Palais.)

en mosaïque de verre par M. Guilbert Martin, sous la direction même de l'artiste. Elle se compose d'une série de motifs séparés par des cartouches en pierre sculptée : on en compte trois grands et deux petits pour chaque travée ; nous passons successivement en revue *l'Art asiatique*, *l'Art égyptien*, etc., pour arriver à *l'Art contemporain*, qui termine la série. La grosse difficulté serait donc dans le tort de chercher à copier servilement un tableau ou une tapisserie qui doivent être conçus dans un autre ordre d'idées.

Les statues sont placées entre les colonnes : elles représentent des femmes assises dans un joli mouvement et rappellent les grandes époques de l'art. Du côté de la Seine, nous voyons les arts anciens : *l'Art asiatique* (M. Bareau),



L'ART GREC — L'ART ROMAIN

(Ces deux statues font partie de l'allégorie générale représentée sur la façade principale du Grand Palais et qui se reporte aux *Grandes Époques de l'Art*.)

était de choisir un ton pour le fond qui mit bien en valeur le dessin et qui ne s'obscurcît pas trop ; après bien des recherches, l'artiste et l'industriel finirent par trouver une couleur rouge brique fort heureuse. Le dessin de la frise est fait en vue de son procédé d'exécution, c'est-à-dire que M. Fournier, en élaborant ses cartons, savait qu'ils seraient interprétés en mosaïque, et il a cherché à leur donner la simplicité et les grandes lignes en conséquence. Il ne faut pas, en effet, considérer la mosaïque comme un moyen de traduction quelconque; c'est un art à part qui a ses règles, ses qualités et ses défauts. On

l'Art égyptien (M. Suchetet), *l'Art grec* (M. Béguine), et *l'Art romain*, par M. Clausade, qui n'aura pas eu le temps de voir son œuvre en place, car il est mort avant que les praticiens eussent fini la mise au point. La droite du grand Palais est réservée aux époques plus rapprochées : nous avons successivement *l'Art au moyen âge* (M. Boutry), *l'Art pendant la Renaissance* (M. Enderlin), *l'Art au* XVIII[e] *siècle* (M. H. Lefebvre) et *l'Art contemporain* (M. Charpentier).

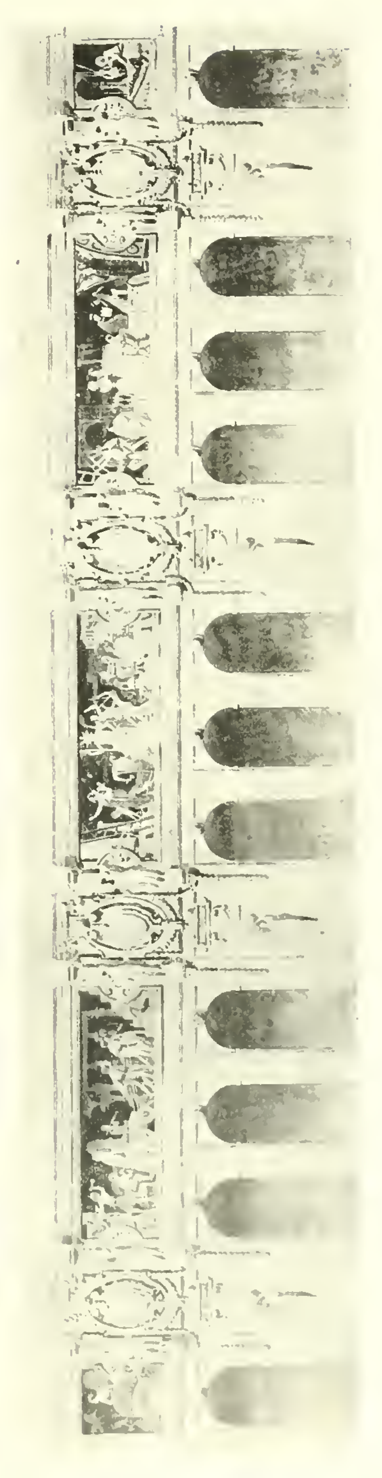
Pour être complets, nous devons nommer MM. Soldi, Levasseur, Bayard de la Vingtrie et André, qui ont exécuté les cartouches derrière les colonnades; et

MM. Lafont, Villeneuve, Daillon et Léonard, qui ont dressé aux perrons d'angles des statues allégoriques représentant l'*Art décoratif*, l'*Art industriel*, le *Dessin* et la *Céramique*.

Au-dessus de ces perrons d'angles, nous aurons ces fantastiques quadriges de M. Récipon, en cuivre battu et doré. Cette œuvre magistrale ne sera pas admirée par les visiteurs de l'Exposition ; la crainte de quelques jours d'échafaudage a fait décider que ces groupes ne seraient placés qu'après la fermeture des portes de la fête au succès de laquelle ils devaient contribuer, bien qu'ils soient actuellement achevés à l'atelier ; cette omission est un grand dommage pour l'Exposition, qui est privée d'une de ses plus belles pièces d'art, et pour l'auteur consciencieux qui les a exécutés.

La partie postérieure du grand Palais, qui est l'œuvre de M. Thomas, est également très intéressante ; un porche élevé sur quinze marches sert de motif principal à la façade et se trouve soutenu par deux enfilades de colonnes derrière lesquelles on a installé une frise décorative. Cette dernière est très remarquable au point de vue de son exécution et de la matière qui la compose : le grès coloré. C'est la première fois que le grès a été employé de cette façon, et la réussite de l'interprétation fait le plus grand honneur à la Manufacture nationale de Sèvres, où l'ouvrage a été fait. L'auteur, M. Joseph Blanc, doit être fort satisfait de la façon dont les industriels ont exécuté son œuvre ; les tons clairs et éteints s'harmonisent très bien avec le reste du monument qui sert de cadre à ce merveilleux tableau. Le porche est dominé par un grand groupe de huit mètres de hauteur en fonte dorée de M. Tony-Noël.

A droite et à gauche de la grande porte on a ménagé deux socles en pierre sur lesquels on a placé deux groupes en bronze, ce sont des hérauts accompagnant des Pégases ailés ; ils sont dus à MM. Péters et Falguière.



FRISE DE GAUCHE DE LA FAÇADE PRINCIPALE DU GRAND PALAIS, DE M. FOURNIER

(Cette œuvre, qui est exécutée en mosaïque de verre, rappelle en divers tableaux les *Grandes Époques de l'Art*.)



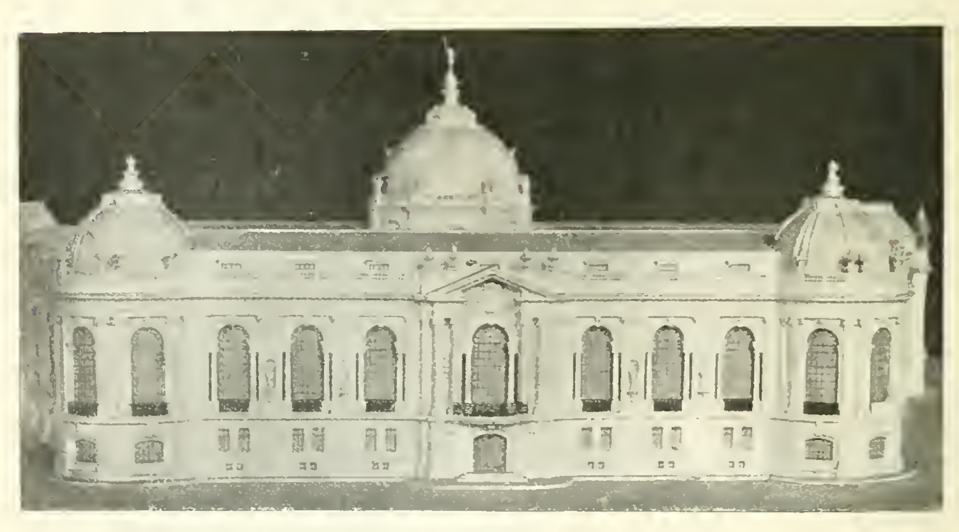
L'HARMONIE DOMINANT LA DISCORDE, DE M. RÉCIPON

(Ce groupe devait être érigé en un des angles du Grand Palais, mais son inauguration n'aura lieu qu'après l'Exposition.)

M. Barrias. Complétons la liste des artistes qui ont contribué à l'ornementation du porche central en nommant les quatre sculpteurs qui ont exécuté les groupes situés sur la corniche supérieure : chacun de ces groupes est composé de deux personnages et n'a pas moins de quatre mètres de hauteur. Ils représentent *la Musique et la Poésie* (M. R. Larche), *la Peinture et l'Histoire* (M. G.-J. Thomas), *la Science* (M. Cordier), *la Sculpture et la Gravure sur médailles* (M. Blanchard).

Quant à la décoration en pierre du cintre de la grande baie, elle est due à

Aux deux extrémités, nous avons deux grandes allégories qui tiennent



FAÇADE POSTÉRIEURE DU PETIT PALAIS

(M. Girault, arch.)

presque toute la hauteur du monument. A droite, elle a été exécutée par M. Tony-Noël, déjà nommé, et à gauche par M. Allar.

Autant le grand Palais est imposant et magistral, autant le petit, qui lui fait face, est gracieux et charmant. Les notes des deux architectures sont très différentes; leur destination et leurs dimensions commandaient d'ailleurs des programmes opposés; tandis que l'un servira aux grandes expositions et aux assemblées nombreuses où l'on verra des cavalcades, des animaux gras, de tout enfin, et quelquefois des tableaux; l'autre, au contraire, est un temple tranquille de l'art, dans lequel les visites se feront sans éclat ni tapage.



LES QUATRE SAISONS, DE M. LOUIS CONVERS

(Ce groupe fait partie de la décoration sculpturale du Petit Palais et se trouve placé à gauche du porche principal.)

L'architecture, de M. Girault, traduit d'ailleurs cette pensée qu'il a su communiquer aux sculpteurs, ses collaborateurs. Ceux-ci ont exécuté des groupes de pierre dans un style moins austère que les artistes d'en face, les groupements sont plus gracieux, il y a dans leur façon de faire un certain laisser-aller qui est un charme de plus.

Le porche principal absorbe à lui seul la portion la plus importante de la sculpture du Palais. A la naissance des pieds-droits nous pouvons admirer deux groupes fort jolis de MM. Louis Convers et Ferrary; le premier nous montre *les Quatre Saisons* sous la figure de quatre femmes : l'Hiver dort; le Printemps se dévoile; l'Été domine et resplendit; l'Automne recueille des fruits répandus à terre. La symbolie de M. Ferrary se reporte *à la Seine à travers les âges*.

Dans le fond du porche, au-dessus de la porte, nous avons un grand relief de M. Injalbert, qui est destiné à faire sensation; il y a un mouvement considérable dans cette odyssée, qui représente les *Fleuves de l'Océan à la Méditerranée* en passant... par Paris. La métropole tient le centre du motif, enlacée par la Seine, et l'on voit aux deux extrémités du sujet deux vieillards représentant les deux mers. Au-dessus

du porche, de part et d'autre de la coupole, M. de Saint-Marceaux a sculpté deux allégories de femmes représentant la Ville de Paris. Il n'est pas douteux que les avis soient fort partagés au sujet de ces statues.

On connaît le grand talent de M. de Saint-Marceaux, qui a donné souvent des preuves de son immense facilité; mais, ainsi que nous le disions plus haut, tel sculpteur de statue n'est pas un sculpteur décoratif, et il est évident que M. de Saint-Marceaux a dû exécuter son œuvre dans son atelier, sans souci de la hauteur à laquelle elle devait être placée.

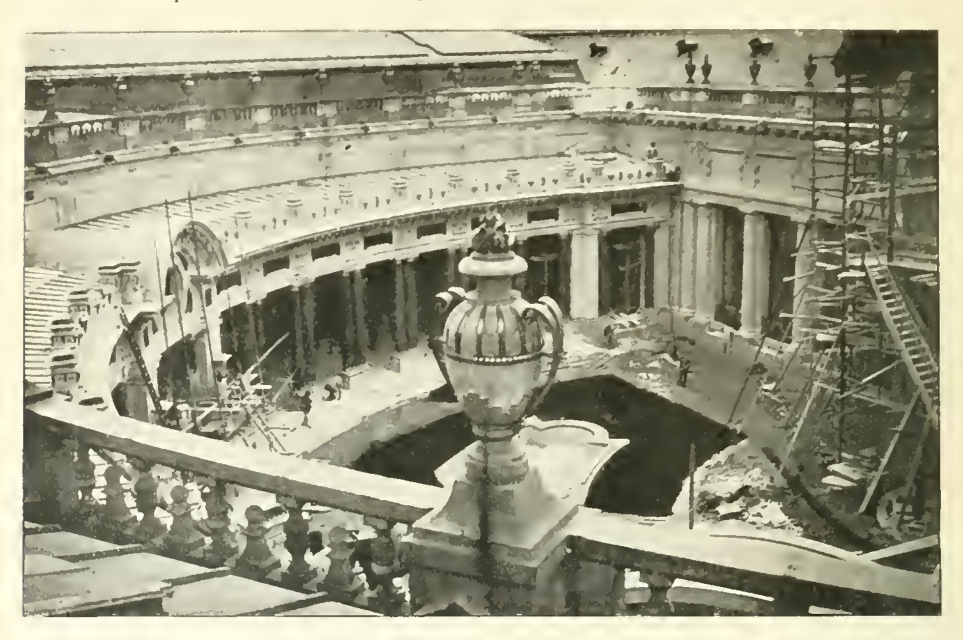
M. Pénot fils a exécuté les cartouches des pavillons extrêmes, et MM. Fagel et Hugus les motifs qui, placés au-dessus des fenêtres, derrière les colonnes, prennent dans leur ensemble l'aspect d'une frise.

A l'intérieur du petit Palais, M. Girault a ménagé un jardin charmant, bordé d'un hémicycle de colonnes; ici aussi la sculpture s'en est donné à cœur-joie. Nous avons un grand pendentif de M. Lefeuvre et des groupes en bronze doré de M. Pénot. Aux deux coins de la cour intérieure, sont des groupes en pierre d'enfants de M. Hercule, et, au-dessus des deux portes donnant sur les galeries, des musiciens grandeur nature, en bronze doré, de MM. Convers et Ferrary.

Comme on le voit par cette énumération, la partie sculpturale joue un rôle considérable dans les palais des Champs-Élysées : plus de quatre millions de francs lui ont été attribués.

Il existe un dernier artiste qui n'a pas contribué pour peu à la décoration des palais; nous voulons parler de M. Vacherot, le chef jardinier de l'Exposition : c'est à lui que revient le dernier coup de main. En dressant des parterres et des massifs, il a employé le moyen le plus heureux de *présenter* ces chefs-d'œuvre d'architecture qui assurent à leurs auteurs l'immortalité.

Louis de Caster.



JARDIN INTÉRIEUR DU PETIT PALAIS

LES MAINS

DANS LE PORTRAIT PHOTOGRAPHIQUE

« Quoy des mains ? s'écrie Montaigne, nous requerons, nous promettons, appelons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doutons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, témoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, mesprisons, deffions, despitons, flattons, applaudissons, bénissons, humilions, moquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resjouissons, complaignons, attristons, déconfortons, désespérons, estonnons, escrions, taisons : et quoy non ? d'une variation et multiplication à l'envy de la langue. »



Fig. 1. — Soutien de la tête par la main recélant l'effort.



Fig. 2. — Soutien de la tête par la main, ne recélant pas l'effort.

Montaigne a raison. La main, plus que tout autre membre, coopère à l'unité morale de l'homme, aussi bien qu'à son unité physique. La vue seule de la main suffit même à nous convaincre de la prééminence de l'homme sur tous les animaux. Seul, le singe se montre pourvu d'une véritable main. Quant aux autres animaux, le membre antérieur, qui chez eux en tient lieu, ne sert qu'à leur défense ou à la pourvoyance de leurs besoins. Bien plus, chez la plupart des quadrupèdes, la fonction de ce membre ne consiste guère qu'à favoriser la station ou les autres attributs de la locomotion.

Supposez, pour un instant, l'homme privé de ses mains. Du même coup vous anéantissez la civilisation, par l'anéantissement complet du commerce et des arts. Ce serait le cas, plus que jamais, de crier au manque de bras de l'agriculture, et l'agriculture, supprimée de ce chef, la terre deviendrait une friche, aidant encore, si possible, à l'anéantissement de la civilisation et au bouleversement des décrets de la Providence.

Donc, pour faire le portrait complet d'un homme, il faut que sa main y soit. Je vais plus loin. Il ne suffit pas qu'elle y soit simplement, il est nécessaire encore qu'elle y soit avec une ressemblance parfaite, minutieuse dans son ensemble et dans ses détails. Ce n'est pas un accessoire utile, c'est une caractéristique du portrait, une de ses plus grandes caractéristiques même. La dissemblance est aussi grande entre les différentes formes de mains qu'entre les diverses physionomies. S'il est d'une vérité courante que deux visages d'une ressemblance *identique* ne sauraient exister, il est aussi d'une vérité non moins absolue, quoique moins courante, qu'il se fait de toute impossibilité

de rencontrer, chez deux personnes différentes, deux mains se ressemblant *identiquement*. Demandez à M. Bertillon.

A l'état de nature, la main se montre en analogie parfaite avec le corps dont elle



Fig. 3. — Mouvement conforme à une habitude.

fait partie. La diversité des caractères, les signes de la vie morale et de la vie intellectuelle, si nettement caractérisés sur le visage humain, n'apparaissent pas moins clairement dans la forme des mains à l'artiste qui sait voir. Joignez à cela que la main demeure éminemment susceptible de tous les changements. Ses muscles, sa carnation, ses contours, ses proportions se modifient suivant l'état social de son possesseur. Aux mains se reconnait le métier. Une main de chaudronnier a des lignes spéciales que n'a point et ne saurait avoir une main d'artiste. Même dans les arts, la main du pianiste et celle de l'écrivain possèdent des dissemblances caractéristiques et inhérentes à leurs travaux journaliers.

Donc, je le répète, dans le portrait complet d'un individu, il faut que la main y soit, et avec le même souci de rendu que les traits du visage. A ne regarder que les portraits photographiques, cette vérité qui s'impose semble un peu bien méconnue. Le photographe, pourtant, n'a pas, comme le peintre, à se retrancher derrière la très grande difficulté de dessin qu'offre la main.

Un très bon dessinateur, on le sait, se connaît à la façon parfaite dont il dessine les extrémités, c'est-à-dire les mains et les pieds. Les très bons dessinateurs ont toujours été rares et se font de plus en plus rares. Mais le photographe n'a pas le souci du dessin. Son appareil le lui donne avec une exactitude parfaite, lorsque cet appareil est muni d'un objectif bien corrigé de toutes les aberrations et que lui, photographe, n'oublie pas de placer ledit appareil à la distance du modèle nécessitée et exigée par les lois de la perspective.

Pourquoi donc alors trouvons-nous dans le portrait photographique relativement si peu de mains, alors que la main se montre nécessaire au portrait complet, et que la photographie semble l'art graphique le plus propre à la rendre correctement avec facilité ?

A serrer la question de près, on en dégage deux réponses, pour le moins : 1° un vieux préjugé, qui veut que l'objectif photographique déforme les mains ; 2° la difficulté réelle qu'a l'artiste à présenter les mains dans une position naturelle, quand il n'a pas longuement réfléchi sur ce sujet. Examinons ces deux réponses dégagées.

Je viens de le dire et je le répète, lorsque l'objectif est bien corrigé de toutes les aberrations, et que l'opérateur place son appareil à la distance du modèle nécessitée par les exigences de la perspective, il n'y a pas, il ne saurait y avoir déformation au sens propre du mot. On ne peut nier cependant que, dans le portrait photographique, la main paraît souvent trop grande, trop massive, trop importante pour l'ensemble.

A tout prendre, ce n'est là qu'un défaut apparent. Avant l'invention de la photographie, les peintres, même les meilleurs et bien qu'ils connussent les lois de la perspective, donnaient à la main des proportions ridiculement petites, en lui laissant, par exemple, dans ses positions en avant du corps, sa grandeur normale, c'est-à-dire une grandeur égale à celle qui sépare le sommet du front de la base du menton. L'effet de perspective veut cependant qu'une main en avant paraisse plus grande, sans qu'il y ait lieu de faire intervenir, bien à tort, des déformations dues à l'objectif. Projetez en avant, à bout de bras, votre main grande ouverte, et demandez à une personne située en face de vous si votre main projetée en avant ne cache pas *toute* votre *tête*, pour le moins, bien que ses dimensions réelles soient seulement celles de votre *face*.

Aujourd'hui, les peintres en reviennent

un peu de cette tricherie séculaire qui a faussé notre éducation artistique, et ils commencent à prendre un moyen terme, comme nous l'avons vu faire à Meissonier dans ses dernières années. Ce moyen terme suffit. L'effet de perspective, pour vrai qu'il soit, n'est pas toujours gracieux, j'en conviens. Il existe vraiment des positions avancées des mains dans lesquelles celles-ci paraissent si grandes que, bon gré mal gré, nous verrons toujours une caricature là où se montre une trop grande vérité de rendu. Pour arriver à ce moyen terme, c'est à l'artiste de chercher à éviter les mauvaises conséquences de la perspective en rapprochant, autant que possible, les mains du plan de la figure, tout en leur gardant une position naturelle et un éclairage discret, la pleine lumière grossissant par elle-même les objets. Voilà pour le préjugé.

Voyons maintenant la seconde réponse, la difficulté de présenter naturellement les mains.

Si nous voulons bien remarquer que, pour avoir les mains dans un portrait, nous devons toujours prendre ce portrait, sinon en pied, ce qui n'est jamais bien intéressant, du moins en trois quarts hauteur, c'est-à-dire jusqu'à la ceinture ou jusqu'aux genoux, on constatera que nous pouvons toujours ainsi donner au modèle un *mouvement suspendu*. Si, en principe, un portrait ne saurait être la représentation d'une action, il peut être fort bien la représentation d'une action suspendue. Cette représentation incite alors le spectateur à rechercher la cause déterminante du mouvement arrêté, donc à penser devant l'œuvre qu'il regarde. Le portrait, dès lors, se trouve en communication directe avec l'âme du spectateur, et son intensité de vie en augmente.

Toutefois, le portraitiste ne doit pas oublier que l'expression du mouvement est en même temps le résultat d'une trinité : expression de l'aisance, expression de la force, expression des sentiments moraux. Or l'expression physique et morale se désigne en français par un seul mot : la grâce. Pour que la grâce soit, il faut que la conformité du mouvement exécuté avec les habitudes personnelles du sujet existe. Un tel mouvement demeure donc celui qui nécessite la moindre dépense d'énergie, un minimum de résistance apparente.

Or le premier emploi des mains qui se présente à l'esprit du portraitiste est de les faire concourir à l'appui de la tête, comme nous le voyons dans les figures 1 et 2. Facile d'apparence, cet emploi est des plus délicats. Ou bien l'emploi recèle



Fig. 1. — Mouvement arrêté, conforme à la pensée dominante du modèle.

l'effort, comme dans la figure 1, et l'effort détruit la grâce. Je crois même difficile d'imaginer un exemple plus complet. L'effort se sent dans la position ultra penchée de la ligne des épaules qui, comme toute oblique, traduit le glissement, l'affaissement, la chute ; affaissement et chute qui

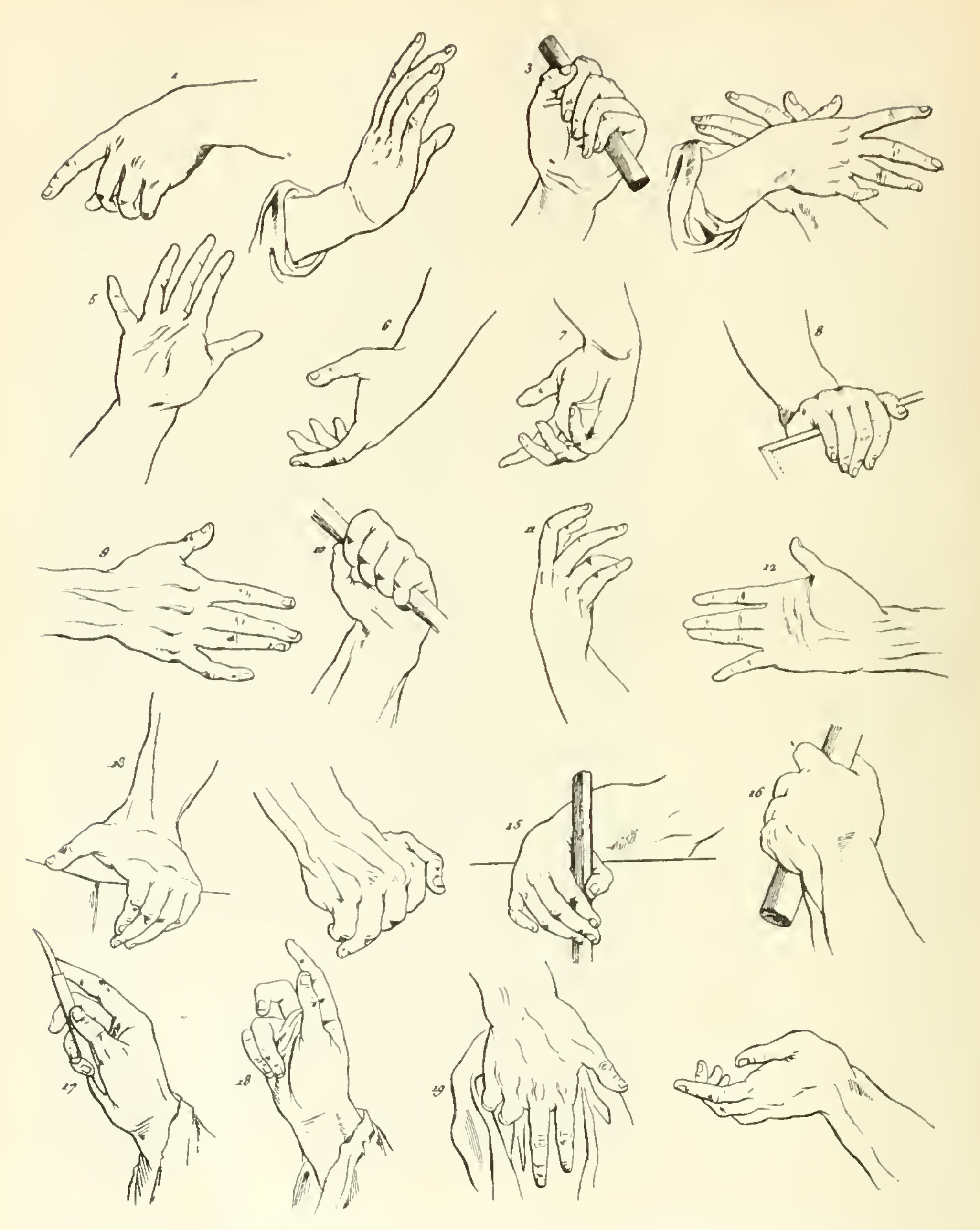


Fig. 5. — 1. Commandement affectueux. — 2. Exhortation. — 4 et 11. Trop de recherche dans la grâce. — 16 et 19. Energie. — 17 et 18. Mouvements d'artiste. — 9 et 12. Eloquence persuasive. — 3, 5, 6, 7, 8, 10, 13, 15. Mouvements ne disant rien de nettement précis sur leur finalité.

sont arrêtés par la main avec une telle violence que l'auriculaire y pénètre dans la joue et la traverserait de part en part s'il n'était heureusement arrêté par l'os de la pommette. Le manque de grâce se sent justement par cette joue enfoncée, par

cette obliquité choquante de la ligne des épaules, par cet écarquillement de la main qu'on craint de voir se terminer par un grand écart désastreux, par tout ce qui, comme vous le voyez, trahit l'effort. Ou l'emploi ne recèle pas l'effort, comme dans la figure 2, et le portrait perd de sa grâce par l'abandon des doigts donnant à la main un aspect trop ramassé, un volume trop important par rapport à celui de la tête. Dans cet exemple, nous avons même la main gauche, qui ne saurait être entachée du moindre soupçon d'effort, puisqu'elle repose librement, indépendante de l'équilibre du modèle; de ce chef elle tendrait d'elle-même à la grâce : il n'en est rien pourtant. Simplement parce qu'elle est là sans le moindre effet plastique. Cet effet, quand on n'a pas le sens artistique très développé, est d'ailleurs, j'en conviens, assez difficile à obtenir, car il devient aussitôt recherché et torturé, si l'on a le malheur d'attirer l'attention du modèle sur la pose de sa main.

Un mouvement quelconque, mais conforme à une habitude, comme dans la figure 3, est bien préférable, quoique, en somme, d'une recherche aussi facile. Le mieux, mais certainement le moins facile, sera encore le mouvement incertain, sinueux, ne disant rien de nettement précis sur sa finalité, comme la main droite de la figure 4, concordant toutefois, sans aucun effort physique, avec la pensée dominante, qui est, dans l'exemple cité, l'inquiétude de l'attente.

Dans la recherche du placement des mains dans le mouvement arrêté, l'artiste non seulement doit essayer de mettre en valeur la beauté des lignes, mais encore faire concorder ces lignes de façon qu'elles présentent une expression conforme à celle du visage. La figure 5 nous donne quelques expressions figurées par la main. Il doit aussi très nettement se rendre compte des différences exprimées par une main de femme ou une main d'homme (fig. 6).

En résumé, la main étant, de toutes les parties de notre corps, la plus riche en articulations, demeure la partie la plus agissante, la plus mobile, la plus expressive. Elle prend donc une importance considérable dans le portrait, en contribuant par le geste à l'intensité de sa vie, à la connaissance de l'individualité morale du modèle. Tenez donc à honneur, dans votre travail, de ne jamais négliger cette partie du portrait photographique.

Mais, je vous le répète amicalement, vous éprouverez au début de très grosses difficultés, surtout si vous avez, comme tout véritable artiste, un sens critique très développé, vous faisant saisir les imperfections trop faciles.

FRÉDÉRIC DILLAYE.

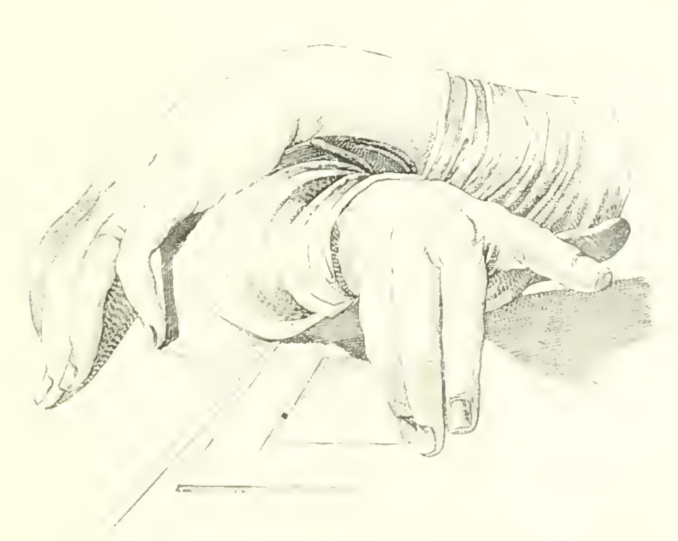


Fig. 6. — Contraste entre une main de femme et une main d'homme. La main de femme, croisée sur la main d'homme, indique le calme et le repos, tandis que l'autre paraît faite pour l'exécution.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

On a réuni et publié les *Poésies complètes* de ce fameux notaire, ancien prix d'honneur au concours général, qu'un sonnet a fait se survivre, Félix Arvers, édité par Floury. On n'a pas rendu là un fort heureux office à l'homme au sonnet, qui n'a rien fait de mieux que la petite page à laquelle il doit sa popularité. Il avait pris pour devise : *Felix, nomen, non omen!* « Félix, un nom, non un présage. » C'en était un tout de même, et il a eu la chance de durer.

Ce notaire a beaucoup écrit. Il a fait du théâtre. A la Comédie-Française, de vieux décors, doublés de papier collé, montrent encore des morceaux d'affiches qui annoncent une comédie d'Arvers, *la Course au clocher*. Étrange destinée des poètes! Tandis qu'il courait la course au clocher sur la route de la gloire, celle-ci l'attendait chez lui, avec un mince sonnet de quatorze vers sur les genoux.

On sait l'histoire de ce sonnet fameux. Arvers fréquentait au cénacle de la Bibliothèque de l'Arsenal, chez Ch. Nodier, avec Hugo, Sainte-Beuve, Gautier, tous les romantiques. Il aima la fille de Nodier, mariée à M. Ménessier et morte il y a quatre ans. Sur l'album de la dame de ses pensées, il écrivit le *Sonnet imité de l'italien* qui est aujourd'hui dans toutes les mémoires, dans toutes les anthologies, et que les jeunes gens timides récitent toujours, comme étant de leur cru, à la dame qu'ils aiment sans oser le lui dire.

Mme Ménessier ne se reconnut-elle pas ou fit-elle l'ignorante? En tout cas, elle ne répondit pas, et ce silence a scandalisé bien des femmes qui n'admettent pas qu'un homme ait eu le dernier mot et qu'une femme ait pu se taire. Alors elles ont répondu à la place de l'intéressée et se sont substituées à elle. Les hommes se sont mis de la partie, si bien que ce sonnet d'Arvers, qui était demeuré d'abord dans une grande pénurie de réponses, en a suscité aujourd'hui plus qu'il n'y a de suites au *Don Quichotte*. Je ne puis résister au plaisir d'en citer au moins une, la meilleure à mon sens; je l'ai lue en public, et des auditeurs m'ont écrit pour en avoir le texte. Le voici :

Mon cher, vous m'amusez quand vous faites mystère
De votre immense amour en un moment conçu.
Vous êtes bien naïf d'avoir voulu le taire :
Avant qu'il ne fût né, je crois que je l'ai su.

Pouviez-vous, m'adorant, passer inaperçu
Et, vivant près de moi, vous sentir solitaire?
De vous il dépendait d'être heureux sur la terre :
Il fallait demander et vous auriez reçu.

Apprenez qu'une femme au cœur épris et tendre
Souffre de suivre ainsi son chemin sans entendre
L'aveu qu'elle espérait trouver à chaque pas.

Forcément au devoir on reste alors fidèle! d'elle :
— J'ai compris, vous voyez, « ces vers tout remplis
C'est vous, mon pauvre ami, qui ne compreniez pas!

Autant le sonnet d'Arvers est exquis, autant le reste du volume est terne. C'est le cœur qui rend éloquent. A l'état normal, et quand une belle passion ne l'enflamme pas, Arvers a l'inspiration assez plate et fait des vers de rhétoricien :

J'ai parlé bien souvent de vous à mon mari..
Je vous présenterai, vous causerez ensemble;
Il vous recevra bien, empressé de saisir
Pareille occasion de me faire plaisir.
Vous verrez mes enfants; j'en ai trois. Mon aînée
Est chez mes belles-sœurs qui me l'ont emmenée.
Je l'attends samedi matin. Vous la verrez...

N'est-ce pas que cela manque d'envolée et de lyrisme? L'oiseau marche, et on ne sent pas les ailes :

Quant à mon tout petit, je ne l'ai pas nourri;
Mes couches ont été pénibles; mon mari,
Qui craignait pour mon lait, a voulu que je prisse
Sur moi de le laisser aux mains d'une nourrice.
Mais de cet embarras je vais le délivrer,
Et le docteur a dit qu'on pouvait le sevrer.

Est-ce là le langage du délicat poète dont les jolis vers font rêver les femmes :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu...

On reçoit un choc déplaisant en écoutant celui qu'on est habitué à entendre si agréablement parler s'exprimer avec ce prosaïsme désolant et récidiviste :

Mais on peut réussir et vous réussirez;
Vous prendrez une femme et nous l'amènerez.
Elle viendra passer l'été dans notre terre.
Jusque-là toutefois, libre et célibataire,
Pensez à vos amis, et venez en garçon
Nous demander dimanche à dîner sans façon.

Hélas! Camille Doucet faisait de ces vers-là pour rire. Un soir, à dîner, la maîtresse de maison le complimentait sur son talent poétique, et il s'excusait :

— Oh! je n'ai aucun mérite! C'est si facile! Cela coule de source; ainsi, tenez :

Ce veau cuit dans son jus est un mets que j'adore;
Passez-moi donc le plat que j'en reprenne encore.

Les poésies d'Arvers sont de ce genre-là, et c'est un bien mauvais service à rendre à sa mémoire que de les avoir publiées. Il eût été plus déférant et plus sage de choisir parmi les meilleures, comme ces vers sur la nouvelle année :

Écoutez bien : l'heure est sonnée ;
La dernière du dernier jour,
Le dernier adieu d'une année
Qui vient de s'enfuir sans retour !
Encore une étoile pâlie ;
Encore une page remplie
Du livre immuable du temps !
Encore un pas fait vers la tombe,
Encore une feuille qui tombe
De la couronne de nos ans.

Et toi qui viens à nous, jeune vierge voilée,
Dis-nous, dois-tu passer joyeuse ou désolée ?
Apprends-nous les secrets enfermés dans ta main ;
Quels dons apportes-tu dans les plis de ta robe,
Vierge ; et qui nous dira le mot que nous dérobe
Le grand mystère de demain ?

Ce sonnet encore est joli, d'un sentiment vrai, mais sans lyrisme dans l'expression un peu commune et trop simple :

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage
Comme un port où le cœur, trop longtemps agité,
Vient trouver, à la fin d'un long pèlerinage,
Un dernier jour de calme et de sérénité.

Une femme modeste, à peu près de mon âge,
Et deux petits enfants jouant à son côté ;
Un cercle peu nombreux d'amis du voisinage
Et de joyeux propos dans les beaux soirs d'été.

J'abandonnais l'amour à la jeunesse ardente ;
Je voulais une amie, une âme confidente,
Où cacher mes chagrins, qu'elle seule aurait lus.

Le ciel m'a donné plus que je n'osais prétendre ;
L'amitié, par le temps, a pris un nom plus tendre,
Et l'amour arriva qu'on ne l'attendait plus.

Dans tout le reste il y a, sinon des perles, au moins quelques cabochons assez fins dans des déchets ; mais le notaire reste toujours un peu lourd dans ces exercices de voltige parnassienne.

*

La littérature napoléonienne vient de s'enrichir tout à coup d'un lot considérable d'ouvrages intéressants, qui éclairent bien des points de cette toile magistrale qu'est l'épopée impériale.

Voici d'abord le livre curieux d'Emmanuel Rodocanachi, *Elisa Napoléon*, publié chez FLAMMARION.

Napoléon avait trois sœurs. Elisa Bacciochi était celle qui lui ressemblait le plus, par les traits et par le caractère. Elle épousa le prince Félix, qui fut un être à peu près nul, dont l'ambition se bornait à parader, et qui, pour vertu singulière, n'eut que celle de jouer du violon. Ce fut sa femme, qui aimait à se faire appeler Elisa Napoléon, qui gouverna la principauté de Lucques et le grand-duché de Toscane. Elle fit preuve d'habileté, de fermeté, d'activité, d'intelligence et sut se rendre populaire.

Ce fut la question religieuse qui la perdit. Le pasteur Bèze disait au roi de Navarre, avant qu'il fût Henri IV : « L'Église est une enclume qui a usé beaucoup de marteaux. »

Elisa fut, comme son frère, acharnée contre le clergé, et sa popularité y perdit. Quand Napoléon tomba, elle était trop discutée et trop attaquée pour résister ; elle fut emportée par le torrent qui renversa l'œuvre napoléonienne.

M. Rodocanachi nous a retracé un tableau très intéressant et curieux du règne d'Elisa, princesse de Lucques et de Piombino, grande-duchesse de Toscane, de cette petite cour princière qui fit la fortune des bains de Lucques, des amours d'Elisa et du beau Bartolomeo Cenami, de ses entreprises commerciales, comme la vente des moutons de Corse et l'exploitation des mines de fer de l'île d'Elbe pour les forges de Piombino. Femme artiste et éclairée, elle attira et retint Paganini. Grande-duchesse de Toscane, elle sut se faire aimer et ne perdit pas une occasion de se faire bienvenir du peuple :

C'était la coutume que, le jour de la fête du Grillon, riches et pauvres se rendissent en famille au parc des Cascines, qui était encore réservé aux chasses princières, afin d'y chercher les premiers grillons de l'année, dont on commençait vers cette époque d'entendre le chant strident. On déjeunait sur l'herbe, on s'épanouissait de cent façons, et, quand le grillon, *il grillo canterino*, était enfin trouvé, on l'encageait dans une boîte légère, et il faisait, durant des mois, les délices du foyer. C'était une journée de bombance et de gais badinages, dont le souvenir défrayait longtemps les causeries. La grande-duchesse profita avec beaucoup d'à-propos de cette fête pour se montrer à son peuple ; on la vit aller de groupe en groupe, partageant la bonne humeur commune et se faisant familière à souhait. Elle mit le comble à la joie populaire en déclarant que désormais les Cascines seraient une promenade publique.

Nous ne pouvons suivre Elisa dans toutes les péripéties de sa vie d'abord brillante et choyée, puis éprouvée. Son historien a fait d'elle un portrait neuf, bien en place, vivant, et qui donne l'impression d'une femme active, intelligente, d'esprit brillant et aimable, de race peu commune. Elle mourut en exil, à Trieste, dans un palais grec qu'elle avait acheté et réparé, entourée d'artistes qui étourdirent, sous les sons de la musique, les déboires de sa fin de rêve. Elle laissa une fille qui tenait d'elle pour l'activité et l'esprit d'entreprise, et qui travailla à la restauration impériale du roi de Rome.

Dans ce livre, Napoléon Ier apparaît souvent pour tancer sa sœur sur ses folles dépenses et son faste bruyant.

Il apparaît d'une façon non moins cu

rieuse dans le livre du capitaine Veling, *Souvenirs inédits sur Napoléon*, paru chez Chapelot. Ce sont des notes empruntées au journal du sénateur Gross, conseiller municipal de Leipzig de 1807 à 1815. Par ses fonctions il a souvent approché l'Empereur, le roi de Prusse, le tsar Alexandre, le roi Jérôme, les maréchaux. Ses notes sont des impressions bien curieuses d'un homme paisible, ennemi de la guerre, et toujours entraîné sur des champs de bataille.

Au demeurant, il est observateur et conteur. Napoléon le fascine, l'éblouit. Il sait faire le portrait; il marque avec bon sens les différences qui séparent, bien qu'alliés, les officiers russes et prussiens. Il n'est pas gallophobe, et le Français lui plait par sa courtoisie et son amabilité. A trois reprises il a approché l'Empereur, dont il a noté de mémoire les entretiens, curieux par leur caractère impérieux et énergique; la figure de l'Empereur prend un relief nerveux et tendu dans ces pages où l'on croit entendre le ton bref, saccadé, sans réplique :

Napoléon. — Qui de vous fait partie du *magistrat*? En êtes-vous?

Moi. — Sire, je suis le seul membre ici présent du *magistrat* de Leipzig.

Napoléon. — C'est donc à vous le premier que je vais m'adresser. Vous n'exercez pas la moindre police dans votre ville. Je suis très mécontent de vous. Continuellement on m'insulte chez vous et l'on injurie mes soldats. On voit mes troupes d'un mauvais œil. Ayez telles opinions que vous voudrez; exprimez-les quand l'ennemi sera dans vos murs; mais, maintenant que mes troupes sont dans le pays, votre conduite il prend quelques prises est trop bête, vraiment trop bête.

Moi. — Sire, il ne s'est passé aucune scène de désordre qui ait été signalée à la police. Il ne s'est produit aucun mouvement séditieux; il n'y a même pas eu d'attroupement sérieux. Vos troupes, Sire, n'ont pas eu la moindre occasion de se plaindre des habitants. Ceux-ci, au contraire, les ont généralement très bien reçues. Peut-être quelques individus de la basse classe se sont-ils livrés à des criailleries sans portée, mais cela n'a pas eu la moindre importance, et c'est pour cela que nous n'en avons rien appris.

Napoléon. — Vous n'avez rien appris parce que vous ne savez jamais ce qui se passe, parce que votre police dort. Vous n'êtes ni attentifs ni vigilants. Ce sont quatre ou cinq cents gredins qui vous gouvernent et vous les laissez faire. On aurait dû arrêter ces gens-là et les expédier aux galères. Si vous leur aviez infligé une punition quelconque, je ne vous aurais rien dit : mais, dès que j'ai vu que vous restiez inertes, que vous toléreriez une conduite aussi scandaleuse, j'ai donné l'ordre de mettre votre ville en état de siège. Avec toutes vos sottises vous m'obligez à en arriver à ceci : je serai contraint de faire un exemple en Allemagne. Je me verrai forcé de brûler une ville, pour imposer l'obéissance aux autres. C'est un moyen auquel je recourrai avec peine, mais s'il le faut .. Veillez donc à ce que ce ne soit pas la vôtre à laquelle je m'en prenne, car je le ferai comme je vous le dis.

L'intérêt commercial ne lui était pas indifférent, et il songeait à placer les produits français, comme un commis voyageur qui a droit à une commission. Il disait non sans humour aux habitants de Leipzig : « Vous avez un bon esprit, puisque vous achetez mes soieries de Lyon. »

Ce bout de conversation, encore, est curieux, entre Napoléon et un négociant en laines :

Napoléon. — Connaissez-vous mes laines de Rambouillet?

Kohler. — Oui, j'en ai vu différents échantillons.

Napoléon. — Comment les appréciez-vous, comparativement à celles de la Saxe?

Kohler. — Je considère que les laines de première qualité de Rambouillet équivalent aux similaires de la Saxe, et je crois que, si Votre Majesté voulait bien faire présent à notre roi de quelques-uns de vos remarquables béliers, cela profiterait énormément aux producteurs saxons.

Napoléon. — Mais pourquoi vous imposer le prix d'un transport aussi coûteux, du moment que vos moutons sont aussi bons que les miens?

Kohler. — La plupart des éleveurs disent que la proximité du sang est très préjudiciable à la production de la laine. D'ailleurs, les deux races ont des qualités également précieuses, mais très différentes malgré cela. C'est ainsi que celle de Rambouillet a plus de nerf; la nôtre, au contraire, est plus douce. Par conséquent, Votre Majesté aurait — je crois — tout avantage à tenter des croisements de sa race de Rambouillet avec la nôtre.

Napoléon. — Bon, ceci est très possible. Mais pourquoi refuse-t-on de me payer les prix qu'on vous donne à vous?

Kohler. — En Saxe, on lave les animaux avant la tonte. Il n'en est pas de même à Rambouillet, que je sache; et ceci produit déjà une différence de 40 à 50 0/0. En outre, notre laine est très soigneusement préparée et triée; nous la vendons à douze mois et quelquefois davantage, ce qui réduit considérablement le prix de vente.

Napoléon. — Mais alors vous la vendez trop bon marché. Ceci ne vaut rien.

Il y a ainsi des notes intéressantes à lire dans ce journal du sénateur leipzigois, qui nous raconte ce qu'était Leipzig dès 1806, l'arrivée du roi Jérôme, le passage de Napoléon et ses séjours, le retour dramatique de l'armée de Russie, la bataille de Leipzig : c'est, au total, un document de plus qui enrichit effectivement les annales et les ana de l'histoire de l'Empire.

C'est un de ces livres comme il en faut

tant aux historiens chercheurs et documentés dans le genre de M. Frédéric Masson, qui vient de publier, chez Ollendorff, le troisième volume de cette pittoresque, anecdotique et savante série consacrée par lui à Napoléon : *Napoléon et les femmes*, *Napoléon chez lui*, *Napoléon inconnu*, *Napoléon et sa famille*, dont les deux tomes parus avaient raconté les années 1769 à 1805 de façon fort complète : encore y a-t-il déjà à ajouter, et récemment paraissaient des détails piquants sur le séjour de Bonaparte à Auxonne, qui eussent servi à cette biographie minutieuse.

Pour nous en tenir à ce nouveau tome récemment paru chez Ollendorff, il va de l'année 1805 à 1807 ; il raconte les difficultés que rencontra l'Empereur pour trouver un roi d'Italie ; il nous présente cette Elisa, dont M. Rodocanachi nous parlait tout à l'heure, et la voici entourée de sa famille, Caroline, Paulette, Madame, Louis, Lucien, Jérôme. Nous assistons au couronnement de Milan ; nous allons à Trianon, à Boulogne, nous voyons l'Empire toucher son plus haut période, et nous sourions au partage de l'Europe opéré par l'Empereur entre les siens : tout cela très savant, très sûr, très documenté, présenté dans une forme agréable et aisée, de façon à rendre ce nouveau volume digne de leurs aînés et de la notoriété bien spéciale conquise par leur auteur.

M. Ernest Benjamin, le romancier de *Cœur malade* et de *la Sainte*, traite un cas subtil et délicat dans *Pour la sauver*, roman édité chez Lemerre. Son héroïne, Denise, est empêchée par sa mère d'épouser Roland, et elle est mariée à un instituteur un peu épais, Anselme Brodard. Plus tard, cette nouvelle Mme Bovary retrouve Roland, et, tout comme Didon et Énée au quatrième livre de l'*Énéide*, ils fautent dans une grotte, un jour d'orage. La coupable veut se tuer de honte ; son complice la supplie de vivre en lui jurant que le monde n'en saura jamais rien. Cela pourrait aller de soi, et dans la vie la discrétion pourrait être aisée ; mais c'est le postulat que réclame le conteur, de faire que cette grotte devient l'objet des commérages qui étalent des soupçons. Roland brave tout *pour sauver* son amie, et il ment autant qu'il le faut, à ses amis, aux curieux, à sa mère ; il se parjure devant le crucifix, il va jusqu'à mentir au confessionnal du curé ami de sa jeunesse ; il part en voyage et va s'en confesser au loin. A vrai dire, il y a une accumulation un peu factice de circonstances qui forcent Roland à cette série de mensonges, là où le silence, semble-t-il, eût suffi ; mais la thèse n'eût plus eu sa raison d'être, et nous l'acceptons parce qu'elle est adroitement et progressivement défendue et ménagée. Denise devient veuve et épouse Roland, qui répare en légitimes nœuds.

Tout le récit est écrit d'un style soigné et met en relief des caractères nets, bien vus et bien rendus : la mère de Denise, l'austère Mme Olympe, l'excellent curé, l'instituteur Brodard dont l'éloquence fluide et tenace est souvent un élément de vrai comique, observé aux bons endroits. Voici un fragment de discours funèbre pour Mathieu, mort du cancer des fumeurs :

> C'était un époux fidèle, un citoyen intègre, un instituteur consciencieux et un ami sûr. Aussi ma bouche crie-t-elle de tout son cœur : « Mathieu, tu es au ciel et tu l'as bien mérité ! »
>
> Je ne retracerai pas sa vie, vous la connaissez tous ; mais je vous dirai qu'architecte des lois sociales, médecin des plaies humaines, avocat des misères terrestres, et qui plus est instituteur de l'école de ce village, il apportait toujours un terrain de conciliation sur lequel on pouvait échafauder tout un plan de bonnes relations. Ah ! pourquoi jouissait-il d'une mauvaise santé !
>
> S'il eût été bien portant, cet homme qui, dans son petit doigt, valait mieux que beaucoup d'entre nous dans tout leur corps, se fût envolé vers la Ville-Lumière où il eût rendu des services éminents. Jusqu'où ne fût-il pas monté dans son vol ! Car c'était un homme d'avenir et de progrès, bien qu'admirateur passionné des âges antiques. Tout en procédant de l'idée ancienne, il eût été le soldat de l'idée neuve. Que dis-je !... Oui, je dis bien, admirable organe ajusté aux besoins de notre époque, il eût été l'inimitable pionnier toujours sur la brèche, qui d'une main porte le flambeau de nos pères éclairant le monde, et qui, de l'autre, tout en criant vive la France ! tient l'épée avec laquelle il combattra l'administration qui a ses plus solides racines dans le cartonnier de la routine.

Brodard a plusieurs fois l'occasion d'ouvrir le robinet de sa flatueuse faconde ; je ferai à l'auteur le léger reproche d'avoir chaque fois fait suivre le morceau d'éloquence d'une conversation entre gens qui le reprennent et le critiquent par le détail ; c'est revenir sur le travail ironique qui s'est déjà fait de lui-même dans l'esprit du lecteur, et cette insistance peut compromettre, ou tout au moins diminuer l'effet. Je me réjouis d'entendre Brodard :

> Abaissez sur notre sol une oreille attentive, écoutez le pouls de la terre française et dites-moi si nous sommes des fils en train de trahir leur mère. C'est en vain que les d[illegible] la[illegible]teurs unissent leurs bras pour empiéter sur notre terrain ; c'est en vain que, par leurs lourdes calomnies préparant un nouveau coup

de Jarnac, ils veulent planter un poignard dans le cœur de la morale publique! Nous donnons ici le réconfortant spectacle de la force et de la concorde; le ciment de la fraternité nous unit, et chacun de nous apporte des matériaux pour l'édification de la grandeur de la France.

Mais je n'éprouve pas le besoin d'entendre ensuite le corrigé par Rébeval :

Nous en appelons tout de suite au ministre, qui est un lettré délicat, et nous lui demandons de nous expliquer comment on peut en fermant les yeux regarder l'avenir. Qu'il nous dise s'il a jamais vu l'oreille de la civilisation écouter de perfides conseils, comment un engourdissement peut consumer une nation, s'il a parfois tâté le pouls de la terre française, et comment des bras peuvent empiéter. Nous sommes généreux : nous lui faisons grâce du ciment de la fraternité et des sphères gouvernementales, mais nous attirons son attention particulière sur le coup de Jarnac et sur le poignard planté dans le cœur de la morale.

Le retour de Roland est ingénieusement inventé : le héros, bientôt vainqueur, trouve le mari grotesque enfoncé dans un tonneau qu'il enterre à fleur de sol pour en faire un réservoir, et c'est du fond de ce tonneau burlesque qu'il assiste à l'entretien de sa femme avec le beau cousin à qui il fait la partie belle.

Les angoisses et les remords par lesquels passe Denise sont décrits avec vérité et émotion. Des types très variés et bien vivants agrémentent d'un sourire discret le drame de ce cœur féminin, qui intéressera les femmes, à la fois comme cas de conscience et comme œuvre littéraire.

***

Dans le genre du roman encore, c'est un charmant volume que celui de Pierre Valdagne, *l'Amour du prochain*, artistement édité par la librairie Paul Ollendorff avec des dessins spirituels et expressifs de Lucien Métivet, d'un symbolisme modernisé qui est tout à fait amusant. Ce sont des scènes et dialogues dans la note des audacieuses fantaisies de nos plus piquants annalistes de la vie parisienne, avec beaucoup de finesse, de la tenue dans la forme, de la verve dans l'invention. Elles racontent les intrigues de la vie de château, qui mêlent les ménages et font valser d'étranges quadrilles aux couples réunis : c'est le château du Libre-Échange. On dirait une colonie de petites folles qui jacassent, babillent et ne s'en tiennent pas aux paroles. Cette visite, par exemple, d'un voisin de campagne, est divertissante. Il vient demander un chien pour sa chienne à M. de Réserve. Il ne trouve au salon que Viviane, seule, une amie de Mme de Réserve, et ils se mettent à causer.

Horace. — Je dois vous dire que c'est en entrant ici, tout à l'heure, que j'ai appris que M. de Réserve était absent, car, en réalité, c'est lui que je venais voir. Mais j'ai insisté pour voir Mme de Réserve, qui pourra sans doute me rendre le service que je viens lui demander... Il s'agit d'un chien. Je voudrais qu'elle me prêtât un chien qu'elle a, dont on parle beaucoup comme d'une bête unique, un laverack.

Viviane. — Oui, oui, *Cher maître!*

Horace. — « Cher maître? »

Viviane. — C'est le nom du chien...

Horace. — Très drôle!... Voilà... J'aurais besoin de ce *Cher maître*-là, un jour ou deux... et si de simples raisons de bon voisinage, bien que je n'aie pas l'honneur de connaître encore Mme de Réserve...

Viviane. — Mes amis sont fort aimables, et, si la chose est possible, je ne doute pas...

Horace. — La bête sera choyée et, en somme, je ne l'emmènerai qu'à onze kilomètres de son chenil familial.

Viviane. — Il n'y a que onze kilomètres jusqu'à Montlivron?

Les voilà sur le chapitre des sports, de la bicyclette, la selle trop petite, le costume crâne :

Viviane. — Si vous saviez comme je suis peu sportswoman!

Horace, *avec conviction*. — Eh bien, il faut le devenir. Les exercices du corps, moi, je ne connais que ça; ainsi l'auto, j'en fais très peu; on ne se développe pas assez. J'aime me développer. Regardez mes bras... regardez mes jambes... Je veux absolument vous apprendre la bicyclette; ça n'est rien du tout. Une heure, rien qu'une heure, pour que vous marchiez seule... J'en suis sûr... avec vous.

Quant au commentaire illustré de Métivet, il est tout à fait divertissant; il fait corps avec le texte dont il illustre et enrichit la verve et la fantaisie.

***

André Lemoyne est un de nos plus délicats poètes, et par la pureté de la forme et par l'élévation sobre et forte des idées. Il vient de publier un minuscule volume dont le format et la diversité des matières ne le désigneront peut-être pas à une nombreuse clientèle, et ce nous est une raison de plus pour le feuilleter et vous le faire connaître. Ce sont quatre-vingt-dix pages, sans plus, réparties entre deux nouvelles en prose, des maximes, des notes d'esthétique et des vers. Partout s'affirme un goût épuré du discret, du sensé, de la poésie. Les pages sur le paysage sont de celles qu'il faudra relire pour parler du sentiment de la nature, même après avoir lu celles de Laprade. Les pensées sont d'un choix heureux et souvent spirituel,

toujours fin. Ceci est juste et joliment dit :

> Dans une œuvre d'art, même la plus idéale, il y a toujours une certaine logique, comme un fil invisible, mais très fort, qui relierait les perles d'un collier.

Parfois ce sont des anecdotes, qui valaient la peine d'être retenues et redites, comme cette historiette d'après Charles Blanc :

> En relisant *l'Histoire des peintres*, de Charles Blanc, je cueille une anecdote qui vaut la peine d'être racontée à propos de Breughel de Velours :
>
> Dans un tableau de fleurs ayant pour titre *le Jugement de Salomon*, il ne s'agit pas de l'enfant qui vagit entre deux mères, mais simplement de la reine de Saba, qui présente un jour au roi d'Israël six fleurs de lis artificielles, si ressemblantes, qu'il devint difficile de juger les véritables. Mais Salomon, dans sa haute sagesse, fait sortir de sa ruche une petite abeille qui va droit aux fleurs naturelles.
>
> Cette abeille nous fait songer aux gens critiques de notre époque.

La note gaie n'est pas oubliée, et la dame aux plumes valait de nous être signalée :

> J'ai eu l'honneur de connaître une Parisienne qui, pour ses diverses correspondances, avait rangé en bon ordre tout un assortiment de plumes variées :
>
> Plume de corbeau pour deuils et enterrements ;
>
> Plume de tourterelle pour mariage, baptêmes et petites choses du cœur ;
>
> Plume de cygne pour messieurs les poètes ;
>
> Plume d'aigle pour officiers supérieurs, foudres de guerre ;
>
> Plume d'autruche pour les *Précieuses ridicules*, hautes sur pattes, souvent affublées de faux noms héraldiques ;
>
> Plume de vautour pour huissiers et hommes de loi ;
>
> Plume de chouette pour les philosophes, froids zélateurs de la sage Minerve.
>
> Plume de canard pour les journalistes ;
>
> Plume de perroquet pour les avocats,
>
> Et plume d'oie pour les vieux pédants

Dans ces pages de critique, nous manquerions d'à-propos si nous ne citions pas les avis épars de notre poète sur la critique, comme cette constatation qui, au demeurant, est véritable :

> Critique rime avec moustique, et la rime est riche ; il vaudra toujours mieux être le père d'un seul enfant que d'en discuter dix qui ne nous appartiennent pas

Le mieux est donc de n'être pas exclusivement critique, et de viser en même temps à être créateur d'autre part. Que direz-vous alors à cela ? Oh ! vous direz tout de même, car la critique ne semble pas auprès de vous en fort bonne posture. Savez-vous ce qu'ils font, les critiques ? On ne vous le celera pas plus longtemps :

> Pour certains critiques, rien n'est plus commode et plus dur que les ossements d'un mort pour taper dru sur les vivants.

Et voilà des gens bien accommodés. Mais passons des pages, et venons aux poésies qui enflent et complètent le petit volume :

> Lorsque Jésus montait la funèbre colline,
> Épuisé, haletant, sans regard et sans voix,
> Et que souvent, hélas ! la majesté divine
> A deux genoux tombait au chemin de la Croix,
>
> Pour essuyer le sang du précieux visage,
> Une femme enleva son voile transparent,
> Où le Sauveur du monde imprima son image…
> La femme s'échappa de la foule en pleurant.
>
> Ceux de Jérusalem la nommaient Véronique.
> Il se fit un miracle où tombèrent ses pleurs ;
> La nuit même, d'après une sainte chronique,
> Ses larmes de pitié se changèrent en fleurs.

Le rythme est agréable et l'image est gracieuse. Le sentiment aussi a de la sagesse, de la noblesse, et quand le poète célèbre le sauveteur ou Notre-Dame-des-Bois, ou lorsque entonnant son *Odi vulgus* il sonne sa retraite vers les régions éthérées qu'habitent les Muses au bord des sources et des prairies vagues, dans ces domaines pâles que peignit Puvis de Chavannes, où l'aède erre lentement sur les asphodèles entre les buissons nuageux dans la buée mauve des rêves :

> Je veux respirer libre. — Adieu. — Gardez vos haines
> Moi, je sais le chemin des régions sereines,
> Plus hautes que l'orage, où ne parviennent pas
> Les stériles échos des querelles d'en bas,
> Où, loin de la poussière et des rumeurs humaines,
> Dans la paix du grand ciel, sauges et romarins
> Versent aux simples cœurs leurs baumes souverains.

Voilà bien comme ils sont, ces poètes ; ils s'écartent de la mêlée, loin des rumeurs humaines, dans leur tour d'ivoire, pour respirer le romarin. Heureusement qu'ils sont comme les abeilles, les parfums vivifiants qu'ils respirent passent dans ces poésies qui les répandent à leur tour, et vont vivifier l'âme endolorie des malheureux mortels.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Nous avons eu dans le courant de cet hiver plusieurs épidémies attribuées à l'eau d'alimentation, et plus que jamais la question de la valeur hygiénique des eaux potables a été remise sur le tapis.

C'est au ministère de l'intérieur qu'incombe le soin de fixer les populations à cet égard; aussi a-t-il institué depuis quelques annés, sous la haute direction du Comité consultatif d'hygiène, un laboratoire des mieux outillés. Les municipalités sont invitées à envoyer les eaux suspectes déjà en service, ou les eaux dont on projette la captation, et des instructions très détaillées leur sont données sur la façon dont doivent se faire les prélèvements d'échantillons. Il ne faut pas croire, en effet, qu'il suffit de prendre une bouteille plus ou moins grande, de l'emplir et de l'expédier au laboratoire; quand on est dans le domaine de la bactériologie, il faut se méfier de tout et il y a des prescriptions minutieuses à observer pour se mettre à l'abri des surprises. Pasteur a eu longtemps à lutter contre des adversaires, alors plus connus et plus écoutés que lui, partisans de la génération spontanée; ils se basaient sur des expériences qui, pour eux, paraissaient probantes; l'un d'eux, par exemple, avait introduit sous une cloche, placée sur une cuve à mercure, du foin stérilisé par un séjour à l'étuve à 200 degrés et, au bout de quelques jours, des germes se développaient; l'expérience paraissait irréfutable. Mais Pasteur fit observer que le mercure n'avait pas été stérilisé et prouva que de lui seul venait le germe initial. Si l'on commettait des erreurs de ce genre dans le prélèvement d'une eau d'alimentation, on pourrait s'exposer à des résultats d'analyse tout à fait faux; aussi, pour faciliter l'expédition des échantillons, le laboratoire envoie-t-il des flacons qu'il a lui-même stérilisés par un passage à l'étuve, et des tubes hermétiquement clos où le vide est fait partiellement; on en brise la pointe sous l'eau et celle-ci monte dans le tube, qu'on referme aussitôt en plaçant l'extrémité sur une lampe à alcool.

Dans les instructions très détaillées qui sont données, on recommande de flamber tout ce qui doit toucher à l'eau : l'extérieur des flacons, les pinces avec lesquelles on les introduit dans l'eau, etc., et, chose des plus importantes, on insiste surtout sur la nécessité absolue d'emballer aussitôt les flacons dans de la glace; on fait un mélange de morceaux de glace et de sciure de bois, qui se conserve assez longtemps pour assurer une température d'au moins zéro degré, jusqu'au moment où l'analyse pourra être faite; cette condition est même jugée si indispensable que le laboratoire n'accepte pas les envois qui sont faits sans glace. Une eau, qui pendant un jour ou deux a été soumise en vase clos à une température qui peut aller en été jusqu'à 25 et 30 degrés, ne peut plus donner une idée de la valeur de la source au point de vue hygiénique. Le chef du laboratoire consultatif d'hygiène, M. Edmond Bonjean, a bien voulu nous donner des détails sur la série des opérations que nécessite une analyse d'eau; on ne se doute pas du temps et de la science que demande une telle opération. En général, on s'imagine qu'on place une goutte d'eau sous un microscope puissant on croit que c'est là tout le secret du bactériologiste : le puissant microscope et qu'on voit tout de suite les microbes qui folâtrent en attendant que nous les introduisions dans notre organisme. Eh bien! ce n'est pas cela du tout; quand on place une goutte d'eau sous un microscope, même puissant, on ne voit rien, ou pas grand'chose; quelquefois des débris d'algues, de végétaux, des souillures relativement grossières, que la plupart du temps un filtre ordinaire suffirait à arrêter, mais de microbes point; pour se montrer, ces gens-là demandent des attentions toutes particulières.

L'outillage du bactériologue n'est pas d'un mécanisme compliqué : il se compose surtout, en dehors du microscope, d'une quantité de tubes et de fioles de formes diverses (fig. 1); de beaucoup de méthode, de beaucoup d'ordre et d'un esprit d'observation très développé. Il faut une pratique de plusieurs années pour faire un opérateur convenable. Nous n'entreprendrons pas d'initier le lecteur aux mystères d'un examen bactériologique, mais nous voulons cependant qu'il ait une idée générale de l'opération, afin de lui faire comprendre que ce n'est pas en cinq minutes, mais en cinq ou six semaines qu'on peut être fixé sur la valeur alimentaire d'une eau. Il ne suffit pas, en effet, de constater qu'il y a des germes, il faut savoir s'ils sont dangereux pour notre organisme. Des germes de toutes sortes, nous vivons avec; nous en absorbons des millions à chaque instant; mais ils ne nous sont pas nuisibles; peut-être même beaucoup sont-ils indispensables à notre existence, à la vie de la cellule qui forme nos tissus.

Quelques-uns sont, au contraire, les ennemis de ceux-là, ils les détruisent, et, si nous les laissons pénétrer, ils finissent

par envahir tout; ils veulent régner en maîtres et semblent même préférer les milieux où les autres ne peuvent vivre : tel, par exemple, un milieu phéniqué au millième où se développe très bien le bacille typhique à l'exclusion des autres, c'est un des moyens de le reconnaître.

L'eau, arrivée en bon état au laboratoire, est ensemencée sur de la gélatine convenablement préparée pour favoriser le développement des germes; cette gélatine, comme tout ce qui sert à l'examen (pipettes, tubes, pinces, etc.) est scrupuleusement stérilisée, soit par le passage dans une flamme, soit par un séjour plus ou moins prolongé dans l'étuve à 150 ou 200 degrés. Pour ensemencer, on laisse tomber, au moyen d'une pipette graduée, une quantité connue de l'eau en expérience (quelques gouttes représentant chacune 1/20°, 1/40° d'un centimètre cube) dans un tube contenant de la gélatine et placé dans le bain-marie B; quand le mélange est bien effectué, on verse le contenu du tube dans une boîte en verre D à fond plat, dite boîte de Petri, qu'on ferme de son couvercle, et l'on attend. Au bout de huit à quinze jours, un mois même parfois, on observe sur le disque de gélatine, qui garnit le fond de la boîte, des taches plus ou moins larges : chacune d'elles est une colonie créée par un germe; autant de taches, autant de germes que contenaient les gouttes d'eau versées; on peut donc facilement déduire le nombre de germes par centimètre cube. Ce n'est pas là encore ce qui pourra nous renseigner beaucoup sur la qualité de l'eau; il faut savoir ce que sont ces germes, tous ne sont pas pathogènes... heureusement. On va donc chercher à les différencier; au simple aspect de la tache, à sa couleur, à sa forme, etc., un œil exercé en reconnaîtra déjà quelques-uns; pour d'autres, le microscope viendra en aide. Enfin, on retiendra ceux pour lesquels il y a doute et on leur donnera un autre milieu de culture. On sait, en effet, comme nous l'avons dit tout à l'heure au sujet du bacille typhique, que certains germes cultivent mieux dans un milieu que dans un autre; le bouillon de viande, le sérum, la pomme de terre, la gélatine phéniquée, etc., sont autant de pierres de touche, pour ainsi dire, qui vont servir à différencier les taches de la boîte de Petri.

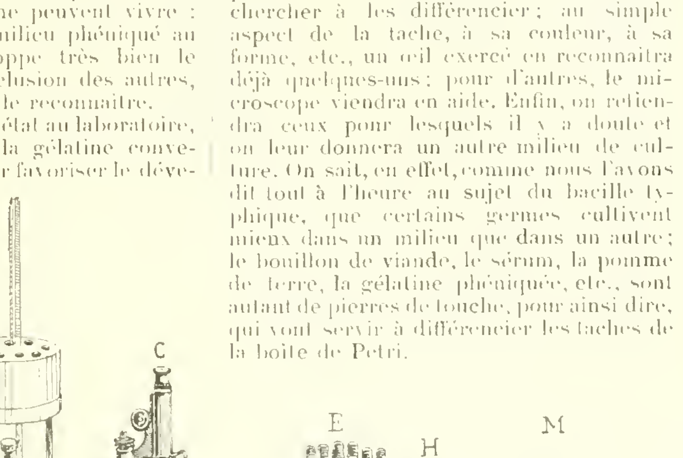


Fig. 1. — Matériel du bactériologiste.

A, teintures : fuchsine, violet et bleu de méthyle, etc.; B, bain-marie avec son thermomètre pour fusion des tubes de gélatine; C, microscope; D, boîte de Petri; E, tubes à gélatine stérilisée pour cultures; H, fiole de Gayon pour cultures dans la gélatine; M, fioles de Pasteur pour bouillons de cultures.

On prélève avec un fil de platine flambé une parcelle de la colonie qu'on veut reconnaître, on ensemence avec cela le milieu choisi; on attend encore huit, quinze jours ou plus. On voit alors la forme et la couleur que prend la culture : certains germes, comme celui de la pneumonie, donneront une longue traînée blanche; d'autres, comme celui de la fièvre typhoïde, un amas blanchâtre terminé par une traînée en forme de fil; d'autres, comme celui du charbon, une sorte d'Y avec des stries horizontales, etc. On prélève alors une parcelle de ces colonies et on la place sous le microscope; le plus souvent on la colore avec une teinture comme la fuchsine ou le bleu de méthyle. Le bacille apparaît alors et sa forme, son mouvement ou son immobilité peuvent le caractériser... pas toujours; il y en a qui se ressemblent beaucoup : ils ont souvent la forme de bâtonnets plus ou moins épais, plus ou moins allongés; la différence est difficile à faire. On a un troisième moyen : c'est l'inoculation à l'animal vivant; la souris, le lapin, le cochon d'Inde sont les victimes ordinaires des laboratoires. M. Bonjean emploie le plus souvent le cochon d'Inde ou cobaye. Après l'inoculation, l'ani

mal est mis en observation; on prend fréquemment sa température, on le pèse, on suit avec le plus grand intérêt l'état de sa santé. Quand il succombe, on fait l'autopsie, on recherche dans les viscères, dans le foie, dans le cœur le germe criminel; on le cultive à nouveau et on le repasse sous le microscope. Après cela, on a des chances pour être fixé sur son identité. On voit que cela n'a pas été sans peine et que de temps il a fallu pour chaque germe à étudier. On mène naturellement plusieurs expériences à la fois, mais c'est là que la minutie et l'ordre parfait sont nécessaires pour ne pas faire de confusion. Nous n'avons parlé que de l'analyse bactériologique; mais concurremment on fait l'analyse chimique, qui a aussi une grande importance; celle-là n'est pas moins minutieuse et nécessite des opérateurs exercés.

Le laboratoire que dirige M. E. Bonjean avec tant de science et de méthode rend les plus grands services à l'hygiène publique; il reçoit constamment des municipalités les échantillons des eaux de consommation et des sources dont on a projeté la distribution; c'est une grave responsabilité dont il a conscience et il ne donne son avis qu'à bon escient. Nous avons voulu montrer combien étaient délicates et longues les analyses d'eau, dont personne aujourd'hui ne conteste l'utilité; mais nous aurions dépassé le but si l'on en concluait que c'est un liquide bien dangereux. On pourrait être tenté de ne plus boire que de l'alcool : le remède serait pire que le mal. Il y a beaucoup de bonnes eaux et même celles qui sont contaminées ne sont pas nuisibles à tout le monde; il faut que les germes introduits dans notre organisme y rencontrent un milieu de culture favorable à leur développement. On a des exemples tous les jours, et surtout en temps d'épidémie, de gens qui vivent de la même façon, boivent la même eau et parmi lesquels certains succombent, tandis que d'autres ne sont même pas atteints. C'est que les premiers étaient déjà prédisposés à la maladie par la fatigue, les privations ou des causes morales déprimant l'organisme; c'est chez ceux-là seulement que la cellule vitale n'a pu résister à l'envahisseur.

* * *

Après l'incendie qui a détruit récemment la salle du Théâtre-Français, on peut se demander si toutes les précautions sont bien prises pour éviter de tels accidents; on nous avait bien persuadé que oui après la catastrophe de l'Opéra-Comique; l'événement vient de prouver le contraire. Mais est-il réellement possible de se mettre en garde contre le feu d'une façon absolue? Dans l'état actuel de nos salles de spectacle on peut répondre : non. Au Théâtre-Français, il y avait un rideau de fer qui aurait très probablement protégé la salle, on ne l'a pas baissé; il y avait un grand secours qui aurait inondé la scène au début de l'incendie, on ne l'a pas ouvert. Il aurait fallu que tout cela pût se manœuvrer automatiquement par le seul fait du dégagement de chaleur produit par le premier point en ignition. Est-ce possible? Oui, théoriquement. Dans la pratique, c'est plus problématique, car les appareils automatiques sont souvent délicats, ils peuvent parfois fonctionner d'une façon intempestive. On en a eu un exemple, il y a quelques années, au Châtelet : le grand secours, qui n'était cependant pas automatique, a été ouvert par erreur pendant une répétition; on voit d'ici le tableau! Il a fallu plusieurs jours pour sécher le plancher de la scène, les costumes et les décors. Pendant une représentation, cela aurait, de plus, l'inconvénient de causer une panique peut-être aussi dangereuse que l'incendie. On a combiné différents appareils qui, au moyen de l'électricité, permettent de faire à peu près tout ce que l'on veut, car ils sont basés sur l'ouverture ou la fermeture d'un circuit et l'on comprend qu'au moyen de relais et d'électro-aimants on puisse de cette façon obtenir toutes les manœuvres désirables. Voici le principe de ces appareils, dont quelques-uns sont déjà assez anciens. Il faut, en somme, s'arranger de telle sorte que deux fils, ou deux parties métalliques qui ne se touchent pas en temps ordinaire, se touchent, au contraire, quand la température s'élève. On peut y arriver (fig. 2)

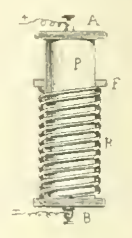


Fig. 2.

Avertisseur d'incendie.

Le ressort à boudin R communique à l'un des fils B d'un circuit électrique; il est maintenu bandé par un arrêt F en métal Darcet facilement fusible. Quand l'arrêt fond, le ressort se détend et établit le contact en A sur le second fil.

au moyen d'un ressort R, maintenu bandé autour d'un support isolant P en porcelaine, par exemple, au moyen d'une petite cale fusible F, en métal Darcet (plomb, 8 parties; bismuth, 5; étain, 3) qui fond à 94 degrés; cette température atteinte, le ressort se détend, vient toucher le fil placé en regard et le circuit est fermé.

Dans d'autres dispositifs, on a voulu que l'appareil restât insensible à une élévation lente de température, mais fonctionnât sous l'influence d'une élévation brusque, quel que soit du reste le degré thermomé-

trique. On y arrive (fig. 3) en prenant deux lames, A et B, courbées en forme d'U et formées chacune de deux métaux inégalement dilatables : zinc et cuivre par

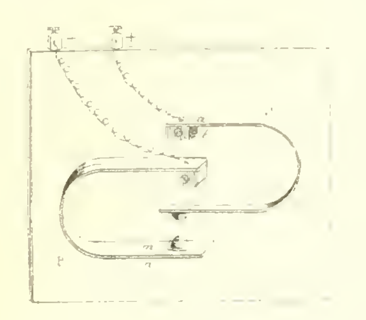


Fig. 3. — Autre genre d'avertisseur fonctionnant par élévation brusque de température.

A et B, lames formées chacune de deux métaux *a*, *b*, *m*, *n* inégalement dilatables (zinc et cuivre : le plus dilatable est à l'intérieur. L'élévation brusque de température tend à redresser les lames en forme d'U et à établir le contact; la lame A, plus mince que l'autre, se redresse plus vite.

exemple. De plus, l'une des lames A est étroite et les feuilles *a*, *b* qui la composent sont très minces ; l'autre B est, au contraire, assez large et composée de feuilles *m* et *n* plus épaisses. Sous l'influence de la chaleur, les U tendent à se redresser par suite de l'inégalité de dilatation, le métal le plus dilatable étant vers l'intérieur ; mais, si l'augmentation de température se fait lentement, la lame épaisse a le temps de se mettre en équilibre avec la masse d'air ambiante à peu près en même temps que l'autre lame, elle se redresse donc comme l'autre et le contact n'a pas lieu. Si, au contraire, l'élévation de température est brusque, la lame mince s'échauffe plus que l'autre, se redresse plus vite et le contact a lieu. C'est sur le même principe qu'est basé l'appareil à boules de verre (fig. 4) qui forme une sorte de thermomètre à air. Les deux boules A et B sont d'inégale épaisseur et, de plus, la plus épaisse A peut être entourée d'un isolant, tel que du papier ou du drap. En cas d'échauffement lent, la masse d'air contenue dans les deux boules se dilate en même temps et l'équilibre de la petite colonne de mercure M n'est pas rompu ; mais, quand l'échauffement est brusque, l'air de la boule en verre mince reçoit plus vite la température ambiante, il se dilate le premier et la colonne de mercure avance vers l'autre boule, elle rencontre un fil de platine P soudé dans le verre et ferme ainsi le circuit. On comprend que de tels appareils puissent être employés, dans certains cas particuliers, à des endroits spéciaux où l'on redoute plus particulièrement qu'un foyer d'incendie ne se déclare ; mais, dans un théâtre, c'est un peu partout que se trouvent ces endroits dangereux et il faudrait tellement multiplier les appareils que pratiquement leur emploi est impossible. Un autre procédé nous paraît, dans le même ordre d'idées, devoir être plus efficace : il consiste à avoir deux fils ordinaires de sonnerie, étamés avec un alliage fusible, isolés comme d'habitude par du fil de soie ou de coton, mais réunis ensuite en une torsade continue. Dans cet état, ils sont reliés à des sonneries ou à tout autre appareil de déclenchement électrique, de telle façon que le circuit soit fermé dès qu'ils sont en contact métallique l'un avec l'autre ; cela a lieu quand la température est suffisante pour fondre l'étamage ; le métal, en fondant, coule au travers de l'isolant et forme le contact nécessaire à la fermeture du circuit. Nous avons vu de ces fils à une Exposition il y a quelques années, nous ne savons pas si on les fabrique encore ; mais l'idée est excellente ; le prix ne peut en être élevé et ils peuvent se placer partout, le long des rideaux, des décors, sur les planchers, etc., avec la plus grande facilité. C'est à peu près le seul moyen véritablement automatique sur lequel on pourrait compter et encore serait il prudent de s'en servir seulement pour faire fonctionner une sonnerie.

Les autres appareils, rideau de fer, grand secours et postes d'eau, devraient

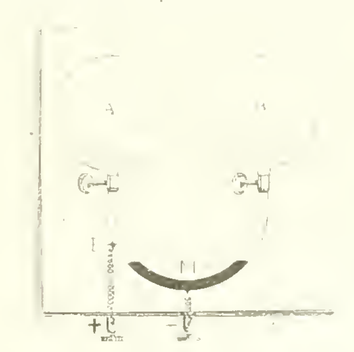


Fig. 4. — Même genre d'avertisseur avec boule de verre.

La boule B étant plus mince que A, l'air qu'elle contient se dilate plus vite en cas de changement subit de température et chasse la colonne de mercure M qui ferme le circuit en P.

être aussi à manœuvre électrique, mais la commande ne pourrait en être faite que de quelques points déterminés, bien choisis, tels que la loge du concierge, les bureaux de l'administration, les loges d'artistes, etc.

Avec tout cela on ne se trouve qu'en présence des moyens permettant de combattre rapidement un commencement d'incendie. Mieux vaudrait certainement se mettre dans des conditions telles que le feu ne puisse prendre nulle part.

Le bois devrait être absolument exclu de la salle; avec le fer et le plâtre on peut la décorer autant qu'on le voudra; le rembourrage des sièges et des rebords de loges ne présente pas un aliment suffisant pour le feu. Quant à la scène, c'est plus difficile; tout le matériel est éminemment combustible et les ignifuges employés ne peuvent être efficaces que s'ils sont renouvelés très souvent; on n'obtiendra jamais cela. Quant à exiger que ce matériel fût en fer, que les décors fussent peints sur feuille métallique, il faudrait admettre des moyens de manœuvre mécaniques que nous n'avons pas. Pendant longtemps encore certainement la scène de nos théâtres restera très exposée; une surveillance bien organisée, sans relâchement, peut seule donner la sécurité; en y adjoignant quelques moyens mécaniques, quelques avertisseurs automatiques, on peut arriver à diminuer dans de grandes proportions les chances d'incendie, mais on ne les supprimera pas complètement.

* * *

On a inauguré l'Exposition universelle à la date indiquée et l'on a bien fait. Elle n'était pas installée complètement, c'est vrai; mais c'était un excellent moyen de hâter les retardataires; maintenant que le public a accès partout, les exposants auraient honte de ne pas être prêts quinze jours après l'ouverture officielle. Après tout, ce n'est pas un retard; pourvu qu'on soit tout à fait prêt le 15 mai, c'est suffisant et c'est certainement ce qu'on voulait en fixant le jour de l'inauguration au 15 avril; d'abord une Exposition qui se respecte n'est jamais prête le jour de l'ouverture, cela ne s'est jamais vu. Certaines sections étrangères avaient tenu à honneur cependant de se faire inaugurer à la date fixée et parmi elles on pouvait remarquer la section mécanique allemande. Ce serait du patriotisme mal placé que de ne pas reconnaître le niveau élevé auquel sont arrivés nos voisins au point de vue mécanique: leurs machines à vapeur, les dynamos, les moteurs de toutes sortes sont remarquables, et comme moyen de montage et de manutention ils disposaient d'un appareil qui fait l'admiration de tous les ingénieurs et qui a contribué pour beaucoup à leur permettre l'installation rapide de leur section mécanique.

C'est une grue ou sorte de pont métal-

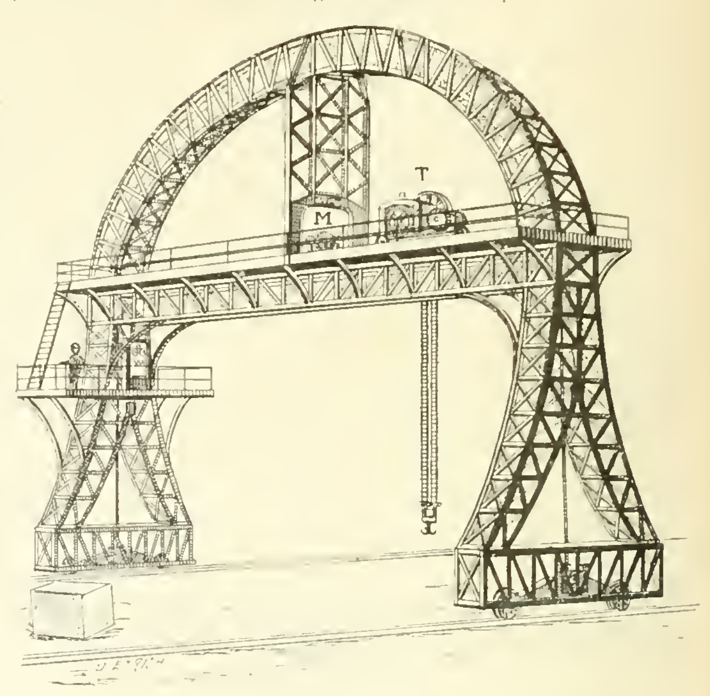


Fig. 5. — La grande grue allemande de l'Expositiou universelle.

Un seul homme fait tout manœuvrer au moyen d'un tableau de distribution d'électricité. M, moteur qui, au moyen d'un arbre horizontal et de deux verticaux, actionne les galets qui reposent sur les rails. T, treuil qui se déplace sur le pont de 30 mètres de long et enlève les matériaux pour les transporter au point où ils doivent être installés.

lique (fig. 5) traversant toute la galerie, c'est-à-dire ayant 30 mètres de portée, d'un seul jet. Ce pont, qui repose sur deux pieds en forme de pylônes en fer, est soutenu en son milieu par une armature qui le raccorde à l'arc de cercle réunissant les pylônes; l'ensemble est d'un aspect très léger. Les pieds sont munis de galets de roulement reposant sur deux rails qui longent la galerie d'un bout à l'autre de chaque côté. Un arbre en acier, mis en mouvement par un moteur électrique M placé au milieu du pont, se termine à chaque extrémité par un engrenage

d'angle. Celui-ci transmet le mouvement à deux arbres verticaux, placés au milieu des pylônes, et actionnant également, par un engrenage d'angle placé à la partie inférieure, les galets de chaque pied. Un seul homme, placé sur une plate-forme, près d'un tableau de distribution électrique, suffit à la manœuvre. En touchant une manette, l'immense pont se déplace en avant ou en arrière d'un bout à l'autre de la galerie ; s'il en touche une autre, il manœuvre le treuil T, qui glisse sur des rails tout le long du pont, s'arrête au-dessus du point choisi. Puis, par une autre manette, il commande l'enroulement ou le déroulement de la chaîne de ce treuil, qui peut ainsi opérer rapidement sur tous les points de la galerie. En un instant, un volant de 8 000 ou 10 000 kilogrammes est pris à un bout du chantier, enlevé et reposé à l'autre bout, dans la position et à la place qu'il doit occuper définitivement.

Cet appareil de manœuvre est certainement une des plus intéressantes pièces mécaniques de l'Exposition universelle.

***

Le 5 de ce mois, à sept heures du soir, les Parisiens verront le soleil se coucher exactement sous l'arc de triomphe de la place de l'Étoile ; le fait est assez rare pour être signalé, car il ne se produit que deux fois par an. On sait en effet que, si l'on prend l'est et l'ouest comme points de lever et de coucher, c'est seulement une direction générale, mais que le point précis change tous les jours ; c'est seulement à l'équinoxe que le soleil se couche exactement à l'ouest, puis il gagne peu à peu vers le nord jusqu'en juin ; il fait ensuite le chemin inverse, et le 6 août il reviendra exactement comme le 5 mai se coucher sous l'arc de la place de l'Étoile. Cette petite observation peut avoir son importance pour l'orientation d'un atelier de peintre ou de photographie, par exemple, où, suivant le genre de travail auquel on veut se livrer et les heures dont on dispose pour cela, on voudra à certaines époques de l'année avoir ou éviter le soleil.

***

Il paraît qu'on trouve encore des gens qui croient au remède merveilleux qui fait repousser les cheveux : les chauves sont des gens qui ont la foi, aussi les exploite-t-on à qui mieux mieux.

Voici un savant turc, le docteur Menahem Hodara, qui a imaginé autre chose que l'eau de Jouvence : c'est la greffe. Il commence par labourer le crâne du patient (ceci lui présage une clientèle peu nombreuse), puis, après avoir épongé le sang qui résulte de l'opération, il sème des petites parcelles de bons cheveux bien sains hachés aux ciseaux. Les *Archives orientales de médecine* nous disent qu'au bout d'un mois on en trouve qui ont repris racine et qui se développent ! — C'est égal, si ça ne réussit pas, c'est tout de même bien triste d'avoir transformé un beau crâne bien luisant en un champ de terre labourée ; c'est peut-être, après tout, plus pittoresque.

***

On sait depuis longtemps que la lumière se compose de rayons chimiques invisibles, mais non moins actifs que les autres dans bien des cas. Ce sont eux qui, d'après Charcot, provoqueraient ce qu'on appelle le « coup de soleil ». On a pensé à utiliser leurs propriétés actives sur les téguments malades pour détruire le principe de la maladie. Le docteur Finsen, de la Faculté de Copenhague, s'est occupé tout particulièrement de cette question, notamment pour le traitement du lupus, sorte de chancre qui envahit peu à peu la face et détruit les tissus, sans que la plupart du temps on puisse arrêter sa marche lente, mais sûre. Les résultats obtenus par le docteur Finsen seraient assez satisfaisants pour qu'il ait installé une clinique spéciale où il a déjà traité près de 400 malades. Les rayons solaires ou ceux d'une lampe électrique à arc peuvent être employés ; ces derniers sont plus pratiques, puisqu'ils permettent d'opérer par tous les temps.

On emploie des lentilles convexes qui concentrent les rayons au foyer, car l'espace traité doit être de petite surface, 1 à 2 centimètres carrés, pour pouvoir disposer de la plus grande somme de rayons possible. Les dispositions sont prises pour absorber les rayons calorifiques en leur faisant traverser des dissolutions appropriées ou même des cuves à eau courante. L'un des principaux avantages de ce traitement, outre son efficacité, serait de laisser des cicatrices peu apparentes. Voici donc la lumière devenue l'auxiliaire du médecin.

G. MARESCHAL.

CHRONIQUE THÉATRALE

Théatre Sarah-Bernhardt. — *L'Aiglon*, drame en six actes, en vers, de M. Edmond Rostand...

La légende impériale, qui fleurit rutilante et diverse en ses échevellements comme une formidable végétation pariétaire drapant de pourpre sanglante, d'éclatantes splendeurs, de ronces griffues et de velours côtelés le mur rugueux et revêche de l'histoire, s'illustre d'une unique fleur timide et frêle aux tons passés, à la corolle tremblante, aux pistils délicats, si fragile et si inconsistante qu'on ose à peine la contempler longuement, tant on la sent prête à se courber sous le poids léger d'un regard. De ces cataclysmes, de ces grondements de tonnerre, de cette éruption où tout roula pêle-mêle, déluge de feu, de sang, de boue et d'azur, d'enthousiasme et de haine, d'héroïsme et de trahisons, de folies grandioses et mesquines, de sagesse sereine de dieu et d'enfantillages de géant; de cette coulée de bronze où le laurier s'enroule autour des colonnes triomphales comme la folle vigne autour du thyrse, que restera-t-il de vraiment *vrai* dans un siècle? Ni la réalité mensongère de la force, ni le mensonge réel de l'épopée, ni les codes claudicants, ni les décrets aveugles, ni la fumée âcre et saumâtre des villes dévastées, des sillons engraissés de chair humaine, ni les fanfares éteintes de ces monstrueuses parades de cirque, ni le chatoiement des oripeaux, des plumets, des galons, ni le tintement métallique des croix d'émail sur les boutons de cuivre, ni rien de ce qui fut l'apparente grandeur de cette convulsion extravagante et titanesque! Non, rien de cette force illusoire ne demeurera, il n'en restera que le témoignage de la faiblesse, de l'incohésion, de l'incertitude, la preuve de l'absurdité des conquêtes et de la folie des conquérants, l'irrécusable témoin du néant, cette fleur anémique et livide poussée comme un remords sur un charnier d'épouvante. A quoi, alors que, les enthousiasmes étant tombés, l'Homme pourra être jugé avec impartialité, auront abouti pour l'histoire, tant d'efforts, tant de sang, tant de violences et de génie? A engendrer un enfant débile, sans volonté, sans force, être inconscient et falot autour du berceau duquel tonnèrent tant de glorieuses ambitions et dont la vie, toute de reflet, passa comme une ombre silencieuse jusqu'à la tombe sur laquelle la politique grava un nom qui n'était même pas le sien. A quoi aura servi ce formidable élan populaire d'où émergea cet Homme né du peuple et porté par lui jusqu'au trône qu'il brisa mieux d'un coup de sa botte éperonnée que la Révolution ne l'avait pu faire avec la hache de la Terreur? A greffer d'un rejeton sans force le vieil arbre penchant des Hapsbourg, à doter la Maison d'Autriche d'un archiduc de rencontre, à créer un héritier d'une heure à Jeanne la Folle et à Charles-Quint!... Ce sont là badinages féroces du Destin, railleries méprisantes du sort qui se joue des projets des hommes et s'amuse à les rompre ou à les fausser?... Dans cet enfant même, combien faudra-t-il d'années pour découvrir la vérité enfouie sous un amas de légendes mensongères?... Quel fut-il ce prince aux cheveux blonds, aux regards doux et vagues?... Fut-ce un Bonaparte dompté, fut-ce un aiglon en cage?... Chercha-t-on vraiment à éteindre en lui la flamme paternelle et voulut-on germaniser cette âme corse et française?... Ou bien n'est-ce pas le contraire qui est plus vraisemblable? Le duc de Reichstadt ne fut-il pas surtout le fils de Marie-Louise, le descendant d'une race au sang appauvri, que le byronisme de 1830, le dilettantisme du temps de la romance et du romantisme tentèrent vainement d'habiller en Napoléon II? Lequel allait le mieux à ses épaules, de l'uniforme filial du colonel autrichien ou de la redingote grise?... L'avenir seul le dira à la Terre, si dans quelques siècles la Terre retient encore le nom du fils et même celui du père!... A cette heure, nous en sommes réduits aux hypothèses. L'histoire n'a pas parlé, on a parlé pour elle!... Nous n'en sommes qu'à l'heure de la poésie. La figure pâlie du jeune homme appartient aux poètes philosophes, comme le rose visage de l'enfant appartint, pendant cin-

quante ans, aux poètes épiques. Il est permis aujourd'hui de supposer, comme il fut permis jadis d'extravaguer...

* *

Acceptons donc les fables d'où qu'elles viennent pourvu qu'elles soient agréablement contées.

Mais n'oublions pas, avant de porter un jugement sur les œuvres qu'une telle légende inspire, que la difficulté est presque aussi insurmontable de transporter à la scène, d'enfermer entre les quatre planches d'un théâtre, d'y faire tenir tout entière l'épopée napoléonienne que de remplir cet espace si restreint avec un épilogue d'une telle brièveté purement spéculative... Pour le père, le cadre est trop étroit : il est trop large pour le fils...

Napoléon n'est pas un personnage de théâtre, c'est une figure d'épopée ou de cirque !...

Le théâtre vit du heurt des passions. Napoléon n'en eut pas, ou plutôt il n'eut qu'une passion : la guerre !...

Les femmes, il ne les connut pas ou presque, et celles qu'il choisit pour compagnes donnent une piètre idée de ses aspirations... Joséphine et Marie-Louise : une coquette et une poupée !... C'est bien là le même rêve, l'ambition du petit lieutenant d'artillerie, au tempérament ardent, désirant furieusement une femme qu'il rejette ensuite lorsque cette ambition s'exaspère. Alors la femme ne lui suffit plus : il lui faut un titre, un nom, il convoite une archiduchesse, une Habsbourg, une fille de rois ; et il choisit qui ?... Une autre Joséphine, une nouvelle poupée !

C'est la même femme, en somme, celle qui convenait à son humeur, l'être futile sans pensée, sans volonté, sans existence personnelle. Une pensée ? à quoi bon ? Une volonté ? de quel droit ? Une personnalité ? où aurait-elle trouvé le temps et le moyen d'éclore, à côté, à l'ombre de la sienne ?... Et de cette alliance, de ce contact, de ce choc de deux races, réunies au hasard des combats entre deux batailles, naît un être conçu sans amour réciproque, produit purement physiologique, fleur de serre chaude sans couleur et sans parfum !... Il ne viendra, je suppose, à l'idée de personne de déguiser l'histoire au point de faire de Napoléon un penseur, et ce n'est pas chez Marie-Louise qu'il faut aller, je crois, chercher les vertus ratiocinantes !... Alors, comment s'imaginer que ces deux cerveaux d'impulsion aient pu produire un Hamlet ?... Pourquoi vouloir mettre sous ce jeune crâne aux tons d'ivoire une flamme qui ne fut jamais allumée ? Pourquoi ? Ah ! c'est que cette annexe au *Memorial* servait la légende en la parachevant... Il ne fallait pas, pour les panégyristes, que l'Homme fût mort tout entier... Il était nécessaire que le martyre du père s'augmentât de celui du fils... C'est un jeu auquel se plurent les thuriféraires !... Napoléon avait été si grand, si grand, pendant sa courte vie, qu'il fallait qu'il mourût deux fois... C'est l'hyperbole, l'idolâtrie pour le père qui créa la légende du fils... Il fallait que ce vainqueur eût été trahi pour que sa chute fût expliquée, et c'est ainsi que Grouchy et Marie-Louise supportent dans l'histoire le poids écrasant de l'infaillibilité de leur illustre maître. Et pourtant, si l'on veut bien y réfléchir, Grouchy fut victime de la discipline ; son tort est d'avoir obéi aveuglément à celui qui n'admettait pas de discussion ; et Marie-Louise n'avait en somme aucune raison sérieuse d'aimer l'ogre de Corse que toute sa famille considérait à juste titre comme un ennemi et qui n'avait épargné aux siens ni les humiliations ni les épouvantements... Mais le Français, dans son égoïsme ingénu, ne peut admettre que le monde entier ne partage pas ses haines ou ses enthousiasmes, et il ne comprend pas, quand il a choisi une idole, qu'il puisse y avoir le moindre schisme à cet égard. C'est une psychologie un peu rudimentaire qui fera sourire nos arrière-neveux... Nous en sommes restés à la naïveté des grenadiers de la Vieille Garde !... Le temps seul et les cruelles leçons de l'expérience modifieront cet état d'esprit, dont le passé, encore trop récent sans doute, n'a pu jusqu'à présent sensiblement ébranler la tranquille assurance...

J'ai dit que Napoléon était figure de cirque ou d'épopée !

Qu'on ne voie dans ces mots ni paradoxe ni irrévérence. Je m'explique.

La poésie épique n'est pas seulement le récit des faits, c'est aussi, c'est surtout l'explosion d'enthousiasme que ces faits provoquent dans l'âme du poète ; lorsque Hugo écrit l'*Ode à la Colonne*, il fait tenir en quelques vers de génie toute la grandiose chevauchée qui, pendant quinze ans, ébranla le monde de sa galopade effrénée, il montre le travail fantasmagorique de ces légions balayant l'Europe des vieux miasmes délétères que le vent de la Révolution avait si violemment agités. Il est dans le vrai, et la philosophie de l'Histoire prend un corps dans ces strophes vibrantes : ce n'est plus seulement l'Homme qu'il nous révèle, c'est la Volonté suprême, l'inéluctable Loi qui préside aux destins qui nous

apparaît symbolique : *Gesta Dei per Francos !* Et notre orgueil s'empourpre à cette idée que notre race est le docile instrument des décrets du ciel. L'épopée est dans son rôle et Bonaparte est un héros digne d'en incarner les sublimes grandeurs.

Quand le cirque nous montre des défilés et des luttes, nous fait entendre le crépitement des balles, le grondement des tambours, la sonnerie des clairons; quand, dans le claquement des étendards et les nuages de fumée, passent l'éclair des baïonnettes et la lueur d'azur des uniformes rehaussée des vives teintes des épaulettes comme un champ en marche de bluets et de coquelicots, ce spectacle des yeux réjouit nos cœurs où fleurissent des cocardes et sitôt qu'un pas redoublé, un hymne guerrier résonne, scandant la charge ou proclamant la victoire, nos lèvres murmurent le nom de celui qui, dans ce spectacle d'enfants, personnifie le tumulte, la fumée et le mouvement...

Le cirque aussi est dans son rôle et Napoléon est bien le personnage modernisé qui, de tout temps, enthousiasma la nation : le paladin, le mousquetaire, Roland ou d'Artagnan...

Mais, quand le théâtre s'empare du dieu, il le diminue ou l'exagère... il ne le dramatise pas, il le *mélodramatise !*... Il le défigure.

Encore une fois le théâtre vit du choc des passions, et Napoléon n'en eut jamais qu'une en sa vie : l'ambition, avec la guerre comme moyen de la satisfaire. Tout le reste lui fut fermé. L'amour? il l'asservit; l'art? il l'ignora profondément; la philosophie? il ne la put connaître, ayant l'âme rebelle aux spéculations que la puissance humaine ne pouvait atteindre; Les sciences? Il eut un état-major de savants comme il en avait un de généraux, et nous ne pouvons nous laisser éblouir par ses décrets et ses apparentes flatteries à l'adresse de ceux qui, concurremment à son règne, mais non point à cause de l'impulsion qu'il était incapable de leur donner, perpétuèrent la tradition et travèrent les nouveaux sentiers par lesquels le progrès continue sa marche triomphale. Il saluait David, mais il niait Méhul, montrant ainsi l'ignorance native de son esprit qu'aucune éducation n'avait pu orner. Il n'eut d'autre dieu que la Force ! Il brisait les obstacles et ne les surmontait pas. La bonne fortune le porta sur ses ailes, l'adversité le trouva désarmé.

Voyons, est-ce là un personnage dramatique ?

Non, sans aucun doute ! Et l'on comprend alors qu'il soit réfractaire à toute adaptation théâtrale sérieuse. Il ne peut, ce *commediante* qui voulut se faire prendre et se prit de bonne foi pour un *tragediante*, grimper sur les planches qu'à l'état d'accessoire, d'épisode, comme dans *Madame Sans-Gêne*, par exemple, où Sardou, avec son génie admirable de dramaturge, a su s'en servir comme moyen de comédie, comme *deus ex machina* purement accidentel...

Cette impuissance à engendrer l'intérêt, cette stérilité pathétique se manifestent, se remarquent encore mieux lorsqu'il s'agit du duc de Reichstadt, dont la seule raison d'être réside en la gloire de Napoléon... L'enfant qui naquit roi et mourut colonel ne fut jamais qu'un reflet... L'astre éteint, que reste-t-il du satellite? Un corps obscur roulant dans l'espace sans vie, sans atmosphère, sans lumière, sans intérêt. Comment le faire vivre? Comment lui donner une apparence?... En projetant sur lui une lumière factice, qui en montre plus nettement le néant !...

C'est ce qu'ont essayé, avec des fortunes diverses, tous ceux qui ont tenté de résoudre cet insoluble problème...

J'estime donc que réussir à galvaniser ce fantoche, à donner une vie propre à cette douce et pâle marionnette, est un tour de force à nul autre semblable.

M. Edmond Rostand doit être loué sans réserve, non seulement d'y être parvenu, mais même de s'être risqué dans cette extravagante aventure.

Il a trouvé (par quelle magie? je l'expliquerai tout à l'heure) le moyen de nous donner l'illusion d'un être vivant de sa vie propre. Il a prêté à son duc de Reichstadt des pensées et des sentiments qui, s'ils ne sont pas rigoureusement vrais, sont tout au moins admissibles. Son postulatum est acceptable, et il a su, d'un cœur vibrant et d'une âme ardente, en tirer des conclusions épisodiques qui, tout en étant conformes à la légende, ne donnent pas à l'histoire de trop criants démentis.

Il imagine un fils de Napoléon cloîtré dans Schœnbrunn et déprimé par une éducation à la Metternich !... C'est peut-être faire jouer au fidèle et ingénieux serviteur de la maison d'Autriche un rôle un peu bien odieux, mais c'est servir la cause qu'il s'était imposé la tâche de défendre. Du moment qu'on veut mettre au premier plan le personnage effacé, force est de reléguer au rang de traître ou de figurants tous ceux qui jouèrent les grands rôles dans l'histoire, et, par cela même que nous acceptons l'hypothèse d'un prince martyr, il nous faut bien admettre celle d'un ministre tortionnaire, d'une mère futile, d'un grand-père marionnette dont Metternich tire les ficelles...

Dans ce drame où il fallut de toute pièce inventer l'action passionnelle, deux grandes

figures émergent, dont les âmes se heurtent; deux intérêts opposés se combattent. Metternich et Reichstadt, et, pour illuminer l'enfant, il faut bien emprunter à l'Autre quelques-uns de ses rayons.

Il ne s'agit point — c'est là un défaut commun à toutes les pièces historiques — de vérité, mais de vraisemblance. Malheureusement, cette aventure est si près de nous, nous avons été si longtemps bercés avec ses récits, que l'intérêt de l'imprévu ne peut venir en aide au conteur... Les actes de l'histoire imposent au drame un dénouement auquel il est impossible de se soustraire... Nous savons pertinemment *ce qui va se passer !* et, quelle que soit l'habileté du dramaturge, nous sommes renseignés sur le résultat de l'intrigue qu'il imagine...

C'est donc uniquement sur le détail que l'auteur peut se rattraper.

* * *

Le détail dans l'œuvre de M. Ed. Rostand est, comme toujours, de premier ordre. La pièce abonde en incidents tragiques, plaisants et gracieux, qui, tour à tour, charment ou émeuvent.

Laissons donc de côté le principal, qui n'est qu'un prétexte, pour nous occuper surtout de l'accessoire...

Tout d'abord, rendons hommage à la fermeté du dessin. Le personnage du jeune duc est solidement construit, cette fresque a des reliefs imprévus, l'âme corse du père y bataille furieusement avec la *blondeur* de la race à laquelle il appartient malgré lui... Fut-il ainsi?... Je le veux croire. Je ne veux pas qu'une critique importune vienne gâter mon plaisir en me ramenant brutalement à la réalité. Nous sommes ici dans le rêve, dans la fiction, et notre devoir, notre intérêt même est de croire l'auteur sur parole. Son droit à l'hypothèse est absolu, puisque rien ne peut lui donner un démenti légitime; son devoir est de tirer de ces principes des conclusions logiques et acceptables.

Il n'y a point failli...

Du premier vers au dernier, sa thèse se déroule en une progression harmonieuse. Nous assistons à ce combat dont l'issue nous est d'avance connue; mais — et c'est là la magie dont je parlais plus haut — les péripéties en sont graduées avec tant d'habileté, l'intérêt y suit une progression si constante, que nous oublions par instants le but, pour nous arrêter aux incidents dont le chemin est semé avec un art infini.

La comtesse Camerata, la princesse Grazalcowitz, la jolie figurine de Thérèse, la petite Source, le sourire gamin de Fanny Essler, la mignonne tendresse de l'archiduchesse, le dilettantisme byronien du tailleur carbonaro, le profil de Marmont, les silhouettes de Gentz, d'Obenaus, de Prokesch et de l'attaché militaire français, et surtout le solide portrait de Flambeau, dit Flambard, vieux grenadier de la Vieille Garde ayant suivi l'Autre à travers l'Europe et venant continuer sa garde à la porte du Petit, autant de symboles en quoi se personnifie l'âme de l'Europe pendant le premier tiers du XIXe siècle... Nous retrouvons en eux l'obsession, la hantise de l'Empereur; nous y reconnaissons les enthousiasmes et les haines, les emballements ingénus, les complots enfantins, les terreurs maladives dont la cause est unique. Mensonge! Fable! C'est possible! Tant pis alors pour la vérité, si elle n'a pas ces grâces et ces rutilances... Et nous croyons, nous croyons si ardemment à la réalité de la fiction que nous ne voulons pas être désabusés. Du reste, où commence la fable? où finit la fiction?... Le livre de l'Histoire en main, nous relevons tel détail authentique qui peut paraître invraisemblable et telle scène d'imagination pure est si bien soudée à la vérité qu'il ne nous vient même pas à l'esprit de la mettre en doute. Vaut-il pas mieux tout croire, accepter tout en bloc et apporter à l'audition du conte si merveilleusement conté l'âme confiante d'un enfant au récit d'une aventure de Prince Charmant emprisonné par des génies malfaisants?

Oui, c'est ainsi qu'il faut entendre *l'Aiglon!* C'est un joli conte de fées, une histoire mirifique et touchante, écrite en une langue sonore, émaillée d'adorables apartés qui en rehaussent et en avivent l'éclat.

Est-il nécessaire d'en conter l'intrigue?...

Soit, encore bien que le canevas ne puisse donner une idée juste de la broderie.

Vienne, Schœnbrunn, Wagram, voilà les trois points où se passe l'action. A Vienne, nous voyons le duc morose, l'objet de la curiosité plus encore que de la sympathie de la cour, le centre de mille petits complots dont il ignore même la plupart et qui tous n'ont qu'un but : sa fuite et sa rentrée en France. Un tailleur vient lui apporter les modes nouvelles de Paris; une modiste déballe ses cartons, où fleurissent chapeaux et écharpes françaises. Modiste et tailleur sont des conspirateurs : l'une est une Bonaparte, la princesse Camerata, dans les veines de laquelle court le plus pur sang corse; l'autre, un dilettante, un oisif qui conspire par mode...

Mais le duc n'est pas prêt ; il ne sent pas en lui l'étoffe d'un empereur ; il se réserve.

A Schœnbrunn, ses instincts s'éveillent... Une boîte de jouets, des soldats de bois, lui enseigne le devoir. Ces soldats que Metternich permet à sa jeunesse sous l'uniforme blanc et bleu de l'armée autrichienne, ils sont transformés en grenadiers, voltigeurs, vélites de l'armée française. Qui a fait cela ? Un autre conspirateur, le grenadier de toutes les pièces de Scribe, rajeuni ici et charmant en sa brusquerie toute militaire, un vieux gamin de Paris, déguisé en serviteur de Metternich, conspirateur par fidélité à son Empereur et qui s'est juré de ramener le Petit en France. Mais le duc résiste encore. Il a promis à sa tante l'archiduchesse de ne pas quitter l'Autriche sans avoir fait auprès de son grand-père, le vieil empereur Frantz, une dernière tentative. Elle échoue et Napoléon II se décide à régner. Cependant Metternich, qui a, en rusé diplomate, fait avorter les projets de l'enfant, se dit qu'il ne pourra toujours être le geôlier de son corps et que le meilleur moyen de l'empêcher de fuir est d'agir sur son esprit. Il revient secrètement la nuit pour lui parler... Tout à coup, il recule épouvanté : le petit chapeau d'Austerlitz est là sur la table où Napoléon le posait d'ordinaire au temps où il campait à Schœnbrunn ! Est-ce une illusion et, en se retournant, le ministre ne va-t-il pas voir, à la porte de la chambre où le Conquérant repose, le grenadier, le grognard montant la garde ?... Oui, le voilà ! Il lui parle, il l'interroge : l'autre répond. Metternich terrifié appelle. Le duc paraît. Tout ceci n'est qu'une illusion, une fantaisie de gavroche imaginée par Flambard, qui se sauve par la fenêtre...

Cependant, au cours d'un bal où la licence élégante du XVIII[e] siècle à peine disparu se manifeste sous le masque, la Camerata, déguisée en duc de Reichstadt dont elle a le masque et la taille, jette sur les épaules du jeune homme son domino, prend son manteau et va à sa place à un rendez-vous d'amour qu'il a donné pour détourner les soupçons !

Le rendez-vous pour la fuite est pris ; le lieu où doivent se réunir les conjurés est la plaine de Wagram, tout emplie de souvenirs de gloire. Flambeau s'y trouve et le duc vient l'y rejoindre. Mais, au moment de partir, la police accourt et, pour ne pas tomber aux mains des recors, Flambeau se frappe au cœur et expire sur le champ de bataille qu'il a déjà vingt ans plus tôt arrosé de son sang... Le duc écarte les gens de police, les conjurés ont déjà pris la fuite et le fils de l'Empereur assiste seul à l'agonie du fidèle serviteur de son père... Au moment d'expirer, Flambeau pousse le cri de tous les blessés : « A boire !... » Et voilà que de cette plaine sinistre s'élèvent des milliers de voix lamentables poussant le même appel à la pitié. Ce sont tous les morts glorieusement tombés sur le champ de bataille. Le duc, à ces clameurs, comprend qu'il est l'expiatoire victime de l'ambition paternelle et que tout rêve de gloire est vain...

« Vive l'Empereur ! » répondent aussitôt les voix enthousiastes, comme un démenti donné à ce découragement passager. Et les trompettes résonnent au loin, et les clairons tonnent, et les tambours grondent. Mais hélas ! le rêve s'efface, la réalité apparaît : c'est le régiment dont le duc est colonel qui vient à la manœuvre sur ce terrain hanté par tant de souvenirs. « Halte ! Front ! Présentez armes ! Aux champs ! » commande le duc, et le régiment autrichien porte les armes devant le cadavre du dernier grenadier de la Garde.

Les temps sont accomplis, le mal dont souffre le duc ne pardonne pas. Il expire à Schœnbrunn, après avoir reçu le viatique, entouré des trois femmes dont l'amour met sur son jeune front une auréole qui vaut mieux que toutes les couronnes, étendu sur le petit lit de camp où son Père dormait et où, lui, a voulu mourir, le bras appuyé sur son berceau de gala, tandis que, pour la première fois, devant la cour agenouillée, il se fait lire son acte de baptême : « Fils de Napoléon, empereur des Français, roi de Rome ! »

Telle est cette œuvre magistrale qu'une analyse plus détaillée ne ferait qu'affaiblir, où le poète admirable a mis tout son cœur vibrant, et dans les merveilleux vers de laquelle son âme charmante et fière a doucement chanté.

MAURICE LEFEVRE.

LA MUSIQUE

Les Grands oratorios a l'église Saint-Eustache. — Le *Requiem*, d'Hector Berlioz, *Judex* et *Resurrectio mortuorum* extraits de *Mors et Vita*, de Ch. Gounod, *la Cène des Apôtres*, de R. Wagner, et *Terre promise*, de M. Massenet.

M. d'Harcourt continue ses remarquables exécutions musicales. Il a conduit, avec un réel talent, le *Requiem* de Berlioz. C'est de cette partition que le maître disait : « Si j'étais menacé de voir brûler mon œuvre entière, moins une partition, c'est pour la *Messe des Morts* que je demanderais grâce. » Je suis certain que la postérité ne ratifiera pas l'opinion un peu paradoxale de Berlioz. L'intérêt de cette partition, à part le *Sanctus* dont la phrase mélodique est bien belle — lors de la première exécution de l'œuvre, elle fut chantée en solo par le célèbre ténor G. Duprez,



réside dans les masses formidables de musiciens et de choristes mises en mouvement pour produire beaucoup plus de bruit que d'émotion vraiment religieuse.

Même dans une note peut-être un peu trop musicale, j'avoue lui préférer, et de beaucoup, surtout au point de vue purement religieux, ces fragments de *Mors et Vita*, *Judex* et *Resurrectio mortuorum* de Gounod, qui terminèrent cette belle soirée d'art.



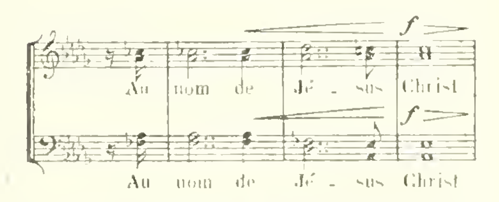
Ces deux pages, remarquables par l'équilibre des masses vocales et orchestrales qui, unies par les majestueux accords de l'orgue, chantent, chacune de leur côté, sans jamais s'écraser mutuellement, sont d'un idéalisme chrétien des plus esthétiques, quoi qu'en puissent dire ceux qui prennent pour égide de leur ignorance ou de leur mauvais goût les élucubrations les plus osées de l'école moderne.

Le programme de l'audition suivante (15 mars) était formé par *la Cène des Apôtres*, de R. Wagner et *Terre promise*, de M. Massenet.

Dans cette belle scène biblique pour voix d'hommes et grand orchestre qu'est *la Cène des Apôtres*, on ne peut s'empêcher d'admirer la simplicité des moyens d'exécution dont l'effet grandiose, émouvant, est des plus saisissants.



Ces pages furent exécutées, pour la première fois, à l'église Notre-Dame, à Dresde, en 1843. On y pressent déjà la magistrale inspiration de *Tannhaüser*, que le maître composait à la même époque.



Dans les premières pages de *la Cène des Apôtres*, les trois chœurs des disciples dialoguent entre eux, échangeant leur foi, leurs craintes et leurs espoirs. Ici, les voix sont seules, à peine soutenues, sans accompagnement. Et sous les voûtes sonores d'une église, l'impression n'en est que plus saisissante, car cette musique si bien mesurée semble n'avoir d'autre rythme que celui d'un idéal plain-chant, tel qu'en pourrait adopter le néo esthétisme religieux du Nouveau Rite. Viennent les apôtres qui prédisent les persécutions des prochains martyres. Ils invoquent l'esprit divin pour puiser en lui de nouvelles énergies dignes de leur apostolat. Comme un présage artistique du *Parsifal* futur, que R. Wagner n'écrira

qu'en 1878, les voix de l'Esprit-Saint répondent à une si pieuse invocation :



Alors fougueuses, tumultueuses dans leur allégresse, les voix des apôtres et des disciples, après avoir reçu comme une invincible force dès que le souffle divin a caressé leurs fronts et exalté leurs âmes, s'écrient :



En écoutant ce finale *allegro*, puis *presto*, je n'ai pu m'empêcher de constater combien ce dernier exemple est intéressant comme rapprochement artistique, que dis-je? comme fraternité intellectuelle entre Ch. Gounod et R. Wagner, opposés l'un à l'autre. Que l'on compare cette phrase dont la mélodie ne descend que pour s'envoler plus haut et celle que j'ai citée en parlant de *Resurrectio mortuorum* où le dessin mélodique ondule comme une vague, et l'on ne pourra s'empêcher de retrouver, dans ce vol et ces flots ondulants, la majestueuse image des espoirs et des prières interprétés par deux génies différents de race, de tendance esthétique, et dont l'inspiration s'est fraternellement rencontrée lorsqu'il s'est agi de glorifier une pensée divine.

Avec la *Terre promise* de M. Massenet, nous quittons l'art pour lui-même et nous nous trouvons devant une de ces virtuosités artistiques dont le maître seul a le secret.

Cette Terre promise, d'autant plus aride qu'aucune sincérité ne l'ombrage, est divisée en trois parties : l'Alliance, la Prise de Jéricho et la Terre promise. Quand je vous aurais dit en des lignes et des lignes que l'on y rencontre d'aimables petites phrases orchestrées avec subtilité, que vous apprendrais-je dont vous ne vous doutiez déjà? Puisqu'il s'agit du maître qui signa de si belles pages théâtrales et dont le tempérament passionné commet une véritable mésalliance lorsqu'il franchit le seuil des temples, à moins que ce ne soit pour écrire la belle scène de Saint-Sulpice entre Manon, l'irrésistible séductrice, et Des Grieux, dont la vertu chancelle avec plus de plaisir que d'effroi.

L'Alliance, avec ses harpes rythmées à contretemps, serait une fort jolie page de ballet pour un opéra d'un orientalisme conventionnel. La marche des Hébreux autour des murailles de Jéricho, qui est d'autant plus théâtrale qu'elle évoque dès le début, par ses sonneries de trompettes, le souvenir de celle d'*Aïda*, n'a rien de la farouche et tragique volonté dont devaient être animés les Hébreux à la vue de leurs ennemis assiégés. A ses accents, vierges de toute incantation, on se figure un somptueux cortège se déroulant majestueusement. Et c'est par de bruyants cris de triomphe que les murailles chancelantes se sont écroulées, terminant cette deuxième partie par un vacarme inattendu. Il me semble que le final de cette marche a quelque peu été inspiré à M. Massenet par la *Marche funèbre* d'Hamlet, de Berlioz, qui ne savait pas orchestrer, selon l'avis de certains! et dont on imite, chaque jour, les groupements de voix et d'instruments afin de retrouver de semblables sonorités. C'est par un solo vocal que débute la troisième partie. La voix de soprano qui l'interpréta eut quelques difficultés avec la tessiture peut-être un peu trop élevée de son solo fugué. Une fugue! L'effet fut irrésistible. Vous n'êtes certainement pas sans savoir que la fugue est un morceau où les exécutants partent les uns après les autres et les auditeurs tous à la fois.

On ne saurait trop féliciter et remercier M. E. d'Harcourt, qui s'est révélé chef d'orchestre éminent, de nous avoir conviés à ces belles séances d'art musical où se comparèrent les inspirations religieuses des Ecoles classiques et modernes de France et d'Allemagne. Mais pourquoi a-t-il oublié l'art italien? Il me semble que le *Stabat mater* de Rossini ou la *Messe de Requiem* de Verdi eussent été des œuvres bien intéressantes à entendre, interprétées par son excellent orchestre et ses chœurs pleins de bonne volonté.

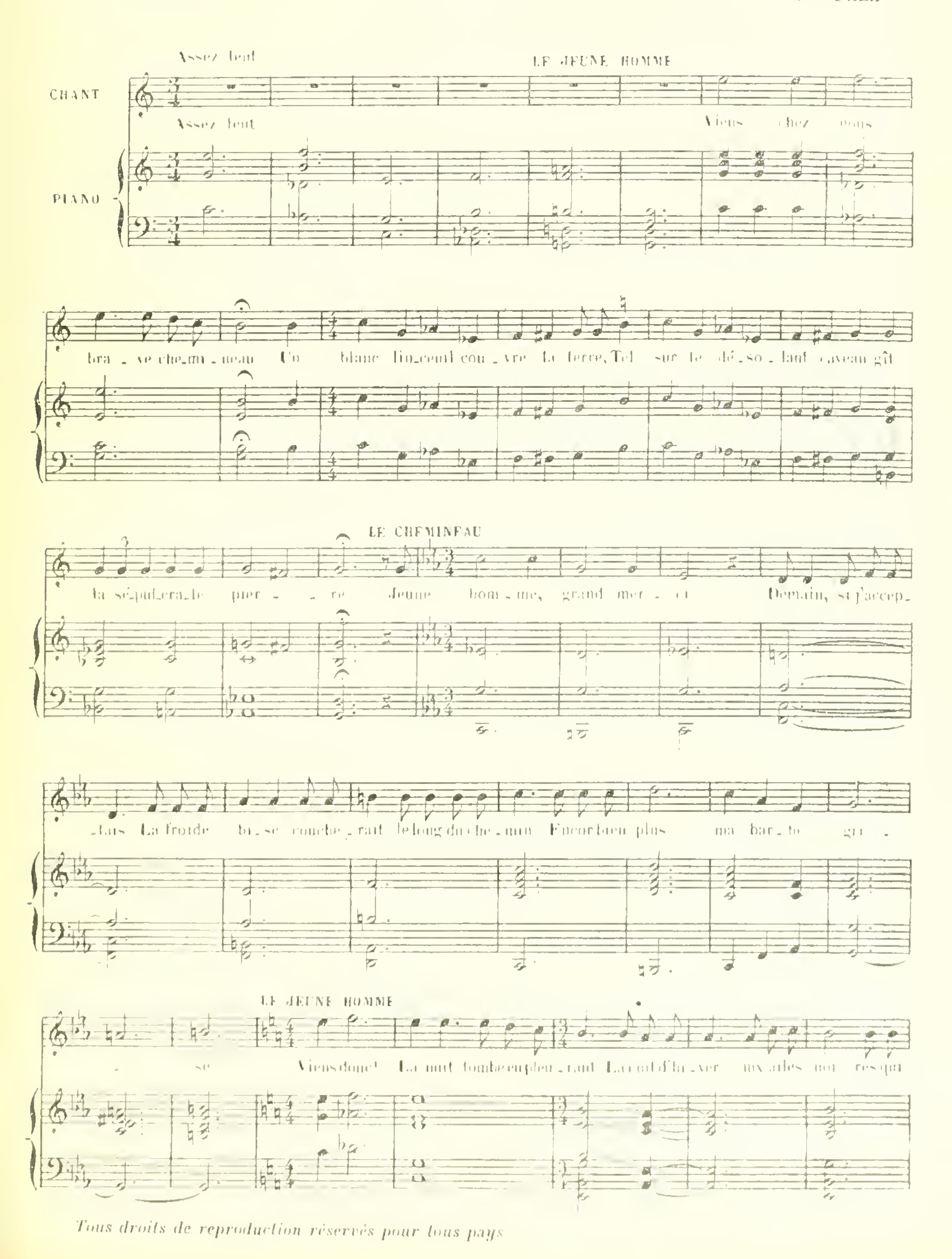
GUILLAUME DANVERS.

Poésie
de
Léon-Louis NONNEZ

CHEMINEAU

DUO

Musique
de
Gaston SELZ





LE CHEMINEAU
semblent au triste pas_sant Con _ ter de lu_gu_bres his _ toi _ res
Non! Non!
Je sentirais au cœur u_ne bles_su_re plus cru _ el _ le Que sous mes pieds de vo_ya _ geur
LE JEUNE HOMME
N'en ferait le verglas qui ge _ le
Viens chez nous La marmi_te bout gai
_ment et chante sur la flam _ me
Là, tu pour_ras suivant ton
goût Te réchauf_fer le corps et l'â _ _ _ _ me.
LE CHEMINEAU
Non!
1er Mouvt


Non! Non! Le temps parcou - ru Reviendrait sous mes yeux Jeune homme, Où près de
LE JEUNE HOMME
Cha_cun de nous
mon gars disparu ___ J'avais aussi ___ mon toit ___ de chaû - me. Cha_cun de nous
a son des _ tin Fait de bon_heur et de mi _ sè - re Le tien est d'al _ ler
a son des _ tin Fait de bon_heur et de mi _ sè - re Le mien est d'al _ ler
ton che _ min Montant tou _ jours jusqu'au cal_vai - - - re
mon che _ min ___ Montant tou _ jours jusqu'au cal_vai - - - re.



LES AUXILIAIRES DES RUSSES DANS LE TURKESTAN

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Non, la guerre n'était point finie.

Cronje capitule, Kimberley, Ladysmith sont délivrés, Roberts pousse jusqu'à Bloemfontein : et voici que dans tout le nord-ouest de la colonie du Cap l'insurrection prend feu, que dans tout le sud de l'Orange, dont on nous chantait la pacification définitive, les commandos sortent du sol en vingt endroits ; qu'ils capturent, en six jours, sept canons et douze cents hommes; que, bref, Roberts semble à son tour menacé dans sa conquête.

« Je vois les choses, écrivait le pauvre colonel de Villebois-Mareuil, plus longues que je ne les supposais au début. »

Or chaque mois qui s'écoule coûte aux Anglais quelques chances de demeurer dans la lice, jusqu'à la fin, seuls avec les Boers.

Si la défaite républicaine était aujourd'hui consommée, elle serait oubliée demain par l'Europe, qui porterait ailleurs son attention distraite. La Chine, l'Egypte, le Turkestan reparaîtraient à nouveau dans le cinématographe de l'actualité, et l'Angleterre aurait licence de digérer en paix ses deux petites Républiques. Mais le spectacle dure. L'Europe et l'Amérique n'ont plus d'yeux que pour l'Afrique du Sud ; elles ne cessent de s'occuper de cette guerre, de rechercher ses causes, d'affirmer son injustice, de discuter les faits d'armes, d'applaudir l'un des combattants, et toujours le même. Avec la longueur de la lutte croît l'intérêt : celui-ci ne deviendra-t-il jamais assez puissant pour entraîner quelqu'un des spectateurs à faire aussi le coup de poing?

Il est dangereux de jouer les prophètes, et cela ne va plus sans quelque ridicule. Contentons-nous de nous tourner un instant vers les deux points de l'horizon où le ciel semble se brouiller.

Il y a d'abord l'Amérique. Ici, la situation est purement politique. L'exposer dans le détail n'est point notre affaire. Le parti démocrate, auquel appartient le président Mac-Kinley, penchait vers l'entente anglaise. Les élections sont proches. Le parti républicain a pris feu pour la cause des Boers. Les meetings ont succédé aux meetings. Le Congrès, comme à la veille de l'intervention pour Cuba, a été prié de discuter sur la question. Que sortira-t-il de ce mouvement? Demain le dira.

Et le ciel semble aussi se brouiller sur l'Asie centrale... Depuis longtemps, nous n'avons parcouru ces pays lointains : l'occasion est bonne ; partons-nous?

* * *

S'il est un pays dont l'Angleterre surveille sans fatigue toutes les actions et voudrait deviner toutes les pensées, c'est assurément l'empire russe.

La reine Victoria règne sur 29 millions de kilomètres carrés, sur 380 millions d'hommes. Le tsar règne sur 20 millions

de kilomètres carrés, sur 129 millions d'hommes. (Le peuple français, qui vient « bon troisième », régit, répartis sur 4 500 000 kilomètres carrés, 72 millions d'hommes). Il y a, entre la reine et le tsar, d'abord la compétition pour le premier rang. Qui possédera, au siècle qui va naître, le plus grand nombre de kilomètres carrés? Qui gouvernera le plus grand nombre d'hommes?

Mais il y a, entre la reine et le tsar, autre chose qui est plus grave. Il y a que le tsar peut faire échec à la reine. Faire échec à l'Angleterre n'est pas une entreprise facile. Car elle est une île, et elle possède ce qui, pour une île, est la plus sûre des défenses : les « remparts de bois » dont Thémistocle parlait aux Athéniens. On connaît la maxime de l'amirauté britannique : avoir toujours sous la main une flotte plus nombreuse que les flottes réunies de deux adversaires. Et cette maxime n'a jamais été mieux appliquée que dans ces derniers temps. Que, cependant, l'Angleterre ne soit pas invincible sur mer, c'est une opinion qui peut être défendue : Napoléon a été battu, sur terre. Mais il est, semble-t-il, hors de conteste que tout adversaire de la force anglaise courrait, sur mer, gros jeu. Or un seul homme a liberté de combattre cette force sans risquer un seul vaisseau. Et c'est précisément le tsar.

Par un phénomène qu'on a comparé, avec esprit et non sans justesse, au phénomène physique de la *capillarité*, la Russie, de steppe en steppe, de rivière à rivière, en deux siècles, a poussé ses pas



LES FRONTIÈRES RUSSES ET ANGLAISES DANS L'ASIE CENTRALE

sance à travers la moitié de l'Asie. D'un côté, elle atteignait, dès 1648, la mer de Behring; en 1860, elle fondait Vladivostok; depuis, elle n'a cessé de se rapprocher de la Corée, de Pékin, de la mer libre. Ses plus récentes démarches, protectorat de la Mandchourie, prise à bail de Port-Arthur, sur la mer Jaune, nous les avons contées ici même; que le lecteur s'assure que nous aurons occasion de revenir vers ces parages, et peut-être demain. Et, d'un autre côté, la Russie conquerrait lentement l'Asie centrale.

« Il n'y a point, disait le savant géographe Marcel Dubois dans un de ses cours, de prise de possession par une métropole européenne de contrées au delà des mers qui soit plus méritoire et plus dramatique que la conquête du Turkestan par les Russes. » Au commencement du mois de mai 1873, une colonne russe s'acheminait péniblement vers Khiva; durant des semaines interminables, elle avait souffert mille morts à travers les déserts de sable du Kara-Koum, que brûle le soleil, que coupent des dunes, hautes parfois de 20, de 40 mètres, et dont l'unique végétal est le chétif saxaoul; dans ces solitudes, l'existence d'êtres humains ne se révélait que par des tombeaux détruits et de blancs squelettes, que le moindre toucher réduisait en poudre; et voici que, tout à coup, aux yeux surpris des officiers russes, se dresse, dominant la piste des caravanes, un bastion construit dans toutes les règles de l'art, intact. C'était l'œuvre de ce général, le prince Bekovitch Tcherkaski, envoyé par Pierre le Grand contre Khiva, un siècle et demi plus tôt, et dont la petite armée avait été tuée par les sables dévorants, jusqu'au dernier homme. *Un siècle et demi* plus tôt!



SUR LE CHEMIN DE FER TRANSCASPIEN — UNE STATION

Heureuses les nations qui savent agir avec esprit de suite et persévérer! Elles comptent sur le temps, qui seul fonde les empires.

Mais ce n'est que dans la première moitié de ce siècle que les Russes s'attaquèrent sérieusement au désert et aux nomades. Les premières tentatives se firent par le nord, au milieu du steppe kirghiz, « le steppe de la faim », vers la voie d'eau du Syr-Daria. En 1840, l'expédition du général Perovski faillit avoir le dénouement tragique de celle du prince Bekovitch. Les Russes ne désespérèrent point. Quatorze ans plus tard, malgré la chaleur, le froid, le désert, les Kirghiz, le fort Perovski fut élevé sur le Syr-Daria. « Les ambitions des conquérants, a-t-on dit, aiment, comme les truites, à remonter les cours d'eau. » Les Russes remontèrent le Syr-Daria; Tachkent fut enlevée en 1865;

Khodjent en 1866; Samarkande en 1868; en 1873, l'émir de Bokhara, qui avait dirigé la résistance, ouvrait par traité aux sujets russes sa ville et la vallée de l'Amou-Daria. Mais Khiva toujours demeurait debout. On l'attaqua par l'ouest. En 1873, Kauffmann et Skobeleff, à la suite d'une marche admirablement préparée et admirablement conduite à travers le désert, atteignent Khiva et la prennent. En 1880, Skobeleff mène un corps expéditionnaire le long du Kopet-Dagh et, par la prise de Géok-Tépé, met fin à la turbulente et agressive indépendance des Turcomans de l'Akhal; trois ans plus tard, les Tekkés de Merv se soumettent. Déjà, de 1875 à 1876, la conquête du Fergana, au pied des hautes montagnes de l'ouest, avait été achevée par la soumission de Kokan, Marghilan et Andidjan.

Le Turkestan russe était constitué, de la Caspienne au Thian-Chan, de l'Oural aux hautes terres de la Perse et de l'Afghanistan.

Or, non loin de là, de l'autre côté des hautes terres afghanes, s'étend un empire, que peuplent 287 millions d'habitants, et que gouverne, avec une petite armée de 74 000 Européens, un État lointain. Cet empire, formé de vingt peuples divers, aussi dissemblables entre eux que le sont les vingt peuples d'Europe, n'a d'autre unité que l'unité artificielle du gouvernement; soumis, depuis de longs siècles, à des envahisseurs, il s'offre de lui-même au plus fort : que pense son maître actuel, l'Anglais, du voisinage de la puissance russe?

Il pense qu'il ne pourrait avoir un voisin plus dangereux.

C'est que, pour l'Angleterre, l'Inde, mais c'est le talon d'Achille, c'est le défaut de la cuirasse, c'est l'unique point où sa force maritime — son unique force — ne peut lui servir en rien. La France, l'Allemagne, pour toucher l'Angleterre, doivent la combattre sur son élément, la mer. La Russie, elle, n'a qu'à pousser un peu plus loin ses Cosaques : devant ses millions de soldats, que feront les 74 000 Anglais? Que pourraient faire 100 000, 200 000 Anglais, ces 200 000 Anglais qui ne peuvent l'emporter sur le Transvaal? Il ne saurait subsister un doute : lorsque le tsar voudra, l'Inde sera russe. Or, autant le commerce anglais est nécessaire à la prospérité, à l'existence de l'empire britannique, autant l'Inde est nécessaire au commerce anglais. C'est le misérable paysan hindou qui fournit à ses maîtres l'aliment quotidien de leurs machines, qui achète leurs cotonnades, qui les nourrit. Le trafic entre le Royaume



LES RUSSES DANS L'ASIE CENTRALE — MILICES TURKMÈNES

lui et la péninsule dépasse de beaucoup, en valeur, un milliard de francs. La perte d'un tel marché, nul philosophe ne saurait l'envisager d'un cœur léger. L'Angleterre n'a pas le temps d'être philosophe : dès qu'elle a senti le danger, elle a cherché à le parer.

On pare, soit avec son épée, soit avec un bouclier. Dans l'Inde, contre la Russie, l'épée anglaise serait un peu courte. L'Angleterre chercha donc un bouclier. Elle trouva l'Afghanistan.

L'Afghanistan interpose, entre les plaines de l'Amou-Daria et de l'Indus, ses hautes terres, qu'habitent des peuplades très fières, mais féroces et sans foi, et que coupent de rares et difficiles défilés. Ce pays, civilisé et neutralisé, serait une Suisse qui séparerait à merveille, et pour jamais, deux voisins ennemis. Barbare, ouvert à toutes les influences, il devait fournir à ces derniers, pour leurs diplomates jusqu'ici, pour leurs généraux demain peut-être, vingt champs de bataille. Car l'Angleterre voulait élever là un rempart, et la Russie voulait percer par là une brèche. Les deux prétentions étaient inconciliables; et l'Europe s'en aperçut bientôt. En 1838, les Persans, soutenus secrètement par les Russes, assiègent Hérat, qui est la porte de l'Afghanistan, au nord-ouest; les Anglais les forcent à lever le siège. En 1840, les Anglais marquent un point : ils prennent Kandahar, qui est la porte de l'Afghanistan, au sud-est ; mais, en 1841, ils sont massacrés dans les défilés du Koor-Caboul. Depuis, nombreuses furent leurs interventions. Toutes ne furent pas heureuses. En 1880, le général Barrows est battu devant Kandahar, qui ne fut sauvé que deux mois plus tard par Roberts. L'Angleterre, cependant, grâce à des efforts incessants, avait maintenu son influence à la cour de l'émir.

Elle n'avait pu empêcher sa rivale de faire, au nord, dans les plaines du Turkestan, les progrès incessants que nous avons dits. En 1884, de plus, la Russie se faisait céder par la Perse le territoire de Sarakhs : elle était arrivée au pied même du massif afghan. L'Angleterre, désormais, devait ou l'arrêter, ou reculer.

On se souvient de cette époque, où la *question* afghane se vendait sur le boulevard, où chaque mouvement de Cosaques dans les oasis turkmènes, l'occupation de l'Akhal, puis celle de Merv, provoquait dans la presse anglaise un accès de cette fièvre spéciale, appelée par un Anglais du joli nom de *mervosisme*, où il semblait que la grande lutte « entre la baleine et l'éléphant », comme on disait, allait être pour le lendemain. Mais M. Chamberlain n'était pas encore le ministre des colonies de la reine; la politique impériale n'était pas encore impérialiste; le bourgeois de Londres ne rêvait pas encore plaies et bosses, plus volontiers il pensait, avec le bourgeois de Gœthe :

« Je ne sais rien de plus agréable, les dimanches et jours de fête, que d'entendre parler de guerres et de batailles, quand là-bas, bien loin, en Turquie, les peuples se gourment à cœur joie. On se met à la fenêtre, on vide son petit verre et l'on regarde les jolis bateaux pavoisés qui glissent sur la rivière; puis on retourne le soir gaiement dans sa maison, et l'on bénit la paix et les temps pacifiques. »

L'Angleterre négocia afin de déterminer au nord la frontière de l'Afghanistan. Mais les Russes se hâtèrent fort peu de commencer des travaux qui ne pouvaient leur être que préjudiciables. Ils commencèrent par occuper la vallée du Kousch, affluent de gauche du Mourghab, et la route de Hérat. Les Afghans répondirent en occupant le fort de Pendjeh sur le Mourghab. Les Russes les en délogeaient par la force, le 30 mars 1885 ; on crut que c'était le commencement d'une grande guerre. Un accord intervint cependant : la frontière russo-afghane, de la Perse à l'Amou-Daria, fut fixée par la convention russo-anglaise du 18 septembre 1885. En réalité, le théâtre de la lutte n'avait fait que se déplacer : à la question afghane succédait la question du Pamir. Le Pamir est un désert glacé ; son altitude moyenne n'est guère inférieure à celle du Mont-Blanc ; il n'est parcouru, durant l'été éphémère de ses vallées, que par quelques Kara-Kirghiz, plus qu'à demi sauvages. Ce « toit du monde » ne produit rien, ne sert à rien. Ou plutôt, comme notre Sahara — lequel, au reste, serait en comparaison un lieu de délices — il n'est qu'un passage : il mène de la vallée de la Pundscha, affluent de l'Oxus, dans celle du Tchitral affluent de l'Indus. Et voilà pourquoi, malgré la première convention de 1872-1873, l'expédition russe du colonel Yonoff se rencontra, en plein Pamir, avec l'expédition anglaise de MM. Younghusband et Davidson. Or les rencontres entre rivaux sont toujours dangereuses; il y a des fusils qui ont mauvais caractère et qui partent tout seuls. Ici encore, on se hâta de négocier (convention de mars-avril 1895).

L'Angleterre se flatta d'avoir arrêté les Russes, de la Perse à la Chine, par une frontière continue. L'Inde était sauvée! On pouvait s'occuper à présent du Niger, du Nil et du Transvaal.

Mais voici : les Russes ne sont pas contents de leurs frontières. « Lorsque lord Salisbury, écrit le général Venukoff, demanda l'organisation d'une commission

anglo-russe de délimitation, il donna aux membres anglais de celle-ci l'instruction suivante : *Ne laisser aux Russes que les steppes infertiles et considérer les pays abondants en eau comme dépendants de l'Afghanistan, vassal de l'Angleterre.*

Et, en vérité, les Russes n'ont pas lieu d'être contents de leurs frontières. Sous le couvert de l'autorité de l'émir afghan, les Anglais occupent la rive gauche de l'Amou-Daria supérieur; ne pourront-ils, quand ils le voudront, lancer sur le fleuve une canonnière « afghane »? Et, sur les hautes terres du Pamir, le partage a été ainsi fait que les sources des principales rivières : l'Amou-Daria, la rivière Pamir, l'Ak-Sou, sont toutes du côté « afghan ». Ainsi, de la Perse à la Chine, a été constitué entre le Turkestan russe et l'Inde un véritable État-Tampon, sur lequel l'Angleterre seule a droit de surveillance.

Mais la Russie a la patience des forts. Elle sait que pour pousser plus loin ses conquêtes, soit vers la mer du Japon, soit vers la mer d'Oman, ses troupes innombrables ne suffisent plus : il faut leur adjoindre l'instrument désormais nécessaire, le chemin de fer. Elle construit le Transsibérien. Elle construit le Transcaspien. De 1880 à 1888, le rail a été poussé, d'Ouzoun-Ada, ville fondée en 1886 sur la rive orientale de la Caspienne, à Askabad, puis à Merv, à Tchardjoui, sur l'Amou-Daria, à Bokhara, à Samarkande (1 433 kilomètres). Dix ans plus tard, le 30 mai/11 juin 1898, le prince Khilkov, ministre du commerce et des voies de communication, inaugurait la section Samarkande-Tachkent (330 kilomètres); au delà de cette ville, le rail devait gagner Andidjan, au cœur du Fergana, puis Vernyi, puis se souder au rail sibérien. Que le chemin de fer du pays turkmène, construit sur la lisière même du désert, le long de la frontière persane et de l'afghane, ait été conçu par des généraux, voilà qui semble peu contestable; une addition récente a révélé plus clairement encore les préoccupations stratégiques des constructeurs de chemins de fer russes, au Turkestan. En 1898-1899, un embranchement s'est détaché, à Merv, du corps principal, a remonté la vallée du Mourghab, puis celle de la rivière de Kouchk, droit vers le sud, droit vers l'Afghanistan, et il ne s'est arrêté qu'à Kouchk, qui est à 150 kilomètres de *Hérat*, à 8 kilomètres du premier avant-poste afghan. De plus on annonçait, voici quelques mois, que dans la direction de Mazar-i-Chérif et Balkh, tous les travaux préliminaires à l'établissement d'un autre chemin de fer venant de Tchardjoui par Kerchi et Kelif étaient terminés. Le correspondant du *Morning Post* ajoutait :

« Chaque officier du district pourrait dire, d'après sa carte de poche, le nombre des troncs d'arbres contre lesquels il buterait dans les ténèbres, s'il était appelé à faire route entre son bac sur l'Amou-Daria et un objectif dans l'Afghanistan du nord-est. »

On savait donc que, dans ses plaines du Turkestan, la Russie travaillait silencieusement à la préparation de ses destinées futures... Soudain, hier, comme un coup de tonnerre qui éclate dans le coin du ciel le plus clair, la nouvelle la plus grave nous est venue de ces régions oubliées.

Voici la note officieuse que le télégraphe transmettait le 5 janvier dernier:

A la suite des rumeurs alarmantes récemment répandues sur la situation de l'Afghanistan, sur la mort prétendue de l'émir Abdurrhaman-Khan et sur la fermentation qui se produirait parmi les tribus hindoues, le ministre de la guerre avait ordonné l'essai de mobilisation d'un détachement de troupes du Caucase et son envoi à travers le territoire transcaspien.

Ce détachement a été transporté en chemin de fer de Tiflis à Bakou, par mer de Bakou à Krasnovodsk, et par chemin de fer de Krasnovodsk à Kouchk, où il est arrivé le 20 décembre (1er janvier nouveau style). Cet essai doit être considéré comme extrêmement satisfaisant, car il a fourni la preuve que, le cas échéant, la tête de colonne d'un corps d'armée expédié du Caucase peut atteindre Kouchk dans le délai de huit jours.

L'avis était péremptoire. Pour quel motif l'autorité russe faisait-elle savoir qu'elle s'intéressait à « la fermentation qui se produisait parmi les tribus hindoues » et qu'elle était « entièrement satisfaite » de la rapidité avec laquelle elle pouvait envahir l'Afghanistan? Les Anglais ont répondu eux-mêmes : « Si ce message, disait le *Times*, représentait la politique arrêtée du tsar, il aurait une gravité sur laquelle nous n'avons pas besoin d'insister »; et l'important organe de l'opinion publique anglaise parlait de mobiliser la flotte. Je ne sais quel politique recommandait de ne rien prendre au tragique, mais de tout prendre au sérieux. Il suffira de réfléchir que cet essai de mobilisation russe vient de s'effectuer dans une des époques les plus critiques qu'ait jamais vécues l'Angleterre, alors que toute sa force continentale est engagée dans une guerre dangereuse, que ses troupes de l'Inde ont dû être diminuées, et que l'Inde elle-même, sous les étreintes de la famine, tressaille douloureusement, pour s'apercevoir que l'avertissement qui vient de Pétersbourg est de ceux qu'il est bon de comprendre au premier coup.

GASTON ROUVIER.

(*Photographies communiquées par la Société de géographie.*)



LA REMISE EN JEU

LE MONDE ET LES SPORTS

LE RUGBY

En France, on n'est sportif que depuis peu d'années. Parmi les jeunes gens qui se livrent à ces exercices de plein air, il en est fort peu qui soient entièrement approuvés par leurs parents : ceux-ci trouvent les jeux trop violents, les considèrent comme une perte de temps, et que sais-je encore! Notre éducation sportive nationale n'est pas faite ; mais, dans quelque dizaine d'années, lorsque les jeunes gens d'aujourd'hui auront une famille à leur tour, ils engageront leurs fils à faire partie des associations, parce qu'ils connaissent tous les profits qu'on en peut tirer, et il n'est pas douteux que la France ne soit à même de lutter victorieusement avec l'Angleterre pour faire passer de son côté un certain nombre de championnats qu'il serait téméraire de vouloir disputer aujourd'hui.



L'ARBITRE ACCOMPAGNANT LA PARTIE

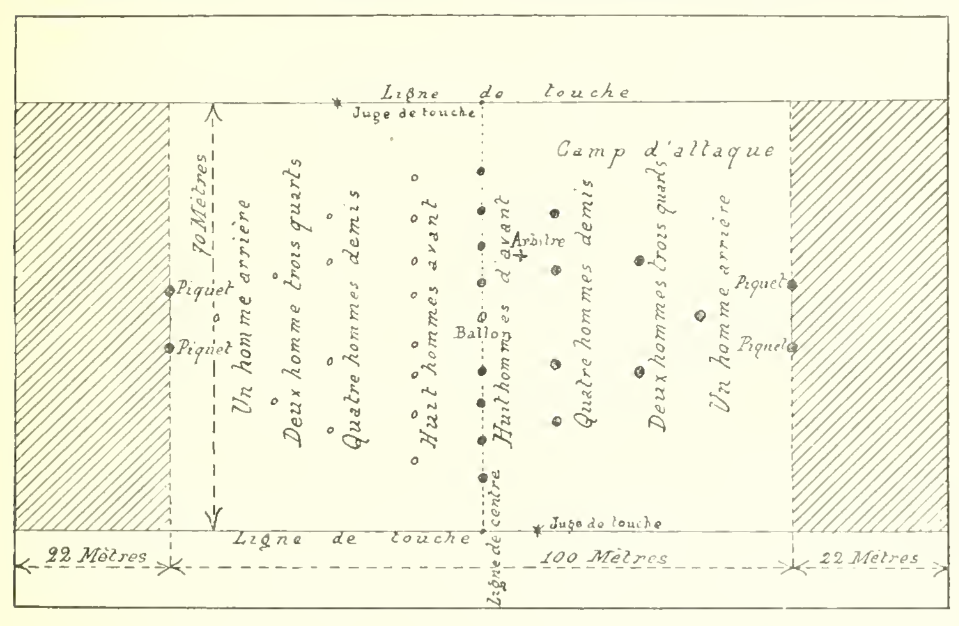
De tous les sports, celui qui demande l'endurance physique la plus considérable, tout en exigeant une tension de l'esprit sans répit, est assurément le foot-ball.

Il existe deux jeux de foot-ball, le *Rugby* et l'*Association ;* des deux le seul qui soit vraiment intéressant est le *Rugby*. Dans l'*Association*, le ballon, qui a une forme sphérique, ne peut être touché que par le pied ; les *buts* sont des filets tendus dans chacun des camps ; pour obtenir un point, il faut faire entrer le ballon dans le filet du camp ennemi : celui qui a obtenu le plus grand nombre de points dans un temps donné est déclaré vainqueur. On voit quelle est la difficulté de ce jeu et la précision qu'il faut avoir pour arriver à faire un point ; le ballon étant constamment très entouré par les joueurs, il s'ensuit que les points sont rares et les revanches difficiles.

Dans le *Rugby*, l'emploi des mains est autorisé ; il ne s'agit donc plus ici de lancer le ballon dans le camp adverse, mais de le porter ; c'est la force brutale qui intervient, car tous les moyens sont

bons pour empêcher le ballon d'entrer dans le camp ; on peut prendre son adversaire par le corps et le jeter à terre, on peut s'accrocher à ses jambes pour l'empêcher d'avancer, il faut coûte que coûte empêcher l'entrée du ballon.

On choisit en général un terrain aussi plan que possible, de façon à ne pas créer un avantage topographique pour un des deux camps. Le sol est divisé par deux lignes parallèles, distantes de 70 mètres, appelées *lignes de touche* ; quant à la longueur du jeu, elle est de 144 mètres, répartis comme il suit : 100 mètres entre



POSITION DES JOUEURS AU COMMENCEMENT DE LA PARTIE

les piquets faisant but et, pour chaque camp, une bande de 22 mètres de large sur 70 placés derrière le but. Cette bande constitue le camp, c'est celle qu'il s'agit de défendre contre l'arrivée du ballon.

Le nombre des joueurs est de trente, quinze pour chaque côté. Ceux-ci ont chacun leur attribution et leur emploi, c'est ainsi que, pour chaque camp, nous avons huit *joueurs avants*, quatre *demis*, deux *trois quarts* et un *arrière* ; chaque camp a un capitaine, qui est un des joueurs et qui occupe une position quelconque dans la partie suivant ses aptitudes. Nous avons de plus deux *juges de touche* placés sur les *lignes de touche* ; ils sont armés de drapeaux qu'ils doivent lever pour marquer l'endroit exact d'où le ballon est sorti du jeu. Enfin un arbitre suit de près la partie et les joueurs, il tient un sifflet à la bouche et arrête le jeu chaque fois qu'une faute est commise.

Pour le commencement de la partie, le ballon est placé au milieu du jeu et les joueurs sont éparpillés comme l'indique la figure ci-dessous, le camp d'attaque lance le ballon et aussitôt la partie est engagée ; chacun doit chercher à s'en emparer pour le porter dans le camp ennemi ; toutefois cela n'est pas facile, à cause des obstacles qui surviennent à chaque instant. La partie active est surtout entreprise par les *avants*, qui sont le plus directement mêlés à l'action ; le rôle des *demis*, des *trois quarts* et des *arrières* est surtout de protection.

Une des circonstances qui rend ce jeu particulièrement difficile, c'est son règlement, qui arrête la partie à chaque instant, à cause des fautes commises ; celles-ci sont en général involontaires de la part des joueurs, mais le résultat est le même. Les fautes sont occasionnées par l'inobservance des règles, elles sont des plus nombreuses et nous n'avons pas la prétention de les énumérer ; ainsi, par exemple, quand le ballon va en avant, il ne peut être touché deux fois de suite par des joueurs du même camp, à moins qu'il n'ait touché terre.

Dans le cas d'une faute, on recommence la partie par une *mêlée* au point où la faute a été commise ; les joueurs de chaque

camp se tiennent par les reins et cherchent à se faire reculer mutuellement; dans cette position, un des hommes du camp qui n'a pas commis la faute place, à la main, le ballon au milieu de cette mêlée et la partie recommence.

Certaines fautes commises donnent un avantage plus grand encore au camp adverse; elles justifient le *coup franc*, qui consiste en un lancement du ballon en dehors de toute opposition; ce coup peut être extrêmement dangereux, s'il est pratiqué par un bon joueur, surtout si l'on n'est pas trop éloigné de la zone située derrière les piquets. Si le ballon entre dans cette zone à la suite du coup franc, c'est le *penalty goal* qui donne trois points au camp qui a lancé le coup.

Le nombre de points est très variable suivant les coups et dépend de la façon dont le ballon a été lancé dans le camp ennemi. La partie se compose de deux reprises de quarante minutes chacune, séparées par un *mi-temps*. On additionne le nombre des points remportés par chaque camp pendant les quatre-vingts minutes des deux reprises, et la victoire revient à celui qui en a le plus.

Ce jeu est des plus excitants et l'ardeur qu'on y met le fait quelquefois dégénérer en véritable combat; aussi, dans certains districts de l'Amérique du Nord où le football est en grand honneur et où l'on y met une chaleur trop considérable, la police s'est vue dans l'obligation de l'interdire complètement à cause des accidents qui accompagnaient chaque partie, accidents fort graves et très souvent mortels. En France et en Angleterre, on est moins sauvage; cependant, celui qui assiste à une partie pour la première fois reste interloqué de sa brutalité; tous les moyens étant bons pour s'emparer du ballon, il arrive des moments où la lutte est des plus chaudes et des plus vives. Afin d'éviter des excès dans l'attaque et dans la résistance, celui qui tient le ballon et qui se sent serré de trop près est obligé de crier *tenu*: à ce moment, tout le monde doit le lâcher. S'il ne crie pas *tenu* et qu'il soit dans l'impossibilité manifeste de se dégager personnellement, l'arbitre donne un *coup franc* au camp adverse. Tandis que le fait d'avoir crié *tenu* permet au joueur de profiter de son avantage en mettant le ballon à terre et en lui envoyant un coup de pied dans la direction du camp ennemi.



UNE PRISE DE BALLON

Comme on le sait, l'Union des Sociétés françaises des sports athlétiques comprend une quantité de Sociétés particulières qui s'engagent à obéir à son règlement et à établir des programmes d'accord avec elle;

chaque année, ces différentes Sociétés font des parties classiques, qui ont pour objet de déterminer à qui appartiendra le championnat.

Il est facile de comprendre que les équipes ne peuvent pas lutter indifféremment entre elles; les unes sont mieux composées, mieux dirigées, mieux entraînées : il serait injuste de les laisser jouer avec des équipes inférieures, d'abord parce que la victoire serait pour ainsi dire connue d'avance, ensuite parce que ces épreuves ne prouveraient rien. Aussi a-t-on été bien inspiré en divisant les Sociétés en séries, de façon à ne permettre les parties qu'entre séries de même catégorie. Quelques Sociétés ont plusieurs équipes : l'équipe première, l'équipe seconde et même l'équipe troisième, qui sont classées dans les différentes séries suivant leur force.

Les Sociétés de la première série, dans le département de la Seine, sont :

Le *Racing Club de France* ;

Le *Stade français* ;

Le *Cosmopolitan Club* ;

L'*Union athlétique du 1er arrondissement* ;

La *Ligue athlétique*.

Ces cinq Sociétés seules ont des équipes pouvant concourir pour le grand championnat de Paris de première série.

Dans la deuxième série, nous voyons l'équipe seconde du *Racing Club* et des Sociétés composant la première série, ainsi que les équipes premières de l'*Association sportive internationale* et de cinq ou six clubs sportifs d'amateurs. Enfin, nous avons des Sociétés offrant des équipes pour la troisième série, entre autres le *Stade* et le *Racing*.

De toutes ces Sociétés, celle qui s'est distinguée de façon plus particulière au Rugby pendant cet hiver est le *Racing*, dont le vice-président est M. Lejeune, plus particulièrement chargé de représenter la Société dans les parties de Rugby; elle a remporté le championnat de troisième série, de deuxième série et même de première série ; ce dernier a causé aux membres de cette sympathique Société une joie profonde, car, depuis la création de l'épreuve, le *Stade* avait toujours détenu le championnat.

Si nos équipes se sont bien tenues en France, par contre elles ont fait piteuse mine en Angleterre : le *Stade* est allé se faire battre à Swansea par 42 points contre 0, et le *Racing*, à Cambridge, par le *Trinity College* par 27 points contre 3.

A. DA CUNHA.



LA MÊLÉE

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÉNEMENTS DE MARS 1900

1. — Le projet de **budget de la guerre** en Angleterre pour l'année 1900-1901 s'élève à 61 500 000 livres sterling, contre 20 500 000 pour l'année écoulée, et l'effectif des troupes est porté de 184 000 à 430 000 hommes.

2. — A la Chambre, une interpellation « sur les irrégularités et les **illégalités de la Haute Cour** » se termine, après un discours de M. Waldeck-Rousseau, par le vote d'un ordre du jour de confiance à la majorité de 287 voix contre 138.

3. — M. Loubet reçoit le général Porter, ambassadeur des Etats-Unis, et M. Thompson, qui lui remettent un **dollar commémoratif** frappé à l'effigie de La Fayette et lui annoncent qu'un ***La Fayette day*** sera célébré aux Etats-Unis le 19 octobre prochain, anniversaire de la capitulation des Anglais.

4. — **Election législative**, arrondissement de Troyes (scrutin de ballottage) : M. Ardouin, radical-socialiste, est élu par 6 385 voix, en remplacement de M. Charles Dutreix, décédé.

5. — Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts remet au **président de la République** la médaille frappée en commémoration de son élection par le Congrès. — La Chambre des communes d'Angleterre vote les **nouveaux impôts** proposés par le gouvernement, impôts devant produire 25 millions de livres sterling.

6. — La Chambre des appels correctionnels confirme le jugement condamnant les **Pères assomptionnistes** à 16 francs d'amende, mais leur accorde le bénéfice de la loi de sursis. Le jugement maintient la dissolution de la congrégation. — Mort de l'auteur dramatique Henri **Crisafulli.** — Les **présidents Krüger** et **Steijn,** dans une entrevue, décident de continuer la lutte jusqu'au bout.

7. — La Chambre repousse une proposition tendant à supprimer en 1900 les périodes d'instruction des **réservistes** et des **territoriaux.** — Les districts de Prieska, Carnarvon et Kenhard sont proclamés, par les fermiers, **territoires de l'Etat libre d'Orange.** La population hollandaise est révoltée. Le mouvement gagne d'autres districts. On estime que 3 000 fermiers se sont déjà joints aux Boers.

8. — **Un incendie éclate à la Comédie-Française** vers midi, avant la représentation en matinée. Le feu gagne rapidement les décors, puis la salle. En moins de deux heures, malgré les secours, la scène et la salle sont réduites en cendres. **Mlle Henriot,** surprise par l'incendie, est asphyxiée et son corps est retrouvé dans les décombres en partie carbonisé. Mlle Dudlay peut s'échapper à grand'peine. Les annexes du théâtre, la bibliothèque, les archives et le foyer, où étaient accumulés une quantité considérable de documents précieux et d'œuvres d'art, sont à peu près indemnes, ainsi que plusieurs loges d'artistes. — A Bordeaux, dans la nuit du 7 au 8, une bande d'étudiants se livre à de violentes **manifestations devant le consulat d'Angleterre** et devant le domicile du consul, brisant des carreaux et une porte.



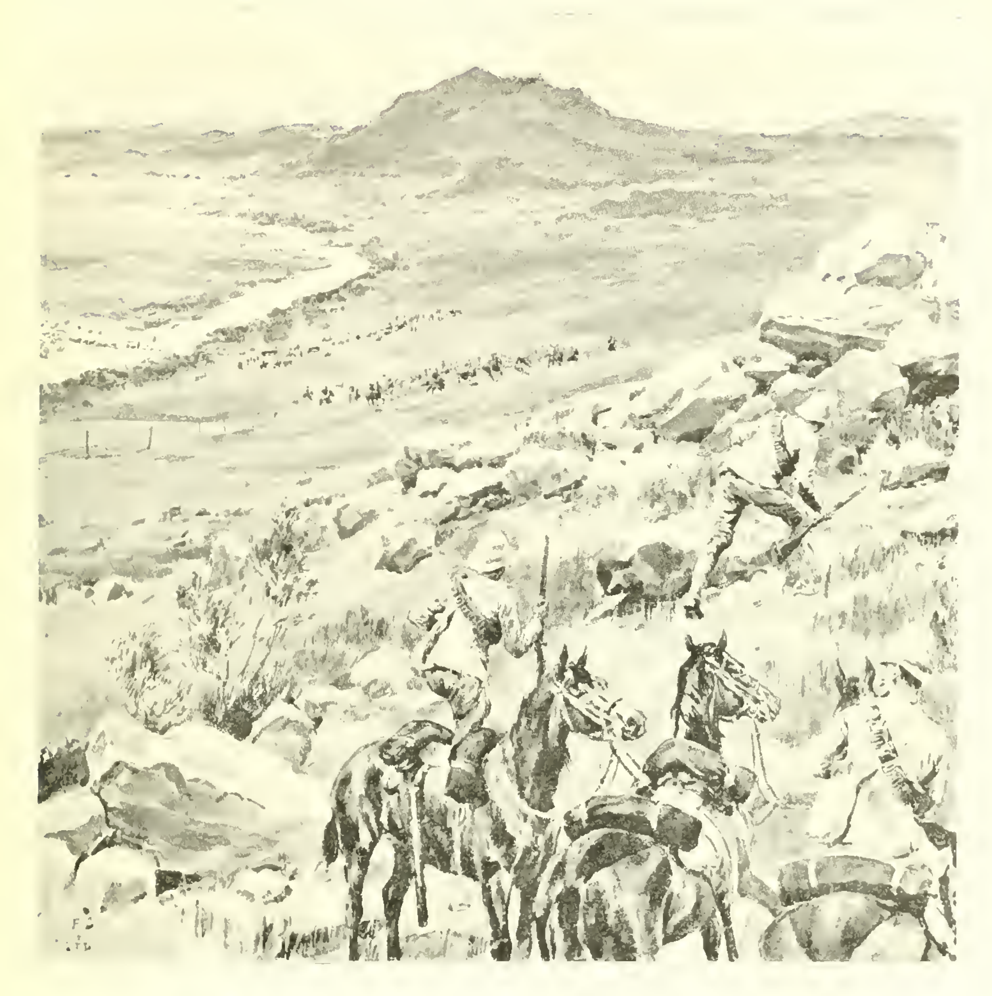
Cl. Dornac

LE P. DIDON DANS SON CABINET DE TRAVAIL, A ARCUEIL

9. — Le ministre des beaux-arts et une commission d'architectes visitent le **Théâtre-Français.** Ils constatent que plusieurs parties de l'édifice ont été épargnées par les flammes et que le gros œuvre pourra être en partie utilisé lors de la reconstruction.

10. — La Chambre des Pays-Bas adopte l'article 1er de la loi sur l'**enseignement** obligatoire énonçant le principe de l'obligation.

11. — **Election sénatoriale** dans le Morbihan : M. Riou, maire de Vannes, royaliste, est élu par 693 voix,



LA GUERRE SUD-AFRICAINE — RETRAITE DU GÉNÉRAL CRONJE A MODDER RIVER

en remplacement de M. Audren de Kerdrel, décédé. — **Elections législatives** : arrondissement de Mauléon (Basses-Pyrénées) : M. Pradet-Balade, républicain, est élu, sans concurrent, par 10 716 voix, en remplacement de M. Berdoly, élu sénateur. — 1re circonscription de Villefranche-sur-Rhône : M. Chabert, radical, est élu par 7 460 voix, en remplacement de M. Million, démissionnaire ; 2e circonscription de Chalon-sur-Saône : M. Chaussier, républicain, est élu par 5 150 voix, en remplacement de M. Gillot, élu sénateur. — Les Anglais délogent **les Boërs** de Drietfontein, sur la route de Bloemfontein, mais ils perdent 18 tués et 238 blessés. Les Anglais reprennent aussi Ladygrey, qui était au pouvoir des Boers depuis trois mois et demi.

12. — Le ministre de l'instruction publique et des beaux arts dépose à la Chambre une demande de crédit de 2 200 000 francs pour la **reconstruction du Théâtre-Français.** — Le ministre de l'agriculture décide la création de **Chambres consultatives d'agriculture,** dans lesquelles chaque canton agricole de France aura deux représentants.

13. — Il est question de la découverte, faite par les docteurs Richet et Héricourt, d'un remède pour la **guérison de la tuberculose.** Ce remède consisterait dans l'emploi du suc ou plasma extrait de la viande de bœuf crue, soumise à la pression. — M. Boulanger donne sa démission de **premier président de la Cour des comptes.** — Mort du **Père Didon,** célèbre prédicateur. Le Père Didon, qui appartenait à l'ordre des Dominicains, était directeur du collège Albert-le-Grand, d'Arcueil. Il était né à Touret (Isère) en 1840. — Le gouvernement anglais donne connaissance à la Chambre des communes d'une dépêche des **présidents Krüger et Steijn,** en date du 5 mars. Les deux présidents se défendent d'avoir voulu saper l'autorité de la reine. Ils ont pris les armes uniquement pour défendre l'indépendance des deux républiques, et si l'Angleterre est décidée à détruire cette indépendance, les Boers continueront la guerre jusqu'au bout. La dépêche ajoute que tant que les Boers occupaient des territoires anglais ils s'abstinrent de faire des ouvertures de paix pour ne pas froisser l'honneur de l'Angleterre. **Lord Salisbury** a répondu, en date du 11 mars, que le Transvaal et l'Orange ont envahi le territoire de l'Angleterre. Celle-ci est ainsi punie d'avoir acquiescé à l'existence des deux républiques. La conséquence de



LA GUERRE SUD-AFRICAINE

REDDITION DU GÉNÉRAL CRONJE

l'usage qu'elles ont fait de cette concession le gouvernement anglais n'est pas disposé à consentir à l'indépendance du Transvaal et de l'Orange. — A la demande des présidents Kruger et Steijn, les Etats-Unis ont fait une démarche officieuse pour savoir si l'Angleterre accepterait ses bons offices pour une médiation en vue de la paix. Lord Salisbury décline cette offre.

14 — **Bloemfontein,** capitale de l'Etat libre d'Orange, capitule le 13 mars à dix heures du matin. Les troupes anglaises, commandées par le général Roberts, entrent dans la ville à midi. La veille le général avait envoyé un ultimatum menaçant de bombarder si la ville ne se rendait pas. Le président Steijn et les Boers sont partis vers le nord, dans la direction de Kroonstad.

15. — **M. Loubet** préside l'inauguration d'un hospice de vieillards à Issy et prononce un discours dans lequel il dit que la paix sociale se réalise par l'union des citoyens pour le bien de l'humanité. — Mort de **M. Desprez,** sénateur du Pas-de-Calais. — Le **président Steijn** part pour Kroonstad, nouveau siège du gouvernement de l'Etat libre d'Orange.

16. — La Chambre adopte des propositions de MM. Berthelot et Rouvier tendant à limiter l'initiative parlementaire en matière **d'amendements au budget** entraînant l'ouverture de nouveaux crédits.

17. — D'une statistique publiée par le War Office anglais, il résulte que les **pertes subies par l'armée anglaise,** depuis le commencement de la campagne jusqu'au 15 mars, sont : officiers tués 194, blessés 601, manquants 150 ; sous-officiers et soldats tués 1 847, blessés 8 755, manquants 3 372. Officiers et soldats morts de maladie 955. Soit un total de 15 874.

18. — Le **lieutenant de Tonquedec,** commandant l'arrière-garde de la mission Marchand, et chargé d'occuper le poste de Gaba Chambi, sur le Nil Blanc, rentré récemment en France avec son détachement de tirailleurs sénégalais, est nommé chevalier de la Légion d'honneur. — **Elections sénatoriales :** Ain, M. Giguet, député radical, est élu par 746 voix, en remplacement de M. Mercier, décédé. Loire Inférieure, M. le comte de Juigné, monarchiste, est élu par 659 voix, en remplacement de M. Guibourd de Luzinais, décédé. — **Elections législatives :** Basses-Pyrénées, M. de Gontaut-Biron, républicain, est élu par 8 223 voix, en remplacement de M. Quintaa, élu sénateur. Hautes-Pyrénées, M. Dasque, radical, est élu par 9 024 voix en remplacement de M. Pédebidou, élu sénateur. — Mort du **général Lockhart,** commandant en chef de l'armée anglaise aux Indes.

19. La Chambre adopte l'ensemble **du Budget** de 1900 par 492 voix contre 34. Elle adopte également les projets du gouvernement pour la reconstruction du **Théâtre-Français** et pour l'installation provisoire du Théâtre-Français à l'Odéon et de **l'Odéon** au Gymnase. — La **famine aux Indes** augmente encore. Le nombre des individus secourus par le gouvernement est de 4 800 000. — Au château royal de Berlin, cérémonie du **centenaire** de l'Académie des sciences. — D'une statistique publiée par le gouvernement du Transvaal, il résulte que les **troupes républicaines** avaient perdu, avant le débloquement de Kimberley et de Ladysmith : morts 677, blessés 2 129, tués par accident 171, morts de maladie 99, malades 1 251, soit un total de 4 351.

20. — Mort de **M. Miossec,** député de la première circonscription de Chateaulin. — Le sultan du Maroc proteste contre l'occupation par la France **d'In-Salah** et de l'oasis du Touat. — Le vice-amiral de La Bédollière est nommé **préfet maritime à Lorient,** et le vice-amiral de La Bonninière **préfet maritime de Toulon.**

21. — Le **général Buller** reconstitue son armée à Ladysmith avant de reprendre ses opérations vers le Nord.

22. — Deux missions françaises, l'une venant du Nord et commandée par les lieutenants Wœlffel et Mangin, l'autre venant du Sud, sous les ordres de l'administrateur Hostain et du capitaine d'Ollonne, opèrent leur jonction à Beyla. Par suite de la rencontre de ces deux missions se trouvent soudés pour la première fois les deux tronçons d'un itinéraire allant **du haut Soudan à la Côte d'Ivoire** par le bassin du Cavally. — Le **cabinet conservateur danois,** présidé par M. Horring, qui était au pouvoir depuis 1897, donne

sa démission à la suite d'un conflit avec les Chambres.

23. — Un protocole est signé prorogeant jusqu'au 24 mars 1901 le délai pour la ratification de la **convention de commerce franco américaine** du 24 juillet 1899.

24. — M. Loubet signe la grâce du **baron Christiani** qui avait été condamné à quatre ans de prison pour outrages et voies de fait envers le Président de la République.

25. — Arrivée à Paris du **prince Kotohito-Kanin,** de la famille impériale du Japon. — A Dijon, inauguration du monument élevé par souscription publique à la mémoire de **Garibaldi.** — **Election sénatoriale** dans le Lot : M. Delport, radical, est élu par 417 voix, en remplacement de M. Talou. — **Elections législatives,** arrondissement de Vesoul : M. Fachard, nationaliste, est élu par 11 463 voix, en remplacement de M. Bontemps, élu sénateur. Deuxième circonscription de Chambéry (Savoie) : M. Chambon, radical, est élu par 7 356 voix, en remplacement de M. Antoine Perrier, élu sénateur. Deuxième circonscription d'Yvetot : M. Louis Quesnel, nationaliste, est élu par 4 771 voix, en remplacement de M. de Montfort.

26. — Mort du **vice-amiral baron Duperré.**

27. — Mort de **M. Allemand,** sénateur de la Loire. — Le conseil des ministres décide que **l'inauguration de l'Exposition** aura lieu le 11 avril. — M. Labeyrie, gouverneur du Crédit foncier, est nommé **premier président de la Cour des comptes.** — M. Morel, sous-gouverneur de la Banque de France, est nommé **gouverneur du Crédit foncier.** — Mort, à Prétoria, du **général Joubert,** commandant en chef de l'armée boer. Le général Joubert succombe aux suites d'une maladie d'estomac.

28. — Mort de **M. Louis Enault,** littérateur. — Mort du comte **Benedetti,** ambassadeur de France à Berlin au moment de la déclaration de guerre de 1870.

29. — Mort de **M. des Rotours,** député de Douai. — Une colonne, sous les ordres du commandant d'Eu, poursuit les rebelles **dans le Tidikelt.** A **In-Rhar,** les indigènes, au nombre de 1 500 environ, fortement retranchés, opposent une résistance acharnée. Après un violent combat, la place est prise d'assaut. Les rebelles perdent 600 tués, environ 500 blessés et 450 prisonniers, parmi lesquels le pacha de Timmi-El-Driss, Ben-Mani, se disant gouverneur du Touat. Nos pertes sont de 9 tués et 38 blessés, dont 2 officiers. — La sentence arbitrale relative au **chemin de fer de Delagoa-Bay,** qui faisait l'objet d'une contestation entre le Portugal, d'une part, l'Angleterre et les Etats-Unis, de l'autre, condamne le Portugal à payer aux deux autres Etats une indemnité de 15 314 000 francs. — Malgré les tentatives du général French pour leur barrer la route, **les Boers,** venant du nord de la colonie du Cap, parviennent à rallier Vynburg, à mi-chemin entre Bloemfontein et Kroonstad.

30. — Le ministre de l'instruction publique, assisté du président du conseil municipal de Paris et du préfet de la Seine, préside l'inauguration de **l'école primaire supérieure J.-B. Say.** — Un convoi anglais, de la colonne Broadwood, battant en retraite de Thabanchu sur Bloemfontein, tombe dans une **embuscade de troupes boer,** perd 7 canons et 350 hommes, dont 200 prisonniers. — Dans une rencontre à Karce-Sidiny, les Anglais délogent **les Boers** de plusieurs kopjes, mais perdent 21 tués et 169 blessés.

31. — Des nouvelles de la **région du Chari,** par voie du Congo français, annoncent que le lieutenant Meynier et le capitaine Joalland sont arrivés au Chari, après avoir contourné le lac Tchad. Le lieutenant Meynier occupe Archambault et le capitaine Joalland est à Goulfei. Le commandant Lamy se trouvait, le 15 janvier, à Amandougou, à deux jours de marche du lac Tchad. — Mort de **M. Riberpray,** député de Louviers. — M. de Lanessan, ministre de la marine, assiste, à Saint-Nazaire, au lancement du nouveau transatlantique *la Savoie*, qui sera affecté au service du Havre à New-York. — Le président et le bureau de la **Chambre italienne** donnent leur démission dans le but de mettre fin à l'obstruction. — Dans la course nautique annuelle entre équipes des Universités **d'Oxford et de Cambridge,** cette dernière est victorieuse. — Le Sénat des Etats-Unis proroge d'un an le délai accordé **aux Philippins** pour l'option en faveur de la nationalité qu'ils préfèrent.



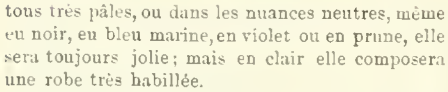
LA GUERRE SUD-AFRICAINE — CONVOI ANGLAIS AU NATAL

LA MODE DU MOIS

Le cachemire d'Écosse, dans les tons pastel, est devenu le tissu par excellence de cette saison mixte. Léger et souple, il habille aussi bien que le drap.

C'est en cette étoffe qu'est faite la toilette n° 1 que nous donnons aujourd'hui. Suivant l'usage qu'on en veut faire, on peut la choisir dans les





tous très pâles, ou dans les nuances neutres, même en noir, en bleu marine, en violet ou en prune, elle sera toujours jolie; mais en clair elle composera une robe très habillée.

Quelle qu'en soit la nuance, elle est bordée par une passementerie noire ou de même couleur formant camaïeu, et qui semble la festonner tout autour. De forme princesse, cette robe est ouverte, devant, sur un intérieur en tulle plissé lingerie de ton assorti. Une ceinture en satin souple, drapé, la serre à la taille.

Le chapeau, ou plutôt la toque qui l'accompagne, est en tulle noir drapé, orné d'un piquet de plumes dont le pied se dissimule sous un gros cabochon perlé.

Jupon de dessous en taffetas noir doublé et garni de trois volants gansés et piqués, plus hauts derrière que devant afin de bien soutenir le mouvement de la jupe.

Bas de fil d'Écosse ou de soie noire avec souliers en vernis, ou en peau assortie de couleur à la robe, si celle-ci est claire. Ombrelle, blanche ou noire, avec manche terminé par un milord en or incrusté de pierres précieuses.

En dépit de l'ouverture de l'Exposition la saison mondaine continue à battre son plein. Les



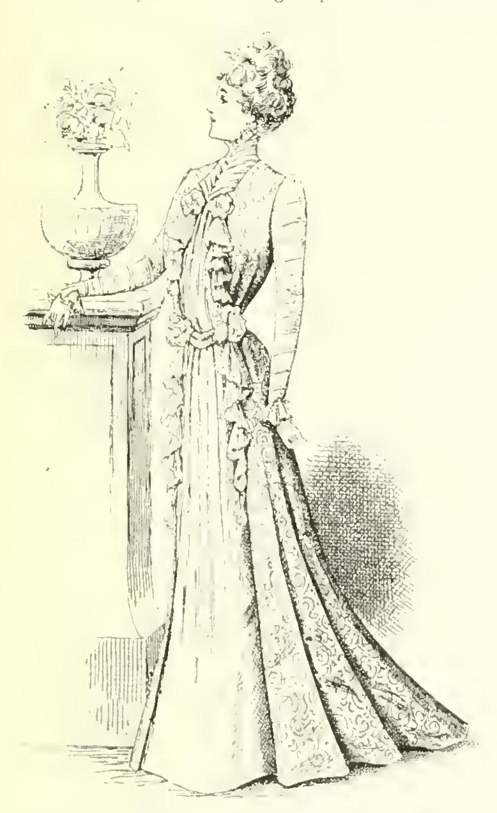
robes de bal n'ont donc jamais été plus utilisées. Voici, à cette occasion, une délicieuse toilette vert arc-en-ciel pâle, en soie unie et brochée (n° 2). La première jupe, longue, est en peau de soie brodée de paillettes en guirlande sur l'ourlet; et la tunique, en broché, également brodée en bordure, puis frangée d'une frange de soie assortie.

Le corsage, drapé et croisé, est agrémenté dans le dos d'un pli Watteau en tulle s'attachant sous un chou, également en tulle.

Le décolleté en V est tout à fait gracieux. Un bouillonné de tulle dans lequel se niche un nœud papillon, en ruban de satin vert pâle forme épaulette de chaque côté. Au cou, collier d'or, genre ancien, avec amulette ou fantaisie quelconque, style Beaudouin. Gants de chevreau glacé, blancs, très longs. Éventail de plumes blanches, monté sur écaille blonde avec chiffre en diamant. Jupon de taffetas blanc, froufrouté de volants de dentelle et

de mousseline de soie, coupés par des flots de ruban étroit. En guise de chemise et de pantalon, une combinaison brodée au fil tiré et terminée, à l'encolure comme au bas des jambes, par une jolie valencienne ancienne. Dans les cheveux, toujours très ondés et très flous, piquet de fleurs de saison. Bas de soie blanche incrustée de dentelle, et souliers en peau de soie vert arc-en-ciel pâle.

Par l'adjonction d'une guimpe et de manches



longues en tulle blanc, la guimpe terminée au cou par un col en peau de soie assortie et drapée, on peut aisément transformer cette robe de bal en robe de dîner, de soirée, de concert ou de théâtre.

Aucune étoffe ne se prête mieux que les tissus Liberty, unis ou à ramages, à composer de délicieuses toilettes d'intérieur. C'est donc en ce genre d'étoffe (la robe à ramages et l'intérieur comme les manches en uni) que nous avons combiné notre élégant déshabillé (nº 3). Cette robe, longue et princesse derrière, est droite devant, serrée seulement à la taille par une ceinture arrêtée de chaque côté sous de gros choux en tulle brodé, assorti au tulle, qui retombe en cascade de chaque côté de la tunique, et compose également les manchettes. Les manches et l'empiècement unis, sont agrémentés de petits plis lingerie en biais, formant fougère sur l'empiècement.

L'intérieur peut également se faire en surah.

Les dessous sont en satin souple garnis de dentelle jaunie; et la lingerie en batiste ornée de vieux point de Paris. Bas de fil ou mi-soie et pantoufles de maroquin, le tout assorti de nuance à la toilette.

Enfin, pour terminer, voici un costume tailleur (nº 4) très pratique, très simple, mais charmant et que l'on pourra faire faire aussi bien en laine qu'en piqué et en toile à voile, suivant la saison.



Tel qu'il est, il est en drap gris ne redoutant nullement la poussière de l'Exposition; pour toute garniture il n'a que des piqûres dont il est facile de varier à l'infini la disposition. Le boléro, à patte arrondie devant, est agrémenté d'un double rang de boutons; écharpe de soie au cou. Et toquet de paille noire, garni de ruban de satin blanc. En-cas de fantaisie à manche rustique. Gants de Suède. Lingerie de fantaisie à fleurettes, jupons d'alpaga moiré à volants bien soutenus. Bas de fil d'Écosse noirs. Souliers Richelieu en chevreau glacé ou en cuir de Russie.

Pour la campagne, le voyage et les eaux, rien n'est plus commode que le grand manteau de silésienne. Il sert à la fois de cache-poussière et de manteau de pluie. La grande mante, le mac farlane et la redingote sont les trois formes préférées.

BERTHE DE PRESILLY.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Production du miel en France.

	Ruches en activité	Production totale en kilogr.	Valeur totale
1893.	1.603.572	7 453 714	10.619 073
1894.	1 592 929	6.912.261	9 717 875
1895.	1 615 061	7.995.314	11 006 038
1896.	1 623 054	7 820 498	10 638 662
1897.	1 600 303	7 316.400	10 099 951

Production de la fonte aux États-Unis.

En tonnes anglaises (1 016 kilogr.)

1890.	9 202.703	1895.	9.446 308
1891.	8 279.870	1896.	8.623.127
1892.	9 157 000	1897.	9 652.680
1893.	7.124 502	1898.	11.773.934
1894.	6.657.388	1899.	13 620 703

Les naturalisations en France

(1890-1899)

Alsac.-Lorrains. .	43 147	Autr.-Hongrois.	2 624
Italiens	46 612	Russes et Polon.	3 143
Allemands.	11.155	Maltais.	1 029
Belges	38 533	Marocains	331
Luxembourgeois.	5.168	Indigènes.	690
Suisses.	5 149	Divers	5 068
Espagnols	8.230	Total des dix années.	171 179

Les accidents dans les corporations industrielles de l'Allemagne.

(Nombres annuels moyens, par 100 000 assurés, des accidents motivant indemnité.)

	Mort	Incapacité permanente: Totale	Incapacité permanente: Partielle	Incapacité Temporaire	Ensemble
1886.	70	44	109	57	280
1887.	77	73	211	53	414
1888.	68	43	238	86	435
1889.	71	49	270	81	471
1890	73	38	327	98	536
1891.	71	32	342	110	555
1892.	65	30	355	114	564
1893.	69	27	382	125	603
1894.	65	16	382	162	625
1895.	67	15	357	185	624
1896.	71	10	353	238	672
1897.	70	10	352	259	691
1898.	73	9	354	275	711

Journaux et Revues publiés dans les divers pays.

France, Paris. . .	2.685	Indes anglaises. .	650
— Départem.	1.051	— néerlandais.	30
Allemagne	7 115	Italie	2.178
Autriche	2.501	Japon	716
Hongrie.	1.003	Norvège.	390
Angleterre	4.400	Pays-Bas	760
Belgique.	168	Roumanie.	129
Brésil	300	Russie	450
Danemark.	230	Serbie	78
Espagne.	850	Suède	350
États-Unis	20.630	Suisse	790
Grèce	53	Turquie	45

Les mines au Mexique (au 30 juin 1899).

	Nombre des concessions	Surface en hectares
Or.	866	8.621
Or et argent.	1 881	15 137
Or, argent et plomb.	10	307
Argent	3.977	32 899
Argent et cuivre.	185	1.569
Argent et plomb.	1 136	10 193
Mercure.	116	5 296
Soufre.	33	147
Or et cuivre.	63	637
Or, argent et cuivre.	63	824
Argent, cuivre et plomb. . .	8	109
Cuivre.	217	2.132
Cuivre et plomb.	5	32
Cuivre et fer.	23	158
Plomb.	31	293
Fer.	109	2.383
Antimoine	39	1.547
Étain	15	98
Zinc	1	15
Magnésium.	4	7
Argent et magnésium. . . .	3	35
Argent et mercure.	2	13

Les voies navigables en France

(en kilomètres).

	Canaux.	Fleuves et rivières.	Total.
1875.	4 180	6.590	10.770
1880.	4.350	6.590	10.940
1885.	4 660	7 720	12 380
1890.	4.810	7.560	12 370
1891	4 810	7 520	12.330
1892.	4 810	7 590	12 400
1893.	4 810	7.510	12.320
1894.	4.780	7.470	12.250
1895.	4 780	7.500	12.280
1896.	4.850	7.510	12.360
1897.	4.850	7.410	12.260
1898	4 850	7 420	12.270

Mouvement de la population en France.

	Mariages.	Divorces.	Naissances.	Mort-nés.	Décès.
1889.	272.934	4.786	880.579	42.449	794.933
1890.	269 332	5.457	838.059	40.535	876 505
1891.	285.458	5.752	866.377	42.472	876.882
1892.	290.319	5.772	855.847	41.925	875.888
1893.	287.294	6 184	874.672	42.394	867.526
1894.	286 612	6 419	855.388	42.046	815.620
1895.	282.915	6.751	834.173	41.572	851.986
1896.	290.171	7 051	865 586	42.054	771.884
1897.	291.462	7.460	859.107	42.249	751.019
1898.	287.179	7.238	843.933	39.805	810.073

Les incendies au Japon.

	Involontaires.	Causes par la foudre ou autres causes.	Volontaires.	Totaux.
1891. .	12 397	2 866	3.418	18.681
1892. .	11 095	2 528	2.733	16.356
1893. .	11 587	2.508	2.780	16.875
1894 .	11 548	2.756	2.526	16 830
1895. .	11 020	2 288	1.846	15.154
1896	10.196	1.844	1.488	13.528

G. François.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Depuis quelque temps déjà la spéculation, tant à Paris qu'à l'étranger, fait preuve d'une certaine réserve, qui contraste assez vivement avec l'ardeur haussière qu'elle manifestait précédemment.

En quoi elle a raison. Quand l'argent se resserre, ce n'est pas le moment de faire des folies dans le sens de la hausse. Pour ses règlements de comptes au moment des liquidations, la spéculation, qui opère sur des chiffres considérables, a constamment besoin de gros capitaux ; et il lui importe nécessairement de se procurer ces capitaux à de bonnes conditions. Quand, pour une raison ou pour une autre, ces capitaux viennent à manquer ou à se réduire sensiblement, les reports sont parallèlement onéreux. Le report sur la rente, en liquidation de fin mars, a atteint 47 centimes ; il en coûtait donc 470 francs pour proroger d'un mois une petite position de 3000 fr. de rentes, dont le revenu mensuel n'est que de 250 francs.

Donc, la spéculation fait bien de se préoccuper de cet état de choses. Mais il n'en va pas de même du public au comptant, c'est-à-dire de ce public qui, ne spéculant pas, se contente sagement de placer ses capitaux. Pour ce public-là, si paradoxal que cela puisse paraître, le resserrement de l'argent serait plutôt une bonne chose ; ce resserrement, en forçant les spéculateurs à modérer leurs ardeurs, permet au capitaliste d'entrer à des conditions plus douces dans les bonnes valeurs de placement. Car il ne faut pas croire que la tension de la situation monétaire, dans les pays à finances saines comme la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne, etc., atteigne le moins du monde le public proprement dit. C'est le contraire qui est la vérité. D'où est venu le premier signal du resserrement de l'argent ? De l'Allemagne.

Quelles en ont été les causes initiales ? L'expansion énorme du mouvement industriel. Il a fallu d'énormes capitaux pour mettre sur pied les entreprises nouvelles, créer des usines, ouvrir des canaux, creuser des mines, construire des lignes de chemins de fer, etc. Mais ces usines, ces entreprises, ces canaux, ces mines, ces chemins de fer ont employé de nombreux ouvriers, à qui de nombreux salaires ont été distribués. D'où cette conséquence : les gros capitaux s'émiettent, mais leur répartition entre des millions de mains accroît la circulation, répand le bien-être et permet la constitution de petites épargnes, qui auront bientôt fait de reconstituer les gros capitaux. D'où cette conséquence encore : si les banques et les établissements de crédit sont gênés, le public, lui, ne l'est pas. Il y a d'ailleurs un certain nombre de valeurs pour lesquelles le mouvement de hausse ne s'est jamais arrêté — ou guère ; et nous éprouvons une vive satisfaction à constater que ces valeurs sont précisément celles que nous avons, de la façon la plus nette, signalées et recommandées aux lecteurs de ce journal. En moins d'un mois, l'*Extérieure espagnole* a monté de près de 4 francs ; les chemins de fer espagnols ont progressé proportionnellement ; enfin le *Rio-Tinto*, qui était au-dessous de 1 100 francs en fin d'année, a dépassé le cours de 1 500 francs.

Nous ne croyons pas que la hausse soit terminée encore ; nous sommes même certains, surtout en ce qui concerne les valeurs de cuivre, qu'elle aura un caractère de pérennité, attendu que le mouvement industriel se développe constamment, et que les demandes de cuivre suivent une marche ascendante. Cependant, en ce qui a trait au *Rio-Tinto*, nous avons une réserve à faire. Quand, en une seule année, et abstraction faite des dividendes, le porteur d'un titre a doublé son capital, il est prudent de réaliser et de mettre ce capital sur des valeurs qui, ayant progressé d'une façon moins rapide, sont par cela même susceptibles de monter plus vivement, surtout quad elles sont, par la modestie de leur prix, accessibles à tout le monde. Sans sortir du groupe cuprifère, nous vous recommanderons donc l'action de la *Compagnie des mines de cuivre de Huelva*. Nous vous l'avions signalée déjà, et nous disions qu'infailliblement le marché s'en préoccuperait un jour ou l'autre. Ce jour est venu. Déjà la presse — et nous parlons seulement de la presse sérieuse — prend l'habitude de la signaler et de noter avec régularité les travaux effectués dans ces mines, situées, nous l'avons dit, entre celles du Rio-Tinto et celles de Tharsis. L'attention du public financier se trouvant ainsi éveillée, il est infiniment vraisemblable que nous verrons se produire, pour les cours de la *Huelva*, un phénomène d'expansion pareil à celui qui a porté au niveau actuel les cours du *Rio*, de la *Tharsis*, etc. Ces valeurs peuvent, certes, monter encore ; mais il faut considérer qu'elles ne doivent pas être bien loin de leur point d'arrivée ; tandis que la *Huelva* n'est pas encore bien éloignée de son point de départ. C'est donc une occasion, et dont il faut savoir profiter.

E. BENOIST,

Directeur du *Monde économique et financier*,
17, rue du Pont-Neuf.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

Nous signalerons d'abord les nouveaux timbres de Hongrie, les valeurs courantes en Filler et les *korona* : 1 f. gris, 2 bistre, 3 orange, 4 violet, 5 vert, 6 brun, 10 rose, 25 bleu, 30 brun, 50 carmin, 60 olive, puis, avec l'effigie de l'empereur, 1 kor. brun et 3 gris; ajoutons le timbre des journaux, analogue au premier type et rouge.

Les bureaux allemands du Maroc émettent à leur tour des timbres surchargés 3 cent., 5 c., 10 c., 25 c., 30 c. et 60 c.; ce pays fera bientôt concurrence, pour le cosmopolitisme, au Levant et à la Chine!

Les nouveaux timbres de Crète, fabriqués à Londres, sont annoncés : ils seraient de six types différents; on verra l'effigie du prince Georges à côté de celle du roi Minos (? et autres sujets mythologiques! Cela promet au moins de n'être





CRÈTE

La Corée célèbre, paraît-il, son entrée dans l'union postale par une série de 14 timbres.

D'Afrique rien à signaler en dehors d'un nouveau 1 penny rose du cap de Bonne-Espérance qui contient tant de choses



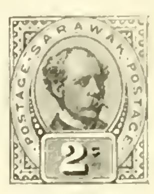
HONGRIE



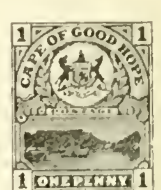
HONGRIE



SIAM



SARAWAK



B.-ESPÉRANCE

point banal; nous publions déjà le 1 f. brun et le 5 vert.

A Malacca le 4 cents parait en rose et le 5 devient bleu foncé.

Siam change toute sa série où l'on peut admirer le profil du roi Chulalong-Korn et qui se compose de : 1 a. vert, 2 verdâtre, 3 rouge et bleu, 4 rose, 8 vert et jaune, 10 bleu, 12 violet et rose, 24 violet et bleu, 6 b. violet et brun.

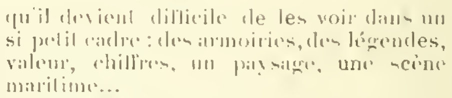
Les Sarawak ont également changé; la fabrication est analogue à celle des timbres de Siam; nous y voyons : 2 c. vert, 8 jaune et noir, 12 violet, 16 brun et vert, 25 bistre et bleu, 50 vert et rose, 1 dol. rose et vert.



ILE MAURICE

Aux Seychelles l'émission s'est complétée par un 15 cents bleu.

A Ceylan, nouvelle valeur de 12 cents rose à l'ancien type de 1886; de plus le 15 c. devient bleu comme le 5 cents qui va sans doute changer.



qu'il devient difficile de les voir dans un si petit cadre : des armoiries, des légendes, valeur, chiffres, un paysage, une scène maritime...

Le Brésil continue ses opérations de surcharges; signalons seulement le fait à la vindicte publique.

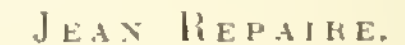
A Nicaragua on reprend les émissions, dues à l'American Banknote C°, soit : 1 c. violet, 2 rouge, 3 vert, 4 olive, 5 bleu noir, 6 rose, 10 violet, 15 bleu, 20 brun, 50 rouge, 1 p. jaune, 2 orange, 5 noir; ils représentent un volcan en activité.

Enfin la Trinité, par une surcharge de 3 d. sur le 5 violet, prélude à l'apparition d'un nouveau 3 p.

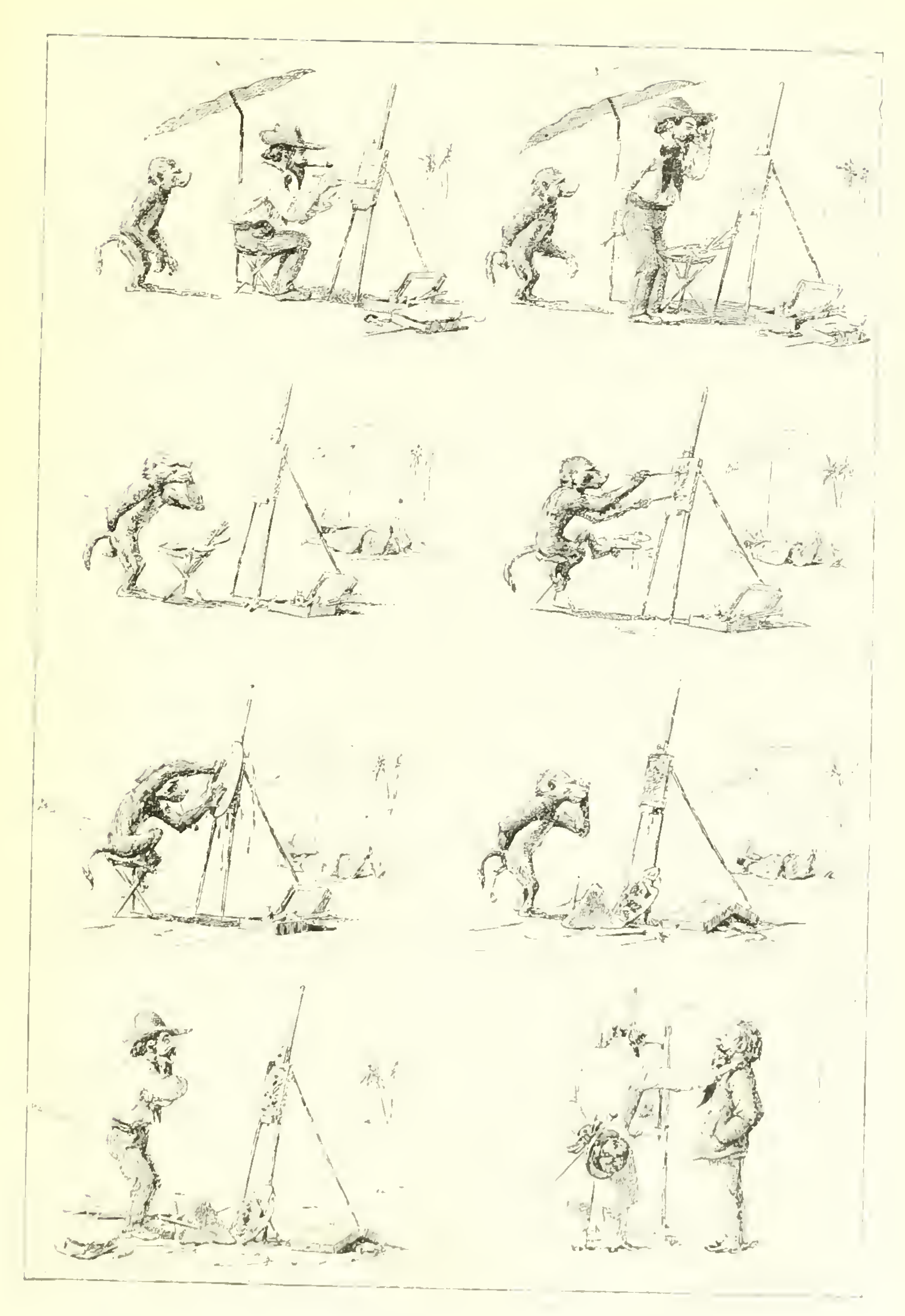
L'Australie du Sud modifie son petit timbre de 1/2 penny dans une dimension moins incommode; il est vert et représente une tour avec des fils télégraphiques.

Au Queensland modification moins heureuse du même timbre, horrible petite vignette avec une toute petite effigie de la reine, 1/2 p. vert.

Nous publions enfin le timbre commémoratif de La Bourdonnais émis par les Anglais à l'île Maurice.



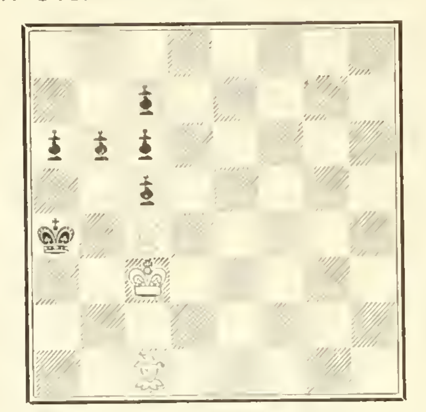
JEAN REPAIRE.



IMPRESSIONNISME INVOLONTAIRE

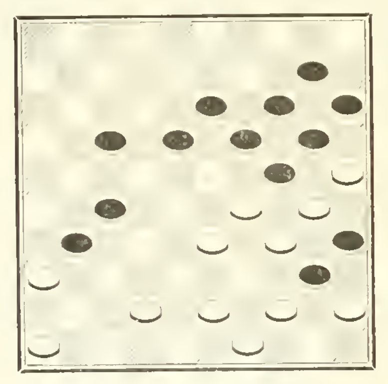
Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

N° 343. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 344. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 345. — Énigme.

SONNET PAR A. C.

Je reste muet dans le bruit
Et mouvemente la tempête ;
Des galas toujours éconduit
Je suis présent à chaque fête.

Indispensable au temps qui fuit
Et moins à l'homme qu'à la bête,
Lorsque doit se clore la nuit
Forcément j'y vais de ma tête.

En liberté j'ai le beau lot.
Pourtant au fond du noir cachot,
Un arrêt du Destin m'enchaîne.

A l'auteur, au pitre je sers,
Mais demeure dans les concerts
Toujours étranger à la scène.

N° 346. — Métagramme.

Onctueuse mixture
De commune nature
Utile à la chaussure.

Fantôme décevant
Qu'en le désert brûlant,
L'œil entrevoit passant.

Un terme générique
Souvent mis en pratique
Dans l'art photographique.

Quand l'heure en sonnera
Au pays fournira
Plus d'un vaillant soldat.

N° 347. — Problème.

Un facteur doit remettre une lettre portant la suscription suivante :

Mademo.selle
H
4. rue de T Y M
Paris.

On demande quel est le nom de la personne à qui la lettre est destinée, et dans quelle rue cette lettre doit être remise.

N° 348. — Mathématiques.

On demande à Jean quel est son âge. Il répond : les deux chiffres qui représentent mon nombre d'années additionnés comme s'ils exprimaient des unités simples donnent 13 pour somme. Si l'on intervertit l'ordre dans lequel il sont placés, mon âge se trouve augmenté de neuf ans. Quel est son âge ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

N° 339. —
1. D 3 C R — 1. F 6 F R
2. D 8 C R — 2. au choix.
3. D 8 T D ou 2 T D échec et mat.

1. R 5 T R
2. D 3 F D — 2 au choix.
3. D 4 C D échec et mat.

1. F 6 C D
2. D pr P échec. — 2. R au choix.
3. D 7 T D ou D 6 C D échec et mat;

Les autres variantes, qui sont faciles, découlent des précédentes.

N° 340. — $\frac{33\ 28}{18\ 27}$ $\frac{28\ 22}{27\ 18}$ $\frac{40\ 34}{29\ 40}$ $\frac{39\ 34}{40\ 29}$ $\frac{43\ 34}{16\ 30}$ $\frac{25\ 1}{}$ fait dame et gagne.

N° 341. — Tabac n'usa pas un Cabat.

N° 342. — L'oreille.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

Filets de soles à la nantuatienne. — FORMULE. — 2 soles moyennes 600 à 700 grammes; 8 beaux champignons; 18 écrevisses; une belle truffe; 125 grammes de beurre fin; 10 grammes de farine; 2 jaunes d'œufs frais; 2 décilitres de vin blanc; un quart de litre d'eau filtrée; un citron; un bel oignon; un bouquet garni; une carotte; 90 grammes de sel; une pincée de poivre ordinaire; une pointe de cayenne; un verre à madère de cognac.

OPÉRATION. — LES ÉCREVISSES ET LA TRUFFE. — Au lieu de les châtrer, faites-les dégorger dans un quart de litre de lait cru : elles se vident de la nourriture qu'elles ont absorbée.

Réunissez dans une casserole bien étamée l'eau, le vin blanc, le cognac, l'oignon, la carotte et le bouquet, le sel, une pointe de cayenne et quelques boules de poivre noir.

Faites bouillir à feu vif, plongez les écrevisses, égouttées dans une passoire à gros trous, ainsi que la truffe brossée, couvrez et laissez de 6 à 8 minutes; retirez du feu, laissez-les couvertes pour qu'elles pochent un quart d'heure. Pelez les soles, levez les filets, doublez le côté le plus étroit sous l'autre, à peu près le tiers, beurrez un plat, dressez les filets un à côté de l'autre, salez légèrement et arrosez-les de jus de citron. Couvrez avec une feuille de papier d'office beurré et tenez-les au frais. Pelez et décorez les champignons en y faisant dessus un dessin quelconque, 4 ou 8 entailles en travers ou en croix, parez le dessous pour qu'ils ne soient pas trop épais, lavez-les et faites-les cuire une minute dans 3 cuillers à bouche d'eau, un soupçon de sel, gouttes de citron, 10 grammes de beurre.

Passez la cuisson des écrevisses au tamis fin dans une petite casserole, ajoutez les arêtes des soles bien lavées, les parures des champignons, faites cuire lentement 20 minutes. Pendant cette cuisson, décortiquez les pinces et les queues de 12 écrevisses, joignez-les aux champignons ainsi que la truffe et les 6 écrevisses qui vous restent. Pilez les coffres dans un mortier, que les carapaces soient bien broyées, ajoutez 60 grammes du beurre pesé, broyez en tous sens pendant 10 minutes; passez cette purée au tamis n° 20; rebroyez ce qui reste sur le tamis et repassez une deuxième fois. Ramassez le beurre qui se trouve collé en dessous du tamis; c'est lui qui fera la couleur et la bonté de la sauce.

LA CUISSON DES FILETS. — Passez le jus des arêtes sur les filets de soles, remettez le papier beurré et faites partir sur le feu, mettez au four chaud 8 minutes; tenez-les bouillants à côté du feu.

LA SAUCE. — Faites fondre 20 grammes de beurre, mélangez la farine, mouillez avec le jus des filets de soles, donnez un coup de fouet, délayez les deux jaunes avec un peu de citron et le beurre restant, versez un peu de sauce, pour la liaison dans la sauce, faites bouillir en remuant et laissez à côté du feu.

LE DRESSAGE. — Coupez avec des ciseaux les petites pattes aux 6 écrevisses de côté; piquez la pointe des ciseaux au bas des nageoires caudales d'une écrevisse et coupez la carapace jusqu'au coffre, des deux côtés enlevez, la chair apparaît rosée et juteuse, le convive n'aura qu'à la piquer avec la fourchette pour la manger. Coupez la truffe en 8 lames et les lames en 2. Ajoutez le beurre d'écrevisse à la sauce et goûtez-la. Prenez les filets de soles un à un avec une fourchette et posez-les sur le plat ovale de service, nappez-les très légèrement de sauce.

Mettez un champignon sur le milieu de chaque filet et nappez un autre peu; posez une demi-lame de truffe, une queue d'écrevisse de chaque côté du champignon, une écrevisse à chaque bout de plat et deux de chaque côté; passez au four une minute et envoyez en même temps le restant de sauce.

A. COLOMBIÉ.

Vernis à bronzer. — On délaye une partie de poudre à bronzer dans quatre parties de la solution suivante :

Alcool à 95 degrés environ.	100 parties.
Gomme laque.	100 —

On étale au pinceau.

Goût d'oignon. — Pour enlever la désagréable odeur d'oignon qui s'attache à la lame des couteaux, il suffit de frotter celle-ci avec du sel bien sec.

Taches sur les meubles. — Pour enlever les taches sur les meubles, on commence par les frotter avec un morceau de flanelle imbibée de bière un peu chaude, puis on passe dessus la composition obtenue de la façon suivante : Dans un pot de faïence, on met gros comme une noix de cire râpée, 15 grammes de savon coupé en petits morceaux et on recouvre le tout d'essence de térébenthine. On chauffe le mélange, en remuant sans cesse avec un bâton et on obtient une pâte bien homogène. On la laisse refroidir, puis on en applique une petite quantité sur la tache à faire disparaître. On frotte avec un morceau de soie et, bientôt, sous le brillant de la cire, la tache s'évanouit. Quand la tache est sur le bois peint, il faut d'abord la laver avec de l'eau de savon, mais sans carbonate de soude.

Eau gazeuse artificielle. — On peut assez bien imiter l'eau gazeuse de Vals ou l'eau de Vichy. A cet effet, prendre par litre d'eau :

Bicarbonate de soude	5gr,80
Bicarbonate de potasse . . .	0 ,30
Sel marin	0 ,12
Sulfate de magnésie	0 ,35

On dissout les trois premières substances dans la même eau et la dernière à une autre eau. On ne mélange les deux liquides que quand la dissolution est bien achevée. On verse alors dans des bouteilles solides et, dans chaque litre, on met 2 grammes d'acide tartrique, on se hâte de boucher et d'assujettir les bouchons avec un fil de fer.

VICTOR DE CLÈVES.

BIBLIOGRAPHIE



STATUE DE REMY BELLEAU, PAR CAMILLE GATÉ, A NOGENT-LE-ROTROU

En juin 1897, la ville de Nogent-le-Rotrou était en fête : une assistance d'élite inaugurait la statue de Remy Belleau, par Camille Gaté; le **Livre d'or** commémoratif de cette fête vient de paraître à la librairie locale de Mme Gouhier-Delouche. C'est un volume qui mérite l'attention à tous les points de vue.

Longtemps oubliée, la *Pléiade* est rentrée dans la gloire. Moins célèbre que son ami Ronsard, Remy Belleau est cher cependant aux gourmets de lettres et son *Avril* figure dans toutes les anthologies :

> Avril, c'est ta douce main
> Qui du sein
> De la nature desserre
> Une moisson de senteurs
> Et des fleurs,
> Embaumant l'air et la terre...

La statue de Belleau s'indiquait dans la ville de Nogent, où il naquit en 1527, qu'il aima tendrement et où sa maison existe encore. Mais combien de grands hommes sans statues et combien de statues sans grands hommes! Combien aussi de monuments d'une exécution manquée!

Tout, ici, s'est rencontré pour le mieux. Un comité intelligent, un concours d'esprits éclairés attachés à cet heureux coin du Perche, un artiste enfin fait pour comprendre son modèle et pour en rendre l'expression. M. Camille Gaté vit à Nogent, dans l'intimité de la nature percheronne, à la fois forte et douce comme ses beaux chevaux et ses pommes; il peut se reposer de l'ébauchoir en ramassant la plume du poète, et son Remy Belleau est proprement une résurrection.

Le Livre d'or est précédé d'une préface de M. Emile Hinzelin, dont l'âme poétique vibre avec un admirable altruisme. Elle comprend toutes les grandeurs et tous les beaux sentiments avec cette virtuosité que donne l'identification et communique aux plus froids sa chaleur réchauffante.

Suit un choix d'œuvres de Belleau qui rappelle la magistrale édition de M. Gouverneur, devenue introuvable.

Suivent aussi des vers à Belleau dus à presque tous les poètes contemporains, dont bon nombre sont natifs aussi du Perche. Ces poésies sont tout à fait curieuses; la diversité des caractères fait chanter l'éloge sur toutes les cordes de la lyre.

Les discours administratifs eux-mêmes, bien dans la note, traduisent des sentiments sincères, et c'est là en vérité un harmonieux ensemble de la famille française célébrant un ancêtre.

Nos lecteurs ont eu trop souvent à apprécier le talent de M. Léo Claretie pour ne pas apprendre avec plaisir la publication d'un nouveau roman de lui, chez Ollendorff.

Dans **le Carnaval de Binche**, l'auteur trace de main de maître le portrait en pied d'un joli gredin qui se laisse cependant prendre à ses propres pièges. Le récit est serré, et l'histoire se passe entre un petit nombre de personnages, comme dans les œuvres dramatiques de bon aloi. Entre temps, de jolies descriptions des mœurs flamandes reposent de l'étude fouillée des caractères, et ce roman, qui semble une tranche de vie vraie, ne laisse pas un instant languir l'intérêt.

Le capitaine Veling continue, cette fois à la librairie Fayard, la publication de mémoires traduits de l'allemand. Ce sont ici des fragments puisés à des sources diverses et qui ont pour but, comme l'indique le titre de **Nos alliés allemands**, de montrer que bon nombre d'entre eux ont vaillamment combattu sous les drapeaux de Napoléon. La géographie politique d'alors leur permettait de le faire, et il n'y a point eu de trahison. L'auteur se demande s'il a eu raison ou tort de faire parler ces morts : assurément raison, car il s'en dégage un apaisement.

M. Albert Fermé, qui a longtemps habité l'Afrique, a publié chez Ollendorff un curieux roman de mœurs locales. **Le Touareg**, qui ne saurait guère s'humaniser, s'y montre dans son contact avec la société moderne ; il reste un sauvage, malgré un vernis apparent de civilisation. Une dramatique intrigue d'amour met ingénieusement en scène la population française d'une petite ville algérienne.

La librairie Briguet édite un ouvrage de M. Paul Fesch, d'un titre un peu vif : **La Faillite de l'enseignement gouvernemental.** Il est vrai que le mot gouvernement s'applique ici successivement à l'Empire, à la Monarchie et à la République. D'après l'auteur, c'est l'enseignement ecclésiastique qui donnerait la meilleure formule. L'ouvrage est documenté et pondéré. Il ne donne pas la solution, mais il peut aider à la trouver. Nous y relevons une statistique officielle donnant, au 31 décembre 1898, le nombre des élèves des divers établissement d'éducation de la France. Les chiffres sont groupés par départements et suggèrent de curieuses remarques, parfois inattendues. Voici les totaux :

Élèves des établissements laïques . . . 95 000
— ecclésiastiques 90 000

Ils surprendront bien des gens et le champ est vaste des conclusions à en tirer.

La Société d'édition artistique du pavillon du Hanovre a réuni dans un luxueux volume des articles de M. André Hallays. L'auteur s'y promène, **en Flânant**, à travers les idées, les faits et les œuvres. Le monde entier est donc son domaine, la littérature, l'art, la géographie et même la fâcheuse politique. Peut-être notre époque est-elle un peu haletante pour permettre des lectures à tête reposée, et c'est dommage car elles donnent à penser.

Il vient d'être publié chez Fischbacher un livre bien curieux, non seulement par le sujet qu'il traite, mais par son histoire : **Les Ancêtres d'Adam**, par Victor Meunier. Ce livre avait déjà été imprimé en 1875, puis, au moment de le mettre en vente, il fut totalement supprimé par l'éditeur qui craignait des difficultés avec la science officielle. Il renait aujourd'hui, grâce à la volonté d'un ami de la science, M. Thieullen et à l'exemplaire unique que l'auteur en avait conservé.

Il s'agit des découvertes de M. Boucher de Perthes, le fondateur de l'*Archéogeologie* dans la première moitié de ce siècle. Elles furent discutées de son vivant avec une extrême passion et ses œuvres furent, autant que faire se put, détruites à sa mort. L'affirmation de l'homme fossile était aussi contraire à la théorie des plus grands savants qu'à la tradition biblique. Elle est cependant la vérité même, appuyée sur des faits reconnus et fortifiée par des découvertes nouvelles, d'après l'opinion du savant auteur de ce volume qui est appelé à susciter de nouveau bien des discussions.

M. Baudry de Saunier, dans son second volume de **l'Automobile** théorique et pratique, étudie les voitures à pétrole. Nous avons déjà signalé le premier volume. Cet ouvrage, ne pouvant pas ne pas citer à chaque instant les noms des constructeurs d'ensemble ou de détail, peut avoir une apparence de réclame. Qu'on ne s'en effarouche pas, car il a le fond d'un ouvrage très sérieux, très documenté, très pratique, très clair dans des matières qui sont encore obscures. On y verra que le brevet de chauffeur n'est pas un vain titre, et qu'il demande des connaissances sérieuses.

M. de Saunier est un apôtre de la locomotion nouvelle, un apôtre sage, car il donne surtout le conseil de ne pas s'emballer. Pour lui, l'automobile ouvre des horizons nouveaux à toutes les idées. Il a peut-être raison ; dans tous les cas, son ouvrage est une base solide pour appuyer toutes ces théories.

La librairie Flammarion met en vente un très intéressant ouvrage de M. Fleury Ravarin, qui a pour titre : **Notre Défense maritime et coloniale.** Il n'y a pas de sujet plus d'actualité que celui-ci ! L'honorable député du Rhône s'est créé dans ces questions une spécialité et une compétence auxquelles tout le monde rend hommage au Parlement et qui assurent un grand succès à son travail, fruit de longues études faites en collaboration avec les techniciens les plus éminents. Il n'est pas une des questions à l'ordre du jour qui n'y soit traitée ; les éléments de chaque problème sont placés sous les yeux du lecteur et les conclusions se dégagent avec une parfaite lucidité. On est en présence d'un plan de réformes pratiques que M. Fleury Ravarin développe avec une grande autorité.

Le Guide de l'Exposition de 1900, par MM. Lapauze, Da Cunha, de Nansouty et autres auteurs qualifiés a paru chez Flammarion. Il contient une foule de renseignements précis. Ce sera en quelque sorte le guide moral et philosophique par son texte et l'indicateur pratique par ses gravures et son plan.

Le Gérant : A. QUANTIN.

Principaux établissements où le " Monde Moderne " se trouve en lecture

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE, TUNISIE

PARIS

Hôtel Burgundy, 8, rue Duphot.
Hôtel des Capucines, 37, boul. des Capucines.
Hôtel de Malte, 63, rue de Richelieu.
Hôtel Grosvenor, 59, rue Pierre-Charron.
Hôtel Montaigne, 30, rue Montaigne.
Hôtel Scribe, 1, rue Scribe.
Brasserie-Restaurant Gangloff, 68, av. Bosquet.

DÉPARTEMENTS

Aix les Bains. — Café du Centre.
— Grand Hôtel.
Ajaccio. — Hôtel de France.
— Hôtel Schweizerhof.
Alais. — Grand hôtel du Luxembourg.
Arcachon. — Hôtel d'Angleterre (Gruner).
Argenton-sur-Creuse. — Café de l'Univers.
Aubenas. — Grand hôtel Saint-Laurent.
Avignon. — Grand hôtel d'Avignon.
Bayeux. — Café Challe.
Beauvais. — Café du Chalet.
Bellegarde. — Hôtel de la Poste.
Besançon. — Hôtel de Paris.
Biarritz. — Hôtel d'Angleterre.
Bordeaux. — Hôtel de France (Grand hôtel).
— Café des Arts.
Brignoles. — Hôtel Fabre de Piffard.
Briey. — Café Oliger.
Brive. — Hôtel de Bordeaux.
Cannes. — Hôtel des Pins.
— Hôtel Saint-Charles.
— Splendide hôtel.
Castelnaudary. — Café Français.
Castres. — Grand hôtel Béchard.
Chabeuil. — Grand café de la Gare.
Chambéry. — Grand Café.
— Café du Théâtre.
Chamonix. — Hôtel Impérial et Métropole.
Chantilly. — Hôtel du Grand-Condé.
Chef-Boutonne. — Café Français.
Clermont-Ferrd. — Grand hôtel de la Poste.
Dijon. — Grand hôtel de Bourgogne.
Dives-sur-Mer. — Hôtel Guillaume-le-Conq'.
Doullens. — Hôtel des 4 Fils Aymon.
Draguignan. — Hôtel des Négociants.
Epinal. — Hôtel de la Poste.
Ernée. — Café de l'Ouest.
Fontainebleau. — Hôtel du Cadran-Bleu.
Forges-les-Eaux. — Hôtel Continental.
Gacé. — Café de la Renaissance.
Gap. — Hôtel des Négociants.
Grenoble. — Hôtel Monnet.
Hauteville. — Hôtel Charvet.
Hyères. — Grand hôtel des Palmiers.
Lamastre. — Café des Voyageurs.
Larmor. — Hôtel de Larmor.
Le Havre. — Hôtel Continental.
Le Muy. — Hôtel de Paris.
Limoges. — Hôtel de la Boule-d'Or.
— Hôtel Cailland.
Lons-le-Saunier. — Hôtel de l'Europe.
Lorient. — Grand hôtel de Bretagne.
Lyon. — Grand hôtel des Beaux-Arts.
— Grand hôtel du Globe.
— Grand hôtel de l'Univers.
Marseille. — Grand hôtel du Louvre et de la Paix.
— Grand hôtel de la Poste.
Mauriac. — Café Central.
Mont-Dore. — Nouvel Hôtel.
Montpellier. — Grand hôtel Benes.
— Grand hôtel du Midi.
Morez-du-Jura. — Café Morezien.
Neufchâtel-en-Bray. — Café du Cercle.
Nevers. — Hôtel de la Paix.
Nogent-sur-Seine. — Café de Bellevue.
Oyonnax. — Hôtel Varin.
Pau. — Hôtel Gassion (A. Meillon).
Périgueux. — Hôtel de l'Univers.
Perpignan. — Grand Café de la Loge.
Ploermel. — Grand Café.
Plombières. — Hôtel de la Tête-d'Or.
Poitiers. — Hôtel de France.
Pont-en-Royans. — Hôtel Bonnard.
Rambervilliers. — Hôtel du Grand-Cerf.
Rennes. — Hôtel de Bretagne.
Saint-Etienne. — Hôtel du Nord.
— Hôtel de l'Univers.
— Café de France.
St-Georges-en-Couzan. — Hôtel Murat.
Saint-Germain-en-Laye. — Hôtel Pavillon Henri IV.
Saint-Jean-en-Royans. — Grand Café.
Saint-Malo. — Hôtel de France.
Saint-Nazaire. — Hôtel de Bretagne.
Saint-Raphael. — Hôtel des Bains et Continental.
Saint-Rémy de Provence. — Grand hôtel de Provence.
Saint-Servan. — Hôtel de la Petite-Cellerie.
Salies de Béarn. — Hôtel du Parc et de l'Etablissement.
Sathonay. — Hôtel de la Gare.
Toulon. — Grand café Continental.
Toulouse. — Café des Américains.
— Café de la Comédie.
— Café de la Paix.
Tournon. — Hôtel de l'Assurance.
Tours. — Hôtel de Bordeaux.
— Hôtel du Croissant.
— Hôtel du Faisan.
Tulle. — Café du Grand-Hôtel.
Tullins. — Café des Voyageurs.
Valenciennes. — Grand café de la Paix.
Vence. — Hôtel Augias.
Vichy. — Royal-Hôtel.
Vienne. — Hôtel des Voyageurs.

ALGÉRIE, TUNISIE

Alger. — Salon de lecture et de correspondance du Comité d'hivernage algérien.
Bougie. — Café Richelieu.
Oran. — Hôtel Continental.
Souk-Ahras. — Hôtel d'Orient.
Tlemcen. — Café-glacier Albaran.

VOYAGES EN SUISSE

ABONNEMENTS

En payant en une seule fois la modique somme suivante, comprenant un dépôt de 5 francs pour restitution de la carte en temps utile, on peut effectuer un nombre de courses illimité sur les principales lignes suisses :

	En 1re classe	En 2e classe	En 3e classe
Pendant 15 jours.	Fr. 65	Fr. 47	Fr. 35
Pendant 30 jours.	Fr. 105	Fr. 75	Fr. 55

Pour les billets et les renseignements, s'adresser aux gares de Paris (Est et P.-L.-M.)

Le

Monde Moderne

Juin 1900

LE
PORTRAIT DE NETTE

I

Le ciel est pur, les grands blés lourds de maturité ondoient dans la lumière rouge du couchant. Les arbres, les routes, les ruisseaux, les chaumières, tout baigne dans une même teinte de sang qui peu à peu va décroître, devenir rose, puis blanche, et puis mourir.

C'est l'heure de l'angélus : l'heure où le paysan pose sa bêche et s'agenouille, le front découvert, pour saluer son Dieu. C'est l'heure où les amants se cherchent, où les nouveau-nés s'endorment au sein de leur mère ; l'heure où le poète songe, où le peintre admire, où tout ce qui est âme s'emplit et se répand.

Au pied d'un arbre, dans un coin de prairie qui s'argente de rosée, Jules Laurent, le jeune et célèbre disciple du grand Delacroix, est assis, les coudes sur les genoux, le menton dans la main. Il ne bouge pas : il contemple. Son regard, dilaté par l'intensité du plaisir, fait paraître plus vaste encore son œil puissant, cet œil de peintre auquel l'âme, le cerveau, les sens, en un mot l'être tout entier demande toutes ses joies.

Depuis deux semaines, on voit errer l'artiste dans les sentiers de la Normandie, parmi ces longs vergers aux prés d'émeraude, riches et calmes, à l'abri du vent. Son bonheur d'avoir quitté Paris, de se sentir libre aux champs, avec sa muse et sa jeunesse, lui donne l'allure d'un écolier en vacances. Tout le charme, tout le divertit. Mais les campagnards auxquels il adresse gaiement la parole ne lui répondent qu'avec une certaine méfiance. Ceux-ci, courbés par le travail corporel, vieux avant l'âge, toujours en lutte avec les éléments, dépendant de l'atmosphère comme l'esclave dépend du maître, comme le courtisan dépend du roi, ne voient pas sans aigreur ces hommes au front clair, au front éternellement jeune et droit vers le ciel, qui viennent chez eux comme à la comédie, se pâment devant un troupeau de vaches et font métier de peindre l'herbe. « Ils se moquent de nous », disent-ils. Les grands gars aux bras nus qui fauchent le blé sous la morsure de l'air et du soleil, et qui désireraient pour la plupart être clercs de notaire, se montrent du doigt Jules Laurent, assis dans un pré à côté de sa boîte de couleurs, et le traitent de « fainéant ».

II

Le peintre avait élu domicile chez une de ces familles paysannes, rudes, arriérées, un peu sournoises, braves au fond. Elle se composait de quatre personnes : l'aïeule, soixante-six ans, cassée, ridée, tannée, toute grimaçante de vétusté précoce, son fils et sa bru, couple encore jeune, mais déjà un peu courbé vers le sol, et une superbe petite fille de cinq ans et demi, leur unique enfant. L'aïeule

l'appelait « mère Jean », son fils s'appesait « Jeannet », la femme de Jeannet, « Jeannette », la fille de Jeannette s'appelait « Nette ».

Nette était brune et rose comme un abricot mûr. Elle avait des cheveux couleur de flamme et des yeux couleur de bluet. Pour tout vêtement, elle portait une chemise; pour tout discours, elle éclatait de rire du matin au soir. Ses membres étaient d'une force et d'une agilité inouïes; elle grimpait tout en haut des arbres, elle enfourchait les bœufs qui venaient au labour et les faisait courir comme des poulains.

Et Jules Laurent l'aimait parce qu'elle était belle; il la prenait sur ses genoux pour admirer sa peau de velours, la souplesse féline de son corps et l'intensité de son regard plein de malice, d'intrépidité, d'éloquence sauvage. Cette enfant que ses parents idolâtraient était le point de contact, le lien entre le peintre parisien et ses hôtes campagnards : lien nécessaire, car, dans toutes les occasions de se faire agréer d'eux, Laurent ne manquait pas de les indisposer. Venait-il un orage, et Jeannet et sa femme s'empressaient-ils de rentrer leur blé dans la grange, le peintre demeurait, assis comme un homme de paille, à les regarder courir sous le vent et la pluie, au sillonnement des éclairs. Il trouvait cela « beau », c'était un « spectacle », l'idée de se faire acteur de cette scène ne lui pouvait venir, puisqu'il arrivait de Paris tout exprès pour y assister. Et toujours c'était ainsi.

Son hôte, le dur laboureur, cet homme qui ne mesurait le travail qu'à son résultat effectif, le regardait avec un air de supériorité que Jules Laurent, constamment perdu en un demi-rêve, ne remarquait même pas.

III

Un soir que Jeannet rentrait au gîte, suant à grosses gouttes, ses outils sur l'épaule, il aperçut son jeune locataire qui s'en revenait aussi, une toile sous le bras, le front radieux.

— Çà, mon hôte, vous paraissez fort en joie, lui dit-il d'un air quelque peu renfrogné.

— Oui, répondit l'artiste, je suis heureux, car j'ai bien travaillé !

Et naïvement, comme à l'un de ses pairs, il montra son étude au laboureur.

— N'appelez donc pas ça du « travail », monsieur, reprit Jeannet, qui n'était pas ce soir-là en humeur de feindre; ça ne sert de rien, ce que vous faites !

Le peintre sourit et ne se défendit pas. Que lui importait ? Son âme chantait cette chanson glorieuse que chante l'artiste à chacun de ses triomphes. Des oiseaux volaient très haut dans le ciel : il les regardait, se sentant libre et fier comme eux.

Jeannette attendait son homme et son hôte pour servir la soupe. Elle les guettait au seuil de sa porte. La mère Jean, assise sur un escabeau contre le mur extérieur de la maison, tricotait un bas rouge avec ses mains de vieille, très lentes, cramponnées à l'ouvrage. Nette, demi-nue, chantait la *Marseillaise* au faîte d'un cerisier. En apercevant son père et le peintre, elle se laissa glisser le long de l'arbre et courut se jeter dans leurs jambes. Jules Laurent, après avoir abrité sa précieuse toile, prit dans ses bras l'enfant joyeuse, qui sentait le miel comme les fleurs.

Pendant qu'il la baisait et badinait avec elle :

— Regarde, dit le paysan tout bas à sa femme en lui montrant furtivement l'étude de l'artiste, il appelle ça travailler !

Jeannette regarda : elle vit une toile qui, de propre, était devenue sale. Ce fut toute sa compréhension.

IV

Après le souper, Nette se montra d'une gaieté plus grande encore que de



coutume. Elle disait des choses si plaisantes que chacun se pâmait. Son père oublia qu'il était fourbu et dansa par la chambre avec elle. Vers neuf heures, Jeannette voulut coucher l'enfant et l'enleva dans ses bras pour l'emporter au lit. Mais la petite se débattait comme un diable et criait : « Je veux danser ! je veux danser ! »

On s'étonna ; sa mère, la voyant très rouge, lui toucha le front et sentit qu'elle avait la fièvre.

Alors Jules Laurent put assister à un véritable accès de démence qui prit en même temps ces trois personnes : l'aïeule,

Jeannet et sa femme. Ils ne se connaissaient plus, ils allaient et venaient du dedans au dehors, pleurant, balbutiant : « Nette a la fièvre... Nette est malade... Mon Dieu ! qu'est-ce que ça veut dire ?... »

Jeannet enfourcha son cheval et courut à la ville mander le médecin. Dès l'aurore, celui-ci arrivait, examinait l'enfant qui se trémoussait dans son petit lit et battait la campagne.

— Excès de vie, dit-il, nous allons couper cette méchante fièvre.

Et il fit une ordonnance.

Le laboureur enfourcha de nouveau son cheval pour aller querir les remèdes prescrits par le docteur. Chemin faisant, il s'entendait interpeller :

— Qu'as-tu, Jeannet ? Tu es devenu fou ?

Alors il répondait : « Nette a la fièvre... Nette est bien malade... » Et il pleurait pendant que trottait sa monture.

Le lendemain, le médecin revenait voir la petite fille. Elle était cramoisie et criait d'une voix forte des choses extravagantes. Pendant une semaine il la visita jusqu'à trois fois par vingt-quatre heures. Nette fut soignée comme une enfant de roi ; mais, comme une enfant de roi aussi, elle tenta la mort, qui la prit.

Quand elle eut expiré, sa mère l'habilla de blanc et la coucha sur son grand lit. L'aïeule, toute tremblotante, pétrifiée de ce qu'elle voyait, s'assit au chevet de l'enfant et récita son chapelet d'un air idiot. Jeannet errait autour de la maison, titubant comme un homme pris de vin. Bientôt il disparut et marcha devant lui une grande partie du jour.

En son absence, Jules Laurent s'installa auprès du lit et commença le portrait de l'enfant morte. Le père revint dans la soirée, il était un peu plus calme ; mais la vue de l'artiste avec son chevalet dans cette chambre de deuil l'irrita soudain jusqu'à la colère.

— Monsieur le peintre... faut nous laisser seuls, voyez-vous, dit-il en devenant pâle et se contenant à peine, j'ons besoin qu'on nous laisse. On va nous mettre notre petite en bière demain matin, je voulons encore la regarder tout notre soûl !

— Je ne vous empêche pas de la regarder, brave homme, dit Laurent avec une voix très douce ; ne vous occupez pas de moi, allez, laissez-moi faire.

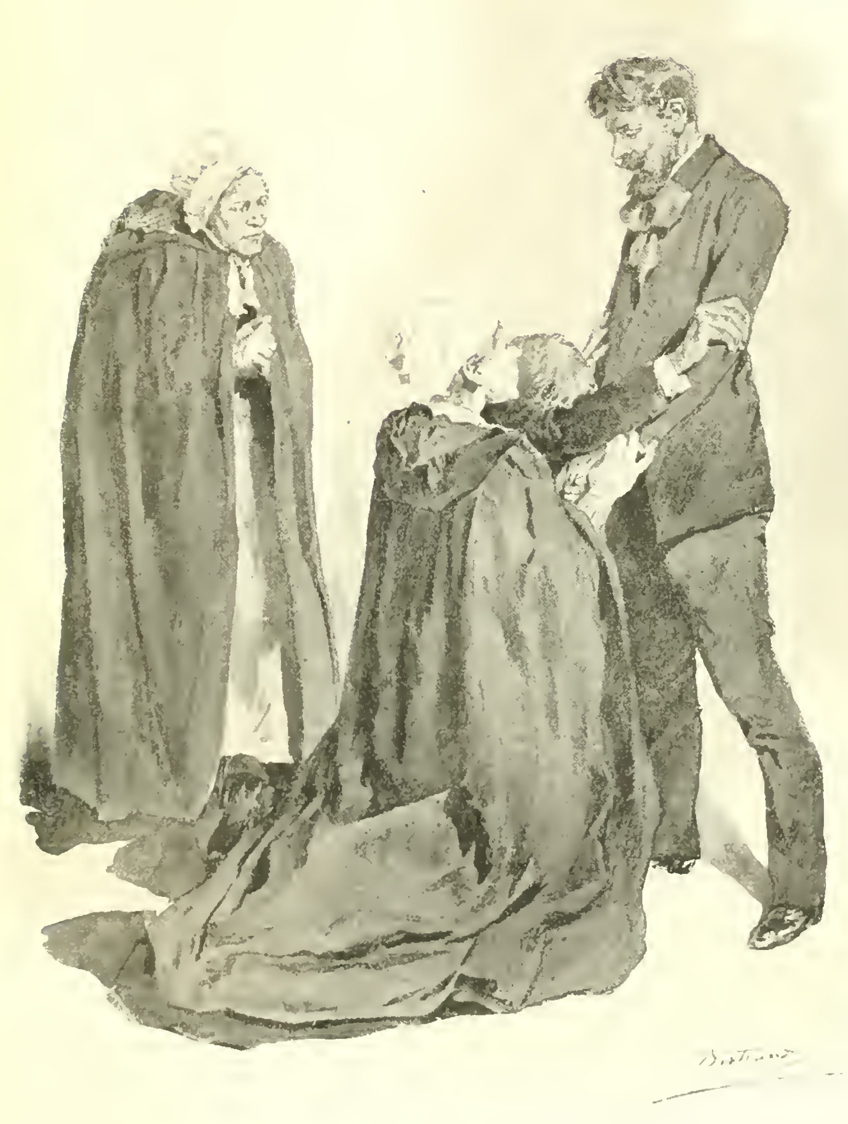
— Ah ! c'est donc que vous voulez la portraiturer ?... Malheur !... A quoi ça sert-il, je vous le demande ? Faites-la plutôt revivre, monsieur !

L'artiste semblait n'entendre point ces paroles désobligeantes. Son grand œil bleu, large ouvert, au regard concentré, se portait sans cesse de Nette endormie à la toile qu'il allait faire vivre de cette mort.

— Pourriez-vous pas vous mettre plus loin du lit... au moins ? reprit Jeannet, acharné dans son besoin de solitude. Songez que c'est notre petite à nous... notre unique enfant... et que, quand elle sera en terre... nous n'aurons plus rien ! C'est quelque chose encore que de la voir dormir si gente et si mignonne ; ah ! je la garderais bien toujours comme ça... On devrait nous la laisser mettre sous globe comme une sainte Vierge !

Laurent travaillait sans répondre. Bientôt Jeannet cessa de parler, et, tournant le dos à l'artiste, il s'assit au chevet de sa fille. La mère Jean s'était endormie en disant son chapelet. Jeannette, courbée dans l'embrasure de la fenêtre ouverte, cousait sa robe noire.

La nuit vint. Le jeune peintre rangea ses couleurs et sortit sans bruit, emportant son œuvre terminée. Telle on voyait l'enfant toute blanche sur le lit, avec son rondelet visage aux purs contours, avec ses cheveux d'or, avec sa belle jeunesse de cinq ans, qui faisait vivre le trépas même, telle il l'avait reproduite sur sa toile, aussi douce, aussi bonne à voir, aussi « mignonne » que la disait Jeannet quand il la voulait mettre sous globe comme une sainte Vierge.



V

Le lendemain matin, à dix heures, des femmes vinrent pour aider la pauvre mère à ensevelir son enfant. Jeannet criait qu'on devait lui laisser sa petite comme cela, sur le lit ; qu'il la désirait voir encore... et toujours...

On ne l'écouta point ; on ôta les fleurs dont le lit était jonché, on ôta l'enfant.

Le malheureux père eut un vertige et chercha un refuge pour ses yeux brusquement dépossédés.

— Je ne la vois plus, balbutiait-il en sanglotant ; mais c'est trop méchant, ce que Dieu fait là ! Me la prendre... me la prendre toute ! me la prendre vivante... puis, morte !... Ce lit... ces fleurs... ma pauvre Nette qui dormait là si gentiment... plus rien !... Ah ! j'ai bien trop de peine, monsieur ! dit Jeannet en s'adressant d'un air fou à Jules Laurent qui se trouvait à côté de lui.

Alors le jeune peintre, très ému, tira son hôte par le bras et l'entraîna dans la pièce voisine.

Un rayon de soleil matinal éclairait le portrait de Nette posé sur une commode et adossé au mur.

Jeannet s'approcha d'un bond, ouvrant ses yeux comme s'il voulait y loger le monde :

— Oh ! fit-il, je ne comprends pas !... Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est mon enfant qui est là ?... Je la croyais dans le cercueil !... Comme elle est belle !... Ah ! ils me l'ont laissée !... Merci !...

Puis, tout aussitôt, très pâle, les lèvres secouées par des paroles qu'il ne pouvait dire, Jeannet se tourna vers Laurent, le regarda avec une expression suprême d'étonnement, de repentir et d'adoration, et brusquement s'agenouilla.

— Ma femme ! ma mère ! s'écria-t-il enfin, venez vite ! C'est le bon Dieu !... Il nous a rendu notre Nette !... Ah ! venez voir son mignon visage et ses beaux cheveux couleur de soleil ! Elle n'est pas morte... elle dort... elle pourra s'éveiller ! Oh ! oui, elle respire !... Le soir, moi, je prendrai ma chaise à côté d'elle, et nous attendrons tous les jours qu'elle veuille bien se lever et nous sourire !... Merci, monsieur !... Pardonnez-moi les méchantes paroles que j'ai dites ; je n'étais qu'une brute... mais à cette heure je comprends... Oh ! oui, je comprends bien !... A genoux, femme ! à genoux, vieille mère, devant ce jeune homme ! Oh ! baisons-lui ses bonnes mains, ses mains savantes, ses mains célestes, qui nous ont rendu notre fille, notre fille mignonne et chérie !

Et les deux femmes, vêtues de noir, prêtes à partir pour le cimetière, étant accourues aux appels de Jeannet, virent ce qui le mettait en si grand émoi et, partageant son extase et sa gratitude infinie, d'un même mouvement s'agenouillèrent à ses côtés pour baiser dévotement les mains de l'artiste, qui, le front illuminé d'orgueil divin, les remerciait tous trois, en versant de saintes, de douces larmes.

Max Gérard.

LETTRES DE SOLDATS

Combien pauvres et naïves quant aux idées, rudimentaires quant au style, invraisemblables quant à l'orthographe, sont-elles toujours ces lettres de soldats qui, par milliers, s'en vont porter au logis de l'ouvrier ou à la chaumière du paysan les nouvelles du « gars » qui est parti « pour son sort ».

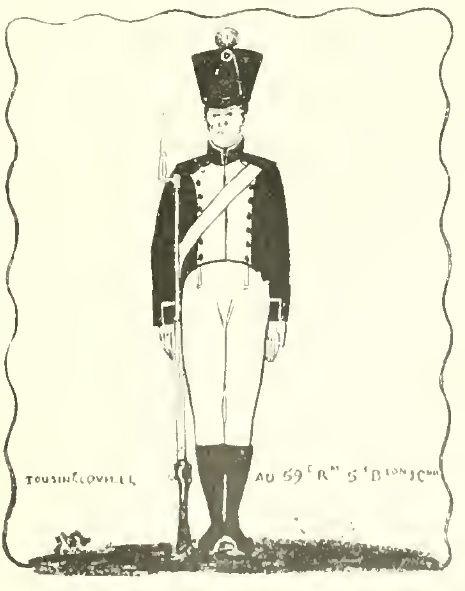
L'instruction primaire est donnée aujourd'hui dans les plus minces bourgades ; les temps ne sont plus où l'on comptait, dans un régiment, 60 pour 100 d'illettrés. Et cependant le style épistolaire reste le même, au camp et à la caserne, stéréotypé, pour ainsi dire, dans un certain nombre de formules qui se transmettent, intactes, de génération en génération.

Neuf fois sur dix, la lettre commence ainsi : « Je mets la main à la plume », ou « Je mets la plume à la main », ou « Je vous écris ces deux mots », et la formule continue : « pour m'informer de l'état de votre santé ; quant à la mienne, elle est très bonne et je souhaite que la présente vous trouve de même ». Les variantes sont rares et insignifiantes.

La lettre est complétée par une illustration digne du style. Dans certains régiments, le soldat trouve, à la bibliothèque, du papier orné d'une vignette autographiée qui lui donne, en quelques traits, la silhouette de son uniforme et de son équipement ; mais il préfère le papier acheté au bureau de tabac et dont les vignettes grossièrement enluminées reproduisent les couleurs criardes et les reflets métalliques de sa tenue.

Ces puérilités valent-elles qu'on les note et qu'on en recherche les traces dans le passé ? Pourquoi non ? A la longue, la diffusion de l'instruction et la transformation de l'imagerie populaire repousseront dans l'obscur lointain des défuntes traditions les traditionnelles lettres de soldats. On n'en retrouvera plus la trace que dans la scène sentimentale d'un vieux drame ou la scène comique d'un vaudeville démodé ; et l'on n'y verra qu'une très fade plaisanterie, sans croire que les soldats d'autrefois écrivaient réellement ainsi, de la caserne ou du bivouac, dans le désœuvrement de la vie de garnison ou au milieu des émotions de la guerre. Recueillons ces documents, pendant qu'ils vivent encore et quelques légers qu'ils soient, comme pouvant aider, un jour, à reconstituer les types des armées disparues.

Jadis, les rares soldats qui étaient arrivés au régiment sachant écrire devenaient les écrivains publics de leur compagnie ou de leur escadron, les secrétaires gratuits ou rétribués de leurs camarades. Leurs services pouvaient être également utiles à quelques-uns de leurs supérieurs : il y a soixante ans, à peine, on trouvait encore des compagnies commandées par des capitaines qui étaient au bout de leur science quand ils avaient écrit leur nom.



SOLDAT DU 59e DE LIGNE (Avril 1813)

L'instruction des soldats lettrés demeurait, d'ailleurs, très sommaire : ils ignoraient l'orthographe autant que la syntaxe.

Les plus considérés étaient ceux qui avaient une « belle main » prodigue de majuscules et de traits audacieux ou qui possédaient le répertoire complet des formules sans lesquelles il n'y avait pas de lettre « bien tournée ».

Moyennant quelques sous et, plus souvent, une tournée à la cantine ou au cabaret, l'écrivain de l'escouade confectionnait toute la lettre du camarade illettré, faisant la plus grande part aux formules inamovibles, s'appliquant à tourner ingénieusement la demande d'argent, traduisant brièvement et sèchement, comme une superfluité, les impressions ou sentiments personnels que son client désirait transmettre au « cher papa » et à la « chère maman ». S'il n'était pas toujours le rédacteur de la lettre, l'écrivain aidait de ses conseils le jeune soldat qui, sachant écrire, mais doutant de la convenance et de l'élégance de son style épistolaire, faisait appel à l'expérience de l'ancien et puisait dans son bagage de belles phrases. Ces belles phrases, le jeune soldat finissait par les caser dans sa mémoire ; il les y gardait comme de précieuses notions, qui lui permettaient d'exceller, à son tour, dans la rédaction d'une lettre. Dans le contact des garnisons ou des camps, les modèles admirés avaient passé de régiment en régiment : et les conscrits eux-mêmes les rapportaient avec eux à l'armée d'où ils venaient, les ayant recueillis au village dans la bouche des anciens rendus à leurs foyers.

Est-ce le siècle de Mme de Sévigné ou le siècle de Voltaire qui vit éclore ce style épistolaire à l'usage du soldat ? Il florissait dans les armées de la République ; et il est bien probable qu'il était un souvenir de la politesse du XVIIIe siècle, plutôt qu'un adoucissement des rudes formules jacobines. Il était sans doute le contemporain des sergents recruteurs, aux discours enjôleurs, et dont la plume n'avait peut-être pas moins de prétentions que la langue. »

Voici toute une liasse de lettres de soldats vieilles de près d'un siècle, pauvres lettres vainement attendues par les parents que la poste n'a pas su trouver et qui apportaient peut-être les dernières nouvelles des enfants tombés sur un champ de bataille au fond de la Russie ou de l'Espagne.

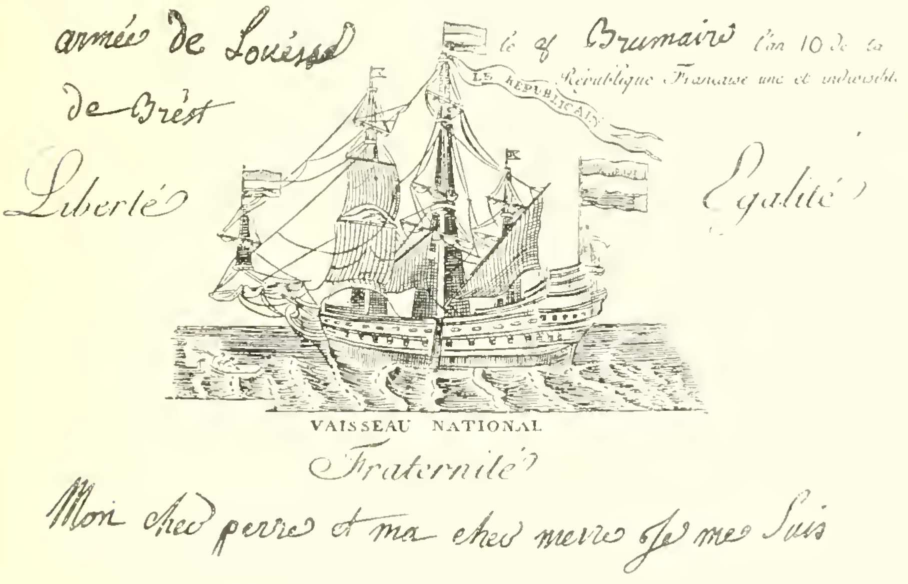
Celle-ci est datée de Brest, le 8 brumaire an X (30 octobre 1801). Le signataire est un soldat de l'armée de l'Ouest. Les préliminaires de la paix avec l'Angleterre ont été signés à Londres le 7 vendémiaire (29 septembre). Déjà on songe à rassembler et embarquer l'armée qui, sous les ordres du général Leclerc, doit faire la meurtrière campagne de Saint-Domingue.

La lettre commence ainsi : « Mon cher père et ma chère mère, je me suis empressé de mettre la main à la plume pour m'informer de l'état de votre santé et celle de mon frère et en même temps pour vous donner des nouvelles de la mienne ; elle est assez bonne pour le présent, Dieu merci ; je souhaite que la présente vous trouve de même. » Mais, une fois satisfaites les exigences du style épistolaire, le soldat s'émancipe plus que la masse de ses camarades : il note brièvement les bruits recueillis et ses impressions : « Nous étions bien contents quand l'on nous a annoncé que la paix était faite avec l'Angleterre ; mais nous ne sommes pas si contents à présent, parce que nous allons embarquer le 10 brumaire pour aller dans les îles de l'Amérique ; et nous avons peut-être trois ou quatre mille lieues à faire pour y aller ; et nous ne savons pas combien que nous serons en route, et, quand nous serons arrivés là, nous ne savons pas quand est-ce que c'est nous retournerons en France. Je ne suis pas encore embarqué ; je ferai mon possible pour ne pas embarquer... »

En tête de cette lettre, une vignette donne la silhouette d'un vaisseau national, le *Républicain*.

La vignette de cette autre représente la *Bataille mémorable d'Austerlitz*. Nous sommes en 1806. L'épopée impériale a glorieusement débuté : l'empereur devient le dieu de ses armées : une légende le signale au milieu des minuscules personnages de la naïve image. La lettre est écrite de Strasbourg, le 18 novembre 1806 ; la campagne de Prusse se trouve de même. » Et il termine par cette absurdité : « Je suis pour la vie votre neveu. » Moyennant quoi, il est certainement très satisfait de son œuvre.

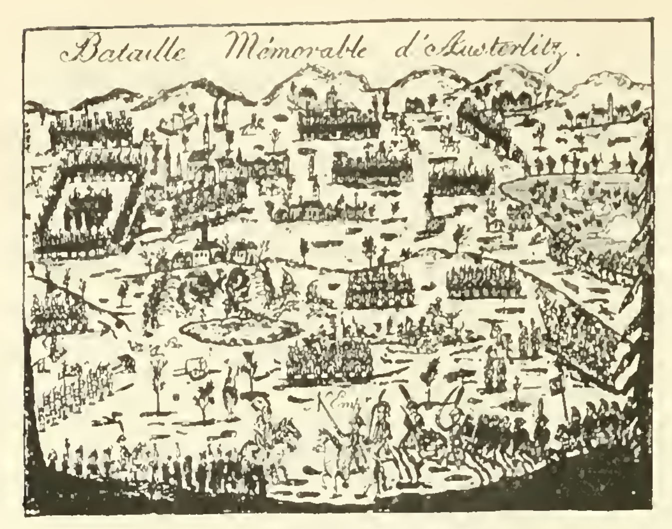
Une vue du port de Boulogne orne la lettre qu'un grenadier du 79e régiment d'infanterie écrit du camp d'Étaples, le 25 décembre 1806, pour annoncer à son père et à sa mère qu'il va partir. Il ne



Le *Républicain*. — VAISSEAU DE LA MARINE NATIONALE (Octobre 1801.)

se termine après une série de victoires foudroyantes. Ces grands événements tiennent peu de place dans la lettre du soldat : « ... Je vous dirai, écrit-il à son oncle, que nous sommes partis de Neufbrisach pour aller à Berlin, ville capitale de Prusse, que nos gens ont prise, mais nous avons eu contre-ordre à Strasbourg ; mais que nous sommes logés chez les bourgeois en attendant. Je vous dirai que sitôt à Neufbrisach que nous avons été habillés... » Mais, s'il est d'une piteuse sobriété en fait de documents sur l'histoire de son temps, le soldat se garde bien d'oublier les formules : il écrit ou fait écrire : « Mon cher oncle, je vous écris pour m'informer de l'état de votre santé ; à l'égard de la mienne, elle est fort bonne ; je souhaite que la présente

sait où il ira : il est probablement destiné à l'armée qui va triompher à Eylau et à Friedland. « Je vous dirai, écrit-il, que nous avons passé la revue à Boulogne le 10 décembre, les grenadiers et voltigeurs, et nous attendons la nouvelle tous les jours pour partir. » Puis, en deux lignes, une plainte contre le mauvais temps et un souvenir au village : « Je vous dirai que nous sommes bien mal dans les baraques, car il tombe de l'eau tous les jours, et nous n'avons pas eu de gelées, et je suis bien en peine s'il fait ce temps-là chez nous. » Le tout est dûment enveloppé dans les formules obligatoires : « Mon cher père et ma chère mère, la présente est pour m'informer de l'état de votre santé ; quant à la mienne, elle est bonne, Dieu merci ;



VIGNETTE REPRÉSENTANT LA BATAILLE D'AUSTERLITZ
(Au premier plan, Napoléon Ier.)

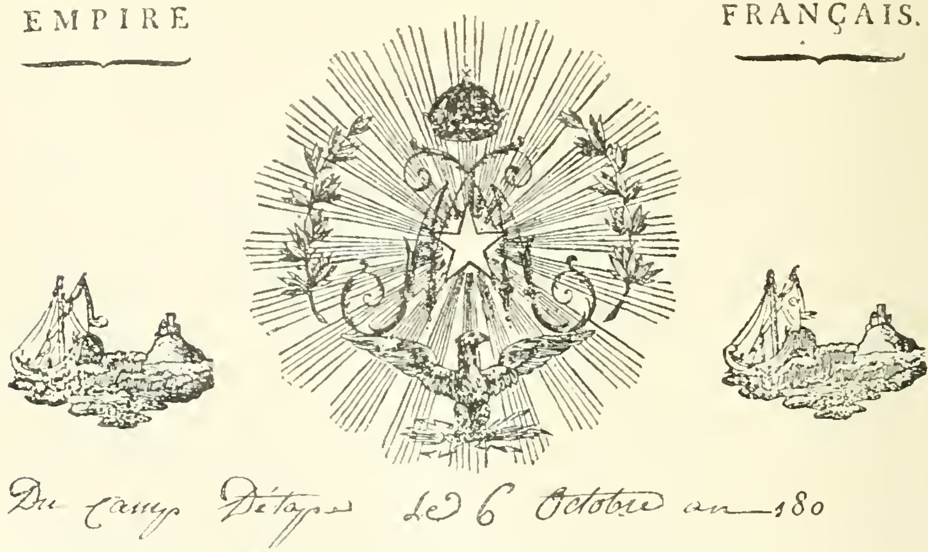
exacte serait pour le lecteur un laborieux rébus.

La plupart des vignettes sont des dessins d'une naïveté et d'une incorrection préhistoriques. La pièce d'artillerie attelée qui surmonte la lettre d'un soldat du « 1er bataillon principal du train » est un modèle du genre.

Non moins naïf et incorrect est le cavalier en uniforme vert qui décore la lettre écrite de Gray, le 3 mai 1812, par un soldat du 6e chasseurs à cheval et qui annonce à son père et à sa mère son prochain départ. L'immense armée que Napoléon a rassemblée pour envahir la Russie va se mettre en marche. « Je vous dirai que nous avons bien du mal dans ce moment, écrit le chasseur; l'on nous fait faire la manœuvre trois fois par jour; et ne soyez point inquiets si j'ai tant lanterné sans vous écrire, parce

je souhaite que la présente vous trouve de même. » Et, pour terminer : « Votre fils pour la vie. »

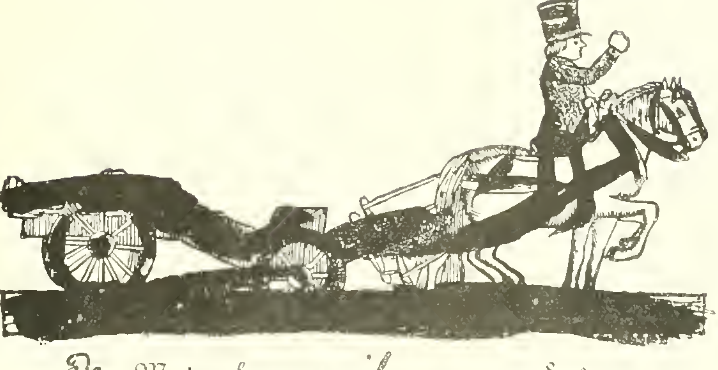
Inutile de dire que, dans ces lettres, l'orthographe est absolument désordonnée : c'est l'écriture phonétique dans ce qu'elle peut avoir de plus baroque et de plus invraisemblable; une reproduction



CHIFFRE IMPÉRIAL ORNANT UNE LETTRE ÉCRITE DU CAMP D'ÉTAPLES (Octobre 1806.)

3e DIVISION MILITAIRE. — EMPIRE FRANÇAIS.

1er BATAILLON DU TRAIN D'ARTILLERIE.



De Metz, le 12 avril 1813

Mon cher pere la presanse est pour menformer de letat

ATTELAGE DU 1er ESCADRON PRINCIPAL DU TRAIN D'ARTILLERIE (Avril 1813.)

que nous attendons les ordres tous les jours pour partir, et parce que nous avons une très grande route à faire; l'on dit que nous avons cinq cents lieues à faire... »

Viennent les désastres et le déclin de l'épopée. Les vieux soldats sont restés dans les neiges de la Russie. Les vides se remplissent grâce aux levées anticipées de conscrits, à la mobilisation d'une partie de la garde nationale. Dans les dépôts affluent les jeunes soldats qu'on habille, qu'on instruit à la hâte pour les diriger vers l'Allemagne où ils vaincront à Lutzen, à Bautzen, à Dresde.

La garde impériale elle-même se reforme avec des conscrits. L'un d'eux, incorporé dans les chasseurs-fusiliers, écrit à sa mère, le 10 février 1813 : « Je vous dirai que nous avons parti de Versailles pour aller à Courbevoie : on nous a passés en revue, et de là on nous a fait aller à Paris à l'École militaire... Depuis que



CAVALIER DU 6e RÉGIMENT DE CHASSEURS À CHEVAL (MAI 1812.)

nous avons parti de la maison, nous avons reçu douze sols; on nous a donné du pain sec; nous avons vécu sur notre argent jusqu'à présent. »

C'est en vain qu'on cherche dans ces lettres la trace des émotions que la gravité des événements devait cependant provoquer. De même que pendant les plus glorieuses années de l'empire on n'y rencontre pas l'expression d'un patriotique orgueil, le sentiment de la gloire acquise, de même dans les jours malheureux on n'y voit pas d'inquiétudes pour le sort de la patrie, pas même d'inquiétudes personnelles.

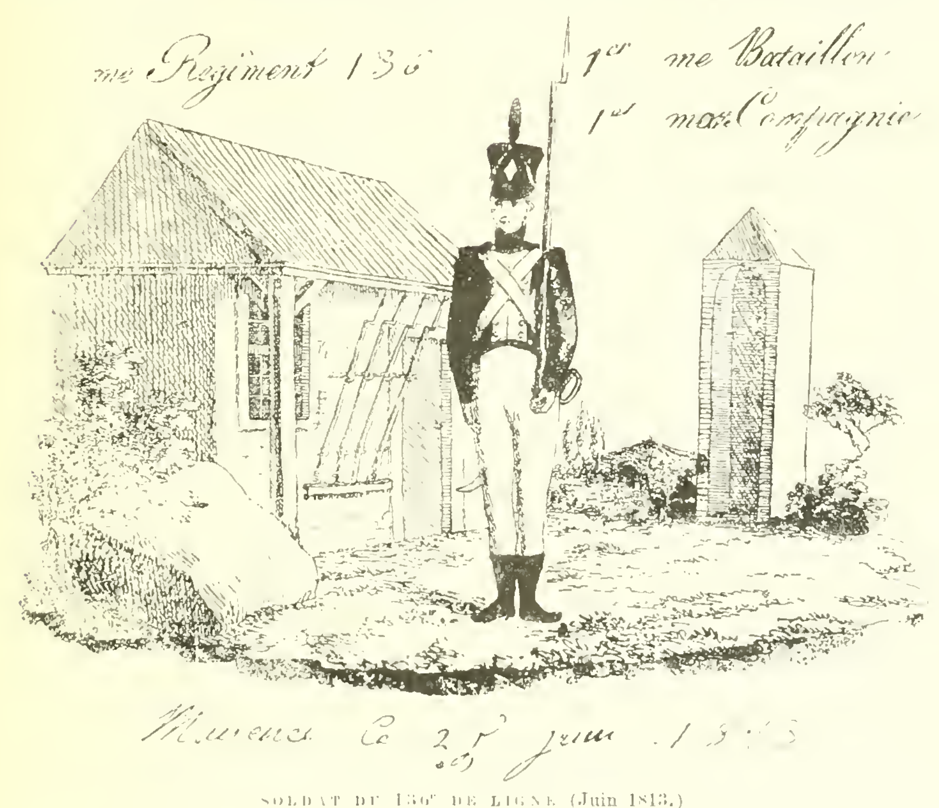
Le 17 juin 1813, un jeune soldat écrit de Luxembourg à ses parents : « ... Je vous fait aussi savoir que nous partons demain pour aller contre Mayence; il vaut autant dire en Russie tout droit... Nous avons reçu les ordres de partir hier, qui ont arrivé à deux heures après minuit, et nous passons la revue du général aujourd'hui, et nous partons demain matin... Je vous dirai aussi que je suis un peu plus alluré que chez nous, parce que je vois bien que celui qui est bête ici, le loup le mange, et par conséquent il faut savoir se retourner... »

Une recrue du 136e régiment d'infanterie écrit de Mayence, le 25 juin 1813, deux jours avant la victoire de Dresde. Le 4 juin a été signé l'armistice de Plesswitz, le jeune soldat en a entendu parler. Est-ce le sentiment de sa sécurité momentanée qui rend sa plume un peu bavarde? Il écrit : « Je vous dirai, mon papa et maman, que je suis arrivé à Mayence la veille de la Saint-Jean, et je suis parti de Sainte-Menehould le 4, et je crois que nous allons pas rester longtemps à Mayence, car il en part tous les jours de Mayence pour rejoindre chacun leur régiment; mais je vous dirai que nous avons une session (*sic*)



SOLDAT DU 8e RÉGIMENT DES CHASSEURS-FUSILIERS DE LA GARDE IMPÉRIALE
(Février 1813.)

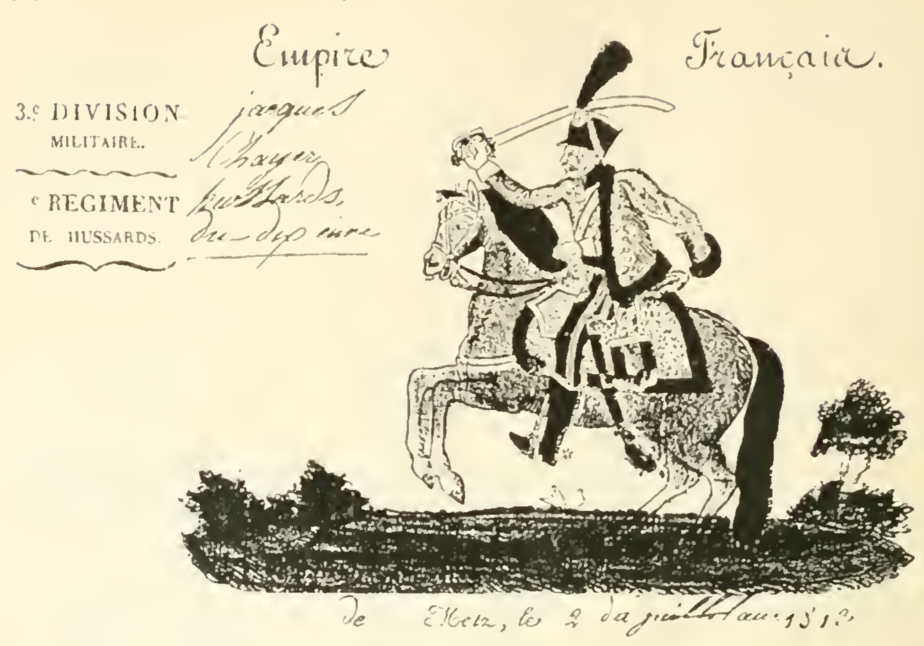
d'armes pendant deux mois, c'est ce qui fait que nous sommes un peu tranquilles à présent. Je vous dirai que je suis content; j'ai vu et j'ai évu l'honneur de voir le Rhin, et j'ai lavé mes chemises et mes mouchoirs dedans. Je vous dirai qu'il y a une belle petite goutte d'eau et des superbes bateaux. La Seine n'est qu'un ruisseau auprès. La ville n'est pas vilaine. Nous en avons de belles villes long de la route; Metz en Lorraine est une belle ville; nous avons couché à une demi-lieue de Coblentz. Je vais vous citer dans ma lettre tous les étapes de Paris à Mayence... et les autres je n'ai pas pu les savoir, c'est des noms bachiques après Metz. Depuis que nous sommes entrés dans l'Allemagne, nous sommes écrasés pour les vivres; tout est si cher tout le long de la route que l'on ne peut en approcher. Il y a simplement que la bière qui est bon marché. Si je pouvais m'en revenir au pays, je me chargerais de tabac pour mon oncle; il n'est pas le quart si cher qu'à Dourdan. La première étape que nous allons faire à présent, nous entrerons dans la Pologne. »



SOLDAT DU 136e DE LIGNE (Juin 1813.)

Le 2 août 1813, c'est un hussard du 10e régiment qui écrit de Metz. Il est resté campagnard et la seule chose qui le préoccupe, c'est le prix des denrées et l'état des récoltes : « Je vous dirai, écrit-il, que l'on paye le pain trois sols la livre à Metz, et le vin six sols. Je vous prie de me marquer si les récoltes sont belles dans notre pays... » En tête de la lettre caracole un hussard en dolman bleu et culotte rouge.

Le désastre de Leipzig a ouvert la route de la France aux alliés : l'invasion pénètre par toutes les frontières.



CAVALIER DU 10e RÉGIMENT DE HUSSARDS
(Pelisse et dolman bleus, culotte rouge. — Août 1813.)

Les dernières troupes dont Napoléon dispose pour la campagne de France se concentrent, la garde à Arcis-sur-Aube, la ligne à Châlons-sur-Marne; tous les dépôts dirigent leurs recrues sur les régiments qui luttent encore.

Le 7 février 1814, un soldat des chasseurs-voltigeurs de la garde écrit de Paris : « Nous sommes arrivés dimanche à Courbevoie, où nous avons couché sur le pavé, et depuis ce temps nous avons presque toujours véeu à nos frais. Maintenant nous sommes à la caserne, où nous ne resterons pas longtemps, car nous partons demain pour la Bourgogne... » En tête de la lettre est dessiné et colorié un chasseur-voltigeur de la garde entre les deux médaillons de l'empereur et de l'impératrice.

Sur toutes ces lettres se retrouvent les images maladroites, aux lourds placards de couleurs, les unes réduites aux proportions d'un frontispice, les autres tenant presque toute la première page. Quelques-unes sont coloriées à la main. Il en est qui indiquent assez minutieusement les détails de la tenue, les couleurs distinctives des collets, des parements, des passepoils, des pompons. Quelquefois le soldat écrit au-dessous de l'image : « Voilà mon portrait. »

Les lettres dont nous avons reproduit quelques passages émanent soit de paysans, fils de cultivateurs, jardiniers, journaliers, charretiers, soit d'enfants des villes, fils de domestiques, de concierges, de petits artisans : dans ces classes populaires, la pensée s'obscurcit, se rapetisse, dès qu'elle doit, pour s'exprimer, passer par l'épreuve du langage écrit; on y estime, en outre, que le langage écrit ne saurait se contenter de la simplicité et du naturel du langage parlé, qu'il y faut mettre plus de formes. Ces formes consacrées par de longs usages se perpétuent malgré leurs prétentions maladroites, leurs niaiseries, leurs non-sens. Le siècle présent les a reçues du siècle passé et s'apprête à les léguer au siècle à venir.

Georges Moussoir.

LES

HÉROINES DES MÉMOIRES DE GRAMMONT

Une suite de figures agréables, ouvrage d'un peintre peu connu hors de l'Angleterre, quoiqu'il mérite d'être goûté partout ; un choix de morceaux d'exquise littérature empruntés au plus piquant des conteurs, dont le nom, après deux siècles, conserve tout son éclat ; voilà ce que nos lecteurs trouveront ici, dans un rapprochement si naturel, qu'il semble que peintre et écrivain aient eu dessein de le préparer.

L'auteur des *Mémoires du chevalier de Grammont*, Hamilton, a semé son récit de portraits qui peuvent passer pour un modèle du genre. Les traits en sont si bien choisis qu'on croit entrer par leur moyen dans le commerce des personnes elles-mêmes, tellement que ces intrigues de la cour d'Angleterre nous paraissent moins un récit qu'un enchaînement d'aventures réelles dont les acteurs vivraient près de nous.

On voit tous les jours les Anglais mentionner cet ouvrage avec d'autres du même temps et du même genre écrits en anglais, dont ils affectent de ne pas les discerner. Quoique Hamilton soit leur compatriote, apparemment il porte la peine à leurs yeux d'avoir écrit dans notre langue, et nos voisins enveloppent aujourd'hui son livre dans le dédain général de notre littérature. C'est montrer plus de patriotisme que de goût et témoigner qu'on ne s'entend pas aux choses de l'esprit. Pas un Français, au moins, ne voudrait confondre Hamilton avec Evelyn ou avec Pepy, qui ne fut qu'un sot. Ces froids historiographes ne traitent que de choses mortes. Au contraire, il n'y a personne qui n'ait gardé de la lecture d'Hamilton comme une envie de connaître ses personnages. Les belles, comme on disait alors, qui faisaient l'ornement de la cour de Charles II, sont restées dans toutes les mémoires. Les vives peintures d'une plume délicate ne manquent point de produire cet effet.

Les mœurs, le goût, les modes de cette cour de Charles II sont regardés par les historiens anglais comme étrangers à la tradition nationale. Ce fut, en effet, dans ce temps-là que la politique française parut définitivement établie de l'autre côté du détroit. Ce fut aussi la destinée de cette cour de passer en français à la postérité et de laisser d'elle des portraits peints par la main d'un étranger. Le peintre dont les ouvrages figurent ici était Hollandais d'origine, quoique né lui-même en Allemagne. Il s'appelait de son nom Van der Faes, mais son père lui transmit le surnom de chevalier du Lys, dont les Anglais ont fait Lely. Pierre Lely vint de bonne heure à Londres, où depuis il résida toujours. La mort de Van Dyck fit de lui le premier des peintres de ce pays. Il y brilla après Dobson, Riley et Walker, Anglais de nation, et laissa après lui deux élèves, Anglais pareillement, Greenhill et Wissing, dont un autre étranger, Kneller, a éclipsé la gloire naissante.

Lely paraît, dans *les Mémoires de Grammont*, précisément à propos de quelques-uns des tableaux que nous donnons : « Il y avait à Londres, dit Hamilton, un peintre assez renommé pour les portraits ; il s'appelait Lely. La grande quantité de peintures du fameux Van Dyck repandues en Angleterre l'avait beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'est celui qui, dans le goût de tous ses ouvrages, a le mieux imité sa manière et qui en a le plus ap-

proché. La duchesse d'York voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la cour. » La duchesse d'York était l'épouse de celui qui fut plus tard Jacques II, propre belle-sœur du roi, par conséquent. « Lely les peignit. Il employa tout son art dans l'exécution. Il ne pouvait travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut un chef-d'œuvre. »

Le chevalier de Grammont, héros du livre d'Hamilton, nous est représenté comme ébloui, dès son arrivée en Angleterre, par la singulière beauté des femmes qui y brillaient en ce temps-là : « Tout accoutumé qu'il fût, nous dit son historien, à la grandeur de la cour de France, il fut surpris de la politesse et de la pompe de celle d'Angleterre. » Le roi et les héros de la cour y étalaient mille qualités aimables. « Pour les beautés, on ne pouvait s'y tourner sans en voir. » Ce fut, dans ce temps-là, comme un mérite reconnu et avoué de cette société. La duchesse d'York, en donnant à peindre la suite qu'on a connue depuis sous le nom des Beautés de Windsor, en faisait comme la déclaration. Ces portraits ont passé du château de Windsor, dont ils ont pris leur nom, au château d'Hampton-Court, qui est quelque chose comme le Versailles de Londres. On les y conserve aujourd'hui dans la chambre de Guillaume III. Quelques-uns seulement des tableaux que nous donnons ont été tirés de cette suite. Les autres viennent de la Galerie nationale des portraits, ouverte autrefois à Bethnal-Green et récemment transportée dans Saint-Martin's place, à côté de Trafalgar-Square. Ils sont, pour la plupart, de la main du même Lely, de qui, aussi bien, pour préface à tant d'ouvrages de sa façon, nous dirons encore quelques mots.

Il avait pris les manières de Van Dyck jusque dans sa pratique du monde. Maître d'une grande fortune acquise par ses talents, il menait à Londres un train considérable et tenait table ouverte dans une maison magnifique. Les personnes qui désiraient se faire peindre étaient inscrites par un secrétaire pour un jour et pour une heure fixe. Si l'on manquait au rendez-vous, on était mis au bas de la liste, et ni le rang ni le sexe ne servaient d'aucune exception à cette règle. De neuf heures du matin à quatre heures après-midi, tout ce qu'il y avait de plus considérable en Angleterre défilait devant les chevalets de Lely, qui peignait sans désemparer. Après quoi il passait à table et traitait ses amis aux sons d'une musique choisie.

Il est trop évident que les mérites de Lely demeurent au-dessous d'une si brillante fortune. C'est le fait de tous les artistes étrangers établis dans quelque pays où le progrès des beaux-arts n'a pas répondu à l'accroissement de la richesse. Le Napolitain Verrio, dont les médiocres compositions couvrent encore une partie des plafonds d'Hampton-Court, se vit combler d'argent par le même Charles II, quoiqu'il n'y ait pas de comparaison à faire de lui au peintre dont nous parlons. Celui-ci a de la grâce et du style, un coloris presque toujours brillant, un goût de draper agréable, un sens discret de l'allégorie galante. Ayant fleuri entre Van Dyck et Reynolds, il remplit, sans causer trop de regret, une partie du temps intermédiaire, et, dans l'histoire de l'art chez les Anglais, occupe après ces deux grands maîtres une place que nul autre ne peut lui disputer.

Pour l'écrivain que nous joignons à ce peintre, son éloge n'est point à faire. Ce qu'il convient seulement d'en remarquer ici, c'est la rare adresse qu'il déploie à conserver quelque décence dans une matière extrêmement libre. On ne saurait excuser ce fond ; mais s'il est vrai qu'il y ait un art de rapporter d'une manière présentable des aventures qui ne le sont pas, et, dans un ton de légèreté agréable, de peindre, sans s'en faire complice, des mœurs comme celles de la cour de Charles II, il faut avouer qu'Hamilton eut cet art.

La reine paraît chez Hamilton au premier rang des personnes de cette cour dont les mœurs fussent irréprochables ;



LA REINE CATHERINE, FEMME DE CHARLES II D'ANGLETERRE

En Cléopatre, par GASCAR. (Saint-Martin's Place.)

l'auteur a peint d'un fin crayon les traits de cette épouse malheureuse. Elle était de la maison de Bragance et vint de Lisbonne en Angleterre, dans le temps que le chevalier de Grammont, disgracié de Louis XIV, se préparait à son brillant exil. Ces Portugaises parurent sans grâce à la cour de Whitehall. La reine Catherine n'était point belle et les filles de sa suite imitaient son exemple. Elle apportait en dot Bombay et Tanger, mais rien des élégances qu'on prisait et que la duchesse d'York avait en partage. « La nouvelle reine n'ajouta guère d'éclat ni par sa présence, ni par sa suite. Cette suite était alors composée de la comtesse de



Mme DE CASTELMAINE, DUCHESSE DE CLÉVELAND
En Sainte Barbe. (Saint-Martin's Place.)

Panétra, passée avec elle en qualité de dame d'atours, de six monstres qui se disaient filles d'honneur, et d'une duègne, autre monstre, qui se portait pour gouvernante de ces rares beautés. »

Le portrait que nous donnons de cette princesse, représentée en Cléopâtre, n'est pas de Lely, mais de Gascar, peintre français, élève de Mignard, qui vint plus tard en Angleterre. Quoiqu'elle n'eût garde, comme dit Hamilton, de briller dans une cour charmante, elle ne laissa pas d'y réussir assez dans la suite. Le roi la négligea aussitôt qu'elle parut, nous verrons tout à l'heure sous quelles influences. Elle supporta cette injure en reine désolée, sans cesser d'être bonne à tous. Elle avait un penchant naturel à la joie et à faire plaisir aux autres. « La reine avait de l'esprit et mettait



Mlle STEWART, DUCHESSE DE RICHMOND
Par Lely. (Palais de Hampton-Court.)

tous ses soins à plaire au roi par les complaisances qui coûtaient le moins à sa tendresse. Elle était attentive aux plaisirs et aux amusements qu'elle pouvait fournir, surtout lorsqu'elle devait en être. » Rien n'est d'un naturel plus touchant que ce personnage. Il faut lire, pour le sentir tout entier, le tableau du séjour de la cour à Tunbridge où l'on prenait les eaux, épisode le plus agréable des mémoires : « Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de Tunbridge, au lieu d'en altérer la liberté par les égards et les respects qu'exigeait sa présence. Elle défendit absolument l'un et l'autre et renferma au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvait vaincre. » De pareils traits de pathétique discret



L'ACTRICE NELL GWYNN
Par Lely. (Saint-Martin's Place.)

accompagnent partout les réflexions que ce chroniqueur de la galanterie consacre à cette touchante figure.

Quelles furent les rivales de la reine? La liste en serait longue à dresser. Des deux maîtresses célèbres qu'eut le roi Charles II, Mme de Cléveland et la duchesse de Portsmouth, la seconde n'avait point paru au temps du chevalier de Grammont. La première ne portait encore que le titre de Castelmaine. Nous en donnons le portrait en sainte Barbe, anonyme de Saint-Martin's Place, agréablement peint dans la manière sombre de l'école napolitaine. Cette beauté triomphante et ce visage altier révèlent



L'ACTRICE DAVIS

En Cornélie, par LELY. (Saint-Martin's Place.)

assez le caractère d'une femme qui joue, dans cette comédie de société, les Hermione et les Montespan. Le roi commençait à se lasser d'elle, et leur double adultère se compliquait d'infidélités réciproques. Mais l'orgueil et la passion de dominer attisait chez la favorite des jalousies que l'amour ne causait plus. C'était entre eux un ménage fort troublé où la moindre occasion ramenait de grands éclats.

La principale cause de ce trouble fut Mlle STEWART, qui, tout en se faisant aimer du roi, briguait l'honneur de l'épouser et se préparait, à toute éventualité, pour remplacer la reine vivante. « Cette grande idole de Stewart », comme l'appelait le chevalier de Grammont, fut favorisée d'abord par Mme de Castelmaine qui se flattait de triompher toujours. Elle s'insinua par ce moyen en même temps que par des résistances bien pla-

cées. « C'était, dit Hamilton, une figure de plus d'éclat qu'elle n'était touchante. On ne pouvait guère avoir moins d'esprit ni plus de beauté. Tous ses traits étaient beaux et réguliers; mais sa taille ne l'était pas. Elle avait de la grâce, dansait bien, parlait le français mieux que sa langue naturelle; elle était polie, possédait cet air de parure après lequel on court et qu'on n'attrape guère, à moins que de l'avoir pris en France dès sa jeunesse. » Le portrait de cette maîtresse prétendue fait un contraste des plus imprévus avec ceux de la favorite en titre, qui ne tarda pas à prendre d'elle un terrible ombrage. Elle avait une nature d'enfant et se plaisait à des amusements de fillette : « Tout en était hors les poupées. » Pendant qu'on jouait chez elle, elle faisait des châteaux de cartes, tandis qu'attirés par sa faveur naissante « on n'y voyait que des courtisans empressés autour d'elle qui lui en fournissaient les matériaux ou de nouveaux architectes qui tâchaient de l'imiter ». La reine faillit mourir d'une fièvre. La Stewart, dans cette occurrence, se loua d'une vertu qui la mettait en passe d'imposer bientôt les châteaux de cartes à tout le royaume. Des respects redoublés l'entourèrent. Sur ces entrefaites, la reine guérit. Elle aimait tendrement le roi, dit Hamilton, « et croyant lui parler pour la dernière fois, elle lui dit que la sensibilité qu'il témoignait pour sa mort aurait de quoi lui faire regretter la vie ». Le roi ému la conjura de vivre. « Elle ne lui avait jamais désobéi et ce transport de joie la sauva », ruinant les espérances de M[lle] Stewart et dispersant ses courtisans. Au reste, cette sotte manœuvra si mal, que, courtisée par le duc de Richmond, elle se laissa surprendre avec lui par le roi, qu'elle affectait d'éconduire. Elle épousa à la fin ce duc qui méritait bien un tel honneur.

Le plus plaisant épisode de ces rivalités est celui du carrosse que Grammont fit venir. « Comme il n'y avait pas longtemps que les carrosses à glaces étaient en usage, les dames avaient de la peine à s'y renfermer. Elles préféraient infiniment le plaisir d'être vues presque tout entières aux commodités des carrosses modernes. Celui qu'on avait fait pour le roi n'avait pas trop bon air. Le chevalier de Grammont, s'étant imaginé qu'on pouvait inventer quelque chose de galant qui tînt de l'ancienne mode et qui renchérît sur la nouvelle, fit secrètement partir Termes avec toutes les instructions nécessaires. » Termes était le domestique du chevalier. On fit le carrosse à Paris, et le duc de Guise, chargé de conduire l'affaire, n'y mit pas moins de deux mille louis. Le chevalier remit au roi ce présent magnifique. Toute la cour fut dans l'admiration. « La reine, s'imaginant que cette brillante machine pourrait lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la première avec la duchesse d'York. M[me] de Castelmaine, qui les y avait vues, s'étant mis dans la tête qu'on était plus belle dans ce carrosse que dans un autre, pria le roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter le premier beau jour de Hyde Park. La Stewart eut la même envie et le demanda pour le même jour. Comme il n'y avait pas moyen de mettre ensemble deux divinités dont la première union s'était changée en haine mortelle, le roi fut fort embarrassé. » Il cède enfin à la Stewart, et l'on ne peut se faire une idée des fureurs où cette préférence jeta M[me] de Castelmaine.

Il faut finir le portrait de cette dernière, ébauché dans ce qui précède. Ce qui rend plus plaisantes ces scènes de jalousie, c'est la présence à la dérobée des actrices, filles de peu, dont s'éprenait le roi, qui n'ont point de place dans le monde que dépeint Hamilton, et dont il ne laisse pas pourtant de faire mention. On trouvera ici les portraits de Nell Gwynn et de Miss Davis, les premières dans « la troupe joyeuse des chanteuses et des danseuses des menus plaisirs de Sa Majesté ». Toutes deux tiennent leur place dans l'histoire des amours royales. Nell Gwynn, en particulier, célèbre par



Mrs MIDDLETON

En Bergère, par LELY. (Saint-Martin, Paris.)

les avanies que la duchesse de Portsmouth essuya d'elle ensuite, ainsi que Mme de Sévigné nous en a transmis le témoignage, excitait dès ce temps-là la fureur des grandes dames qui prétendaient toutes seules à la faveur du roi. Ce sentiment de fierté dans une telle concurrence est une des choses les plus plaisantes du temps, et il a fallu cette parenthèse pour goûter tout le sel du récit qu'on va lire et qui achève, comme nous avons dit, le portrait de Mme de Castelmaine.

Le roi, dans un de leurs démêlés, renvoie Mme de Castelmaine aux infidélités qu'elle se cache à peine de lui faire. Il

vint même à parler de Jacob Hall, danseur de corde de ce temps-là. « La Castelmaine ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit que c'était bien à lui qu'il appartenait de faire de tels reproches à la femme d'Angleterre qui les méritait le moins; qu'il ne cessait de lui faire des querelles injustes depuis que la bassesse de ses penchants s'était déclarée; qu'il ne fallait pour un goût comme le sien que des oisons bridés, tels que la Stewart, et cette petite gueuse de comédienne qu'il leur avait depuis quelque temps associée. Des larmes de fureur se mêlaient ordinairement à ces orages; ensuite, reprenant le rôle de Médée, la scène se fermait en le menaçant de mettre ses enfants en capilotade et son palais en feu. » Le bon prince, ajoute Hamilton, aimait la paix. Il s'en tira cette fois en la nommant duchesse de Cléveland, titre qu'elle a porté depuis. Le chevalier de Grammont négocia ce traité.

On conçoit que la cour d'Angleterre, à qui de tels exemples étaient donnés d'en haut, n'ait point été d'ailleurs le séjour de l'innocence. Cette cour avait vécu dans l'exil; il semblait qu'elle eût pris à tâche de se dédommager, par les plaisirs les moins permis, des mauvais jours dont elle sortait. Après une révolution si terrible, où le roi lui-même périt sur l'échafaud, on ne songeait plus, sous le règne de son fils, qu'à oublier le passé et à se divertir. « Tout respirait à la cour les jeux, les plaisirs et tout ce que les penchants d'un prince tendre et galant inspirent de magnificence et de politesse. Les beautés voulaient charmer et les hommes ne cherchaient qu'à plaire. Chacun enfin faisait valoir ses talents le mieux qu'il pouvait. Les uns se signalaient par la danse, d'autres par l'air et la magnificence, quelques-uns par l'esprit, beaucoup par la tendresse et peu par la constance. »

La Middleton est un parfait exemple de cette vie facile et voluptueuse. Le portrait que Lely a peint d'elle est le plus joli de tous. Il s'accorde trait pour trait avec celui qu'en trace Hamilton. « C'était une des plus belles femmes de la ville, peu connue à la cour, assez coquette pour ne rebuter personne, assez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étaient le plus, mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en soutenir la dépense. » Elle plut d'abord au chevalier de Grammont. Mille galants papillonnaient autour d'elle. « Bien faite, blonde et blanche, elle avait dans les manières et le discours quelque chose de précieux et d'affecté. L'indolente langueur dont elle se parait n'était pas du goût de tout le monde. On s'endormait aux sentiments de délicatesse qu'elle voulait expliquer sans les comprendre, et elle ennuyait en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentait tous les autres, et l'ambition de passer pour bel esprit ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistait longtemps après sa beauté. » Nous verrons plus loin pour quelle cause le chevalier de Grammont cessa bientôt de la courtiser.

Mais celle qu'il importe de remarquer parmi les plus impudentes des femmes qui étalaient ainsi leurs galanteries, c'est la fameuse comtesse de Shrewsbury. Tout dans les récits d'Hamilton ne se termine point de façon également plaisante. Celle-ci fut l'héroïne de plusieurs coups d'épée, qui prêtent au drame plus qu'à la comédie. Elle s'accommodait de tout venant. « Pour Mme de Shrewsbury, disait le chevalier de Grammont énumérant les plus illustres aventures de la cour, pour Mme de Shrewsbury, c'est une bénédiction. » On se rencontrait aisément à son propos. Thomas Howard et Jermyn se coupèrent la gorge pour l'amour d'elle et le dernier y faillit périr. Mais ce qui nous introduit de plain-pied dans le drame, c'est le récit de ses intrigues avec le duc de Buckingham. « Le duc de Buckingham et la Shrewsbury furent longtemps heureux et tranquilles; jamais elle n'avait été si longtemps constante et jamais il



Mme DE SHREWSBURY
Par LELY. (Saint-Martin's Place.)

n'avait eu tant d'égards en aimant. Cela dura jusqu'à ce que milord Shrewsbury, qui ne s'était jamais ému des dérèglements de madame sa femme, se mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Le pauvre Shrewsbury, trop honnête homme pour se plaindre à sa femme, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeler le duc de Buckingham, et le duc de Buckingham, pour réparation d'honneur l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse Hélène. » Et Hamilton ajoute, non sans philosophie : « Cela choqua d'abord le public ; mais le public s'accoutume à tout, et le temps sait apprivoiser la bienséance et même la morale. » Le bruit public fut que la Shrewsbury avait elle-même, déguisée en page, tenu le cheval de son amant pendant le duel.

On enchérit sur la tragédie en passant à Mlle BROOK. Elle était faite, dit Hamilton, « pour donner de l'amour et pour en prendre ». On voulut la pro-



Mlle BROOK, COMTESSE DE DENHAM
Par LELY. (Palais de Hampton-Court.)

duire au roi. Ce fut le duc d'York qui se prit à sa figure. Entre temps elle avait épousé le vieux Denham, un des beaux esprits de l'Angleterre. Tout respirait dans ses écrits les bons mots et les contes agréables. « Mais sa raillerie la plus fine et la plus piquante roulait d'ordinaire sur les aventures du mariage, et comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avait écrit dans sa jeunesse, il prit pour femme, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, Mlle Brook, qui n'en avait que dix-huit. » Cette union n'empêcha pas la Brook de satisfaire les prétentions du duc d'York, qui lui donna en récompense un poste de fille d'honneur chez la duchesse. « Aux compliments qu'on lui fit de tous côtés



Mlle BAGOT, COMTESSE DE FALMOUTH

Par Lely. (Palais de Hampton-Court.)

sur la charge que madame sa femme allait recevoir, le vieux Denham se dit tout ce qu'il fallait pour se pendre, s'il en eût eu la fermeté. Il n'avait pas de maison de campagne où mener l'infortunée Denham. Aussi le vieux scélérat lui fit faire un voyage beaucoup plus long sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva au milieu de ses plus chères espérances et de ses plus beaux jours. Personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée.

Au reste, les mémoires d'Hamilton nous présentent des échantillons de plus

d'un genre, et l'on y trouve de quoi reposer sa vue sur de plus honnêtes personnages. On verra à la suite de tous les précédents portraits celui de Mlle BAGOT, que sa sagesse et sa beauté faisaient distinguer parmi les autres filles d'honneur de la duchesse d'York. Ces figures vertueuses paraissent dans Hamilton au milieu de la corruption environnante, comme, dans le beau roman de Mme de La Fayette, la princesse de Clèves au milieu de la cour de Henri II. Il semble qu'à toutes une mère pareille à la sienne ait enseigné cette retenue fondée, non sur la fuite du monde et sur la contrainte extérieure, mais sur la connaissance des suites dangereuses que les agréables commencements de l'amour traînent après eux, sur celle du peu de sincérité des hommes, de leurs tromperies et de leur infidélité. « Mlle Bagot était la seule qui eût quelque air de sagesse et de beauté dans cette première chambre (des filles de la duchesse). Elle avait les traits beaux et réguliers. Elle avait ce teint rembruni qui plaît tant quand il plaît. Il plaisait beaucoup en Angleterre parce qu'il y était rare. Elle rougissait de tout sans rien faire dont elle eût à rougir. Milord Falmouth jeta les yeux sur elle. Ses vœux furent bien reçus, et, quelque temps après, l'amour l'éleva du poste de fille d'honneur de la duchesse à un rang que toutes les filles d'Angleterre auraient pu envier. »

Une autre vertueuse personne enfin fut la belle HAMILTON, sœur de l'auteur et femme du héros des Mémoires, par laquelle il convient de terminer cette revue. Rien n'est plus charmant que le récit de la première entrevue de cette jeune fille et du chevalier de Grammont. « Il la vit pour la première fois de près et s'aperçut qu'il n'avait rien vu dans la cour avant ce moment. Il l'entretint, elle lui parla. Tant qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle, et dès ce moment plus de ressentiment contre la Middleton. Elle était dans cet heureux âge où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avait la plus belle taille, la plus belle gorge et les plus beaux bras du monde. Elle était grande et gracieuse jusque dans le moindre de ses mouvements. C'était l'original que toutes les femmes copiaient pour le goût des habits et l'air de la coiffure. Elle avait le front ouvert, blanc et uni, et les cheveux bien plantés et dociles pour cet arrangement naturel qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne sauraient imiter, formait son teint. Ses yeux n'étaient pas grands, mais ils étaient vifs et ses regards signifiaient tout ce qu'elle voulait. Sa bouche était pleine d'agréments et le tour de son visage parfait. Un petit nez retroussé et délicat n'était pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. » C'est auprès d'une telle personne que, ayant soupiré tout le long du livre, le chevalier de Grammont voit enfin ses vœux couronnés.

Lely l'a peinte en sainte Catherine dans le portrait que nous donnons d'elle, pour la série des beautés de Windsor. Ce portrait « parut le plus achevé; Lely avoua qu'il y avait pris plaisir ». C'est au moins ce qu'assure le frère de l'héroïne. Quant à l'autre, il fut peint plus tard et bien qu'il soit supérieur pour l'art, il est vrai qu'on y trouve des traits moins agréables. Le roi Charles II avouait dans une lettre à sa sœur, écrite vers le temps que la duchesse de Grammont vint en France, qu'elle avait perdu beaucoup de son ancienne beauté. On ne laissera pas toutefois d'en admirer le riche effet et la précieuse couleur, ainsi que le magnifique fond du paysage.

* * *

Il est visible que les portraits conservés dans Saint-Martin's place sont en général les plus beaux de ceux qu'on voit ici. En dépit de la réputation dont jouissent en Angleterre les Beautés de Windsor, on doit convenir que le peintre



LA BELLE HAMILTON, COMTESSE DE GRAMMONT

En Sainte Catherine, par LELY. (Palais de Hampton-Court.)

n'était point en ce temps-là en possession du talent qu'on lui trouve dans des ouvrages exécutés plus tard. Celui de la belle Hamilton fait exception. Il fermera dignement la série, ainsi qu'il servira de fin aux propos de l'auteur des Mémoires. Par elle, en effet, se termine l'ouvrage, quand enfin le chevalier de Grammont, pour le prix d'une constance qu'il n'avait jamais connue, trouve l'hymen et l'amour d'accord en sa faveur et se voit enfin possesseur de Mlle d'Hamilton.

L. DIMIER.



DANS L'OMBRE ET LA NUIT...

Dans l'ombre et la nuit des fleurs sont écloses,
Pourpres fleurs d'amour — grises fleurs de deuil
Telles qu'on en met au long d'un cercueil, —
Dans mon grand jardin j'ai des fleurs moroses.

Jamais le jour clair ne pénètre à flots
Sur mes fleurs que moi seule dois connaître,
Jamais le soleil méchant ne pénètre
Dans mon grand jardin de mystère enclos.

Là, sur mes belles fleurs ensommeillées
Tourne le vol lent de lourds papillons.
Et leurs ailes d'or sont les seuls rayons
De mon grand jardin aux fleurs endeuillées ;

Leur vol est trop lent... leur vol est trop lourd...
La fleur est meurtrie, où l'un d'eux se pose.
Il faut que leur vol enfin se repose,
Dans mon grand jardin de mort et d'amour.

Que leur aile est fine! et qu'elle est jolie!
Mais de quel supplice affreux m'est leur vol
Laissez-les dormir, longtemps, sur le sol
De mon grand jardin aux fleurs de folie.

Vous ne savez pas : chacune des fleurs
D'un peu de mon cœur saignant est formée
Et toute mon âme est là renfermée
Dans mon grand jardin fleuri sous les pleurs.

J'y laisse régner l'ombre et le silence
Pour mieux engourdir les grands papillons ;
Mais quel prompt réveil aux moindres rayons
Glissant dans mon grand jardin de souffrance!

Tous mes souvenirs entre eux se choquant
Meurtrissent les cœurs des fleurs empourprées,
Et ces cœurs saignants de fleurs déchirées
Font mon grand jardin à jamais sanglant.

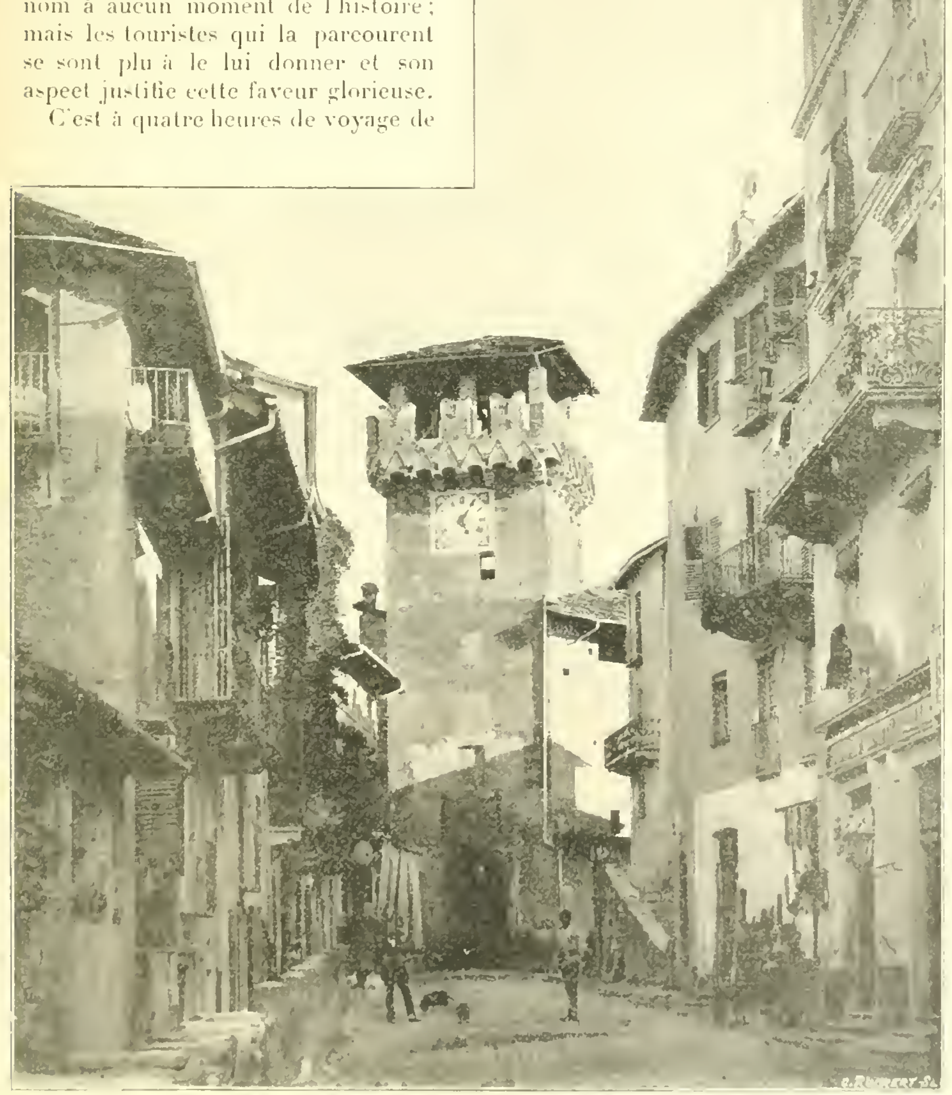
MARIE THIÉRY.



LA SUISSE ITALIENNE

Aucun atlas, hâtons-nous de le dire, ne fait mention d'une Suisse italienne. Elle existe pourtant, et pour ceux qui la visitent et pour les auteurs qui l'ont décrite avec enthousiasme. Ajoutons, du reste, qu'elle est fort éloignée de la Suisse véritable et n'en a porté le nom à aucun moment de l'histoire ; mais les touristes qui la parcourent se sont plu à le lui donner et son aspect justifie cette faveur glorieuse.

C'est à quatre heures de voyage de Turin, vers le nord, la délicieuse vallée de la Stura, dans les Alpes Cottiennes ; et c'est surtout, à 800 mètres d'altitude,



LA TOUR DE LANZO

la petite ville de Viù, station de villégiature tout inondée de soleil, baignée d'un air pur et subtil, entourée du grand manteau bleu des ciels d'Italie. Viù est la capitale de cette Suisse en miniature. Le Piémont tout entier, Rome elle-même, des cités plus lointaines encore, y sont représentés, du mois d'août au mois d'octobre, par des membres de la meilleure, de la plus haute société italienne, qui viennent prendre, à Viù, des bains d'air alpestre, et qui rayonnent dans les trois vallées de la Stura, l'alpenstock à la main, au chapeau l'edelweiss des excursionnistes. Si vous le voulez bien, vous allez quitter Turin avec moi. La chaleur y est accablante. Ni pastèques, ni glaces ne suffisent plus à nous désaltérer. En route pour la montagne !...

... Deux heures de chemin de fer à travers la plaine du Piémont — au milieu de prés d'un vert invraisemblable, parmi tous les ruisselets qui les arrosent, le long des vignes et des champs de maïs — nous conduisent à Lanzo. Les voies ferrées ne vont pas plus loin ; ici disparaissent pour toujours le bruit et l'odeur des locomotives. Pour gagner Viù, nous montons dans la diligence. C'est le vieux mode de locomotion, le bon, celui qui permet de voir le paysage, de respirer l'air pur, de flâner au long des grandes routes.

Le chemin que nous suivons serpente au flanc de la montagne. Au-dessous de nous, très loin, nous apercevons la Stura, toute semée de rocs sur lesquels l'eau se brise en grondant, ici sablonneuse et glauque, là si profonde qu'elle reproduit le bleu du ciel, ailleurs verdâtre et veinée d'opale, toujours rapide et majestueuse.

L'air devient de plus en plus léger, limpide, — cristallin, si j'ose dire, et presque irréel à force d'être pur. — A quelques centaines de mètres au-dessus de notre tête se dresse le sanctuaire de S. Ignazio, vu tout petit à cette distance, et si blanc, sur un ciel si bleu, au-dessus d'une montagne si noire, que l'on crierait à l'invraisemblance si quelque décor d'opéra tentait de reproduire ce site.

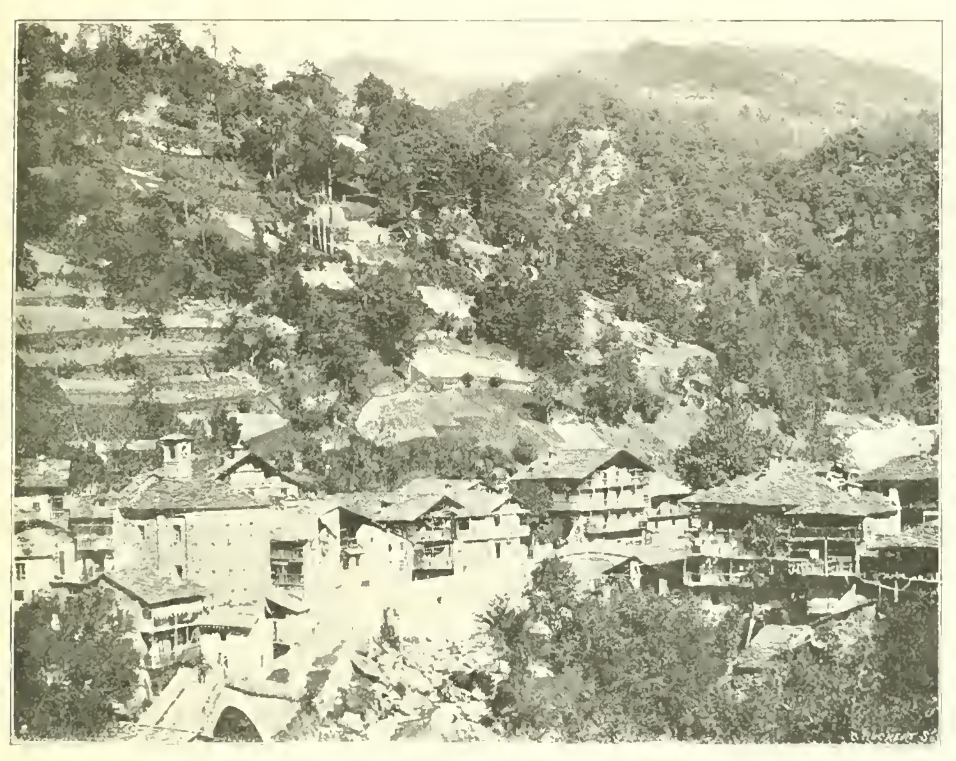
... De temps à autre, sur la route, une petite chapelle *(pilone)*, dédiée à quelque saint dont l'image bariolée frappe les yeux de loin. Des gamins trottent, pieds nus, à côté de la voiture, et courent, sans y prendre garde, sur les cailloux pointus du chemin. Ils nous offrent des cyclamens aux pétales délicatement nuancés de violet et de rose, au parfum léger et troublant...

Nous arrivons enfin aux portes de Viù. Ce sont deux énormes rochers placés de chaque côté de la route, inclinés l'un vers l'autre comme les pinces de quelque gigantesque crustacé de pierre. La voiture passe et un nouveau panorama s'ouvre devant nous. A nos pieds, la Stura développe son large ruban d'argent que le sable, par endroits, tache de fauves marbrures. A gauche, des montagnes déchiquetées étalent au soleil leurs pentes multicolores ; à droite, c'est une colline toute verte, des châtaigners, des noyers ; tout au fond, fermant l'horizon, la Rocciamelone, pic de forme étrange, dont les glaciers étincellent sous les rayons d'or du soleil à son méridien.

Quelques minutes encore et nous sommes dans la petite ville.

Dès l'arrivée, involontairement on sourit en murmurant à part soi : « Tiens !... c'est joli ! » Tout est rose, blanc, vert, ensoleillé et souriant, — moitié campagne et moitié cité, — les charmes de toutes deux sans les inconvénients de l'une ni de l'autre. — Une belle place carrée, une grande rue, d'autres plus petites, — des maisons gracieuses, peintes de couleurs vives, — de jolies toilettes, des ombrelles claires, des chapeaux gais, — un air délicieux, pur et léger, qui calme les nerfs et ouvre les poumons, — des montagnes tout alentour, — voilà Viù ; un peu plus loin, sur la route, le faubourg de Viù, plus élégant encore que la « métropole » : c'est le Versino...

Les costumes locaux ont presque disparu de cette vallée. De temps à autre, pourtant, on voit passer des femmes de la campagne qui ont conservé quelque chose des allures primitives. Elles habitent de petites maisonnettes recouvertes de chaume, perchées sur des rochers d'accès difficile. Elles y montent toujours pieds nus, la hotte sur le dos, portant des charges considérables qui les courbent vers le sol. Le dimanche, elles se mettent aux pieds des souliers en écorce de bouleau; aux oreilles, deux lourdes pendeloques d'or; un médaillon suspendu au cou, — un large ruban de velours noir pour supporter le médaillon; sur les épaules, un châle jaune à fleurs rouges, ou *vice versa*, et, sur la tête, si elles se promènent, un large chapeau de paille, plat et circulaire, entouré de rubans de velours et d'une guirlande de fleurs écarlates ou bleues, grosses comme le poing; si elles vont à la messe, une large écharpe de dentelle noire. Les hommes n'ont pas de costume particulier; ils sont pauvres et doux, n'exploitent pas les étrangers, se confondent en politesses lorsqu'on leur demande un renseignement. Les habitants de ce pays ont conservé des mœurs presque patriarcales; leur honnêteté est scrupuleuse, leur courtoisie sans limites, leur complaisance infatigable. Ils vendent à des prix dérisoires les objets de bois tourné qu'ils fabriquent pendant l'hiver; ils pourraient en demander trois, quatre fois plus; jamais un étranger n'hésiterait à les leur acheter, tant ils sont élégamment travaillés. Mais non! Ils n'en veulent recevoir que la valeur stricte... Étonnez-vous, après cela, que l'on s'attache à cette Suisse



UN COIN DES FUCINE — LES PONTS

italienne lorsqu'on a connu l'autre, la vraie.

C'est aux jours de fête, surtout, qu'il faut contempler et admirer les montagnards. Dès le matin, aux premières lueurs de l'aube qui éclaire le faîte des montagnes d'une lumière grise, les cloches de l'église ont jeté dans l'air frais leurs notes d'argent : car toute fête est ici fête religieuse. C'est aujourd'hui le jour d'un saint dont la chapelle se dresse assez loin de Viù, sur une éminence. La messe y doit être dite. Elle est bien petite, cette chapelle, grande à peu près comme une grosse niche à chien, toute blanche. A l'intérieur, un petit autel, une statue de plâtre; à l'extérieur, des peintures naïves, aux tons crus : un artiste local a peint en bleu et rouge une madone qui nous montre deux grands yeux dessinés de face dans un visage de profil... Curés, enfants de chœur, paysans montent à la chapelle par un sentier rocailleux. Tous s'agenouillent sur le sol, en plein air et, tandis que le prêtre chante, les montagnards psalmodient, d'une voix lente et plaintive, les répons qu'un écho redit... L'après-midi venue, tous se réunissent sur la place; un orgue de Barbarie attaque une polka, ou la danse locale, — la *monferrina*, — et aussitôt ces paysans chaussés de sabots, habitués aux besognes écrasantes, se mettent à tournoyer sur la terre battue avec un élan fougueux et une grâce singulière : leur corps semble, en ses mouvements souples, suivre le dessin musical de la mélodie qui les entraîne... Et jusqu'au soir ils danseront ainsi, jusqu'à l'heure où le soleil flamboyant disparait derrière les cimes blanches des montagnes.

Le lendemain, ils reprennent la hotte...

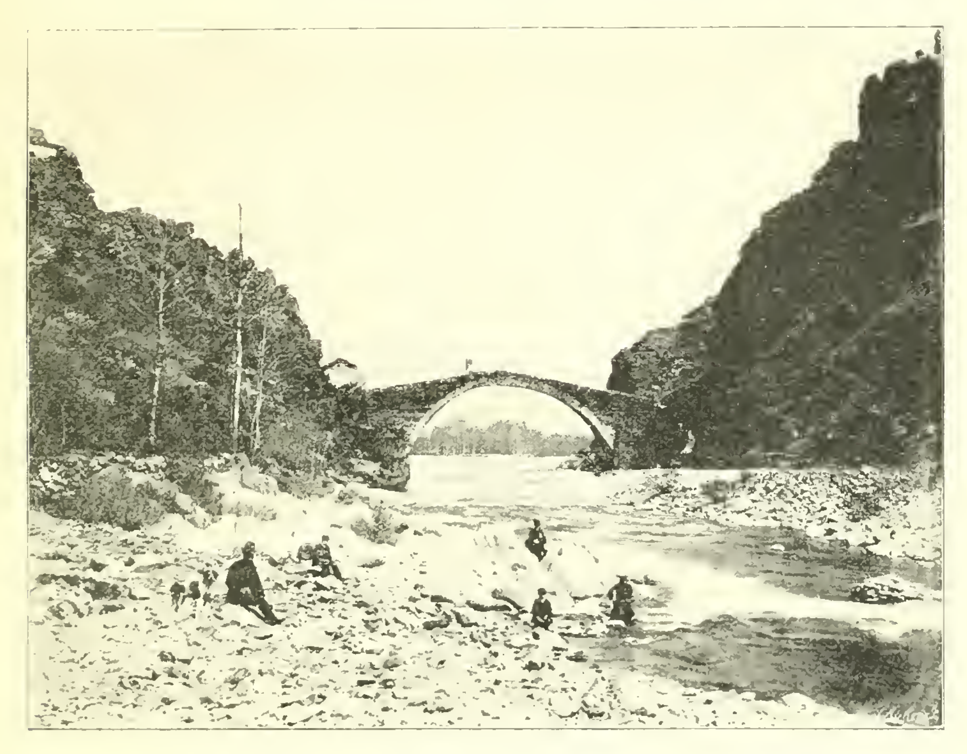
Les Fucine. — Croyez-moi : si vous êtes amis d'un pittoresque intense et sauvage, allez avant tout au petit village des Fucine. La promenade est courte : voulez-vous de moi pour guide?

Nous nous engageons dans un chemin étroit, rocailleux, qui descend violemment et ressemble plus encore au lit d'un torrent qu'à un sentier de montagne. Les cailloux roulent sous nos pieds; une vague odeur de champignons moisis monte à la gorge. La route s'obscurcit à droite et à gauche : des maisonnettes se dressent sur le bord du sentier. Des maisonnettes! ce sont de petites bâtisses noires, aux murs informes, crevassés, pourris. Des balcons de bois vermoulu courent autour des murailles lézardées... Un torrent traverse le sentier de biais, passe à travers les déchirures des maisons pour se précipiter dans la Stura... Plus que la misère : la désolation morne. Une vieille femme est assise sur les degrés branlants qui conduisent à sa porte. Elle nous regarde du regard vide et las de la brute éreintée; son cou est gonflé d'un goître énorme; son corsage sordide s'ouvre sur sa poitrine nue, couleur de cuir; ses jambes décharnées sortent de sa jupe en loques...

Nous arrivons au bas. Brusquement l'horizon s'ouvre; à droite, à gauche, dans le lointain, les Alpes. Sous le fleuve d'argent des glaciers, le soleil allume au flanc des monts des flammes bleues et violettes. Devant nous, la colline verte, — des fleurs, — l'orée d'un bois. Et, à nos pieds, la Stura, mugissante, écumeuse, brisant contre les rocs ses flots d'étain fondu. Un pont la traverse. C'est, dit-on, un pont romain. Il est formé d'un seul arc, aussi aigu qu'une voûte ogivale. Et, maintenant, retournons-nous... Devant nous se dresse la côte aride que nous venons de descendre. Nous apercevons d'ici tout le hameau des Fucine; à cette distance, il nous apparaît comme un village arabe taillé dans le flanc de la montagne. Ses maisonnettes sombres, plus larges au sommet qu'à la base, ont l'air de gros champignons, noircis par la fumée, qui s'efforceraient de grimper les uns sur les autres... Un rayon de soleil passe au travers des toits crevassés et pique de taches d'or la dentelle des balcons en ruine...

Usseglio-Margone. — D'autres aspects

des Alpes : leur tristesse, leur majesté sauvage et mélancolique, la désolation des roches déchiquetées sous l'éblouissement des glaciers éternels. La route est blanche, longue, poussiéreuse : elle s'élève lentement au flanc de la montagne ; c'est, de loin, un immense lacet clair suspendu entre les précipices et ruisseaux courent çà et là, de petits arbres clairs se dressent au milieu des prés humides, le vent léger fait courir sur les seigles blonds le frissonnement d'une ombre. Et c'est, après cette route désolée, un admirable spectacle que ce plateau soigneusement cultivé, qui étale au soleil le damier bariolé de ses moissons



LE PONT DU DIABLE

le ciel. Les eaux du torrent sont jaunes et troubles ; elles se brisent contre des rochers énormes, qui, à tous moments, interrompent leur course. Sur les pentes arides, les sapins immobiles mettent leur note triste et sombre. Et nous montons ainsi, lentement, dans la poussière qui nous étouffe, sous le soleil aveuglant. Nous montons longtemps... Et tout à coup, voici qu'à 1,300 mètres de hauteur, une plaine immense s'ouvre devant nous, large de 2 kilomètres, longue de 6, — une plaine absolue, qui semble nivelée par la main de l'homme. Des mûrissantes... La plaine d'Usseglio traversée, la route se fait plus triste encore qu'au début. Nous gardons de cette oasis comme le souvenir d'un rêve. De nouveau le chemin grimpe au long de montagnes plus sauvages encore. Le torrent mugit à côté de nous ; çà et là, une chèvre efflanquée lève brusquement la tête et nous regarde de ses yeux ronds ; une paysanne, les cheveux couverts d'un mouchoir rouge, se dresse péniblement pour nous voir passer, puis reprend la tâche coutumière... L'air est de plus en plus froid, de plus en plus limpide...

Voici Margone : un hameau au pied d'un pic. Devant nous, autour de nous, plus rien, si ce n'est l'Alpe grise surmontée de ses glaciers blancs ; plus rien que le ciel sur notre tête ; plus rien que les nuages floconneux qui s'élèvent le long des parois rocheuses, si près, si près, que nous pourrions, semble-t-il, les toucher de la main...

Le col de Lis. — Un sentier dans une colline verte ; il passe au milieu des prés, sous les châtaigniers et les noyers ; çà et là, courant comme des fils d'argent dans l'herbe épaisse, des ruisseaux chantent contre le gravier de leurs rives des chansons cristallines. Nous arrivons bientôt au col Saint-Jean. Il faut entrer dans l'église pour en contempler le Christ. C'est un admirable morceau de sculpture sur bois, très ancien, à ce que racontent les gens du pays. Il est presque de grandeur naturelle ; il a été fouillé d'une main si précise, si réaliste, que les jambes, longues, nerveuses, sont rapprochées, contractées par la douleur, que la poitrine étroite et maigre accuse toutes ses côtes, que tous les tendons des bras, tous leurs muscles, saillants, tordus, semblent, en leur relief singulier, soutenir *réellement* tout le poids du corps.

Retournons-nous maintenant vers la vallée de Viù ; elle s'étend tout entière à nos pieds ; plus loin, bornant l'horizon, des rocs déchiquetés, aux arêtes aiguës, des alternances de soleil et de nuit, puis de larges vallonnements, d'immenses vagues montagneuses. La lumière s'accroche aux moindres aspérités : des ombres intenses accusent en larges traînées violettes la forme et le relief des récifs, parmi des taches d'or éblouissant. A nos pieds, c'est la vallée verte, c'est la Stura, tumultueuse et rayonnante...

Des femmes passent, bas courbées sous la hotte. Elles s'arrêtent, se reposent, causent un instant : « Pour les pauvres, dit l'une d'elles avec une amertume sauvage, tous les jours sont des jours mauvais ; pour eux, il n'y a pas de roses, il n'y a que des épines. *per i porer, a iè neu d'rose, a iè mac d'spine!* » Leur patois piémontais est rude, leur accent triste. Elles reprennent la hotte, le bâton, et de nouveau grimpent les sentiers rocailleux...

Grimpons aussi. Nous traversons de pauvres villages, qui étalent au joyeux soleil leurs misères et leurs tristesses. Un vieux prêtre est debout sur sa porte ; sa soutane, large ouverte, laisse voir sa chemise débraillée ; il fume une grosse pipe et rêve... Les sentiers sont pénibles. Encore un effort, — une montée sans ombre, sans végétation, — montons toujours... encore... encore !... Enfin nous y voici ! C'est le col de Lis.

L'âme demeure écrasée au premier abord devant la majesté du spectacle qui l'émeut. L'air est froid ; les poumons s'ouvrent, se dilatent à se briser ; on voudrait respirer sans fin, à grands flots, se remplir le corps de cet air subtil... Mais regardons... Une vue indistincte d'abord, presque un océan, des vagues de montagnes sur une plaine immense, — toute la vallée de Suse et de la Dora Riparia. A notre gauche, des pics rongés, marbrés d'immenses taches rouges et violettes. A droite, plus loin encore, d'autres montagnes qui vont s'élevant toujours, d'une couleur moins précise, — un gris estompé qui se noie dans le bleu du ciel. Au pied, les lacs d'Avigliana, d'un azur sombre. Très loin, à l'horizon, perdus dans la nue, devinés plutôt qu'aperçus, des pics plus hauts encore que les nuages recouvrent. Et, entre toutes ces montagnes, la plaine s'échappe, fuit à perte de vue, jusqu'à Turin, jusqu'à Pignerol, plus loin encore, — va, s'effaçant toujours, se voilant peu à peu, noyée d'une buée grise, — une plaine infinie qui monte et se perd lentement dans le ciel lumineux.

Toute blanche au milieu des rochers sombres, une petite chapelle solitaire, isolée sur ce rocher, semble monter la garde devant l'immensité.

Ce sont là quelques-unes des prome-

nades qu'il ne faut pas manquer de faire lorsque l'on passe une saison à Viù. Chacune a sa beauté propre qu'aucune autre ne possède absolument.

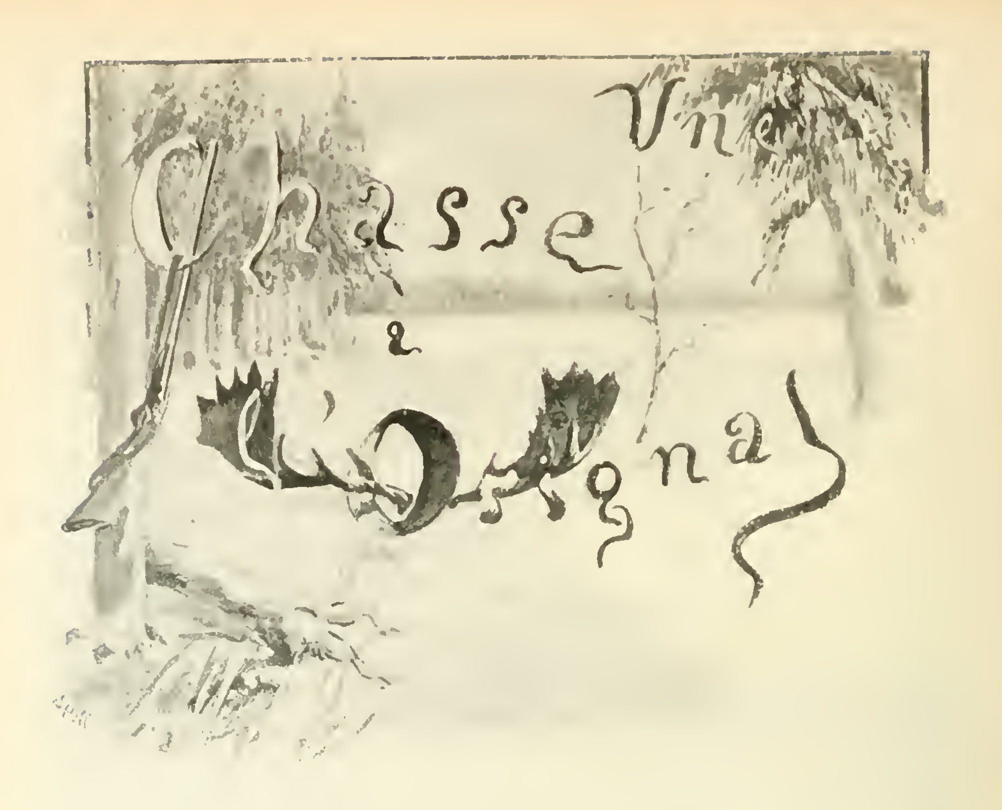
... Mais le temps s'enfuit. L'heure est venue de rentrer dans notre grand Paris, dans la fournaise dévorante où nous allons utiliser la vigueur, l'énergie, la santé amassées sur ces sommets. Nous avons retrempé nos armes pour le *struggle for life* : allons lutter !

C'est une heure douce du soir. Derrière les sommets qu'un dernier reflet d'or illumine, le soleil s'est lentement couché. Nous sommes au moment indécis qui sépare le jour à son déclin du crépuscule à son approche. L'air est moins chaud. Les arbres paraissent d'un vert plus sombre, et des traînées lumineuses, d'un rose éteint, nagent dans les buées grises du ciel... Nous étions arrivés ici le sourire aux lèvres; voici qu'au moment du départ une étrange émotion nous envahit. Faut-il donc si peu de temps à l'âme pour qu'elle s'habitue à un nouveau séjour au point de ne le pouvoir quitter sans tristesse? Peu de temps... un mois... Mais on s'attache aux endroits où l'on se sent aimé, où l'on ne peut soi-même s'empêcher d'aimer et, lorsqu'il faut les quitter, on y laisse pour toujours quelque chose de soi. Que sont les souvenirs du passé, sinon la partie de notre être que nous abandonnons dans les chemins de la vie? C'est là l'éternelle souffrance, et c'est avec elle l'éternelle poésie des départs... Mais une étoile s'allume au fond du ciel pâli. La petite lumière d'or nous dit d'espérer. Nous reviendrons, n'est-ce pas?... Pour une année seulement, *addio!... addio!*



LE COL SAINT-JEAN

AUGUSTE BAILLY.



Ces pages doivent être lues, un soir d'hiver, au coin du feu, les pieds enfouis en quelque chaude fourrure.

Si, par surcroît, la bise vous a, durant le jour, cinglé le visage et qu'elle consente, ce soir, à faire entendre, invisible orchestre, son sifflement plaintif dans l'au delà mystérieux que cachent vos épais rideaux, vous serez dans les meilleures conditions du monde pour m'accompagner dans mon excursion.

Une matinée du mois de janvier, au Manitoba. Le soleil teinte à peine de clartés indécises les cimes lointaines des mélèzes qui, là-bas, vers l'est, bornent à l'horizon l'immensité de la prairie. Les étoiles brillent dans un ciel dont l'opacité ordinaire des nuits n'a pu troubler la limpidité.

Ce ciel est d'une teinte neutre que l'œil perçoit presque bleue et l'absolue pureté de l'air rend transparente la profondeur de ces inconcevables lointains. A contempler cet infini, l'esprit s'échappe en des vols capricieux à travers les espaces planétaires; l'imagination est mystérieusement et violemment attirée par tant de clartés éparses en tant d'infini : tel le fer par l'aimant.

Là-bas, vers le village, les gens s'éveillent; les clartés des lanternes dont les fermiers se servent pour aller et venir de la maison aux étables semblent des feux follets; le moindre bruit se perçoit avec une netteté surprenante qui évoque le son clair d'un cristal. C'est une porte qu'on ouvre, la neige gelée qui craque sous les pas, comme le cuir d'une chaussure neuve ou des coquilles d'œufs qu'on écrase. Puis le bruit d'un *sleigh* (traîneau), dont les lisses d'acier modulent dans leur frottement sur le chemin une longue plainte aiguë, quelque chose comme un coup de sifflet interminable ou le grincement de l'archet sur l'unique corde mineure d'un violon.

Les sonnettes de l'attelage, qui tintent gaiement à chaque foulée, scandent ce rythme à intervalles égaux.

Mais ces bruits, qui sont, pour ainsi

dire, le murmure des choses et non des êtres, continuent la rêverie qu'éveille la beauté des cieux; nulle voix animée ne se fait entendre : le coq ne chante pas, le bœuf ne beugle point, l'homme se tait.

Malgré la splendeur de ce ciel, malgré l'infini de ces horizons, malgré la pureté de cet air qui donne l'impression de l'impondérable, malgré ces bruits d'une acuité vibrante, l'être animé, homme comme bête, semble subir inconsciemment l'enveloppement du blanc linceul, l'engourdissement pénétrant du froid.

L'âme de ces habitants, l'instinct de ces animaux, subissent sans s'en douter une sorte d'hivernage.

Mais voici qu'il fait grand jour et nous n'avons point de temps à perdre si nous voulons être là-bas avant la nuit : or la nuit arrive vite en janvier, et, là-bas, c'est une petite cabane à 20 milles, dans la forêt, où nous irons camper, pour demain partir en chasse après l'orignal, « l'élan du Canada ».

D'ailleurs, voici mes compagnons de chasse qui arrivent; je veux vous les présenter. Le chef de l'expédition d'abord, celui sans lequel nous ne pourrions rien, Kachaonap, un Indien Saulteux pur sang. M. Kachaonap n'en est pas moins un sujet anglais ayant droit de vote; il a, en effet, renoncé aux privilèges que la loi accorde à ceux qui vivent en tribus sur les *Réserves*; sa vanité satisfaite,



est-il plus heureux que ses pères? Je ne le crois pas; car, pour intelligent qu'il soit, son instinct vagabond et nomade semble lui interdire la possibilité de se créer un établissement sérieux. Mais l'orgueil est si grand chez ces Indiens que ce seul titre de sujet britannique, le droit de voter, son égalité absolue avec ces blancs, ses conquérants, doivent certainement suffire à son bonheur. En somme, il n'est pas seul à vivre heureux de ces illusions-là : l'égalité devant la loi! Combien vivent heureux et fiers de cette alléchante, mais fallacieuse enseigne!

Kachaonap est un excellent chasseur ayant toutes les ruses de sa race.

Bien qu'il fasse, ce matin, 34 degrés centigrades de froid, il est vêtu d'un simple veston et par-dessous d'une chemise de toile de couleur

Une ceinture multicolore à franges serre sa veste sur ses reins; aux pieds, des mocassins en peau d'orignal; des bas de laine par-dessus le pantalon sont serrés au-dessous du genou pour empêcher la neige d'entrer. Sa carabine sur l'épaule, il porte sur l'autre ses raquettes et sous son bras sa couverture roulée.

Notre autre compagnon est un vieux métis; son nom est Lemare, mais on le connaît généralement par son surnom, « Vison »; les métis ont continué la tradition de Bas-de-cuir et d'Œil-de-faucon.

Malgré ses soixante ans, Vison en paraît à peine quarante; il porte les cheveux longs, effleurant les épaules; sa barbe est clairsemée; sa moustache, celle d'un tout jeune homme, et cela seul suffirait pour trahir son origine indienne.

Vison a la figure maigre; le teint mat et légèrement foncé, en temps ordinaire, a, ce matin, sous l'influence du froid, une teinte plus sombre, une coloration de terre cuite. L'œil est d'un noir intense, profond et brillant tout à la fois, bien que le point lumineux soit presque nul, quelque chose comme l'éclat d'un diamant noir enveloppé dans du velours.

De haute taille et bien découplé, notre homme porte un costume identique à celui de Kachaonap — sauf, toutefois, une veste de cuir, brodée de dessins rouges et bleus, avec des franges de cuir tombant de la couture de chaque épaule.

Et, maintenant, en voiture! « Embarquons! », comme disent les Canadiens. Notre double sleigh est passablement encombrée; il nous faut, en effet, emporter le foin nécessaire pour nourrir nos poneys pendant les deux ou trois jours que doit durer notre chasse; l'avoine, les provisions de bouche, avec la chaudière à thé, les couvertures, la hache, compagne inséparable du voyageur en ces contrées, les fusils, les raquettes, toute une installation complète!

Chacun se loge le plus commodément possible. Kachaonap s'étend indolemment sur le foin, les pieds entourés dans sa couverture. Lemare s'est assis à côté de moi; sa jupe semble l'absorber complètement.

Bigre! j'allais oublier la cruche de whiskey; mes compagnons ne me le pardonneraient pas! Enfin nous voilà partis au petit trot des petites jambes de nos petits chevaux.

Certes nos poneys ne payent pas de mine; mais, ne vous y trompez pas, avec leur poil bourru, leur ventre énorme, leur moustache au bout de la lèvre supérieure, ils peuvent marcher, des jours et des jours, à travers prairies et forêts, toujours dispos, toujours trottinant. Si le foin manque, ils brouteront l'écorce des arbres, ils piocheront pour découvrir l'herbe gelée; à défaut d'eau, ils mangeront de la neige. En somme, des jambes d'acier et un estomac d'autruche, tels sont ces deux mustangs élevés par les pieds-noirs, dans le Far-West canadien.

A chaque instant nous dépassons sur le chemin des habitants qui s'en vont au bois, les deux traîneaux repliés l'un sur l'autre avec la botte de foin dans l'intervalle des patins, la hache, la chaudière à thé et au fond les couvertures pour les chevaux. Souvent ils font route ensemble, se suivant par longue file, et à chaque fois notre rencontre cause même remue-ménage. La route, en effet, ressemble à une voie de chemin de fer dont les rails sont les deux sillons tracés par le passage des patins, sillons dans lesquels marchent les deux chevaux; alors, à chaque rencontre, il faut se jeter l'un ou l'autre de côté, c'est-à-dire dans la neige, qui a une épaisseur de 2, 3 ou 4 pieds; les chevaux enfoncent, se démènent comme des diables pour sortir de cet enlisement; heureux alors si le traîneau ne verse pas! Mais on n'est guère embarrassé pour si peu dans le pays et le malheur est vite réparé.

Nous traversons le village. Les chaumières fument à qui mieux mieux, ont de longs rubans grisâtres que le froid rabat sur les toits couverts de bardeaux, qui sont des ardoises de bois de cèdre. Les châssis à guillotine sont couverts

d'une épaisse couche de glace qui rend le verre opaque.

A part une ou deux, toutes ces maisons n'ont qu'un seul étage et sont construites de troncs d'arbres équarris, posés horizontalement l'un sur l'autre et s'emboîtant aux angles par des mortaises en queue d'aronde. Les joints sont bouchés par de la glaise pétrie avec du foin ; cela s'appelle « bousiller ». On bousille chaque automne et, l'hiver, la terre gelée tient comme du mortier ; mais viennent le printemps et la pluie, notre bousillage se décolle du dedans et du dehors, créant des jours fâcheux pour les habitants du logis.

Les étables, construites sur le même modèle, ont leurs joints remplis avec de la bouse de vache délayée, ce qui est un mortier fort économique, à la vérité, mais d'une solidité encore plus précaire que la glaise.

Les toits des étables sont généralement plats ; des perches, posées sur les soliveaux, sont recouvertes de foin et, par-dessus tout, on étend deux ou trois pouces de sable.

Bien construits, ces toits ont l'avantage d'être excessivement chauds; mais à la moindre pluie ils forment, pour les animaux, des appareils à douche du plus funeste effet.

Par chaque porte ouverte l'air chaud s'échappe en grosses fumées. Les meulons de foin, avec leur toit de neige, se serrent en longues files le long des étables ; de chaque côté du chemin, des clôtures de perches dessinent une interminable allée, et, sur notre droite, des bouquets d'ormes, de chênes et de trembles, bordant le cours sinueux de la rivière, forment un fond sombre sur lequel se détachent les silhouettes des maisons aux toits couverts de neige, aux murs blanchis à la chaux, silhouettes dont la base se confond et s'estompe dans l'immense nappe blanche qui couvre le sol.

Le ciel, d'un bleu pâle, un bleu turquoise sans un nuage, s'harmonise délicieusement avec ces blancheurs, comme les gris bleuté des ombres sur la neige ; le soleil lui-même atténue discrètement le jaune de son disque dont la clarté blafarde semble tamisée par quelque invisible écran. Seuls l'église et le store tranchent crûment sur cet ensemble par la tache sombre que forment leurs murs peints d'un brun foncé.

Là-bas, tout au loin, la forêt borne l'horizon d'une longue ligne bleuâtre.

Peu à peu cependant nous approchons. Les cimes pointues des épinettes blanches émergent au-dessus de l'ensemble comme les clochers d'un village ; puis on distingue la coupure que fait la route dans la masse sombre. Les premiers plans sont maintenant visibles ; les troncs des trembles et des bouleaux strient de taches claires le vert foncé des sapins et des cyprès, tandis que les mélèzes corsent le ton général par les chaudes colorations de leurs troncs rougeâtres.

Cette fois nous voici en forêt et nous pourrions continuer ainsi pendant cent cinquante milles en droite ligne, sans la quitter ; nous n'irons pas si loin. D'ailleurs, nous allons savoir tout de suite à quoi nous en tenir, car Lemare me prie d'arrêter à cette fumée qui sort là-bas d'entre les arbres. C'est en effet un campement d'Indiens ; par eux, nous serons renseignés sur les derniers déplacements de la gent orignal.

Nous mettons donc pied à terre devant le wigwam du Front-de-Bélier et nous sommes accueillis par les aboiements de toute une tribu de chiens. Il y en a là une dizaine de tous poils et de toutes couleurs qui semblent tous doués de la même animosité à notre égard.

La demeure du Front est restée celle de ses ancêtres.

Cinq ou six perches écartées du pied et reliées ensemble à peu de distance de leur extrémité forment la charpente d'une sorte de tente conique dont les parois sont faites d'écorce de bouleau ; ces écorces s'arrêtent à quelque distance du point où sont attachées les perches, laissant une ouverture circulaire par où

s'échappe la fumée du feu entretenu à l'intérieur. La neige soigneusement amoncelée tout autour de la tente empêche l'air de pénétrer par en dessous. C'est, en réalité, un simple abri contre le vent et non contre le froid.

J'entre, à la suite de Kachaonap, et j'ai tout d'abord peine à surmonter l'horrible odeur qui me saisit aussitôt entré. J'ai vite fait d'en comprendre la cause en voyant le Front-de-Bélier en train de dépouiller un skung ou bête puante. Ne puissiez-vous jamais connaître l'horrible relent qu'exhale cette superbe fourrure noire!



LE FRONT-DE-BÉLIER

Mais il s'agit de faire contre mauvaise fortune bon cœur, pour ne point désobliger notre hôte. Je l'examine tandis qu'il cause avec Kachaonap : assis à la turque sur une peau d'orignal, son ventre débordant sur son brayé, les deux mains sur les genoux, il fume tranquillement sa pipe taillée dans une pierre grise, son calumet. La figure est d'une couleur de poterie cuite, le front étroit et fuyant au sommet, mais large au-dessus de l'arcade sourcilière qui bombe ; les yeux, petits, bridés, aux paupières bouffies, semblent éternellement cligner, les pommettes saillantes émergent dans la face et y prédominent ; la bouche est hideusement fendue, semble rejoindre les deux larges oreilles sans ourlets et comme aplaties : le front est coupé par un bandeau d'étoffe rouge qui serre la chevelure grisâtre retombant en mèches plates et longues de chaque côté de la face et sur le dos.

Le Front-de-Bélier est un ancien chef de tribu ; il se vante de pouvoir porter deux plumes dans sa coiffure, ce qui veut dire qu'il a tué jadis deux ennemis ; étaient-ce des blancs ou des Sioux ?

Si vous désirez connaître sa généalogie, je vous dirai que son père se nommait le *Meurtrier*, et son oncle le *Faiseu-de-chaises*.

Sa squaw, une horrible vieille toute ridée et ratatinée, confectionne des mocassins en peau d'orignal.

Le Front paraît mal disposé aujourd'hui ; il ne répond à Kachaonap que par des grognements, quelque chose comme ouah ! ouah ! Plusieurs fois je l'ai entendu prononcer : « kaonine, kaonine, nichichine », ce qui en saulteux signifie : non, rien du tout. Vainement je lui ai tendu mon tabac pour l'amadouer ; il a gravement bourré son calumet, mais son humeur reste la même. Ma foi, il faut en finir ; je fais un signe à Kachaonap, lui souffle deux mots à l'oreille ; il sort et revient bientôt avec ma gourde remplie de whiskey et me la donne.

Le Front a compris, son visage se fend atrocement dans un rire silencieux ;

tant pis, je risque l'excommunication et, qui plus est, la prison! Que saint Hubert me pardonne!

Je tends la gourde au Front.

Dès lors il se montre empressé à répondre à son interlocuteur; pour compléter ses bonnes dispositions, je réitère. Bientôt, sur un signe de Lemare qui a pris part à la conversation, nous quittons le wigwam de cet illustre chef.

J'ai hâte de connaître les renseignements obtenus; aussi ne suis-je pas long à sauter en voiture et une fois en route j'interroge le chef de l'expédition.

Les fils et les neveux du Front sont partis depuis hier pour chasser l'orignal vers le sud de la rivière Brokenhead; nous n'irons point de leur côté: d'abord parce que ce serait un procédé blâmable et tout à fait contraire aux mœurs adoptées par les chasseurs indiens, ensuite et surtout parce que nous aurions fort peu de chances à vouloir entrer en concurrence avec eux. Nous irons donc camper ce soir à l'endroit convenu dès hier, à dix milles plus au nord sur la rivière Brokenhead.

Le whiskey a délié les langues et c'est joyeusement que nous trottinons sur le chemin, bavardant chasse à l'orignal, chasse au buffalo, histoire d'Indiens.

Nous traversons d'immenses marais, des futaies de mélèzes et de sapins, puis des marais encore et des futaies ensuite, et cela continue sans interruption pendant des milles et des milles; l'ennui, la tristesse qui résultent de cette monotonie provoquent en moi une sorte d'engourdissement intellectuel; mon regard ne perçoit plus dans toute cette nature que la tache sombre des sapins sur l'éclatant linceul des marais.

Du blanc et du noir, du noir et du blanc: livrée de deuil.

Cette impression de deuil est absolue; pas un chant d'oiseau, pas un bruit d'être animé; l'oiseau a fui, les animaux dorment leur long sommeil hivernal, et l'homme lui-même a peine à échapper à l'impression d'infinie tristesse qui se dégage de toute cette ambiance.

Enfin un dernier marais, immense celui-là, s'étendant vers le nord en une longue coulée blanche, et nous voici arrivés.

Pendant que nous procédons à notre installation pour la nuit, Kachaonap chausse ses raquettes et s'en va relever le pied. Les poneys dételés, attachés à même la voiture de foin, allons reconnaître notre logis.

Une cabane faite de troncs d'arbres; un toit fait de rondins recouverts de mousse, avec au centre un grand espace libre pour laisser s'échapper la fumée: voilà la bicoque.

Vison a vite fait d'allumer un gros feu au centre de la pièce; la chaleur et la clarté de ce brasier raniment ma gaieté et, doucement bercé par le chant de l'eau qui bout dans la chaudière à thé, j'attends le résultat des investigations de notre grand veneur.

Le voici de retour et le ciel nous favorise. Kachaonap a relevé à peu de distance la piste de deux orignaux, des vieux sans doute, car le pied est aussi gros que celui d'un bœuf dont il affecte d'ailleurs presque exactement la forme.

Le dîner expédié, chacun s'allonge autour du feu enveloppé dans sa couverture et, tandis que mes deux compagnons causent, tout en fumant pipes sur pipes, je m'endors profondément tout d'un coup, d'un sommeil absolu.

Ce sont mes compagnons qui m'éveillent le lendemain et j'ai un effarement, comme une honte, en constatant que le soleil est déjà haut.

Mon dépit se lit sur ma figure. Lemare me rassure.

— Ouah! ouah! mon jeune homme, qu'il est bien assez tôt, qu'il n'est point chanceux, vois-tu, de partir trop vite: que l'orignal à cet' heure il mange l'aaronge.

Faisons donc comme l'orignal et mangeons, nous aussi.

Enfin nous voici prêts; les poneys ont pris notre place dans la cabane, car il faut tout prévoir et peut-être ne rentrerons nous pas ce soir. En cas de



tempête, nos pauvres animaux, attachés dehors, risqueraient de geler.

Maintenant en chasse.

Ce n'est point, je vous assure, une chasse de petit-maître. Doué d'une finesse d'ouïe exceptionnelle, l'orignal, au moindre bruit, disparaît, s'envole, et ce serait folie, une fois débuché, que de prétendre le rejoindre. Il s'agit donc de l'approcher sans éveiller sa méfiance, et seul un sauvage est capable de ruser d'adresse avec la bête méfiante.

Voici le plan que nous indique Kachaonap. Les pistes relevées hier se dirigeaient vers le nord; comme le vent souffle justement de cette direction, nous commencerons par suivre sa piste; nous verrons où il a passé la nuit; la direction de ses traces du matin nous indiquera à quel restaurant l'orignal est allé prendre son déjeuner, et Kachaonap, qui mieux que la bête peut-être connaît chaque touffe d'aâronge, avisera alors à la manière de le surprendre pendant sa sieste.

Nous voici donc en route, chaussés de nos longues raquettes, le fusil à la main, à la file indienne, Kachaonap en tête, Lemare fermant la marche; nous filons ainsi deux heures durant, à travers les troncs d'arbres, les broussailles, les marais, le vent du nord en pleine figure qui vous coupe le visage, et de temps en temps je suis obligé de frotter de neige mon appendice nasal qui menace de se changer en glaçon.

Le paysage est lugubre, le feu a ravagé cette contrée de la forêt; les arbres abattus, culbutés les uns sur les autres, gisent pêle-mêle, les racines en l'air, et dans leur amoncellement semblent de gigantesques bûchers préparés pour le festin d'inconnus géants.

De-ci de-là, jalonnant l'étendue, se dressent quelques arbres plus robustes, restés debout; leurs troncs noircis, leurs grandes branches noueuses et tordues, dépouillées par le feu des brindilles extrêmes, semblent encore contorsionnés par la souffrance endurée. Il nous faut tantôt faire de longs détours, tantôt passer courbés, rampant sous ces amoncellements. La neige, balayée par le vent sur ce sol brûlé jusqu'au roc, et que nulle herbe ne retient, est presque partout absente et c'est un problème que de suivre la trace de l'orignal sur cette couche de glace qui ne garde aucune empreinte. Mais ce n'est là qu'un jeu pour Kachaonap.

Enfin, comme nous arrivons sur un coteau de tremble que le feu a épargné, nous faisons halte et je n'en suis pas fâché. La difficulté de la marche m'a fortement échauffé; mes cheveux mouillés par la transpiration, puis glacés au contact de l'air, m'ont collé mon bonnet

de fourrure sur la tête, ma moustache et ma barbe ne forment plus qu'un bloc de glace qui empêche toute contraction de la bouche.

Durant le conciliabule que tiennent à voix basse oh ! si basse et plutôt par gestes mes deux compagnons, je me débarrasse tant bien que mal de cet accoutrement de bonhomme Noël, car il ne faut point songer à allumer du feu : la pipe même est interdite.

Enfin nous repartons, mais cette fois nous nous séparons. Kachaonap prend à gauche et Lemare me fait signe de le suivre vers la droite. Je comprends à ses signes que la bête ne doit point être loin, et je redouble de précautions. Mais, malgré toute mon attention et peut-être à cause de cette attention même je fais bévue sur bévue ; tantôt je casse une branche, tantôt mon fusil cogne sur un arbre et c'est à chaque fois un geste désespéré de Lemare. Nous arrivons ainsi jusqu'au bord d'un marais où le foin épais et haut a amoncelé la neige ; nous nous apercevons alors que le vent a augmenté, la tempête s'élève ; la neige commence à voler en de longues traînées de poussière blanchâtre à ras du sol, et nos pas font craquer cette poussière gelée. Mais cette circonstance nous est favorable ; le vent couvrira le bruit de notre marche et ces tourbillons de neige nous aideront à dérober notre vue. De l'autre côté du marais, j'aperçois une grande ligne sombre, c'est un bois de sapins et de cèdres, et je devine alors que le moment critique approche. L'heure de la sieste est passée, mais nous aurons peut-être la chance que la tempête ait décidé notre orignal à paresser sur sa couche.

L'impatience me gagne et j'ai des envies de courir, mais tout au contraire Lemare redouble de précautions, il avance pas à pas, courbé en deux ; son mouvement est insensible, c'est celui du chat vers la souris, le rampement du serpent vers sa proie ; une progression lente, continue, sans décomposition.

Bon gré, mal gré, il me faut bien l'imiter, courbé derrière lui, de façon à ne faire qu'un point, et nous mettons trois quarts d'heure à franchir ce demi-mille, tandis que le vent me glace, que la neige m'aveugle ; mes yeux n'y voient plus et le froid me gagne à cette marche qui n'est qu'une immobilité.

Heureusement nous touchons aux premiers arbres et nous voici du moins à l'abri du vent ; nous nous laissons glisser à plat ventre derrière un arbre, dans la neige où je disparais presque entièrement.

Je reste là pendant que Lemare, avec des précautions infinies, suit la lisière, cherchant un indice de la présence de l'animal ; la tempête n'a pas encore dû effacer les traces de son passage en cette lisière que les grands cèdres protègent de la fureur du vent.

Je m'amuse d'abord à suivre ses ruses, sa lente évolution dont le mouvement échappe même à mes yeux prévenus ; puis peu à peu, à mon insu, une torpeur d'une douceur infinie m'envahit, m'engourdit, m'annihile. Je repose sur ce lit de neige comme en un moelleux duvet ; cette nappe blanche, c'est encore l'onde berceuse et trompeuse, l'onde congelée, matérialisée en éclatante poussière, mais conservant son enveloppement perfide. C'est la sirène, et j'entends sa douce mélodie qui m'enchante et m'endort ; je ferme les yeux pour mieux savourer cet hymne soupiré par des voix lointaines, et cette sensation est un lien qui m'enchaîne à cet au delà mystérieux, qui insensiblement m'attire, m'emmène... Bigre ! mais j'étais simplement en train de me geler ; j'ai conscience du danger et me redresse à moitié... et la surprise que j'éprouve, le choc que je ressens au cœur, rétablit la circulation.

A cinquante pas devant moi, dans la pénombre de la futaie, fièrement campé sur ses quatre membres, la tête haute, le mufle tendu, est un orignal. Les deux larges palettes qui terminent sa ramure semblent deux drapeaux ; mais son gros mufle de bœuf, le long poil

noir et rude qui entoure ses épaules et son poitrail, encadrant sa tête, en augmentant encore la masse déjà énorme qu'accentuent l'envergure et la lourdeur du panache, la petitesse des yeux dans cette face sauvage, tout cela donne une impression de laideur terrible.

Cette impression fut l'affaire d'une seconde et, sans que je susse comment cela se fit, j'ajustai et tirai sans en avoir conscience. L'orignal bondit comme un chat, mais en touchant terre il culbuta ; il était mort.

Mes compagnons m'eurent vite rejoint et sans s'attarder à des félicitations inutiles se mirent en devoir de dépecer la bête.

C'était un superbe mâle pesant dans les 900 livres.

Comme nous n'avions rien mangé depuis le matin, nous eûmes vite fait de tailler quelques grillades de cette chair succulente, qui tient le milieu entre le bœuf et le chevreuil ; comme la tempête grondait de plus belle, nous passâmes notre nuit dans cette futaie, accroupis autour d'un brasier où flambaient des arbres entiers, devisant gaiement.

Il faisait un froid terrible et, tandis que nous grillions d'un côté, nous gelions de l'autre, ce qui nous obligeait à virer tous les quarts d'heure d'un mouvement automatique de tournebroche ; mais j'avais trop de joie au cœur pour songer à me plaindre et cette longue nuit d'hiver passée au pied d'un arbre dans la forêt par 35 degrés de froid est un des meilleurs souvenirs de ma vie.

Vous faites brrr... N'avais-je point raison de vous prévenir d'attiser votre âtre ?

H. d'Hellencourt.





LE MOINEAU

De tout temps, le moineau — symbole de l'habitant des cités dès le temps le plus brillant de la République de Rome — lia sa destinée à celle de la civilisation humaine et peupla de ses colonies les places, les marchés, les endroits poudreux et affairés, les quartiers populeux riches en débris. Véritable enfant de la rue, le pierrot rappelle par son enjouement, sa vivacité, son étourderie, le gamin parisien. Comme tous les gamins, il se teint facilement de la couleur locale, emprunte son langage, son faire, ses allures au milieu où il vit. A Londres, il est triste, fumeux, convenable, mais froid et empesé; à Rome et à Madrid, il revêt une livrée plus chaude de ton, mais il manque d'entrain, de spontanéité; à Paris, il est dans son vrai milieu. On l'aime, il se sent aimé. Gavroche plein d'insouciance, vivant au jour le jour, il n'est pas sans ignorer le charme exercé sur les passants par la prestesse de son sautillement et la vivacité de ses yeux spirituels. Aussi ne ménage-t-il pas les jeux de sa frimousse espiègle, les gentils dodelinements de sa tête ébouriffée.

Hôte choyé et gâté de la grande ville, amoureux du tapage de la rue, ami des foules, le moineau a pris au gavroche le goût de sa flânerie et du vagabondage, le besoin de narguer l'autorité, de pénétrer dans les enceintes réservées, de mystifier les policiers, de vexer les propriétaires. Cependant, à force de vivre avec l'homme, il est devenu très défiant. Il redoute les pièges et aucun oiseau ne donne moins que lui dans les panneaux. Il n'ignore pas les dessous des ficelles, des nappes et des raquettes. Il a soin d'écouter avec un plaisir infini les paroles du pipeur, puis, tel le gamin de Paris après le boniment de l'artiste en plein vent, au moment de payer il s'esquive.

Mais dans la rue, où il sait bien qu'on

n'a pas le temps de s'occuper de lui, le moineau franc n'a peur de rien. Entre deux voitures qui passent, il butine un peu partout, sur la chaussée, faisant son affaire d'une mie de pain égarée, de grains tombés de sacs, d'une foule de choses perdues, ne lâchant prise qu'au moment où les chevaux vont le fouler.

D'un naturel pillard, le pierrot est heureux toutes les fois qu'il arrive à exercer sa gourmandise aux dépens des vergers. On sait combien ce goût pour les fruits lui fut funeste aux yeux du grand Frédéric, très friand, lui aussi, de cerises; mais bientôt l'imprudent monarque dut rendre justice aux qualités de cet oiseau échenilleur.

A Paris, où les espaliers sont rares, ce penchant pour la marande n'attire pas au moineau la réprobation publique; au contraire, la population se charge de l'encourager et de l'entretenir. Le pierrot profite et parfois même abuse de cette bienveillance. Mais on le sait si bon enfant, si familier, se cachant si peu qu'on ne trouve pas le courage de lui en tenir rigueur. C'est à peine si dans quelques jardinets on cherche à le tenir à l'écart à l'aide de mannequins suspendus dans les arbres. Mais ces épouvantails n'ont pas raison de son scepticisme et c'est tout au plus s'ils lui suggèrent la malicieuse idée d'aller élire domicile sur le chapeau ou sur la manche de celui qui était destiné à le faire fuir.

*
* *

Sous l'ingénu soleil d'avril, parmi les huppes vertes des jeunes pousses, les moineaux piaillent, s'ébrouent, se font, de l'un à l'autre sexe, mille révérences et mille grâces. Puis, ils se réunissent par couples et vont célébrer leurs noces, sans mystère, sur les trottoirs, les gouttières, les bancs du boulevard ou les tables de quelque jardin-buvette, en présence de témoins piaillant d'aise.

Le nid où la femelle ira bientôt confier le produit de ses amours libertines n'est pas une merveille d'architecture : le travail en est grossier, les matériaux communs, les détails incorrects, les dimensions absurdes. Mais s'il laisse beaucoup à désirer du côté de l'art et du goût, il ne pèche pas, tant s'en faut, sous le rapport du luxe. Que ce soit un pot, un creux de tuile, un trou de muraille, un chapeau de mannequin ou une botte de paille défaite et mal peignée, le pierrot sait y aménager une confortable chambrette bourrée de plumes et de duvet, lambrissée de crins, de soies et de poils. Il n'est pas rare de trouver parmi les démolitions de ces bâtisses baroques des fragments de déclarations de foi politique, de virulents entrefilets de journaux militants ou des pièces d'étoffes rouges, affiches non équivoques des dangereux principes dans lesquels le moineau franc élève sa famille.

Le père et la mère couvent tour à tour; ils poussent l'esprit de camaraderie jusqu'à partager cette peine. Le nid renferme de quatre à six œufs affectant toutes les formes, revêtant toutes les nuances.

Le pierrot élève facilement trois ou quatre couvées chaque année, d'avril en septembre. Un mois après la ponte des premiers œufs, les jeunes quittent le nid. Grâce à cette fécondité, il pullule et multiplie sans souci ni mesure.

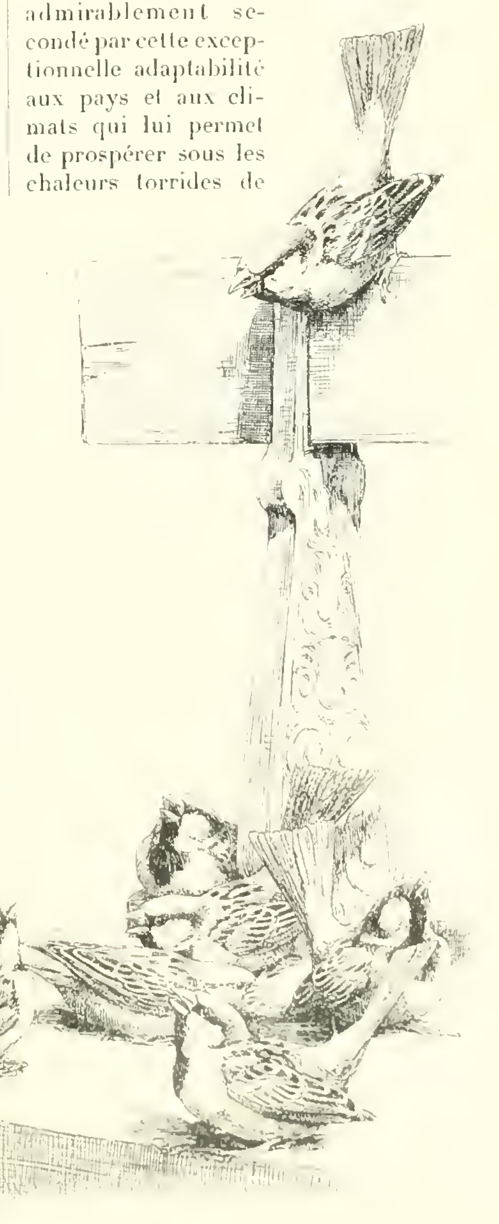
*
* *

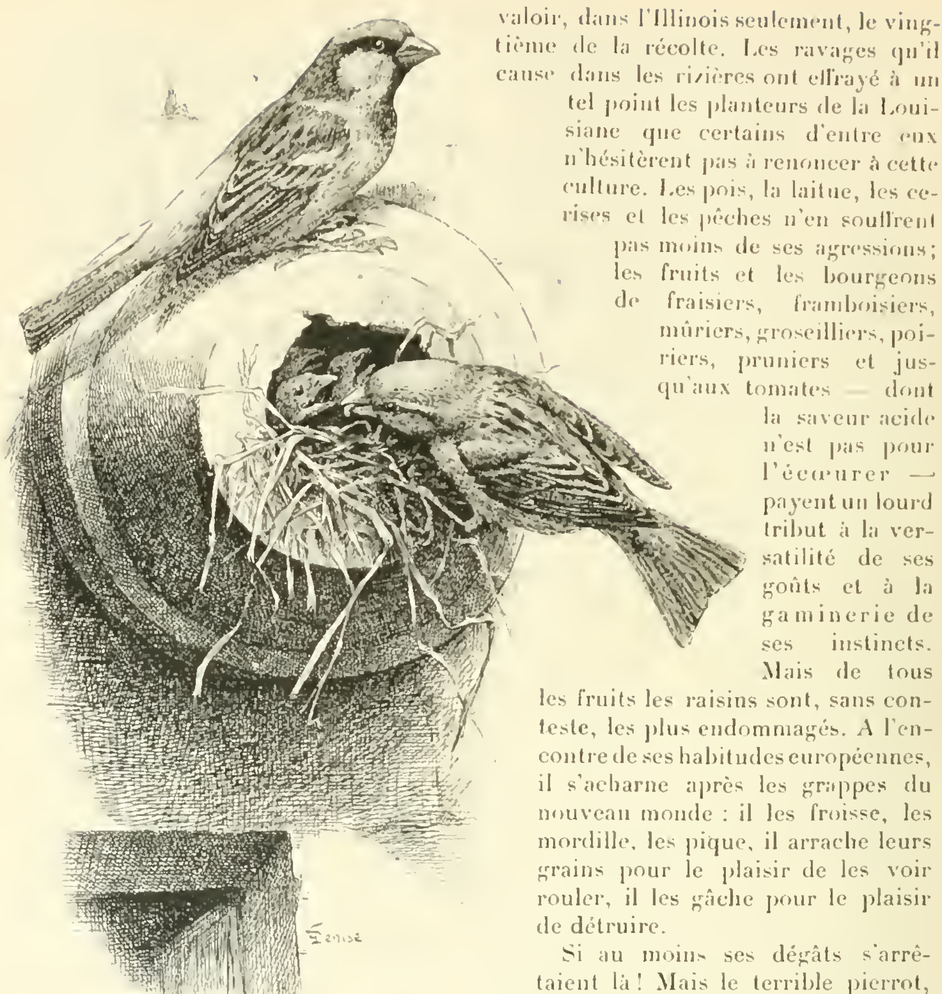
Les historiens du moineau n'ont pas manqué de mentionner son humeur batailleuse, ses luttes violentes, ses querelles vidées dans la poussière, ses corps à corps engagés sous les roues des chars avec une rage qui lui fait parfois oublier la prudence. Toussenel a chanté son courage, sa valeur héroïque, sa bravoure contre des ennemis dix fois plus forts que lui. Il nous a laissé à l'actif du moineau un brillant fait d'armes dont il fut le témoin oculaire. Un jeune pierrot du Palais-Royal, après mille taquineries, ayant échappé par miracle à la griffe d'un roquet hargneux et malpropre et las de se laisser intimider par la face hirsute de son disgracieux ennemi, fondit furieusement sur lui et, à force

de le pincer violemment aux narines et de l'étourdir de ses piaillements rauques et de ses cris sauvages, lui infligea une honteuse retraite, aux grands applaudissements de ses camarades ailés perchés sur les arbres du jardin et de plusieurs autres polissons gambadant sur la place.

Mais Toussenel était loin de se douter de l'esprit conquérant et envahisseur de ce passereau prolifique. En 1850, quand il écrivait ces lignes, pas un moineau n'animait encore les monotones cités de la grande république américaine. En ce moment seulement, les immigrés européens des États-Unis s'aperçurent de ce vide et cherchèrent à y remédier par l'introduction du pierrot en souvenir de la mère patrie. Dans l'enthousiasme du début, les habitants des grandes villes de l'est américain constatèrent avec reconnaissance les services rendus par ce gai compagnon. Ses vertus d'insectivore firent longtemps prime à New-York, et jusqu'en 1874 sa tête valait presque celle d'un faisan : ni plus ni moins qu'un dollar!

Maître Pierre ahuri ne savait que penser de ce royal accueil; son bien-être tournait en mollesse; son instinct génésique surchauffé déversait, sur un territoire limité, des bandes sans nombre. C'est alors qu'il songea à devenir colon. Il poussa des reconnaissances vers l'ouest et ses avant-gardes recommencèrent les étapes que les hommes avaient faites avant lui. Il ne manqua pas, bien entendu, de mettre à profit les travaux de ses devanciers et plus d'une fois il lui arriva de prendre le train. Il faut même croire qu'il eut une certaine prédilection pour ce moyen de locomotion rapide, puisque les stations des grandes lignes sur lesquelles circulent sans cesse des wagons chargés de céréales ont toujours été choisies par lui comme les premiers points stratégiques de sa conquête vers l'occident. Bien accueilli partout, choyé, propagé pour sa gaieté et son babil, soigneusement mis à l'abri de toute lutte meurtrière, aidé de son excessive fécondité — encore accrue dans ce milieu neuf — et admirablement secondé par cette exceptionnelle adaptabilité aux pays et aux climats qui lui permet de prospérer sous les chaleurs torrides de





valoir, dans l'Illinois seulement, le vingtième de la récolte. Les ravages qu'il cause dans les rizières ont effrayé à un tel point les planteurs de la Louisiane que certains d'entre eux n'hésitèrent pas à renoncer à cette culture. Les pois, la laitue, les cerises et les pêches n'en souffrent pas moins de ses agressions; les fruits et les bourgeons de fraisiers, framboisiers, mûriers, groseilliers, poiriers, pruniers et jusqu'aux tomates — dont la saveur acide n'est pas pour l'écœurer — payent un lourd tribut à la versatilité de ses goûts et à la gaminerie de ses instincts. Mais de tous les fruits les raisins sont, sans conteste, les plus endommagés. A l'encontre de ses habitudes européennes, il s'acharne après les grappes du nouveau monde : il les froisse, les mordille, les pique, il arrache leurs grains pour le plaisir de les voir rouler, il les gâche pour le plaisir de détruire.

Si au moins ses dégâts s'arrêtaient là ! Mais le terrible pierrot, non content d'avoir obtenu ses lettres de grande naturalisation sur le tiers oriental du territoire de l'oncle Sam, a profité de ses droits de cité pour exercer ses sentiments d'intolérance et de haine envers la gent ailée de sa nouvelle patrie. Dès que son pullulement excessif lui eut permis de renforcer ses bataillons envahisseurs, il profita du moindre sujet de querelle pour déclarer la guerre à ses congénères, et souvent même il se passa de prétexte. La supériorité du nombre ayant décidé dans ce cas — comme dans beaucoup d'autres — du sort de la bataille, la victoire s'arrangea toujours du côté des moineaux, et les

l'Australie et de se reproduire avec exubérance au sein des frimas canadiens, le moineau pullula avec une telle profusion qu'il a fini par devenir, sa voracité aidant, un véritable fléau pour l'agriculture américaine.

On n'en est plus à compter ses méfaits. Il s'y attaque à tout, dévore, gaspille, abîme, détruit ce qui, par malheur, lui tombe sous le bec. Du semis à la moisson, des bourgeons aux fruits, la plupart des plantes sont exposées à ses assauts. Les pertes qu'il fait subir au froment et à l'avoine sont estimées

agriculteurs américains se sont trouvés impuissants à enrayer les pertes causées parmi les rangs des oiseaux bleus, des hirondelles à ventre blanc, des martinets pourprés, des roitelets et de tant d'autres précieux auxiliaires qui finirent par perdre pied dans cette lutte inégale. Et comme parmi les oiseaux refoulés — que les rapports des ornithologistes américains répartissent en soixante-dix espèces — on comptait d'habiles chasseurs de chenilles velues qui infestent les arbres des allées et que le pierrot dédaigne, une bizarrerie singulière s'en est suivie : le moineau, introduit aux États-Unis pour détruire les larves, y a simplement favorisé leur multiplication !

Devant les excès du moineau yankee, il faut savoir gré à notre pierrot parisien qui sait mettre quelque modération à ses irrévérences envers les statues du Luxembourg, la plume de Diderot ou la canne de Voltaire. A Washington, le vandalisme de ce gavroche ne connaît pas de bornes. Les autorités, lasses de le persécuter, ont dû assister, impuissantes, à la souillure des fontaines des jardins, des monuments publics ou funéraires et même des bancs des promenades, qu'une croûte épaisse de déjection rend inaccessibles aux passants ; elles ont aussi renoncé à faire vider chaque jour les lanternes des réverbères et les globes des lampes électriques que ces petits polissons s'obstinaient à emplir de paille, de foin et de débris multiples, sans désemparer.

Mais je n'en finirais pas si je voulais énumérer tous les griefs, accumuler toutes les accusations, étaler toutes les preuves qui attirèrent sur la tête de cet émigré les foudres de l'opinion publique et les terribles arrêts de la législation américaine. Cela, du reste, ne pouvait guère manquer. L'excès d'une protection sans bornes, accordée, aux dépens des oiseaux indigènes, à une espèce vagabonde et prolifique, devait fatalement mener à ces mesures répressives.

* * *

Les détracteurs du pierrot — et ils sont légion — peu soucieux de la véritable cause de ces excès, profitèrent de ses belles équipées en Amérique pour partir en guerre contre lui, pour décrier ses habitudes perverses, pour blâmer ses mœurs exécrables et présenter sa conduite répréhensible au nouveau monde comme le résultat sollicité par les imprudentes complaisances de l'ancien. On pourrait, me semble-t-il, leur faire observer que ces complaisances — du reste relatives — ne datent pas d'hier, et même avant que l'Aréopage d'Athènes rendit son fameux jugement en faveur de l'oiseau de Vénus, celui-ci avait droit de cité sur tout le territoire de la vieille Europe. Et depuis, quoique cajolé, fêté et même gâté par quelques populations, il ne lui est jamais venu à l'idée de se montrer vis-à-vis de nous aussi fâcheusement indiscret qu'envers les Américains : c'est que les lois qui régissent le pullulement des espèces ne paraissent pas être les mêmes sur les deux mondes : c'est que, aussi, malgré notre faible pour Maître Pierre, nous ne voulons rien savoir de ces démêlés struggleforlifiques, et que nous laissons aux tendeurs des lacets, aux chats de gouttières, aux souris, aux rats, aux éperviers, aux faucons et à d'autres porteurs d'armes prohibées, d'ongles crochus, de becs acérés, le soin de maintenir la population des moineaux dans de raisonnables limites.

Dans ces conditions, on peut affirmer hardiment que le moineau européen est, en général, un oiseau utile plutôt que nuisible.

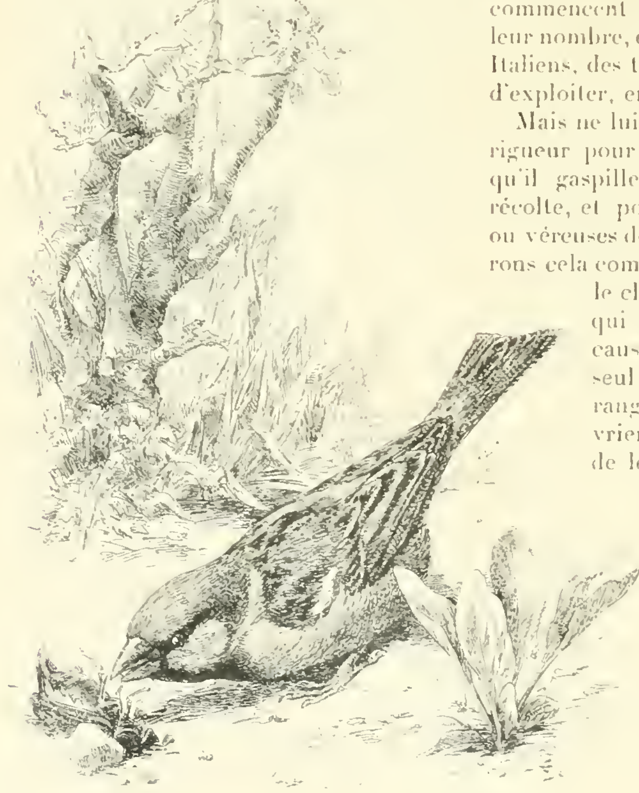
Je n'ignore pas que des expériences, soi-disant scientifiques, tendent rien moins qu'à prouver cette utilité, et que des recueils statistiques, fort peu édifiants, sont suspendus sur la tête de ce pauvre volatile ; mais une raison capitale m'empêche de prêter une confiance absolue à ces résultats. On s'est placé, en effet, pour ces expériences, dans des

conditions ne rappelant que de très loin les habitudes du turbulent pierrot, et on a substitué aux plats très variés de sa nourriture quotidienne uniquement des graines de froment. On a conclu alors que ce polisson vorace est capable d'avaler dans une journée, 11 à 14 grammes de blé, soit un poids égal à celui de son corps. Vous figurez-vous ce qu'il adviendrait si nous appliquions à l'homme un tel raisonnement? Chacun de nous aurait besoin, au bas mot, de 365 hectolitres de blé par an! Deux planètes comme la nôtre ne suffiraient pas à nourrir la France!

Ces statistiques de déduction ne nous apprennent pas grand'chose. C'est comme si un ami trop fervent du pierrot, s'appuyant sur ce que M. Ray a vu pendant quelque temps une famille de moineaux immoler soixante à soixante-dix hannetons par jour, s'avisait de multiplier ce chiffre par le total de familles de ces vagabonds qui résident dans notre pays, en même temps que par le nombre de jours qui concourent à former une année, et, ces multiplications faites, s'étonnait qu'il pût encore se trouver un seul ver blanc sur le sol arable de la France!

Gardons-nous donc de tomber dans ces exagérations et de rendre officielles les persécutions que le pauvre pierrot subit déjà de la part des oiseleurs, des braconniers et des écoliers en rupture de classe. Cela nous priverait d'un compagnon jovial et d'un auxiliaire incontestable qui sacrifie, pour faciliter l'éruption des plumes de sa progéniture, de vastes hécatombes de chenilles, de hannetons et d'autres ravageurs sournois et destructeurs acharnés de nos récoltes. Mettons nos greniers à l'abri de ses visites indiscrètes et, si ses effectifs commencent à devenir inquiétants par leur nombre, élevons-lui, à l'exemple des Italiens, des tourelles où il sera possible d'exploiter, en coupe réglée, ses nids.

Mais ne lui tenons pas une si grande rigueur pour les épis qu'il becquète ou qu'il gaspille quelques jours avant la récolte, et pour quelques cerises belles ou véreuses dont il nous prive. Considérons cela comme son salaire, et au lieu de le classer parmi ces auxiliaires qui travaillent pour notre cause, telle l'hirondelle, par le seul mobile du dévouement, rangeons-le à côté de ces ouvriers qui cherchent les moyens de leur existence à l'aide d'un travail assidu et utile.



Les moineaux, du moins, n'entrent pas en grève, et maintenant ils ne réclament rien de plus que dans les temps où les avantages du progrès n'avaient pas encore rendu nécessaire l'augmentation des salaires.

*
* *



Mais le moineau citadin a un frère campagnard, le *friquet*, dont l'air bonhomme, le dos arrondi, les pattes basses, la queue qui s'écourte, comme les pans mesurés au plus juste d'un habit de paysan, trahissent l'origine champêtre.

Cependant, ce joli villageois, plus timide et plus sauvage, mais aussi plus correct que son gavroche de frère, ne manque ni de vivacité, ni de gaieté, ni de gentillesse. Il ne connait pas un moment de tranquillité; posé sur terre, sur un buisson ou sur un arbre, il ne cesse de s'agiter, de se remuer, de se tourner, de frétiller, de se balancer. C'est, du reste, de tous ces mouvements, qu'il fait d'assez bonne grâce, que lui est venu son nom.

Friquet et moineau habitent les mêmes climats et se trouvent sous les mêmes latitudes. Mais le premier aime mieux les champs que les villes, les trous d'arbres que les trous de murs, les saules pleurant près des ruisseaux que les marronniers qui bordent les boulevards. Aussi les deux lignées, issues d'une même famille primitive, restent-elles séparées l'une de l'autre, et c'est à peine si les historiens de leurs mœurs racontent quelques mésalliances accidentelles entre friquets surpris en ballade et pierrettes en mal de galanterie. Comme on devait s'y attendre, ces amours donnent des produits féconds.

Il n'arrive pas souvent au friquet de quitter la campagne, les saules, les prairies alternant avec les champs. Mais ces bandes, sans émigrer — le paysan n'est guère voyageur — aiment le déplacement. En été, on les voit en compagnie de bruants, de pinsons, de linottes, se livrer dans les haies et les buissons à la recherche des insectes, des chenilles, des pucerons, des baies ou des graines, et dédommager ainsi largement par les services qu'elles rendent aux jardins et aux vergers les quelques dégâts qu'elles causent aux champs de blé. En hiver, le friquet fait maigre chère. L'idée ne lui vient pas d'aller chercher fortune dans les grandes cités, et il s'arrange comme il peut aux abords d'une ferme isolée ou aux alentours d'un hameau lointain.

J. de Loverdo.



UN ATELIER DE COUTURE PARISIEN

Les modes parisiennes alimentent le monde entier. Il n'est pas une petite ville de province, pas une capitale qui n'inscrive sur ses toilettes : Modèle de Paris.

La longue pratique de l'élégance, le goût inné de nos ouvrières et de nos dessinateurs, les idées centralisées par Paris, ce vaste cerveau de l'univers, maintiennent notre suprématie créatrice. A l'ouverture d'une saison, les acheteurs d'Amérique, d'Angleterre et des autres pays affluent chez nous et répandent ensuite, sur tous les continents, les nouveautés dues à nos efforts d'imagination. Si l'on calculait le chiffre d'affaires développées par la couture, on arriverait à un total imposant de millions. Ajoutez à cela les industries de la dentelle, de la passementerie, de la broderie qui gravitent autour de la mode et s'inspirent d'elle pour satisfaire aux vogues passagères de la clientèle.

Le couturier est un peu le général en chef de cette armée de manufacturiers qui vivent de ses suggestions et de ses documents. Les fabricants de soieries, de draps, de rubans, de fleurs, de plumes s'inquiètent de ses prédilections sur l'*article à travailler*.

La couture eut ses victoires et ses déroutes, et notre indépendance nous permet d'avouer qu'elle commit des laideurs. La crinoline, le tartan et les châles, de funeste mémoire, restent l'expression d'une époque de hideur et d'incommodité.

La mode moderne, régie par des artistes de grande école, simplifie les extravagances des mauvais faiseurs et, actuellement, les toilettes respectent la beauté de la femme tout en ajoutant à son charme.



L'ATELIER DES COUTURIÈRES

Une maison de couture parisienne comporte tout un monde d'ateliers et de salons que nous allons visiter.

La *manutention*, autrement dit le magasin où se débitent les étoffes et les garnitures nécessaires à la confection d'une toilette. Les apprenties se présentent là avec leurs bulletins pour chercher les fournitures d'une robe. — Les *placiers* des fabricants viennent solliciter des affaires des *manutentionneuses*. S'il est joli garçon, les demoiselles adulent le *placier* et chaque sourire du bel Ernest ou du gentil Anatole lui vaut une bonne commande. Par abréviation on appelle la manutention la *manutt* et le rassortiment des étoffes, le *rassort*. Une robe exige-t-elle un supplément d'étoffe pour la terminer, on envoie une jeune fille de la *manutt* au *rassort*.

L'atelier des couturières. — Un fouillis de jeunes et vieilles têtes, blondes, brunes, blanches, penchées sur leur ouvrage. Les couturières travaillent sur de grandes tables, sous la haute direction d'une *première*. La *première*, qui gagne 200 à 250 francs par mois, directrice et maîtresse absolue de

chaque atelier, répond de la qualité du travail. Les *petites mains*, apprenties de seize à dix-huit ans, gagnent de 2 fr. 50 bénéfice, lequel est partagé entre les ouvrières à la fin de la semaine. Chaque samedi le *patron* examine les comptes.



LA MANUTENTION

à 3 francs par jour; les *cousettes*, ouvrières de fond, gagnent de 4 fr. 50 à 5 fr. 50. La division du travail comprend les *corsagières*, les *manchières*, les *jupières*, les *apprêteuses*, les *garnisseuses*, etc. Les ateliers qui vivent en bonne intelligence travaillent pour le

Pendant la pleine saison, la *première* reçoit les commandes particulières et s'emploie auprès du couturier. En son absence, la *seconde* surveille la marche de l'atelier.

La *modelière*, personne de goût et de haute délicatesse, compose les modèles,

étudie les garnitures, les met au point. Après examen du patron, il arrive souvent que le modèle détruit et réédifié devient une production nouvelle, fort différente de la première manière.

La *confectionneuse* travaille à l'atelier des manteaux et se spécialise dans cette partie. Les *confectionneuses* se groupent par tables : sur l'une on s'occupe des cols et des garnitures du collet ; sur l'autre les ouvrières posent les doublures, et successivement le manteau est assemblé, puis passe aux mains des *froufrouteuses*, lesquelles ourlent de légers froufrous.

Trottins, coursières et apprenties. Voici la gent trotte-menu des ateliers, la joie de la couture et un peu l'affiche vivante de la rue. A les voir si gentiment trottiner, leur carton sous le bras, plus d'une passante rêve de toilette et le nom du couturier, inscrit sur les boîtes en larges lettres, aguiche le désir. Les grandes maisons remplacent les trottins par des garçons de magasin. Pour les commissions nécessitant l'emploi d'une femme, on emploie les *coursières*.

L'*apprêteuse* prépare les pièces pour la piqueuse et rectifie les retouches de l'essayage. Il est nécessaire qu'une harmonie parfaite règne entre l'*apprêteuse* et la *première*, car les bonnes coupes en dépendent. Ces travaux d'apprêt sont exécutés par une élite d'ouvrières formant une sorte d'état-major dans les ateliers. Souvent, les apprêteuses sont de vieilles filles maniaques.



LE SALON DE LA LINGERIE

Le *poignard* est un objet d'exécration pour l'atelier qui se respecte. On nomme de ce terme la retouche nécessitée par un essayage imparfait. L'étymologie de ce nom s'explique ainsi : les *premières* se targuent de réussir une robe sans retouche. Aussi lorsque, à l'essayage sur la cliente, un défaut saute aux yeux, la première reçoit un coup de *poignard* au cœur.

Les *tailleurs de la confection* habitués aux travaux des femmes taillent, piquent, pressent les draps. Ils vivent au milieu des ouvrières dont ils s'attribuent les besognes pénibles. La présence des hommes impose une retenue aux petites rivalités féminines. Les tailleurs rendent service à leurs compagnes; aussi, en parlant d'eux on dit : ces messieurs !



ESSAI SUR LE MANNEQUIN D'UN DESSIN DE BRODERIE

Le *bœuf*, élève des tailleurs, gagne plus que les apprenties femmes. Le bœuf ne perd pas son temps quand on l'envoie chercher des fournitures à la *manutt*. Il trouve qu'on est trop long à le servir, tant il aspire à devenir le plus vite possible *appiéceur*, et par conséquent payé aux pièces.

Un bœuf, si excellent soit-il, ne s'enrichira jamais, tandis que l'*appiéceur* touche 12 à 15 francs par jour.

Les *chercheurs de modèles* s'ingénient à trouver des idées nouvelles ou bien à approprier les modes anciennes aux nouvelles. Les *chercheurs*, jeunes gens peu ou prou dessinateurs, courent les musées, les réunions mondaines, les courses et les expositions, pour voir si une idée nouvelle ne surgira pas. Si un embryon de nouveauté point à l'horizon, vite, on dessine un croquis à la mine de plomb, on l'apporte au couturier le plus à la mode, avec des promesses solennelles de lui garder le secret. Mais ce même modèle court bientôt les ateliers, et cependant les couturiers achètent partout le droit d'exclusivité. Chacun connaît le truc et le boniment du *chercheur;* mais ça prend tout de même, dans l'espoir de trouver du nouveau ! Le prix des planches crayonnées par ces dessinateurs ne dépasse guère le prix de 5 francs !

La *vendeuse* se trouve en rapport direct avec la cliente. Quand elle est zélée, elle visite les dames de sa clientèle à l'ouverture des saisons nouvelles. L'habileté professionnelle la renseigne sur leurs goûts, leurs manies favorites.

Elle a bientot fait de leur combiner des toilettes conçues d'après leurs inclinations, et la mondaine est ravie de trouver son rêve réalisé. A son retour à la maison de couture, la *vendeuse* explique les désirs de ses clientes à la *première*, et toutes deux se procurent les tissus et commandent les garnitures. Lorsqu'elle vient au magasin, la mondaine reclame toujours sa vendeuse préférée.

Immédiatement au-dessus de la première d'atelier se place l'*essayeuse* qui tient un des rôles les plus importants de la maison, car c'est elle qui, après la *vendeuse*, est en contact direct et perpétuel avec les clientes ; elle qui, à force d'art et de patience, de persuasion narquoise, parfois aussi, réussit a emprisonner telle coquette plantureuse dans un corsage beaucoup trop étroit pour elle, a diminuer des rondeurs par trop extravagantes, comme à arrondir des angles exagérément saillants.

C'est l'*essayeuse* qui est la véritable artiste de la maison. C'est elle qui crée des drapés, des plissés, des ruchés nouveaux, elle qui combine des nuances insolites, et qui toujours finit par imposer ses goûts, même quand ils sont un tantinet baroques. C'est à elle qu'il faut s'en prendre si, d'aventure, les *professional beauties*, qui donnent le ton au Tout-Paris féminin, sont mal habillées.



L'ESSAYAGE PAR LE COUTURIER ET LA PREMIÈRE

Les essayeuses sont des élégantes, elles aussi. Elles ont des appointements considérables qui font d'elles de véritables petites dames, aussi pimpantes, aussi soignées que les plus huppées de leurs clientes. Il y a des maisons qui payent leurs *premières essayeuses* jusqu'à cinq et six mille francs par an. Il est juste d'ajouter qu'un emploi aussi lucratif leur suscite bien des jalousies, sans compter qu'il est pris d'assaut, depuis quelque temps, par le sexe fort. Car il y a des *essayeurs* aujourd'hui, et c'est peut être en vertu d'une mystérieuse loi d'equilibre des vocations que

les hommes, abandonnant aux femmes la conquête des professions libérales et masculines, s'en vont porter la lutte sur le terrain peu à peu délaissé par elles.

Sous le rapport de la toilette et de l'élégance, l'essayeuse a une rivale pro-



fessionnelle immédiate : c'est le *mannequin*, c'est-à-dire la jolie fille qui tient l'emploi bien connu de poupée modèle. Cinquante-cinq de taille et quatre-vingt-seize de poitrine : voilà sa formule psycho-physique, c'est-à-dire son quotient plastique et moral. Ne lui en demandez pas davantage.

Elle est faite pour faire valoir les plus somptueux costumes comme aussi les plus extravagants, et elle s'acquitte de sa mission comme une reine, mieux même qu'une reine.

Le *mannequin* est très souvent l'élément irrégulier de la maison. Je dis très souvent, car il y a des exceptions. Certaines maisons sont rigides, ne prennent que des filles très sages, qu'elles payent en conséquence, c'est-à-dire assez mal, 100 à 150 francs par mois. D'autres, au contraire, choisissent leurs mannequins parmi les beautés marquées déjà au poinçon de toutes les expériences, et les payent d'autant plus cher, sinon en argent, du moins en toilettes. Dans les maisons de premier ordre, le mannequin est un grand premier rôle qui touche 200 francs au moins, quelquefois beaucoup plus, paye de fortes amendes en cas de défection, et traite d'égale à égale avec la plupart des premières.

Quant à la *cliente parisienne*, pour



L'ESSAYAGE DANS LE CABINET DU PATRON

qui tout ce monde s'ingénie, elle excelle dans le choix de ses toilettes et n'ignore rien de ce qui peut contribuer à l'embellir. Les grandes élégantes collaborent vraiment à la confection de leurs toilettes, suggèrent des idées, des coupes, des assortiments de nuances. Quand, enfin, le chef-d'œuvre sort des mains du couturier, elle ajoute au succès de la robe par sa grâce à le porter. Reine du goût, elle seule, après avoir aidé à la création d'une merveille, peut dignement s'en parer.

Les *costumes à l'œil !* — Une certaine clientèle cherche à s'habiller *à l'œil !* Quelques dames, par leur influence per

sonnelle ou par leurs relations étendues, veulent payer leurs vêtements en recommandations. Ces acheteuses en monnaie de singe exagèrent beaucoup leur importance. Elles finissent par coûter très cher au couturier qui les écoute.

Et, pour finir par le maître de la maison, le *patron*, toutes les mondaines veulent avoir son coup d'œil de maître. Il doit se multiplier, répondre aux questions, donner son avis, vérifier un essayage, proposer une nouvelle combinaison, prendre note d'une réclamation, recevoir visiteurs, employés, clientes. Il court du téléphone au grand salon; grimpe aux ateliers; redescend à la lingerie.

Une faveur, recherchée de la haute clientèle, est de pénétrer dans son cabinet d'artiste. Là, dans le repos des bibelots précieux et des bronzes, le couturier étudie, particulièrement avec la grande dame, une toilette sensationnelle, ou bien il essaye lui-même une robe de théâtre destinée à un succès de presse. L'essayage dans le cabinet du couturier devient une affaire d'État. Les fronts sont soucieux, les mains fiévreuses comme à la veille d'une bataille; mais, demain, quelle joie après le triomphe! Bientôt une aquarelle viendra rappeler cette victoire et elle s'ajoutera à la galerie d'artiste du couturier.

Jean Armor.



LE SALON DE 1900

La Société des Artistes français a seule organisé un Salon cette année et la Société nationale des Beaux-Arts s'est abstenue. Puisse cette abstention être le premier acte d'une fusion définitive!

Chassés de la galerie des Machines, les peintres se sont trouvés sans abri. Ils en ont construit un sur les terrains restés libres des anciens abattoirs de la rive gauche, près du puits artésien de Grenelle. Ce n'est pas aux environs de la Madeleine, mais le mouvement se porte de ce coté et la distance n'a pas paru trop grande. Sur le même terrain et dans des constructions indépendantes de celles de l'Exposition de peinture est installé le Concours hippique.

Bien qu'ils aient été établis avec une grande simplicité, les baraquements, d'un confortable suffisant, ont représenté une grosse dépense, qui fera une forte brèche dans les réserves de la Société. On pouvait se demander si ce Salon était bien nécessaire avant de l'avoir visité, et la négative paraît moins douteuse après sa visite.

Les maîtres se sont en partie abstenus et aucun talent nouveau ne s'y révèle avec éclat. Il est visible que l'exposition décennale, sans parler de la centennale, attirera toute l'attention au nouveau palais des Beaux-Arts.

Ce n'est point céder à l'habituelle tendance de préférer le passé au présent, mais constater une réalité indéniable que de trouver ce dernier Salon du siècle assez vide et sans grand intérêt.

Les douze mille visiteurs du vernissage étaient composés du personnel habituel de ces premières, encore que le monde élégant commence à les abandonner ; mais le grand public sera peut-être trop distrait par ailleurs pour fournir des entrées assez nombreuses.

Cela serait malheureux pour la Société des Artistes français, dont les fonds auraient pu trouver un meilleur emploi, et qui a probablement cédé à des considérations d'ordre secondaire en organisant cette concurrence vaine à la grande fête dont les portes devaient s'ouvrir huit jours plus tard.

Puisse cet exode être le dernier! La dignité de l'art veut un établissement plus stable. L'État et la Ville de Paris sont également tenus de donner aux artistes un domicile convenable, dont le cadre soit en harmonie avec les œuvres et dont les occupants ne soient pas comme des locataires qu'on bouscule pour ne pas perdre un terme.

Que le grand palais des Beaux-Arts des Champs-Élysées soit désormais le temple du Beau, où les expositions d'art s'organiseront à l'aise dans le temps comme dans l'espace, et qu'il ne serve pas, comme le palais de l'Industrie disparu, à des exhibitions commerciales et à des sports de diverse nature.

Cette fois, les artistes ne pouvaient exposer qu'une seule œuvre. Cet essai n'est pas heureux. Il est intéressant de voir les divers aspects d'un même talent, et, si la latitude illimitée est inapplicable avec un grand nombre d'exposants, la vérité est dans le juste milieu de deux ou trois œuvres. La vérité est surtout dans la suppression du droit des hors-concours et dans une sélection sérieuse limitée par un chiffre total. Si l'examen n'amène pas à ce résultat, c'est la liberté complète qui convient, sans même l'examen de la pudeur. Les tableaux indécents seront poursuivis comme outrages aux mœurs.

Ce ne sont pas les nus de cette année qui exciteront les passions. Ils sont nul



HUMBERT. — *Portraits.*

gaires, et plusieurs critiques ont justement fait remarquer que les jeunes peintres d'aujourd'hui semblent ne plus aimer la femme. Que dirait le père Ingres, s'il vivait encore? Sa sainte colère ferait rougir de leur grossièreté les pseudo-artistes qui semblent ignorer que l'esprit seul anime la matière et que des chairs sans vie, soit boursouflées et roses, soit flasques et grises, sont proprement désagréables à regarder. Qu'ils étudient la belle laideur de tant de modèles immortels et, s'ils ne veulent connaître que la passion de l'amour charnel, au moins qu'ils mettent celle-là sur leurs toiles.

M. Humbert a reçu la médaille d'honneur de la peinture et le public a ap-



FOUGERAT. — *Portrait* de Mme Fougerat.

plandi la décision du jury. La carrière de M. Humbert, déjà longue, malgré la jeunesse du maître, n'a pas une défaillance.

Peu soucieux des succès obtenus par des moyens factices et dédaigneux des coups d'éclat, l'artiste a constamment recherché la vérité et l'a presque toujours rencontrée.

Ses portraits fixent la vie sur la toile, et les figures y expriment leur pensée propre, parce qu'elles ont été étudiées avec l'attention soutenue d'un philosophe qui sait s'extérioriser. On dirait que les modèles ont guidé eux-mêmes le pinceau pour qu'il ne trahit rien de leur intimité.

Les jeunes gens présentés cette année par M. Humbert sont d'un âge qui ne connait guère les soucis; ils regardent l'avenir avec une tranquille confiance et leur grâce est empreinte d'une certaine gravité qui donne une belle allure au tableau.

M. Fougerat, dans son beau portrait de femme, a poussé l'étude du caractère aussi loin que possible et cette tête est d'une intimité profonde. Devant elle une phrase de Dumas fils, dans des conseils à un jeune homme, me revenait à l'esprit : « X..., à cinquante ans passés, est jeune de corps et d'esprit ; il n'a jamais regardé que sa femme, mais il l'a bien regardée. »

Mlle Cora Laparcerie est peinte par M. Édouard Zier dans son rôle de Fausta, provocante et lascive, belle d'impudeur sous ses voiles. La toile est brossée d'une manière à la fois légère et chaude, dans des nuances distinguées et rares, avec une habile virtuosité. On ne peut toujours demander des sensations profondes, et, quand l'œil est satisfait à ce point, les mains sont promptes à applaudir.



RIDEL. — *Dernières Fleurs.*

Les *Dernières Fleurs*, de M. Ridel, ont également le charme d'une peinture qui ne s'arrête pas aux surfaces extérieures, mais qui cherche à exprimer les émotions du cœur. L'artiste apporte sa note d'élégance et donne à l'ensemble une atmosphère en harmonie avec les sentiments des deux jeunes femmes ; mais, si leur grâce arrête le passant, c'est qu'il peut deviner en partie les pensées qui les animent.

La toile de M. Benjamin-Constant arrêtait les visiteurs. Ils se demandaient quel était ce gentilhomme, aux allures d'autrefois dans des vêtements de coupe moderne, fier sans arrogance et d'une courtoisie un peu hautaine. Ils admiraient l'unité de la peinture, sa force sans effort et sa précieuse ordonnance. Mais ils ne devinaient peut-être pas,



ZIER. — *Mlle Cora Laparcerie.*

et c'est une légère critique pour l'artiste, que cet œil un peu sec était le miroir d'une âme généreuse, et que M. Stéphen Liégeard, au moment même de la pose, roulait sans doute dans sa tête un de ces beaux vers dont il est coutumier. La flamme qui doit voltiger sur le front des poètes ne se laisse pas assez sentir. C'est dans un musée que les passants pourraient ainsi se tromper, car la toile en est digne.

M. Jean-Paul Laurens, le président de la Société des Artistes français, n'a pas oublié que les honneurs imposent des devoirs et a payé de sa personne par un beau portrait d'un ancien président du tribunal de commerce de Paris, M. Goy. C'est une œuvre excellente,



BENJAMIN-CONSTANT. — *M. Stéphen Liégeard.*

d'un caractère en même temps officiel et familial, simple et digne.

Un portrait de jeune fille, par Mlle Beaury-Saurel, est d'une pose peut-être un peu maniérée, mais d'un ensemble original et charmant.

Toutes ces figures ont des beautés qui échapperaient certainement aux amateurs que M. Brispot a mis en scène de façon amusante dans sa *Critique du portrait*...

La grande toile de M. de Brozik s'offrait tout d'abord dans la première salle du Salon et aucune n'aurait pu l'ouvrir plus dignement. Le peintre tchèque y retrace une scène fameuse de l'histoire de son pays, la proclamation de Georges de Podiebrad comme roi de Bohême, le 2 mars 1458. Le roi, un peu gros pour être très ému, remercie ceux qui l'ont acclamé et qui paraissent volontiers plus heureux que lui-même de sa royauté.

Cette grande toile a le premier mérite des compositions de ce genre, une belle ordonnance convergeant vers un centre unique. Les mouvements, aussi variés qu'ils puissent être suivant les caractères des personnages, ne sont point éparpillés et, malgré le grand nombre des visages, l'œil perçoit d'ensemble leurs sentiments divers.

Le dessin n'a point des faiblesses et costumes pittoresques sans recherche de l'étrange, le mouvement d'ensemble majestueux comme il convient.

Il n'y a point, dans cette composition considérable, de détails outrés pour l'effet, point de trop belles femmes étalant de trop belles chairs. C'est une œuvre sobre d'une excellente tenue et qui fera certainement le meilleur effet dans la salle gothique qui va la recevoir.



V. DE BROZIK. — *Proclamation de Podiebrad.*

la couleur se tient sans éclat ni dérobée. Ce n'est point un épisode mis en peinture, mais un véritable tableau d'histoire qui conservera pendant des siècles, dans le monument qui l'attend, son ampleur cossue.

Nous regrettons que les dimensions énormes de la décoration de M. Gorguet, pour l'hôtel de ville de Douai, ne nous permettent pas de la reproduire ici. Le roi Jean le Bon, venant d'Arras et accompagné d'une suite nombreuse, fait sa première et solennelle entrée dans la ville le 4 mai 1355. Le cortège est riche, sans orgie de couleurs, les

Qui se souvient encore, trente ans bientôt passés, des chants de Mme Bordas? Elle les clamait dans les cafés-concerts, d'un art un peu canaille, mais avec un bel entrain. On se consolait ainsi de nos défaites, par l'espoir de la revanche, à l'entendre dire :

Voyez, là-bas, comme un éclair d'acier,
Ces escadrons passer dans la fumée...
Ils vont mourir et, pour sauver l'armée,
Verser le sang du dernier cuirassier.

Et encore :

L'amiral Villaret Joyeuse
Ayant quitté le port de Brest
Les marins de la République
Montaient le vaisseau *le Vengeur*

C'est précisément ce côté panache et déclamatoire que M. Fouqueray a voulu éviter sur sa toile. Il montre « ceux qui restaient, comprenant qu'il fallait mourir et que tout était perdu, qui résolurent dans un noble désespoir de périr en gens dignes de leur nation ». Groupés sur le pont couvert de débris, ils agitent leurs armes et leurs drapeaux du tableau ont leurs visages à peu près perdus dans l'ombre.

Il existe, sans personnages, des paysages évocateurs; mais la nature y parle son langage. Ici le décor est surtout architectural. Ces maisons hollandaises, aux pignons extraordinaires, aux briques revêtues par les grasses brumes d'une patine étonnante, sont



WÉRY. — *Les Bateliers.*

avant de s'enfoncer dans les flots aux cris de : Vive la République! L'ordonnance du tableau est saisissante, le dessin, d'une rare sûreté, la couleur moins terne que dans les précédentes toiles de l'artiste.

Les Bateliers, de M. Wéry, font d'autant plus de plaisir qu'ils sont placés dans la dernière salle et qu'on n'a pas été rassasié de chefs-d'œuvre quand on y arrive. Il ne faut pas, pour cela, perdre la mesure de l'éloge.

L'expression humaine occupe le premier rang dans l'échelle artistique et elle fait défaut ici; les rares habitants d'un pittoresque si amusant qu'on oublie de les trouver muettes.

Malgré les tons chauds des eaux, des façades, du soleil couchant, l'œuvre est froide, parce que la vie en est presque absente. Le métier peut être incomparable, il y manque encore l'étincelle.

Ce métier même est à discuter. A deux pieds on ne distingue rien ; à cinq mètres la lumière se fait ; il en faudrait plus de dix — et la salle n'a même pas le recul suffisant — pour bien voir la toile. Le jour n'est guère capable de donner l'éclairage convenable et l'on regrette l'absence de lampes à réflec-

teur. Combien de simples chefs-d'œuvre ne demandent point tant d'affaires!

Il y a aussi des tableaux de quelque valeur qui, sans montrer le grain de la toile, sont couverts d'une couche de peinture d'épaisseur honnête et volontiers plane. Ici ce ne sont que montagnes et vallées, des tas de mastic où toutes



ADLER. *Le Creusot.*

les couleurs semblent mélangées. Le tour de main qui fixe le reflet d'un cuivre par relief de la pâte peut amuser une fois; il déplaît quand le procédé est appliqué à tout un tableau. L'artiste dira qu'il est libre de ses moyens, mais on peut lui répondre qu'il s'absorbe dans ces cuisines et que son art grandirait à des pratiques plus larges.

On ne critique que les œuvres de valeur, et le tableau de M. Wéry, le plus remarqué du Salon, peut supporter ces observations.

Il suffisait de se retourner pour trouver, dans le tableau de M. Adler, autant et même plus de figures qu'on en peut souhaiter. C'est la dernière grève du Creusot : dans une rue étroite, les ouvriers défilent en rangs serrés; ils ont l'air plus minables que méchants; en tête, une assez jolie fille brandit un drapeau et semble contenir à elle seule toute l'inspiration de la foule; un ménage de vieux marche sans conviction; une tête d'artiste, au second plan, semble dépaysée dans ce milieu vulgaire. C'est cette foule qui est vulgaire et non l'œuvre. Cette vulgarité est voulue. Ces gens sont ainsi et l'artiste les a peints tels qu'il les a vus, d'un pinceau sobre et ennemi de l'effet facile en pareille matière. C'est une méritoire franchise d'art. Je n'ai pas vu les ouvriers du Creusot, et M. Adler les a observés; je

dois donc m'en rapporter à lui. Je n'ai cependant pas la sensation du véritable ouvrier. Il en est, et beaucoup, qui ne sont pas, heureusement pour eux et pour la société, aussi « troupeau » que ceux-là.

M. Cogghe, qui pouvait les étudier à loisir puisqu'il habite Roubaix, nous les montre sous un autre aspect. Son *Coup de la fin* n'est pas un coup de vin, mais un coup de couteau, l'un suivant l'autre. Autant la toile de M. Adler est discrète, autant celle-ci est brutale. L'homme blessé est un morceau parfait dans un ensemble trop à l'effet et le tableau est trop grand. La Société qui fait en ce moment poser sur les murs de Paris une affiche un peu enfantine contre les dangers de l'alcool pourrait la remplacer par une reproduction de cette toile.



COGGHE. — *Le Coup de la fin.*

Pour tous les égarés prient les moines de M. Rousseau, chacun, dans des poses diverses, pratiquant les vers de Lamartine qu'ils ignorent sans doute :

Je répandrai mon âme au seuil du sanctuaire,
Seigneur; dans ton nom seul je mettrai mon espoir
Mes cris t'éveilleront et mon humble prière
S'élèvera vers toi comme l'encens du soir.

Nous citons ces vers parce que l'artiste les a rappelés dans le livret et qu'il s'en est inspiré. Il semble cependant que le poète aurait imaginé d'autres allures. Les vers sont d'une piété humaine et ces moines sont arrivés à la piété exclusivement divine. Ils n'ont plus, aucun d'eux, les regrets de la terre. Leurs gestes sont d'une foi absolue et détachée. Le tableau n'est point diminué par cette interprétation et l'artiste s'est heureusement refusé aux oppositions de couleurs et de gestes.

Nous revenons à la vie terrestre, joyeuse comme il nous est parfois donné



ROUSSEAU. *La Prière.*

de la rencontrer, avec le *Fandango* de M. Ribera. Ses danseurs sont parfaits de mouvement ; ils dansent vraiment et le soleil basque, à travers les feuilles des platanes, plaque sur leurs faces humides de chaleur des lumières brûlantes dont ils ne s'inquiètent pas.

Le gars tient la fille sous son regard aigu et franc. Elle est heureuse de plaire ; mais c'est pour le bon motif et elle sera une brave femme. Ce tableau est plein de vie, d'une vie qui promet d'être féconde.

Comme toujours, moins cependant que de coutume, la nature a inspiré bien des peintres. Inspiré est-il le mot juste ? Elle a plutôt servi de modèle à de nombreux objectifs photographiques, par façon de parler, car nombre de ces toiles ressemblent plus à des instantanés mis

en couleurs qu'à des compositions artistiques.

On ne compose pas la nature!... Si fait; et la mission de l'art est de la faire comprendre. Ses lignes forment bien la matérialité d'un paysage et son architecture pittoresque; une perspective impeccable ne suffira cependant pas à donner aux plans leur véritable valeur. Les couleurs ne sauraient être étiquetées passé pour être de l'art. Qu'une rose soit peinte à donner envie de la cueillir importe peu, et l'artiste sait dégager des fleurs un autre charme que l'exactitude de leurs couleurs. Les arbres ont une vie qui ne se saisit pas à pouvoir compter le nombre de leurs branches. Ce ne sont pas leurs rides mathématiquement rendues qui donnent leur voix aux eaux et les chansons de la terre ne sont point



RIBERA. — *Fandango.*

sur la plus savante des palettes. Quelle formule prétendrait évaluer la qualité de l'atmosphère, les vibrations de l'air ambiant et le rayonnement des astres? Quel diapason enfin, sauf celui de l'âme, pourrait noter les voix qui parlent et celles qui se font entendre sans parler?

Aussi une copie servile de ce que l'œil perçoit sans rien y mettre de soi-même est-elle plus éloignée de l'art que les paysages historiques d'autrefois, composés dans l'atelier.

Le trompe-l'œil est un exercice de dessin amusant, mais qui n'a jamais notées en fixant les contours des mottes.

De tous les genres, le paysage est peut-être le plus évocateur. On ne se lasse pas de le contempler et d'y promener ses rêveries. C'est là qu'on voudrait vivre, aimer et mourir. On fréquente par la pensée ceux qui l'habitent, on le peuple s'il est désert. Par la puissance de son talent le grand peintre communique aux autres ce qu'il a ressenti lui-même. Il a rendu complice la nature, joyeuse ou triste par sa volonté, car elle est indifférente par elle-même. Aussi tous les paysages devant qui le

peintre n'a pas frémi restent-ils figés et froids sur la toile.

Il faut croire que ces vérités ne sont pas si banales qu'elles le paraissent, puisque trop de peintres, pourtant très habiles de métier, semblent les méconnaître aujourd'hui.

M. Cachoud donne à un tableau très honorable un titre dangereux, *Brume et Rosée*, car il rappelle Chintreuil et ses admirables toiles. Ce paysage de Savoie est largement ouvert sur l'horizon, hardi et clair. Un peu clair même pour bien répondre au titre. Rien de plus difficile que de fixer ces moments de la nature, rapides et fuyants; le tenter est un acte de courage qui vaut d'être remarqué.



CACHOUD. — *Brume et Rosée.*

Venise, Venise la Belle, éternel amour des peintres, combien faudrait il de salles au musée qui contiendrait tous les tableaux que tu as inspirés! Beaucoup y ont consacré leur vie presque entière et tous y ont apporté une note particulière, tant les sensations évoquées sont multiples, tant le ciel et l'eau rivalisent de mobilité pour changer les aspects des choses. Le tableau de M. Allègre n'a point la prétention d'affirmer une manière nouvelle. Il est peint avec discrétion, dans des formules connues, un peu conventionnelles, mais harmonieuses. Ce n'est pas la toile large qui emporte la pensée, mais le joli petit tableau qui la repose avec agrément aux limites du cadre.

Nous avons encore remarqué dans les paysages *le Chemin du vieux moulin*, de M. Claverie, où le soleil de Provence blanchit à souhait la roche poussiéreuse; un *Soleil couchant sur l'Orne*, de M. Moteley, où les fumées naissantes du brouillard qui se prépare sont rendues avec un juste sentiment; un *Matin d'octobre*, de M. Delpy, d'une note également exacte; *la Seine à Bonnières*, de M. Camille Dufour, d'une tranquillité un peu figée, mais



ALLEGRE. — *San Michele.*

d'un beau calme répandu; — les *Environs de Gargilesse*, où M. Didier-Pouget a bien rendu la beauté sauvage de ce coin de la Creuse si souvent reproduit; — *le Vieux Chemin*, de M. Pail, réel et romantique à la fois.

Le *Port de Douarnenez*, de M. Bouillé, n'est ni un paysage, car il n'y a point de campagne, ni une marine, car la mer y apparaît peu. Les maisons du port occupent presque tout le tableau, qui ne mérite pas moins d'être cité pour sa jolie couleur.

La sculpture est représentée par un petit nombre d'œuvres et les plâtres sont en majorité.

M. Mac-Monniès, artiste américain, élève des maîtres français, expose un groupe colossal, en bronze destiné à



GASQ. — *Monument Spuller.*

orner l'arc de triomphe de Brooklyn. Il représente les héros de la guerre de 1863-1865 et comporte un grand nombre de personnages. Les détails sont exécutés avec soin, mais l'ensemble paraît trop tourmenté pour accompagner un calme monument de pierre.

Le groupe de M. Gasq, pour le monument de Spuller qui doit être élevé à Dijon, résout heureusement la difficulté de compléter une colonne qui soutient un buste, sans détourner l'attention du buste lui-même. Les proportions sont pour beaucoup dans la noblesse de l'ensemble.

Des vers ont inspiré le gracieux marbre de M. Varenne, *la Fin d'un rêve :*

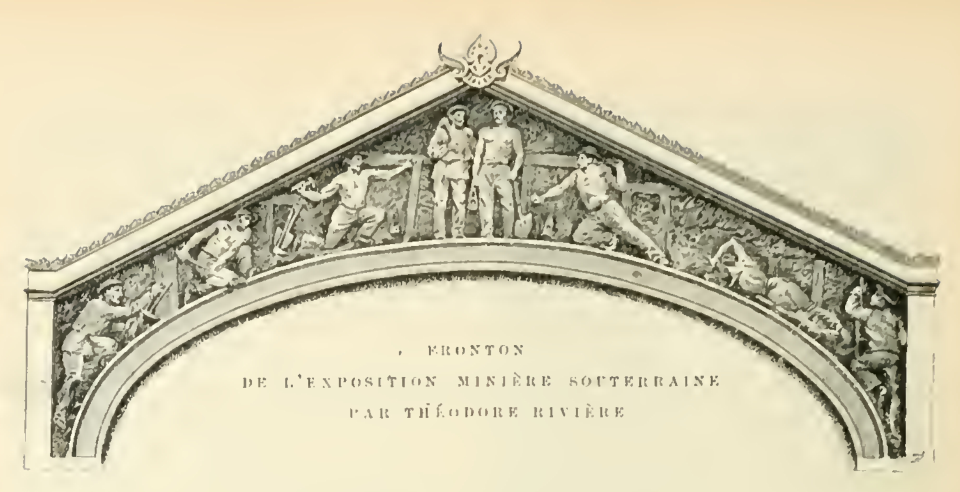
> Un doux rêve l'avait berrée ;
> Naïve, elle croyait au durable bonheur,
> A l'amour, à la foi jurée ;
> Mais le serment s'oublie et l'amour est menteur...
> Le réveil fut brutal et lui brisa le cœur...
> Parfois un coup de vent fane à jamais la fleur..

Et cette jolie fleur humaine gît à terre, tendre jeune fille désolée, si jeune qu'on peut espérer qu'elle ne sera jamais fanée. L'artiste a évité le mélodrame de la pensée, de même qu'il n'a pas recherché à tourmenter la pose ni à faire étalage de virtuosité dans le modelé du marbre. C'est une œuvre d'un goût exquis, et le public, qui s'y arrête avec complaisance, ne s'y trompe pas.

Dans les salles de l'architecture, on remarquait les cartons du palais de l'Optique à l'Exposition, par M. Prosper Robin, d'une disposition très originale et bien appropriée à sa destination ; ce mérite paraît simple, et il est rare. On demeurait volontiers stupéfait devant les imaginations de M. Despradelle. Est-ce une fantaisie d'artiste ou un projet sur des données réelles ? *Se non è vero...* et les États-Unis sont bien capables d'élever un pareil monument à leur gloire.

Il est regrettable que cette idée n'ait pas pu être traduite en plâtre, à une vingtaine de mètres de hauteur, par exemple, en dessous de la tour Eiffel. Elle serait apparue comme la réalisation possible du monument du XXe siècle

A. QUANTIN



FRONTON
DE L'EXPOSITION MINIÈRE SOUTERRAINE
PAR THÉODORE RIVIÈRE

LE MONDE SOUTERRAIN

A L'EXPOSITION DE 1900

Ce n'est pas une des moindres curiosités de Paris que l'existence, sous des quartiers entiers, de vastes carrières souterraines, où les maisons risquent de s'enfoncer si l'on n'assoit pas leurs fondations d'une façon suffisante. Les géologues ont depuis longtemps remarqué qu'en outre de tant de causes géographiques, l'emplacement de notre capitale s'était trouvé prédestiné pour recevoir une grande agglomération par la facilité avec laquelle son sol fournissait tous les matériaux de construction, pierre de taille, pierre à plâtre, argile à briques, sable, gravier, etc. De là, dans les temps anciens, tant d'exploitations de pierres, d'abord suburbaines, plus tard englouties par le flot montant de l'immense cité, carrières dont la présence a nécessité, dès la fin du XVIIIe siècle, tout un service de surveillance et de consolidation spécial. Ces vieux travaux, il ne faudrait pas s'en exagérer le développement jusqu'à s'imaginer, comme on le fait parfois assez puérilement, que chaque rue superficielle a, sous elle, une galerie correspondante dans les catacombes. Tout le centre de Paris est indemne de vieilles carrières ; mais celles-ci sont, au contraire, très étendues dans certains quartiers et tout particulièrement dans les XIIIe et XIVe arrondissements, sous la place d'Italie, la place Denfert-Rochereau, vers Gentilly et Montrouge. D'autres groupes existent du côté de Saint-Mandé, aux Buttes-Chaumont, à Montmartre et, enfin, autour du Trocadéro jusqu'à la Muette.

Les carrières souterraines du Trocadéro, situées dans la zone ordinaire de nos Expositions universelles depuis 1878, avaient déjà, en 1889, très vivement préoccupé certains esprits imaginatifs et incité l'idée d'y installer un musée géologique, une sorte de coupe de l'écorce terrestre, avec la figuration des principales exploitations qui portent sur les substances minérales. Aux approches de l'Exposition de 1900, cette idée a été reprise par le Comité central des Houillères de France, qui, se trouvant à l'étroit dans le pavillon officiellement réservé aux mines, s'est proposé d'y représenter une mine typique de charbon avec tous ses perfectionnements modernes, ses engins mécaniques les plus récents, ses méthodes d'extraction, ses bâtiments extérieurs, etc. Chargé de réaliser cette idée, j'ai pensé que la vaste étendue des souterrains mis à notre disposition sous le palais et les jardins du Trocadéro, sous l'avenue du Trocadéro jusqu'à la

place d'Iéna, sous la rue de Magdebourg, etc., permettait de faire quelque chose de plus et d'offrir au public, outre la mine parisienne, à laquelle on avait pensé tout d'abord, une représentation fidèle et sérieuse de toutes les autres curiosités de tous genres que peut offrir le monde souterrain, aussi bien dans le domaine de l'archéologie ou de



CAFRES TRAVAILLANT DANS UNE MINE D'OR DU TRANSVAAL

la géologie que dans celui du pittoresque. C'est ainsi, le programme primitif se développant de plus en plus, qu'on a été amené finalement à scinder cette exposition en deux parties tout à fait distinctes : d'un côté, l'*Exposition minière souterraine*, comprenant, outre les mines de charbon diverses, celles de plomb, de zinc, de pyrite de fer, les carrières de sel gemme, les ardoisières d'Angers, les mines d'or du Transvaal, etc., et, d'autre part, le *Monde souterrain*, où l'on peut voir l'histoire des mines et celle de la terre représentées par une série de reliefs, sculptures et panoramas, les hypogées antiques de l'Égypte, de la Grèce et de l'Étrurie reproduits dans leur forme réelle avec une scrupuleuse fidélité, enfin les grottes les plus pittoresques du monde, depuis les pagodes souterraines de l'Annam si bien décrites par Pierre Loti, dans ses *Propos d'exil*, jusqu'aux ermitages creusés dans les rochers de Palestine, à la fameuse rivière souterraine de Padirac, à la grotte d'Azur de Capri, etc.

Si ce programme a été bien conçu, il serait difficile à l'auteur de le dire ; mais j'ai du moins le droit d'admirer sa réalisation, due à la merveilleuse richesse d'invention, au goût si délié et souvent au coup de ciseau véritablement inspiré de M. Théodore Rivière, le sculpteur orientaliste bien connu, le jeune maître dont tout le monde a pu admirer, au Luxembourg, les groupes de la *Salammbô* et de l'*Ultimum feriens*.

C'est par une œuvre de M. Rivière que se caractérise et s'annonce aussitôt de loin l'Exposition minière souterraine. A l'angle de l'avenue du Trocadéro et de la rue de Magdebourg, le bâtiment des mines, reconnaissable à son haut chevalement métallique, pareil à une tour Eiffel surmontée d'une guérite, se distingue encore plus des constructions banales qui l'entourent par son fronton sculpté très original, d'un réalisme très sobre et pourtant très précis, représentant de grandes figures de mineurs au travail en sculpture polychrome de trois tons : bleu, noir et chair. Le fond noir du charbon sert à faire ressortir les personnages, dont les vêtements bleus donnent une jolie note de couleur à côté des torses et des visages nus. A droite et à gauche, dans les écoinçons, des mineurs en blouse bleue, avec le chapeau de cuir bouilli, portant la lampe, grimpent aux échelles ; en haut, deux figures symboliques, debout, se rendent au travail ; dans l'intervalle, d'autres ouvriers placent les étais qui empêcheront les éboulements, ou abattent le charbon dans les positions plus ou moins gênées que nécessite souvent l'étroitesse des couches de houille.



UNE MINE DE CUIVRE A L'ÉPOQUE PHÉNICIENNE
L'ARRIVÉE DE L'ENTREPRENEUR D'ESCLAVES

Au-dessous, une frise est composée d'éléments décoratifs empruntés très ingénieusement à la flore de cette époque carbonifère, qui a vu se former le charbon de terre dans nos pays : d'un côté, les fougères géantes qui atteignaient alors 15 à 18 mètres de haut ; de l'autre, ces ancêtres énormes de nos humbles mousses lycopodes, qu'on appelait des lepidodendron.

Le puits de mine qui se trouve à l'intérieur de ce bâtiment, outillé de la façon

la plus perfectionnée et la plus moderne, descend les visiteurs à une profondeur qu'un truquage adroit fait paraître d'au moins 250 à 300 mètres, et le Parisien, qui vient à peine de quitter la foule bruyante et les spectacles de l'Exposition, se trouve brusquement jeté en plein pays noir, en pleine mine de houille. Il suit les galeries sombres aux boisages solides, il voit les chevaux dans leur écurie souterraine, il croise des trains électriques ou des convois poussés à mains d'homme qui emportent le précieux charbon ; il assiste au travail des mineurs, dans les conditions les plus diverses, au milieu de vrai charbon, dans les vraies attitudes de la mine : circulant, s'il lui plaît, dans les chantiers, restant, s'il le préfère, dans la galerie d'où l'on aperçoit un effet d'ensemble. Devant lui, des machines intérieures élèvent le charbon abattu à un étage plus profond, etc. Toute la vie de ce singulier organisme qu'on appelle une mine moderne, avec ses mécanismes, ses complications et aussi ses contrastes de lumière et d'ombre, ses effets pittoresques, est là sous ses yeux.

En sortant du charbon, on trouve, l'une après l'autre, les principales exploitations de métaux ou de substances minérales qu'offre la France. C'est la pyrite de fer étincelante, avec laquelle on fait l'acide sulfurique, qui est le grand levier de toute l'industrie chimique ; c'est le plomb argentifère et le zinc ; puis le sel gemme, couvrant les parois de ses scintillements ; les ardoisières d'Angers représentées par un panorama ; enfin, la mine la plus d'*actualité* à tous égards qu'on puisse imaginer : la mine d'or du Transvaal.



LE MASTABA DE TI DANS LA NÉCROPOLE DE SAKKARA
STÈLE ET DÉCORATION MURALE REPRÉSENTANT DIVERS TRAVAUX DES CHAMPS

Là, il est peut-être utile de prévenir le promeneur qu'il aura une déception, précisément parce que cette mine est d'une exactitude complète, taillée dans du véritable minerai expédié du Transvaal peu avant la guerre dans des centaines de caisses. On s'imagine, en effet, volontiers une mine d'or comme offrant aux yeux éblouis une image de son étonnante richesse réelle, et il eût été facile assurément de montrer des pépites d'or plus ou moins bien imitées. Mais, dans le minerai du Transvaal, nulle part l'or n'est visible; tout au plus décèle-t-il sa présence par le brillant de la pyrite de fer avec laquelle il est associé. C'est donc au milieu de pierres grisâtres que travaillent une quinzaine de Cafres et de Zoulous avec leurs colliers, leurs bracelets aux bras et aux chevilles, leurs plumes dans les cheveux, etc.

Ces mineurs abattent le minerai et celui-ci, une fois extrait de terre, va, dans les bâtiments du Transvaal, subir, depuis A jusqu'à Z, sous les yeux du public, un traitement absolument complet. On broie réellement, on amalgame réellement, on traite réellement par la cyanuration un minerai réel et c'est sans aucun artifice que, tous les jours, on peut assister à la fusion de véritables lingots d'or.

L'Exposition minière, par laquelle j'ai commencé cette description, est la partie la plus technique, la moins variée par sa nature même, et, par suite, la plus aride de notre promenade souterraine qui nous conduit maintenant, à gauche de la cascade du Trocadéro, dans les pelouses descendant du palais à la Seine, à l'entrée de ce que l'on a appelé le *Monde souterrain* proprement dit.

Cette entrée est immédiatement reconnaissable de loin, à la singulière bête géante qui la surmonte et qui, tout en s'harmonisant avec les beaux animaux de la cascade sculptés jadis par Frémiet et Cain, s'en distingue pourtant par son caractère primitif et antédiluvien. C'est l'*iguanodon* de l'époque secondaire, représenté ici seulement — s'en douterait-on? — à moitié de sa grandeur réelle pour ne pas écraser tout le voisinage par sa masse, et cependant effrayant à voir de près.

On entre dans les galeries et, à chaque pas, les aspects les plus divers se succèdent : architectures, sculptures, dioramas, tous les moyens ont été employés pour atteindre le maximum d'illusion possible. Ces salles, je n'en ferai pas la description suivie qui nous entraînerait beaucoup trop loin. J'insisterai seulement sur trois ou quatre points principaux, qui, pour le lecteur soucieux de primitive histoire des mines, d'archéologie, de géologie, ou simplement de pittoresque, peuvent présenter un intérêt spécial.

Prenons, par exemple, l'histoire des mines, que nous avons ici une bonne occasion d'apprendre ou de nous rappeler. De très bonne heure, l'homme a trouvé, sous le sol, les principaux métaux et commencé à poursuivre leurs filons en profondeur. Le premier qu'il aura certainement remarqué, c'est l'or, si attirant par son éclat, si remarquable par sa malléabilité, sa ductilité, sa résistance à toutes les altérations, si facile à extraire aussi par simple lavage des alluvions sableuses, où on l'a d'abord rencontré. Puis on a découvert le cuivre natif, ou le cuivre associé dans ses gisements à l'étain : ce qui a tout naturellement amené à inventer le bronze. Le fer, du moins le fer en grandes masses, n'est venu qu'après ; les minerais de fer sont vilains et n'éveillent pas l'attention d'un sauvage ou d'un enfant : pour en amener à l'état métallique une quantité un peu forte, il faut déjà une installation relativement savante. On a commencé par fabriquer en fer de très petits objets : des hameçons, des aiguilles, etc.; il a fallu plus longtemps pour en forger des épées, et c'est dans notre siècle seulement que ce métal vulgaire a pris, dans l'industrie de tous les pays, le rôle prépondérant que nous lui voyons aujourd'hui. Parmi les autres minerais, on n'a pas été bien longtemps encore à

remarquer ceux de plomb, qui contiennent en même temps l'argent : ces minerais, qu'on appelle des galènes, ont, en effet, un éclat métallique bien caractéristique; un hasard aura fait observer que la fusion d'un plomb argentifère dans un vase poreux donnait un bouton d'argent étincelant, le plomb ayant disparu, et, de ce jour, on a connu la « coupellation », que pratiquaient déjà les Phéniciens.

L'antimoine aux minerais si fusibles, le mercure si aisé à obtenir par la distillation de ses minerais aux couleurs rouges remarquables, sont également des métaux qu'ont connus les métallurgies primitives. Les autres sont venus se joindre à eux peu à peu dans notre siècle : le zinc n'a guère plus de cent ans ; nous avons assisté, depuis une trentaine d'années, à la naissance du nickel et de l'aluminium, en tant que métaux industriels. On commence à peine à s'occuper du chrome, du tungstène, etc.

A côté des minerais métalliques, qui, jusqu'à ce siècle, ont presque uniquement motivé les exploitations minières, le charbon, aujourd'hui le roi du monde avec le fer, est, comme celui-ci, beaucoup plus même que celui-ci, un parvenu de fortune récente, ce qui contribue peut-être à lui donner toute la morgue un peu encombrante des parvenus. A la fin du siècle dernier, l'extraction de la houille dans le monde était bien insignifiante ; elle s'accroît aujourd'hui chaque année comme celle de la plupart des métaux, d'ailleurs avec une vitesse de plus en plus rapide,



LE TOMBEAU D'AGAMEMNON A MYCÈNES
LES ROIS AUX MASQUES D'OR ET LEUR TRÉSOR

qui rappelle les accélérations d'un corps tombant du haut d'une tour en chute libre, et l'on est épouvanté en songeant à ce que fera l'humanité quand, en deux ou trois siècles, nos descendants auront achevé de gaspiller, de consumer les ressources précieuses, de plus en plus nécessaires à notre activité fiévreuse, que la nature avait entassées soigneusement pendant des milliards d'années. D'après la dernière statistique de l'industrie minérale, on a sorti de terre, dans la seule année 1898 : 660 millions de tonnes 660 milliards de kilogrammes de charbon, 15 millions de tonnes de pétrole ; en même temps on a produit 36 millions de tonnes de fonte, 8 millions de fer, 24 millions d'acier, 440 000 tonnes de cuivre, 800 000 de plomb, 465 000 de zinc, 72 000 d'étain, 5 000 de nickel et 4 000 de mercure. Si nous nous reportons de dix ans en arrière, en 1888, les chiffres correspondants étaient : pour le charbon, 470 millions ; pour le pétrole, 5 millions et demi ; pour la fonte, 23 millions ; pour le fer, 8 millions ; pour l'acier, 9 millions et demi ; pour le cuivre, 341 000 ; pour le plomb, 517 000 ; pour le zinc, 344 000 ; pour l'étain, 35 000 ; c'est-à-dire que, dans ces seules dix années, on a augmenté en moyenne dans la proportion de 2 à 3.



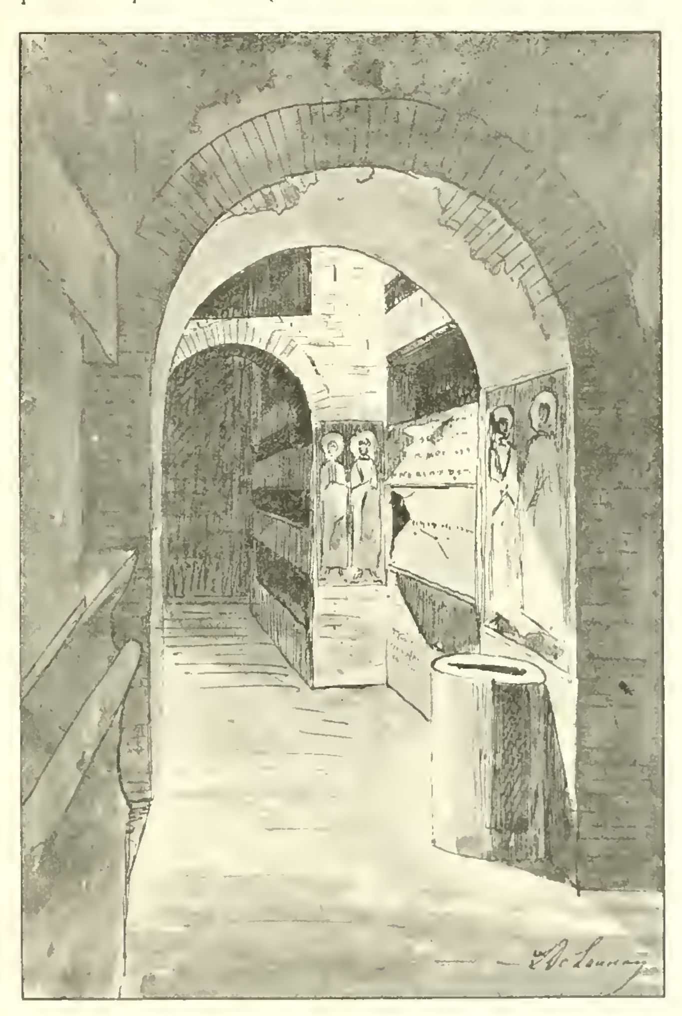
LA TOMBE ÉTRUSQUE DES VOLUMNIES PRÈS DE PÉROUSE

Pour obtenir ces résultats fantastiques, on a assurément, là comme partout, perfectionné les machines, augmenté la puissance des explosifs, etc.; néanmoins, aujourd'hui comme il y a cinq mille ans, il faut, pour aller chercher le minerai dans la terre, creuser à force de bras des galeries étroites, des puits obscurs, en extraire l'eau, y amener l'air respirable et poursuivre péniblement en profondeur, dans son filon,

le morceau de minerai, qu'on viendra élaborer à la surface.

Si l'on compare un plan de mine antique avec un plan de mine moderne, la différence n'est pas aussi profonde qu'on pourrait le croire; elle réside surtout dans la conduite plus rationnelle, plus logique, plus scientifique des travaux, et c'est pourquoi, quitte à commettre quelques grosses erreurs de direction, les Anglo-Saxons peuvent, sans de trop graves inconvénients, mettre leurs mines entre les mains d'un ancien capitaine au long cours, d'un négociant sans affaires, d'un gendarme retraité ou d'un entrepreneur de terrassements, qui ne s'en tirent pas toujours aussi mal qu'on pourrait le croire.

Les deux principales étapes de l'histoire des mines ont été franchies le jour où l'on a commencé à employer les explosifs, et surtout le jour où l'on a appliqué la vapeur aux machines, ce qui a résolu le problème essentiel devant lequel s'arrêtaient tous les anciens exploitants, celui de l'épuisement des eaux profondes. On voit, dans le Monde Souterrain, le travail de la mine tel que le pratiquaient les anciens, avant l'invention de la poudre, simplement au pic et à la pointerolle, et celui des mineurs de la Renaissance, avec l'emploi important et ingénieux qu'ils avaient su faire des forces hydrauliques pour obtenir les efforts que la vapeur ne leur fournissait pas encore.



CATACOMBES DE ROME
TOMBEAU DU PAPE SAINT CORNEILLE

C'est, par exemple, un coin de mine phénicienne dans une mine de cuivre du sud de l'Espagne, où des esclaves qui travaillent paresseusement sont surpris par leur maître, leur entrepreneur, couvert de bijoux et visiblement enrichi par leur travail; il s'avance vers eux, le

fouet à la main. Un peu plus loin, des mineurs allemands du XVI[e] siècle font l'extraction du minerai à l'aide d'immenses roues à augets.

Dans le domaine de l'archéologie, nous avons pu, je crois, M. Rivière et moi, réaliser avec beaucoup d'exactitude la reconstitution de trois bien curieux monuments souterrains : un mastaba, c'est-à-dire une crypte de la nécropole de Memphis, en Égypte ; une tombe à coupole de Mycènes (décorée comme elle pouvait l'être au jour lointain des funérailles), et une chambre sépulcrale étrusque en Ombrie.

Suivons, par exemple, la galerie creusée dans le rocher jusqu'au mastaba de Ti. Nous nous trouvons dans une salle aux parois entièrement couvertes de bas-reliefs, que rehausse et souligne la peinture. Devant nous, est la stèle de Ti (le propriétaire de cette maison mortuaire), avec la pierre d'offrande à sa base, sur laquelle les parents venaient apporter les repas funèbres. Nous passons dans une salle suivante à la décoration semblable et nous nous trouvons en face de deux statues assises, étrangement vivantes et impressionnantes avec leur regard fixe : celles de Ti et de sa femme. Partout autour de nous, c'est la vie de Ti représentée; ce sont les travaux de ses champs, ses plaisirs, ses chasses ; on voit ses serviteurs labourant ses terres, battant son grain, pêchant le poisson, harponnant des hippopotames, gavant des oies, ramenant à l'étable ses bœufs ou ses gazelles. Et, de distance en distance, Ti reparait, se distinguant d'eux tous par sa taille démesurée.

Des salles semblables existent en Basse-Égypte, à Sakkara, près de Memphis, dans cette immense nécropole qui longe le Nil sur 20 kilomètres de long, de Dachour jusqu'aux pyramides de Giseh, et il a suffi de reproduire fidèlement la réalité pour obtenir ce curieux décor. Au contraire, pour montrer au public une tombe à coupole mycénienne, il a fallu, par un effort d'imagination, en rassemblant une foule de documents épars, se représenter ce que pouvaient être ces admirables monuments, alors que leur décoration de marbre et de bronze était entière, que leurs objets précieux, leurs ornements d'or et d'argent, leurs vases peints n'avaient pas encore disparu pendant de longs siècles de vandalisme et de pillage.

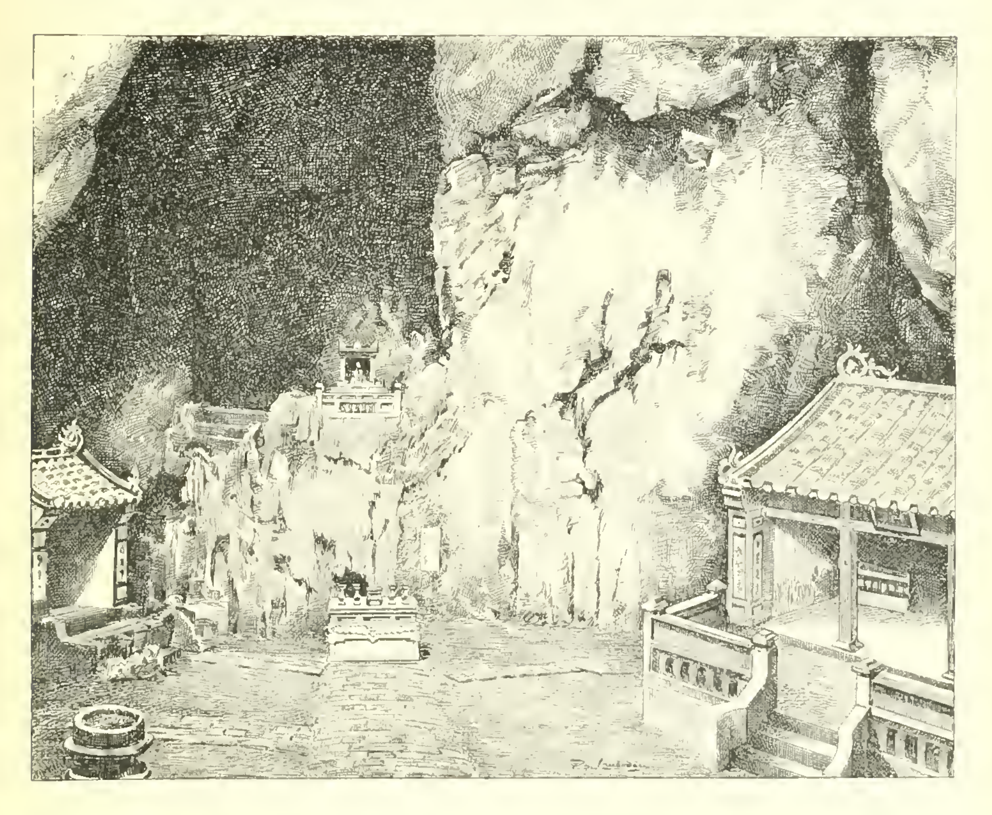
On sait la profonde, l'inoubliable sensation qu'ont produite dans le monde entier les découvertes de Schliemann à Mycènes, l'étonnement avec lequel on s'est trouvé soudain en présence de cette antiquité homérique, qu'on avait jusqu'alors quelque tendance à croire fabuleuse et qui sortait de terre brusquement au grand soleil. Cette impression prend une singulière vivacité pour tous ceux qui ont eu la chance de voir au musée d'Athènes les objets mêmes trouvés par Schliemann. Cette découverte fameuse a donné l'un des premiers coups de hache dans la vieille convention classique et conventionnelle, qui se plaisait à représenter la civilisation grecque d'un bout à l'autre de son histoire comme immuablement correcte et « École des beaux-arts », en refusant d'admettre ses liens avec le monde oriental ou barbare. Au contraire, ces rois mycéniens de Schliemann, qui furent peut-être les Atrides de l'épopée, nous apparaissent aujourd'hui tout à fait analogues à ces souverains mexicains que trompèrent, pillèrent et massacrèrent si indignement les conquistadores espagnols : des hommes d'une civilisation déjà raffinée, mais compliquée et, si l'on me permet cet anachronisme, byzantine ; ayant de grandes, de fabuleuses richesses, de longs loisirs et, pour tout ce qui les touchait, pour leurs vêtements, leurs armes, leurs parures, un goût artistique, un souci de la beauté qui marque seulement certaines époques heureuses de l'humanité, souvent en décadence à d'autres égards, comme la Renaissance ou la fin du XVIII[e] siècle en France.

Il faut les voir, ces rois Atrides,

couchés sur leurs lits funèbres, sous la haute tombe à coupole aux portes de marbre rouge, à la frise et aux clous de bronze : étranges statues hiératiques couvertes d'or de la tête au pied, remarquables surtout par le masque d'or mince modelé sur leur visage, qui nous a livré en quelque sorte le portrait d'Agamemnon, comme ailleurs, en débarrassant de ses bandelettes la momie de Sésostris, on a pu photographier l'antique Pharaon.

Puis, la chambre sépulcrale des Volumnies est la reproduction très fidèle d'un admirable ensemble de monuments datant du IIe siècle avant notre ère, qu'ont pu voir, entre Pérouse et Assise, tous ceux qui se sont laissé séduire par le charme puissant des petites villes ombriennes.

Enfin un coin des catacombes de Rome, celui où se trouve le tombeau de saint Corneille, a permis de montrer, dans leur cadre réel, quelques-unes des curieuses peintures où les premiers chrétiens ont utilisé la technique ancienne et souvent même certains personnages du paganisme (Orphée, par exemple, devenu le bon Pasteur) pour commencer à traduire plastiquement leurs symboles.



PAGODES SOUTERRAINES DE L'ANNAM — TOURANE

Les paysages géologiques nous transportent dans un tout autre ordre d'idées; ils ont la prétention de figurer ce qu'a pu être la terre et spécialement ce qu'était la France aux diverses périodes de son histoire antediluvienne. On y voit, en une serie de dioramas successifs, notre planète en fusion se solidifiant, les eaux se condensant a sa surface, le chaos se dissipant, puis la

végétation poussant, abondante, touffue, les premiers êtres se risquant à sortir des eaux, les reptiles commençant à s'élancer dans les airs, acquérant des ailes, se transformant en oiseaux; enfin le grand développement des vertébrés à l'époque tertiaire, les animaux géants, qui, plus tard, ont cédé la place devant l'homme, dernier venu de la nature, le plus faible, le plus désarmé en apparence et pourtant supérieur à tous les autres êtres vivants par sa faculté de concevoir l'infini. Le cadre de cette histoire, ce sont les lacs de l'époque carbonifère, les récifs de coraux et les plages de l'époque secondaire, les lagunes et les forêts de la période tertiaire ou quaternaire.

Mais nous laissons de côté tout souci scientifique et historique pour entrer dans le pur domaine du pittoresque, et là, n'ayant que l'embarras du choix, j'ai fait reproduire, parmi tous les spectacles merveilleux que peut offrir le monde souterrain, ceux qui m'avaient le plus vivement impressionné moi-même au cours de mes voyages, et que je supposais par suite de nature à intéresser les autres.

Nous voici dans la grotte d'un de ces moines grecs, qui, comme Siméon le Stylite, habitent au haut d'une paroi abrupte, dans une anfractuosité de rocher, suspendus au-dessus des hommes, ne recevant d'eux leur nourriture qu'au moyen d'un panier suspendu à une poulie. En face de nous s'étend le beau décor du couvent de Mar-Saba, entre Bethléem et la mer Morte, où, dans une grotte semblable, saint Saba partagea, dit-on, son logis avec un lion.

Un peu plus loin, c'est la grotte d'Azur de Capri avec ses extraordinaires effets de lumière. Puis nous traversons la rivière souterraine de Padirac, coulant à travers les grottes aux stalactites étincelantes et alimentée par une cascade lumineuse qui tombe d'un grand puits aboutissant au jour. Enfin nous pénétrons dans ces pagodes souterraines de l'Annam, creusées en des âges étonnamment reculés au flanc des montagnes de marbre de Tourane.

Là des dieux très anciens, de singuliers bouddhas dorés se dressent au fond des anfractuosités, sur des autels où montent des degrés entaillés dans la pierre. De tous côtés s'accrochent aux parois du rocher des pagodes aux toits rouges. Des orifices naturels, ouverts dans la voûte, laissent tomber des rayons de jour que verdit leur passage à travers les fougères, les lierres et les lianes géantes auxquelles se suspendent des singes qui regardent curieusement les visiteurs.

Nous sortons de terre et, après les fraîcheurs ombreuses des souterrains, brusquement la chaleur du jour nous pénètre; l'éclatant soleil éblouit nos yeux, qui s'étaient habitués aux lumières artificielles de l'électricité. Voici, devant nous, l'énorme tour Eiffel; à ses pieds, s'étale une blanche ville orientale, qui s'est, on ne sait comment, d'un coup de baguette magique, introduite dans notre Paris. Sous l'ardent soleil de juin, des fourmilières humaines vont et viennent d'un mouvement incessant, dans une sorte de fièvre, entre-croisant leurs mille courants qu'alimentent de tous côtés des flots nouveaux et qui, toujours en marche, ne semblent jamais arriver à aucun but. Nous étions dans le royaume du passé aux tranquilles loisirs, aux œuvres longuement, amoureusement ciselées, dans celui de la nature, pour lequel les siècles et les milliers d'années ne sont qu'une courte étape, et soudain nous retrouvons l'improvisation moderne, cette impatience de jouir et de transformer, qui, en deux ans, élève pour six mois, puis démolit une ville de féeries, où pourraient loger à l'aise des centaines de milliers d'hommes. C'est, paraît-il à nos yeux blasés, à nos sens émoussés, le pays des vivants après celui des morts; mais c'est aussi, avouons-le, le domaine de l'éphémère après celui de l'éternité.

L. de Launay.



JAMESTOWN

SAINTE-HÉLÈNE AUJOURD'HUI

Il y a peu de points sur la terre qui éveillent, dans l'esprit d'un Français, autant de souvenirs contrastés de grandeur et de désastre que l'îlot de Sainte-Hélène où, après le « grand coup de vent » qui « lui cassa les deux ailes », s'abattit l'aigle impériale. Il n'a pas beaucoup changé depuis le temps où Napoléon vaincu y traînait son reste d'existence sous l'œil de sir Hudson Lowe.

Les rochers qui l'enserrent, en ne lui laissant qu'une superficie de 17 kilomètres sur 11, dans leur ceinture de 44 kilomètres de tour, sont toujours aussi rébarbatifs et inabordables. De même que lorsque le Portugais Juan de Nova Castella le découvrit, le 21 mai 1502, jour de la Sainte-Hélène, les navires n'y trouvent qu'un abri et qu'un lieu d'atterrissage au nord-ouest, la baie de Saint-James, au fond de laquelle s'élève, dans un massif de feuillage, la petite ville de Jamestown.

A l'époque de la découverte, l'île n'était pas habitée. Les Hollandais en prirent possession et y fondèrent une colonie vers 1610. Mais ils durent, quarante ans après, la céder à l'Angleterre, et Charles II la donna à la Compagnie des Indes, qui en fit une station de repos et de ravitaillement pour ses navires allant aux Indes ou en revenant. Elle resta entre les mains de la Compagnie jusqu'en 1815, époque où le gouvernement anglais la reprit, expressément pour y confiner celui qui était venu « comme Thémistocle, s'asseoir au foyer du peuple britannique ».

Sainte-Hélène est située dans l'océan Atlantique, à 1 700 kilomètres de la côte africaine et à 3 000 kilomètres de l'Amérique. La terre la plus rapprochée est l'île de l'Ascension, à 960 kilomètres environ, dans la direction du nord-ouest. Découverte par le même navigateur portugais, l'île de l'Ascension resta déserte jusqu'en 1815, où elle devint un poste militaire anglais ; c'est aujourd'hui un dépôt de charbons pour les navires, mais elle continue à être fréquentée sur-

tout par les tortues à l'époque de la ponte.

Une chaîne de montagnes, dont le point culminant est le pic de Diane, qui a 855 mètres d'altitude, divise l'île de Sainte-Hélène en deux parties, de l'est à l'ouest. Le sol, des deux côtés de la montagne, est fertile, et produit, sans pénible culture, des fruits, des légumes, du café, de l'avoine, de l'orge et du lin.

La ville de Jamestown possède un petit château, où réside le gouverneur, derrière l'église principale dont le clocher s'aperçoit d'assez loin en mer. Une ligne de steamers la relie à la ville du Cap (Capetown), qu'il faut environ sept jours pour atteindre. La population est plutôt en décroissance et ne dépasse pas cinq mille habitants, dont un tiers de blancs. Le canal de Suez a fait un tort considérable au commerce de l'île et au mouvement de la navigation. Il ne se passait guère de jour autrefois qu'un grand navire n'entrât dans le port; depuis plusieurs années, quand on en a vu quatre ou cinq en un mois, on trouve que c'est beaucoup.

Jamestown, qui contient à peu près les deux tiers de la population totale de l'île, se compose essentiellement d'une longue rue, où trop de maisons vides, mal entretenues ou tout à fait en ruine, montrent que le pays n'est pas en progrès. Les gens y vivent pourtant gaiement et sans souci. Ils offrent à l'ethnologiste un curieux mélange de tous les sangs, hollandais, anglais, nègre, chinois, hindou, etc., et au moraliste l'aspect d'un peuple dont le principal travail est de ne rien faire. Les plus industrieux sont les enfants et les femmes, qui offrent aux étrangers de petits paniers de fruits, des photographies de la tombe de l'empereur, des broderies grossières, des ceintures et des colliers joliment faits avec des graines de melon d'eau, teintes de diverses couleurs.

Le climat de l'île est très égal et très sain. La température moyenne est de 19 degrés; elle ne s'en écarte jamais de plus de 2 ou 3 degrés, au-dessous et au-dessus. Aussi y a-t-il toujours quelques chercheurs de santé, Anglais et Américains, qui demandent à ce beau climat la réparation de leurs poumons malades.

Depuis Napoléon, l'île a servi de résidence à d'autres guerriers vaincus, mais de moindre envergure. Dinizoulou et ses oncles, qui causèrent à une époque tant d'ennuis au gouvernement anglais dans le Zoulouland, où le fils de Napoléon III trouva sa triste fin, furent internés pendant quelque temps à Sainte-Hélène. On les a rapatriés tout récemment, leur présence dans leur pays ne paraissant plus devoir être un ferment de rébellion.

RÉSIDENCE DU GOUVERNEUR A JAMESTOWN

Mais, on peut le dire encore ici : *Uno avulso, non deficit alter*. L'Angleterre ne laisse pas longtemps son lieu d'exportation politique et militaire inoccupé.

Elle vient de transporter à Sainte-Hélène l'héroïque et malheureux général boer Cronje avec ses compagnons de

vaillance et d'infortune. Avant que la guerre poursuivie par le gouvernement anglais avec tant d'efforts et d'obstination au Transvaal pour assurer la prédominance de son pavillon, « la plus grande valeur commerciale qui soit au monde », ait pris fin par le triomphe de la force numérique, ou peut-être — qui sait? — par celui du dévouement à la patrie et au droit, d'autres soldats de cette dernière cause viendront sans doute augmenter la triste troupe des vaincus arrachés au sol qu'ils n'ont pas pu défendre jusqu'à la mort. L'ombre de l'Empereur, qu'on aime à se représenter errant sous les bosquets de Longwood, ne sera pas contrariée par ce voisinage. La grandeur de son souvenir ne fera que s'en accroître. Les Boers, qui n'ont pas craint de se lever pour disputer leur pays à la toujours plus énorme et plus insatiable domination britannique, lui forment une digne garde d'honneur. Et Sainte-Hélène, lieu de pèlerinage jusqu'ici cher aux dévots de la grandeur abattue, le deviendra également pour tous les cœurs où brûle l'amour de la justice et de la liberté.

Quant au domaine de Longwood, que l'Angleterre avait assigné pour résidence à l'homme qui lui avait fait tant de mal et inspiré tant de craintes, il a été, en 1858, vendu au gouvernement français, qui y entretient un officier supérieur, avec le titre de « gardien-conservateur de l'habitation et du tombeau de Napoléon Ier ». Car, bien que les cendres de l'empereur aient été transportées aux Invalides (1840), la modeste pierre plate entourée d'un simple grillage, sous laquelle elles reposaient avant cette translation, existe toujours et est encore un lieu de pèlerinage pour les voyageurs qui s'émeuvent à la pensée que tant de gloire et de puissance ait abouti à cette misère et à ce néant.

Comme on le sait, d'ailleurs, il n'y a plus rien sous cette dalle. Je lisais, dernièrement, l'impression que firent sur un autre cerveau de génie la translation des cendres et leur arrivée à Paris : « Hier



LONGWOOD — DEMEURE DE NAPOLÉON

(15 décembre 1840), écrivait Balzac dans une lettre intime, cent mille personnes dans les Champs-Élysées. Chose qui faisait croire à des intentions dans les effets naturels, au moment où le corps de Napoléon est entré aux Invalides, il s'est formé un arc-en-ciel au-dessus des Invalides. Victor Hugo a fait un poème sublime, une ode sur le retour de l'empereur. Depuis Le Havre jusqu'au Pecq, toutes les rives de la Seine étaient noires de monde et toutes ces populations se sont agenouillées quand le bateau passait. C'est plus grand que les triomphes romains. Il est reconnaissable dans son tombeau : la chair est blanche ; la main est parlante. Il est l'homme des prestiges jusqu'au bout ; Paris, la ville des miracles. En cinq jours, on a fait cent vingt statues, dont sept ou huit superbes, cent colonnes triomphales, des urnes de vingt pieds de hauteur et des tribunes pour cent mille personnes. Les Invalides étaient tendus en velours violet parsemé d'abeilles. Mon tapissier me disait ce mot pour expliquer la chose : — Monsieur, dans ces cas-là, tout le monde est tapissier. »

Il n'y a guère, dans l'île de Sainte-Hélène, que 120 ou 130 Anglais d'Angleterre. Les autres habitants sont nés dans l'île et presque tous de sang mêlé. Les facilités de communication avec la colonie du Cap ont produit une sorte d'émigration régulière ; on compte que deux cents habitants quittent l'île chaque année pour aller chercher fortune dans l'Afrique australe ou même aux États-

Unis. Bien peu en reviennent. On comprend que la population ne saurait augmenter dans ces conditions.

Cependant les États-Unis ont fait, de leur côté, quelque chose pour la prospérité de l'île. Ils y ont établi une station de pêche à la baleine. Le produit annuel de cette pêche fluctue entre 325 et 750 000 francs. C'est aujourd'hui la seule industrie de Sainte-Hélène.

On y compte onze écoles fréquentées par 840 élèves environ, quatre églises ou chapelles épiscopaliennes, trois baptistes et une catholique. Le gouverneur, envoyé par la métropole, administre l'île avec l'aide d'un conseil de cinq membres qui ne sont, en fait, que ses agents exécutifs ; car il est seul responsable des ordonnances et règlements qu'il décrète, sans en devoir compte à personne qu'au gouvernement britannique.

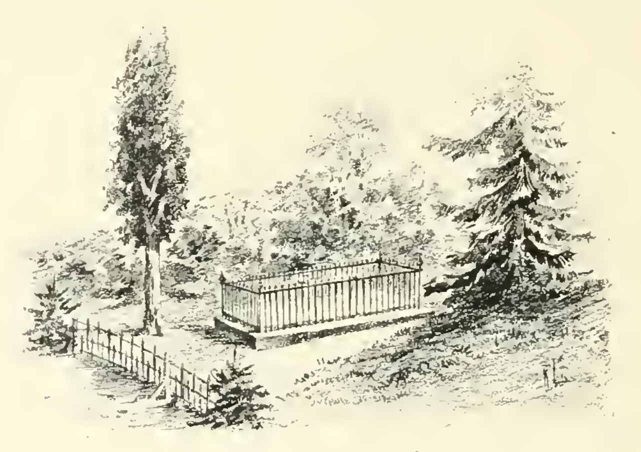
La garnison se compose d'un fort détachement du régiment noir des Indes occidentales, de détachements de l'artillerie et du génie, et d'une compagnie d'infanterie. On y a établi un centre de recrutement pour les marins et soldats de l'escadre de l'Afrique occidentale.

Il semble que le gouvernement anglais ait reconnu, depuis quelque temps, la grande utilité que pourrait avoir Sainte-Hélène comme port d'abri et d'approvisionnement, et en particulier comme dépôt de charbon. Il suffirait que le canal de Suez fût bloqué, éventualité fort probable si la guerre venait à éclater entre l'Angleterre et une puissance européenne, pour que la baie de Saint-James et la ville de Jamestown prissent une importance considérable. Les navires de guerre, aussi bien que les bâtiments de commerce anglais, y trouveraient un point d'appui et, à l'occasion, un refuge, dans le long voyage qu'il leur faudrait faire autour de l'Afrique pour entretenir les communications entre le Royaume-Uni et son immense empire des Indes.

L'île est assez défendue par ses rochers à pic. Autour du port de Jamestown on a construit récemment des fortifications modernes armées de canons puissants. Il est question d'y ajouter de nouveaux travaux et de nouvelles batteries. On va aussi établir un câble électrique qui reliera Le Cap à Londres en passant par Sainte-Hélène.

Cet îlot, qui semblait fait pour rester à jamais désert, et qu'on ne connaît guère aujourd'hui que comme le lieu où le corps de l'empereur reposa sous le saule de Longwood, paraît avoir encore un rôle à jouer dans les conflits des nations et des races, conflits qu'en dépit des conférences et des ligues de la paix le siècle prochain verra se produire très sûrement.

B.-H. Gausseron.



TOMBEAU DE NAPOLÉON

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Voici le premier volume d'une série qui a son intérêt et son importance, *Quarante ans de Théâtre*, par Francisque Sarcey. Les critiques n'ont pas toujours réuni leurs articles en volumes, et parfois il a fallu vaquer pour eux à ce soin. Dans beaucoup de cas, c'est la difficulté de trouver un imprimeur qui a empêché la collection. Ce n'est pas le cas de Sarcey, qui ne voulait pas faire un volume de ses causeries, et qui donnait les raisons de cette répugnance.

Sarcey occupe une place à part et nettement définie dans l'histoire de la critique, où il sera impossible de l'oublier et de ne pas le nommer. Il prend son rang dans cette longue série, à présent centenaire, qui commence à La Harpe dont le *Lycée* refléta les idées de Voltaire. Quoiqu'on plaisante La Harpe, son ouvrage est de ceux qu'il faut lire, et on ne le fait jamais sans profit. Ses analyses sont utiles et ses jugements sont parfois justes, toujours intéressants. La Harpe est un des auteurs qui fourniraient les meilleurs éléments d'une thèse à un candidat au doctorat ès lettres. Sa vie est curieuse et son œuvre est variée.

Geoffroy a laissé la réputation du plus hargneux censeur et de l'esprit le plus vénal; Duviquet lui succéda au feuilleton, et, ses articles n'ayant pas été réunis en volumes, il devient malaisé d'en rien dire; Dorimond de Feletz prêcha pour le sens moral, dont il fut un champion honnête et terne; Villemain fut le classique écho de Boileau; Théophile Gautier porta avec dégoût sur ses épaules de poète le poids des colonnes de son feuilleton dramatique; il écoutait peu les pièces, les jugeait de travers, et cela allait tout de même. Pour lui, le feuilleton était le gagne-pain; c'était de la besogne alimentaire. Quand mourut le poète Chandesaigues, il écrivit :

« C'était un poète devenu critique faute de pain, comme nous tous. »

Son directeur, Emile de Girardin, le tança vertement. Théophile Gautier, qu'on appelait tout court Théo, disait :

« Je sais bien que je devais jeter ma démission à la tête de Girardin, mais mon feuilleton est mon gagne-pain et je ne suis pas seul à en vivre. Je reste, je subis l'outrage, et cela seul suffit à prouver ce que je disais : que, pour vivre, le poète est réduit à des travaux qui lui pèsent. »

Dans des conditions pareilles, on ne peut faire de bonne critique. On ne fait bien que ce qu'on aime bien, et réciproquement. Par une bizarrerie de langage, on appelle faire ce qu'on n'aime pas, le faire en amateur. C'est ainsi que Théo fit de la critique, sans principes arrêtés, sans idées générales, sans théorie faite.

Fiorentino! Le nom est joli, et Naples apparait dès qu'on le prononce. Emile de Girardin avait dit :

« Il est Napolitain, donc il doit être musicien. »

Et il le fit critique. Fiorentino présente le cas curieux d'un écrivain double, le maître Jacques de la presse, le *Janus bifrons* du journalisme, qui donnait au *Constitutionnel* des études de large envolée et au *Moniteur* des articles légers, enjoués, mousseux, alternant les lazzi avec le sacerdoce, critique volant et voltigeur de la plume.

Jules Janin fut abondant, amusant, pittoresque, expansif, mais léger, sans action, sans effet, tournoyant, volage et sauteur. Il rompit des lances pour Ponsard, puis il les lui cassa sur le dos; il exalta Balzac, puis demanda des bottes d'égoutier pour l'approcher. Aucune suite, aucune logique.

Sainte-Beuve fut un curieux charmant, un écrivain délicieux, mais un critique un peu étroit, regardant de trop près, sans largeur ni hauteur de vues; il sait prodigieusement, il écrit une langue imagée, il a tout lu, tout vu, tout jugé; mais il a trop pensé, selon son mot, que la critique est une légère dissection. On lui voudrait plus d'ampleur.

Nisard représenta l'intransigeance classique et systématique; Gustave Planche, Hippolyte Rigault, Scherer furent des esprits fins et délicats et complètent cette revue de la critique avant nos temps.

Aujourd'hui, la critique dramatique, pour nous en tenir à ce point de vue particulier, est bien compromise. Jadis, on prenait son temps pour voir et pour juger. A présent, les comptes rendus sont faits devant même que le rideau se soit levé sur la première représentation. Bientôt, comme pour la librairie, ce seront les directeurs de théâtre eux-mêmes qui rédigeront leur note critique avec une prière d'insérer. Le compte rendu ne suit pas la pièce; il la précède, il est une prophétie.

La critique théâtrale a son dernier refuge dans le feuilleton hebdomadaire, et Sarcey en fut le triomphal représentant.

Sarcey a eu peu d'avatars en littérature. Ne parlons pas de ses romans, de ses essais de théâtre avec About, de ses livres de philologie amusante; il a été surtout deux choses : critique et conférencier.

Il a « conférencé » de façon si originale que nul ne pourra, sans ridicule, se permettre de l'imiter.

L'originalité ne fut pas moindre chez le critique. Représentant fidèle des impressions de la masse, il parla au nom du bon sens ; il défendit ses idées avec netteté, fermeté, décision ; il répudia les acrobaties de style et les fantaisies évaporées de la composition ; il voulut la netteté d'intrigue, l'unité d'action, la progression de l'intérêt, la vérité des caractères et des péripéties logiquement groupées autour de la « scène à faire » ; doctrinaire têtu, il martela vingt ans durant les boulons de ses idées, et pesa d'une force peu commune sur l'esprit public.

Il écrivait d'un style très particulier, avec bonhomie et sans gêne, sans souci de la lime, avec des désinvoltures de style qui bousculent les habitudes ou les conventions. Son écriture est une causerie ; il voit devant lui, par les yeux de la pensée, son lecteur, qui devient son interlocuteur. Il écrit comme le vent le pousse. Il le sait. Il le veut. Il travaille pour le lundi, non pour le livre.

Il a toujours renoncé à réunir ses feuilletons.

Il les savait trop lâchés de style pour constituer un monument littéraire d'apparence suffisamment polie et, d'autre part, il ne voulait pas changer sa manière, car elle était la bonne.

Et cependant, le voici, Sarcey broché, Sarcey en in-12. L'édition de cette collection est une œuvre pie, et il fallait la faire. Il fallait recueillir ces feuillets volants du journal que le temps n'aurait pas épargnés.

On l'a donc fait, et c'était bien faire. J'eusse souhaité cependant une autre forme. Le premier des sept volumes que comprendra la série se compose de huit articles sur Sarcey, une sorte de préface octogonale, puis de trois rubriques : la Critique, Lois du théâtre, la Comédie-Française. Cela ressemble déjà bien peu au Maître, cette division méthodique, si contraire à la liberté et à l'aisance de sa causerie capricieuse et alerte. Mais il fallait bien classer.

Le fallait-il ? Le vrai Sarcey, si on eût voulu le garder, il eût apparu tout entier dans la réimpression pure et simple de ses articles de théâtre, avec leur ordre de publication et dans leur intégrité. Une table méthodique et analytique eût suffi pour s'y retrouver et reconnaître le passage cherché. Alors on eût eu la véritable et magnifique impression de ce que fut Sarcey dans son abondante et luxuriante fécondité, dans sa facilité simple et riche.

Mais ici ? Est-ce encore notre Sarcey ? Pour observer l'ordre prescrit, il a fallu le découper, rapporter sous un même titre tous les fragments y ayant trait, malgré des années qui parfois séparent les deux extraits et accusent les différences de manières ; la large fluidité de ce magnifique courant est arrêtée, endiguée, encaissée, canalisée, emprisonnée dans des rigoles géométriques et des réservoirs officiels. Pour prendre une autre comparaison, Sarcey taillait en plein drap, et on a tailladé ses habits, pour les réduire en petits carrés dont, par une mosaïque ingénieuse, on a perpétré un damier d'arlequin.

Ce sont petits morceaux, morceaux choisis, florilège scolastique ; c'est le *Selectæ* de Sarcey, le *Conciones* de Francisque : il eût gémi de ce dépiautage qui l'eût horripilé, lui, l'ami des vastes et larges proportions et des libres entournures.

Ce livre, c'est donc Sarcey raboté, équarri, passé à la limaille, poli et astiqué, tiré à quatre épingles, les pieds d'équerre et les mains à l'alignement. Prenez donc la précaution, avant de lire, de jeter bas ces titres, sous-titres, rubriques, tables méthodiques, tout ce quadrillage de chapitres ; soufflez là-dedans de l'air et du désordre, de l'audace et de l'imprévu ; cassez les baguettes rigides de ces faux cadres ; déchirez les bandelettes, coupez les longes et laissez Sarcey s'ébrouer tout à son aise : à cette condition, vous retrouverez l'homme tel qu'il fut derrière le théoricien méthodique qu'on le fait être.

Mais les morceaux en sont bons, et c'est un régal délicieux de relire ces pages écrites avec verve, bonne humeur, bon sens et conviction. Il eût été déplorable pour les lettres françaises qu'elles fussent perdues, et grâces soient rendues à Adolphe Brisson qui les a recueillies de ses filiales mains. Sur les devoirs de la critique, sur J. Janin, Gautier, Paul de Saint-Victor, sur les pièces gaies, sur Lessing, sur la Comédie-Française, ses directeurs, son fonctionnement — il connaissait tout cela à merveille, et dirigeait de loin — sur tout cela, vous relirez des pages étourdissantes de verve, d'esprit, d'abondance, d'entrain communicatif, et si vous en demandez le secret et la force, vous l'aurez dans ce petit bout de feuilleton qui devrait être la loi du critique :

Que de fois, depuis vingt-cinq ans et plus, dans ces mois d'été, où je sais tout Paris aux bains de mer, où les sujets manquent, où je sais bien qu'un chef-d'œuvre ne tirerait pas de leur doux *farniente* des lecteurs prenant le frais et rêvassant au bord de la mer et sous les arbres, que de fois me suis-je dit (car on a des heures de lassitude) :

— Bah ! si j'expédiais aujourd'hui le feuilleton par-dessous jambe !

Et je songeais alors au professeur de rhétorique de Lesneven, qui a pris l'habitude de me lire, avec qui je suis en communication constante, bien que nous ne nous soyons

jamais vus, il attend son lundi, le professeur de Lesneven, il a passé un contrat avec moi; il s'est engagé à me lire avec sérieux et sympathie: je dois, de mon côté, tenir ma parole et donner à chaque fois le meilleur de mon esprit: ce n'est pas ma faute si ce meilleur n'est pas toujours très bon.

Et voilà comme le professeur de Lesneven me maintient dans le devoir. Quand, par hasard, j'entre, à la cinquantième représentation d'une pièce, dans une salle de théâtre, les acteurs qui m'ont déniché dans mon coin jouent pour moi; j'écris pour le professeur de Lesneven.

Il y a tout un côté si bon, si droit, si touchant chez cet excellent homme, sympathique même dans ses colères, ses rancunes et ses orgueils! Quel délicieux volume à lire et à relire, malgré nos réserves, auxquelles nous ajoutons le vif regret que la source ne soit pas indiquée au bas de chaque article, Sarcey ayant écrit sur le théâtre dans bien des journaux! Mais, tel qu'il est, ce premier volume est précieux et ne peut qu'inspirer l'impatience d'avoir la suite. Une telle publication est bien l'hommage que méritait la chère mémoire de celui que nous appelions, à l'Ecole normale, le Grand Archicube, et que les Montmartrois appelaient leur Oncle.

* * *

M. Albert Lavignac a publié chez Delagrave un livre, *les Gaietés du Conservatoire*, qui est inspiré par une idée aimable. Professeur d'harmonie au Conservatoire, il dédie cet ouvrage à ses élèves, en se disant que depuis vingt-cinq ans il a écrit pour eux des livres moroses de technique, et qu'il pouvait bien leur donner un livre plus gai, une histoire anecdotique du dernier demi-siècle de leur maison. Il a réuni des souvenirs et a ainsi constitué un volume bien amusant où fourmillent les mots et les anecdotes sur les musiciens les plus célèbres, avec des dessins humoristiques de Guydo.

C'est un défilé de portraits expressifs, croqués sur le vif. Voici d'abord ce bizarre Chérubini, avec son accent italien si comique :

Chérubini n'allait jamais aux premières en vertu de ce principe : « Qué si l'ouvrage il est bon, on lé rezouera; qué s'il est mauvais, qué zé né pas besoin de l'entendre. »

Il faisait pourtant exception, en général, pour les œuvres de ses élèves. C'est ainsi qu'il se trouvait un soir à l'Opéra, où l'on jouait pour la première fois un ouvrage d'un de ses disciples préférés, dont le nom n'ajouterait rien à l'intérêt de ce récit. Après le deuxième acte, l'auteur monte dans la loge de son maître, qui était assis sur le devant, et ne bouge pas. Inquiet de ce silence, il hasarde timidement :

— Eh bien! cher maître, vous ne me dites rien?

— Qué voilà bien deux heures qué zé t'écoute, moi, et qué tu né mé dis rien!

Il avait ainsi des mots qui étaient des coups de boutoir. Voici, par contre, un joli madrigal, improvisé par Ambroise Thomas :

Un jour qu'il cheminait pensif, plongé dans sa perpétuelle rêverie et regardant le trottoir à trois mètres en avant, il s'entend interpeller par une dame qu'il avait fort bien connue, mais dans un temps déjà ancien.

— Comment, cher maître, vous ne me reconnaissez pas? Je suis Mme X...

— Mais comment aurais-je pu vous reconnaître, chère madame? Depuis que je ne vous ai vue, vous n'avez pas du tout changé!

Il y a aussi le cas fréquent du maestro qu'une grande dame invite avec l'espoir de le servir à ses invités. Une duchesse invite Vieuxtemps à dîner, dans un billet fort aimable que termine ce *post-scriptum* :

« Surtout, n'oubliez pas d'apporter votre violon. »

Vieuxtemps répond :

Madame la duchesse, j'aurai le vif regret de ne pouvoir me rendre vendredi à votre aimable invitation, ayant un engagement antérieur. Mais je vous enverrai mon violon.

Veuillez agréer, etc.

Et, en effet, il envoya son violon.

Autre du même genre, avec Chopin :

Chopin, lui, s'était laissé prendre au piège. Il avait déjà dîné, donc touché et en partie digéré son salaire, quand l'invite lui fut faite de se mettre au piano. Que faire?

Il commence par plaquer quelques accords abominablement faux.

— Mais ce piano ne marche pas; il faut au moins que je l'arrange!

Et il se met à démantibuler l'instrument; il en retire le clavier, qu'il pose par terre; il en retire la mécanique, qu'il couche sur un canapé; il en retire le pupitre, qu'il adosse le long du mur, et enfin il se retire lui-même, à la grande consternation de la maîtresse de la maison, affirmant qu'*on ne peut pas jouer sur un piano dans cet état-là!*

Et Rossini, recevant un Anglais venu de Londres pour le contempler. Il le laisse entrer, continue de s'absorber dans son travail, et tandis que le domestique, bien stylé, met un doigt sur sa bouche pour recommander le silence, le maître, sans lever le nez, dit seulement à son visiteur :

— Allez! allez! vous pouvez même faire le tour!

Et il se replonge dans ses écritures.

Tout le livre est ainsi constellé de traits et d'historiettes. Il est très amusant; il fournit une intéressante contribution à l'histoire des musiciens, un supplément

précieux au dictionnaire de Fétis, dans un genre plus avenant.

* * *

Il est étonnant comme la pédagogie moderne a su parvenir à rendre odieuse une des sciences les plus pittoresques et les plus attachantes : je veux parler de la géographie.

Les méthodes d'enseignement en vogue sont les pires qui soient. On apprend la géographie aux enfants avec des manuels et des atlas, et la méthode est absurde. Une carte ne donne aucune espèce d'idée de ce que sont les pays, et les manuels, avec leurs listes de noms et d'altitudes, donnent des idées fausses. C'est par des récits de voyages, des vues, des projections qu'il faudrait apprendre aux enfants ce que c'est que la Terre. Et cet enseignement alors deviendrait aussi attrayant qu'efficace.

Ainsi, on ne connaît pas le Laos si on n'a pas lu l'intéressante monographie que vient de lui consacrer, dans un volume paru chez Perrin, le capitaine Gosselin : *le Laos et le protectorat français*. L'auteur a parcouru, habité, fréquenté, commandé le pays qu'il décrit, et son récit a la vie, la vérité, le détail frappant qui donne la netteté d'impressions et l'évocation amusante. On l'accompagne par la pensée dans ce pays qu'on croirait petit et qui est immense, entre l'Annam et le Tonkin, sur ces routes que jalonnent des relais appelés des *trams*, dans ces villages dont les huttes sont entourées de doubles palissades pour se garer des tigres qui sont le terrible ornement de ces campagnes. Parfois, quand les indigènes sont devant leur case, groupés autour du feu, quelque chose bondit, un homme disparaît : c'est un tigre qui vient d'enlever sa proie. Cet animal atteint des proportions énormes et est gros comme un taureau. Les éléphants, qui sont les chevaux de là-bas, sont parfois effrayés par l'odeur du fauve qu'a laissée l'empreinte de ses pattes sur le bord du fleuve : le paisible pachyderme, affolé, s'emporte et entraîne dans les bois voisins son palanquin et son voyageur.

Toute la province de Cam-Mon est ainsi parcourue, décrite, des plateaux fertiles aux sommets que couvrent des forêts tropicales. On lit avec intérêt les chapitres que le voyageur consacre aux éléphants, aux coutumes, aux mœurs, aux missionnaires catholiques, aux fêtes, aux bonzes, aux mandarins, aux Siamois, aux Annamites.

C'est écrit simplement, avec clarté et lucidité, et surtout avec cette netteté que donne seule l'expérience du sujet que traite l'écrivain.

Avant que la civilisation occidentale ait nivelé et pour ainsi dire banalisé ces peuplades, il était utile de noter leurs usages, les pratiques des sorciers, des mangeurs d'entrailles, les cérémonies de l'incinération des morts, des mariages, la mode des tatouages lombaires, la philosophie de ces hommes dont la sagesse étonne, car leur métaphysique et leur psychologie ne sont déjà point tant sottes et sont, en tout cas, empreintes d'une poésie charmante. Tout le livre se laisse lire, et mieux, se fait lire, tant par l'attrait assez neuf d'une matière qui est loin d'avoir été épuisée, que par le charme simple et sincère d'un officier qui sait écrire, voir et faire voir.

* * *

Mme Marie Krysinska a l'âme poétique, et l'univers sensible inspire heureusement l'émotion de ses sentiments dans son nouveau recueil, *Joies errantes*, paru chez Lemerre. Elle donne à son volume comme sous-titre : *Nouveaux Rythmes pittoresques* : pittoresques, oui ; nouveaux, oui aussi, et ce n'est pas ce qu'ils font de mieux. Je ne goûte pas beaucoup cette façon de faire des vers qui n'en sont pas, qui sont de la prose typographiquement découpée et qui sont la négation même de toute prosodie. Mais c'est la turlutaine des aèdes d'avant-garde ; ils dépassent le but, il en restera toujours quelque chose ; leur exemple, sans entraîner tout le troupeau d'Apollon, réussit pourtant à assouplir le vers français et à le libérer un peu dans ses limites étroites, fixes et nécessaires. Toutes les révolutions secouent des idées neuves, dont quelques-unes tombent, germent et fleurissent.

Il est toujours loisible de prendre ces vers amorphes et démesurés pour de la prose bien chantante qui est pleine de sentiments délicats et poétiques :

Oh ! la caresse tendre du silence autour de nous !
Et la plainte résignée des années ressurgies !
Les écheveaux de lumière se nouent et se dénouent
Fantasquement, lentement, aux flammes des bougies
Que regardent nos yeux par le prisme cher des larmes
Nées sous la caresse tendre du silence autour de nous.
Au fil du Temps dérivent les Heures dépouillées de leurs armes,
Car, en *toi*, c'est l'extase durable et le charmant repos.
— Pour quelles fêtes dans le beau ciel dorment ces lampes ?
Et ces girandoles allumées, pour quelles fêtes ? —

Au fil du Temps tombent les fleures comme
des larmes.
Fermons les rideaux sur notre intime et douce
fête ;
Que, seule, la curiosité placide des estampes
Nous surveille, sans haine jalouse ni méchants
propos ;
Cependant qu'au beau ciel dormant s'allument
les lampes.

Regardez cette aquarelle de printemps frais, jeune et fleuri, c'est gracieux et blanc comme la neige odorante des cerisiers qui moutonne sur les coteaux vallonnés :

Les anémones refleuries
Ouvrent leurs batistes légères
Comme des guimpes de bergères.

Le vent nouveau, ivre de parfums,
Caresse les branches encore nues ;
Et, dans le beau ciel, les claires nues,
Sont couleurs d'ailes
De tourterelles.

Le soleil, d'or paré,
Ramène Pâques fleuries
Comme une blanche épousée.
Mais les folles averses crèvent
En pleurs tumultueux
Sur les fleurettes, sur les rêves,
Et, dans les tendres yeux,
Des amoureuses, des amoureux,
En pleurs tumultueux
Les folles averses crèvent

O l'exquise saison !
O l'insigne charme
Des tristesses sans raison,
Des baisers trempés de larmes !...

C'est exquis ; il y a du rythme, de la poésie ; il eût coûté si peu de faire de ces gracieux éléments des vers véritables. J'entends l'auteur qui proteste :

— Mais c'est une prosodie révoltée qui est la bonne, et je serais désolée de faire des vers ancien style !

Voilà justement où nous nous chicanons.

***

M. Daniel Massé est un nouveau poète qui a du sentiment, du style, du souffle. Son volume *Aimer*, paru chez Lemerre, donne de belles espérances qu'il ne nous étonnerait pas de voir réalisées à brève échéance. Il lui manque de travailler davantage le détail de la forme. Il ne faut pas de vers comme celui-ci, dans *Mutisme*, fait de deux verbes et de trois adverbes :

Voyons d'abord un peu comment je parlerai.

Mais il y a de l'élan, de la jeunesse, de la souplesse et de la facilité, et l'on ne peut passer sous silence le poète de ce *Journal intime*, dédié à Dorchain, où je trouve de belles périodes, comme celle du désespoir au bord de la mer. Le poète pleure devant la mer qui déferle sur la grève :

Et les vagues venaient dans un élan sauvage
Mordre en le flagellant le sein nu du rivage,
S'aplatissant en chocs lourds, par bonds et par sauts,
Et de la voir ainsi se ruer en assauts,
Pareils aux tremblements d'un dieu qu'on injurie,
Je pensais qu'ameutant contre moi sa furie,
Implacable, la mer aux yeux glauques et verts
Voulait me recevoir dans ses gouffres ouverts...
Et je criais : O mer, mer qui n'as pas pitié,
Indifférente, mais qui, tueuse, ramènes
Au néant les vaincus des souffrances humaines,
Que meurtrissent les dieux sans leur dire pourquoi,
Mer, sirène adorée, emporte, emporte-moi !...
Je désarme ; mon cœur d'amertume se crève !
Puisqu'il n'est pas de fin, puisqu'il n'est pas de trêve
A ma douleur que rien ne pourrait apaiser,
O mer, emporte-moi, dans un dernier baiser,
Au fond des antres sourds, vertigineux et caves
Où les cœurs à jamais morts ne sont plus esclaves
A la merci de tout ce qui peut tant meurtrir
Qu'il vaut mieux une fois en finir et mourir !...

Il y a là du mouvement, de l'aisance, de la sincérité, et de telles pages sont loin d'être indifférentes.

***

La chanson n'a jamais cessé de faire partie de la littérature. Au Caveau, — car le Caveau de Collé vit toujours, et le grelot qui servait de sonnette présidentielle à ce gai chansonnier figure actuellement à l'Exposition dans la section rétrospective de la bimbeloterie, — j'ai failli un soir assister à un nouveau combat des Centaures et des Lapithes parce qu'un caviste s'était écrié :

— La chanson n'est pas de la poésie

Elle en est une des formes, familière, alerte, primesautière, moqueuse, rieuse ; elle est à la poésie ce que la gaminerie est à la jeunesse. Il y a même des chansons de fort belle venue, de haute tenue, les *Bœufs* de Dupont, certaines œuvres de Béranger ; c'est autre chose, c'est de l'élégie, de l'hymne, ce que vous voudrez. Tenons-nous à la chanson moins ambitieuse, sentimentale, ou satirique. Ce dernier genre a donné depuis dix ou quinze ans, à Montmartre, une floraison luxuriante qui a dû réjouir dans leurs tombes Clérambault et Maurepas. Avec Fursy, Bonnaud, et vingt autres, Jacques Ferny a excellé dans cette note. Il a réuni ses œuvres de ces derniers temps ; elles viennent de paraître chez Fromont, sous le titre : *Chansons de la Roulotte* ; c'est la plus désopilante histoire contemporaine. Ferny a le trait, le mordant, la moquerie sèche et rude ; la forme est moins serrée, moins robuste dans ce recueil que dans le précédent ; il y a plus de hâte. Mais il reste encore assez de sel pour faire un relevé savoureux. Ainsi cette satire de la mode nouvelle des conférences-auditions :

Le conférencier, la chanteuse
N'opèr'nt donc que successiv'ment.
Aussi, quand chante la chanteuse,
On ne sait d'où vient l'agrément.
Chacun, dans la salle joyeuse,
Se dit : « Qu'est c' qui peut m'égayer?
Est-ce la voix de la chanteuse
Ou le silenc' du conférencier »

La chanteus' ne chante rien d'elle;
Ses refrains sont de tous les temps.
Les auteurs qu'elle nous révèle
Sont tous morts depuis cent ans.
Or jugez de la différence :
Le conférencier — bien plus fort! —
Est l'auteur de sa conférence!
Malheureus'ment, — il n'est pas mort!

La chronique parisienne défile dans ces pages, illustrées avec esprit par Métivet : la mission japonaise à Paris, le tsar à Paris, le duel Orléans-Turin; M. Bérenger, Jaurès, la conférence de La Haye, M. Dupuy, les grands-ducs, M. Loubet, Casimir-Perier, Reinach, tous y passent et reçoivent la chiquenaude, qui est quelquefois une gourmade. Le rôle des bouchers de la Villette dans le complot royaliste est indiqué de façon plaisante, dans une chanson qui pourrait prendre pour épigraphe le vers de Ponsard dans le *Lion amoureux*, quand Hoche décrit le salon de Mme Tallien au lendemain de Thermidor :

Et le boucher Legendre y salue un marquis.

Il y a aussi une profession de foi d'un candidat politique, difficile à faire après celle de Nadaud : Ferny a trouvé moyen de dire autre chose, avec plus de mordant et non moins de vérité.

*
* *

Pour terminer par un roman. M. Victor Debay publie, chez Juven, un roman intitulé *Au carrefour de la vie*, d'un plan net et d'une allure franche.

C'est l'histoire du peintre Daniel qui arrive « au carrefour de sa vie » au moment où des événements variés troublent et agitent celle-ci. Daniel, dans sa jeunesse, a aimé une petite Mariette qui est morte en lui laissant un fils, Louis, au tempérament artiste et indépendant. Ce Daniel est l'amant d'une nerveuse femme du monde, Mme de Léobray. Il est tiraillé entre son fils et sa maîtresse, qui partagent inégalement ses soucis. Le fils vit à Nantes chez la mère de son père, fait ses études au collège, d'où il s'enfuit. Daniel se laisse accaparer par son exigeante amie de Paris. Mais il fait la connaissance d'une charmante jeune fille de Nantes, dont l'amour le sauve de la fête néfaste, et qu'il épouse.

L'histoire est nettement agencée en ses diverses parties et progresse naturellement, quoique lentement. Le caractère de la mondaine vicieuse et coquette est peint sur le vif et prend un certain relief. Autour de Daniel, d'autres types ont de la vérité : le peintre Guiraumont, le peintre Marnelle, l'original Destalbert, que la calomnie accable sans qu'on sache trop pourquoi ; quelques scènes sont traitées avec bonheur : celle où Daniel montre à son fils le portrait de sa mère ; celle où il rencontre son ancienne maîtresse à l'Opéra-Comique ; celle où Mlle Léonie Saintide s'avance, entourée de ses deux neveux, vers Daniel qui lui demande sa main. Ce qu'on voudrait, c'est plus de nerf, de force, de concentration, de la psychologie fouillée plus avant ; à ces conditions l'auteur sortira du genre ordinaire de tous ces romans dont on prévoit la fin en le commençant. Ce qui ressort avec le relief le plus accusé, de ces pages, est la peinture de la lutte intérieure que se livrent, dans le cœur d'un homme faible et banal, le désir d'une belle mondaine et le sentiment paternel, l'amour coupable et l'amour familial, le plaisir et le devoir : c'est celui-ci qui l'emporte, et tout est donc bien.

Il y a un nouveau roman de Marcel Prevost, *Frédérique*. Comme il comporte une sorte de suite, *Léa*, nous attendrons qu'elle ait paru pour vous parler des deux ensemble.

Je réserve aussi pour la prochaine fois une autre série de trois romans, n'en faisant qu'un en trois volumes, *le Nouveau Don Juan*, de M. Marcel Barrière.

Léo Claretie.

P.-S. — A propos de mon dernier article sur Arvers, M. de Morsier m'envoie cette réponse, trouvée dans les papiers de Mme Ménessier-Nodier :

Ami, pourquoi nous dire avec tant de mystère
Que l'amour éternel en votre âme conçu
Est un mal sans espoir, un secret qu'il faut taire,
Et comment supposer qu'elle n'en ait rien su?

Non, vous ne pouviez point passer inaperçu
Et vous n'auriez pas dû vous croire solitaire ;
Parfois les plus aimés font leur temps sur la terre
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pourtant Dieu mit en nous un cœur sensible et tendre.
Toutes dans le chemin, nous trouvons doux d'entendre
Le murmure d'amour élevé sur nos pas.

Celle qui veut rester à son devoir fidèle
S'est émue en lisant vos vers tout remplis d'elle :
Elle avait bien compris, mais ne le disait pas.

Au moins, il ne sera pas dit qu'un homme aura eu le dernier, et qu'une femme se sera tue.

L. C.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Depuis plusieurs années, M. Mercadier, professeur à l'École supérieure de télégraphie, directeur des études à l'École polytechnique, a imaginé un système de transmission multiple et réversible, qui permettrait de faire passer un très grand nombre de dépêches sur une même ligne simultanément dans les deux sens. Aujourd'hui il considère ses appareils comme suffisamment au point, et il en a présenté les derniers perfectionnements dans une récente séance de l'Académie des sciences. En fait, les expériences qui viennent d'avoir lieu entre Paris, Marseille, Bordeaux et les principales villes de France paraissent concluantes. Le système consiste à avoir une seule ligne (à double fil de préférence, comme les lignes téléphoniques, bien qu'un seul puisse suffire à la rigueur) et plusieurs appareils transmetteurs et récepteurs dans chaque poste, 12 par exemple. Un employé étant affecté à chaque appareil, tous peuvent transmettre des dépêches et en recevoir en même temps sans qu'il y ait confusion.

Cette télégraphie multiple a pour base la réception au son; il n'y a pas d'enregistrement. On pourrait croire que c'est là une grande difficulté; il n'en est rien, car depuis longtemps tous les employés qui manipulent le Morse sont habitués à lire les dépêches rien qu'en entendant la cadence de l'armature qui frappe sur l'électro-aimant du récepteur; il suffit de trois ou quatre mois de pratique pour en arriver là. Partant de ce principe, on peut donc simplifier les appareils et supprimer l'enregistrement sur la bande de papier; cela se fait déjà fréquemment : on n'a, dans ce cas, comme récepteur, que ce qu'on appelle un parleur; dans la télégraphie militaire, ces appareils sont d'un emploi fréquent. Le premier téléphone venu, même l'article de bazar à 2 fr. 50 constitue un excellent parleur, le moindre courant qui le traverse produit un son, et le passage des émissions de courant, longues ou brèves, d'une dépêche Morse produit une cadence que l'on traduit aussitôt par des points ou des traits formant les lettres de cet alphabet spécial. Dans notre système actuel de télégraphie Morse, le manipulateur établit ou coupe un courant continu; il se produit dans ce cas sur un téléphone un bruit sec, et si plusieurs manipulateurs et récepteurs étaient reliés au même fil, il y aurait une confusion inextricable; pour éviter cela, M. Mercadier, au lieu du courant ordinaire, utilise des courants vibratoires, c'est-à-dire interrompus ou rétablis au départ de la pile un très grand nombre de fois par seconde : on peut par ce moyen obtenir des sons musicaux; il suffit, pour reproduire une note donnée, que le nombre des interruptions corresponde au nombre des vibrations qui donne cette note. On emploie pour cela un diapason dont on entretient la vibration électriquement (fig. 1).

Ce diapason C est fixé sur un socle en bois, et entre ses branches on a disposé

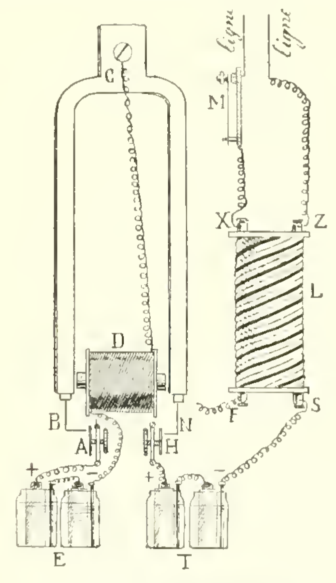


Fig. 1. — Transmetteur Mercadier pour télégraphie multiple.

(C, diapason entretenu électriquement en vibration par l'électro-aimant D, la pile E, et l'interrupteur automatique B A. (Il y a une interversion dans le dessin, le fil B doit être à droite de A et non à gauche.) Quand le courant passe dans l'électro, la branche est attirée et le courant rompu entre A et B, il se rétablit aussitôt par suite de l'élasticité de la branche. La pile T envoie sur la ligne un courant vibratoire par suite des interruptions qui se produisent en H, N; la vis qui retient le fil N est isolée. La bobine d'induction a son gros fil R S relié à la pile T; le fil fin X Z est relié à la ligne; en M on place le manipulateur.

un petit électro-aimant D qui communique d'une part avec sa masse et d'autre part avec un interrupteur automatique A B, comme dans les sonneries électriques. Il y a une interversion dans notre dessin : le fil B devrait être placé à droite de la plaque A, au lieu d'être à gauche, de façon que le courant soit interrompu quand il y a attraction et se rétablisse dès que l'élasticité de la branche le ramène en sens

inverse. La pile E sert donc uniquement à entretenir la vibration. L'autre branche du diapason vibre à l'unisson de la première et son interrupteur H N sert à envoyer sur la ligne le courant de la pile T qui, par conséquent, a le même nombre de vibrations. Un téléphone qui recevra celui-ci reproduira exactement la note du diapason ; mais il en reproduirait aussi bien une autre et il importe qu'il n'en soit pas ainsi. Pour cela, M. Mercadier utilise un appareil particulier qu'il appelle monotéléphone. Il est basé sur le principe du *premier harmonique*. Si on prend une plaque de tôle sur laquelle on projette un peu de sable, qu'on la pince horizontalement par un point dans un étau et qu'on la fasse vibrer en tapant dessus, on verra le sable se ranger suivant une certaine ligne concentrique à la circonférence de la plaque.

Prenant alors cette plaque, si on la fait reposer par trois points choisis sur cette ligne, elle ne rendra un son que sous l'influence d'un certain nombre de vibrations et restera inerte dans tout autre cas : c'est le premier harmonique de la plaque.

Le récepteur se compose donc simplement (fig. 2) d'une plaque de tôle P, reposant sur des supports A, D... en des

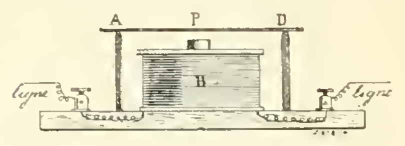


Fig. 2. — Récepteur Mercadier ou monotéléphone pour télégraphie multiple.

La plaque P est posée sur des supports A, D... en des points convenablement choisis pour qu'elle ne rende un son que quand les courants reçus par la bobine B ont un nombre de vibrations qui correspondent à son premier harmonique.

points convenablement choisis ; au-dessous se trouve la bobine du téléphone B qui est reliée à la ligne et reçoit le courant. On comprend qu'on puisse obtenir un premier harmonique différent pour chaque récepteur en choisissant des plaques d'épaisseurs et de diamètres différents, et qu'on arrive ainsi à posséder une série d'appareils qui ne rendent un son que dans des conditions déterminées : l'un donnera le *la*, l'autre le *mi*, etc. On a à sa disposition toute la musique avec toutes ses gammes de notes graves et de notes aiguës, en passant par les tons et les demi-tons.

D'autre part, on aura choisi pour les transmetteurs des diapasons construits de façon à donner le nombre de vibrations voulues pour obtenir la note correspondant au premier harmonique de chaque récepteur.

Quand nous aurons dit qu'il est un principe de mécanique d'après lequel il est reconnu que les petites oscillations ne se superposent pas, mais coexistent sans se mélanger, on comprendra que, avec les appareils dont nous venons de parler, on puisse envoyer un très grand nombre de dépêches sur le même fil.

Chaque appareil transmetteur fonctionne d'une façon continue, et comme il produit un son qui pourrait gêner les employés, on le place en dehors de la salle où ils se tiennent ; le courant transmetteur part, comme nous l'avons dit, de la pile T (fig. 1), il parcourt le gros fil d'une bobine L, et par conséquent, n'est jamais interrompu qu'entre N H ; mais il est tout de même transmis à la ligne, reliée aux bornes X Z, auxquelles aboutissent les extrémités d'un fil fin enroulé sur la même bobine L. On sait, en effet, que quand deux fils sont placés dans le voisinage l'un de l'autre et que l'un d'eux est parcouru par un courant intermittent il se produit dans le second, par influence, un courant identique. C'est sur ce fil fin, amené dans la pièce où sont les employés, qu'est placé le manipulateur M. Si au poste Paris il y a douze transmetteurs, on peut manœuvrer à la fois les douze manipulateurs : les vibrations seront intégralement transmises au poste de Marseille par la même ligne et là, chaque monotéléphone prendra celles qui le concernent et celles-là seulement. Ceux-ci sont enfermés dans de petites boites d'où partent deux tubes de caoutchouc qui aboutissent aux oreilles de l'employé et il lit au son les signaux qui lui sont transmis. Bien plus, on peut également manœuvrer en même temps les manipulateurs du poste de Marseille et les dépêches seront reçues sans mélange à Paris. Pour cela, il faut éviter que le poste qui transmet n'influence par ses signaux ses propres appareils récepteurs. M. Mercadier y arrive au moyen d'une ligne artificielle intercalée dans le poste.

Mais la description de ces dispositions, ainsi que de celles relatives aux relais monotéléphoniques nous entrainerait trop loin. Nous avons voulu seulement ici donner le principe sur lequel est basé le système préconisé par l'éminent ingénieur. En somme, les appareils qu'il emploie sont simples et peu coûteux ; ils n'ont pour ainsi dire pas de mécanisme, ils obéissent à des lois physiques. Le personnel n'a pas besoin d'être spécialement choisi, la manipulation est simple et à la portée de tous ; la réception au son ne présente aucune difficulté, elle a seulement l'inconvénient de ne laisser aucune trace ; mais cela

n'est pas toujours utile. Actuellement nous possédons déjà des appareils très perfectionnés qui permettent de transmettre en les imprimant jusqu'à 3 000 dépêches par vingt-quatre heures, mais ils nécessitent un personnel exercé ; le système Mercadier permettrait d'en transmettre 12 000 dans le même temps avec des employés ordinaires, et une seule ligne peut suffire pour relier un très grand nombre de localités. Pour le moment, il semble que les appareils actuels soient suffisants, mais les relations commerciales augmentant et l'usage du télégraphe pour la presse quotidienne devenant de plus en plus courant, il est probable qu'à un moment donné, dans un délai pas très éloigné, on sera obligé d'installer le système Mercadier au moins entre les principales villes.

*
* *

Nous avons mis nos lecteurs au courant des progrès qui ont été réalisés au sujet de la fabrication de l'air liquide ; on avait entrevu des applications importantes si l'on pouvait arriver à une production économique.



Fig. 3. — Disposition de laboratoire imaginée par M. Pictet pour obtenir économiquement l'air liquide.

Le serpentin B plonge dans l'air liquide obtenu par une opération précédente et contenu dans un ballon A à double enveloppe.

Il faut croire que cette condition n'a pas jusqu'ici été réalisée, car les usines qui fabriquent ce produit sont plutôt rares ; cela tient probablement à ce que la conservation et le transport de l'air liquide sont très difficiles, et c'est surtout lorsqu'on pourra l'employer simplement comme moyen de transition pour séparer l'oxygène de l'azote qu'il deviendra intéressant ; mais il faut pour cela qu'on arrive à l'établir à un prix tel que les deux gaz ainsi obtenus reviennent à un prix inférieur à celui que leur donnent les procédés qui servent actuellement à leur fabrication ; l'azote n'a pas d'emploi, mais l'oxygène en a de très nombreux.

M. Raoul Pictet, dont les travaux sur la liquéfaction des gaz sont connus dans le monde entier, s'est occupé de la question et il a présenté dernièrement, en Amérique, un procédé de fabrication qui donnerait des résultats vraiment extraordinaires. Voici, d'après le *Scientific american*, en quoi il consiste. Ainsi que nous l'avons expliqué autrefois, on utilise dans les machines actuelles des pressions très fortes et des températures très basses en même temps ; M. Pictet n'utiliserait qu'une pression d'une atmosphère seulement. Pour cela il prend, en vue de l'expérience démonstrative, une ampoule A (fig. 3) à double paroi, comme celles de M. d'Arsonval, et y place un serpentin B qui communique, d'un côté, avec une petite pompe de compression, et dont l'autre extrémité est libre ; il met dans l'ampoule de l'air liquide obtenu par une opération précédente, et ensuite refoule l'air atmosphérique dans le serpentin au moyen de la pompe. Celui-ci abandonne sa chaleur à l'air liquide de l'ampoule qui s'évapore en produisant un refroidissement suffisant pour amener l'air du serpentin à la liquéfaction. Mais voici où nous ne comprenons plus très bien : il paraît que la quantité de liquide qui s'évapore est de beaucoup inférieure à la quantité de liquide produite, de sorte qu'on aurait toujours, après avoir entretenu constant le niveau de l'ampoule, un reliquat important. Il y a là une sorte de mouvement perpétuel que nous ne pouvons admettre ; les comptes rendus qui nous parviennent ne sont probablement pas complets, car il est inadmissible que

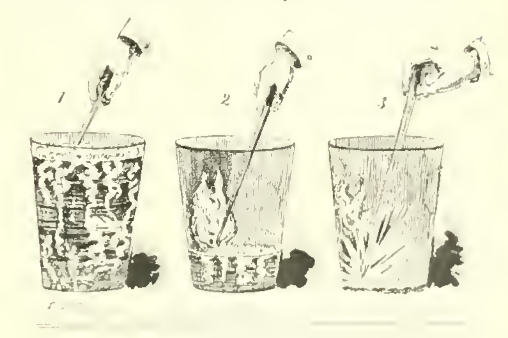


Fig. 4. — Séparation automatique de l'azote et de l'oxygène.

On verse l'air liquide dans un vase, l'azote s'évapore le premier : on en a la preuve en présentant une baguette de fer rougie au feu. Au commencement elle s'éteint dans l'azote (1) ; plus tard elle brûle un peu (2), il y a de l'oxygène qui s'évapore en même temps ; à la fin il n'y a plus d'azote, la baguette flambe (3) dans l'oxygène pur.

le savant genevois tombe dans de telles erreurs. Les chiffres donnés comme rendement de la machine sont très engageants : l'inventeur estime qu'avec une force motrice de 500 chevaux on pourrait avoir, en 24 heures, une quantité d'air liquide suffisante pour produire ensuite, par évaporation, 35 000 mètres cubes d'oxygène et 70 000 mètres cubes d'azote ; comme sous-produit on aurait encore 1000 kilos d'acide carbonique solide. La séparation de ces différents produits se fait simplement et automatiquement ; l'acide carbonique étant solide à une température supérieure à celle de l'air liquide, celui qui se trouve dans l'air atmosphérique reste en suspension dans l'air liquéfié et on le recueille en filtrant celui-ci. Quant à l'oxygène, c'est encore plus simple, puisqu'il suffit de laisser l'azote, plus volatil, s'évaporer. On peut se rendre facilement compte de la facilité de cette dernière opération en plaçant un peu d'air liquide dans un verre ordinaire : si on présente à la surface une tige de fer rougie, elle s'éteint presque aussitôt en présence de l'azote qui s'évapore en grande quantité ; quand le niveau a baissé dans le verre, on recommence l'opération et l'extinction se produit moins rapidement parce qu'un peu d'oxygène est entraîné par l'azote ; enfin, plus tard, il n'y a plus que l'oxygène pur, et la tige de fer brûle comme une allumette (fig. 4).

Les prix auxquels on arriverait par ce procédé mettraient l'oxygène à moins d'un demi-centime le mètre cube, alors qu'actuellement il coûte encore dix francs ! Il y a des procédés d'éclairage et de métallurgie qui n'attendent que cela pour devenir pratiques : aussi ne peut-on que souhaiter vivement bon succès aux expériences de M. Pictet ; en attendant de plus amples détails, on nous permettra cependant de rester un peu sceptiques.

* * *

Il y a des inventions qui présentent une telle originalité qu'on pense qu'il n'y a pas de par le monde deux individus pour avoir eu la même idée. Il arrive cependant que si, et en voici un exemple. Nous trouvons dans les journaux américains la description d'un nouveau bateau, construit au Canada sur des données assez étranges : l'hélice est autour de la coque ; c'est en quelque sorte une hélice gigantesque dans laquelle on habiterait. Or c'est la réalisation à peu près textuelle d'un projet qui nous fut soumis par un inventeur il y a trois ou quatre ans ; il basait là-dessus de grandes espérances. Nous ne l'avons pas encouragé, pas plus que les ingénieurs spéciaux auxquels nous l'avons adressé. Et voici que maintenant son idée, éclose dans un cerveau canadien, a pris corps : le bateau est construit ! C'est un vaste cylindre, terminé aux extrémités par des parties coniques (fig. 5) ; là sont les logements de l'équipage et des machines ; autour de ce cylindre se trouve un second, disposé (on ne nous indique pas comment) de façon à pouvoir tourner librement autour de la coque sous l'action du moteur ;

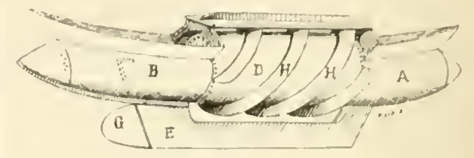


Fig. 5. — Bateau construit au Canada dans lequel l'hélice est autour de la coque.

A B, coque cylindro-conique ; D, cylindre entourant le bateau et tournant autour de lui ; il porte une lame de tôle H entourée en hélice et destinée à le visser pour ainsi dire dans l'eau ; E, quille empêchant le cylindre A B de tourner ; G, gouvernail.

il est muni d'une large bande de tôle hélicoïdale, de sorte que l'ensemble se visse pour ainsi dire dans l'eau.

Cependant, il faut éviter que ce soit la partie extérieure qui reste immobile et la partie intérieure qui tourne, ce qui aurait lieu si la résistance que rencontre le cylindre-hélice devenait supérieure à celle que la coque lui oppose. Pour éviter cela, on a disposé sous celle-ci une large quille présentant une échancrure qui laisse passer le cylindre moteur.

Jusqu'à présent, nous n'avons pas de renseignements sur le résultat des expériences ; mais, s'ils sont encourageants, nous en aurons sûrement et les ferons connaître. Cependant, nous croyons ne pas trop nous avancer en estimant que ce bateau ira rejoindre le rouleur Bazin et tant d'autres, et que notre inventeur n'aura pas à nous reprocher de l'avoir arrêté dans son entreprise.

* * *

La question des automobiles reste, pour le moment, un peu stationnaire, et, sauf quelques modifications de détail, il ne faut pas s'attendre à trouver quelque chose de vraiment nouveau à l'Exposition universelle : nous voulons dire par là qu'il n'y aura pas de moteur différant sensiblement de ceux actuellement employés pour le pétrole ou la vapeur, pas d'accumulateur remarquablement léger et solide pour la voiture électrique. Il y aura, par contre, un très grand choix dans les diverses dispositions du mécanisme pour les véhicules de tout genre. La carrosserie ne nous paraît pas avoir fait, au point de vue de la

forme, des progrès sensibles, et l'on a toujours conservé cet avant ridicule qui demande évidemment un cheval.

Il faudra probablement attendre de nombreuses années pour qu'on se décide à chercher et à faire quelque chose de plus élégant. Quoi qu'il en soit, et malgré la guerre que la police a déclarée avec raison aux amateurs de grande vitesse, l'automobilisme prend tous les jours une plus grande place dans l'industrie française : c'est toujours la voiture à pétrole qui prédomine et cela se comprend, car elle offre de réels avantages sur l'électricité quand il s'agit de tourisme. On n'abandonne cependant pas cette dernière qui, nous en sommes convaincu, finira par triompher, et qui est avantageuse, tant qu'on reste dans les grands centres. Un ingénieur suisse, M. A. Berthier, nous a fait connaître dernièrement une nouvelle disposition du moteur électrique qui semble présenter des avantages assez importants. On sait que les moteurs de ce genre se composent d'une partie fixe qu'on appelle l'inducteur, et d'une partie mobile qui tourne concentriquement à la première et qu'on appelle l'induit. Pour les voitures construites jusqu'à présent, l'inducteur est attaché à la caisse de la voiture, l'induit tourne et transmet son mouvement aux roues; comme une des conditions de bon fonctionnement du moteur électrique est la grande vitesse de rotation, il faut nécessairement, pour la transmission aux roues motrices de la voiture, disposer des engrenages qui réduisent la vitesse dans de notables proportions.

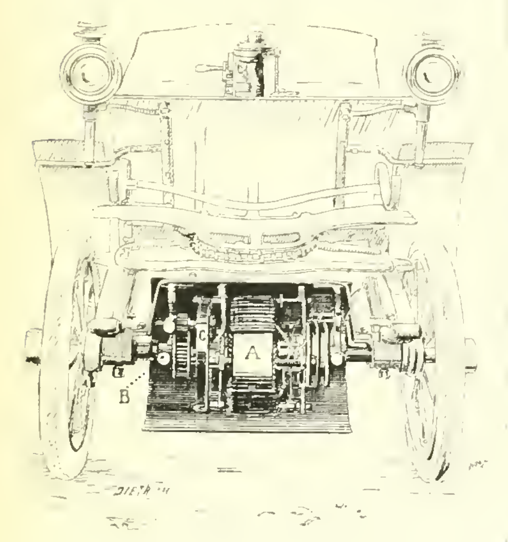


Fig. 6. — Disposition adoptée par M. A. Berthier pour l'utilisation directe du moteur électrique à une voiture.

L'induit A est relié à l'une des roues, l'inducteur C à l'autre. Un engrenage B renverse le mouvement pour que les deux roues tournent dans le même sens; cette disposition supprime le différentiel et les organes de réduction de vitesse et transmission.

Il faut, en outre, placer, comme pour les moteurs à pétrole, un différentiel pour permettre aux roues de marcher à des vitesses différentes dans les tournants. Afin de pouvoir obtenir une vitesse moins grande et de supprimer le différentiel, M. Berthier a rendu l'inducteur et l'induit tous deux mobiles (fig. 6).

Le premier, A, est relié directement à l'une des roues de la voiture et l'inducteur C est relié à l'autre roue; mais comme il tourne en sens inverse du premier, on a renversé le mouvement de la roue au moyen d'un engrenage intermédiaire B. En utilisant ainsi le mouvement des deux parties du moteur on conserve, pour leur mouvement relatif, la vitesse nécessaire à leur bon fonctionnement; mais la vitesse propre de chacun d'eux, étant moitié moindre, est plus facilement utilisable directement. Il y a là une idée ingénieuse qui est déjà mise en pratique sur une voiture et donne de bons résultats; mais la voiture électrique est jusqu'ici d'un emploi limité à cause des inconvénients inhérents aux accumulateurs.

***

Signalons en terminant le thermomètre à étain pour les hautes températures que M. Dufour a pu construire dernièrement en remplaçant le réservoir ordinaire des thermomètres en verre par un réservoir en quartz. L'étain fond à 240 degrés et le quartz ne commence à se ramollir que vers 1000 degrés; ce nouveau thermomètre présente donc un grand intérêt pour toutes les industries où il est nécessaire de connaître la température entre ces deux points. Mais, nous dira-t-on, le quartz est un caillou et ne se travaille pas comme le verre; c'est un caillou, en effet, mais qui, comme nous venons de le dire, se ramollit vers 1000 degrés et fond même un peu plus loin; ces températures peuvent être atteintes avec le chalumeau oxhydrique et on travaille le quartz comme du verre, qu'il remplacera avec avantage dans bien des cas; il est, en effet, transparent, surtout sous une faible épaisseur, il supporte de hautes températures, il n'est pas hygrométrique; c'est-à-dire qu'il ne se couvre pas de buée et il ne dégage pas de gaz : autant de qualités.

G. Mareschal.

CHRONIQUE THÉATRALE

ODÉON. — *L'Enchantement*, comédie en quatre actes, de M. Henri Bataille.

La comédie que le théâtre de l'Odéon a trouvée *par hasard* dans les cartons du Gymnase et qui vient de réussir auprès du public lettré et penseur est la meilleure réponse à faire à ceux qui prétendent qu'il y a une crise théâtrale et que les théâtres meurent faute de pièces et faute d'auteurs.

De nombreuses objections pourront être faites contre cette œuvre qui doit évidemment heurter de front les idées préconçues et routinières du gros public en matière de théâtre, mais j'estime que l'opinion du public est d'importance tout à fait secondaire en pareille matière, ses jugements étant souvent cassés par lui-même au bout d'un certain temps, quand son esprit, qui est lent à évoluer, est revenu à des idées plus saines, ou en a atteint de plus élevées.

L'Enchantement est une étude psychologique extrêmement délicate. Il s'agit d'un problème de cœur d'une solution très difficile, parce que, la donnée en étant exceptionnelle, les formules ordinaires de raisonnement ne lui sont pas applicables. C'est devant cette exception que se sont cabrées la plupart des critiques... J'avoue ne pas comprendre cette résistance... Les poncifs nous disent : le théâtre ne vit pas d'exception!... Mais il ne vit que de cela, depuis des siècles, depuis toujours! Est-ce que les héros sont de pratique courante? Est-ce que Sophocle, Euripide, Corneille, Racine, Marivaux, Beaumarchais, Dumas le père et Dumas le fils, Augier, et tout près de nous Rostand, tous ceux, en résumé, qui se piquent avec raison de faire vivre des êtres d'action et de pensée ont produit d'autres types que des types d'exception?.. Est-ce que Œdipe, Horace, Phèdre, Figaro, Giboyer, d'Artagnan, Cyrano sont des bonshommes que nous rencontrons à toute heure ?

— Oui, pourra-t-on objecter; mais, à part Rostand et Dumas père, tous ces auteurs n'ont pas écrit pour la foule et c'est le grand public qui est seul maître!

Eh non! le public n'est pas le seul maître : ce n'est pas le public qui découvre les chefs-d'œuvre ; il les écoute, ne les comprend pas toujours, se révolte parfois contre eux, mais finit, en somme, par les adopter. Le suffrage universel est déjà une erreur suffisante en politique, ne l'admettons pas surtout en art. De quel droit le porteur d'eau du coin, qui peut être un très honnête homme, mais dont le cerveau n'est pas d'une subtilité remarquable, se mêlerait-il de comprendre et d'admirer des œuvres enfantées par un homme de génie? Vraiment ce serait par trop commode, et le premier venu aurait des droits égaux à ceux dont le cerveau s'est affiné par un atavisme fécond, ou par des études arides et fatigantes! Allons donc!... Est-ce que les plus beaux spectacles de la nature, qui sont de pratique courante, eux, cependant, comme le coucher du soleil et les aurores, ne laissent pas indifférente l'âme grossière du rustre qui les contemple chaque jour? Retournez à vos études, bonnes gens, et relisez vos classiques :

O fortunatos nimium, etc.

Le poète a raison, ces gens-là ne connaissent pas leur bonheur, parce que leur cerveau durci ne les met pas à même de le comprendre. L'Art n'est pas seulement une aristocratie, c'est encore, ce doit être une oligarchie. Qu'on ne nous rebatte pas les oreilles avec cette fadaise : le grand public! Le culte de l'art ne prospère que par les dévotions d'une élite intellectuelle très restreinte.

Mais si même nous acceptons la discussion sur ce terrain, est-ce que, même pour ce grand public, l'exception n'est pas ce qui le séduit le plus? Voyez le mélodrame, voyez Bouchardy, d'Ennery et mille autres. Est-ce que leurs pantins ne sont pas, eux aussi, des exceptions...

Revenons à *l'Enchantement*. Voici le cas. Isabelle, une jeune femme forte, à l'âme haute et noble, au-dessus des préjugés étroits de la morale mondaine, a dévoué toute sa vie à sa très jeune sœur Jeannine, à laquelle elle a servi de mère. C'est elle qui l'a élevée, éduquée, instruite; il ne lui a manqué, comme elle le dit elle-même, que de la porter dans ses flancs et de la nourrir de son lait pour qu'elle soit vraiment la fille de sa chair. Il y a dans cet amour, dans ce dévouement passionné un peu de sauvagerie qui n'est pas sans grandeur. Les deux tempéraments sont de nature bien différente, en apparence du moins. L'une, Isabelle, est calme, réfléchie, maîtresse d'elle-même, parfaitement équilibrée; l'autre, Jeannine, est nerveuse, sentimentale et passionnée; elle a les défauts d'une enfant gâtée à qui sa sœur-mère a toujours cédé. Tant qu'elle est demeurée fillette, Jeannine a eu pour Isabelle l'obéissance d'une fille pour sa mère; mais, en grandissant, elle a secoué le joug et se dit qu'après tout deux sœurs ont des droits égaux et, en parfaite égoïste, elle ne se souvient plus de ceux que le dévouement d'Isabelle a donnés sur elle à sa sœur aînée... L'égoïsme!... J'imagine qu'on ne

songe pas à objecter que ce sentiment soit exceptionnel. C'est un défaut diantrement commun que celui-là; n'est-il pas vrai?... Il suffit donc d'une circonstance où les intérêts des deux sœurs soient en opposition pour déchaîner dans l'âme de Jeannine une tempête qui sommeille et gronde sourdement. Cette occasion, c'est le mariage d'Isabelle. Celle-ci, entourée d'amis qui la traitent en homme, tout en ayant pour elle des sentiments d'une amitié plus tendre, a résolu de faire un choix pour assurer dans l'avenir sa tranquillité, son bonheur, celui de l'enfant dont elle a assumé la lourde responsabilité et peut-être aussi, mais inconsciemment, pour satisfaire cet obscur besoin d'aimer qui réside en tout être bien constitué. Là encore il faut une occasion, un choc pour rompre l'enveloppe un peu rude de ce cœur impassible qui ne vibre qu'aux sentiments maternels. Ce choc est prochain... Le choix d'Isabelle s'est porté sur celui de tous ses amis dont l'âme est le plus d'accord avec la sienne, un brave et un fort, mais un calme, comme elle-même est, ou croit être, une placide : Georges Dessandes. Ils s'épousent sans passion — ils le croient — comme deux honnêtes gens qui unissent leurs destinées pour traverser la vie.

Voici le choc nécessaire! Le soir même des noces, Jeannine essaye de se suicider, laissant ainsi échapper un secret que son âme renfermée avait dérobé jusque-là à toutes les investigations. Elle aimait Georges Dessandes! La voilà donc rivale de sa sœur. C'est un effondrement pour Isabelle. La malheureuse se désespère du mal involontaire qu'elle a causé à l'enfant adorée. Elle ne lui en veut pas d'aimer celui qu'elle a choisi, puisqu'elle croit l'avoir élu sans amour; elle s'en veut à elle-même de n'avoir pas été plus perspicace et d'avoir volé à sa sœur l'homme qu'elle aime. Que faire?

La raison répond sans ambage : tuer cet amour enfantin par l'éloignement; le laisser mourir de sa belle mort; couper le mal dans sa racine!... Mais est-ce qu'Isabelle raisonne? est-ce qu'elle peut raisonner? N'est-elle pas la sœur de Jeannine? Elle, la raison apparente, n'est-elle pas une passionnée inconsciente?... Tout de suite cette passion bouillonne et lui inspire une résolution absurde, mais essentiellement humaine, ou, pour mieux dire, féminine.

C'est à force de tendresse, de câlineries, de douceur qu'on cherchera à guérir Jeannine. On l'habituera à vivre près de l'homme qu'elle aime, et, fût-ce même au prix des plus durs sacrifices, ceux de son propre cœur, on évitera à la sensitive tout ce qui pourrait la blesser. C'est un acte d'héroïsme intime que deux grands cœurs doivent s'imposer. Isabelle demande à Georges de se prêter à l'épreuve et d'ajourner jusqu'après la guérison du pauvre cœur malade le baiser que le mari était prêt à cueillir sur les lèvres de sa femme! Georges, non sans résistance, consent à l'épreuve, car chez lui non plus la passion qui sommeille n'est pas encore éveillée...

Mais la Nature, grande guérisseuse, se charge de donner un démenti à toutes ces vaines formules d'exaltation, et, de ces chocs divers, de faire jaillir les étincelles qui vont allumer l'incendie dans ces cœurs.

L'amour de Jeannine, loin de s'apaiser, s'exalte, au contraire, dans cette vie commune. Dans ce jeune cerveau, la passion travaille. Silencieusement, furtivement, elle surveille les époux, épiant leurs moindres gestes, espionnant leurs démarches, venant la nuit, à pas sourds, guetter les portes de leurs chambres respectives, se consumant elle-même à ce brasier ardent où le contact journalier apporte de nouveaux éléments de combustion... Cette enfant de seize ans est un foyer d'amour, et, sans qu'ils s'en soient rendu compte, Georges et Isabelle s'enflamment à leur tour. La contrainte où ils se trouvent de dissimuler leurs sentiments a transformé leur amitié en vraie tendresse, et les voilà, comme deux amants surveillés par un jaloux, qui s'exaspèrent contre les obstacles. Ils sont comme victimes d'un *enchantement*. A force de ne jamais prononcer ce mot fatal : Amour! ils n'ont plus que lui au bord des lèvres et au fond du cœur, et à leur tour, silencieusement, furtivement, ils se cherchent, se rencontrent, leurs lèvres s'unissent passionnément : ils s'aiment enfin!...

Oh! qu'elle est donc subtile, mais combien intéressante et vraie, l'étude de ces trois âmes heurtées et brûlantes!...

Cependant Jeannine — sorte de Phèdre encore vierge — ne peut se modérer. Par une progression toute naturelle, à mesure que grandit en elle l'amour qu'elle a pour Georges, elle sent se transformer en haine l'hostilité que, dès les premiers symptômes, elle a témoignée à sa sœur. Celle-ci, de même, éprouve pour sa sœur un sentiment complexe et très naturel en dépit de sa bizarrerie apparente : amour quasi maternel, tendresse exaltée pour le petit être qui lui doit plus que la vie et qu'elle se reproche de faire souffrir à ce point, et jalousie farouche contre la rivale qui veut lui ravir son époux. Jalouse! elle est jalouse de cette enfant à qui elle aurait tout sacrifié jadis. Dans un mouvement passionné elle rejette toute contrainte et,

devant sa sœur, elle crie à Georges : « Embrasse-moi !...

C'est fou ?... Non, c'est femme, terriblement et passionnément femme, et l'auteur est un profond psychologue.

Le revirement se produit aussitôt. Jeannine s'est enfuie horrifiée, meurtrie. Elle va mettre à exécution la menace qu'elle a toujours faite de se tuer... Isabelle s'affole, son pauvre cœur éclate; l'amour maternel, le dévouement reprennent le dessus; elle pousse un cri d'angoisse et de renoncement. Que Georges courre après Jeannine, qu'il l'arrache à la mort à tout prix; elle consent à tout, *à tout*, plutôt que de la voir mourir.

Ceci encore est profondément humain et féminin, dans son outrance.

Inutile de dire, n'est-ce pas, que Georges est un honnête homme et que rien ne se passe que de raisonnable. Il traite Jeannine en gamine, la bouscule, la gronde et se défend lui-même contre cette passion ardente, dont il se sent enveloppé, que rien ne rebute et qui revient à l'assaut à toute occasion. Mais la pauvre Isabelle est maintenant dupe de son cœur. Le démon de la jalousie la torture cruellement, elle subit les pires tourments, Otello qui raisonne et déraisonne. C'est un enfer que ces incertitudes dans lesquelles elle se débat. Mais voici qui va déchaîner le grand orage... Jeannine, à force de ruses, ces ruses que l'âme la plus candide d'une Agnès sait inventer pour tromper le plus défiant des Arnolphe, a fini par convaincre Georges que tout s'apaisera en elle et qu'elle consentira à s'éloigner de cette maison où elle porte le malheur sur ses pas, s'il consent à lui donner ce baiser auquel elle aspire comme la fleur après la rosée... Elle se fait si chatte, si séductrice, si tentante, si irrésistible, que, brusquement, dans un trouble passager, foudroyant des sens, l'homme qui est en Georges s'effare et que leurs lèvres enfin s'unissent. C'est un coup de folie qui a été surpris. Georges, épouvanté, se reprend aussitôt et détestant son acte, encore qu'il soit excusable dans les circonstances spéciales où il s'accomplit, se ressaisit enfin et commande en maître... Tout ce qui est arrivé est la faute d'Isabelle...

— Jure-moi, au moins, que tu ne l'aimes pas! clame douloureusement la malheureuse.

Il ne peut faire ce serment. Il ne peut en vouloir à cette enfant de son amour sincère; mais il faut qu'un homme parle enfin dans cette maison où jusqu'alors les femmes seules ont agi. Pour tardif qu'il soit, le remède n'en sera pas moins efficace. Jeannine partira, et cet amour auquel on a eu le tort de donner trop d'aliments s'éteindra de lui-même. Plus de détours ni de vaines hypocrisies. Georges sera le mari d'Isabelle, loyalement, ouvertement, en honnête homme qu'il n'a jamais cessé d'être, et Jeannine, traitée désormais non plus en enfant, mais en femme, comprendra le devoir et reviendra à la raison... La fillette domptée cède, consent, s'éloigne et quand Georges ouvre ses bras, Isabelle enfin délivrée de *l'enchantement*, mais désormais amoureuse et rassurée, se jette sur le cœur de son époux en s'écriant dans un long et très doux sanglot : « Je t'aime! »

Telle est cette œuvre, forte et subtile à la fois, abondante en scènes puissantes aussi bien qu'en explications confuses, incomplète sans aucun doute, mais superbe malgré ou peut-être à cause de ces défauts même, qui fait grand honneur à l'homme de talent qui l'a conçue et qui l'a écrite en une langue parfaite, aussi bien qu'au théâtre qui l'a produite et aux artistes de premier ordre qui l'ont interprétée : Mme Jane Hading, Mlle Marthe Regnier et M. Tarride.

Le personnage d'Isabelle est peut-être un des plus difficiles à bien rendre au théâtre, précisément parce qu'il est *vrai*. C'est un être palpitant et souffrant, complexe, plein d'apparentes contradictions, passant brusquement, sans transition, d'un sentiment à l'autre. Or, au théâtre, nous sommes habitués à ne faire aucun effort pour comprendre. Il est convenu que l'auteur doit nous mâcher la besogne et nous servir les caractères sur un plateau. Notre paresse — car il faut toujours en revenir là, c'est le vice prédominant de cette fin de siècle si agitée à la surface et si indolente au fond — notre paresse, dis-je, s'accommode mal d'une tension d'esprit que nous apportons cependant dans la vie aux moindres observations. Avec *l'Enchantement*, il faut « déchanter ». Le spectateur doit être un agissant cérébral. Le problème est touffu pour qui ne veut point se donner la peine de réfléchir, mais il devient limpide lorsqu'on pense un instant. Cette pièce a ceci de bon encore qu'elle secoue l'inertie du troupeau et du rang de mouton de Panurge élève le spectateur à celui d'homme! Qui s'en pourrait plaindre? Mme Hading, actrice accomplie, est désormais une artiste de premier ordre. La création qu'elle vient de faire est tout à son honneur. Elle « crée » le rôle vivant et ne se contente pas de le jouer.

J'en dirai autant de M. Tarride, qui a su, par sa bonne humeur et son comique très fin, éviter l'écueil contre lequel ce personnage de Georges Dessandes aurait pu se briser.

MAURICE LEFEVRE.



Cl. Paul Boyer.

Dr Rickel Carbonne. — Walter Vieulle. — Mathis V. Maurel. — Catherine Mlle G.-Reache. — Suzel Me Guiraudon. — Christian L. Clement. — Lois Mme Eyraud

Le Juif polonais. — Deuxième acte.

LA MUSIQUE

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *Le Juif polonais*, conte populaire d'Alsace, en trois actes et six tableaux, d'après Erckmann-Chatrian; poème de MM. Henri Cain et P.-B. Gheusi, musique de M. Camille Erlanger.

De même que les œuvres dont il se glorifie le plus, l'art ou du moins ses origines ne sont qu'une suite d'oppositions, de contrastes inattendus. Qui eût dit que l'exquis musicien que fut Léo Delibes trouverait dans Camille Erlanger un élève qui, tout en entourant son souvenir d'affectueux respects, continuerait, avec un tout autre tempérament artistique, les saines traditions de l'art musical français? Grand prix de Rome en 1888, le premier envoi de Camille Erlanger fut cette belle œuvre symphonique, *Saint-Julien l'Hospitalier*, dont certains fragments ont été très bien accueillis en différents concerts symphoniques.

Si, en 1897, il éprouva presque un échec à l'Opéra-Comique avec *Kermaria*, c'est qu'il avait subi, avec une intransigeance de néophyte enthousiaste, l'influence des pires théories wagnériennes et s'était trop éloigné des qualités de clarté, de simplicité et de sincérité dont il ne pouvait trouver que de salutaires exemples dans l'œuvre de son maître et que l'on se plaît à rencontrer dans *le Juif polonais*, son triomphe d'aujourd'hui.

Cette œuvre atteste que le jeune artiste s'est ressaisi et que, laissant libre cours à son sentimentalisme intime, il est toujours le musicien dont l'inspiration poétique, quelque peu hoffmannesque, se complaît à évoquer les hallucinations du remords, les voix d'un au delà sinistre où, comme des furies, les clameurs des fantômes se joignent à l'implacable conscience vengeresse pour châtier le coupable comme dans *le Juif polonais*, ou, en le dirigeant vers une sainte rédemption, comme dans *Saint-Julien l'Hospitalier*, pour le sauver. Ce n'est pas d'aujourd'hui que Camille Erlanger porte en son âme le germe de la belle œuvre que M. A. Carré a entourée d'une prodigieuse mise en scène, où l'art du réalisme paisible, uni aux féeries du fantastique terrifiant, se complète, se commente, se justifie et fait un tout bien identique avec l'œuvre du musicien qui, dès 1891, écrivait : « J'ai plusieurs projets en vue... Le premier est né, il y a douze

ans, lorsque j'ai vu jouer, pour la première fois, un drame saisissant dont je garderai toujours le souvenir. Paulin Ménier était admirable et toute la musique qui chante dans ma tête depuis ce temps est celle de ce juif polonais d'Erckmann-Chatrian qui me donna mon premier frisson théâtral. »

En lisant la partition, on voit que le musicien s'est, en effet, si intimement impressionné de la psychologie de Hans Mathis, le triste héros du drame lugubre de Schwartzbach (1818), qu'il en a remarquablement évoqué l'allure, les soucis, dérobés sous une feinte bonhomie ; et les remords éveillés par l'appréhension de se trahir un jour, involontairement, sous l'influence magnétique de quelque hypnotiseur, remords qui aboutissent, à la suite de l'étrange coïncidence que l'on sait, car qui ne connait le sujet dramatique et théâtral du *Juif polonais ?* — l'arrivée imaginée, jour pour jour, quinze ans après, à la même heure et dans les mêmes circonstances, du sosie de sa victime — à l'horrible hallucination qui le torture, le terrasse, le châtie et, dans une effroyable agonie, le tue !

Toutes ces nuances, M. Maurel, le baryton à la voix aux demi-teintes prenantes et charmeresses, le tragédien de grand style au talent impeccable et émouvant, toutes ces nuances, dis-je, ont été exposées, détaillées avec un art sublime. De sorte que ce beau sujet supérieurement traité, théâtralement et musicalement, présenté au public dans un cadre incomparable, interprété comme nul n'aurait pu le faire, est un des plus beaux spectacles d'art que je connaisse. Mais, comme je ne saurais trop parler de l'œuvre musicale, revenons à la partition de Camille Erlanger. Le motif de Yéri (M. Viannenc), le veilleur de nuit, est des plus expressifs,



dans son étrange sonorité qui semble évoquer le calme de la campagne ensevelie sous les neiges.

Plus lugubres sont les accords soulignant l'arrivée du sosie de la victime, et qui se font réentendre, comme un *leitmotiv*,



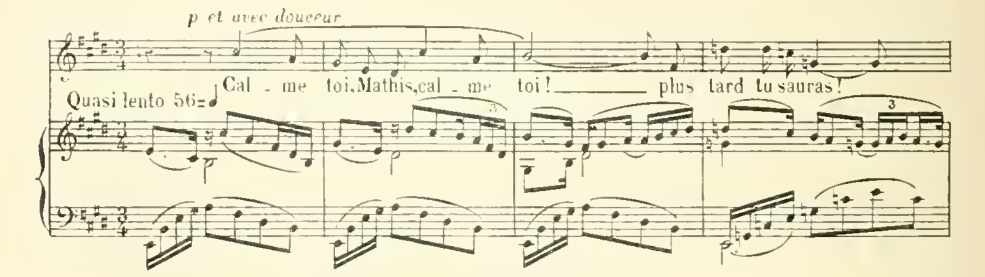
chaque fois que le souvenir de sa victime viendra torturer Mathis.

Mais plus étonnant, comme trouvaille de réalisme musical, est le motif du Songeur dont le chant alourdi image fort bien,

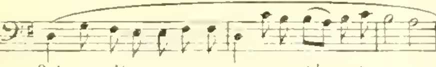


avec ses *pizzicati* à la basse, la léthargie invincible de l'hypnotisme.

A côté de ces pages dramatiques, on en rencontre de charmantes, de gracieuses, comme celle que dit si bien Catherine (Mlle Gerville-Réache) à son mari convalescent, mais inquiet de ce qu'il aurait pu dévoiler en ses fiévreuses divagations et qui,



rassuré par la tendresse de son épouse, lui répond, ses remords faisant trêve :



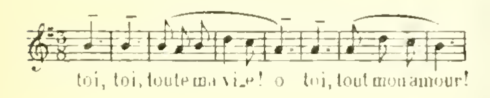
Dès qu'il est seul, le souvenir de son crime le préoccupe, l'obsède ; mais, avec un cynisme confiant et passager, il se berce d'espoirs trompeurs, car s'il emporte avec lui son terrible secret dans la tombe, c'est la nuit prochaine qu'il expiera son crime dans la plus effroyable hallucination nocturne. Cette terrible nuit, qui forme tout le troisième acte, est précédée d'un



fort beau prélude d'orchestre aux harmonies sombres et solennelles.



Dans la partie gracieuse de son œuvre, M. Camille Erlanger a eu d'heureuses trouvailles. C'est tout d'abord le charmant duo que chantent Suzel (Mlle E. Guiraudon) et Christian (M. Clément) :



Puis la valse, dans laquelle elle raconte à toutes ses amies, assemblées à l'occasion de la signature du contrat de son mariage, comment elle connut son fiancé, le maréchal des logis de gendarmerie.



C'est en s'inspirant du *Lauterbach* alsacien que M. Erlanger a écrit cette valse, qui termine le deuxième acte, valse chantée et dansée, pendant laquelle Mathis croit réentendre, impitoyablement poursuivi par ses souvenirs, les grelots du traîneau de sa victime.

Moins tragique, nous avons choisi pour les lecteurs du *Monde moderne* « l'Hymne à l'hiver », fort bien interprété par M. Vieulle qui, dans le rôle de Walter, a dessiné une vigoureuse silhouette de garde forestier.

* * *

C'est au bénéfice du monument de César Franck que la Nationale a donné son 285e concert. Les fidèles à la mémoire de ce simple et pur artiste s'étaient donné rendez-vous salle Pleyel. Mlle E. Blanc a détaillé, avec la grâce ingénue d'un tout petit enfant de chœur qui narrerait un spectacle dont il aurait été témoin, cette exquise page descriptive qu'est *la Procession* :



* * *

A l'Opéra, fort belle reprise de *Patrie !* de Paladilhe. Par le rôle écrasant de Rysoor, M. Delmas a fait un superbe début dans l'emploi des barytons. Les accents tragiques de Mlle Bréval (Dolorès), joints au sentiment exquis avec lequel M. Alvarez (Karloo) a détaillé les belles phrases dont son rôle abonde, ont déchaîné les applaudissements du public de l'Opéra, si froid d'habitude. Les décors, la mise en scène, le ballet où se trouve une délicieuse pavane, sont, comme toujours, irréprochables.

Guillaume Danvers.

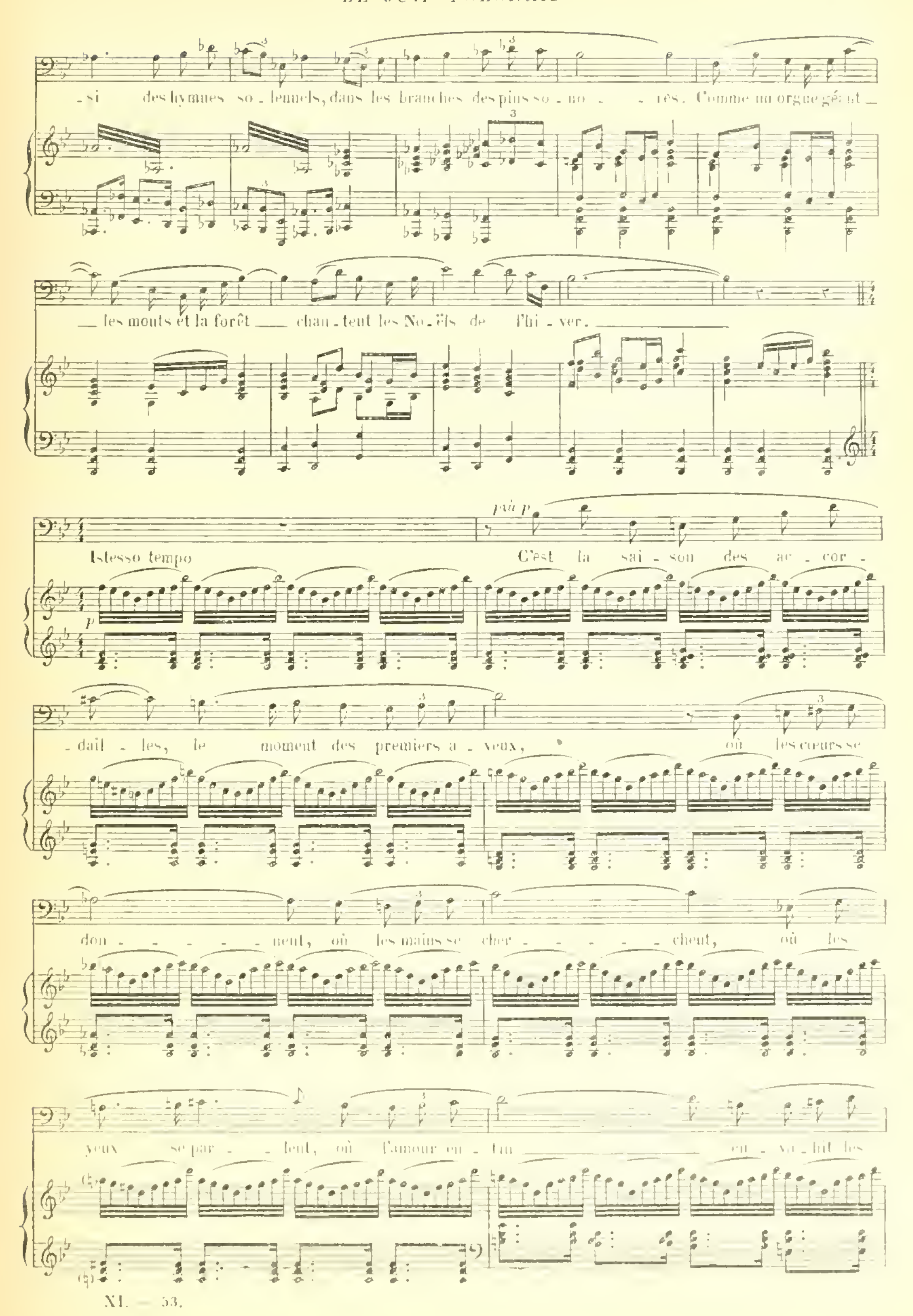
Poème de HENRI CAIN & P.-B. GHEUSI

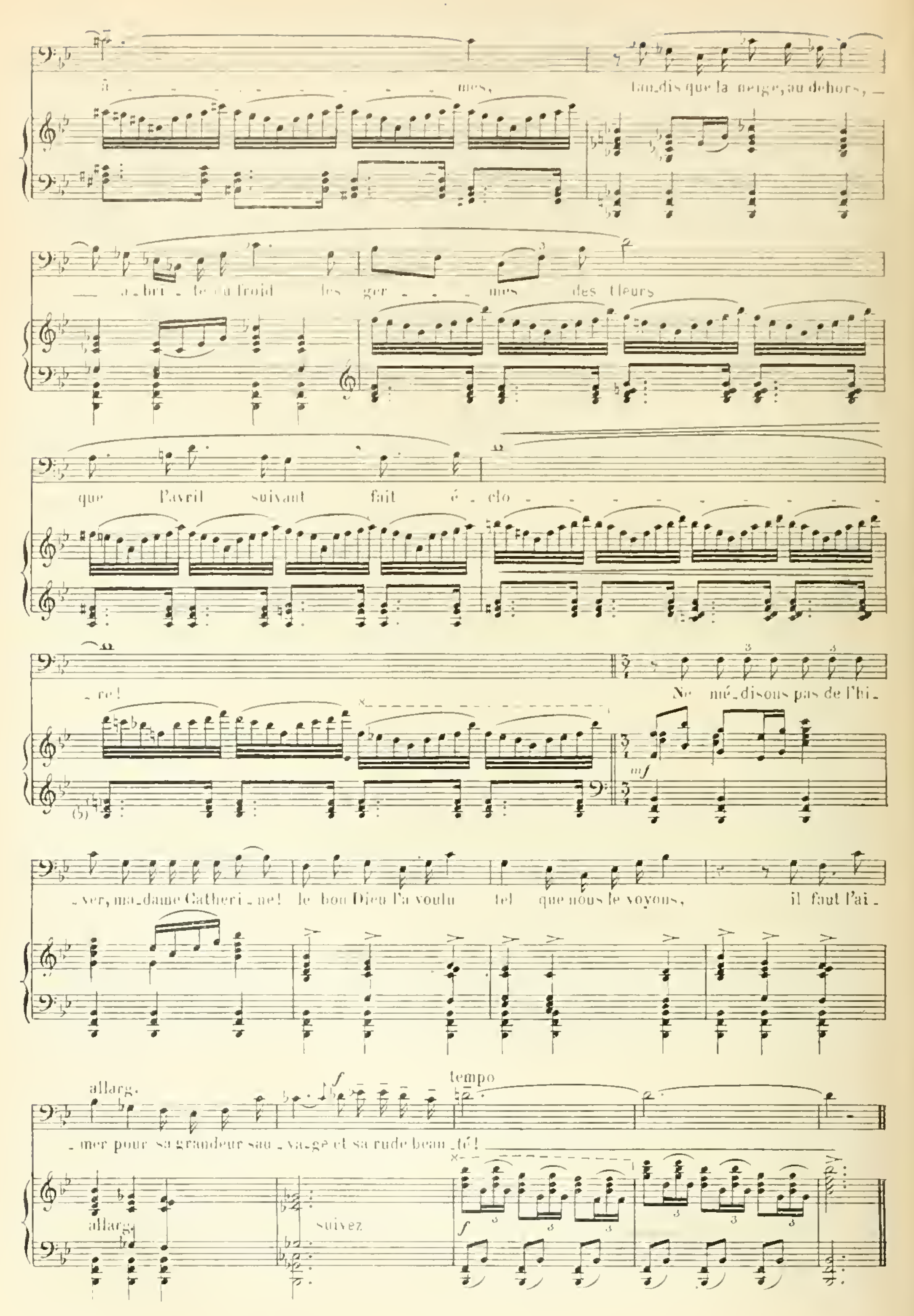
LE JUIF POLONAIS

HYMNE A L'HIVER

Musique de CAMILLE ERLANGER




-si des hymnes so-lennels, dans les branches des pins so-no- - -res. Comme un orgue géant —
— les monts et la forêt — chan-tent les No-ëls de l'hi-ver. —
Istesso tempo
più p
p
C'est la sai-son des ac-cor-
-dail-les, le moment des premiers a-veux, où les cœurs se
don- - - - - -nent, où les mains se cher- - - - - -chent, où les
yeux se par- -lent, où l'amour en-tra — en-va-hit les


â _ _ _ _ _ _ _ mes, tan_dis que la neige, au dehors, _
_ a_bri_te du froid les ger_ _ _ mes des fleurs
que l'avril suivant fait é_clo_ _ _ _ _ _ _
_ re!
Ne mé_disons pas de l'hi_
_ver, ma_dame Catheri_ne! le bon Dieu l'a voulu tel que nous le voyons, il faut l'ai_
allarg.
_mer pour sa grandeur sau_va_ge et sa rude beau_té!
tempo
mf
f
allarg.
suivez
(5)



AUX ANTIPODES — UN PAYSAGE NÉO-ZÉLANDAIS

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Qui donc eût cru possible encore, sur notre globe dont le moindre recoin a été si disputé, cet événement-ci : la naissance d'un État nouveau ? — Hé ! sans doute s'agit-il d'un de ces États microscopiques, fantaisistes et éphémères que des aventuriers crurent fonder sur les plateaux d'Annam ou dans la lointaine Patagonie ? — Vous n'y êtes point. Il s'agit d'un pays qui occupe sur la mappemonde autant de place que notre vieille Europe, qui est peuplé à cette heure de quatre millions d'hommes, civilisés comme vous et moi, et qui, enfin, compte des villes de 100 000, voire même de 500 000 habitants.

Jugez si, bien qu'on en parle trop peu, est de médiocre importance l'événement dont nous nous entretiendrons aujourd'hui, l'apparition du *Commonwealth* australien.

— L'Australie ? Mais n'est-ce pas une colonie anglaise ?

— Elle l'était hier ; elle ne l'est plus tout à fait ; et, demain, elle sera la nation australienne.

Un fait digne de marque, c'est l'envahissement de la politique universelle, à cette heure précise, par les questions anglaises. Il fut un temps, vers 1678, où l'Europe vivait, tournée vers le palais de Versailles. Deux siècles ont passé. Aujourd'hui, les cinq parties du monde, bon gré mal gré, sont forcées à chaque instant de se retourner vers les ministères de *Downing Street*, où retentissent souvent des paroles intéressantes, et des coups de canon. Je sais quelqu'un qui disputerait bien à Londres l'attention universelle, et voudrait bien devenir le centre des cinq parties du monde. Ce n'est plus le maître du palais de Versailles : c'est l'empereur allemand. Allez à l'Exposition. Sur la porte du pavillon militaire impérial, vous lirez cette parole, qui dénonce une ambition vraiment infinie : *Notre avenir est sur mer !* Sire, l'avenir n'est à personne. Mais le présent, sur mer, n'est certainement pas à vous. Vous avez beau vous être fait une politique très allemande, très habile, très égoïste. Vous avez beau échanger des toasts avec votre cousin de Vienne, l'empereur le plus chrétien de la chrétienté, celui qui ne sait pas garder la mémoire des injures, ni des coups, ni de Sadowa : je vous défie bien de prononcer des paroles qui émeuvent autant le monde que les paroles que prononçait, le 9 avril dernier, un simple ministre anglais, lord Salisbury, de préparer une mesure qui retentira autant dans l'histoire que la formation de l'État australien.

Du discours qu'adressait le premier

ministre aux quinze cent mille membres de la « ligue des Primevères », représentés par leurs délégués, et au reste du monde, nous ne retiendrons que le ton très pessimiste et très menaçant : « Si vous regardez autour de vous, vous constaterez que les éléments et les causes de menaces et de dangers s'accumulent lentement, et le moment peut venir où il faudra les efforts les plus actifs pour les repousser... Nous ne pouvons avoir aucune sécurité que dans l'efficacité de notre



UN EMPIRE ANGLAIS — L'AUSTRALASIE

propre défense et la force de notre bras droit... J'insiste sur la nécessité de prendre nos précautions à temps ». Que signifient ces paroles? Il est clair que l'Angleterre a perdu de son sang-froid superbe; elle a la conscience d'être en pleine crise; elle est émue, inquiète, capable des plus grandes actions comme des pires aventures; surtout, elle a une peur aiguë de paraître reculer. D'un mot, elle est devenue nerveuse. Je crois que les cinq parties du monde feront bien, pendant quelque temps encore, de regarder avec soin vers les rives de la Tamise, et de tenir leur poudre sèche.

— Et c'est dans un tel moment, demandera-t-on, que l'Angleterre songe à émanciper tout un groupe de colonies florissantes?

— Il faut distinguer. C'est le seul moyen de ne pas confondre. Qu'est donc, au juste, l'impérialisme britannique? Que sera l'État nouveau dont la gestation s'achève en ce moment?

⁂

Sir Charles Dilke donnait, en 1868, au récit de voyage qu'il venait d'accomplir à travers les possessions anglaises, ce titre : *Greater Britain*, « la Plus-Grande-Angleterre ». Ce terme a fait une fortune singulière : il est devenu le drapeau d'un parti, auquel tous les partis ont fourni des troupes et qui n'a guère plus d'opposants : le grand parti impérialiste. C'est le parti des Anglais qui ne veulent pas que l'Angleterre rentre un jour dans son île, qui affirment la permanence de sa domination œcuménique, qui travaillent à l'unir plus étroitement avec toutes ses colonies, afin qu'elle ne fasse plus avec celles-ci qu'un bloc, un seul empire à une seule tête, une Plus-Grande-Angleterre. Ce qui cimente ce parti national, c'est à la fois un sentiment commun et un programme. Le sentiment est celui de la grandeur britannique, de l'avenir éclatant, de la domination universelle réservés à la race anglaise. Les autres peuples peuvent connaître les défaillances amères et les moments où l'on désespère

de refaire sa primauté. Ils peuvent être des vaincus, et, ce qui est pis, des résignés. Il faut que la race anglaise, la plus courageuse, la plus vertueuse, la plus civilisée, profite de ces résignations et de ces défaillances, sans relâche pousse son avantage à travers le monde, implante aux quatre coins des cinq continents, par le fer et par le feu, son drapeau, sa langue et son commerce.

Mais, pour réaliser ces destinées superbes, il faut que l'Angleterre ne soit plus une petite île, peuplée d'une trentaine de milliers d'habitants. Il faut qu'elle soit réellement l'empire, où grouillent deux ou trois millions de millions d'hommes, et dont les provinces s'appellent : le Canada, le Cap, l'Inde, l'Australie et les trente autres possessions anglaises. Or le lien qui unit tous ces membres épars est bien faible. Je ne parle ici ni des colonies dites « de la Couronne » et qui relèvent du Ministère des colonies, ni des protectorats du *Niger*, de l'*Afrique orientale*, de la *Rhodésie*, dont les ressources sont encore à peine exploitées et dont l'organisation politique est rudimentaire, ni de l'*Inde* enfin, dont le vice-roi, représentant de la reine, jouit, siégeant au Conseil, de pouvoirs à peu près illimités ; mais du *Dominion du Canada*, *Terre-Neuve*, *le Cap*, *le Natal*, les sept colonies de l'*Australie*, la *Nouvelle-Zélande*.



EN AUSTRALIE — ABORIGÈNES DU QUEENSLAND

Voilà en vérité des nations déjà formées, auxquelles la métropole a donné l'émancipation à peu près complète, en leur octroyant des constitutions calquées sur la sienne propre.

Ces constitutions reposent toutes sur des bases communes : malgré la suprématie nominale du Parlement de Londres, et la présence, dans les capitales coloniales, d'un représentant de la reine, le gouverneur, personnage d'apparat, souvent titré, plus ou moins grand seigneur, selon l'importance de la colonie et... sa générosité, ce sont les Parlements et les ministères coloniaux qui gouvernent effectivement. Ces Parlements sont composés d'un « Conseil législatif » ou Sénat, dont les membres sont parfois nommés à vie par le gouvernement, sur l'avis du ministre, parfois élus sous des conditions de cens (Australie occidentale, le Cap, Victoria), et d'une « Assemblée législative », toujours élue, soit au suffrage universel absolu (Nouvelle-Galles du Sud, Canada), soit sous le régime censitaire. Et ce sont bien ces Parlements qui dirigent la vie politique et la vie économique de la colonie. En 1878, un gouverneur du Canada voulut

imposer à une législature coloniale un ministre : il fut rappelé; et il n'y a point d'exemple, si ce n'est à l'occasion d'affaires d'ordre impérial, qu'un gouverneur ait exercé le droit qu'il possède, théoriquement, de ne pas se conformer à l'avis de ses ministres.

Il est clair qu'une telle situation est peu faite pour aider à la réalisation des vœux de l'impérialisme. Déjà, en 1872, lord Beaconsfield, l'un des précurseurs de cette doctrine politique, alors chef du gouvernement, pensait que « l'octroi de l'autonomie coloniale aurait dû être accompagné de la création, dans la métropole, de quelque conseil représentatif, qui aurait tenu les colonies en relations constantes avec le gouvernement central ». L'idée fit son chemin. En 1884 fut créée l'*Imperial Federation League*, qui provoqua à Londres, le 4 avril 1887, dans le palais de l'*Imperial Institute of the Colonies and India*, une conférence des ministres coloniaux. Lord Salisbury, en ouvrant la première séance, parla nettement de « fédération impériale »; mais il ne prévoyait sa constitution que dans l'avenir. C'est que les représentants des colonies ne montraient pas une grande chaleur à resserrer les liens qui unissaient leurs pays à la métropole ; ils se contentèrent de donner quelques avis et d'*étudier* quelques projets postaux ou militaires. A Ottawa, en 1894, seconde conférence intercoloniale : les mêmes résistances s'y manifestèrent ; il était visible que les propositions de l'impérialisme anglais ne disaient rien qui vaille aux colonies. Ces propositions, cependant, devenaient de plus en plus pressantes. La retraite de Gladstone, en mars 1894, avait marqué la défaite des anciens libéraux, derniers défenseurs d'une politique sage et pacifique. Avec lord Rosebery, surtout avec le cabinet conservateur-unionniste Salisbury-Chamberlain (juin 1895), arrivèrent au pouvoir les protagonistes d'une politique toute contraire, la politique de l'unification, du développement, de la glorification de l'empire britannique. En juin 1897, les premiers ministres coloniaux étaient réunis à Londres par les fêtes du jubilé de la reine Victoria. M. Chamberlain s'empressa de leur proposer, comme première mesure d'union, la fédération commerciale ; il ne reçut, presque de tous, que des protestations de dévouement, et des refus. Seul, le Dominion du Canada consentit à modifier, à l'avantage de l'Angleterre, son régime douanier.



AUX ANTIPODES — UNE ROCHE AUX PINGOUINS

Ainsi, à mesure que le sentiment impérialiste faisait des progrès incessants et envahissait toute la nation, les difficultés du programme impérialiste apparaissaient de plus en plus nombreuses. L'empire, pour être fort, devait être uni; or, ses parties composantes ne montraient pour l'union que peu de goût. Le problème devenait difficile, et cependant la nation anglaise exigeait qu'il fût résolu.

M. Chamberlain crut découvrir la solution; et peut-être est-il dans le vrai. En

Quant à l'Australie, le discours du Trône du 30 janvier 1900 annonçait le dépôt d'un projet de loi relatif à la fédération. « Je suis convaincue, disait la Reine, que l'établissement de la grande fédération d'Australie sera avantageux, non seulement pour les colonies que cette réforme concerne immédiatement, mais aussi pour l'empire en général. » Les considérants du bill déposé, le 14 mai, par M. Chamberlain, sont inspirés par la même idée. C'est ainsi que, réellement, malgré l'apparence paradoxale,



EN AUSTRALIE — UN CAMP DE MOUTONS

1897, il avait trouvé les meilleures dispositions, non chez les colonies isolées, mais chez une confédération de colonies, le *Dominion*. L'empire ne serait-il pas plus aisément réalisable sous la forme d'une « confédération de confédérations » ? Et une aussi originale création politique n'était-elle point, peut-être, la seule qui s'adaptât aux originales conditions d'existence d'une nation morcelée aux quatre coins du globe? Le Canada était unifié, sauf Terre-Neuve (1867). Restaient l'Afrique du Sud et l'Australie. M. Chamberlain aborda aussitôt la double tâche.

Afin de faire disparaître, dans l'Afrique du Sud, le mauvais exemple de deux Républiques indépendantes, il força à la guerre le Transvaal. Le lecteur connaît la question.

la création de la nouvelle nation australienne importe aux progrès de l'impérialisme britannique; du moins, est-ce la conviction de nos voisins.

Entrons dans le détail.

* * *

Depuis 1856, sept colonies anglaises se sont développées dans l'océan Austral : Nouvelle-Galles du Sud, Victoria, Australie du Sud, Queensland, Australie occidentale, Tasmanie, Nouvelle-Zélande; et les efforts, pour unir en une fédération ces colonies, n'ont point cessé de succéder les uns aux autres.

En 1885, le Parlement de Londres autorisa la constitution d'un Conseil fédéral

où seraient représentées celles des colonies qui le désireraient; la Nouvelle-Galles du Sud et la Nouvelle-Zélande se refusèrent à participer à cette assemblée purement délibérative, et l'Australie du Sud n'envoya de délégués qu'à une seule session. L'institution devint caduque, avant même d'avoir vécu.

En février 1890, sur l'initiative de sir Henry Parkes, premier ministre de la Nouvelle-Galles du Sud, des représentants des diverses colonies se réunirent à Melbourne et décidèrent l'envoi à Sydney, pour l'année suivante, de députés élus par les Parlements coloniaux. Cette Convention nationale, qui comprenait les premiers ministres de six colonies sur sept, s'ouvrit le 2 mars 1891 ; elle élabora un projet de Constitution : libre-échange absolu établi entre les « États » fédérés; droits de douane sur les produits étrangers et d'accise; questions militaires et navales dévolues au gouvernement fédéral; Sénat, où tous les États seraient représentés par huit membres; Chambre des députés, dont les sièges seraient répartis proportionnellement à la population; ministère responsable; Cour suprême fédérale. Cette Constitution devait entrer en vigueur, dès qu'elle aurait été ratifiée par les Parlements coloniaux. Mais aussitôt la Convention séparée, les rivalités intercoloniales reprirent le dessus ; en octobre 1891, sir Henry Parkes tombait du pouvoir. De tout cet effort, il n'était rien sorti.

Au commencement de 1895, M. Reid, premier ministre de la Nouvelle-Galles du Sud, provoqua une nouvelle réunion de délégués à Hobart, en Tasmanie. Seule, la Nouvelle-Zélande se tint à l'écart. Il fut décidé que le soin de préparer la Constitution future serait confié à des députés élus directement par chaque colonie, et spécialement pour cette tâche. Ainsi serait formée une Convention vraiment nationale. Cette assemblée se réunit à Melbourne, en février 1898; y étaient représentées la Nouvelle-Galles du Sud, Victoria, Australie du Sud, Australie occidentale, Tasmanie. Le projet adopté était calqué, dans ses grandes lignes, sur la Constitution fédérale américaine : Chambre des représentants, dont les membres seraient élus par les États, en nombre proportionnel à la population de ceux-ci (Nouvelle-Galles du Sud 25 voix, Victoria 22, Australie du Sud 7, Australie occidentale 5, Tasmanie 5), et qui aurait seule le pouvoir de disposer des revenus et d'établir les impôts; Sénat, dans lequel chaque colonie serait également représentée par 10 sénateurs, et qui aurait droit de *veto* sur toutes les questions, sauf sur les projets de finance. A l'intérieur, le commerce intercolonial de l'Australie devait être libre; pour l'extérieur, il serait établi un tarif commun (si possible, avec traitement de faveur pour les importations d'Angleterre et des autres colonies anglaises). Ce projet fut voté, en 1899, par 101 000 électeurs. Il ne fallait plus, pour que la fédération fût un fait accompli, que la sanction du Parlement britannique : ce sera l'œuvre de 1900.

Mais voici qu'à la dernière heure, une pierre d'achoppement s'est découverte. Le projet institue, pour le *Commonwealth* australien, une Cour suprême fédérale; l'article 74 s'exprime, sur les pouvoirs de celle-ci, en ces termes : « Aucun appel à la reine en son conseil ne sera permis dans aucun cas impliquant l'interprétation de la Constitution fédérale ou de la Constitution d'un État, à moins que les intérêts publics, dans quelque partie des domaines de Sa Majesté, autre que le *Commonwealth* d'Australie, n'y soient engagés ». Ce qui équivaut, en fait, à supprimer pour l'Australie la juridiction en dernier ressort du comité judiciaire du Conseil privé de la Reine. Qui ne voit que par cet article est rompu un lien important d'unité impériale? L'unité politique, n'est-ce pas surtout l'unité de jurisprudence, dont l'unique garantie est l'unité de juridiction? A Londres, les impérialistes l'ont pensé. Malgré son grand désir de mettre la dernière main à la Confédération australienne, condition, pour lui, de l'achèvement de l'empire britannique, M. Chamberlain télégraphiait, le 4 avril dernier, que son gouvernement était opposé à l'article 74. Cette opposition est un peu tardive. L'entente sur ce projet de Constitution fédérale a coûté trop d'efforts aux colonies australiennes, pour qu'elles voient d'un œil indifférent le Parlement de Westminster au dernier moment détruire leur œuvre. Le 2 mai, au banquet offert par le *National Liberal Club* de Londres aux agents de ces colonies, ceux-ci n'ont point caché de quelle importance était pour eux l'adoption de leur Constitution, de toute leur Constitution. Le cas est grave pour l'Angleterre. Ou elle permettra aux Australiens de se passer de ses juges, ou elle les mécontentera, en les forçant de recommencer une fois encore le travail de Sisyphe.

Gaston Rouvier.

(*Photographies communiquées par la Société de géographie.*)



UN LACHER DE PIGEONS

LE MONDE ET LES SPORTS

PIGEONS ET COLOMBIERS

Pour ceux qui aiment les bêtes, il n'existe sans doute pas une occupation aussi captivante que celle d'élever des pigeons voyageurs; d'autre part, les dépenses fort peu élevées qu'occasionne ce sport et les services considérables qu'il peut rendre en bien des cas devraient être pour lui des éléments de succès; et pourtant la colombophilie n'est pas aussi répandue qu'elle pourrait l'être, il est possible aussi qu'elle ne soit pas assez connue ni divulguée.

Si ces lignes pouvaient suggérer à quelques-uns le désir de faire connaissance avec les intelligents volatiles et si je pouvais leur faire comprendre les émotions agréables de celui qui possède des pigeons, qui les voit grandir, qui assiste à leur succès dans les concours, je n'aurai sûrement pas perdu les quelques heures que j'ai si agréablement passées en écoutant les récits de M. Derouard, l'aimable président de la Fédération des Sociétés colombophiles de la Seine.

Il est relativement facile d'installer un colombier; il faut pour cela une pièce aérée et garantie contre les vents régnants, sans humidité et à l'abri des rongeurs. Un colombier est bien placé s'il est isolé et élevé, ainsi il peut être installé avec profit sur le toit d'une maison; quelquefois ils sont dressés dans une cour : rue Richer, à Paris, il y a un blanchisseur qui élève ses pigeons dans une cave et, malgré les conditions mauvaises de ce colombier, ses habitants y reviennent toujours. Cette installation n'est assurément pas à recommander, elle ne vaut certes pas les endroits élevés d'où les pigeons peuvent prendre facilement et fréquemment leur vol.

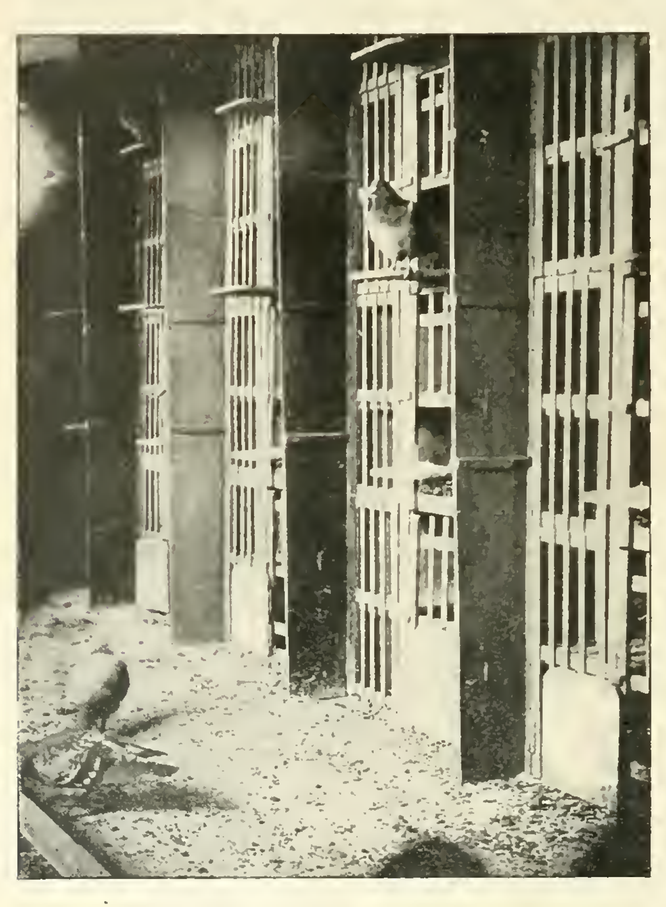
Le colombier est divisé en cases réservées aux couples; on peut aisément mettre cinquante couples et même plus dans un même colombier; il faut qu'il soit d'un accès facile, afin que l'amateur qui s'en occupe puisse y pénétrer pour procéder au nettoyage et surveiller la venue des petits; aussi une hauteur intérieure de $2^{m},50$ semble un maximum qu'il ne faut pas dépasser, sans risquer de ne pouvoir examiner facilement toutes les cases.

Il est bon qu'au dehors du colombier on place une grande planche horizontale, sur laquelle les pigeons peuvent se tenir et d'où ils prennent leur vol.

Le pigeon voyageur ne constitue pas une espèce spéciale; en général, tous les pigeons qui volent sont voyageurs; c'est un instinct naturel chez eux. Toutefois on est arrivé à former des races supérieures à l'aide de croisements intelligents : on a profité des qualités de résistance de quelques-uns et des qualités de vitesse des autres pour avoir des produits qui réunissent ces deux dons; les meilleures races qui servent à former des voyageurs sont la race liégeoise, dont les représentants sont petits et courts, et la race anversoise, qui se reconnaît au corps élancé et au grand bec de l'animal.

En général, on trouve facilement à Paris

des couples valant 10 francs et pouvant fournir des voyages certains; mais, dès qu'on aborde les sujets d'élite, les prix ne sont plus les mêmes, ils peuvent monter à six cents et sept cents francs la pièce; ces pigeons hors ligne sont ceux qui ont remporté des prix nombreux dans les concours, qui ne s'arrêtent pas en route



UN COLOMBIER D'AMATEUR

et qui, par leurs précédents, peuvent promettre une descendance glorieuse. En France, on n'est pas aussi passionné qu'en Belgique pour ce sport; les prix des concours ne sont pas assez élevés; ainsi de l'autre côté de la Meuse, il existe des lâchers qui peuvent rapporter jusqu'à 15 000 francs au vainqueur. Chez nous, on est plus modeste et souvent la gloire de remporter le prix l'emporte sur le plaisir attaché au gain.

On sait qu'un pigeon revient toujours à son colombier : il faut, autant que possible, qu'il y soit né, ou qu'il n'ait pas pris de vol avant; le *mariage* attache beaucoup l'oiseau à sa cage... Il est très difficile à un propriétaire de déménager son colombier: il faut pour cela qu'il emploie des procédés souvent barbares et cruels; il devra rendre l'ancien colombier inhabitable, séparer les mâles des femelles, priver ses pigeons de nourriture et surtout de breuvage, puis démolir les cases; lorsque la maison sera toute sens dessus dessous, il emportera les oiseaux dans leur nouvelle demeure, ils y trouveront bon gîte, bon souper et le reste; malgré cela, ils retournent constamment à leur ancien colombier et il est rare qu'un déménagement se fasse sans qu'on perde un certain nombre de bêtes.

D'où vient ce don que possèdent les pigeons de revenir toujours chez eux, quelle que soit la distance où on les emmène? C'est un problème qui a soulevé bien des curiosités et qui n'a jamais été expliqué; il est certain que le voyageur a le sentiment de l'orientation; mais la question de la vue joue aussi un rôle considérable dans leur vol. L'oiseau reconnaît les parages qui lui sont coutumiers, il reconnait aussi les endroits par où il est passé; la meilleure preuve est que pendant les temps de brouillard l'oiseau ne vole pas.

Quand on veut élever un jeune pigeon aux grands voyages de 5 à 600 kilomètres, qui semblent être un maximum, il faut l'entraîner en lui faisant faire une série de lâchers à des distances de plus en plus éloignées; on établit des plans d'échelonnage. Ainsi, il a été décidé que cette année on verrait un lâcher important à Tarbes, séparé de Paris par 647 kilomètres; ce lâcher aura lieu le 28 juin; mais il sera précédé par des lâchers préparatoires à Artenay (95 kilom.), Salbris (160 kilom.), Châteauroux (230 kilom.), Nexon (365 kil.) et Agen (530 kilom.). Il est certain que le

pigeon, qui commence par gagner des zones élevées de l'atmosphère dès qu'on ouvre le panier où il est enfermé, reconnaît le pays d'où on l'a lâché la dernière fois et cherche à se diriger de ce côté. Certains oiseaux ont des spécialités. Ainsi, M. Derouard nous a raconté qu'il avait possédé un pigeon célèbre, nommé *le Bleu à la bague*, qui a toujours gagné ; il a eu sept premiers prix dans sa vie, et chaque fois avec le vent du Nord.

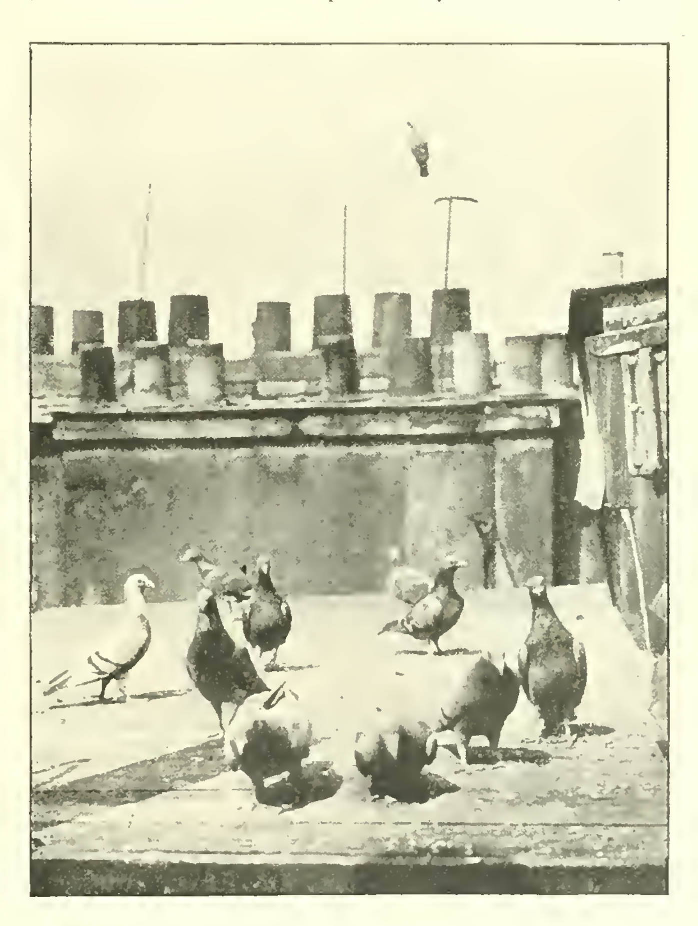
La vitesse du vol d'un pigeon est très variable, elle dépend de la lumière et du vent ; un vent contraire retarde beaucoup la rapidité de l'oiseau. Un pigeon de bonne race quand il est en conditions normales fait facilement 60 kilomètres à l'heure, mais peut arriver à 100 et même plus.

Tout le monde ne peut élever des pigeons voyageurs, car il existe des lois qui réglementent la possession de ces volatiles ; il faut être Français et n'avoir point de casier judiciaire ; en temps de guerre, tous les pigeons peuvent être réquisitionnés ; actuellement il existe en France environ quatre cents sociétés possédant deux cent mille pigeons qui sont inscrits sur un registre spécial et qui peuvent être pris par les autorités militaires.

Il faut, de plus, être affilié à une Société reconnue ; celles-ci sont fort nombreuses. Dans le département de la Seine, nous avons l'*Avant-Garde*, la *Colombophile de Paris*, l'*Hirondelle*, l'*Épervier*, la *Patrie*, la *Poste aérienne*, le *Roitelet*, etc., etc. Mais toutes obéissent aux réglements établis par la Fédération qui, elle, comprend toutes les Sociétés du département.

Le critérium de la force d'un pigeon et des services qu'il peut rendre est donné par concours, qui se font par des lâchers. Le plus grand soin est apporté à ces courses et la plus scrupuleuse exactitude est demandée aux résultats.

Chaque concurrent, qui connait les heures et le lieu des lâchers, doit aviser de ses intentions la Fédération qui organise le concours et indiquer le nombre d'animaux qui doivent y prendre part : ceux-ci sont marqués d'un cachet de la Société à laquelle ils appartiennent et d'un numéro d'ordre qui est reporté sur un registre



LA PLANCHE DU COLOMBIER

avec la désignation de l'animal, sa couleur, ses taches, sa grosseur, etc. Les oiseaux, avant d'être emballés dans les paniers d'expédition, sont numérotés sur l'aile d'un second numéro dont nous verrons l'utilité plus loin, ce dernier pointage est fait en dehors de la vue du propriétaire qui doit l'ignorer ; il est exécuté par un agent contrôleur de la Fédération. Une fois que cette opération est terminée, les oiseaux sont emballés dans leurs paniers et portés à la gare de départ où un convoyeur spécialement désigné recueille les

envois de chacun et accompagne le tout à l'endroit désigné pour le lâcher ; c'est également lui qui préside à cette petite cérémonie et qui est responsable.

En principe, il semble difficile d'établir une course dont le point de départ est fixe, mais dont le but est variable puisqu'il change pour chaque propriétaire.



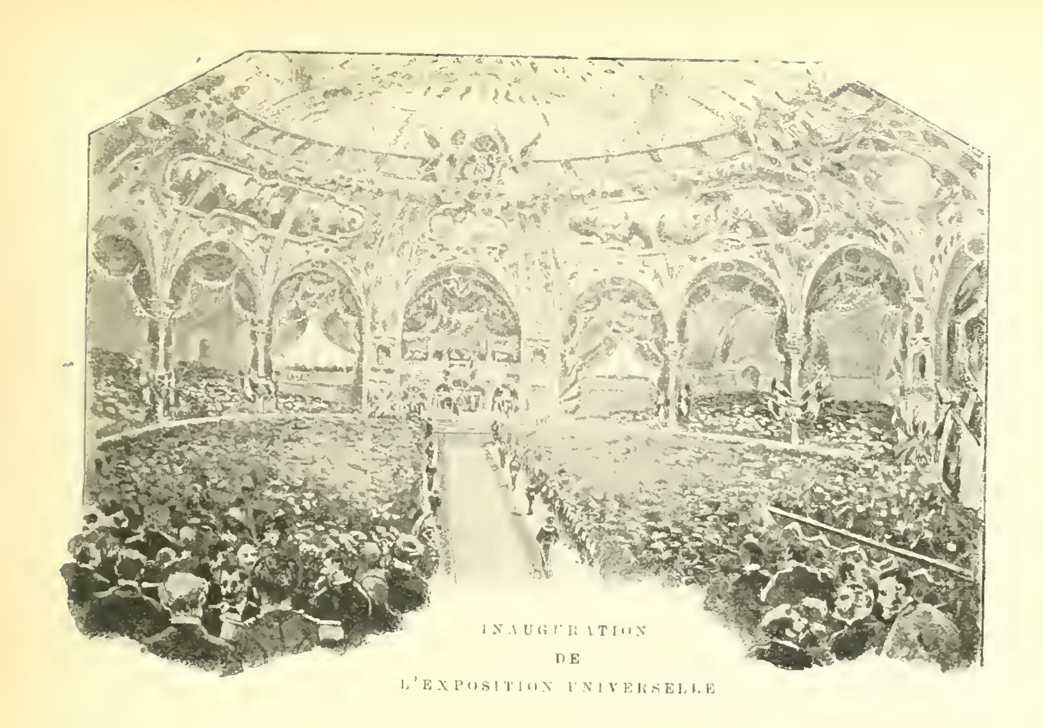
EMBARQUEMENT DES PIGEONS POUR UN LACHER

Pour que tout se passe avec régularité, il y a deux précautions à prendre et à elles seules elles assurent la réussite du concours; la première est de *handicaper* les pigeons, c'est-à-dire de leur *donner des temps* suivant les distances qui séparent les colombiers entre eux. Ainsi, par exemple, un propriétaire qui demeure à Saint-Maur *donne* à un propriétaire de Levallois quinze à vingt minutes si le lâcher a eu lieu du côté de l'Est. Ce temps est calculé très exactement d'après la distance et d'après la vitesse de la course.

La deuxième condition, pour la régularité du concours, est le contrôle à l'arrivée : jadis on envoyait dans chaque colombier un agent sûr qui relevait l'heure exacte de l'arrivée du premier pigeon. Ce système était mauvais, il demandait un personnel considérable, et l'on devait s'en rapporter aveuglément à ces observations individuelles ; aujourd'hui il y a mieux. C'est le propriétaire lui-même qui marque l'heure à l'aide d'un appareil spécial. Ce dernier se compose d'une caisse plombée et que l'on ne peut pas ouvrir sans violer les cachets posés par les organisateurs du concours : il est muni d'une pendule dont les aiguilles sont armées de petites pointes ; tout l'appareil est fermé, sauf un orifice circulaire derrière lequel se trouve une feuille de papier.

Il faut que le propriétaire veille à l'arrivée de son pigeon ; dès que ce dernier a pénétré dans son colombier, il s'en empare et regarde le numéro du contrôle : au départ, ce numéro était inconnu du concurrent, il ne peut donc le savoir qu'au moment du retour de la bête. Il l'inscrit aussitôt *sans perdre un instant* sur la feuille de l'appareil, donne un rapide coup de manivelle et l'heure se trouve inscrite à l'aide des pointes des aiguilles, en même temps la feuille est chassée dans une case de l'appareil. Ce dernier est porté au siège de la Société, on y constate si les plombs sont à leur place, on les brise et on retire la feuille qui sert de document pour connaître l'heure exacte de la rentrée de l'oiseau dans son colombier ; on voit qu'avec ce système il n'y a aucune tricherie possible.

A. DA CUNHA.



INAUGURATION
DE
L'EXPOSITION UNIVERSELLE

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÉNEMENTS D'AVRIL 1900

1. **L'expédition antarctique** anglaise, commandée par le capitaine suédois Borchgrevink, à bord du *Southern-Cross*, arrive à l'île de Stewart, d'où elle fait parvenir une dépêche annonçant qu'elle a atteint son but en battant avec des traîneaux le record du pôle sud, à savoir 78° 50′. L'expédition dit avoir déterminé la position actuelle du pôle magnétique sud.

2. — A l'ouverture du Volksraad de l'**Etat libre d'Orange,** réuni à Kroonstadt, le président Steijn dit que, malgré la capitulation de Bloemfontein, il n'a pas perdu l'espoir dans le triomphe final des deux Républiques. — M. Colombo est réélu président de la **Chambre italienne** par 265 voix.

3. Mort de **M. Joseph Bertrand,** savant mathématicien, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française. — Le Portugal autorise l'Angleterre à transporter des troupes par chemin de fer du territoire portugais **de Beïra-Umtali,** au nord du Transvaal.

4. Le général boer Dewet bat, près de **Dewetsdorp,** une colonne de cavalerie anglaise lui prenant un convoi de munitions et d'approvisionnements et 459 prisonniers. — Le **prince de Galles** est victime d'un attentat en gare du Nord à Bruxelles. Le prince attendait le départ du train allant en Danemark, lorsqu'un jeune homme de seize ans, nommé Sipido, monte sur le marchepied, au moment où le train part, et tire quatre coups de revolver dans la direction du prince, sans l'atteindre. — La **reine d'Angleterre,** venant faire un séjour en Irlande, arrive à Dublin. La population lui fait un accueil respectueux, mais sans enthousiasme.

5. M. Loubet visite le **Salon de peinture** de la Société des artistes français, installé, cette année, avenue de Breteuil. — Mort du Ghazi **Osman Pacha,** le héros de Plewna, dont la mort avait déjà été annoncée par erreur. — Une dépêche de lord Methuen annonce qu'une colonne anglaise a cerné un détachement de Boers commandé par le général Villebois-Mareuil. Le **général Villebois-Mareuil** et 7 Boers ont été tués.

6. La Chambre adopte l'ensemble du projet de loi portant organisation de **l'armée coloniale** avec rattachement au ministère de la guerre.

7. — Les sept écrivains désignés par M. Edmond de Goncourt dans son testament pour faire partie de **l'Académie Goncourt** désignent les trois membres qui doivent compléter cette académie, constituée comme suit : MM. Léon Hennique, Octave Mirbeau, Joris Karl Huysmans, Gustave Geffroy, les deux frères Rosny, Paul Margueritte, Elémir Bourgès, Léon Daudet et Lucien Descaves.

8. — **Election sénatoriale.** Alpes-Maritimes : Le général Bérenger, républicain, est élu en remplacement de M. Chiris, décédé. — **Election législative,** première circonscription de Poitiers : Ballottage. — A Nîmes, inauguration du monument d'**Alphonse Daudet,** œuvre de Falguière.

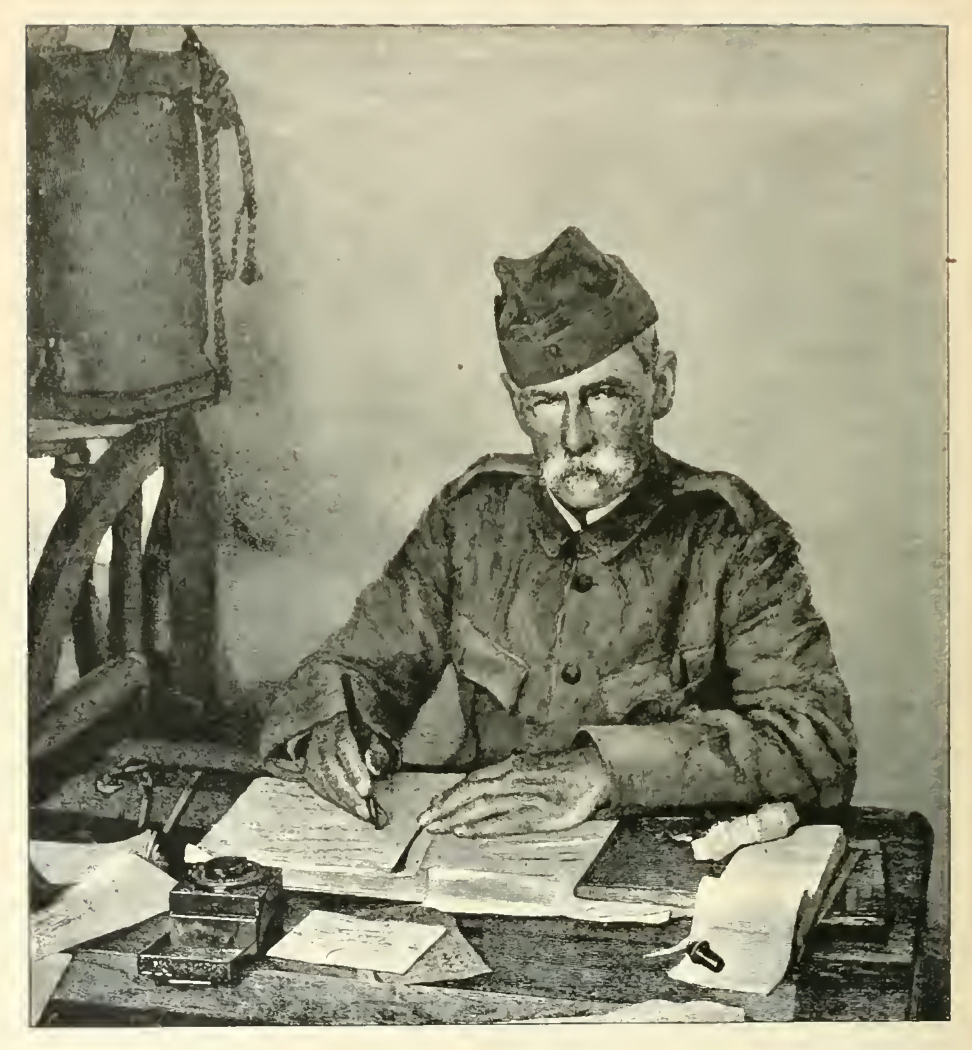
9. **Le pape** reçoit en audience solennelle les princes Michel et Georges de Russie.

10. La reine régente d'Espagne signe un décret mettant en vigueur le **traité littéraire** conclu entre l'Espagne et la République argentine.

11. M. de Smet de Naeyer, chef du cabinet, donne lecture à la Chambre belge d'un projet de loi par lequel le roi Léopold fait **donation a la Belgique** de tous ses biens immeubles. La droite écoute debout cette lecture et applaudit longuement.

12. **Le budget** est adopté définitivement par les deux Chambres, qui s'ajournent ensuite au 22 mai. — Un décret porte nominations et promotions dans la **Légion d'honneur** à l'occasion de l'Exposition. M. Picard, commissaire général, est promu grand-croix. — La colonne du lieutenant-colonel d'Eu, après avoir parcouru, sans rencontrer d'obstacle, tout **le Tidikelt** et avoir reçu sur place la soumission de l'Aoulef, rentre à In-Salah. — Les **gouvernements boers** notifient au Portugal qu'ils considèrent comme une action éminemment hostile l'autorisation donnée au gouvernement anglais de faire passer ses troupes et ses munitions de guerre par Beira.

13. Mort de **M. F. G. Planchon,** membre de



LE GÉNÉRAL ROBERTS DANS SA TENTE AU COURS DE LA MARCHE SUR BLOEMFONTEIN

l'Académie de médecine. — Le pape interdit aux **Pères assomptionnistes** de se livrer à la propagande politique.

14 — Inauguration officielle de **l'Exposition.** A deux heures, le Président de la République, entouré des membres du cabinet, de sa maison civile et militaire, du corps diplomatique, des fonctionnaires de l'Exposition, arrive à la Salle des fêtes, déjà occupée par un grand nombre d'invités. M. Millerand présente l'Exposition à M. Loubet et prononce un discours dans lequel il rappelle les progrès réalisés depuis cent ans par l'industrie, le commerce, la science et la solidarité humaine. Le ministre termine par une invocation au travail, qui conduira l'humanité vers une ère de justice et de bonté. Le Président de la République prend ensuite la parole. Il dit qu'en conviant les peuples à l'Exposition universelle, la République française n'a pas voulu seulement leur demander d'apporter leur concours à toutes ces merveilles visibles aujourd'hui ; ses visées étaient plus hautes : elle a voulu apporter une contribution éclatante à l'avancement de la concorde entre les peuples et travailler pour le bien du monde. L'exposition développera le sentiment de la solidarité humaine. M. Loubet remercie ensuite les gouvernements qui ont prêté leur concours et tous les collaborateurs de l'Exposition. Il termine en exprimant la conviction que grâce à l'essor de certaines pensées généreuses, le xxe siècle verra luire plus de fraternité et diminuer la misère. — Le général boer **Kronje**, prisonnier des Anglais, arrive à Sainte-Hélène.

15. — 113 630 personnes sont entrées à l'Exposition le jour de l'inauguration. — Des malfaiteurs saccagent et **incendient la basilique d'Aubervilliers**.

16. — **A l'Élysée**, première des grandes fêtes données à l'occasion de l'Exposition. — Les **mineurs de Carmaux** reprennent le travail. M. Loubet gracie ceux des grévistes qui avaient été condamnés pour faits de grèves. — Mort du statuaire **Charles Rochet**, auteur de la statue de Charlemagne.

17. — Le Dr Dutremblay, dans une communication à

l'Académie, signale comme remède au **mal de mer** les inhalations d'oxygène.

18. — La **reine de Saxe** visite l'Exposition. — Des services sont célébrés à Notre-Dame et à Saint-Nicolas-des-Champs à la mémoire du **colonel Villebois-Mareuil** — Le **Ministère espagnol** donne sa démission. Le nouveau ministère est constitué comme suit : Silvela, présidence et marine ; marquis d'Aguila Campo, affaires étrangères ; marquis Vadillo, justice ; de Villaverde, finances ; Dato, intérieur ; général Azcarraga, guerre ; Garcia Alva, instruction publique ; Gasset, agriculture et travaux publics.

19. — A Nantes, inauguration du **nouveau Palais des Beaux-Arts,** qui renferme le Musée et la Bibliothèque. M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, préside l'inauguration de ce magnifique édifice, qui renferme des collections remarquables de peinture et de sculpture. — Mort du célèbre sculpteur **Falguière.** — Le naturaliste français **Adolphe Brougneur** se tue en tombant dans un précipice au cours d'une excursion sur le mont Collabasso. — Le **prince de Galles,** revenant de Copenhague, s'arrête à Altona, où il reçoit la visite de l'empereur d'Allemagne et du prince Henri de Prusse.

20. — Une **Chambre de Commerce russe** est fondée à Paris. — Mort de M. **Milne Edwards,** directeur du Muséum d'histoire naturelle, membre de l'Académie des Sciences. — Le *Journal Officiel* du Dahomey publie un arrêté décidant que la **souveraineté d'Abomey,** telle qu'elle a été constituée par traité du 21 janvier 1894, est supprimée. Les territoires formant le royaume d'Abomey seront placés sous l'autorité directe du résident. Le roi Ago li Agbo est déchu du trône d'Abomey et interné à Porto-Novo. — M Schalkburger est nommé **vice-président du Transvaal.** — Le **général Botha** est nommé général en chef des forces boers. — Le général anglais **Prettyman** est nommé gouverneur des territoires d'Orange occupés.

21 — **A l'Hôtel de Ville de Paris** un dîner de 150 couverts est offert à l'occasion de l'Exposition. M. et Mme Loubet et les membres du corps diplomatique y assistent. — Les **Médailles d'honneur du Salon** sont attribuées : pour la peinture, à M. Ferdinand Humbert ; pour la sculpture, à M. Verlet ; pour la gravure, à M. Boulard ; pour l'architecture, à M. Albert Guilbert.

22. — **Election législative** (ballottage), 1re circonscription de Poitiers : M. Girardin, radical, est élu par 7286 voix, en remplacement de M. Bazille, décédé. — A Lyon, inauguration du monument élevé à la mémoire du **sergent Blandan** et de braves qui l'entouraient au combat de Beni-Meredi.



Cl. Aumont.

LE NOUVEAU PALAIS DES BEAUX-ARTS A NANTES

23. — Inauguration des **Galeries de la Charité** à la construction desquelles Mme de Castellane a consacré un million. La cérémonie est présidée par le cardinal Richard.

24. — Le vice-amiral Bienaimé est nommé **chef d'Etat-major général de la marine.** — M. Gulner est nommé secrétaire d'Etat à l'intérieur dans le **ministère austro-hongrois.** — Les **Boers** lèvent le siège de Wepener, où ils assiégeaient 1200 hommes commandés par le colonel Dalgetty. Ils se retirent vers le nord-est, dans la direction de Ladybrand. Pour envelopper les Boers le général Roberts met en mouvement 40 000 hommes. Son plan consiste : 1° à délivrer Wepener et à dégager l'est de l'Orange. Cette première partie est résolue. La seconde est d'envelopper les Boers qui battent en retraite vers le nord.

25. — Le **prince de Hohenlohe,** chancelier de l'empire d'Allemagne, visite l'Exposition. —



VUE GÉNÉRALE DE HULL ET D'OTTAWA

1. Entrée du faubourg de Hull. — 2. La scierie Eddy et les rapides de la Chaudière.

A Johannesburg, l'usine Begby, transformée en arsenal, est en partie détruite par une explosion, attribuée à la malveillance. — A Naples, ouverture du congrès international **contre la tuberculose.**

26. — Un immense incendie détruit la ville de **Hull** et la partie ouest d'**Ottawa** (Canada). 2 000 maisons sont en ruine et 18 000 personnes sans abri.

27. — Contrairement à la proposition de M. Chamberlain, les **colonies australiennes** refusent d'amender le bill de fédération, qui fut soumis au référendum.

28. — Le **ministère danois** a démissionné. Le nouveau ministère est constitué comme suit : Présidence et affaires étrangères, Sehested ; justice, Goos ; travaux publics, Ryssautaen ; agriculture, Friis ; finances, Scharling ; marine, commandant Midelbou ; cultes, Bierra ; guerre, colonel Schnack ; intérieur, Bramsen.

29. — **Elections sénatoriales,** Rhône : M. Repiquet, sénateur invalidé, est réélu par 373 voix. — Pas-de-Calais : M. Leroy, républicain, est élu par 1539 voix, en remplacement de M. Deprez, décédé. — Mort de M. **Rousseau,** sénateur de la Creuse. — **A l'Exposition,** une passerelle en ciment armé, reliant le Champ de Mars au panorama du Globe Céleste, s'écroule. Il y a 10 morts et 9 blessés.

30. — Mort du contre-amiral d'**Herbinghem**, doyen de l'Etat major de la marine. — Par 129 voix contre 20, le Sénat des Etats-Unis refuse de prendre en considération une motion de sympathie en faveur des Boers. — Le gouvernement colombien proroge jusqu'au 31 octobre 1910 le délai d'exécution du **canal de Panama.**

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS



BORNÉO

En Allemagne commence de paraître la série des grands timbres, le 1 mark rose c. (représentant l'hôtel des Postes de Berlin), puis un 2 pfennig gris clair qui reste semblable à l'ancien type avec chiffre.

Voici également venir la série entière de Bosnie, avec la nouvelle valeur au bas du timbre, 1 noir, 2 gris, 3 jaune, 5 vert, 6 bistre, 10 rouge, 20 rose, 25 bleu, 30 roux, 50 lilas.

La Bulgarie modifie le 2 gris ardoise et le 10 qui devient jaune.

A Bornéo, le 2 cents de carmin et noir devient vert et noir.

Notons les timbres des Carolines à l'ancien type allemand avec surcharge transversale de *Karolinen Inseln*, 3, 5, 10, 20, 25 et 50 pfennig.

Après l'ouverture des bureaux japonais en Chine, voici des bureaux en Corée, prétexte à une série de timbres japonais, portant aussi une petite surcharge noire, 5 gris, 1 brun, 2 vert, 3 lilas, 4 rose, 5 orange, 8 olive, 10 bleu, 15 violet, 20 vermillon, 25 bleu, 50 violet, 1 y. rose.

La Crète se complète. Nous voyons : 1 l. brun, 50 lilas représentant Hermès, les 5 vert et 20 rose, Junon, 10 rouge et 25 bleu, le prince Georges, puis de plus grand format 1 d. violet, le géant Talon, 2 d. le roi Minos, et enfin 5 d., saint Georges terrassant le dragon.

Du Dahomey nous vient le 1 c. semblable au 25 c.



CRÈTE

Le 2 c. avec vignette, de la Guyane anglaise, de violet et orange est devenu violet et rose.

En France, nous avons, conforme à la série en cours, un 2 Fr. brun clair sur bleuâtre.

En Islande est paru un nouveau timbre de 4 aur, rose et gris, du type ordinaire.



LIBERIA

Labuan a de suite adopté et surchargé le nouveau Bornéo, vert et noir.

Quelques changements de couleur à Liberia pour se conformer à peu près à l'Union postale, 1 c. vert olive, 2 noir et rouge, 5 bleu et noir.

Les *Marianen Inseln* ont pris les mêmes timbres que les Carolines, et les îles *Marschall* modifié ainsi leur surcharge : *Marshall*, en ajoutant les 10 et 20 pfennig.



SUÈDE

Le 10 c. jaune du Pérou est paru en noir.

La surcharge des timbres américains de Porto-Rico sera désormais *Puerto-Rico*.

On annonce en Roumanie un nouveau timbre commémoratif de l'inauguration du nouvel hôtel des Postes : c'est un moyen d'en payer une partie.



LIBERIA

Signalons encore, aux Seychelles, un complément de série : 60 rose, 75 jaune et violet, 1 r. 50 c. gris et rouge, et 2 r. 25 c. violet et vert.

La Suède fait paraître son timbre de 1 krona, effigie en gris avec cadre rose.



ALLEMAGNE

Du Transvaal, fruit de la guerre, pour faire suite à notre étude spéciale de ces timbres, nous apprenons que des timbres de Natal et du Cap auraient été surchargés Z A R par les Boers ; comme représailles, les Anglais en feront autant aux timbres d'Orange trouvés à Bloemfontein !

Pour terminer, nous informerons nos lecteurs que, si l'on n'a pas voulu créer un timbre spécial pour l'Exposition, l'oblitération du bureau de l'Exposition représentera un drapeau et constituera certainement une curiosité postale.

JEAN BERNARD.



CRÈTE

LA MODE DU MOIS

En dépit de la longueur ondoyante des jupes, la mode, quelquefois pratique, conseille, pour les intéressantes promenades à l'Exposition, le petit costume trotteur, genre tailleur, correct, simple, et à jupe rasant à peine terre. Le covert-coat, l'alpaga, le mohair, en général tous les tissus secs, un peu soutenus, sur lesquels la poussière glisse mais ne s'imprègne pas, se





prêtent admirablement à ce genre de toilette.

Pour les fêtes, voici un ravissant modèle tout à fait de saison (nº 1). Cette robe est en foulard uni de nuance pâle de forme princesse, et garnie d'entre-deux de dentelle bordés de passementerie pailletée d'acier. A partir de l'entre-deux qui contourne les hanches, la jupe est voilée par un tulle brodé en soie, d'un semis de petites cerises. Le chapeau, en paille de crin, très enlevé devant, est orné de plissés de mousseline de soie avec passant de mousseline de soie se rattachant dans un bouquet de roses, dont les feuilles se perdent dans les ondulations souples de la chevelure.

Le corsage forme corselet avec chemisette intérieure assortie ou dissemblable à la robe. Celle-ci est longue et très souple, doublée de soie, avec balayeuse bien froufroutée. A l'intérieur, jupon de dessous en soie lavable, à volants gansés. Bas de soie noire, souliers en cuir de Russie ou en daim gris. Gants blancs, en suède, et face-à-main en écaille blonde.

Pour visites ou ventes de charité, rien n'est plus joli qu'un costume en drap d'été, léger comme du cachemire, dans les nuances claires (tons pastel), du genre de notre modèle nº 2. La jupe mi-longue est, dans le bas, incrustée de dentelle. Elle est soulevée, sur un fond de soie assortie, ou tranchante, toujours de nuance pâle.

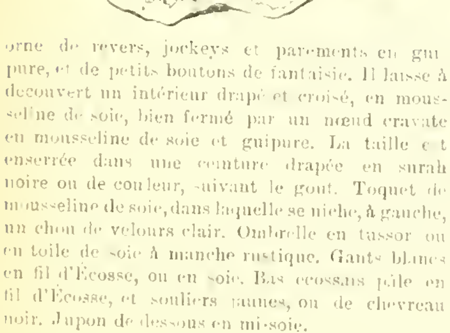
Le corsage, entièrement plissé de plis piqués, est rentré dans la jupe sous une ceinture drapée, en pointe, en surah ou satin Liberty. Les manches sont plissées comme le corsage orné, au cou, par une cravate en soie et dentelle.

Le chapeau bergère est en paille blanche, orné de dentelle et de fleurs. L'ombrelle est assortie de ton à la robe ; les souliers, blancs, et les bas,

en fil d'Écosse, noirs. Jupon de dessous en taffetas clair, à volants soie et dentelle. Gants de chevreau, blancs, à fourchette de soie brodée.

En toile de soie, ou en piqué, car notre modèle n° 3 peut se faire aussi bien dans l'un que dans l'autre de ces tissus, je recommande, pour la campagne, la mer ou les eaux, ce charmant petit costume, dont un large entre-deux de guipure recouvre la hauteur de l'ourlet. La jupe est tout unie. Le corsage boléro, arrondi et court, est





orné de revers, jockeys et parements en guipure, et de petits boutons de fantaisie. Il laisse à découvert un intérieur drapé et croisé, en mousseline de soie, bien fermé par un nœud cravate en mousseline de soie et guipure. La taille est enserrée dans une ceinture drapée en surah noire ou de couleur, suivant le gout. Toquet de mousseline de soie, dans laquelle se niche, à gauche, un chou de velours clair. Ombrelle en tassor ou en toile de soie à manche rustique. Gants blancs en fil d'Écosse, ou en soie. Bas écossais pâle en fil d'Écosse, et souliers jaunes, ou de chevreau noir. Jupon de dessous en mi-soie.

Enfin, pour visites, stations ou casinos, ou *garden party*, rien n'est plus joli qu'une toilette en voile ou en étamine crème, sur fond de soie de couleur pâle, dont la jupe, à plis piqués, très plate sur les hanches, s'évase du bas. Telle est la robe représentée par la figurine n° 4. Le corsage boléro, mais carré au lieu d'être arrondi, forme pointes devant. Il est légèrement décolleté sur une chemisette en soie souple assortie au fond de jupe, et garnie, au col, comme le boléro, de vieille guipure. Sur les revers, de chaque côté, deux



jolis boutons de nacre. Quant aux manches, froncées du haut en bas, elles se terminent, sur la main, par une manchette en vieille guipure. La ceinture, drapée, et fermée à gauche sous un chou, est en velours. Toque en paille de fantaisie drapée, garnie de tulle et de choux de ruban. Jupon en nansouk et dentelle, bas ajourés, crème, en fil d'Écosse, souliers blancs, gants blancs et ombrelle en mousseline de soie crème, sur fond de soie assorti de nuance à celle de la robe, avec double volant en soie et guipure tout autour. Le manche bambou est terminé par un joli milord en or.

BERTHE DE PRÉSILLY.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

La Caisse nationale d'épargne.

Tous les chiffres ci-après se rapportent au 31 décembre de chaque année; les comptes sont ceux restant ouverts, les sommes dues (*en millions de francs*) comprennent les intérêts. La moyenne due à chaque déposant est naturellement donnée *en francs.*

	Nombre de comptes.	Sommes dues.	Moyenne de chaque compte.
1882	211.580	47,6	224
1883	375.838	77,4	206
1884	541.323	115,4	213
1885	692.582	154,1	222
1886	845.053	190,6	225
1887	979.597	223,5	228
1888	1.129.984	266,7	226
1889	1.301.743	332,0	255
1890	1.501.688	413,4	271
1891	1.733.764	506,3	292
1892	1.973.698	616,3	312
1893	2.089.492	610,7	292
1894	2.280 061	690,8	302
1895	2.488.075	753,4	302
1896	2.682.908	784,9	292
1897	2.892.476	844,2	291
1898	3.087.621	875,0	283

Les expositions nationales et internationales à Paris.

EXPOSITIONS NATIONALES.

	Exposants.	Récompenses.		Exposants.	Récompenses.
An VI (1798)	110	31	1827	1.695	1.254
An IX (1801)	229	110	1834	2.447	1.785
An X (1802)	510	251	1839	2.381	2.305
1806	1.422	610	1844	3.960	3.253
1819	1.662	869	1849	4.532	3.738
1823	1.642	1.091			

EXPOSITIONS INTERNATIONALES.

	Superficie totale en mètres carrés.	Exposants.	Visiteurs.	Récompenses.
1855	168.000	23.954	5.160.000	11.033
1867	450.000	52.200	11.000.000	19.395
1878	420.000	52.835	16.100.000	29.810
1889	700.000	61.722	25.750.000	33.139

La marine marchande au Danemark.

	Voiliers.		Vapeurs.		Totaux.	
	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.
1875	3.031	211.165	169	39.478	3.200	250.643
1880	3.078	208.720	193	48.826	3.271	257.546
1885	3.015	190.634	274	90.710	3.289	281.344
1890	3.096	185.393	311	103.824	3.407	289.217
1895	3.202	192.905	389	141.994	3.591	334.899
1896	3.168	185.102	422	144.931	3.590	330.033
1897	3.212	181.508	439	164.075	3.651	345.583
1898	3.232	173.406	464	182.702	3.696	356.108

Les télégraphes en Belgique.

	Longueur en kilomètres des lignes.	Longueur en kilomètres des fils.	Nombre de télégrammes.
1875	4.959	21.094	4 117.437
1880	5.557	24.394	6.177.042
1885	6.075	28.342	6.798.508
1890	6.868	32.713	8.062.837
1895	6.354	31.635	8.515.157
1896	6.370	32.058	8.447.928
1897	6.365	32.463	9.188.699
1898	6.379	32.500	10.505.200

Les maîtres de danse.

Dans un article de la *Revue encyclopédique*, la *Danse à Paris*, M. E. Giraudet donne la liste suivante des maîtres de danse du monde entier, au total 3 258 :

Paris	86	Danemark	15
Province	167	Suède	25
Angleterre	128	Turquie	10
Italie	83	Grèce	191
Allemagne	327	Serbie	7
Autriche-Hongrie	115	Roumanie	9
Russie	203	Bulgarie	11
Monténégro	5	Roumélie	13
Suisse	21	Amérique (Nord et Sud)	29
Belgique	17	Asie	223
Hollande	80	Afrique	421
Norvège	10	Océanie	311
Espagne	48		
Portugal	12		

La pluie à Paris.

	Jours de pluie.	Hauteur totale en millimètres.		Jours de pluie.	Hauteur totale en millimètres.
1883	178	509,4	1891	152	551,3
1884	154	418,2	1892	153	612,6
1885	169	577,6	1893	142	519,3
1886	174	728,0	1894	176	486,0
1887	156	479,0	1895	150	559,0
1888	179	548,6	1896	158	703,6
1889	174	544,5	1897	167	581,7
1890	170	594,4	1898	142	534,1

Le commerce extérieur des États-Unis.

(En dollars : 1 dollar = 5 fr. 18.)

	Exportations.	Importations.	Commerce total.
1890	855.399.202	814.909.576	1.670.308.778
1891	970.265.925	828.364.521	1.798.630.446
1892	938.020.941	830.490.141	1.768.511.082
1893	875.831.848	766.239.946	1.642.071.794
1894	825.102.248	676.312.941	1.501.415.189
1895	824.860.136	801.669.347	1.626.529.483
1896	1.005.837.241	681.579.556	1.687.416.797
1897	1 099.709.045	742.595.229	1.842.304.274
1898	1.255.446.266	634.964.448	1.890.410.714
1899	1.275.486.641	799.831.620	2.075.321.261

La population de la France.

Les chiffres qui suivent sont extraits de l'ouvrage de M. Levasseur, *la France et ses colonies*, ou fournis par les recensements :

Gaule barbare à l'époque de César	6.700.000	1826	31.858.000
		1831	32.569.000
Gaule romaine sous les Antonins	8 500 000	1836	33.549.000
		1841	34.230.000
Au temps de Charlemagne	6.000.000	1846	35.400.000
		1851	35.783.000
France, première moitié du XIVe siècle	21.000.000	1856	36.039.000
		1861	37.386.000
France, fin du XVIe siéc.	20.000.000	1866	38.067.000
France en 1700	21.136 000	1872	36.103.000
— 1770	24.500.000	1876	36.905.000
— 1789	26.000.000	1881	37.672.000
— 1801	27.349.000	1886	38.219.000
— 1806	29.107.000	1891	38.343.000
— 1821	30 461.000	1896	38.517.000

G. FRANÇOIS.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Ce mois-ci encore, la question du renchérissement de l'argent a joué le principal rôle dans les préoccupations de la spéculation ; il en a été ainsi depuis le commencement de l'année — et nous pourrions même dire avant ; mais nous ne voulons pas remonter plus haut. Dans ces conditions, il nous parait utile de revenir sur un sujet que nous n'avons fait qu'effleurer dans notre précédent article. Cela est d'autant plus nécessaire que le public proprement dit commence, lui aussi, à se préoccuper de la question et à chercher dans les reports un emploi rémunérateur de ses disponibilités.

La chose est indéniable, et nous en avons une preuve pour ainsi dire officielle. Lors de la dernière Assemblée générale du Crédit foncier, un actionnaire demanda à M. Marquès di Braga, sous-gouverneur, pour quelle raison les dépôts et les gros comptes courants créditeurs se réduisaient dans des proportions considérables. M. Marquès di Braga répondit que c'était là un phénomène d'ordre général et dont les manifestations se produisaient non pas seulement au Crédit foncier, mais dans presque tous les établissements de crédit : il ajouta qu'il n'était pas très difficile de discerner les causes de ce phénomène qui provient tout simplement de ce que les détenteurs de capitaux aiment mieux employer leur argent en reports et en tirer ainsi 4 ou 5 %, voire davantage, que de le laisser, moyennant 1/2 ou 3/4 %, dans les caisses des sociétés.

En janvier, le report du 3 % s'éleva à 28 centimes, ce qui représente 3 fr. 36 pour les douze liquidations de l'année, revenu de 12 % supérieur à celui du titre lui-même. Celui du 3 1/2 % atteignit 31 centimes, soit 3 fr. 72, soit 22 centimes de plus que ne rapporte le titre. Celui du Lyon fut de 8 fr. 50, soit de 102 francs par an, alors que le revenu du titre est de 57 francs; celui du Nord de 8 francs, ou 96 francs par an, le dividende n'étant que de 67 francs. Si nous examinons les valeurs soumises à la double liquidation mensuelle, nous trouvons 2 fr. 50 pour la Banque de Paris et 2 fr. 75 pour le Crédit Lyonnais, soit 60 et 66 francs pour des valeurs offrant un revenu annuel de 50 et de 45 francs. Pour le Suez, dont le revenu est de 107 francs, le report fut de 8 francs, soit 192 francs par an. Pour l'Extérieure 4 %, il atteignit 17 centimes, soit 35 centimes par mois, ou 4 fr. 20 par an. Pour l'Italien, qui rapporte 4 francs, il fut de 18 centimes, soit 36 centimes par mois, ou 4 fr. 32 par an.

Qu'on ne dise pas qu'il s'agit là de reports exceptionnels. En février, ils se détendirent un peu; mais en mars ils remontèrent vers le niveau de janvier, qu'ils dépassèrent en avril. Nous eûmes alors jusqu'à 45 centimes de report pour le 3 %, soit 5 fr. 40 par an pour un titre donnant 3 francs de revenu.

Mais avril fut un mois cher. Et mai ? Pas moins, ou pas beaucoup. On paya 40 centimes sur le 3 % ; c'est 4 fr. 80 l'an.

Par ces exemples répétés, on voit que le report devient une industrie de plus en plus lucrative ; le public qui veut faire des placements temporaires y trouve des rémunérations beaucoup plus fortes que celles qu'il tirerait de placements définitifs en ces mêmes valeurs. Si les établissements de crédit ont pu, cette année, donner pour la plupart des dividendes plus forts que précédemment, c'est qu'ils ont employé leurs dépôts en reports. Et le public commence à se demander pourquoi il ne bénéficierait pas de ces profits considérables que les établissements tirent de son argent.

C'est si facile! Au lieu de mettre son argent au dépôt dans les caisses des Sociétés, il n'y a qu'à le porter chez l'agent de change, le coulissier ou le banquier et à prier ces intermédiaires de l'employer en reports. Et, de cette manière, on reçoit 4 ou 5 % de son argent. Ajoutons que ce revenu supplémentaire est obtenu sans risque. Car le report, qui n'est en somme qu'une avance sur titres, a une triple garantie : celle du titre lui-même, celle qui résulte de la solvabilité de l'intermédiaire, celle de la solvabilité de l'emprunteur. Enfin ces placements permettent au porteur d'avoir, à quinze jours ou à un mois d'échéance, son argent à sa disposition.

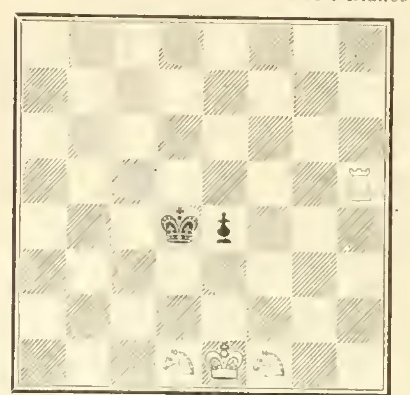
Dans ces conditions, il n'y a pas de raison pour que le public, en attendant l'heure ou l'occasion des placements définitifs, n'emploie pas son argent en reports, au lieu de le laisser dormir, stérile, dans les coffres des grands établissements. Nous nous chargeons bien volontiers, pour nos lecteurs, du rôle d'intermédiaire. Mais ceci, qu'on le comprenne bien, ne constitue pas ce qu'on nomme en terme d'escrime « un appel du pied », attendu que tout intermédiaire honnête et consciencieux peut, à cet égard, rendre les mêmes services que nous-mêmes.

E. Benoist,

Directeur du *Monde économique et financier*,
17, rue du Pont Neuf.

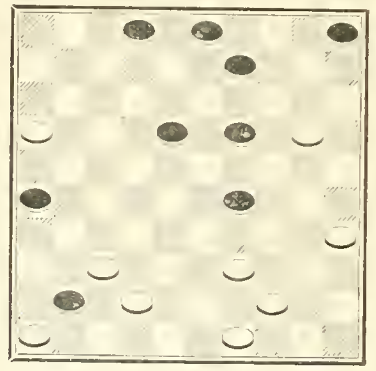
Jeux et Récréations, par M. G. B...

N° 349. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en deux coups.

N° 350. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 351. — Anagramme.

Par A. C.

C'est le vert feuillage
Qui donne l'ombrage
Epais ;
Du grand bois l'allée
Couverte et peuplée
D'attraits.

La main vigoureuse
Qui, leste et nerveuse,
A bord,
La nacelle guide
Sur l'onde limpide
Qui dort.

Haubert ou cuirasse,
Ecrasante masse,
Elle eut,
Quoique peu légère,
Jadis à la guerre
Son but.

N° 352. — Charade.

Mon premier préposition
C'est là sa définition.
Le deux une plante d'Asie ;
Je l'affirme et le certifie.
Le trois indique le refus.
Je ne peux dire davantage.
Mon tout temple de la déesse
Renommée par sa sagesse.

N° 353. — Inscription.

Que signifie cette enseigne lue sur une auberge
O 20 10 20 100 (?).

N° 354. — Mots en octogone.

Petit fleuve français se rencontre au sommet.
De la mythologie, célèbre magicienne.
Poète comique, nous dit l'histoire ancienne.
Mammifères... sans dents. — Affriolant objet.
Scène (fort embrouillée)... Puis un point dans l'espace
Dans ces vers, cher devin, mes sept mots trouvent place.

N° 355. — Mathématiques.

Un tailleur a acheté dans une faillite un lot de paletots, la moitié à raison de 2 pour 100 francs, le reste à raison de 3 pour 100 francs. Il voit ensuite qu'il a fait une mauvaise affaire et se hâte de les revendre à raison de 5 pour 200 francs. En définitive il perd 100 francs dans tous ces marchés. Combien avait-il acheté de paletots ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

N° 343. — 1. F 4 F R — 1. R 4 T D
2. R 3 C D — 2. P 4 C D
3. F 7 F D pr P échec et mat.
— 1. R 6 T D
2. F 3 C D — 2. P joue.
3. F 1 F D mat.
— 1. P 4 C D
2. F 3 C D échec. — 2. R joue.
3. F 7 F D ou F 1 F D mat.
— 1. P 4 T D
2. F 1 F D — 2. P 4 C D
3. F 3 C D échec et mat.

N° 344. — $\frac{33\ 28}{24\ 22}$ $\frac{44\ 39}{35\ 24}$ $\frac{46\ 41}{40\ 29}$ $\frac{42\ 37}{31\ 42}$ $\frac{41\ 37}{42\ 51}$ $\frac{39\ 33}{29\ 38}$ $\frac{43\ 23}{19\ 28}$ $\frac{36\ 9}{14\ 3}$ $\frac{25\ 5}{}$ fait dame et gagne.

N° 345. — La lettre t.

N° 346. — Cirage ; mirage ; virage ; tirage.

N° 347. — Mademoiselle Sophie,
4, rue de la Chaussée-d'Antin,
Paris.
(Mademoiselle sauf i, rue de l'H haussée dans thym.)

N° 348. — Jean a soixante-sept ans.

Adresser les communications pour les jeux à M. [illegible], Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

Côtes de veau à la lyonnaise. — Formule pour 6 personnes. — 3 côtes de veau de 300 grammes chaque ; 3 anchois au sel ; 3 cornichons un peu gros ; 125 grammes de lard à piquer ; 20 grammes d'échalotes ; 5 grammes de ciboulette ; 10 grammes de persil ; 20 grammes de beurre ; 10 grammes de farine ; 1 décilitre de vin blanc ; 2 décilitres de bon jus ; un jus de citron, sel et poivre.

Opération. — Parez les côtes des os du bas, dénommés vertèbres ou épine dorsale, et dressez-les dans le même sens sur un plat assez grand. Dessalez les anchois en les lavant à plusieurs reprises ; mettez-les un moment entre deux linges et pressez-les pour les raffermir. Enlevez les arêtes, allongez les filets et coupez trois petits bâtonnets dans chaque, ce qui vous donnera 6 morceaux par anchois.

Faites 18 morceaux de cornichons et 18 morceaux de lard de même dimension.

Prenez une assez grosse aiguille à piquer et lardez les côtes en les traversant : un anchois, un lardon, un cornichon ; les 18 morceaux doivent entrer facilement si les côtes sont belles et un peu aplaties.

Ne pas retourner les côtes en sens inverse, il vous serait impossible de les dresser une fois cuites. Remettez-les dans le plat, arrosez-les d'huile et mettez-les au frais.

Pour les cuire. — Mettez les débris du lard à piquer dans un sautoir assez grand ou une plaque à rôtir, faites bien chauffer ; dès qu'il commence à fumer, posez les côtes et laissez-les saisir deux minutes ; retournez-les, couvrez avec un papier et un couvercle ; poussez au four sur une plaque, de façon que le fond du sautoir ne reçoive pas trop de chaleur. Dans un quart d'heure retournez-les.

Dans un autre quart d'heure mouillez avec le vin blanc, recouvrez et laissez tomber le vin blanc presque à sec. Retirez sur le côté du fourneau, ajoutez le jus bouillant et laissez à peine sourire.

La sauce. — Faites fondre le beurre dans une petite casserole ; aussitôt fondu, passez une demi-minute l'échalote hachée ; saupoudrez avec la farine, remuez un petit instant, ne laissez roussir ni l'un ni l'autre : vous obtiendriez une sauce amère. Mouillez avec le jus des côtes, remuez avec un fouet pour lisser la sauce, salez et poivrez, goûtez aussitôt le bouillon obtenu, ajoutez le persil et la ciboulette hachés. Dressez les côtes, saucez dessus, mettez une manchette et servez.

Purée de champignons. — Formule. — 1 kilogramme de champignons de Paris bien frais et blancs ; 200 grammes de beurre fin ; 30 grammes de farine ; 1/4 de litre de lait ; 20 grammes de sel ; 5 grammes de sucre ; une pointe de muscade, une prise de poivre blanc.

Opération. — Pour obtenir cette purée bien blanche et parfumée, il faut opérer très rapidement et à la dernière heure ; même en la tenant au chaud dans un bain-marie, il est difficile d'empêcher l'évaporation du parfum et surtout de brunir. Délayez la farine dans 50 grammes de beurre fondu, mettez l'assaisonnement, remuez et ajoutez le lait bouillant. Donnez un coup de fouet, tenez au chaud sans laisser bouillir, arrosez le dessus avec le jus d'un demi-citron et éparpillez 3 noisettes de beurre ; couvrez.

Enlevez la racine aux champignons ; ne les mettez dans l'eau que lorsqu'ils seront tous prêts. Lavez-les à grande eau, rapidement, deux fois ; faites-les égoutter dans un linge et tordez un peu fort, pour extraire l'eau. Passez-les au tamis en crin aussi vite que possible.

Mélangez la purée à la béchamel et faites réduire vingt minutes à plein feu dans un sautoir large et épais, en remuant constamment avec la spatule en bois.

Additionnez le beurre en dehors du feu, versez dans un légumier chaud et servez.

A. Colombié.

Vernis résistant aux acides. — Ce vernis s'obtient avec du plomb et de l'huile de semence de coton. Pour le fabriquer, on met, dans un vase de fonte, environ 5 parties d'huile de coton et 20 parties de plomb. On chauffe, en remuant constamment. Après refroidissement, on reprend le plomb qui est au fond et on le fait fondre, puis on le fait couler lentement dans l'huile tout en remuant. Puis on recommence l'opération 5 ou 6 fois. A chaque opération, l'huile s'épaissit et finalement devient un bon vernis que l'on peut appliquer au pinceau.

Raccommodage de l'ambre. — Les fume-cigarettes ou pipes se cassent, on le sait, avec une facilité désespérante. Les cassures sont ordinairement très nettes et s'appliquent exactement l'une sur l'autre ; c'est dans ce cas seul qu'on pourra songer à les réunir soi-même. Pour cela, on met dans de l'eau un peu de potasse caustique (pierre à cautère), de manière à avoir une solution, sinon saturée, du moins très concentrée. On trempe une allumette dans ce liquide et on enduit avec elle les deux faces de la cassure. Tenant alors les deux morceaux à souder, l'un avec la main droite, l'autre avec la main gauche, on les applique exactement l'un sur l'autre, et, toujours en les maintenant, on met le tout au-dessus d'un foyer. Au bout de peu de temps, la mince quantité du liquide interposé a disparu : l'objet est si bien recollé qu'il est impossible d'apercevoir la cassure. On peut répéter exactement la même opération avec de l'huile de lin ; les résultats sont tout aussi satisfaisants.

Pour rendre le brillant au cuir vernis, on l'enduit du mélange ci-dessous :

Acide stéarique	5 parties
Huile de térébenthine .	7 —
Noir de fumée.	3 —

que l'on a au préalable chauffés ensemble.

Victor de Crèves.

BIBLIOGRAPHIE

M. Ernest Daudet se repose de ses grands travaux historiques par des études du cœur humain d'une vie très actuelle et d'une observation très contemporaine. **Cœur blessé**, paru chez Plon, est un roman tendre, où la sensibilité s'affine jusqu'aux dernières limites, celles qui entrent dans le domaine de l'au delà. C'est une marche ascendante à travers l'amour, la souffrance et cette résignation terrestre qui se nourrit des suprêmes espérances. L'œuvre, à tendance de renoncement, est cependant pétrie d'humanité et ce mélange peu commun lui donne un charme particulier.

Il est peu de questions dont l'intérêt social soit aussi élevé que celle des **Logements ouvriers**. La demeure est le facteur le plus essentiel de la bonne conduite de l'existence, pour le travailleur surtout qui rentre chez lui après une journée de fatigue. Elle se lie étroitement avec la question de la durée du travail. Ce n'est pas pour aller au cabaret que l'ouvrier demande à juste titre quelques loisirs, c'est pour pouvoir donner à son esprit autant de culture que de repos à son corps. Est il besoin de développer que tout bien-être moral lui est interdit dans des taudis sans air et sans propreté?

Dans un volume important chez Steinheil M. le D[r] Samuel Gache montre ce qui existe et ce qui doit se faire à *Buenos-Ayres*, ce Chicago de l'Amérique du Sud, qui, en vingt-cinq ans, a passé de 200 000 à 800 000 habitants. Ce qui existe est déplorable : les ouvriers croupissent dans des locaux dits *conventillos*, au milieu des promiscuités les plus honteuses. Ce qui doit se faire est le projet de l'auteur avec devis et plans à l'appui. Ces projets sont simples, pratiques, appuyés sur des exemples. Des faits, et non des mots. C'est une contribution nouvelle, et des meilleures, à tout ce qui a déjà été tenté dans cet ordre d'idées.

Le volume se termine par un exposé comparatif de la situation dans les principaux pays civilisés, et cet ouvrage fait grand honneur à son auteur, savant précis et philosophe pratique.

L'idée de reconstituer les vieux aspects d'une cité où s'étalent les nouveautés d'une Exposition n'a rien de particulièrement inventif. Le Vieil Anvers, le Vieux Bruxelles, le Vieux Rouen de Jules Adeline obtinrent un succès qui garantissait la même vogue à un **Vieux Paris**, pour 1900.

Encore une idée a-t-elle besoin d'être formulée, et elle le fut dès le numéro de janvier 1896 de cette Revue même. Une suggestive image, appuyant le texte, lui donnait déjà l'apparence d'une chose réalisée. Nous nous reportons volontiers à cet article vieux de quatre ans passés; il était le commentaire d'un projet complet envoyé au concours. Il y fut très remarqué... pour s'en inspirer sur bien des points.

Si un pareil effort reçut le dédain apparent de l'Administration, Robida eut au moins la joie méritée de voir sa conception réalisée par une entreprise particulière, assurément mieux qu'elle ne l'eût été sous une régie officielle. Son Vieux Paris a pris corps : il s'est élevé sur les bords de la Seine, construit par Léon Benouville avec une maîtrise supérieure, et le vaillant artiste « peut y marcher vivant dans son rêve édifié ».

Il publie aujourd'hui, aux imprimeries Lemercier, adjudicataires du Catalogue général, l'album de ses études et dessins originaux. Le « Maistre de l'Œuvre » s'y révèle dans la création de ce travail de géant qui dut être modifié à diverses reprises par la disposition de l'emplacement concédé.

On s'y rend compte des études antérieures accumulées pour arriver à un pareil résultat. Quelque chose de plus élevé encore que la science archéologique vibre dans ces planches, c'est le souffle qui leur donne la vie.

Les constructions du quai de Billy disparaîtront ; les pilotis qui les soutiennent seront arrachés et la Seine reprendra son libre cours. Mais cet album demeurera comme un précieux témoignage d'une puissante conception artistique.

M. Jean de Bonnefon, avec son livre, également chez Flammarion, **les Belles Œuvres... et les autres**, va susciter bien des colères, car il lève bien des masques. Aux antipodes l'une de l'autre sont la charité et la parodie de la charité, le dévouement et le mercantilisme. Il est vrai que les faux sages s'appuient généralement sur la sottise humaine et que leurs dupes méritent d'être dupées. Ce n'est pas une excuse. C'est, au contraire, un devoir de chasser les marchands du Temple comme le fait l'auteur avec sa vigoureuse ironie.

La Librairie agricole continue sa collection d'ouvrages à la fois scientifiques et pratiques par un volume de M. Raymond Brunet sur les **Maladies de la vigne**. La vigne est accablée aujourd'hui de maux divers : maladies cryptogamiques, insectes, accidents météorologiques. Ces maux augmentent d'année en année dans tous les milieux, grâce à la facilité des moyens de communication. D'autre part les vins ne se vendent plus aussi cher qu'autrefois. Il importe donc que le viticulteur entretienne sa vigne à l'abri de toute atteinte. Pour obtenir ce résultat il faut qu'il sache reconnaître, soigner et guérir toutes les maladies. Ce volume sera d'un grand et utile secours.

Nous avons peu de foi dans la science psychique et nous distinguons avec peine la limite qui la sépare des divagations de l'esprit humain. La bibliographie des ouvrages de **Sorcellerie** et de possession que M. Yve-Plessis vient de publier dans la bibliothèque Chacornac aidera d'une façon pratique à cette distinction. Elle pourra servir aussi de mesure à la solidité d'un cerveau : s'il résiste à la lecture d'une vingtaine des 1 800 ouvrages qui s'y trouvent signalés, les plus ardus problèmes ne seront plus pour l'effrayer. Dans ces champs de l'esprit où l'ivraie étouffe le bon grain, ce travail consciencieux sera un guide précieux.

Nous aimons toujours à signaler les ouvrages consacrés aux anciennes provinces françaises et, bien que les **Contes Briards**, publiés par D. Caldine à la Société libre d'édition des gens de lettres, soient plutôt des récits d'imagination que des études historiques, ils n'en sont pas moins amusants et intéressants.

TABLE DES AUTEURS ET DES ARTISTES

TABLE DES MATIÈRES

Sciences, Commerce et Industrie, Agriculture.

Variétés, Sport, Mode, Vie pratique, Caricature.

FIN DU ONZIÈME VOLUME

(Tome Ier de 1900.)

L'Éditeur-Gérant : A. Quantin.

